ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. L'ABBÉ J. BAREILLE

chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE SAINT THOMAS, D'EMILIA PAULA, ETC.

TOME QUATRIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

—

1867

PRÉFACE

Nous voici maintenant arrivés aux commentaires ou aux homélies de saint Jean Chrysostome sur l'Ecriture sainte. On peut indifféremment donner l'un ou l'autre de ces deux noms à ce corps d'ouvrages; car l'auteur y remplit en même temps l'office d'interprète et celui de moraliste ou de prédicateur. En premier lieu se présentent les homélies sur la Genèse au nombre de soixante-sept, qui embrassent l'explication de tout ce livre; puis viennent neuf discours, également sur la Genèse, et qu'on juge avoir été prononcés quelques années avant les homélies; après cela, cinq homélies sur Anne, mère de Samuel (on en comptait six autrefois, mais une a péri); enfin, trois homélies sur David et Saül. Quelques observations préliminaires ne seront pas sans utilité.

I.

DU NOMBRE DES HOMÉLIES SUR LA GENÈSE. ONT-ELLES ÉTÉ PRONONCÉES A ANTIOCHE OU A CONSTANTINOPLE?

Photius a longuement disserté sur ces homélies. Voyons ce qu'il y a là de plus important. D'abord, cet écrivain déclare avoir eu sous les yeux soixante-une homélies sur la Genèse; impossible de supposer une erreur dans les chiffres, puisqu'il dit les avoir possédées en trois volumes ou fascicules, l'un comprenant vingt homélies, l'autre seize, et le dernier vingt-cinq; d'où il suit évidemment, ou que les soixante-sept homélies actuelles étaient autrement divisées, ou que le manuscrit de Photius était incomplet. C'est la seconde conséquence qui me paraît la plus probable; car toutes les homélies que nous avons maintenant ont leur exorde et leur péroraison, dont le caractère ne permet aucun doute. Photius dit encore que vingt-sept de ces homélies ont été prononcées pendant le Carême; tandis que, d'après tous les exemplaires de nos jours, le saint docteur en prononça trente-deux. Il faut en conclure que cinq manquaient dans les deux premiers volumes du savant byzantin.

Le même Photius n'ose pas décider si ces homélies sont de l'époque d'Antioche ou de celle de Constantinople. Et cependant, en s'appuyant sur son autorité, Savilius émet cette opinion : « Je pense, comme Photius le conjecture, que ces homélies ont été prononcées à Constantinople; c'est ce qu'indique la phrase elle-même, moins correcte et moins soignée dans les écrits de l'archevêque de la ville impériale que dans ceux du prêtre d'Antioche. De plus, l'auteur anonyme de la *Vie de Chrysostome*, cap. XXXVI, attribue cet ouvrage sur la Genèse à la deuxième et à la quatrième année de l'épiscopat du grand orateur, 399 et 401. »

Mais ce critérium fondé sur la différence présumée des compositions qui se rapportent aux deux époques, est bien défectueux, comme l'avoue Savilius lui-même. Ici nous déclarons qu'il est entièrement faux. En effet, les homélies sur la Genèse où l'on voit moins de correction que dans les autres sur l'Ancien et le Nouveau Testament, furent à n'en pas douter prononcées à

Antioche. Chrysostome lui-même nous en fournit une preuve évidente au commencement de la trente-troisième homélie sur la Genèse. Pour expliquer l'interruption qu'il a mise à la suite de ces homélies après la trente-deuxième, il s'exprime ainsi : « La venue de cette solennité sainte nous a détournés un instant de notre sujet. Il n'était pas dans l'ordre que, durant les jours où nous célébrions la croix du Seigneur, notre enseignement se portât sur autre chose ; notre devoir était de dresser devant vous une table en rapport avec le temps. Ainsi donc, quand est venu le jour de la trahison, laissant de côté la série de nos discours et nous conformant aux circonstances, nous avons d'abord stigmatisé la conduite du traître et mis ensuite sous vos yeux l'image de la croix. Puis, lorsque a brillé le jour de la résurrection, j'ai dû entretenir votre charité touchant ce mystère, et, les jours suivants, confirmer la foi et compléter la démonstration de la résurrection du Seigneur par les miracles qui furent alors accomplis. Enfin, une fois que nous avons eu commencé l'explication des Actes des Apôtres, nous avons pu chaque jour vous offrir notre banquet accoutumé sans abandonner ce sujet, en y joignant de fréquentes exhortations en faveur des nouveaux baptisés. »

Ainsi donc, Chrysostome interrompit le cours des homélies sur la Genèse, prononcées pendant le Carême, pour parler de Judas et de la croix quand on fut entré dans la semaine sainte, et de la résurrection aussitôt après; vinrent ensuite ses discours sur les Actes des Apôtres, auxquels il entremêlait ses exhortations à ceux qui naguère avaient reçu la grâce du baptême. Or, sa seconde homélie sur le traître Judas commence par ces mots : « Je voulais vous parler encore aujourd'hui concernant le patriarche, et reprendre ainsi la suite de mes explications. » Le patriarche dont il est question, c'est Abraham, objet de la trente-deuxième homélie sur la Genèse; et c'est après cette homélie, comme il le déclare lui-même, qu'il abandonna momentanément son travail d'exégèse pour les discours que nous venons de mentionner. Quant à l'homélie sur la croix dont il parle dans ce passage, il est douteux que nous la possédions ; nous ne savons pas si c'est l'une des deux que nous avons reproduites. Il est certain que l'homélie sur la résurrection éditée par nous sous ce titre : « Contre l'intempérance et sur la résurrection, » est bien celle dont il s'agit ici; nous pouvons le prouver d'une manière évidente. Bientôt après le commencement de cette homélie, l'orateur s'exprime en ces termes : « Abstenons-nous de l'ivresse; je ne dis pas : Abstenons-nous du vin, mais : Abstenons-nous de l'ivresse. Ce n'est pas au vin qu'il faut attribuer l'ivresse, puisqu'il est une créature de Dieu et que la créature de Dieu ne produit aucun mal; c'est la volonté pervertie qui fait l'ivresse. » Ces paroles concordent admirablement avec ces autres du premier discours sur le titre des Actes : « Les richesses ne sont donc pas un mal, le mal consiste dans l'usage illégitime qu'on en fait. C'est ce que je disais dernièrement en parlant de l'ivresse ; je n'en accusais pas le vin, par la raison que toute créature de Dieu est bonne quand on la reçoit avec action de grâces; je m'élevais contre le mauvais usage qu'on en fait. » Il est donc évident que cette dernière homélie suivait de bien près celle de la résurrection. Qu'on revienne maintenant à la citation que nous avons donnée plus haut, et l'on verra que le doute est impossible.

On peut déduire de là des conséquences non moins indubitables : d'abord, que l'homélie contre l'intempérance et sur la résurrection est de la même année que celle du traître Judas, et fut prononcée trois jours après; que les jours suivants Chrysostome donna d'autres homélies sur la résurrection qui ne sont pas venues jusqu'à nous; que les homélies sur les Actes des Apôtres ou sur le titre de ce livre firent immédiatement suite à celles-là. Ce que nous avons établi prouve encore qu'on ne doit pas confondre ces homélies sur les Actes, au nombre de dix seulement, et prononcées dans l'intervalle qui s'écoule entre les solennités de Pâques et de l'Ascension, avec l'œuvre du saint docteur sur ce même livre des Actes, formant une série de discours qui se rapportent évidemment à la période de Constantinople et qui occupèrent toute

une année. Du reste, nous avons à cet égard le témoignage formel de l'orateur dans sa première homélie sur le commencement des Actes, n° 3; nous y renvoyons le lecteur. Remarquez encore que cette même homélie et la troisième renferment une exhortation aux nouveaux baptisés, suivant l'observation déjà faite. Il est donc bien établi que ces homélies, celles sur la Genèse et celles encore sur le traître Judas, la croix et la résurrection, appartiennent à la même époque. A cette série doivent de plus être jointes les homélies sur le changement des noms; car il suffit d'un rapide coup d'œil pour se convaincre qu'elles font suite au sujet traité dans les homélies sur les Actes.

Quant à savoir maintenant si c'est à Antioche ou bien à Constantinople que ces homélies ont été prononcées, rien de plus facile; car dans l'exorde, aussi bien que dans le titre de la deuxième sur le commencement des Actes, il est formellement dit que l'orateur parle dans la *vieille église;* et tout le monde sait que la ville d'Antioche possédait une célèbre église de ce nom. Nous en avons encore une preuve dans la deuxième homélie sur la Genèse, où Chrysostome dit dès le début qu'il a suspendu la suite de ses considérations sur ce livre, pour réprimander ceux qui s'éloignaient de la bergerie du Christ et s'attachaient aux cérémonies judaïques, c'est-à-dire au jeûne pratiqué par les Juifs. Or, c'est là une maladie dont étaient affectés plusieurs chrétiens d'Antioche; ce que nous voyons par un discours spécial que notre saint docteur leur adressa, et qui a pour titre : « Contre ceux qui se conformaient au jeûne des Juifs. » Comme nulle part il n'est rien rapporté de semblable touchant les habitants de Constantinople, il n'est pas possible d'admettre que les homélies dont il est question aient été prononcées dans cette dernière ville; tout concourt à démontrer qu'elles sont de l'époque d'Antioche.

II.

EN QUELLE ANNÉE FURENT PRONONCÉES LES HOMÉLIES SUR LA GENÈSE.

Voilà, nous l'avouons, un point fort difficile à résoudre et qui nous jette dans une grande hésitation. Tillemont l'a traité avec autant de sagacité que de soin, ce qui ne doit pas nous étonner dans un tel homme. Il nous a paru bon de citer textuellement ce passage :

« Sur l'année où ces homélies furent prononcées, nous ne pouvons qu'émettre des conjectures. Chrysostome les commença le dimanche qui précédait le jeûne du Carême, pour les continuer, selon toute apparence, pendant le cours de la sainte quarantaine. La deuxième fut prononcée le lendemain, le lundi, premier jour de jeûne; la troisième, le mardi; et ainsi de suite, une homélie par jour, comme on peut le croire, quoique l'orateur ne le dise pas. Cette marche ne devait être interrompue que par des sujets de circonstance. Il est certain que le peuple se réunissait chaque jour dans l'église et que Chrysostome lui parlait également chaque jour. Le samedi et le dimanche n'en étaient pas exceptés, bien qu'on ne jeûnât pas ces jours-là; et l'orateur poursuivait son explication sur la Genèse, comme le prouve notamment la onzième homélie qui fut prononcée le samedi de la seconde semaine.

» Dans la sixième homélie, Chrysostome se plaint de ce que les habitants d'Antioche, ne tenant aucun compte de ses discours quotidiens et de la pénitence quadragésimale, continuent d'assister aux jeux du cirque. On ne saurait douter que ces jeux n'eussent été donnés le jour même où cette plainte était formulée, car les instructions avaient lieu le soir pendant le Carême. C'est ce qui ne nous permet pas de nous écarter des deux années 395 et 396. En effet, le calendrier romain n'assigne pas de jeux pour le commencement du mois de mars. De plus, il n'est pas question ici des jeux gothiques qui se célébraient du 4 au 9 février. Mais on en voit

d'autres assignés pour le 11 de ce même mois qui, en 395, tombait le vendredi de la première semaine de Carême, puisque la fête de Pâques était le 27 mars. Ajoutons cependant que le dernier jour de février était marqué par les mêmes spectacles, et, comme l'année suivante, 396, la fête de Pâques était le 13 avril, il s'ensuit que le premier vendredi du Carême était précisément le dernier jour de février. Mais nous optons pour la première de ces deux années, car nous avons lieu de croire que le Carême de la seconde fut occupé par les homélies sur la pénitence.

» Comme il est aisé de le voir, nous en sommes réduit à de simples conjectures : d'une part, les signes abrégés du calendrier que nous consultons ne sont pas à l'abri de tout doute, et, en les supposant bien interprétés, on pourrait se demander encore si ce calendrier était alors en usage dans la métropole de la Syrie ; d'autre part, en dehors des courses accoutumées et réglementaires, il y en avait d'extraordinaires et d'imprévues. Il est une autre raison qui nous empêcherait de nous prononcer d'une manière absolue : comme la onzième homélie fut indubitablement prononcée le samedi de la deuxième semaine, il faut de toute nécessité que sur les treize jours précédents à partir du dimanche avant le Carême, où la première homélie fut donnée, il y en ait trois qui soient restés sans sermon, à moins que l'orateur n'ait parlé d'un sujet différent ou qu'on n'ait perdu un égal nombre d'homélies sur la Genèse. Il n'est donc pas certain que la sixième homélie ait été prononcée le vendredi de la première semaine. »

Voilà comment s'exprime Tillemont. Cela suffit pour montrer combien ce savant était laborieux et consciencieux dans ses recherches, et de plus avec quelle prudence il s'abstient ici de porter un jugement décisif. On pourrait du reste élever d'autres objections, des objections même plus fortes, contre l'opinion qu'il émet avec tant d'hésitation et de réserve. On doute que le calendrier romain qu'il cite à l'appui, édité l'an 325 sous Constantin le Grand, comme le titre même l'atteste, et que le P. Pétau a publié dans son ouvrage sur l'astronomie, soit demeuré sans modification jusqu'à la fin du quatrième siècle. Bien plus, il paraît certain qu'il avait subi de nombreux changements ; car il était entièrement dressé d'après les rites profanes du polythéisme, rites qui furent abolis sous Théodose le Grand. Il ne paraît pas moins certain que les principales villes d'Orient, telles qu'Antioche, avaient des rites ou du moins plusieurs rites particuliers, en ce qui concernait les jeux publics et les autres choses consignées dans le calendrier. Dès lors, que peut-on déduire du calendrier romain touchant les rites d'Antioche ? Ce qui est dit des jeux gothiques n'est pas moins incertain, puisque nul ne sait si les courses en faisaient partie et que les plaintes de Chrysostome portent essentiellement sur ce genre de spectacle. Nous ne savons pas mieux si le rite des Alexandrins touchant la Pâque était suivi par l'Eglise d'Antioche ; et nous avons déjà prouvé dans le deuxième volume de cette édition que les tables pascales sur lesquelles sont fondées toutes ces conjectures, ne sont pas exemptes d'erreurs. Il résulte de tout cela qu'on ne saurait déterminer d'une manière précise l'année où furent prononcées les homélies qui nous occupent. Ce que nous pouvons seulement affirmer avec certitude, c'est qu'un grand nombre le furent pendant le Carême, et de plus que ce Carême ne fut ni celui de 386, pour la raison donnée plus haut, ni celui de 387, rempli par les célèbres discours sur les Statues.

III.

DU STYLE DE CHRYSOSTOME DANS LES HOMÉLIES SUR LA GENÈSE.

A ce sujet, Photius, c. CLXXII, dit qu'on y retrouve la clarté habituelle du grand orateur, la pureté de sa diction, la splendeur et l'abondance de son langage, ses nombreux aphorismes,

ses images et ses comparaisons, aussi justes que multipliées, mais que le style en est plus simple et moins soutenu; que les homélies sur la Genèse sont inférieures à celles sur les Actes, autant que ces dernières le sont à celles sur les Epîtres de saint Paul ou sur le Psautier. Et dans le fait, les homélies qui vont remplir ce volume, bien qu'elles portent l'empreinte évidente de ce facile et fécond génie, ne paraissent pas avoir été l'objet des mêmes soins que les autres et ne présentent pas la même correction. On y rencontre souvent des périodes trop longues, surchargées de phrases incidentes, au point que l'orateur, oubliant le commencement, omet plus d'une fois le verbe qui doit y rattacher la fin. De telles omissions étonnent moins quand on voit des périodes qui dans le grec s'étendent au delà d'une page. On comprend que le saint docteur montait souvent en chaire après une courte préparation, qu'il donnait le fruit de ses études et de ses méditations antérieures, improvisant la pensée en même temps que l'expression.

Si vous en demandez la cause, songez que pendant ce Carême et jusqu'au milieu de la semaine sainte il prononça, non-seulement les trente-deux premières homélies sur la Genèse, mais encore plusieurs autres discours sur des sujets divers, sans compter ceux que nous pouvons avoir perdus; de telle sorte qu'il ne passa presque pas de jour sans prendre la parole, et pour des instructions la plupart très-étendues. Il faut avouer qu'un homme qui ne parlait guère moins le reste de l'année, ne pouvait que tomber fréquemment dans les mêmes digressions. Et faut-il s'étonner que dans ces digressions, où son génie du reste trouve toujours quelque chose de nouveau, se glissent parfois des négligences grammaticales et des oublis contre les lois de la syntaxe?

Il ne saurait être indifférent au lecteur que nous disions ici dans quel ordre ou avec quelle suite furent prononcées les homélies sur la Genèse qui remplirent le cours du Carême. Tillemont en a fait autant. La première le fut, comme nous l'avons déjà dit, le dimanche avant le jeûne; les trois suivantes vinrent immédiatement et sans interruption. On ignore s'il n'y eut pas un intervalle dans la série avant la cinquième, mais à partir de celle-là jusqu'à la neuvième, aucune interruption n'eut lieu. La dixième ne peut en être bien séparée, puisque la onzième est positivement du samedi de la seconde semaine. La douzième ne vint qu'après un ou plusieurs discours sur d'autres sujets; la treizième ne vint pas non plus tout de suite après; mais les trois suivantes occupent trois jours consécutifs; puis, après un court intervalle, la dix-septième et la dix-huitième. Nouvel intervalle, peut-on penser, avant et après la dix-neuvième. De la vingtième à la vingt-quatrième inclusivement, aucune interruption. Même suite de la vingt-cinquième à la vingt-huitième. La vingt-neuvième isolée peut-être. Quant aux trois autres, ce qui complète le nombre de trente-deux, elles appartiennent aux premiers jours de la semaine sainte. On a vu plus haut quels furent les sujets traités sur la fin de cette même semaine.

IV.

VARIANTES ENTRE LA VERSION DES SEPTANTE COMMUNÉMENT REÇUE ET CELLE DONT SE SERT CHRYSOSTOME.

Au quatrième siècle, il existait plusieurs éditions de la version des Septante. La même n'était pas suivie dans toutes les Eglises; c'est ce que nous apprend saint Jérôme, contemporain de notre grand orateur. Voici comment il s'exprime dans sa préface sur le livre des Paralipomènes : « Alexandrie avec l'Egypte préfère la version de ses Septante telle que l'a donnée Hesychius. Constantinople et avec elle Antioche ont adopté l'édition du martyr Lucien. Les

provinces intermédiaires s'en tiennent aux exemplaires dits de la Palestine, élaborés par Origène, comme on le croit sur l'autorité d'Eusèbe et de Phamphile. Le monde entier se partage entre ces divergences et chacun lutte avec ardeur pour son choix. » Dans une lettre à saint Augustin, la soixante-quatorzième d'après la meilleure édition, le même docteur, prenant le ton de l'ironie, s'exprime en ces termes : « Voulez-vous être tenu pour un appréciateur éclairé de la version des Septante? Ne lisez pas ce qui est marqué d'un astérisque. Faites mieux, raturez ces passages dans le volume; vous serez alors un vrai partisan des anciens. Il est vrai aussi que vous aurez alors à condamner les bibliothèques de toutes les églises, puisqu'il vous sera bien difficile de rencontrer deux exemplaires qui ne portent pas ce que vous aurez effacé. »

Il résulte de là que les éditions de la Bible grecque différaient beaucoup entre elles, et que cette diversité dépend des travaux antérieurs, de ceux en particulier d'Aquilas, de Symmaque et de Théodotion; variantes qu'Origène avait toutes insérées dans le texte, en les signalant par des astérisques. A cette première cause de diversité, il faut en ajouter plusieurs autres, qui ne pouvaient manquer dans des livres si souvent copiés, si souvent remaniés. Voilà ce qui nous explique les variantes que nous voyons dans les écrivains grecs, quelquefois même dans les Pères, par le fait des copistes, qui tous prétendaient donner et donnaient au fond le texte des Septante. Cette observation s'applique à saint Jean Chrysostome et se vérifie surtout dans ses commentaires sur les Psaumes. Après avoir donné le texte d'après un exemplaire à lui, plus d'une fois il en cite un autre comme étant celui des Septante. Il semblerait dès lors, à la première vue, que cet exemplaire dont l'auteur se servait ne reproduisait pas cette célèbre version; et cependant cela n'était pas. Il différait seulement en plusieurs passages de l'édition donnée par Origène dans ses Hexaples.

Pour en venir maintenant à notre objet, le texte employé par Chrysostome dans la Genèse diffère sans doute en bien des points de l'édition des Septante qui se trouve dans toutes les mains et que nous appelons l'édition romaine; mais les différences ne sont pas aussi grandes dans ces homélies que dans celles sur les Psaumes. Nous citerons simplement deux ou trois exemples des variantes les plus notables pour en donner une idée; car si nous voulions entrer dans le détail, nous prolongerions cette dissertation outre mesure, en nous imposant un labeur aussi fastidieux qu'inutile. Quant aux nuances légères, la plupart proviennent de la version adoptée par l'Eglise d'Antioche, comme nous l'avons dit; d'autres, en assez grand nombre, sont dues à la faute des copistes, et d'autres encore sont le fait de l'orateur lui-même, qui pouvait changer quelques mots en citant de mémoire, ou bien modifier volontairement le texte pour l'accommoder à sa pensée.

En retraçant la tristesse et l'abattement de Caïn après son crime, *Genes.*, IV, 6, la version commune des Septante emploie, comme on le sait, la tournure passive. D'après celle de notre saint docteur, c'est Dieu lui-même qui agit directement sur l'âme et le corps du fratricide. Un peu plus loin, V, 2, ces paroles : « Et il les bénit, » Chrysostome les omet; ce qu'on ne peut attribuer ni à la négligence des copistes ni à l'oubli de l'orateur, puisque le texte est répété jusqu'à cinq fois, et Chrysostome qui en donne une explication précise et détaillée, n'eût pas fait autant de fois cette omission, si ces mots se fussent trouvés dans son exemplaire. Quant aux variantes qui proviennent de la ponctuation et qui sont assez nombreuses, nous laissons au lecteur le soin facile de les relever. Il en est d'autres que Chrysostome introduit volontairement dans le discours, usant d'une liberté consacrée par l'usage. Voilà les causes principales des variantes, la plupart fort légères au fond, qui se rencontrent dans les citations bibliques. Avec cette simple indication, un esprit attentif et studieux peut aisément s'en rendre compte, et résoudre les difficultés qui pourraient en résulter.

V.

DU CENTIÈME, TEL QUE L'ENTEND SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Dans sa troisième homélie sur la Genèse, Chrysostome dit du Christ : « Il n'a pas seulement promis le centième, comme il le fait ici, mais bien cent fois plus qu'il n'a été donné. » Le centième était autrefois entendu de plusieurs manières : ce mot exprimait la part qui revenait au trésor de l'Etat sur le prix et en augmentation des choses vendues; on comprenait aussi par là les arrhes qui confirmaient les ventes; il désignait encore un genre d'impôt; c'était, enfin, l'intérêt de chaque mois, usité spécialement chez les peuples de la Grèce, et par lequel le débiteur se trouvait au bout de cent mois avoir remboursé le capital. C'est dans ce dernier sens que l'entend Chrysostome, comme le présume avec raison Savilius, dans la phrase dont il s'agit. En effet, le centième représente là une chose promise; ce qui ne s'accorde pas avec les autres significations de ce mot, ἑκατοστή.

VI.

DE LA GRANDE SEMAINE, DU JOUR DU SEIGNEUR, OU DU DIMANCHE DE PAQUES, DES HEURES INÉGALES.

La dernière semaine du Carême, que nous appelons la semaine sainte, portait dans la plupart des Eglises d'Orient, dans celle d'Antioche en particulier, le nom de grande semaine. Il n'est pas de ce fait un témoignage plus formel et plus éclatant que celui de Chrysostome lui-même. « C'est ainsi, dit-il, qu'étant par la grâce de Dieu parvenus à cette grande semaine, nous devons redoubler d'ardeur pour le jeûne, maintenant sur le point de finir, adresser au ciel de plus ferventes prières, confesser avec le plus grand soin tous nos péchés, nous appliquer à toutes le bonnes œuvres, faire l'aumône avec plus d'abondance, pratiquer la justice et la douceur, toutes les vertus sans exception ; et nous pourrons de la sorte, quand se lèvera le jour du Seigneur, obtenir avec de semblables titres une plus large part à ses bénédictions. Si nous appelons grande la semaine où nous entrons, ce n'est pas qu'elle se compose de plus longues heures, puisqu'il en est d'autres qui l'emportent sur celle-ci sous ce rapport; ce n'est pas non plus qu'elle compte un plus grand nombre de jours, ce nombre étant le même pour toutes les semaines. Pourquoi donc l'appelons-nous grande? C'est parce que dans cette semaine nous avons reçu des biens d'une grandeur inexprimable. » C'est le saint jour de Pâques que l'orateur désigne sous le nom de jour du Seigneur; dans sa pensée, ce jour est le roi des jours, le jour par excellence. L'usage des chrétiens ne nous permet pas d'admettre un autre sens, d'appliquer, par exemple, cette expression au jour du jugement, comme l'a fait un ancien interprète. Les Vies de plusieurs saints et d'autres monuments historiques nous offrent des passages qui ne nous laissent pas un doute à cet égard.

Les anciens admettaient nécessairement des heures plus ou moins longues, par la raison qu'ils divisaient le jour, de même que la nuit, en douze parties appelées heures; d'où il suit que les heures du jour étaient plus courtes pendant l'hiver et plus longues pendant l'été. Cette distinction reparaît jusque dans les poètes, Virgile et Martial entre autres. Voilà donc dans quel sens il faut entendre ce que dit Chrysostome sur la différence des heures, dans le fragment que nous venons de citer.

VII.

DU TEMPS OU FURENT PRONONCÉS LES DISCOURS SUR ANNE ET LES AUTRES QUI LES PRÉCÈDENT.

L'expérience nous apprend qu'une chose d'abord très-obscure se dégage peu à peu de son obscurité, devient même tout à fait évidente, à force de patience et de travail. C'est ce qui nous est arrivé par rapport aux discours dont nous parlons : il nous a été donné d'y découvrir ainsi des indices qui nous ont fixé sur l'ordre et la suite, non-seulement de ces discours, mais de ceux qui les avaient précédés. Nous en avions déjà dit quelque chose, soit dans l'avant-propos, soit dans une préface antérieure, d'accord en cela avec Tillemont; mais nous avons dû revenir sur notre sentiment, et la question est assez importante pour que nous donnions les raisons de notre conviction actuelle. L'autorité de Tillemont est si grave à nos yeux, que pour nous éloigner de son opinion et rétracter par là-même la nôtre, nous avons eu besoin du résultat positif des plus minutieuses recherches. C'est un passage de Chrysostome, dans son premier discours sur Anne, qui nous a principalement éclairé sur ce point; voici comment le saint docteur s'exprime, avant de terminer son exorde : « Peut-être avez-vous oublié ces considérations, à cause des nombreuses instructions que je vous ai depuis lors adressées, et sur des sujets bien différents. Comme notre père revenait d'un long voyage, il a fallu vous rapporter tous les incidents dont sa route avait été semée; puis, j'ai dû entrer en lutte avec les gentils pour confirmer dans la foi, selon la mesure de mes forces, ceux que le malheur avait ramenés à de meilleurs sentiments, et pour leur montrer qu'en s'éloignant des fables de la Grèce, en revenant vers nous, ils étaient sortis des plus profondes ténèbres et jouissaient désormais du plein jour de la vérité. Après cela, nous avons eu le bonheur de célébrer une série de fêtes consacrées aux martyrs; et nous ne pouvions pas décemment, sans payer à ces derniers un tribut de louanges, laisser partir ceux qui venaient prier à leurs tombeaux. Notre exhortation contre l'habitude des jurements fut ensuite prononcée; en voyant les habitants de la campagne réunis dans la ville, nous avons regardé comme un devoir de leur offrir un tel viatique pour leur retour. »

Il n'est pas un trait dans tout cela qui ne doive être l'objet d'une sérieuse attention. En peu de mots Chrysostome y retrace la série d'un assez grand nombre de discours, et sans de sages précautions, il serait facile de tomber dans l'erreur par suite de ce laconisme même. « Peut-être avez-vous oublié ces considérations, » dit-il en premier lieu. Or, ces considérations sont celles qu'il avait développées pendant le Carême; il les résume dans l'exorde de ce premier discours, et vous croiriez au premier abord, d'après la manière dont il parle, qu'il est seulement au lendemain de sa prédication quadragésimale, quoique un temps assez long se fût écoulé depuis Pâques, comme nous le verrons plus tard. Chrysostome poursuit : « Comme notre père revenait d'un long voyage, il a fallu vous retracer les incidents dont sa route a été semée. » On ne peut pas douter un instant qu'il ne désigne là l'homélie XXI au peuple d'Antioche, qui roule tout entière sur le retour de Flavien et la clémence de Théodose, homélie que nous regardons comme ayant été prononcée le jour même de Pâques de l'an 387. L'orateur rappelle ensuite un ou plusieurs discours adressés par lui, peu de jours après les solennités pascales, à ceux que les malheurs d'Antioche, qui pesaient indistinctement sur les gentils et sur les chrétiens, avaient déterminés à changer de vie et de croyance; mais, quel que soit le nombre de ces instructions, il n'en est rien venu jusqu'à nous. Il est vrai que Chrysostome lui-même s'est comme chargé de réparer cette lacune, puisqu'il développe ce sujet d'une manière assez étendue dans le discours dont il s'agit.

Ce qu'il dit après cela des fêtes consacrées aux martyrs, de ses exhortations contre l'habitude du jurement, des habitants de la campagne réunis dans la ville, vous rappelle invinciblement l'homélie XIX au peuple d'Antioche; vous n'avez qu'à relire le titre même de cette homélie pour n'avoir aucun doute à cet égard. Cela m'oblige à rétracter l'opinion que j'ai émise en tête des homélies sur les Statues; car, entraîné par l'exemple d'un homme aussi savant que Tillemont, j'avais cru que celle-là devait être placée au dimanche de la Passion. Il est désormais constaté qu'elle ne rentre pas dans le Carême et qu'elle ne vint même que plusieurs jours après. En effet, tout concorde dans cette dernière hypothèse : cette homélie contre les jurements, qui suivit les fêtes des martyrs, d'après le premier discours sur Anne, et qui de plus s'adressait aux habitants de la campagne, est bien certainement cette homélie XIX, où nous retrouvons le même sujet, les mêmes circonstances et les mêmes auditeurs.

On pourrait néanmoins faire une objection : Dans cette dernière homélie Chrysostome dit que pendant les fêtes des martyrs il a été retenu malade à la campagne; tandis que dans la première homélie sur Anne il n'est nullement question de maladie, que même Chrysostome paraît avoir pris la parole pendant ces jours de fête, ou du moins avoir été présent aux cérémonies. Ce que l'orateur dit dans les deux circonstances corrobore cette objection. Voici comment il s'exprime dans l'homélie XIX sur les Statues : « Vous avez parcouru toutes les parties de la ville sous la conduite de votre illustre chef. (C'est l'évêque Flavien qu'il désigne par ces mots.) Mais nous, la maladie nous retenait de force dans notre maison. Je prenais cependant part à votre joie, je me suis même levé avant d'être entièrement guéri, et je suis accouru vers vous, pour avoir le bonheur de contempler vos visages bien-aimés. » Il parle ensuite longuement de l'arrivée des habitants de la campagne, en faveur desquels il a prononcé cette instruction contre les jurements. Nous avons vu plus haut ce qu'il dit à cet égard dans son premier discours sur Anne, où il déclare avoir fait l'éloge des martyrs, pendant que la foule se pressait à leurs tombeaux. Il semble donc au premier abord qu'il y a là deux séries différentes de solennités en l'honneur des martyrs : l'une, à laquelle Chrysostome n'a pu assister, à cause de sa maladie; l'autre, à laquelle non-seulement il assistait, mais contribuait même par sa parole.

Quand on connaît un peu Chrysostome, on n'est nullement étonné qu'il ne parle plus dans le second discours d'une maladie dont il avait déjà parlé dans le premier, et que tout le monde dès lors était censé connaître. Cette grande âme était désormais entièrement absorbée par son sujet, l'éloge de ces glorieux héros du christianisme.

Mais pourquoi nous arrêter plus longtemps à cette discussion lorsque nous avons d'ailleurs une preuve décisive pour établir que cette homélie n'est pas du dimanche de la Passion. En effet, si réellement elle avait été prononcée ce jour-là, les fêtes dont il est question et qui se célébraient dans toutes les parties de la ville, selon l'expression de l'orateur, se fussent rencontrées cette année dans la semaine ou les semaines du milieu du Carême; et les cérémonies saintes auraient été présidées par l'évêque d'Antioche, comme nous venons encore de le voir. Mais on sait à n'en pas douter que Flavien était alors à Constantinople et qu'il ne fut de retour dans sa ville épiscopale que la veille ou l'avant-veille de Pâques. Comment aurait-il donc pu se trouver à la tête de son peuple durant ces solennités? On aurait beau prétendre que cet illustre chef dont parle Chrysostome n'était peut-être pas le chef de l'Eglise; alors même qu'on réussirait à soulever un doute à cet égard, ce qui n'est pas possible, on n'en serait pas plus avancé; car enfin la maladie de Chrysostome pendant qu'on célébrait les fêtes des martyrs n'est pas chose douteuse, puisque c'est lui-même qui nous l'apprend dans l'exorde de son discours. Or, en supposant que cette maladie eût coïncidé avec le milieu du Carême, comment le grand orateur aurait-il pu remplir la mission qu'il avait acceptée de consoler, d'encourager et de ramener

au devoir ce peuple d'Antioche sur lequel planait en quelque sorte la colère impériale? Ce point capital de sa vie nous ramène donc forcément à l'hypothèse que nous avons adoptée touchant l'époque où furent prononcés les discours dont nous parlons. Tout bien considéré, il me paraît indubitable que la dix-neuvième homélie au peuple d'Antioche doit être renvoyée après la fête de Pâques de l'an 387, après même les fêtes des martyrs dont nous avons si souvent parlé, et que le premier discours sur Anne ne fut prononcé qu'à la suite de ces dernières fêtes.

Il nous reste maintenant à examiner quel est ce dimanche qui porte en grec le nom de τῆς σωζομένης, *sauvé, conservé*. Dans la préface du deuxième volume nous avons dit que c'était le dimanche de la Passion, toujours d'accord en cela avec le savant Tillemont. Ce qui nous avait déterminé à embrasser ce sentiment, c'est que le discours prononcé ce dimanche-là rentre dans la catégorie de ceux du Carême, telle que l'établissent tous les manuscrits et toutes les éditions. Or, comme le titre ancien de cette homélie porte qu'elle a été donnée le dimanche, nous avions cru devoir opter pour celui-là. Savilius la renvoie au premier dimanche après Pâques, en s'écartant moins de la vérité que je ne m'en étais écarté moi-même; ce qui ne prouve pas encore qu'il soit complétement dans le vrai. Le vrai se trouve dans la savante dissertation de Léon Allatius, sur les dimanches et les semaines des Grecs. Sans traiter directement la question présente, il établit très-bien que le dimanche qui nous préoccupe est celui d'avant l'Ascension. Les autorités qu'il cite et les raisons qu'il fournit sont de nature à ébranler tout ce qui a été dit en sens contraire. J'ajoute en terminant que le choix de ce dimanche fait disparaître toutes les difficultés et jette sur toute cette série des discours de Chrysostome un jour pleinement satisfaisant. Du reste, dans le titre même de l'homélie, ou plutôt dans la manière dont nous l'avons traduit, nous avons fait droit à la valeur de cette opinion, comme on peut s'en convaincre en le consultant.

Résumons-nous : Après son discours du jour de Pâques sur le retour de l'évêque Flavien, Chrysostome a dû en adresser un ou plusieurs aux gentils que les calamités d'Antioche avaient conduits à changer de vie et de croyance: puis il éprouva cette maladie qui le tint éloigné de l'église et de la ville pendant qu'on y célébrait avec tant de pompe les fêtes des martyrs; dès qu'il put revenir, avant même d'être complétement guéri, le cinquième dimanche après Pâques, celui qui précède la fête de l'Ascension, il adressa aux habitants de la campagne l'homélie qui nous a tant occupés; puis furent prononcés de suite les discours sur Anne, dans l'ordre que nous expliquerons plus tard et qui sera le principal objet de l'avant-propos mis en tête de ces mêmes discours.

VIII.

DE LA MI-PENTECOTE, Μεσοπεντηκοστή.

Dans le cinquième discours sur Anne, un peu après le commencement, Chrysostome dit : « Bien que la Pentecôte soit passée, la fête n'est pas passée. » Le texte est le même dans Fronton-le-Duc et Savilius, comme dans tous les manuscrits. Quelques lignes plus loin se trouve la phrase où les deux savants éditeurs font également figurer ce mot de Mi-Pentecôte, beaucoup plus étonnant à cette place qu'il ne l'est en lui-même. Voici la phrase de notre saint docteur : « Il eût été certainement inopportun dans la Mi-Pentecôte d'oublier les bienfaits dont nous étions alors comblés, pour continuer à développer le thème que nous avions entrepris; maintenant que la Mi-Pentecôte est passée, nous pouvons sans difficulté revenir à notre sujet historique. » Ce passage a beaucoup tourmenté Tillemont, et ce n'est pas tout à fait sans motif;

Chrysostome, en effet, vient de dire que la Pentecôte est passée, et bientôt après il dirait la même chose de la Mi-Pentecôte ! Pour nous, ce qui supprime la difficulté, c'est que nous n'avons trouvé cette dernière expression dans aucun des manuscrits que nous avons eus sous les yeux; tous portaient le mot Pentecôte au lieu de Mi-Pentecôte; et nous n'avons pas hésité à substituer le premier mot au second.

Du reste, la Mi-Pentecôte était une chose bien connue dans les Eglises d'Orient; on désignait ainsi la semaine qui précède immédiatement l'Ascension, d'un mercredi à l'autre.

Touchant les homélies sur David et Saül, il suffira des observations qui seront faites dans l'avant-propos.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. JEAN CHRYSOSTOME

HOMÉLIES

SUR LA GENÈSE

EXHORTATION PRÉLIMINAIRE

HOMÉLIE I.

Sur le commencement de la sainte quarantaine.

1. Je me sens pénétré de bonheur et de joie en voyant aujourd'hui l'église de Dieu regorger et s'embellir de ses propres enfants, et l'allégresse avec laquelle vous êtes tous accourus. Quand je contemple l'air de satisfaction répandu sur votre visage, je demeure pleinement persuadé qu'une félicité pure inonde votre âme. Un sage a dit : « De la joie du cœur resplendit le visage. » *Prov.*, xv, 13. Aussi, avec quels saints transports me suis-je levé au milieu de vous, pour participer à cette félicité spirituelle dont vous êtes remplis, et pour vous annoncer l'ouverture de cette sainte quarantaine, je veux dire du remède universel à toutes vos infirmités morales ! Comme un père plein de tendresse pour ses enfants, notre commun Seigneur, dans le but d'effacer tous les péchés que nous pouvons jamais avoir commis, nous a fait de ce jeûne consacré par la religion un remède à tous nos maux. Loin d'ici, par conséquent, tout chagrin et toute tristesse; que tous tressaillent de bonheur et rendent gloire au céleste médecin de nos âmes. Saluons avec joie l'heureux chemin qu'il nous ouvre, entrons-y avec une pieuse alacrité. Que les Gentils soient confondus, que les Juifs se cachent de honte, à la vue des saints transports qui nous animent quand nous entrons dans cette rude et sublime carrière; qu'ils apprennent par la voix même des faits quel immense intervalle s'étend entre eux et nous. Libre à ces hommes d'appeler fêtes et solennités les jours qu'ils célèbrent par l'ivresse, les excès de tout genre, les ignominies dont ils se couvrent et dont ils gardent visiblement l'empreinte : c'est l'opposé de ces turpitudes, le jeûne, le mépris des plaisirs sensuels et toutes les vertus dont ce mépris est accompagné, qui constituent les fêtes de l'Eglise chrétienne. Il n'y

a de fêtes vraies que celles où se trouvent le salut des âmes, la paix et la concorde; celles d'où sont exclus tous les brillants dehors de la vie mondaine, les clameurs et le tumulte, les plaisirs grossiers de la table, l'immolation des vils animaux, où l'on ne voit à la place qu'un calme parfait, la sérénité, l'union fraternelle, la mansuétude et les innombrables biens que Dieu nous prodigue.

Courage donc, et permettez-moi, je vous en conjure, d'entretenir quelques instants votre charité d'un semblable sujet; laissez-moi vous demander avant tout d'écouter nos paroles avec un profond recueillement, afin qu'à votre retour dans vos demeures vous sentiez germer dans vos cœurs quelque chose de grand et de généreux. Ce n'est pas en vain et sans but que nous nous réunissons dans cette enceinte; ce n'est pas pour qu'un homme parle et que l'autre donne d'inutiles applaudissements à son discours, pour se retirer ensuite sans autre résultat. Non, c'est pour que nous vous disions, nous, des choses utiles, des vérités qui servent à votre salut, et pour que, profitant de notre parole, vous emportiez en vous retirant des fruits non moins abondants que précieux. L'église est un laboratoire spirituel, et ceux qui s'y réunissent ne doivent pas s'en éloigner sans y avoir puisé les remèdes propres à guérir leurs blessures. Il ne sert de rien d'écouter la parole sainte si l'on n'y conforme pas ses actions; c'est le bienheureux Paul qui vous le dit : « Les simples auditeurs de la loi ne sont pas justes aux yeux de Dieu; ceux qui l'accomplissent sont seuls justifiés. » *Rom.*, II, 13. Le Christ avait enseigné la même doctrine : « Ce n'est pas quiconque me dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux, mais bien celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, VII, 21. N'ignorant donc pas, mes bien-aimés, que l'audition de la parole n'est d'aucune utilité quand elle n'est pas suivie des bonnes œuvres, ne nous contentons pas d'écouter, venons-en à la pratique; et les actions, qui seront alors la conséquence et le complément de la parole, nous inspireront la confiance et l'énergie. Que votre intelligence s'ouvre donc à nos discours, et recueillez amplement ce que nous allons vous dire du jeûne.

Véritable but de ces homélies.

Quand les hommes sont au moment d'introduire dans leur maison une vertueuse et noble épouse, ils déploient de toute part de riches et magnifiques tentures, ils font régner la propreté dans cette maison tout entière, ils en interdisent l'entrée à d'indignes servantes, et c'est ainsi qu'ils accueillent l'épouse dans l'appartement nuptial. Voilà de quelle manière je désire que vous agissiez : purifiez vos âmes, chassez loin de vous les plaisirs et les appétits sensuels, et puis introduisez dans cette demeure la mère de tous les biens, la divine institutrice de la pudeur et de toutes les autres vertus, je veux dire la mortification; laissez-la librement pénétrer dans vos âmes, afin qu'elle puisse mieux vous prodiguer les pures voluptés dont elle est la source, et vous appliquer les remèdes dont vous avez besoin. Si les enfants de la science humaine, avant d'administrer leurs médicaments à ceux qui veulent se débarrasser d'une humeur âcre et corrompue, leur interdisent une nourriture somptueuse, pour qu'elle ne soit pas un obstacle à l'efficacité de leur art et que le remède puisse agir et manifester sa vertu; à plus forte raison devons-nous, au moment de prendre ce remède spirituel et d'éprouver la salutaire efficacité du jeûne, purifier notre entendement et dégager nos facultés intellectuelles, de peur que, ensevelies dans les vapeurs de l'ivresse, elles soient hors d'état d'utiliser le secours qui nous est offert.

2. Je sais bien que beaucoup d'entre vous s'étonneront des choses que nous avons à dire aujourd'hui; mais, je vous en prie, ne soyons pas les malheureux esclaves de l'habitude, sachons nous gouverner par les lumières de la raison. Est-ce qu'il résulte pour nous quelque bien de notre recherche quotidienne dans les mets et les boissons ! Et que dis-je, quelque bien? N'en ressentons-nous pas plutôt les plus tristes effets et les plus graves dommages? Dès que l'âme éprouve les premiers affaissements de l'ivresse, aussitôt que ce vice commence à l'envahir, c'en est fait : tout le bien qui résultait du jeûne a disparu. Quoi de plus intolérable, je vous le demande, quoi de plus honteux, après qu'on a passé la

moitié de la nuit à boire, que de respirer encore les vapeurs du vin comme si l'on venait de déposer la coupe, alors que le soleil répand déjà ses rayons sur la terre? On fait une pénible impression sur tous ceux qu'on rencontre, on devient un objet de mépris pour ses propres serviteurs et de risée pour tout le monde, pour tous ceux du moins qui ont le sentiment du devoir et des convenances; et, ce qui est bien plus grave, par de tels excès, aussi contraires à la raison qu'à la vertu, on s'attire l'indignation divine. « Les hommes adonnés à l'ivresse, est-il écrit, ne posséderont pas le royaume de Dieu. » I *Corinth.*, VI, 10. Que peut-on concevoir de plus malheureux que de s'exposer, pour un plaisir éphémère et pernicieux, à voir fermer devant soi les portes de l'éternel royaume? A Dieu ne plaise qu'aucun de ceux qui sont ici réunis, soit le jouet d'une telle passion! Puissions-nous, au contraire, régler aujourd'hui notre nourriture selon les principes de la sagesse et de la frugalité, nous dérober de la sorte aux désastreuses tempêtes que l'ivresse a coutume de déchaîner, pour entrer sûrement dans le port de nos âmes, — c'est ainsi que le jeûne m'apparaît, — et jouir avec abondance des biens que nous pouvons y trouver. De même, en effet, que l'intempérance est la cause et le foyer de maux sans nombre pour le genre humain; de même le jeûne et le mépris de tout ce qui flatte les sens, est toujours la source des plus grands biens.

Dès l'origine des choses, immédiatement après avoir créé l'homme, sachant combien ce remède lui serait avantageux pour le salut de son âme, Dieu lui en fit un précepte; l'homme sortait à peine de ses mains qu'il lui dit: « Tu mangeras du fruit de tous les arbres qui sont dans le paradis; mais quant à l'arbre de la science du bien et du mal, vous n'y toucherez pas. » *Genes.*, II, 16. Or, ces paroles: Tu mangeras ceci, tu ne mangeras pas cela, expriment une sorte de jeûne. Il fallait observer ce précepte; c'est ce que l'homme ne fit pas: entraîné par ses appétits désordonnés, il tomba dans la désobéissance et fut ainsi condamné à la mort. L'esprit du mal, l'implacable ennemi de notre nature, voyant le bonheur dont le premier homme jouissait dans le paradis, à l'abri de toutes les misères, jaloux de ce qu'un être enveloppé d'un corps menait ici-bas la vie des anges, résolut de l'en dépouiller et de le faire déchoir en lui promettant une destinée plus grande; c'est ainsi qu'il lui ravit celle qui était réellement son partage. Voilà ce que c'est de ne pas se renfermer dans les bornes prescrites, de vouloir s'élever au-dessus de soi-même. Un sage l'a bien dit: « Par la jalousie du diable la mort entra dans le monde. » *Sap.*, II, 24. Vous le voyez, mon bien-aimé, dès l'origine l'intempérance ouvre les portes à la mort. Là n'en est pas seulement la preuve; ailleurs l'Ecriture sainte s'élève de nouveau contre les délices. « Le peuple s'assit pour manger et pour boire, puis il se leva pour se livrer aux amusements. » *Exod.*, XXXII, 6. Plus loin encore: « Il mangea et il but; après cela, quand il se fut engraissé et rassasié, mon peuple bien-aimé s'abandonna à la révolte. » *Deut.*, XXXII, 15. Tels sont aussi les excès, parmi beaucoup d'autres, qui firent tomber sur les habitants de Sodome l'implacable colère du ciel. Entendez ce que dit un prophète: « Voilà quelle fut l'iniquité des enfants de Sodome, ils se plongeaient dans les plaisirs de la table. » *Ezech.*, XVI, 49.

Nobles fruits du jeûne.

3. Vous avez vu les malheurs qu'entraîne la gourmandise; voyez maintenant les nobles fruits du jeûne: C'est pour avoir jeûné pendant quarante jours que le grand Moïse put recevoir les tables de la loi; et lorsque, en descendant de la montagne, il vit l'iniquité du peuple, ces mêmes tables qu'il avait reçues avec tant de respect, il les brisa contre terre, ne jugeant pas qu'un peuple dans l'ivresse et la prévarication fût digne d'avoir des lois que le Seigneur avait faites. Il lui fallut donc jeûner encore quarante jours; et c'est ainsi que cet admirable prophète obtint de nouvelles tables, à la place de celles que sa juste indignation avait brisées. Elie, cet autre grand prophète, jeûna pendant un égal nombre de jours; et se dérobant à l'empire de la mort, il monta au ciel sur un char de feu; la mort n'a pas encore pu l'atteindre. L'homme de désirs, à son tour, n'eut son admirable vision qu'après un long jeûne; voilà comment il dompta la rage des lions et changea ces bêtes féroces en brebis,

sans détruire leur nature, mais en réprimant leurs instincts, qui demeuraient au fond toujours les mêmes. C'est par le jeûne aussi que les Ninivites obtinrent la révocation de la sentence portée contre eux par le Seigneur : les animaux y furent soumis à l'exemple des hommes; chaque habitant se corrigea de ses désordres, et la clémence prévalut dans les conseils du Maître de l'univers.

Mais pourquoi m'arrêterais-je encore à vous parler des serviteurs, dont un grand nombre nous resteraient à citer, qui se sont illustrés par le jeûne, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament? Portons immédiatement les yeux sur notre Maître à tous. Oui, Notre-Seigneur Jésus-Christ se prépara lui-même par un jeûne de quarante jours à descendre dans la lice avec le diable; c'est dans ce modèle divin que nous devons trouver les armes et puiser la force pour triompher du même ennemi. Quelqu'un de ceux qui s'élèvent au-dessus de la foule par la pénétration du regard et l'activité de la pensée, me dira peut-être : Pourquoi le Maître nous apparaît-il jeûnant autant de jours que les serviteurs et ne dépassant pas ce nombre. — Ce n'est pas au hasard et sans but qu'il agit ainsi, c'est encore une preuve de sa sagesse et de son amour sans bornes. Il ne veut pas qu'on puisse croire que sa venue n'est qu'une apparence, qu'il n'a pas réellement pris notre chair, qu'il est en dehors de la nature humaine; il a voulu confondre l'audace des contradicteurs : voilà pourquoi son jeûne se renferme dans le même nombre de jours que celui des autres et ne s'étend pas au delà. Malgré cette précaution, leur langage est déjà bien impudent; où se seraient-ils arrêtés, s'il ne leur avait pas ôté ce prétexte? Encore une fois, c'est la raison qui l'a fait s'en tenir à cette commune mesure. De la sorte, il nous montrait en fait qu'il s'était revêtu de notre chair, qu'il appartenait à notre nature.

4. Puisque nous avons démontré, par l'exemple du Maître comme par celui des serviteurs, la merveilleuse puissance du jeûne et le bien non moins merveilleux qu'il produit dans nos âmes, je conjure votre charité de ne pas repousser les avantages qui en résultent et qui vous sont maintenant connus; ne vous attristez pas de ce qu'il approche, mais réjouissez-vous, au contraire, et tressaillez de bonheur en vous inspirant de cette parole de l'Apôtre : « Plus se dissout en nous l'homme extérieur, plus l'homme intérieur se renouvelle. » II *Corinth.*, IV, 16. Le jeûne est le somptueux aliment de notre âme, et, de même qu'une nourriture abondante engraisse notre corps, de même le jeûne donne la vigueur à notre âme; il la pourvoit d'ailes puissantes et légères, qui la portent à toutes les hauteurs de la vertu et de la vérité, qui la font planer au-dessus de tout ce que le monde appelle bonheur et plaisir. Les navires peu chargés traversent les mers d'un vol rapide, tandis qu'une trop lourde cargaison les fait sombrer : c'est ainsi que l'âme, débarrassée de tout fardeau par le jeûne, passe sans effort à travers les flots de la vie présente, l'œil fixé sur le ciel et les choses célestes, dédaignant les choses du temps, les jugeant plus vaines, plus néant qu'une ombre ou qu'un rêve. La sensualité, la bonne chère appesantit l'esprit et le corps, réduit l'âme en esclavage, lui livre de continuels assauts, détruit en elle la solidité du jugement, la pousse vers les abîmes, fait qu'elle ne cesse d'agir contre les intérêts de son salut. Donc, mes bien-aimés, ménageons ces intérêts avec constance, et, sachant désormais combien de maux naissent de la gourmandise, éloignons-en les désastreux effets.

Et ce n'est pas seulement sous la nouvelle loi, qui nous propose une philosophie plus sublime, de plus nobles combats, des sueurs plus abondantes, de plus beaux lauriers, des couronnes incomparables, c'était aussi sous l'ancienne loi, quand les hommes étaient encore assis dans l'ombre, à peine éclairés par une faible lueur, ayant pour nourriture le lait des enfants, que les délices ont été proscrites. Et ne pensez pas que ce soit de notre part une accusation gratuite; écoutez ce qu'en dit le Prophète : « Malheur à ceux qui sont venus au jour mauvais, dormant dans des lits d'ivoire, s'étendant mollement sur leurs couches, réservant pour leur table les chevreaux et les veaux les plus tendres choisis dans leurs troupeaux, buvant des vins exquis, se parfumant d'essences, voyant là des

biens permanents et non des choses éphémères.» *Amos,* vi, 3-5. Remarquez-vous la force des accusations dirigées contre le luxe, et cela, quand le prophète s'adresse aux Juifs, peuple dénué de sentiment et de reconnaissance, adonné chaque jour aux plaisirs de la table? Revenez encore sur le choix des expressions. Après de tels reproches à l'endroit de la gourmandise et de l'ivresse, «ils voient là des biens permanents, est-il dit, et non des choses éphémères,» comme s'ils ignoraient que la volupté flatte uniquement les lèvres et le palais, et ne va pas au delà. Si le plaisir est rapide ou même instantané, la douleur est perpétuelle et n'aura jamais de fin. Ils le savent par expérience, et néanmoins ils s'obstinent à regarder ces sensations comme devant toujours durer, et nullement comme passagères, fugitives et n'ayant pas même un instant de réalité.

Telles sont les choses humaines et charnelles; elles ne sont pas encore arrivées qu'elles ont disparu. Voilà ce qu'il en est du luxe et des plaisirs, de la gloire et de la puissance humaines; voilà ce qu'il en est des richesses et de toutes les prospérités de la vie présente : elle n'a ni consistance ni stabilité. Plus rapide que les eaux d'un torrent, elle laisse dans la nudité la plus complète ceux qui soupirent après de tels biens. Quelle différence, quel contraste dans les biens spirituels! ils sont fermes, inébranlables, à l'abri de toutes les vicissitudes, ils s'étendent à tous les temps. Quelle folie ne serait-ce donc pas d'échanger l'immuable contre l'incertain, ce qui dure à jamais contre ce qui n'a qu'une minute, ce qui reste toujours contre ce qui passe si vite, ce qui nous garantit un bonheur infini dans le siècle à venir contre ce qui nous y prépare d'intolérables tourments? Pénétrés de toutes ces pensées, pleins de zèle pour notre salut, méprisons les délices, non moins funestes qu'insensées; embrassons le jeûne et tous les autres exercices de la divine philosophie; qu'on aperçoive en nous un grand changement de conduite, une application chaque jour plus forte à la pratique des bonnes œuvres. C'est ainsi qu'après avoir employé toute cette sainte quarantaine au négoce spirituel le plus avantageux, après avoir réuni de véritables trésors de vertu, nous mériterons de nous présenter avec confiance au jour du Seigneur et de nous asseoir à la table mystique, à ce redoutable banquet, pour participer avec une conscience pure à ces biens immortels qui sont au-dessus de toute expression, pour puiser abondamment à la source même de toutes les grâces, secondés que nous serons par les prières et la protection des amis du Christ notre Dieu, dont la bonté n'aspire qu'à se répandre sur les hommes. A lui, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

Sur le commencement de la création : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

1. Je sens la joie déborder aujourd'hui de mon âme, en contemplant vos visages bien-aimés. Un père plein de tendresse qui se voit entouré de ses enfants et trouve dans cette splendide couronne la force et la beauté d'une seconde vie, n'éprouve pas une allégresse aussi vive, un bonheur aussi grand que celui dont je suis inondé, à la vue de cette assemblée chrétienne, qui rayonne à mes yeux d'une beauté toute spirituelle, qui brûle d'entendre les divins enseignements, à qui le goût de cette nourriture de l'âme fait oublier celle du corps, et qui réalise d'une manière aussi éclatante la magnifique sentence du Seigneur : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais encore de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » *Matth.,* iv, 4. Courage, imitons la conduite des laboureurs : quand une terre est bien préparée, quand ils en ont extirpé toutes les mauvaises herbes, ils y répandent la semence à pleines mains; et nous aussi, puisque notre champ spirituel est débarrassé des passions qui l'infestaient, que le goût des plaisirs ne nous fait plus obstacle, que toute menace d'orage a disparu, que le calme règne désormais dans les pensées et la sérénité dans les âmes, puisque ces âmes épurées ont en quelque sorte des ailes qui les transportent jusqu'au ciel et les font planer bien au-dessus de la matière, nous devons adres-

ser un instant la parole à votre charité, pénétrer plus avant dans le sens des Ecritures, en dégager les plus sublimes enseignements.

Le carême est un temps favorable à la prédication.

Si nous ne profitons pas pour cela de ce temps de mortification et de jeûne, de cet air pur où s'épanouissent les nobles inspirations, quand pourrons-nous dérouler à vos yeux une telle doctrine? Sera-ce quand régneront de nouveau les délices, la bonne chère et le relâchement? Nous-mêmes nous ne viendrons pas alors vous apporter une parole intempestive, et vous ne pourrez pas la recevoir avec fruit, au milieu des ténèbres que les orages intérieurs auront encore suscitées. C'est maintenant l'heure ou jamais, de semblables leçons, maintenant que la servante ne commande plus à la reine, qu'elle reconnaît au contraire son autorité, prête volontiers l'oreille à la persuasion, se montre entièrement obéissante, repousse les entraînements de la chair et se renferme dans les bornes qui lui sont prescrites. Le jeûne est la sérénité de nos âmes, la beauté des vieillards, l'instituteur de la jeunesse; à son école on apprend toutes les vertus, il met un brillant diadème au front de tout âge et de tout sexe. Nulle part aujourd'hui le tumulte et les clameurs des fêtes mondaines, nulle part le trafic des viandes et l'empressement de ceux qui les préparent; toutes ces choses ont disparu, la ville a pris l'aspect d'une femme noble et vertueuse, belle de sagesse et de modestie. Lorsque je réfléchis à cette transformation soudaine et que je compare le calme de ce jour à l'agitation d'hier, je suis dans l'admiration, je vois avec étonnement la puissance du jeûne. Dès qu'il est entré dans la conscience de chacun, il a changé les idées, il a purifié l'âme des magistrats et des particuliers, des citoyens et des esclaves, des hommes et des femmes, des riches et des pauvres, de ceux qui parlent la langue grecque et des barbares. Que dis-je, des magistrats et des particuliers? Il courbe sous le joug de la même loi le front qui porte la couronne comme celui des plus humbles mortels. On ne peut aujourd'hui remarquer aucune différence entre la table du riche et celle de l'indigent : partout une nourriture frugale, exempte de luxe et d'apparat; et cependant tous vont prendre aujourd'hui ce repas si simple avec plus de satisfaction qu'ils ne s'asseyaient hier à une table chargée de mets somptueux et de vins exquis.

2. Voyez-vous, mes bien-aimés, comme dès le début éclate la puissance du jeûne? Et moi-même, je prends la parole avec plus de bonheur que les jours précédents, car je sais que je répands la bonne semence dans un fonds gras et fertile, capable de payer mes efforts par les fruits les plus abondants. Voyons donc, si vous le voulez bien, le sens et la portée des paroles lues aujourd'hui et que nous empruntons au bienheureux Moïse. Ecoutez aussi avec la plus grande attention celles que nous prononcerons nous-même; elles ne viendront pas de nous, et nous dirons uniquement ce qui nous sera dans votre intérêt inspiré par la grâce divine. Quel est le texte cité? « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » On se demande ici, non sans cause, pour quelle raison l'historien sacré, qui ne vécut que beaucoup plus tard, après un grand nombre de générations, nous raconte ces choses. Ce n'est pas au hasard, ce n'est pas en vain qu'il parle. Dieu, l'auteur de notre nature, s'entretenait dès l'origine avec les hommes, mais dans un langage évidemment que les hommes pouvaient entendre. C'est ainsi qu'il se mit en rapport avec Adam, qu'il réprimanda Caïn, qu'il donna ses instructions à Noé, qu'il s'arrêta sous la tente d'Abraham. Lorsque le genre humain tout entier fut tombé dans la perversité la plus profonde, le Créateur de l'univers ne l'abandonna pas encore. Les hommes, il est vrai, n'étaient plus dignes d'une égale familiarité; mais, voulant former avec eux une nouvelle alliance, il a recours au moyen qui réunit ceux que sépare une grande distance, il leur écrit, afin de ramener à lui cette nature fugitive. Les lettres viennent de Dieu, c'est Moïse qui les apporte. Or, qu'est-il dit dans ces lettres? « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

Considérez, mon bien-aimé, ce qu'il y a d'admirable et d'éminent dans la mission de ce prophète. Tous les autres ont annoncé les choses qui devaient arriver ou longtemps ou bientôt après eux; tandis que celui-là, guidé par la main toute-puissante du Seigneur, nous a retracé les œuvres

du Seigneur lui-même, et cela, bien des générations s'étant écoulées entre ces événements et sa naissance. C'est ainsi qu'il débute par cette parole : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » C'est comme s'il disait d'une voix éclatante : Est-ce les hommes qui m'ont appris ce que je vous enseigne? Non, celui-là même qui a tiré tous les êtres du néant, excite et dirige ma langue pour vous raconter ces événements primitifs. — Ecoutons donc ces choses, non comme si elles venaient de l'esprit de Moïse, mais comme venant réellement du souverain Maître de l'univers par la bouche du prophète; voilà dans quelle pensée nous devons les recueillir, en repoussant bien loin tous les raisonnements humains. « Timides sont les raisonnements des hommes, est-il écrit, incertaines leurs idées. » *Sap.*, IX, 14. Recevons ces enseignements avec une profonde reconnaissance, n'allons pas au delà des bornes qui nous sont imposées par la nature, que notre curiosité ne dépasse pas nos forces; c'est le travers dans lequel sont tombés les ennemis de la vérité : ils ont voulu tout soumettre à leur propre jugement, oubliant qu'il est impossible à l'intelligence humaine de scruter les œuvres de Dieu. Et que dis-je, les œuvres de Dieu? Les arts mêmes des hommes ne sauraient être entièrement compris par nous, malgré l'identité de nature. Expliquez-moi, je vous prie, comment la métallurgie est parvenue à maîtriser la puissance de l'or, comment d'un peu de sable on a fait un verre transparent. Vous n'y réussirez pas. Hors d'état de comprendre ce que la bonté divine permet à l'intelligence humaine d'opérer, oserez-vous bien juger les opérations mêmes de Dieu? O homme, êtes-vous digne de pardon, que direz-vous pour vous justifier, lorsque vous poussez l'orgueil jusqu'à ce degré de démence, lorsque vous prétendez savoir ce qui dépasse votre portée?

Soutenir, en effet, que les créatures proviennent d'une matière préalable, ne pas confesser que l'Auteur de l'univers a tout fait de rien, c'est toucher aux dernières limites de la folie. Il ferme donc la bouche à tous ces insensés le bienheureux prophète, quand il ouvre ainsi le grand Livre qu'il écrit : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Dès que vous entendez ce mot *créa,* ne portez pas la curiosité plus loin; baissez les yeux vers la terre et croyez sans hésiter. C'est Dieu qui dispose et crée toute chose, qui fixe à son gré l'admirable harmonie des êtres. Et voyez avec quelle condescendance il nous parle. Il ne dit rien des Vertus invisibles, il ne s'exprime pas ainsi : Au commencement Dieu créa les anges et les archanges. Ce n'est pas tout d'un coup et sans préparation qu'il nous transmet sa doctrine. Comme il s'adressait aux Juifs, à des hommes plongés dans les choses matérielles, incapables de percevoir un point du monde intellectuel, c'est par les objets qui frappent les sens qu'il les amène à la connaissance de l'Artisan suprême, par les créatures qu'il leur manifeste le Créateur, afin d'appeler sur lui seul les adorations et de les empêcher de s'arrêter aux créatures elles-mêmes. Et cependant, malgré ces sages précautions, ils ont divinisé la matière, ils se sont prosternés devant les plus vils animaux. A quels excès ne se serait pas portée leur démence, s'il avait eu moins égard à leur infirmité?

Les objets créés nous amènent à la connaissance du Créateur.

3. Ne vous étonnez pas, mon bien-aimé, que Moïse ait suivi cette voie, lui qui le premier donnait de tels enseignements à des intelligences aussi grossières; souvenez-vous que Paul, sous le règne de la grâce, quand déjà la prédication se répandait avec tant d'abondance, s'adressant à des Athéniens, crut devoir commencer son instruction en parlant des choses sensibles. « Ce Dieu, dit-il, qui a fait le monde et tout ce que le monde renferme, étant le souverain Maître du ciel et de la terre, n'habite pas dans des temples bâtis par les hommes et ne saurait être servi par leurs mains. » *Act.*, XVII, 24. Sachant que telle était la doctrine qui leur convenait, il se fût bien gardé de suivre une autre marche; dans l'intérêt de ses auditeurs, il parlait de la sorte, obéissant à l'impulsion de l'Esprit saint. Et pour vous convaincre qu'il tenait compte en cela des caractères et des idées, écoutez le même apôtre écrivant aux Colossiens; voyez comme son langage diffère ici de celui qu'il tenait tout à l'heure : « En lui toutes les choses ont été créées, celles du ciel et celles de la terre, les visibles et les invisi-



bles, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances; tout a été créé par lui et pour lui. » *Coloss.*, I, 16. Jean, le fils du tonnerre, disait aussi avec sa puissante voix : « Toutes les choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait. » *Joan.*, I, 3. Tel n'est pas le langage de Moïse; et Moïse avait raison : il ne fallait pas donner un aliment trop substantiel à ceux qui devaient encore être nourris de lait. Le maître qui reçoit les enfants des mains de la famille pour commencer leur éducation, ne leur transmet que les notions élémentaires; puis viennent d'autres instituteurs qui leur enseignent ce qu'il y a de plus élevé dans la science : c'est ce qu'ont fait le bienheureux Moïse, le docteur des nations et le fils du tonnerre. Le premier, chargé de préluder en quelque sorte à l'éducation du genre humain, se borne à poser les fondements de la science divine; et les autres, reprenant l'œuvre ébauchée, la conduisent à sa perfection.

Nous savons donc maintenant la raison de sa condescendance dans la manière dont il expose les faits; nous comprenons pourquoi l'Esprit saint lui dicte de semblables expressions. Du même coup, il renverse les hérésies et déracine l'ivraie qui devait pulluler dans l'Eglise; et cela, par ces premiers mots : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Si Manès vient vous dire, et avec lui Marcion, Valentin, les écoles de la Grèce, que la matière préexistait, contentez-vous de leur répondre : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » — Mais si le contradicteur n'admet pas les Ecritures? — Détournez-vous de lui comme d'un frénétique et d'un insensé; car celui qui ne croit pas à l'Auteur de l'univers, et qui tient la vérité pour mensonge, quelle indulgence peut-il mériter? Qu'il se couvre d'une couleur brillante, qu'il revête les apparences de la vertu, c'est un loup sous une peau de brebis. Ne vous y laissez pas tromper; raison de plus, au contraire, pour l'avoir en horreur, puisqu'il simule cette douceur envers vous, serviteur du Maître auquel il doit l'obéissance, et qu'il fait la guerre à Dieu, le souverain Seigneur de tous les êtres, sans songer qu'il ruine son propre salut. Pour nous, restons attachés à la pierre inébranlable, revenons toujours à ce principe : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Remarquez comment le mode même de la création fait ressortir la grandeur de la nature divine, comment Dieu, procédant à l'inverse de l'homme dans son œuvre, étend d'abord le ciel et puis établit au-dessous la terre, commençant la maison par le comble et la terminant par le fondement. Qui vit jamais, qui jamais ouït une pareille chose? Ce n'est certes pas dans les œuvres des hommes; mais, quand Dieu commande, tout obéit à sa volonté. Ne soumettons donc pas à nos raisonnements humains les œuvres divines; conduits plutôt par ces mêmes œuvres, admirons l'Artisan. « Les choses invisibles de Dieu se manifestent dans la création du monde et sont perçues à travers les corps par l'œil de l'intelligence. » *Rom.*, I, 20.

Opinion de Manès, Marcion et Valentin sur la création.

4. Si les ennemis de la vérité nous disent encore qu'une chose ne saurait être faite de rien, demandons-leur à notre tour : Est-ce de la terre ou d'ailleurs que l'homme a été formé? Assurément ils avoueront avec nous que c'est de la terre. Qu'ils nous expliquent alors comment de cette dernière substance est sortie celle de la chair. De la terre vient l'argile, et de l'argile sont formés des ornements ou des vases divers; mais la nature de la chair comment en a-t-elle été faite? Comment les os, les nerfs, les veines, les muscles, la peau, les ongles, les cheveux, comment ces substances si différentes proviennent-elles de la même matière? A tout cela, pas un mot qu'ils puissent répondre. Mais ne nous bornons pas à parler de la formation de notre corps. Et ce pain, notre aliment de chaque jour, substance constamment la même, qu'ils nous expliquent comment il se transforme en sang, en bile, en une autre humeur quelconque. La couleur du pain est ordinairement celle du froment, tandis que le sang est rouge ou noirâtre. Dans l'impossibilité où ils sont, malgré tous les efforts qu'ils peuvent faire, de rendre raison de ces phénomènes qui frappent nos yeux, ne doivent-ils pas s'abstenir, et nous avec eux, d'interpréter les opérations divines? S'ils s'obstinent encore, après de telles démonstrations, ne nous lassons pas de leur opposer la même parole : « Au com-

mencement Dieu créa le ciel et la terre. » Cette parole suffit pour renverser les tours de nos ennemis, pour saper tous leurs raisonnements par la base; elle suffirait à les ramener dans la voie de la vérité, s'ils consentaient un jour à se désister enfin d'une lutte aussi stérile.

« Or, la terre était invisible et informe. » Pour quel motif, je vous le demande, le Créateur a-t-il produit tout-à-coup le ciel transparent et parfait, en laissant la terre informe? Ce n'est pas sans dessein; c'est pour que vous ne puissiez pas douter de sa puissance, à la vue de cette dernière imperfection, puisque la meilleure partie de la création est sortie de ses mains complétement achevée. On peut en donner un autre motif: Comme la terre est notre nourrice et notre mère, la matière première de notre corps et la source de nos aliments, notre patrie commune et notre commun tombeau; comme nous devons retourner à la terre, après y avoir puisé tant de biens divers, Dieu n'a pas voulu que les hommes y fussent trop attachés par le sentiment même de ce qu'ils lui doivent. C'est pour cela qu'il nous l'a d'abord montrée sans grâce et sans forme; il ne fallait pas qu'il vous fût possible d'attribuer à la nature de la terre les bienfaits dont elle vous comble, et vous étiez ainsi dans la nécessité de remonter à celui qui l'a tirée du néant. Ainsi donc, « la terre était invisible et informe. » Peut-être avons-nous dès le début imposé un trop rude labeur à votre intelligence par de trop subtiles pensées. Nous arrêterons donc ici notre entretien, pour le rendre plus utile, non toutefois sans avoir prié votre charité de garder fidèlement la mémoire de ce que nous avons dit, et de mêler à votre nourriture corporelle, quand vous serez de retour dans vos demeures, quelque chose de cet aliment spirituel. Que le père de famille redise aux siens quelques-unes de nos paroles; que la femme écoute et que les enfants s'instruisent aussi bien que les serviteurs; que chaque maison devienne une église, de telle sorte que le démon en soit chassé et qu'il prenne la fuite, cet implacable ennemi de notre salut. La grâce de l'Esprit saint en fera dès lors son séjour, la paix et la concorde y règneront avec tous leurs bienfaits. Si vous gardez un religieux souvenir des choses que nous aurons dites, si vous apportez un zèle toujours croissant à ce que nous vous dirons dans la suite, nous aussi, nous sentirons redoubler notre ardeur, et, soutenu par le secours d'en haut, nous répandrons plus abondamment la divine semence, à la vue des fruits abondants qu'elle aura déjà produits. Quand l'agriculteur voit germer de toute part la semence qu'il a confiée à la terre, il contemple avec bonheur le champ travaillé de ses mains, il le cultive et l'ensemence de nouveau avec plus de confiance.

5. Voulez-vous donc nous encourager, montrer que nos premiers efforts n'ont pas été stériles, en embrassant dans toute sa pureté la céleste doctrine, déployez la plus grande sollicitude pour la direction de votre vie. « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, est-il écrit, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 10. Que la vie soit d'accord avec la foi, et que la foi recommande la vie. « La foi sans les œuvres est morte; » *Jac.*, II, 26; et les œuvres sans la foi sont également mortes. C'est en vain que nous aurions de saines croyances, si nous vivons dans l'oubli de nos devoirs, nos croyances ne nous serviront de rien: si, d'un autre côté, nous errons dans la doctrine, nous aurions beau pratiquer la vertu, elle ne nous donnerait aucun droit à la récompense. Il faut donc que notre édifice spirituel soit solidement établi sous ce double rapport. « Quiconque écoute mes discours et les met en pratique, dit le Sauveur, sera comparé à un homme plein de prudence. » *Matth.,* VII, 24. Vous le voyez, il ne veut pas seulement que nous l'écoutions, il veut aussi que nous mettions la main à l'œuvre et que nous lui donnions des preuves palpables de notre obéissance; il appelle prudent celui qui fait de ses enseignements une application constante aux diverses actions de la vie; il traite d'insensé celui qui se borne à l'audition de sa parole, et certes à bon droit, puisque ce dernier bâtit sur le sable, et que cette maison ne tarde pas à crouler quand elle est battue par les vents. Telles sont les âmes négligentes, celles

qui ne sont pas affermies sur le roc spirituel; car ce n'est pas d'une maison matérielle qu'il s'agit en cet endroit; il s'agit d'une âme contre laquelle se déchaîne une tentation quelconque; les vents, les pluies, les fleuves débordés ne signifient pas autre chose que les tentations auxquelles nous sommes sujets. L'homme ferme, vigilant et sobre, bien loin de succomber, grandit et se fortifie dans l'épreuve; c'est la violence de l'affliction qui donne toujours la mesure de son énergie : le paresseux et le lâche, aussitôt que le vent contraire commence à souffler, chancelle et se laisse abattre, non sous la force de la tentation, mais par la faiblesse de sa propre volonté. Soyons donc toujours sur nos gardes, toujours prêts à soutenir avec honneur les diverses luttes de la vie : modérés et calmes dans la prospérité; inébranlables dans l'infortune; dans l'un et l'autre état, constamment animés de la même reconnaissance envers la bonté divine. Si nous ne dévions pas de ce chemin, nous obtiendrons les grâces les plus abondantes; nous traverserons de la sorte avec sécurité le temps de la vie présente, et nous entrerons dans la vie future avec une pleine confiance. Puisse-t-il en être ainsi de nous tous, par l'amour et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

De ce qui suit cette parole : « Au commencement Dieu fit le ciel et la terre, » jusqu'à celle-ci : « Et le soir et le matin furent faits; ce fut le premier jour. »

1. C'est un trésor que l'étude approfondie des divines Ecritures. Un trésor véritable, il suffit d'en obtenir une faible partie pour se créer de grandes richesses : dans l'Ecriture également, une parole seule quelquefois nous fournit des pensées inépuisables, des biens qui dépassent toute expression. Les saintes Lettres ne sont pas seulement un trésor, elles sont encore une source, mais une source qui ne tarit jamais, qui coule toujours avec abondance. C'est ce que nous avons tous compris par expérience dans notre entretien d'hier. A peine avons-nous pu voir les premiers mots de la Genèse; l'explication de ce texte seul : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, » a complétement absorbé le temps destiné à nos instructions, sans que nous l'ayons même développé tout entier. C'est que la grandeur de ce trésor est immense, c'est que cette source spirituelle coule à flots pressés. Et ne soyez pas étonné, mon bien-aimé, que cela nous arrive; ceux qui vécurent avant nous y puisèrent de toutes leurs forces, ceux qui viendront après nous y viendront puiser de même; et, bien loin de diminuer, les flots augmenteront sans cesse à mesure qu'ils se répandront davantage. Telle est la nature des flots spirituels, plus on y puise, plus ils sont abondants. Voilà pourquoi le Christ disait : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Si quelqu'un croit en moi, des flots d'eau vive, comme parle l'Écriture, jailliront de son sein. » *Joan.*, VII, 37-38. Il ne pouvait mieux exprimer l'abondance de ces eaux. Puisqu'il en est ainsi, venons tous présenter à cette source une âme libre et dégagée de tout, pour la remporter pleine à notre départ. Quant l'Esprit saint voit en nous un fervent désir de recevoir sa grâce, il la verse à flots dans notre cœur. Repoussons donc toutes les sollicitudes du siècle, toutes les épines capables d'étouffer la bonne semence, en même temps que notre raison; concentrons toutes nos pensées et tous nos sentiments dans les choses spirituelles, afin que nous sortions d'ici largement pourvus des bénédictions célestes, aspirant à quelque chose de grand et de généreux.

Pour répandre sur ce discours plus de lumière il importe de rappeler en peu de mots ce qui a fait l'objet du précédent; c'est ainsi que nous formerons en quelque sorte un corps de ce que nous avons dit et de ce que nous allons dire. Nous vous avons montré hier, vous ne l'avez pas oublié sans doute, comment Moïse nous a rapporté la création des éléments qui constituent ce monde visible : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or, la terre était invisible et informe. » Nous vous avons encore

expliqué pour quelle cause le Créateur avait d'abord laissé la terre dans cet état imparfait et rudimentaire; nous aimons à penser que tout cela aussi est resté gravé dans votre mémoire. Il faut donc aujourd'hui passer à ce qui suit. Après avoir posé cette affirmation : « La terre était invisible et informe, » l'historien sacré ne manque pas de nous indiquer ce qui rendait ainsi la terre informe et même invisible. « Les ténèbres couvraient la face de l'abîme et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. » Remarquez, je vous prie, la sobriété de langage du bienheureux prophète : il n'entre pas ici dans le détail des choses créées; en deux mots il embrasse tous les éléments, il signale uniquement la création du ciel et de la terre, omettant tout le reste. Sans avoir encore parlé de la formation des eaux, il dit : « Et les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » La figure de la terre était donc cachée sous un double voile, les ténèbres et l'abîme des eaux. Rien n'apparaissait, nous le comprenons, que l'abîme enveloppé lui-même de ténèbres; tout réclamait l'action de cette main toute-puissante, seule capable de faire disparaître cette confusion et d'imprimer aux choses quelque beauté. « Et les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » Que signifie la seconde partie du texte : « Et l'Esprit était porté sur les eaux ? » A mon avis, cela veut dire qu'une certaine énergie vitale résidait au sein des eaux, que les eaux n'étaient pas immobiles et stagnantes, ni par là même stériles et mortes, que la vie les agitait. Ce qui n'a pas de mouvement est aussi sans utilité; ce qui se meut peut agir, et d'une manière féconde.

2. Voulant donc nous apprendre que cette eau primitive était douée d'une grande puissance d'action et de vie, l'Ecriture nous dit : « Et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. » Il y a là comme une prophétie; nous ne serons plus étonnés quand nous verrons dans la suite les eaux produire des êtres animés par l'ordre du Créateur de l'univers : nous sommes avertis déjà que l'eau ne restera pas dans une stérile inaction et qu'elle ira partout exercer ses heureuses influences. La confusion, seule chose visible jusque-là, régnait donc dans la création nouvelle, lorsque Dieu, cet Artisan suprême, dissipa cette confusion, chassa les ténèbres sous les flots rayonnants de la lumière et donna aux êtres ce premier trait de splendide beauté. Et Dieu dit : « Que la lumière soit; et la lumière fut. » Une parole suffit; Dieu commande, et les ténèbres ont disparu, et la lumière est produite. Voyez-vous quelle ineffable puissance! Mais les hommes plongés dans l'erreur, ne comprenant pas l'ordre de la narration sacrée, n'écoutant pas le bienheureux Moïse quand il dit : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre; » et puis quand il ajoute : « Or la terre était invisible et informe, » parce que les ténèbres et les eaux l'enveloppaient selon les dispositions du plan divin à l'origine des choses; ces hommes, dis-je, prétendent que la matière et les ténèbres préexistaient. Quoi de plus abject qu'une telle folie? On nous dit que Dieu au commencement a créé le ciel et la terre, que tout a été fait de rien; et vous soutenez qu'il y avait une matière première? Quel est l'esprit droit qui pourrait supporter une telle extravagance? Est-ce que l'artisan est un homme, pour avoir besoin d'un objet préalable sur lequel se manifestera son art? C'est Dieu, à qui tout obéit, qui produit tout par sa parole et par son ordre. Ecoutez plutôt : il prononce une parole, et la lumière paraît, et les ténèbres s'enfuient.

« Et Dieu sépara la lumière des ténèbres. » Que faut-il entendre par cette séparation ou cette distinction? Qu'il assigne à chaque chose la place et le temps qui lui conviennent. Cela fait, il leur donne encore un nom. « Et Dieu appela la lumière jour et les ténèbres nuit. » Quelle admirable distinction, quelle œuvre merveilleuse! Une parole, un ordre, a produit ce que notre intelligence ne saurait jamais comprendre. Et cependant voyez comme le bienheureux prophète, ou mieux le Seigneur lui-même, dont l'ineffable bonté s'exprime par sa bouche, condescend à notre faiblesse en faisant l'éducation du genre humain, en nous montrant l'ordre des créations diverses, le moment où chaque être apparaît, la puissance d'où tout

émane. Comme le genre humain était encore dans l'enfance, hors d'état par là même de recevoir des enseignements trop élevés; voilà dans quels termes l'Esprit saint, qui guidait la langue du prophète, nous a tout exposé. Et pour que vous ne doutiez pas que cette condescendance ne soit uniquement motivée par la faiblesse de l'intelligence humaine, voyez le fils du tonnerre, dès que les hommes ont été formés à de plus hautes vertus, abandonner cette humble route et transmettre à ses auditeurs une doctrine tout autrement sublime. A peine a-t-il dit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ; » qu'il ajoute : « Il était la vraie lumière par laquelle est illuminé tout homme venant en ce monde. » *Joan.*, I, 1-9. De même que la lumière qui frappe les sens, brillant à l'ordre du Seigneur, dissipa jadis les ténèbres visibles; de même la lumière intellectuelle a chassé plus tard la nuit de l'erreur et ramené les âmes à la vérité.

3. Accueillons donc avec une grande reconnaissance les enseignements qui nous sont donnés par les divines Ecritures, ne luttons pas contre la vérité, ne demeurons pas dans les ténèbres, hâtons-nous plutôt d'aller à la lumière, accomplissons des œuvres dignes de la lumière et du jour, rendons-nous à cette exhortation de Paul: « Marchons avec décence, comme marchant au grand jour, » *Rom.*, XIII, 13, et ne faisons pas les œuvres de ténèbres. « Et Dieu, dit le saint Livre, appela la lumière jour et les ténèbres nuit. » Mais il nous faut revenir sur ce qui nous a en quelque sorte échappé. Après avoir dit : « Que la lumière soit; et la lumière fut, » l'Ecriture ajoute : « Et Dieu vit que la lumière était bonne. » Encore ici, mon bien-aimé, quelle condescendance ! Quoi ! Avant que la lumière fût produite, le suprême Artisan ignorait-il donc qu'elle serait bonne? Avait-il besoin de la voir pour en connaître la beauté. Quelle raison saine oserait tenir ce langage? Si l'homme qui pratique un art, avant d'avoir façonné l'œuvre qu'il projette, avant de l'avoir sous les yeux, sait quel en sera l'usage; combien plus l'Auteur de l'univers, qui d'une parole a tiré tous les êtres du néant, ne devait-il pas savoir que la lumière était bonne avant même qu'il l'eût produite ! Il s'abaisse vers nous, il consent à parler notre langue, le bienheureux prophète. Quand les hommes ont accompli une chose qui demande tous leurs soins, quand ils sont arrivés au bout de leurs efforts, ils se louent de leur œuvre avec d'autant plus d'expansion qu'ils peuvent la contempler à leur aise. C'est ainsi que l'Ecriture, pour se conformer à la faiblesse de nos pensées, fait cette observation : « Et Dieu vit que la lumière était bonne. » Elle dit après cela : « Et Dieu établit une distinction entre la lumière et les ténèbres; et il appela la lumière jour et les ténèbres nuit, » assignant à chaque chose sa place, et lui fixant dès lors d'infranchissables limites, des limites que la nature devait à jamais respecter. Quiconque réfléchit n'a pas de peine à voir que, depuis l'origine du monde jusqu'à l'heure présente, ni la lumière ni les ténèbres n'ont franchi d'un seul pas leurs bornes respectives, qu'elles n'ont jamais porté la moindre atteinte à l'ordre primitivement établi. Cela seul devrait suffire à ces esprits égarés pour les ramener à la foi et à l'obéissance sur les vérités renfermées dans l'Ecriture sainte : qu'ils imitent du moins les éléments insensibles, qui poursuivent sans jamais s'en écarter leur course à travers l'espace; qu'ils sachent ce que leur nature même exige d'eux.

Après avoir donné à chacun des deux éléments son nom, il les réunit et les combine en disant: « Et le soir et le matin furent faits; ce fut le premier jour. » Il met expressément ensemble la fin du jour et celle de la nuit pour établir la suite et la connexité des choses visibles, pour en éloigner toute confusion. Il faut maintenant que nous apprenions de l'Esprit saint, par l'organe du prophète, ce qui fut créé le premier jour et les jours suivants; nouvelle marque de la condescendance et de la bonté de Dieu pour nous. En effet, sa main toute-puissante et sa sagesse infinie n'étaient pas sans doute bornées dans leur action, de telle sorte qu'un jour ne leur suffît pas pour tout produire. Et que dis-je, un jour? Un instant leur suffisait. Mais, comme Dieu n'a pas créé le monde dans son intérêt, puisqu'il n'a nul besoin des créatures; comme

il n'obéissait en cela qu'à son incompréhensible bonté, et que la création est un acte d'amour, il a voulu l'accomplir successivement et par degrés; c'est aussi ce qu'il a voulu nous apprendre par le ministère de son fidèle serviteur, afin que cette instruction nous mît à l'abri des vaines opinions de ceux qui se laissent guider par les raisonnements humains. Quoique les choses aient été faites avec cette gradation, il y a des hommes qui prétendent que toute existence est fortuite et spontanée; supposez que Dieu ne nous eût pas montré cette condescendance et transmis cette doctrine, que n'auraient pas osé ceux qui ne reculent devant aucune parole, aucun acte même funeste à leur salut?

4. Quoi de plus misérable, quoi de plus insensé néanmoins que de tout attribuer au hasard et de refuser à la création universelle la providence de Dieu? N'est-ce pas de la dernière démence, dites-moi, d'admettre de tels éléments et de si profondes harmonies, sans une pensée qui les dirige, sans une main qui les gouverne? Eh quoi! un navire ne saurait sillonner les mers sans être conduit par un pilote, une armée ne fera jamais rien de grand sans un général habile, une maison ne peut pas subsister sans un chef de famille; et ce vaste univers, cet harmonieux ensemble de tant d'éléments divers, serait le jouet des caprices du hasard, pourrait se maintenir sans être coordonné par une intelligence supérieure, sans l'intervention d'une sagesse qui l'embrasse dans toutes ses parties et le guide dans tous ses mouvements? Mais pourquoi nous attacher encore à leur démontrer une chose évidente, comme on le dit, pour les aveugles eux-mêmes? Ne cessons pas toutefois de remettre sous leurs yeux les enseignements de l'Ecriture, et déployons tout le zèle possible pour les retirer de l'erreur et les rappeler à la vérité. Tout égarés que nous les voyons, ils sont nos frères, et nous devons avoir pour eux la plus grande sollicitude, ne jamais nous lasser, faire sans cesse tout ce qui dépend de nous pour leur offrir le remède dont ils ont besoin, dans l'espoir qu'un jour peut-être il leur sera donné de revenir pleinement à la santé. Dieu n'a rien tant à cœur que le salut d'une âme. Paul le dit avec sa voix puissante: « Il veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. » I *Tim.*, II, 4. Dieu lui-même s'en explique ainsi: « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais bien qu'il se convertisse et qu'il vive. » *Ezech.*, XVIII, 23. C'est dans ce but qu'il a créé l'univers et qu'il nous a créés nous-mêmes; ce n'est pas pour que nous périssions et que nous tombions sous les coups de sa vengeance, c'est pour nous sauver et nous admettre dans son royaume après nous avoir arrachés à nos égarements. Ce royaume, il nous l'a préparé, non dans le temps et quand nous avons eu l'existence, mais avant même que le monde eût été créé; nous en avons pour garant sa parole: « Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé avant la création du monde. » *Matth.*, XXV, 34.

Voyez la bonté du Seigneur: ni le monde ni l'homme n'ont encore vu le jour, et des biens sans nombre attendent déjà celui-ci. Dieu pouvait-il mieux nous prouver sa prévoyante sollicitude pour le genre humain et la volonté qu'il a de nous sauver tous? Puis donc que nous avons un tel Maître, un Maître si miséricordieux, si bon, si clément et si tendre, prenons en main l'œuvre de notre salut et du salut de nos frères. Le meilleur moyen de travailler à notre propre salut, c'est même de nous occuper de notre prochain et de le conduire dans le chemin de la vérité, sans nous négliger nous-mêmes. Voulez-vous savoir quel bien c'est de procurer le salut d'autrui en même temps que le nôtre, écoutez le prophète parlant au nom même de Dieu: « Celui qui dégage l'or d'une matière impure sera comme ma bouche. » *Jer.*, XV, 19. Que signifient ces paroles? Celui qui ramène son prochain de l'erreur à la vérité, du vice à la vertu, imite Dieu dans la mesure des forces humaines. Lui-même, tout Dieu qu'il est, n'a revêtu notre chair, ne s'est fait homme que pour opérer le salut du genre humain. Mais que dis-je? Il ne s'est pas contenté de revêtir notre chair, de se soumettre à toutes nos misères; il a souffert le supplice de la croix pour nous soustraire à la malédiction en brisant les liens de nos péchés. Voilà ce que Paul disait encore avec la même puissance: « Le Christ nous a rachetés

Nous devons aussi nous occuper du salut de notre prochain.

de la malédiction de la loi, en devenant maudit à notre place. » *Galat.*, III, 13. S'il a voulu, malgré sa nature divine et sa grandeur infinie, dans un incompréhensible élan d'amour pour les hommes, souffrir ainsi pour nous et pour notre salut, que ne devons-nous pas faire à l'égard de ceux qui ont avec nous une même origine, qui sont les membres d'un même corps, en vue de les arracher à la gueule du diable et de les établir dans la voie de la vertu ? Autant le corps est inférieur à l'âme, autant ceux qui viennent par leurs richesses au secours des indigents, le seront dans le droit à la récompense, à ceux qui, par leurs exhortations et leurs instructions continuelles, auront ramené dans la voie droite les négligents et les paresseux, en leur montrant la laideur du vice et la merveilleuse beauté de la vertu qui est selon Dieu.

Exhortation morale.

5. Instruits de toutes ces vérités, enseignons à nos frères à mettre le salut de leur âme bien au-dessus de tous les soucis de la vie présente, et tâchons de leur inspirer le même zèle. Que devons-nous désirer et désirer par-dessus tout, si ce n'est que l'âme qui reçoit sans cesse de telles leçons sorte enfin de l'abîme des maux au milieu desquels nous vivons, et parvienne à dominer les passions qui ne cessent de nous assiéger? Nous avons besoin d'une infatigable vigilance, parce que la guerre que nous avons à soutenir ne connaît ni repos ni trève. C'est pour cela que Paul disait, écrivant aux Ephésiens : « Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais bien contre les principautés et les puissances, contre les maîtres de ce monde et les esprits qui dominent dans les ténèbres de ce siècle, contre la malice des esprits répandus dans l'air. » *Ephes.*, VI, 12. Ne vous imaginez pas, semble-t-il nous dire, que vous ayez un combat ordinaire à livrer; vous n'avez pas à lutter avec des êtres de même nature que vous, la bataille ne se livre pas entre des forces égales. Entravés par un corps, nous sommes en présence d'ennemis incorporels; et cependant soyez sans crainte : si les ennemis sont différents, grande est la puissance de nos armes. Voilà bien le sens de ce que l'Apôtre avait dit : Connaissant d'avance la nature de vos ennemis, ne vous laissez pas abattre, ne reculez pas devant le danger; mais plutôt, à cause de cela même, « prenez l'armure de Dieu pour être en état de résister aux embûches du diable. » *Ibid.*, 11.

Nombreuses sont, en effet, ses embûches, les voies souterraines qu'il suit pour arriver à renverser ceux qui vivent dans la négligence ; il faut donc les étudier avec soin pour nous dérober à ses étreintes, pour fermer tout accès à sa malice; il faut garder avec le plus grand soin notre langue et nos yeux, purifier notre intelligence et nous tenir constamment prêts aux combats, comme si une bête féroce venait à nous pour nous mettre en pièces. C'est encore pour cela que cette âme céleste, le Docteur des nations, l'organe de l'univers, ne négligeant rien pour procurer le salut de ses disciples, après avoir dit : « Prenez l'armure de Dieu, » afin de nous prémunir de tout point et de nous rendre invincibles, ajoute : « Tenez-vous donc fermes, ceints du baudrier de la vérité, couverts de la cuirasse de la justice; ayez aux pieds la chaussure de la prédication pour annoncer l'Evangile de la paix; protégez-vous par-dessus tout du bouclier de la foi pour pouvoir éteindre tous les traits enflammés de votre adversaire; placez sur votre tête le casque du salut, et tenez à la main le glaive de l'Esprit, qui n'est autre que la parole de Dieu. » *Ibid.*, 14-18. Voyez-vous comme il protége tous nos membres : C'est l'image complète d'un soldat partant pour le combat. L'Apôtre place d'abord le ceinturon autour de nos reins, pour que nous soyons plus rapides à la course; il nous revêt ensuite de la cuirasse pour arrêter les traits lancés contre nous; il n'oublie pas même la chaussure, et de toute part il nous arme de la foi. C'est elle, nous dit-il, c'est elle seule qui pourra éteindre les traits enflammés de l'esprit malin. Et quels sont les traits du diable? Les appétits pervers, les pensées impures, les funestes passions, la colère, la jalousie, la haine, l'orgueil, l'amour des richesses et toutes les autres faiblesses de notre nature. Tout cela sera repoussé par le glaive de l'Esprit. Ce n'est pas assez dire; ce glaive ira même jusqu'à trancher la tête de l'ennemi. C'est ainsi que le maître encourage et fortifie ses disciples; ils étaient au-

paravant plus mous que la cire, il les rend plus forts que le fer. Nous avons à faire la guerre, vous l'avez entendu, non contre la chair et le sang, mais contre les puissances incorporelles; aussi n'est-ce pas des armes charnelles qu'il nous transmet, toutes sont spirituelles et tellement flamboyantes que le démon ne saurait en soutenir l'éclat.

6. Couverts de telles armes, ne redoutons pas le combat, ne fuyons pas la mêlée, soyons pleins de courage. Si nous sommes vigilants, jamais l'esprit du mal ne triomphera de la puissance de nos armes, il nous suffira de le vouloir pour déjouer toutes ses machinations; si nous sommes négligents, nous serons sans défense, par la raison que l'ennemi de notre salut veille sans cesse et met tout en œuvre pour nous perdre. Que notre armure n'offre pas de défaut : défions-nous des paroles, abstenons-nous des actions qui nous seraient nuisibles, pratiquons la sobriété et toutes les autres vertus; soyons avec cela généreux envers les pauvres, sachons combien est grande la récompense promise à ceux qui leur font du bien. Il est écrit: « Celui qui donne au pauvre prête à Dieu. » *Prov.*, XIX, 17. Quel prêt avantageux, quelle étrange et merveilleuse usure! C'est un qui reçoit et c'est un autre qui demeure chargé de la dette. Il y a quelque chose de plus; c'est que ce genre de prêt ne nous expose pas à subir l'ingratitude, ou bien une perte quelconque. Votre débiteur ne s'engage pas à nous payer seulement le centième, comme cela se pratique ici-bas; il nous promet cent fois plus que la somme prêtée; mais cela, il le donne déjà dans la vie présente, et de plus il nous promet la vie éternelle. En ce qui concerne les intérêts temporels, si quelqu'un s'offrait à nous rendre le double seulement de ce que nous lui aurions prêté, volontiers nous lui confierions toute notre fortune, quoique les exemples d'ingratitude soient si fréquents et les fraudes de la cupidité si nombreuses. Beaucoup d'hommes qu'on tient pour honnêtes manquent à leurs engagements les plus sacrés, soit par ingratitude soit par impuissance. Rien de pareil n'est à craindre quand il s'agit du souverain Maître de l'univers; auprès de lui le capital ne court aucun risque, outre cela le centuple nous est promis sur la terre, et dans le ciel la vie qui ne finira jamais.

Quelle excuse pourrons-nous faire valoir, si nous demeurons les bras croisés, si nous n'avons pas hâte d'échanger un contre cent, le présent contre l'avenir, le temps contre l'éternité; si, renfermant tranquillement nos trésors sous des portes et des verrous, et les rendant par là même complétement stériles, nous refusons d'en faire part aux pauvres, afin qu'ils nous viennent en aide dans le siècle futur? « Faites-vous des amis avec l'or de l'iniquité, est-il dit dans l'Evangile, afin que lorsque vous quitterez la terre ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. » *Luc.*, XVI, 9. Je n'ignore pas que beaucoup d'hommes, bien loin de souscrire à nos paroles, les regardent comme fable et folie, refusent de les entendre; aussi suis-je consumé de douleur: je gémis de ce que ni l'expérience des choses, ni les magnifiques promesses du Seigneur, ni la crainte des peines futures, ni ces exhortations de chaque jour ne leur sont d'aucune utilité. Je ne me laisserai pas cependant décourager par leur obstination, je ne cesserai pas de leur adresser les mêmes conseils jusqu'à ce que j'aie triomphé de leur négligence, jusqu'à ce que j'aie pu les arracher à cette torpeur, à cette ivresse où l'amour des biens terrestres a plongé leur entendement. J'ai l'espoir, j'ai la certitude qu'à force de les exhorter je les verrai sortir, par la grâce de Dieu et la vertu du jeûne, de leur longue maladie et revenir à une santé parfaite. Ils échapperont de la sorte aux supplices qui leur sont réservés, et nous à la tristesse qui nous accable. Pour tous ces bienfaits, nous rendrons grâces au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

« Dieu dit aussi : Que le firmament soit fait au milieu des eaux, et qu'il divise les eaux entre elles; et cela fut fait. »

1. Lorsque je vois, mes bien-aimés, l'empressement avec lequel vous vous réunissez ici

chaque jour, j'éprouve une joie bien grande, et je ne cesse de glorifier la divine bonté du zèle qu'elle vous inspire. Comme la sensation de la faim est un signe de santé corporelle, un vif désir d'entendre la parole sainte est la marque la plus assurée de la bonne santé de l'âme. C'est aussi pour cela que Notre-Seigneur Jésus-Christ, parlant de ces magnifiques béatitudes sur la montagne, s'exprima en ces termes : « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. » *Matth.*, v, 6. Qui pourrait donc vous louer selon votre mérite, vous qui, après avoir entendu de la bouche du Seigneur une telle béatitude, avez espéré de lui des biens sans nombre? Tel est l'ordre accoutumé de sa providence paternelle : dès qu'il voit une âme qui soupire avec ardeur après les choses spirituelles, il l'enrichit de tous ses dons, il verse sur elle l'abondance de ses grâces. De là vient que j'espère moi-même, pour votre plus grand bien, pour l'édification de votre charité, avoir une plus riche doctrine à vous dispenser. C'est pour vous, en effet, et pour votre avantage, que je supporte ce rude labeur : mon but est de vous conduire rapidement au faîte même de la vertu, pour que vous soyez à votre tour les maîtres de la vie divine à l'égard de tous ceux qui verront la vôtre; je vous parlerai moi-même avec plus de confiance et de bonheur en voyant que mon travail est loin d'être inutile et sans fruit, que la semence spirituelle grandit chaque jour dans vos âmes, et que nous n'éprouvons pas le mécompte qu'éprouvait le semeur dont il est parlé dans l'Evangile. Là ne fructifia qu'une portion de la semence, les trois autres furent perdues. Celle qui tomba le long du chemin demeura stérile, celle qui germa parmi les épines fut étouffée, celle enfin qui tomba sur la pierre, manquant de profondeur, ne donna pas non plus de fruit. Ici nous avons le droit d'attendre de la grâce de Dieu que, toute la semence tombant sur une même terre, l'une rapportera cent, l'autre soixante, une autre encore trente pour un.

Oui, c'est là ce qui soutient et ranime mon courage, ce qui même illumine ma pensée, de savoir que je ne travaille pas en vain, que mes efforts ne seront pas sans récompense, que vous écoutez ma parole avec la plus vigilante attention, avec la plus profonde sympathie. Et ce n'est pas pour vous flatter que je vous tiens ce langage; vos pieux sentiments se trahissaient hier encore pendant que je parlais. Je vous voyais tous enflammés de l'amour de la sainte doctrine, prendre toutes les précautions pour ne pas perdre une seule parole; et vos continuels applaudissements m'étaient du reste un témoignage éclatant du plaisir que vous goûtiez. Or, ce qu'on écoute avec plaisir se grave profondément dans notre intelligence, et rien ne saurait désormais effacer ou même altérer une aussi profonde empreinte. Qui pourrait donc faire dignement votre éloge et proclamer de même notre bonheur? C'est bien nous qui parlons à l'oreille de nos auditeurs. « Heureux celui qui parle, est-il écrit, à l'oreille de ses auditeurs. » *Eccli.*, xxv, 12. Voici le bienfait du jeûne, voici le remède qui ne peut manquer d'opérer le salut de nos âmes. S'il manifeste une telle vertu déjà dès le principe, quels secours ne devons-nous pas en attendre dans la suite de ce temps? Je vous recommande seulement une chose : « Opérez votre salut dans la crainte et le tremblement. » *Philipp.*, II, 12. Ne laissez aucun accès libre à l'ennemi de votre salut. En voyant maintenant vos richesses spirituelles, il est ivre de fureur, et « tel qu'un lion rugissant il circule sans cesse, cherchant quelqu'un à dévorer. » I *Petr.*, v, 8. Si nous sommes vigilants et sobres, la divine grâce fera qu'il ne triomphera de personne.

2. Voilà ce que peuvent nos armes spirituelles, ces armes dont la grâce de l'Esprit nous a revêtus; c'est ce que je disais hier à votre charité. Si nous marchons toujours et complétement couverts d'une telle armure, aucun trait lancé par l'ennemi ne pourra nous atteindre, ils seront tous impuissants et reviendront sur lui; car la grâce nous rend plus solides que le diamant, et pleinement invincibles si nous le voulons. Celui qui frappe sur le diamant se fatigue et s'épuise en vain, il ne fait du mal qu'à lui-même; celui qui regimbe contre l'éperon met ses pieds en sang, et rien de plus : il en est de même de l'en-

nemi du salut par rapport à nous, pourvu que nous n'abandonnions jamais les armes que l'Esprit saint nous a données. Telle en est la puissance, que notre adversaire ne saurait soutenir les foudroyants rayons qui s'en échappent; il est aveuglé par leur éclat. Je vous en conjure donc, soyez constamment munis de ces armes; c'est dans cet appareil que nous devons aborder l'agora, converser avec nos amis, mettre la main à nos affaires. Et que dis-je, l'agora? C'est ainsi que nous devons nous rendre à l'église, rentrer dans nos maisons, nous livrer ou nous arracher au sommeil. Il n'est pas un instant dans la vie où nous puissions les déposer; elles ne doivent pas même nous abandonner à la mort, et nous les emporterons avec nous à notre départ comme notre meilleure défense. Elles n'appesantissent pas le corps, ainsi que le font les armes matérielles; elles le rendent, au contraire, plus agile, plus fort et plus dispos. Ayons seulement soin de les fourbir chaque jour, afin qu'elles soient constamment brillantes, et que de leurs rayons elles frappent d'aveuglement l'esprit pervers qui ne cesse de conspirer notre perte.

C'est assez néanmoins vous avoir armés; il faut maintenant que nous dressions pour vous la table accoutumée et que nous proposions à votre charité la suite du texte expliqué hier; revenons donc au bienheureux Moïse, l'admirable ordonnateur de ce banquet, le grand prophète, celui que nous reconnaissons pour guide dans ce magnifique enseignement. Voyons quelle est la leçon qu'il va nous donner aujourd'hui, et pesons avec un soin religieux chacune de ses paroles. Au fond, ce n'est pas sa propre pensée qu'il nous donne, il obéit à l'inspiration du Saint-Esprit, et, ce qu'il puise à cette source supérieure, il le transmet au genre humain. Après avoir exposé l'œuvre du premier jour, la formation de la lumière; après avoir dit: « Et le soir et le matin formèrent un jour; » il ajoute aussitôt: « Et Dieu dit : Que le firmament soit fait au milieu des eaux, et qu'il divise les eaux entre elles. » Suivez-bien, mon bien-aimé, la marche de cette doctrine. L'auteur sacré nous avait dit auparavant, quand il venait d'énoncer la création du ciel et de la terre : « Or la terre était informe et invisible. » Il en donne immédiatement la raison : elle était invisible parce qu'elle était enveloppée de ténèbres et d'eaux; ou mieux, tout était eaux et ténèbres, rien de plus. Puis, à la parole du Seigneur, la lumière paraît, la distinction se fait entre la lumière et les ténèbres; celle-là prend le nom de jour, et celles-ci prennent le nom de nuit. Il veut alors nous montrer comment la volonté du Créateur, de même qu'elle avait séparé les ténèbres par la production de la lumière, en leur donnant des noms appropriés à leur nature, sépare maintenant la masse des eaux.

3. Voyez éclater cette puissance, supérieure à toute expression aussi bien qu'à toute pensée humaine. Elle n'a qu'à commander, et soudain un élément apparaît, l'autre se retire. « Et Dieu dit : Que le firmament soit fait au milieu des eaux, et qu'il divise les eaux entre elles. » Que signifie cette parole : « Que le firmament soit fait? » C'est comme si l'on disait, selon notre manière de parler : Qu'il y ait un mur de séparation, une borne infranchissable. — Pour vous montrer après cela l'obéissance absolue des éléments et la puissance infinie du Créateur, il ajoute : « Et cela fut fait. » L'œuvre suit immédiatement la parole. « Et Dieu fit le firmament et divisa les eaux supérieures des eaux inférieures. » Le firmament étant fait, il voulut qu'une partie des eaux fût au-dessous de ce firmament, et l'autre partie au-dessus. Mais qu'était-ce que ce firmament lui-même, et qui nous l'expliquera? Etait-ce de l'eau condensée, ou bien de l'air également condensé? Etait-ce une autre substance? Un esprit sage ne saurait répondre à cette question. Nous devons accueillir ce qui nous est dit avec autant de modestie que de reconnaissance, sans nous exposer à dépasser les bornes imposées à notre nature en scrutant les choses qui sont au-dessus de nous; contentons-nous de savoir et de tenir pour certain que, sur l'ordre du Seigneur, un firmament fut fait, propre à séparer les eaux, de telle sorte que les unes sont au-dessous et les autres au-dessus, divisées comme par une voûte.

On sait à peine ce qu'était le firmament.

« Et Dieu, poursuit l'Ecriture, appela le firmament ciel. » Voyez la ressemblance entre les

deux textes. Dans celui que nous expliquions hier, il est dit : « Que la lumière soit; » et puis, quand la lumière est produite, il est encore dit : « Qu'il y ait une séparation entre la lumière et les ténèbres; » et la lumière est appelée jour. Voici maintenant ce que nous lisons aujourd'hui : « Que le firmament soit fait au milieu des eaux. » L'Ecriture nous fait ensuite connaître la destination de ce firmament, comme tout à l'heure celle de la lumière : « Et qu'il divise les eaux entre elles. » Cela fait, comme il avait donné un nom à la lumière, Dieu donna un nom au firmament. « Et il appela le firmament ciel, » ce ciel visible. Comment certains hommes veulent-ils, me direz-vous, qu'il y ait plusieurs cieux? Ce n'est pas dans l'Ecriture sainte qu'ils ont appris cela; c'est une induction forgée par eux-mêmes. Le bienheureux Moïse ne nous enseigne rien de semblable. Après qu'il a dit : « Au commencement Dieu fit le ciel et la terre; » après nous avoir signalé la raison pour laquelle la terre était invisible, à savoir le double voile dont la couvraient les ténèbres et les eaux de l'abîme; après avoir énoncé la création de la lumière, fidèle en quelque sorte à la marche qu'il s'est tracé, il poursuit : « Et Dieu dit : Que le firmament soit fait. » Et, quand il a précisé la destination de ce firmament par cette parole : « Et qu'il divise les eaux entre elles; » il nous apprend le nom donné par le Créateur à cette merveilleuse barrière. Qui pourrait donc, après un tel enseignement, supporter ceux qui, ne partant que de leurs idées, osent prétendre qu'il y a plusieurs cieux, contrairement à la divine Ecriture? — Le bienheureux David, objectent-ils, offrant à Dieu le tribut de ses louanges, a dit: « Louez-le, cieux des cieux. » *Psalm.* CXLVIII, 4. — Que cette objection ne vous trouble pas, mon bien-aimé, et n'allez pas croire que l'Ecriture sainte soit jamais en contradiction avec elle-même; apprenez quel en est le vrai sens, et, vous attachant fortement à sa doctrine, fermez vos oreilles à tout ce qu'on pourrait dire d'opposé.

Saint Jean Chrysostome ne croit pas qu'il y ait plusieurs cieux.

4. Ecoutez avec la plus grande attention quelle est ici ma pensée, afin de ne pas vous laisser aisément émouvoir par les opinions humaines. Tous les livres inspirés de l'Ancien Testament ont été primitivement écrits en langue hébraïque; tout le monde est d'accord là-dessus avec nous. Mais, peu d'années avant la venue du Christ, un roi nommé Ptolémée, désireux de faire une grande collection de livres, après en avoir réuni beaucoup d'autres bien différents entre eux, crut devoir faire également l'acquisition de celui-ci. Il manda donc quelques Juifs de Jérusalem, pour le faire traduire en langue grecque, œuvre qui fut menée à bonne fin. La divine Providence le voulait ainsi pour que ce livre ouvrît ses trésors, non-seulement à ceux qui connaissent l'hébreu, mais encore à tous les habitants de la terre. Ce qu'il y a d'étonnant et de merveilleux, c'est que le promoteur de cette œuvre n'était pas un sectateur de la religion judaïque, mais bien un homme adonné au culte des idoles et nourri dans des idées entièrement opposées. Du reste, telle est la conduite habituelle de la divine Providence; c'est par les adversaires de la vérité que la vérité répand ses enseignements et ses préceptes. Cette digression n'est pas hors de propos; j'ai voulu rappeler à votre charité que le texte où nous puisons appartient à une langue plus ancienne et plus vénérable que la nôtre. Or, les hommes versés dans la connaissance de l'hébreu nous apprennent que le nom du ciel a la forme du pluriel dans cette langue; c'est ce que reconnaissent également ceux qui savent la langue des Syriens. Là on ne dit pas ciel, on dit cieux. Ainsi s'explique le langage du bienheureux David : « Les cieux des cieux; » et cela ne veut pas dire qu'il y en ait plusieurs, puisque Moïse ne nous a rien enseigné de pareil. C'est le génie de la langue hébraïque, encore une fois, de désigner de telles choses par un nom pluriel. S'il y avait plusieurs cieux, l'Esprit saint nous aurait fait apparemment connaître la création des autres, par le ministère du même auteur inspiré. Ne l'oubliez pas, je vous en conjure, afin que vous puissiez fermer la bouche à ceux qui répandent des opinions contraires aux enseignements de l'Eglise, et que vous puissiez mieux saisir la force du texte sacré. Si vous vous réunissez fréquemment dans cette enceinte, si nous vous commu-



niquons la doctrine avec tant d'abondance, c'est pour que vous soyez prêts à donner raison de votre foi à quiconque vous interrogera.

Revenons maintenant, si vous le voulez bien, à la suite du texte. « Et Dieu appela le firmament ciel. Et Dieu vit que cela était bon. » Remarquez à quel point il s'abaisse dans ces expressions jusqu'à notre faiblesse humaine. De même qu'il avait été dit à propos de la lumière : « Il vit que cela était bon; » de même ici, à propos du ciel, c'est-à-dire du firmament, il est dit : « Et Dieu vit que cela était bon. » C'est nous donner l'éveil sur l'immense beauté de cette œuvre. Qui ne serait transporté d'admiration et comme frappé de stupeur en voyant le firmament conserver après tant de siècles sa primitive beauté, ou plutôt sa beauté croître en quelque sorte à mesure que les siècles s'accumulent? Et que pourrait-on concevoir de plus beau qu'une œuvre louée par le suprême Artisan lui-même? Si, lorsque nous voyons le chef-d'œuvre d'un homme, nous en admirons les traits, la pose, les proportions, la ressemblance, l'harmonie, tout ce qui en constitue l'excellence, qui pourrait louer dignement une œuvre faite par Dieu, et surtout une œuvre que Dieu lui-même a louée le premier? C'est par condescendance pour nous, je le répète, que l'Ecriture s'exprime ainsi. Vous verrez du reste que cette expression se reproduit à chaque création nouvelle, et que par là se trouve ruinée d'avance la téméraire prétention de ceux qui devaient exercer leur langue contre les œuvres divines et s'écrier : Pourquoi ceci, à quoi bon cela? Une telle audace est confondue par cette parole : « Et Dieu vit que cela était bon. » Mais, lorsque vous entendez que Dieu voit, que Dieu loue, comprenez-le dans un sens digne de Dieu, conforme à sa nature. Celui qui a fait l'œuvre savait bien auparavant quelle en serait la beauté; mais, comme l'intelligence humaine, tant elle est débile et courbée sous le poids de notre mortalité, ne pouvait pas autrement comprendre ces choses, voilà comment le Seigneur a dirigé la langue du prophète, et de quelles images sensibles il a voulu se servir pour l'instruction du genre humain.

5. Quand vous élevez donc les yeux vers le ciel, quand vous en contemplez la magnificence, la grandeur et l'ordre fécond, remontez à l'Auteur de ces merveilles, selon cette parole du Sage : « Par la grandeur et la beauté des créatures on peut voir dans une certaine proportion le Créateur lui-même. » *Sap.*, XIII, 5. La formation des éléments vous dira quelle est la puissance de votre Dieu. Avec une âme droite et reconnaissante, celui qui porte un regard attentif sur chacune des choses visibles; — et que dis-je? est-il donc nécessaire de parcourir tous les objets créés? — celui qui veut examiner avec soin sa propre formation, ne peut manquer d'apercevoir dans une créature imperceptible l'ineffable et merveilleuse puissance du Créateur. Or, si le monde visible redit avec un tel éclat la grandeur de cette puissance, transportez-vous au milieu des Vertus invisibles, considérez avec l'œil de l'intelligence les innombrables légions des anges, des archanges, des trônes, des dominations, des principautés, des chérubins et des séraphins, de tous les habitants de la cité céleste, quel esprit et quelle langue suffiront à retracer l'incompréhensible magnificence de leur Roi? Si le bienheureux prophète David, en contemplant l'ordre admirable du monde matériel, poussait ce cri d'enthousiasme : « Que vos œuvres sont belles et grandes, Seigneur! vous avez tout fait avec sagesse; » *Psalm.* CIII, 24; si cet homme qui avait reçu l'Esprit saint avec tant d'abondance, à qui les secrets les plus cachés de la sagesse divine avaient été révélés, ne pouvait retenir cette exclamation, que pourrons-nous dire, nous qui ne sommes que terre et poussière, qui devons incessamment baisser les yeux et garder le silence de l'étonnement en présence de l'amour infini du Souverain Maître de l'univers? Mais pourquoi parler d'un prophète? Le bienheureux Paul, cette âme qui s'est élevée jusqu'aux cieux, et, quoique enveloppée d'un corps, lutte avec les puissances incorporelles; cet homme qui, les pieds encore attachés à la terre, habite déjà le ciel par le cœur, venant à considérer un seul point de la dispensation divine, celui qui regarde la destinée réciproque des Juifs et des Gentils, la substitution de l'un de ces peuples à l'autre, ne sait plus que penser, et, comme

ébranlé par le vertige, s'écrie : « O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ? Qu'insondables sont ses jugements, inaccessibles ses voies ! » *Rom.,* XI, 33.

Ici volontiers nous demanderions à ceux qui scrutent avec audace la génération du Fils de Dieu et tâchent d'amoindrir la dignité du Saint-Esprit : D'où vous vient, dites-moi, cette effrayante témérité ? Comment vous a-t-elle conduits à cet excès de démence ? Si Paul, cet homme si grand et si parfait, déclare insondables les divins jugements, c'est-à-dire les dispositions de la divine Providence; s'il ne se borne pas à les appeler incompréhensibles et ne permet pas même de les sonder ; s'il déclare également inscrutables les voies de Dieu, insistant de la sorte sur la même pensée, puisqu'il désigne par là ses lois et ses préceptes, comment prétendez-vous découvrir ou même explorer la substance du Fils unique, et porter atteinte, autant qu'il est en vous, à la dignité de l'Esprit saint ? — Voyez, mes bien-aimés, quel mal c'est de ne pas étudier avec soin les choses renfermées dans l'Ecriture sainte. En acceptant avec intelligence et sincérité ce qu'elle nous enseigne, au lieu de s'en rapporter à leurs propres raisonnements, ces hommes n'auraient pas été entraînés à une telle folie. Pour nous, ne cessons de leur opposer le texte des Livres saints, et de fermer l'oreille à leurs funestes enseignements.

Réfutation des Anoméens.

6. Mais je ne sais comment l'impétuosité même du discours nous a de nouveau jeté dans cette digression; hâtons-nous de revenir à notre sujet et de poursuivre l'explication interrompue. Ainsi donc, « Dieu appela le firmament ciel, et Dieu vit que cela était bon. Et le soir se fit aussi bien que le matin; ce fut le second jour. » C'est en donnant un nom au firmament et son approbation à cette œuvre que le Créateur termine le second jour; ce que l'historien sacré rapporte dans les termes que vous venez d'entendre. Voyez avec quelle attention il nous instruit, dans quels détails il entre; il appelle soir la fin de la lumière, matin, la fin de la nuit, jour, le tout ensemble; c'est pour nous empêcher de tomber dans l'erreur, pour que nous ne pensions pas que le soir est précisément la fin du jour, sachant bien après cela que le soir et le matin constituent un jour entier. On peut bien dire, en effet, que l'heure où la lumière disparaît et celle où disparaît la nuit, rentrent dans l'ensemble du jour et le complètent. C'est ce que l'Ecriture veut nous montrer en disant : « Et le soir fut fait aussi bien que le matin, et ce fut le second jour. »

Peut-être prolongeons-nous ce discours au delà des bornes, non certes à dessein, mais entraîné par la suite des pensées comme par le cours rapide d'un fleuve. Et vous en êtes la cause, par le plaisir que vous témoignez en nous écoutant. Rien ne saurait exciter celui qui parle, faire affluer les idées dans son esprit et les expressions sur sa langue, comme le zèle de ses auditeurs. Des auditeurs indifférents et sans ardeur aucune paralysent un orateur même éloquent; mais vous, par la grâce de Dieu, alors que nous serions plus muet que la pierre, vous seriez capables de secouer notre torpeur, de nous arracher à notre somnolence, de nous forcer enfin à parler et à vous dire des choses utiles à la direction de votre vie. — Puisque telles sont vos dispositions, et que, formés par les leçons de Dieu même, vous êtes en état, selon le bienheureux Paul, d'instruire les autres, redoublez de zèle pour la pratique de la vertu, et que ce temps de jeûne se distingue encore sous ce rapport de tout autre temps; ne vous dégoûtez pas de ma parole, si je reviens chaque jour sur les mêmes conseils : « Vous redire les mêmes choses n'est pas onéreux pour moi, comme s'exprime l'Apôtre, et c'est un grand bien pour vous. » *Philipp.,* III, 1. La torpeur naturelle à notre âme fait qu'elle a sans cesse besoin d'être rappelée au devoir. De même que notre corps doit recevoir chaque jour un aliment conforme à sa nature, sous peine de s'affaiblir au point de ne pouvoir rien faire; de même notre âme exige un aliment spirituel, une vie régulière et pure, pour contracter l'heureuse habitude des bonnes œuvres, et devenir de la sorte invincible à tous les assauts de l'esprit du mal.

7. Appliquons-nous donc sans interruption à la fortifier de plus en plus, ne cessons jamais de nous examiner nous-mêmes; établissons dans notre esprit le compte exact, et de ce que nous

recevons, et de ce que nous donnons : voyons les paroles utiles ou inutiles que nous aurons prononcées, et puis aussi, ce qui par nos oreilles est entré dans notre âme, pouvant lui procurer un gain ou lui causer un dommage. Imposons à notre langue de sages prescriptions et des bornes inflexibles, de telle sorte que nous ne prononcions jamais une parole qui ne soit précédée d'une mûre réflexion. Formons également notre esprit à repousser tout ce qui peut nous être funeste: si le mal nous vient du dehors, repoussons-le comme une chose non moins indigne que nuisible; s'il prend naissance au dedans de nous, qu'une pieuse pensée le mette aussitôt en fuite. N'allons pas nous persuader que demeurer jusqu'au soir sans manger suffise à notre salut. Le Seigneur, dans sa bonté, tenait aux Juifs ingrats ce langage par la bouche d'un prophète : « Voilà soixante-dix ans écoulés; est-ce pour moi que vous avez observé vos jeûnes? Et quand vous avez mangé et bu, n'est-ce pas pour vous-mêmes?... Voici ce que dit le Seigneur, le Maître de l'univers : Jugez selon la justice, usez de miséricorde et de clémence les uns à l'égard des autres : n'opprimez pas l'aveugle ni l'orphelin, ni l'étranger, ni le pauvre; que nul de vous ne pense le mal dans son cœur touchant son frère. » *Zach.*, VII, 5, 6, 9, 10. Le jeûne seul n'était donc d'aucune utilité pour ces hommes assis dans l'ombre, ou même plongés dans les ténèbres de l'erreur, s'ils ne pratiquaient pas en même temps les bonnes œuvres, s'ils n'éliminaient pas de leur cœur tout mal à l'égard du prochain; aurions-nous un moyen de justification, nous dont la vocation est si supérieure, nous qui sommes obligés, non-seulement d'accomplir ces préceptes, mais encore d'aimer nos ennemis et de leur faire du bien? Ce n'est pas assez dire, puisque nous devons aller jusqu'à prier pour eux, jusqu'à supplier et conjurer le Seigneur d'étendre sur eux sa sollicitude. Rien ne pourra nous être d'un plus grand secours devant le redoutable tribunal, rien ne contrebalancera mieux le poids de nos péchés que d'avoir eu de tels sentiments envers nos ennemis. Bien que ce précepte soit grand et difficile, si vous songez à la récompense promise à ceux qui l'auront accompli, toutes les difficultés disparaîtront à vos yeux, quelque grandes qu'elles puissent être.

Que veut dire ceci : « Si vous agissez de la sorte, vous serez semblables à votre Père qui est dans les cieux ? » *Matth.*, v, 45. Ce qui suit cette belle parole, en détermine parfaitement le sens : « car il fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et fait tomber la pluie pour les justes et les injustes. » Vous imiterez Dieu dans la mesure des forces humaines. De même qu'il fait lever le soleil et tomber la pluie, non-seulement en faveur de ceux qui marchent dans les voies de la justice, mais encore en faveur de ceux qui commettent le mal, répandant sur tous sans distinction les bienfaits de la nature; de même vous aimerez non-seulement ceux qui vous aiment, mais encore ceux qui vous poursuivent de leur inimitié : c'est ainsi que vous serez, autant qu'il est en vous, les imitateurs de votre souverain Maître. Voyez-vous comme il exalte au plus haut degré celui qui a le courage de pratiquer cette vertu? Ainsi donc, mon bien-aimé, ne vous bornez pas à considérer le côté pénible de ce précepte, considérez aussi et même auparavant ce qu'il vous promet de grandeur et de gloire; cette considération allégera singulièrement ce fardeau. Ne devez-vous pas regarder comme une faveur le moyen qui vous est donné de pouvoir, en faisant du bien à vos ennemis, frapper avec confiance à la porte du Roi suprême, avec la certitude qu'elle s'ouvrira devant vous et que vous aurez ainsi réparé le mal de votre vie? Mais, je vous entends, vous brûlez de vous venger, vous voulez payer, et payer avec usure les torts qu'on vous a faits. Et quel avantage en résultera-t-il pour vous? Au lieu d'un bien quelconque, n'y trouverez-vous pas un sujet de condamnation pour le jour où vous paraîtrez devant le tribunal redoutable après avoir déchiré les lois imposées par le Juge lui-même? Supposez qu'un roi de la terre établisse une telle loi, mette ses sujets dans l'alternative ou de faire du bien à leurs ennemis, ou de subir la peine capitale; est-ce que tous ne s'empresseraient pas d'accomplir une telle loi? Quelle réprobation ne mérite donc pas celui qui se montre disposé à tout faire pour éviter cette mort que la nature

Utilité d'aimer ses ennemis.

ne manquera pas de nous infliger, et qui, sous la menace de cette mort dont rien ne saurait consoler, ne craint pas de violer une loi qui nous a été donnée par le Maître de l'univers ?

8. Mais je m'oublie quand je parle de la sorte à des hommes qui ne savent pas même reconnaître par un égal amour l'amour qu'on leur témoigne. Qui pourrait donc nous soustraire au supplice qui nous attend, nous qui, bien loin d'accomplir un tel précepte, ne savons pas même pratiquer la vertu des publicains? « Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, que faites-vous de grand? est-ce que les publicains ne font pas de même ?» *Matth.*, v, 46. Ce dernier devoir n'étant pas même accompli par nous, quel espoir de salut pouvons-nous avoir? Aussi, je vous en conjure, ne soyons pas sans pitié, domptons nos répugnances intérieures, apprenons avant tout à triompher de notre prochain par la charité, en nous prévenant réciproquement par des témoignages d'estime et d'honneur, comme nous l'enseigne le bienheureux Paul; ne nous laissons pas vaincre dans cette pieuse lutte, et que notre affection l'emporte sur celle des autres par sa ferveur et son étendue. Voilà ce qui soutient éminemment et relève notre vie; c'est par là que nous nous distinguons des animaux privés de raison, de pouvoir ainsi conserver par le fait de notre volonté le rang avantageux que nous occupons parmi les créatures, et resserrer de plus en plus les liens qui nous unissent. C'est encore par là que nous régnons sur notre cœur et que nous réprimons la fureur de cette bête sauvage qu'on nomme la colère, en mettant sous ses yeux l'aspect du redoutable tribunal, en lui rappelant sans cesse les biens immenses que nous acquérons en nous réconciliant avec nos ennemis, et les épouvantables supplices que nous nous préparons en persévérant dans notre haine. Il ne faut pas que le temps s'écoule pour nous infructueux et stérile; chaque jour, chaque heure même nous devons nous représenter le jugement du Seigneur, tout ce qui peut alors nous inspirer la confiance ou nous frapper de terreur.

Avec de telles pensées dans l'esprit, imposons le joug à nos passions, refoulons tous les appétits charnels, mortifions, selon la doctrine de Paul, « ces membres que nous traînons sur la terre, la fornication, l'impureté, la mollesse, les désirs mauvais, l'avarice, » *Coloss.*, III, 5, les emportements, la vaine gloire, l'envie. Si nous mourons, en effet, à ces passions, de telle sorte qu'elles ne puissent rien sur nous, nous serons aptes à recevoir les fruits de l'Esprit, qui sont «la charité, la joie, la paix, la longanimité, la bénignité, la bonté, la foi, la mansuétude, la continence. » *Galat.*, v, 22. Tels sont les signes qui distinguent le chrétien de l'infidèle, tels sont les caractères dont nous devons être marqués; ne nous enorgueillissons pas du nom seul, ni des dehors de la religion; posséderions-nous même tous les avantages que je viens d'énumérer, gardons-nous d'en tirer gloire, que ce soit plutôt une occasion de nous humilier. « Quand vous aurez fait toutes ces choses, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » *Luc.*, XVII, 10. Si nous travaillons avec cette sollicitude à notre salut, nous puiserons dans ce travail les plus grands avantages, et nous pourrons ainsi nous dérober aux supplices à venir; bien plus, nous enseignerons cette science nécessaire à ceux qui seront témoins de notre vie; et de la sorte, après avoir heureusement parcouru la carrière, nous serons jugés dignes des biens que nous réserve la patrie future. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur, soient au Père, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE V.

« Et Dieu dit : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu et que l'aride paraisse. »

1. Encore aujourd'hui, puisons dans les paroles du bienheureux Moïse le repas spirituel que nous devons servir à votre charité, et considérons avec le plus grand soin l'œuvre que le Seigneur accomplit le troisième jour. Ceux qui travaillent aux mines d'or, dès qu'ils ont trouvé des veines qui présentent des fragments de ce

métal, continuent à creuser en écartant les obstacles, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au fond et qu'ils en aient tiré de grandes richesses. A bien plus forte raison nous qui ne cherchons pas l'or, mais un trésor infiniment plus précieux, devons-nous travailler chaque jour à cette recherche, afin de rentrer ensuite dans nos demeures les mains pleines de biens spirituels. Les richesses matérielles ont souvent été pour leurs possesseurs la source des plus grands dangers; avant ces dangers même, et quand elles n'ont donné qu'un rapide plaisir, elles s'envolent assez souvent, ou par les embûches des sycophantes, ou par les violentes effractions des voleurs, ou par l'infidélité des domestiques chargés de les garder et qui s'enfuient avec elles. Ici, rien de semblable: dans le sanctuaire de notre âme, le trésor est à l'abri de toutes les embûches, à moins que nous-mêmes n'en livrions l'accès à qui veut nous le ravir. Quand notre ennemi, je veux dire le diable, voit quelqu'un réunir des richesses spirituelles, il frémit de rage, grince des dents et déploie la vigilance la plus active pour saisir le moment de porter sur ce trésor intérieur une main rapace et sacrilége. Or, de moment favorable, il n'en est pas d'autre pour lui que celui où nous nous laissons aller à la négligence; et de là l'obligation pour nous de nous tenir toujours sur nos gardes, afin de repousser ses assauts. Ceux qu'il voit sobres et vigilants, pleins d'ardeur et de courage, après les avoir une ou deux fois attaqués, il les abandonne, comprenant bien l'inutilié de ses efforts, couvert de honte, désespérant d'obtenir sur nous le moindre avantage tant que nous montrerons la même sollicitude.

Puis donc, que nous savons qu'il faut combattre pendant tout le temps de la vie présente, armons-nous avec ces précautions qu'exige un ennemi qui se tient toujours à nos côtés, qui guette sans interruption l'instant où nous commettrons la plus légère négligence, pour faire réussir ses machinations. Ne voyez-vous pas ces hommes qui possèdent de nombreuses richesses, comme ils redoublent de vigilance pour les garder, quand ils craignent les incursions des ennemis? Les uns les entourent de barrières et de verroux, pour les tenir en sûreté; les autres les cachent dans le sein de la terre, de telle sorte que nul ne sache où elles sont. Il est bien juste que nous gardions avec le même soin les biens de la vertu que nous avons acquis. N'allons pas les étaler aux yeux de tout le monde, mettons-les plutôt en sûreté dans le secret de notre âme; protégeons-les contre tous les assauts et toutes les embûches, afin qu'après les avoir soustraits aux mains des voleurs, nous les ayons pour viatique à notre départ d'ici-bas. Prenons exemple sur ceux qui sont sur une terre étrangère; quand ils veulent revenir dans leur patrie, ils ont soin de ramasser peu à peu et longtemps d'avance toutes les ressources dont ils auront besoin pour un tel voyage, selon la longueur du chemin, de peur que l'incurie ne les rende victimes de la faim. Ainsi devons-nous agir nous-mêmes; étrangers, exilés sur la terre, nous devons pourvoir à notre prochain retour et réunir dans ce but nos épargnes spirituelles; alors nous serons prêts à l'appel du Seigneur, et des biens acquis nous emporterons les uns avec nous, nous aurons envoyé devant nous les autres. Telle est, en effet, la nature de ce viatique, que les bonnes œuvres dont nous nous faisons précéder, nous rendent l'accès facile auprès du Seigneur, dissipent nos craintes, nous donnent droit à un bon accueil et nous concilient la bienveillance du souverain Juge.

Les bonnes œuvres sont un viatique pour arriver au ciel.

2. Pour vous convaincre, mon bien-aimé, que les choses se passent ainsi, souvenez-vous, je vous prie, que celui qui fait l'aumône avec abondance et qui vit ici-bas avec une conscience pure, quand vient le moment de quitter ce séjour, est assuré de trouver miséricorde au jugement de Dieu, et d'entendre avec les autres ces heureuses paroles : Venez les bénis de mon Père, et recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. » *Matth.*, xxv, 34-35. La même chose aura lieu sans nul doute par rapport aux autres vertus. Il en est ainsi de la confession des péchés, ainsi des prières faites avec attention et ferveur. Quand nous avons pu dans la vie présente effacer nos péchés par la confession, en

Confession des p...



obtenir le pardon de la part du Seigneur, nous quittons la terre purifiés de tout péché, et c'est avec une profonde confiance que nous allons paraître devant Dieu. Il n'est pas possible, au contraire, de trouver quelque consolation après la mort, quand on n'a pas auparavant expié ses fautes. «Qui pourra vous confesser, ô mon Dieu, dans l'enfer?» *Psalm.* VI, 6. Et cela se comprend sans peine; le temps présent est celui de descendre dans l'arène, de soutenir le combat, de remporter la victoire; puis vient celui des couronnes, des palmes et des récompenses. Luttons donc pendant que nous sommes encore dans la lice, de peur que, au moment où nous devrions être couronnés et proclamés vainqueurs, nous ne soyons confondus avec ceux qui seront couverts de honte, pour que nous allions plutôt nous ranger avec une noble fierté parmi ceux qui portent au front le diadème.

Ce n'est pas en vain et sans utilité que nous commençons par vous adresser une semblable exhortation; chaque jour nous voulons vous exciter à la pratique des bonnes œuvres, afin que, parvenus à la perfection, consommés dans le bien, resplendissants de l'éclat de la vertu, vous soyez de dignes enfants de Dieu, à l'abri de tout reproche, exempts de toute souillure; afin que vous soyez comme de lumineux flambeaux dans le monde, que vous portiez en vous la parole de vie, pour votre gloire, quand paraîtra le jour du Christ, et que déjà par votre seul aspect vous puissiez édifier ceux qui vivent avec vous, en répandant sur eux la bonne odeur de vos vertus, les généreux exemples de votre vie, les heureuses influences de votre conversation. De même, en effet, que la familiarité des méchants produit les résultats les plus funestes, selon cette parole de Paul : « Les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs; » I *Corinth.*, XV, 33; de même la familiarité des bons produit les plus grands avantages. Aussi, le Seigneur, dans sa bonté, a-t-il permis que les bons vécussent parmi les méchants, pour que ceux-ci retirassent quelque bien de cette vie commune et ne demeurassent pas toujours dans leur perversité, pour qu'ils reçussent en quelque sorte l'empreinte de la vertu, dont ils ont sans cesse l'image sous les yeux. La force de la vertu est tellement grande, qu'elle obtient les hommages empressés et les continuelles louanges de ceux-là mêmes qui ne la possèdent pas. C'est ainsi que le vice est sans cesse l'objet des accusations de ceux qu'il a subjugués, tant il est vrai qu'il est une chose évidemment mauvaise aux yeux de tous : vous ne trouverez jamais personne, du moins vous ne trouverez pas aisément quelqu'un qui ose s'en vanter. C'est une chose étonnante cependant qu'on démente ainsi ses actions, par ses paroles, et qu'on soit forcé de blâmer une chose qu'on voudrait tenir secrète. Mais cela même est une preuve de l'amour de Dieu pour l'homme, puisqu'il a mis en chacun de nous l'incorruptible jugement de la conscience, cette lumière intérieure qui distingue toujours le bien du mal; et c'est là surtout ce qui nous ôte tout moyen de justification dans nos péchés, en nous ôtant la possibilité de les attribuer à l'ignorance, en nous obligeant d'y reconnaître une défaillance de l'âme et une coupable négligence pour la vertu.

3. A chaque instant, repassons ces vérités en nous-mêmes, redoublons de zèle pour notre salut, de peur que le temps ne nous échappe et que nous ne subissions par notre incurie un dommage irréparable. Assez néanmoins de préambule; rendons-nous maintenant attentifs, si vous le voulez bien, à ce que le Saint-Esprit daignera nous apprendre par la bouche de Moïse. « Et Dieu dit : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'aride paraisse. Et ce fut fait ainsi. » Voyez, mon bien-aimé, comme tout se coordonne et se lie d'une manière admirable. Dieu avait dit au commencement : « Et la terre était invisible et informe, » parce qu'elle était enveloppée de ténèbres et d'eaux; le second jour, il avait créé le firmament pour la séparation des eaux, en lui donnant le nom de ciel; il nous enseigne après cela que le troisième jour Dieu avait ordonné que les eaux placées sous le ciel ou firmament fussent réunies en un seul lieu, et que l'aride se montrât, ce qui fut accompli. Les eaux étaient répandues partout, et c'est pour cela qu'il les réunit et leur impose des limites, afin que la

terre se découvre. Remarquez comme il nous montre par degrés la grâce et l'harmonie de la création. « Et ce fut fait ainsi. » — De quelle manière? — De la manière prescrite par le Seigneur. Il n'a fait que dire une parole, et soudain l'œuvre a suivi. C'est le propre de Dieu, de gouverner les créatures au gré de sa volonté. « Et l'eau qui était sous le ciel, poursuit l'Ecriture, se réunit dans le lieu qui lui était destiné, et l'aride parut. » Souvenez-vous de ce qui a été dit de la lumière : les ténèbres étaient partout, Dieu commanda, et la lumière fut, puis il sépara la lumière des ténèbres sous les noms de jour et de nuit. La même chose eut lieu dans la création du firmament, qui sur l'ordre de Dieu fut placé comme une barrière entre les eaux supérieures et les eaux inférieures. C'est ainsi qu'il réunit maintenant en un lieu les eaux placées sous le firmament, afin que l'aride paraisse, et c'est alors qu'il donne un nom à celle-ci, comme il l'avait fait de la lumière et des ténèbres. « Les eaux qui étaient sous le ciel se réunirent dans un lieu déterminé, et l'aride parut; et Dieu donna à l'aride le nom de terre. » *Genes.*, I, 10.

Voyez-vous, mon bien-aimé, comment cette terre tout à l'heure invisible et informe, Dieu la dépouille, pour ainsi parler, des voiles humides qui l'enveloppent, et découvre sa face à nos regards, en lui donnant un nom approprié à sa nature? « Et l'agglomération des eaux, il l'appela mer. » Voilà donc que les eaux ont aussi leur nom propre. Tel un éminent artiste, bien qu'il ait déjà dans sa pensée l'œuvre qu'il veut accomplir, ne lui donne cependant un nom qu'après y avoir mis la dernière main; tel le Seigneur ne donne un nom aux éléments qui sortent de sa main bienfaisante, qu'après leur avoir assigné la place qu'ils doivent occuper dans l'ensemble des créatures. Après que la terre eut donc été nommée et constituée dans sa forme spéciale, les eaux réunies reçurent aussi le nom qui leur convenait. « Et l'agglomération des eaux, il l'appela mer. » Là l'Ecriture ajoute encore : « Et Dieu vit que cela était bon. » Comme la nature humaine est si faible et ne saurait dignement louer les œuvres de Dieu, l'Ecriture sainte prévient notre jugement en nous faisant connaître l'éloge décerné par l'Artisan suprême.

4. Lors donc que vous entendez que les créatures ont été jugées bonnes par le Créateur, votre admiration doit en être plus grande; mais vous ne pourrez jamais rien ajouter à ce premier éloge. Vous avez un Maître si parfait et qui a créé des œuvres si belles qu'il vous est impossible de les louer convenablement. Et comment la nature humaine serait-elle en état de louer et de célébrer les œuvres de Dieu? Par ce qui suit, vous verrez briller de plus en plus la sagesse et la grandeur des créations divines. A peine le Seigneur nous a-t-il découvert la face de la terre, qu'il la revêt de la beauté qui lui sied le mieux; il lui donne pour parure tous les germes divers. « Et Dieu dit : Que la terre produise les plantes et les herbes, dont chacune renferme la semence conforme à son espèce et à son image, si bien qu'elle se perpétue sur la terre. Et ce fut fait ainsi. » *Genes.*, I, 11. Que signifie cette dernière expression? — Dieu donna son ordre, et la terre aussitôt, hâtant sa germination, se couvrit de cette brillante parure que lui donnent les germes déposés dans son sein. « Et la terre produisit les plantes et les herbes dont chacune renfermait la semence conforme à son espèce et à son image; elle produisit encore les arbres qui donnent des fruits, et qui renferment également la semence qui doit les perpétuer selon leurs différentes espèces sur la terre. » *Ibid.*, 12. Remarquez encore ici, mon bien-aimé, comment tout se fait sur la terre par la parole du Seigneur. Ni le travail de l'homme, ni l'action de la charrue, ni la coopération des bœufs, ni rien de semblable n'existait; la terre entendit seulement l'ordre divin, et tout à coup elle accomplit son œuvre. Nous apprenons par là que maintenant encore ce n'est pas le soin, le travail, les fatigues incessantes que l'homme déploie dans la culture de la terre, qui nous donnent les fruits dont elle nous gratifie; que c'est avant tout la parole de Dieu, cette parole qu'il prononça dès l'origine.

L'Ecriture ne se borne pas à cet enseignement; pour corriger l'ingratitude dont les hommes devaient payer tant de bienfaits, elle nous raconte tout en détail et selon l'ordre de la création; elle veut par ce moyen réprimer aussi la témérité de

ceux qui, tâchant de faire prévaloir leurs raisonnements insensés ou ridicules, soutiennent que l'action du soleil est nécessaire d'une nécessité absolue pour faire naître et mûrir les fruits. Il en est du reste qui attribuent cet effet à d'autres astres. Voilà pourquoi l'Esprit saint nous montre la terre, avant la création de ces corps lumineux, obéissant à la parole divine et produisant toutes les semences, sans avoir besoin d'aucun autre concours. Il lui suffisait certes de cette parole : « Que la terre produise les plantes et les herbes. » Attachons-nous donc au texte sacré, et ne supportons jamais qu'on vienne nous donner des enseignements contraires. Les hommes auraient beau travailler la terre, appeler à leur aide la force des animaux, ne rien négliger dans cette culture; la température aurait beau la favoriser, avec tout le reste, si le Seigneur ne donne pas son assentiment, tout est inutile; vains seraient les efforts et stériles les peines qu'on s'impose, si derrière tout cela n'était la main de Dieu menant tout à bonne fin. Qui ne serait frappé d'admiration et de surprise en songeant de quelle manière cette parole du Seigneur, « Que la terre produise les plantes, » descend dans les entrailles de cette même terre, et puis s'épanouit à sa surface comme un voile merveilleux tout parsemé de fleurs? N'est-ce pas, en effet, une chose admirable de voir la terre, dénuée d'abord de toute grâce et de toute forme, revêtir tout à coup une si grande beauté, au point de rivaliser presque avec le ciel? Comme le ciel allait bientôt recevoir la multitude des astres pour parure, la terre est ornée par une incompréhensible profusion de fleurs, si bien qu'elle est louée par son Auteur lui-même : « Dieu vit que cela était bon. »

C'est une erreur de croire que les astres gouvernent cet univers.

5. Vous avez remarqué comment, à chaque œuvre faite, l'Ecriture nous montre le Créateur l'approuvant et la louant; elle enseigne de la sorte aux hommes à s'élever de la créature au Créateur. En effet, si les œuvres sont telles qu'elles triomphent de l'intelligence humaine et que nul ne peut les louer comme elles le méritent, que pourrait-on dire au sujet de l'Ouvrier lui-même? « Et Dieu vit que cela était bon. Et le soir et le matin formèrent le troisième jour. » *Genes.*, I, 13. Par la répétition des mêmes formules, Dieu veut graver plus profondément dans notre intelligence la force de sa pensée. Il eût pu dire : Et le troisième jour fut fait. Mais non, à chaque jour il répète la formule indiquée. Ainsi donc, « le soir et le matin formèrent le troisième jour. » Ce n'est pas sans intention et sans utilité qu'il emploie ce langage; c'est pour nous initier à l'ordre qu'il établit, pour éloigner de nous cette idée que le jour finit quand le soir arrive, pour nous apprendre que le soir est simplement la fin de la lumière et le commencement de la nuit, et que le matin est la fin de la nuit et le complément du jour. Voilà ce que Moïse nous enseigne en s'exprimant ainsi : « Et le soir et le matin formèrent le troisième jour. » Ne vous étonnez pas, mon bien-aimé, si l'Ecriture sainte répète ces paroles souvent et même d'une manière invariable. En dépit de cette répétition, les juifs aveugles, plongés dans l'erreur, opiniâtres dans leur aveuglement, prétendent encore que le soir est le commencement du jour suivant; ils se trompent de la sorte eux-mêmes, ils sont le jouet de leur faux raisonnement, ils demeurent assis dans les ténèbres, alors que la vérité resplendit à tous les yeux; ils ne veulent d'autre lumière que celle d'une lampe, quand le soleil de justice enveloppe de ses rayons l'univers entier.

Si l'enseignement ne nous avait pas été donné avec cette précision et cette persistance, comment eussions-nous résisté à cette obstination dans l'erreur? Mais qu'ils attendent le prix de leur démence; pour nous, éclairés que nous sommes par les splendeurs du soleil de justice, soyons dociles aux leçons des Livres saints; puisons dans le texte sacré, pour la déposer dans le trésor de notre âme, la pure et saine doctrine : déployons un zèle égal et pour cette étude et pour notre salut; fuyons avec le plus grand soin tout ce qui peut porter atteinte à notre conscience, et mettons-nous à l'abri de toutes ces opinions comme d'un poison mortel. Elles sont d'autant plus funestes que l'âme est supérieure au corps. Le poison entraîne la mort temporelle; tandis que la mort éternelle est le résultat des atteintes subies par l'âme. Mais quelles sont les choses qui nous causent un tel mal? Elles sont nombreuses et diverses; la plus dangereuse cependant, c'est de

poursuivre la gloire humaine et de ne pas la dédaigner. Voilà pour nous la source des plus graves désastres, et si nous possédons quelques biens spirituels, elle nous en dépouille, elle nous prive de tous les secours que nous pourrions en retirer. Quoi de plus pernicieux et de plus déplorable, puisqu'elle va jusqu'à nous ravir ce que nous pensions posséder ? C'est ainsi que le Pharisien descendit au-dessous du Publicain, pour n'avoir pas su condamner sa langue; sa bouche fut comme une porte ouverte par où s'écoulèrent tous ses biens. C'est à ce point que la vaine gloire est funeste.

6. Dites-moi, je vous prie, pour quelle raison et dans quel but vous êtes ainsi captivés par les louanges des hommes. Ne savez-vous pas qu'elles s'évaporent dans les airs, qu'elles s'évanouissent comme une ombre, comme une chose plus futile encore, s'il existe rien au-dessous ? Rien de plus mobile et de plus changeant que les hommes dans leurs appréciations : celui qu'ils exaltaient hier, ils le ravalent aujourd'hui. Rien de pareil dans les jugements de Dieu. Gardons-nous donc bien de nous laisser tromper ou de nous tromper nous-mêmes, inutilement et sans résultat. Alors même que nous faisons un bien, si nous ne le faisons pas dans la vue seule d'accomplir la loi du Seigneur et pour que lui seul le sache, nous avons pris une peine inutile et perdu le fruit que nous devions en recueillir. Si c'est pour obtenir la gloire décernée par les hommes que nous accomplissons quelque bien, nous atteindrons ce but, ou nous ne l'atteindrons pas, rien de plus problématique : bien souvent, après avoir tout fait pour la gloire, on en est même frustré. Mais qu'on y parvienne ou non, la récompense est la même, on n'en recevra pas une autre. Pourquoi cela ? Parce que celui qui préfère le présent à l'avenir, la gloire qui vient des hommes à l'équitable jugement de Dieu, se rend lui-même indigne d'être couronné par le Juge suprême. Au contraire, j'insiste sur ce point; si nous accomplissons une œuvre spirituelle pour plaire uniquement à cet œil qui ne se ferme jamais, pour qui n'existent ni ténèbres ni voiles, nous aurons notre trésor en sûreté, nous mettons en réserve des biens incorruptibles, l'attente même de ces biens nous sera déjà la plus douce comme la plus légitime des consolations, puisque nous n'ignorons pas combien est inviolable le céleste dépôt; et de plus nous aurons cette même gloire dont les hommes sont les dispensateurs. C'est surtout quand on la méprise, quand on n'en fait pas l'objet de ses espérances et de ses efforts, qu'on l'obtient avec plus d'obéissance.

La gloire humaine accompagne la vertu.

Vous étonnerez-vous qu'il en soit ainsi des partisans de la philosophie chrétienne, lorsque les hommes adonnés aux affaires de ce monde professent eux-mêmes tant de mépris pour ceux qui recherchent la gloire humaine, lorsque vous voyez chaque jour ces derniers en butte à tant de sarcasmes ? Quoi de plus misérable que nous, qui faisons profession d'une vie spirituelle, si nous voulons, à leur exemple, obtenir les louanges des hommes, ne nous contentant pas d'être loués par Dieu ? C'est le contraire de ce que dit Paul : « Donc, la gloire vient, non des hommes, mais de Dieu. » *Rom.*, II, 29. N'avez-vous pas observé, mon bien-aimé, jusque dans les jeux du cirque, que les cochers ne font guère attention aux applaudissements du peuple, aux acclamations de la foule assise sur les gradins, et n'y prennent pas un grand plaisir; qu'ils font uniquement attention à la personne de l'empereur qui siége au milieu, qu'ils sont comme suspendus au moindre mouvement de son visage, comme si la multitude n'existait pas; qu'ils n'éprouvent de véritable satisfaction enfin, qu'en recevant la couronne des mains de l'empereur ? Imitez-les en cela, n'attachez aucune importance à la renommée, ne pratiquez pas la vertu pour vous concilier la faveur du vulgaire; mais ayez uniquement en vue le jugement équitable du souverain Juge et ne dépendez que de sa volonté; dirigez ainsi toute votre vie, et vous serez ici-bas soutenus toujours par de légitimes espérances, et vous jouirez là-haut des biens éternels. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur soient au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



HOMÉLIE VI.

« Dieu dit aussi : Qu'il y ait des corps lumineux dans le firmament du ciel, pour tout éclairer sur la terre, pour établir la division entre le jour et la nuit, pour marquer les temps, les jours et les années. »

1. Je veux continuer mon enseignement accoutumé; mais je dois lutter contre l'abattement et la répugnance : le trouble et la confusion ont fondu sur mon âme; elle est comme enveloppée d'un nuage de tristesse; à la tristesse se joint même l'indignation, de telle sorte que je ne sais que faire, sentant mon esprit comme engourdi. Quand je songe que le plus léger souffle du diable a suffi pour vous faire oublier tous ces enseignements que je vous donne, mes exhortations de chaque jour, et que vous avez tous couru vers les pompes de Satan, vers les jeux de l'hippodrome, quel goût puis-je trouver à vous instruire de nouveau, mes précédentes leçons s'étant évanouies si vite? Voilà ce qui me remplit de douleur et d'indignation, c'est que vous n'ayez pas eu plus de respect pour ce saint temps du carême que pour mes infatigables enseignements, c'est que tout se soit effacé de votre âme et que vous soyez ainsi tombés dans les filets du démon. Ne faudrait-il pas avoir un cœur de pierre pour ne pas gémir sur de telles inconséquences? La rougeur monte à mon front et la honte accable mon âme, croyez-moi, quand je vois l'inutilité de mes peines et la stérilité du sol où tombe la semence. Pour moi, que vous écoutiez ma parole ou que vous ne l'écoutiez pas, la récompense de mes efforts sera la même; j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, j'ai payé ma dette, je vous ai prodigué mes conseils. Ce que je redoute, ce qui fait mon angoisse, c'est la pensée que tout cela n'aura pour résultat que de vous rendre plus coupables. « Le serviteur, est-il dit, qui connaît la volonté de son maître et qui ne l'accomplit pas, sera plus sévèrement châtié. » *Luc.*, XII, 47. Aucun moyen pour vous de vous retrancher derrière votre ignorance, puisque chaque jour nous vous redisons les mêmes choses, nous vous montrons les embûches du diable et le chemin qui conduit si facilement à la vertu, pourvu que nous voulions veiller sur nous-mêmes. Ne savez-vous pas que ceux dont telle est la négligence pour leur salut, et qui tantôt se réunissent dans cette enceinte et tantôt se précipitent dans les mêmes filets, l'Ecriture les compare à des chiens? « L'homme qui se corrige de ses péchés, mais pour y retomber ensuite, est semblable à un chien qui revient à son vomissement. » *Prov.*, XXVI, 11. Voyez à qui se sont assimilés ceux qui ont couru à cet étrange spectacle?

N'avez-vous pas entendu le Christ parlant en ces termes : « Quiconque écoute mes discours et ne les met pas en pratique est semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable; et les fleuves sont venus, et les vents ont soufflé, se précipitant sur cette maison, et elle est tombée et sa ruine a été grande? » *Matth.*, VII, 26-27. Eh bien, ceux qui se sont rendus à l'hippodrome sont encore tombés plus bas. En effet, la maison de cet homme a croulé, mais après de violentes secousses; les fleuves et les vents se sont déchaînés contre elle. Sous ces images empruntées aux objets matériels, nous est représentée la violence des passions, tout comme la ruine de la maison est une figure qui nous représente la chute de l'âme, quand celle-ci succombe aux épreuves redoublées dont elle est assaillie, quand elle n'a pas la force de soutenir la lutte. Pour vous, ni les vents ni les fleuves ne vous ont assaillis; un léger souffle du diable a suffi pour vous renverser tous. Quoi de plus triste qu'une telle folie? Quel fruit avez-vous tiré de vos jeûnes, dites-le moi, et de nos réunions saintes ? Qui pourrait ne pas nous plaindre et vous blâmer? vous, parce que vous avez dissipé dans un instant tout ce que vous aviez rassemblé, parce que vous avez ouvert à l'esprit du mal les portes de votre âme, comme pour lui faciliter le moyen d'emporter toutes vos richesses spirituelles; nous, parce que nous parlons à des oreilles frappées de mort, parce que nous travaillons en pure perte et que, répandant chaque jour la bonne semence, nous ne moissonnons jamais. Est-ce que par hasard notre zèle pour la parole n'aurait pas d'autre but que

d'amuser en vain vos oreilles, ou ne serions-nous animé que du désir d'obtenir vos éloges? Si de nos discours ne doit résulter pour vous aucun avantage, mieux vaudra que nous gardions le silence à l'avenir. Je ne veux pas contribuer à rendre votre futur jugement plus terrible. Le marchand qui revient avec son navire chargé d'objets précieux et dépositaire des richesses qu'il a gagnées, s'il est tout à coup assailli par la tempête et si la violence des vents engloutit le navire avec l'équipage, offre un spectacle digne de pitié; on gémit sur cet homme reparaissant dépouillé de tout, qui a passé subitement de l'opulence extrême à l'extrême indigence : c'est ce que le diable a fait aujourd'hui de vous. Il a rencontré le vaisseau de votre âme chargé de trésors spirituels, il a vu les gains immenses que vous aviez faits par vos jeûnes et nos continuels enseignements; alors il a soulevé une horrible tempête, ces courses aussi funestes qu'insensées; et c'est par là qu'il vous a complétement ravi le fruit de nos communs efforts.

2. Je sens que je me laisse entraîner par la véhémence de ma douleur; mais pardonnez-moi, je vous en conjure; c'est le propre d'une âme blessée. Ce n'est pas la haine qui m'inspire, loin de là; c'est la sollicitude et l'amour que j'ai pour vous. Aussi je consens à tempérer mes reproches, et, après avoir porté le fer à la plaie pour en arrêter les ravages, je veux maintenant ranimer votre charité pour que vous ne tombiez ni dans le désespoir ni dans le découragement. Il n'en est pas ici comme dans les choses matérielles : celui qui perd ses richesses et tombe dans la dernière pauvreté ne peut en un instant réparer sa fortune; tandis que nous pouvons, avec le secours de la bonté divine, si nous voulons seulement condamner nos actes et renoncer à notre torpeur, remonter tout d'un coup à notre première opulence. Tel est le maître que nous servons, telles sont sa magnificence et sa libéralité. Aussi, s'écrie-t-il par la bouche d'un prophète, « Pour moi, je ne veux pas la mort du pécheur : mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. » *Ezech.*, XVIII, 23. Je connais vos bons sentiments, je sais que vous déplorez déjà votre chute. Or, c'est un grand pas qu'on a fait pour revenir à la vertu quand on comprend la grandeur de ses fautes. Que personne du moins ne prétende encore excuser cet égarement diabolique en disant : Quel mal y a-t-il à voir courir des chevaux? — Si vous voulez ouvrir les yeux sur les diverses circonstances de ces spectacles, vous y découvrirez partout l'action du démon. Tout ne se borne pas à voir des chevaux qui courent; on y entend aussi des cris furieux, des blasphèmes, mille paroles déplacées; les courtisanes s'y montrent sans honte aux regards du public, de jeunes efféminés y rivalisent avec elles. Ne voyez-vous donc là aucune gravité, aucun danger d'esclavage pour les âmes? Si des réunions fortuites sont bien souvent un piége pour les imprudents et les ont précipités au fond de l'abîme, qu'en sera-t-il de ceux qui vont sciemment au danger, dont les yeux se repaissent de ces tableaux impurs? N'en sortent-ils pas déjà coupables d'adultère? Sachant à quel point notre nature est sujette à la tentation, à quel point sont multiples et perfides les artifices de l'ennemi de notre salut, le Seigneur dans sa miséricorde a voulu nous prémunir et nous rendre inexpugnables, à l'encontre de toutes les rusés et de tous les assauts, en nous imposant ce principe de conduite : « Celui qui regarde une femme d'un œil de concupiscence, a déjà commis l'adultère dans son cœur. » *Matth.*, V, 28. Le regard impur et l'action mauvaise méritent donc le même nom au jugement du Sauveur.

Des spectacles honteux étaient offerts dans le cirque aux yeux des spectateurs.

Ne dites plus : En quoi ces fréquentations peuvent-elles me nuire? — Ces courses de chevaux toutes seules sont capables de porter à notre âme un coup mortel. En donnant notre temps à des choses condamnées par la simple raison, qui non-seulement ne peuvent produire aucun bien spirituel, mais le ruinent au contraire; en nous livrant à des altercations, à des discours inutiles ou même défendus, sommes-nous excusables, avons-nous un moyen de nous justifier? Ici, quand nos instructions se prolongent un peu, beaucoup ne dissimulent ni leur fatigue ni leur impatience, ils prétextent leurs infirmités ou leurs travaux, bien que les admirables voûtes de ce temple nous protégent contre toutes les intempéries de l'air, nous défendent contre toutes les

atteintes du froid, de la pluie et du vent; là quoi qu'ils soient inondés par la pluie, incommodés par des vents violents ou brûlés par les rayons du soleil, les spectateurs demeurent à la même place, non une heure ou deux, mais une grande partie du jour; ni le vieillard ne respecte ses cheveux blancs, ni le jeune homme ne rougit des excitations de la vieillesse. La séduction est tellement grande que les âmes ne craignent pas ces dangereuses amorces du plaisir, et qu'on oublie combien ce plaisir est éphémère, combien la douleur sera longue, et terrible l'accusation de la conscience. Je vois maintenant sur quelques visages se retracer l'état des âmes, je vois le repentir dont elles sont enfin pénétrées. Mais, pour prévenir de lamentables rechutes, pour vous empêcher de passer encore sur toutes nos exhortations et de revenir à ces diaboliques spectacles, il était nécessaire d'insister sur ce point. Il n'est pas bon d'employer toujours des remèdes qui font plaisir; quand le mal persiste, il faut recourir à ceux qui rongent et tourmentent, afin d'amener plus promptement la guérison.

3. Je ne veux pas laisser ignorer à ceux de mes auditeurs sur qui tombent ces reproches que, s'ils persévèrent dans leur indifférence après nos paroles de ce jour, nous ne sommes pas dans la disposition de le tolérer, que nous userons des lois de l'Eglise pour agir sur eux avec encore plus d'énergie, dans l'espoir que nous réussirons à les détourner du désordre, à leur apprendre le respect qu'ils doivent aux enseignements divins. Ce que je dis ne s'applique pas à tous ceux qui m'entendent; les coupables seuls doivent le prendre pour eux. Notre voix s'adresse à tous sans nul doute, mais chaque auditeur doit s'approprier le remède dont il a besoin : au coupable, de s'arrêter dans son funeste chemin, de se ranimer et de s'avertir lui-même, de réparer enfin ses égarements; au juste, de redoubler de vigilance pour éviter les piéges qui lui sont tendus et ne pas devenir coupable à son tour. Du reste, afin de montrer par notre conduite à votre charité que ces douloureuses impressions de notre âme ont pour unique source l'amour et le dévouement dont nous sommes animés pour vous, que la véhémence de notre parole est inspirée par le désir que nous avons de votre salut, allons et reprenons avec la sainte ferveur de l'espérance le cours de nos instructions accoutumées; ce sera le moyen de vous témoigner de nouveau notre bienveillance paternelle. Mais, je vous en prie, redoublez de zèle et d'attention, pour que vous retourniez ensuite dans vos demeures avec des fruits plus abondants.

Il n'est pas inutile de revenir sur le texte qui vient de vous être lu. « Et Dieu dit : Qu'il y ait des corps lumineux dans le firmament du ciel pour tout illuminer sur la terre. Qu'ils établissent la division entre le jour et la nuit. Qu'ils servent à marquer les saisons, les jours et les années. Qu'ils brillent dans le firmament et qu'ils répandent leur clarté sur la terre. Et il fut fait ainsi. » Après nous avoir appris hier comment le Créateur de l'univers avait orné la terre auparavant informe, en la couvrant de cette infinie variété de plantes et de fleurs qui germent de son sein, le bienheureux Moïse nous parle aujourd'hui des ornements qui furent donnés au ciel. De même, en effet, que la terre s'embellit de ses propres productions, de même ce ciel visible devient plus éclatant et plus beau par les astres innombrables dont il est parsemé, mais surtout par la création de ces deux grands flambeaux, le soleil et la lune : « Et Dieu fit deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour présider au jour, l'autre moins grand pour présider à la nuit, et les étoiles. » *Ibid.*, 16.

Voyez-vous éclater la sagesse du suprême Artisan ? Il dit, et soudain apparaît ce merveilleux élément que nous appelons le soleil. C'est ce qu'il nomme le grand luminaire, et il déclare l'avoir fait pour présider au jour. C'est ainsi : Le soleil donne au jour une splendeur nouvelle, son disque d'or remplit l'espace de ses étincelles et de ses rayons, chaque jour il se montre revêtu de la même beauté, à peine monte-t-il à l'horizon qu'il réveille toute la nature humaine et l'appelle à ses divers travaux. Cette beauté toujours florissante, le prophète la peint en ces termes : « Tel qu'un époux sortant de la chambre nuptiale, il s'est élancé comme un géant dans la carrière; il est parti des extrémités du ciel,

et c'est aux extrémités du ciel qu'il arrive. » *Psalm.* XVIII, 6-7. Avec la beauté de cet astre, nous voyons la rapidité de sa course et la fécondité de son action. Par ces mots : « Il est parti de l'extrémité du ciel et c'est à l'extrémité du ciel qu'il arrive, » le chantre divin nous représente comment en quelques instants cet astre parcourt l'univers et lance ses rayons d'un bout à l'autre de son empire, et avec ses rayons les plus heureuses influences. Non-seulement il répand la chaleur, mais il dissipe encore l'humidité; il dessèche et mûrit; mais comment énumérer tous les avantages qu'il nous procure, admirer assez cette merveille de la création, célébrer dignement sa grandeur? En parlant ainsi, en exaltant l'élément visible, je n'entends pas que vous vous arrêtiez là, mon bien-aimé; c'est un degré pour monter plus haut, je veux que vous transportiez votre admiration à l'Auteur même des éléments. Plus belle se manifeste une œuvre, plus grande est la gloire de l'ouvrier.

4. Mais les enfants de la gentilité, saisis d'admiration pour l'élément lui-même, n'ont pas su voir au delà ni rendre hommage à celui qui l'avait formé; ils se sont arrêtés à l'élément et ils l'ont divinisé. De là ces paroles du bienheureux Paul : « Ils ont rendu leurs hommages, ils ont offert leurs adorations à la créature plutôt qu'au Créateur. » *Rom.*, I, 25. Qu'ils sont néanmoins insensés ces hommes qui n'ont pu reconnaître le Créateur dans les créatures, et qui se se sont égarés au point de mettre l'œuvre à la place de l'ouvrier, d'élever la matière au rang de l'esprit! Aussi la divine Ecriture, prévoyant à quels égarements conduirait la faiblesse humaine, nous apprend que cet astre est créé le troisième jour seulement, après que la terre a déjà produit tout ce qui germe dans son sein et s'est revêtue de sa magnifique parure, afin que personne jamais ne puisse dire que l'action du soleil est absolument nécessaire à la production des moissons et des fruits. Tout avait germé, tout s'était développé sur la terre avant que le soleil fût fait, nous est-il clairement dit, pour que vous n'attribuiez pas au soleil l'action qui n'appartient qu'à la toute-puissante parole de Dieu, disant dès le commencement : « Que la terre produise les herbes et les plantes. » Si l'on me dit que le soleil contribue pour sa part à la maturité des fruits, je suis loin de prétendre le contraire. Je puis bien dire aussi que l'homme y contribue par son travail, sans toutefois lui attribuer tout le résultat; car il aurait beau se multiplier dans la culture de la terre, si Celui qui par son ordre la rendit primitivement apte à produire toute sorte de fruits, lui retirait l'action de sa puissance, inutiles seraient tous les efforts humains. Je dirai donc de même que l'influence du soleil et de la lune, aussi bien que celle des saisons, conspirera en vain avec le travail de l'homme, à moins que la main de Dieu n'intervienne; c'est avec le secours de cette même toute-puissance que les éléments peuvent exercer leur mystérieuse énergie.

Avec ces principes bien compris, fermez la bouche à ceux qui voudront encore maintenir leurs fausses idées, et ne souffrez pas qu'on transporte à la créature les hommages qui ne sont dus qu'au Créateur. L'Ecriture sainte elle-même ne se borne pas à nous retracer la magnificence, la grandeur et l'utilité de l'astre du jour par ces brillantes images : « Tel qu'un époux, tel qu'un géant, il s'est élancé dans la carrière; » elle nous en montre aussi l'impuissance et la faiblesse. Ecoutez ce qu'elle dit ailleurs : « Quoi de plus brillant que le soleil? et lui-même a ses défaillances. » *Eccli.*, XVII, 30. Que la beauté du spectacle ne vous trompe pas, semble-t-elle nous dire; le Créateur n'a qu'à parler, et le soleil sera comme s'il n'avait jamais été. — Si les Gentils avaient compris ces choses, jamais ils ne seraient tombés dans de si graves erreurs; éclairés d'une meilleure lumière, ils auraient vu que les créatures sont des degrés qui doivent élever notre âme au Créateur. Le soleil fut donc fait le quatrième jour, pour éloigner de vous la pensée que le jour lui doit son existence. Ce que nous avons dit de la végétation, nous pouvons le dire du jour, puisqu'il avait paru trois fois avant la la formation du soleil. C'est pour rendre la lumière du jour plus éclatante que le Seigneur le créa. Une semblable remarque s'applique à l'astre qui brille d'une moindre clarté, c'est-à-dire à la lune : trois nuits avaient existé avant qu'elle eût

été formée. Cela n'empêche pas néanmoins qu'elle n'ait son utilité, puisqu'elle dissipe en partie l'obscurité de la nuit et qu'elle remplit en quelque sorte le rôle du soleil à l'égard de tout le reste. Le soleil a pour mission de présider au jour, et la lune de présider à la nuit. Quel est le sens réel de cette double expression? Le voici : l'un de ces astres est le roi du jour, il l'inonde de ses rayons et le revêt d'une plus éclatante lumière; l'autre règne sur la nuit, il en dissipe les ténèbres et donne au genre humain la faculté de se livrer encore alors à d'utiles travaux. En effet, le voyageur poursuit sa route avec confiance, le nautonnier continue à sillonner la mer, chacun ajoute des heures calmes et paisibles à son labeur accoutumé. Après nous avoir fait connaître l'utilité de ces deux grands flambeaux du monde, le texte sacré dit : « Et les étoiles. » Puis il ajoute : « Et Dieu les plaça dans le firmament du ciel pour qu'elles brillent au-dessus de la terre, pour qu'elles président au jour et à la nuit, pour qu'elles contribuent à séparer la lumière des ténèbres. » *Genes.*, I, 17-18.

5. Remarquez avec quel soin il détermine encore l'utilité de ces astres. « Dieu les plaça, dit-il, dans le firmament du ciel. » Quel est le sens de ce mot *placer?* Est-ce comme si nous disions, *attacher*, *fixer?* Non certes; car nous voyons les étoiles parcourir souvent un espace immense en un temps très-court, ne jamais demeurer à la même place, et fournir la carrière que Dieu leur a tracée. Cela revient donc à dire que, sur l'ordre de Dieu, le ciel fut parsemé d'étoiles. La suite nous montre clairement que c'est là le vrai sens du texte; nous lisons dans le chapitre suivant : « Dieu plaça Adam dans le paradis; » *Ibid.*, II, 8, ce qui signifie, non qu'il l'y fixa dans un état d'immobilité, c'est de toute évidence, mais bien qu'il lui donna ce séjour. C'est ainsi qu'il faut entendre ce qui regarde les étoiles; Dieu commande qu'elles soient au ciel et qu'elles envoient leur lumière sur la terre. Dites-moi, mon bien-aimé, si le spectacle des prairies et des jardins a jamais pu se comparer à celui du ciel étoilé, par une nuit sereine. Les étoiles ne sont-elles pas là comme des fleurs rayonnantes, dont le nombre et la variété font de la voûte céleste le splendide pavillon de la terre? Elles ont pour destination, elles aussi comme les grands luminaires du monde, de briller à nos yeux, de présider au jour et à la nuit. C'est après nous avoir appris comment furent créés les deux astres principaux et les étoiles, que l'Ecriture dit de tous ces corps lumineux sans distinction : « Pour qu'ils président au jour et à la nuit, pour qu'ils séparent la lumière des ténèbres. » De même que pendant le jour on ne peut pas voir les étoiles poursuivre leur course dans le ciel, supplantées qu'elles sont dans leur mission par la lumière supérieure du soleil, de même le soleil disparaît pendant la nuit, laissant la place à la lune, dont la douce clarté suffit à dissiper les ténèbres : chaque élément se renferme dans les limites qui lui furent imposées, sans jamais les franchir, pleinement soumis à la puissance divine et remplissant uniquement sa propre fonction. Qui pourrait raconter tous les autres avantages qui résultent pour le genre humain de ces astres, grands ou petits, roulant au-dessus de nos têtes? « Qu'ils servent de signes, est-il écrit, pour déterminer les saisons, les jours et les années. » Que veulent dire ces paroles? La divine Ecriture, en parlant ainsi, veut nous apprendre que la marche des astres nous communique la science des temps; qu'en étudiant leurs révolutions, la route qu'ils suivent et le temps qu'ils mettent à l'accomplir, nous acquérons toutes les connaissances nécessaires à l'homme sous ce rapport.

D'après la marche des étoiles et l'aspect du ciel, étudiés avec autant d'intelligence que de soin, le pilote quitte le rivage et traverse la mer; dans la nuit la plus sombre, pourvu qu'il aperçoive les étoiles, il peut diriger son vaisseau et par son art garantir le salut de ses compagnons de voyage. L'agriculteur connaît par les mêmes indications quand est-ce qu'il doit ensemencer la terre, y promener la herse ou la charrue, et préparer la faux pour faire la moisson. Ils ne sont pas peu nombreux les avantages que procure à notre vie la science des temps, des jours, du cercle de l'année. Que de choses on y découvre capables de contribuer à notre bien-être; personne ne pourrait les énumérer en détail. Mais il suffit d'en savoir quelques-unes pour tout en-

trevoir, pour avoir le sentiment de la beauté des créatures, et dès lors pour se prosterner devant le Créateur, célébrer ses louanges et recevoir les preuves de son ineffable bonté envers les hommes; car enfin ce n'est pas pour un autre que pour l'homme qu'il a tout créé : il va tout à l'heure le mettre à la tête de la création, comme un roi sur son trône. « Et Dieu vit que cela était bon. » Ne nous lassons pas de remarquer comment à chaque jour l'Ecriture nous montre l'amour de Dieu pour son œuvre, voulant ainsi laisser entièrement sans excuse ceux qui devaient y trouver à reprendre. Que tel soit le but et la raison d'être d'une telle répétition, la suite ne nous permet pas d'en douter. Il eût suffi de dire une fois pour toutes, nous semble-t-il, que tout ce que Dieu avait fait était parfaitement bon; mais, sachant combien est grande la faiblesse de notre intelligence, c'est après chaque œuvre qu'elle redit ce mot, afin de mieux nous faire comprendre avec quelle profonde sagesse et quel inépuisable amour le Seigneur a tout fait. « Et du soir et du matin fut formé le quatrième jour. » *Ibid.*, 19. Après avoir achevé d'orner le ciel en le parsemant d'étoiles, en y mettant les deux grands flambeaux du monde, Dieu termine ce nouveau jour; c'est ce qu'exprime cette parole : « Et du soir et du matin fut formé le quatrième jour. » En la redisant ainsi chaque fois qu'une œuvre est faite, l'Ecriture veut graver profondément dans notre âme les enseignements divins.

6. Gardons fidèlement sur les tablettes de notre cœur toute cette doctrine, usons-en comme d'un moyen pour secouer notre négligence et pour éclairer avec autant de modestie que de zèle ceux qui sont encore plongés dans les erreurs de l'idolâtrie; apprenons-leur à ne pas confondre l'ordre des choses, à ne pas oublier le Créateur pour fléchir le genou devant les créatures, qui n'ont été faites que pour notre usage et notre salut. Que les gentils s'indignent tant qu'ils voudront, je le proclame à haute voix, c'est pour la nature humaine que tout cet univers a été créé; car le Créateur n'avait besoin de rien, il se suffit à lui-même; c'est pour nous témoigner sa bonté qu'il a tout fait; il veut que tout cela nous soit une preuve éclatante du soin qu'il prend de notre dignité, et de plus une voie lumineuse qui nous mène à n'adorer que lui. Quelle extravagance de se prosterner devant les beautés visibles et d'y renfermer son cœur, de ne pas élever les yeux de notre âme vers celui qui les a formées et de méconnaître cette belle leçon de Paul : « Les choses invisibles de Dieu deviennent visibles à notre intelligence par la beauté de la création ! » *Rom.*, I, 20. A cela que direz-vous, ô homme ? Quand vous contemplez le ciel, vous en admirez donc la magnificence, la variété des astres qui l'éclairent, la merveilleuse splendeur de ses ornements ? Ne vous y arrêtez pas, que votre intelligence s'élève jusqu'à l'auteur de toutes ces merveilles. La lumière du soleil vous jette aussi dans le ravissement, vous voyez avec transport les biens nombreux dont il est la source, et quand votre œil s'abreuve de ses rayons, vous êtes ébloui par la beauté de cet astre. Encore ici, ne vous arrêtez pas à ce qui frappe les sens; mais dites-vous à vous-même : Si la créature est tellement admirable et confond ainsi tout entendement humain, que doit-il en être de Celui qui l'a produite par sa parole seule et par son ordre ? Raisonnez de la même façon quand il s'agit de la terre : en la voyant s'embellir de toute sorte de fleurs et se couvrir de plantes sans nombre comme d'un vêtement aux mille couleurs, gardez-vous d'attribuer à sa force intrinsèque ce qui germe de son sein, n'en faites pas honneur non plus à l'action du soleil ou de la lune, mais songez plutôt que la terre, avant la création de ces astres, avait à peine entendu de la bouche de Dieu l'ordre rapporté plus haut, qu'elle s'était immédiatement couverte de tous ces ornements divers que vous admirez.

Si nous entretenons chaque jour de telles pensées dans notre esprit, nous paierons d'abord la dette de notre reconnaissance, et puis nous rendrons au Seigneur, au moins dans la mesure de nos forces, la gloire qui lui est due. Cette gloire, nous la lui rendrons encore mieux par une conduite irréprochable, en ne retombant plus dans les mêmes péchés, en disant adieu pour toujours aux illusions du diable, en mettant désormais tout notre zèle et toute notre attention à nous concilier la divine bienveillance. Dans son infi-

nie bonté, Dieu veut d'abord que nous arrêtions le cours de nos désordres; si nous prenons cette ferme résolution, aisément nous serons conduits à pratiquer aussi les bonnes œuvres. Que personne à l'avenir, je vous en prie, ne reparaisse à l'hippodrome, ne perde une partie de sa journée dans des réunions frivoles ou dangereuses; loin de vous les dés et les clameurs qu'ils excitent, et tous les autres dommages qu'ils causent. De quelle utilité vous sera le jeûne, dites-moi, si, pendant que vous demeurez tout le jour sans manger, vous consacrez ce même jour à des jeux et à des frivolités blâmables, trop souvent même à des propos menteurs ou blasphématoires? Ah! je vous en conjure, ne demeurons pas dans une telle négligence par rapport à notre salut; entretenons-nous plutôt de choses saintes, que l'un de nous prenant le livre divin réunisse plusieurs de ses frères et répande cette céleste rosée sur son âme propre et sur l'âme de ceux qui sont présents. C'est ainsi que nous pourrons échapper aux artifices du diable, retirer du jeûne les plus grands biens et ressentir en nous l'action de la bonté suprême, par la grâce et la miséricorde du Fils unique, avec qui, au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

« Et Dieu dit : Que les eaux produisent des reptiles doués d'une âme vivante, qu'il y ait aussi des oiseaux volant sur la terre et sous le firmament du ciel; et cela fut ainsi. Et Dieu fit les grand cétacés et tous les reptiles ayant une âme vivante, que les eaux produisirent chacun dans son espèce. »

1. Nous avons assez sévèrement réprimandé hier ceux qui s'étaient transportés à l'hippodrome, en leur faisant bien voir à quel point ce spectacle leur avait été préjudiciable. Le trésor spirituel dont le jeûne aurait été pour eux la source, ils l'ont dissipé dans un instant, disionsnous, et de la plus grande abondance ils se sont précipités dans la dernière misère. Usons aujourd'hui d'un remède plus doux, et les considérant comme nos membres, tâchons de réduire les blessures de leur âme; car nous avons suffisamment employé la force et la rigueur, non certes pour leur causer une peine inutile, une douleur sans objet, mais pour descendre jusqu'à la racine du mal. C'est ainsi que se conduisent les médecins et les pères : ceux-là commencent par appliquer de violents corrosifs, et puis, quand la plaie s'est ouverte, ils emploient les calmants; les pères, de leur côté, en voyant leurs enfants s'abandonner au désordre, les corrigent d'abord avec sévérité, et c'est après cela qu'ils agissent par le raisonnement et la persuasion. Telle est la marche que nous suivrons, nous aussi, et la véhémence de notre dernier discours sera maintenant tempérée par la douceur de notre parole. Encore une fois, c'est comme nos membres que nous voulons vous traiter. Vos progrès dans le bien, encouragent notre ministère; notre trésor spirituel à nous, c'est de vous voir vous adonner aux choses spirituelles, vous couvrir de l'éclat de la vertu, vous éloigner de tout ce qui peut vous nuire. Mais aussi, lorsque nous vous voyons tomber dans le piége, courber la tête sous le joug du démon, ce n'est pas la tristesse seulement, c'est encore la honte, j'ose l'affirmer, qui s'empare de notre âme. Nous sommes en cela comme le bienheureux Paul : « Nous vivons tant que vous demeurez inébranlables dans le Seigneur. » I *Thessal.,* III, 8.

Comme des fidèles arrivés à la perfection et pleins de sagesse, oubliez donc les choses passées et marchez avec courage vers l'avenir; les engagements que vous avez contractés avec le Christ, reprenez-les avec une ardeur nouvelle et gardez-les désormais inviolables; fermez prudemment tout accès aux machinations du diable, et par votre zèle effacez les souillures que vous avez reçues de votre négligence; triomphez d'une habitude aussi dénuée de prévoyance que de raison; songez enfin, que ces spectacles sont mauvais, non-seulement par le mal qu'on se fait à soi-même, mais encore par le scandale qu'on donne aux autres. Quand les Juifs et les Gentils y voient paraître, en effet, confondus avec eux, les chrétiens qui chaque jour se réunissent dans l'église et reçoivent nos continuels enseignements,

comment ne regarderont-ils pas comme une vaine fantasmagorie notre religion sainte, comment ne seront-ils pas amenés à nous juger tous de la même manière? N'entendez-vous pas le bienheureux Paul nous donnant cet avertissement solennel : « Soyez tel qu'en vous rien ne choque? » I *Corinth.*, x, 32. Puis, de peur que vous ne pensiez que cela regarde uniquement notre conduite envers nos frères, de ceux qui sont au même rang que nous, il poursuit : « Aux yeux des Juifs et des Gentils; » c'est à la fin qu'il ajoute : « Et de l'Eglise de Dieu. » Rien ne fait obstacle et ne porte atteinte à notre foi comme de donner prise aux infidèles. Lorsqu'ils ont sous les yeux des chrétiens remarquables par leur vertu et qui foulent aux pieds avec un souverain mépris toutes les choses de la terre, les uns étouffent de jalousie, les autres sont transportés d'admiration, ne se sentant pas le courage d'aborder le même chemin, bien qu'ils appartiennent à la même nature. Mais quand ils aperçoivent en nous les moindres signes d'apathie, les voilà qui donnent aussitôt carrière à leur langue contre tous, et c'est d'après la faute d'un seul qu'ils apprécient toute la grande famille chrétienne. Ils vont plus loin, et leurs attaques se dirigent soudain contre le chef de cette famille; ne craignant pas de blasphémer contre le Maître à cause de la paresse des serviteurs, ils font de nos faiblesses morales un voile ignominieux aux dogmes qu'il nous a donnés.

2. Voulez-vous savoir à quel danger s'exposent ceux qui sont une occasion de blasphème, écoutez le Prophète s'écrier, parlant au nom de Dieu même : « Malheur à vous, puisque par vous mon nom est blasphémé au milieu des nations, » *Isa.*, LII, 5, parole bien capable d'inspirer l'épouvante et l'horreur. « Malheur, » c'est un cri de pitié sur le sort de ceux qui vont subir un châtiment terrible. Mais, si la condamnation et le châtiment attendent ceux qui par l'oubli de leurs devoirs fournissent une occasion de blasphème, le zèle pour la pratique de la vertu sera récompensé par mille couronnes. C'est ce que le Christ enseignait quand il disait à ses disciples : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16. S'il est vrai qu'ils lèvent la langue contre le Seigneur parce qu'ils sont scandalisés par notre négligence, il l'est donc aussi qu'en vous voyant pratiquer la vertu, ils ne se contenteront pas de vous louer vous-mêmes, mais glorifieront notre Père qui est dans les cieux, excités et guidés par les rayons lumineux qui de vos bonnes œuvres rejaillissent sur votre visage; et, tandis qu'ils obéiront à cette impulsion, notre récompense ira toujours en augmentant; leurs louanges envers Dieu retomberont sur nous en bénédictions inépuisables, puisqu'il a lui-même dit: « Ceux qui me glorifient, je les glorifierai. » I *Reg.*, II, 30. Ne négligeons donc rien, mes bien-aimés, pour glorifier notre souverain Seigneur et ne scandaliser personne. Voilà ce que l'Apôtre des nations, l'instituteur de l'univers, ne cesse de nous inculquer, tantôt en disant : « Si la nourriture scandalise mon frère, jamais plus je ne mangerai de la chair; » et tantôt : « En péchant ainsi contre vos frères, en portant un coup à leur faible conscience, vous péchez contre le Christ. » I *Corinth.*, VIII, 12-13. Terrible est cette menace, épouvantable un tel châtiment. Ne vous imaginez pas, semble-t-il dire, que le mal s'arrête à celui qui est scandalisé; il atteint le Christ lui-même, crucifié pour cet homme. Or, si votre divin Maître n'a pas hésité à subir pour lui le supplice de la croix, ne ferez-vous pas tout ce qui dépendra de vous pour ne lui donner aucune occasion de scandale?

C'est un conseil que Paul prodiguait en toute circonstance; ce qui ne doit pas nous étonner, puisque c'est de là que dépend notre vie. Dans une de ses épîtres, il disait : « Considérez, non vos intérêts personnels, mais ceux des autres; » *Philipp.*, II, 4; et puis ailleurs : « Tout m'est permis, mais tout n'édifie pas. » I *Corinth.*, x, 23. Voyez-vous la sagesse apostolique? — Il peut m'être permis de faire une chose, il peut n'en résulter aucun mal pour moi; mais, si cela ne doit pas édifier le prochain, je ne saurais m'y résoudre. — Il est évident qu'une âme qui possède la vraie charité ne cherche pas ses intérêts propres; elle montre en tout que la vertu la plus parfaite consiste à pourvoir avec un grand zèle

à l'édification du prochain. Pleinement instruits de cette vérité, gardons-nous, je vous en conjure, éloignons de nous tout ce qui pourrait nous faire perdre le trésor de la vertu; ne faisons jamais rien qui soit capable de nuire à nos frères. Cette circonstance aggrave le châtiment en même temps que le péché. Ne méprisons pas le plus humble des hommes, ne disons pas cette parole insensée: Que m'importe à moi qu'un tel se scandalise?—Que dites-vous là, je vous prie? Que vous importe? Mais c'est la volonté du Christ que votre vie brille d'un éclat assez pur pour que le Seigneur en soit glorifié, et non pas seulement pour que les hommes l'admirent. Vous, au contraire, vous flétrissez votre vie; au lieu de provoquer la louange, vous donnez occasion au blasphème; et vous regardez cela comme rien? Est-ce là le propre d'une âme pieuse, d'une âme à qui sont bien connues les lois de Dieu?

3. Si quelqu'un parle ainsi par suite d'une mauvaise habitude, qu'il s'en corrige maintenant que nous l'avons averti, qu'il cesse de tenir un pareil langage; désormais conduisez-vous en toute chose de manière à ne vous attirer ni l'indignation de cet œil qui ne se ferme jamais, ni la condamnation de votre conscience; faites en sorte que les témoins de votre conduite n'y trouvent aucun sujet de blasphémer contre le Seigneur. Si nous déployons cette vigilance dans la direction de notre vie, la divine bonté se répandra sur nous avec abondance et nous serons à l'abri des artifices du diable. En effet, il n'aura pas plus tôt vu notre zèle et notre énergie qu'il ira se cacher, comprenant bien que ses efforts seraient inutiles. Assez de préambule néanmoins; il est temps de remettre sous les yeux de votre charité le texte qu'on vient de lire, et de dresser le banquet accoutumé. Voyons encore aujourd'hui ce que le bienheureux Moïse, ou mieux l'Esprit saint, par son ministère, veut nous enseigner. Que dit-il donc: « Et Dieu dit: Que les eaux produisent des reptiles ayant une âme vivante, et que les oiseaux volent au-dessus de la terre sous le firmament du ciel. Et ce fut fait ainsi. » Quel amour Dieu nous témoigne encore, avec quel ordre et quelle suite il déroule à nos regards le spectacle de la création! Il nous avait d'abord montré comment sa parole avait communiqué à la terre cette puissante fécondité qui s'épanouit à sa surface; il nous avait ensuite appris la création des deux grands flambeaux du monde, complétée par ces innombrables étoiles qui rehaussent avec tant d'éclat la beauté du ciel. Aujourd'hui c'est sur les eaux qu'il appelle notre attention; il nous les montre produisant, à sa parole et sur son ordre, des animaux doués d'une âme vivante. « Que les eaux produisent, dit-il, des reptiles ayant une âme vivante, et qu'il y ait des oiseaux volant au-dessus de la terre et sous le firmament du ciel. »

Quel est le discours, je vous le demande, qui pourrait nous retracer de semblables merveilles? Quelle langue suffirait à louer celui qui les a créées? Il a simplement dit: « Que la terre produise..., » et soudain la terre a manifesté sa fécondité. Il dit maintenant: « Que les eaux produisent... » Observez la ressemblance des ordres divins: d'une part, c'est la végétation qu'ils font éclater; de l'autre, c'est la vie animale qui en est le résultat. De même que le Créateur n'avait qu'un mot à prononcer pour que la terre se couvrît d'herbes et de plantes de toute espèce, telle avait été la puissance de ce seul mot; de même il n'a qu'à dire ici: « Que les eaux produisent des reptiles ayant une âme vivante, et que les oiseaux volent sur la terre et sous le ciel; » et tout à coup il existe tant d'espèces diverses de reptiles et d'oiseaux que la parole humaine ne saura jamais les énumérer. La parole est bien courte, ce n'est qu'un mot, et les espèces des animaux sont aussi nombreuses que diverses. Ne vous en étonnez pas, mon bien-aimé, car cette parole était celle de Dieu, et ce mot communique la substance en la commandant. Voyez-vous comment toute chose passe du néant à l'être? Voyez-vous avec quelle précision tout cela nous est enseigné? Voyez-vous quelle condescendance le Seigneur témoigne à la faiblesse de l'esprit humain? Comment eussions-nous pu être initiés à de telles connaissances, si lui-même n'avait pas daigné, sous l'impulsion de son amour sans bornes et par le ministère de son fidèle serviteur, les communiquer à la nature humaine; c'est

ainsi que nous avons appris et l'ordre de la création et la puissance du Créateur, et l'efficacité de sa parole, parole qui réalise ce qu'elle dit et qui donne l'existence dont elle exprime l'idée?

4. Il est néanmoins des insensés qui s'efforcent encore de ne pas croire après de semblables leçons, et qui ne veulent pas avouer qu'il existe un ouvrier de ce monde visible; les uns prétendant que ce monde est par lui-même, et les autres qu'il provient d'une matière primitive et subjacente. Voyez jusqu'où vont les tromperies du diable, comme il abuse sans pitié de la faiblesse intellectuelle de ses esclaves. C'est pour cela que le bienheureux Moïse, animé du souffle divin, nous instruit avec tant d'exactitude, ne voulant pas que nous soyons le jouet des mêmes erreurs; c'est pour cela qu'il nous a retracé le tableau détaillé des œuvres de Dieu. Si le Seigneur n'avait pas eu tant à cœur notre salut, et dès lors n'avait pas donné de telles illuminations à l'âme du Prophète, il eût suffi de dire : Dieu fit le ciel et la terre, la mer et les animaux; — il n'était pas nécessaire qu'on déterminât l'ordre des jours ni celui des créations diverses. Mais, pour que l'ignorance et l'ingratitude n'eussent aucun prétexte à donner, le Seigneur, dans son amour et sa sagesse, a daigné s'abaisser à de semblables détails, sans en omettre aucun, afin que, connaissant ainsi toute la vérité, nous n'accordions aucune créance à ceux qui voudraient y substituer leurs inventions personnelles, et que nous ayons toujours présente à l'esprit l'ineffable puissance de notre Créateur. « Et ce fut fait ainsi. » Il avait dit: « Que les eaux produisent des reptiles ayant une âme vivante; que les oiseaux volent au-dessus de la terre et sous le firmament du ciel; » et les élements s'étaient montrés dociles à cet ordre. « Tout fut fait comme le Seigneur l'avait ordonné. » L'Ecriture ajoute: « Et Dieu fit les grands cétacés et tous les reptiles vivants que les eaux produisirent chacun dans son espèce; et il créa aussi tous les oiseaux qui volent dans l'air, chacun également selon son espèce. Et il vit que tout cela était bon. Et Dieu les bénit en disant : Croissez et multipliez-vous, remplissez les eaux de la mer, et que les oiseaux se multiplient aussi sur la terre. » *Genes.*, I, 22.

Admirez encore ici la merveilleuse sagesse de l'Esprit saint. Après avoir prononcé cette parole: « Et ce fut fait ainsi, » le bienheureux Moïse ne veut pas nous laisser ignorer les détails, il ajoute: « Et Dieu fit les grands cétacés et tous les reptiles vivants que les eaux produisirent chacun selon son espèce, comme aussi toutes les espèces d'oiseaux qui volent dans l'air. Et Dieu vit que tout cela était bon. » C'est un nouveau coup porté aux aveugles détracteurs de l'œuvre divine. C'était leur interdire à jamais ces téméraires questions : Dans quel but les cétacés ont-ils été faits? De quelle utilité nous sont-ils? A quoi bon cette œuvre spéciale? — C'est pour cela qu'après avoir dit: « Dieu fit les grands cétacés avec les reptiles ayant une âme vivante, et les oiseaux, » qu'il répète immédiatement cette parole : « Et Dieu vit que tout cela était bon. » C'est comme s'il disait: Parce que tu ne connais pas la raison de ces œuvres, garde-toi bien de les blâmer. Tu viens d'entendre le Seigneur les juger et les déclarer bonnes; n'est-ce pas une démence à toi d'oser dire : Pourquoi ont-elles été faites? N'est-ce pas accuser l'acte créateur d'être un acte inutile? Si ton intelligence n'était pas obscurcie, tu verrais encore dans ces œuvres, et la puissance du Seigneur, et son amour infini pour les hommes : sa puissance, parce qu'il lui suffit de dire un mot et de donner un ordre pour que les eaux produisent tant d'animaux divers; son amour, parce qu'il les a confinés dans un séjour qui leur est propre, dans l'immense empire de la mer, de telle sorte qu'ils manifestent sans cesse à nos yeux, sans pouvoir nous nuire, sans faire aucun mal au genre humain, l'incompréhensible puissance de l'Artisan suprême. Regardes-tu comme une légère preuve de bonté ce double bienfait dont ils sont pour toi l'instrument? — Ils élèvent toute âme sincère à la connaissance de Dieu; ils nous révèlent les admirables inventions de son amour, par cela seul que nous sommes à l'abri de leurs atteintes. Ce n'est pas uniquement pour notre avantage immédiat que toutes les créatures ont été faites; c'est aussi pour proclamer la magnificence du

Créateur : nous y reconnaissons les dociles serviteurs de l'homme et les témoins véridiques de Dieu. Quand donc vous avez entendu : « Et Dieu vit que tout cela était bon, » n'ayez plus l'audace de vous poser en contradicteurs de l'Ecriture sainte, mettez des bornes à votre curiosité, cessez de dire : Pourquoi ceci, à quoi bon cela ? — « Et Dieu les bénit en disant : Croissez et multipliez-vous, remplissez les eaux de la mer; et que les oiseaux se multiplient sur la terre. »

5. Et la bénédiction, c'est cette multiplication même. La vie dont il avait doué les animaux, Dieu veut qu'ils la conservent et se perpétuent : de là ces paroles : « Et Dieu les bénit en disant : Croissez et multipliez-vous. » C'est cette bénédiction qui les a toujours conservés et les conserve encore, si bien qu'après tant de siècles écoulés aucune race n'a péri. La vertu de cette parole divine : « Croissez et multipliez-vous, » leur communique seule cette extension et cette durée. Après cela il est dit encore : « Et du soir et du matin fut fait le cinquième jour. » *Genes.*, I, 23. — Vous voyez comment la divine Ecriture nous apprend quels sont les animaux qui furent créés le cinquième jour. Mais attendez un peu, et vous verrez éclater de nouveau la bonté du Seigneur. Ce n'est pas seulement les eaux qu'il rend fécondes, c'est la terre aussi qu'il dote du même genre de fécondité. En effet, il n'est pas hors de propos que dès aujourd'hui nous abordions l'œuvre du sixième jour : « Et Dieu dit : Que la terre produise des animaux vivants chacun selon son espèce, les quadrupèdes et les reptiles, les bêtes sauvages et les troupeaux, tout ce qui doit peupler la terre. Et ce fut fait ainsi. » *Ibid.*, 24. Voilà donc un second fruit que la terre donne, voilà comment elle obéit à l'ordre du Seigneur. La végétation était auparavant sortie de son sein, et maintenant elle produit des animaux doués de vie, les quadrupèdes et les reptiles, les bêtes sauvages et domestiques. Ici s'explique encore ce que je disais plus haut, à savoir que Dieu n'a pas tout créé simplement pour notre usage, quoique tout en définitive serve à notre utilité, puisqu'en voyant les magnificences de la création, nous ne pouvons qu'admirer la puissance du Créateur ; nous voyons encore par là sa sagesse et son amour disposer merveilleusement toute chose pour rehausser la dignité de l'homme qui va venir. « Et Dieu fit les bêtes sauvages et les animaux domestiques chacun selon son espèce, et les reptiles de la terre, chacun également selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon. » *Ibid.*, 25.

Où sont maintenant ceux qui osent parler ainsi : Pourquoi les bêtes sauvages, pourquoi les reptiles ? — Qu'ils fassent donc attention à cette parole de l'Ecriture : « Et Dieu vit que cela était bon. » Dites-moi, l'Auteur de ces êtres les déclare bons, et vous avez la témérité de les trouver inutiles ! Quelle n'est pas cette folie ? Mais, dans le règne végétal même, il n'y a pas seulement des arbres qui donnent des fruits, il en est aussi qui n'existent que pour l'ornement ; non contente de produire des herbes inutiles, la terre en produit qui nous sont inconnues ou même nuisibles : il ne faut pas pour cela maudire les créatures ; car rien n'existe au hasard et sans but. Jamais ces créatures n'auraient été louées par le Seigneur, si leur existence n'avait pas quelque utilité. De même donc que parmi les arbres tous ne donnent pas des fruits et qu'il en est beaucoup de stériles, sans que ces derniers nous soient moins avantageux que les premiers, puisqu'il en est qui servent mieux et d'une manière plus admirable au repos de notre vie, en servant à la construction de nos demeures comme à beaucoup d'autres usages précieux ; de même, parmi les animaux, les uns servent à notre alimentation, tandis que les autres nous aident dans nos travaux. Non, rien, absolument rien dans la nature qui n'ait été fait pour un bien réel, quoique l'intelligence humaine ne puisse pas connaître la destination de tout. Les bêtes féroces elles-mêmes et les diverses espèces de reptiles ne sont pas sans utilité pour nous ; si vous voulez examiner les choses de près, vous verrez que, même aujourd'hui, dépouillés que nous sommes de notre royauté sur elles par la révolte de nos premiers parents, nous en tirons encore de nombreux avantages. La médecine y trouve beaucoup de remèdes capables de nous rendre la santé. Du reste, quel mal pouvait nous faire la création des bêtes sauvages alors qu'elles

devaient être soumises, aussi bien que les animaux plus doux, à l'empire de l'homme, qui tout à l'heure allait paraître à la vie? Je me borne à dire cela pour le moment.

6. Résumons-nous : pour bien nous montrer son amour sans bornes, le Seigneur de l'univers déroula d'abord le pavillon des cieux et la vaste étendue de la terre; puis il créa le firmament comme un mur de séparation entre les eaux et les eaux; il réunit ensuite les eaux inférieures et leur donna le nom de mer; l'aride porta celui de terre et se couvrit de sa végétation comme d'une parure; après cela, Dieu forma les deux grands flambeaux du monde et les innombrables étoiles dont l'éclat devait tant rehausser la beauté du ciel. C'est ainsi que le cinquième jour avait paru; et, comme il fallait que la terre fût peuplée d'animaux divers, ces animaux furent produits par la vertu de la parole divine, tant ceux qui devaient servir à notre alimentation que les compagnons de nos travaux, et de plus les bêtes sauvages et les reptiles. Enfin, lorsque tout eut reçu sa beauté relative et fut mis à sa place dans l'ensemble des êtres pour contribuer à la beauté de ce tout harmonieux, lorsque le Créateur eut en quelque sorte dressé cette table somptueuse, chargée de tant de mets divers, si riche à la fois et si splendide, ce banquet royal, pourrait-on dire, à la magnificence duquel avait concouru le ciel et la terre; c'est alors qu'il créa celui qui était destiné à jouir de tous ces biens et à régner sur tout ce monde visible. La supériorité de cet être nouveau sur tous ceux qui l'avaient précédé, Dieu la manifeste en les mettant tous au service et sous l'autorité de ce dernier enfant de sa puissance.

Pour ne pas trop prolonger ce discours, contentons-nous de ce que nous venons de dire et renvoyons à demain ce qui regarde la formation d'un être si digne de fixer notre attention, doué d'une âme spirituelle et raisonnable, de l'homme en un mot. Laissez-moi vous adresser maintenant mon exhortation habituelle, soit pour graver de plus en plus la présente leçon dans votre mémoire, soit pour nous élever tous du spectacle des choses visibles à célébrer la gloire du Seigneur. S'il ne nous est pas donné de comprendre ou même d'entrevoir la raison d'être de toutes les créatures, bien loin d'ébranler notre foi, cela doit redoubler notre admiration et notre ferveur. Quand votre intelligence s'arrête, en quelque sorte épuisée dans son élan, reconnaissez alors plus que jamais la grandeur de votre Dieu par cela même qu'il peut accomplir des œuvres si supérieures à la portée de votre entendement. Voilà comment agit une âme droite, pure et sincère. Les gentils s'étaient égarés en suivant une voie contraire : voulant tout soumettre à leur propre raisonnement, ne considérant pas la faiblesse de leur nature, ils laissaient leur imagination se perdre à des hauteurs inaccessibles pour eux; et c'est ainsi qu'ils tombaient au-dessous d'eux-mêmes en prétendant s'élever au-dessus. En effet, honorés du privilége de la raison, marqués de cette sorte de royauté par la main même du Créateur, investis par là même d'une dignité qui les distinguait de toutes les créatures visibles, ils tombèrent dans un tel excès de dégradation intellectuelle qu'ils en vinrent à se prosterner devant les chiens, les singes, les crocodiles et des animaux plus vils encore. Et que dis-je, des animaux? Beaucoup d'entre eux poussaient la démence encore plus loin et se ravalèrent jusqu'à rendre les honneurs divins à des végétaux sans en excepter les plus méprisables. C'est de l'homme avili de la sorte que le Prophète disait : « Il a été comparé aux bêtes de somme privées de raison, et il leur est devenu semblable. » *Psalm.* XLVIII, 21. Oui, cet être dont la raison était l'apanage exclusif et que la sagesse avait enrichi de ses dons, s'est mis au rang des brutes, ou même plus bas. Les brutes, en agissant comme telles, ne méritent aucun châtiment; tandis que l'être raisonnable, en descendant à leur niveau, subira de justes peines pour avoir payé d'une telle ingratitude un si noble bienfait. De là vient aussi que les idolâtres divinisèrent la pierre et le bois, transformèrent en dieux la matière insensible; une fois qu'ils se furent écartés du droit chemin, ils roulèrent dans le précipice et ne s'arrêtèrent qu'au fond de l'abîme du mal.

Folle des Gentils en adorant des animaux et des créatures insensibles.

7. Pour nous, ne désespérons pas du salut de ceux qui participent à ces erreurs; secourons-les plutôt dans la mesure de nos forces et ne dé-

daignons pas de leur parler avec autant de zèle que de patience : montrons-leur ce qu'il y a de déraisonnable dans leurs idées, ce qu'il y a de funeste dans leur conduite ; ne perdons jamais, je le répète, l'espoir de les sauver. Pourquoi ne finiraient-ils pas avec le temps par écouter notre parole, si notre vie surtout ne donne aucune prise à leur critique? En voyant que plusieurs de nos frères, quoique portant le nom glorieux de chrétiens, se livrent comme eux à la rapine, sont les jouets des mêmes passions, de la cupidité et de l'envie, de la gourmandise et de la luxure, tendent des piéges, ourdissent des ruses, commettent toutes les mauvaises actions, la plupart n'écoutent plus nos discours, ne voient plus dans notre religion qu'une duperie et nous confondent tous dans les mêmes accusations. Quels supplices ne méritent donc pas, je vous le demande, ceux dont la conduite autorise de tels jugements! Non seulement ils entassent sur leur propre tête des feux inextinguibles, mais encore ils sont la cause que les autres persévèrent dans l'erreur et ferment leurs oreilles aux leçons de la vertu; non-seulement ils font retomber le blâme et la réprobation sur les âmes vertueuses, mais, chose bien plus terrible que tout le reste, ils font blasphémer le nom du Seigneur. Voyez-vous combien fatale est l'iniquité? Voyez-vous à quelles peines se dévouent les hommes qui s'en font les esclaves? Et qui pourrait assez déplorer leur sort, s'ils doivent expier, avec leur propre perte, celle des malheureux qu'ils ont scandalisés, le déshonneur qu'ils font rejaillir sur les justes, les outrages qu'ils provoquent envers Dieu?

Exhortation morale.

Réfléchissons bien à ces vérités et travaillons avec zèle à notre salut; n'oublions jamais que, selon le caractère de notre vie, nous éprouverons les effets de la justice ou de la miséricorde divine. Agissons en tout de manière à conserver notre conscience pure, à ménager par nos exemples le retour des âmes égarées, à rendre inattaquable la réputation de nos frères, et par-dessus tout à glorifier notre souverain Seigneur, en méritant de plus en plus les soins de sa providence paternelle. Plus, en effet, profiteront les témoins de notre conduite et mieux ils rendront gloire à Dieu, plus nous recevrons abondamment les secours de sa grâce. Quoi de plus heureux qu'un homme qui vit de telle sorte qu'en le voyant on soit saisi d'admiration et forcé de s'écrier : Gloire à vous, ô Dieu! Quelle famille que celle des chrétiens! Quelle sublime philosophie brille dans leur conduite! Comme ils méprisent les choses du temps présent! Comme tout n'est pour eux qu'ombre et rêve! Détachés de tous les biens visibles, les dédaignant tous au passage comme des voyageurs qui traversent une terre étrangère, avec quelle incessante ardeur ils soupirent après le départ de cette vie! — Quelle récompense de semblables exclamations n'attireront-elles pas, je vous le demande encore, sur ceux qui les auront provoquées? Dieu ne leur en donnera-t-il pas l'avant-goût sur la terre? Mais, ce qui doit surtout nous étonner et nous ravir, c'est que les infidèles auxquels nous avons inspiré de semblables pensées ne tarderont pas à quitter leurs aberrations pour revenir à la vérité. La sécurité dont on jouit ici-bas en donnant de tels exemples, on la comprend sans peine. Sachant donc qu'il nous sera tenu compte du bien et du mal que nous aurons faits à notre prochain, dirigeons notre vie de telle façon que non-seulement elle suffise pour nous, mais qu'elle soit encore une école de vertu pour les autres. C'est ainsi que nous obtiendrons de Dieu les magnifiques dons de sa grâce en ce monde, et dans l'autre les dons plus magnifiques encore de sa générosité, par l'amour et la miséricorde de son Fils unique, à qui soient gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

« Et Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les troupeaux et les bêtes de la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur cette même terre. »

1. A l'œuvre encore aujourd'hui, et, soutenu par la vive attention que vous nous avez donnée hier, développons devant votre charité le texte qu'on vient de lire, non cependant sans vous

avoir auparavant exhortés à redoubler de zèle et d'ardeur pour la divine parole, à garder précieusement dans votre mémoire ce que nous vous avons déjà dit, afin que nos labeurs ne soient pas vains et stériles. Le but de nos efforts est de vous bien faire comprendre le sens et la force du texte sacré, non-seulement pour votre propre avantage, mais encore pour que vous puissiez en instruire le prochain et vous édifier ainsi les uns aux autres, selon le conseil du bienheureux Paul. Si vous croissez dans le Seigneur, si vous manifestez quelque progrès dans la doctrine spirituelle, vous comblez notre âme de joie. Voilà tout notre bonheur, voilà notre grande fête. « Quel est donc notre espoir, notre joie, la couronne dont nous sommes fier? dit l'Apôtre. N'est-ce pas vous » et votre accroissement dans les choses de Dieu? I *Thessal.*, II, 19. Il n'est pas de maître qui, voyant ses disciples conserver avec soin le souvenir de ses premières leçons et le prouver par leurs actes ne donne les suivantes avec plus de courage et de satisfaction. Il en est ainsi de nous : votre attention toujours plus grande, votre sainte avidité, l'impatience avec laquelle votre âme vole au devant de nos discours, redoublent notre zèle et rendent plus abondante la source de nos enseignements. En effet, plus cette source spirituelle répand ses flots sur vous, plus elle augmente en nous de puissance; car nous n'avons en vue que votre édification, nous ne parlons que pour le bien de vos âmes. Il n'en est pas ici comme dans les transactions matérielles. Celui qui donne de l'argent à son voisin diminue d'autant la quantité qu'il possède; ce que l'autre gagne, évidemment lui-même le perd. Il en est tout autrement ici : nos richesses augmentent, notre trésor spirituel s'accumule, quand nous répandons à flots la doctrine sainte sur des âmes disposées à la recevoir.

Puis donc que c'est là pour nous la source d'abondantes richesses et pour vous un aliment spirituel dont vous êtes insatiables, voyons ce que le bienheureux Moïse nous enseigne aujourd'hui dans le texte déjà cité, ou plutôt l'Esprit saint, qui nous parle par la bouche de ce prophète. « Et Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Ne passons pas légèrement sur ces paroles, mes bien-aimés; examinons-les en détail, descendons dans le fond, et tâchons de découvrir le vaste sens qu'elles renferment dans leur brièveté. Elles sont peu nombreuses, mais elles recèlent un riche trésor : impossible qu'une âme attentive et vigilante s'arrête à la superficie. Ceux qui cherchent des trésors matériels ne se contentent pas de remuer le sol à la surface, et ne limitent pas leurs désirs à ce qui n'exige aucun effort; ils pénètrent et fouillent dans les plus obscures profondeurs de la terre; puis ils consacrent leurs soins et leur habileté à séparer l'or de tout mélange, bien que leurs fatigues et leurs sueurs n'obtiennent souvent que de légers résultats. Nous ne sommes pas menacés ici d'une telle déception; le travail est bien moindre, inappréciable en est le fruit. Voilà quelle est la nature, ne nous lassons pas de le remarquer, des choses spirituelles.

2. Ne nous montrons pas moins zélés que ne le sont ceux qui poursuivent la fortune, cherchons avec une égale ardeur ce trésor spirituel caché sous les paroles de notre texte; fixons d'abord nos regards sur ce qu'elles ont de frappant et d'étrange; examinons après cela d'où vient que le prophète, je veux dire l'amour divin dont il est inspiré, varie de la sorte ses expressions. Les voici de nouveau : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Naguère, quand il s'agissait de créer le ciel et la terre, nous l'avons entendu parler ainsi : « Que la lumière soit; » et puis : « Que le firmament soit au milieu des eaux; » et puis encore : « Que les eaux se réunissent en un lieu déterminé, et que l'aride paraisse... Qu'il y ait des luminaires... Que les eaux produisent des reptiles ayant une âme vivante. » Vous avez vu toute la création se dérouler en cinq jours par la vertu d'une parole ou d'un ordre. Voyez maintenant comme les paroles s'accumulent. Il ne dit pas : Que l'homme soit. Que dit-il donc ? « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Quelles paroles étonnantes ! Quel ordre nouveau ! Quelle est donc la créature qui va paraître pour que le Créateur ait besoin de se consulter et de déli-

bérer ainsi ? N'en soyez pas surpris, mon bien-aimé. L'homme l'emporte en dignité sur tous les êtres visibles; c'est pour lui que tous ont été faits, le ciel, la terre, la mer, le soleil, la lune, les étoiles, les reptiles, les animaux domestiques, tous les animaux sans exception. Et pourquoi, me direz-vous, a-t-il été créé le dernier, étant le plus digne de tous? — A bon droit, vous répondrai-je. De même que, lorsqu'un roi doit entrer dans une ville, il se fait précéder de ses gardes et de ses autres serviteurs, afin que son palais soit prêt à le recevoir; de même, avant d'introduire dans le monde celui qui devait en être le chef et le roi, le Seigneur avait orné comme il convenait cette royale demeure; et c'est alors seulement qu'il fait paraître celui qui doit y commander, manifestant ainsi par ses actes mêmes de quel honneur il environne cet être.

Pourquoi l'homme a été créé le dernier.

Interrogeons ici le juif, et demandons-lui de nous dire à qui le Créateur adresse ces mots : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » C'est Moïse qui les a écrits, et ce peuple fait profession de croire à Moïse, mais sans y croire en réalité, selon le témoignage même du Christ : « Si vous croyiez à Moïse, vous croiriez également en moi. » *Joan.*, v, 46. Ils n'ont que la lettre et nous avons l'esprit. A qui s'adresse donc le Seigneur en disant : « Faisons l'homme? » Avec qui tient-il conseil? Ce n'est pas certes qu'il ait besoin de conseil et de délibération, loin de nous cette pensée; en parlant de la sorte, il a voulu seulement nous faire comprendre à quel point il honorait l'homme qu'il allait créer. Mais que répondent ceux dont un voile épais couvre l'intelligence, et qui ne veulent rien voir de ce qui est renfermé dans ce texte? — Cela s'adresse, disent-ils, à un Ange ou à un Archange. — O folie! ô profonde imprudence! Est-il donc conforme à la raison, ô homme, qu'un ange entre en délibération avec Dieu, la créature avec le Créateur? Non, il n'appartient pas aux anges de prendre part au conseil; ils y assistent, ils en exécutent les arrêts. Et pour que vous le sachiez bien, écoutez la grande voie d'Isaïe, disant des purs esprits qui peuplent les cieux : « J'ai vu les chérubins debout à la droite de Dieu, ainsi que les séraphins, et ils se couvraient la face et les pieds de leurs ailes. » *Isa.*, vi, 2. Ce qu'ils faisaient évidemment, parce qu'ils ne pouvaient soutenir le rayonnant éclat de la majesté divine; ils étaient là dans la crainte et le tremblement. Les créatures n'ont pas d'autre privilége que de se tenir devant le Seigneur.

3. Mais ces hommes, ne comprenant rien de ce qui est écrit, s'en vont redisant au hasard tout ce qui s'offre à leur pensée. Après avoir repoussé leurs folles inventions, il importe d'enseigner aux enfants de l'Eglise le vrai sens du texte sacré. Quel est donc, encore une fois, celui auquel s'adresse cette parole : « Faisons l'homme? » Et quel autre serait-ce que cet Ange du grand conseil, cet admirable Conseiller, le Puissant, le Prince de la paix, le Père du siècle futur, le Fils unique de Dieu, qui possède la même substance que le Père, par qui tout a été fait? C'est à celui-là qu'il est dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Là, l'Ecriture fait aux sectateurs d'Arius une mortelle blessure. Ce n'est pas un ordre que nous entendons; Dieu ne dit pas : Fais, comme s'il parlait à un serviteur, inférieur à lui par la substance; sa parole manifeste une complète égalité : « Faisons. » L'identité de substance est encore pleinement affirmée par ce qui suit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Mais voilà que d'autres hérétiques se présentent ici, et s'emparent de ces derniers mots pour attaquer les enseignements de l'Eglise. « A notre image, » a dit le Créateur; et là-dessus ils prétendent donner à Dieu une forme humaine. C'est le comble de la folie de réduire à cette forme déterminée celui qui n'a pas de forme ni d'espèce et qui n'est sujet à aucun changement, de donner des membres et des traits extérieurs à l'être essentiellement incorporel. Que pourrait-on comparer à cette démence? Non-seulement ils ne retirent aucun enseignement utile des écritures inspirées de Dieu; mais de plus ils y trouvent une occasion de ruine pour leur âme. Tels ceux dont le corps est atteint de certaines infirmités, tels ceux dont les yeux sont faibles et malades. De

même, en effet, que ces derniers supportent avec peine la lumière du soleil à cause de la faiblesse de leurs yeux, de même aussi que les malades repoussent les aliments les plus sains; de même ces hommes dont nous parlons, spirituellement malades, n'ayant plus dans son intégrité la vue de l'intelligence, ne peuvent pas contempler la lumière de la vérité.

Acquittons-nous de notre devoir envers eux, tendons-leur une main secourable, adressons-leur la parole avec la plus grande aménité. C'est le devoir que le bienheureux Paul nous impose: « Il faut instruire avec douceur ceux qui nous contredisent, dans l'espoir que Dieu touchera leur âme et qu'ils pourront reconnaître un jour la vérité et revenir à la sobriété en se dérobant aux filets du diable, qui les tient captifs et les mène à son gré. » II *Tim.*, II, 25. Vous le voyez, c'est nous dire d'une manière assez formelle qu'ils sont comme subjugués par l'ivresse; car ils nous sont représentés comme remontant à la surface après avoir sombré; de plus ils sont captifs, et captifs du diable, dont nous voyons en quelque sorte les filets qui les enveloppent. C'est pour cela qu'il faut tant de douceur et de patience quand on veut les arracher à leur captivité, les dégager de ces mailles funestes. Disons-leur donc: Revenez un peu à vous-mêmes, ouvrez les yeux à la véritable lumière, reconnaissez le vrai sens du texte sacré. Il ne se contente pas de dire: « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance; » il développe cette pensée, il détermine le sens de ce mot image. Que dit-il pour cela? « Et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les reptiles qui rampent sur la terre. » C'est donc dans le sens de puissance qu'il faut entendre ce mot, et non dans un autre; c'est pour en faire le roi de toutes les choses de la terre que le Seigneur a créé l'homme, rien sur la terre n'est supérieur à lui, tout a été placé sous sa dépendance.

4. Si, quoique le texte s'explique lui-même avec tant de clarté, nos adversaires soutiennent encore que l'image représente ici la forme, nous leur dirons: Ce n'est pas à l'homme seul, c'est à la femme aussi que Dieu ressemble, puisque la forme humaine leur est commune. Cela choque la raison; écoutez Paul disant: « La femme est la gloire de l'homme. » I *Corinth.*, XI, 7. L'homme a l'autorité, la femme doit obéir, comme Dieu l'avait dit à celle-ci dès le commencement: « Tu seras sous la dépendance de l'homme, c'est lui qui te commandera. » *Genes.*, III, 16. C'est donc sous le rapport de la puissance, et non de la forme, que l'homme a été fait à l'image de Dieu; il domine sur toute chose, et la femme lui doit l'obéissance. Voilà comment il faut interpréter la parole de Paul: « L'homme est l'image et la gloire de Dieu, la femme est l'image de l'homme. » S'il eût été question de la forme, l'Apôtre n'aurait pas établi cette distinction, puisque le type est le même, comme nous l'avons dit. Voyez-vous la pleine vérité? Aucun moyen de défense ne reste à ceux qui soutiennent gratuitement l'opinion contraire. Malgré leur obstination et leur impudence, ne nous départons pas cependant envers eux de notre douceur et de notre patience, « dans l'espoir que Dieu leur donnera la grâce de revenir à la connaissance de la vérité. » II *Tim.*, II, 25. Point de relâche donc, ne négligeons aucun moyen de persuasion pour les arracher, si c'est possible, aux illusions du démon. Opposons-leur de nouveau, si vous le voulez bien, le bienheureux Paul, parlant ainsi aux Athéniens: « Eloignons de nous la pensée que la divinité soit semblable à l'or, à l'argent, à la pierre, à un objet quelconque façonné ou inventé par l'homme. » *Act.*, XVII, 29. Avec quel soin ce sage instituteur coupe court à leurs fausses idées! Non-seulement il repousse toute comparaison entre une figure matérielle et Dieu; mais il déclare l'esprit humain entièrement incapable de rien inventer qui lui ressemble.

Ne cessez de leur présenter ces vérités, faites tout ce qui dépendra de vous, et ne désespérez pas de les voir se rendre et consentir enfin à recevoir la pure lumière. Puisque votre devoir est de chercher à les éclairer avec autant de douceur que de bienveillance, vous-mêmes, je vous en prie, instruisez-vous avec zèle des dogmes sacrés, n'en détruisez pas la suite et l'harmonie. C'est ainsi que vous pourrez discuter utilement avec les Juifs et leur démontrer que les paroles

citées ne s'adressent pas aux puissances chargées d'exécuter les ordres divins, mais bien au Fils unique de Dieu; vous pourrez de la même manière prouver aux sectateurs d'Arius que la dignité du Fils est la même que celle du Père; quant à ceux qui donnent une forme humaine à Dieu, présentez-leur avec assurance les paroles du bienheureux Paul, et, par les enseignements de l'Eglise, arrachez les pernicieuses opinions qui pullulent à l'instar de l'ivraie, faisant en sorte qu'à la place soit vigoureusement implantée la pure et saine doctrine. Je veux et je demande que vous preniez tous rang parmi les docteurs : ne vous contentez pas d'être les simples auditeurs de nos instructions, transmettez-les aux autres, soyez vous aussi des pêcheurs d'hommes et ramenez-les dans la voie de la vérité, selon les conseils de l'Apôtre : « Edifiez-vous réciproquement. » I *Thessal.*, v, 11. « Opérez votre salut avec crainte et tremblement. » *Philip.*, II, 12. Ainsi se multiplieront les enfants de l'Eglise, et vous-mêmes recevrez avec plus d'abondance le secours d'en haut, par suite de cette inépuisable sollicitude que vous déploierez en faveur de ceux qui sont avec vous les membres d'un même corps.

5. Dieu ne veut pas que le chrétien se borne à s'occuper de lui-même; il veut de plus qu'il édifie les autres, non-seulement par l'enseignement, mais encore par l'exemple et le caractère de sa vie. Rien n'entraîne dans le chemin de la vérité comme une conduite irréprochable; on ne considère pas tant ce que nous disons, que ce que nous faisons. Voulez-vous avoir la certitude qu'il en est ainsi, songez que nous aurions beau développer mille fois en paroles la plus belle philosophie, disserter admirablement sur l'oubli des injures; si, quand l'occasion se présente, nos actes démentent nos leçons, celles-ci seront à coup sûr moins utiles que ceux-là ne seront nuisibles; mais, si nous avons donné l'enseignement des actions avant comme après celui de la parole, nous serons jugés dignes de foi, on acceptera des conseils ainsi corroborés par la conduite; de là cette béatitude prononcée par le Christ : « Heureux celui qui d'abord aura pratiqué et puis enseigné. » *Matth.*, v, 19. Ne perdez donc jamais de vue qu'il fait passer l'action avant la doctrine. Souvent la première suffit et n'a pas besoin du concours de la seconde pour instruire ceux qui nous voient; la voix de l'exemple est toujours la plus éclatante. Voilà donc ce que nous devons constamment observer, voilà l'ordre que nous avons à suivre, si nous ne voulons pas entendre nous aussi de la bouche de Paul : « Toi qui enseignes le prochain, tu ne t'enseignes pas toi-même ? » *Rom.*, II, 21. Voulons-nous engager efficacement quelqu'un à s'acquitter d'un devoir, ayons soin de l'accomplir nous-mêmes : nous aurons par-là beaucoup plus de confiance dans nos exhortations; que notre zèle se concentre surtout dans le salut de l'âme, dans les moyens à prendre pour dompter les appétits de la chair, pour pratiquer le jeûne véritable, celui qui consiste à s'abstenir du mal. En effet, l'abstinence des viandes a pour but de mettre un frein à l'exubérance du corps et de nous rendre le cheval docile. Le chrétien qui jeûne doit avant tout réprimer la colère, se former à la douceur et à la modération, avoir un cœur contrit, éloigner les mauvais désirs, avoir sans cesse devant ses propres yeux l'œil qui ne sommeille point et le tribunal qui ne connaît pas l'injustice, se montrer supérieur aux biens temporels et généreux dans l'aumône, chasser enfin de son âme tout ce qui pourrait nuire au prochain. Voilà le jeûne véritable, comme le dit Isaïe parlant de la part de Dieu. « Le jeûne qui m'est agréable, dit le Seigneur, ne consiste pas à tourner le cou comme un cercle, à se revêtir d'un sac, à se couvrir de cendres; non, vous n'appellerez pas cela un jeûne qui puisse m'être offert, dit le Seigneur. » *Isa.*, LVIII, 5. Quel est donc le vrai jeûne, ô saint prophète ? « Rompez les liens des contrats injustes et violents, faites part de votre pain au pauvre, recueillez dans votre maison l'indigent sans asile... Si vous le faites, poursuit-il, vous verrez alors éclater votre lumière dès le matin, et vous jouirez aussitôt d'une force inaltérable. » *Ibid.*, 6-8.

6. Vous avez compris, n'est-ce pas, mon bien-aimé, quel est le vrai jeûne ? Voilà celui qu'il faut pratiquer; ne faisons pas, comme la plupart, consister uniquement le jeûne à demeurer jus-

qu'au soir sans prendre de nourriture. Ce n'est pas ce qu'on exige de nous; en nous abstenant de nourriture, nous devons nous abstenir aussi de toute chose préjudiciable, et de plus nous consacrer avec ardeur aux œuvres spirituelles. Voulez-vous jeûner réellement, soyez humble, ami de la paix, plein de douceur et de déférence, n'ayez que du mépris pour les distinctions de la vie présente. Comme on a négligé le soin de son âme, il faut maintenant négliger le soin de la vaine gloire, rechercher l'estime de Celui qui sonde les reins et les cœurs, à l'exclusion de tout autre, répandre incessamment devant Dieu l'expression de ses devoirs et l'aveu de ses fautes, et, dans la mesure de son pouvoir, se faire un auxiliaire de l'aumône. Ce dernier devoir est celui dont l'accomplissement sert le mieux pour effacer tous nos péchés et nous arracher aux feux de la géhenne, pourvu que nous le remplissions avec une grande générosité d'âme, et non pour obtenir l'approbation des hommes. Et que dis-je, l'approbation des hommes ? Si nous sommes bien inspirés, par cela seul que c'est une chose bonne en elle-même et qu'elle vient au secours de nos semblables, nous l'accomplirons avec empressement, et non en vue de la récompense que le Seigneur nous a promise. Mais, comme il nous est si difficile d'atteindre à quelque chose de sublime, que l'espérance au moins nous excite à la générosité; excluons toujours la vaine opinion des hommes, de peur qu'après nous être privés de nos biens, nous ne soyons encore privés de la récompense. Cela ne s'applique pas seulement à l'exercice de l'aumône; c'est un principe de conduite pour toute œuvre de l'ordre spirituel : rien ne doit être fait pour obtenir la gloire humaine; rien ne nous serait d'aucune utilité, ni jeûne, ni prière, ni don, rien en un mot, du moment où nous ne le ferions pas uniquement pour Celui qui voit à découvert les choses les plus secrètes et jusqu'aux plus intimes pensées de notre âme. Si vous attendez de lui le prix de vos labeurs et de vos sacrifices, pourquoi, mon bien-aimé, voulez-vous être loué par vos semblables? Loué, que dis-je? Vous serez un objet d'envie beaucoup plus que de louanges. Que d'esprits disposés à tourner en mal nos meilleures actions! D'où vient donc, je vous le demande, que vous attachiez tant d'importance à des jugements aussi pervertis? Pensez toujours à cet œil qui ne se ferme jamais, auquel n'échappe aucune de vos actions; à sa lumière dirigeons notre vie avec autant de zèle et de soin que si nous devions d'un instant à l'autre rendre compte de nos paroles, de nos œuvres et de nos pensées elles-mêmes. Gardons-nous d'exposer notre salut.

Rien n'est comparable à la vertu, mon bien-aimé : c'est elle qui nous préserve des flammes éternelles réservées aux pécheurs, qui nous ouvre l'entrée du royaume céleste, et qui même ici bas nous élève au-dessus de tous nos ennemis, déjouant les artifices et les piéges non-seulement des hommes, mais encore des démons, sans en excepter leur chef notre ennemi capital, sur lequel elle nous fait remporter la victoire. Ainsi donc que pourrait-on comparer à ce qui nous fait triompher de toutes les embûches des hommes et des démons? Or la vertu, c'est le mépris de toutes les choses de la terre, l'incessante pensée des biens à venir, la ferme persuasion que ceux du temps présent ne sont qu'une ombre, un rêve; moins que cela, si c'est possible. La vertu, c'est d'être insensible à tous les événements de cette vie comme un cadavre peut l'être, d'avoir l'impassibilité de la mort en face de tout ce qui nuit à l'âme, de vivre uniquement et d'agir dans les choses spirituelles, selon cette parole de Paul : « Je vis, mais non ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. » *Galat.*, II, 20. Et nous aussi, mes bien-aimés, agissons en tout comme ayant revêtu le Christ, et ne contristons jamais l'Esprit saint. Quand nous sommes donc troublés par la concupiscence ou des passions désordonnées, telles que la colère, la haine, la jalousie, songeons à celui qui réside en nous, et repoussons bien loin toutes les impressions de ce genre. Soyons pleins de respect pour la divine grâce qui nous a été donnée avec tant d'abondance, imposons un frein à tous les appétits de la chair; et de la sorte, après avoir légitimement combattu durant le cours de cette vie si rapide et si fragile, nous aurons droit aux splendides couronnes de l'immortalité dans ce jour inévi-

table, objet de terreur pour les méchants et d'espérance pour les amis de la vertu. Puissions-nous mériter ces biens ineffables par la miséricorde et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, empire, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

De ce qui suit ces paroles : « Faisons l'homme à notre image. » Contre ceux qui disent : Pourquoi les bêtes sauvages ont-elles été faites? Quel bien résulte-t-il de leur création? — C'est encore là une preuve éclatante de l'honneur fait à l'homme et de l'ineffable amour de Dieu pour lui.

1. Les agriculteurs diligents, quand ils ont sous la main une terre grasse et profonde, l'ensemencent d'abord largement, et puis ils l'examinent chaque jour avec une attention infatigable, pour s'assurer que rien ne puisse compromettre la moisson et rendre inutiles leurs travaux. C'est ainsi que nous-mêmes, en voyant votre insatiable désir des biens spirituels et votre ardent amour pour la parole sainte, nous offrons également chaque jour à votre âme quelques traits puisés dans les divines Ecritures, et nous vous signalons tout ce qui pourrait nuire au développement de cette semence spirituelle, dans le but de vous faire éviter les piéges qui vous sont tendus et de vous mettre en garde contre ceux qui s'efforcent de détruire en vous la céleste doctrine, en substituant leurs vains raisonnements aux enseignements de l'Eglise. A vous de conserver avec un soin religieux les vérités que vous avez entendues et de les graver d'une manière ineffaçable dans votre mémoire, pour que vous recueilliez avec plus de fruit celles qui vont suivre. Si nous ne pénétrons pas dans les profondeurs du texte sacré et si vous n'y donnez pas toute l'attention dont vous êtes capables dans ce temps consacré par le jeûne, maintenant que nos membres sont mieux disposés à traverser les flots, que l'œil de notre âme est plus subtil n'étant pas obscurci par les plaisirs des sens, que notre souffle est plus puissant et plus libre, quand est-ce que nous pourrons nous acquitter de ce devoir? Serait-ce dans les délices, dans les plaisirs de la table, et dans les maux que ces plaisirs enfantent? Voyez-vous par hasard ceux qui vont à la recherche des pierres précieuses cachées au fond de la mer, s'asseoir tranquillement sur le rivage et compter les flots? S'ils veulent arriver à leur but, ne plongent-ils pas dans l'abîme, n'en fouillent-ils pas les profondeurs, pour ainsi dire, afin d'obtenir l'objet de leurs désirs? Et cependant, de quelle si grande utilité sont pour notre vie ces pierres qu'on cherche avec tant d'ardeur? Plût à Dieu qu'elles ne nous fussent pas préjudiciables et funestes! Dieu sait de combien de maux sont la source, l'amour effrené des richesses et la manie furieuse de tels objets? N'importe, malgré tout ce qu'ils causent de pertes et de désordres, on n'en est pas moins ardent à les chercher, on ne supporte dans cette recherche ni un danger ni une fatigue de moins. Quand il s'agit des trésors renfermés dans les divines Ecritures, de ces diamants spirituels d'un prix inestimable, on ne court aucun danger, la peine n'est pas grande, et le gain est immense, pourvu que nous fassions avec zèle ce qui dépend de nous. La grâce est là toujours prête, ne demandant que des cœurs disposés à la recevoir avec abondance. Tel se montre notre souverain Seigneur : il se plaît à triompher de la demande par la magnificence.

2. Ne l'ignorant pas, mes bien-aimés, purifiez d'abord vos pensées de tous les soucis du siècle, puis donnez un libre accès et faites un accueil joyeux dans votre intelligence aux dons de l'Esprit saint; comme cette terre grasse et fertile dont nous avons parlé, multipliez en vous la divine semence, et produisez, l'un cent, l'autre soixante ou trente pour un. Pendant les jours qui viennent de s'écouler, vous avez admiré la profonde sagesse du créateur de ce monde visible, vous avez vu comment il a tout produit avec une seule parole, par la simple expression de sa volonté. Que telle chose soit, a-t-il dit; et soudain tous les êtres ont été, et il a suffi d'un mot pour leur donner l'existence; car ce mot sortait de la bouche de Dieu. Vous n'avez pas

oublié les pensées que nous avons alors émises pour confondre ceux qui prétendent que tout vient d'une matière primordiale, et qui ne craignent pas d'opposer les folles visions de leur esprit aux enseignements de l'Eglise. Vous savez dans quel but le Seigneur a créé un ciel immédiatement parfait, une terre d'abord informe. Nous en avons donné deux raisons : la première, c'est qu'il voulait nous manifester sa puissance dans la création de l'élément supérieur, et nous bien prouver que l'imperfection de l'autre ne tient nullement à un défaut de puissance; la seconde, c'est que la terre étant notre mère commune et notre nourrice, la source de tous les biens dont nous jouissons et le dernier asile où nous devons retourner, notre patrie et notre tombeau, il ne fallait pas qu'elle nous apparût, à raison même des services que nous en retirons, comme quelque chose de trop grand et de supérieur à ce qu'elle est en réalité. Voilà pourquoi Dieu nous la montre informe, il veut nous apprendre ainsi que tous les biens énumérés, nous devons les attribuer, non à la nature même de la terre, mais à la vertu de la parole de Dieu. Vous avez encore vu la séparation qu'il établit entre les eaux par le moyen de ce firmament visible qui parut aussi sur son ordre; vous avez vu de plus les eaux et la terre se peupler d'animaux doués d'une âme vivante.

Ce n'est pas sans cause et sans utilité que je ferai passer de nouveau sous vos yeux cet imposant spectacle : d'une part, il restera mieux gravé dans l'intelligence de ceux qui m'ont entendu; de l'autre, ceux qui n'étaient pas alors présents en auront au moins une idée suffisante et n'auront pas tant à souffrir de leur absence. Un bon père réserve toujours pour ses enfants absents quelque chose du repas de famille, afin qu'à leur retour ils aient une consolation en recevant leur part. Et nous aussi, plein de sollicitude pour tous ceux qui se réunissent à notre voix, comme pour nos propres membres, et mettant notre gloire à vous voir progresser dans le bien, nous désirons que vous arriviez tous à la perfection, que vous soyez consommés dans la vertu pour la gloire de Dieu, l'honneur de l'Eglise et le nôtre. J'irai donc, si cela ne doit pas vous être à charge, jusqu'à rappeler en peu de mots à votre charité ce que je vous disais hier. Vous avez remarqué la différence qui existe entre la formation de l'homme et celle des autres créatures; vous savez de quelle distinction fut l'objet notre premier père; comment le récit même de sa création nous révèle, par des expressions et des figures appropriées à nos grossières idées, la dignité dont il allait être investi : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Nous vous avons dit que le mot image représente ici, non la sublimité de la nature, mais la similitude du pouvoir; qu'il ne faut pas y voir l'identité de forme, mais une communication d'autorité. C'est pour cela que le Créateur ajoute : « Et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les bêtes sauvages et les reptiles de la terre. »

Réfutation des Gentils.

3. Voilà que les gentils prennent de là occasion de s'élever contre nous et de nous dire : Cette parole est évidemment démentie par les faits; car nous ne dominons pas sur les bêtes féroces, comme Dieu l'a promis; nous subissons plutôt leur empire. — Erreur, ce sont eux qui se trompent. Dès que l'homme paraît, les bêtes prennent la fuite. Si parfois elles nous causent quelque mal, soit parce qu'elles sont poussées par la faim, soit pour repousser nos attaques, c'est notre faute à nous, et nullement parce qu'elles exercent sur nous un empire. Quand des brigands viennent nous attaquer, si nous ne perdons pas courage, si nous les repoussons à main armée, nous ne reconnaissons certes pas en eux un pouvoir quelconque, nous veillons simplement à notre salut. Mais revenons à notre texte et poursuivons. « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » L'image répond donc à l'idée de pouvoir, et la ressemblance à l'idée de vertu : c'est nous apprendre que nous devons, autant qu'il est possible à la nature humaine, devenir semblables à Dieu, par la mansuétude, par la modération, par la pratique de toutes les vertus, en un mot. C'est encore là ce que le Christ nous enseigne : « Soyez semblables à votre Père, qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 45. De même que sur cette vaste terre il y a des animaux dociles et des animaux rebelles et dange-

reux ; de même dans l'immense étendue de notre âme, il y a des pensées sans raison qui rappellent les instincts de la bête, comme il y en a de sauvages et de féroces. Il faut les dompter, il faut les soumettre au joug de la raison. — Et comment pourra-t-on, m'objecterez-vous, réduire à l'obéissance les pensées rebelles ? — Que dites-vous, ô homme? Quoi ! nous domptons les lions, nous assouplissons leur naturel farouche; et vous doutez de pouvoir changer en douceur l'emportement de vos pensées? Les bêtes sont féroces par nature, il faut en quelque sorte les arracher à leur nature pour les rendre douces; vous, au contraire, vous êtes doux par nature, et vous sortez de cette nature quand vous devenez féroce. Vous pouvez donc, encore une fois, ôter aux bêtes ce qui leur est naturel, leur donner ce qui est en opposition avec leur nature, et vous ne sauriez pas conserver ce que la nature vous a donné? De quel châtiment ne seriez-vous pas digne? Chose qui mérite plus d'attention et qui frappe davantage, la nature des lions présente une autre difficulté: ils n'ont pas la raison en partage, et cependant nous en voyons qu'on mène tranquillement à travers l'agora; il est même des officines où l'on récompense à prix d'argent l'art et l'habileté d'un homme qui a su apprivoiser une bête sauvage. Et votre âme possède, avec le privilége de la raison, la crainte de Dieu, mille secours de toute sorte : cessez donc d'invoquer les prétextes et les subterfuges. Evidemment vous n'avez qu'à vouloir, et vous serez calme, doux et juste. « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. »

L'on voit des lions traverser tranquillement la place publique.

4. Mais rentrons dans la question, dont nous nous écartions encore. Ce qui a été dit montre donc que l'homme eut dès le commencement un pouvoir complet sur les bêtes. « Qu'ils dominent sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les animaux sauvages et les reptiles de la terre.» Que ces animaux nous soient maintenant un sujet de terreur, que nous ayons à les craindre, que nous ayons été dépouillés de notre autorité, je ne dis pas le contraire; mais cela n'accuse nullement de faux la promesse divine. Il n'en était pas de même au commencement; c'étaient les bêtes qui craignaient et tremblaient, et qui respectaient leur maître. Lorsque la confiance nous a manqué par le contre-coup de la révolte, la couronne a glissé sur notre front. Que tous les animaux aient été primitivement soumis à l'homme, l'Ecriture vous le dit d'une manière formelle : « Et Dieu amena les animaux et tous les êtres privés de raison en présence d'Adam, pour que celui-ci vît comment il les nommerait. » *Genes.*, II, 19. Or, en voyant venir à lui toutes les bêtes, il ne recula pas; il agit plutôt comme un maître qui donne un nom à ses serviteurs. C'est ainsi qu'il les nomma toutes; « et chaque nom prononcé par Adam est le vrai nom de chacune. » Voilà le signe évident de l'autorité. C'est pour montrer à l'homme sa place dans la création, que Dieu lui confia le soin de donner un nom aux animaux. C'en est assez pour établir d'une manière incontestable que les bêtes sauvages n'inspiraient à l'homme aucune terreur. Nous pouvons en donner une preuve qui n'est pas inférieure à celle-là, qui même est plus décisive. Quelle est cette preuve ? L'entretien de la femme avec le serpent. En effet, si les bêtes avaient effrayé l'homme, en apercevant le serpent, la femme ne serait pas restée là, elle n'aurait pas écouté ses conseils, elle ne lui aurait pas parlé avec sécurité; saisie de crainte à son aspect, elle aurait soudain pris la fuite. Mais voilà qu'elle s'entretient avec lui sans éprouver aucune frayeur; ce sentiment n'existait donc pas encore.

Pourquoi les animaux féroces ne sont point soumis à l'homme.

C'est quand le péché fut entré dans le monde, que l'homme fut dépouillé de sa puissance et de sa dignité. Ce que nous voyons se produire entre les serviteurs d'une même maison, où les plus fidèles à leur devoir sont un objet de terreur pour les autres, et ceux qui sont en faute redoutent même l'œil de leurs égaux, se produisit alors par rapport à l'homme : tant qu'il conserva intacte sa confiance envers Dieu, les animaux le craignirent et le respectèrent; mais, aussitôt qu'il fut tombé, c'est lui qui craignit les derniers des êtres. Si vous n'admettez pas notre raisonnement, c'est à vous à nous démontrer que l'homme, avant sa chute, a redouté les animaux. Cela ne vous est pas possible. Du reste, si la frayeur suivit le péché, il faut reconnaître en-

core là une preuve éclatante de l'amour de Dieu pour les hommes. Supposez un instant qu'après avoir transgressé la loi divine, l'homme eût gardé tous ses priviléges, difficilement il se serait relevé de sa chute. Si l'obéissance et la désobéissance ont droit aux mêmes honneurs, les coupables demeureront dans l'iniquité, ils ne seront nullement disposés à s'éloigner de leurs désordres. Les terreurs et les supplices dont ils sont maintenant environnés, ne les ramènent pas toujours à de meilleurs sentiments; que seraient-ils devenus dans le cas où leurs péchés n'auraient attiré sur eux aucune peine? C'est donc dans sa prévoyance et sa sollicitude pour nous que Dieu nous a retiré notre puissance.

5. Oui, mon bien-aimé, reconnaissez dans cette circonstance l'ineffable miséricorde du Seigneur: Adam méconnaît entièrement son précepte, foule aux pieds toute sa loi, et la bonté divine triomphant de notre perversité ne détruit pas entièrement l'honneur dont elle nous a revêtus, ne nous enlève pas toutes les prérogatives de notre royauté; elle n'a soustrait à notre dépendance que les animaux les moins utiles à notre vie; quant à ceux qui nous rendent des services nécessaires ou réellement utiles, elle les a maintenus dans le même état de sujétion et d'obéissance. Elle nous a donc laissé nos troupeaux de bœufs pour que la charrue ne reste pas inactive, pour que la terre ne soit pas sans culture et dès lors sans moisson; elle nous a laissé les bêtes de traits ou de somme, pour nous aider à transporter toute espèce de fardeaux; elle nous a laissé nos troupeaux de brebis, pour que nous eussions de quoi nous vêtir, et beaucoup d'autres animaux de diverses espèces, pouvant servir à nos besoins divers. En châtiant la révolte de l'homme, le Seigneur avait dit: «Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.» *Gen.*, III, 19. Mais, pour que cette sueur et la fatigue qui la causait ne nous fussent pas intolérables, il en a diminué les incommodités et le poids en nous donnant un grand nombre d'animaux pour auxiliaires: il s'est conduit envers nous comme un maître plein de prudence et de bonté, qui fait soigner les blessures du serviteur auquel il vient d'infliger un châtiment légitime; il avait condamné le pécheur, et puis il allége sa condamnation; il nous avait condamnés à de rudes labeurs, à des sueurs perpétuelles, et la majeure partie de la peine retombera sur une foule d'animaux privés de raison. Ainsi donc, soit qu'il nous honore, soit qu'il nous humilie, alors même qu'il nous abaisse jusqu'à nous faire trembler devant les bêtes, en toute chose enfin, si nous savons les considérer sous le jour véritable, il s'offre constamment à nous plein de sagesse, de prévoyance et de bonté.

Exhortation morale.

Que tout nous soit une occasion, par conséquent, de lui rendre grâces, de lui témoigner notre reconnaissance pour tant de bienfaits. Il ne nous impose pas un devoir trop onéreux ou trop pénible; ce qu'il veut, c'est que nous sachions reconnaître et proclamer les faveurs que nous devons à sa munificence. Ce n'est pas qu'il ait besoin de semblables témoignages, lui qui n'a besoin de rien; c'est pour que nous apprenions de la sorte à nous concilier l'amour de l'Auteur de tous les biens, pour que nous ne tombions pas dans l'ingratitude, pour que nous tâchions de payer ses généreux bienfaits et sa tendre sollicitude par nos progrès incessants dans la vertu. En agissant de la sorte, nous provoquons de plus en plus les expansions de son amour. Je vous en conjure donc, ne nous laissons pas aller à la négligence, que chacun de nous suppute en lui-même et à chaque heure, autant qu'il le pourra, non-seulement les bienfaits communs, mais encore les grâces particulières et personnelles, non-seulement les bienfaits que tous reconnaissent et voient à découvert, mais encore ceux qui sont spéciaux et qui demeurent cachés au grand nombre; nous serons ainsi continuellement excités à rendre au Seigneur de ferventes actions de grâces. Voilà le plus grand des sacrifices, l'oblation la plus parfaite, la preuve et la cause en même temps de notre confiance. Et que dirai-je de plus? Celui qui médite sans relâche sur de telles pensées, qui reconnaît sincèrement sa position et l'infinie, l'incompréhensible bonté de Dieu, qui ne tient pas compte de ce que méritent nos péchés, mais bien de ce qu'exige sa miséricorde dans la direction de notre vie, celui-là s'abaissera dans sa propre estime, ne s'opiniâtrera pas dans ses ju-

gements, n'aura ni faste ni arrogance, saura se conduire avec modération, mépriser les distinctions du temps présent, se rire de toutes les choses visibles, s'attacher uniquement aux biens futurs, à cette vie qui ne connaît ni fin ni limites. Oui, celui dont l'âme est ainsi disposée offre à Dieu un sacrifice véritable et parfait, selon cette parole du Prophète royal : « Le sacrifice agréable à Dieu, c'est une âme brisée de douleur; Dieu ne dédaignera pas un cœur contrit et humilié. » *Psalm.* L, 19. Les serviteurs capables d'avoir des sentiments élevés, ce n'est pas tant la réprimande ou la peine qui les corrige, que la vue des bienfaits reçus et la disproportion qui existe entre le châtiment et la prévarication.

6. Brisons donc toutes nos idées opiniâtres, humilions notre esprit, je vous en conjure, maintenant surtout que le jeûne nous fournit de si puissants secours dans cette lutte contre nous-mêmes. En nous mettant dans de telles dispositions, nous pouvons offrir au Seigneur de pures et saintes prières; en avouant ainsi nos péchés, nous obtiendrons la grâce d'en haut avec une merveilleuse abondance. Voulez-vous comprendre de plus en plus combien de telles âmes lui sont précieuses, écoutez-le s'en expliquer lui-même : « Vers qui tournerai-je les yeux, si ce n'est vers celui qui est humble, plein de douceur, et qui tremble à ma parole? » *Isa.*, LXVI, 2. Voilà pourquoi le Christ disait également : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez la paix de vos âmes. » *Matth.*, XI, 29. Celui qui s'humilie réellement, ne se laissera pas emporter à la colère, ne s'irritera pas contre le prochain; son âme est calme et sans cesse occupée à s'étudier elle-même. Or, que peut-on concevoir de plus heureux qu'une âme de ce caractère? On peut dire qu'elle est toujours assise dans le port, à l'abri de toute tempête, jouissant de la sécurité de ses propres pensées. C'est ce que le Christ disait : « Et vous aurez la paix de vos âmes. » Si celui qui s'est rendu maître de ses passions jouit d'une paix profonde, le lâche, par contre, le paresseux, qui ne sait pas les soumettre au joug du devoir, est sujet à des secousses perpétuelles, la guerre est dans sa maison, il se trouble sans que personne ne soit là pour le menacer, il subit une horrible tempête : les flots s'amoncellent, en effet, au souffle impétueux des esprits pervers, et le navire venant à sombrer par une inexpérience du pilote, lui-même est submergé. C'est pour cela que la sobriété et la vigilance nous sont tant recommandées et que nous devons déployer une infatigable sollicitude, un zèle incessant pour le salut de notre âme. Il faut qu'un chrétien soit toujours en lutte contre les appétits de la chair, qu'il ait toujours présentes à la pensée les lois établies par le souverain Maître de l'univers; il doit se faire de ces lois un mur de défense et n'user que dans de justes limites de l'admirable patience du Seigneur; qu'il se garde bien d'attendre à la dernière extrémité pour s'humilier en sa présence. Craignons d'avoir à nous appliquer cette parole: « Quand il les exterminait, c'est alors qu'ils revenaient à lui. » *Psalm.* LXXVII, 34.

Ayant en ce moment le jeûne pour auxiliaire, hâtons-nous tous, mes bien-aimés, de recourir à la confession de nos fautes, éloignons-nous de toute iniquité, exerçons-nous à la pratique de toutes les vertus. C'est la leçon du bienheureux prophète David : « Détourne-toi du mal, et fais le bien. » *Psalm.* XXXVI, 27. Si nous donnons une telle direction à notre vie, si nous ajoutons l'abstinence des vices à celle des aliments, nous sentirons, nous aussi, grandir notre confiance, nous aurons une plus large part à l'amour de Dieu pour l'homme, soit dans le temps présent, soit dans ce jour terrible où sa justice éclatera. Nous serons en cela soutenus par la prière et l'intercession des plus fidèles serviteurs de Dieu, mais surtout par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

Exhortation à ceux qui rougissent de se rendre après le repas aux réunions du soir dans l'Eglise. — Sur ce qui suit ces paroles : « Faisons l'homme a notre image et à notre ressemblance. » — Sur ce verset du texte sacré : « Et Dieu fit l'homme, il le fit à l'image de Dieu; il les créa des deux sexes. »

1. Moins nombreuse est notre assemblée, moins vaste le théâtre de ceux qui sont accourus. Pourquoi cela, et quelle en est la raison? Peut-être quelques-uns ont-ils rougi de passer immédiatement du repas matériel à cette table spirituelle; si c'est là le motif de leur absence, qu'ils écoutent ce qu'un sage a dit : « Il est une confusion qui produit le péché; il est une confusion pleine de gloire et de grâce. » *Eccli.*, IV, 25. Non, il n'y a pas de honte à quitter la table dressée pour le corps afin de venir à celle qui est préparée pour l'âme. Les choses spirituelles n'ont pas toutes un temps déterminé, comme les choses humaines. La parole sainte s'accommode de chaque heure du jour. Et que dis-je, de chaque heure du jour ? La nuit elle-même n'est nullement un obstacle aux divins enseignements. De là ce que Paul écrivait à Timothée : « Insistez à temps et à contre-temps; employez les reproches, les réprimandes et les prières. » II *Tim.*, IV, 2. Ecoutez encore ce que rapporte le bienheureux Luc : « Devant le lendemain partir pour Troade, Paul leur adressait la parole, et prolongeait son discours jusqu'au milieu de la nuit. » *Act.*, XX, 7. L'heure avancée fut-elle un obstacle, dites-moi, empêcha-t-elle la continuation de l'enseignement commencé ? Un auditeur, plein de zèle, viendrait-il de prendre son repas, est assurément digne d'assister à cet entretien spirituel; s'il est au contraire nonchalant et paresseux, serait-il à jeun, il n'en retirera aucun avantage. Si je le dis, ce n'est pas pour porter atteinte à l'intégrité du jeûne; loin de moi cette pensée; ceux qui la respectent ont ma pleine approbation et mes éloges. Je veux seulement vous montrer ainsi que les grâces spirituelles exigent surtout la sobriété de l'âme, qu'il ne faut pas s'y porter par habitude. Ce qu'il y a de honteux, ce n'est pas de venir entendre la doctrine sainte après avoir pris son repas, c'est de s'y présenter avec une âme indifférente, avec des passions indomptées, sans avoir réprimé l'aiguillon de la chair. Ce n'est pas un mal de prendre de la nourriture, loin de là; le mal consiste dans la gourmandise, dans des excès que la raison condamne et qui nuisent à la santé. Il en est des aliments comme du vin. Le boire avec modération n'est pas une chose blâmable; on est à blâmer seulement quand on s'adonne à l'ivresse, quand l'intempérance altère le jugement.

Non, mon bien-aimé, personne de sage ne pourra vous blâmer si votre faiblesse corporelle ne vous permet pas d'arriver au soir sans manger. Nous avons un Maître plein de mansuétude et de bonté, qui n'exige rien de nous au-dessus de nos forces. Ce qu'il exige, ce n'est pas précisément le jeûne, la privation de tout aliment matériel; c'est plutôt que, rejetant loin de nous les sollicitudes du siècle, nous consacrions tous nos loisirs aux choses spirituelles. Si nous menions une vie dont la sobriété de l'esprit serait le principe et le mobile, si nous donnions à la spiritualité tout le temps dont nous avons à disposer, ne prenant d'aliments que ce qui nous est nécessaire pour soutenir nos forces et nous appliquant constamment aux bonnes œuvres, nous n'aurions plus besoin d'emprunter le secours du jeûne. Mais, comme la nature humaine tombe facilement dans l'apathie, se complaît dans l'inaction et les délices, le Seigneur, dans sa paternelle bonté, nous a donné le jeûne pour remédier à nos maladies, pour nous arracher à la mollesse, pour nous dégager des soucis du temps et transporter notre activité sur les choses éternelles. S'il en est donc quelques-uns ici que leur faiblesse corporelle empêcherait d'y demeurer à jeun, je les exhorte à prévenir les effets de cette faiblesse, et puis à montrer d'autant plus d'ardeur pour l'audition de la parole évangélique, au lieu de s'en priver.

2. Il est d'autres voies bien supérieures à celle du jeûne, oui, certes, il est d'autres voies capables de nous conduire à Dieu avec plus de confiance et de sécurité. Quand on est forcé de man- *Il y a plusieurs voies capables de nous conduire à Dieu.*



ger, quand on ne peut pas garder le jeûne, il reste à faire l'aumône avec plus d'abondance, à prier avec plus de ferveur, à recueillir avec plus de zèle les divins enseignements; car la faiblesse corporelle n'empêche rien de tout cela. On peut y suppléer encore en se réconciliant avec ses ennemis, en chassant de son âme toute pensée de haine. Celui qui se comporte ainsi, a vraiment accompli le devoir du jeûne, du jeûne que le Seigneur exige de nous de préférence à tout autre. S'il veut que nous ajoutions à cela une certaine privation de nourriture, c'est pour que nous mettions un frein aux exigences de la chair, et que nous en fassions un instrument docile pour accomplir les préceptes divins. Si nous abusons de nos infirmités physiques pour nous refuser à nous-mêmes les précieux secours que nous trouverions dans le jeûne, et pour nous laisser de plus en plus aller à l'apathie, nous sommes à notre insu nos mortels ennemis. En effet, si le jeûne, sans le concours des œuvres énumérées, ne nous est pas utile, ce sera bien pire encore si nous les négligeons alors que nous sommes dans l'impossibilité d'employer le remède du jeûne. Ces principes, une fois posés, je vous conjure, vous à qui votre santé permet les pénitences corporelles, de les pratiquer généreusement, de faire chaque jour de nouveaux progrès dans ces louables et pieux exercices. « Plus l'homme extérieur qui vit en nous se détériore, plus se renouvelle l'homme intérieur. » II *Corinth.*, IV, 16. Le jeûne déprime le corps, calme et dompte les passions, tandis qu'il épure l'âme, en lui donnant plus de vigueur et d'élan. Pour tous ceux de vos frères que leurs infirmités dispensent du jeûne, dites-leur bien de ne pas abandonner pour cela ce banquet spirituel, rappelez-leur nos paroles, faites-leur comprendre que ce n'est pas une nourriture raisonnable et modérée, mais plutôt une coupable négligence qui rend indigne de nos instructives réunions. Employez auprès d'eux le langage de l'Apôtre : « Celui qui mange, mange pour Dieu, et celui qui ne mange pas, veut encore lui plaire et le glorifie. » *Rom.*, XIV, 6.

Ainsi donc, celui qui jeûne rend grâces au Seigneur de ce qu'il lui a donné la force de supporter une telle privation; et celui qui prend ses repas ordinaires, rend aussi grâces au Seigneur de ce que cela ne saurait nuire à son âme, dont il peut encore opérer le salut, pourvu qu'il le veuille. La divine bonté nous a préparé plus de voies que nous ne pourrions le dire, pour nous amener à la possession de la pleine confiance; il suffit de vouloir, je le répète. Qu'il me suffise d'avoir parlé ainsi par rapport aux absents, dans le but de leur ôter tout prétexte de honte, en leur prouvant que la honte n'est point là. Non, ce n'est pas le manger qui doit nous faire rougir, mais bien toute action mauvaise. C'est dans le péché que consiste la grande ignominie; quand nous en sommes coupables, non-seulement nous devons rougir, mais encore devons-nous nous cacher et nous lamenter comme de malheureux naufragés; et cependant il ne faut pas même alors perdre courage, il faut recourir promptement à la confession et à la pénitence. Voilà le Maître que nous avons : il ne nous demande rien après que nous avons commis le péché, quand nous avons été déçus par notre propre négligence, si ce n'est de confesser nos égarements, de nous arrêter dans cette voie funeste et de ne plus retomber dans les mêmes fautes. Ne rougissons donc pas, je vous le répète, d'avoir pris la nourriture proportionnée à nos besoins; car le Seigneur a voulu que nous eussions un corps qui ne pouvait pas subsister d'une autre manière, auquel de tels aliments sont une nécessité, pourvu que nous ne dépassions pas ce que cette nécessité commande; la mesure est ici la condition essentielle de la santé comme du bien-être. Ne voyez-vous pas chaque jour les tables somptueuses et d'où la modération est exclue, produire des maladies sans nombre? D'où viennent les douleurs qui enchaînent les pieds ou qui alourdissent la tête? D'où les humeurs viciées et surabondantes? D'où tant d'autres infirmités? N'est-ce pas de l'intempérance, et particulièrement des excès dans la boisson? De même qu'un navire qui se remplit d'une telle quantité d'eau qu'on ne saurait l'épuiser, ne tarde pas à sombrer, de même un homme qui dépasse les bornes dans le boire et le manger, s'enfonce bientôt dans l'abîme, fait sombrer sa raison, si bien qu'il n'est plus qu'un ca-

davre vivant, capable trop souvent encore de faire le mal, mais n'étant pas plus apte au bien que les morts eux-mêmes.

3. Je vous en conjure donc, à l'exemple du bienheureux Paul, « ne flattez pas votre chair, de peur de la livrer à la concupiscence; » *Rom.*, XIII, 14; ne vous proposez que d'alimenter votre vie et de pourvoir avec plus de courage aux exercices spirituels. Redites toutes ces choses à vos frères, persuadez-leur de ne jamais s'éloigner du banquet de la parole divine; bien qu'ils aient pris leur repas, qu'ils viennent avec empressement, afin que cette nourriture spirituelle leur donne la force de repousser les assauts du démon. Pour moi, je ne dois pas oublier de dresser constamment devant vous la même table, ne serait-ce que pour récompenser votre charité du zèle qu'elle montre à venir nous entendre, et pour remplir les engagements que nous avons contractés. Vous vous rappelez sans nul doute, vous savez parfaitement qu'après avoir entamé la création de l'homme, je fus dans l'impossibilité de terminer cet important sujet, le temps m'ayant manqué pour le développer d'une manière convenable, et que je complétai mon discours en vous parlant du genre d'utilité que nous pouvons trouver dans les bêtes sauvages, en vous signalant la désobéissance de l'homme comme la cause de sa déchéance de l'empire qu'il avait auparavant sur elles. Je veux donc aujourd'hui payer le reste de ma dette et ne vous congédier qu'après m'être complétement acquitté. Pour que vous puissiez mieux comprendre la suite de ce discours, il importe de vous rappeler à quel point nous nous sommes arrêtés; c'est de là que nous partirons pour expliquer le reste.

Où nous sommes-nous donc arrêtés? Après avoir commenté ces paroles : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance; qu'il domine sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel; » car notre entretien s'était alors suffisamment prolongé, et devant nous se présentait comme un océan de pensées nouvelles; impossible donc d'aller plus loin, il fallut pour le moment renoncer à poursuivre. Nécessité, par conséquent, de relire à votre charité la suite de ce texte, afin que vous puissiez mieux saisir ce que nous allons vous dire. La divine Ecriture ajoute aussitôt : « Et Dieu fit l'homme, il le fit à l'image de Dieu; il les créa des deux sexes. Puis Dieu les bénit en disant : Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et gouvernez-la; régnez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur toutes les bêtes de la terre entière, sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. » *Genes.*, I, 27-28. Ces paroles sont bien courtes; mais sous ces courtes paroles se cache un bien riche trésor. Guidé par l'Esprit saint le bienheureux prophète se dispose à nous révéler d'admirables secrets. Après avoir dit : « Faisons l'homme..., » l'Artisan de l'univers s'applique en quelque sorte à nous montrer par son langage même, quelle est la dignité dont il entend revêtir l'être qu'il va former; il nous en instruit avant de procéder à son œuvre, et nous voyons déjà la grandeur du pouvoir qu'il doit donner à l'homme. A peine donc a-t-il dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance,» qu'il poursuit: « Et qu'ils dominent sur les poissons de la mer. » Voyez-vous comme le trésor caché se révèle dès l'origine. Eclairé des lumières de l'Esprit de Dieu, le prophète voit les choses qui n'existent pas encore comme si elles étaient déjà réalisées. Pourquoi, je vous le demande, après avoir dit : « Faisons l'homme, » dit-il maintenant : « Pour qu'ils dominent? » Il y a là une pensée mystérieuse qui nous est manifestée. Quels sont ceux qui domineront? Il est évident qu'une telle expression annonce la création de la femme. Tout est motivé, tout a sa raison d'être, vous le voyez de nouveau, dans les divines Ecritures; la moindre parole renferme de vastes et fécondes pensées.

4. Ne vous étonnez pas de ce langage, mon bien-aimé. Telle est la coutume de tous les prophètes; tous parlent des choses futures comme les ayant actuellement sous les yeux. Apercevant, en effet, des yeux de l'âme ce qui ne doit s'accomplir que bien des années après, ils le retracent comme si c'était une réalité présente. Voulez-vous en avoir une preuve manifeste, écoutez le bienheureux David prophétisant la croix du Christ à la distance de plusieurs siècles, et

s'écriant : « Ils ont transpercé mes mains et mes pieds; » puis encore : « Ils se sont partagé mes vêtements. » *Psalm.* XXI, 17-19. Voyez-vous comme il aperçoit déjà dans le passé ce qui ne doit avoir lieu que dans un lointain avenir? C'est ainsi que Moïse fait pressentir la création de la femme par cette locution énigmatique : « Et qu'ils dominent sur les poissons de la mer. » Son langage se dépouille en avançant : « Et Dieu fit l'homme, il le fit à l'image de Dieu; il les créa des deux sexes. » Regardez le soin qu'il apporte à son enseignement; il affirme deux fois la même chose, pour mieux la graver dans l'esprit de ses auditeurs. Si telle n'avait pas été son intention, il lui eût suffi de dire : « Et Dieu fit l'homme; » mais il ajoute encore ici : « Il le fit à l'image de Dieu. » Par ce qui précède, il avait déterminé le sens du mot image; et c'est pour cela qu'il y revient : « Il le fit à l'image de Dieu. » Et, pour ne laisser aucune excuse, quelqu'imprudente qu'elle soit, à ceux qui s'élèvent contre les enseignements de l'Eglise, un peu plus loin il insiste sur cette même vérité, qu'il s'est servi du mot image pour indiquer le pouvoir que l'homme doit exercer sur toutes les créatures. Pesez ses expressions : « Et Dieu fit l'homme, il le fit à l'image de Dieu; il les créa des deux sexes. » Ce qu'il avait insinué plus haut, il le dit ici d'une manière plus claire, mais non toutefois sans quelque obscurité; car il n'a pas encore parlé de la création et de l'origine de la femme. « Il les créa des deux sexes. » Vous le voyez, il raconte comme fait ce qui n'est pas fait encore. Telle est la puissance des yeux de l'esprit; on ne saurait les comparer aux yeux du corps, qui ne voient que les choses matérielles et présentes, tandis que les yeux de l'esprit voient les choses invisibles ou qui même n'existent pas encore. Aussi, dès qu'il a dit : « Il les créa des deux sexes, » le prophète continue comme si la bénédiction tombait en même temps sur l'homme et la femme : « Et Dieu les bénit en disant : Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre, et dominez-la, commandez aux poissons de la mer. » Quelle bénédiction éminente ! « Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre, » avait été dit même aux animaux privés de raison et jusqu'aux reptiles; mais, « dominez, commandez, » n'est dit qu'à l'homme et à la femme. Admirez la bonté du Seigneur : avant de créer la femme, il la fait participer à la puissance de l'homme et la relève par sa bénédiction. « Commandez, dit-il, aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, à toutes les bêtes de la terre, à tous les reptiles qui rampent sur la terre. »

5. Quel merveilleux pouvoir! Quelle dignité sublime! Comme toutes les choses créées sont placées sous la dépendance de l'homme! Après ces paroles, ne rabaissez jamais dans votre pensée cet être doué de raison; songez plutôt à l'honneur dont il est investi, à la bienveillance du Seigneur à son égard; admirez, encore une fois, l'immense amour de Dieu pour les hommes. « Et Dieu dit : Voilà que je vous ai donné toute plante capable de se reproduire et renfermant chacune des semences qui germent sur la terre; vous aurez pour aliment le fruit de tous les arbres, portant également en eux-mêmes la semence qui doit les reproduire. J'ai donné leur pâture à tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux du ciel, à tous les reptiles qui rampent sur la terre, à tout ce qui possède le souffle de la vie; toutes les plantes serviront à leur nourriture. Et il fut fait ainsi. » *Genes.*, I, 29-30. Observez toujours avec la même attention, mon bien-aimé, la clarté de ce langage et l'amour ineffable de Dieu; ne passez pas en courant sur de telles expressions, n'en perdez pas le fruit. « Et Dieu dit : Voilà que je vous ai donné toute herbe capable de se reproduire. » La parole s'adresse à deux, et la femme n'a pas déjà paru.

Voulez-vous avoir une idée plus juste encore de l'immense bonté du Seigneur, voyez sa tendre prévoyance et sa merveilleuse générosité, non-seulement à l'égard de l'homme et de la femme, laquelle n'existera que plus tard, mais aussi à l'égard des brutes elles-mêmes. Comme il a pourvu par un acte formel à la nourriture des hommes, il pourvoit de la même façon à celle des animaux. Ici se présente à vos yeux un autre abîme d'amour. Dieu ne se borne pas à pourvoir aux besoins des animaux domestiques qui servent à notre table ou nous secondent dans nos travaux; il n'oublie pas les bêtes sauvages;

quelle est l'intelligence qui pourrait atteindre à la hauteur de cette bonté? « Voilà pour votre nourriture, dit-il, et pour toutes les bêtes de la terre, tous les oiseaux du ciel, tous les reptiles qui rampent sur la terre, tout ce qui possède le souffle de la vie, je leur donne en pâture tout ce qui germe et fleurit. » La providence du Seigneur envers l'homme qu'il a créé, se manifeste ici dans toute sa puissance. Aussitôt après l'avoir formé et fait roi de l'univers, de peur qu'à la vue de tant d'animaux soumis à son empire, l'homme ne soit déconcerté par la crainte de ne pouvoir jamais suffire à nourrir tous ses sujets; avant même qu'il ait pu concevoir cette crainte, Dieu dans sa prévoyante bonté prévient tout ennui de ce genre en lui montrant que, sur son ordre, la terre va produire avec abondance tout ce qui doit servir à la subsistance des animaux privés de raison, aussi bien que de leur roi. C'est pour cela qu'après avoir pourvu à la nourriture de l'homme, il ajoute : « Pour toutes les bêtes de la terre, tous les oiseaux du ciel, tous les reptiles qui rampent sur la terre, tout ce qui possède le souffle de la vie, je leur donne en pâture tout ce qui germe et fleurit. Et il fut fait ainsi. » C'est dire que tous les ordres du Créateur sont immédiatement accomplis, que tout prend sa place dans l'ensemble des êtres; et de là ce qui suit : « Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et tout était parfaitement bon. »

6. Qui pourrait dignement louer le langage si précis des divines Ecritures? Avec un mot en quelque sorte : « Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, » elles confondent toutes les contradictions futures. « Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et tout était parfaitement bon. Il y eut un soir et un matin. Ce fut le sixième jour. » Comme il avait dit de chaque créature en particulier : « Et Dieu vit que cela était bon, » maintenant que l'œuvre est complète et que la création est couronnée par le sixième jour, par l'existence de celui qui doit faire servir à son bonheur la création universelle, il dit : « Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et tout était parfaitement bon. » Vous le voyez, d'un mot il embrasse toutes les créatures et leur donne sa pleine approbation. Remarquez le pléonasme : « Tout, tout ce qu'il avait fait. » Il en est de même dans la seconde partie de la phrase : l'auteur sacré ne se borne pas à dire que tout était bon; mais il dit que tout était parfaitement bon, d'une perfection irréprochable aux yeux de Dieu. Voilà donc que Dieu, qui du néant a fait passer toutes les choses à l'être, déclare parfaitement bon tout ce qu'il a créé; quel est l'homme, de quelque folie qu'il soit atteint, qui osera même ouvrir la bouche pour contredire cette affirmation divine? Comme, dans ce monde matériel, dans cette création visible, à côté de la lumière et du jour, se trouvent aussi les contraires, les ténèbres et la nuit; comme dans ce qui germe et vit sur la terre, il y a des plantes dangereuses en même temps que des plantes salutaires, des arbres stériles en même temps que des arbres qui donnent des fruits, des animaux sauvages et même féroces, en même temps que des animaux domestiques; comme, parmi les êtres que les eaux ont produits, à travers les poissons nagent aussi les grands cétacés et les autres monstres marins; comme la terre habitable n'est pas la seule et qu'au delà s'étendent les déserts; qu'après la plaine viennent les collines et les montagnes; comme, parmi les oiseaux tous ne servent pas à notre agrément et à notre nourriture, et qu'il en est de repoussants ou de dangereux, tels que les milans, les vautours et d'autres semblables; pour revenir encore sur la terre, comme elle est peuplée non-seulement d'animaux inoffensifs, mais aussi de serpents, de vipères, de dragons, de lions et de léopards; comme l'air, à son tour, produit les grêles et les neiges aussi bien que les pluies et les vents favorables; comme enfin, dans chaque règne de la création, à vouloir les parcourir tous en détail, on trouverait partout les choses jugées nuisibles à côté des choses utiles, l'Ecriture sainte arrête tout d'un coup l'audace de ceux qui calomnient les œuvres du Créateur, et coupe court de prime abord à toute question de ce genre : Pourquoi cela? A quoi bon ceci? ou bien à de semblables observations : Voilà qui est bien, voilà qui dépare le reste.

Lorsque la création universelle est terminée par l'œuvre du sixième jour, il est dit : « Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et tout était parfaite-

ment bon. » Que pourrait-on comparer à ce témoignage solennel que rend le suprême Artisan lui-même quand il déclare que tout ce qu'il a fait est bon et parfaitement bon? Si vous rencontrez donc quelqu'un qui, plein de confiance dans ses propres raisonnements, ose s'élever contre les divines Ecritures, détournez-vous de lui comme d'un insensé; mais non, ne vous en éloignez-pas, ayez plutôt pitié de son ignorance, et remettez sous ses yeux le texte sacré : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et tout était parfaitement bon. » Peut-être vous sera-t-il ainsi donné de mettre un frein à sa langue imprudente. Dans les œuvres accomplies par les hommes, quand nous voyons une chose approuvée par des juges compétents et supérieurs, nous n'osons pas nous inscrire en faux, nous nous rangeons à leur avis, nous préférons leur jugement au nôtre, à bien plus forte raison devons-nous agir de la même manière à l'égard de Dieu, l'auteur de toutes les choses visibles. Une fois donc que son sentiment nous est connu, nous n'avons plus qu'à faire taire nos vains raisonnements, à nous tenir en garde contre une téméraire curiosité; nous devons tenir pour indubitable que le Seigneur a tout fait avec sagesse et par amour pour nous, que rien n'existe au hasard et sans but. Si nous ignorons l'utilité de ses œuvres, ne l'attribuons qu'à la faiblesse de notre raison; quant à lui, soyons bien certains qu'il a constamment réalisé les vues profondes de son intelligence et de son amour.

7. « Il y eut, est-il encore dit, un soir et un matin; ce fut le sixième jour. » Or, la fin de ce sixième jour fut aussi celle de la création; et c'est pour cela que le Livre saint ajoute : « Ainsi furent terminés le ciel et la terre, avec tout ce qui en fait l'ornement. » *Genes.*, II, 1. Considérez comme tout est motivé, comme rien n'est superflu dans nos divines Ecritures. Après avoir rapporté la création des éléments qui comprennent tous les êtres, elles ne vont pas nous égarer dans des détails inutiles, et, quand elles ont dit : « Ainsi furent terminés le ciel et la terre, » elles ajoutent simplement : « Et tout ce qui en fait l'ornement; » ce qui embrasse dans un seul mot toutes les choses du ciel et de la terre. L'ornement de la terre, en effet, c'est tout ce qu'elle produit; la germination des plantes, l'abondance des fruits, la richesse des arbres et toutes les autres beautés dont le Créateur l'a revêtue; l'ornement du ciel, c'est le soleil, la lune, la diversité des étoiles, toutes les créatures intermédiaires. En terminant, l'Ecriture rappelle donc la création du ciel et de la terre, et résume ainsi par les deux principaux éléments la création universelle : « Et Dieu compléta le sixième jour les œuvres qu'il avait faites. » Elle insiste là-dessus, comme vous devez le remarquer; elle veut bien établir dans notre intelligence que la création de l'univers ne s'étend pas jusqu'au sixième jour. « Dieu compléta le sixième jour les œuvres qu'il avait faites, et le septième jour il se reposa de toutes ses œuvres. » Que signifie ce repos attribué au Seigneur dans ce passage? Voyez avec quelle condescendance l'Ecriture se conforme à notre manière de voir et de parler; nous n'aurions pu sans cela rien comprendre à son langage. « Et le septième jour Dieu se reposa, dit-elle, de toutes les œuvres qu'il avait faites. » C'est comme si elle disait : Il s'arrêta dans son action créatrice, il cessa de féconder le néant et de communiquer l'être. Il avait réalisé son plan, et celui qui devait faire servir le monde à son bonheur était maintenant créé. « Et Dieu bénit le septième jour et le sanctifia parce qu'en ce jour il s'était reposé de toutes les œuvres auxquelles il avait donné naissance. »

Le suprême Artisan ayant accompli tout ce qu'il avait voulu, et déployé le spectacle de la création, selon les inspirations de son amour, mit fin à son œuvre le sixième jour; comme il ne voulait rien produire de nouveau le septième, vu que toutes ses pensées étaient magnifiquement réalisées, pour que ce septième jour ne fût pas cependant sans quelque prérogative, ou ne parût pas inférieur aux autres pour n'avoir rien produit, le Créateur lui donna sa benédiction. « Et Dieu bénit le septième jour, et le sanctifia. » Quoi donc? est-ce que les autres jours n'étaient pas des jours bénis? Ils l'étaient sans nul doute; mais la bénédiction qui leur avait été donnée consistait uniquement dans les œuvres produites en chacun de ces jours. C'est pour cela

qu'il n'avait pas été parlé de bénédiction; Dieu ne bénit que le septième jour d'une manière formelle; « et il le sanctifia, » ajoute l'historien sacré. Que signifie cette parole : « Il le sanctifia? » Il le sépara, il le distingua. Du reste, le texte lui-même nous en indique la cause. « Il le sanctifia, dit-il, par la raison qu'en ce jour il s'était reposé de toutes les œuvres auxquelles il avait donné naissance. » Pour nous, c'est un enseignement que nous recevons d'une manière figurative dès l'origine même de l'univers : Dieu nous apprend par là que, dans le nombre des jours de la semaine, il en est un qui doit être mis à part et consacré aux soins des choses spirituelles. C'était encore là le but que le Seigneur se proposait quand, après avoir compris son œuvre totale dans l'espace de six jours, il avait béni et sanctifié le septième pour avoir été celui de son repos, le point d'arrêt de son action créatrice. Mais ici s'ouvre en moi comme un océan de pensées nouvelles; je ne veux pas les parcourir trop rapidement, de peur de les rendre inutiles; il importe que vous ne soyez pas privés de ces biens spirituels. Quelle est donc la question qui se présente? D'une part, l'Ecriture nous dit ici que Dieu se reposa de ses œuvres; de l'autre, le Christ parle ainsi dans l'Evangile : « Mon Père ne cesse pas d'opérer jusqu'à ce moment, et je fais de même. » *Joan.*, v, 17. Est-ce que vous ne voyez pas là une contradiction dans les termes? Loin de nous cependant une telle pensée; aucune contradiction n'existe dans nos divines Ecritures : en nous disant que Dieu se reposa de ses œuvres, elles nous apprennent simplement qu'il cessa le septième jour de produire de nouveaux êtres, de les appeler du néant à l'existence; et lorsque le Christ nous dit : « Mon Père ne cesse d'opérer jusqu'à ce moment, et je fais de même, » il parle de l'action incessante de sa providence; il appelle opération la conservation de ses œuvres, le soin qu'il en prend, la continuelle sollicitude dont le monde est pour lui l'objet. S'il n'en était pas ainsi, si la main de Dieu ne soutenait et ne dirigeait pas, soit l'ensemble des choses visibles, soit les destinées du genre humain, comment le monde subsisterait-il? Qu'on examine en détail, avec une intelligence droite et sincère, ce que le Créateur de l'univers fait chaque jour en notre faveur, et l'on y découvrira un abîme de miséricorde. Quelle est la parole, quelle est la pensée qui pourra jamais atteindre à de telles profondeurs d'amour? Il ne cesse de se manifester pour l'homme, en faisant lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et tomber la pluie sur les justes comme sur les injustes, sans compter les autres bienfaits dont il nous comble.

Peut-être mon discours vous paraîtra-t-il avoir dépassé les bornes; mais ce n'est pas sans motif et sans utilité que je l'ai prolongé de la sorte, c'est pour que les absents apprennent de vous quel préjudice ils se portent quand ils se privent de cet aliment spirituel à cause de leur nourriture corporelle. Du reste, pour qu'ils en souffrent moins, traitez-les avec une bienveillance fraternelle en leur rapportant ce que nous avons dit; c'est là le témoignage d'une véritable charité. Si l'on regarde comme une preuve éclatante de cette vertu une semblable conduite lorsqu'il s'agit des aliments corporels, des secours matériels qu'on donne à ses frères, combien plus cette conduite est-elle louable quand elle a lieu dans les choses spirituelles? N'oubliez pas en outre que c'est à nous surtout qu'en revient l'avantage. En effet, celui qui s'efforce d'instruire son prochain, se fait beaucoup plus de bien à lui-même qu'il n'en fait aux autres; il se prépare une double récompense, puisqu'il accroît ainsi celle que Dieu lui destinait, et qu'en instruisant son frère il ravive en lui-même le souvenir des enseignements qu'il a reçus.

8. Songez à ce bien que vous pouvez acquérir, et ne vous montrez pas avares envers vos frères; donnez-nous la consolation de leur parler par votre bouche, et puis dégagez-les même de cette obligation qu'ils contractent à votre égard; amenez-les au pied de cette chaire en leur persuadant que la nourriture du corps n'empêche nullement celle de l'âme, et que toute heure est favorable à nos entretiens spirituels. Avec une telle conviction il nous sera facile, dans l'intérieur même de nos maisons, soit avant, soit après nos repas, de prendre les divines Ecritures et d'y puiser les plus précieux secours, en donnant à notre âme l'aliment qui lui convient.

Exhortation morale.

De même que le corps a besoin de sa nourriture matérielle, de même l'âme a besoin de cette réfection quotidienne et conforme à sa nature, afin de pouvoir résister avec plus de force aux révoltes de la chair, à cette guerre incessante qui nous est livrée, et dont l'effet serait de réduire notre âme en servitude si le relâchement s'emparait un instant de notre volonté. Aussi le prophète David proclame-t-il heureux celui qui médite nuit et jour la loi du Seigneur; et Moïse, faisant l'éducation du peuple juif, s'écrie : « Lorsque vous aurez mangé et bu, lorsque vous serez rassasié, souvenez-vous du Seigneur votre Dieu. » *Deut.*, VIII, 10. Vous le voyez, c'est alors surtout, c'est après avoir pris la nourriture corporelle, qu'il importe de recourir à l'aliment spirituel, de peur que l'âme appesantie et somnolente ne soit assaillie par son ennemi mortel, ne donne accès aux machinations du diable, qui ne laisse passer aucun moment sans tenter de lui donner la mort. Plus haut, le même prophète avait dit : « Quand vous êtes étendus sur votre couche, et quand vous la quittez, souvenez-vous du Seigneur votre Dieu. » *Ibid.*, VI, 7.

Vous ne pouvez pas en douter, un tel souvenir ne doit jamais sortir de notre âme, il doit être toujours gravé dans notre conscience; il faut que nous soyons toujours sous les armes, prêts à repousser tous les assauts, constamment sobres et vigilants, n'ignorant pas à quelles fureurs nous sommes en butte; si nous voulons être en état de déjouer toutes les attaques et de tenir à distance notre ennemi, ne négligeons pas l'aliment divin qui nous rend invincibles. Voilà notre salut, voilà nos véritables richesses, voilà notre sécurité. Si nous sommes fidèles à nous prémunir ainsi chaque jour et par la lecture des saints livres, et par l'audition de la parole sacrée, et par de pieux entretiens, nous serons à l'abri de toute défaite, nous repousserons victorieusement les manœuvres du démon, nous ferons la conquête du royaume des cieux, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

Qu'il faut attacher le plus haut prix à la vertu et marcher sur les traces des saints, qui lui sont toujours demeurés fidèles, quoiqu'étant de la même nature que nous. Notre négligence à cet égard serait sans excuse.

1. Je sais combien étaient sérieuses et graves les considérations que j'ai fait peser sur votre esprit pendant les jours qui viennent de s'écouler; je veux donc aujourd'hui vous présenter un enseignement plus facile. De même, en effet, que le corps, affaibli par le jeûne, demande un moment de répit, afin de pouvoir ensuite revenir aux mêmes combats avec une ardeur nouvelle; de même votre âme a besoin de relâche et de repos. Il ne faut pas que le ressort soit toujours tendu ni toujours détendu; ces deux états doivent se succéder dans une juste mesure, si bien que l'âme conserve sans cesse son énergie et que l'impétuosité de la chair soit sans cesse domptée. Comme l'application continuelle au travail engendrerait l'affaissement ou le dégoût, une continuelle inaction engendre la torpeur et la paresse. C'est un principe qui se vérifie par rapport à l'âme aussi bien que par rapport au corps. Voilà pourquoi la mesure est partout une si belle chose. Le Dieu de l'univers nous l'enseigne lui-même dans les œuvres qu'il a faites pour le maintien de notre existence. Voulez-vous en avoir la preuve, portons notre attention sur le jour et la nuit, sur la lumière et les ténèbres. Lorsque le Créateur sépara le jour et la nuit, destinant l'un au travail de l'homme, l'autre à son repos, il leur assigna des limites qui devaient être pour nous tous un grand bienfait. Que la lumière nous ait été donnée pour éclairer nos travaux, écoutez David le disant en ces termes : « L'homme sortira pour aller à son labeur et le continuer jusqu'au soir. » *Psalm.* CIII, 23. Oui, jusqu'au soir; car alors la lumière se retire, et les ténèbres survenant à sa place, plongent bientôt l'homme dans le sommeil, comme une tendre nourrice endort son enfant, donnent à son corps fatigué le repos dont il a besoin, détendent tous ses sens et délassent ses

organes affaissés par le travail en leur donnant une vigueur nouvelle. Quand la mesure de la nuit est remplie, la lumière revient, les excite de nouveau et les dispose par degrés à recevoir avec bonheur les rayons éclatants du soleil; l'homme remet la main à ses travaux accoutumés comme si une nouvelle vie pleine de jeunesse et d'ardeur circulait dans ses veines. Un bienfait analogue résulte pour nous du changement des saisons. A l'hiver succède le printemps, l'été cède la place à l'automne, pour que cette succession de temps, ce changement de température procure un délassement à nos corps, qu'un froid excessif et prolongé paralyserait en les congelant, et qu'une chaleur trop grande dissoudrait par une voie contraire. C'est pour ménager la transition que la divine Providence a placé l'automne avant l'hiver et le printemps avant l'été.

Quand on veut bien réfléchir sur toutes ces choses, on trouve que tout a un but et une raison d'être, qu'il n'y a rien d'inutile ou de déplacé dans le monde. C'est un principe qu'on peut étendre sans craindre de se tromper à ce qui germe sur la terre. La terre ne produit pas tout en même temps; chaque saison n'est pas propice à la culture des champs ou pour les mêmes cultures; en vertu de la sagesse que Dieu lui a donnée, l'agriculteur sait en quel temps il doit ensemencer la terre, planter les arbres, enfoncer dans le sol les jeunes tiges de la vigne, aiguiser les faulx pour la moisson, tailler la vigne et faire la vendange, dépouiller l'olivier de ses fruits. Vous pouvez encore admirer à ce propos une sagesse analogue. Le pilote sait à quel moment il doit s'éloigner du rivage et quitter le port pour traverser les mers; c'est dans les hommes de mer surtout qu'on voit briller ce rayon supérieur dont la sagesse divine a doté la nature humaine; ceux qui voyagent sur la terre, parcourant des chemins publics, n'en connaissent pas aussi bien les détours que les matelots connaissent leur route sur le vaste sein des eaux. Voilà pourquoi l'Ecriture exalte en ces mots l'infinie sagesse de Dieu : « Elle nous trace une voie sur la mer, un sentier connu parmi les eaux tumultueuses. » *Sap.*, XIV, 3. Quel est le raisonnement humain qui peut s'élever jusque-là ? Cette même observation s'appliquerait encore aux aliments qui nous sont destinés. Aux différentes époques de l'année, à chaque changement de saison, le Seigneur nous donne des aliments divers; car la terre, obéissant aux ordres du Créateur, varie ses dons comme une excellente nourrice.

2. Mais, pour ne pas trop m'étendre sur ce sujet, je laisse à votre prudence le soin de faire toutes les autres applications. « Fournissez une occasion au sage, est-il écrit, et il fera de nouveaux progrès dans la sagesse. » *Prov.*, IX, 9. Ce que nous disons, en effet, n'est pas vrai seulement de la nourriture des hommes, mais l'est aussi de celle des animaux. Cherchez dans beaucoup d'autres directions, si vous le voulez, et vous reconnaîtrez partout la sagesse ineffable et l'immense bonté de l'Artisan suprême; toutes les créatures portent l'empreinte des attributs divins. Nous la trouvons jusque dans l'institution de cette sainte quarantaine. De même que sur les chemins publics on rencontre de distance en distance des stations et des hôtelleries, où les voyageurs fatigués peuvent s'arrêter et se délasser de leurs fatigues, pour reprendre et continuer leur voyage; de même que la mer offre des anses et des ports où les nautonniers, après avoir longtemps lutté contre les vents et les vagues, trouvent un instant de repos, afin de pouvoir ensuite poursuivre leur navigation; de même ceux qui sont entrés dans cette carrière du jeûne quadragésimal ont ces deux jours dans la semaine qui leur servent comme de station et d'hôtellerie, d'anse et de port : le Seigneur leur a ménagé ces points de relâche dans le but de rendre la vigueur à leur corps affaibli et la ferveur à leur âme, si bien qu'après ces deux jours ils reprennent avec une sainte alacrité le chemin qu'ils ont noblement entrepris. Courage donc, et, puisque c'est aujourd'hui l'un de ces temps d'arrêt, nous conjurerons votre charité de conserver, avec la plus grande sollicitude, le gain que vous avez retiré du jeûne; et puis, après ces quelques heures de repos, ajoutez de nouvelles richesses à celles que vous avez acquises, augmentez ainsi graduellement vos trésors, afin qu'en abordant au jour du Seigneur, vous en-

Les anciens ne jeûnaient ni le dimanche ni le samedi.

triez dans le port de cette solennité sainte, le vaisseau regorgeant de biens spirituels.

S'il est vrai, comme nous l'avons déjà démontré, et comme les choses elles-mêmes l'attestent, que les œuvres de Dieu ont toutes sa raison pour principe et notre avantage pour but, il faut aussi que toutes nos œuvres aient une raison d'être et qu'elles servent à notre salut. Les hommes du siècle ne se laissent jamais entraîner à négocier une affaire quand ils n'en espèrent pas un gain; combien plus ne devons-nous pas en agir ainsi? Il importe peu que nous ayons parcouru d'une façon quelconque les semaines du jeûne; il faut que chacun de nous examine sa conscience, scrute ses pensées et se demande à lui-même quelles vertus il a pratiquées dans la semaine présente ou dans une autre, quels progrès il a faits, quelles passions il a domptées. A moins que nous ne dirigions ainsi notre vie et que nous ne déployions un tel zèle pour le perfectionnement de notre âme, le jeûne ne nous sera d'aucune utilité; c'est en vain que nous nous serions privés de nourriture, alors surtout que nous serons jugés inférieurs à ceux qui travaillent avec tant d'ardeur pour l'acquisition des richesses temporelles. Vous les verrez tous se montrer infatigables dans les plus pénibles labeurs afin d'en accroître chaque jour les résultats; ils ne connaissent ni dégoût, ni lassitude, et plus leurs efforts sont fructueux, plus ils redoublent d'application et d'énergie. S'ils font preuve d'une telle vigilance pour des intérêts sans valeur, quand la peine est perdue, quand le succès est souvent nuisible à l'âme, comment ne montrerions-nous pas un zèle égal, nous qui sommes assurés qu'il ne saurait jamais être inutile et que la récompense dépasse infiniment toutes nos expressions et toutes nos pensées?

Ajoutez à ce que nous venons de dire que les richesses matérielles sont extrêmement fragiles, que la possession en est incertaine et précaire, non-seulement parce que, sous la menace incessante de la mort, elles ne procurent aucune vraie satisfaction à ceux qui les possèdent, mais encore parce qu'elles restent ici-bas, tandis qu'ils iront ailleurs en rendre un compte rigoureux. Il arrive aussi plus d'une fois qu'avant la dernière heure, après bien des travaux, de sueurs et d'angoisses, une fortune si péniblement élevée s'écroule par un changement soudain d'affaires comme sous le coup d'une violente tempête, et celui qui tout à l'heure était dans l'opulence est maintenant plus pauvre que le dernier des pauvres. Ce sont là des choses qu'on peut voir chaque jour. Dans notre négoce spirituel, rien de semblable n'est à craindre : notre fortune à nous est stable et permanente, c'est quand nous en avons le plus besoin qu'elle se montre le plus secourable.

3. Je vous en conjure donc; pendant que nous en avons encore le temps, déployons pour des intérêts éternels le zèle et l'activité dont le monde nous donne l'exemple; persévérons toujours dans la même ardeur, alors même que nous avons opéré quelque bien ou mis en fuite, par notre courage, quelqu'une des passions qui nous tourmentent : c'est le moyen d'obtenir le témoignage d'une bonne conscience et de goûter par là même un vrai bonheur. Ce qu'on nous demande, ce n'est pas uniquement de nous réunir tous les jours ici, de recueillir constamment la même doctrine, de n'omettre aucun jeûne pendant le carême, si nous ne retirions aucun profit de ces réunions et de ces exhortations continuelles, si le temps du jeûne ne devait nous être d'aucune utilité, nous n'en serions pas quittes pour rester les mains vides, nous deviendrions passibles d'une bien plus grave condamnation, puisque nous serions demeurés les mêmes après avoir été l'objet de tant de soins. C'est ce qui aura lieu si l'homme impétueux ne modère pas son caractère, si la colère ne fait pas place à la douceur, la jalousie à la bienveillance; si celui dont la raison est égarée par l'amour des richesses, ne se dépouille pas d'une telle manie, ne s'applique pas à faire l'aumône et ne se montre pas généreux envers les pauvres; si le voluptueux ne devient pas chaste; si celui qui poursuit la vaine gloire n'apprend pas à la mépriser pour s'attacher à la gloire véritable; si celui qui néglige les devoirs de la charité fraternelle ne revient pas à des sentiments tels qu'il ne soit pas inférieur aux publicains, et qu'il s'élève même au-dessus en se mettant dans la disposition de re-

garder ses ennemis d'un œil favorable et de leur témoigner une sincère affection, selon cette parole : « Si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, que faites-vous de plus ? est-ce que les publicains n'agissent pas de même. » *Matth.*, v, 46.

Si nous ne triomphons pas de ces passions et des autres qui naissent en nous, nous aurons beau nous réunir ici chaque jour, écouter continuellement la parole sainte, avoir le jeûne pour auxiliaire, nous serons indignes de pardon, aucun moyen ne nous restera de justifier notre conduite. Dites-moi, je vous prie, si votre enfant fréquentait assidûment l'école sans qu'il vous fût possible de constater aucun progrès, même après un temps considérable, le supporteriez-vous patiemment? vous abstiendriez-vous de châtier l'enfant et de faire vos représentations au maître? Et si vous veniez à savoir que celui-ci n'a rien négligé, qu'il s'est acquitté de son devoir avec exactitude, que vous ne devez vous en prendre qu'à la paresse de l'enfant, ne feriez-vous pas retomber sur cet enfant toute votre indignation, sans accuser désormais le maître ? Il est juste qu'il en soit de même ici. Pour nous, en effet, chargé par Dieu d'un semblable ministère, nous ne cessons de vous appeler à cette école comme nos enfants spirituels, et de vous enseigner la doctrine du salut; ce n'est pas les inventions de notre intelligence, mais bien les enseignements qui nous sont donnés par le Seigneur dans les divines Ecritures, que nous plaçons sous vos yeux et que nous vous inculquons sans cesse. Or, si vous persévériez dans les mêmes iniquités, alors que nous montrons un zèle infatigable pour vous conduire dans la voie de la vérité, quelle ne serait pas notre affliction et combien ne seriez-vous pas condamnables, pour ne rien dire de plus? Sans doute, nous n'aurions rien à nous reprocher, puisque nous n'avons rien omis de ce qui peut servir à votre édification; mais nous n'en ressentirions pas moins une grande douleur à cause de notre dévouement pour vos âmes. Le maître qui voit son disciple ne retirer aucun fruit des soins qu'il lui prodigue, gémit et souffre beaucoup de ce que sa peine est inutile.

4. Je vous le dis, non certes pour vous causer de la tristesse, mais pour ranimer votre ardeur et pour ne pas vous laisser exposés à mortifier en vain votre corps par le jeûne, à passer ce saint temps du carême sans aucun avantage pour vous. Et que dis-je, ce saint temps du carême ? Il n'est pas un jour, autant que possible, dans tout le cours de notre vie, que nous devions laisser passer sans recueillir quelque bien spirituel, soit par la prière, soit par la confession, soit par la bienfaisance ou par tout autre exercice de vertu. Si Paul, cet homme si grand et si parfait, qui avait entendu ces paroles mystérieuses que nul depuis n'a pu savoir, s'écriait : « Je meurs chaque jour pour procurer votre gloire; » I *Corinth.*, xv, 31; nous faisant ainsi connaître à quels dangers il s'exposait pour la religion, puisqu'il était sans cesse à deux pas de la mort et qu'il semblait même dépasser les bornes de la nature, qui ne nous inflige pas plus d'une mort; si cet apôtre, dont Dieu seul conservait la vie pour le salut des âmes, que ses œuvres élevaient à de telles hauteurs, qui paraissait comme un ange sur la terre, s'efforçait néanmoins de gagner tous les jours quelque chose, en affrontant tous les périls pour la vérité, et d'agrandir ses richesses spirituelles, en ne lâchant jamais pied, quelle excuse pourrons-nous faire valoir, nous qui non-seulement sommes dénués de bonnes œuvres, mais encore fléchissons sous le poids de tant de péchés, dont un seul suffirait pour nous entraîner dans l'abîme de la perdition ? Quel désir après cela témoignons-nous de revenir à de meilleurs sentiments ? Ne voit-on pas souvent le même homme parmi nous qui, non content d'un seul vice, en réunit plusieurs, la colère et l'impureté, l'avarice et la jalousie, l'orgueil et la cruauté, et qui de plus ne fait rien pour s'en corriger, rien pour atteindre aux œuvres de la vertu? Quel espoir de salut peut-il avoir ?

Je tiens ce langage et je ne cesserai de le tenir pour que chacun de mes auditeurs s'applique le remède renfermé dans mes paroles, réveille son ardeur, se débarrasse des maladies spirituelles qui l'assiégent, et, par un prompt retour à la santé, se rende capable d'accomplir les œuvres de la vertu. Dans les maladies corporelles,

vainement le médecin appliquerait cent fois les remèdes, si le malade n'accepte pas volontiers ses soins, va même jusqu'à s'irriter contre lui, et, dans l'impatience que le mal lui cause, repousse le remède qui lui a été appliqué; personne de sage n'accusera certes le médecin de n'avoir pas fait son devoir. C'est ainsi que nous-mêmes nous vous donnons par nos enseignements les remèdes nécessaires à votre âme : à vous désormais de savoir supporter la souffrance et profiter de notre traitement, si vous désirez obtenir la guérison et revenir à la santé réelle. Une telle conduite sera la source d'un grand bien pour vous, et pour nous d'une consolation qui ne sera pas moindre, consolation que ne peut manquer de nous causer l'heureux et rapide changement qui se sera produit dans votre état. Que chacun de vous donc, je vous en conjure, s'il a pu se négliger jusqu'ici, mette dès ce moment toute son attention à retrancher de son âme la passion dont il se sent le plus tourmenté; que les pieuses réflexions lui soient comme un glaive spirituel pour couper dans le vif et sans faiblesse. Dieu nous a donné la raison, qui peut, si nous voulons en faire un usage convenable, triompher de toutes les passions qui naissent en nous. C'est encore dans ce but que l'Esprit saint nous a transmis dans les divines Ecritures les exemples et les leçons des grands personnages; en les voyant pratiquer toutes les vertus avec tant de perfection, bien qu'ils fussent revêtus de notre nature, nous apprenons à secouer notre torpeur et à marcher sur leurs traces.

Par la raison nous pouvons triompher de nos défauts.

Amour de saint Jean Chrysostome pour saint Paul.

5. Est-ce qu'il n'était pas homme comme nous, le bienheureux Paul? Je brûle d'amour pour cet homme, vous le savez, et c'est pour cela que son nom est constamment dans ma bouche, et son âme sans cesse présente à ma pensée comme le modèle et le type de la perfection; j'aime à le contempler dédaignant toutes les passions humaines, se riant de tous les dangers, tout embrasé du feu de la charité divine; et je me dis : Un homme seul a pu convoquer en lui-même, par l'énergie de sa volonté, le chœur admirable de toutes les vertus; et pas un de nous qui sache accomplir le moindre bien ! Qui nous arrachera donc aux coups de l'infaillible justice ? L'Apôtre n'était pas d'une autre nature que nous, je l'ai dit, il subissait les mêmes tentations, il vivait dans les temps les plus difficiles; je puis ajouter que chaque jour les ennemis de la prédication évangélique s'acharnaient à sa perte, le traînaient en public, l'accablaient de sévices, au point que plus d'une fois ils ont cru l'avoir mis à mort; ils l'ont abandonné dans la conviction qu'ils avaient accompli leur projet homicide. Où trouvera-t-on maintenant, dans l'indifférence et l'apathie qui nous dominent, un trait de cette magnifique vertu ?

Du reste, ce n'est pas de ma langue mais bien de celle de ce grand saint que vous devez entendre ce qu'il a fait et souffert sans relâche dans la prédication de l'Evangile. Ce n'est que par nécessité, pour confondre les mensonges des faux apôtres, qu'il se résout à parler de lui; il en éprouve une si vive peine, c'est pour lui un si pesant fardeau, qu'il fait tous les efforts pour garder le silence, qu'il va même jusqu'à se traiter de blasphémateur et de persécuteur. Toutefois, comme il sent de plus en plus la nécessité de rompre ce silence pour fermer la bouche aux imposteurs et ranimer un peu le courage des disciples, il aborde ainsi ce sujet longtemps différé : « Il n'est rien dont l'un d'eux se glorifie, dont je ne puisse me glorifier moi-même; pardonnez à ma folie. » II *Corinth.*, XI, 21. Quel amour pour Dieu dans cette âme ! elle appelle cela non-seulement une imprudence, mais encore une folie; elle nous apprend de la sorte à ne jamais parler de nos œuvres, s'il nous arrive parfois d'en accomplir de bonnes, hors le cas de nécessité, quand personne ne nous y force. « Il n'est rien dont l'un d'eux se glorifie, dont je ne puisse me glorifier moi-même; pardonnez à ma folie; » j'ose tenir ce langage, je fais acte de folie, parce que j'en vois la nécessité. « Ils sont Hébreux, je le suis aussi, ils sont Israélites, je le suis aussi, ils sont enfants d'Abraham, je le suis aussi. » *Ibid.*, 22. Voilà les titres dont ils se font honneur. Qu'ils ne s'imaginent pas que ces titres nous manquent; nous les possédons comme eux. L'Apôtre ajoute : « Ils sont ministres du Christ, je le dis encore avec la même folie, je le suis plus qu'eux. » *Ibid.*, 23.

6. Remarquez de nouveau, mon bien-aimé, la vertu de cette âme bienheureuse. Paul avait déjà qualifié d'imprudence et de folie ce qu'il venait de dire, bien qu'il n'eût fait en cela qu'obéir à la nécessité. Il ne s'en tient pas à cette déclaration; ayant à démontrer à ses adversaires de combien il l'emporte sur eux, pour que nul ne pense qu'il le dit par ostentation, il proteste de nouveau qu'il commet une véritable folie; c'est comme s'il disait : Je n'ignore pas que je pose un acte qui peut me faire condamner et que je condamne moi-même; mais la nécessité m'y contraint : pardonnez-moi donc si je prononce des paroles que la sagesse ne semble pas avouer. — Puissions-nous retracer une ombre même de cette modestie, nous qui fléchissons sous le poids de nos péchés, et qui le plus souvent, quand nous avons fait un bien quelconque, ne pouvons pas le garder dans le secret de notre âme, mais le divulguons aussitôt pour obtenir la vaine estime des hommes, sacrifiant ainsi pour une pure frivolité la récompense que Dieu nous réservait. Telle n'était pas la conduite du bienheureux Paul. Que dit-il? « Ils sont ministres du Christ, je le déclare avec la même folie, je le suis plus qu'eux. » Puis il en donne des preuves que les faux apôtres ne pouvaient pas donner. Comment l'auraient-ils fait ces hommes qui luttaient contre la vérité, qui mettaient tout en œuvre pour entraver la prédication de l'Evangile et jeter le trouble dans l'intelligence des faibles? A peine donc a-t il dit : « Je le suis plus qu'eux, » qu'il fournit les témoignages de sa mâle énergie; il les montre « dans ses nombreux labeurs, dans les plaies dont il a été couvert, dans ses morts fréquentes. » — Que dites-vous? Il y a là quelque chose d'étrange et d'incompréhensible. Est-il possible, en effet, qu'un homme meure plusieurs fois? — Oui certes, répond-il, sinon en réalité, du moins par le désir. — C'est nous dire qu'il a souvent bravé la mort dans l'exercice de son ministère, et que la grâce divine a seule retiré le vaillant athlète du milieu des dangers pour qu'il fût plus utile à ses disciples. « Je me suis vu souvent près de la mort; j'ai reçu de la part des Juifs jusqu'à cinq fois trente-neuf coups de fouet; j'ai été trois fois battu de verges et lapidé une fois; j'ai fait trois fois naufrage; j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer; souvent en péril dans les routes et sur les fleuves, en péril parmi les brigands, en péril au milieu des miens et des étrangers, en péril de la part des faux frères, en péril dans les villes, en péril dans la solitude, en péril sur la mer. » *Ibid.*, 24-26. Ne passons pas légèrement sur cette énumération, mes bien-aimés; chacun des membres qui la composent, pris en lui-même, ouvre à nos regards un océan d'épreuves. L'Apôtre ne parle pas d'un voyage seul, par exemple, il parle de plusieurs voyages; ce n'est pas un seul danger qu'il ait couru sur les fleuves, c'est un grand nombre de dangers; et Paul a tout supporté avec un courage invincible. Il poursuit encore : « Dans les travaux et les chagrins, dans des veilles incessantes, dans la faim et la soif, souvent dans les jeûnes, dans le froid et la nudité, outre ce qui me venait du dehors. » *Ibid.*, 27-28.

7. Voici que se présente à nous un autre océan d'épreuves. Ces derniers mots : « Outre ce qui me venait du dehors, » nous font entendre que l'Apôtre est loin d'énumérer toutes les épreuves qu'il a subies. Et cependant il ne s'arrête pas là; il touche à des angoisses d'un autre genre quand il dit : « Ajoutez à cela mes soucis de tous les jours, ma sollicitude pour toutes les Eglises. » Ce dernier trait suffirait à lui seul pour mettre le comble aux vertus de cet homme : « Ma sollicitude pour toutes les Eglises, » non pour une, deux ou trois, mais pour toutes celles de l'univers. C'est par le nombre de terres que le soleil éclaire de ses rayons, qu'il faut compter les préoccupations et les dévouements de Paul. Voyez-vous l'ampleur de cette âme? Voyez-vous la grandeur de cette intelligence? Mais ce qui suit couvre en quelque sorte tout ce qu'il a déjà dit : « Qui est faible, s'écrie-t-il, sans que je sois faible aussi? Qui est scandalisé, sans que je brûle? » *Ibid.*, 29. Grand Dieu! quel amour dans le cœur de cet homme, quelle vive et tendre sollicitude! Quelle est la mère dont les entrailles sont ainsi déchirées quand son enfant est tenu dans l'inaction par la fièvre? Quelle est celle qu'on pourrait comparer à celui qui prenait une telle part à toutes les faiblesses comme à tous les scandales?

Epreuves de saint Paul.

Et remarquez, je vous prie, la force des expressions. Il ne dit pas : Qui est scandalisé sans que je gémisse; non, mais il dit : « Sans que je brûle. » Il ne pouvait pas mieux nous montrer l'intensité de sa douleur; c'est un feu qui le dévore au dedans, à la vue de chaque victime du scandale.

Je m'aperçois que mon discours dépasse déjà les bornes, bien que j'eusse résolu d'être plus court aujourd'hui pour vous délasser des labeurs du jeûne; voilà que je suis tombé, je ne sais comment, au milieu de ces richesses de vertu et de sainteté; je me suis alors senti entraîné comme par le courant d'un fleuve. En m'arrêtant donc ici, je conjure votre charité de garder partout et toujours le souvenir de cet homme qui, sujet aux mêmes passions que nous, connaissant les misères de notre nature, vil et méprisable artisan, humble faiseur de tentes, dont la vie s'était écoulée dans l'atelier, est ensuite devenu par l'énergie de son âme et son amour pour la vertu, le tabernacle de l'Esprit saint, un réservoir abondant des grâces célestes. Et nous aussi, nous pouvons participer aux mêmes bienfaits, pourvu que nous voulions nous imposer des efforts sincères; car le Seigneur est plein de libéralité, « il veut que tous les hommes se sauvent et viennent à la connaissance de la vérité. » I *Tim.*, II, 4. C'est à nous de nous en rendre dignes; embrassons avec ardeur, quoique bien tard peut-être, la pratique de la vertu; domptons nos passions et rendons-nous dignes, je le répète, de recevoir l'Esprit saint. Puissions-nous l'obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

De ce qui suit la création : « Voilà le livre de la genèse du ciel et de la terre, quand ils furent faits, au jour où Dieu forma le ciel et la terre. »

1. Allons, remplissons aujourd'hui notre promesse, et, reprenant le sujet accoutumé de notre enseignement, aux choses que nous avons déjà dites, rattachons celles que nous avons encore à dire. Vous savez que telle a été plus d'une fois notre intention, que notre zèle nous poussait de ce côté, si la sollicitude pour nos frères ne nous avait imposé le devoir de consacrer notre parole à les instruire. Nous avons dû nous occuper de ceux de nos frères qui sont infirmes et qui se tiennent éloignés, selon la coutume, de cette réunion spirituelle, mutilant en quelque sorte le bonheur de nos fêtes sacrées; par nos conseils et nos exhortations nous leur avons persuadé de ne plus se séparer du troupeau du Christ, de ne plus errer en dehors de la bergerie sainte, eux qui nous sont unis de parole et de nom, mais qui marchent en réalité sur les traces des Juifs, encore enveloppés dans l'ombre, tenant toujours à la main une faible lampe, quand le soleil de justice brille de tout son éclat. Pour les catéchumènes, ils se trouvaient dans l'assemblée; nous les avons exhortés à se hâter de répondre au céleste appel de la grâce, à secouer entièrement le sommeil et toute négligence pour se tenir prêts à recevoir avec tout le zèle possible, avec de saints transports de joie, les dons de la munificence royale, à recourir enfin avec empressement à Celui qui pardonne les péchés et qui de plus verse dans les cœurs des biens sans nombre. Après avoir donc porté secours avec tout le dévouement dont nous étions capable aux malheureux qui vivaient étrangers à nos solennités pascales, et qui se faisaient un si grand tort par une omission si légère à leurs yeux; après avoir appliqué le remède convenable à leur blessure et donné l'instruction nécessaire à ceux qui ne sont pas initiés; après avoir couru de la sorte aux maladies les plus pressées et rempli toute justice à cet égard, je reviens à vous maintenant pour vous servir la nourriture de l'âme. Si nous avions négligé le soin de nos frères, si nous avions dédaigné de leur adresser nos exhortations et de nous pencher vers leur infirmité, pour revenir à notre sujet ordinaire, on eût pu nous le reprocher à bon droit et nous accuser d'avoir omis un devoir; aussi, maintenant que nous avons rempli ce devoir dans la mesure de nos forces, donné notre enseignement,

payé cette dette, répandu de ce côté la semence spirituelle, il est juste que nous remettions sous vos yeux le texte déjà lu du bienheureux Moïse, afin que nous rentrions ensuite dans nos maisons avec les fruits que nous en aurons tirés.

Quel est ce texte? Ecoutez-le de nouveau : «Voilà le livre de la genèse du ciel et de la terre, quand ils furent faits, au jour où Dieu forma le ciel et la terre, et toutes les plantes des champs avant qu'elles germassent; car Dieu n'avait pas encore fait tomber la pluie sur la terre et l'homme n'était pas là pour la cultiver. Mais il s'élevait de la terre une source qui en arrosait toute la surface.» *Genes.*, II, 2-6. Remarquez encore une fois, je vous prie, la sagesse de ce prophète ou plutôt la doctrine de l'Esprit saint. Après nous avoir retracé la création dans chacune de ses parties et parcouru les œuvres des six jours; après nous avoir montré l'homme entre les mains de son Auteur et le pouvoir dont il est ensuite investi sur toutes les choses visibles, l'historien sacré résume tout en ces termes: «Voilà le livre de la genèse du ciel et de la terre.» Il importe de se demander ici pourquoi ce nom de livre du ciel et de la terre, alors qu'il renferme beaucoup d'autres choses, qu'il nous transmet beaucoup d'autres enseignements, et sur la vertu des justes, et sur la bonté de Dieu, et sur la miséricorde qu'il fait éclater à l'égard du premier homme comme du genre humain tout entier; inutile d'énumérer en ce moment ce qu'on pourrait trouver encore dans ce livre. Que cela ne vous étonne pas, mon bien-aimé; l'Ecriture sainte a coutume de ne pas tout rapporter en détail et d'une manière invariable; elle signale les points principaux, laissant le reste à l'intelligence de ceux qui prêtent à sa parole une oreille attentive. Qu'il en soit réellement ainsi, je vais vous le démontrer par le texte même que vous avez entendu. L'Ecriture sainte avait déjà donné les détails touchant la formation de tous les êtres, et maintenant elle les rappelle tous en quelques mots, elle se borne à dire : «Voilà le livre de la genèse du ciel et de la terre, quand ils furent faits, au jour où Dieu créa le ciel et la terre;» et la suite.

2. C'est ainsi que Moïse ramène tout son discours vers le ciel et la terre, et ce qu'il en dit doit nous éclairer dans l'étude de tout le reste. Au fond, dans ces deux mots de ciel et de terre, il embrasse toutes les créatures, celles du monde supérieur et celles du monde inférieur. De même donc qu'en se résumant il ne nomme plus tous les êtres l'un après l'autre, et se borne à mentionner les principaux, de même il nomme le livre entier, malgré la multiplicité des objets qu'il y traite, livre de la genèse du ciel et de la terre, nous donnant à comprendre par là, à la condition d'appliquer notre intelligence, que toutes les choses visibles, et celles du ciel et celles de la terre, sont nécessairement renfermées dans ce livre. « Au jour, dit-il, où Dieu forma le ciel et la terre, et toutes les plantes des champs avant qu'elles germassent, et toute végétation avant qu'elle parût; car Dieu n'avait pas encore fait tomber la pluie sur la terre, et l'homme n'y était pas encore pour la cultiver. Une source s'élevait du sein de la terre pour en arroser toute la surface. » Un riche trésor est caché dans ces courtes paroles. Il importe donc de les examiner avec toute l'attention possible et de les développer avec le secours de la grâce divine, de manière à vous faire participants de cette richesse spirituelle. C'est en vue de l'avenir, pour arrêter toute contestation et toute opposition du sens privé contre les dogmes de l'Eglise, pour condamner d'avance toutes les révoltes de la raison contre les Ecritures, que l'Esprit saint parle ainsi. Après avoir déroulé l'ordre tout entier des œuvres du Créateur, les mettant chacune à sa place; après avoir dit que la terre avait reçu de la parole et de la puissance du Seigneur la propriété de produire d'elle-même et de développer tous les germes sans avoir besoin du concours du soleil, puisqu'il n'avait pas encore été créé, sans avoir besoin non plus d'être arrosée par les pluies ou travaillée par l'homme, lequel n'avait pas encore paru dans son domaine, l'historien sacré revient en particulier sur chaque chose, afin de réprimer la langue audacieuse des blasphémateurs.

L'Esprit saint a condamné d'avance toutes les révoltes de la raison contre l'Ecriture.

Que dit-il, en effet? « Au jour où Dieu fit le ciel et la terre, et toutes les plantes des champs avant qu'elles germassent, et toute la végétation avant qu'elle parût; car Dieu n'avait pas en-

core fait tomber la pluie sur la terre, et l'homme n'y était pas encore pour la cultiver. Une source s'élevait du sein de la terre pour en arroser toute la surface. » Cela signifie que par la parole et l'ordre du Créateur, les êtres qui n'étaient pas arrivèrent à l'existence, que le néant fit place à la création. Ici l'on parle des plantes que la terre produit; mais par ce mot de plantes on entend tous les genres sans exception. La divine Ecriture nous instruit même touchant l'origine des pluies : « Dieu n'avait pas encore fait tomber la pluie sur la terre; » c'est-à-dire que l'eau ne descendait pas de l'air pour l'arroser. Elle nous montre ensuite que la terre ne réclamait pas en ce moment le travail de l'homme pour être fécondée : « L'homme n'y était pas encore pour la travailler. » C'est une grande voix qui dit à toutes les générations futures : Comprenez ces paroles et sachez que la terre au commencement produisait d'elle-même tout ce qui germe dans son sein; gardez-vous donc bien de tout attribuer au travail de ceux qui la cultivent, ne faites pas honneur à l'activité humaine de cette merveilleuse fécondité; remontez à la parole prononcée par le Créateur, au suprême commandement qu'il donna dès l'origine. — Tout cela a donc pour but de nous apprendre que la terre n'avait pas essentiellement besoin de l'influence des autres éléments pour féconder ses germes, qu'il lui suffisait de l'ordre qu'elle avait reçu de son Auteur. Ce qui étonne après cela, ce qui paraît incompréhensible, c'est que Dieu, dont la parole a déposé de telles énergies dans le sein de la terre et lui a communiqué sa puissance d'une manière qui dépasse la portée de l'esprit humain, ait fondé sur les eaux une masse aussi lourde et qui porte elle-même des mondes entiers sur ses épaules; c'est le Prophète qui chante : « Il a fondé la terre sur les eaux. » *Psalm.* CXXXV, 6. Quelle est la raison humaine qui pourrait l'expliquer? Quand les hommes veulent construire une maison, en poser les fondements, ils commencent par creuser la terre, et, lorsqu'ils sont arrivés à une certaine profondeur, s'ils aperçoivent la plus légère humidité, il n'est pas de moyens qu'ils n'emploient pour la faire disparaître et pour asseoir les fondements sur un sol ferme : le suprême Artisan de l'univers fait tout en sens inverse des œuvres de l'homme, afin de vous montrer par là sa puissance infinie; à son ordre, les éléments produisent des effets qui semblent opposés à leur nature.

3. Tâchons de rendre cette vérité plus évidente, insistons un peu sur ce point; nous en aborderons ensuite un autre. Il est contre la nature de l'eau de porter un corps aussi grave que la terre; il est également contre la nature de celle-ci de reposer sur une telle base. Mais pourquoi vous étonner? Examinez un ordre quelconque d'êtres, et vous y découvrirez l'infinie puissance du Créateur, l'absolue dépendance de toutes les créatures à l'égard de sa volonté. Vous pouvez saisir cette vérité dans le feu : en vertu de sa force native, il triomphe de tout, du bois, de la pierre, des corps organisés, du fer même; il dissout toutes ces choses avec facilité; mais, quand le Seigneur l'ordonne, il respecte des corps tendres et fragiles, il conserve intacts les trois enfants dans la fournaise. Ne soyez pas même surpris s'il ne touche pas à leurs corps, si cet élément purement matériel montre une obéissance ineffable. Il n'effleure pas même leurs cheveux, il les enveloppe seulement, il forme autour d'eux une sorte d'enceinte; comme un serviteur obéissant, docile à la voix du souverain Maître, il protége et défend, il met à l'abri de toute atteinte ces admirables enfants, qui marchent dans la fournaise avec autant de sécurité que s'ils se promenaient dans un jardin ou dans une prairie. Et, pour qu'on ne pensât pas que ce feu visible était dépouillé de son énergie, le Seigneur permit qu'il exerçât ensuite son action ordinaire. Non, le feu n'avait rien perdu de sa force destructive; mais les serviteurs de Dieu furent rendus supérieurs à ses atteintes. Ceux-là même qui venaient d'y précipiter les enfants virent bien quelle était la puissance divine, puisque c'est sur eux que s'exerça l'action de ce feu : il protégea ceux qu'il enveloppait, il atteignit et consuma ceux qui se trouvaient hors du foyer. Voyez-vous comment le Seigneur change, quand il le veut, d'une manière complète les propriétés des éléments? Il est l'Artisan et le Maître suprême, il dispose de tout selon sa volonté.

Voulez-vous voir la même transformation dans les eaux? De même qu'ici le feu épargne ceux qui sont dans la fournaise, oubliant en quelque sorte sa terrible nature, et dévore ceux qui sont au dehors, redevenant lui-même; nous verrons de même les eaux submerger de leurs atteintes des hommes et se retirer devant d'autres de manière à les laisser passer sans aucun mal. Rappelez à votre souvenir les Egyptiens conduits par Pharaon et les Hébreux ayant le grand Moïse à leur tête: sur l'ordre du Seigneur, ceux-ci traversent la mer Rouge à pied sec; et ceux-là, voulant entrer dans le même chemin, sont engloutis dans les flots avec leur roi. C'est ainsi que les éléments savent eux-mêmes respecter les serviteurs de Dieu en se dépouillant de leur impétuosité naturelle. Ecoutons cette muette leçon, nous tous que dominent l'impatience et la colère, nous tous qui, sous l'empire des autres passions dont nous sommes les misérables esclaves, nous exposons à la perte de notre salut; investis du noble privilége de la raison, sachons du moins imiter cette obéissance des éléments insensibles. Si le feu, si terrible, si destructeur, épargne des corps frêles et délicats, est-il bien digne de pardon l'homme qui ne veut pas réprimer sa fureur par égard pour la loi divine, ni calmer sa colère envers le prochain? Et ce qu'il y a de plus remarquable encore, le feu quand il détruit ne fait qu'obéir à sa nature et il ne la laisse pas même soupçonner; tandis que l'homme, animal naturellement doux, capable de raison et de moralité, agit contrairement à sa nature, et par sa faiblesse se dépouille de sa douceur pour revêtir la férocité des bêtes. Voilà pourquoi la divine Ecriture, en présence d'un tel changement de mœurs, applique si souvent les noms et les qualifications des animaux irraisonnables aux êtres doués de raison. Quelquefois elle les appelle chiens pour stigmatiser leur impudence et leur lâcheté : « Chiens muets, dit-elle, et qui n'ont pas même la force d'aboyer. » *Isa.*, LVI, 10. Quelquefois encore, à cause de leurs passions dégradantes, elle les compare aux chevaux : « Ils sont devenus comme des chevaux indomptés, et chacun hennissait après la femme de son prochain; » *Jerem.*, V, 8; ou bien aux ânes eux-mêmes, à cause de leur ignorance ou de leur stupidité : « Il a été comparé aux bêtes de somme dénuées de raison, et il leur est devenu semblable. » *Psalm.* XLVIII, 13. Elle les appelle aussi lions et léopards, en leur reprochant leur rage et leur rapacité; aspics, à raison de leurs fraudes : « Le venin des aspics est sous leurs lèvres; » *Psalm.* CXXXIX, 4; serpents et vipères, toujours à cause de leur venin et de leur perversité. Entendez le bienheureux Jean s'écrier : « Serpents, race de vipères, qui vous a donc appris à fuir la colère future? » *Matth.*, III, 7. Elle leur applique d'autres noms selon les passions diverses qui les dégradent, afin que rougissant de honte ils reviennent enfin à leur dignité, rentrent dans les rangs de leurs semblables et mettent au-dessus de leurs mauvais penchants les lois divines qu'ils ont abandonnées par lâcheté.

Les éléments respectent les serviteurs de Dieu.

4. Mais je ne sais comment, entraîné par le discours, j'exprime de semblables pensées. Allons, revenons à notre sujet et voyons si le bienheureux Prophète ne veut pas encore aujourd'hui nous enseigner autre chose. Après avoir dit : « Voilà le livre de la genèse du ciel et de la terre, » il va plus loin et raconte avec le plus grand soin la création de l'homme. Plus haut il s'était contenté de dire : « Et Dieu fit l'homme, il le fit à l'image de Dieu; » maintenant il dit : « Dieu forma l'homme d'un peu de poussière prise de la terre, et il lui souffla au visage un souffle de vie, et l'homme fut fait en une âme vivante. » *Genes.*, II, 7. Ces paroles sont bien grandes, elles frappent de stupeur et dépassent l'intelligence humaine. « Et Dieu forma l'homme, dit-il, en prenant de la terre un peu de poussière. » A propos de toutes les créatures visibles, je disais tout à l'heure que le suprême Artisan agit tout autrement que l'homme; nous en voyons encore la preuve dans la formation de l'homme lui-même. Vous l'avez vu fondant la terre sur les eaux, chose que la raison humaine n'accepterait pas en dehors de la foi; vous avez vu comment toutes les substances peuvent, quand il le veut et sur son ordre, produire des effets opposés à leur nature, ainsi que nous l'avons démontré. C'est ce que l'Ecriture manifeste encore à nos yeux dans la formation de l'homme :



« Dieu forma l'homme en prenant un peu de terre. » Que dites-vous? Est-ce bien réellement d'un peu de terre que Dieu fait le corps humain? N'en doutez pas, répond-elle, et encore n'est-ce pas d'une terre quelconque, d'une terre prise au hasard; non, c'est d'un peu de poussière, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus vil et de plus léger. Voilà certes une parole qui donne à réfléchir, qui frappe d'étonnement; mais, si vous songez à Celui qui façonne cet ouvrage, vous ne refuserez pas de croire à ce fait, vous admirerez seulement et vous adorerez la puissance de l'Ouvrier. Si vous prétendez ramener ces choses à la mesure de vos étroites pensées, il se présentera certes à votre intelligence qu'un tel corps n'est jamais sorti de la terre; une brique, un vase, à la bonne heure; mais un corps humain, en aucune façon.

Vous le voyez donc, si nous ne portons pas nos regards sur la puissance de l'Ouvrier, si nous ne repoussons pas nos faibles et débiles raisonnements, nous ne pourrons pas atteindre à la sublimité de ce qui nous est dit. Il y faut les yeux de la foi, quoique les expressions, par une condescendance admirable, soient proportionnées à notre faiblesse intellectuelle. Ainsi, dire que Dieu façonne l'homme, qu'il souffle, c'est évidemment indigne de sa grandeur; c'est à cause de nous, par égard pour notre infirmité, que l'Ecriture s'exprime de la sorte; elle descend jusqu'à notre petitesse, afin que nous puissions nous élever à de telles hauteurs. « Et Dieu forma l'homme en prenant un peu de poussière de la terre. » De là ressort immédiatement, si nous voulons y faire attention, une grande leçon d'humilité. En songeant quelle a été l'origine de notre nature, serions-nous mille fois tentés de lever le front, nous sommes aussitôt refoulés dans notre bassesse, nous apprenons la modération; la connaissance de nous-mêmes est un magnifique enseignement. Voilà le but que Dieu s'est proposé dans sa sollicitude pour notre salut; il a guidé la langue de son prophète; la divine Ecriture avait dit auparavant: « Dieu fit l'homme, il le fit à l'image de Dieu; » il lui donna le pouvoir sur toutes les choses visibles; mais, de peur qu'oubliant sa propre substance il ne se portât à de superbes pensées et ne franchît les limites de son être, le Livre saint, revenant sur ce qui avait été dit, retrace la manière dont il a été créé, la matière dont il a été formé, l'origine et l'apparition du premier homme. Si, d'après cet enseignement, il est obligé de reconnaître que la terre est sa mère en même temps que la mère de tous les germes et des animaux privés de raison, bien que par le mode même de sa création et l'âme incorporelle qui lui a été donnée, la bonté divine l'ait mis au-dessus des autres créatures; si, malgré cela, malgré la connaissance qu'il en avait, il a pu prétendre s'égaler à Dieu, lui formé du limon de la terre, à quels excès de folie ne nous serions-nous pas portés, dans le cas où le bienheureux prophète, se contentant de son premier récit, ne fût pas revenu sur toutes ces vérités pour mieux nous en instruire?

5. C'est donc pour nous une grande leçon de philosophie, qu'on nous ait appris d'où notre substance tire son origine. « Dieu forma l'homme, est-il écrit, en prenant un peu de poussière de la terre, et il souffla sur son visage un souffle de vie. » Comme il parlait à des hommes incapables de comprendre autrement que nous, l'historien sacré emploie ce langage en quelque sorte matériel; et, pour nous enseigner que cet être formé de la terre devait, selon le plan de la sagesse divine, posséder une substance immatérielle et raisonnable pour acquérir toute sa perfection, il ajoute : « Et Dieu souffla sur son visage un souffle de vie. » Par ce souffle mystérieux, la puissance vitale s'empare de cette terre façonnée par les mains du Créateur, et c'est ainsi que nous est représentée l'origine de la substance spirituelle. De là ce qui suit: « Et l'homme fut fait en une âme vivante. » Oui, cet être qui surgit de la poussière, ce peu de terre pétrie, reçoit le souffle de la vie et devient une âme vivante. Que signifie cette dernière expression? Un principe actif ayant sous sa dépendance tous les membres du corps, leur communiquant son action, leur imposant sa volonté. Je ne sais pas comment nous avons bouleversé cet ordre, comment nous en sommes venus à cet excès de perversité de rendre notre âme l'esclave des appétits de la chair; de



telle sorte que la reine qui devait tout diriger et tout gouverner est tombée de son trône, et que nous en avons fait violemment l'humble servante des plaisirs sensuels, méconnaissant la noblesse de sa nature et la sublimité de son rang. Considérez, je vous prie, la marche suivie dans la création de l'homme, et voyez ce qu'il était avant de recevoir du Seigneur le souffle de vie, avant d'être fait en une âme vivante. Qu'était-il alors? Une statue inanimée, une image inerte, inhabile à tout; de telle sorte que tout bien, tout principe d'honneur gît pour l'homme dans ce souffle du Tout-Puissant.

Cette vérité, du reste, n'est pas seulement prouvée par ce qui se passe à l'origine; elle éclate encore dans ce qui a lieu chaque jour. Voyez plutôt ce que devient le corps après le départ de l'âme, combien il est triste et repoussant; c'est trop peu dire, à quel point devient affreux, fétide, difforme, avec quelle rapidité tombe en décomposition ce corps naguère si beau, si gracieux, quand l'âme l'habitait, ce magnifique instrument à travers lequel rayonnait l'intelligence et qui servait à tant d'œuvres bonnes et grandes. Pénétrés de ces pensées et reconnaissant la noblesse de notre âme, ne faisons jamais rien qui soit indigne d'elle, ne la souillons pas par de mauvaises actions, ne lui faisons pas courber la tête sous le joug de la chair, ne soyons pas assez impitoyables, assez dénués de sens pour outrager ainsi sa noblesse et dégrader à ce point sa dignité. C'est à cause de sa substance que nous sommes en état, avec le secours de la grâce divine, de rivaliser, si nous le voulons et quoique nous soyons enveloppés d'un corps mortel, avec les puissances incorporelles; nous pouvons, tout en vivant sur la terre, retracer le genre de vie des habitants du ciel, ne leur être en rien inférieurs, avoir même peut-être quelque chose de plus. Comment? je vais vous le dire : Lorsque un être embarrassé dans un corps sujet à la corruption se trouve néanmoins imiter ici-bas la vie des puissances célestes, ne doit-il pas mériter à un plus haut degré la grâce du Seigneur, en gardant inviolable la noblesse de l'âme malgré son contact personnel avec la matière? — Mais pourra-t-on jamais, me direz-vous peut-être, trouver quelqu'un de pareil? — Ce n'est pas sans raison que nous regardons cela comme impossible, nous qui n'avons qu'une aussi faible vertu. Mais, si vous désirez en comprendre la possibilité, rappelez le souvenir de ces hommes qui depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours ont fidèlement servi le Seigneur : ce Jean le plus grand de tous, enfant d'une mère stérile, habitant du désert; Paul, le docteur du monde entier; toute la phalange des saints, ayant la même nature que nous, soumis aux mêmes nécessités corporelles; de telle sorte que vous ne pouvez plus regarder l'œuvre comme impossible, et que vous seriez sans excuse si vous négligiez désormais la vertu, après tous les secours que le Seigneur vous a donnés pour vous en rendre la pratique facile.

Nous pouvons imiter saint Jean-Baptiste et saint Paul.

Connaissant la faiblesse de notre volonté et notre pente vers le mal, Dieu dans sa bonté nous a laissé les plus grands remèdes à chaque page des Livres saints, afin que nous en usions sans cesse, en méditant sur la vie de ces hommes admirables, en nous efforçant d'imiter leur amour pour la vertu, en nous éloignant de plus en plus du vice, en faisant les plus constants efforts pour nous montrer dignes de ces biens ineffables. Puissions-nous tous obtenir cette grâce par l'amour et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient gloire, puissance, honneur, en union avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

« Et le Seigneur Dieu planta un jardin de délices dans Eden vers l'Orient, et il y plaça l'homme qu'il avait formé. »

1. A la vue de votre désir insatiable, de votre infatigable avidité, de votre attention soutenue, de votre zèle et de votre empressement à venir recueillir la doctrine spirituelle, quoique je ne me dissimule pas ma profonde indigence, j'ai à cœur de dresser pour vous chaque jour et sans interruption, cette table plus que frugale: espé-

rant que l'ardeur de vos désirs vous fera recevoir encore avec joie ma faible parole; ce qui du reste a lieu, comme chacun peut le voir, par rapport à la nourriture corporelle. Quand l'appétit des convives est excité, quelque pauvre que soit la table, quelque indigent que soit aussi celui qui les reçoit, c'est avec beaucoup de plaisir qu'ils mangent ce qui leur est offert; au contraire, s'ils sont dépourvus d'appétit, leur servirait-on un repas splendide, des mets abondants et variés, à quoi bon, puisqu'il n'y aurait là personne pour en user? Pour nous, en vous voyant approcher de la table spirituelle avec cette vive ardeur qui vous est inspirée par la divine grâce, c'est avec un égal empressement que nous vous distribuons le pain de la parole, sachant à quel point vous prêtez à ces enseignements sacrés une oreille attentive. Lorsque le laboureur a devant lui une terre grasse et fertile, il ne laisse pas de la travailler d'abord avec tout le soin dont il est capable, il la sillonne et la remue dans tous les sens, il en arrache les épines, et puis il l'ensemence largement, comptant sur la fécondité du sol; il se nourrit alors de la douce espérance qu'il sera non moins largement récompensé de ses travaux, et chaque jour il pense que l'abondance de la moisson l'emportera de beaucoup sur celle de la semence. C'est ce que nous éprouvons également: votre ardeur toujours croissante et votre zèle de plus en plus enflammé se communiquent à notre âme, nous font concevoir de vous les plus magnifiques espérances, nous fournissent de nouvelles forces pour travailler à la gloire de Dieu, à l'honneur de l'Eglise, à l'édification de votre charité.

Ainsi donc, puisque vous le jugez utile, après avoir sommairement rappelé ce que nous avons dit en dernier lieu, passons à l'explication du texte qui suit et qu'on vient de lire. Le sujet dernièrement traité et le point précis où le discours s'arrêta, où nous en sommes de notre enseignement, il importe de le rappeler. « Et Dieu fit l'homme en prenant un peu de poussière de la terre, et il souffla sur son visage un souffle de vie, et l'homme fut fait en une âme vivante. » *Genes.*, II, 7. Ce que je disais alors, je le dis encore maintenant et je ne cesserai de le redire, là se manifeste l'ineffable bonté du souverain Maître de l'univers pour l'espèce humaine. Quelle admirable condescendance n'a-t-il pas, en effet, montrée pour procurer notre salut, de quel honneur n'a-t-il pas investi cette créature en particulier, je veux dire l'homme? Il a prouvé autant par les actes que par les paroles qu'il avait pour lui plus de sollicitude que pour tous les autres êtres visibles. Rien n'empêche que je ne revienne aujourd'hui sur cette même pensée pour qu'elle soit mieux comprise de votre charité. De même que les parfums exhalent davantage leur arôme à mesure qu'on les triture avec les mains; de même les saintes Ecritures déroulent devant nous de plus riches trésors et donnent des fruits plus suaves et plus abondants, à mesure que notre âme s'applique à les fouiller. « Dieu forma l'homme, est-il donc écrit, en prenant un peu de poussière de la terre. »

Remarquez, je vous prie, la différence établie dans les premiers mots déjà de ce texte. Pour toutes les autres créatures, le bienheureux Moïse nous retrace le mode de leur création en ces termes : « Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Que le firmament soit fait. Que les eaux se réunissent. Que des luminaires soient faits. Que la terre produise des plantes. Que les eaux se peuplent de reptiles doués de vie. Que la terre produise des âmes vivantes. » Vous le voyez, toutes ces choses sont créées par une simple parole. Considérez après cela ce qui est dit touchant la création de l'homme : « Et Dieu forma l'homme. » Pesez bien ces expressions, voyez comme elles sont appropriées à notre faible intelligence, comme elles nous représentent Dieu procédant d'une autre manière et façonnant l'homme de ses mains, s'il est permis d'employer là notre langue; ce dont un autre prophète nous donne ainsi l'exemple : « Vos mains m'ont fait et m'ont façonné. » *Job*, x, 8. Si Dieu s'était contenté d'ordonner que l'homme sortît de la terre, cet ordre n'aurait-il pas été exécuté, je vous le demande? Mais, pour renfermer un perpétuel enseignement dans le mode même de notre création, et pour nous empêcher aussi de nourrir des pensées au-dessus de notre nature, il nous expose tout avec détail, il dit :

« Et Dieu forma l'homme en prenant de la terre un peu de poussière. »

2. En cela brille déjà l'honneur qu'il nous fait. Il ne prend pas une terre quelconque, il prend de la poussière, ce que la terre a de plus léger, pourrait-on dire; et ce peu de poussière pris sur la terre, sa volonté le transforme en un corps humain. Comme il avait auparavant produit la substance terrestre sans matière préalable, il fait maintenant un corps organisé de cette même substance. Nous pouvons bien nous écrier avec le bienheureux David : « Qui racontera les puissances du Seigneur et publiera dignement ses louanges? » *Psalm.*, cv, 2; en voyant que d'un peu de poussière il fait un aussi noble animal, qu'il l'élève à un si haut rang et le comble aussitôt de tant de bienfaits, donnant partout des preuves éclatantes de son amour pour les hommes. « Et il souffla sur son visage, ajoute l'auteur sacré, un souffle de vie, et l'homme fut fait en une âme vivante. » En entendant ces mots, les insensés, s'appuyant sur leurs propres raisonnements, méconnaissant la grandeur de Dieu et ne considérant pas ce qu'il y a de condescendance dans ces paroles, ont osé dire que l'âme était de la substance même de Dieu. O folie! ô blasphème! que de chemins le diable a préparés à ses adorateurs pour les conduire à leur perte! Voyez-les plutôt ces divers chemins dans lesquels ils marchent : les uns s'emparent de ce mot, il *souffla*, pour prétendre que les âmes sont une émanation de la substance divine; les autres affirment au contraire que les âmes prennent la nature des plus vils animaux. Quoi de plus déplorable que de telles extravagances! Ayant la raison enveloppée de ténèbres, ignorant le vrai sens des Ecritures, privés en quelque sorte des yeux de l'intelligence, ils vont à des précipices opposés : les premiers élèvent l'âme bien audessus de ce qu'elle est en réalité, les seconds la ravalent bien au-dessous. Si, parce que l'Ecriture a dit : « Il souffla sur son visage, » on prétend donner une bouche à Dieu, force évidemment sera de lui donner des mains, puisqu'elle dit également : « Il forma l'homme. »

Mais, de peur qu'en voulant démontrer la puérilité de leurs assertions, nous ne tombions dans la nécessité de prononcer nous aussi des paroles inconvenantes, laissons là leurs folles idées et leur multiple démence pour nous attacher à la pensée pure du Livre saint, lequel s'interprète lui-même; il faut pour cela ne pas s'arrêter à la grossière écorce des expressions, nous souvenant que notre faiblesse seule en est la cause. Les oreilles humaines ne pourraient jamais accepter les choses dites, si la forme matérielle qui revêt l'idée ne ménageait ainsi leurs habitudes. N'ignorant donc pas quelle est notre infirmité, d'une part, et, de l'autre, que ces expressions s'appliquent à Dieu, comprenons-les dans le sens qui convient à la nature divine; ne faisons pas descendre Dieu jusqu'à la forme corporelle et ne détruisons pas sa simplicité en lui donnant des membres; pensons en tout d'une manière digne de lui. La divinité n'a rien de composé, rien de matériel et de sensible; vouloir la façonner à notre image et lui donner un corps avec ses divers membres, c'est tomber aveuglément dans l'impiété des Gentils. Lors donc que vous entendez l'Ecriture parler ainsi : « Dieu forma l'homme, » voyez là cette même puissance qui prononce le *fiat* créateur. Lorsque vous entendez encore : « Il souffla sur son visage un souffle de vie, » songez qu'il a voulu, de la même manière qu'il avait créé les puissances incorporelles, unir à ce corps formé d'un peu de poussière une âme raisonnable, dont les membres corporels seraient les instruments. Ce corps, en effet, créé par la volonté du Seigneur, gisait là comme un instrument qui n'attendait plus qu'un mobile; disons mieux, il était là comme une lyre qui semble appeler une main habile et savante, tous les membres de ce corps attendaient le souffle qui devait les animer pour élever vers le Seigneur une divine mélodie. « Il souffla donc sur son visage un souffle de vie, et l'homme fut fait en une âme vivante. » Que veut dire ce souffle de vie qui provient de Dieu? Que Dieu veut et ordonne que ce corps à peine sorti de ses mains ait la puissance vitale, laquelle ne saurait être ici qu'une âme vivante, active, capable de manifester son art divin en mettant en mouvement les membres qui lui sont unis.

La divinité n'a rien de composé, de matériel ou de sensible.

3. Remarquez encore la différence qui existe

entre la création de cet animal merveilleux qui possède la raison, et celle des animaux qui en sont privés. Quand il s'agit de ces derniers, Dieu dit : « Que les eaux produisent des reptiles doués de vie, » et les eaux se peuplèrent aussitôt d'animaux divers; ou bien : « Que la terre produise une âme vivante. » Il ne procède plus ainsi quand il s'agit de l'homme : son corps est d'abord formé d'un peu de poussière; puis il reçoit la puissance vitale, qui n'est autre que la substance même de l'âme. En parlant de la brute, Moïse disait : « Son sang c'est son âme. » *Levit.*, XVII, 11. Mais dans l'homme est une substance spirituelle et immortelle, incomparablement supérieure au corps, de cette supériorité que l'esprit a sur la matière. Quelqu'un dira peut-être : Pourquoi, si l'âme est supérieure au corps, ce qu'il y a de moins digne a-t-il été d'abord créé, et ce qu'il y a de plus noble n'est-il venu qu'après? — Ne voyez-vous pas, mon bien-aimé, que la même chose a lieu dans la création universelle? Le ciel, la terre, le soleil, la lune, tous les autres êtres matériels et les animaux eux-mêmes furent créés avant l'homme, et celui-ci n'arriva que le dernier comme un roi qui va prendre possession de son domaine. Ainsi, dans la création de l'homme, le corps est d'abord produit, puis vient l'âme qui doit le gouverner. De même encore que les animaux, qui devaient servir à l'usage de l'homme, furent créés avant lui, afin qu'il trouvât ses serviteurs tout prêts à son arrivée; de même le corps est fait avant l'âme, afin que celle-ci pût manifester son activité par le ministère de ce corps, aussitôt qu'elle aurait reçu l'existence de la sagesse infinie.

« Et Dieu planta, poursuit l'historien sacré, le jardin des délices dans Eden vers l'Orient, et il y plaça l'homme qu'il avait formé. » Le Seigneur de l'univers avait déjà fait éclater son amour spécial pour l'homme, il avait introduit dans le monde celui pour lequel le monde était créé; et voilà qu'il s'empresse de le combler de nouveaux bienfaits. « Dieu planta le paradis dans Eden vers l'Orient. » Remarquez encore ici, mon bien-aimé, que nous tombons nécessairement dans l'abîme, si nous n'entendons pas ces paroles dans un sens digne de Dieu. Que diront, en effet, à cette occasion, ceux qui ne craignent pas de donner une signification humaine à tout ce qui nous est dit de Dieu? « Dieu planta le paradis. » Quoi! lui fallut-il manier un instrument matériel et remuer ainsi la terre pour disposer ce jardin? Loin de nous cette pensée. Ce mot *il planta* doit s'entendre, comme les autres, d'un ordre donné par Dieu pour que le paradis fût fait et qu'il servît de séjour à l'homme nouvellement créé. Que cet heureux séjour ait été réellement créé pour l'homme, l'Ecriture le dit formellement : « Et Dieu planta le paradis dans Eden vers l'Orient, et il y plaça l'homme qu'il avait formé. » Moïse va jusqu'à désigner le lieu par son nom, pour couper court aux discours frivoles de ceux qui cherchent à tromper les esprits faibles en prétendant que le paradis n'est pas sur la terre, mais bien dans le ciel, et qui débitent tant d'autres rêveries semblables. Ce langage si clair et si précis des divines Ecritures, n'a pas empêché quelques hommes aventureux, enivrés de leur propre parole, imbus des vaines idées d'une philosophie étrangère, de soutenir des opinions contraires à ce qui est écrit, et de transporter au ciel ce qui s'applique à la terre, sans mentionner les autres aberrations dans lesquelles ils sont tombés.

Si Moïse n'avait pas employé ce langage simple et ne s'était pas, sous l'inspiration de l'Esprit divin, conformé de la sorte à la faiblesse de nos idées, jusqu'où n'auraient-ils pas poussé l'extravagance? Mais, je l'ai dit, quand elle nous transmet de tels enseignements, l'Ecriture s'interprète elle-même et ne permet pas à l'auditeur de s'égarer. Malheureusement, ce n'est pas leur bien que plusieurs cherchent dans les saints Livres, c'est plutôt la satisfaction de leur curiosité qu'ils poursuivent en les lisant; aussi n'en résulte-t-il pour eux aucune utilité; une distraction stérile est toute leur récompense. Je vous en conjure donc, fermez votre oreille à de tels discours, et prêtons-la simplement aux paroles du texte sacré. J'insiste : lorsque vous y lirez que Dieu planta le paradis des délices vers l'Orient, entendez-le de la seule manière qui convienne à Dieu, c'est-à-dire d'un ordre donné.

Du reste, croyez à cette assertion dans son sens naturel et tenez pour certain que le paradis exista, et dans le lieu désigné par l'Ecriture sainte. Refuser de croire à ce qu'elle nous enseigne, et mettre à la place nos pensées personnelles, c'est, à mon avis, tendre un piége à ceux qui nous écoutent. « Et il y plaça l'homme qu'il avait formé. »

4. Voyez d'abord quel honneur il lui fait. Après l'avoir créé hors du paradis, il l'introduit aussitôt dans ce séjour, afin d'exciter en lui, par des faits, le sentiment de la reconnaissance et celui de sa propre dignité, du rang qu'il occupe dans la création. « Et il y plaça l'homme qu'il avait formé. » Ce qui ne doit pas s'entendre d'une action matérielle, encore une fois, mais bien d'un ordre : Dieu veut que l'homme habite là, qu'il jouisse là d'un bonheur sans mélange et qu'il apprenne à bénir la divine bonté, en se voyant comblé de tant de bienfaits sans aucun mérite préalable. Ne soyez donc pas étonnés de cette expression; les divines Ecritures nous parlent un langage humain, pour condescendre à notre faiblesse et nous faire un plus grand bien. Voulez-vous vous en convaincre, souvenez-vous qu'un peu plus haut, en parlant de la création des astres, elle s'est servie de la même expression : « Et Dieu les plaça dans le firmament céleste. » Nous ne devons pas comprendre par là qu'il les ait immobilisés et fixés à la même place, puisque chacun d'eux a sa course propre et change incessamment de position; cela signifie seulement que par l'ordre et la volonté de Dieu, les astres sont au ciel comme l'homme dans le paradis.

« Et Dieu fit germer de la terre toute sorte d'arbres beaux à voir et dont les fruits étaient bons à manger; au milieu du paradis étaient l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal. » *Genes.*, II, 9. Nouveau bienfait, nouvel honneur s'ajoutant à la création elle-même. L'homme doit habiter le paradis et Dieu commande à la terre de produire des arbres divers, propres à flatter la vue et le goût. « Toute sorte d'arbres beaux à voir, » est-il dit. Voilà pour le plaisir des yeux. « Et dont les fruits étaient bons à manger; de sorte qu'aux délices de la vue ces arbres ajoutaient les délices du goût, et d'autant plus qu'ils étaient plus nombreux et plus féconds. Oui, sa volonté fit germer tous les arbres que vous pouvez nommer. Voyez-vous ce séjour exempt de toute misère? voyez-vous ce genre admirable de vie? L'homme vivait sur la terre comme un ange, revêtu d'un corps à la vérité, mais supérieur aux nécessités corporelles, portant le diadème, le manteau royal et la robe de pourpre; tel qu'un roi, il jouit avec une pleine sécurité de tous les biens et de toutes les délices de cet heureux séjour. « Et l'arbre de vie au milieu du paradis, ajoute le texte, et l'arbre de la science du bien et du mal. » C'est donc après nous avoir montré la terre produisant toute sorte d'arbres propres à flatter le goût comme la vue, selon l'ordre du Seigneur, qu'il dit : « Et l'arbre de vie au milieu du paradis, et l'arbre de la science du bien et du mal. » Dans sa tendre sollicitude pour l'homme qu'il avait formé, Dieu prévoyant l'abus que celui-ci ferait après quelque temps d'un tel calme et d'une telle félicité, plaça l'arbre de vie au milieu du paradis terrestre, ainsi que l'arbre de la science du bien et du mal, qu'il devait bientôt interdire à l'homme, pour lui apprendre qu'il était redevable de tous ces biens à la grâce et à l'amour de son Créateur et de son souverain Maître, qui l'est aussi de tout l'univers. C'est pour cette raison que le Livre saint parle des arbres, et puis des fleuves, en désignant même ces derniers par leur nom, en indiquant ce qu'on pourrait appeler leur séparation, la manière dont celui qui arrosait le paradis donnait naissance aux quatre principaux fleuves qui distinguaient les différentes régions de la terre. Les sages qui ne parlent que d'après leur propre sagesse n'admettront peut-être pas que ces fleuves soient de vrais fleuves, ni ces eaux de véritables eaux, imaginant autre chose à la place et le persuadant à ceux qui consentent à les écouter. Pour nous, je vous en conjure, ne tolérons pas de semblables docteurs, fermons nos oreilles à leurs paroles, croyons aux divines Ecritures, et, pleins de docilité pour ce qu'elles nous enseignent, efforçons-nous de graver cette pure doctrine dans nos âmes, conformons-y pleinement notre vie, afin que la vie rende té-

moignage à la doctrine, et la doctrine un témoignage encore plus éclatant à la vie. Si notre croyance était pure et droite, tandis que notre conduite serait empreinte de négligence, de quoi cela nous servirait-il? De même, si notre conduite était inspirée par le zèle, tandis que nous n'aurions aucun soin de rectifier notre croyance, quel bien en résulterait pour nous, quel avantage pour notre salut?

Si nous voulons, en effet, nous soustraire à la géhenne et nous mettre en possession du royaume, nous devons briller sous ce double rapport, et par la rectitude des croyances, et par le zèle de la vie. Quelle est, dites-moi, l'utilité d'un arbre qui monte très-haut et se couronne de feuilles, mais qui ne donne aucun fruit? Il en est de même du chrétien : des croyances pures ne lui sont d'aucune utilité, quand il néglige la pratique de la vertu. Voici les hommes dont le Christ proclame le bonheur : « Heureux celui qui pratique lui-même ce qu'il enseigne aux autres. » *Matth.*, v, 19. L'enseignement qui se donne par les œuvres est plus ferme et plus persuasif que celui de la parole; l'homme vertueux prêche en gardant le silence, sans même qu'on le voie : tantôt c'est par la vue, tantôt c'est par l'ouïe. Il jouira pleinement de la bienveillance divine, en procurant la gloire du Seigneur, non-seulement par lui-même, mais encore par ceux qui sont témoins de sa vertu. Celui qui se conduit de la sorte, publie les louanges du Maître de l'univers par mille langues diverses et le bénit par mille bouches à la fois. Ce n'est pas uniquement ceux qui le connaissent et le voient, c'est encore les inconnus, les étrangers, les habitants des contrées les plus lointaines, qui l'admirent, d'après ce qu'ils entendent raconter de lui, et font remonter leur admiration vers Dieu; les amis ne sont pas les seuls à rendre hommage à sa sainteté, les ennemis eux-mêmes la respectent. La puissance de sa vertu va jusqu'à fermer la bouche à ceux-là mêmes qui la combattent, de telle sorte qu'ils n'osent plus élever la voix. De même que des yeux malades ne peuvent contempler les rayons du soleil, de même le vice est incapable de soutenir l'éclat de la vertu; il recule, il fuit à cet aspect, il proclame sa défaite.

Dans cette persuasion, attachons-nous à la vertu, dirigeons d'une manière sûre le cours de notre vie, évitons avec le plus grand soin les péchés qui nous sembleraient même les moins graves ou les plus légers, soit dans les paroles, soit dans les actions. S'abstenir des petites fautes, c'est le moyen de ne jamais tomber dans les grandes; et de la sorte nous pourrons, avec le temps et le secours d'en haut, parvenir au faîte de la vertu, nous dérober aux peines futures, obtenir les biens éternels, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et à l'Esprit saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIV.

« Et le Seigneur Dieu prit l'homme qu'il avait formé et le plaça dans le paradis de délices, pour le cultiver et le garder. »

1. Reprenant encore aujourd'hui, si vous le voulez bien, la suite du sujet que nous traitions hier, nous tâcherons d'en déduire pour vous un enseignement spirituel. Les paroles que nous venons de lire sont puissantes et fécondes; il importe donc que nous descendions dans ces mystérieuses profondeurs et qu'en examinant tout avec une grande attention, nous en retirions les fruits qui s'y trouvent renfermés. Si les hommes qui vont chercher au fond des mers les pierres précieuses, affrontent tant de peines et de labeurs, s'exposent à l'aveugle fureur des flots pour arriver au terme de leurs désirs, à plus forte raison devons-nous appliquer notre esprit à l'intelligence de ce texte et le fouiller dans tous les sens, pour en retirer d'inestimables pierreries. Mais ne craignez pas, mon bien-aimé, lorsque je vous parle de profondeurs à sonder. Nous n'avons pas à redouter ici le choc impétueux des ondes; nous n'y trouverons que la grâce de l'Esprit éclairant notre entendement, assurant et facilitant nos recherches, nous rendant tout travail doux et léger. Les pierres précieuses ne sont pas d'une bien grande utilité pour celui qui les trouve, souvent même elles lui causent un mal

réel; elles enfantent mille naufrages; le trésor qu'il a découvert lui procure plus de soucis que de joies, en le livrant à la malice des envieux, en ameutant contre lui toutes les jalousies et toutes les convoitises. Il est donc vrai que de tels objets, non-seulement n'améliorent en rien la vie, mais l'empoisonnent encore par des guerres incessantes. Ils servent d'aliment à la cupidité, enflamment de plus en plus le feu de l'avarice, et tourmentent ainsi l'âme de ceux qu'ils ont captivés. Rien de semblable n'est à craindre des pierreries spirituelles dont nous parlons; elles sont d'un prix qu'on ne saurait exprimer, la source d'un bonheur impérissable, d'un plaisir pur et qui l'emporte incomparablement sur celui que peuvent causer les trésors matériels. Ecoutez David exprimant la même pensée : « Elles sont plus désirables (les paroles de Dieu) que l'or et les pierres les plus précieuses. » *Psalm.* XVIII, 11. Voyez : il prend et met sous nos yeux ce qu'il y a de plus précieux au monde, et cette comparaison ne lui suffit pas encore pour rendre sa pensée; il rehausse le prix de l'objet auquel il compare la divine parole, pour en mieux faire ressortir la supériorité : « Plus que l'or, dit-il, et les pierres les plus précieuses. » Ce n'est pas certes une égalité qu'il prétend établir; mais il prend ce que les hommes estiment le plus, il l'étale à nos regards afin de mieux nous déclarer à quel point les paroles de l'Esprit saint méritent de concentrer notre attention et nos désirs.

Pour vous convaincre encore davantage que tel est l'usage constant de l'Ecriture sainte, de comparer les biens d'ici-bas aux choses spirituelles, pour montrer combien celles-ci sont supérieures, écoutez ce qui suit les expressions déjà citées : « Elles sont plus douces que le miel, et le miel le plus pur. » Encore ici, le Psalmiste n'a pas prétendu déterminer le degré de leur douceur, ni du plaisir qu'elles peuvent procurer; mais, comme il ne trouvait rien dans les choses sensibles qui pût mieux lui servir de terme de comparaison pour rendre le bonheur qu'on éprouve dans les saintes lettres, il adopte celui-là pour faire toujours ressortir la supériorité du plaisir spirituel dont il parle. Vous verrez le Christ procéder de la même manière dans l'Evangile. En répondant à ses disciples, qui lui demandent l'explication de cette parabole où figurent tour à tour l'homme qui sème du bon grain et l'ennemi qui répand l'ivraie parmi le froment, il leur explique en détail la parabole tout entière; il leur dit ce que sont, et l'homme qui sème le bon grain, et le champ, et l'ivraie, et le semeur d'ivraie, et les moissonneurs, et la moisson; puis, quand il leur a tout expliqué, il ajoute : « Les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. » *Matth.*, XIII, 43. Ce n'est pas qu'il entende borner leur éclat à celui de cet astre, il veut certes le montrer supérieur; mais il parle ainsi parce qu'il n'est pas possible de rencontrer une image plus éclatante dans les choses visibles. Lors donc que nous lisons de semblables expressions, ne nous arrêtons pas à leur signification matérielle, et tâchons de découvrir dans les objets qui frappent nos sens, qui tombent sous nos yeux, l'excellence des choses spirituelles. Cette considération doit exciter en nous un plus ardent désir et nous inspirer une joie plus vive; car les paroles citées sont spirituelles et divines, capables dès lors de produire abondamment dans nos âmes un plaisir de même nature. Attachons-nous donc à les écouter avec toute l'attention et la ferveur qu'elles méritent, afin d'en retirer de véritables trésors, et de rentrer ainsi dans nos demeures après avoir largement recueilli la semence de cette philosophie qui est selon Dieu.

2. Appliquons-nous donc, encore une fois, au sens de notre texte; portez-y toutes vos pensées sans distraction, sans défaillance, sans préoccupation temporelle; car nous y trouvons des lois divines qui nous viennent du Ciel et qui nous sont données pour notre salut. Si, lorsqu'on fait la lecture d'un rescrit impérial, partout règne un profond silence, aucun bruit, aucune agitation ne se manifeste, chacun prêtant une oreille attentive et désirant savoir quelles sont les volontés exprimées par le souverain; si le moindre désordre ou la plus légère interruption ne peut alors se produire sans un grand danger, à plus forte raison doit-on se tenir ici dans la crainte et le tremblement, observer le plus profond si-

lence, éloigner toute pensée désordonnée, pour que vous puissiez bien comprendre ce qui nous est dit, pour que, touché de votre docilité parfaite, le Roi des cieux vous comble de tous ses dons. Voyons donc ce que nous enseigne maintenant le bienheureux Moïse, non-seulement par lui-même, mais encore par l'inspiration de l'Esprit saint, quand il dit : « Et le Seigneur Dieu prit l'homme qu'il avait formé. » C'est à bon droit que dès le principe il désigne le Créateur par ces deux noms : il ne se borne pas à dire, le *Seigneur,* il ajoute aussitôt *Dieu;* c'est un enseignement qui se cache sous cette double expression; il veut nous apprendre par là qu'il n'existe aucune différence entre ces deux noms de Seigneur et de Dieu. Ce n'est pas sans but que je fais moi-même cette remarque. Quand vous entendrez Paul s'exprimer de la sorte : « Un seul Dieu, le Père, de qui tout procède; un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui tout existe, » I *Corinth.*, VIII, 6, ne voyez aucune différence dans ces mots, ne vous imaginez pas que l'un signifie quelque chose de plus grand que l'autre. Si l'Ecriture les emploie indifféremment, c'est pour empêcher des esprits téméraires de mêler aux divins enseignements leurs propres inventions. Pour vous bien convaincre qu'elle s'en sert sans les distinguer en aucune sorte, rien de plus décisif que ce texte sérieusement considéré : « Et le Seigneur Dieu prit l'homme...» De qui l'hérétique veut-il qu'il soit ici question? Du Père seul? A merveille. Ecoutez donc Paul : « Un seul Dieu le Père, de qui tout procède; un seul Seigneur Jésus-Christ, par qui tout existe. » Vous voyez comment il donne au Fils le nom de Seigneur.

Pourquoi dire après cela que le nom de Seigneur et celui de Dieu représentent des dignités inégales? Quelle étrange absurdité! quel horrible blasphème! Quand on s'écarte des règles tracées par les divines Ecritures, pour y substituer ses propres raisonnements, l'intelligence se trouble, on soulève d'interminables discussions, on sème le doute contre les enseignements sacrés. « Et le Seigneur Dieu prit l'homme qu'il avait formé, et il le plaça dans le paradis de délices, pour le cultiver et le garder. » Remarquez la prévoyante sollicitude dont est l'objet l'homme récemment créé. Hier le bienheureux Moïse nous avait dit : « Dieu planta le paradis, et il y plaça l'homme; » ce qui signifie qu'il le lui donna pour séjour, qu'il voulut le mettre en possession des délices du paradis. Voilà qu'il nous montre encore aujourd'hui l'ineffable amour de Dieu pour l'homme; il insiste et poursuit : « Et le Seigneur Dieu prit l'homme qu'il avait formé, et il le plaça dans le paradis de délices. » A ce mot de paradis, il ajoute : « De délices, » pour nous faire comprendre le bonheur immense dont l'homme devait y jouir. Après ces mots : « Il le plaça dans le paradis de délices, » il ajoute encore : « Pour le cultiver et le garder. » Nouvelle preuve de la divine providence. Comme dans un tel séjour l'homme allait jouir de toutes les félicités, du plus beau des spectacles, de toutes les satisfactions qu'il pouvait désirer, pour qu'il ne vînt pas à s'enorgueillir par l'excès même de son bonheur et la continuité de son repos, — car, on ne l'ignore pas, « il n'est pas de mal que l'oisiveté n'enseigne, » *Eccli.*, XXXIII, 29, — Dieu lui impose de cultiver le jardin et de le garder. Quoi, me direz-vous, le paradis avait-il donc besoin d'une telle culture? Je ne dis pas cela; mais Dieu voulut que l'homme eût une occupation douce et facile, une occupation néanmoins et une sorte de sollicitude. S'il avait été sans travail aucun, le repos prolongé l'eût conduit à la nonchalance; tandis qu'avec un travail, même exempt de souffrance et de fatigue, il pouvait mieux se maintenir dans le devoir. Ce n'est donc pas sans raison que le travail lui est ordonné; la formule même de cet ordre lui rappelle d'une manière évidente qu'il est sous la dépendance d'un Maître auquel il doit son bonheur, et par là même son obéissance. Dieu fait tout et dispose de tout pour notre bien; c'est dans ce but qu'il nous donne même le plaisir et la liberté. Avant de nous donner l'être, son ineffable bonté nous a préparé ces biens, ainsi qu'il le déclare dans l'Evangile : « Venez, les bénis de mon Père, acceptez en héritage le royaume qui vous a été préparé avant la constitution du monde; » *Matth.*, XXV, 34; combien plus ne nous accordera-t-il pas avec abondance les biens d'ici-bas?

3. Voilà donc de quels bienfaits Dieu comble sa créature privilégiée : d'abord, il la fait passer du néant à l'être, il daigne façonner lui-même son corps avec un peu de poussière, l'investit ensuite d'une bien plus haute dignité en lui donnant par son souffle une âme incorporelle, il crée le paradis et le lui destine pour séjour; après cela, comme un père plein de tendresse pour un enfant encore jeune et qui jouit d'un repos absolu, il lui procure une légère occupation pour l'empêcher de tomber dans la révolte : c'est ainsi que Dieu prescrit au premier homme la culture et la garde du paradis, afin qu'il ait là comme un double correctif aux intarissables délices, au calme profond, au tranquille bonheur dont il va jouir, et que cela le retienne dans les limites de l'obéissance et du devoir. Voilà les premiers bienfaits accordés à l'homme; ceux qui suivent ne manifestent pas de la part de Dieu moins de bonté, d'amour et de condescendance. Que dit encore le Livre saint? « Et le Seigneur Dieu prévint Adam... » Les mêmes expressions reviennent, afin qu'une telle répétition fasse mieux pénétrer la doctrine dans nos âmes, et que nous repoussions avec plus d'énergie ceux qui ne craignent pas de les distinguer selon leurs caprices, pour attribuer l'une au Père et l'autre au Fils. Comme leur substance est la même, l'Ecriture les désigne indifféremment par chacun de ces deux noms : « Et le Seigneur Dieu prévint Adam en lui parlant ainsi... » Admirons encore dans le mot si court et si simple dont l'auteur sacré se sert la bonté divine, cette bonté qu'aucune parole ne saurait exprimer. « Il prévint, » est-il dit. Là se montre déjà l'honneur dont l'homme est investi. Ce n'est pas un ordre, une injonction, à proprement parler. Qu'est-ce donc? Un avertissement. Comme un ami prévient un ami d'une chose nécessaire, ainsi fait le Créateur à l'égard d'Adam, afin de l'engager, en l'honorant de la sorte, à se soumettre docilement à la défense qu'il va lui faire. « Et le Seigneur Dieu prévint Adam en lui parlant ainsi : Tu mangeras des fruits de tous les arbres qui sont dans le paradis, mais vous ne mangerez pas des fruits de l'arbre de la science du bien et du mal. Le jour où vous en aurez mangé, vous mourrez de mort. » *Genes.*, II, 16-17. Voilà certes un précepte bien facile à observer. Mais, mon bien-aimé, quelle chose funeste que la pusillanimité! Elle voit des difficultés dans ce qu'il y a de plus facile; tout comme le zèle et la ferveur nous rendent facile ce qu'il y a de plus ardu.

Quoi de plus aisé, dites-moi, qu'un tel précepte? Quoi de plus grand qu'un tel honneur? L'homme a le paradis pour séjour, il jouit du spectacle de toutes les beautés créées, il puise à longs traits dans cette vue les plus enivrantes délices. Représentez-vous combien il devait être agréable pour lui de contempler ces arbres chargés de fruits, tant de fleurs diverses, cette végétation si variée, cette verdure luxuriante, toutes ces merveilles qui devaient être accumulées dans le paradis, et dans un paradis planté par Dieu même. C'est pour nous en donner une idée que l'Ecriture sainte avait dit plus haut : « Dieu fit encore sortir de la terre toute sorte d'arbres dont la beauté réjouissait la vue et dont les fruits étaient agréables au goût. » Cela nous fait comprendre combien furent coupables l'intempérance et la faiblesse qui violèrent le précepte divin au milieu d'une telle abondance. Observez encore, mon bien-aimé, quelle était l'éminence de l'état où l'homme se trouvait élevé : il avait une table à part, une nourriture spéciale dans le paradis, pour qu'il ne pût pas croire avoir été confondu, même sous ce rapport, avec les animaux; vivant comme un roi dans son palais, au sein de toutes les délices, il avait une demeure qui le distinguait déjà de ses nombreux serviteurs et contribuait à rehausser sa puissance. « Et le Seigneur Dieu prévint Adam en lui parlant ainsi : Tu mangeras des fruits de tous les arbres qui sont dans le paradis; mais quant à l'arbre de la science du bien et du mal, vous n'en mangerez pas. En quelque jour que vous en ayez mangé, vous mourrez de mort. » Il semblait dire au premier homme : Je n'exige de toi rien de difficile. Je mets tout à ta disposition, tu peux en jouir; je ne t'interdis qu'une chose, et ma défense est sanctionnée par un terrible châtiment, pour que la crainte toute seule te retienne dans la sagesse et te fasse respecter ma loi. — Il agissait ainsi comme un maître généreux

qui confierait à quelqu'un une grande maison et qui, pour sauvegarder simplement son droit de propriété, y mettrait pour condition une légère redevance d'argent. Oui, voilà comment le souverain Maître de l'univers témoigne son amour à l'homme, lui concède la jouissance de tout ce qui est dans le paradis, un seul arbre excepté, dont l'homme doit s'abstenir, afin d'apprendre par là qu'il est sous la dépendance d'un Maître auquel il doit obéir, que ce Maître commande par lui-même ou par ses délégués.

4. Qui pourrait admirer comme elle le mérite la magnificence de notre commun Seigneur? De quels bienfaits ne comble-t-elle pas un être qui n'a rien fait encore, absolument rien? Elle ne partage pas le domaine des choses créées pour lui en abandonner la moitié; moins encore lui en interdit-elle la majeure partie en lui livrant le reste : c'est la totalité des biens renfermés dans le paradis qu'elle met en son pouvoir, à l'exception d'un seul arbre; ce qui montre évidemment qu'une telle interdiction avait uniquement pour but d'obliger l'homme à ne pas oublier l'Auteur de tant de bienfaits. Allez plus loin et voyez encore éclater la bonté de Dieu dans la dignité dont il entoure déjà la femme qui doit être formée du corps d'Adam. Elle n'est pas créée; et Dieu parle déjà cependant comme si elle était là pour recevoir ses ordres : « Vous ne mangerez pas du fruit de cet arbre. En quelque jour que vous en ayez mangé, vous mourrez de mort. » Il déclare ainsi dès l'origine que l'homme et la femme ne font qu'un, selon la doctrine formulée par Paul : « L'homme est la tête de la femme. » *Ephes.*, v, 23. Il s'exprime donc comme s'il s'adressait à l'un et à l'autre, afin que, lorsque la femme aura été formée, l'homme se souvienne de lui communiquer les divins préceptes. Je n'ignore pas qu'il est une question qu'on soulève à chaque instant au sujet de cet arbre, que beaucoup d'esprits téméraires et légers s'efforcent de reporter la faute de l'homme sur Dieu, et qu'ils osent tenir ce langage : Pourquoi Dieu posa-t-il cette défense, sachant qu'elle devait être transgressée ? — Ou bien : Pourquoi voulut-il que cet arbre fût dans le paradis? — Et beaucoup d'autres choses semblables. Mais pour ne pas anticiper sur l'ordre des faits et parler d'avance touchant la prévarication, il importe pour votre bien d'attendre que nous soyons arrivés à ce point du récit de Moïse. Quand le moment en sera venu, nous dirons tout ce que la divine grâce nous inspirera pour instruire votre charité du vrai sens des Ecritures. Vous apprendrez ainsi à rendre au Seigneur la gloire qui lui est due, à ne pas laisser de côté le coupable, à ne pas mettre en cause la justice suprême elle-même.

Examinons actuellement, si vous le voulez bien, la suite du texte qu'on vient de lire. « Et le Seigneur Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » *Gen.*, II, 18. Voilà donc encore une fois ces deux noms réunis : « Le Seigneur Dieu. » C'est pour que cet enseignement demeure gravé dans nos âmes et que nous ne mettions jamais nos opinions au-dessus des divines Ecritures. Ainsi donc le Seigneur Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Observez comme la divine bonté poursuit son œuvre; elle ajoute les bienfaits aux bienfaits, elle se répand avec une abondance toujours croissante sur cet être auquel elle a donné le privilége de la raison, elle ajoute à l'honneur dont elle l'a revêtu, elle lui fait une vie plus douce et plus heureuse. « Le Seigneur Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Faisons-lui une aide semblable à lui. » Le mot *faisons* reparaît ici dans la bouche de Dieu. Il avait déjà dit au moment de créer l'homme : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Et maintenant, sur le point de créer la femme, il emploie la même expression.

A qui s'adresse-t-il ? A aucune puissance créée, mais bien à celui qu'il a lui-même engendré et qui participe à ses admirables conseils, au Puissant, au Prince de la paix, à son Fils unique. Adam ne devait pas ignorer que l'être qui allait recevoir l'existence devait posséder une dignité égale à la sienne, et c'est pour cela que le mot dont Dieu s'était servi par rapport à lui, *faisons*, est encore prononcé : « Faisons-lui une aide semblable à lui. » Deux expressions qui méritent également d'être remarquées, celle-ci d'abord : « Une aide; » puis cette autre : « Semblable à lui. » Je ne veux

pas, dit-il, qu'il demeure seul; je veux qu'il ait une société dans laquelle il trouve sa joie. Ce n'est pas assez; je veux lui donner une aide qui qui puisse le payer de réciprocité. — C'est la femme qu'il fait ainsi pressentir. Voilà pourquoi, lorsqu'il a dit: « Faisons-lui une aide, » il ajoute aussitôt: « Semblable à lui. » En le voyant donc amener devant l'homme les animaux qui peuplent la terre et les oiseaux qui volent dans l'air, vous ne penserez pas que c'est d'eux qu'il était question. Quoique beaucoup de ces animaux aident l'homme dans ses labeurs, aucun n'est comparable à la femme, parce qu'elle participe seule aux dons de la raison et de la parole. C'est ainsi qu'il faut entendre: « Une aide semblable à lui. » Moïse continue: « Et Dieu forma de la terre toutes les bêtes des champs et tous les oiseaux du ciel; puis il les amena en présence d'Adam pour voir quel nom il voudrait leur donner; et tout nom donné par Adam à chaque âme vivante est son vrai nom. » *Genes.*, II, 19. Ce n'est pas sans intention et sans cause que ce fait a lieu; prévoyant ce qui allait bientôt arriver, Dieu met en évidence la sagesse dont il a gratifié l'œuvre de ses mains, afin que, lorsque se produira la violation de l'ordre qu'il a donné, il vous soit impossible de croire que l'homme a péché par ignorance et que vous soyez forcés d'avouer qu'il est tombé par sa faute.

5. Que le premier homme eut en partage une grande sagesse, cela ressort de ce qui vient d'être rapporté. « Dieu amena tous les animaux en présence d'Adam, est-il écrit, pour que celui-ci vît comment il devait les nommer. » Assurément Dieu veut nous montrer par là l'intelligence ou la sagesse dont l'homme est doué. L'histoire ajoute: « Le nom donné par Adam à chacun des animaux, c'est son vrai nom. » Ce n'est plus seulement la sagesse, c'est encore la domination que nous voyons se manifester ici par cette imposition des noms. C'est l'usage parmi les hommes de montrer leurs droits de la même façon, de changer le nom des esclaves quand ils les ont achetés. Adam est donc investi de l'autorité nécessaire pour donner un nom à tous les animaux comme étant leur maître. Ne passez pas légèrement là-dessus, mon bien-aimé; examinez plutôt combien ce fut réellement une œuvre de sagesse de donner une dénomination à tant d'espèces différentes d'oiseaux et de reptiles, de bêtes sauvages et d'animaux domestiques, au peuple entier des habitants de l'eau comme à celui des habitants de la terre, mais une dénomination qui leur convenait d'une manière décisive et souveraine. « Et chaque nom donné par Adam était le nom vrai de chaque espèce. » Voyez-vous ce suprême pouvoir? Voyez-vous la plénitude de ce domaine? Remarquez en outre que les lions, les léopards, les vipères, les scorpions, les serpents et tant d'autres animaux encore plus féroces viennent à l'homme avec soumission, le reconnaissent pour leur maître, reçoivent de lui leur nom et ne lui causent aucune terreur.

Que personne donc ne reproche à Dieu de les avoir créés et ne déchaîne sa langue contre leur Auteur; car le blasphème retomberait sur sa propre tête. Que personne ne tienne ce langage insensé: Pourquoi les bêtes sauvages ont-elles été faites? — Toutes ont reconnu la puissance de leur roi, les plus sauvages comme les plus douces; et l'imposition des noms est la preuve manifeste de cette puissance. Les noms, en effet, qui leur furent alors donnés, sont toujours demeurés les mêmes; Dieu les a confirmés pour que nous gardions à jamais la mémoire de l'honneur qui fut fait à notre premier père par le Maître de l'univers, quand il lui conféra cette autorité suprême, et pour que nous imputions la perte de cette autorité à celui-là seul qui la découronna par sa révolte. « Et Adam donna leurs noms, poursuit l'Historien sacré, à tous les troupeaux, à tous les oiseaux qui volent dans l'air, à toutes les bêtes des champs. » *Ibid.*, 20. Comprenez d'après cela, mon bien-aimé, combien la volonté de l'homme était libre, son intelligence éclairée, et ne dites pas qu'il ne savait pas distinguer le bien et le mal. Celui qui fut capable de caractériser par des noms appropriés à chaque nature les animaux domestiques, les oiseaux du ciel et les bêtes sauvages, sans confondre les rangs, sans transférer les noms des uns aux autres, en les peignant par la parole, n'était-il pas doué d'un grand discernement et d'une profonde sagesse? Par là vous compren-

Libre arbitre de l'homme.



drez aussi la merveilleuse puissance du souffle divin, les facultés éminentes de cette âme incorporelle que le Seigneur lui donna, lorsqu'il constitua d'une double substance cet être admirable et doué de raison, lorsqu'il joignit au corps une âme immatérielle, comme un habile artiste chargé d'animer un magnifique instrument. En reconnaissant la sagesse de l'être créé, sachez donc admirer la puissance du Créateur. Si la beauté du ciel excite une intelligence droite à célébrer les louanges du suprême Artisan, combien plus cet être raisonnable, l'homme, quand il vient à considérer sa propre création, l'honneur incomparable dont il a été revêtu, les dons sans nombre qui lui ont été concédés, tant de bienfaits au-dessus de toute expression, ne devra-t-il pas chanter à jamais Celui dont il les tient, et publier de toutes ses forces la gloire du Seigneur?

Exhortation morale.

Je voudrais bien passer à ce qui suit; mais, pour ne pas affaiblir par ce que je dirais encore le souvenir de ce que j'ai déjà dit, il est nécessaire d'arrêter ici le développement de cette doctrine. Ce que nous devons avoir à cœur, ce n'est pas précisément de dire beaucoup de choses, c'est plutôt de les dire de telle façon qu'elles demeurent pour toujours empreintes dans votre intelligence, et que non-seulement vous connaissiez vous-mêmes les leçons renfermées dans les Livres saints, mais que vous soyez encore en état d'en instruire les autres, devenant tour à tour maîtres et disciples. Que chacun de vous donc, je vous en conjure, se joigne à l'un de ses frères en sortant d'ici, pour raviver avec lui la mémoire de l'instruction entendue; faites part de vos souvenirs à votre prochain, et complétez-les par ceux qu'il aura lui-même. Vous aurez ainsi tout recueilli, tout colligé dans votre mémoire, et vous rentrerez dans vos maisons en repassant en vous-mêmes les divins enseignements. Du moment où telle sera votre grande sollicitude, tel le sujet constant de vos méditations, vous pourrez sans peine dissiper le tumulte de vos passions et vous dérober aux embûches du diable. Quand cet esprit pervers voit une âme qui s'occupe des choses de Dieu, qui s'en entretient et les médite sans cesse, bien loin d'oser l'approcher, il prend aussitôt la fuite, repoussé qu'il est par l'opération de l'Esprit comme par un feu dévorant. Si nous voulons donc réaliser un gain immense, triompher de ce mortel ennemi, obtenir avec plus d'abondance le secours d'en haut, appliquons-nous constamment à de telles pensées. Alors tout prospérera dans nos mains, les choses difficiles nous deviendront faciles, celles qui nous auront d'abord paru malheureuses auront un heureux dénoûment, rien sur la terre n'aura le droit de nous affliger. En effet, si nous nous occupons des choses de Dieu, Dieu s'occupera de ce qui nous intéresse, nous passerons avec beaucoup de calme et de sécurité à travers les flots de la vie présente, le grand Pilote de l'univers dirigera lui-même notre course et nous aborderons au port de sa magnificence et de son amour. A lui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles éternels des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XV.

« Et il ne se trouvait pas pour Adam un aide semblable à lui. Et Dieu le plongea dans une extase, et Adam s'endormit. Et Dieu prit une de ses côtes, mettant de la chair à la place. Et de cette côte qu'il avait prise d'Adam, Dieu forma la femme. »

1. Je vous rends mille actions de grâces de ce que vous avez accueilli avec une ardeur si marquée notre discours d'hier, non-seulement sans vous indisposer de la longueur de nos paroles, mais encore en manifestant jusqu'à la fin le désir d'en entendre davantage. C'est ce qui nous donne la ferme espérance que nos conseils se produiront dans vos œuvres. Quand on écoute avec tant de plaisir, il est évident qu'on est disposé à pratiquer avec zèle; et votre concours toujours croissant m'est une preuve des heureuses dispositions de vos âmes, de votre santé spirituelle. Si l'appétit est un signe de la santé du corps, le désir d'entendre la parole sainte est le meilleur indice de la santé de l'âme. Puis donc que cet empressement dont je me félicite nous est un garant de celui que vous mettrez à conformer votre conduite à notre doctrine, courage, et la promesse que nous faisions hier à votre

charité, tâchons de l'acquitter aujourd'hui. La doctrine spirituelle est une dette dont je me déclare redevable envers vous, mais une dette qui nous enrichit tous au même degré, et moi qui donne et vous qui recevez. Telle est la nature de tous les dons spirituels; c'est ce qui les distingue des choses sensibles et matérielles. Quand il s'agit de celles-ci, celui qui donne diminue d'autant son avoir et celui qui reçoit s'enrichit dans la même proportion. Dans celles-là rien de semblable : en s'acquittant d'une dette, on agrandit ses possessions aussi bien que les richesses de ceux envers qui l'on s'acquitte. Ainsi donc, notre bonne volonté répondant à votre impatience d'acquérir ces biens spirituels, allons, acquittons notre promesse, encore une fois, et, reprenant la suite de la narration mosaïque qui vient d'être lue, tirons-en de quoi payer notre dette. Il faut revenir sur cette lecture et placer le texte sous vos yeux, puis chercher avec soin le trésor des pensées cachées sous les paroles, pour en faire part à votre charité.

Vous avez tout à l'heure entendu l'Ecriture nous dire : « Mais pour Adam il n'existait pas d'aide semblable à lui. » Que signifie cette locution si courte : « Mais pour Adam ? » Pourquoi la conjonction *mais ?* Ne suffisait-il pas de dire : Pour Adam ? Ce n'est pas en vain, ce n'est pas par une futile ostentation que nous désirons vous l'expliquer; c'est pour vous apprendre par cette application à tout interpréter, qu'il n'est pas de locution si courte qu'elle soit, pas de syllabe même sur laquelle on doive passer dans l'Ecriture sainte. En effet, ce ne sont pas là des paroles ordinaires, ce sont les paroles mêmes de l'Esprit saint; et voilà pourquoi nous pouvons trouver un riche trésor jusque dans une syllabe. Redoublez donc d'attention, je vous en conjure; ni torpeur ni somnolence; écoutez-moi tous avec autant de recueillement que d'ardeur; que nul ne se laisse distraire par les occupations extérieures ni détourner de l'objet présent par les sollicitudes du siècle; que chacun comprenne la dignité de cette assemblée spirituelle et la bonté que Dieu lui témoigne en lui parlant par la bouche des prophètes. Prêtez-moi donc une oreille favorable et concentrez toutes vos pensées sur ces divins enseignements, pour que la semence ne tombe ni sur la pierre, ni le long du chemin, ni parmi les épines; puisse-t-elle tomber sur la bonne terre, je veux dire sur des esprits ouverts aux larges aspirations, afin qu'elle produise des fruits abondants et nous récompense ainsi de nos travaux. Voyons donc maintenant ce que signifie la conjonction dont nous avons parlé : « Mais pour Adam il n'existait aucun aide semblable à lui. » Remarquez, je vous prie, la vigilance de l'auteur inspiré dans les expressions qu'il emploie. Il ne se borne pas à dire : « Mais pour Adam il n'était aucun aide; » il ajoute aussitôt : « Semblable à lui. » Ce sont ces derniers mots qui nous expliquent la présence de la conjonction. Je me persuade que ceux dont l'intelligence est la plus éclairée pressentent déjà ce que nous avons à dire.

Toutefois, comme notre ministère nous fait un devoir de mettre la doctrine à la portée de tous les esprits, de faire que tous comprennent aisément notre parole, allons plus loin et disons pourquoi le Livre saint s'exprime ainsi. Mais encore un peu de patience. Il avait dit antérieurement, vous ne l'avez pas oublié sans doute : Faisons-lui une aide conforme à sa nature; et voilà qu'il raconte la création des quadrupèdes et des reptiles, de tous les animaux privés de raison, puisqu'il dit : « Et Dieu forma encore de la terre tous les animaux sauvages et tous les oiseaux du ciel, puis il les amena en présence d'Adam pour que celui-ci leur donnât un nom. » Et dans le fait, usant de sa puissance et s'inspirant de la sagesse qui lui a été donnée, l'homme donne un nom à tous les animaux et désigne chaque espèce par ses caractères et ses propriétés. Cet acte d'autorité nous montre que tous ces différents êtres, alors même qu'ils servent l'homme et l'aident dans ses travaux, comme après tout ils n'ont pas la raison, lui sont de beaucoup inférieurs; nous ne pouvons donc pas croire qu'il soit question d'eux dans ce texte : « Faisons-lui une aide. » Ils ont beau l'aider en réalité, lui rendre d'utiles services; encore une fois, ils ne possèdent pas la raison. Qu'ils nous soient réellement utiles, les faits sont là pour le prouver : les uns transportent nos fardeaux, les

autres labourent nos champs; le bœuf traîne la charrue, trace les sillons et rend plusieurs autres services à la culture de la terre; l'âne nous est de la plus grande utilité comme bête de somme. Beaucoup d'autres animaux fournissent à notre corps de précieux secours : les brebis nous donnent la laine pour nous vêtir; les chèvres nous nourrissent de leur lait ou de leur chair, et leur poil même sert à différents usages. N'importe, ce n'est pas de ces animaux qu'il avait été dit : « Faisons-lui une aide. » Aussi, reprenant maintenant ce sujet, Moïse s'exprime-t-il de la sorte : « Mais pour Adam il n'existait pas d'aide semblable à lui. » C'est comme si, pour notre instruction, il nous tenait ce langage : Tous ces êtres ont été produits pour l'homme, à la vérité, et lui-même leur a donné un nom; mais il ne s'en trouvait pas un seul dans le nombre qui fût digne d'être appelé son aide.— Voulant donc nous apprendre la raison d'être de la nouvelle créature qui allait être formée, et nous signifier qu'elle seule réaliserait la parole déjà citée : « Faisons-lui une aide semblable à lui; » semblable, c'est-à-dire de la même substance, digne de lui, sans aucune infériorité, il ajoute ensuite : « Mais pour Adam, il ne se trouvait pas une aide semblable à lui. » Quelque avantageux que soient donc les services que nous pouvons obtenir des animaux, l'écrivain sacré nous enseigne que l'aide donnée à l'homme par la femme est tout autre et d'une valeur incomparablement plus grande.

2. Voilà donc que tous les animaux sont créés et viennent d'être nommés par le premier homme; et Dieu dans son amour cherche en quelque sorte à lui former une aide semblable à lui. Il a disposé de tout en faveur de ce chef-d'œuvre de ses mains, c'est pour lui qu'il a produit le monde visible; et maintenant, après tant d'autres choses, il procède à la création de la femme. Et voyez comme il prend soin de nous bien montrer le mode de cette création nouvelle. Après nous avoir dit qu'il a résolu de donner à l'homme une aide qui lui ressemble, puisqu'il s'était ainsi exprimé : « Faisons-lui une aide semblable à lui; » après avoir ensuite ajouté : « Et il ne se trouvait pas d'aide semblable à lui, » il justifie ces deux paroles en formant la femme de la substance même de l'homme; voici comment : « Et Dieu fit tomber sur Adam un sommeil extatique; Adam s'endormit, et Dieu prit une de ses côtes, en mettant de la chair à la place. Et le Seigneur Dieu façonna cette côte qu'il avait prise à l'homme, il en fit la femme, et il mena cette femme à Adam. » *Ibid.*, 21-22. Grande est la puissance de ces expressions, elle dépasse la portée de toute intelligence humaine. Ces magnifiques choses ne peuvent, en effet, être comprises qu'autant qu'on les considère toutes avec les yeux de la foi. « Dieu fit tomber sur Adam, est-il dit, un sommeil extatique, et Adam s'endormit. » Remarquez la précision de ce langage. Il y a là deux points que le bienheureux prophète établit, ou plutôt l'Esprit saint par sa bouche, pour nous instruire de l'ordre des faits. « Il fit tomber sur Adam un sommeil extatique, et Adam s'endormit. » Ce n'est ici ni simplement une extase, ni un sommeil ordinaire. Le sage et suprême Artisan de notre nature, voulant enlever à l'homme une de ses côtes, veut en même temps que celui-ci n'éprouve aucune sensation de douleur, pour que la femme formée d'une de ses côtes ne lui devienne pas un objet de répulsion en éveillant un pénible souvenir; c'est pour cette raison qu'il le plonge dans un sommeil si profond que la suspension complète de toutes ses facultés ne lui permette pas de sentir ce qui se passe; tel qu'un habile artiste, il enlève alors et remplace à son gré la portion du corps qu'il veut, et puis la façonne selon les vues de son amour. « Il envoie donc un sommeil extatique sur Adam, qui demeura plongé dans le sommeil. Il prend alors une de ses côtes et met de la chair à sa place; » de telle sorte que l'homme, à son réveil, ne puisse pas même s'apercevoir de ce qui lui manque.

Bien que l'homme n'eût rien senti à l'instant même où la côte lui était enlevée, il eût dû certes s'en apercevoir aussitôt après. Le Créateur prévient donc ce double sujet de tristesse : l'homme n'éprouvera dans son heureuse ignorance ni le sentiment de la douleur ni celui du regret. « Et le Seigneur Dieu façonne cette côte qu'il vient de prendre, et il en fait le corps de la femme. » Langage étonnant et qui par sa sublimité triomphe

de notre raison. Telles sont du reste toutes les œuvres du Seigneur. Ceci n'est pas moins merveilleux que la formation du corps de l'homme avec un peu de poussière. Et voyez encore comme l'Ecriture sainte s'abaisse à notre portée, emploie des expressions conformes à notre faiblesse. « Dieu prit, dit-elle, une des côtes d'Adam. » Ne l'entendez pas dans un sens matériel, n'y voyez qu'un langage dont la simplicité répond à notre manière de comprendre. Si le Livre saint n'avait pas ainsi parlé, comment ces ineffables mystères auraient-ils pu nous être révélés ? Ne nous attachons donc pas aux mots seuls, n'ayons que des pensées dignes de Dieu. Le mot *prendre* et d'autres semblables sont employés à cause de notre infirmité. L'Ecriture parle, vous pouvez le remarquer, comme elle avait déjà parlé quand il s'agissait d'Adam. Ce n'est pas une ou deux fois, c'est plus souvent qu'elle avait dit : « Et le Seigneur Dieu prit l'homme ; » ou bien : « Et le Seigneur Dieu prévint Adam ; » ou bien encore : « Et le Seigneur dit : Faisons-lui une aide semblable à lui ; » de même il dit : « Et le Seigneur Dieu façonna cette côte qu'il avait tirée d'Adam pour en faire la femme ; » et un peu plus haut : « Et le Seigneur Dieu fit tomber sur Adam un sommeil extatique. » Ces paroles vous apprennent qu'il n'existe entre le Père et le Fils aucune différence essentielle ; comme leur essence est la même, l'Ecriture emploie simultanément les deux noms si souvent répétés. Toujours semblable à elle-même, elle y revient en racontant la création de la femme, puisqu'elle dit : « Et le Seigneur Dieu façonna la côte qu'il avait tirée d'Adam, pour en faire la femme. »

Que diront donc les hérétiques, eux qui prétendent tout scruter et qui s'imaginent comprendre la divine génération du Créateur de l'univers ? Quelle parole pourrait expliquer de telles choses ? quelle intelligence les saisir ? Dieu prit une côte, est-il dit ; mais comment de cette côte seule a-t-il fait un corps tout entier ? Et que dis-je, un corps tout entier ? Expliquez-moi, je vous prie, comment cette côte a été enlevée, comment Adam n'en a rien senti. Vous ne pourrez rien m'expliquer de tout cela ; un seul être connaît ces choses, Celui qui en est l'auteur. Or, si nous sommes incapables de comprendre ce que nous avons sous la main, la formation d'un être dont l'origine est la même que la nôtre, de quelle folie, de quel délire n'est pas le jouet celui qui veut scruter l'essence même du Créateur, et qui prétend entendre deux choses dont les esprits incorporels et supérieurs n'ont pas même la pleine science, se contentant de les glorifier à jamais dans un saint frémissement de respect et de crainte ?

3. « Et le Seigneur Dieu façonna la côte qu'il avait tirée d'Adam pour en former la femme. » Observez de nouveau le choix des expressions. Dans le texte il est dit, non que Dieu forma, mais bien qu'il façonna ou mieux qu'il édifia ou bâtit ; car il prit une chose déjà formée, et il la compléta, s'il est permis de parler de la sorte. De là ce mot *il édifia,* il ne forma pas une chose, à proprement parler ; mais, prenant une petite partie d'une chose déjà formée, il façonne, il édifie ce fragment pour en faire un être entier. Quelle puissance que celle du suprême Architecte ! D'un si petit fragment produire cet harmonieux ensemble de tant de membres divers, façonner des organes aussi subtils, créer enfin un être complet doué d'une sorte de perfection, capable de converser avec l'homme et de concourir puissamment à son bonheur par cette unité de substance et d'origine. C'est pour contribuer, en effet, au bonheur de sa vie que ce nouvel être a reçu l'existence ; ce qui faisait dire à Paul : « L'homme n'a pas été fait pour la femme, mais bien la femme pour l'homme. » I *Corinth.*, XI, 9. Vous le voyez, l'homme est le centre et le but de tout ce monde visible. Après avoir créé pour lui ce magnifique séjour, ainsi que les animaux qui devaient le nourrir ou le servir ; comme il manquait encore à l'homme un cœur avec lequel il pût entrer en rapport et qui fût lui-même en état de contribuer à sa félicité par l'identité de nature, Dieu façonne cet être raisonnable avec une légère portion de sa substance ; la puissance et la sagesse infinies amènent cet être à sa perfection, le rendent en tout semblable à l'homme, possédant la raison comme lui, pouvant dès lors partager avec lui les besoins et les joies de la vie présente.

C'est bien à la sagesse de Dieu qu'est dû l'ordre magnifique de la création. Si notre faible intelligence est hors d'état de savoir comment tout a été fait, nous croyons du moins que tout a obéi à sa volonté suprême, que tout ce qu'il a ordonné s'est accompli. « Et le Seigneur Dieu façonna la côte qu'il avait tirée d'Adam, en fit la femme, et puis amena cette femme à Adam. » C'était là manifester clairement le but de la création de la femme. Dieu semble dire à l'homme : Puisque, dans ce grand nombre de créatures, tu ne saurais trouver une aide semblable à toi, voici ce que je t'avais promis; cette aide semblable à toi, que je devais te donner selon ma parole formelle, je te la conduis maintenant, et dans toute sa perfection. « Il l'amena donc à Adam, et Adam s'écria : Voici l'os de mes os et la chair de ma chair. » *Ibid.*, 23. Remarquez cette parole, mon bien-aimé; voyez comment à cette admirable sagesse dont il avait été gratifié par Dieu et dont il avait donné des preuves en imposant un nom aux diverses espèces d'animaux, l'homme joint ici la grâce prophétique. C'est pour cela que le bienheureux Moïse nous l'avait montré plus haut plongé dans le sommeil, et dans un sommeil extatique; il a voulu par là nous enseigner d'une manière indubitable qu'il ne pouvait pas, en voyant la femme, rappeler avec tant d'assurance ce qui s'était passé, sans qu'il eût reçu le don de prophétie et le souffle inspirateur de l'Esprit saint. En effet, ne sachant rien de ce qui s'était accompli durant son sommeil, aussitôt que Dieu met la femme en sa présence il s'écrie : « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair. » Au lieu du mot *maintenant*, un interprète de la Genèse emploie cette locution, *pour cette fois*, nous signifiant ainsi que cela n'avait eu lieu qu'une fois, à l'origine, et que telle ne serait pas désormais la formation de la femme. Pour cette fois donc, semble-t-il dire, la femme provient de l'homme; à l'avenir, c'est le contraire qui aura lieu, l'homme proviendra de la femme ou mieux de l'un et de l'autre. Paul a dit dans le même sens : « L'homme ne vient pas de la femme, c'est la femme qui vient de l'homme; l'homme n'a pas été créé par rapport à la femme, mais bien la femme par rapport à l'homme. » I *Corinth.*, XI, 8-9. Sans doute, me dira-t-on, et les paroles citées n'expriment pas autre chose. Attendez, et vous verrez comment l'apôtre complète sa pensée; il ajoute : « Et cependant ni l'homme sans la femme, ni la femme sans l'homme. » *Ibid.*, 11. C'était nous dire clairement que dans la suite l'homme et la femme n'arriveraient à la vie que par la même voie providentielle. Adam n'avait pas moins raison quand il disait : « Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair. »

Adam est doté d'une grâce prophétique.

4. Pour que vous aperceviez encore mieux la valeur de cette prophétie et l'éclat dont brillent jusqu'à ce jour et dont brilleront jusqu'à la fin des temps les paroles de notre premier père, écoutez ce qui suit : « Celle-ci sera nommée la femme, parce qu'elle provient de l'homme. Aussi l'homme quittera-t-il son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux dans une même chair. » *Genes.*, II, 23-24. Vous voyez comment l'enseignement se complète, comment tout est expliqué par cette lumière prophétique. « Celle-ci sera nommée la femme, a-t-il dit, parce qu'elle provient de l'homme. » C'est à la côte enlevée que ces paroles font une seconde fois allusion; et voici ce qui regarde l'avenir : « Aussi l'homme quittera-t-il son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux dans une même chair. » Comment lui vint-il en pensée, dites-moi, de tenir ce langage ? Comment savait-il les choses futures et la multiplication du genre humain ? D'où vient qu'il connaissait le mode de cette multiplication ? Ce mode ne fut cependant introduit qu'après la chute; car jusque-là leur vie dans le paradis terrestre était celle des anges, ils n'avaient pas ressenti les feux de la concupiscence, aucune autre passion n'était venue les assaillir, ils n'étaient pas sujets aux nécessités de la nature; créés dans un état d'innocence et d'immortalité, ils n'avaient pas même besoin de vêtements. « Ils étaient nus l'un et l'autre, est-il dit, et ils ne rougissaient pas. » *Ibid.*, 25. La révolte et le péché n'étant pas encore survenus, ils étaient revêtus de la gloire céleste, et c'est pour cela qu'ils ne rougissaient pas; mais, quand le précepte divin eut été transgressé, ils se prirent à rougir, ils s'aperçurent de leur nudité.

Comment donc, encore une fois, lui vint-il dans l'esprit de dire ces choses ? N'est-il pas évident qu'il fut éclairé d'une lumière prophétique et qu'il ne les découvrit que par les yeux de la foi ? Ce n'est pas sans motif que je vous adresse ce langage, c'est pour jeter un nouveau jour sur l'infinie bonté de Dieu, sur l'amour qu'il témoigne à l'homme en lui faisant dès le commencement une vie toute angélique, en le comblant d'innombrables bienfaits, en lui conférant même la dignité de l'esprit prophétique; de telle sorte qu'en voyant l'homme tomber dans la négligence après tant de faveurs, vous en imputiez toute la faute non à Dieu, mais à l'homme lui-même. Et dans le fait, c'est lui qui fut l'auteur de toutes ses infortunes, ce qui vous sera de nouveau démontré quand il subira la perte de tant de biens et le châtiment mérité par sa révolte. Quand je songe à cet état de vie dans lequel Dieu l'avait placé, dont il l'avait gratifié avec tant de magnificence, et d'abord en créant pour lui l'univers et tout ce qu'il renferme, en le créant ensuite lui-même, si bien qu'en ouvrant les yeux il jouisse de ce magnifique spectacle; en formant le paradis pour qu'il devienne aussitôt le séjour de l'homme, en plaçant tous les animaux à distance et sous l'autorité de cet être sublime, qui leur donne un nom comme un maître le fait à des serviteurs ou à des esclaves, puis encore en ne l'abandonnant pas aux ennuis de la solitude, en lui donnant une aide de même nature que lui, c'est-à-dire en créant pour lui et comme il l'entend cette femme qui doit partager son existence et son bonheur, en lui communiquant en plus le don glorieux de la vision prophétique; quand je vois qu'après l'avoir comblé de ces immenses bienfaits, il le met à l'abri de toute sollicitude matérielle, de toute nécessité, même de celle des vêtements, faisant de lui un ange visible et terrestre, ce qui constitue la dernière et la plus haute preuve de son amour; quand je repasse toutes ces choses dans ma pensée, je demeure stupéfait, et de la bonté de Dieu pour nous, et de la faiblesse de l'homme, et de l'envie du diable; car cet esprit pervers ne supportait pas de voir dans un corps humain une vie angélique.

5. Mais, afin de ne pas trop prolonger ce discours, nous nous en tiendrons là pour aujourd'hui, si vous le voulez bien, et nous renverrons à la prochaine fois ce qui regarde les embûches du démon. Je ne terminerai pas cependant sans conjurer votre charité de garder fidèlement la mémoire des enseignements que vous venez d'entendre, de les graver plus profondément dans votre pensée par une méditation constante. Si nous nous souvenons toujours des bienfaits de Dieu, de son amour envers nous, nous remplirons d'abord le devoir de la reconnaissance, et puis nous trouverons dans ce souvenir une grande excitation à la pratique de la vertu. Il est manifeste qu'un homme qui se souvient des bienfaits de Dieu, s'efforcera de n'en pas paraître indigne, qu'il montrera tout le zèle et toute la reconnaissance possibles pour en mériter sans cesse de nouveaux. Nous avons un maître plein de générosité, et, quand il voit que nous savons reconnaître ce qu'il a déjà fait pour nous, il nous accorde une grâce plus abondante et des dons plus magnifiques. Ayons seulement assez à cœur notre salut pour ne pas laisser ainsi le temps s'écouler sans retour sur nous-mêmes; ne regardons pas si nous avons passé le milieu de la sainte quarantaine, mais bien si dans ce temps nous nous sommes corrigés de quelque défaut, si nous avons quelque peu réprimé les passions qui nous troublent. Nous aurions beau recevoir chaque jour l'aliment divin de la sainte doctrine, si nous ne changeons pas, si nous n'avançons pas dans le chemin de la vertu, si nous n'expulsons pas le mal de notre âme, sous quelque forme qu'il se présente, non-seulement nous n'aurons acquis aucun avantage, mais nous aurons encore éprouvé un dommage réel. En effet, une âme, objet de tant de soins et qui n'en retire aucune utilité, aggrave par là même son châtiment à venir.

Amour de Dieu envers les hommes.

Je vous en conjure donc, employons du moins pour notre bien les jours de jeûne qui nous restent encore, et chaque semaine, ou plutôt chaque jour, examinons-nous nous-mêmes, purifions nos cœurs de toute sorte de vices, mettons résolûment la main aux bonnes œuvres, et, suivant le conseil du prophète, éloignons-nous

du mal, attachons-nous au bien. C'est là le véritable jeûne. Que l'homme emporté dissipe les orages de son âme par de pieuses pensées, qu'il embrasse la modération et la mansuétude. Que le lâche, l'intempérant, celui que séduisent les beautés corporelles, mette un frein à de semblables inclinations, qu'il grave dans son entendement cette loi portée par le Christ : « Celui qui regarde une femme avec l'œil de la concupiscence, a déjà commis l'adultère dans son cœur ; » *Matth.*, v, 28 ; qu'il fuie la passion de l'incontinence et qu'il fasse régner la pureté dans sa vie. Que celui dont la langue se laisse facilement entraîner à tout dire, imite le bienheureux prophète et prie comme lui : « Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche et une porte de sûreté à mes lèvres ; » *Psalm.* CXL, 3 ; qu'il ne prononce jamais une parole au hasard et sans réflexion ; qu'il écoute plutôt ce conseil de Paul : « Que toute vocifération, tout emportement, tout blasphème, toute parole impure ou futile disparaisse du milieu de vous, ainsi que toute malice ; » *Ephes.*, IV, 31 ; et celui-ci : « Que tout ce que vous direz soit bon, propre à édifier, pouvant communiquer la grâce à ceux qui vous entendent. » *Ibid.*, 29. Fuyez aussi les jurements avec tout le soin possible, vous souvenant de cette belle sentence du Christ : « Il a été dit aux anciens : Vous ne jurerez pas à faux, et moi je vous dis qu'il ne faut jamais jurer en aucune manière. » *Matth.*, v, 33-34. Que personne donc ne dise : Je jure pour le droit ; car il n'est permis de jurer ni pour le juste, ni pour l'injuste. Gardons notre bouche pure de tout jurement ; munissons-nous des conseils qui précèdent, appliquons-les à notre langue, à nos lèvres, à notre esprit, pour que la mauvaise pensée ne puisse pas même naître au dedans, ou du moins se produire au dehors. Protégeons nos oreilles avec le même soin pour qu'elles ne soient pas infectées par de mauvais discours ; le bienheureux Moïse avait dit : « Ne prêtez pas l'oreille à de mauvais propos ; » *Exod.*, XXIII, 1 ; et le saint prophète David : « Le détracteur caché de son prochain, je le poursuivais de mon aversion. » *Psalm.* c, 5.

Il faut éviter de jurer.

Voyez-vous, mon bien-aimé, quelle vigilance et quelle activité nous devons déployer pour acquérir la vertu ? comment la négligence sur un seul point met le tout en danger ? Aussi le même David s'élève-t-il ailleurs avec une sainte énergie contre la conduite qu'il blâmait tout à l'heure : « Vous vous asseyiez pour parler contre votre frère, et vous placiez des obstacles sous les pas du fils de votre mère. » *Psalm.* XLIX, 20. Si nous entourons tous nos sens de semblables précautions, nous pourrons accomplir avec zèle les œuvres de la vertu, occuper notre langue à louer et glorifier Dieu, nos oreilles à recevoir les dogmes et les préceptes divins, notre intelligence à contempler les vérités spirituelles, nos mains à l'exercice de l'aumône et des bonnes œuvres, bien loin d'en faire les instruments de la rapine et de l'avarice, nos pieds à fouler le chemin des églises, des maisons de prière, du tombeau des martyrs, et non des théâtres, des spectacles dangereux et des hippodromes ; car les martyrs nous béniront, et nous ne tomberons pas avec leur secours dans les lacets du diable. Si nous montrons cette sollicitude pour notre salut, le jeûne nous procurera de précieux avantages, nous échapperons aux machinations de l'esprit du mal, nous recevrons du Ciel un surcroît de vigueur spirituelle. Puissions-nous tous obtenir ces biens par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en même temps qu'au Père et à l'Esprit saint, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVI.

Sur la prévarication de nos premiers parents. « Ils étaient tous deux nus, Adam et sa femme, et ils ne rougissaient pas. »

1. Je veux aujourd'hui, mes bien-aimés, ouvrir à vos yeux un trésor spirituel, qui, bien que partagé, ne saurait jamais être épuisé ; un trésor qui nous enrichit tous sans diminuer en rien, mais plutôt en augmentant toujours. De même que, lorsqu'il s'agit d'un trésor matériel, quiconque en reçoit même une faible partie, peut y trouver une grande richesse ; de même on trouve

dans les divines Ecritures, n'en extrairait-on qu'un mot, des pensées inépuisables et d'ineffables trésors. Telle en est la nature, qu'elles enrichissent tous ceux qui viennent y puiser et que leur abondance demeure toujours la même; car c'est l'Esprit saint qui fait jaillir cette source intarissable. A vous de conserver religieusement dans votre mémoire les vérités qui vous auront été dites; à nous de vous en faciliter l'acquisition par le zèle que nous mettrons à vous les proposer. La grâce est là toute prête, ne demandant que des cœurs disposés à la recevoir avec abondance.

Ecoutons donc le texte qu'on vient de lire en ce jour, afin que nous apprenions à mieux connaître l'immense amour de Dieu pour l'homme, en voyant de quelle condescendance il use dans sa parole pour procurer notre salut. « Et ils étaient tous deux nus, Adam et sa femme, et ils ne rougissaient pas. » Comprenez, je vous prie, l'excellence de leur félicité, combien ils étaient supérieurs aux choses corporelles; ils vivaient sur la terre comme s'ils avaient habité déjà le ciel; ils étaient à l'abri des impressions de ce corps dans lequel leur âme était renfermée; ils n'avaient ni maison ni vêtement, et rien de semblable ne leur était nécessaire. Or, ce n'est pas sans raison et sans but que l'Ecriture sainte nous l'apprend. En nous montrant d'abord qu'ils avaient une existence exempte de tristesse et de toute douleur, qu'ils étaient élevés au rang des anges, pour ainsi parler; en les plaçant ensuite sous nos yeux après la perte de tous ces biens, après qu'ils sont passés de la plus grande opulence au plus extrême dénûment, elle veut que nous voyions là l'œuvre fatale de leur propre faiblesse. Mais il n'est pas inutile d'entendre de nouveau ce qui a été lu. Après avoir dit qu'ils étaient nus et qu'ils ne rougissaient pas, — ils ignoraient leur nudité, la gloire inénarrable les revêtait et les ornait mieux que n'eût pu faire un vêtement quelconque, — le bienheureux Moïse ajoute : « Mais le serpent était le plus rusé de tous les animaux qui étaient sur la terre et que le Seigneur Dieu avait faits. Et le serpent dit à la femme : Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger du fruit de tous les arbres qui sont dans le paradis ? » *Genes.*, III, 1. Remarquez déjà l'infernale jalousie du démon et ses nombreux artifices. Il n'a pas plutôt appris que l'homme récemment créé est investi de la gloire céleste et qu'il est presque l'égal des anges eux-mêmes, comme l'a dit plus tard le bienheureux David : « Vous l'avez mis un peu au-dessous des anges, » *Psalm.* VIII, 6, ce qui nous révèle la cause première de la désobéissance, puisque le prophète n'a dit ces paroles qu'après le péché, l'auteur du mal n'a pas plutôt vu, dis-je, cet ange terrestre, qu'il se sent dévoré par l'envie; comme il appartient par sa nature aux vertus supérieures, et qu'il a été précipité du haut des cieux par sa volonté perverse et par l'excès de sa propre malice, il a recours à toutes ses machinations pour arriver à dépouiller l'homme de la bienveillance de Dieu, à le faire tomber dans l'ingratitude, à le priver de tant de biens dont il était redevable à la munificence divine.

Que fait-il alors? Il avise cet animal, le serpent, qui l'emporte sur tous les autres par ses ruses, ainsi que Moïse le dit formellement : « Mais le serpent était le plus rusé de tous les animaux qui étaient sur la terre et que le Seigneur Dieu avait faits. » Il s'en sert comme d'un instrument pour séduire la femme, plus simple et plus faible naturellement que l'homme, et pour l'entraîner dans l'erreur par une fatale conversation. « Et le serpent dit à la femme. » Vous voyez là une preuve qu'au commencement aucune bête n'inspirait de terreur à l'homme ou à la femme, que toutes reconnaissaient leur puissance et leur autorité. Oui, les animaux les plus terribles et les plus dangereux étaient alors aussi doux que le sont aujourd'hui les animaux domestiques?

Le serpent qui trompa Eve par lui-même n'était pas doué de raison.

2. Quelqu'un éprouvera peut-être ici quelque doute et demandera si cette bête avait la faculté de raisonner. Non certes, loin de là, celui qui lit avec docilité les divines Ecritures doit comprendre que les paroles venaient de cet esprit jaloux qui voulait détourner l'homme de l'obéissance qu'il doit à Dieu, que le diable se servait du serpent comme d'un instrument conforme à ses desseins, pour déguiser son funeste mensonge sous cet appât, dans le but de faire d'abord tomber la femme, moins capable de résister à



l'erreur, et puis par elle celui qui le premier était sorti des mains du Créateur. Voilà donc ce que le tentateur se propose dans le choix de cet instrument, et c'est ainsi qu'il dit à la femme: « Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger du fruit de tous les arbres qui sont dans le paradis? » Remarquez l'étrange subtilité et la malice profonde de cette insinuation. Il débute par une sorte de conseil, par une question sur une chose que Dieu n'a pas dite; c'est comme s'il était plein de sollicitude pour leur bonheur. C'est bien là ce que signifient ces paroles: « Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger du fruit de tous les arbres qui sont dans le paradis? » C'est comme si cet esprit pervers avait dit: Pourquoi vous a-t-il privés d'une semblable félicité? Pourquoi ne vous accorde-t-il pas la jouissance de tous les biens réunis dans le paradis? Pourquoi les offre-t-il seulement à votre vue, vous défendant d'y toucher et d'en goûter le plaisir le plus suave? Oui, pourquoi cela? A quoi bon avoir le paradis pour demeure, si vous ne pouvez pas jouir des avantages qu'il renferme? En vous permettant de les voir sans vous permettre d'en profiter, ne vous impose-t-il pas une torture plus cruelle? — Il est aisé de le comprendre, de telles paroles sont comme un poison qu'il fait pénétrer dans leur cœur. La femme eût dû, dès le premier abord, s'apercevoir de ce qu'il y avait de furieux dans cette attaque, parce que cette fureur était mal déguisée: d'une part, l'ennemi disait ce qui n'était pas; d'une autre, il leur témoignait une grande sollicitude. Son but était donc de savoir ce que Dieu leur avait prescrit, et de les pousser ensuite à la désobéissance. Il était aisé de découvrir aussitôt l'imposture; mais la femme ne voulut pas repousser ce dangereux discours et fuir la dégradation qui devait en être la conséquence.

Il fallait, je le répète, ne rien écouter dès le début, et s'entretenir uniquement avec celui pour lequel elle avait été faite, dont elle partageait, en les augmentant, la gloire et le bonheur. Mais puisque fascinée je ne sais comment, elle souffre que le serpent lui parle, et qu'elle entend ainsi la parole du diable lui-même, du moins dès qu'elle s'aperçoit que cette parole est en lutte avec la vérité, lui suggère des choses contraires à l'ordre du Créateur, que cette opposition est complète et flagrante, pourquoi ne repousse-t-elle pas aussitôt et ne fuit-elle pas cet entretien, pleine d'horreur pour un être dont la langue ose s'élever contre l'expression si formelle de la volonté divine? Elle n'a pas le courage de repousser ce premier assaut, et, non-seulement elle n'éloigne pas le tentateur, mais encore elle lui fait entièrement connaître le précepte qui leur a été donné, jetant ainsi devant le pourceau les pierres précieuses, comme dit le Sauveur dans l'Évangile: « Ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que, se retournant contre vous, ils ne vous déchirent. » *Matth.*, VII, 6. C'est ce qui s'accomplit alors. La femme jette, en effet, devant le pourceau, je veux dire le démon dont le serpent n'était que l'instrument, les divines perles; et cette bête funeste ne se contente pas de les fouler aux pieds, sa fureur s'exerce, non sur la femme seule, mais aussi sur l'homme, les précipitant l'un et l'autre dans l'abîme de la rébellion. Voilà quel mal on commet en découvrant les divins mystères au hasard, sans choix et sans discernement. Qu'ils écoutent cette doctrine ceux qui se livrent dans leurs entretiens à toute sorte de personnes. Évidemment le Christ ne parle pas de l'animal lui-même dont il prononce le nom; il désigne par là les hommes aux mœurs immondes qui se vautrent dans la fange du péché; il nous enseigne l'obligation de distinguer par les caractères de la vie ceux devant lesquels nous exposons les divins enseignements, pour que nous ne courions pas le danger de les perdre en nous perdant. Les hommes, comparés aux animaux immondes, non-seulement ne tirent aucun avantage de ce qui leur est dit, mais entraînent souvent avec eux dans l'abîme de la perdition ceux qui leur avaient présenté sans discernement ces pierres précieuses. Ces choses doivent être de notre part l'objet d'une grande attention, si nous ne voulons pas partager un semblable sort. Car si la première femme eût refusé de jeter les perles au pourceau, elle n'aurait causé ni son malheur ni celui de l'homme.

3. Écoutons maintenant sa réponse. Le serpent avait dit : « Pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger du fruit de tous les arbres qui sont dans le paradis? » Et la femme répondit au serpent : « Nous mangeons du fruit de tous les arbres du paradis ; mais, quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a défendu d'en manger et d'y toucher, de peur que nous ne mourions. » *Genes.*, III, 2-3. La malice du tentateur est visible. Il dit ce qui n'était pas, pour engager la conversation et pour apprendre ce qui était. La femme, croyant dès lors à un sentiment de bienveillance, révèle avec confiance le précepte tout entier, raconte tout sans restriction, et par une telle réponse s'enlève tout moyen de défense. Car, que pouvez-vous dire, ô femme? « Dieu ne vous a pas permis de manger du fruit de tous les arbres qui sont dans le paradis, » vous objecte-t-on. Il fallait aussitôt vous détourner de celui qui tenait un autre langage que Dieu; il fallait lui dire : Éloigne-toi de moi, tu n'es qu'un imposteur, tu ne connais ni la grandeur du précepte qui nous a été donné, ni les biens dont nous jouissons, ni l'abondance qui nous entoure. Tu prétends que Dieu nous a défendu de toucher aucun fruit; mais l'auteur de notre être et notre souverain Seigneur, dans son immense bonté, nous a donné la jouissance et le domaine de tous ces biens; il n'en est qu'un dont il veut que nous nous abstenions, et cela pour notre bien, puisqu'en le goûtant nous serions frappés de mort.— Si la femme avait été prudente, elle eût rompu l'entretien aussitôt après cette réponse; il ne fallait plus rien dire ni plus rien écouter. Mais, quand elle a révélé le précepte et rapporté les paroles prononcées par Dieu, voilà qu'elle reçoit un autre conseil funeste et mortel. La femme vient de dire : « Nous mangeons du fruit de tous les arbres qui sont dans le paradis ; mais, quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a défendu d'en manger ou même d'y toucher, de peur que nous ne mourions. » A cet égard encore le perfide ennemi de notre salut s'élève contre l'ordre du Seigneur. Dans son amour pour nous et sa tendre sollicitude, Dieu défend de toucher à ce fruit, la désobéissance doit nous rendre sujets à la mort; et le tentateur dit à la femme : « Non, vous ne mourrez pas. »

Qui jugerait la femme digne de pardon en voyant qu'elle écoute avec tant de complaisance des paroles empreintes de tant d'audace et d'impiété? Quoi! Dieu dit : N'en mangez pas ou vous mourrez; et celui-ci dit : « Non, vous ne mourrez pas. » Non content d'accuser ainsi Dieu d'erreur ou de mensonge, il l'accuse encore d'être un artisan jaloux à l'égard de son œuvre elle-même; c'est le moyen qu'il emploie pour faire triompher sa fatale ruse et tomber la femme dans le piége qu'il lui tend. « Non, vous ne mourrez pas; mais Dieu savait que, le jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » *Ibid.*, 4-5. Voilà l'amorce tout entière; ce calice rempli d'un poison mortel, le tentateur l'a fait boire à la femme, qui n'a pas voulu s'apercevoir des approches de la mort. Certes, elle le pouvait déjà dès le commencement, sans effort et sans peine; mais, lorsqu'elle eut entendu que Dieu leur avait fait cette défense par la raison qu'en mangeant de ce fruit ils ouvriraient les yeux et qu'ils seraient comme des dieux, sachant le bien et le mal, la femme, éblouie par cette perspective qui l'égale à la divinité, se berce elle-même des plus hautes pensées. Telles sont du reste les machinations de l'ennemi. Quand par ses mensonges il nous a portés très-haut, il nous laisse ensuite tomber plus bas par ses déceptions. Dès que la femme s'est donc imaginé qu'elle égalerait Dieu, elle ne songe plus qu'à manger du fruit fatal; c'est là-dessus que se dirigent désormais ses idées et ses sentiments, elle n'a pas d'autre désir que d'épuiser le calice préparé à sa faiblesse par la malice du démon.

Que tel ait été l'entraînement qu'elle subissait après avoir entendu le conseil empoisonné du serpent, l'Ecriture ne permet pas d'en douter quand elle ajoute : « Et la femme vit que le fruit de cet arbre était bon à manger tout comme il était agréable à voir, admirable dans sa forme; elle en prit donc et elle en mangea. » *Ibid.*, 6. En vérité, « les conversations mauvaises cor-

rompent les bonnes mœurs. » I *Corinth.*, xv, 33. Comment se fait-il qu'avant le conseil donné par la perversité du démon, la femme n'ait rien pensé de semblable, qu'elle n'ait jamais considéré cet arbre, qu'elle n'en ait pas remarqué la beauté? C'est qu'elle craignait l'ordre de Dieu et le châtiment qui devait en suivre la violation. Et maintenant, trompée par cette bête perfide, persuadée non-seulement qu'il ne doit en résulter aucun mal, mais que c'est encore le moyen pour l'homme et pour elle de devenir égaux à Dieu, elle est entraînée par cette folle espérance à manger du fruit défendu; elle sort des limites qui lui avaient été posées, se fiant aux discours de l'implacable ennemi de notre salut plus qu'à la parole de Dieu même. Une cruelle expérience lui montre aussitôt après et la perfidie du conseil et la grandeur du mal qui va punir son audace. En effet, « dès qu'elle eut vu que le fruit de cet arbre était bon à manger comme agréable à voir et séduisant dans sa forme, » elle se prit à penser en elle-même, cédant toujours aux funestes insinuations qu'elle avait reçues du diable par l'entremise du serpent. Si le fruit de cet arbre est bon à manger, s'il captive à ce point nos regards et brille d'une si merveilleuse beauté; de plus, si nous devons y puiser l'honneur suprême, la puissance et la dignité mêmes du Créateur, pourquoi n'y toucherions-nous pas?

4. Voyez-vous comme le diable l'a complétement subjuguée, a troublé sa raison et lui fait concevoir des pensées au-dessus de sa nature, pour la dépouiller, en l'éblouissant par de vains fantômes, des biens réels qu'elle possédait? « Elle prit donc de ce fruit et en mangea; elle en donna ensuite à l'homme, et ils en mangèrent tous deux. Et leurs yeux s'ouvrirent, et ils reconnurent qu'ils étaient nus. » *Ibid.,* 7. O femme, qu'as-tu fait? Tu ne t'es donc pas bornée à fouler aux pieds la loi de Dieu, sur un conseil aussi funeste, à mépriser son commandement, à tomber dans un tel degré d'intempérance que, tant de biens ne te suffisant plus, tu n'as pas craint de porter la main sur cet arbre seul dont le Seigneur t'avait défendu de manger; le conseil de la créature t'a donc inspiré plus de confiance que l'ordre du Créateur; en devenant le jouet d'une illusion aussi grossière, tu ne saurais plus espérer de pardon. Appartenait-il donc à ta nature celui qui te donnait cet étrange conseil? Il était au nombre de tes esclaves, au dernier rang des serviteurs qui relevaient de ton empire. Comment as-tu pu te dégrader à ce point, et, laissant de côté celui pour lequel tu avais été formée, dont tu devais être le secours, en partageant tous ses honneurs, qui possédait avec toi la même substance et le même langage, te familiariser de la sorte avec le serpent, afin qu'au moyen de cette bête le diable te fît accepter un conseil manifestement contraire aux ordres divins? Comment ne l'as-tu pas repoussé? comment un fatal espoir a-t-il pu te conduire à cet excès de témérité? Mais soit, je comprends que toi-même tu te sois jetée dans le précipice et privée de l'honneur qui couronnait ta vie: te fallait-il encore entraîner l'homme dans ton malheur! Quoi! celui dont tu devais être l'aide, tu lui tends un piége fatal, et pour un peu de nourriture tu le fais déchoir en même temps que toi de l'amitié de Dieu! Quelle inconcevable démence et à quelle audace elle t'a poussée! Ce n'était donc pas assez pour toi d'avoir une existence exempte de toute calamité, de n'avoir d'autre vêtement que le corps, d'être au-dessus de toutes les nécessités matérielles, de jouir de tout dans le paradis, le fruit d'un seul arbre excepté, de tenir tout sous ta puissance et d'être la reine de toutes les choses visibles? Une vaine et fallacieuse promesse a suffi pour te faire aspirer aux honneurs mêmes de la divinité. Eh bien! l'expérience t'apprendra que non-seulement tu ne devais pas arriver à ce faîte, mais que la rebellion aurait pour conséquence de vous dépouiller, l'homme et toi, des biens que vous avez reçus. Vous éprouverez, mais trop tard, le repentir le plus amer et le plus terrible; l'auteur de ce funeste conseil rira de votre misère; il insultera à votre douleur, en voyant que vous subissez le sort qu'il a subi lui-même. En effet, c'est pour avoir conçu d'orgueilleuses pensées, des pensées au-dessus de sa nature, qu'il fut dégradé de sa dignité et précipité du ciel sur la terre. Il a voulu que telle fût aussi votre destinée, et son envie n'a été satisfaite qu'en vous poussant à la transgression du

divin précepte pour vous dévouer au supplice de la mort. Voilà pourquoi le Sage a dit : « C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde. » *Sap.*, II, 24.

Le femme donna donc de ce fruit à l'homme, « et ils en mangèrent, et leurs yeux furent ouverts. » Quelle faiblesse aussi de la part de l'homme ! Bien qu'elle eût la même origine que lui et qu'elle fût sa femme, encore fallait-il que l'homme sût lui résister, mettre la volonté de Dieu bien au-dessus de la convoitise de sa compagne, ne pas prendre part à sa prévarication, ne pas sacrifier à la volupté la plus légère tant de biens qu'il possédait, ne pas outrager celui dont il les avait reçus, qui lui avait donné tant de preuves de son amour, en le gratifiant d'une vie exempte de toute douleur et de toute peine. N'avais-tu pas le droit, ô homme, d'user à ton gré de toutes les jouissances accumulées dans le paradis? Pourquoi donc n'as-tu pas voulu respecter un si léger précepte ? Peut-être est-ce le funeste conseil dont la femme t'avait fait part qui t'a fait concevoir aussi de chimériques espérances et manger avec elle du fruit défendu. Eh bien! vous porterez l'un et l'autre le châtiment de votre désobéissance; et les faits qui vont survenir vous montreront avec une clarté sinistre que les discours du démon ne sont pas plus dignes de foi que ceux de Dieu. « Elle donna du fruit à l'homme, et ils mangèrent, et leurs yeux furent ouverts, et ils s'aperçurent qu'ils étaient nus. »

5. De là naît pour nous une grande question, celle que je promettais tout à l'heure à votre charité. Il est naturel qu'on me demande, en effet, quelle vertu spéciale avait cet arbre dont le fruit leur ouvrit ainsi les yeux, et pour quelle raison il est appelé l'arbre de la science du bien et du mal. Attendez un peu, je vous prie, et je vais encore vous parler à ce sujet; je dois vous en instruire, si vous désirez bien comprendre ce qui nous est dit dans l'Ecriture sainte; rien de tout cela ne me paraît très-difficile. Ce n'est pas la manducation de ce fruit qui leur ouvrit les yeux, puisqu'ils voyaient avant cela; c'est que cette manducation constitua leur désobéissance et fut l'acte par lequel ils transgressèrent l'ordre de Dieu. Voilà ce qui les dépouilla de cette gloire qui les revêtait, en les rendant indignes d'un tel honneur. L'Ecriture nous le dit sans s'écarter de sa marche ordinaire : « Et ils en mangèrent, et leurs yeux furent ouverts, et ils s'aperçurent qu'ils étaient nus. » Dépouillés par le péché du vêtement de la gloire céleste, ils eurent aussitôt le sentiment de leur nudité corporelle, afin que la honte qui s'empara de leur cœur leur fît voir à découvert dans quel profond abîme les avait précipités la violation du divin précepte. Ils étaient auparavant dans une sublime ignorance, ils n'avaient pas conscience de leur nudité; en réalité même ils n'étaient pas nus, puisque la gloire céleste leur était un splendide vêtement : après la manducation, c'est-à-dire après la prévarication, ils se trouvèrent dans un état si misérable qu'ils se mirent à chercher un vêtement matériel, ne pouvant plus supporter la honte qui les accablait. A peine la faute a-t-elle été commise qu'elle leur enlève cet éclatant et mystérieux manteau dont les enveloppaient l'amour et la gloire célestes; c'est ainsi qu'ils sentent leur nudité et qu'ils sont couverts d'une confusion extrême. « Ayant donc entrelacé des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures. » *Ibid.*, 7. Considérez, mon bien-aimé, de quel sublime faîte, dans quel abîme profond les a précipités les conseils du diable. Eux que revêtait une gloire si grande, les voilà réduits à se faire des ceintures avec des feuilles de figuier. C'est le gain qu'ils ont tiré de leur soumission au mensonge; c'est le résultat des ruses de l'ennemi : non-seulement il ne leur a donné rien de mieux, mais encore il les a spoliés en les dégradant.

C'est parce que la manducation constitue l'acte de la désobéissance, que l'Ecriture dit : « Et ils en mangèrent, et leurs yeux furent ouverts. » Il ne s'agit pas ici des yeux du corps, mais bien de ceux de l'intelligence. Parce qu'ils ont violé son commandement, le Seigneur veut qu'ils sentent désormais ce qu'ils ne sentaient pas auparavant par un effet de la bonté divine. Lors donc que vous entendrez ces mots : « Leurs yeux furent ouverts, » vous comprendrez ainsi qu'ils s'aperçurent alors de leur nudité et de la perte de cette

gloire au sein de laquelle ils avaient jusque-là vécu. Que tel soit le langage accoutumé de l'Ecriture, c'est elle-même qui le prouve dans un autre endroit. Elle raconte la fuite de la servante de Sara loin de la tente du Patriarche, et, après nous l'avoir représentée déposant son enfant sous un arbre pour s'éloigner ensuite et n'avoir pas la douleur de le voir mourir, elle ajoute : « Dieu ouvrit les yeux d'Agar. » *Genes.*, XXI, 19. Ici comme plus haut, c'est d'une lumière intellectuelle qu'il est question, et non de la guérison d'une cécité physique. Voilà dans quel sens il faut entendre le mot *ouvrir* employé dans les deux cas. Nous donnerons une réponse analogue à la seconde question que nous avons soulevée.

Pourquoi l'arbre du paradis était appelé l'arbre de la science du bien et du mal.

Voici cette question : Pourquoi cet arbre est-il appelé l'arbre de la science du bien et du mal? Il y a des esprits indociles et téméraires qui prétendent qu'Adam n'eut le discernement du bien et du mal qu'après avoir mangé du fruit défendu. Cette assertion est d'une extrême démence. C'est pour la repousser et la ruiner d'avance que nous avons si longuement parlé déjà de la sagesse que l'homme avait reçue de Dieu, et dont il avait fait preuve en imposant un nom à tous les animaux qui peuplent l'air et la terre; ce que nous avons également établi. Outre cette ineffable sagesse, il avait même possédé le don de prophétie, ce qui rend de plus en plus cette interprétation impossible. En effet, celui qui donnait un nom à tous les animaux et prophétisait d'une manière si merveilleuse au sujet de la femme, comment pouvait-il ignorer ce qu'est le bien et ce qu'est le mal? Si nous admettions une telle explication, ce qu'à Dieu ne plaise, nous blasphémerions encore par là contre le Créateur. Il a voulu que l'homme possédât le libre arbitre dès le commencement. Comment aurait-il pu imposer un ordre à qui n'aurait pas su que c'était un mal de le transgresser? Mais non, loin de nous cette pensée, c'est une chose que l'homme savait parfaitement. Comment Dieu aurait-il autrement pu le punir avec justice s'il venait à prévariquer, ou le récompenser s'il demeurait fidèle? Maintenant, que l'homme ait été sujet à la mort à cause de la prévarication, c'est une chose qui ressort évidemment et du précepte lui-même et des faits qui ont suivi le péché. Ecoutez la femme disant elle-même au serpent : « Quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a défendu d'en manger sous peine de mort. » Ils étaient donc immortels avant d'en manger; sans cela, Dieu ne leur eût pas infligé la mort comme châtiment de leur désobéissance.

6. Le moyen dès lors de tolérer ceux qui persistent à dire que l'homme acquit réellement la science du bien et du mal en mangeant du fruit de cet arbre, lui qui possédait auparavant, il faut le redire, une si complète sagesse, une science si grande, le don même de prophétie? N'est-ce pas une chose contraire à la raison que les chèvres et les brebis, tous les animaux sans exception, sachent distinguer les herbes qui leur sont bonnes et celles qui leur seraient funestes, pour rechercher celles-là et fuir avec soin celles-ci; tandis que l'homme, cet animal raisonnable, ignorerait ce que sont le bien et le mal? — Mais vous voyez, me dira-t-on, que l'Ecriture nomme cet arbre l'arbre de la science du bien et du mal. — Je ne l'ignore pas; seulement, si vous comprenez le langage de l'Ecriture sainte, vous saurez pourquoi elle use de cette dénomination. Cet arbre est ainsi nommé, non parce qu'il a donné la science à l'homme, mais bien parce qu'il a donné lieu à la violation du divin précepte, et que de la sorte il a comme introduit dans le monde la connaissance et la honte du péché. L'usage de l'Ecriture, est, en effet, de donner aux différents lieux des noms tirés des événements qui s'y sont accomplis. C'est pour cela qu'elle a nommé cet arbre l'arbre de la science du bien et du mal, voulant ainsi nous montrer qu'il était l'objet et l'occasion de la transgression ou de l'observation du précepte. Le Seigneur, dans son amour pour nous, se proposant de faire dès le commencement l'éducation de l'homme, dans le but de lui enseigner que le Créateur et l'Artisan du monde visible était aussi son Créateur à lui, impose à l'homme un léger précepte qui sert à lui rappeler l'autorité suprême dont il relevait.

Tel qu'un maître plein de magnificence donne en jouissance à quelqu'un une vaste et splendide

maison, sans en exiger tout le prix et se contentant d'une faible rétribution pour sauvegarder uniquement ses droits, pour rappeler constamment à celui qu'il favorise ainsi qu'il n'est pas le vrai propriétaire et qu'il doit tout à la générosité d'un bienfaiteur : tel notre souverain Maître, en concédant à l'homme toutes les choses visibles, en le plaçant dans le paradis, en lui donnant la jouissance de tous les biens qui s'y trouvaient réunis, voulut prévenir chez lui de dangereuses illusions, l'empêcher de croire que toutes ces choses qu'il avait sous les yeux et en sa possession lui appartenaient en propre, lui faire mieux sentir enfin la dignité dont il était investi, il lui défendit alors de manger du fruit d'un seul arbre, en le menaçant d'un terrible châtiment s'il venait à transgresser cette défense ; et cela pour que l'homme n'oubliât jamais qu'il avait un maître au-dessus de lui, un maître à la libéralité duquel il devait la jouissance de tous les autres biens. Et comme, dans son étrange inconsidération, l'homme était tombé en même temps que la femme dans un si profond abîme, pour avoir transgressé la loi divine et mangé du fruit défendu, Dieu nomma cet arbre l'arbre de la science du bien et du mal. Encore une fois, cette science n'était pas ignorée de l'homme, puisque la femme avait dit au serpent : « Dieu nous a défendu de manger du fruit de cet arbre, de peur que nous ne mourions. » Elle savait donc que la mort serait la peine de la prévarication ; mais, comme ils furent dépouillés, par l'acte même de leur désobéissance, de cette gloire céleste qui leur servait de vêtement, comme ils s'aperçurent alors de leur nudité, le nom donné à cet arbre fatal s'explique assez de lui-même ; c'est là qu'était l'épreuve de l'obéissance de nos premiers parents.

Ne comprenez-vous pas maintenant le sens de cette parole : « Leurs yeux furent ouverts, et ils s'aperçurent qu'ils étaient nus ? » Ne comprenez-vous pas aussi pourquoi cet arbre est nommé l'arbre de la science du bien et du mal ? Représentez-vous la honte qui dut s'emparer d'eux aussitôt qu'ils eurent transgressé l'ordre du Seigneur : « Ils entrelacèrent des feuilles de figuier pour s'en faire des ceintures. » De quelle gloire et dans quelle ignominie ils étaient tombés ! Tout à l'heure ils vivaient comme des anges sur la terre, et les voilà qui se font un vêtement de feuilles. Tels sont les effets désastreux du péché : non-seulement il nous fait perdre la bienveillance divine, mais encore il nous plonge dans la honte et la dégradation ; en nous privant des biens que nous possédions, il brise en nous toute confiance. Mais, pour ne pas trop assombrir ce discours en retournant dans tous les sens les funestes conséquences du péché commis dans le paradis terrestre, passons, si vous le voulez bien, d'un arbre à l'autre, de l'arbre qui fut l'occasion de la faute à l'arbre de la croix ; aux maux que celui-là nous a causés, comparons les biens que celui-ci nous procure. Il est vrai de dire cependant que ce n'est pas l'arbre, mais la faiblesse de la volonté et le mépris des divins préceptes qui sont la cause de nos maux. Le premier arbre introduit la mort dans le monde, puisque la mort n'a paru qu'à la suite de la prévarication ; le second nous a donné l'immortalité : celui-là nous a chassés du paradis, celui-ci nous ramène au ciel : l'un dévoue le malheureux Adam au châtiment le plus affreux, pour une seule transgression ; l'autre nous décharge du fardeau d'un grand nombre de péchés et nous redonne une pleine confiance en Dieu. Voyez-vous la différence d'un arbre et d'un arbre ? Voyez-vous la malice du démon, la faiblesse de l'homme et la bonté du Seigneur ?

Armons-nous donc, je le demande avec instance à votre charité, des armes que nous fournit l'arbre vivificateur, mortifions par sa vertu les passions qui donnent la mort à l'âme, ainsi que l'apôtre Paul nous le dit : « Ceux qui appartiennent au Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses concupiscences. » *Galat.*, v, 24. Voici quel est le sens de ce texte : Ceux qui se sont consacrés tout entiers à Jésus-Christ, ont réduit à un état de mort toute concupiscence qui s'élève dans la chair et dont l'effet est de ruiner toutes les énergies de l'âme. Et nous aussi, agissons de même, disposons nos membres à lutter contre la tyrannie que le diable s'efforce d'exercer sur nous ; voguons avec courage sur cette mer si dangereuse et si tour-

mentée de la vie présente, et nous parviendrons à l'heureux port de la bonté divine pour y jouir des biens que Dieu promet à ceux qui l'aiment. Puissions-nous les obtenir en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui gloire soit rendue, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVII.

« Et ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui s'avançait dans le jardin vers le soir. »

1. Nous avons suffisamment expliqué, je l'espère, dans notre dernier discours, selon la mesure de nos forces, ce qui concerne l'arbre de la science du bien et du mal ; votre charité sait désormais pourquoi l'Ecriture sainte le nomme ainsi. Mon intention est donc aujourd'hui d'aller plus avant, toujours dans le but de vous montrer l'ineffable bonté de Dieu pour l'homme, et son admirable condescendance dans le soin qu'il prend du genre humain. Il n'a rien négligé, il a mis tout en œuvre pour que cet être doué de raison et façonné de ses mains fût entouré de tous les honneurs possibles, ne se trouvât pas même absolument dans une condition inférieure à celle des anges, et qu'il eût en quelque sorte leur impassibilité, quoique vivant dans la chair. Après même qu'il eut vu nos premiers parents tomber dans le péché par leur propre faiblesse en transgressant son commandement, et cela malgré les menaces qu'il leur avait faites pour les rendre plus prudents, il ne renonce pas encore à son amour pour nous ; toujours semblable à lui-même et constant dans sa bonté, tel qu'un tendre père qui, voyant son fils commettre une action indigne du sang qu'il lui a transmis, et déchoir par là même du rang le plus élevé à la plus extrême bassesse, sent ses entrailles émues, et, bien loin d'abandonner cet enfant à lui-même, reprend avec une nouvelle ardeur l'office de la paternité pour l'arracher peu à peu à son état de dégradation et le ramener à sa dignité première ; ainsi Dieu dans sa bonté paternelle prit pitié de l'homme qui venait de tomber avec la femme dans les piéges du diable, en cédant au conseil que cette dernière avait reçu par le moyen du serpent : il s'approcha de lui comme le médecin s'approche du malade étendu sur sa couche de douleur et dont l'état réclame une main habile et secourable.

Mais, pour que vous compreniez mieux par les expressions mêmes du texte sacré la merveilleuse condescendance du Seigneur, il est nécessaire que vous entendiez encore le passage qu'on a lu : « Et ils entendirent la voix du Seigneur Dieu, qui s'avançait dans le jardin vers le soir, et ils se cachèrent, aussi bien Adam que sa femme, pour se dérober à la vue du Seigneur au milieu des arbres du paradis. » *Gen.*, III, 8. Ne passons pas à la légère, mes bien-aimés, sur ces paroles de l'Ecriture sainte ; ne nous arrêtons pas même à l'expression : songeons que ces images grossières sont uniquement employées par égard pour notre faiblesse, mais que tout s'est accompli pour notre salut d'une manière digne de Dieu. Si nous prenions, en effet, ces choses à la lettre, avec la nécessité de les expliquer dans un sens qui convienne à la majesté divine, n'arriverions-nous pas inévitablement, je vous le demande, à des conséquences absurdes ? Vous le verrez déjà dès les premiers mots cités : « Et ils entendirent la voix du Seigneur Dieu, qui s'avançait dans le jardin vers le soir, et ils se cachèrent. » Que dites-vous ? Est-ce que Dieu marche ? Lui donnons-nous des pieds ? N'avons-nous pas de plus hautes idées touchant sa nature ? Non, Dieu ne marche pas ; gardons-nous de le croire. Comment pourrait marcher celui qui est présent partout, qui remplit tout de sa présence ? Celui dont le ciel est le trône et la terre l'escabeau, serait-il donc renfermé dans un jardin ? Quel est l'homme de sens qui tiendrait ce langage ?

Que signifie donc ceci : « Et ils entendirent la voix du Seigneur Dieu, qui s'avançait dans le jardin vers le soir ? » Dieu voulait les amener à sentir le mal qu'ils avaient fait et les jeter dans l'angoisse ; ce qui ne manqua pas d'arriver. Ils furent tellement impressionnés qu'ils tentèrent de se dérober à la vue de Dieu,

quand il approcha. Ils n'étaient pas plutôt tombés dans le péché et la désobéissance que la honte fondit sur eux. Un juge incorruptible, je veux dire la conscience, s'éleva contre eux, leur parlant d'une voix éclatante, les accusant et retraçant à leurs yeux en caractères irrésistibles la grandeur de leur péché. C'est pour cela que le Seigneur, dans sa tendre sollicitude, donna la conscience à l'homme dès le commencement, à l'instant même où il le formait, pour qu'elle lui fût un accusateur permanent qu'on ne pourrait jamais ni séduire ni tromper. Aussi celui qui s'est rendu coupable d'un péché, d'un acte illicite quelconque, alors même qu'il réussirait à le cacher à tous les hommes, ne peut-il pas le soustraire aux regards de cet accusateur. En quelque endroit qu'il aille, il le porte partout au dedans de lui-même; il subit constamment ses reproches, ses implacables châtiments, ses tortures vengeresses; dans sa maison, dans l'agora, dans les réunions, à table, dans le sommeil même, à son réveil, il le trouve toujours là, lui demandant un compte rigoureux de ses criminelles actions, lui remettant sans cesse sous les yeux le tableau de ses désordres et celui des supplices à venir. On peut y voir encore un médecin dont la persistance égale l'habileté, que rien ne déconcerte, dont on a beau repousser les soins, et qui ne s'éloigne pas pour cela du malade qu'il veut sauver.

2. L'œuvre de la conscience est de tenir constamment notre mémoire en éveil, de ne jamais nous permettre d'oublier ce que nous avons fait; elle ne cesse de nous en retracer le tableau, pour que cela nous empêche du moins d'y retomber avec la même facilité. Si, quoique soutenus par un tel auxiliaire, stimulés par cet implacable accusateur, torturés par cet invisible bourreau d'une manière plus rigoureuse qu'on ne pourrait l'être par des supplices extérieurs, tant d'hommes néanmoins ne triomphent pas de leur paresse, à quels désordres ne serions-nous pas entraînés sans un tel secours? Voilà donc pourquoi le premier homme, dès qu'il fut averti de la présence de Dieu, voulut aussitôt se cacher. Qu'est-ce à dire? Qui l'effrayait? L'invisible, l'implacable accusateur, la conscience. Nul autre ne pouvait lui reprocher sa désobéissance, nul n'en avait été témoin; le seul témoin était celui qu'il portait au dedans de lui-même. Aux réclamations de la conscience se joignait, pour les corroborer, la privation de cette gloire qui revêtait d'abord nos premiers parents comme un manteau splendide; le sentiment de leur nudité leur fit comprendre la grandeur du péché qu'ils avaient commis. C'est donc encore la honte dont ils furent couverts après leur chute, qui les poussait à se cacher. « Ils entendirent la voix du Seigneur, qui s'avançait dans le jardin vers le soir, et ils se cachèrent, aussi bien Adam que sa femme, pour se dérober à la vue du Seigneur Dieu parmi les arbres du paradis. » Rien n'est pire que le péché, mon cher frère : non-seulement il nous remplit de honte, mais encore il rend insensés ceux qui auparavant montraient le plus d'intelligence et de sagesse. Voyez, en effet, avec quelle démence agit maintenant celui qui tout à l'heure avait prouvé par ses actions l'intelligence et la sagesse dont il était doué, chez qui brillait même d'un si vif éclat le don de prophétie. A peine a-t-il entendu la voix du Seigneur, qui s'avance dans le jardin vers le soir, qu'il se cache, et sa femme aussi bien que lui, pour se dérober à la vue de Dieu parmi les arbres du paradis.

Rien n'est pire que le péché.

Quelle folie de prétendre se soustraire aux regards de Dieu, qui est présent partout, du Créateur, qui de rien a donné l'existence à toute chose, à qui n'échappe aucun secret, qui a formé le cœur de chaque homme en particulier, connaît à fond les œuvres de tous, scrute les cœurs et les reins, dont l'œil pénètre nos émotions les plus intimes! Mais n'en soyez pas étonné, mon cher frère; voilà comment sont les pécheurs : alors même qu'ils ne le peuvent pas, ils s'efforcent toujours de se cacher. Pour vous mieux convaincre que nos premiers parents agirent ainsi sous l'impulsion de la honte qui les saisit quand ils se furent dépouillés de l'incorruptible vêtement de la gloire, considérez dans quel endroit ils veulent se cacher. Au milieu du paradis. Semblables à des serviteurs ingrats et dignes des verges, qui vont de tout côté se réfugier dans tous les recoins de la maison pour se dérober à la colère du maître, l'esprit troublé

par la frayeur; eux aussi, ne sachant où s'enfuir, parcourent au hasard la maison elle-même, je veux dire le paradis. Et ce n'est pas sans motif que la circonstance du temps est désignée. « Ils entendirent, est-il écrit, la voix du Seigneur Dieu, qui s'avançait dans le jardin vers le soir. » Mais comprenez aussi la grandeur de la bonté de Dieu : il ne diffère pas d'un instant; aussitôt qu'il a vu le mal commis et la profondeur de la blessure, il se hâte de venir à leur secours, de peur que cette blessure ne s'envenime et ne s'agrandisse; il veut en prévenir les ravages, en arrêter le cours, exercer immédiatement sa miséricorde et son amour. L'ennemi de notre salut, constamment jaloux de nos biens, était animé d'une telle rage qu'il avait dès le début dressé ses embûches et ruiné par ses pernicieux conseils l'admirable vie dont ils jouissaient. Soudain l'Auteur de notre être, qui dirige nos destinées avec une sagesse inépuisable dans ses ressources, voyant la malice du diable et la faiblesse de l'homme, à l'instant même où celui-ci vient de tomber honteusement dans le même piége que la femme, apparaît tel qu'un juge plein de mansuétude et de bonté, pour rétablir du haut de son redoutable tribunal le règne de la justice, après avoir instruit avec soin la cause qui lui est présentée; et de la sorte il nous enseigne à ne jamais condamner nos frères sans avoir pris auparavant cette sage précaution.

3. Ecoutons maintenant, si vous le voulez bien, les questions du juge, les réponses des accusés, le châtiment qui les frappe, la sentence portée contre celui dont les embûches leur ont été si funestes. Redoublez d'attention, je vous prie, et qu'une sainte frayeur s'empare de vous, alors que vous entendrez de telles choses. Si nous ne pouvons pas nous défendre d'un tel sentiment quand nous voyons un juge mortel comme nous monter sur son tribunal, faisant comparaître les accusés à sa barre et prononçant leur châtiment; si nous sommes impatients d'entendre ce que le juge dit et ce que l'accusé répond; combien plus ne devons-nous pas éprouver maintenant ces impressions terribles en voyant le Créateur de l'univers décidant du sort de ses créatures? Mais examinez cette vérité de près, et vous verrez quelle différence il y a entre la bonté de Dieu pour l'homme et l'inflexible sévérité des hommes à l'égard de leurs semblables. « Et le Seigneur Dieu appela Adam et lui dit : Adam, où es-tu? » *Genes.*, III, 9. Cet appel tout seul vous frappe déjà d'étonnement en laissant briller à vos yeux l'immensité de la bonté divine, non-seulement parce que le Seigneur appelle l'homme, mais encore parce qu'il l'appelle de sa propre bouche. C'est ce que les hommes ne feraient jamais entre eux, bien que leur nature soit la même. Vous le savez, en effet, quand les juges sont assis sur leur tribunal pour instruire la cause des malfaiteurs, ils ne daignent pas leur adresser directement une réponse, voulant ainsi leur signifier à quel degré d'ignominie ces malheureux sont descendus par leurs actions criminelles. Le juge répond, à la vérité, mais c'est un autre qui transmet à l'accusé les réponses du juge, tout comme au juge celles de l'accusé. Voilà dans quelle forme les jugements sont partoutrendus.

Dieu n'en agit pas de même. Comment donc? C'est lui qui interroge le coupable. « Et le Seigneur Dieu appela Adam et lui dit : Adam, où es-tu? » Quelle profonde signification dans ce peu de mots! En faisant lui-même cet appel, il laisse déborder son ineffable clémence; en interpellant ainsi cet être accablé par la honte qui n'ose ni ouvrir la bouche ni remuer la langue, il témoigne de son infinie bonté; la puissance de son amour éclate jusque dans cette question : « Où es-tu? » C'est comme s'il lui disait : Qu'est-il arrivé? Je t'ai laissé dans un état et je te trouve dans un autre; je t'ai laissé revêtu de gloire, et je te trouve nu. Où es-tu? Comment ce malheur t'est-il arrivé? Qui t'a précipité dans une transformation aussi déplorable? Par quelle ruse ou par quelle violence t'a-t-on dépouillé de tous tes biens à la fois et jeté dans une si complète indigence? D'où t'est venu le sentiment de ta nudité? Qui t'a fait perdre ce vêtement glorieux que je t'avais donné? Quel changement soudain! Quelle est cette catastrophe où tout s'est englouti dans un instant? Qu'est-il donc survenu pour que tu fuies la présence de ton

bienfaiteur, de celui qui t'avait comblé d'autant de gloire que de félicité? A qui t'efforces-tu donc de te cacher maintenant? Est-ce que l'accusateur est là, ainsi que les témoins? D'où te viennent cette défiance et cette frayeur? « J'ai entendu votre voix, répond-il, comme vous vous avanciez dans le paradis, et j'ai été saisi de crainte parce que je suis nu, et je me suis caché. » *Ibid.*, 10. — D'où t'est venu, dis-moi, la connaissance de ta nudité? Quelle chose étrange, incompréhensible! Qui jamais eût pu te le révéler, si toi-même n'étais l'auteur de ta honte, si tu n'avais mangé du fruit défendu, le seul que je t'eusse défendu?

Vous les voyez dans tout leur éclat, l'amour de Dieu pour les hommes et sa longanimité pour le mal. Il pouvait ne pas même daigner adresser la parole à ce grand coupable et lui infliger aussitôt la peine dont il l'avait menacé d'avance; il attend néanmoins, il prend patience, il interroge, il écoute les réponses, il fait de nouvelles questions comme pour encourager le coupable à présenter sa défense, pour avoir lui-même une occasion d'exercer sa miséricorde après une telle prévarication. Il nous enseigne encore par là l'obligation où nous sommes de traiter les accusés avec douceur quand nous avons à les juger, bien loin d'en user à leur égard avec la férocité des bêtes sauvages; c'est une grande leçon de clémence et de bonté qu'il nous donne, afin que dans l'exercice de la justice nous ne perdions jamais de vue que nous avons devant nous des frères, les membres d'un même corps, et que nous tempérions ainsi la sévérité par la mansuétude. Ce n'est pas, en effet, sans dessein que l'Écriture parle avec une telle condescendance; la simplicité même de ses expressions nous apprend et nous excite à imiter, dans la mesure des forces humaines, la bonté du Seigneur. « Et Dieu lui répondit : Qui t'a fait connaître que tu étais nu, si ce n'est que tu as mangé du fruit de l'arbre que je t'avais uniquement défendu? » *Ibid.*, 11. Oui, comment aurais-tu pu le savoir et ressentir une pareille honte, si tu n'avais pas gravement méconnu ton devoir et méprisé mon précepte?

4. Considérez encore une fois, mon bien-aimé, ce qu'il y a d'étonnant dans la bonté divine : on dirait un ami parlant à son ami et lui reprochant d'avoir simplement négligé des recommandations qu'il lui aurait faites. « Comment as-tu compris ta nudité, si ce n'est parce que tu as mangé du fruit de l'arbre que je t'avais uniquement défendu? » On sent la force de cette observation, que cet arbre est le seul. C'est comme si le Seigneur disait : Ai-je donc resserré ton bonheur dans de si étroites limites? Ne t'ai-je pas donné tout avec abondance, un plein pouvoir sur tous les biens réunis dans le paradis, à l'exception d'un seul, pour te rappeler que tu avais un maître au-dessus de toi et qu'après tout tu lui devais l'obéissance? Quelle faiblesse incompréhensible de n'avoir pas su te contenter d'un si grand bonheur et t'abstenir de cette satisfaction seule! Comment as-tu pu si tôt violer mon commandement et te jeter dans une telle série de malheurs? Quel avantage en as-tu retiré? Ne vous l'avais-je pas dit d'avance, et par la crainte du châtiment ne voulais-je pas vous rendre plus prévoyants et plus sages? Ne vous avais-je donc pas annoncé ce qui vous est arrivé? N'était-ce pas pour vous éloigner des bords de l'abîme que je vous avais défendu ce fruit? Comment serais-tu digne de pardon, Adam, après avoir ainsi méconnu des avertissements aussi solennels? Tel qu'un père s'adressant à son enfant bien-aimé, ne t'avais-je pas donné toutes les explications nécessaires, ne t'avais-je pas clairement enseigné que tu pouvais te nourrir de tous les autres fruits, mais non toucher à celui-là, de peur de perdre tous tes biens ensemble? Mais peut-être as-tu jugé le conseil d'un autre meilleur et plus digne de foi que mon précepte; peut-être est-ce l'espoir de plus grands biens qui t'a fait agir ainsi, fouler aux pieds ma loi et manger du fruit de cet arbre. Voilà néanmoins que l'expérience te montre, mais trop tard, à quel point ce conseil était funeste.

Ne voyez-vous pas la clémence du Juge et son ineffable longanimité? N'avez-vous pas aussi remarqué cette condescendance qui dépasse toute expression et toute pensée? Dans la question même qu'il fait en ces termes : « Comment as-tu

compris ta nudité, si ce n'est parce que tu as mangé du fruit de l'arbre auquel je t'avais uniquement interdit de toucher ? » il prépare les voies à la défense du coupable, pour avoir le droit d'exercer envers lui sa miséricorde. Ecoutons maintenant l'accusé. Quelle est sa réponse? « Et Adam répondit : La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a elle-même donné du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé. » *Ibid.*, 12. Paroles qui inspirent la pitié, et bien propres à toucher le cœur d'un Maître plein de mansuétude et dont la bonté triomphe de toutes nos iniquités. Après que le Seigneur par cette bonté même a ébranlé l'âme du pécheur en lui montrant la grandeur de sa faute, ce dernier répond donc comme pour se défendre : « La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a elle-même donné du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé. » Je sais que je suis coupable, dit-il, mais la femme que vous m'avez donnée pour compagne et dont vous avez vous-même dit : « Faisons-lui une aide semblable à lui, » a précisément été la cause de ma perte. « La femme que vous m'avez donnée pour compagne. » Comment me serais-je douté qu'elle me précipiterait dans un état aussi honteux, elle que vous aviez créée pour me venir en aide ? C'est de vous que je la tenais, vous me l'aviez amenée vous-même. Poussée par je ne sais quel motif, elle-même m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé. — Tout cela semble, en effet, une défense; mais au fond cette défense est loin de mériter le pardon.

De quel pardon es-tu digne, pourrait dire le Seigneur, après avoir ainsi méconnu mes préceptes et mis au-dessus de mon autorité le don que la femme te faisait ? Ce don avait beau venir d'elle, ma loi suffisait avec la crainte du supplice pour te détourner d'en manger. T'avais-je laissé dans l'ignorance? Ne le savais-tu pas? Je vous avais avertis dans ma sollicitude pour vous éloigner d'un tel malheur. Quoique la femme t'ait donc fourni une occasion de chute, ne pense pas être à l'abri du péché. Tu devais par-dessus tout croire à ma parole et non-seulement t'abstenir toi-même de manger de ce fruit, mais encore faire comprendre à la femme la noirceur de cette action. « L'homme est la tête de la femme; » I *Corinth.*, XI, 3; c'est pour toi qu'elle a été créée. Mais, bouleversant l'ordre établi, tu l'as suivie dans sa chute, bien loin de la relever. C'est le reste du corps qui devait obéir à la tête, et le contraire est arrivé : la tête s'est soumise aux entraînements du corps, tout a été sens dessus dessous. C'est par suite d'un tel bouleversement de l'ordre que te voilà maintenant réduit à une telle extrémité, toi naguère revêtu d'une si grande gloire. Qui pourrait assez déplorer ton sort après la perte de tant de biens ? Et cependant, victime de toutes ces calamités, n'en attribue pas la cause aux autres, n'en accuse que toi-même et ta lâcheté. Jamais la femme n'aurait pu t'entraîner dans ce précipice, si tu ne l'avais pas voulu. A-t-elle cherché à te persuader ? A-t-elle même parlé pour te séduire ? Non ; elle t'a simplement présenté le fruit, et sans retard comme sans résistance, tu l'as accepté ; tu n'as pas même éveillé le souvenir de ma défense, pensant que je t'avais trompé et que, si je ne t'avais pas permis de t'en nourrir, c'était pour te priver d'une plus haute destinée. Pour quel motif t'aurais-je donc trompé, moi qui t'avais comblé de si nobles priviléges? N'était-ce pas même une preuve éclatante de ma bonté, que je t'eusse averti de t'abstenir, pour t'empêcher de tomber dans le malheur où te voilà maintenant tombé? Tu n'as tenu compte de rien, et l'expérience a pu seule t'apprendre quelle chose terrible c'est que le péché. Ainsi donc, ne l'impute pas à la femme seule, et fais aussi la part de ta pusillanimité.

5. Après que le Seigneur eut parlé de la sorte au premier homme et que celui-ci eut fait l'aveu de sa faute, mais en la rejetant sur la femme, comme il le pensait, ce Dieu plein de bonté nous donne un nouveau témoignage de son admirable condescendance en s'adressant à la femme elle-même. « Et Dieu dit à la femme : Pourquoi as-tu fait cela ? » *Genes.*, III, 13. Tu viens d'entendre l'homme rejeter la faute sur toi et t'en laisser toute la responsabilité, alors, cependant que tu devais être son aide et que tu avais été créée pour augmenter son bonheur en le partageant, comme tu partageais son origine et sa nature.

Pourquoi donc l'as-tu fait, ô femme? Pourquoi faire retomber sur toi-même et sur l'homme une telle confusion? Quel avantage est-il résulté pour toi de cette désobéissance? Qu'as-tu gagné à cet égarement, à prendre l'homme dans les mêmes filets où tu étais volontairement tombée? Femme, que dis-tu? — « Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé. » — La voyez-vous se disculper, elle aussi, dans la frayeur dont elle est saisie? De même que l'homme a fait remonter la faute à la femme, en disant: « La femme m'a présenté ce fruit, et j'en ai mangé; » de même, hors d'état de trouver un subterfuge, elle avoue le fait par ces mots: « Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé. » C'est cette bête perverse qui a préparé notre malheur, c'est son fatal conseil qui nous a jetés dans une telle honte; « le serpent m'a trompée, et j'ai mangé. » Ne passons pas sans réflexion sur ces paroles, mes bien-aimés; si nous les examinons avec soin, nous en tirerons de précieux avantages. Il y a là un redoutable tribunal, un tribunal que la terreur environne; il faut redoubler d'attention, et de toutes les circonstances sérieusement observées doit résulter pour nous un grand trésor.

Ecoutez d'abord l'homme quand il dit: « La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a elle-même présenté ce fruit, et j'en ai mangé. » Nulle part la coaction, nulle part la violence; c'est un choix libre et volontaire: elle a présenté, mais non forcé, ni contraint. Elle n'a pas même essayé de justifier sa conduite en disant: Le serpent m'a forcée, et j'ai mangé. Que dit-elle donc? « Le serpent m'a trompée; » or, il dépendait d'elle de se laisser ou de ne pas se laisser tromper. « Le serpent m'a trompée. » C'est l'ennemi de notre salut qui s'est servi de cette funeste bête pour donner son conseil mensonger. Il a trompé sans doute; mais encore une fois il n'a pas employé la force, il n'a pas eu recours à la violence; la parole a suffi pour faire triompher l'erreur. C'est pour cela qu'il a commencé par la femme, qui devait plus facilement devenir le jouet de l'illusion, et d'une illusion impardonnable. « Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé. »

Voyez la bonté du Seigneur, se contentant de cette parole et ne les obligeant à rien dire de plus. S'il les interroge, en effet, ce n'est pas qu'il ignore ce qui s'est passé; il le sait, il le sait d'une manière parfaite; mais il veut exercer sa miséricorde, condescendre à leur infirmité, les amener à la confession de leur faute. C'est pour cela qu'il ne leur demande rien de plus. Il aurait dû, ce semble, leur faire dire comment ils avaient été trompés; il se borne à ce qui a été dit, pour bien nous montrer qu'il n'interroge pas parce qu'il ignore. La femme dit simplement: « Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé, » indiquant ainsi, mais sans l'exprimer, le fatal conseil qu'elle a reçu du diable par l'entremise du serpent: « Après avoir mangé de ce fruit, vous serez comme des dieux. » Remarquez avec quelle précision Adam est interrogé, avec quelle indulgence est instruite la cause de la femme, comment l'un et l'autre entreprennent de se justifier. Ici se montre encore à vos yeux l'ineffable bonté du Juge. Après que la femme a dit: « Le serpent m'a trompée, » il ne daigne pas interroger le serpent, ni lui fournir l'occasion de se défendre, comme il l'avait fait à l'égard de l'homme et de la femme; à peine a-t-il entendu la défense de ces derniers qu'il éclate contre le serpent comme étant la cause de tous les maux. Et, nul secret ne pouvant exister pour Dieu, il savait que le serpent n'avait été que l'instrument des embûches et de l'envie du diable: aussi manifeste-t-il sa bonté pour l'homme, objet constant de cette envie, par les paroles mêmes qu'il prononce. Bien qu'il sache tout, il interroge: « Adam, où es-tu? Qui t'a fait connaître ta nudité? » Puis s'adressant à la femme: « Pourquoi as-tu fait cela? » Mais, quand il parle à cette pernicieuse bête, il ne s'exprime plus ainsi. Que dit-il donc? « Et le Seigneur Dieu dit au serpent: Parce que tu as fait cela..... » *Ibid.*, 14. Remarquez-vous la différence? « Pourquoi as-tu fait cela? » dit-il à la femme; mais au serpent: « Parce que tu as fait cela. » Parce que tu as fait ce mal, servi d'organe à ce funeste conseil et d'instrument à cette infernale jalousie; parce que tu as déchaîné ta langue contre l'œuvre de de mes mains, « sois maudit parmi tous les animaux, parmi toutes les bêtes de la terre. Tu ram-



peras sur le ventre et tu mangeras la terre tous les jours de ta vie. Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. Elle t'écrasera la tête, et tu la mordras au talon. » *Ibid.*, 15.

6. Encore un passage dans toute la suite duquel vous sentez fermenter avec énergie l'amour de Dieu pour l'homme. J'insiste sur ce qui a été dit : le Seigneur a successivement interrogé l'homme et la femme; et puis, quand celle-ci a fait connaître son mauvais conseiller, quand vient le tour du serpent, il ne daigne plus poser une question, provoquer une réponse; il fulmine le châtiment, mais un châtiment tel qu'il doit durer à jamais, et devenir ainsi un enseignement visible pour toutes les générations futures, afin qu'elles ne prêtent pas l'oreille à de telles insinuations, et qu'elles s'éloignent des artifices du même ennemi. Quelqu'un nous dira peut-être : Puisque le serpent n'a fait que servir d'instrument au diable dans le conseil dont il s'agit, pourquoi cet animal subit-il un semblable châtiment? — Cela même est une nouvelle manifestation de la bonté de Dieu. Un tendre père ne se contente pas de punir le meurtrier de son fils, il va jusqu'à briser en mille morceaux le glaive dont cet enfant a été percé. Ainsi fait Dieu dans cette circonstance : il inflige une peine éternelle à cet animal dont le diable s'est servi comme d'un glaive, pour que la dégradation où l'agent principal est tombé frappe nos sens, soit toujours présente à nos yeux. Si le simple instrument est traité d'une manière aussi sévère, quel ne doit pas être le supplice de l'agent? Le Christ lui-même nous l'enseigne dans le saint Evangile, lorsqu'il se représente disant à ceux qui seront à gauche : « Eloignez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et ses anges. » *Matth.*, xxv, 41. C'est depuis le commencement que ce feu inextinguible a été préparé pour le diable. Quoi de plus malheureux, par conséquent, que de s'exposer soi-même, en négligeant son salut, à ce supplice que lui seul devait éprouver?

Punition du serpent.

Pour nous, si nous voulons embrasser la vertu et suivre les lois que le Christ nous a données, c'est le royaume céleste qui nous est préparé; écoutez plutôt le Sauveur lui-même : « Venez, les bénis de mon père, recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. » *Ibid.*, 34. Vous le voyez donc, pour lui le feu qui ne s'éteindra jamais, pour nous le royaume, si nous ne négligeons pas de l'acquérir. Pénétrés de ces pensées, veillons à la direction de notre vie, fuyons le mal, et ne nous laissons jamais tromper par les artifices du diable.

Si vous y consentez, si vous n'êtes pas trop fatigués, nous remettrons encore sous vos yeux le châtiment infligé au serpent, et de la sorte nous verrons jusqu'au bout la sentence portée par Dieu, ce qui nous fera mieux apprécier la grandeur de sa clémence. Quand les hommes voient un juge siéger en public pour instruire le procès d'un accusé et porter enfin son arrêt, il arrive souvent qu'ils restent là tout le jour et ne s'éloignent pas que le juge lui-même ne se soit retiré. A plus forte raison convient-il que nous considérions maintenant avec une attention soutenue le Juge suprême et plein de bonté infligeant au serpent une peine aussi terrible, pour que nous apprenions par un exemple qui tombe sous les sens, par la punition d'un être qui n'a été que l'instrument de la malice du démon, quels supplices sont réservés à celui-ci dans l'avenir. Souvenons-nous aussi de la modération avec laquelle Dieu châtie l'homme et la femme, ce qui nous semblera plutôt une admonition qu'un châtiment, et, toutes ces choses bien considérées, nous admirerons la prévoyante et généreuse bonté que Dieu témoigne à notre nature. Rappelons d'abord les expressions qu'il emploie : « Et le Seigneur Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, sois maudit parmi tous les animaux et toutes les bêtes de la terre. Tu ramperas sur ton ventre et tu mangeras la terre tous les jours de ta vie. Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. Elle t'écrasera la tête, et tu la mordras au talon. »

7. Grande et terrible indignation : c'est qu'elle est bien terrible aussi l'aberration où par lui la malice du démon a jeté la nature humaine. « Le Seigneur Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela; » parce que tu as servi d'instrument à une telle malice et à la réalisation d'un si per-

fide dessein, en devenant l'émissaire du funeste conseil, en présentant le poison mortel; parce que tu as fait cela, que tu as voulu dépouiller mes créatures de ma grâce, en prêtant ton concours à la fatale pensée du démon, de cet esprit pervers que l'excès de son orgueil et de son envie a fait précipiter du ciel sur la terre; parce que je te trouve sous la main de mon ennemi, je t'inflige un châtiment éternel, afin que par le sort qui te frappe il comprenne lui-même l'horreur des supplices qu'il doit subir, et que les hommes qui vivront dans tous les âges apprennent à ne jamais écouter ses conseils, à se soustraire à ses artifices, dans la crainte de partager son sort. Voilà pourquoi tu es maudit parmi tous les animaux; tu n'as pas usé de ta finesse comme il le fallait, et ce privilége qui te distinguait de tes pareils, est devenu pour toi la source de tous les maux. « Le serpent était le plus fin, dit l'Ecriture, de tous les animaux qui étaient sur la terre. » C'est donc pour cela que tu seras maudit entre tous les animaux domestiques et sauvages qui peuplent la terre. — Or, comme la malédiction n'est pas une chose sensible et qu'on puisse voir, Dieu décrète une peine matérielle et qui soit constamment présente à nos yeux comme une perpétuelle leçon. « Tu ramperas sur ton ventre et tu mangeras la terre tous les jours de ta vie; » car, sortant des limites de ton être, tu n'as pas craint d'entrer en rapport avec l'être raisonnable, le chef-d'œuvre de mes mains. De même que le diable, à qui tu t'es livré pour l'accomplissement de ses desseins, a été chassé du ciel pour avoir admis des pensées au-dessus de sa grandeur et de sa puissance; de même et pour un semblable motif tu changeras de forme, je t'ordonne de ramper désormais, la terre sera ta nourriture, tu ne porteras plus tes regards trop haut, ta position permanente et ton aliment habituel te tiendront au-dessous des autres animaux. Ce n'est pas tout: « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. » Non, je ne me contenterai pas que tu rampes sur la terre; j'établirai la femme ton ennemi sans paix ni trêve, et non-seulement la femme, mais encore sa postérité, qui ne cessera de faire la guerre à ta race. « Elle t'écrasera la tête et tu la mordras au talon. » Je la douerai d'une force telle qu'elle tiendra constamment ta tête sous son pied et que tu feras de vains efforts pour te soustraire à cette pression victorieuse.

Certes vous voyez là, mon bien-aimé, par le châtiment même du serpent, la prévoyante sollicitude que Dieu témoigne pour le genre humain. Encore cela ne concerne-t-il que le serpent visible. Il vous est permis de pousser plus loin l'interprétation du texte sacré et de vous convaincre que tout ce qui a été dit s'applique beaucoup mieux au serpent invisible. En effet, Dieu l'a placé sous nos pieds et nous a donné le pouvoir de peser sur sa tête abattue. N'est-ce pas ce qu'il indique quand il dit: « Foulez à vos pieds les serpents et les scorpions? » *Luc.*, x, 19. N'est-ce pas assez vous avoir montré, par le châtiment infligé à l'instrument matériel du démon, l'immense amour de Dieu pour les hommes? Revenons maintenant à la femme, si vous le voulez bien. Comme le serpent avait d'abord répandu le souffle empoisonné, il fut le premier puni; et, comme il avait commencé par séduire la femme, qui à son tour avait entraîné l'homme, c'est elle qui reçoit ensuite son châtiment, mais un châtiment qui renferme une grande leçon. « Et Dieu dit à la femme: Je ne cesserai de multiplier tes angoisses et tes gémissements; tu enfanteras dans la douleur; tu seras sous la dépendance de l'homme, et il sera ton maître. » *Genes.*, III, 16. Quelle admirable douceur respire encore dans cette sentence après une telle prévarication! « Je ne cesserai de multiplier tes angoisses. » Je voulais, semble dire le Seigneur, te faire une vie exempte de toute souffrance et de toute affliction, pleine de félicité, supérieure à toute impression corporelle, quoique entourée d'un corps; mais, puisque tu n'as pas usé comme il fallait d'un tel bonheur et que l'abondance même de ces biens t'a jetée dans un tel excès d'ingratitude, je t'impose un frein pour dompter à l'avenir tes caprices, je te condamne aux angoisses et aux gémissements. Je ne cesserai de les multiplier; « tu enfanteras dans la douleur. » Le sujet d'une grande joie, la naissance des enfants, j'en ferai pour toi une cause de douleur, afin que tu te souviennes à jamais, avertie que

tu seras par la souffrance, à chaque nouvel enfantement, de ce qu'il y eut de coupable dans ta désobéissance; afin que le temps ne puisse pas effacer le souvenir de cette première chute, puisque tu ne saurais désormais ignorer que tes angoisses et tes gémissements n'ont pas une autre source. Voilà pourquoi je les multiplierai, voilà pourquoi tu enfanteras dans la douleur. Il est évident que dans ce passage se trouve représenté le rude labeur de la maternité, ce lourd et pénible fardeau qu'il faut porter pendant plusieurs mois, et puis la suprême épreuve, cette indicible souffrance que comprennent seules celles qui l'ont éprouvée.

8. Et cependant la bonté divine a si bien placé la consolation à côté de la tristesse, qu'on est en droit de se demander si la joie qu'on éprouve après qu'un enfant est né n'égale pas la douleur qui précède et accompagne sa naissance. Et dans le fait, les êtres faibles condamnés à ce terrible labeur, dont les souffrances vont quelquefois jusqu'à les faire désespérer de la vie, oublient toutes les angoisses quand l'heure critique est passée et s'abandonnent encore au courant de leur bonheur : Dieu le veut ainsi dans sa providence paternelle, pour la conservation du genre humain. Toujours l'espoir des biens futurs fait supporter avec plus de courage les maux présents. C'est ce qu'il est aisé de voir chez les marchands qui traversent des mers immenses, affrontant les naufrages et les pirates : souvent leurs espérances sont ruinées en un instant; mais rien ne les déconcerte, ils reviennent courir les mêmes dangers. Nous pouvons dire la même chose des laboureurs : souvent aussi, lorsqu'ils ont profondément remué et soigneusement cultivé la terre, lorsqu'ils l'ont abondamment ensemencée, voilà que la sécheresse ou la pluie ruine ces espérances, ou bien encore l'ivraie, dont les ravages se manifestent au moment de recueillir la moisson; mais ceux-là non plus ne se découragent pas, et, quand revient le temps favorable, ils se remettent aux travaux des champs. Dans tous les états vous verrez la même chose. C'est ainsi que la femme, après une longue et pénible gestation, d'intolérables douleurs, tant de cruelles insomnies et de si terribles tortures, n'a pas plus tôt un moment de répit qu'elle montre le même courage; quelquefois elle aura mis au jour, avant le terme, un infirme et repoussant avorton, ou, si l'enfant présente une figure humaine, ses membres sont mal formés, il est faible et chétif, il sera même sorti mort du sein de sa mère, elle-même aura couru le plus extrême danger; n'importe, elle ne tarde pas à l'affronter, encore comme si elle avait tout oublié. Il y a plus : on voit assez souvent des mères mourir avec le fruit de leurs entrailles; et cela n'arrête pas, ne semble pas même effrayer les autres, tant Dieu se plaît à tempérer leurs tristesses par le bonheur et la joie. C'est pour cela qu'il a pu dire : « Je ne cesserai de multiplier tes angoisses et tes gémissements; tu enfanteras dans la douleur. »

L'espoir des biens futurs fait supporter avec plus de courage les maux présents.

Le Christ a dit la même chose en s'adressant à ses disciples; il met formellement la grandeur de la joie à côté de celle de la souffrance : « Quand une femme enfante, elle est dans les angoisses, parce que son heure est venue. » *Joan.*, XVI, 21. Voilà pour la souffrance; puis la souffrance disparaît pour donner place à la joie : « Mais quand elle a mis au monde un enfant, elle ne se souvient plus de sa tristesse à cause de son bonheur présent, parce qu'un homme est venu au monde. » La voyez-vous cette prévoyante et tendre sollicitude? L'avez-vous comprise cette sublime leçon renfermée dans le châtiment? « Tu enfanteras dans la douleur; tu seras sous la dépendance de l'homme, et il sera ton maître. » Ne dirait-on pas que Dieu, dans son excessive bonté, s'excuse auprès de la femme? — A l'origine, je t'ai faite égale à l'homme en honneur, je t'ai donné la même dignité sous tous les rapports, la même autorité sur toute chose; c'est parce que tu en as abusé que je te soumets à l'homme. « Tu seras sous sa dépendance, et il sera ton maître. » Puisque, t'éloignant de l'être auquel te liaient les mêmes honneurs et la même nature, pour lequel même tu avais été formée, tu as voulu entrer en rapport avec une bête aussi funeste que le serpent et prêter l'oreille à ses conseils, je te place désormais sous la domination de l'homme, je le déclare ton chef, et tu reconnaîtras sa puissance :

n'ayant pas su commander, apprends à lui obéir. « Tu seras sous la dépendance de l'homme, et il sera ton maître. » Mieux vaut pour toi être soumise à son pouvoir que de t'en aller librement te précipiter dans les abîmes; comme il vaut mieux pour le cheval être gouverné par le frein, avoir ainsi une allure régulière, que courir faute de cela vers les précipices. C'est donc pour ton bien que j'ai voulu te placer sous sa dépendance : le corps doit obéir à la tête avec autant de bonheur que de docilité. — Je comprends que vous soyez fatigués de la longueur de mon discours; mais réveillez encore un instant votre attention, je vous en conjure, pour ne pas laisser le jugement incomplet et ne pas vous retirer pendant que le juge siége encore; nous touchons à la fin.

9. Voyons maintenant, après ce qui a été dit à la femme, en quels termes Dieu s'adresse à l'homme et quel châtiment il lui inflige. « Il dit ensuite à Adam : Puisque tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé du fruit de cet arbre, le seul auquel je t'avais défendu de toucher, la terre sera maudite dans tes travaux; elle ne te fournira ta nourriture qu'au prix de tes souffrances durant tous les jours de ta vie. Elle se couvrira devant toi de ronces et d'épines; tu mangeras l'herbe des champs; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre, d'où tu as été tiré; car tu es terre, et tu retourneras dans la terre. » *Genes.*, III, 17-19. L'immense, l'ineffable providence du Seigneur à l'égard de l'homme brille encore ici d'un vif éclat. Mais examinons avec soin chacune de ces paroles : « Il dit ensuite à Adam : Puisque tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé du fruit de cet arbre, le seul auquel je t'avais défendu de toucher. » Tu as écouté la voix de ta femme en mangeant de ce fruit; son conseil l'a donc emporté dans ton esprit sur mon précepte; tu n'as pas voulu t'abstenir de manger du fruit de cet arbre, le seul néanmoins que je t'avais interdit. En effet, t'en avais-je interdit plusieurs? Non, un seul, et tu ne t'en es pas abstenu; oubliant ma défense, tu n'as écouté que la voix de ta femme : l'expérience va te montrer la grandeur du mal que tu as commis. Que les hommes écoutent, que les femmes écoutent aussi : les uns pour repousser les mauvais conseils, les autres pour ne jamais les donner. Si notre premier père, en rejetant la faute sur sa compagne, ne fut pas pour cela jugé digne de pardon, comment pourrait-on se justifier en disant : C'est à cause de la femme que j'ai commis tel ou tel péché, que j'ai fait telle ou telle chose? — Mais c'est précisément à cause de cela qu'elle a été placée sous ta dépendance et qu'on t'a proclamé son maître; c'est à elle de t'obéir : les pieds ne doivent pas commander à la tête. Et cependant il n'est pas rare de voir le contraire arriver : celui qui devait remplir le rôle de la tête souvent ne sait pas même remplir celui des pieds; et celle qui devait être à cette dernière place s'établit à la première.

La femme doit obéir à l'homme.

Voilà pourquoi le bienheureux Paul, cet instituteur du monde, s'élevait avec tant de force contre un tel renversement. « Comment savez-vous, ô femme, si vous sauverez l'homme? Et vous, homme, comment savez-vous si vous sauverez la femme? » I *Corinth.*, VII, 16. Dans tous les cas, il appartient à l'homme de déployer la plus grande vigilance pour repousser la femme qui lui donne de funestes conseils, et celle-ci doit avoir toujours présent à l'esprit le châtiment infligé à Eve et qu'elle n'avait que trop mérité par la fatale influence qu'elle exerça sur l'homme : la femme évitera de la sorte de donner de semblables conseils, et, loin de marcher sur les traces d'Eve, elle profitera de son exemple pour obéir à de meilleures inspirations, pour se sauver elle-même et travailler en même temps à sauver l'homme. Revenons maintenant à notre sujet. Dieu dit ensuite à l'homme : « Puisque tu as écouté la voix de la femme et que tu as mangé du fruit de cet arbre, le seul auquel je t'avais défendu de toucher. » Puisque tu n'as pas montré plus de respect pour la loi que je t'avais donnée, puisque ni la crainte ni la menace des malheurs auxquels tu te dévouais en mangeant de ce fruit, ne t'ont servi de rien et que tu en es venu à cet excès de perversité, de ne pas t'abstenir de ce seul arbre, lorsque tant d'autres étaient à ta disposition, « la terre sera maudite dans tes travaux. » Vous remarquerez la bonté du Seigneur dans la différence qu'elle met entre

le châtiment du serpent et celui de l'être raisonnable. A celui-là Dieu dit : « Tu seras maudit sur la terre. » Il ne tient pas le même langage à celui-ci. Que lui dit-il donc ? « La terre sera maudite dans tes travaux. » Et certes à juste titre. La terre avait été faite à cause de l'homme et pour que celui-ci pût jouir de tout ce qu'elle produit : c'est aussi à cause de l'homme pécheur qu'elle est frappée de malédiction; en tombant sur la terre, la malédiction détruit le repos et la sécurité de l'homme. « Maudite sera la terre dans tes travaux. » Et pour expliquer ce que signifie cette malédiction, le Seigneur ajoute : « Tu n'en tireras ta nourriture qu'au prix de tes souffrances tous les jours de ta vie. »

Cette peine, vous le voyez, doit demeurer dans tous les siècles, parce qu'il ne suffit pas qu'elle soit utile aux premiers coupables, et qu'il faut de plus qu'elle enseigne par l'expérience de chaque jour à toutes les générations futures quelle a été la cause d'un tel châtiment. « C'est au prix de tes souffrances que tu lui arracheras ta nourriture tous les jours de ta vie. » Il précise encore mieux le sens de la malédiction et la cause de la douleur quand il ajoute : « Elle produira devant toi les ronces et les épines. » Voilà les monuments de la malédiction : les ronces et les épines que la terre produit. Tu travailleras donc dans la douleur et l'angoisse, je ferai de l'affliction la compagne perpétuelle de ta vie; c'est un frein que je t'impose, pour que tu ne t'élèves pas dans ta pensée au-dessus de toi-même, pour que tu reconnaisses constamment la bassesse de ta substance et que tu ne te laisses plus désormais tromper de la même manière. « Et tu mangeras l'herbe des champs; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Voyez comme la vie change d'aspect après la désobéissance, comme elle diffère de ce qu'elle était auparavant. — En te produisant dans le monde, dit le Créateur, je voulais te faire une existence exempte de travaux et de sueurs, d'afflictions et de peines; tu devais jouir d'une pleine félicité, sans éprouver aucune nécessité corporelle, affranchi de la dépendance des sens, possédant une liberté complète. Mais, puisque tu n'as pas su te maintenir dans cet heureux état, je maudirai la terre, de telle sorte qu'elle ne te donnera plus ses fruits comme elle le faisait, sans culture et sans semence. Tu seras sans cesse accablé de travaux et de fatigues, de sollicitudes et de chagrins, de douleurs physiques et morales, afin que ces épreuves te soient un perpétuel enseignement de modération et de modestie. Non, elles ne seront pas de courte durée, elles dureront autant que ta vie. « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front jusqu'à ce que tu retournes à la terre, d'où tu as été tiré; car tu es terre et tu retourneras dans la terre. » Tu souffriras donc cette épreuve jusqu'à ce dernier moment, jusqu'à ce que tu te résolves en cette substance dont tu as été formé. Quoique dans mon amour pour toi je t'aie donné un corps d'une nature spéciale, ce corps néanmoins provenant de la terre, doit redevenir terre. Je l'ai dit : « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre. » Pour que cela n'arrivât pas, j'avais dit aussi : « Ne mangez pas du fruit de cet arbre; le jour où vous en mangerez, vous mourrez de mort. » C'est ce que je ne voulais pas; et comme je n'ai rien négligé pour l'empêcher, comme toi-même tu t'es jeté dans ce malheur, n'en rejette pas la cause sur un autre, ne l'attribue qu'à ta propre lâcheté.

Mais voilà qu'une autre question se présente encore : nous allons la résoudre en peu de mots, si vous le permettez, et nous finirons là notre discours. L'Ecriture prête donc à Dieu ce langage : « Le jour où vous en mangerez, vous mourrez de mort. » Et cependant elle raconte elle-même que les coupables vécurent un grand nombre d'années après leur désobéissance, après avoir mangé du fruit défendu. C'est une difficulté, une sorte de contradiction pour ceux qui parcourent les Livres saints d'une manière superficielle; mais pour celui qui apporte à cette étude un esprit droit et une attention sérieuse, ce qui vient d'être dit est clair et n'offre pas de difficulté. En effet, ils ont beau vivre pendant longtemps, dès l'instant où ils eurent entendu cette parole : « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre, » ils avaient entendu leur sentence de mort, ils étaient devenus mortels, et l'on peut bien dire qu'ils commencèrent à mourir dès ce même instant. C'est ce que signifie ce

texte de l'Ecriture : « Le jour où vous en mangerez, vous mourrez de mort, » vous recevrez votre sentence, la mort prendra possession de vous. Un homme, condamné par les tribunaux humains à la peine capitale, ne subit pas aussitôt son jugement, on le renferme de nouveau dans la prison; mais, quelque temps qu'il y reste, son état n'est pas meilleur que celui des morts et des suppliciés : il est déjà mort en vertu de la sentence. Il en fut ainsi de nos premiers parents : à partir du moment où la sentence de mort leur fut signifiée, ils pouvaient se considérer comme morts, quoiqu'ils aient vécu longtemps encore. Je comprends que mon discours a dépassé les bornes et que cet enseignement s'est trop prolongé : c'est que je voulais, dans la mesure de mes forces et par la grâce de Dieu, vous expliquer tout le texte qui avait été lu. Puisque nous sommes arrivés au bout, il est temps que je m'arrête.

10. J'aurais pu certes soulever d'autres questions, vous montrer par exemple dans le châtiment que nous subissons nous-mêmes, dans la sentence de mort portée contre nous, l'insondable abîme de l'amour de Dieu pour les hommes; mais, pour ne pas surcharger votre mémoire, je termine en vous conjurant de ne pas aller, au sortir de l'église, vous livrer à des conversations insensées, à des frivolités hors de saison; méditez plutôt en vous-mêmes, recueillez en vous aidant réciproquement tout ce que vous pouvez avoir entendu, gravez dans votre mémoire les paroles du Juge et les réponses des accusés; rappelez-vous souvent comment l'homme rejeta la faute sur la femme et celle-ci sur le serpent; comment Dieu frappa ce dernier d'une peine éternelle et le chargea de sa malédiction, tandis qu'il témoigna tant de sollicitude à l'égard des victimes de la fourberie. En frappant de la sorte celui qui en était l'artisan, il montrait combien lui étaient chers ceux que le serpent avait ainsi trompés. N'oubliez pas non plus la peine portée contre la femme ou mieux la sévère leçon qui lui fut donnée, ni les paroles adressées à l'homme; repassez cette sentence dans votre esprit : « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre. » A ce souvenir, admirez encore l'inénarrable miséricorde du Seigneur, qui nous permet, bien que nous venions de la terre et que nous devions y retourner, d'acquérir les biens célestes, pourvu que nous voulions embrasser la vertu et fuir le vice. Oui, Dieu nous garantit à cette condition ces biens qu'il a promis à ceux qui l'aiment, biens « que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, qui ne sont jamais entrés dans le cœur de l'homme. » I *Cor.*, II, 9.

Ne cessons de rendre grâces à Dieu pour tant et de si magnifiques bienfaits; tenons-nous en garde contre l'oubli, et, par nos bonnes œuvres, par une vigilance infatigable à fuir les choses vaines, efforçons-nous de l'apaiser et de nous le rendre propice. Ne serait-ce pas le signe d'une ingratitude absolue si, lorsqu'il n'a pas refusé de prendre notre nature mortelle et terrestre, lui qui était Dieu et par là même immortel, afin de nous délivrer de la mort antique, nous élever au-dessus des cieux, nous placer dans sa personne à la droite de son Père, et nous faire ainsi recevoir les hommages et les adorations de toute l'armée céleste, nous ne rougissions pas de tenir à son égard une conduite tout opposée, en rabaissant une âme immortelle jusqu'à la confondre avec la chair, jusqu'à la rendre en quelque sorte terrestre et mortelle, dépouillée dès lors de toute activité ? Je vous en conjure, ne payons pas d'une telle ingratitude un si généreux bienfaiteur; mais, obéissant plutôt à ses lois, faisons tout ce qui peut lui plaire afin qu'il nous rende dignes des biens éternels. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVIII.

« Et Adam donna à sa femme le nom de Vie, parce qu'elle est la mère de tous les vivants. Et le Seigneur Dieu fit à Adam et à sa femme des tuniques de peau, et les en revêtit. Dieu dit alors : Voilà qu'Adam est devenu comme l'un de nous. »

1. Vous avez vu hier l'amour du souverain Juge pour les hommes; vous avez vu cet examen

tempéré par la bonté; vous avez vu la diversité des supplices : comment le séducteur est frappé sans pitié, comment les victimes de la séduction ne reçoivent qu'une peine qui témoigne hautement de la clémence de Dieu. Vous avez aussi remarqué de quel avantage il était pour nous d'assister à ce jugement et d'entendre jusqu'à la fin instruire cette cause. En effet, nous avons compris quels inappréciables biens Adam et Eve avaient perdus en méconnaissant le divin précepte, puisqu'aussitôt leur furent enlevées, et la gloire ineffable dont ils étaient revêtus, et cette vie primitive qui n'était en rien inférieure à celle des anges. Nous avons admiré la longanimité du Seigneur, en comprenant de plus en plus quel mal c'est que la faiblesse, de quelle manière elle nous dépouille des biens présents, nous réduit à une complète nudité et nous couvre à jamais de honte. Pratiquons donc la vigilance et la modestie; que leur chute nous soit un remède et leur faiblesse un principe de sécurité; car enfin le châtiment de ceux qui pèchent après eux doit être plus terrible, et d'autant plus qu'ils n'ont pas voulu profiter de cet exemple pour devenir plus sages. Non, la peine n'est pas la même pour ceux qui pèchent en second lieu; et c'est le grand docteur de l'univers, je veux dire le bienheureux Paul, qui nous l'enseigne sommairement en ces termes : « Tous ceux qui auront péché sans la loi périront aussi sans la loi; et tous ceux qui auront péché dans la loi, seront jugés en vertu de cette même loi. » *Rom.*, II, 12. Ces paroles signifient évidemment que les péchés commis avant la loi ne recevront pas la même peine que les péchés commis après la loi; ces derniers seront punis d'une manière plus sévère. En effet, tous ceux qui auront péché sans la loi, périront aussi sans la loi; c'est-à-dire qu'ils auront à subir une peine moins forte, parce qu'ils n'ont eu ni les lumières ni les secours de la loi. « Et tous ceux qui auront péché dans la loi, seront jugés en vertu de cette même loi. » Comme ils n'ont pas été plus sages, quoique ayant eu la loi pour institutrice, et comme ils se sont rendus coupables des mêmes péchés que les autres, ils auront à subir un plus rigoureux châtiment.

Un châtiment plus grave est réservé à ceux qui pèchent après la loi.

Mais écoutons de nouveau le texte que nous avons lu aujourd'hui. « Et Adam donna à sa femme le nom d'Eve, ce qui veut dire vie, par la raison qu'elle est la mère de tous les vivants. » Voyez la précision et le soin de l'Ecriture sainte; elle en vient même à signaler ce détail, qu'Adam donna un nom à sa femme. « Il lui donna le nom d'Eve, ce qui veut dire vie, parce qu'elle est la mère de tous les vivants; » c'est d'elle que toutes les générations suivantes tirent leur origine, elle en est la racine et le fondement. Après nous avoir montré comment un nom fut donné à la femme, elle fait de nouveau ressortir la bonté de Dieu, qui ne dédaigne pas ses créatures, alors même qu'elles sont tombées dans un tel état de honte et de nudité. « Et le Seigneur Dieu, ajoute-t-elle, fit à Adam et à sa femme des tuniques de peau, et les en revêtit. » Tel qu'un père plein de miséricorde qui a un fils doué de nobles qualités, élevé avec tout le soin possible, jouissant de tous les biens, nourri de mets somptueux et couvert d'habits de soie, jouissant à loisir de toutes les richesses paternelles, mais qui, voyant cet enfant se précipiter plus tard dans l'abîme du désordre en abusant d'une telle prospérité, lui retire tous ces biens, le ramène sous sa complète dépendance, le dépouille de ses riches habits, lui donne à la place un vêtement grossier, un vêtement d'esclave, pour qu'il ne soit pas entièrement nu et couvert de honte; tel le Seigneur, dans son amour pour les hommes, lorsque nos premiers parents se furent rendus indignes de ce vêtement glorieux et splendide dont ils étaient ornés, et qui les mettait à l'abri de toutes les nécessités corporelles, les dépouilla sans doute de tout ce bonheur et de toute cette gloire, mais fit aussitôt éclater sa miséricorde sur eux : en les voyant dans cet état de dégradation et d'ignominie, d'ignorance et de malheur, il ne les laissa pas dans cet état de nudité, incapables de se conduire, exposés à de nouvelles chutes, et c'est alors qu'il leur fit des habits de peau et qu'il les en revêtit. Bien différente est la manière d'agir du diable : quand il trouve des hommes disposés à l'écouter, il les séduit par un plaisir éphémère et les entraîne au fond de l'abîme du mal; puis, après les avoir abreuvés de

honte et pleinement déshonorés, il les abandonne à leur misère comme un spectacle qu'on ne saurait regarder sans pitié. Le céleste ami de nos âmes, bien loin de mépriser dans leur extrême dénûment ceux qui viennent de l'offenser, s'occupe même de les couvrir, mais de vêtements si grossiers qu'ils ne puissent pas oublier ceux dont ils se sont rendus indignes. « Et le Seigneur Dieu fit à Adam et à sa femme des tuniques de peau, et les en revêtit. » La simplicité des expressions employées par la divine Ecriture vous frappera sans doute une fois de plus; mais je vous dirai maintenant encore ce que je vous ai souvent dit: Comprenons toutes ces choses dans un sens digne de Dieu; au verbe qui signifie faire, substituons celui qui signifierait ordonner. Il ordonna donc qu'ils fussent revêtus de tuniques de peau, en souvenir éternel de leur désobéissance.

2. Qu'ils écoutent avec attention ceux qui vivent dans l'opulence, qui portent avec orgueil ces tissus dont les vers ont fourni la matière, qui se drapent dans la soie; qu'ils voient comment à l'origine le Seigneur, prenant pitié de la nature humaine, alors que le premier homme avait mérité une mort honteuse par sa prévarication et se trouvait dans la nécessité de s'envelopper d'un habit pour cacher sa honte, lui fit une tunique de peau. Pouvait-il mieux nous enseigner à fuir une vie molle et dissolue, indolente et paresseuse, pour embrasser l'austère activité de la vertu? Peut-être que, blessés de ce langage, les riches nous diront: Eh quoi! voulez-vous donc que nous portions des habits de peau? — Je ne dis pas cela; les premiers hommes eux-mêmes ne portèrent pas toujours de tels habits; car la bonté divine ne cesse d'ajouter de nouveaux bienfaits à ceux qu'elle a déjà versés sur l'homme. Quand ils se furent donc eux-mêmes rendus sujets aux nécessités corporelles, en tombant de cet état heureux et sublime qui les faisait ressembler aux anges, Dieu voulut qu'ils se fissent des vêtements avec la dépouille des brebis, et cela uniquement pour qu'ils fussent couverts, pour que cet animal raisonnable ne descendît pas au rang des brutes, vivant dans le déshonneur et la nudité.

Tirons de là une conséquence, voyons dans les habits dont nous sommes revêtus un signe qui nous rappelle les biens perdus et le châtiment mérité par la désobéissance. Quant à ceux qui sont tellement recherchés dans leur luxe qu'ils ne connaissent plus l'usage de la simple dépouille des brebis, ne consentent à porter que des habits de soie, en sont même venus à cette extravagance de mêler au tissu l'éclat de l'or, faiblesse et vanité qu'on remarque surtout chez les femmes, je leur demanderai: Pour quel motif, dites-moi, vous efforcez-vous d'embellir ainsi votre corps et vous réjouissez-vous d'une telle enveloppe? Avez-vous oublié que l'usage des vêtements n'a pas d'autre cause que la prévarication et constitue même un terrible châtiment? Pourquoi n'écoutez-vous pas cette parole de Paul: « Pourvu que nous ayons de quoi nous nourrir et nous couvrir, soyons satisfaits? » I *Tim.*, VI, 8. Vous le voyez, une seule chose à cet égard mérite votre attention: que le corps ne demeure pas nu, qu'il soit couvert; et vous ne devez nullement vous préoccuper de faire de vos habits une parure.

Saint Jean Chrysostome parle du luxe usité de son temps dans les vêtements.

Passons maintenant à ce qui suit: « Et le Seigneur Dieu dit: Voilà qu'Adam est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. Et désormais il est à craindre qu'il n'étende la main pour prendre du fruit de l'arbre de vie, qu'il n'en mange et ne vive à jamais. Et le Seigneur Dieu le chassa du paradis des délices et le condamna à travailler la terre, d'où il avait été tiré. » *Genes.*, III, 22-23. Remarquez encore ici la condescendance de Dieu dans son langage. « Et le Seigneur Dieu dit: Voilà qu'Adam est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. » Quelle simplicité dans ces expressions! Mais comprenons-les toujours d'une manière digne de Dieu. Elles ont pour objet de nous rappeler comment nos premiers parents ont été trompés par le diable, au moyen du serpent. Celui-ci leur avait dit: « Si vous mangez de ce fruit, vous serez comme des dieux; » et cet espoir d'égaler la divinité leur inspira l'audace d'en manger. C'est donc pour leur donner une nouvelle leçon et leur faire mieux sentir la gravité de leur faute et la grossièreté de leur erreur, qu'il dit: « Voilà qu'Adam est devenu comme



l'un de nous. » Terrible est l'ironie de cette parole, et bien capable de faire rentrer en lui-même le prévaricateur. — Voilà donc pourquoi, semble dire le Seigneur, tu as violé mon précepte: tu voulais t'égaler à la divinité. Eh bien! ce que tu prévoyais s'est accompli; et non-seulement ce que tu prévoyais, mais encore ce dont tu étais digne. « Adam est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. » C'est ce que disait l'esprit de mensonge par l'intermédiaire du serpent : « Vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal..... Et maintenant il est à craindre qu'il n'étende la main pour la porter sur l'arbre de vie, qu'il n'en mange et ne vive à jamais. » Voyez, je vous prie, la miséricorde du Seigneur. Il importe de scruter avec soin ce qui vient d'être dit, afin que rien ne nous échappe de ce que recèlent les profondeurs du texte sacré. Lorsque Dieu imposa sa loi au premier homme, il ne lui défendit pas autre chose que de manger du fruit de cet arbre qui devait lui donner la mort s'il avait la témérité d'y toucher; la défense était clairement délimitée; il n'avait pas été question de l'arbre de vie. On peut croire, et c'est là ma pensée, que l'homme ayant été fait pour être immortel, il avait la faculté de manger à son gré du fruit de cet arbre comme de tous les autres, et que c'était même cet aliment qui devait lui communiquer l'immortalité. C'est pour cela qu'il n'avait été fait à cet égard aucune défense.

3. Si quelqu'un, poussant la curiosité plus loin, demandait pourquoi cet arbre avait été nommé l'arbre de vie, qu'il sache d'abord que l'homme ne saurait entièrement comprendre par les forces de sa propre raison toutes les œuvres de Dieu. Il a paru bon au Seigneur que l'homme fût placé, jusque dans le paradis, entre l'obéissance et la désobéissance, pour l'exercice de sa vertu; et c'est pour cela qu'il voulut planter dans ce jardin deux arbres, l'un de vie, l'autre de mort, si je puis parler de la sorte. Dans le fait, c'est bien parce que l'homme mangea du fruit de ce dernier, au mépris de la défense qui lui en avait été faite, qu'il s'attira la mort. A peine en eut-il mangé qu'il devint mortel, sujet à toutes les nécessités corporelles; c'est ainsi que le péché s'introduisit dans le monde, et par le péché la mort, qui n'était que le ministre de la Providence; dès lors le Seigneur ne laissa plus Adam dans le paradis, il le força d'en sortir, mais en lui montrant qu'il n'agissait ainsi que par une inspiration de l'amour qu'il lui portait encore. Et pour que nous ne puissions pas en douter, il faut lire de nouveau les paroles de l'Ecriture sainte : « Et maintenant il est à craindre qu'il n'étende la main pour la porter sur l'arbre de vie, qu'il n'en mange et ne vive à jamais. » L'étrange insubordination dont il a fait preuve et qui l'a rendu mortel, a déjà causé assez de mal; de peur qu'il n'ose encore après cela toucher au fruit de cet arbre qui donne perpétuellement la vie, et qu'il ne puisse de la sorte pécher sans fin, il vaut mieux l'expulser de ce séjour. — Cette expulsion est donc plutôt inspirée par la sollicitude que par la vengeance. Voilà bien le Maître que nous avons : les coups dont il nous frappe ne témoignent pas moins de son amour que les bienfaits dont il nous comble; il nous instruit par ses châtiments. S'il ne savait pas que nous tomberions dans un état pire en péchant impunément, il ne nous infligerait pas une autre peine; c'est pour nous arrêter dans la voie du mal, pour couper court à l'iniquité toujours croissante, qu'il nous punit, mais sous l'impulsion de son amour pour l'homme.

C'est ce qui eut lieu alors. Si Dieu résolut de chasser l'homme du paradis, c'était par une prévoyante sollicitude pour l'œuvre de ses mains. « Et le Seigneur Dieu l'expulsa du paradis des délices, en lui imposant de travailler la terre d'où il avait été tiré. » Examinez avec soin, je vous prie, le choix de chaque expression. Ainsi, l'Ecriture dit : « Et le Seigneur Dieu le chassa du paradis des délices, en lui imposant de travailler la terre d'où il avait été tiré. » Il réalise donc ses menaces, et, en expulsant l'homme du paradis, il l'oblige à travailler la terre d'où il avait été tiré. Et ce n'est pas en vain que ce dernier mot est ajouté; c'est une perpétuelle leçon d'humilité qu'il reçoit dans la nature même de son travail; il ne pourra pas oublier ainsi qu'il tire de là son origine, que telle est la bassesse

de son extraction; c'est pour cela qu'il façonne la terre dont il a été lui-même formé. Ce qu'il disait dans cette première sentence : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, » Dieu l'exprime de nouveau dans cette parole : « En lui imposant de travailler la terre d'où il avait été tiré. » L'Ecriture sainte va même jusqu'à nous apprendre à quelle distance du paradis Dieu permet à l'homme d'habiter après la chute primitive. « Le Seigneur Dieu chassa donc Adam et le colloqua dans le voisinage du paradis des délices. » Voyez comment chacune des œuvres de notre commun Seigneur nous donne une preuve de sa miséricorde, comment sa bonté se trahit dans chaque peine qu'il inflige. L'expulsion n'est pas le seul témoignage de cette miséricorde et de cette bonté, il en existe un autre dans le choix de la contrée qu'il assigne à l'homme : placé dans le voisinage du paradis, l'homme ne pourra s'empêcher de gémir incessamment en songeant au bonheur qu'il a perdu, à la misère dans laquelle il est tombé. C'était là sans doute un grand sujet de douleur; mais ce spectacle n'était pas pour lui d'une utilité moins grande, puisque, l'ayant toujours sous les yeux, il devait y puiser plus de sagesse et de prudence pour l'avenir, un avertissement permanent de ne plus s'exposer aux mêmes péchés.

Il est dans la nature humaine de ne pas savoir user des biens qu'elle possède tant qu'elle en jouit, et de revenir à de meilleurs sentiments quand elle en est privée; l'expérience nous apprend à sentir notre faiblesse; à l'école de la douleur, sous le coup d'un revers de fortune, nous apprécions mieux les biens dont nous sommes dépouillés et les maux qui nous entourent par notre faute. Ainsi donc, en permettant à l'homme d'habiter dans la contrée même où se trouvait le paradis dont il s'était exclu lui-même, Dieu lui manifestait au plus haut degré sa tendre sollicitude : le souvenir du passé ne pouvait pas ainsi s'effacer, la vue de cet heureux séjour était pour l'exilé une leçon salutaire contre toutes les passions, par l'impossibilité même où il était de toucher au fruit de l'arbre fatal. L'Ecriture sainte nous dit tout cela dans un langage conforme à l'intelligence humaine. « Dieu plaça là un chérubin qui brandissait un glaive de feu pour défendre l'accès de l'arbre de vie. » C'est la négligence que l'homme avait mise à respecter la loi du Seigneur qui motivait une précaution aussi rigoureuse. Remarquez que le céleste Ami de l'homme ne se borne pas à lui fixer un séjour à côté du paradis, et qu'il ordonne aux vertus supérieures, aux chérubins, de défendre l'accès de ce jardin en brandissant un glaive flamboyant. Et ce n'est pas sans intention que ce glaive nous est représenté tournant dans tous les sens; c'est pour nous apprendre que toute voie vers le premier séjour est désormais interdite à l'homme, que le glaive dans ses rapides mouvements ne lui permettra d'en aborder aucune; c'est encore pour rendre le souvenir plus frappant et la terreur plus profonde.

4. « Or Adam connut Eve sa femme. » *Gen.*, IV, 1. Voyez en quel temps. C'est après la désobéissance, après la perte du paradis, que commence l'union charnelle. Auparavant ils imitaient la vie des anges, et rien de semblable n'avait lieu. Il n'en existait pas même la pensée, puisqu'ils n'étaient pas sujets aux nécessités corporelles. C'est donc la virginité qui régna la première dans le monde; mais, lorsque la faiblesse eut amené la désobéissance et que l'entrée fut ouverte au péché, cette vertu s'envola loin de ces créatures désormais indignes de la grandeur des biens qu'elle répand. Ainsi s'introduisit la loi du mariage. Songez, mon bien-aimé, combien la virginité est une chose sublime, une grande et magnifique possession, combien elle est supérieure à la nature humaine, à quel point dès lors elle a besoin du secours d'en haut. Que les personnes qui se dévouent de tout cœur à la virginité, mènent dans un corps la vie des puissances incorporelles, c'est le Christ qui nous l'enseigne en répondant aux Sadducéens; ils venaient de l'interroger sur la résurrection et de lui parler en ces termes : « Maître, il y avait parmi nous sept frères; après avoir épousé une femme, le premier mourut sans enfant, et laissa sa femme à son frère. La même chose arriva à celui-ci, puis au troisième, au quatrième, au cinquième, au sixième et au septième. Lors de la résurrection

donc, quel est celui des sept auquel la femme appartiendra? Tous l'ont également possédée.» Que leur dit le Christ? «Vous êtes dans l'erreur, parce que vous ne connaissez ni l'Ecriture ni la vertu de Dieu. Lors de la résurrection, les hommes ne prendront plus de femme, il n'y aura plus de mariage, ils seront comme les anges.» *Matth.*, XXII, 25-30; *Luc.*, XX, 28-36; *Marc.*, XII, 19-25. N'avez-vous pas vu comment, foulant la terre et revêtus d'un corps, ils retracent la vie angélique, ceux qui pour l'amour du Christ ont embrassé la virginité? Plus elle est grande et sublime, plus seront belles les couronnes, magnifiques les récompenses, et précieux les biens promis à ceux qui dans la virginité s'exercent aux bonnes œuvres.

«Adam connut Eve sa femme, qui conçut et donna le jour à Caïn.» Quand le péché se fut introduit par la désobéissance, quand la sentence divine les eut soumis à la mort, le Tout-Puissant dans sa sagesse pourvut à la conservation du genre humain en le propageant par le mariage. «Et la femme dit: Dieu m'a donné un homme.» Voyez comme le châtiment l'a déjà rendue plus sage. Ce n'est pas à la nature, c'est à Dieu qu'elle attribue la naissance de son enfant; c'est à Dieu qu'elle en témoigne sa reconnaissance. N'avais-je pas raison de vous dire que la punition leur fut un enseignement? «Dieu m'a donné un homme.» Non, ce n'est pas à la nature que je suis redevable de ce bonheur, c'est à la grâce divine. «Et dans un second enfantement elle lui donna un frère, Abel.» Comme elle avait été reconnaissante pour un premier bienfait, elle en reçut un second. Tel est notre souverain Seigneur: dès qu'il voit que nous savons reconnaître les biens qu'il nous a d'abord accordés, et bénir notre bienfaiteur, il les répand sur nous avec plus d'abondance. Eve fait remonter à Dieu son premier enfantement, et c'est pour cela qu'un autre enfant lui est donné. Une fois que la mort eut fait son apparition parmi les hommes, la plus grande de toutes les consolations consistait dans le nombre des enfants. Aussi Dieu, dans sa bonté, pour adoucir déjà dès le commencement les rigueurs de sa justice et dépouiller la mort des attributs qui la rendent si terrible, donna-t-il cette suite d'enfants. C'était là comme une image anticipée de la résurrection, puisque, dans l'économie du plan divin, les hommes par ce moyen devaient se remplacer sur la scène du monde.

«Et Abel, ajoute l'Ecriture, devint gardien de brebis, et Caïn travaillait la terre.» L'Esprit saint nous fait donc connaître l'art exercé par chacun des deux enfants; elle nous montre l'un s'adonnant à la vie pastorale, et l'autre à l'agriculture. «Or il arriva après quelques jours que Caïn fit au Seigneur un sacrifice des fruits de la terre.» *Genes.*, IV, 3. Observez comme l'Auteur de la nature a mis à nu la lumière de la conscience. De quelle autre manière, en effet, cet homme aurait-il eu, je vous le demande, une telle pensée? Il n'avait pu la puiser ailleurs que dans l'inspiration de sa conscience. «Il offrit au Seigneur un sacrifice des fruits de la terre.» Il savait donc, il sentait qu'il était convenable de faire hommage au Maître de l'univers du produit des biens qu'il nous a donnés. Ce n'est pas certes que ces choses soient nécessaires à Dieu; c'est un témoignage de reconnaissance de la part de celui qui jouit d'un tel bienfait. Non, Dieu ne manque de rien, il n'a nul besoin de ce que nous possédons; mais son ineffable bonté fait qu'il se penche pour accueillir nos dons; il se propose en cela notre salut; il veut que sa connaissance soit une école de vertu pour la nature humaine. «Abel offrit aussi les premiers nés de son troupeau.» *Ibid.*, 4. Ce n'est pas sans but ni sans raison que je vous disais, en commençant un de mes précédents discours, que le Seigneur ne connaît pas de différence entre les personnes, qu'il scrute seulement les cœurs et couronne les intentions. Vous en voyez ici une nouvelle preuve. Redoublons d'attention, mes bien-aimés, et pensons bien ce que l'Ecriture nous dit successivement de Caïn et d'Abel; ne passons pas légèrement là-dessus. Rien, vous le savez, n'est mis au hasard dans le saint Livre; une syllabe, le plus simple caractère même renferme un trésor caché. Telles sont du reste toutes les choses spirituelles. Que lisons-nous donc? «Il arriva après quelque temps que Caïn offrit au Seigneur un sacrifice des fruits de la terre, et Abel lui offrit aussi

les premiers nés de ses brebis et leur graisse. »

5. Les esprits éclairés comprennent aisément ce que cela signifie, il leur suffit de l'entendre lire; mais, comme nous devons avoir également soin de tous, comme les enseignements spirituels ne sauraient faire acception de personnes, nous expliquerons et mettrons dans tout son jour le sens de ce texte, en le reprenant en détail. « Caïn offrit au Seigneur un sacrifice des fruits de la terre. » Abel n'est pas oublié, et l'Ecriture nous apprend qu'il offrit également un sacrifice puisé dans le genre de travail auquel il se livrait. « Et lui aussi offrit les premiers nés de ses brebis et leur graisse. » Remarquez en quels termes nous est représentée la piété de ce juste : il n'est pas dit d'une manière générale qu'il offrit des brebis; non, c'étaient les premiers nés, ce qu'il y avait de plus précieux et de plus pur dans son troupeau, et encore la partie la plus précieuse de ces victimes choisies, la graisse, la substance qui démontre le mieux avec quel soin le choix était fait. Aucune indication de ce genre dans ce qui regarde Caïn : il est dit seulement qu'il offrait des fruits de la terre, comme pour montrer que ces fruits étaient pris sans distinction, sans aucune attention à les bien choisir. C'est le cas de répéter ce que nous disions tout à l'heure : Dieu n'a pas besoin de nos biens, et, s'il accepte nos offrandes, c'est qu'il veut que nous lui témoignions par là notre reconnaissance. En faisant à Dieu son offrande, en lui consacrant ce qui du reste lui appartient, l'homme ne pouvait ignorer combien la nature de la victime était inférieure à la sienne, et dès lors il devait, pour accomplir son devoir d'une manière conforme à sa noblesse, offrir ce qu'il avait de plus beau. Voyez, je vous prie, mon bien-aimé, la justice du châtiment qui frappe celui dont la négligence compromet son salut.

C'est le point qu'il importe de saisir dans cette circonstance. Les deux frères ne sont instruits ni conseillés par personne; c'est par la voix de la conscience, par l'inspiration de cette sagesse innée dont Dieu lui-même est la source, que l'un et l'autre sont poussés à faire une telle offrande; mais la pureté de l'intention et la nonchalance de la volonté nous expliquent comment l'une de ces offrandes est agréée et l'autre repoussée. « Et Dieu regarda favorablement Abel et ses dons. » Vous voyez là une réalisation anticipée de ce qui est dit dans l'Evangile : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. » *Matth.*, XIX, 30; *Marc.*, X, 31; *Luc.*, XIII, 30. En effet, celui qui possédait le privilége de la primogéniture, et qui par là même offrait le premier, fut au-dessous de son frère parce qu'il n'offrait pas avec les dispositions requises. Ils avaient fait tous deux leur offrande, et l'Ecriture sainte ajoute : « Dieu regarda favorablement Abel et ses dons. » Qu'est-ce à dire ? Il approuva son action, il loua sa pensée, il couronna son sentiment, il fut content de lui, s'il est permis de s'exprimer de la sorte. Car enfin, bien que nous parlions de Dieu, d'une nature immortelle, infinie, n'étant nous-mêmes que des hommes, nous ne pouvons atteindre à de telles pensées que par la langue. Chose digne d'admiration, « Dieu regarda favorablement Abel et ses dons. » Le texte appelle dons l'offrande des brebis, parce que le juste offrait ce qu'il avait de plus précieux, de plus irréprochable, de plus parfait. Ainsi donc Dieu le regarda d'un œil favorable à cause de la droiture et de la pureté de son cœur; il accueillit ses dons, non-seulement parce qu'ils étaient exempts de toute souillure, mais encore parce qu'ils étaient de tout point recommandables, dans les sentiments de celui qui les offrit comme dans les conditions dont ils étaient eux-mêmes revêtus. Nous l'avons dit, c'était un choix fait avec religion, dans le troupeau d'abord, et puis dans la victime elle-même, le mieux dans ce qu'il y avait de mieux. « Et Dieu regarda favorablement Abel et ses dons; mais il ne fit pas attention à Caïn et à ses sacrifices. » *Ibid.*, 5. Parce que le premier donnait au Seigneur avec une âme généreuse et sincère, Dieu le regardait avec amour et tenait ses dons pour agréables; c'est même pour faire mieux ressortir les pieux sentiments du sacrificateur que l'Ecriture appelle dons les sacrifices. « Mais Dieu ne regarda ni Caïn ni ses sacrifices. »

Ne laissez pas échapper la précision de ce langage : c'est pour montrer que les dons sont repoussés, qu'il est dit que Dieu ne les regarda

pas. Le nom de sacrifices appliqué aux offrandes des fruits de la terre, présente aussi une signification qu'il importe de remarquer : Dieu nous instruit par les faits et par les expressions mêmes; ce qu'il nous enseigne ici, c'est qu'il exige de nous de tels hommages pour nous mettre dans la nécessité de manifester au dehors par nos actions les sentiments renfermés dans notre âme, et pour nous rappeler à jamais que nous avons au-dessus de nous un Maître, un Créateur, dont la puissance nous a fait passer du néant à l'être. En appelant dons les brebis immolées, et sacrifices les fruits de la terre offerts, l'Ecriture nous apprend que le Seigneur cherche, non l'immolation de ces animaux ou l'offrande de ces fruits, mais uniquement les dispositions de notre âme. C'est donc à cause de ces dispositions intérieures que l'un est favorablement accueilli et que l'autre est repoussé avec son sacrifice. Quant à cette forme de langage : « Il regarda d'un œil favorable Abel et ses dons; mais il ne regarda pas de même Caïn et ses sacrifices, » comprenons-la dans un sens digne de Dieu. Cela veut dire qu'il leur fit connaître l'approbation qu'il donnait à la bonne volonté de l'un, et la réprobation dont il frappait l'ingratitude de l'autre. Voilà pour ce qui regarde la conduite de Dieu; voici maintenant ce qui suivit : « Et Caïn fut en proie à une profonde tristesse, et son visage fut abattu. » D'où venait la tristesse de Caïn? Elle avait une double source : la répulsion dont il avait été lui-même l'objet, et la faveur méritée par son frère. « Une profonde tristesse s'empara donc de Caïn, et son visage fut abattu. » Pourquoi cette profonde tristesse, encore une fois? Des deux causes déjà signalées, et qui l'une et l'autre agissaient violemment sur son âme. Il fallait alors qu'il se repentît et se corrigeât de la faute qu'il avait commise, sachant que le Seigneur est plein de bonté pour l'homme et qu'il est moins irrité du mal dont nous nous sommes rendus coupables que de notre persévérance dans le mal; mais telle ne fut pas la pensée de Caïn.

6. Pour vous convaincre de la vérité de ce principe, en même temps que de la grandeur de l'amour divin, c'est dans les faits qui vont survenir que vous devez considérer et la puissance de cet amour, et l'étendue de la patience du Seigneur. Dès qu'il vit le pécheur accablé d'une tristesse excessive, sur le point de sombrer, pour ainsi dire, dans ces flots d'amertume, il ne le rejeta pas, il eut pour le fils la bonté qu'il avait eue pour le père; et de même qu'il avait offert à celui-ci le moyen de se relever après sa chute et de reprendre confiance, en lui disant : « Où es-tu ? » de même il tend vers celui-ci une main secourable pour l'empêcher de rouler au fond du précipice. Voulant donc lui fournir l'occasion de revenir à la vertu, il lui parle en ces termes : « Pourquoi es-tu triste ? Pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu fais bien, n'auras-tu pas ton salaire ? Si tu fais mal, le péché n'est-il pas aussitôt là ? Arrête. Il dépend de ta volonté, c'est à toi de le dominer. » *Ibid.,* 6-7. Remarquez, je vous prie, mon bien-aimé, l'ineffable condescendance de notre Dieu. Il a vu ce cœur en butte aux attaques de la jalousie, atteint déjà de cette triste maladie; et dans sa bonté sans bornes, il lui présente les remèdes qui doivent le guérir; il veut l'arracher au naufrage qui le menace. « Pourquoi es-tu triste ? Pourquoi ton visage est-il abattu ? » Pourquoi la tristesse s'est-elle à ce point emparée de ton âme qu'elle s'étale ainsi sur ton front ?

« Pourquoi cet abattement peint sur ton visage ? » Pourquoi t'exposer à ce trouble et ne pas considérer ce qui devait t'arrêter dans ce chemin ? Est-ce que tu sacrifiais en l'honneur d'un homme sujet à être trompé ? Ne savais-tu pas que je n'ai nul besoin d'une offrande quelconque et que je demande uniquement la pureté de l'intention ? « Pourquoi donc es-tu triste ? Pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu fais bien, n'auras-tu pas ton salaire ? Si tu fais mal, le péché n'est-il pas là ? » La pensée d'offrir un sacrifice était digne d'éloges; mais la restriction que tu faisais dans ton cœur a été la cause de ma répulsion. Celui qui rend un hommage à Dieu doit s'appliquer à bien discerner et la distance infinie qui sépare celui qui donne de celui qui reçoit, et la différence qui existe entre les objets qui peuvent être offerts. Tu n'as rien pensé de semblable; c'est au hasard que tu as fait ton offrande. Voilà pourquoi elle n'a pas été acceptée.

Les dispositions dans lesquelles tu la faisais n'étant pas éclairées et dirigées par ce discernement, je n'ai pu l'avoir pour agréable; et je devais agréer celle de ton frère parce que son intention était droite et qu'il avait mis tout le zèle possible à choisir ses victimes. Je ne viens pas cependant te punir de ta faute; j'ai voulu seulement te la représenter et te donner un conseil qui, si tu l'acceptes avec soumission, doit te ramener à la vertu et t'empêcher de tomber dans un plus profond abîme. Qu'est-ce à dire? Tu as péché, et gravement péché; mais je ne viens pas exercer ma justice : l'homme m'est cher, « et je ne veux pas la mort du pécheur, je veux qu'il se convertisse et qu'il vive. » *Ezech.*, XVIII, 23. Ainsi donc, calme-toi malgré tes fautes, dissipe le trouble de tes pensées, chasse de ton âme la violente tempête dont elle est agitée, réprime cette fureur, n'ajoute pas au péché commis un péché plus grave encore, ne forme pas de projet désespéré, ne te rends pas l'esclave de l'esprit mauvais. « Tu as péché, calme-toi. »

Dieu savait dès le commencement que Caïn porterait la main sur son frère, et c'est pour cela qu'il lui fait entendre de semblables paroles. Comme tous les secrets lui sont connus, tel étant le privilége de sa nature, il voyait tous les mouvements de ce cœur, et, par des avertissements répétés, par des conseils appropriés à la circonstance, il présentait à ce malade, avec toute la sollicitude d'un père, un remède capable de le guérir; mais le malheureux repoussa le breuvage salutaire, et courut se jeter dans l'abîme du fratricide. « Tu as péché, arrête, calme-toi. » Bien que j'aie détourné les yeux de ton sacrifice à cause du défaut de tes dispositions, et que j'aie regardé favorablement celui d'Abel à cause de la droiture des siennes, ne pense pas que je veuille pour cela t'enlever le premier rang, te dépouiller du droit de primogéniture. « Calme-toi. » Malgré l'honneur dont je l'ai comblé et l'accueil que j'ai fait à son offrande, « il doit se tourner vers toi, et tu auras pouvoir sur lui. » Je te permets donc, même après ton péché, de jouir de tes priviléges comme premier-né; je mets ton frère sous ta dépendance, et ton autorité n'est pas ébranlée. — Quelle bonté de la part du Seigneur! Comme il s'efforce d'apaiser le ressentiment et la démence de cet homme! Quelles barrières il oppose à son impétuosité! Voyant à découvert les funestes secousses de cette âme, les cruelles et mortelles pensées qui l'occupent, il veut y ramener la tranquillité de l'ordre et la douce influence de la sérénité, en lui soumettant son frère, en laissant complète sa suprématie. Soins inutiles, remèdes superflus : rien ne sert à Caïn. Voilà ce que c'est que l'égarement de l'esprit et l'excès de la perversité.

Conclusion morale.

7. Mais, de peur que mon discours, en se prolongeant outre mesure, ne vienne à fatiguer votre charité, ou bien à surcharger votre mémoire, nous nous arrêterons là, non toutefois sans vous exhorter, encouragé que nous sommes par votre attention et votre zèle, à ne pas marcher sur les traces de Caïn, à fuir le mal sans retour et sans réserve, pour embrasser avec toute l'ardeur possible et de tout votre cœur les lois divines, maintenant surtout que vous avez eu de tels exemples sous les yeux. Nul de nous ne saurait désormais se retrancher derrière son ignorance. Si cet homme, à qui personne n'avait frayé cette voie, qui ne pouvait dès lors abuser d'une semblable leçon, fut néanmoins châtié d'une manière si terrible, comme nous aurons à le dire plus tard, quels supplices n'aurons-nous pas infailliblement à subir, nous qui nous rendons coupables des mêmes péchés, ou même de péchés plus graves, et cela, quand la grâce s'est répandue sur nous avec tant d'abondance? N'aurons-nous pas mérité les flammes éternelles, le ver qui ne meurt pas, les grincements de dents, les ténèbres extérieures, les feux de la géhenne, tant d'autres peines intolérables qui nous sont réservées? Aucun moyen de justification désormais pour nous, si nous vivons dans la même torpeur et la même nonchalance. Ne savons-nous pas tous ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter? Ignorons-nous que de splendides couronnes sont réservées à ceux qui pratiquent le bien, et les plus affreux châtiments à ceux qui se traînent dans le vice.

Je vous conjure donc et je vous supplie de ne pas rendre inutile l'instruction que vous avez entendue, de manifester dans vos actions les paroles qui viennent de frapper vos oreilles; et,

soutenus alors par le témoignage d'une bonne conscience, alimentés par l'espérance des biens futurs, nous pourrons traverser aisément cette mer périlleuse de la vie présente, arriver au port que la divine clémence nous a préparé, obtenir ces biens ineffables que le Seigneur a promis à ceux qui l'aiment. Puisse-t-il en être ainsi par la grâce et l'amour de son Fils unique, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'à son Esprit adorable, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIX.

« Et Caïn dit à son frère Abel : Sortons, allons dans la campagne. »

1. De même que des plaies incurables résistent au traitement le plus sévère comme aux remèdes les plus doux, de même l'âme qui s'est une fois rendue esclave du péché et qui repousse toute réflexion salutaire, ne profite d'aucun conseil, ne cesserait-on pas de l'instruire : c'est comme si elle avait perdu le sens de l'ouïe, tant les exhortations lui sont inutiles, non parce qu'elle ne peut pas, mais parce qu'elle ne veut pas les écouter. Il n'en est pas des dispositions de l'âme comme des blessures du corps : souvent les affections physiques sont telles qu'on ne saurait y rien changer ; dans la volonté, rien de semblable ; le méchant, s'il le veut, peut changer et devenir bon, tout comme celui qui est bon peut déchoir et devenir mauvais, en tombant simplement dans la négligence. Le souverain Maître de l'univers, ayant fait notre nature libre, nous poursuit constamment de son amour et ne néglige rien pour nous sauver ; voyant à nu le fond des cœurs, les pensées les plus secrètes, il ne cesse de nous envoyer ses inspirations et ses conseils, en prévenant pour les réprimer nos funestes tendances. Il ne nous impose pas une nécessité ; mais, après avoir mis à notre portée tous les remèdes convenables, il laisse au malade la décision à prendre sur son propre sort. C'est ce dont nous voyons un exemple dans Caïn. Après avoir été l'objet de tant de prévenances, à quel excès de fureur ne se porte-t-il pas ? Dès qu'il eut la conscience de son péché, il aurait dû s'appliquer désormais à s'en corriger ; mais, comme un homme ivre, il ajoute une nouvelle blessure à la blessure déjà reçue, il refuse le remède qui lui a été présenté avec tant de bonté, il est impatient d'accomplir le meurtre qu'il roule dans son esprit ; et le voilà qui commence par la ruse et la fourberie, trompant son frère par de fallacieuses paroles. Voilà quelle bête féroce c'est que l'homme, quand une fois il s'est jeté du côté du mal. Assurément, c'est une chose grande et noble que cet animal doué de raison, quand il s'attache aux œuvres de la vertu ; mais aussi, quand il penche vers le vice, il en vient à égaler la cruauté des bêtes sauvages. Il va plus loin, et, quoiqu'il soit doué de raison et doux par nature, il dépasse bientôt et de beaucoup leurs instincts féroces quand une fois il est entré dans ce chemin.

L'homme est doué du libre arbitre.

Dieu ne nous impose point une nécessité.

Mais voyons ce qui va suivre ici : « Et Caïn dit à son frère Abel : Sortons, allons dans la campagne. » Les paroles sont bien celles d'un frère ; mais l'âme est celle d'un homicide. — Que fais-tu, ô Caïn ? Ne sais-tu pas à qui tu parles, que celui qui t'écoute est ton frère, que la même mère vous a donné le jour ? Ne peux-tu te représenter ce qu'il y a d'affreux dans le coup que tu médites ? Ne crains-tu pas le Juge qu'on ne saurait tromper ? Comment l'image du crime ne te fait-elle pas frissonner d'horreur ? Pourquoi veux-tu conduire ton frère dans la campagne et l'éloigner du secours paternel ? Quel étrange motif te fait maintenant l'entraîner dans la campagne, et concevoir un dessein auquel tu n'avais pas songé jusqu'à ce moment ? Pourquoi te disposer à traiter ton frère en ennemi mortel, en te couvrant des dehors de l'amitié fraternelle ? Que dans ton aveuglement tu ne tiennes plus aucun compte des liens du sang et des lois de la nature, soit ; mais est-ce une raison pour armer ton bras contre celui qui ne t'a fait aucune injure ? Que pourras-tu répondre à ceux qui t'ont donné le jour, quand tu les auras plongés dans une douleur aussi profonde, quand, après avoir été l'auteur de ce drame épouvantable, il te faudra leur annoncer le premier cette mort sanglante ? Est-ce ainsi que tu les récompenses de t'avoir élevé ?

Quelle machination du diable te pousse à cette action fatale? Peux-tu dire que la bienveillance du Seigneur de l'univers pour ton frère ait rendu celui-ci insolent envers toi? Est-ce que Dieu, pour éloigner de ton esprit cette idée sanguinaire, ne l'a pas soumis à ton pouvoir et placé sous ta dépendance, en disant: « Il dépendra de toi, tu seras son maître ? » En effet, cette parole doit s'entendre de la sujétion du frère.

Il en est qui prétendent que cela a été dit de l'offrande faite à Dieu, et voici dans quel sens : Elle te reviendra, c'est toi qui dois en jouir. Voilà pourquoi je vous ai présenté cette double signification, laissant à votre prudence de prendre celle qui vous paraîtrait le mieux convenir au texte sacré. Pour moi, je l'entendrais plutôt du frère.

« Et voilà que, tandis qu'ils étaient dans la campagne, Caïn se jeta sur son frère Abel et le tua. » Attentat horrible, périlleuse audace, crime affreux, conduite indigne de pardon, inspiration d'une âme effrénée. « Il se jeta sur son frère Abel, dit l'Ecriture, et il le tua. » O main sacrilége et profondément misérable! Ou plutôt non, ce n'est pas sur la main que doivent retomber notre indignation et notre pitié, c'est sur l'âme dont ce membre n'a été que l'instrument. Ecrions-nous donc : O âme téméraire, perverse et misérable! — Mais nous aurions beau faire, nous n'en dirions jamais assez. — Comment cette main ne s'est-elle pas desséchée? Comment a-t-elle pu brandir le glaive et porter le coup mortel? Comment l'âme ne s'est-elle pas soudain retirée du corps? Comment a-t-elle eu le triste courage d'accomplir ce forfait? Comment ne s'est-elle pas repliée sur elle-même et n'a-t-elle pas changé de dessein ? Comment n'a-t-elle pas entendu la voix de la nature? Comment n'a-t-elle pas considéré le résultat avant de mettre la main à l'œuvre? Comment a-t-elle pu supporter après cela le spectacle d'un frère rendant le dernier soupir et gisant sur la terre? Comment a-t-elle pu supporter la vue de ce corps privé de vie sans éprouver elle-même les angoisses de la mort? Quoi! lorsqu'après tant d'années et quoique nous ayons tous les jours le spectacle de la mort sous nos yeux, nous voyons mourir quelqu'un qui ne nous est rien et dont la vie se termine sans violence, nous nous sentons néanmoins défaillir, et, si c'est un ennemi, tout sentiment de haine s'éteint dans notre cœur. A combien plus forte raison le meurtrier ne devait-il pas ici succomber à la douleur et rendre l'âme, en voyant un frère, un homme qui avait reçu le jour du même père et de la même mère que lui, dont la voix retentissait encore à son oreille, dont l'âme était précieuse au Seigneur, privé tout-à-coup de souffle et de mouvement, étendu sans vie à ses pieds?

2. Et maintenant, après cet horrible forfait, après cet excès d'audace indigne de tout pardon, voyons encore avec quelle condescendance et quelle miséricorde en use le Dieu de l'univers. « Et Dieu dit à Caïn..... » *Genes.*, IV, 9. Et déjà quelle bonté n'est-ce pas de sa part qu'il daigne adresser la parole à un être aussi criminel? Nous aurions en abomination un membre même de notre famille, s'il se rendait coupable d'une action de ce genre; nous devons admirer d'autant plus et avec d'autant plus de justice la bonté de Dieu et son inépuisable patience. Il est médecin, il est père plein de tendresse : en qualité de médecin, il met tout en œuvre pour ramener à la santé ceux qui sont travaillés par une cruelle maladie; comme père plein de tendresse, il désire avec ardeur rétablir dans leur dignité première des enfants qui s'étaient déshonorés par leur faute. Cette infinie bonté, cet immense amour pour les hommes, Dieu veut en donner un témoignage à celui-là même qui s'en est rendu si profondément indigne. Il lui dit : « Où est Abel, ton frère? » Non, on ne saurait douter que la patience de Dieu ne soit inépuisable. S'il interroge, ce n'est pas qu'il ignore; il se conduit envers le fils comme il l'avait fait envers le père. — Rien ne nous empêche de revenir sur la même pensée. De même, en effet, qu'il disait à celui-ci quand il fuyait pour cacher sa nudité : « Où es-tu ? » non qu'il ignorât sa conduite, mais pour lui fournir l'occasion d'effacer son péché par un aveu sincère, aveu que Dieu nous demande toujours dès le principe pour pardonner nos péchés; de même il interroge maintenant Caïn et lui dit : « Où est Abel, ton frère? » Le Seigneur cache son amour sous les dehors de l'ignorance; il interroge,

encore une fois, pour disposer le coupable à confesser son péché, et pouvoir de la sorte le lui pardonner, lui faire miséricorde.

« Où est Abel, ton frère ? » Que répond l'ingrat, l'insensé, le téméraire, l'impudent? Lorsqu'il aurait dû penser que Dieu ne l'interrogeait pas par ignorance, mais plutôt pour lui ménager la confession de son crime, pour nous enseigner à tous à ne jamais condamner nos frères sans avoir auparavant examiné leur cause, pour nous rappeler aussi le conseil du Seigneur, qui voulait prévenir une telle violence, et qui, sachant avant l'action les funestes pensées qui fermentaient dans l'esprit de cet homme, lui avait présenté les remèdes les plus propres à l'en détourner; lorsqu'il eût dû réfléchir à tout cela, dis-je, afin de mettre un terme à sa fureur, de déclarer ce qui s'était passé, de montrer la blessure au médecin et d'accepter enfin les remèdes, il ne sait qu'aggraver le mal et rendre la blessure plus profonde. « Et il répondit : Je ne le sais pas. » Quelle impudence dans cette réponse ! — Penses-tu donc, malheureux, parler à un homme qu'on peut aisément tromper? Ne sais-tu pas, âme perverse, quel est celui qui te parle? Comment ne te vient-il pas à l'esprit qu'il t'interroge par un excès de bonté, qu'il cherche une occasion pour te prouver encore son amour, afin du moins qu'après avoir employé tous les moyens de salut, il te laisse sans excuse, quand tu te seras dévoué toi-même au châtiment ? « Et il répondit : Je ne le sais pas. Est-ce que je suis le gardien de mon frère ? » Il est aux prises avec sa conscience, et, poussé en quelque sorte par cet accusateur, il ne se borne pas à dire : « Je ne le sais pas ; » mais il ajoute : « Est-ce que je suis le gardien de mon frère ? » Il se contente de ne pas s'accuser. — Et cependant, en te prenant par tes propres paroles, en invoquant les lois de la nature, oui, tu devais être le gardien de ton frère et veiller à son salut. Oui, la nature le veut ainsi ; ceux qui sont nés du même sein doivent être leurs gardiens réciproques. Et, si tu n'y consentais pas, si tu ne voulais pas être le gardien de ton frère, pour quel motif en es-tu devenu le meurtrier? En égorgeant celui qui ne t'avait fait aucune injure, as-tu pensé qu'il ne s'élèverait aucune voix pour te reprocher ce crime? Mais attends, et tu verras ta victime elle-même devenir ton accusateur; celui qui gît sans vie sur la terre va faire retentir contre toi une voix puissante, bien que tu sois plein de force et de vie.

La conscience est un terrible accusateur.

« Et Dieu dit : Comment as-tu fait cela ? » *Genes.*, IV, 10. Quelle énergie dans cette parole ! — Comment as-tu fait cela? Pourquoi as-tu commis ce crime abominable, cette lâche action, cette œuvre impardonnable, cette horrible folie? Est-ce donc par ta main que le meurtre, inconnu jusqu'à ce jour, devait apparaître dans la vie humaine ? Comment as-tu pu te rendre coupable d'un forfait si grand qu'il n'en saurait exister de plus épouvantable? « La voix du sang de ton frère crie de la terre vers moi. » Suis-je donc un homme, pour n'entendre que la voix dont la langue articule les sons? Je suis Dieu, et je puis entendre celui qui crie par son sang, alors même qu'il est glacé par la mort. Vois-tu jusqu'où monte la voix de ce sang? Elle monte de la terre jusqu'au ciel, et, passant par-dessus les cieux des cieux, laissant sur son chemin les vertus supérieures, elle parvient jusqu'au trône de l'Eternel pour dénoncer en gémissant ta fureur meurtrière, ton inconcevable attentat. « La voix du sang de ton frère s'élève de la terre vers moi. » Est-ce sur un étranger ou sur un inconnu que tu as porté une main homicide? Non, c'est sur un frère, et sur un frère qui ne t'avait fait aucun mal. Peut-être est-ce ma bienveillance pour lui qui t'a fait lui donner la mort ; ne pouvant pas lutter contre moi, c'est sur sa tête que s'est déchaînée ton implacable fureur. Aussi vais-je t'infliger un châtiment tel que ton crime ne puisse jamais tomber dans les ténèbres de l'oubli, et que ton sort soit une perpétuelle leçon pour tous ceux qui vivront dans la suite des siècles. Puis donc que tu as fait cela, que tu n'as pas craint de réduire en acte ta funeste pensée et que ta profonde jalousie t'a rendu fratricide, « sois désormais maudit sur la terre. »

3. Remarquez-vous la différence des malédictions, mon bien-aimé? Ne passez pas là-dessus sans réflexion, et mesurez la grandeur du mal commis par la gravité de l'anathème. Voulez-vous savoir de combien ce crime l'emporte sur la



prévarication du premier homme, vous n'avez qu'à voir la différence des malédictions. Là le Seigneur avait dit : « Maudite sera la terre dans tes travaux ; » *Gen.*, III, 17, c'était directement à la terre que s'attachait la malédiction, et Dieu montrait encore sa sollicitude pour l'homme : ici c'est le coupable lui-même qui la reçoit sur lui, tant son action est hideuse, son audace effrénée, son attentat indigne de pardon. « Et désormais tu seras maudit sur la terre. » *Ibid.*, 14. Il a fait en quelque sorte l'œuvre du serpent : comme ce dernier, il a été l'instrument de la pensée du diable ; de même que le serpent avait introduit la mort par le mensonge, de même Caïn par un mensonge emmène son frère dans les champs pour le frapper et le mettre à mort. Voilà pourquoi nous voyons se renouveler ici cette terrible parole : « Sois maudit parmi toutes les bêtes de la terre ; » l'action est la même aussi. De même que le diable, poussé par la haine et l'envie, ne pouvant supporter la vue des ineffables bienfaits accordés à l'homme dès le commencement, par l'envie en vint à la séduction, qui devait à son tour introduire la mort ; de même Caïn, voyant la bienveillance du Seigneur pour son frère, fut entraîné par l'envie à l'homicide. C'est pour cela qu'il lui est dit : « Sois maudit sur la terre. » Après avoir lancé la malédiction, le Seigneur ajoute à propos de la terre : « Qui a ouvert son sein pour recevoir de ta main le sang de ton frère ? » Oui, c'est sur cette même terre que tu seras maudit, sur cette terre abreuvée d'un tel sang, théâtre de cette horrible tragédie qui s'est accomplie par ta main sacrilége. L'Ecriture sainte, s'interprétant elle-même, développe cette pensée : « Lorsque tu auras travaillé la terre, elle refusera de te donner les fruits de son énergie. » *Gen.*, IV, 12. Châtiment terrible, accablante indignation ! — Tu supporteras le poids du travail, tu feras tout ce que tu dois faire pour cultiver cette terre arrosée de sang ; mais de tant de travaux tu ne recueilleras aucun fruit, tous tes efforts seront inutiles. — Là ne s'arrête pas la punition du coupable. « Tu passeras sur la terre saisi de tristesse et de frayeur. » C'est encore là un bien terrible supplice, vivre dans des gémissements continuels et dans de continuelles épouvantes. — Puisque tu as abusé de la force de ton corps, de la vigueur de tes membres, je t'inflige ce tremblement perpétuel, ces secousses incessantes, non-seulement pour que cela te rappelle à jamais la grandeur de ton crime, mais encore pour que tous ceux qui te verront soient détournés par cette vue comme par une voix éclatante, d'imiter ta criminelle audace, de peur de subir le même châtiment; si bien que ton supplice soit pour tous une leçon permanente qui leur apprenne à ne plus souiller la terre par l'effusion du sang. C'est pour cela que je ne te frappe pas d'une mort prompte ; le fait serait trop tôt oublié : je t'imposerai une vie plus lourde à porter que la mort, et par là tu comprendras de plus en plus la noirceur de ton crime.

« Et Caïn dit au Seigneur : Mon crime est trop grand pour qu'il me soit pardonné. » *Ibid.*, 13. Un grand enseignement, une leçon éminemment salutaire se présente à nous dans ce texte, si nous voulons y faire attention. « Caïn dit : Mon crime est trop grand pour être pardonné. » Voilà bien une confession complète. — Tel est le péché que j'ai commis, dit-il, que je ne saurais espérer d'en recevoir le pardon. — Il a donc fait sa confession, me direz-vous, une confession pleine et entière. — Mais sans fruit, mon bien-aimé, parce que cette confession est intempestive. Il fallait la faire dans le temps voulu, quand il était possible d'obtenir miséricorde du souverain Juge. Souvenez-vous ici de ce que je vous disais naguère, à savoir qu'au dernier jour et devant le tribunal incorruptible, chacun de nous se repentira certainement de ses péchés, à la vue des épouvantables supplices placés alors sous ses yeux ; mais ce repentir sera sans utilité, parce qu'il n'aura pas lieu dans le temps convenable. Le repentir avant la sentence prononcée se trouve dans les conditions requises, et possède en ce cas une vertu merveilleuse. Je vous en conjure donc, hâtez-vous, tandis que ce remède conserve son efficacité, d'en retirer les précieux avantages. C'est tant que dure la vie présente que nous devons nous appliquer ce remède de la pénitence, sachant à n'en pas douter qu'elle ne nous servira plus de rien en dehors de ce temps, lorsqu'aura disparu le théâtre et que se sera écoulée l'heure des combats.

La pénitence avant le châtiment est pleine d'avantages.

4. Mais revenons à notre sujet. C'est quand le Seigneur l'interpellait ainsi : « Où est Abel, ton frère ? » qu'il eût dû confesser son péché, se prosterner à terre, prier et demander pardon. Il avait alors repoussé le remède; et maintenant que la sentence est portée, que tout est fini, que la voix éclatante du sang s'est élevée de la terre pour l'accuser, il confesse son crime, mais en vain. Voilà pourquoi cette parole d'un prophète : « Le juste s'accuse lui-même au commencement du discours. » *Prov.*, XVIII, 17. Le coupable eût également obtenu miséricorde, grâce à l'infinie bonté du Seigneur. Il n'est pas de péché, quelque grand qu'il soit, qui triomphe de cette miséricorde, pourvu que nous fassions pénitence et demandions pardon dans le temps opportun. « Et Caïn dit : Mon crime est trop grand pour être pardonné. » Confession suffisante, encore une fois, mais intempestive. « Si vous me rejetez de la face de la terre, je fuirai de votre présence, j'errerai sur la terre dans les gémissements et la frayeur, et quiconque se trouvera sur mon chemin me tuera. » *Genes.*, IV, 14. Combien déplorables sont de telles paroles, vous le voyez, non-seulement à cause de leur inopportunité, mais encore parce qu'elles sont frappées par cette même circonstance d'impuissance et de stérilité. Voilà donc comment il s'exprime : « Si vous me rejetez aujourd'hui de la face de la terre, je fuirai aussi de votre présence, j'errerai sur la terre dans les gémissements et la frayeur, et quiconque se trouvera sur mon chemin me tuera. » C'est comme s'il avait dit : Si vous faites de moi un maudit sur la terre, si vous-même vous vous détournez de moi, si vous me condamnez à ce terrible châtiment, de telle sorte qu'il ne me reste qu'à gémir et à trembler, rien n'empêchera désormais qu'un homme réduit à ce misérable état et dépouillé de votre secours, ne tombe sous les coups du premier venu. Je ne serai plus qu'une proie facile pour quiconque voudra me tuer. Je ne pourrai pas me défendre moi-même dans cet abattement et cette agitation qui se seront emparés de tous mes membres; et puis, tout le monde sachant que je ne serai plus soutenu par votre force, plus rien n'arrêtera celui qui désirera ma mort. Que répond à cela le Seigneur ? Imposera-t-il silence à son amour pour l'homme ? « Et le Seigneur Dieu lui dit : Non il n'en sera pas ainsi. » *Ibid.*, 15. Ne pense pas que les choses se passent de la sorte; il ne sera permis à personne de porter la main sur toi; je veux que ta vie se prolonge afin de prolonger ainsi ton châtiment; je te laisse comme un maître pour les générations futures, il faut que ta vue leur soit une grande leçon et les détourne de marcher sur tes pas. « Et le Seigneur Dieu lui dit : Non, il n'en sera pas ainsi; quiconque tuera Caïn recevra une punition sept fois plus forte. »

Mon discours est déjà bien long peut-être, et je crains de vous causer une fatigue même corporelle. Que faire cependant? En voyant votre ardente attention et votre désir insatiable, je poursuis et je complète, dans la mesure de mes forces, l'interprétation commencée. Que signifie cette expression : « Une punition sept fois plus grande ? » Mais, je le répète, je crains d'accabler votre mémoire et de nuire à ce que j'ai dit par ce que je vais encore dire. N'importe, si vous n'êtes pas trop fatigués, je terminerai l'explication de ce texte, et puis j'arrêterai là mon discours. « Et le Seigneur Dieu lui dit : Non, il n'en sera pas ainsi. Quiconque tuera Caïn recevra une punition sept fois plus forte. Et le Seigneur Dieu mit un signe sur Caïn, pour que personne en le rencontrant n'osât lui donner la mort. » — Tu craignais donc d'être tué, semble-t-il lui dire; sois tranquille, cela ne sera pas. Quiconque attenterait à ta vie se constituerait débiteur d'une punition sept fois plus forte. C'est pour cela que je mets un signe sur toi; il ne faut pas que par ignorance on puisse s'exposer à une telle peine.

5. Je dois vous dire clairement pourquoi quiconque aurait tué Caïn eût mérité une punition sept fois plus forte. Si dans ces jours, dans le temps du jeûne, comme je l'ai déjà souvent fait remarquer à votre charité, alors que nous jouissons d'un si grand calme, loin des pensées qui troublent notre intelligence, nous ne nous appliquons pas à l'étude des Livres saints, comment pourrons-nous acquérir une telle instruction dans d'autres circonstances ? Je vous en conjure donc et je vous en supplie, j'irais, s'il le fallait,

jusqu'à me jeter à vos genoux, écoutez cet enseignement avec toute l'attention dont vous êtes capables, afin que chacun de nous emporte dans son âme quelque chose de noble et de généreux, en rentrant dans sa demeure. Que signifie donc cela : « Une punition sept fois plus forte ? » D'abord, le nombre sept est employé dans l'Ecriture pour exprimer un grand nombre en général ; on l'y rencontre fréquemment dans ce sens, comme par exemple, « la femme stérile a enfanté sept fois, » I *Reg.*, II, 5, et autres passages semblables. Dans celui qui nous occupe, on peut de là conjecturer la grandeur du péché, et penser même qu'il n'y a pas un péché seul, mais bien sept, dont chacun mérite une peine spéciale. Comment les compterons-nous ? En premier lieu, si vous y réfléchissez bien, Caïn a commis le péché d'envie contre son frère, parce que celui-ci est agréable à Dieu, mobile qui seul eût suffi pour lui faire accomplir son homicide. En second lieu, c'est un frère contre un frère ; troisièmement, à la violence il ajoute la fourberie ; quatrièmement, il exécute sa funeste pensée ; cinquièmement, il se baigne dans le sang fraternel ; sixièmement, il accomplit le premier de tous les meurtres ; septièmement, il ment à Dieu.

Avez-vous bien saisi ce que je viens de vous dire, ou voulez-vous que je reprenne cette énumération, pour vous montrer que chacun de ces crimes méritait le plus terrible châtiment ? Etait-il, en effet, digne de pardon celui qui dans la bienveillance divine trouvait un motif de jalousie ? Voilà donc d'abord un péché très-grand et qui n'a droit à aucune pitié. Après celui-là vient un péché plus grand encore, c'est que cette envie a pour objet un frère, et un frère innocent. Ce n'est certes pas là un péché ordinaire. La ruse ourdie constitue le troisième : c'est par le mensonge que ce frère est attiré dans les champs, et puis assailli sans égard pour les lois de la nature. Le quatrième consiste dans l'accomplissement même du meurtre projeté. Le cinquième, c'est d'avoir mis à mort un frère, le fruit du même sein maternel. Le sixième, c'est d'avoir introduit ici-bas cet aspect effrayant d'une mort violente. Le septième, enfin, c'est d'oser répondre par un mensonge à la question posée par Dieu. Ainsi donc le Seigneur lui disait : Celui qui tenterait de te donner la mort se dévouerait par là-même à des peines sept fois plus fortes. Tu n'as pas dès lors à craindre cette mort. Du reste, je t'ai marqué d'un tel signe que personne en te rencontrant ne pourra le méconnaître. Ce tremblement qui doit durer autant que ta vie a pour but le bien des générations futures ; ce que tu as fait seul et sans témoins, tous l'apprendront par tes gémissements et ton trouble ; l'agitation de ton corps sera comme une voix puissante par laquelle tu ne cesseras de dire à tous : Que nul de vous n'imite mon audace, de peur d'encourir un pareil châtiment.

Conclusion morale.

6. En écoutant ces choses, mes bien-aimés, prenez-les en sérieuse considération, et n'ayez pas seulement en vue de vous réunir chaque jour à cette table spirituelle ; entendre la parole ne serait rien, si vous n'y joigniez l'obéissance des œuvres. En revenant par la pensée au point de départ d'où Caïn se précipita dans ce crime en quelque sorte irrémissible, en le voyant ainsi s'acharner avec fureur sur un frère dont il n'avait reçu aucune injure, et le tuer, ne craignons pas les maux auxquels nous pourrions être en butte, craignons plutôt de faire du mal aux autres. Le mal n'atteint en réalité que celui qui veut nuire à son prochain. Pour vous convaincre de cette vérité, voyez, je vous prie, quel est celui qui dans cette circonstance a réellement souffert : le meurtrier ou la victime ? Il est évident que c'est le meurtrier. La gloire de la victime est dans toutes les bouches, depuis qu'elle succomba, jusqu'à nos jours ; on ne cesse de lui décerner des éloges et des couronnes comme au premier témoin de la vérité ; et le bienheureux Paul a pu dire : « Abel parle encore après sa mort. » *Hebr.*, XI, 4. Quant au meurtrier, déjà sur la terre il mena la vie la plus misérable qui fut jamais ; et depuis il est maudit par tous les hommes comme un être abominable aux yeux de Dieu, il est livré par l'Ecriture sainte à la réprobation de l'univers. Voilà pour ce qui regarde le temps présent, dont la durée doit avoir un terme ; mais qu'en sera-t-il de l'un et de l'autre dans la vie future, alors que le souverain Juge rendra à chacun selon ses œuvres, quelle parole



pourrait l'exprimer ? Qui dira jamais la récompense ou le supplice ? Non, personne qui puisse jamais raconter de telles joies ou de telles douleurs. Abel, dans les splendeurs du royaume céleste, dans les tabernacles éternels, a pris rang parmi les chœurs des patriarches, des prophètes, des apôtres, de tous les saints, pour régner avec eux dans tous les siècles et partager ainsi la gloire de Jésus-Christ, fils unique de Dieu, Dieu lui-même. Et Caïn, plongé dans les feux de la géhenne, accablé sans fin par tous les supplices réunis dans ce triste séjour, avec tous les pécheurs qui ont marché sur ses traces, et notamment avec ceux qui furent subjugués plus tard par des passions honteuses, que notre commun Seigneur frappe pour cette raison d'un châtiment plus terrible. Ecoutez le bienheureux Paul disant encore à ce sujet : « Ceux qui auront péché sans la loi périront sans la loi ; » ce qui veut dire qu'ils subiront une peine moins grave parce qu'ils n'auront pas eu la loi pour les avertir et les redresser. « Et ceux qui auront péché dans la la loi seront jugés par cette même loi. » *Rom.*, II, 12. Coupables des mêmes faits que les premiers, quoiqu'ils aient eu les secours de la loi, ils subiront des peines plus graves et plus intolérables. Et certes à bon droit, puisque ni la prescription de la loi ni l'exemple du châtiment des autres ne les ont rendus plus prudents et plus sages.

Du moins en ce jour instruisons-nous par de tels exemples, soumettons à la volonté du Seigneur la direction de notre vie, obéissons à ses lois, afin que ni la tristesse, ni l'envie, ni l'amour sensuel, ni les grandeurs de la terre, ni les puissances du temps présent, ni les plaisirs de la table, ni aucune autre passion déréglée ne subjuguent notre âme et n'obscurcissent ainsi notre raison. Purifions-nous de toute souillure et de toute volupté terrestre ; hâtons-nous de dire adieu aux appétits grossiers, aux affections dégradantes du monde, et dirigeons-nous avec empressement vers la patrie future, vers ces ineffables biens que le Seigneur a préparés à ceux qui l'aiment. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur soient au Père, en union avec le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XX.

« Caïn sortit donc de la présence du Seigneur, et habita dans la terre de Naïd, à l'orient d'Eden, » et la suite.

1. Courage, et prenons encore aujourd'hui le texte qu'on vient de lire, tâchons d'en exprimer la substance dans l'enseignement qui doit vous être présenté, puisons comme à l'ordinaire notre discours dans le livre du bienheureux Moïse, ou plutôt dans les paroles de l'Esprit saint, puisque c'est lui qui daigne nous instruire par la langue de son prophète. Pour plus de clarté, il importe que nous rappelions à votre charité les choses dernièrement dites et le point où nous nous sommes arrêtés, pour partir de là et poursuivre sans interruption l'explication du texte sacré. Vous savez que notre dernier discours a roulé sur Caïn et Abel ; nous vous avons montré, soit par les faits, soit par la nature des offrandes que chacun fit au Seigneur, comment la notion de ce qu'il faut faire et de ce qu'il faut éviter est empreinte dans nos âmes, comment l'Auteur de tous les êtres nous a donné la liberté, comment dès lors il condamne ou couronne, toujours suivant les intentions dont nos actes sont animés. Ainsi fut repoussé le sacrifice de l'un, ainsi furent accueillis les dons de l'autre. De là vint la jalousie de Caïn, nous l'avons dit encore, cette jalousie qui l'arma contre son frère ; et lorsque, après cette action impie, Dieu voulut l'amener à confesser son crime, il repoussa le seul remède capable de le guérir, il ajouta le mensonge à cette horrible violence, s'attirant ainsi lui-même l'épouvantable châtiment dont il fut frappé ; dépouillé de la grâce, et par son propre fait privé de la force d'en haut, proposé comme un exemple et comme une terrible leçon à tous ceux qui devaient naître dans la suite, il parle au genre humain tout entier ; la sentence portée contre lui suffit ; chacun peut donc l'entendre s'écrier : Que personne de vous n'ose rien faire de pareil à ce

que j'ai fait, s'il ne veut encourir les mêmes supplices! — Vous surprenez encore ici l'amour de Dieu pour les hommes : dans le châtiment d'un seul, il veut apprendre à tous, et dans toute la suite des âges, à s'éloigner avec horreur de semblables attentats.

Allons maintenant plus loin, poursuivons le texte sacré, voyons ce que nous dit aujourd'hui le bienheureux prophète, éclairé par les lumières de l'Esprit saint. Après que la sentence du Seigneur l'eût frappé, « Caïn s'éloigna de la face de Dieu. » Que signifie cette expression? Que le secours divin lui fut retiré à cause de son action abominable. « Et il habita dans la terre de Naïd, à l'orient d'Eden. » L'Ecriture sainte a donc voulu nous faire savoir en quel lieu le coupable habita; c'était dans le voisinage du paradis qu'il dut lui aussi résider. Vivant de la sorte près de ce séjour, il ne devait oublier jamais ce que son père avait éprouvé à cause de sa prévarication, ni l'énormité de ses propres actes, qui lui avait mérité des peines si graves, les châtiments infligés à son père ne l'ayant pas rendu meilleur. Et en effet, le lieu où il habita fut toujours rempli, non pour lui seulement, mais aussi pour les générations suivantes, de souvenirs terribles et effrayants. Naïd est un mot hébreu qui signifie tremblement. Pour faire connaître son forfait par les lieux eux-mêmes, comme s'il l'eût inscrit sur une colonne d'airain, Dieu y plaça le meurtrier. L'Ecriture dit ensuite : « Caïn connut sa femme, et celle-ci ayant conçu, enfanta Enoch. » *Genes.*, IV, 17. Les hommes devenus mortels s'occupaient avec raison des générations qui devaient leur succéder. — Mais, me dira-t-on peut-être, comment se fait-il que l'Ecriture, qui ne mentionne ailleurs aucune femme, dise maintenant que Caïn eut une épouse? — Il n'y a là rien d'étonnant. L'Ecriture ne s'applique jamais à faire l'énumération des femmes; elle a soin de ne rien dire de superflu, elle cite les hommes dans leurs généalogies, pas tous encore, disant seulement, pour abréger le récit : Ils engendrèrent des fils et des filles, et ils moururent. Il est donc à croire qu'Eve, après avoir enfanté Caïn et Abel, donna le jour à une fille qui devint l'épouse de Caïn. Comme on était à l'origine du monde et que le genre humain devait se développer, Dieu leur permit d'épouser leurs sœurs. L'Ecriture nous laisse ainsi conjecturer, se bornant à nous dire : « Caïn connut sa femme, et celle-ci ayant conçu, enfanta Enoch. Et Caïn bâtit une ville du nom de son fils Enoch. »

Voyez comme ils se forment peu à peu. Devenus mortels, les hommes voulurent immortaliser leur souvenir, et par les fils qu'ils engendraient, et par les lieux auxquels ils donnaient les noms de leurs fils. On pourrait dire avec raison que ce sont là les monuments du péché commis, les témoignages de la gloire perdue. Adam et Eve, quand ils vivaient dans cette gloire, n'avaient nullement besoin de ces précautions; n'étant coupables d'aucun crime, ils étaient au dessus de tout. « Or, dit l'Ecriture, Enoch lui-même engendra Gaïdad, Gaïdad engendra Maleléel, Maleléel engendra Mathusalem, Mathusalem engendra Lamech. » *Ibid.*, 18. Vous voyez comment l'Ecriture passe en courant sur ces généalogies. Le bienheureux Moïse mentionne seulement les hommes; quant aux femmes, il n'en dit rien. Mais, de même qu'il a dit plus haut : « Caïn connut sa femme, » sans avoir rien écrit auparavant pour nous apprendre d'où Caïn avait tiré cette femme, de même il dit encore ici : « Et Lamech prit deux femmes, dont l'une s'appelait Ada et l'autre Sella. Et Ada engendra Jobel, qui fut le père de ceux qui habitent sous des tentes de pasteurs; son frère se nomma Jubal : ce fut lui qui enseigna à jouer du luth et de la cithare. » *Ibid.*, 19-21.

2. Voyez quels soins l'Ecriture met dans ses récits; elle nous dit les noms des enfants que Lamech eut d'une de ses femmes, indiquant aussi les occupations de chacun d'eux; l'un, dit-elle, faisait paître les troupeaux, tandis que l'autre inventa le luth et la cithare. « Sella, est-il dit ensuite, donna le jour à Thobel, qui fut habile à travailler le fer et l'airain. » *Ibid.*, 22. L'Ecriture indique ainsi la profession du fils de Sella, en disant qu'il travaillait l'airain. Voyez comme il est pourvu successivement à tout ce qui peut servir à la race humaine. D'abord, Caïn donne le nom de son fils à la ville qu'il a bâtie; puis, des enfants et des femmes de Lamech, l'un

fait paître les troupeaux, un autre travaille le métal, un troisième invente le luth et la cithare. « Et Thobel, dit l'Ecriture, eut une sœur du nom de Noema. » Voici qui est nouveau et insolite. C'est la première fois qu'il est fait mention d'une femme. L'historien inspiré n'a point écrit ces mots sans motif et à la légère; il a voulu nous apprendre une chose cachée. Mais je reviendrai plus tard là-dessus, et je continue maintenant le récit: ce qui vient ensuite n'est pas, en effet, d'une médiocre importance, c'est un point qui réclame la plus grande application; il faut le soumettre à l'examen le plus attentif, afin d'en découvrir clairement le sens et d'en retirer toute l'utilité possible.

« Lamech, poursuit l'Ecriture, parla ainsi à ses femmes, Ada et Sella : Ecoutez ma voix, femmes de Lamech, prêtez l'oreille à mes paroles; j'ai tué un homme, et ce meurtre est ma blessure, un jeune homme, et c'est là ma plaie. S'il a été tiré sept fois vengeance du crime de Caïn, il en sera tiré soixante-dix fois sept fois du crime de Lamech. » *Ibid.*, 23-24. Ici, je vous en conjure, prêtez-moi toute votre attention, oubliez tout ce qui a rapport aux choses de ce monde et examinons soigneusement ces paroles, de telle sorte qu'elles n'aient rien de caché pour nous, et que, pénétrant dans le sens aussi profondément que nous pourrons, nous acquérions les trésors enfouis dans ce peu de mots. « Lamech, est-il dit, parla ainsi à ses femmes, Ada et Sella : Ecoutez ma voix, femmes de Lamech, prêtez l'oreille à mes paroles. » Observez avant tout, je vous prie, comment il met à profit le châtiment de Caïn. Non-seulement il n'attend pas qu'un autre l'accuse d'avoir commis un péché de la même espèce et plus grave encore, mais, sans que personne l'accuse ou lui fasse un reproche, il se déclare lui-même, avoue son action et expose à ses femmes toute la grandeur de sa faute, réalisant en quelque façon ce mot du Prophète : « En ouvrant la bouche pour parler, le juste s'accuse lui-même. » *Prov.*, XVIII, 17. ... La confession, en effet, est souverainement efficace pour l'expiation des péchés, tandis que, lorsqu'on a commis des fautes et qu'on les nie, on commet une faute encore plus grave. C'est ce qui arriva pour ce fratricide, lorsque, interrogé par le Dieu de miséricorde, loin d'avouer le crime qu'il avait eu l'audace d'accomplir, il osa mentir à Dieu lui-même, voulant ainsi prolonger sa vie. Lamech avait donc commis le même crime que Caïn; mais, songeant que celui-ci, en niant sa faute, s'était exposé à un supplice encore plus grand, il appela ses femmes, sans que personne le reprît ou l'accusât, et, leur parlant lui-même, il leur confessa ses péchés, désignant, par le rapprochement de son crime et du crime de Caïn, la peine qu'il méritait. Voyez-vous ici la providence de Dieu? voyez-vous comme les châtiments qu'il inflige sont une occasion de miséricorde, et comment cette miséricorde s'étend non-seulement au coupable puni, mais à une infinité d'autres qui peuvent y trouver un remède utile, pourvu qu'ils sachent en profiter?

Je vous le demande, en effet, comment Lamech aurait-il été conduit à cette confession, sans l'histoire de Caïn, dont le souvenir frappait sans cesse son esprit? « Ecoutez ma voix, dit-il, prêtez l'oreille à mes paroles. » Comme il se juge sévèrement lui-même, et comme il exhorte ainsi ses femmes à ne point écouter négligemment ce qu'il va dire ! Ces mots, « écoutez ma voix, prêtez l'oreille à mes paroles, » reviennent à dire : Que votre esprit soit attentif, pesez bien tout ce que vous allez entendre; car ce dont je vais vous parler n'est point une chose ordinaire; je vais vous découvrir des secrets, vous confesser des actes que nul autre que moi ne connaît, si ce n'est cet œil qui jamais ne se ferme. La crainte qu'il m'inspire m'oppresse et me force à vous avouer ce que j'ai fait, et de quels supplices je me suis rendu digne par mes péchés. « J'ai tué un homme, et ce meurtre est ma blessure, un jeune homme, et c'est là ma plaie. S'il a été tiré sept fois vengeance du crime de Caïn, il en sera tiré soixante-dix fois sept fois du crime de Lamech. » Grande et magnifique parole, qui montre bien la sincérité d'âme de celui qui la prononça. Non-seulement Lamech avoue sa faute et déclare le meurtre qu'il a commis, mais encore il se soumet au châtiment, en comparant son crime à celui de Caïn. Il dit : Comment pourrait-il mériter quelque pardon,

celui qui ne se corrige pas après en avoir vu châtier un autre, et qui, ayant le souvenir précis de cette punition récente, commet encore un double homicide? « Car j'ai tué un homme, et ce meurtre est ma blessure, un jeune homme, et c'est là ma plaie. » C'est comme s'il disait: Le mal que j'ai fait à ceux que j'ai tués n'est pas aussi grand que celui que je me suis fait à moi-même. En commettant de si grands péchés, indignes de tout pardon, je me suis voué moi-même à un châtiment inévitable. Et si Caïn, par un seul meurtre, mérita sept punitions, je mérite, moi, d'en recevoir soixante-dix fois autant. — Comment donc, et pourquoi? — C'est que Caïn, bien qu'il eût accompli ce meurtre sur son frère, n'avait pas l'exemple d'une faute pareille, commise auparavant; il n'avait vu personne être châtié pour un tel crime; il n'avait pas cette expérience de la colère divine, qui me rend digne d'un plus terrible châtiment. Pour moi, j'avais son action sous les yeux, et le châtiment irrémédiable qu'elle lui avait mérité, et je n'en ai pas été plus prudent. Aussi, quand même je recevrais une punition soixante-dix fois sept fois plus terrible que celle de Caïn, ce ne serait pas encore assez expier ma faute.

3. Voyez-vous comme Dieu a donné à notre âme le libre arbitre, comme l'indolence seule est cause de nos erreurs, tandis qu'avec quelque prévoyance nous ne pouvons nous tromper? Qui a amené Lamech, je vous le demande, à faire une telle confession? C'est sa conscience seule, ce juge incorruptible. La lâcheté l'avait conduit au péché, et il avait commis le forfait projeté; aussitôt sa conscience se révolte, elle élève la voix, elle lui montre la grandeur de ses fautes et les châtiments terribles qu'il a mérités. La nature du péché est telle: avant de l'accomplir, au moment où on va le commettre, l'esprit est dans les ténèbres et l'égarement, mais, après l'acte criminel, la déraison en est pour nous visible, claire, évidente: une volupté insensée et rapide nous remplit d'une douleur continuelle, enlève toute tranquillité à notre conscience, laissant le coupable couvert de confusion. Dieu, dans sa bonté, a voulu qu'il y eût en nous un tel accusateur, toujours éveillé et criant sans cesse au dedans de nous pour demander l'expiation de nos péchés. Cela ressort des faits eux-mêmes. Le débauché, l'homme adultère ou celui qui a commis tout autre crime, ne peuvent vivre tranquilles en cet état de péché, quand même ils pourraient se dérober à tous les yeux; ayant en eux cet accusateur infatigable, ils craignent les soupçons, une ombre leur fait peur, ils frémissent devant ceux qui connaissent leur crime et même devant ceux qui ne le connaissent pas; il y a dans leur esprit une tempête, une agitation, un bouleversement continuels. Le sommeil lui-même n'a pour eux aucune douceur, il est rempli de frisonnements et de craintes; ils ne trouvent pas de plaisir dans leurs repas; les entretiens de leurs amis ne peuvent les réjouir ni les délivrer de l'anxiété qui les ronge; ils portent en eux un bourreau qui les accable sans cesse de coups et de blessures; ils vont traînant partout, à l'insu des autres, l'expiation terrible et permanente de leur folie, devenus ainsi leurs propres juges et leurs propres accusateurs.

Et pourtant, un pareil coupable, s'il veut, comme c'est son devoir, tirer profit de ce secours de sa conscience, s'il s'empresse de confesser ses péchés, de montrer sa plaie au médecin qui le guérira sans le condamner, s'il veut accepter les remèdes, ne parlant qu'à lui seul et sans que personne en sache rien; enfin, s'il a soin de dire toute la vérité, un tel coupable peut facilement racheter ses fautes. Confesser ses péchés, c'est, en effet, les effacer. Lamech ne craignit pas de confesser à ses femmes les meurtres qu'il avait commis; comment serons-nous dignes de pardon, si nous ne voulons pas confesser nos péchés à celui qui les connaît tous? Pensez-vous qu'il veuille les apprendre de nous parce qu'il les ignore? Non, s'il nous demande cette confession de nos péchés, ce n'est point qu'il les ignore, lui qui sait toute chose avant qu'elles arrivent; il veut nous faire puiser dans cette confession le sentiment de nos fautes et la reconnaissance envers sa miséricorde. Mais faut-il pour cela de grandes dépenses? y a-t-il de longs voyages à entreprendre? ce remède est-il pénible et douloureux? Non, c'est un remède qui ne coûte rien, n'occasionne aucune dou-

Confessio des péchés.



leur et procure la guérison la plus prompte. Le Seigneur dispense ce baume de nos blessures suivant la gravité du mal qui s'offre à ses yeux.

Celui qui veut immédiatement guérir les plaies de son âme et revenir à la santé, n'a qu'à s'approcher humblement du médecin, après avoir mis de côté toute préoccupation mondaine; qu'il verse des larmes brûlantes, qu'il soit constant dans son repentir, qu'il se présente avec une foi sincère, qu'il ait confiance dans l'art du médecin, et soudain la santé lui sera pleinement rendue. La bonté de ce médecin n'est-elle pas manifestement supérieure à toute tendresse paternelle? Exige-t-il de nous, je le demande encore, de trop pénibles efforts, de trop lourds sacrifices? La contrition du cœur, la docilité de la raison, l'aveu de la faute, la persistance dans le bon propos, voilà ce qu'il exige, non-seulement pour guérir nos blessures et nous purifier de nos péchés, mais encore pour rendre juste celui qui fléchit sous le poids écrasant de toute une vie de désordres. O bonté de Dieu pour l'homme, ô miséricorde qui dépasse toute pensée! Le pécheur n'a qu'à confesser ses péchés, à implorer son pardon, et désormais il n'a plus rien à craindre, il a revêtu les ornements de la justice. Voulez-vous mieux connaître cette vérité, écoutez cette parole du Prophète: « Dites le premier vos péchés, et vous serez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. Il ne se borne pas à ceci: « Dites vos péchés, » il ajoute: « Le premier. » N'attendez pas qu'un autre vous les reproche, qu'il intervienne un accusateur; prenez les devants, accusez-vous vous-même pour fermer la bouche aux autres.

4. Voyez-vous la clémence du Juge? Dans les tribunaux humains, si l'accusé tenait une pareille conduite, s'il commençait par avouer le crime qui lui est imputé, peut-être échapperait-il à la torture et aux autres peines qui l'accompagnent, supposé qu'il ait affaire à un juge plein de douceur; mais il attirerait toujours sur lui la sentence capitale. La miséricorde de Dieu, la merveilleuse bonté du médecin de nos âmes va plus loin, elle s'élève au-dessus de nos pensées comme de nos paroles. Si nous prévenons notre contradicteur, je veux dire le diable, qui doit au grand jour se tenir en notre présence; si, déjà sur la terre, avant de paraître au divin tribunal, prenant de nous-mêmes la parole et devenant nos propres accusateurs, nous confessons nos iniquités, nous provoquerons à tel point la générosité du Seigneur, qu'il ne se contentera pas de rompre les liens dont nous sommes chargés, mais qu'il nous inscrira sur le livre des justes. Voilà que Lamech, qui n'avait pas la loi pour y puiser une telle inspiration, qui n'avait pas entendu les Prophètes, qui n'avait reçu de conseil d'aucun genre, poussé par le mouvement de sa conscience, par ce sentiment naturel que nous portons en nous, déclare les crimes qu'il a commis et se condamne lui-même: quel moyen de justification pouvons-nous donc invoquer, si nous ne présentons pas avec tout l'empressement possible nos blessures au Seigneur, pour qu'il daigne les guérir? Si nous ne profitons pas pour cela de ce temps de jeûne, quand le calme règne dans nos pensées, quand la volupté se trouve exclue de notre vie, quelle est l'époque où nous comptons parvenir à la connaissance de nous-mêmes? C'est pour cela que je ne cesse de vous conjurer d'être sobres et vigilants, de ne laisser passer aucun temps de la vie sans vous remettre en présence de vous-mêmes, afin d'échapper plus tard aux intolérables supplices, aux flammes éternelles de l'enfer. Toutefois, c'est maintenant surtout que nous devons déployer un tel zèle, puisque, à l'occasion du jeûne, nous recevons de plus fréquentes exhortations.

« Or Adam connut Eve sa femme, qui, ayant conçu, donna naissance à un fils, et elle appela cet enfant Seth, en disant: Dieu m'a donné un autre rejeton à la place d'Abel que Caïn a tué. » *Genes.*, IV, 25. Après avoir conduit la suite des générations jusqu'à Lamech, l'Ecriture sainte reprend encore par Adam et sa femme: « Or Adam connut Eve sa femme, qui, ayant conçu, donna naissance à un fils, et elle appela cet enfant Seth, en disant: Dieu m'a donné un autre rejeton à la place d'Abel que Caïn a tué. » Ainsi donc, « Eve donna le jour à un fils et l'appela Seth; » non contente même de lui donner un nom, la mère ajoute: « Dieu m'a donné un autre

rejeton à la place d'Abel que Caïn a tué. » Voyez, comme dans le nom même de l'enfant qui vient de naître, elle consacre à jamais le souvenir de ce crime affreux, et, pour achever d'en instruire la postérité, pour bien montrer à tous jusqu'où Caïn a poussé l'audace, elle dit : « A la place d'Abel que Caïn a tué. » Ce sont là les expressions d'une âme qu'afflige et trouble l'image d'un tel forfait, qui témoigne à Dieu sa reconnaissance pour le nouvel enfant qu'elle a, et qui, dans le nom même de cet enfant, grave comme sur une colonne le forfait du premier. Quel deuil n'avait pas ouvert pour ses parents celui dont la main s'était armée contre son frère, et qui avait mis sous leurs yeux le corps inanimé d'un enfant objet de leur complaisance et de leur tendresse? Adam avait sans doute entendu la sentence portée contre lui : « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre... En quelque jour que vous mangerez de ce fruit, vous mourrez de mort; » *Gen.*, III, 19; II, 17, mais jusque-là c'est par la parole seulement qu'ils connaissaient la sentence; la physionomie réelle de la mort ne leur était pas encore apparue : c'est cet homme qui devait leur infliger ce spectacle affreux, en se laissant entraîner, par la haine et l'envie qui le rongeaient au dedans, à commettre un fratricide. Aussi, dès que la mère relève un instant la tête et trouve enfin une consolation à sa longue douleur, dans ce nouvel enfant qu'elle a mis au monde, elle rend grâces à Dieu; elle stigmatise le forfait du premier, et lui inflige, comme le plus terrible des châtiments, le souvenir ineffaçable de ce même forfait.

Quel mal cependant que le péché! quelle honte et quel opprobre il inocule à celui qui l'a commis! Voyez-vous comme le pécheur, dépouillé de la grâce divine, est devenu la risée de l'univers? Voyez-vous comme ce crime abominable en a fait un objet d'horreur pour ses parents eux-mêmes, à qui cependant la nature a inspiré tant d'amour pour les enfants? Fuyons donc le péché, je vous en conjure, source de tant de maux pour nous; embrassons la vertu, afin que Dieu nous couvre de sa bienveillance et que nous échappions à ses châtiments. « Et Seth eut un fils, poursuit l'Ecriture, auquel il donna le nom d'Hénos; celui-ci, soutenu par l'espérance, invoqua le nom du Seigneur Dieu. » *Genes.*, IV, 26. L'éducation des hommes se forme avec le temps; des noms qu'ils imposent à leurs enfants, ils en font le témoignage de leur reconnaissance. Seth appelle donc Hénos l'enfant qui vient de lui naître, et c'est la signification de ce nom que l'Ecriture consigne dans les paroles qui suivent : « Celui-ci, soutenu par l'espérance, invoqua le nom du Seigneur. » Le bienheureux Prophète prendra désormais ce patriarche pour point de départ de sa généalogie, laissant de côté la mémoire de Caïn et de tous les descendants du fratricide jusqu'à Lamech. Du moment, en effet, où par la perversion de sa volonté il fut tombé du rang qu'il tenait de la nature, je veux dire de sa dignité de premier-né, lui-même et ceux qui descendent de lui sont effacés du catalogue. Seth obtient, par la bonne direction de sa volonté, ce qu'il n'avait pas par droit de nature; il occupe le rang d'où son frère est tombé, c'est lui désormais et sa race qui forment la grande généalogie. Son fils reçoit le nom d'Hénos parce qu'il invoque le nom du Seigneur; mais ses descendants se montreront dignes de porter le même nom : ce qui fait que l'historien sacré s'arrête là et recommence une autre série.

Exhortation morale contre l'avarice.

5. De peur que la lecture d'un autre texte nous entraîne trop loin, imitons le bienheureux prophète, arrêtons-nous là, nous aussi; nous poursuivrons notre interprétation, si Dieu le permet, dans le prochain discours. Avant de terminer celui-ci néanmoins, je veux exhorter votre charité à retirer de mes paroles un fruit de plus en plus abondant; examinez-vous chaque jour, voyez quel bien vous avez retiré de telle exhortation et puis de telle autre; ne vous contentez pas de les écouter avec attention au moment même, gardez-les avec soin dans le trésor de votre âme, et qu'une méditation constante vous les rende toujours présentes à la pensée. Je désire aussi que vous ne vous borniez pas à chercher votre propre avantage, et que vous deveniez comme les instituteurs des autres, en vous rendant capables de les instruire et de les former à la vertu, non-seulement par la parole, mais encore et surtout par les œuvres. Remarquez une chose, je vous

prie : si vous, qui montrez tant d'exactitude à vous réunir ici, retiriez un fruit même léger de chacune de nos exhortations, en réprimant par degrés le désordre que les passions jettent dans votre âme, vous seriez près maintenant d'atteindre au faîte de la vertu. Chaque jour, sans cesse nous vous enseignons la doctrine du devoir, tout ce qui peut conduire à la perfection de la vie et extirper ces mauvais penchants, la colère, la jalousie, la haine; une fois ceux-là déracinés, il est plus facile de réprimer l'amour insensé des richesses, et, cette dernière passion étant domptée, on triomphe sans beaucoup de peine des faux raisonnements et des pensées honteuses de la volupté ; car « l'avarice est la racine de tous les maux. » I *Tim.*, VI, 10. Or, quand on a détruit la racine, sans en rien laisser subsister, on a bien vite raison des branches. L'acropole du mal, le point culminant du péché, si je puis parler de la sorte, c'est cette rage de posséder; cette manie cependant ne nous résistera pas en définitive, si nous voulons sincèrement en venir à bout, et tous les mauvais penchants sont refoulés, et pour ainsi dire anéantis en même temps que celui-là.

N'allez pas vous imaginer cependant que le mépris des richesses soit quelque chose de si grand et de si difficile. Pour obtenir une gloire aussi dépourvue de sens que de réalité, sans aucun but utile, beaucoup d'hommes prodiguent les trésors ; il n'épargnent rien pour jouir auprès de la foule la plus volage et la plus méprisable d'une certaine réputation, qui durera tout au plus jusqu'au soir, qui souvent même n'arrivera pas jusque-là et leur attirera des maux sans nombre avant que le jour soit fini. On a vu parmi les idolâtres de prétendus philosophes fascinés à un tel point par l'éclat trompeur de la gloire humaine, qu'ils se dépouillaient de tout, ne conservaient que le bâton et le manteau, passaient ainsi leur vie tout entière, et se réduisaient enfin à la condition la plus misérable, pour se repaître de cette vaine fumée. Lorsque je me représente ces choses et que je les repasse dans ma pensée, je me demande quel moyen de justification ou quel espoir de pardon nous pouvons avoir, nous que ne sauraient résoudre à sacrifier la plus légère portion de nos biens, ni la loi que Dieu lui-même nous a donnée, ni la perspective d'une gloire sans bornes et sans fin; nous que ces biens ne font que rendre pires, et qui ne distinguons plus le vrai du faux. Voilà des hommes qui n'ont reculé devant aucune dépense en vue d'acquérir la stérile approbation d'hommes aussi faibles qu'eux : et nous, nous refusons souvent de donner la moindre chose aux pauvres, sans égard pour le Seigneur, qui nous a donné ces biens terrestres et qui nous en promet d'autres incomparablement plus précieux. Comment pourrons-nous supporter l'aspect de ce souverain Juge, après avoir tellement méprisé son commandement? Voudrais-je dire par là que vous ne devez rien garder pour vous-mêmes ? Non, jouissez de votre prospérité ; mais, quand vous aurez satisfait à vos besoins légitimes, le superflu, ce qui restera sans utilité, faites-en donc un usage nécessaire, distribuez-le à ceux qui sont torturés par la faim et par la nudité ; en passant par leurs mains, vos biens vous précéderont dans votre patrie, où vous irez bientôt les rejoindre. Oui, c'est par les pauvres surtout que vous pouvez transmettre au ciel ce que vous possédez ; et, lorsque vous quitterez la terre, vous retrouverez tout dans un ordre parfait, multiplié même d'une manière admirable par ceux à qui vous l'aurez confié, ou plutôt par l'inépuisable bonté de Dieu. Est-ce qu'un tel négoce vous impose un bien rude labeur, beaucoup de soucis et de sollicitudes? Vous n'avez besoin ni de véhicule ni de gardien pour le transport de ces marchandises, rien de semblable ne vous est nécessaire; pas de voleur, pas de brigand qui tende ses piéges sur cette route et qui menace d'enlever vos biens au passage : ce que vous aurez déposé dans les mains des indigents, vous l'aurez déposé dans un inviolable trésor, dans la main même de Dieu ; elle vous rendra fidèlement et généreusement le dépôt, à votre retour dans la patrie ; elle y joindra des palmes et des couronnes, elle vous introduira dans la région sans bornes de la paix et de la félicité.

Nourrissons donc les pauvres, je vous en supplie, semons dans le temps favorable, afin de pouvoir moissonner quand le temps de la moisson sera venu, de peur d'en être réduits à d'inutiles

regrets si nous laissions passer l'occasion. Dieu dans sa prévoyante bonté ne vous aurait-il donc prodigué tant de richesses que pour votre usage seul, et pour remplir vos coffres de ce que vous ne pouvez pas consommer? Non vraiment, ce n'est pas pour cela; c'est plutôt, selon la recommandation de l'Apôtre, pour que votre abondance supplée à l'indigence d'autrui. Peut-être dépensez-vous plus qu'il ne faut pour votre table, vos vêtements et toutes les autres exigences du luxe; vous sacrifiez beaucoup d'argent pour vos serviteurs ou même pour les animaux : le pauvre ne vous demande rien de tout cela, il vous demande seulement d'être mis à l'abri de la faim, d'avoir le strict nécessaire, ce qu'il faut exactement chaque jour pour vivre et ne pas mourir. Et cela même, vous le lui refusez, sans songer qu'un instant peut vous arracher à toutes vos richesses; que vous laisserez ici-bas, souvent à vos plus cruels ennemis, tout ce que vous aviez entassé; tandis que vous quitterez la terre n'emportant avec vous que les péchés dont ces mêmes richesses auront été la source! Que direz-vous pour votre défense dans ce redoutable jour? Comment vous justifierez-vous d'avoir à un tel point négligé l'affaire de votre salut? Croyez-moi donc, et, puisque vous en avez encore le temps, distribuez aux pauvres le superflu de vos biens, constituez-vous une réserve pour votre avenir éternel, achetez à ce prix les biens célestes. Puissions-nous tous les posséder un jour par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXI.

« C'est ici le livre de la généalogie des hommes, à partir du jour où Dieu fit Adam; il le fit à l'image de Dieu; il les créa des deux sexes et leur donna le nom d'Adam, au jour même de leur création. »

1. Un grand, un ineffable trésor, mes bien-aimés, gît sous les paroles que vous venez d'entendre. Je n'ignore pas que beaucoup, en jetant les yeux sur cette simple série de noms propres, et s'en tenant à la superficie, s'imaginent qu'il n'y a rien là dessous si ce n'est ces mêmes noms; pour moi, je vous supplie tous de ne pas passer à la légère sur les choses renfermées dans les divines Ecritures. Rien dans ce Livre sacré qui n'ait une riche et profonde signification; car c'est par l'inspiration de l'Esprit saint que les Prophètes ont parlé, et de cette inspiration découlent des trésors inépuisables. Ne vous étonnez pas, je vous prie, si je m'engage à vous découvrir de grandes richesses dans cette simple série de noms. Il n'est pas une syllabe, il n'est pas même une virgule dans ce livre où l'on ne puisse trouver les plus magnifiques pensées : guidés par la divine grâce, éclairés par les lumières de l'Esprit saint, abordons avec confiance le texte sacré. Il n'a pas besoin de la sagesse des hommes, il lui suffit des révélations de Dieu pour être parfaitement intelligible, pour que nous en comprenions le vrai sens et que nous y puisions les plus précieux secours. Dans les actes écrits concernant les intérêts de la vie présente, s'il arrive qu'ils soient altérés par le temps, on attache beaucoup d'importance, non-seulement à la date placée en tête de l'écrit, mais souvent même à une seule syllabe. A bien plus forte raison le moindre détail est-il important dans les écrits que l'Esprit divin a lui-même dictés; mais il faut pour cela que nous mettions de côté toute précipitation et toute inconséquence, il faut que nous nous appliquions à tout considérer avec le plus grand soin, et que nous ne montrions pas pour notre bien spirituel moins de zèle que les autres n'en montrent pour les intérêts matériels. Voyez ceux qui travaillent dans les mines : ils ne s'arrêtent pas à la surface du sol, ils creusent bien avant dans la terre, et, s'ils peuvent alors obtenir quelques segments d'or, avec quels efforts et quelle sollicitude ils les séparent de tout corps étranger! comme un léger résultat suffit pour les consoler de ces longs et pénibles labeurs! Ils n'ignorent pas certes la disproportion qui existe entre le travail et le résultat, ils ne sont pas insensibles à la déception qu'ils éprouvent, après tant de veilles et de sueurs; mais ce n'est pas une raison pour qu'ils s'arrêtent, l'espérance les

nourrit, ils oublient la fatigue. Or, si les hommes déploient une telle ardeur pour des choses corruptibles et futiles, dénuées de consistance et de réalité, ne devrions-nous pas, quand il s'agit d'acquérir des richesses impérissables, un trésor qu'on ne saurait épuiser, quand nous sommes guidés par une espérance qui ne peut pas nous égarer, déployer une ardeur égale ou même beaucoup plus grande ? Ce serait le moyen d'atteindre le but de nos désirs, de retirer de cette étude les avantages qu'elle nous promet, d'avoir une connaissance de plus en plus approfondie de la bonté divine, et par notre reconnaissance envers le Seigneur, de nous concilier son amour et sa grâce, de nous mettre enfin à l'abri de tous les piéges du diable.

Courage donc, en rappelant les paroles déjà lues, scrutons-les chacune en particulier, afin que vous rentriez dans vos demeures, ranimés et réjouis par nos leçons habituelles. « C'est ici le livre de la généalogie des hommes, à partir du jour où Dieu fit Adam ; il le fit à l'image de Dieu; il les créa des deux sexes et leur donna le le nom d'Adam, au jour même de leur création. » Remarquez, je vous prie, la sagesse de cet admirable prophète, ou plutôt l'enseignement de l'Esprit saint; car c'est par la divine inspiration, comme je ne cesse de vous le dire, que le Prophète nous parle ; sa langue n'est qu'un docile instrument, dont l'Esprit de Dieu se sert pour transmettre au genre humain toute cette doctrine. Remarquez encore comme il remonte au commencement des choses, en les résumant dans son discours. Dans quel but et pour quelle cause? C'est qu'il voyait les hommes de son temps donner les plus grandes preuves d'ingratitude, ne tirer aucun profit des malheurs arrivés à notre premier père, se précipiter dans les mêmes abîmes de perversité. Voilà que l'enfant même de celui-ci se porte à commettre un fratricide, poussé qu'il est par la jalousie, et reçoit le châtiment le plus terrible, comme je le disais dernièrement à votre charité; les descendants de Caïn ne sont pas rendus meilleurs par son supplice; ils tombent dans des crimes encore plus affreux, comme vous l'entendiez hier de la bouche même de Lamech, racontant à ses femmes les crimes qu'il avait commis et prononçant lui-même sa condamnation. L'historien saçré, voyant donc le mal gagner de proche en proche comme une humeur fatale se répand dans tout le corps, arrête en quelque sorte ce flot débordé, il refuse de mentionner les générations placées entre Caïn et Lamech; il adopte un nouveau point de départ, si je puis m'exprimer de la sorte, et, comme s'il voulait apporter un adoucissement à la douleur dont le fratricide, le cruel meurtrier d'Abel, avait rempli l'âme d'Adam et d'Eve, il recommence ainsi sa narration : « C'est ici le livre de la généalogie des hommes, à partir du jour où Dieu fit Adam; il le fit à l'image de Dieu; il les créa des deux sexes et leur donna le nom d'Adam, au jour même de leur création. »

2. Vous le voyez, il reproduit les expressions qu'il avait d'abord employées, pour nous apprendre qu'il ne juge plus dignes de mémoire ces générations dépravées; Seth, le nouvel enfant de nos premiers pères, devient la souche de sa généalogie. Pouvait-il mieux nous enseigner l'attention que Dieu porte aux choses humaines, et l'horreur qu'il a pour toute sanguinaire pensée ? Il garde le silence sur ces hommes, les traitant comme s'ils n'avaient jamais vécu ; n'est-ce pas encore là nous montrer ce qu'il y a de terrible dans le péché, et nous représenter ceux qui le commettent comme étant leurs propres bourreaux ? Leurs noms sont effacés du grand Livre; on ne les mentionne que pour les vouer à l'infamie et pour qu'ils servent de leçon aux générations futures. L'innocente victime, au contraire, celui que la main d'un frère a mis à mort, depuis cette époque jusqu'à nous, est célébré par toutes les bouches ; les siècles en s'entassant n'ont pu porter atteinte à la gloire de l'un, ni atténuer la réprobation qui s'attache à l'autre : la louange et l'anathème conservent à jamais la même énergie. Est-ce assez faire éclater à vos yeux ce que le vice a de funeste, ce que la vertu a de fort et de grand ? Celui-là peut prévaloir et dominer un jour; il finit par s'effacer et s'éteindre : celle-ci peut succomber un instant, supporter des maux sans nombre, mais c'est ainsi qu'elle devient plus brillante et plus belle. D'autres faits pourraient être invoqués en

faveur de cette vérité; mais ne nous écartons pas de notre sujet et ramenons encore notre attention sur les paroles des textes. « C'est ici le livre de la généalogie des hommes, à partir du jour où Dieu fit Adam; il le fit à l'image de Dieu; il les créa des deux sexes et leur donna le nom d'Adam, au jour même de leur création. » Dans ce second récit, comme dans le premier, l'Ecriture sainte nous montre de quel honneur l'homme est entouré par la manière même dont il est créé. « Il est fait à l'image de Dieu, » nous dit-elle encore une fois; il est placé par là même à la tête de toute la création visible. En effet, l'homme retrace l'image de Dieu, comme nous l'avons également dit, sous le rapport de la domination et de la puissance. De même que Dieu a la suprême autorité sur toutes les créatures visibles ou invisibles, par la raison qu'il les a toutes créées; de même, en donnant l'existence à cet être raisonnable, il a voulu lui donner aussi la primauté du monde visible. Dans ce but, il l'a doté d'une âme, substance spirituelle qui le rendait immortel. Quand cet être privilégié fut tombé par sa faute, eut transgressé la loi qui lui avait été donnée, Dieu ne se détourna pas encore tout à fait de lui, ne pouvant pas oublier son amour pour l'homme : en le dépouillant de l'immortalité, en le condamnant à la mort, il laisse en partie subsister cette dignité royale dont il l'avait investi.

Après cela, lorsque l'enfant de ce premier homme se fut porté à un tel excès de fureur, qu'il eut introduit dans le monde l'image de la mort, et d'une mort violente, qu'il eut ajouté le mensonge au meurtre, mettant ainsi le comble à sa perversité, Dieu voulut le ramener au bien par un long châtiment, non-seulement pour que le coupable lui-même eût tout le temps d'en profiter, mais encore pour qu'il enseignât à toutes les générations futures la grandeur et la honte de son forfait. Mais, comme ses descendants devaient se laisser entraîner à des excès encore plus affreux, Dieu voulut en quelque sorte soulager la douleur d'Adam, qui gémissait, non-seulement sur sa propre désobéissance, mais encore sur l'ignominie de Caïn, sur ce désolant spectacle qu'il avait vu de ses propres yeux. Non, les hommes ne connaissaient pas la mort, bien que la sentence en eût été portée : aussi le deuil de notre premier père est-il deux et trois fois plus grand par la réunion de toutes ces circonstances : la mort apparaissait pour la première fois dans le domaine de la vie, cette mort était sanglante, c'était un meurtre commis par son fils, et sur un frère, sur un véritable frère, sur un frère innocent. Dieu voulant donc donner à Adam une consolation proportionnée à cette douleur, lui envoie ce troisième fils nommé Seth; et c'est là le nouveau point de départ des générations humaines. Ainsi s'explique ce second début du bienheureux Prophète : « Voici le livre de la généalogie des hommes. » Puis il commence à réaliser en ces termes la promesse renfermée dans ce début : « Adam vécut deux cent trente ans, et il engendra à son image et à sa ressemblance, et il nomma son enfant Seth. Le nombre de ses années était de sept cents, et il engendra des fils et des filles. Quant à la vie tout entière d'Adam, elle dura neuf cents ans, et il mourut. » *Ibid.*, 3, 4, 5.

Rien n'est jamais énoncé sans utilité dans la sainte Ecriture.

3. N'avais-je pas bien raison de vous le dire en commençant, rien n'est sans but, rien n'est sans utilité dans l'Ecriture sainte? Voyez avec quel soin le narrateur sacré précise encore ici les détails qu'il donne : « Adam engendra à son image et à sa ressemblance, et donna le nom de Seth à son enfant. » Lorsqu'il avait été question du premier né, c'est-à-dire de Caïn, il n'avait nullement parlé de la sorte, comme s'il avait voulu par ce silence faire pressentir les funestes penchants de l'enfant qui venait de naître; et, dans le fait, celui-ci ne tarda pas à se jeter dans le mal et fut bien loin de retracer la douceur de son père. Le troisième enfant, Adam l'engendra donc « à son image et à sa ressemblance, » un enfant qui reproduisait les mœurs paisibles et tous les caractères de la vertu paternelle, qui était l'image vivante de ce père, et réparait ainsi dans ce cœur affligé la blessure faite par la main du fratricide. Ce n'est pas à propos des traits corporels que l'Ecriture sainte dit : « A son image et à sa ressemblance; » elle entend la physionomie de l'âme, et nous fait pressentir que cet enfant ne ressemblera nullement à son frère.

Voilà pourquoi la mère consacre sa reconnaissance dans le choix du nom qu'elle lui donne; ce n'est pas à la nature, ce n'est pas au sang qu'elle attribue sa naissance, mais bien à la puissance de Dieu. Telle est la source de toute fécondité. « Eve appela son fils Seth, en disant : Dieu m'a suscité un autre rejeton à la place d'Abel, que Caïn a tué. » *Gen.*, IV, 25. Remarquez cette expression. Elle ne dit pas : Dieu m'a donné; mais « Dieu m'a suscité; » faites-y bien attention, est-ce qu'on ne pressent pas sous ce mot les prémices de la résurrection future? En effet, voici la véritable portée de son langage : Pour remplacer mon enfant mort, Dieu m'en a suscité un autre. Quoique celui-là soit étendu sur la terre frappé par la main d'un frère et qu'il ait fait l'expérience du trépas, la puissance de Dieu l'a comme ressuscité dans un autre. — Comme le temps de la résurrection n'était pas encore arrivé, ce n'est pas le mort précisément qui ressuscitait, mais un autre à sa place. Voilà comment il faut comprendre ce qu'il est dit : « Dieu m'a suscité un autre rejeton à la place d'Abel, que Caïn a tué. » Quelle reconnaissance dans cette femme ! Quelle bonté de la part du Seigneur ! Quelle prompte consolation il accorda à nos premiers parents ! Marchons tous sur les traces d'Eve, attribuons tout à la grâce d'en haut. Ce n'est pas par sa propre vertu que la nature opère; c'est en obéissant à l'ordre de celui qui l'a créée.

Que les femmes ne se lamentent pas quand elles n'ont pas d'enfants; qu'elles élèvent une pensée de reconnaissance vers le ciel, qu'elles recourent à l'Auteur même de la nature, qu'elles attribuent uniquement à sa volonté, sans tenir compte des choses secondaires, la naissance des enfants : lui seul a tiré notre être du néant, lui seul peut le redresser dans ses défaillances. Nous avons sous les yeux l'exemple d'une mère qui prend occasion de son deuil pour rendre grâces à Dieu, et qui voit partout son action toute-puissante, ce qu'elle témoigne en ces termes : « Dieu m'a suscité un autre rejeton à la place d'Abel, que Caïn a tué. » Non-seulement elle ne s'abandonne pas à l'impatience, vous le voyez, et ne prononce aucune parole amère, ce que l'Ecriture n'aurait pas oublié, si la chose avait eu lieu; mais encore elle supporte son malheur avec grandeur d'âme : c'est pour cela qu'elle est si promptement consolée et qu'elle donne de nouvelles preuves de sa reconnaissance, en publiant les bienfaits du Seigneur. Voyez aussi comme le Seigneur se montre généreux à son égard. Non content de lui donner un autre fils, il lui laisse entrevoir les vertus dont cet enfant sera doué, puisqu'il déclare qu'il sera l'image de son père. Aussitôt après l'Ecriture confirme une telle espérance; la piété du nouveau patriarche se manifeste par le nom qu'il donne à son propre fils: « Un fils naquit à Seth, et celui-ci lui donna le nom d'Hénos. Ce dernier invoqua avec confiance le nom du Seigneur. » *Genes.*, IV, 26. Voilà un nom plus brillant qu'un diadème et dont la pourpre royale n'égale pas la splendeur. Quoi de plus beau que d'avoir pour ornement l'invocation même de Dieu, de porter un nom qui ne signifie pas autre chose?

Rappelez-vous ce que je disais au commencement, et dites-moi si les plus riches pensées ne sont pas cachées sous une simple appellation. Ici n'éclate pas seulement la piété des parents, on y voit briller aussi leur prévoyante tendresse pour les enfants : ils leur font une éducation anticipée, ils les forment à la vertu par les noms mêmes qu'ils leur imposent; ces noms ne sont pas pris au hasard, sans aucune idée, comme c'est aujourd'hui l'usage. — Que l'enfant porte le nom de son grand-père, dit-on, ou de quelqu'un de ses aïeux. — Telle n'était pas la conduite des anciens; ils s'appliquaient avec toute l'attention possible à choisir des noms qui fussent d'abord une leçon de vertu pour les enfants eux-mêmes, et puis comme un résumé de philosophie sublime pour tous ceux qui les prononceraient et pour toutes les générations suivantes. C'est ce dont nous resterons persuadés en avançant un peu dans le développement de ce sujet. Profitons avant tout de tels exemples, et ne donnons pas aux enfants un nom quelconque, pas même celui d'un de leurs aïeux ou d'un homme illustre dans le monde; choisissons de préférence les noms des saints, illustres seulement par leurs vertus et puissants auprès de Dieu. J'ose même dire que ni les parents ni les enfants ne doivent

fonder sur de tels noms toute leur confiance. Il ne sert de rien de porter un nom glorieux quand il n'a pas la vertu pour base; c'est sur la pratique de la vertu que nous devons fonder l'espoir de notre salut. Non, ni le souvenir des saints, consigné dans un nom propre, ni la parenté même qu'on pourrait avoir avec eux, ni rien de semblable ne doit nous inspirer de superbes pensées. Il ne faut compter que sur ses propres œuvres. Et encore devons-nous bien nous garder de nous enorgueillir de ces œuvres mêmes; nous arriverait-il d'en entasser les trésors, que nous devrions en être plus modestes et plus humbles : c'est ainsi que nous garderons sûrement les richesses acquises et que nous attirerons sur nous la bienveillance divine. Voilà pourquoi le Christ donnait cette leçon à ses disciples : « Quand vous aurez fait tout ce que vous deviez, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » *Luc.*, XVII, 10. Il a toujours soin de rabaisser leurs pensées, de leur persuader la modestie; bien loin de s'exalter dans leurs bonnes œuvres, ils doivent savoir que la plus grande de toutes les vertus c'est justement l'humilité dans la vertu.

4. Revenons à la suite du texte sacré, déroulons la chaîne des générations. En avançant anneau par anneau, nous trouverons selon toute apparence de nouveaux trésors, les plus précieuses richesses. « Hénos, fils de Seth, ayant vécu cent quatre-vingt-dix ans eut un fils nommé Caïnan. Caïnan engendra Malaléel, Malaléel engendra Jared, Jared engendra Enoch. Enoch vécut cent soixante-cinq ans et eut un fils nommé Mathusalem. Or, Enoch fut agréable à Dieu, poursuit l'Ecriture, vécut deux cents ans encore après la naissance de Mathusalem, et engendra des fils et des filles. Ainsi, les jours de la vie d'Enoch furent en tout de trois cent soixante-cinq ans. Comme Enoch vivait en union avec Dieu, on ne le retrouva plus, Dieu l'avait retiré de la terre. » *Genes.,* V, 9-24. Je vous le disais bien, nous ne pouvions pas manquer de trouver un riche trésor dans les noms qui forment cette chaîne. Remarquez d'abord, mon bien-aimé, la vertu du juste, l'admirable bonté de Dieu, la précision de l'Ecriture sainte. « Enoch vécut cent soixante-cinq ans et engendra Mathusalem, et Enoch fut agréable à Dieu..., après qu'il eut engendré Mathusalem. » Que les personnes engagées dans le mariage l'entendent, qu'elles sachent bien que cet état n'est pas un obstacle à l'amitié de Dieu, ce qui leur est démontré par l'exemple de ce juste. C'est pour cela que l'Ecriture lui rend deux fois le même témoignage et revient sur la même expression : « Il fut agréable à Dieu après avoir engendré; » pour qu'on ne puisse jamais révoquer en doute la possibilité de la vertu dans le mariage. Soyons donc vigilants, et rien ne pourra nous empêcher de plaire au Seigneur, ni le mariage lui-même, ni l'éducation des enfants, ni aucune autre chose semblable. Le patriarche dont nous parlons n'était pas d'une autre nature que nous; et cependant, quand la loi n'existait pas encore, quand il n'avait pas l'enseignement des Ecritures, quand aucun moyen semblable ne pouvait le conduire à cette haute philosophie, il trouva dans sa nature et dans sa volonté la force de se rendre agréable à Dieu, si bien que sa vie s'est perpétuée jusqu'à ce jour et qu'il n'a pas subi l'épreuve de la mort.

Du reste, si le mariage et l'éducation des enfants devaient être un obstacle dans le chemin de la vertu, le Créateur de l'univers n'aurait pas fait rentrer cette institution dans le plan de la vie humaine, puisque c'eût été porter atteinte à ce qu'il y a d'essentiel et de capital dans cette vie. Non, mes bien-aimés, cela n'empêche pas l'homme de s'élever à la philosophie divine, pourvu qu'il pratique la sobriété; souvent, au contraire, c'est un puissant secours pour réprimer les aveugles emportements de la nature et calmer la fureur des flots, de telle sorte que le navire arrive heureusement au port : c'est dans ce but que le Seigneur a donné cette consolation au genre humain. La vérité de mon enseignement ressort admirablement de l'exemple de ce juste. Enoch fut agréable à Dieu, dit l'Ecriture, après qu'il eut engendré Mathusalem, et ce n'est pas peu de temps qu'il passa dans l'exercice de la vertu, puisqu'il vécut encore deux cents ans. Après la prévarication de notre premier père, il se trouva donc un homme qui sut monter au

faîte de la sainteté, compensant ainsi la faute primitive par la faveur dont il jouissait auprès de Dieu. Voyez alors la bonté de ce même Dieu se manifester d'une manière éclatante. Du moment où ses yeux ont pu s'arrêter sur un homme qui répara le péché d'Adam, voulant montrer en fait que, s'il a condamné le coupable, ce n'était pas précisément pour frapper sa race de mort à cause de sa prévarication, il retira à lui cet homme, en lui donnant une sorte d'immortalité. « Enoch fut agréable à Dieu, et on ne le retrouva plus, parce que Dieu l'avait retiré de la terre. » Voyez-vous la sagesse du Seigneur? Il le retire sans lui faire subir la mort, mais aussi sans lui donner une immortalité réelle, pour ne pas amoindrir en nous la crainte du péché, pour la laisser subsister dans toute sa force au sein de l'humanité. Aussi ne révoque-t-il que d'une manière obscure et mystérieuse en quelque sorte, comme nous l'avons observé dans une autre circonstance, la sentence qu'il avait portée contre Adam; rien d'évident, de peur d'ôter au châtiment ce qu'il avait de salutaire. Il se contente donc de retirer Enoch de la terre, comme preuve de sa protection et de son amour.

Quelqu'un me demandera peut-être, poussant la curiosité plus loin ; Où l'a-t-il transporté? le patriarche vit-il encore? — A cela je réponds qu'il ne faut pas trop accorder aux raisonnements humains, ni rechercher avec trop de curiosité les dispositions de la divine sagesse, qu'avant tout il faut croire à sa parole. En effet, lorsque Dieu dit une chose, notre devoir le plus essentiel est de ne pas dire le contraire; nous devons regarder comme plus dignes de foi les paroles tombées de la bouche de Dieu que les choses mêmes qui frappent nos regards. L'Ecriture se borne à nous dire que Dieu le retira vivant de ce monde, que cet homme n'a pas subi la mort, que la supériorité de sa vertu l'a mis au-dessus de l'arrêt prononcé contre la race humaine. Maintenant où l'a-t-il transporté? quel genre de vie lui a-t-il fait? c'est ce qu'elle n'a pas cru devoir nous faire connaître.

5. La bonté du Seigneur vous est-elle assez clairement manifestée? Il lui suffit de rencontrer un homme qui pratique la vertu pour lui restituer cet honneur dont le premier homme avait été favorisé avant la transgression; d'où nous pouvons conclure que celui-ci eût encore reçu de plus hautes distinctions, s'il n'avait pas préféré les conseils trompeurs du démon au précepte que Dieu lui avait imposé. « Mathusalem vécut cent quatre-vingt-sept ans, poursuit l'Ecriture, et il engendra Lamech. Lamech vécut cent quatre-vingts ans, et il eut un fils qu'il appela Noë, disant : Celui-ci nous soulagera de nos labeurs et de nos angoisses, des fruits amers de cette terre que le Seigneur Dieu a maudite. » *Ibid.*, 25-29. Le nom que reçoit l'enfant de Lamech vous révèle de profonds mystères, renferme une sublime prophétie, proclame admirablement la bonté divine. Le Seigneur, en effet, prévoyant les maux qui étaient sur le point d'arriver, ayant d'ailleurs sous les yeux la malice toujours croissante des hommes, leur prédit dans le nom même de cet enfant les châtiments qu'il va faire tomber sur la nature humaine tout entière, afin que la peur au moins les ramène à des sentiments plus sages, les arrache à leur perversité, leur fasse embrasser la vertu. Quelle longanimité dans sa conduite! Elle éclate dans l'intervalle qui sépare la prophétie de l'événement, elle ôte d'avance tout moyen de justification à ceux qui resteront sous le coup de sa colère. Dira-t-on par hasard : D'où vient que Lamech fut favorisé d'une telle prédiction? L'Ecriture ne nous apprend pas qu'il ait brillé par quelque grande vertu.— Ne vous étonnez pas, mon bien-aimé ; le Seigneur, dans sa sagesse et sa toute-puissance, a souvent permis que les choses les plus grandes et les plus merveilleuses aient été prédites par d'indignes instruments.

Ce n'est pas seulement dans l'Ancien Testament, c'est aussi dans le Nouveau que nous en voyons la preuve. Ecoutez l'Evangéliste, disant de Caïphe, le grand prêtre des Juifs : « Il ne le disait pas de lui-même; mais, comme il était pontife cette année, il prophétisa que Jésus mourrait, non-seulement pour sauver le peuple, mais encore pour réunir toutes les nations dispersées. » *Joan.*, XI, 51. Quelque chose de semblable arriva chez Balaam. Appelé pour maudire le peuple, non-seulement il s'abstint de toute

malédiction, mais il fit encore des prédictions aussi splendides que merveilleuses, et sur les destinées de ce peuple, et sur la venue du Sauveur. *Num.*, XXIV. Ne vous étonnez donc pas du nom que Lamech donne à son enfant; rapportez tout à la sagesse divine, à l'action profonde de laquelle rien n'échappe dans l'univers. « Il l'appela Noé. » Ce nom signifie repos. L'Esprit saint appelle repos cette destruction générale qui devait survenir après tant d'années. C'est ainsi que Job a dit : « La mort est un repos pour l'homme. » *Job.*, III, 23. Le funeste travail, accompli par la malice des hommes dans de si vastes proportions, venant à s'arrêter sous les eaux du déluge, c'est le grand repos. « Et il l'appela Noé. » Le père lui-même donne la signification de ce nom : « Celui-ci nous fera reposer de nos travaux et de nos laborieuses angoisses; » c'est-à-dire qu'il suspendra le cours de nos iniquités et qu'il fera cesser les œuvres du mal; car les angoisses dont il parle sont uniquement celles qui proviennent de nos mauvaises actions, celles dont le péché seul est la source. « Et des fruits amers de cette terre, ajoute-t-il, que le Seigneur Dieu a maudite. » Il nous délivrera de tous les maux qui nous accablent, des fatigues et des souffrances que nous éprouvons en tâchant de féconder cette terre sur laquelle pèse la malédiction depuis la révolte du premier homme. Il vous est aisé de comprendre, mon bien-aimé, que cet enfant, à mesure qu'il grandissait, était une leçon vivante pour tous ceux qui le voyaient. Il suffisait de demander son nom et d'en connaître ensuite le sens, pour songer à la destruction générale dont on était menacé. Si cette grande catastrophe n'avait été que l'objet d'une prédiction, elle aurait risqué de tomber dans l'oubli, tous du moins n'auraient pas su ce qu'il devait y avoir de terrible dans le châtiment. Mais c'est ici une menace que tout le monde a sous les yeux, cet enfant ne cesse de rappeler la colère divine à temps et à contre-temps. Pendant combien d'années a-t-il de la sorte et par son nom exhorté les hommes à s'éloigner du mal, à rentrer dans les voies de la justice, pour se dérober au courroux du ciel, l'Ecriture nous le fait ainsi connaître : « Noé était âgé de cinq cents ans lorsqu'il eut trois fils. » *Genes.*, V, 32. Voici donc un autre juste qui, dans le mariage, avec une femme et des enfants, se rend extrêmement agréable à Dieu, et, marchant en sens inverse de la multitude, suit le chemin de la vertu, sans que ses autres devoirs lui soient une entrave.

Il faut avouer cependant que la patience du Seigneur a quelque chose d'étonnant et d'ineffable, mais que l'aveuglement des hommes de cette époque n'est pas moins prodigieux. Pendant cinq cents ans ce juste va proclamant toujours par son nom qu'un cataclysme aura lieu sur toute la terre pour en punir tous les habitants; et cela ne les détourne pas de leurs iniquités. La clémence de Dieu ne s'en tient pas même à cette prophétie et n'envoie pas le châtiment aussitôt après ce temps écoulé; se dépassant en quelque sorte elle-même, elle ajoute à ce long intervalle encore plusieurs années. Dieu n'avait pas créé le genre humain pour exercer sur lui sa vengeance, mais, tout au contraire, pour le rendre heureux par d'innombrables bienfaits. C'est de là que viennent les délais sans cesse renouvelés qu'il apporte à l'exercice de sa justice. Pour ne pas fatiguer votre mémoire par une doctrine trop abondante, arrêtons là notre discours et réservons pour le suivant ce qui nous reste à dire.

Conclusion morale.

6. Ne passons point néanmoins sur ces considérations, mes bien-aimés, sans en faire l'application à notre conduite; qu'elles nous forment à l'amour de la vertu, qu'elles nous fassent estimer par-dessus tout le bonheur de plaire à Dieu. Ne nous rejetons pas sur le gouvernement d'une maison, sur les sollicitudes que donnent une femme et des enfants, n'invoquons aucun autre prétexte pour nous disculper de notre négligence et de notre incurie; n'allons pas redisant ces insipides paroles : J'appartiens au monde, je suis marié, j'ai le souci d'une famille. — C'est ce que beaucoup répètent, quand nous les exhortons aux nobles fatigues de la vertu, à l'étude approfondie ou du moins sérieuse et zélée de l'Ecriture sainte. — Ce n'est pas mon affaire à moi, me dira-t-on; ai-je quitté le monde? ai-je embrassé l'état religieux? — Que dites-vous, ô homme? Des moines ont-ils donc seuls le privilége de

plaire à Dieu? Mais « Dieu veut que tous les hommes se sauvent et parviennent à la connaissance de la vérité; » I *Tim.*, II, 4; il ne veut pas qu'un seul se regarde comme dispensé de pratiquer la vertu. Ecoutez ce qu'il dit encore par la bouche d'un prophète : « Je ne désire pas la mort du pécheur, je désire plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. » *Ezech.*, XVIII, 23. Est-ce que la présence d'une femme et le soin des enfants, je vous le demande encore, furent un obstacle pour le juste dont nous parlons? Ne vous trompez pas vous-mêmes, je vous en prie; plus vous serez entourés de telles sollicitudes, plus vous aurez besoin de recourir à la lecture des Livres saints.

Les hommes de ces anciens temps n'étaient pas évidemment d'une autre nature que nous; ils n'avaient pas autant de moyens que nous en avons pour pratiquer la vertu. Serions-nous donc bien dignes de pardon, nous qui recevons une doctrine si sublime, nous qui sommes comblés de tant de grâces, soutenus par tant de secours qui nous viennent du ciel et par l'espérance des biens ineffables qui nous y sont réservés, oui, serions-nous excusables si nous n'arrivions pas même à la mesure de vertu qu'atteignirent ces anciens patriarches? Montrons seulement quelque vigilance, et ce que nous avons dit aujourd'hui suffit pour nous exciter à la pratique de la vertu, en nous montrant que nous n'y rencontrerons pas d'empêchement véritable. Voilà des hommes qui vécurent avant la loi, qui n'avaient d'autre enseignement que celui qui est gravé dans notre nature, et qui cependant se sont élevés si haut; qu'aurons-nous à dire, nous qui sommes si loin de les égaler, après tant de leçons reçues, après que le Christ est venu sur la terre, après tous les miracles qu'il a faits? Je vous en conjure donc, ne nous contentons pas de glisser sur les choses renfermées dans l'Ecriture sainte, tâchons de les approfondir, pour que cette étude ne demeure pas sans fruit, pour que nous embrassions enfin avec courage le parti de la vertu. Si nos instructions quotidiennes ne devaient pas avoir pour effet de vous inspirer une sainte ardeur, de quel avantage seraient-elles pour vous? et pour nous de quelle consolation seraient les efforts d'un zèle impuissant et stérile, puisque vous ne feriez aucun progrès dans le bien? Dites-moi, ne sommes-nous pas composés de deux substances, d'une âme et d'un corps? Pourquoi n'aurions-nous donc pas un soin égal de l'une et de l'autre? Pourquoi prodiguons-nous au corps toute sorte d'attentions, appelant les médecins à grands frais, sans épargner pour cela notre propre sollicitude, le couvrant d'habits précieux, lui donnant une nourriture exquise et surabondante, l'entourant d'un bien-être complet, le défendant contre les approches d'un mal quelconque, et, quand par hasard la douleur trompe notre vigilance, mettant en œuvre tous les moyens pour l'en délivrer? Voilà ce que nous faisons pour le corps, malgré l'infériorité de cette substance. Qu'avons-nous de plus grand, je vous le demande, est-ce l'âme, est-ce le corps? Si vous voulez connaître la différence, vous n'avez qu'à voir combien le corps est peu de chose lorsque l'âme s'en est retirée.

Vous donc qui faites tant de cas de la partie matérielle de votre être, pour quelle raison et dans quel but négligez-vous votre âme au point de lui refuser la nourriture dont elle a besoin, je veux dire les leçons puisées dans l'Ecriture sainte? Pour quel motif encore ne lui donnez-vous pas les remèdes capables de guérir les blessures qu'elle reçoit et qui ruinent sa confiance en même temps que sa force? Pourquoi la laisser ainsi consumer à la fois par la corruption et par la faim? Elle est la proie des chiens en quelque sorte, c'est-à-dire de toutes les pensées perverses et déraisonnables, qui ont toute liberté de dévorer tout ce qu'elle a d'énergie pour le bien. Pourquoi n'avons-nous pas pour l'âme, substance immatérielle et invisible, le zèle que nous montrons pour le corps, substance visible et matérielle, alors surtout que ce zèle nous est si facile et si doux, qu'il n'exige de nous ni dépense ni fatigue? En effet, lorsqu'il s'agit des soins à donner au corps, de ses infirmités à guérir, les dépenses deviennent considérables, et cela pour les choses même nécessaires, les médecins, la nourriture, les vêtements; car je ne dis rien des coûteuses superfluités de la vie : l'âme n'a besoin d'aucune de ces choses, il lui

suffit que vous ne la négligiez pas, que vous ne la laissiez pas mourir d'inanition, quand vous n'épargnez rien pour l'entretien de votre corps; il lui suffit que vous lui donniez l'aliment conforme à sa nature, la lecture des Livres saints et l'audition de la parole évangélique, puisqu'il est écrit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais encore de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » *Matth.*, IV, 4. Vous aurez ainsi fait un heureux partage et donné satisfaction à la plus noble comme à la plus intime portion de l'être humain. Dans les habits dont vous revêtez votre corps, vous tenez compte des diverses saisons de l'année, c'est jusque-là que vous portez votre sollicitude; songez également à revêtir votre âme, ne permettez pas qu'elle soit dénuée de bonnes œuvres, couvrez-la des vêtements qui conviennent à sa dignité : non-seulement vous la relèverez, mais encore vous la rendrez plus forte et plus heureuse.

Quels sont, me demanderez-vous, les vêtements de l'âme? — L'aumône, la générosité même envers les pauvres. Voilà le plus riche habit de l'âme, voilà son plus glorieux manteau. Voulez-vous, non content de la vêtir, lui donner encore une parure, selon ce que vous faites pour le corps; à l'aumône ajoutez la prière et la confession des péchés; que son visage soit inondé de larmes continuelles. Vous n'oubliez certes pas de laver chaque jour votre visage corporel, de peur qu'il ne reste souillé et comme défiguré par quelque tache : que vos larmes quotidiennes produisent le même effet sur votre âme, qu'elle ne soit pas de pire condition que le corps; telle est l'eau qui la rendra de plus en plus pure et belle. La plupart des femmes, sous l'inspiration de la mollesse et de la vanité, se livrent à ce soin avec un luxe ridicule, foulant aux pieds cette défense de l'Apôtre : « Pas d'artifice dans les cheveux, ni or, ni pierres précieuses, ni vêtements somptueux. » I *Tim.*, II, 9. Les femmes ne sont pas les seules; beaucoup d'hommes de tous les rangs, rivalisant avec les plus méprisables d'entre elles, portent des anneaux à leurs doigts, se chargent de grandes et lourdes pierreries, qui sont pour eux un sujet de honte plutôt qu'un objet d'ornement. S'ils veulent me croire, ceux-ci comme celles-là, ces richesses qui leur sont à tous si funestes, ils en feront la plus magnifique des parures pour leur âme.

Elles déforment le corps, alors même qu'il est beau; elles communiqueront à l'âme, même enlaidie par le péché, une beauté suprême. Et comment pourrait-on, me direz-vous, orner ainsi une créature immatérielle? — Je vous l'ai déjà dit, par la main des pauvres. Qu'ils prennent ces objets, et l'âme sera belle. Oui, remettez en leurs mains, versez dans leur sein cet or que vous possédez; ils donneront en retour à votre âme une beauté tellement éclatante, des traits si purs, qu'elle captivera les regards du céleste Epoux et qu'elle en obtiendra des biens innombrables. Vous nagerez dans l'abondance des trésors spirituels, rien ne manquera à votre bonheur, quand vous aurez ainsi captivé les regards du divin Maître. Voulons-nous donc être agréables au Seigneur, n'attachons plus d'importance à la beauté du corps, occupons-nous avant tout et sans relâche de la beauté de l'âme. C'est ainsi que nous nous concilierons la bienveillance de notre Dieu et que nous aurons droit aux biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXII.

« Noé était âgé de cinq cents ans et il eut trois fils, Sem, Cham et Japhet. Il arriva que, les hommes ayant commencé à se multiplier sur la terre, et des filles leur étant nées... »

1. Ce sont les restes de notre table d'hier que je veux vous servir aujourd'hui, et ne soyez pas molesté, mon bien-aimé, si je vous parle de restes. Lorsqu'il s'agit d'aliments matériels, on peut s'attendre à ce qu'ils soient altérés et par là même inutiles après deux ou trois jours; mais on n'a rien à craindre de pareil quand il s'agit de la nourriture spirituelle. Plus longtemps celle-ci dure, plus elle a de grâce et de vertu, de fraîcheur et de puissance. Courage donc, et te-

nons la promesse que nous avons faite dans notre dernier discours, payons notre dette avec un sentiment de reconnaissance et de joie. En effet, ce n'est pas seulement à ceux qui vont recevoir que cet acte de justice est utile comme dans les autres, c'est encore à moi qui vais donner. Et que dis-je, donner? Telle est la nature d'une dette spirituelle que plus on paie, plus on augmente sa fortune; celui qui donne comme celui qui reçoit s'enrichit d'une manière admirable. C'est ici, n'est-ce pas, un genre bien nouveau de dettes, un genre non moins étrange de paiement? Voilà ce qu'il en est des biens spirituels: ils augmentent quand on les divise; plus il y a de copartageants, plus la part de chacun est grande; le distributeur lui-même, loin de se sentir appauvri, voit croître ses richesses, tandis qu'il éprouve le bonheur d'enrichir aussi les autres. Les choses étant ainsi, venons avec un saint empressement à cet heureux échange : à moi donc de payer avec joie, à vous de recevoir ma parole avec bienveillance. Dilatez votre cœur et votre entendement, afin que vous remportiez ensuite dans vos demeures de plus abondantes richesses. Le juste Noé devient encore le sujet de mon discours; je veux exposer à vos regards la grande vertu de ce juste, l'ineffable bonté de Dieu, sa longanimité sans bornes, tout incompréhensible qu'elle est.

Nature d'une dette spirituelle.

Je vous ai montré hier comment dès le premier jour de sa vie, par le nom qu'il avait reçu de son père, il traversa les générations de son temps, prophétisant à tous les hommes les malheurs à venir, leur disant en quelque sorte, par le nom même qu'il portait : Eloignez-vous du vice, embrassez la vertu, redoutez le châtiment qui vous menace; un déluge universel couvrira la face de la terre; terrible sera la vengeance, car profonde est l'iniquité. — Et ce n'est pas pendant deux ou trois années seulement qu'il allait redisant ces choses, c'est pendant cinq cents ans. Voyez-vous encore une fois la longanimité du Seigneur? voyez-vous l'étendue de sa clémence? voyez-vous l'obstination inénarrable des hommes dans le mal? voyez-vous la grandeur de leur ingratitude? Là s'arrêtait, vous ne l'avez pas oublié, notre dernier entretien. Il importe maintenant de vous dire comment le Seigneur, toujours semblable à lui-même et poussant plus loin le cours de ses bontés, ne se contenta pas de ces cinq cents ans qu'avait duré sa patience, mais en ajouta d'autres en faveur de ces hommes néanmoins si coupables. « Noé avait donc cinq cents ans. » L'Ecriture détermine ainsi le nombre des années auquel ce juste était parvenu, pour que nous ne puissions pas ignorer combien de temps avait persisté sa prédication tacite, à quelles extrémités s'était portée la malice de ceux qui l'entendaient. Le juste suivait une route contraire à celle de la multitude, donnant l'exemple des plus hautes vertus, se conciliant ainsi la bienveillance divine; ce qui nous explique comment les autres demeurent exposés au châtiment, tandis qu'il s'y dérobe avec toute sa famille. Nous apprenons également par là que la vigilance et l'énergie, non-seulement nous mettent à l'abri des influences du vice, quand notre vie s'écoule au milieu des méchants, mais nous rendent encore plus fermes dans le bien par cette même circonstance. Dieu, dans sa bonté pour les hommes, a voulu que les bons et les méchants vécussent ensemble sur la terre, pour rendre moins funeste l'iniquité de ceux-ci et plus brillante la vertu de ceux-là; il l'a voulu pour mettre les lâches en position, s'ils y consentaient, de tirer les plus précieux avantages de leurs communications avec les hommes zélés. Arrêtez-vous à ce spectacle que je vous ai présenté: celui d'un juste qui, lorsque cette immense multitude se précipite avec tant d'impétuosité vers les abîmes, avance par un chemin opposé, inébranlable dans ses prédilections vertueuses. Ni le fatal accord des autres, ni leur nombre effrayant ne peuvent ralentir ses pas; il accomplit d'avance ce que le bienheureux Moïse devait dire plus tard : « Ne soyez pas avec le grand nombre dans la voie de l'iniquité. » *Exod.*, XXIII, 2.

Oui, chose admirable, chose étrange, quand la plupart, disons mieux, la totalité des hommes conspiraient à l'entraîner du côté du mal, à des actions mauvaises, quand personne n'était là pour l'encourager à la vertu, son ardeur était assez grande, il avait assez de fermeté pour aller

à l'encontre de toute cette multitude; il ne tremblait pas, il n'hésitait pas devant cette généralité du désordre; il n'éprouvait rien de ce qu'éprouvent les lâches, qui, voyant la multitude se précipiter dans une direction quelconque, saisissent aussitôt l'occasion et s'emparent de ce prétexte pour couvrir leur lâcheté, en disant: Pourquoi me singulariser et tenir une conduite que personne ne tient dans le monde? Pourquoi tenterais-je de m'opposer au courant et de lutter de front avec tout ce peuple? Suis-je donc seul plus juste que tous les autres ensemble? irais-je assumer sur moi tant d'hostilités, et quel avantage, quel bien résultera-t-il pour moi de toutes ces haines conjurées? — Aucune de ces folles idées ne put ébranler sa volonté ni pénétrer même dans son âme; il accomplissait, par anticipation, cette autre parole d'un Prophète: « Un homme seul, obéissant aux ordres du Seigneur, vaut plus que mille qui les méconnaissent. » *Eccli.*, XVI, 3. — Est-ce que la société de ceux qui marchent dans la société du mal et qui veulent y pousser les autres, disait-il, pourra me soustraire au châtiment mérité? — Il savait, il savait à n'en pas douter, que chacun devra rendre compte de ce qui concerne son propre salut, qu'il ne saurait jamais arriver que l'un fasse le bien ou le mal et qu'un autre soit récompensé ou puni. Il était comme une étincelle qui se conserverait au milieu de la mer, et qui, loin de s'éteindre, répandrait une clarté toujours croissante; par ses œuvres, il instruisait tous les hommes.

N'est-ce pas là pour vous une preuve évidente de ce libre arbitre que Dieu nous a donné? A quel autre motif attribuer, je vous le demande, la conduite opposée de ceux qui vont au supplice sur le chemin de l'iniquité, et de celui qui, repoussant leurs funestes exemples, devait par là même échapper à leur sort? N'est-il pas manifeste que chacun prend à son gré le parti du vice ou celui de la vertu? S'il n'en était pas ainsi, si notre nature n'avait pas la liberté du choix, ni les récompenses ni les châtiments n'auraient une raison d'être; mais comme tout dépend de notre volonté, prévenue par la grâce, on comprend la félicité promise aux bons et les peines réservées aux méchants. « Noé avait donc cinq cents ans lorsqu'il engendra trois fils, Sem, Cham et Japhet. » Ne perdez jamais de vue la précision du texte sacré. En nous donnant avec cette exactitude le nombre des années du juste, il nous fait connaître, j'insiste sur ce point, l'admirable patience du Seigneur, sa longanimité sans bornes et la perversité non moins incompréhensible des hommes.

2. Ecoutons encore les paroles de Moïse; éclairé des lumières de l'Esprit saint, il nous enseigne pleinement la vérité des choses: « Il arriva que les hommes ayant commencé à se multiplier, et des filles leur étant nées... » Ce dernier trait a sa signification spéciale et confirme ce qui a été dit de la multiplication du genre humain. « Les enfants de Dieu virent les filles des hommes et les trouvèrent belles; ils prirent donc pour femmes celles qu'ils avaient choisies. » *Genes.*, VI, 2. Etudions avec soin chaque expression, ne perdons rien du sens qu'elles renferment. Ce verset doit être pour nous l'objet d'une grande attention; il importe de détruire les fables absurdes qu'on va redisant encore dans le monde. Je regarde comme un devoir impérieux de montrer à votre charité le vrai sens de ce passage, pour que vous ne prêtiez plus désormais l'oreille à la vaine parole de ces hommes inconsidérés qui blasphèment ainsi contre le ciel et contre leur propre tête. En effet, ils prétendent que cela n'est pas dit des hommes, mais bien des anges, clairement désignés, prétendent-ils encore, par le nom d'enfants de Dieu. — Qu'ils nous indiquent d'abord en quel endroit les anges sont ainsi nommés; ils ne pourront en trouver aucun. Oui, les hommes sont appelés enfants de Dieu; mais les anges, nulle part. Il est écrit de ces derniers: « Des esprits il fait ses anges, et des vives flammes ses ministres. » *Psalm.* CIII, 4. Il est écrit des hommes: « Je l'ai dit, vous êtes des dieux; » *Psalm.* LXXXI, 6; ailleurs: « J'ai engendré des enfants, et je les ai exaltés; » *Isa.*, I, 2; ailleurs encore: « Israël est mon fils premier né. » *Exod.*, IV, 22. Nulle part, je le répète, l'ange ne porte le titre d'enfant, d'enfant de Dieu. Que disent-ils de plus? — Sans doute, ils étaient anges; mais comme ils se laissèrent

Réfutation de ceux qui prétendaient que les anges étaient unis avec les filles des hommes.



entraîner à ce honteux désordre, ils furent dépouillés de leur dignité. — Voilà quelque chose de plus fabuleux que ce qui précède. C'est donc alors qu'ils seraient tombés, et telle aurait été la cause de leur chute? Ce n'est pas là ce que l'Ecriture nous apprend; elle nous apprend qu'avant la création de l'homme, le diable et les anges qui suivirent son parti tombèrent de leur trône pour avoir voulu monter trop haut; de là cette parole d'un sage : « C'est par l'envie du diable que la mort entra dans le monde. » *Sap.*, II, 24.

S'il n'était pas antérieurement déchu, s'il avait conservé sa dignité première, comment l'homme aurait-il été l'objet de son envie, qu'on me le dise? Est-il raisonnable de penser que l'ange soit jaloux de l'homme, qu'un être incorporel et tenant dans la création un rang aussi sublime porte envie à celui qui est entouré d'un corps? Mais, comme du sein de la gloire céleste il était tombé dans la dernière ignominie, tout immatériel qu'il était, voyant l'homme qui venait de paraître sur la terre et que la bienveillance du Créateur avait entouré d'une si grande dignité en dépit de la matière, il fut enflammé de jalousie, et, par sa ruse, dont le serpent fut l'instrument, il fit de l'homme sa victime et le rendit sujet à la mort. Voilà le propre de la perversité; elle ne se résigne pas facilement à la félicité des autres. Ainsi donc, que le diable et toute sa phalange aient perdu la gloire du ciel pour descendre à la condition la plus misérable, c'est une chose évidente pour tous. Et cependant, peut-on prétendre sans démence que les anges sont déchus au point de s'unir avec des femmes, qu'une essence incorporelle peut même se ravaler de la sorte avec les corps? N'entendez-vous pas le Christ déterminer en ces mots la substance des anges : « A la résurrection, on ne contractera plus de mariage, les hommes seront comme les anges de Dieu? » *Matth.,* XXII, 30; *Marc.,* XII, 25; *Luc.,* XX, 35. — Est-ce qu'il est possible qu'une nature incorporelle éprouve jamais une telle concupiscence? Songez de plus que la pensée d'un pareil commerce implique sous tous les rapports une évidente absurdité. Si les saints et ceux à qui l'Esprit de Dieu avait daigné se communiquer ne pouvaient pas voir les anges; si l'homme de désirs, en présence d'une vision angélique, je ne dis pas d'un ange même, puisque une substance immatérielle ne saurait tomber sous nos sens, fut sur le point de succomber et de rendre l'âme; si ce Prophète dont la perfection égalait le génie, gisait à terre pouvant à peine respirer, quelle est l'intelligence, toute dépravée qu'elle fût, qui pourrait accepter cette supposition blasphématoire et déraisonnable au même degré, qu'une nature spirituelle est capable de ce contact matériel?

3. Mais, de peur qu'on ne nous accuse de perdre le temps à discuter de semblables idées, puisque nous avons d'ailleurs suffisamment fait voir à votre charité, par l'essence même des choses, l'impossibilité d'un tel fait, allons plus loin, au mensonge opposons la vérité, mais après avoir relu le texte même de l'Ecriture. « Il arriva donc que, les hommes ayant commencé à se multiplier sur la terre, et des filles leur étant nées, les enfants de Dieu virent les filles des hommes, et, les ayant trouvées belles, ils prirent pour femmes celles qu'ils avaient choisies. » Nous vous avons déjà dit que l'usage de l'Ecriture est d'appeler les hommes enfants de Dieu. Or, ceux-ci tiraient leur origine de Seth, et de ce fils de Seth auquel avait été donné le nom d'Hénos et dont il est dit : « Il invoqua avec confiance le nom du Seigneur Dieu. » Ce sont les membres de cette famille que l'Ecriture appelle enfants de Dieu, tant ils s'étaient montrés fidèles aux vertueux exemples de leur père. Ce sont les enfants de Caïn et leurs descendants, engendrés avant Seth, qu'elle appelle enfants des hommes. « Il arriva donc que, les hommes ayant commencé à se multiplier sur la terre et des filles leur étant nées, les enfants de Dieu (les descendants de Seth et d'Hénos) virent les filles des hommes (celles de la race de Caïn, circonstance déjà remarquée par l'historien sacré), et ils les trouvèrent belles. » Ce dernier mot suffit pour nous laisser entrevoir tous les ravages de la concupiscence. Ce n'était pas l'espérance d'avoir des enfants, c'était l'impétuosité de la passion qui sollicitait les cœurs. En effet, « ce qu'ils virent, c'est que les filles des hommes étaient belles. »

Les attraits grossiers de la forme extérieure les entraînaient donc à leur perte, ce qui flatte la vue les précipitait dans la corruption et l'impudicité.

Comme si cela ne suffisait pas, Moïse ajoute : « Ils prirent pour femmes celles qu'ils avaient choisies. » C'est un nouveau trait qui manifeste leurs mauvais penchants, l'empire qu'exerce sur eux la beauté physique, l'incapacité où ils sont d'imposer un frein à leurs passions; ils sont pris par les yeux et font ainsi naufrage, ils se privent eux-mêmes par leurs excès des soins de la divine Providence. Oui, c'est bien pour nous montrer à quel point ces hommes étaient étrangers aux lois du mariage et à l'amour de la famille, que l'Ecriture a dit : « Et voyant qu'elles étaient belles, ils prirent pour femmes celles qu'ils avaient choisies. » Quoi donc? Est-ce à l'usage des yeux qu'il faut attribuer leur chute? Nullement; ce n'est pas l'exercice de la vue, c'est l'emportement de la passion et la faiblesse de la volonté qui causent tous ces ravages. L'œil a été fait pour qu'en voyant les créatures de Dieu, nous rendions gloire à leur Auteur. Voir, c'est l'affaire de l'œil; voir d'une manière mauvaise, c'est le fait de l'esprit intérieur auquel il obéit. Nos membres, en effet, ont été créés par le Seigneur avec une merveilleuse aptitude pour le bien; mais il a voulu qu'ils fussent gouvernés par une substance incorporelle, je veux dire par l'âme de chacun de nous. Lors donc que l'âme tombe dans la négligence et laisse flotter les rênes, tel qu'un cocher qui ne sait pas maîtriser l'ardeur de ses chevaux et qui va vers les abîmes avec les chevaux qui traînent son char, elle se laisse emporter, inhabile qu'elle est à gouverner ses membres, et ses passions indomptées l'entraînent à sa perte.

Voilà pourquoi le Christ, notre divin Maître, connaissant la fragilité de notre nature et la torpeur de notre volonté, a voulu nous imposer une loi qui nous prémunît contre l'imprudence de nos regards et qui nous mît à l'abri du danger, en étouffant l'incendie quand il est encore loin de nous atteindre; il a dit : « Celui qui porte sur une femme un regard de concupiscence, a déjà commis l'adultère dans son cœur. » *Matth.*, v, 28. Si je vous interdis tout regard imprudent, semble-t-il nous dire, c'est pour vous préserver de toute action mauvaise. Ne vous persuadez pas que le péché n'existe que dans l'acte; c'est sur la volonté que la condamnation retombe. — Ainsi donc, ces hommes furent pris par la vue de la beauté corporelle. « Ils virent qu'elles étaient belles, est-il écrit, et ils prirent pour femmes celles qu'ils avaient choisies. » Et cependant leur conduite criminelle et la perversité de leur cœur n'empêchèrent pas la bonté de Dieu d'éclater encore. « Et le Seigneur Dieu dit : Mon esprit ne demeurera pas toujours dans les hommes, parce qu'ils sont devenus chair. Les jours de leur vie seront réduits à cent vingt ans. » *Genes.*, vi, 3. Dans ce peu de mots se découvre un abîme de miséricorde. Voyez plutôt : « Et le Seigneur dit : Mon esprit ne demeurera pas toujours dans les hommes, parce qu'ils sont devenus chair. » Par esprit il entend ici sa puissance, cette puissance qui dirige notre destinée; c'est donc la destruction des hommes qu'il annonce. Et pour que vous sachiez bien que tel est le sens de sa parole, remarquez ce qu'il ajoute : « Parce qu'ils sont devenus chair; » c'est-à-dire, parce qu'ils se sont entièrement adonnés aux œuvres charnelles, abusant de leurs nobles facultés, vivant comme s'ils n'avaient pas d'âme, comme s'il n'y avait en eux que le corps. C'est l'usage constant de l'Ecriture d'appeler chair les hommes charnels, comme aussi de dire que les hommes éminents par leur vertu sont exempts de la chair. Paul disait : « Pour vous, vous n'êtes pas dans la chair. » *Rom.*, viii, 9. Evidemment sa pensée n'est pas qu'ils n'ont pas un corps, mais bien qu'ils se montrent supérieurs à toutes les pensées charnelles. Il est dit à ceux-ci : « Pour vous, vous n'êtes pas dans la chair, » parce qu'ils méprisaient les choses terrestres, comme il avait été dit de ceux-là qu'ils étaient chair, parce qu'ils étaient continuellement plongés dans la matière. Puisqu'ils se sont ainsi matérialisés, je ne leur donnerai pas le temps de croupir dans le désordre.

4. Grande est la colère du Seigneur, terribles sont ses menaces, vous le voyez; mais voyez aussi comme à travers cette indignation si me-

naçante perce son amour. Tel est le Maître que nous avons : souvent il menace pour n'avoir pas à châtier, pour nous ramener au bien et nous soustraire au supplice. S'il voulait réellement nous punir, nous avertirait-il d'avance? Mais il ne le veut pas, et c'est pour cela qu'il attend sans cesse, qu'il nous accorde tant de délais, sans discontinuer ses avertissements, fournissant aux coupables tous les moyens de s'éloigner de l'iniquité, de revenir à la vertu, et par là même de fuir les châtiments dont ils sont menacés. Dieu fait donc pressentir aux hommes leur prochaine extermination générale; car c'est bien ce que signifient ces mots : « Mon esprit ne demeurera pas dans les hommes, parce qu'ils sont devenus chair. » C'est comme s'il disait : Je ne les laisserai pas vivre longtemps. Il ne se contente pas cependant d'avoir pris patience, pendant les cinq cents ans qu'avait duré la vie de Noé, dont le nom seul leur était une leçon permanente; voilà qu'il retarde encore, qu'il renvoie plus loin le jour de son indignation et semble leur tenir ce langage : Mes menaces ont éclaté, j'ai parlé, je ne vous ai pas caché la colère qui va fondre sur vous à cause de vos péchés; mais, comme je veux rendre le salut accessible aux pécheurs, même les plus désespérés, comme je ne désire la perte d'aucun, je vous concède encore un délai de cent vingt ans : vous pourrez de la sorte, si vous consentez à réparer vos iniquités par un retour sincère à la vertu, détourner de vous les coups de ma colère. « Les jours de leur vie, avait-il dit, seront de cent vingt ans. »

Puis l'Ecriture ajoute : « Or, en ces jours-là, les géants étaient sur la terre. Quand les enfants de Dieu se furent unis aux filles des hommes, ceux qui naquirent de cette union furent ces mêmes géants, hommes fameux dès l'origine. » *Genes.*, v, 4. Par ce nom de géants, l'Ecriture désigne, à mon avis, des hommes doués d'une grande force corporelle; et par eux s'accrut le genre humain. Nous voyons quelque chose de semblable dans un autre endroit : « Les géants viennent pour apaiser ma fureur. » *Isa.*, XIII, 3. Quelques-uns pensent que ce nombre de cent vingt années détermine la durée de la vie humaine. Ce n'est pas ainsi qu'il faut l'entendre; c'est le temps pendant lequel Dieu consent encore à prendre patience après tant de péchés commis. L'Ecriture nous apprend ensuite que l'indignation et les menaces de Dieu, aussi bien que la longanimité dont il leur donne de nouvelles preuves, n'amènent aucun bon résultat, et que les hommes, loin de se repentir, persévèrent dans les mêmes désordres; c'est la signification de ce verset : « Quand les enfants de Dieu se furent unis aux filles dés hommes, ceux qui naquirent de cette union sont ces mêmes géants, hommes fameux dès l'origine. » Quelle ingratitude et quelle folie, quelle insensibilité dans les âmes! Ni la crainte du châtiment, ni cette longue patience ne suspend le cours de leurs iniquités; une fois lancés sur la pente fatale et frappés d'aveuglement, les hommes ne rentrent plus en eux-mêmes, ils sont comme plongés dans l'ivresse des passions, ils ne savent plus s'arrêter, selon cette parole d'un sage : « Lorsque l'impie est descendu jusqu'au fond de l'abîme, il méprise tout. » *Prov.*, XVIII, 3. Quelle chose terrible, mon bien-aimé, quelle chose terrible d'être enveloppé dans les filets du diable ! Oui, ce sont bien là des filets dans lesquels l'âme est prise; et, comme le pourceau se roule avec plaisir dans la fange, elle aussi, dégradée par la mauvaise habitude, demeure insensible aux puanteurs du péché. Voilà pourquoi nous devons être si vigilants et si sobres pour repousser dès le commencement les assauts du démon, de peur que, notre raison venant à s'obscurcir et l'œil de notre âme à s'éteindre, incapables désormais de contempler la lumière du jour, de percevoir les rayons du soleil de justice, nous tombions dans les profondeurs du mal, comme il arriva aux hommes de ces anciens temps.

Ecoutez encore quelle était la bonté de Dieu à l'égard des pécheurs : « Mais, voyant les iniquités des hommes se multiplier sur la terre, le Seigneur Dieu... » Que signifie cette parole : « Mais voyant ? » Est-ce que le Seigneur n'avait pas tout prévu? Loin de nous un tel doute. C'est par condescendance pour nous que l'Ecriture sainte expose ainsi les choses; elle veut nous bien montrer que, malgré cette admirable pa-

Ce qu'il faut entendre par le nom de géants.

tience, les hommes persistèrent dans les mêmes péchés, ou même en commirent de plus graves encore. Et c'est pour cela qu'elle dit : « Voyant les iniquités des hommes se multiplier sur la terre... » Le désordre que nous avons signalé plus haut fut comme la source de beaucoup d'autres désordres, et de là ce pluriel : « Les iniquités des hommes. » Où règne la fornication, la luxure, un tel oubli de toute modestie, doivent régner aussi la gourmandise et l'ivresse, l'injustice et la cupidité, toutes les perversités ensemble. « Mais, voyant que les iniquités des hommes se multipliaient sur la terre et que chacun d'eux méditait chaque jour de nouveaux excès, le Seigneur Dieu... »

5. Voyez comme chaque expression tend à nous montrer la grandeur du mal. L'auteur avait dit d'une manière générale : « Les iniquités des hommes se multipliaient sur la terre ; » puis il ajoute : « Et chacun d'eux. » Remarquez la force de cette parole. Ce n'est pas le jeune homme seul qui commet de telles abominations, c'est le vieillard aussi bien que le jeune homme ; la femme est l'émule de l'homme dans le mal ; l'esclave rivalise avec le maître, le pauvre avec le riche. Quelle force également dans ce mot « méditait. » Ce n'est pas par surprise qu'ils tombent dans le péché ; ils le ruminent en eux-mêmes au fond de leur cœur, ils y pensent à toutes les heures, ils y portent toute leur attention ; leurs chutes ne sont pas rares et fortuites, ils n'en suspendent pas le cours, ils commettent sciemment le mal, c'est le résultat de mûres réflexions. Rien par hasard, rien par négligence, rien par occasion ; c'est avec pleine volonté qu'ils consument tous les jours et la vie tout entière dans les vices les plus affreux. L'ignominie de leur conduite n'est-elle pas bien évidente ? Ne voyez-vous pas comme ils sont délibérément mauvais, comme ils vont au mal avec préméditation, comme tout âge se précipite de lui-même dans l'iniquité ? « Chacun d'eux, » dit l'Ecriture ; la corruption devance les années, l'inexpérience n'en est pas exempte ; à leur entrée dans la vie, dès leur plus tendre enfance, tous descendent avec ardeur dans cette honteuse lice, ils luttent tous à qui commettra les actions les plus abominables. D'après cela, comprenez quelle devait être l'éminente sagesse du juste, pour qu'il ait pu se soustraire à cette vaste conspiration de tous les instincts pervers, et pour n'en éprouver aucun dommage. On eût dit vraiment qu'il était d'une autre nature que ceux au milieu desquels il vivait, tant il déployait de force d'âme, tant il s'appliquait à la pratique de la vertu, en dépit de cette conjuration terrible ; c'est ainsi qu'il échappa seul à la ruine de tous. « Le Seigneur Dieu pensa en lui-même pourquoi il avait fait l'homme sur la terre. » *Genes.*, VI, 6. Encore là une de ces expressions matérielles par lesquelles Dieu descend à notre portée. « Il pensa en lui-même, » pour dire qu'il se repentit ; non certes que Dieu puisse éprouver un tel sentiment, loin de nous cette pensée ; mais l'Ecriture parle la langue humaine pour nous faire bien comprendre que l'énormité de leurs péchés excita l'indignation d'un Dieu si plein de bonté pour les hommes.

Pourquoi Dieu a-t-il ainsi honoré l'homme ?

« Et le Seigneur Dieu pensa en lui-même pourquoi il avait fait l'homme sur la terre. » L'ai-je donc créé pour qu'il tombât dans de tels excès et qu'il fût l'auteur de sa propre perte ? Ne l'avais-je pas dès le principe élevé au plus haut rang et prévenu de ma tendresse, pour qu'il se mît à l'abri d'un tel malheur par la pratique de la vertu ? Mais, puisqu'il a tellement abusé de ma bonté, mieux vaut que j'arrête là sa téméraire audace. « Après cette pensée, le Seigneur Dieu dit : J'exterminerai l'homme que j'ai créé, je l'effacerai de la terre, depuis l'homme lui-même jusqu'aux animaux, sans en excepter les reptiles et les oiseaux, puisque j'ai dû me demander pourquoi je les avais faits. » *Ibid.*, 7. J'ai fait pour lui tout ce que je devais faire ; je l'ai fait passer du néant à l'être, j'ai gravé dans sa nature la science du devoir et de ce qui ne l'est pas ; je l'ai mis en possession du libre arbitre, je me suis montré pour lui d'une patience inépuisable ; et, après un temps aussi long, après que je lui ai signifié mon indignation et que je l'ai menacé de ma vengeance, après avoir encore retardé le terme fatal, pour que le coupable eût le temps de reconnaître ses péchés et de me faire révoquer ma sentence, eh bien, je n'ai rien gagné : je suis donc forcé de réaliser mes menaces,

de procéder à leur entière destruction, d'exterminer leur race comme un mauvais ferment, pour qu'ils n'enseignent pas la route du mal aux générations futures. « Et le Seigneur Dieu dit : J'exterminerai l'homme que j'ai créé, je l'effacerai de la terre, depuis l'homme lui-même jusqu'aux animaux. »

Quelqu'un me dira peut-être : Pourquoi, l'homme seul ayant péché, les animaux privés de raison subissent-ils la même peine ? — La justice le voulait ainsi. Est-ce que les animaux ont été faits pour eux-mêmes ? C'est pour l'homme qu'ils ont été faits. Du moment donc où celui-ci disparaissait de la terre, dans quel but y seraient-ils restés ? Ils sont enveloppés dans le châtiment général, afin que vous compreniez encore mieux la grandeur de l'indignation divine. De même qu'après le péché du premier homme la terre fut maudite; de même, quand l'homme est exterminé, les animaux partagent le sort qui le frappe. Par contre, lorsque l'homme est agréable à Dieu, la création elle-même entre en partage du bonheur humain, selon cette parole de Paul : « La créature sera, elle aussi, affranchie du joug de la corruption, pour prendre part à la glorieuse liberté des enfants de Dieu. » *Rom.*, VIII, 21. C'est ainsi que l'homme devant être châtié et toute sa race détruite à cause de la multitude de ses péchés, il fallait que les quadrupèdes, les reptiles et les oiseaux périssent dans les eaux du déluge prêtes à se déchaîner sur le monde entier. De même encore que dans une maison, le chef de la famille ayant encouru la disgrâce de son maître, tous les membres partagent à bon droit son malheur; de même, dans cette vaste maison du monde, l'homme venant à périr, tous ceux qui l'habitaient et qui reconnaissaient une même autorité devaient nécessairement être enveloppés dans sa ruine.

« Et je me suis demandé, dit le Seigneur, pourquoi je les avais faits. » Quelle condescendance pour notre faiblesse dans une semblable question ! — Mon intention avait-elle été, semble-t-il dire, de les frapper d'un tel châtiment ? Ce sont eux-mêmes qui m'ont poussé par leurs excès à faire éclater ainsi ma justice. — Du reste, ne pensons pas qu'il va détruire absolument le genre humain, qu'il anéantira notre nature jusqu'à la racine. Non; il veut nous enseigner combien le péché est une chose fatale, combien la vertu est un précieux trésor; il nous montre en fait qu'un homme seul, accomplissant la volonté de Dieu, l'emporte sur mille qui la méconnaissent; et l'Ecriture poursuit : « Noé trouva grâce devant le Seigneur Dieu. » *Genes.*, VI, 8. La foule tout entière a beau se précipiter dans l'abîme de la corruption, ce juste n'en conservera pas moins l'étincelle de la vertu; et cela, quoiqu'il ne cesse de s'entretenir avec tous et de les exhorter tous à s'éloigner de leurs désordres; il s'efforce de les sauver, mais en se tenant à l'abri de la contagion. Leur conduite criminelle provoque la colère d'un Dieu clément; et lui, par son attachement à la vertu « trouve grâce devant le Seigneur Dieu..., de ce Dieu qui ne fait pas acception de personne. » *Act.*, X, 34. Alors même que dans une si grande multitude il ne voit qu'un homme fidèle à ses devoirs, il ne le dédaigne pas; il lui prodigue des soins d'autant plus empressés, que cet homme marche avec plus de constance dans le chemin de la vertu, malgré les sollicitations sans nombre et les funestes entraînements qui tendraient à le lui faire abandonner.

6. Instruits par de tels exemples, n'ayons pas d'autre pensée que celle de plaire à Dieu, d'autre but dans nos actions que de nous attirer sa bienveillance; ne subissons pas le joug des amitiés ou des mœurs humaines au point de négliger les intérêts de la vertu; n'abusons pas de la patience divine, ne perdons pas le temps qui nous est donné, dépouillons-nous de toute négligence, soyons pleins de ferveur pour la vertu, de haine pour le péché. Si ce double sentiment ne s'empare pas pleinement de notre âme, jamais nous n'obtiendrons les bienfaits de l'une ni n'éviterons les funestes conséquences de l'autre. Que la vertu réclame de notre part un ardent désir, un zèle enflammé, vous n'en sauriez douter en entendant le Prophète : « Les jugements du Seigneur sont vrais et se justifient en eux-mêmes, ils sont incomparablement plus désirables que l'or et les pierres précieuses. » *Psalm.* XVIII, 10. Ce n'est pas que ces derniers objets soient tellement désirables, mais bien parce que nous n'en

connaissons pas de plus précieux sur la terre. Aussi la pensée est-elle complétée par ces mots: « Et plus doux que le miel le plus épuré. » C'est encore là une comparaison qui s'explique par la raison que la nature ne nous offre rien de plus doux que le miel. Les hommes qui poursuivent la fortune et qui sont emportés par le désir d'accumuler des richesses, ne mettent pas de frein à leur impétuosité, dirigent vers ce but toute l'application et tous les efforts dont ils sont capables, et jamais ils ne sont satisfaits; car l'avarice est une soif inextinguible comme celle qui résulte de l'ivresse: de même que les hommes livrés à ce dernier penchant sont de plus en plus tourmentés par la soif à mesure qu'ils boivent davantage; de même ceux qui courent après l'argent sont incapables de mettre un terme à cette frénésie, et plus ils voient augmenter leurs richesses, plus augmente aussi l'ardeur qui les consume, jusqu'à ce que cette impitoyable cupidité les ait entraînés au fond de l'abîme du mal.

S'ils cultivent avec tant de soin une passion qui doit être en eux la funeste racine de tous les maux, à combien plus forte raison ne devons-nous pas méditer sans cesse en nous-mêmes les jugements du Seigneur, qui l'emportent à tel point sur l'or et les pierres précieuses, estimer la vertu le plus riche de tous les trésors, retrancher de notre âme les passions qui l'entraînent à sa perte, ne jamais oublier qu'un plaisir d'un moment enfante une douleur éternelle, des tourments qui n'auront jamais de fin, avoir toujours présentes à l'esprit la noblesse et l'immortelle durée de notre destinée? Il est vrai que beaucoup ne disent pas d'une manière formelle que tout finit pour nous avec la vie terrestre, déclarent même qu'ils croient à la résurrection et aux récompenses futures; mais je ne fais pas attention à leurs paroles, je m'en tiens à leurs actions de chaque jour. — Si vous croyez réellement à la résurrection, si vous espérez une récompense dans l'avenir, pourquoi soupirez-vous avec tant d'ardeur après la gloire du siècle? Pourquoi vous tourmenter ainsi, je vous le demande, et vous soumettre à de continuels travaux, pour entasser l'or comme le sable, pour acheter des terres, des maisons, des bains, souvent avec le fruit de vos rapines ou par les manœuvres de votre cupidité, réalisant cette parole du Prophète: « Malheur à ceux qui ne cessent d'ajouter maison à maison, de reculer les bornes de leurs champs, d'enlever quelque chose à leur voisin. » *Isa.*, v, 8.

N'est-ce pas là ce qu'on voit tous les jours? L'un dit: Voilà une maison qui fait ombre à la mienne: il imagine mille autres prétextes pour s'en emparer. Un autre a jeté son dévolu sur le champ du pauvre et réussit à le joindre au sien. Ce qu'il y a de plus grave encore, de plus étonnant, de moins digne de pardon, c'est qu'un tel homme, fixé dans un endroit, ne pouvant quelquefois se transporter ailleurs, alors même qu'il le voudrait, soit à cause de ses nombreuses occupations, soit à cause de ses infirmités, veuille néanmoins qu'il existe dans presque toutes les villes des monuments publics de son avarice, et fasse tout ce qui dépend de lui pour ériger d'impérissables colonnes qui proclameront sa perversité. Il entasse sur sa tête les péchés auxquels donne lieu cet entassement progressif, et, quand il est comme écrasé par ce lourd fardeau, il ne le sent pas. De plus il abandonne aux autres le seul usage qu'on puisse faire de ces biens, non-seulement après qu'il a quitté la terre, mais encore avant son départ d'ici-bas. En supposant même qu'il n'en soit pas violemment dépouillé, ce sont les siens qui se partagent ces choses, et chacun en emporte un lambeau; il est le seul à ne pas jouir de la plus minime partie. Jouir! Comment cela serait-il possible? Il n'a pas plusieurs estomacs pour consumer le produit de tant de richesses.

Saint Jean Chrysostome se déchaîne contre l'avarice et la vaine gloire.

7. Au fond, la cause de tant de mal, c'est la vaine gloire, qui veut imposer son nom aux terres, aux bains, aux palais. A quoi bon tout cela, ô homme, puisque avant peu, sous le coup d'une fièvre subite, l'âme venant à se séparer du corps, vous resterez dans l'isolement et dans le dénûment les plus absolus? Aucune vertu dont vous puissiez vous revêtir: pas d'autre vêtement pour vous que vos injustices, vos rapines et votre cupidité, les gémissements, les cris plaintifs et les larmes des orphelins, les embûches et les artifices des ennemis. Comment pourrez-vous,



avec cette lourde et vaste charge de vos iniquités, entrer par la porte étroite? Elle ne saurait laisser passer une aussi volumineuse masse. Vous serez jeté hors de vos possessions et vous pleurerez, mais en vain, sous le poids de tant de péchés, n'ayant plus devant les yeux que le tableau des éternels supplices, ce feu terrible qui ne s'éteindra jamais, ce ver rongeur qui ne meurt pas. En conséquence, si nous avons quelque souci de notre salut, pendant que nous en avons le temps encore, renonçons à l'iniquité, jetons-nous dans les bras de la vertu, méprisons la vaine gloire. C'est à bon droit qu'on l'appelle vaine; car elle n'a rien de réel, rien de solide, rien de durable; c'est un fantôme qui trompe nos regards et qui s'évanouit quand à peine il vient de paraître. Ne voyons-nous pas souvent un homme aujourd'hui précédé par les licteurs, entouré d'une garde brillante, qui demain est jeté dans les fers et confondu avec les malfaiteurs de la plus vile espèce? Quoi de plus décevant qu'une gloire aussi vide, aussi fragile? S'il échappe durant la vie à de semblables revers, la mort surviendra du moins et brisera sa fortune: celui qui traversait l'agora dans un si grand appareil, qui plongeait à son gré les autres dans l'ombre des cachots, qui siégeait avec orgueil sur un trône et traitait comme néant le reste des mortels, sera lui-même tout à coup enseveli dans l'ombre de la mort; gisant inanimé, dévoré par la pourriture, il sera de toute part accablé de malédictions, autant par ceux auxquels il ne fit aucun mal que par les victimes de sa puissance, les uns épousant la cause des autres. Que peut-on concevoir de plus lamentable? Les richesses entassées, les ennemis s'en emparent le plus souvent et se les disputent; mais les péchés qui furent commis en les entassant, c'est lui qui les emporte et qui doit en rendre le compte le plus rigoureux.

Je vous en conjure donc, dédaignant la fausse gloire, ne désirons que la vraie, celle qui durera dans tous les siècles; ne nous laissons pas entraîner par l'amour des richesses et dévorer par les flammes de la cupidité; éteignons en nous les flammes non moins dévorantes de l'envie, de la haine et de la colère; demandons à l'Esprit saint de verser dans nos cœurs sa douce rosée pour y réprimer ces funestes flammes; méprisons les choses du temps, dirigeons nos pensées vers celles de la vie future, et dans ce but veillons avec le plus grand soin à la marche de la vie présente. Nous n'avons pas reçu ce don de la vie pour manger et pour boire. Non, le boire et le manger ne sont pas le but de la vie; c'est le contraire qui est la vérité. N'allons donc pas intervertir l'ordre et nous faire les esclaves des appétits charnels; reconnaissant plutôt les désastreuses conséquences de la volupté, mettons un frein aux exigences de la chair, soyons fermes et ne souffrons pas qu'elle s'élève contre l'âme. Si Paul, cet homme si grand et si parfait, qui parcourait l'univers comme sur des ailes de feu, qui se montrait supérieur aux nécessités corporelles, qui fut jugé digne d'entendre des paroles que nul autre n'a jamais entendues jusqu'à ce jour, disait dans une de ses épîtres: « Je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé; » I *Corinth.*, IX, 27; si cet apôtre, comblé de tant de grâces, ayant accompli tant d'œuvres sublimes, avait encore besoin de châtier son corps, de le ployer au joug, de le soumettre à l'empire de l'âme, de l'assouplir enfin au service de la vertu, à quoi ne serons-nous pas obligés, nous à qui toutes les vertus manquent et sur qui pèsent tant de péchés, nous d'ailleurs si faibles et si lâches? Dans la guerre que nous avons à soutenir, les trêves sont-elles admises et les jours de combat déterminés? Nous devons être toujours sur nos gardes, toujours l'œil ouvert, toujours prêts à la lutte; car nous ne connaissons pas d'avance le moment où l'ennemi viendra nous attaquer.

Ayons donc constamment présente à l'esprit la pensée de notre salut, ne nous relâchons jamais d'une aussi légitime sollicitude; nous serons alors invincibles à tous les assauts, nous déjouerons toutes les ruses, et la miséricorde de Dieu se répandra sur nous, par la grâce et les mérites de son Fils unique, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



HOMÉLIE XXIII.

« Mais Noé trouva grâce devant le Seigneur Dieu. Or voici les enfants qu'engendra Noé. Noé homme juste et parfait parmi les hommes de son temps, plut au Seigneur. »

1. Vous avez vu par ce que je vous ai dit combien est grand l'amour de Dieu pour les hommes, et combien est grande aussi sa patience; vous avez vu l'extrême méchanceté des hommes; vous avez appris combien la vertu du juste avait grandi au milieu de toutes ces multitudes, comment il était resté à l'abri de tout mal, malgré les conspirations des méchants, malgré son isolement au milieu de tous, et quoiqu'il marchât seul sur un chemin contraire au leur. Semblable à un excellent pilote, tenant avec une extrême vigilance le gouvernail de sa pensée, il ne laissa pas submerger son esquif par la violence des flots. Mais, plus fort que la tempête, tranquille comme dans un port, quoiqu'il fût ballotté au milieu des vagues, il dirigeait le gouvernail de sa vertu, et par là se dérobait au déluge qui devait détruire toutes les créatures de la terre. Telle est la nature élevée de la vertu : elle est immortelle, invincible; loin d'obéir en rien aux vicissitudes de ce monde, elle plane dans les cieux, au-dessus des filets des méchants, et ainsi, elle regarde d'en haut, comme d'un point d'observation sublime, toutes les choses d'ici-bas, n'éprouvant rien de ce qui fait le tourment des autres. De même que l'homme, debout sur un rocher élevé, se rit des flots qui viennent impétueusement se briser contre ce rocher et qui se réduisent entièrement en vapeur; de même aussi, celui qui donne tous ses soins à la vertu, est établi sur un lieu sûr, où les bouleversements du monde ne peuvent lui nuire; il demeure tranquille dans la joie de ses pensées intimes, comprenant bien que les choses de la terre ne diffèrent en rien des eaux courantes et passent avec la même rapidité. En effet, ainsi qu'on peut voir les flots de la mer s'élevant par intervalle à des hauteurs inexprimables et retombant bientôt après, on voit aussi ceux qui méprisent la vertu et s'adonnent au mal, portant par moments le front haut et se repaissant des jouissances les plus élevées, puis retombant tout à coup l'instant d'après et réduits à la dernière misère.

Le bienheureux prophète David en parlait, quand il disait : « N'ayez pas de crainte lorsqu'un homme devient riche et que la gloire de sa maison se multiplie, parce qu'à sa mort tout ne le suivra pas. » *Psalm.* XLVIII, 17. C'est avec raison qu'il dit : « N'ayez pas de crainte, » c'est-à-dire, que l'abondance où est le riche et l'éclat de sa gloire ne vous troublent point. Avant peu vous le verrez étendu par terre, incapable de toute action, cadavre servant de pâture aux vers, dépouillé de toutes ces richesses, dont il n'a pu rien emporter avec lui et qu'il a dû entièrement abandonner. Ne soyez donc pas inquiet en voyant ce qui se passe : n'appelez pas bienheureux celui qui bientôt sera dépouillé de tous ces biens. Le bonheur et les richesses d'ici-bas ne sont pas de nature à nous suivre quand nous devons quitter ce monde. Les riches, laissant tous leurs biens, s'en vont, recouverts seulement de leur méchanceté, et traînant le poids des péchés qu'elle leur a fait commettre. Il n'en est pas de même de la vertu; elle rend ceux qui la pratiquent plus puissants que ceux qui leur dressent des embûches, elle les rend tout à fait invincibles, leur procure de continuelles jouissances; par elle ils sont insensibles à l'inégalité des fortunes terrestres; quand il faut partir d'ici-bas, elle les accompagne, et quand nous avons plus que jamais besoin de son secours, dans ce jour si terrible, elle vient puissamment à notre aide, adoucissant pour nous les regards du Juge; et de même que dans cette vie elle a tenu ceux qui la pratiquaient élevés au-dessus du malheur, de même elle les délivre dans l'autre vie de tout supplice. Ce n'est pas tout : grâce à elle, nous pouvons jouir de biens inappréciables. Et pour que vous sachiez bien qu'il en est ainsi, que je ne le dis point inutilement et par flatterie, je vais essayer de le démontrer à votre charité par les paroles mêmes qui me servent de texte.

Voyez cet homme admirable, — je parle de Noé, — lorsque tout le genre humain s'attire la colère de Dieu, au lieu de sa clémence, Noé seul,

grâce à sa vertu, peut échapper au danger de l'indignation divine et mériter de Dieu une grande bienveillance. Parlons, si vous le voulez, de ce qui arrive dans ce monde; car il y en a peut-être qui ont peu de foi dans les choses invisibles et placées dans l'avenir. Voyons donc ce qui arrive en cette vie à ceux qui s'adonnent à l'iniquité et à celui qui pratique la vertu. Quand le Dieu de bonté eut décidé qu'il fallait punir le genre humain par une destruction universelle, à cause des progrès du mal, il dit: « J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé; » *Genes.*, VI, 7; et, montrant ainsi la profondeur de son indignation, il prononça cet arrêt, non-seulement contre le genre humain, mais encore contre tous les quadrupèdes, tous les oiseaux et tous les reptiles; et quand les hommes, pour qui ces êtres avaient été faits, allaient périr et être submergés, il était juste que les animaux partageassent leur châtiment. Comme la sentence qui devait séparer les uns des autres n'était pas encore prononcée, pour que vous sachiez que Dieu ne regarde point les personnes, qu'il ne dédaigne aucun de ceux qui le reçoivent dans leur cœur; pour que vous sachiez encore à quel point il nous montre sa bienveillance ineffable si peu que nous la méritions; pour que nous ne pensions pas que le genre humain dût périr tout entier; pour que nous sachions enfin que Dieu lui-même dans sa bonté en a laissé subsister comme une étincelle, une racine, capable de reproduire ce grand arbre et d'étendre au loin ses rameaux, l'Ecriture dit: « Noé trouva grâce devant Dieu. »

2. Voyez quelle est la justesse des paroles du Livre saint, et comment il ne renferme pas un seul mot inutile. Après nous avoir appris la profonde méchanceté des hommes, et la grandeur des châtiments que les méchants doivent endurer, il nous indique celui qui, au milieu d'une telle multitude, a pu conserver une vertu sincère. Par elle-même la vertu est admirable, mais elle paraît bien plus admirable encore, lorsqu'on la pratique au milieu de ceux qui la condamnent. Aussi l'Ecriture sainte dit-elle avec un sentiment d'admiration, en parlant de ce juste qui vivait au milieu de cette race vouée à l'indignation divine: « Noé trouva grâce devant le Seigneur Dieu. » « Il trouva grâce, » mais « devant Dieu; » l'Ecriture ne dit pas seulement qu'il trouva grâce, elle ajoute: « devant le Seigneur Dieu; » et par là elle nous apprend que Noé n'avait eu lui-même qu'un but, celui de s'attirer les regards favorables de cet œil qui ne connaît ni sommeil ni assoupissement; qu'il n'avait aucun souci de la gloire, de l'ignominie ou de la raillerie humaine. Il est à croire, en effet, que Noé, pratiquant la vertu à l'encontre de la coutume générale, s'attira les moqueries et les risées de tous les méchants, habitués à railler ceux qui restaient vertueux, au lieu de faire le mal: c'est là ce qui arrive encore bien souvent. Nous voyons beaucoup d'êtres paresseux, sans force contre le rire et la plaisanterie, qui, séduits et entraînés par la malice des autres, préfèrent la gloire de ce monde à la gloire véritable et immortelle. C'est le propre de l'âme forte et constante de savoir résister à ceux qui veulent l'entraîner, et de ne rien faire pour plaire aux hommes, mais de regarder toujours du côté de cet œil sans cesse ouvert, de n'attendre de gloire que de lui et de mépriser celle que donnent les hommes, de ne faire aucun cas des louanges ou du mépris d'ici-bas, de les laisser passer comme une ombre et comme un rêve. Souvent déjà bien des hommes, ne sachant pas supporter les injures de dix ou de vingt autres, ou même d'un plus petit nombre, ont été renversés et précipités; « car il y a une honte qui conduit au péché. » *Eccli.*, IV, 25.

Et ce n'est pas peu de chose que de mépriser ceux qui vous raillent, qui vous critiquent, qui vous accablent de traits continuels; mais là ne se borne pas encore le mérite de notre juste. Ce n'est pas seulement dix ou vingt hommes, c'est tout le genre humain, ce sont des milliers de railleurs qu'il a méprisés. Car on est autorisé à penser qu'il était l'objet des risées, des plaisanteries, des critiques, des moqueries universelles; peut-être même l'aurait-on mis en pièces si l'on avait pu. La vertu, en effet, a toujours excité les fureurs des méchants; mais, loin de lui être nuisibles, ces fureurs ne font que la rendre plus forte: la vertu est si puissante qu'en souffrant

elle l'emporte sur ceux qui la font souffrir, et qu'elle devient plus grande de jour en jour à mesure qu'elle supporte leurs attaques. Et les exemples ne manquent pas. Pour vous fournir des occasions, — l'Ecriture dit : « Donnez une occasion au sage, et il deviendra plus sage encore. » *Prov.*, IX, 9. — Il sera utile de vous citer des faits tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Réfléchissez un peu, je vous prie : Caïn n'a-t-il point tué Abel? ne l'a-t-il point étendu sur le sol? Mais ne vous occupez pas de la victoire qu'il remporta ainsi, en tuant, sans recevoir de blessures, celui auquel il portait envie; songez à ce qui arriva ensuite : jusqu'à ce jour Abel, la victime, a été célébré et exalté, et une si longue suite de temps n'a pu effacer sa mémoire. Quant à son meurtrier et à son vainqueur, dès ce moment il mena une vie plus terrible que la mort même; depuis ce temps jusqu'à nous, il a été un objet d'infamie, et tout le monde chantant chaque jour les louanges de la victime, n'a que de l'exécration pour le vainqueur. Voilà ce qui arrive dans ce monde; mais quelle langue, quel esprit pourrait raconter ce qui doit arriver dans la vie future? Je sais que votre intelligence vous fera trouver bien des exemples pareils renfermés dans les Livres saints : ces Livres ont été écrits dans ce but, pour notre utilité, afin que nous puissions, à l'aide de ces enseignements, fuir le mal et pratiquer la vertu.

Voulez-vous voir dans le Nouveau Testament une autre preuve de la vérité de mes paroles? Ecoutez ce que raconte saint Luc : les Apôtres ayant subi la flagellation, s'éloignèrent de l'assemblée, remplis de joie de ce qu'on les avait jugés dignes de supporter cette ignominie pour le nom du Christ. Bien que la flagellation ne fût pas une occasion de joie, mais de chagrin et de tristesse, ils ne s'en réjouissaient pas moins à cause de Dieu et du motif pour lequel ils étaient flagellés. Ceux qui les flagellaient, au contraire, profondément consternés et remplis d'hésitation, ne savaient ce qu'ils faisaient. Ecoutez-les, lorsque la flagellation est finie, disant dans leur indécision : « Que ferons-nous à ces hommes? » *Act.*, IV, 16. — Que dites-vous? Vous les avez flagellés, vous les avez accablés de maux, et vous doutez encore! Tant la vertu est une chose forte et invincible, qui, au milieu des souffrances, remporte la victoire sur ceux qui la font souffrir!

3. Mais, pour ne pas trop prolonger ce discours, il faut revenir à ce juste : admirez avec étonnement l'excellence de sa vertu, et comment, — je le dis encore et je ne cesserai de le dire, — il a pu mépriser et dominer le rire, les moqueries, les plaisanteries, les traits malicieux de la foule. Comment a-t-il eu cette force? Je vais vous le dire : C'est parce qu'il n'a cessé de regarder dans son esprit cet œil qui ne connaît pas le sommeil, qui ne se ferme jamais, considérant toutes les autres choses comme si elles n'étaient pas. Et certes, il en est toujours ainsi : quand on est frappé par cet amour, quand on tend vers Dieu de tout son désir, on ne voit rien de ce qui est visible; on se représente continuellement celui que l'on désire, nuit et jour, dans le repos et dans les veilles. Ne soyez donc point étonnés si ce juste, ne regardant pas autre chose, n'a eu aucun souci de ceux qui essayaient de le renverser. Grâce à ce zèle et avec l'aide de Dieu, il était plus élevé que tous; car, dit l'Ecriture, « Noé trouva grâce devant le Seigneur Dieu. » Quoiqu'il ne parût ni agréable, ni aimable à tous les hommes de cette époque, en refusant de marcher sur leur chemin, il trouva grâce devant celui qui sonde les cœurs et qui approuva son esprit. Et que perdait-il, je vous le demande, à être baffoué et raillé par ses contemporains, quand il avait pour lui les louanges et les récompenses de Celui qui a formé nos cœurs et qui comprend tous nos actes? De quoi sert à l'homme d'être admiré et loué par l'univers, si, au jour terrible du jugement, il doit être condamné par le Créateur de toute chose, par le Juge qui ne peut être trompé?

Maintenant donc que nous sommes instruits sur ce point, ne nous occupons pas des louanges des hommes et ne recherchons d'aucune manière la célébrité qu'ils accordent; mais, à cause de Celui qui sonde les reins et les cœurs, accomplissons les œuvres de la vertu et fuyons le péché. C'est pour cela que le Christ, nous enseignant à ne point courir après les louanges des

hommes, a prononcé cette sentence après bien d'autres : « Malheur à vous quand tous les hommes feront votre éloge ! » *Luc.*, VI, 26. Considérez comment il nous montre par ce mot *malheur*, la gravité immense du châtiment qui attend ces hommes. Le mot malheur est, en effet, l'annonce d'une chose lamentable : aussi le Christ les appelle-t-il infortunés, quand il dit : « Malheur à vous quand tous les hommes feront votre éloge ! » Et voyez la justesse de cette parole; il ne dit pas simplement : « Les hommes, » mais : « Tous les hommes. » Il est impossible que l'honnête homme, marchant sur le chemin étroit et ardu de la vertu, et se conformant aux préceptes du Christ, soit loué et admiré de tous. L'opposition faite à la vertu est le comble de la méchanceté. Sachant donc que l'homme qui met son zèle à pratiquer la vertu et ne recherche d'autres louanges que les siennes, ne peut s'entendre louer avec plaisir par tous les hommes, le Seigneur appelle malheureux ceux qui négligent la vertu pour la gloire humaine. Être loué par tous est la plus grande preuve que l'on fait peu de cas de la vertu. Comment, en effet, l'homme de bien pourra-t-il être approuvé de tous, s'il veut arracher ceux qui souffrent l'injustice des mains de ceux qui l'exercent, et ceux qui sont tourmentés des mains de ceux qui font le mal? S'il veut encore corriger les pécheurs et louer ceux qui font le bien, n'y a-t-il pas lieu de croire que ceux-ci le loueront, tandis qu'il sera blâmé par ceux-là? Voilà pourquoi le Christ a dit : « Malheur à vous quand tous les hommes font votre éloge ! » Comment donc ne pas louer et admirer ce juste qui, ayant appris d'avance par la loi naturelle ce que le Christ devait nous enseigner, a mené une vie si belle, et s'est appliqué à trouver grâce devant Dieu par son mépris de la gloire humaine? « Noé trouva grâce devant le Seigneur Dieu. »

5 Le chrétien ne peut s'attirer la faveur et les éloges de tous les hommes.

L'admirable historien, inspiré du Saint-Esprit, nous apprend encore que, si Noé trouva grâce devant le Seigneur Dieu, ce fut par lui-même et à cause de ses vertus. Il faut donc écouter la suite du texte et voir ce que Dieu pensait de Noé. « Voici, dit l'Ecriture, les enfants qu'engendra Noé : Noé fut un homme juste et parfait parmi les hommes de son temps; Noé plut au Seigneur. » C'est là un genre de génération rare et nouveau. En disant : « Voici les enfants qu'engendra Noé, » la sainte Ecriture stimule notre attention comme si elle allait nous raconter sa généalogie, nous dire quel fut son père, à quelle race il appartenait, comment il naquit, et tous les autres détails ordinaires des généalogies; cependant il n'en est rien, et, passant sur les coutumes de tous les autres, l'Ecriture dit : « Noé fut un homme juste et parfait parmi les hommes de son temps; Noé plut au Seigneur. » Voyez-vous quelle admirable généalogie? « Noé, est-il dit, fut un homme. » Il n'y a pas jusqu'à ce nom commun et générique qui ne serve ici à l'éloge du juste. Comme tous les autres, au milieu des voluptés charnelles où ils étaint plongés, avaient cessé d'être hommes, l'Ecriture constate que Noé, au milieu de cette multitude, avait gardé la ressemblance humaine. Car celui-là est vraiment homme qui pratique la vertu. Nous voyons par là que ce n'est pas être homme que d'en avoir les traits, les yeux, le nez, la bouche, les joues; ce sont là les membres du corps. Nous appelons homme celui qui conserve la ressemblance humaine. Mais en quoi consiste cette ressemblance humaine? A être raisonnable.— Quoi donc? ces autres hommes n'étaient-ils pas raisonnables? me direz-vous. — Mais cela ne suffit point : il faut encore s'adonner à la vertu, fuir les vices, commander aux affections défendues, et obéir aux ordres du Seigneur : voilà ce que c'est que d'être homme.

4. Pour apprendre que c'est l'usage des saintes Ecritures de ne pas daigner appeler du nom d'hommes ceux qui s'adonnent aux vices et négligent la vertu, écoutez cette parole divine que je vous redisais hier : « Mon esprit ne demeurera pas dans ces hommes, parce qu'ils ne sont que chair. » *Genes.*, VI, 3. Cela veut dire : Je les ai créés chair et âme; mais, comme s'ils n'avaient que la chair dont ils sont revêtus, ils négligent les vertus de l'âme et s'absorbent entièrement dans la chair. Voyez comment Dieu, à cause de leur méchanceté, les traite de chair au lieu de les appeler hommes. L'Ecriture sainte, comme vous allez l'entendre, les appelle encore terre,

parce que les pensées terrestres sont leur unique préoccupation : « La terre, dit-elle, était corrompue devant Dieu. » *Ibid.*, 11. Elle ne parle point de la terre elle-même, mais bien de ceux qui l'habitaient. En un autre endroit, elle ne les appelle ni chair ni terre; elle les considère comme n'existant même pas dans cette vie, à cause de leur manque de vertu. Ecoutez cette plainte du Prophète, s'écriant au milieu de Jérusalem, la métropole remplie de tant de milliers d'hommes, habitée par une innombrable multitude : « Je suis venu...; pas un homme ! J'ai appelé...; personne qui m'entendît ! » *Isa.*, L, 2. Il parle ainsi, non parce que la foule était absente, mais parce qu'étant là, ces hommes ne valaient pas mieux que s'ils n'y avaient pas été. Il est encore dit ailleurs : « Parcourez le monde, voyez s'il y a un homme qui juge avec justice, et je lui serai favorable. » *Jer.*, v, 1.

Vous le voyez, l'Ecriture appelle homme celui-là seulement qui pratique la vertu; quant aux autres, elle ne les regarde même pas comme vivants; quelquefois seulement elle les nomme terre, quelquefois chair. Après avoir donc promis d'exposer la généalogie du juste, elle commence par dire : « Noé fut un homme. » Il était, en effet, le seul homme; les autres n'étaient point des hommes. Ils en avaient les traits; mais ils avaient été changés en bêtes, en perdant la noblesse de leur nature par la perversion de leur volonté. Comme tous les hommes, lorsqu'ils se laissent entraîner au mal, deviennent esclaves de leurs affections déraisonnables et se dépouillent en quelque sorte de leur raison, l'Ecriture leur donne le nom de brutes; écoutez-la disant dans un endroit : « Des chevaux poussés par des transports furieux. » *Jer.*, v, 8. Voyez comment elle leur donne, à cause de leur lubricité, cette dénomination de brutes. Il est écrit ailleurs : « Ils ont sous leurs lèvres le venin de l'aspic. » *Psalm.* XIII, 3, et CXXXIX, 4. Cela signifie qu'ils ressemblent à l'aspic par la ruse et la fourberie. Ils sont aussi traités de « chiens muets. » *Isa.*, LVI, 1. « Ils sont comme des aspics qui sont sourds et se bouchent les oreilles, » est-il dit encore. *Psalm.* LVII, 5. Et ces paroles indiquent ceux qui ferment leurs oreilles aux enseignements de la vertu. On pourrait aussi trouver bien d'autres noms pareils donnés par l'Ecriture à ceux qui s'abaissent par lâcheté jusqu'aux passions des bêtes. Et non-seulement l'ancienne loi, mais encore la nouvelle, en fournit des exemples. Ecoutez Jean-Baptiste disant aux Juifs : « Race de vipères, qui vous a donc enseigné à fuir la colère qui doit venir ? » *Matth.*, III, 7. Voyez-vous comment il se sert là d'un nom de bête pour indiquer la fourberie de leur esprit ?

Qu'y a-t-il donc de plus misérable que les pécheurs, dépouillés même du nom d'hommes et dignes pour cela de châtiments plus graves ? car, après avoir reçu de la nature tant d'occasions et d'avertissements pour bien faire, ils désertent, abandonnent la vertu et passent d'eux-mêmes dans le camp du vice. Puisque tous ceux qui vivaient à cette époque se montraient donc indignes du nom d'hommes, notre juste, au milieu de cette disette de vertus, brilla tellement par l'excellence de la sienne que l'Ecriture, commençant à exposer sa généalogie, dit : « Or Noé fut un homme. » Il y a un autre juste pour qui ce nom est un suprême éloge, une louange incomparable, la marque exacte de sa vertu. Quel est-il donc ? C'est le bienheureux Job, ce champion de la piété, ce triomphateur de la terre, qui soutint seul tant de malheurs irréparables, et reçut, sans en être blessé, les traits innombrables de la malice du démon ; il put supporter tous ces chocs impétueux, et non-seulement il ne fut pas submergé par tous ces flots, mais encore il en triompha ; il éprouva sur son corps toutes les douleurs humaines, et c'est là ce qui augmenta de beaucoup sa gloire. Loin de pouvoir l'effrayer, l'irruption de ces tortures innombrables ne fit que lui arracher de plus grandes actions de grâces ; montrant en toute chose un esprit plein de gratitude, il porta ainsi au démon une blessure mortelle, pour lui apprendre qu'il faisait de vains efforts et regimbait contre l'éperon. Avant même toutes ces luttes, tous ces combats, le Dieu de miséricorde avait loué et exalté ce juste, disant au démon : « As-tu remarqué Job, mon serviteur ? Il n'y a pas sur terre un homme semblable à lui ; il est irré-

prochable, juste, ami de la vérité; il sert Dieu et s'abstient de toute action mauvaise. » *Job.*, I, 8. Voyez-vous comment Dieu, pour le louer, se sert d'abord de cette appellation tirée de notre nature commune? « As-tu remarqué Job, mon serviteur? dit-il; il n'y a pas un homme semblable à lui. » Oui, nous nous ressemblons tous, à la vérité, non par la vertu, mais par la forme. Or ce n'est point la forme qui fait l'homme, c'est la vie vertueuse, pure de tout mal.

5. Vous avez vu quels sont ceux que l'Ecriture sainte a coutume d'appeler des hommes. Aussi, Dieu, voyant d'avance celui qu'il allait créer, disait : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, » *Gen.*, I, 28, c'est-à-dire, pour qu'il commande à la matière et à ses passions, pour qu'il commande et non pas pour qu'il soit commandé. Mais si l'homme, trahissant sa dignité de maître, devient esclave, alors il n'est plus homme, il prend le nom de brute. L'Ecriture, voulant annoncer maintenant la vertu de notre juste, dit : « Voici les enfants qu'engendra Noé : Noé fut un homme juste. » *Gen.*, VI, 9. C'est un nouveau trait qui rehausse magnifiquement sa gloire : « Juste. » Cette dénomination embrasse toutes les vertus. Nous avons, en effet, l'habitude d'appeler ainsi ceux qui pratiquent la vertu sous toutes les formes. Pour que vous sachiez ensuite comment Noé arriva au sommet de la perfection, ce qui était alors aussi un devoir pour la nature humaine, l'Ecriture dit : « Juste et parfait parmi les hommes de son temps. » Il fit, dit-elle, tout ce que doit faire celui qui s'attache à la vertu, c'est-à-dire qu'il fut « parfait; » il ne négligea rien, ne fit rien à demi. Il n'alliait pas la sagesse sur certains points avec une conduite irrégulière sur d'autres points : toute sa vertu était parfaite; car il était de son devoir de se montrer ainsi. Ce n'est pas tout, pour augmenter, en le comparant aux autres, la gloire du juste, l'Ecriture ajoute : « Il fut parfait parmi les hommes de son temps. » Au milieu de cette génération pervertie qui était descendue si bas dans le mal, et qui ne voulut point garder en elle le moindre vestige de bien; au milieu donc de cette génération, en de pareils temps, non-seulement ce juste resta vertueux, mais il arriva à l'apogée de la vertu, absolument parfait en toute chose. Comme je vous l'ai déjà dit, la grandeur de la vertu augmente lorsqu'on vit vertueusement parmi les ennemis du bien, et qu'on suit exactement la même ligne de conduite au milieu de ceux qui réprouvent cette manière d'agir. C'est là ce qui a valu à ce juste des éloges aussi complets. Et encore n'est-ce point la fin des louanges que lui accorde l'Ecriture; elle montre une fois de plus l'excellence de sa vertu, et comment il a été favorablement jugé par Dieu, lorsqu'après avoir dit : « Il fut parfait parmi les hommes de son temps, » elle ajoute : « Noé plut au Seigneur. » Sa vertu était si grande qu'il mérita d'être loué même par Dieu. L'Ecriture dit : « Noé plut au Seigneur. » C'est comme si elle disait : Noé fut approuvé par Dieu; par ses bonnes actions, il plut à cet œil qui ne peut sommeiller, et par sa bonne vie il se le rendit favorable au point qu'il ne fut pas seulement délivré de cette indignation qui allait fondre sur tous les êtres, mais qu'il devint encore le protecteur des autres. « Noé, dit-elle, plut au Seigneur. » Qui donc fut plus heureux que cet homme qui arriva à une vertu assez parfaite pour que le Dieu de l'univers se fît son apologiste? Cet homme a accompli des choses que tout être raisonnable doit mettre au-dessus de toutes les richesses, de toute abondance, de toute gloire, de toute puissance, de toute félicité humaine; ce qu'il a fait doit exciter, bien plus que la royauté, les désirs de celui qui aime Dieu sincèrement. La vraie royauté, c'est de nous attirer par l'excellence de notre vie les regards propices et la clémence de Dieu. Car ce que nous devons redouter dans l'enfer, ce n'est point son feu inextinguible, ses peines épouvantables et ses tourments continuels, mais bien d'avoir offensé un Dieu si bon et d'être privés de sa grâce; ainsi, c'est son amour et le désir de jouir de sa grâce qui doit nous pousser sur le chemin du royaume des cieux. De même qu'il vaut mieux s'attirer la bienveillance de notre Dieu que de conquérir un royaume; de même il y a une chose plus terrible que l'enfer, c'est d'être privé de cette bienveillance divine.

Vous voyez comment cette appellation de *juste*



a été pour nous le sujet de réflexions utiles et quel trésor de maximes nous a ouvert la généalogie de cet homme admirable. Suivons, nous aussi, les principes de l'Ecriture, et quand nous voudrons exposer la généalogie de quelqu'un, ne nous embarrassons ni de ses pères, ni de ses aïeux, ni des aïeux de ses aïeux, mais découvrons seulement sa vertu, qui est sa véritable noblesse. C'est là la meilleure sorte de généalogie. De quoi vous sert, en effet, de descendre d'une race illustre et honnête, si vous n'êtes point vertueux? Au contraire, si vous brillez vous-même par vos vertus, que perdrez-vous à ce que votre famille soit vulgaire et obscure? Notre juste fut ainsi, et cela lui valut les grâces de Dieu; non point que ses parents fussent comme lui, l'Ecriture ne parle pas de leur vertu. Malgré tant d'empêchements, tant d'obstacles qu'il eut à surmonter, Noé sut arriver au faîte de la vertu. Et vous apprendrez par là qu'il n'est pas d'obstacle capable d'arrêter celui qui se tient sur ses gardes, qui vit dans la sobriété et s'occupe du soin de son salut. Quand nous commençons à être négligents, les moindres choses nous blessent; de même, si nous voulons vivre avec une infatigable vigilance, quoique des multitudes veuillent nous entraîner au mal, notre zèle n'en pourra être aucunement affecté. C'est ainsi qu'il a été impossible de diminuer l'ardeur de notre juste pour la vertu, bien que tant de gens l'eussent à cœur. Il ne faut donc pas, sur ce sujet, accuser les autres, et rejeter la faute sur son prochain, mais plutôt ne s'en prendre qu'à sa propre lâcheté. Et que dis-je sur son prochain? Le diable lui-même, croyez-le, n'est pas assez puissant pour arrêter quelqu'un sur la voie de la vertu. Il trompe et il surprend les lâches; mais il ne les contraint pas et ne leur fait pas violence, l'expérience le prouve. Si nous voulions donc nous tenir sur nos gardes, nous présenterions un tel exemple de constance que nous résisterions aux conseillers pervers, si nombreux qu'ils fussent; nous serions plus fermes que tous les diamants et fermerions l'oreille à tant de mauvaises insinuations. Mais, si nous sommes négligents, quand il n'y aurait personne pour nous conseiller et nous tromper, nous nous précipiterons de nous-mêmes vers l'abîme. En effet, si cela ne dépendait pas de notre volonté, de la puissance de notre âme, si Dieu n'avait pas fait notre nature maîtresse de ses actes, il faudrait que ceux qui participent de cette nature et sont soumis aux mêmes passions, fussent tous méchants ou tous vertueux. Nous voyons beaucoup de nos semblables qui, soumis aux mêmes affections, ne subissent pas les mêmes dommages que nous; nous les voyons commander à la nature, à l'aide d'une vigoureuse raison, domptant leurs mouvements désordonnés, réprimant leur concupiscence, maîtrisant leur colère, éloignant la haine et l'envie, méprisant les appétits furieux de l'avarice, sans souci de la gloire, se riant de toutes les félicités de ce monde, aspirant à la vraie gloire et préférant à toutes les choses visibles les louanges données par Dieu. N'est-il pas évident qu'après la grâce divine, c'est leur zèle qui les rend capables de bien agir? tandis que nous devrons à notre indolence de perdre notre salut et cette même grâce.

Après la grâce divine leur zèle les rend capables de bien agir.

Exhortation morale.

6. Ainsi, je vous en prie, songez à ces paroles; repassez-les sans cesse dans votre esprit, et n'accusez jamais le démon, mais seulement la légèreté et la lâcheté de votre esprit. Et je ne le dis point pour absoudre le démon de ses crimes; loin de là, il rôde comme un lion pour nous saisir, rugissant et cherchant quelqu'un à dévorer. Mais j'ai voulu nous rendre plus précautionnés, pour que cette facilité que nous avons de pécher ne nous excuse pas à nos propres yeux, et que nous ne tenions pas ce langage frivole: Pourquoi Dieu a-t-il lâché cet esprit de mal pour nous séduire et nous renverser? — C'est là seulement le langage d'un ingrat. Songez plutôt que Dieu nous a surtout laissé ce tentateur, afin que, poussés par la crainte, nous attendant aux embûches de l'ennemi, nous veillions toujours et soyons sans cesse sur nos gardes, pour que les fatigues de la vertu nous soient plus légères, par l'espoir des récompenses et l'attente des biens éternels. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que Dieu ait laissé le diable dans ce but, lui qui a un si grand souci de notre salut et qui, aiguillonnant ainsi notre indolence, nous procure une occasion de gagner des couronnes? Il a disposé

l'enfer lui-même pour que la crainte des châtiments, des tourments insupportables, nous poussât vers son royaume céleste. Voyez-vous quelle habileté dans cet amour de Dieu pour nous? comme il fait tout, comme il dispose tout, non-seulement pour conserver ceux qui travaillent selon son esprit, mais encore pour les rendre dignes des biens ineffables? Ainsi il nous a laissé notre libre arbitre, il a mis dans notre nature, dans notre âme, la science du bien et du mal, il a permis la présence du diable, et enfin nous a menacés de l'enfer, pour qu'en l'évitant nous obtenions le ciel. Et y a-t-il lieu de s'étonner que dans ce but il ait fait tout cela et d'autres choses innombrables? « Celui qui est dans le sein du Père a voulu prendre la forme d'un esclave. » *Philipp.*, II, 7. Il a voulu endurer tous les maux de notre nature corporelle, avoir pour mère une femme, naître d'une vierge, être enfermé neuf mois dans son sein, être entouré de langes, laisser penser que Joseph, l'époux de Marie, était son père, grandir peu à peu, être circoncis, offrir le sacrifice, souffrir des privations, la faim, la fatigue, et jusqu'à la mort; non pas une mort ordinaire, mais celle qui passait pour la plus ignominieuse, la mort de la croix. Tout cela, le Créateur immuable de toute chose l'a accepté pour nous et pour notre salut; lui qui a tout fait de rien, et qui d'un regard fait trembler la terre; lui dont la gloire a un tel éclat que les chérubins, ces vertus immatérielles, ne peuvent le regarder, mais se voilent la face de leurs ailes, nous montrant ainsi le prodige de sa grandeur; lui que les anges, les archanges et des milliers d'autres êtres ne cessent d'exalter. Ce Dieu s'est fait homme pour nous et pour notre salut, il nous a préparé le chemin de la meilleure des vies, et nous a enseigné une doctrine suffisante par tout ce qu'il a fait en passant à travers notre nature. Serons-nous donc excusables lorsque tant et de si grandes choses nous montrent le chemin du bonheur, de le perdre en nous occupant d'objets inutiles, par notre seule négligence? Je vous en prie donc, veillons et ne suivons pas témérairement l'habitude des autres; mais chaque jour examinons avec soin notre vie, voyons les péchés et les actes bons que nous avons faits; ainsi nous éloignerons le péché, nous nous concilierons la grâce d'en haut, et, comme le juste Noé, nous plairons à Dieu; enfin nous arriverons au royaume céleste par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, avec le Père et le Saint-Esprit, gloire; honneur, puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIV.

« Noé engendra trois fils, Sem, Cham et Japhet. Or la terre était corrompue devant Dieu, et remplie d'iniquités. »

1. La généalogie du juste Noé nous a présenté hier une utilité peu ordinaire. En effet, nous avons appris un mode de généalogie admirable et nous avons vu louer le juste, non pour l'illustration de sa famille, mais pour l'honnêteté de ses mœurs; ce qui lui a valu de la part de l'Ecriture sainte ce témoignage si beau : « Noé fut un homme juste et parfait parmi les hommes de son temps, Noé plut au Seigneur. » Tout notre discours d'hier a été tiré de ces paroles. Il est dans la nature des divines Ecritures d'offrir en peu de mots une multitude de pensées, et de combler de trésors ineffables ceux qui veulent les étudier avec soin. Aussi gardons-nous, je vous en prie, d'en rien lire superficiellement; cherchons-y un trésor caché, même dans les énumérations de noms et dans les récits historiques. C'est là le sens de cette parole du Christ : « Scrutez les Ecritures. » *Joan.*, V, 39. En effet, l'esprit de l'Ecriture ne se rencontre pas toujours à la surface; il faut fouiller longtemps pour que rien de ce qui est enfoui dans ses profondeurs ne nous échappe. Si la désignation de notre nature, le nom d'homme, nous a présenté une si grande utilité, que de biens n'acquerrons-nous pas en écoutant d'un esprit attentif et vigilant tout ce que renferme l'Ecriture sainte? Notre Dieu est un Dieu clément : quand il nous voit pleins de sollicitude et d'un grand désir de connaître les paroles divines, il ne nous laisse manquer de rien; mais aussitôt il illumine notre esprit, nous accorde sa lumière, et, par son industrieuse sa-

gesse, fait pénétrer la doctrine de la vérité dans notre âme. C'est pour cela que, nous exhortant à cette étude et pour augmenter notre zèle, il a déclaré dignes de la béatitude céleste ceux qui seraient animés de ce désir; et voici dans quels termes: « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. » *Matth.*, v, 6. Voyez la sagesse de cet enseignement : ce n'est pas seulement par l'appât de la béatitude qu'on nous exhorte; ces mots : « Ceux qui ont soif et faim de la justice, » indiquent à ceux qui les entendent avec quelle ardeur il faut s'appliquer à l'étude des vérités révélées. De même, est-il dit, que ceux qui ont faim se jettent avec une ardeur indicible sur la nourriture, et que ceux qui ont soif s'approchent de la boisson avec impétuosité; de même il faut aller vers la doctrine spirituelle comme si l'on était mû par la faim et par la soif. Ceux qui font ainsi, outre qu'ils sont dignes de la béatitude éternelle, obtiennent encore ce qu'ils désirent. « Ils seront rassasiés, » dit le Sauveur; ce qui veut dire : ils seront comblés, ils apaiseront la faim de leur âme. Puisque notre Dieu est si bon et si libéral, allons et réfugions-nous auprès de lui, concilions-nous sa grâce, afin que, par sa miséricorde, il illumine notre esprit et lui fasse découvrir la vertu des divines Ecritures. Et vous aussi, recevez cette doctrine de l'Esprit saint avec l'ardeur de ceux que dévorent la faim et la soif. Peut-être, en effet, peut-être que le Dieu bon et tout-puissant, malgré notre bassesse et notre abjection, et par égard pour vous et pour l'utilité que vous en retirerez, nous fera trouver en ouvrant la bouche des paroles tournant à sa gloire et à votre édification. Sans autre profit que celui de la grâce d'en haut et après avoir invoqué Celui qui donne la sagesse aux petits, qui illumine les aveugles et délie les langues des bègues, occupons-nous des paroles que nous venons de lire, et proposons à votre charité ce que ce Dieu daignera nous inspirer. Mais soyez attentif, je vous en prie, écoutez avec soin toutes ces paroles, déposez toute préoccupation terrestre, pour que cette semence de l'Esprit saint tombe comme sur un champ fertile dont les herbes et les épines auraient été arrachées.

« Voici, dit l'Ecriture, les enfants qu'engendra Noé : Noé fut un homme juste et parfait au milieu des hommes de son temps; Noé plut au Seigneur. » Je finissais hier de vous donner les enseignements tirés de ces paroles; il faut aujourd'hui vous montrer ce qui suit. « Noé engendra trois fils, Sem, Cham et Japhet. » Ce n'est pas sans motif que l'Ecriture nous indique le nombre des fils de Noé et l'époque de leur naissance; elle nous insinue par là d'une façon cachée la grande perfection de sa vertu. En effet, après avoir dit plus haut : « Noé était âgé de cinq cents ans, » *Genes.*, v, 32, elle ajoute : « Et il engendra trois fils; » nous apprenant ainsi la grandeur de sa continence, à une époque où tous les hommes s'adonnaient si complétement à l'intempérance, et où tous les âges se précipitaient pour ainsi dire vers le mal avec une lubricité si effrénée. Vous avez entendu les paroles de l'Ecriture sainte : « Dieu vit que la malice des hommes sur la terre était à son comble, et que tous dès la jeunesse n'avaient à cœur que des pensées mauvaises. » C'est nous montrer clairement que les jeunes gens avaient surpassé les hommes mûrs, que les vieillards ne le cédaient pas en folie aux jeunes gens, et que ceux même d'un âge où l'on n'a pas l'expérience du mal, y descendaient par la pente la plus rapide.

2. Il faut apprendre comment, au milieu de ces insensés et de ces furieux, le juste est resté seul, gardant courageusement la continence avec les autres vertus jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de cinq cents ans. L'Ecriture ayant dit : « Noé était âgé de cinq cents ans, » ajoute maintenant : « Et il engendra trois fils. » Voyez-vous combien sa tempérance était parfaite? Ne laissons pas passer légèrement ce détail; mais, songeant à cette époque et à la malice qui s'était étendue à tous les hommes à cause de leur lâcheté, considérons combien il faut de vertu et de piété envers Dieu pour réprimer pendant si longtemps les fureurs de la concupiscence, pour suivre un chemin si contraire à celui des autres, et pour se priver non-seulement de tout commerce illégitime, mais encore de tout rapprochement légitime et permis.

« Noé, est-il dit, engendra trois fils : Sem,

Cham et Japhet. Or la terre était corrompue devant Dieu et remplie d'iniquités. » C'est, d'après moi, un effet de la prévoyance divine qu'alors enfin le juste se soit approché d'une épouse et ait eu ces enfants. Comme tout l'univers, à cause de sa grande malice et de sa grande dépravation, allait être détruit par un fléau universel, le Dieu de miséricorde voulut laisser ce juste comme une racine ou un ferment, pour qu'après la destruction des hommes d'alors il fût l'origine et le principe de ceux qui allaient venir. C'est pourquoi, âgé de cinq cents ans déjà, sitôt qu'il eut ces trois fils, il s'en tint là, montrant ainsi que tout ce qu'il avait fait était pour servir les desseins de la providence divine à l'égard du genre humain.

Et sachez bien que ce que je dis là n'est point une conjecture téméraire. Voyez, en effet, avec quel soin l'Ecriture, après avoir dit que Noé eut trois fils, ajoute aussitôt : « Or la terre était corrompue devant le Seigneur et remplie d'iniquités. » Voyez-vous quelle étrange et merveilleuse différence dans une même nature? L'Ecriture disait en parlant du juste : « Noé fut un homme juste et parfait parmi les hommes de son temps ; » mais au sujet des autres hommes elle dit : « Or la terre était corrompue devant le Seigneur et remplie d'iniquités. » Elle appelle terre la foule des hommes, parce que toutes leurs actions étaient selon la terre ; elle indique par cette dénomination leur abaissement et leur extrême malice. De même qu'en parlant du premier homme, quand il eut perdu la gloire qui l'entourait et fut devenu sujet à la mort en transgressant la loi, elle dit : « Tu es terre et tu retourneras dans la terre ; » *Genes.*, III, 19 ; de même ici, les vices étant arrivés au plus grand développement, l'Ecriture tient ce langage : « Or la terre était corrompue. » Elle ne dit pas simplement : « La terre était corrompue, » mais elle ajoute : « devant Dieu, et elle était remplie d'iniquités. » Par ce mot : « La terre était corrompue, » elle dépeint la complète corruption qui y régnait. En effet, on ne peut pas dire que les hommes d'alors étaient seulement coupables d'un ou de deux péchés, ils avaient commis sans mesure toutes les iniquités; c'est pourquoi l'Ecriture ajoute : « Et la terre était remplie d'iniquités. » Ils ne s'adonnaient pas au mal d'une manière superficielle et commune; ils mettaient une ardeur extrême dans chacun de leurs péchés. Et voyez comment ensuite l'Ecriture dédaigne de leur accorder le moindre souvenir, les désignant sous le nom de terre pour montrer la gravité de leurs péchés et l'indignation de Dieu. « La terre, dit-elle, était corrompue devant Dieu ; » ce qui signifie que ces hommes faisaient tout le contraire de ce qui était ordonné par Dieu, foulant aux pieds ses commandements et perdant par la nonchalance jusqu'à cette voix intime qui parle dans la nature humaine pour notre enseignement.

« Et la terre, est-il dit, était remplie d'iniquités. » Avez-vous compris, mon bien-aimé, combien le péché est un grand mal, puisqu'il rend les hommes indignes d'être appelés par leur nom? Ecoutez encore ce qui suit : « Dieu vit la terre, et elle était corrompue. » *Genes.*, VI, 12. Vous le voyez, l'historien sacré leur donne encore le nom de terre. Et plus loin, après les avoir une fois, deux fois et jusqu'à trois fois appelés terre, pour qu'on ne pense pas qu'elle a voulu désigner la terre palpable, l'Ecriture dit : « Car toute chair avait corrompu sa voie sur la terre. » Elle ne daigne même pas leur donner encore le nom d'hommes; elle les appelle chair, pour nous apprendre qu'elle n'entend pas parler de la terre, mais des hommes revêtus de chair et s'appliquant entièrement aux choses de la terre. Je l'ai dit souvent à votre charité, c'est la coutume de l'Ecriture sainte d'appeler du nom de chair ceux qui ont des goûts charnels et qui ne pensent à rien d'élevé. Aussi le bienheureux Paul a-t-il dit : « Pour ceux qui sont dans la chair, ils ne peuvent plaire à Dieu. » *Rom.*, VIII, 8. — Quoi donc? celui qui disait ces paroles n'était-il pas dans la chair? me répondrez-vous. — Mais l'Ecriture n'entend pas que ceux qui sont revêtus de la chair ne puissent plaire à Dieu, elle parle de ceux qui ne font aucun cas de la vertu, qui n'ont de goût que pour ce qui est charnel, qui sont attachés aux plaisirs de la chair et qui n'ont pas soin de leur âme, qui est esprit et non matière. Le Livre saint nous fait

donc voir par ces mots le grand nombre des pécheurs, l'excès de leur malice et la grandeur de l'indignation divine; elle nous montre comment, à cause de leur application aux actions mauvaises, elle appelle, une, deux et trois fois, les hommes d'alors du nom de terre, et aussi du nom de chair, après les avoir dépouillés du nom générique de leur nature. Nous allons voir maintenant par ce qui suit l'ineffable miséricorde de Dieu et la grandeur de son indulgence. « Le Seigneur dit à Noé. »

3. Voyez quelle bonté. Dieu confie à ce juste, comme un ami à son ami, le châtiment qu'il va infliger au genre humain : « Le temps de tout homme est arrivé devant moi; ils ont rempli la terre d'iniquités; je les exterminerai avec la terre.» *Genes.*, VI, 13. Qu'est-ce à dire : « Le temps de tout homme est arrivé devant moi? » Cela signifie: J'ai montré une grande patience, une étrange longanimité, ne voulant pas envoyer aux hommes le châtiment que je vais leur infliger; mais, puisque la multitude de leurs péchés les a conduits à ce point, il faut y mettre un terme et couper court à leurs désordres, pour qu'ils n'aillent pas plus loin. « Le temps de tout homme, dit-il, est arrivé devant moi. » Remarquez ceci : de même qu'il disait plus haut : « Tout homme pense le mal; » il dit maintenant : « Le temps de tout homme. » Car tous ont les mêmes pensées, tous sont transfuges, tous ont passé dans le camp du mal, dit-il, et, dans une multitude si grande, il n'y en a pas un seul qui prenne souci de la vertu. « Le temps de tout homme est arrivé devant moi. » « Le temps, » c'est-à-dire, voici le temps où il faut trancher dans le vif, où il faut arrêter les ravages dévorants de l'ulcère. « Le temps de tout homme est arrivé devant moi; » *Genes.*, VI, 5; comme si personne ne les voyait et ne devait leur demander compte de leurs fautes; ils se sont livrés aux actions mauvaises, sans songer qu'on ne peut me rien cacher, à moi qui leur donne la vie, l'âme et le corps, qui leur ai dispensé tant de biens. Donc, « le temps de tout homme est arrivé devant moi. » Puis, comme s'il plaidait sa cause auprès du juste, il lui montre comment la grandeur et le nombre des péchés commis l'ont poussé à une telle indignation. « Car, dit-il, ils ont rempli la terre d'iniquités. » Ont-ils rien omis de ce qui touche au péché? Ils sont allés si loin que leur malice déborde et inonde toute la terre; aussi je les détruirai, et toute la terre avec eux. « Je les exterminerai, dit-il, avec la terre. » Par leurs actions mauvaises, ils ont commencé à se détruire eux-mêmes; je vais les frapper maintenant d'une destruction universelle, eux et la terre comme eux, afin que la terre puisse être lavée et purifiée des taches de ces péchés.

Songez, je vous prie, quelle dut être la situation d'esprit de ce juste, quand il entendit ces paroles divines. En effet, bien qu'il eût conscience de sa vertu, il n'entendit pas cependant cette révélation sans douleur. La race des justes est portée à la charité, et ils supporteraient volontiers toutes les souffrances pour le salut des autres. Quelle impression cet homme remarquable dut-il donc éprouver en songeant à cette destruction de tous les hommes et de toute la nature, lorsque peut-être même il n'avait reçu pour son compte aucune promesse rassurante? Car rien ne lui avait encore été communiqué à ce sujet. Pour qu'il ne fût pas troublé et qu'au milieu d'une si grande tristesse il pût avoir au moins une faible consolation, après lui avoir appris quelle était la gravité de leur malice, et que le moment où il faudrait couper profondément le mal dans sa racine était imminent, Dieu dit à Noé : Ceux-là sont voués à une destruction universelle. «Toi, au contraire, construis une arche.» Qu'est-ce à dire : « Toi, au contraire? » Cela signifie : Parce que tu n'as pas participé à leur corruption, mais que tu as passé toute ta vie dans la vertu, je t'ordonne de construire une arche. « Tu la feras de pièces de bois carrées et bien conservées. Tu y feras de petites chambres et tu l'enduiras de bitume en dedans et en dehors. Elle sera longue de trois cents coudées, large de cinquante et haute de trente. Tu lieras fortement le tout et tu feras au sommet une ouverture haute d'une coudée; sur le côté tu feras une porte. Tu partageras l'arche en premier, deuxième et troisième étages. » *Genes.*, VI, 14-16. Considérez quelle est l'indulgence de Dieu, sa puissance ineffable et sa miséricorde, supérieure

à tout ce qu'on peut imaginer. Il montre sa providence envers le juste en lui ordonnant de construire une arche et en lui indiquant la manière dont il doit la construire, sa longueur, sa largeur et sa hauteur; il lui offre en même temps une grande consolation en lui montrant dans la construction de l'arche un espoir de salut; et, par cette même construction de l'arche, il avertit ceux qui ont péché si gravement, pour qu'ils réfléchissent à ce qu'ils ont fait et qu'ils échappent à son indignation en revenant de leurs égarements. Le temps pris par la construction de l'arche leur suffisait certainement pour se repentir; il se prolongea même et eût été bien assez long pour l'amendement de leur conduite, s'ils n'avaient été si ingrats et si stupides. Il fallait, quand chacun verrait le juste construisant l'arche, qu'on vînt lui demander le motif de cette construction, et, apprenant par là l'indignation de Dieu, qu'on arrivât au sentiment des péchés commis; il suffisait de le vouloir. Mais rien de tout cela n'eut d'utilité pour ces hommes, non que ce fût impossible, mais parce qu'ils ne le voulurent pas.

Les pécheurs sont libres de commettre le mal.

4. Lorsque Dieu a donné des ordres à Noé pour la construction de l'arche, il lui confia et lui raconta jusqu'au genre du châtiment qu'il allait infliger, disant : Toi, prépare l'arche ainsi que je te l'ai ordonné; quant à moi, dès que tu auras terminé cette construction, je mettrai en sûreté jusqu'aux objets qui t'appartiennent. « Et voilà que je vais répandre les eaux du déluge sur la terre, pour qu'elles détruisent toute chair qui a quelque vie sous le ciel, et que tout ce qui est sur la terre meure. » *Ibid.*, 17. Combien ces menaces prouvent la gravité des fautes qu'il s'agissait de punir! Dieu dit : Je frapperai du même châtiment et les êtres raisonnables et ceux qui n'ont pas la raison. Puisque ceux-là ont abandonné leur dignité de rois de la création, et sont descendus à la brutalité des bêtes, il n'y aura pas de différence dans le châtiment. « Je répandrai les eaux du déluge pour qu'elles détruisent toute chair qui a vie sous le ciel. » Animaux domestiques, oiseaux, bêtes féroces, quadrupèdes, tout ce qui est sous le ciel sera exterminé. Pour qu'on sache bien que rien ne restera, Dieu dit : « Tout ce qui est sur la terre doit mourir. » L'univers a besoin d'être purifié; mais pour toi, Noé, que cela ne te trouble point et ne confonde pas ton esprit. Comme je vois que l'ulcère qui dévore ces hommes est incurable, je veux arrêter le cours du mal, pour qu'ils ne se rendent pas dignes de châtiments plus graves. Et, même à présent, me souvenant de ma miséricorde et tempérant mon indignation par ma bonté, je leur infligerai un châtiment qui ne sera pour eux ni trop douloureux ni trop terrible. Regardant, non point la grandeur de leurs péchés ou de leurs mérites, mais bien l'avenir, je veux les frapper d'une peine en rapport avec le mal, mais en même temps sauver d'une pareille destruction ceux qui viendront plus tard. N'aie donc ni tristesse ni trouble en entendant ceci. Bien que ces hommes doivent, comme il convient, expier leurs péchés, « j'établirai mon alliance avec toi. » *Ibid.*, 18. Ceux-là se sont d'abord montrés indignes, ils ont méconnu mes commandements; aussi je ferai, après leur destruction, alliance avec toi. Le premier homme, victime d'une fourberie, transgressa mes ordres après avoir reçu de moi tant de bienfaits; celui qui est né de lui est tombé dans le même abîme de méchanceté; aussi n'a-t-il cessé d'en recevoir le châtiment avec ma malédiction. Loin de mener une vie plus pure, les descendants de celui-ci ont mis le comble à leurs fautes, en sorte que je devais réprouver jusqu'à leurs enfants. Quand après cela j'ai trouvé Enoch qui avait conservé l'image de la vertu, l'ayant pris en affection, je l'enlevai vivant, montrant à tous ceux qui cultivent la vertu quelles récompenses, quel prix ils obtiendraient, et désirant que les autres l'imitassent et suivissent la même voie. Puis, comme au milieu de tous ces méchants je t'ai trouvé seul, dans cette grande foule, capable de me faire oublier la faute du premier père, j'établirai avec toi mon alliance. Car toutes les bonnes œuvres de ta vie prouvent ta fidélité à recevoir mes commandements.

Puis, de peur que le juste, entendant ces paroles, n'ait encore quelque chagrin en se croyant seul sauvé, il lui donne une nouvelle consolation en disant : « Tu entreras dans l'arche, toi, tes

fils, ta femme et les femmes de tes fils. » Quoique tous ceux-là fussent bien loin de la vertu de Noé, ils étaient cependant étrangers aux crimes les plus graves des autres. Il y eut encore pour eux deux autres causes de salut : d'abord, ils furent protégés par la vertu du juste; Dieu a coutume dans sa clémence d'accorder à ses serviteurs cet honneur de sauver les autres par égard pour eux. Saint Paul, ce maître de l'univers, qui envoyait de toute part les rayons de sa sagesse, obtint un pareil avantage. Comme il naviguait vers Rome, une tempête s'étant élevée au milieu de la mer au point que tous craignaient pour leur vie, et ne conservaient plus d'espoir à cause de la violence de la tempête, l'Apôtre les appela tous et dit: «Hommes, ayez bon courage; aucun de nous, sauf le navire, ne périra; car un ange du Dieu auquel j'appartiens et que je sers, m'est apparu cette nuit me disant : Ne crains rien, Paul : Dieu t'a donné tous ceux qui naviguent avec toi. » *Act.*, XXVII, 22-24. Voyez-vous comment la vertu de cet homme obtint le salut de tous? Ce n'est pas seulement la vertu du juste, c'est aussi la clémence du Seigneur. Il en advint ainsi dans l'occasion dont je parle, et c'est la première cause que je vous disais; voici l'autre : Dieu voulait laisser un ferment, une racine pour donner naissance à la postérité ; non qu'il fût impossible à Dieu de créer de nouveau l'homme ou de reproduire la race humaine avec un seul; mais il voulut qu'il en fût ainsi pour se montrer toujours semblable à lui-même.

5. Vous allez voir dans ce qui suit de nouvelles manifestations de la bonté de Dieu. De même qu'en faisant la menace du châtiment il a dit que les animaux domestiques, les reptiles, les oiseaux et les bêtes féroces devaient périr avec le genre humain ; de même ici, par égard pour le juste, il ordonne qu'une paire de chaque espèce d'animaux soit introduite dans l'arche, pour être plus tard la semence et le principe des races à venir. « Tu feras entrer dans l'arche avec toi, dit-il, un couple de chaque espèce d'animaux, mâle et femelle, pour qu'ils y vivent avec toi ; un couple de chaque espèce d'oiseaux, un couple de chaque espèce d'animaux terrestres, un couple d'animaux rampants, mâle et femelle, entreront dans l'arche pour y vivre avec toi. » *Genes.*, VI, 19-20. Ne laissez point passer ceci sans réflexion ; songez quel tourbillon de préoccupations ces paroles durent causer au juste, quand il pensa aux soins que tout cela allait exiger de lui. Ce n'était pas assez pour lui du soin de sa femme, de ses fils et de ses belles-filles, on y ajoutait encore le soin et l'alimentation de toutes ces bêtes. Mais attendez un peu, et vous allez voir comment la bonté de Dieu soulagea le juste de cette charge qui lui incombait. « Tu prendras avec toi, dit le Seigneur, de tout ce qui se peut manger, et tu le rassembleras dans l'arche pour servir à ta nourriture et à celle des animaux. » *Ibid.*, 21. C'est-à-dire : ne pense pas que tu vas demeurer privé de ma providence. Je te commande de transporter dans l'arche tout ce qui peut servir à ta subsistance et à celle des animaux; ainsi vous n'éprouverez pas de faim ou de disette et les animaux ne périront pas faute d'une nourriture convenable.

«Et Noé, dit l'Ecriture, fit tout ce que Dieu lui avait commandé, et ainsi qu'il le lui avait commandé. » *Ibid.*, 22. Remarquez encore ici l'éloge de ce juste. « Il fit, dit l'Ecriture, tout ce que Dieu lui avait commandé. » En effet, il n'accomplissait point certaines parties de l'œuvre indiquée en négligeant les autres; il faisait tout ce qui lui était commandé, et il le faisait « ainsi qu'il lui était commandé. » Il n'omit rien, accomplit tout, et prouva par ses actions que Dieu l'avait jugé à bon droit digne de sa bienveillance. Combien de couronnes ne vaut pas ce témoignage que l'Ecriture sainte accorde au juste? Qui a été plus heureux que Noé, accomplissant tout ce que Dieu lui commandait, et montrant une obéissance aussi complète pour tous les ordres qu'il a reçus? Apprenez maintenant par ce qui suit les grandes choses que Dieu daigna dire à Noé.

« Et le Seigneur dit à Noé : Entre dans l'arche, toi et toute ta famille. » *Genes.*, VII, 1. Puis, afin que nous sachions bien que le salut du juste n'était pas seulement l'effet de la grâce de Dieu, mais aussi la récompense de ses travaux et le prix de ses vertus, le Seigneur dit : Je t'ordonne d'entrer dans l'arche avec toute ta

famille, « parce que dans ce temps j'ai vu que tu étais juste devant moi. » Témoignage immense et bien digne de foi. Quoi de plus grand que ces paroles dites au juste par le Créateur lui-même, par Celui qui lui avait donné la vie? « Parce que, dit-il, j'ai vu que tu étais juste devant moi. » C'est une vertu bien vraie que celle qui est présente devant Dieu, et qui reçoit le témoignage de cet œil qui ne peut être trompé! Dieu nous indique aussi par là quelle perfection il exigeait de ce juste. Il n'exige pas, en effet, la même mesure de vertu de la part de tous, et il fait une différence dans les hommes suivant celle des temps : « Parce que j'ai vu que tu étais juste devant moi en ce temps » si pervers, si profondément enfoncé dans le mal et qui montre tant d'ingratitude. « J'ai vu que tu étais juste; » seul, tu m'as été agréable; j'ai vu que tu avais la vertu à cœur, seul tu es apparu juste devant moi : aussi, tandis que tous les autres vont périr, je veux que tu entres dans l'arche avec toute ta famille, je veux que tu y introduises sept couples de tous les animaux purs. — Comme auparavant Dieu avait ordonné d'introduire un couple de tous les animaux, il dit maintenant : « Prends sept couples de tous les animaux purs et deux couples de tous les animaux impurs. » *Ibid.*, 2. Il ajoute ensuite pour motiver cet ordre : « Afin d'en conserver la race sur la terre. » *Ibid.*, 3.

Il importe de rechercher et de voir ici comment le juste pouvait distinguer les animaux purs des animaux impurs. Evidemment la distinction que Moïse établit plus tard dans ses lois n'était pas encore faite. Comment donc Noé pouvait-il en être instruit? Il le savait par lui-même, par cette science innée qui est dans la nature, et que la raison dicte elle-même. Il n'y a rien d'impur dans ce que Dieu a créé. Comment, en effet, appellerions-nous impure une créature quelconque, du moment qu'elle a reçu l'approbation suprême du Créateur? L'Ecriture dit : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et il trouva que tout était très-bon. » *Genes.*, I, 31. Cette différence dont nous parlons fut plus tard introduite par la créature même. Ce qui le prouve, c'est qu'en diverses contrées, les uns s'abstiennent de certains animaux comme impurs et défendus, tandis que les autres, obéissant à l'habitude, mangent de ces mêmes animaux. Ainsi, dans la circonstance dont il s'agit, la connaissance naturelle elle-même indiquait au juste les animaux dont on pouvait manger et les animaux impurs, non qu'ils le fussent réellement, mais parce qu'ils étaient regardés comme tels. Pourquoi, je vous le demande, regardons-nous l'âne, par exemple, comme un animal impur, quoiqu'il se nourrisse seulement d'herbages; tandis que nous considérons comme propres à être mangés des animaux qui vivent de choses immondes? C'est donc une connaissance supérieure ajoutée par Dieu à la nature, qui révélait ces distinctions à Noé. On pourrait dire encore que Noé les avait apprises de Dieu, qui les avait déjà établies. Mais en voilà assez sur les animaux purs et les animaux impurs.

6. Cependant une autre question se présente. Pourquoi deux couples d'animaux impurs et sept couples d'animaux purs? et pourquoi pas six ou huit couples, mais sept couples de ces derniers? — Peut-être ce discours se prolonge-t-il trop; s'il ne vous fatigue pas et si vous le voulez bien, je vous apprendrai en peu de mots ce que la grâce divine m'aura dicté. — Il y a beaucoup de gens qui racontent à ce sujet diverses fables, et, saisissant cette occasion, affectent d'examiner minutieusement ces nombres. Ce n'est point l'esprit d'examen, c'est la curiosité intempestive des hommes qui s'efforce d'établir toutes ces vaines combinaisons, point de départ d'une foule d'hérésies, comme vous allez en juger. Il arrive souvent, — vous verrez bien que j'ai plus de raisons qu'il n'en faut pour fermer la bouche à ceux qui veulent porter en ces matières leurs appréciations nouvelles, — il arrive souvent, dis-je, qu'on trouve dans l'Ecriture sainte cet assemblage de deux par deux. Lorsque le Christ envoya les disciples, il les envoya deux par deux; ils étaient douze en tout, et les Evangélistes étaient au nombre de quatre. Mais il était inutile de rappeler tous ces détails à votre charité, accoutumée à fermer l'oreille à de pareilles imaginations. Il faut apprendre en second lieu pourquoi Dieu voulut qu'on introduisît dans

l'arche sept couples des animaux purs. Il prescrivit un plus grand nombre d'animaux purs, afin que le juste et ceux qui étaient avec lui trouvassent quelque consolation dans l'usage de ces viandes; mais pourquoi en voulut-il sept couples? Si vous en recherchez le motif, vous trouverez encore là une preuve de la piété du patriarche. Le Dieu bon et juste, connaissant la vertu de Noé, savait bien, à cause de sa justice et de la miséricorde dont il l'avait entouré, qu'une fois délivré du péril de la tempête et affranchi de tout danger, il ne manquerait pas, dès qu'il pourrait sortir de l'arche, de lui offrir des victimes, pour lui marquer sa reconnaissance par un sacrifice d'actions de grâces; et Dieu ne voulut pas qu'il mutilât ainsi les couples. Prévoyant cet acte de reconnaissance, il fit mettre dans l'arche sept couples de chaque espèce; et de la sorte, quand arriverait le terme de cette destruction universelle, et quand Noé témoignerait sa gratitude, la disposition des couples d'oiseaux et d'animaux deux par deux ne serait pas altérée. Dans la suite du discours, quand nous en serons venus à ce point, vous verrez qu'il en fut ainsi et que telle fut bien la conduite de Noé.

Vous savez maintenant pourquoi Dieu fit mettre ces sept couples de chaque espèce dans l'arche. N'admettez donc pas à l'avenir tout ce que pourront vous dire ceux qui s'efforcent d'exciter des révoltes contre les saintes Ecritures, et de faire passer pour des dogmes sacrés les imaginations écloses dans leur tête. Après avoir clairement donné tous ses ordres touchant les oiseaux, les animaux purs, les animaux impurs et la nourriture nécessaire à tous, Dieu dit au juste: « Encore sept jours, et je ferai pleuvoir sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits, et je détruirai toutes les créatures que j'ai faites, depuis l'homme jusqu'aux animaux.» *Genes.*, VII, 4. Remarquez, je vous prie, dans ces paroles, une nouvelle preuve de l'incomparable bonté de Dieu; après avoir déjà montré tant de longanimité, il prédit encore le déluge sept jours à l'avance: il voulait par la crainte amener ces hommes à se corriger et à faire pénitence. Pour vous prouver qu'il faisait ces prédictions dans le but de les soustraire aux malheurs qu'il annonçait, je vous citerai les Ninivites; voyez quelle différence entre eux et les hommes du déluge. Bien qu'ils eussent entendu dire pendant si longtemps quels malheurs étaient à leur porte, ceux-ci ne mirent pas pour cela un terme à leurs péchés. C'est notre habitude de redoubler de négligence, quand la punition est suspendue et reportée plus loin; quand les désastres sont là, nous nous humilions et nous nous montrons d'autant plus repentants: c'est ce qui arriva aux Ninivites. Quand on leur dit: « Encore trois jours, et Ninive sera détruite, » *Jon.*, III, 4, loin de se désespérer, ils se relevèrent à ces mots; ils cessèrent tellement de s'adonner au vice et confessèrent leurs fautes avec tant d'ardeur, qu'ils étendaient jusqu'aux bêtes ce qui avait rapport à cette confession. Les bêtes ne confessaient pas sans doute leurs fautes, — comment le feraient-elles puisqu'elles n'ont pas la raison? — mais les Ninivites voulaient se concilier ainsi la miséricorde divine. L'Ecriture nous apprend que, le jeûne ayant été prêché, le roi lui-même ordonna que les brebis, les bœufs et les autres animaux fussent privés de pâturage et de boisson; que tous les hommes, ceints de cilices, et le roi lui-même assis sur son trône élevé, fissent une grande et même pénitence: et ils le firent, bien qu'ils ignorassent s'ils échapperaient au châtiment; car ils disaient: « Qui sait si Dieu ne reviendra pas sur la sentence dont il nous a frappés? » *Jon.*, III, 9.

7. Vous voyez quelle fut la sagesse de ces barbares. Vous voyez comment la brièveté du temps ne put amoindrir leur zèle ni leur ôter tout espoir. Au contraire, voyez les hommes du déluge: après tant d'années, lorsqu'ils entendent encore qu'il ne leur reste plus que sept jours avant le commencement du déluge, loin de se convertir, ils demeurent insensibles et sans remords. Il est donc bien évident que notre volonté est la cause de tous nos malheurs. Les Ninivites étaient des hommes comme ceux du déluge; mais, semblables par la nature, ils différaient de volonté. Aussi leur sort fut-il tout différent. Dieu agréa dans sa clémence la pénitence des Ninivites, et ils échappèrent à la

destruction ; mais les autres, ensevelis sous les ondes, périrent dans une destruction commune.

« Encore sept jours, dit le Seigneur, et je ferai pleuvoir sur la terre. » Puis il ajoute, pour augmenter leur terreur : « Pendant quarante jours et quarante nuits. » — Quoi donc, me direz-vous, ne pouvait-il pas, s'il l'avait voulu, amener toute la pluie en un seul jour? — Comment, en un seul jour? Il pouvait l'amener toute dans un instant. Mais il fit les choses ainsi à dessein, voulant en même temps les effrayer et leur fournir une occasion d'échapper au châtiment qui était suspendu sur leur tête. « Et je détruirai, dit-il, sur la face de la terre, toutes les créatures que j'ai faites, depuis l'homme jusqu'aux animaux. » Remarquez comment Dieu fait à deux reprises cette prédiction sans pouvoir toucher ces hommes. Il faisait tout cela pour nous apprendre combien le châtiment qu'il leur infligeait était mérité, pour que nul ne pût faire entendre une accusation et tenir ce langage insensé. S'il avait différé, ils auraient peut-être fait pénitence, abandonné le vice, et seraient retournés à la vertu. — C'est pour cela qu'il indiqua le nombre d'années et ordonna la construction de l'arche ; c'est pour cela que sept jours à l'avance il fit une nouvelle prédiction, afin d'imposer silence aux langues téméraires. « Et Noé, dit l'Ecriture, fit tout ce que Dieu lui avait commandé. » *Genes.*, VII, 5. Vous le voyez, elle nous montre encore ici la sagesse et l'obéissance du juste, en nous apprenant qu'il n'omit rien de ce qui lui était commandé, et qu'il donna encore, en accomplissant tous ces ordres, une preuve de sa vertu.

Exhortation morale.

8. Nous aussi, imitons ce juste, appliquons-nous à obéir aux ordres de Dieu, et ne méprisons pas les préceptes du Christ; mais, conservant son souvenir qui vit au milieu de nous, faisons le bien avec ardeur, accomplissons sans indolence tout ce qui a trait à notre salut, maintenant surtout que nous sommes obligés à une vertu d'autant plus grande que nous sommes appelés à de plus grands biens. Voilà pourquoi le Christ disait : « Si vous n'avez pas plus de justice que les Scribes et les Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 20. Réfléchissons sur ce mot, ne le laissons pas passer légèrement; songeons quel sera le supplice de ceux qui, loin de mettre leur soin à les surpasser, font encore moins qu'eux, qui ne s'appliquent pas à pardonner les emportements de leur prochain, à garder leur langue pure de tout jurement, à s'abstenir de tout spectacle pernicieux; qui n'observent pas la parole du Seigneur, nous ordonnant de supporter avec courage les injures qu'on peut nous faire, bien plus, de combler de bienfaits nos ennemis. Dieu dit, en effet : « Si quelqu'un veut vous attaquer en justice et vous enlever votre tunique, donnez-lui aussi votre manteau. » *Matth.*, v, 40. Contrairement à ces préceptes, nous n'avons d'autre pensée que de faire tort à notre prochain, de nous venger de ses attaques ; et cependant il nous est ordonné, non-seulement d'aimer ceux qui nous aiment, « car, dit le Christ, c'est là ce que font les publicains eux-mêmes, » *Matth.*, v, 46, mais aussi d'être bons et affectueux envers ceux qui nous sont hostiles ; cette charité, nous ne la montrons même pas à l'égard de nos amis.

C'est pour moi un sujet de douleur et de larmes de voir combien nous avons peu de charité, combien notre malice se développe de jour en jour, et comment la crainte de l'enfer est impuissante à ralentir notre course vers le mal, de même que le désir du ciel ne peut nous maintenir dans le chemin de la vertu. Nous nous laissons mener, pour ainsi dire, comme des troupeaux; nous ne songeons ni à l'heure terrible du jugement, ni aux lois de Dieu ; ce qui nous préoccupe, ce sont les opinions des hommes; nous recherchons leurs louanges et n'avons aucun souci de ces paroles de l'Evangile : « Comment pouvez-vous avoir la foi, quand vous êtes satisfaits de la gloire des hommes et que vous ne recherchez pas celle qui vient de Dieu seul? *Joan.*, v, 44. Tandis qu'en recherchant la gloire humaine on perd celle qui vient d'en haut, ceux qui mettent tout leur soin à acquérir celle-ci ne perdent point l'autre. Dieu en avait déjà fait la promesse en ces termes : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et tout le reste vous

sera donné par surcroît. » *Matth.*, VI, 33. Celui qui est rempli de ce désir entraîne tout le reste après lui. Celui qui par l'esprit vole vers ce but, méprise toutes les prospérités mondaines comme si elles n'étaient pas. En face de ces biens inexprimables, les yeux de la foi n'ont plus un regard pour tous ces biens visibles, tant il y a loin des uns aux autres. Mais je ne vois personne qui préfère les richesses invisibles aux richesses visibles; et c'est là pour mon cœur une grande tristesse et une douleur continuelle. Comme nous n'avons pas vu ce que Dieu nous promet, ni ses promesses, ni la grandeur des récompenses futures ne peuvent exciter en nous le désir et le goût du ciel; rampant sur la terre, nous préférons les choses d'ici-bas à celles d'en haut, ce qui est aujourd'hui à ce qui sera un jour, ce qui passe si vite à ce qui dure éternellement, une volupté d'un moment à une volupté sans fin, le bonheur rapide de cette vie aux siècles inépuisables de l'éternité. Je le sais, ce que je dis en ce moment doit choquer vos oreilles, pardonnez-le moi; c'est le désir de votre salut qui me fait parler, et je préfère vous sauver d'un supplice éternel en vous causant une légère peine, que de vous charmer en vous laissant courir à ces châtiments sans fin. Si mes paroles vous sont profitables, ce premier ennui se dissipera, maintenant surtout que les derniers jours de cette sainte quarantaine étant près de s'écouler, vous pourrez vous purifier de vos péchés et puiser dans les trésors de la clémence divine. Dieu n'a pas besoin d'un grand nombre de jours, d'un temps considérable; si nous le voulons, nous pouvons dans ces deux semaines expier nos fautes. Si le Seigneur a daigné montrer tant de miséricorde envers les Ninivites pour une pénitence de trois jours, à plus forte raison ne nous dédaignera-t-il pas. Que notre pénitence seulement soit sincère, abandonnons le péché et entrons dans la route qui mène à la vertu. L'Ecriture, en effet, dit à leur sujet, — je parle des Ninivites: — « Dieu vit que chacun d'eux s'était éloigné des sentiers du mal. » *Jon.*, III, 10. Si Dieu voit donc que nous embrassons la vertu, pleins d'horreur pour le mal et d'ardeur pour les bonnes œuvres, il approuvera notre conversion, et, nous délivrant du fardeau de nos péchés, il nous comblera de ses dons. Le désir que nous avons d'expier nos péchés et de nous sauver n'égale pas son désir, son empressement pour se rapprocher de nous, pour nous délivrer de nos chaînes et nous mettre en possession de notre salut.

Réveillons donc, je vous prie, notre zèle; que chacun s'examine et voie si dans le passé il a fait plus de bien, si ces enseignements continuels lui ont été de quelque utilité, s'il en a recueilli quelques fruits pour rendre service à son prochain, s'il a corrigé quelques-uns de ses vices, s'il a puisé dans nos avertissements de tous les jours un stimulant pour arriver à la vraie philosophie. Il faut avoir soin de se livrer aux bonnes œuvres, et ne jamais se donner de repos quand on a pris cette résolution; si quelqu'un de vous voit que les vieilles habitudes l'emportent et que sa conduite n'est pas meilleure que par le passé, qu'il contraigne son esprit à faire justice de sa paresse; qu'il ne laisse pas se prolonger un pareil état de choses; qu'il mette un terme à ces mauvaises habitudes; qu'il arrache de son cœur la violence; qu'il mette un frein à ses pensées; qu'il songe en lui-même à ce jour effrayant qui n'est plus éloigné, aux redoutables mystères auxquels il faudra participer, à la splendeur du feu qui jaillit de cette table sainte, à son énergie consumante, et aux dispositions dans lesquelles il faut s'approcher de ce banquet. L'âme doit être pure de toute souillure, de toute tache; elle doit écarter le tourbillon des pensées perverses. En nous préparant ainsi durant les jours qui nous restent, nous pourrons, après avoir autant que possible purifié notre âme, participer à ce banquet et acquérir les biens ineffables que Dieu a promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soient, au Père et au Saint-Esprit, gloire, honneur et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXV.

« Noé avait six cents ans, et les eaux du déluge inondèrent toute la terre. »

1. Je vais reprendre le sujet dont j'entretenais hier votre charité, et faire encore rentrer dans ce discours l'histoire du juste Noé. Les trésors des vertus du juste sont grands, et c'est notre devoir de rechercher autant que nous le pouvons tout ce qui s'y peut trouver, et de nous appliquer à augmenter par là nos propres richesses. Prêtez-moi donc votre attention, je vous prie, afin de ne laisser échapper aucun des enseignements que nous pourrons recueillir. Il importe de vous rappeler d'abord où nous nous sommes arrêtés hier, afin que, reprenant là notre entretien, nous puissions bien relier ce que nous avons à dire avec ce que nous avons dit. Ce que nous dirons même aujourd'hui en deviendra plus clair. Où s'est donc arrêtée notre instruction d'hier? A ces paroles de l'Ecriture : « Le Seigneur Dieu dit à Noé : Entre dans l'arche, toi et toute ta famille; car j'ai vu qu'au milieu de cette génération tu étais juste devant moi. Prends avec toi sept couples des animaux purs et deux couples des animaux impurs. Encore sept jours, et je ferai tomber la pluie sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits, et je détruirai sur la face de la terre toute substance qui a vie, depuis l'homme jusqu'aux animaux. Et Noé fit ce que le Seigneur Dieu lui avait commandé. » *Genes.*, VII, 1-5. Nous étions arrivés jusque-là et nous nous étions arrêtés sur ces paroles. Vous vous souvenez peut-être comment je vous ai expliqué les nombres de sept couples d'animaux purs et de deux couples d'animaux impurs, déterminés par Dieu pour être introduits dans l'arche. Venons-en donc aujourd'hui à ce qui est écrit à la suite, et voyons ce que nous dit l'Ecriture sainte après l'entrée de Noé dans l'arche. Si jamais nous l'avons pu, c'est maintenant surtout, dans ce temps de jeûne, où nous jouissons plus souvent de votre douce présence, où nous sommes affranchis des plaisirs d'une vie efféminée, c'est maintenant que nous pouvons nous recueillir en nous-mêmes et écouter attentivement la parole de Dieu. Redisons donc le texte d'où sera tiré notre entretien d'aujourd'hui.

« Noé avait six cents ans, et les eaux du déluge inondèrent la terre. » Soyez attentifs, je vous prie, et ne laissez pas passer légèrement ces paroles. Il y a là-dessous des trésors cachés; si nous réfléchissons, nous pourrons y voir encore la grandeur de la miséricorde de Dieu et de la malice des hommes.

« Noé, dit l'Ecriture, avait six cents ans. » Ce n'est pas sans motif qu'elle nous apprend l'âge du juste; elle le fait, non pour que nous sachions son âge même, mais parce qu'elle avait dit auparavant : « Or Noé avait cinq cents ans. » *Genes.*, V, 31. Après nous avoir indiqué ce nombre d'années, elle nous avait retracé l'extrême penchant des hommes vers le mal, et montré comment leur pensée s'y portait dès la plus tendre jeunesse; ce qui avait fait dire à Dieu : « Mon esprit ne restera pas en ces hommes, parce qu'ils ne sont que chair. » *Genes.*, VI, 3. C'était là leur annoncer la grandeur de son indignation. Dieu voulait ensuite leur laisser le temps convenable pour se repentir, afin qu'ils pussent échapper à sa vengeance; aussi ajoutait-il : « Ils ont encore cent vingt ans. » *Ibid.* C'est comme s'il eût dit : Même après les cinq cents ans, durant lesquels ce juste les avertissait et les exhortait, afin que, revenant à eux, ils consentissent à renoncer au vice et à se tourner vers la vertu, même après ces cinq cents ans, je retarde encore : je promets d'attendre encore cent vingt ans, afin qu'ils emploient ce temps comme ils le doivent à se dégager du mal pour embrasser le bien. — Et, non content de promettre ce délai de cinq cents ans, Dieu ordonna au juste de construire l'arche, afin que la vue même de cette construction les empêchât d'oublier la menace et que nul n'ignorât la grandeur du châtiment qui allait être infligé. Rien qu'en voyant ce juste, parvenu au faîte de la vertu, construire l'arche avec tant de soin, tous ceux qui avaient quelque jugement devaient être remplis d'angoisse et d'effroi, et se décider à apaiser un Dieu si doux et si clément. — Voyez ces bar-

bares, — je parle encore des Ninivites, qu'il importe de rappeler ici, pour mieux faire ressortir la malice des uns et la probité des autres. — Au jour terrible du jugement, Dieu, produisant à la face du monde tous ses serviteurs, portera de cette manière sa condamnation, en les comparant entre eux, quand paraîtront ceux qui, ayant reçu les mêmes biens, n'ont pas eu la même vertu. Souvent même Dieu compare des choses inégales pour que celui qui a été lâche y trouve une terrible condamnation. C'est pour cela qu'il disait dans l'Evangile : « Au jour du jugement, les Ninivites se lèveront à côté de cette génération, et ils la condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence en entendant les prédictions de Jonas, et il y a ici un prophète plus grand que Jonas. » *Matth.*, XII, 41. C'est comme s'il disait : Ces barbares, dont je n'ai pris aucun soin, qui n'ont pas entendu les enseignements des prophètes, qui n'ont vu aucun signe, aucun miracle, qui n'ont entendu que les paroles d'un homme sauvé du naufrage, paroles qui pouvaient les désespérer entièrement, en les laissant sans conseil, au point de ne leur inspirer que le dédain; ces hommes, loin de mépriser les paroles du Prophète, n'ayant devant eux qu'un espace de trois jours, firent pénitence avec tant de zèle et d'activité qu'ils détournèrent la sentence portée par Dieu. Aussi, dit le Seigneur, ils condamneront cette génération, dont j'ai eu tant de soin, qui a été nourrie des écrits des Prophètes, qui a eu chaque jour devant les yeux des signes et des miracles. — Puis Dieu ajoute, comme pour montrer l'excès de l'incrédulité des hommes d'alors et la probité ineffable des Ninivites : « Parce qu'ils ont fait pénitence en entendant les prédictions de Jonas, et il y a ici un prophète plus grand que Jonas. » C'est-à-dire : Les Ninivites, ayant vu cet homme abject qui s'appelait Jonas, écoutèrent ses prédictions et se dévouèrent entièrement à la pénitence; ceux-ci, voyant un homme bien plus grand que n'était Jonas, le Dieu de l'univers lui-même, vivant au milieu d'eux, faisant chaque jour tant de miracles si étonnants, purifiant les lépreux, ressuscitant les morts, corrigeant les infirmités naturelles, chassant les démons, guérissant les malades, accordant, par une manifestation plus grande encore de sa puissance, la rémission des péchés, ceux-ci, dis-je, n'ont pas eu autant de foi que les barbares.

2. Mais reprenons le cours de notre entretien, pour vous montrer quelle fut la malice des uns, et l'ardent repentir des autres. Les Ninitives, n'ayant que trois jours devant eux, loin de désespérer pour cela de leur salut, se hâtèrent de faire pénitence, se purifièrent de leurs péchés et se montrèrent dignes de la miséricorde divine; au contraire, les hommes comtemporains du déluge, ayant cent vingt années pour rentrer en eux-mêmes, n'en tirèrent aucun profit. Aussi Dieu, voyant l'excès du désordre dans lequel ils étaient tombés, y apporta un prompt remède, en détruisant, en enlevant tout le mauvais levain de leur méchanceté. De là ce rapprochement fait par le texte : « Noé avait six cents ans, et les eaux du déluge inondèrent la terre. » Nous avons déjà dit qu'à l'époque où Dieu, dans son indignation, avait prédit le déluge, Noé avait cinq cents ans; quand les eaux du déluge tombèrent, il en avait six cents : ainsi, il s'écoula cent ans entre le jour où la prédiction fut faite et celui où elle fut réalisée. Cent ans n'apportèrent à ces hommes aucune utilité, malgré les avertissements qu'ils trouvaient dans la construction de l'arche. On me dira peut-être : Pourquoi, après avoir dit : « Ils auront encore cent vingt ans, » et après avoir promis de prendre patience durant tout ce temps, pourquoi Dieu amena-t-il cette ruine universelle avant que le délai promis fût entièrement écoulé? — C'est là, répondrai-je, la plus grande marque de sa clémence. Voyant que ces hommes péchaient toujours sans que l'on pût espérer de les guérir, voyant qu'au lieu de profiter de sa tolérance ineffable, ils aggravaient leurs maux, il avança le moment pour leur éviter les peines plus graves dont ils allaient se rendre dignes. — Mais, me dira-t-on encore, quelles auraient été ces peines plus graves? — Il y en a, il y a des peines plus graves, plus terribles, mon bien-aimé, des peines continuelles, celles du siècle à venir. Plusieurs subissent des peines ici-bas, et ne sont pas délivrés pour cela de celles de l'autre monde;

Les peines présentes diminuent le châtiment éternel réservé aux pécheurs.

mais ces dernières deviennent moins dures : ce qu'ils ont souffert pendant leur vie, diminue la gravité des supplices après leur mort. Ecoutez ces paroles du Christ, déplorant le sort de Bethsaïda : « Malheur à toi, Chorazim! dit-il, malheur à toi, Bethsaïda ! Si les habitants de Sodome avaient eu tous les moyens de salut qui vous ont été accordés, ils auraient jadis fait pénitence en se couvrant de cendres et de cilices. Aussi, je vous le dis, le sort des habitants de Sodome et de Gomorrhe, au jour du jugement, sera moins terrible que le vôtre. » *Matth.*, XI, 21-22; *Luc.*, X, 13-14. Remarquez-le, mon bien-aimé, en disant: « Leur sort sera moins terrible, » le Christ montre que pour avoir tant souffert ici-bas, et supporté un incendie d'un genre nouveau, ceux de Sodome et de Gomorrhe ne devaient pas pour cela échapper aux peines de l'autre monde, mais qu'elles seraient pour eux moins graves, à cause des effets de l'indignation divine qu'ils avaient déjà éprouvés.

Ainsi, le Dieu de bonté, voyant la dureté des hommes, incapables d'aucun repentir, diminua le temps qu'il avait fixé pour sa patience, afin qu'ils ne se rendissent pas dignes de peines plus terribles en augmentant la mesure de leurs péchés. De même que, dans sa clémence ordinaire, il revient sur ses arrêts en faveur de ceux qui s'empressent d'obéir à ses avertissements, et les délivre des supplices suspendus sur leurs têtes; de même, lorsqu'il a promis d'accorder quelques bienfaits, de donner du temps pour faire pénitence, si l'on s'en montre indigne, il revient aussi sur ses promesses. Le prophète le disait: » Je jetterai sur les nations et sur les royaumes une menace de ruine et de destruction, et, s'ils font pénitence, je me repentirai, moi aussi, des menaces que j'aurai proférées contre eux; » *Jer.*, XVIII, 7-8; et plus loin il est dit encore : « Je ferai enfin aux nations et aux royaumes la promesse de les relever, et, s'ils pèchent, je me repentirai, moi aussi, de ma promesse. » *Ibid.*, 9-10. Vous le voyez, c'est de nous-mêmes que dépend la miséricorde de Dieu, aussi bien que son indignation. Ces hommes abusaient du long délai qu'il leur avait accordé; c'est pour cela qu'il en avance le terme. Le bienheureux Paul disait à ces insensés qui n'admettent pas qu'on puisse se sauver en faisant pénitence: «Mépriserez-vous les trésors de la patience et de la longanimité de Dieu, parce que vous ne savez pas que sa bonté vous appelle à faire pénitence? Par votre dureté et votre impénitence, vous amassez contre vous la colère divine, pour le jour de colère, où seront dévoilés les justes jugements de Dieu. » *Rom.*, II, 4-5. Voyez comment cet éminent docteur de l'univers nous enseigne clairement qu'en abusant de la patience accordée par Dieu pour faire pénitence, on se rend digne de peines, de supplices plus graves. Aussi le Dieu de bonté, comme pour s'excuser en quelque sorte et motiver son action, indique l'âge du juste, au moment où le déluge commença sans que le temps promis fût écoulé. « Noé était âgé de six cents ans. » *Genes.*, VII, 6. Pour ceux qui n'avaient pas voulu se convertir dans cet espace de cent ans, à quoi auraient servi les vingt années qui restaient, si ce n'est à augmenter la mesure de leurs péchés? Dieu montrant encore sa miséricorde ineffable et son excessive bonté consentit à leur annoncer le déluge sept jours à l'avance, pour que la brièveté même du temps fixé les décidât à changer de conduite.

3. Observez comment ce Dieu de clémence, tel qu'un bon médecin, essaie de guérir leur maladie par des moyens divers. Comme les plaies de ces hommes étaient incurables, il leur accorde ce premier délai si long, décidé à revenir sur son indignation, sur son arrêt, si, même dans un temps si considérable, ils reviennent de leurs égarements. Toujours plein de sollicitude pour notre salut, il continue de prédire les peines qu'il doit infliger, dans le seul but de ne les point infliger; s'il avait à cœur de se venger, il ne le dirait pas; il a soin de nous avertir, afin qu'en apprenant ce dont nous sommes menacés, nous nous corrigions, nous détournions son indignation et que, grâce à la terreur, nous rendions ses arrêts inutiles. Rien ne le remplit de joie comme notre conversion, comme notre retour du péché à la vertu. Aussi voyez avec quel art il s'efforce de guérir la maladie de ces hommes : il leur accorde d'abord ce long délai pour faire pénitence, quand il les voit ensuite se conduire

comme des insensés, ne tirant aucun profit de tout ce temps, au moment où le déluge est pour ainsi dire à leurs portes, il le leur annonce encore, non pas trois jours auparavant comme pour les Ninivites, mais sept jours. Et, je le dis avec assurance, connaissant la grandeur de la clémence de notre Dieu, s'ils avaient voulu dans ces sept jours faire vraiment pénitence, ils auraient échappé au danger qui les menaçait. Voyant donc qu'il ne pouvait les arracher au mal ni par le long temps qu'il leur accorda d'abord, ni par le bref délai qui vint ensuite, Dieu déchaîna les eaux du déluge, comme Noé atteignait l'âge de six cents ans. « Noé avait six cents ans, dit l'Ecriture, et le déluge commença à inonder la terre. »

Vous voyez, mon bien-aimé, de quel avantage il est pour nous de connaître le nombre des années du juste quand vint le déluge. Voyons maintenant ce qui suit. Dès le commencement du cataclysme, est-il dit, « Noé entra dans l'arche avec ses fils, sa femme et les femmes de ses fils, pour se soustraire à l'inondation. Il y entra avec des couples d'animaux purs et impurs, d'oiseaux et de reptiles, tous mâle et femelle, ainsi que le Seigneur l'avait ordonné à Noé. » *Genes.*, VII, 7-10. L'Ecriture ne dit pas sans cause : « Ainsi que le Seigneur l'avait ordonné à Noé ; » elle veut par ces mots augmenter encore la gloire du juste, en déclarant qu'il a accompli en tout, et sans rien omettre, ce que le Seigneur lui avait ordonné.

Et, comme le Seigneur l'avait promis, « le déluge, est-il dit, commença à inonder la terre, lorsque Noé avait six cents ans, le vingt-septième jour du second mois. » *Ibid.*, 11. Remarquez avec quel soin l'Ecriture nous apprend, non-seulement l'année, mais encore le mois et le jour où arriva le déluge. Puis, pour corriger la postérité par son récit, et pour augmenter l'horreur de cet événement, elle dit : « Alors les sources de l'abîme furent rompues, et les cataractes du ciel furent ouvertes, et la pluie tomba pendant quarante jours et quarante nuits. » *Ibid.*, 12. Comme toujours, l'Ecriture se sert ici d'un langage vulgaire ; elle parle comme les hommes ont coutume de parler. Ce n'est point qu'il y ait au ciel des cataractes, mais ce sont là des expressions familières qui reviennent à dire : Dieu n'eut qu'à commander, et, toutes les eaux de la nature, obéissant aussitôt au Créateur, tombèrent et inondèrent le monde entier. Ce fut de la part de Dieu une marque de bonté incomparable que de faire durer cette arrivée du déluge pendant quarante jours et quarante nuits. Dans sa grande miséricorde, il voulait ainsi, en châtiant quelques-uns de ces hommes, leur faire éviter cette destruction générale, par l'aspect de leurs proches expirant sous leurs yeux et du péril qui les menaçait tous. Il est à croire, en effet, que le premier jour un bon nombre périrent par le déluge ; le second jour il dut y en avoir davantage; ainsi de suite le troisième jour et les autres. Il mit donc quarante jours et quarante nuits pour amener le grand cataclysme, afin d'enlever toute excuse aux hommes d'alors. Il pouvait bien, s'il l'avait voulu et ordonné, il pouvait tout inonder en un moment; s'il y employa tant de jours, ce fut l'effet de sa clémence.

« Noé, dit ensuite l'Ecriture, entra dans l'arche avec Sem, Cham et Japheth, sa femme et les femmes de ses fils, et tous les animaux selon leur espèce, comme le Seigneur Dieu l'avait ordonné à Noé. » *Ibid.*, 13-16. Quand donc, suivant l'ordre de Dieu, le déluge commença, Noé, ses fils, sa femme, les femmes de ses fils et tous les animaux selon leur espèce entrèrent dans l'arche. « Et Dieu ferma l'arche par dehors. »

4. Combien le mot qu'emploie ici l'Ecriture est en rapport avec notre faiblesse ! Dieu ferma l'arche par dehors pour montrer qu'il avait mis lui-même ce juste en sûreté. « Il ferma l'arche, » et « par dehors, » est-il dit ensuite; c'était afin de cacher au juste la vue de cette destruction universelle, qui aurait augmenté sa douleur. En effet, s'il avait songé à cette tempête épouvantable, s'il s'était représenté cette agonie de tout le genre humain, ce trépas de toutes les bêtes, de tous les hommes, cette espèce de renversement de toutes les choses de la terre, il aurait été saisi de tristesse et rempli du plus grand trouble. Quoique ceux qui périssaient fussent des méchants, c'est néanmoins une grande douleur pour l'âme de tout homme de bien que de

voir les punitions infligées à ses semblables. Vous verrez que tous les Prophètes, tous les justes, quand ils adressent à Dieu des supplications, le font plutôt pour ces malheureux que pour eux-mêmes. Il en fut ainsi, quand le Patriarche priait pour les habitants de Sodome. Telle était la coutume invariable des Prophètes. L'un d'eux s'écriait : « Hélas, Seigneur, allez-vous détruire les restes d'Israël ? » *Ezech.*, IX, 8. Un autre disait : « Rendrez-vous les hommes comme les poissons de la mer, qui n'ont pas de chef ? » *Abac.*, I, 14.

Ainsi, comme le juste avait bien d'autres sujets de confusion et d'angoisse, pour que ces spectacles ne pussent pas augmenter sa tristesse, il l'enferma dans l'arche comme dans une prison, lui évitant par là les terreurs qu'il aurait ressenties en regardant au dehors. Il est probable que s'il avait vu l'irruption de toutes ces eaux, il aurait été plein d'anxiété, dans la crainte de périr lui-même. Le Dieu de bonté, prenant soin de lui, ne permit pas qu'il vît les ravages des eaux, la destruction des hommes et l'extermination générale de l'univers. Pour moi, quand je songe à la vie de ce juste dans l'arche, plein d'étonnement et d'admiration, j'attribue tout encore une fois à la clémence de Dieu. Si cette clémence divine n'avait pas affermi son courage et ne lui avait pas rendu facile ce qui était si difficile, comment, je vous le demande, aurait-il pu résister, enfermé en quelque sorte dans une sombre prison ? Comment aurait-il pu résister à l'impétuosité de tous ces flots ? Ceux qui se trouvent sur un vaisseau muni de voiles, qui voient le pilote assis au gouvernail et luttant par son habileté contre la violence des flots, meurent d'effroi lorsqu'ils voient la mer furieuse, et ils désespèrent presque de se sauver : que dire donc de ce juste ? Vivant comme dans une prison, ainsi que je vous le disais, il était ballotté çà et là, ne pouvant porter ses regards d'aucun côté, mais enfermé là dedans, sans aucun spectacle qui pût le consoler. Ceux qui voyagent sur un vaisseau, même lorsque les flots se soulèvent, peuvent apercevoir souvent le ciel, les sommets des montagnes, de grandes villes, et retirer de cet aspect quelque consolation. Si la tempête devient plus lourde et plus terrible, après dix jours ou à peu près, délivrés de beaucoup de fatigues et de périls, ils sont rejetés sur la terre, se rétablissent peu à peu et oublient tous leurs dangers. Ici rien de tel : Noé habita toute l'année dans cette étonnante prison d'une nouvelle espèce, n'ayant pas d'air libre à respirer. Comment en aurait-il eu, l'arche étant fermée de tout côté? Comment donc y vécut-il ? je vous le demande; comment y demeura-t-il ? comment lui et sa famille, quand même ils auraient eu des corps de fer ou de diamant, auraient-ils pu y subsister, privés du vent, qui sert autant que l'air lui-même à ranimer nos membres, ne pouvant repaître leurs yeux du spectacle du ciel, ni de celui de la terre émaillée de fleurs? Comment ne devinrent-ils pas aveugles en demeurant si longtemps enfermés ? Considérons cette question à un point de vue humain et songeons d'où ils pouvaient tirer, vivant dans l'arche, une eau de source que l'on pût boire. Et même, en laissant tout cela de côté, comment ce juste, ses fils et leurs femmes purent-ils vivre avec les bêtes féroces et les autres animaux ? comment purent-ils supporter les odeurs qu'ils exhalaient ? comment purent-ils habiter sous le même toit ? Et que dis-je encore ? comment les bêtes elles-mêmes purent-elles subsister, et ne pas succomber, restant enfermées si longtemps en un seul lieu, sans air et sans mouvement ? Vous le savez, vous le savez bien, notre nature est telle que ni l'air, ni tout le reste ne nous empêche de mourir, si nous sommes toujours enfermés dans un même lieu. Comment donc se fait-il que le juste, et tous ceux qui étaient avec lui dans l'arche, aient pu subsister si longtemps?

Cela n'est possible que par un effet de la grâce toute-puissante de Dieu. La Providence divine n'avait-elle pas soin de diriger l'arche de tel ou ou tel côté, et de la préserver de tout naufrage, dépourvue qu'elle était d'un pilote ? On ne saurait prétendre, en effet, que l'arche pût être dirigée avec art comme un vaisseau. Elle était close de tout côté; et cependant, selon l'ordre du Créateur, elle était tellement au-dessus de la puissance des eaux que, loin de pouvoir souffrir de leur choc, elle tenait ceux qui l'habitaient en parfaite sécurité. Quand Dieu fait quelque chose,

mes bien-aimés, il ne faut pas soumettre ses ouvrages au contrôle de notre raison humaine; ce qu'il fait est au-dessus de notre intelligence, et jamais notre intelligence ne pourra percevoir et comprendre le pourquoi des œuvres de Dieu.

5. Il suit de tout cela que nous devons obéir aux ordres que nous recevons de Dieu, et croire à ce qu'il nous dit. Il est le Créateur de toute la nature, et il peut y changer, y transformer tout à son gré. « Dieu ferma donc l'arche par dehors. » La vertu du juste fut grande, comme aussi l'excellence de sa foi. En construisant l'arche, il fit tout son possible pour que le séjour forcé dans une telle demeure fût supportable, et qu'il y pût vivre, ainsi que les bêtes féroces et les autres animaux. Aussi le bienheureux Paul, parlant de Noé et faisant son apologie, s'écriait : « Averti par sa foi dans l'oracle divin de ce qui ne paraissait pas encore, Noé, rempli de crainte, disposa l'arche de manière à sauver sa famille; par là il condamna le monde et eut en partage cette justice qui dépend de la foi. » *Hebr.*, XI, 7. C'est évident, sa foi en Dieu fut pour lui comme une ancre assurée; elle lui fit construire et habiter l'arche. Ce fut là son moyen de salut; en l'employant, « il condamna le monde et devint participant de cette justice qui dépend de la foi. » Cela ne veut point dire qu'il fut juge lui-même, mais que la comparaison de cet homme avec les autres détermina la condamnation prononcée par Dieu; les autres hommes, ayant les mêmes moyens que le juste, ne suivirent pas comme lui la voie de la vertu. La foi qui le remplissait fit condamner ceux qui étaient incrédules au point de ne pas croire aux prédictions divines. Ce que j'admire de nouveau parmi tout le reste, c'est la vertu de ce juste et l'ineffable bonté de Dieu, quand je me demande comment Noé put vivre au milieu de toutes ces bêtes, de ces lions, de ces léopards, de ces ours et de tant d'autres animaux féroces. N'oubliez pas, je vous prie, quelle était la dignité du premier homme avant sa désobéissance, et considérez encore la divine bonté. Quand la puissance que Dieu nous avait accordée fut diminuée par la prévarication d'Adam, il trouva un autre homme qui rétablit la ressemblance première de l'homme avec le Créateur, en conservant les caractères de la vertu, et qui montra toujours une parfaite obéissance à tous les commandements du Seigneur. Aussi Dieu lui rendit-il les honneurs accordés à notre premier père, nous enseignant ainsi la puissance qu'avait ce dernier avant sa désobéissance. La vertu de l'homme rétablit donc, avec l'aide de la clémence divine, la domination d'autrefois, et les bêtes connurent encore la soumission. A la vue du juste, elles oubliaient leur nature; plus que leur nature, elles oubliaient leur férocité; la cruauté innée chez elles devenait de la douceur. Et voyez, il en arriva de même pour Daniel. Entouré de lions, il agissait avec le même courage que s'il avait été entouré d'agneaux; la confiance du juste réprimait la nature de ces bêtes féroces et les empêchait d'obéir à leurs habitudes cruelles.

Ainsi de notre juste : il supportait très-facilement cette vie en commun avec les bêtes; ni l'exiguité du lieu, ni la longueur de cet emprisonnement, ni l'impossibilité de respirer l'air, enfermé comme il l'était, rien ne put l'abattre; sa confiance en Dieu lui rendait tout facile; il vivait dans cette noire prison comme nous dans les prés et dans les bois. C'était la volonté de Dieu que ce qui était difficile lui parût aisé. L'habitude des justes, lorsqu'ils souffrent quelque chose pour Dieu, est de ne point faire attention à la souffrance elle-même, mais d'en considérer le motif, ce qui leur fait tout endurer facilement. Paul, le docteur des nations, regardait comme des peines légères d'être mis aux fers, d'être traîné devant les tribunaux, d'être tous les jours en péril, dans les afflictions les plus nombreuses et les plus insupportables; non point que, par leur nature, toutes ces choses fussent peu pénibles; mais le saint, considérant le motif pour lequel on les supporte, jugeait qu'on ne devait pas faire attention à ces souffrances. Ecoutez-le : « Une légère affliction, qui dure un moment, dit-il, nous procure pour l'éternité un poids immense de gloire. » II *Corinth.*, IV, 17. Cela signifie que l'attente de la gloire que nous poursuivons, et de cette félicité éternelle, nous fait supporter aisément ces afflictions de tous les jours et nous

les fait trouver légères. Vous le voyez, l'amour de Dieu rend nos afflictions moins lourdes et fait que nous y sommes insensibles. Aussi ce bienheureux juste supportait tout avec douceur, se nourrissant de sa foi et de son espoir en Dieu. « Le Seigneur Dieu, dit l'Ecriture, ferma l'arche par dehors, et le déluge se répandit sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits; et l'arche était portée au-dessus des eaux. » Remarquez comme la terreur augmente par ce récit, et comme cet événement se présente de plus en plus effrayant. « Le déluge, est-il dit, se répandit sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits, et les eaux s'étant accrues, firent flotter l'arche et l'élevèrent au-dessus de la terre. Les eaux crûrent prodigieusement sur la surface de la terre, et l'arche était portée sur les eaux; et les eaux s'amoncelaient rapidement sur la terre. » *Genes.*, VII, 17-20.

6. Observez le soin que met l'Ecriture à décrire la grande violence des eaux et l'accroissement quotidien de cette inondation. « Les eaux, dit-elle, crûrent prodigieusement et envahirent toutes les montagnes élevées qui étaient sous le ciel. L'eau s'éleva de quinze coudées au-dessus des montagnes qu'elle recouvrait. » Dieu avait eu raison, dans sa bonté, de fermer l'arche, pour éviter au juste tous ces spectacles. Si nous-mêmes, après tant d'années, après tant de siècles, sommes saisis de crainte et d'effroi en écoutant seulement ce récit, quelle aurait été la souffrance du juste s'il avait vu de ses propres yeux cet épouvantable abîme? Aurait-il pu y résister, même pendant quelques jours? Dès le premier aspect, toute son âme ne se serait-elle pas affaissée et ne lui aurait-il pas été impossible de supporter plus longtemps ce pénible et désolant spectacle? Considérez que maintenant, quand il tombe un peu de pluie, nous sommes dans l'angoisse, nous désespérons de tout et en quelque sorte aussi de notre vie. Combien donc ce juste aurait-il souffert alors, s'il avait vu les eaux élevées à une telle hauteur? « L'eau, est-il dit en effet, s'éleva de quinze coudées au-dessus des montagnes. » Ici encore, mon bien-aimé, souvenez-vous des paroles du Seigneur lorsqu'il disait : « Mon esprit ne demeurera pas en ces hommes, car ils ne sont que chair, » *Genes.*, VI, 3, et ailleurs : « La terre est corrompue et pleine d'injustice; » *Ibid.*, 11; ailleurs encore : « Le Seigneur vit que la terre était corrompue, car toute chair avait perverti sa voie. » *Ibid.*, 12. L'univers avait besoin d'une purification générale et profonde; il fallait qu'il fût lavé de toute tache, que tout germe de la malice d'autrefois fût enlevé, qu'il ne restât aucun vestige du mal, et qu'il y eût comme un renouvellement radical. Tel qu'un bon ouvrier qui, prenant un vieux vase dévoré par la rouille, le jette au feu pour le dérouiller et lui rendre son ancien éclat; tel le Seigneur purifia tout l'univers par ce déluge; il le délivra de la malice des hommes, de toutes ses souillures, de sa corruption, et, lui rendant enfin son premier aspect, il le fit tellement plus beau qu'il n'y laissa même pas un vestige de son ancienne difformité.

« L'eau s'éleva de quinze coudées au-dessus des montagnes. » L'Ecriture ne mentionne pas ce fait inutilement; elle veut nous apprendre par là que, non-seulement les hommes, les troupeaux, les quadrupèdes et les reptiles furent submergés, mais que les oiseaux du ciel et tout ce qui habitait sur les montagnes, bêtes féroces et autres animaux, le furent aussi. Ce qui est indiqué par ce mot : « L'eau s'éleva de quinze coudées au-dessus des montagnes. » Vous voyez par là que l'arrêt du Seigneur fut pleinement accompli; car il avait dit : « Encore sept jours et j'amènerai le déluge sur la terre, et je détruirai toute substance que j'ai créée, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis les reptiles jusqu'aux oiseaux du ciel. » *Genes.*, VII, 4. Ce n'est pas uniquement pour nous apprendre la hauteur à laquelle s'élevèrent les eaux que l'Ecriture nous donne ce détail, mais pour nous montrer en même temps qu'il ne resta pas un seul animal, une seule bête féroce, un seul être vivant, et que tout périt avec le genre humain. Tout ayant été créé pour l'homme, il était juste que tout fût détruit avec lui. Après nous avoir appris jusqu'à quelle hauteur atteignirent les eaux, dépassant de quinze coudées les hauts sommets des montagnes, l'Ecriture, avec le soin qu'elle met dans tous ses récits, ajoute : « Toute chair qui se meut sur la terre fut

détruite, les oiseaux, les animaux, les bêtes féroces, tout ce qui rampe, et tous les êtres humains; tout ce qui se trouvait de vivant sur la terre mourut. » *Genes.*, VII, 21-22. Cette expression : « Tout ce qui se trouvait de vivant sur la terre, » n'est point superflue: elle indique qu'à l'exception du juste et des êtres que renfermait l'arche, tout périt. En effet, suivant l'ordre de Dieu, ceux-là avaient quitté la terre pour monter dans l'arche.

« Toutes les créatures qui étaient sur la terre, depuis l'homme jusqu'aux bêtes, tant celles qui rampent que celles qui volent en l'air, furent détruites. » *Ibid.*, 23. Quelle insistance à nous apprendre à diverses reprises que tout périt, qu'aucun être vivant n'échappa à cette destruction, que tout, hommes et bêtes, fut étouffé sous les eaux ! « Et il ne demeura, dit l'Ecriture, que Noé seul et ceux qui étaient avec lui dans l'arche. Et les eaux couvrirent la terre pendant cent cinquante jours. » *Ibid.*, 23-24. Ainsi, l'élévation de l'eau resta la même pendant tout ce temps. Songez encore ici à la grandeur d'âme, au courage extraordinaire du juste. Que ne dut-il pas souffrir en se figurant, en voyant, presque par l'esprit, les corps des hommes et des animaux purs et impurs ensevelis dans une ruine commune, et mêlés ensemble sans la moindre distinction ? Que ne dut-il pas souffrir en pensant à son isolement, à cette dévastation, à sa vie pleine de douleurs, dépourvue de toute consolation, et que ne venait charmer aucune conversation ni aucun spectacle, ignorant combien de temps il devait demeurer ainsi enfermé ? Le bruit, le bouillonnement des eaux, augmentait chaque jour ses craintes. A quel incident agréable pouvait-il s'attendre, en voyant la masse des eaux rester la même pendant cent cinquante jours, ainsi que leur élévation ? Cependant il supportait tout avec courage, connaissant la toute-puissance de Dieu; et, sachant que le Créateur de la nature entière peut à son gré tout faire et tout changer, il endurait patiemment toutes ces épreuves. La grâce divine augmentant son énergie, lui fournissait toutes les consolations nécessaires, et ne lui laissait ni découragement ni une pensée peu virile ou moins généreuse. Il avait d'abord fait tout ce qui dépendait de lui, par le zèle de sa vertu, l'énergie de sa justice et l'excellence de sa foi; les secours du Seigneur lui vinrent ensuite largement : Dieu lui donna la patience, le courage, le pouvoir de tout supporter avec douceur, de demeurer dans l'arche sans ennui, sans maladie, et de rester sans peine au milieu des animaux sans raison.

Exhortation morale.

7. Imitons donc ce juste, je vous en conjure, appliquons-nous, en faisant ce qui dépend de nous, à nous montrer dignes du secours de Dieu. Dieu attend que nous lui fournissions des occasions de montrer sa grande libéralité. Ne nous privons pas de ces dons par lâcheté, empressons-nous avec toute l'ardeur possible d'aborder la voie qui mène au bien, de telle sorte que nous puissions, avec l'aide d'en haut, arriver au terme de la route. Sans le secours de la grâce divine, nous ne pouvons accomplir aucun bien. Conduisons-nous de façon à être soutenus par notre espoir en Dieu, comme par une ancre sûre et inébranlable; ne regardons point les fatigues de la vertu; mais supportons toute chose sans murmurer, en considérant la récompense qui couronnera ces fatigues. Le commerçant, lorsqu'il sort du port pour s'avancer en pleine mer, ne pense pas seulement aux pirates, aux naufrages, aux monstres marins, aux fureurs des vents, aux tempêtes continuelles, à tant d'autres infortunes; il songe aussi au gain qu'il peut réaliser, après avoir échappé à tous ces dangers : soutenu par son espérance, il accepte facilement les ennuis qu'il a prévus, afin de retourner chez lui plus riche. Le laboureur n'a pas seulement dans la pensée les labeurs de l'agriculture, les pluies, la stérilité de la terre, les ravages des maladies, ceux des sauterelles; mais, songeant à son grenier et aux gerbes qu'il recueillera, il endure tout avec courage et devient insensible aux peines par l'attente de ces biens. Ses espérances sont incertaines; il en vit cependant, elles le soutiennent de plus en plus, il ne s'épargne aucune fatigue, et fait tout ce qui est en son pouvoir, dans la perspective de la récompense qui doit couronner un jour ses travaux. Le soldat qui prend les armes et qui marche au combat, ne se représente pas uniquement les bles-

Sans la grâce nous ne pouvons accomplir le bien.

sures, le carnage, le choc des ennemis et tous les autres ennuis de la guerre; il songe à la victoire, se représente le triomphe, et, revêtant son armure, quoique l'issue du combat soit incertaine et que les périls le menacent, il chasse toutes ces pensées de son esprit, il n'a devant les yeux que son espoir, et court sur le champ de bataille le cœur ardent et les armes à la main.

Donc, mes bien-aimés, si le commerçant, le soldat et le laboureur, quand ils sont en face d'un résultat incertain, de déceptions et d'obstacles si divers et sans nombre, ne redoutent pas les fatigues, ainsi que vous l'avez entendu, et n'abandonnent pas pour cela une espérance bien supérieure à ces ennuis; comment serons-nous dignes de quelque pardon, nous qui négligeons d'acquérir la vertu et ne savons pas endurer spontanément tous les labeurs de la vie, quand cependant notre espoir est certain, quand de si grands biens nous attendent, quand les récompenses promises l'emportent de tout point sur les bonnes actions que nous pouvons faire ? Ecoutez le bienheureux Paul; après tant de tourments si terribles, après avoir été traîné devant les tribunaux, conduit en prison, après avoir subi la mort chaque jour, pour ainsi dire, il s'écrie : « Les souffrances de ce monde ne valent pas la gloire future qui se manifestera en nous. » *Rom.*, VIII, 18. Quand même nous nous exposerions chaque jour à la mort, — ce qui répugne à la nature, bien que l'esprit l'emporte sur la nature en triomphant par un effet de la bonté de Dieu, — quand même nous nous exposerions chaque jour à la mort, il n'est pas de souffrance qui puisse valoir ces biens incomparables que nous comptons acquérir, et la gloire qui se manifestera en nous. Voyez combien doit être grande la gloire de ceux qui recherchent la vertu, puisqu'elle surpasse tout ce qu'un homme peut accomplir; on n'en approche pas encore quand on est au faîte de la vertu humaine. En effet, que pourrait faire un homme pour le disputer en grandeur à la libéralité divine ?

Quand Paul, ce grand homme, cet homme incomparable, disait : « Les souffrances de ce monde ne valent pas la gloire future qui sera manifestée en nous; » et ailleurs : « Je meurs tous les jours; » I *Cor.*, XV, 31; ailleurs encore : « J'ai souffert plus que les autres; » *Ibid.*, 10; quand Paul parlait ainsi, qu'aurions-nous à dire, nous qui ne voulons même pas endurer pour la vertu une souffrance légère, qui menons une vie relâchée, et ne prenons garde qu'à une chose, à éviter tout accident fâcheux ? Nous savons bien cependant qu'il n'y a qu'un moyen d'arriver à la béatitude céleste, c'est d'y tendre par les peines d'ici-bas. Les afflictions nous rendent agréables à Dieu; une légère souffrance supportée dans ce monde nous remplit de confiance pour l'autre, si nous consentons à marcher suivant les avis du Maître de l'univers. Considérez, mon bien-aimé, que les tourments de la terre, bien qu'ils soient douloureux, sont passagers : au contraire, les biens que nous devons acquérir ne périront pas et nous resteront éternellement. « Ce qui est visible passe, dit l'Apôtre; ce qui est invisible ne passe pas. » II *Cor.*, IV, 18.

Supportons donc avec grandeur d'âme ces maux passagers; n'abandonnons jamais le zèle pour la vertu; nous jouirons ainsi de biens stables et éternels. Que ces biens nous soient accordés un jour par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, honneur, puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVI.

« Dieu s'étant souvenu de Noé, de toutes les bêtes, de tous les animaux, de tous les oiseaux et de tous les reptiles qui étaient dans l'arche avec lui, fit souffler le vent sur la terre, et l'eau diminua. »

1. Ce que nous avons déjà lu nous fait voir la grande, l'ineffable bonté de Dieu, et l'excellence de sa miséricorde, se manifestant non-seulement à l'égard de l'homme, cet animal raisonnable, mais aussi à l'égard des animaux sans raison. Ayant tout créé, il fait éclater son amour envers toutes ses créatures; il nous apprend de toutes les façons combien il prend soin du genre hu-

main et nous fait voir que tout ce qu'il a fait dès le principe est pour notre salut. Qu'il nous punisse ou qu'il nous menace, il n'obéit jamais qu'à sa bonté. Ce n'est ni par passion ni par colère qu'il inflige des châtiments, c'est pour détruire le mal et l'empêcher d'aller plus loin. C'est dans ce but, comme vous l'avez entendu, et non point pour autre chose, qu'il a déchaîné maintenant le déluge, se préoccupant encore de ceux qui s'étaient adonnés à l'iniquité. — Mais, me direz-vous, est-ce en avoir beaucoup de soin que de les étouffer tous sous les eaux? — Ne dites pas de paroles téméraires, ô homme; acceptez avec reconnaissance tout ce que Dieu fait, et sachez même que le déluge est une grande preuve du soin qu'il prend de nous. Quand des hommes sont voués si irrévocablement au péché, quand ils se font chaque jour de nouvelles blessures et rendent leurs plaies incurables, n'est-ce point un acte de prudence de les délivrer d'un si grand mal? La punition qu'on leur inflige n'est-elle point elle-même remplie de bonté? Enlever la vie à ceux qui étaient d'ailleurs destinés à mourir, de manière à leur éviter la conscience de leur trépas et à enlever à leur supplice tout sentiment de douleur, et puis faire que cette mort leur tienne lieu d'expiation, n'est-ce point là une preuve éclatante de sagesse et d'amour? Si l'on examine cette question avec un esprit religieux, on verra encore que ce fut un bienfait, non-seulement pour ceux qui furent punis, mais aussi pour ceux qui devaient les remplacer sur la terre; il y eut surtout pour ceux-ci deux avantages immenses : le premier, d'éviter les maux endurés par leurs pères; le second, de devenir plus prudents et plus modérés après tous ces évènements. Quelles actions de grâces ne devaient-ils donc pas au Seigneur?

Les descendants de ces hommes devinrent meilleurs, en effet, grâce à ce châtiment et à la crainte qu'ils avaient d'en subir de semblable; en outre, toute racine mauvaise était arrachée, et il ne restait personne pour leur donner l'exemple de la malice et de l'iniquité. Voyez-vous comment les peines et les supplices sont eux-mêmes des bienfaits et montrent la providence de Dieu veillant sur nous? Si quelqu'un veut tout récapituler, il trouvera que toutes les peines infligées aux pécheurs leur ont été infligées dans ce même but. Quand Dieu chassa Adam du paradis terrestre, ce n'était pas précisément pour le punir, c'était pour lui accorder de nouveaux bienfaits. — Quel bienfait y a-t-il à être chassé pour toujours du paradis? me direz-vous peut-être. — Il ne faut point, mon cher auditeur, passer légèrement sur les actes de Dieu; il faut les étudier avec beaucoup d'attention. Songez à l'immensité de sa bonté, et vous trouverez que c'est toujours là l'unique motif de tous ses actes. Je vous le demande, en effet, Adam, après avoir ainsi transgressé les ordres de Dieu, aurait-il pu jouir des mêmes avantages, s'il n'avait pas été chassé du paradis? Si, après avoir reçu de Dieu tant de promesses, il écouta les tromperies du serpent et tomba dans les piéges que le démon lui tendit en lui suggérant l'espoir qu'il deviendrait égal à Dieu, et par là même en le poussant à la prévarication; supposez qu'il fût alors demeuré dans la même dignité et dans le même genre de vie, n'aurait-il pas pensé que cet esprit pervers était plus digne de foi que le Créateur de toute chose, et n'aurait-il pas eu de lui-même une opinion bien supérieure à sa dignité réelle? La nature de l'homme est telle que s'il n'est pas réprimé quand il pèche, et s'il agit en toute sécurité, il se précipite d'un abîme dans un autre. Je puis vous montrer encore d'une autre manière que c'est par clémence que Dieu chassa Adam du paradis et le rendit sujet à la mort. En le renvoyant, en le reléguant non loin de cet heureux séjour, en le prémunissant ainsi contre lui-même, Dieu lui enseigna de plus combien le démon était trompeur. Il le condamna à la mort, afin qu'étant devenu sujet au péché par sa désobéissance, il ne péchât pas indéfiniment. Ne pensez-vous pas maintenant qu'il y avait une clémence digne d'admiration à chasser l'homme du paradis et à le soumettre à la mort? Je pourrais vous dire encore autre chose. — Quoi donc? — En le frappant de son indignation, non-seulement Dieu combla l'homme de bienfaits, mais il voulut aussi corriger ses descendants par son exemple. Si, après tous ces évènements, Caïn, le fils d'Adam, qui voyait de

ses yeux son père chassé du paradis, dépouillé de sa gloire, sous le coup de l'étonnante malédiction que renfermaient ces paroles : « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre; » *Genes.*, III, 19; si Caïn, dis-je, ne devint pas meilleur et s'enfonça plus avant dans le mal, à quel degré de folie ne serait-il point descendu dans le cas où il n'aurait pas vu ce qui était arrivé à son père? Et, chose admirable, en punissant un si grand pécheur, coupable d'un homicide infâme, Dieu joignit encore la miséricorde à la rigueur.

2. Voyez quelle fut dans cette circonstance la bonté de Dieu. Caïn l'outrageait en lui offrant des sacrifices; il lui témoignait un profond mépris en ne faisant pas le choix qui était juste, en présentant au hasard sur l'autel ce qui se trouvait sous sa main; cependant Dieu ne prononça contre lui aucune parole dure, bien que ce ne fût pas là une faute légère et commune, mais un péché très-grave. Si, lorsqu'on veut honorer ses semblables, on leur donne les primeurs, le choix de toute chose; si l'on s'applique à leur offrir surtout ce qui paraît avoir le plus de prix, ne fallait-il pas aussi que l'homme offrît à Dieu ce qu'il avait de plus précieux et de plus remarquable? Ainsi, malgré tous les péchés de Caïn et le mépris qu'il affectait, Dieu ne le punit point; il ne lui infligea pour ces actes aucun supplice; il fit comme un ami envers son ami, et, usant de toute sa douceur, il dit : « Tu as péché, arrête-toi. » *Genes.*, IV, 7. C'était lui indiquer sa faute et lui conseiller de ne pas aller plus loin. Comprenez-vous l'excellence de cette bonté? Mais, au lieu de tirer profit de cette longanimité, Caïn commit de plus grands crimes, jusqu'à mettre à mort son frère; et alors encore Dieu tempéra son châtiment en l'interrogeant d'abord et en lui fournissant l'occasion de se repentir. Comme il demeura sans honte de sa faute, Dieu le punit pour le corriger, mêlant toujours beaucoup de miséricorde à la peine qu'il lui infligeait. Remarquez que Dieu lui pardonna lorsqu'il avait péché contre lui, bien que ce fût d'une manière si grave; mais, lorsqu'il s'arma contre son frère, la malédiction et la colère divines fondirent sur lui. Conduisons-nous ainsi nous-mêmes, imitons l'exemple de Dieu. Lorsqu'on aura commis une faute envers nous, pardonnons-la et absolvons ceux qui l'auront commise; mais punissons ceux qui auront péché contre Dieu. Je ne sais comment cela se fait, c'est tout le contraire qui a lieu : nous laissons sans les venger toutes les offenses adressées à Dieu; mais dès qu'on nous fait à nous-mêmes la plus légère offense, nous nous en vengeons d'une manière terrible; nous accusons celui qui en est l'auteur, sans penser que nous irritons ainsi le Dieu de miséricorde.

Ecoutez comment saint Paul nous fait entendre que Dieu pardonne les péchés commis envers lui, et recherche sévèrement ceux que l'on commet envers le prochain. « Si quelqu'un, dit-il, a épousé une idolâtre et s'il convient à cette épouse de vivre avec lui, qu'il ne la renvoie pas. Si une femme a un mari idolâtre, et s'il consent à vivre avec elle, qu'elle ne le renvoie pas. » I *Cor.*, VII, 12-13. Quelle indulgence! Quand même on appartiendrait à la secte des Gentils ou des infidèles, si l'on désire vivre ensemble, on ne doit pas se quitter. L'Apôtre avait déjà dit : « Que ta femme soit de la secte des Gentils ou des infidèles, ne la renvoie pas si elle veut vivre avec toi. Comment sais-tu, ô femme, ajoute-t-il, si tu ne dois pas sauver ton mari? Comment sais-tu, ô homme, si tu ne dois pas sauver ta femme? » *Ibid.*, V, 16. Vous le voyez, il ne défend point que l'homme ou la femme infidèle jouissent de la loi du mariage. Ecoutez encore le Christ disant à ses disciples : « Je vous le dis, tout homme qui aura renvoyé sa femme, à moins qu'elle ne se soit prostituée, la livre à l'adultère. » *Matth.*, V, 32. Encore une fois, quelle bonté! Si votre femme veut vivre avec vous, qu'elle appartienne à la secte des Gentils ou à une secte infidèle, gardez-la; si, oubliant ses serments, elle a commis une faute envers vous, préférant vivre avec d'autres, vous pouvez la quitter, la chasser de chez vous. Réfléchissons à tout cela, et tâchons de payer de retour ce Dieu qui montre tant de bienveillance pour nous : de même qu'il venge sévèrement les injures qu'on nous adresse, pardonnant celles qui sont faites contre lui, nous aussi pardonnons les fautes commises envers nous par notre prochain, et appliquons-nous à

venger celles qui sont commises envers Dieu. Cela sera pour nous de la plus grande utilité et d'un grand secours pour ceux que nous corrigerons.

Peut-être me suis-je livré aujourd'hui à des préambules plus longs qu'il ne fallait. Qu'y faire? J'ai été entraîné, sans y songer, par le cours de mes paroles. Comme tout ce que j'avais à vous dire devait avoir trait au déluge, je devais montrer à votre charité qu'il y avait toujours plus de miséricorde que de vengeance dans les châtiments infligés par Dieu; et il en est ainsi pour le déluge. Comme un bon père, Dieu n'agit que par le soin qu'il prend du genre humain. Relisons donc les paroles de la sainte Ecriture qui nous servent de texte et que nous avons déjà lues au commencement, pour vous montrer la grandeur de cette bonté divine... Le bienheureux Moïse nous disait hier : « Les eaux couvrirent la terre pendant cent cinquante jours. » *Genes.*, VII, 24. Nous en étions arrivés là dans notre instruction. Nous lisons aujourd'hui ces mots : « Dieu se souvint de Noé, de tous les animaux, de tous les oiseaux, de tous les reptiles qui étaient dans l'arche avec lui. » *Genes.*, VIII.

3. Considérez encore ici combien l'Ecriture se prête à la faiblesse de notre nature. « Dieu, dit-elle, se souvint. » Sachons voir dans cette parole, mes bien-aimés, un sens digne de Dieu, et ne traduisons pas ces mots grossiers conformément à nos pensées humaines. Si l'on songe à l'ineffable nature de Dieu, cette expression ne saurait lui convenir; elle est parfaitement convenable à notre faible nature. « Dieu se souvint de Noé. » L'Ecriture, dans les passages déjà lus et que nous avons expliqués à votre charité, nous enseigne que la pluie tomba pendant quarante jours et quarante nuits, que l'eau recouvrit la terre pendant cent cinquante jours; nous avons vu qu'elle dépassait de quinze coudées le sommet des montagnes; enfin, nous savons qu'au milieu de tous ces bouleversements, le juste vivait dans l'arche, pouvant à peine respirer, et partageant l'habitation des bêtes. Voilà donc que le Livre saint nous dit maintenant que « Dieu se souvint de Noé. »

Que signifie ce mot : « Il se souvint ? » Il signifie que Dieu prit en pitié la vie du juste dans l'arche; il eut pitié de le voir dans cette étroite prison, entouré de tant de difficultés et ignorant quand devaient finir tous ces tristes événements. Imaginez-vous, je vous prie, quelles devaient être les pensées de Noé après avoir vu tomber cette pluie violente pendant quarante jours et quarante nuits, à l'aspect de ces eaux qui demeurèrent sans varier, et pendant cent cinquante jours, à la même hauteur; et, chose plus pénible encore, ne pouvant apercevoir de ses yeux ce qui se passait, ne pouvant observer du fond de sa prison l'étendue de ces malheurs, les soupçonnant plus grands de jour en jour. Quant à moi, ce que j'admire, c'est que cette tristesse ne l'ait pas consumé, son esprit étant rempli de l'idée de cette destruction du genre humain, de la pensée de sa solitude, des angoisses de sa vie. Mais la cause de tous ses biens fut sa confiance en Dieu; elle le maintint, lui fit tout supporter courageusement, de sorte que, nourri d'espérance, il ne ressentait aucun ennui.

Noé fit tout ce qui dépendait de lui en montrant tant de patience, en donnant la preuve de tant de foi, en supportant tout avec une si grande force d'âme. Aussi voyez quelle fut à son égard la bonté de Dieu. « Dieu, dit l'Ecriture, se souvint de Noé. » Ce n'est point sans but et sans motif qu'elle dit : « Dieu se souvint. » Déjà le Seigneur lui-même avait plus haut rendu témoignage au sujet de ce juste en disant : « Entre dans l'arche, car j'ai vu que tu étais seul juste dans cette génération. » *Genes.*, VII, 1. L'Ecriture ajoute ici : « Et Dieu se souvint de Noé, » c'est-à-dire qu'il se souvint du témoignage qu'il avait rendu de cet homme. Pendant le temps que dura le déluge, Dieu ne l'avait pas oublié; seulement il avait différé, mais dans la mesure des forces humaines; et maintenant il accordait au juste les bienfaits et la grâce qu'il méritait. Sachant quelle est la faiblesse de notre nature, Dieu, lorsqu'il nous envoie une tentation, ne nous laisse tenter qu'en proportion de nos forces, afin de nous récompenser selon que nous l'avons mérité par notre courage, et de manifester en même temps sa miséricorde. Le bienheureux Paul l'a dit : « Dieu est fidèle à ses promesses,

il ne vous laissera pas tenter au-dessus de vos forces, mais il proportionnera le secours à la tentation, pour que vous puissiez la vaincre. » I *Cor.*, X, 13. Comme le juste avait montré son courage et sa patience en endurant le séjour de l'arche et ses ennuis, grâce à sa confiance dans le Seigneur, l'Ecriture dit : « Dieu se souvint de Noé, » et, pour nous faire connaître l'immensité de la miséricorde divine, elle ajoute : « Et il se souvint de toutes les bêtes, de tous les animaux, de tous les oiseaux, de tous les reptiles qui étaient avec lui dans l'arche. » Voyez comme Dieu fait tout en faveur de l'homme. De même que les animaux de toute espèce furent exterminés en même temps que les hommes dans le déluge; de même Dieu, voulant en cette occasion montrer sa miséricorde envers le juste et l'honorer, étendit les effets de sa bonté et ses soins jusqu'aux bêtes féroces, aux animaux et aux reptiles.

Dieu a tout fait en faveur de l'homme.

« Dieu se souvint de Noé et de toutes les bêtes, de tous les animaux, de tous les oiseaux, de tous les reptiles qui étaient avec lui dans l'arche. Et Dieu amena sur la terre un vent qui fit diminuer les eaux. » Ainsi, s'étant souvenu de Noé et de tous ceux qui étaient avec lui, il ordonna que la violence des eaux cessât, pour montrer peu à peu sa bonté, pour faire respirer le juste et lui donner le repos; il voulut l'affranchir du trouble de ses pensées et le remettre en possession de la lumière et de l'air. « Dieu amena sur la terre un vent qui fit diminuer les eaux; et les sources de l'abîme et les cataractes du ciel furent fermées. » *Genes.*, VIII, 2. L'Ecriture emploie encore ici un langage humain. « Les sources de l'abîme, dit-elle, et les cataractes du ciel furent fermées, et la pluie fut arrêtée ; » c'est comme si elle disait qu'il plut au Seigneur de ramener les eaux dans leur lit, afin que, diminuant peu à peu, elles finissent d'inonder la terre. « Et l'eau s'en allait abandonnant la terre, et elle diminua après cent cinquante jours. » *Ibid.*, 3. Quelle raison humaine pourra jamais comprendre ce mystère? Je veux bien que la pluie se soit arrêtée, que les sources aient été fermées et qu'elles aient cessé de couler, que les cataractes du ciel aient été fermées de même. Soit. Mais comment disparut toute cette eau? Tout n'était qu'abîme. Comment donc une si grande quantité d'eau diminua-t-elle tout-à-coup? Comment la raison de l'homme pourra-t-elle jamais l'expliquer? Et ne vaut-il pas mieux accepter comme raison souveraine de ces prodiges la volonté de Dieu?

4. Ne nous laissons donc pas entraîner plus loin par la curiosité, et contentons-nous de croire. Dieu ordonne, et l'abîme s'élève; il ordonne encore, et les eaux, contenant leur violence, rentrent dans le lit qui leur a été fixé, connu seulement par Dieu qui le créa. « Et l'arche, dit l'Ecriture, s'arrêta le vingt-septième jour du septième mois, sur le mont Ararat. Cependant l'eau allait en décroissant jusqu'au dixième mois, et le premier jour du dixième mois le sommet des montagnes apparut. » *Genes.*, VIII, 4-5. Voyez comme ce changement fut soudain, comment cette grande quantité d'eau disparut, déposant l'arche au sommet des montagnes. Tout à l'heure l'Ecriture nous disait que les eaux dépassaient de quinze coudées le sommet des montagnes; elle nous apprend maintenant que l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Ararat, et que l'eau diminua ensuite peu à peu jusqu'au dixième mois, où l'on aperçut enfin le sommet des montagnes. Songez, je vous prie, quelle constance notre juste dut avoir pour demeurer ainsi pendant tant de mois enfermé en quelque sorte au sein des ténèbres. « Et il arriva, dit l'Ecriture, que Noé, après quarante jours, ouvrit la fenêtre qu'il avait faite dans l'arche et laissa aller le corbeau pour voir si l'inondation avait cessé. » *Genes.*, VIII, 6. Le juste n'ose pas encore regarder lui-même, mais il envoie le corbeau, afin d'apprendre par là s'il y a quelque heureux changement à espérer dans l'état des choses. « Et le corbeau étant sorti ne revint pas, et demeura jusqu'à ce que la terre inondée fût desséchée. » *Ibid.*, 7. Ce mot « jusqu'à ce que, » ajouté par l'Ecriture, n'indique pas que le corbeau revint ensuite; c'est une locution usitée dans les Livres saints. On peut remarquer en mainte occasion la même forme de langage; une foule de textes viennent à l'appui de ce que je dis. De peur que votre négligence ne vînt à se corroborer, si vous appreniez tout de notre bouche, nous vous lais-

sons le soin de fouiller l'Ecriture et de chercher en quelles circonstances elle emploie cette manière de parler.

Il importe d'indiquer dès à présent pourquoi l'oiseau envoyé par Noé ne revint pas. Peut-être arriva-t-il que le corbeau, qui est un oiseau impur, rencontra, grâce à la retraite des eaux, des cadavres d'hommes et de bêtes, et qu'il s'abattit là-dessus, y trouvant une nourriture à son goût. Cet accident même fut pour le juste un grand motif d'espérance. Il est évident, en effet, que le corbeau serait revenu s'il n'avait pas fait quelque découverte de ce genre. Vous allez voir d'ailleurs l'exactitude de cette observation : un peu plus tard, le juste, concevant plus d'espoir, envoya dehors la colombe, oiseau doux et familier, dont la nature est si inoffensive, et qui, ne se nourrissant que de graines, est mis au nombre des oiseaux purs. « Et il envoya la colombe, dit l'Ecriture, pour voir si l'eau avait disparu. Mais la colombe n'ayant pas trouvé où reposer ses pieds, revint à lui, dans l'arche, parce que la terre était toute couverte d'eau. » *Ibid.*, 8-9. Il faut examiner ici comment il se fait qu'ayant dit plus haut qu'on apercevait les sommets des montagnes, l'Ecriture dit maintenant que la colombe ne trouvant pas de lieu pour se reposer, revint dans l'arche vers Noé, parce que la terre était toute couverte d'eau. Lisons attentivement les paroles de l'Ecriture, et cette difficulté nous sera expliquée. L'Ecriture ne dit pas seulement que la colombe « ne trouva rien pour se reposer; » elle ajoute « pour reposer ses pieds, » et cela nous donne à entendre que, bien que les eaux eussent abandonné certains points de la terre, et que les sommets des montagnes eussent apparu, ces sommets mêmes, à cause de l'abondance des eaux, étaient recouverts de limon. C'est pourquoi, ne pouvant s'y reposer et ne trouvant pas de nourriture qui lui convînt, la colombe rentra, montrant de la sorte au juste que la quantité d'eau était grande encore.

« Et Noé, étendant la main, la prit et la remit dans l'arche. » Vous voyez comment, grâce à la douceur de sa nature, cet oiseau, en revenant vers Noé, lui fit comprendre qu'il fallait encore attendre. Aussi, « ayant attendu encore sept jours, dit l'Ecriture, il lâcha de nouveau la colombe. Elle revint à lui sur le soir, portant dans son bec un rameau d'olivier. » *Ibid.*, 10-11. Ce n'est pas sans raison et par hasard qu'il est dit « sur le soir; » ce mot est là pour nous indiquer que la colombe mangea toute la journée, et qu'ayant trouvé une nourriture qui lui convenait, elle ne rentra que le soir, portant dans son bec un rameau d'olivier. Par sa nature, on le sait, cet animal est doux et il se plaît auprès de l'homme; cela explique son retour, et nous comprenons qu'elle ait apporté cette branche au juste, en signe de consolation. — Mais, m'objectera-t-on peut-être, comment put-elle trouver ce rameau d'olivier ? — C'est que Dieu avait disposé les choses de façon à ce qu'elle le trouvât et le rapportât au juste; d'ailleurs, les oliviers sont toujours verdoyants, et il est vraisemblable qu'ils conservèrent leurs touffes de feuillage jusqu'après la disparition des eaux. « Et ayant encore attendu sept jours, poursuit l'Ecriture, Noé lâcha de nouveau la colombe, qui ne revint plus.» *Ibid.*, 12. Remarquez-le de nouveau, le juste trouve en toute chose un sujet de consolation en rapport avec son état. Quand la colombe était revenue portant ce rameau, c'était déjà pour lui un motif de douce espérance; mais il a bien plus lieu d'espérer maintenant qu'elle ne revient pas: c'est un signe qu'elle a pu se reposer et que les eaux ont tout à fait disparu. Et la suite nous montre bien qu'il en était ainsi : « L'an de Noé 601, le premier mois de cette année, les eaux se retirèrent de la surface de la terre. Et Noé, ouvrant le toit de l'arche, vit que la surface de la terre était sèche. » *Ibid.*, 13.

5. Ici mon étonnement grandit, je dois admirer encore et la vertu du juste et la clémence de Dieu. Comment, je vous le demande, comment Noé put-il, après tant de temps, sortir en plein air et tourner ses yeux vers le ciel sans être aveuglé, sans perdre l'usage de la vue. Vous savez, vous savez bien qu'il en arrive ainsi à des gens qui veulent regarder subitement l'éclat du jour, après n'avoir passé même que quelques instants du jour dans les ténèbres. Et voilà que le juste, ayant passé plus d'une année dans

l'arche, et pour ainsi dire dans les ténèbres, se plonge tout à coup dans les splendeurs du jour, sans rien éprouver de pareil. Par un effet de la grâce d'en-haut et de la patience que Dieu avait accordée au juste, ses organes s'étaient fortifiés et n'étaient plus soumis à aucune des infirmités corporelles. « Le vingt-septième jour du second mois, la terre se trouva complétement séchée. » *Ibid.*, 14. Le soin que l'Ecriture apporte dans ces détails n'est pas superflu : nous apprenons par là que la submersion de la terre dura jusqu'au premier jour de cette année, afin que la patience du juste pût briller et que la purification de l'univers s'accomplît. Puis, toute créature étant en quelque sorte lavée de ses souillures et débarrassée des taches dont l'avait couverte la malice des hommes, sa physionomie première et immaculée lui est rendue ; c'est alors que Dieu ordonne à Noé de sortir de l'arche, et le délivre de cette dure captivité. « Le Seigneur Dieu dit à Noé : Sors de l'arche avec ta femme, tes fils et les femmes de tes fils ; amène au dehors toutes les bêtes qui sont avec toi, tous les êtres vivants, depuis les oiseaux jusqu'aux quadrupèdes, ainsi que les reptiles qui se meuvent sur la terre, et puis croissez et multipliez-vous. » *Genes.*, VIII, 15-17. Considérez ici la bonté de Dieu et toutes les consolations qu'il donne au juste. Il lui a ordonné de sortir de l'arche avec sa femme, ses fils, les femmes de ses fils et tous les animaux ; mais, pour lui ôter ici tout motif de tristesse, pour le délivrer de l'anxiété qui l'aurait assailli lorsqu'il aurait vu la solitude où il devait être, seul, sans un autre être raisonnable sur toute la surface de la terre, après avoir dit : Sors de l'arche et amène tout avec toi, Dieu ajoute : « Croissez et multipliez-vous sur la terre. » Voyez comme Dieu fait descendre de nouveau sur ce juste la bénédiction qu'il avait accordée à Adam avant sa faute. Après la création du premier homme, « Dieu bénit Adam et Eve, dit l'Ecriture, et il leur dit : Croissez et multipliez-vous, et régnez sur la terre. » *Genes.*, I, 28. Il adresse à Noé les mêmes paroles : « Croissez et multipliez-vous sur la terre. » En effet, de même que la race venue avant le déluge était née, était issue d'Adam, de même celle qui vint après sortait de Noé, en qui l'espèce humaine se conserva comme dans un ferment ; et ce fut là le point de départ des nouvelles destinées du monde. Toute créature recouvra sa parure, la terre redevint propre à porter des fruits, ainsi que tout ce qui a été fait pour l'usage de l'homme.

Noé est la souche de la race des hommes qui sont maintenant sur la terre.

« Et Noé, poursuit l'Ecriture, sortit de l'arche avec sa femme, ses fils, les femmes de ses fils, et toutes les bêtes, tous les quadrupèdes et tous les oiseaux, tous les reptiles qui se traînent sur la terre, sortirent de l'arche, suivant leur espèce. » *Genes.*, VIII, 18-19. Après avoir reçu l'ordre de Dieu et sa bénédiction contenue dans ces paroles : « Croissez et multipliez-vous, » Noé sort de l'arche avec tous les autres êtres vivants. Et, dès ce moment, le juste vivait seul sur la terre avec sa femme, ses fils et les femmes de ses fils. Bientôt après sa sortie de l'arche, plein de reconnaissance pour les événements qui s'étaient accomplis et pour ceux qui devaient suivre, il rend grâces au Seigneur. Mais, si vous le voulez bien, et pour ne pas trop prolonger ce discours, réservons pour demain tout ce qui a rapport à la reconnaissance du juste, et terminons ici cet entretien ; terminons en suppliant votre charité de garder toujours le souvenir de ce juste, et de bien comprendre, afin de l'imiter, la beauté de sa vertu. Remarquez, en effet, je vous prie, les trésors immenses renfermés dans cette vertu, puisque, après nous en être entretenus si longtemps, nous n'avons pu encore épuiser tout ce qui la regarde. Que dis-je, épuiser ? Vainement nous en parlerions encore, nous n'en viendrions pas à bout. Quand même, nous et nos descendants, nous prononcerions sur le patriarche de longs discours, il nous serait impossible de tout dire sur cette matière, tant la vertu est une grande chose. Si nous le voulons, cet homme seul pourra faire l'éducation de notre nature et nous amener à la pratique de toutes les vertus. Si Noé, vivant parmi tant de méchants et sans ami, a atteint un tel degré de perfection, comment serons-nous excusables de nous montrer si négligents pour le bien, quand nous n'avons à vaincre aucun de ces obstacles ? Sans parler seulement de cette vie de cinq cents années, pendant laquelle il endura tant de risées et de moqueries de la part des

méchants qui l'entouraient, occupons-nous de cette année qu'il passa tout entière dans l'arche; cette courte période, selon moi, peut être comparée à tout le temps qui s'était écoulé jusqu'alors, tant notre juste avait à supporter d'ennuis, vivant dans un espace si étroit, sans pouvoir respirer, et en compagnie des bêtes féroces, mais montrant en toute chose la fermeté de son âme, sa volonté inflexible, sa confiance en Dieu, qui lui faisait tout endurer facilement et sans la moindre peine.

Aussi, comme il faisait tout ce qui dépendait de lui, il obtint encore, et avec abondance, tous les secours du Ciel. En effet, bien qu'il vécût fort à l'étroit dans l'arche, il n'en est pas moins vrai qu'il échappait ainsi à cette tempête effrayante et à la destruction générale du genre humain. Après avoir vécu dans cette prison étroite et insupportable, il retrouva en retour la tranquillité et le repos, et obtint la bénédiction de Dieu; en cette occasion encore, il montra dans ses actes sa reconnaissance pour tous ces bienfaits : il est à remarquer qu'en toute circonstance c'est son mérite qui se manifeste d'abord. Dans les premiers temps, il avait pratiqué toutes les vertus, était demeuré étranger à tous les vices dont les hommes d'alors se trouvaient infectés : aussi ne fut-il pas compris dans leur châtiment, et fut-il sauvé seul, tandis que tous les autres périssaient sous les eaux; de même, parce qu'il s'était montré plein de foi et avait enduré avec reconnaissance son séjour dans l'arche, il reçut encore abondamment les dons de Dieu : revenu à son premier état, après être sorti de l'arche, il obtint immédiatement les bénédictions divines, et, obéissant toujours à la droiture de son âme reconnaissante, il rendit au Ciel des actions de grâces qui lui valurent d'être comblé de nouveaux et de plus grands bienfaits. Quand nous avons fait quelque offrande, fût-elle insignifiante et sans importance, Dieu a coutume de nous en récompenser largement. Et soyez attentifs à ce que je vais vous dire : vous comprendrez le peu de valeur de ce que nous donnons à Dieu et la magnificence des présents qu'il nous fait lui-même. Quand nous voulons offrir quelque chose à Dieu, pouvons-nous mieux faire que de lui offrir notre reconnaissance par nos paroles? Au contraire, les dons que Dieu nous fait sont dans ses œuvres. Et quelle disproportion entre une parole et une œuvre ! Dieu ne manque de rien; de notre part il n'a besoin que de nos paroles, et encore, ces paroles de reconnaissance qu'il veut recevoir de nous, il ne les réclame pas parce qu'il en a besoin, mais bien pour nous apprendre à lui montrer notre gratitude et à reconnaître les bienfaits que nous tenons de lui.

C'est pour cela que le bienheureux Paul a dit dans une de ses Epîtres : « Soyez reconnaissants. » *Coloss.*, III, 15. C'est là surtout ce que le Seigneur réclame de nous. Ne soyons pas ingrats; dès que nous recevons quelque bienfait, ne manquons pas de témoigner à Dieu notre gratitude par nos paroles : ce sera pour nous une source nouvelle de faveurs. Si nous sommes reconnaissants des premiers dons que Dieu nous fait, outre que nous en obtenons de plus considérables, nous acquérons aussi une grande confiance en Dieu. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de méditer, tous les jours et à toute heure, si cela peut se faire, non-seulement sur les bienfaits communs que l'Auteur de toute chose répand sur toute la nature, mais aussi sur les dons particuliers qu'il nous fait chaque jour. Que dis-je, les dons particuliers qu'il nous fait chaque jour? Il est des dons qu'il nous fait à notre insu, et pour lesquels nous devons aussi lui rendre grâces. Plein du souci de notre salut, il nous comble d'une multitude de bienfaits que nous ignorons, il nous arrache à une foule de péchés et nous fait encore d'autres dons. Dieu est une source de clémence qui épanche continuellement ses ondes sur le genre humain. Si nous réfléchissons sur tous ces points, et si nous avons soin de remercier Dieu des premiers dons qu'il nous fait, nous préparant ainsi à recevoir ceux qu'il doit encore nous faire, de façon à ne pas nous en montrer indignes, nous pourrons aussitôt faire le bien et échapper aux dangers du mal. Le souvenir des bienfaits reçus est, en effet, très-propre à nous enseigner à vivre selon la vertu : il nous empêche de tomber dans l'engourdissement et dans l'oubli, et d'incliner vers l'iniquité. Un esprit sobre et vigilant rend grâces à Dieu non-seulement dans les évé-

Dieu nous comble de ses bienfaits même à notre insu.



nements heureux, mais aussi lorsqu'il survient, en dehors de toute prévision, quelque accident contraire; la vicissitude des choses humaines n'apporte dans son zèle aucun relâchement. Il en devient au contraire plus fort, et considère combien est ineffable cette providence de Dieu, qui, par sa richesse et sa sagesse, et bien que cela surpasse notre intelligence, se manifeste même par des événements malheureux.

Exhortation morale.

6. Conduisons-nous donc selon ce précepte, et, quoi que nous fassions, quels que soient les accidents qui nous arrivent, que toute notre préoccupation soit d'en remercier Dieu. Si nous sommes doués de raison et différents des bêtes, c'est afin de louer, de célébrer, de glorifier continuellement le Seigneur, créateur de toute chose. Dieu nous a donné une âme et un langage pour que nous eussions le sentiment de ses bienfaits, que nous pussions reconnaître sa souveraineté et montrer notre gratitude, en lui rendant, selon notre pouvoir, nos actions de grâces. Des hommes, qui ne sont que nos semblables, exigent que nous les remerciions quand ils nous ont rendu quelque petit service sans importance, non pas qu'ils aient le moindre souci de notre reconnaissance, mais parce qu'ils veulent accroître leur renommée; à combien plus forte raison ne devons-nous pas en faire autant à l'égard de Dieu, puisque dans ce cas il ne nous est demandé des actions de grâces que pour notre utilité? Tandis qu'en nous montrant reconnaissants envers les hommes qui nous ont rendu service, nous ajoutons à leur renommée, c'est notre propre gloire que nous augmentons quand nous rendons grâces au Dieu de bonté. Si ce Dieu veut que nous le remerciions, ce n'est point qu'il ait besoin d'être glorifié par nous; il veut nous faire profiter de tous les avantages qu'il y a à agir ainsi et nous trouver dignes de bienfaits plus considérables encore. Nous ne pouvons, il est vrai, rendre grâces à Dieu comme il conviendrait; cela est-il possible lorsqu'on est enchaîné par une nature aussi fragile que la nôtre? Et que dis-je, de notre nature? Les vertus immatérielles et invisibles elles-mêmes, les principautés et les puissances, les chérubins et les séraphins, quand même ils emploieraient toutes leurs forces à louer Dieu, ne peuvent le louer comme il le mérite. Il est juste cependant que nous rendions grâces à Dieu selon notre pouvoir, que nous célébrions sans cesse notre Seigneur, en chantant ses louanges et en menant une vie parfaite.

C'est la meilleure et la plus éclatante manière de louer Dieu que de le glorifier par un concert de voix innombrables. L'homme vertueux amène tous ceux qui le voient à louer le Seigneur; et ces louanges attirent une immense et ineffable bienveillance de la part de Dieu sur celui qui en a fourni l'occasion. Ne sommes-nous pas au comble du bonheur lorsque, non contents de rendre gloire à Dieu par nos propres paroles, nous excitons encore ceux qui nous environnent à le célébrer en notre nom? La vertu est si puissante qu'elle peut faire chanter les louanges du Créateur par des voix sans nombre. Il n'est rien qui vaille une vie absorbée par le soin de la vertu. Aussi le Seigneur a-t-il dit: « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient que vos œuvres sont bonnes et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux. » *Matth.*, v, 16. Vous avez remarqué comme les ténèbres se dissipent quand apparaît la lumière. Ainsi de la vertu: lorsqu'elle brille, elle met en fuite le mal, chasse les ombres de l'erreur, et excite les esprits de tous ceux qui la voient à rendre gloire à Dieu. Puisqu'il en est ainsi, ayons soin que nos œuvres, par l'éclat qu'elles répandront, attirent des louanges à notre Seigneur. Par ces paroles que j'ai citées, le Christ ne nous conseille point d'agir par ostentation; loin de là, il nous engage à agir suivant son esprit, apportant tous nos soins dans notre manière de vivre, ne laissant passer aucun blasphème, et, par nos actes vertueux, décidant tous ceux qui nous voient à faire remonter un concert de louanges vers Dieu. Par là nous nous attirerons encore de plus grandes grâces de la part du Seigneur, nous pourrons échapper au châtiment et acquérir des biens inénarrables, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, honneur et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVII.

« Et Noé éleva un autel au Seigneur, et, ayant pris de tous les animaux purs et de tous les oiseaux purs, il les offrit en sacrifice. »

1. Vous avez vu hier la bonté et la clémence de Dieu pour l'homme; vous avez vu comment il fit sortir le juste de l'arche, le délivra de ce triste séjour, de cette étrange et pénible prison, comment il récompensa sa patience par cette parole : « Croissez et multipliez-vous. » Nous allons apprendre aujourd'hui quels furent les bons sentiments de Noé, et comment il montra sa gratitude envers Dieu, au point de s'attirer encore une bienveillance plus féconde. Il est, en effet, dans la nature de Dieu, lorsqu'il voit qu'on reçoit avec gratitude ses premiers dons, d'en répandre de plus grands et avec plus d'abondance. Appliquons-nous donc nous aussi, selon notre pouvoir, à remercier Dieu de ses premiers bienfaits, afin que par là nous en obtenions de plus grands encore; ne les oublions jamais, mais songeons-y continuellement, pour que ce souvenir nous excite à rendre de continuelles actions de grâces, quoique notre esprit ne puisse embrasser ni énumérer les bienfaits si nombreux que nous tenons de la libéralité divine. Comment serait-il possible d'imaginer tout ce que Dieu a fait pour nous, tout ce qu'il nous a promis, tout ce qu'il nous accorde chaque jour? Il nous a créés de rien, il nous a donné un corps et une âme, il nous a faits raisonnables et nous a donné l'air que nous respirons; il a formé toutes les créatures pour le service de l'homme; il a voulu, au commencement, que l'homme vécût dans le paradis, loin de toute douleur et de toute fatigue, n'ayant rien à envier aux anges et à toutes ces vertus immatérielles, vivant dans un corps, mais indépendant des nécessités de la matière. Puis, quand l'homme, à cause de sa négligence, eut été vaincu par la ruse diabolique du serpent, Dieu ne cessa point pour cela de prodiguer ses bienfaits au prévaricateur : il montra sa miséricorde, même dans le châtiment qu'il lui infligea, ainsi que nous l'avons dit hier, et il le combla de dons innombrables d'une nouvelle espèce. Voyant ensuite que tout tournait vers le mal, à mesure que le temps s'écoulait et que la race humaine se développait, voyant que les blessures de l'humanité étaient incurables, il détruisit comme un mauvais levain tous ceux qui commettaient l'iniquité, laissant subsister ce juste de qui le genre humain devait sortir et naître une seconde fois.

Considérez la libéralité qu'il montra encore envers le juste. Par lui et ses fils il renouvela la race humaine; il la développa jusqu'à ce qu'elle formât cette immense multitude; il choisit peu à peu les justes, je veux dire les patriarches, et il les chargea d'enseigner le reste du genre humain, formant par leur exemple les hommes à la vertu, et, comme des médecins, les guérissant de leurs maux. Il les conduisit tantôt en Palestine, tantôt en Egypte, manifestant avec plus d'éclat sa puissance, tandis qu'il exerçait la patience de ses serviteurs, et ne cessant jamais de s'occuper du salut des hommes. Il nous montra les Prophètes et par eux il annonça l'avenir et accomplit des prodiges. En un mot, de même que nous ne pourrons jamais compter les flots de la mer, quelque grands efforts que nous fassions, de même il nous sera toujours impossible d'énumérer les bienfaits si divers que Dieu a répandus sur l'humanité. Enfin, le Seigneur vit qu'après tous ces actes de sa Providence, les hommes avaient encore besoin d'une grande et ineffable miséricorde; il vit que ni les patriarches, ni les prophètes, ni tous ces prodiges admirables, ni les châtiments, ni les avertissements à chaque instant prodigués, ni les captivités qui se succédaient, n'avaient eu plus d'efficacité; alors, comme poussé par sa pitié pour notre race, il nous envoya le médecin des âmes et des corps, son Fils unique, qu'il fit sortir pour ainsi dire de son sein paternel; il voulut qu'il prît la forme d'un esclave, qu'il naquît d'une vierge, qu'il vécût avec nous, supportant toutes les misères de notre nature, afin de pouvoir relever vers le ciel l'espèce humaine, qui gisait à terre sous le poids des péchés. Frappé de stupéfaction à la vue de tous ces prodiges, et

considérant l'excellence de l'amour divin pour les hommes, le Fils du tonnerre s'écriait : « C'est ainsi que Dieu a aimé le monde. » *Joan.*, III, 16. Voyez quelles merveilles indique cette parole : « C'est ainsi, » ce mot fait voir la grandeur de ce qui a été accompli, comme si l'Apôtre allait dire : C'est dans ce but qu'il est ainsi venu au monde.

Dans quel but Notre-Seigneur est venu dans le monde.

Dites-nous donc vous-même, ô bienheureux Jean, le sens de ce mot *ainsi;* montrez-nous la mesure, la grandeur, l'excellence de ce qu'il signifie. Voici ce que ce mot renferme : C'est ainsi que Dieu a aimé le monde, au point de donner pour lui son Fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne meure pas et acquière la vie éternelle. Voilà pourquoi le Fils de Dieu est venu au monde : c'est afin que la foi en ce divin Rédempteur sauvât tous ceux qui devaient périr. N'est-ce point une grande et admirable libéralité, qui dépasse toute raison et que nul ne peut comprendre, de nous accorder dans le sacrement de baptême la rémission de tous nos péchés? Et que dis-je ? Non-seulement ici l'imagination est impuissante, mais la parole ne peut suffire à l'énumération des autres bienfaits de Dieu. Quelque grand nombre que j'en puisse indiquer, j'en omets encore un plus grand nombre. Que serait-ce si l'on songeait à cette voie de la pénitence que Dieu, dans son ineffable miséricorde, a accordée au genre humain, à ces prescriptions merveilleuses par lesquelles, si nous le voulons, même après le bienfait du baptême, nous pouvons obtenir la grâce d'en haut ?

2. Voyez-vous l'immensité des bienfaits de Dieu ? Voyez-vous combien est longue l'énumération que nous en avons faite, bien que nous n'en ayons encore indiqué que la moindre partie? Comment serait-il possible, en effet, d'énumérer dans un langage humain tout ce que Dieu a fait pour nous ? Mais, si grands et si nombreux que soient ces bienfaits, ils sont plus ineffables et plus grands encore ceux qu'il a promis, pour la vie future, aux hommes vertueux qui auront fini leur exil ici-bas. Pour nous en montrer la grandeur en peu de mots, le bienheureux Paul a dit : « L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, le cœur de l'homme n'a jamais ressenti tout ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. » I *Corinth.*, II, 9. Voyez-vous l'excellence de ces bienfaits? Voyez-vous comme ils sont au-dessus de toutes les idées de l'homme ? « Jamais le cœur de l'homme n'a ressenti, » c'est le mot de l'Ecriture. Si nous songeons bien à toutes ces choses, si nous en rendons grâces à Dieu selon nos forces, nous pourrons mériter encore plus de grâces divines et devenir plus propres à la vertu. Le souvenir des bienfaits de Dieu suffit pour nous stimuler dans l'exercice de la vertu, pour nous préparer au mépris des biens terrestres, pour nous porter vers l'Auteur de tous ces dons et augmenter chaque jour l'amour que nous montrons pour lui. C'est en remerciant Dieu de ses premiers bienfaits que le bienheureux Noé s'attira tant de grâces et d'honneurs.

Mais, pour jeter plus de lumière sur nos paroles, il est bon de relire le commencement du texte que j'ai proposé aujourd'hui à votre charité. Quand Noé fut sorti de l'arche, selon l'ordre de Dieu, avec ses fils, sa femme, et les femmes de ses fils, avec toutes les bêtes et tous les oiseaux; quand, après sa sortie, il eut reçu de Dieu une bénédiction si consolante dans ces paroles : « Croissez et multipliez-vous, » l'Ecriture nous montre quelle fut sa reconnaissance, en disant : « Noé éleva un autel au Seigneur, et ayant pris de tous les animaux purs et de tous les oiseaux purs, il offrit un sacrifice sur cet autel. » *Genes.*, VIII, 20. D'après ces paroles, vous devez remarquer comment le Créateur de toute chose a mis en nous une connaissance certaine de la vertu. Je vous le demande, d'où ce juste avait-il pu tirer l'idée d'agir ainsi ? Il n'y avait personne qu'il pût voir. Mais, de même qu'au commencement, Abel, ce fils du premier homme, sans en être averti par un autre que lui-même, mit tous ses soins à présenter à Dieu ses offrandes; de même notre juste, en cette occasion, poussé par sa volonté et la droiture de son jugement, rendit grâces au Ciel par un sacrifice, selon qu'il crut devoir le faire, et dans la mesure de ses moyens humains. Et voyez quelle sagesse préside à tous ses actes. Il n'avait besoin ni d'un monument splendide, ni d'un temple, ni d'une demeure admirable, ni d'aucun autre édifice;

car il savait parfaitement que le Seigneur ne se préoccupe que de l'esprit avec lequel nous accomplissons nos actes. Ayant construit à la hâte un autel, il prit quelques animaux et quelques oiseaux purs, et il les offrit en holocauste, montrant ainsi autant qu'il le pouvait la reconnaissance qui était au fond de son cœur. Le Dieu de bonté agréa son offrande et récompensa son intention par des libéralités nouvelles.

L'Ecriture dit, en effet : « Et l'odeur en fut agréable au Seigneur. » *Ibid.*, 21. Voyez comme les dispositions d'une âme changent en suaves parfums l'odeur, la fumée, toutes les repoussantes exhalaisons de la victime qu'elle offre. Voilà pourquoi Paul écrivait : « Nous sommes la bonne odeur du Christ pour ceux qui se sauvent et pour ceux qui se perdent : pour ceux-ci, une odeur de mort et qui donne la mort; pour ceux-là, une odeur de vie et qui communique la vie. » II *Corinth.*, II, 15. « Une agréable odeur. » Ne soyez pas choqué de cette image matérielle; voyez-y plutôt une condescendance pleine de bonté pour votre faiblesse, et comprenez par là que l'offrande du juste est favorablement acceptée par Dieu. Les faits eux-mêmes vous disent que le Seigneur n'a besoin de rien, et qu'il veut seulement par de semblables cérémonies amener les hommes à des sentiments de reconnaissance; c'est pour cela qu'il ordonne que les victimes soient consumées par le feu : ceux qui les offrent ne peuvent plus douter dès lors que tout cela ne s'accomplisse pour leur unique avantage. Mais encore, pourquoi de telles immolations sont-elles absolument permises, je vous le demande? C'est un égard de plus pour notre infirmité. Comme les hommes devaient négliger par degrés le culte du vrai Dieu et se faire des dieux à leur guise, auxquels des sacrifices seraient offerts, le Seigneur voulut recevoir lui-même des hommages de ce genre, ne fût-ce que pour prévenir ainsi les funestes égarements dont le genre humain était menacé. Et pour mieux comprendre que toutes ces choses ne sont qu'une pure condescendance, souvenez-vous que, dans la suite des temps, Dieu voulut que la circoncision fût une loi pour son peuple; ce n'est pas que cela pût contribuer en rien au salut de l'âme, c'était simplement le signe et comme le sceau de son alliance, un témoignage de la reconnaissance qui lui était due, une leçon permanente qui devait empêcher les Juifs de prendre part aux infâmes désordres des nations.

3. Aussi, retrouvons-nous ces mêmes expressions dans le bienheureux Paul : « Il leur donna le signe et le sceau de la circoncision. » *Rom.*, IV, 11. Que cela ne soit, en effet, d'aucune utilité pour la justice, l'exemple de Noé le prouve, puisqu'il parvint à une si haute vertu avant l'établissement de la circoncision. Et que dis-je? Le patriarche Abraham lui-même, avant d'être circoncis, fut justifié par la foi seule. « Abraham crut en Dieu, dit l'Apôtre, parlant du patriarche encore incirconcis, et cela suffit pour le justifier. » *Ibid.*, 3. Pourquoi donc, ô Juif, t'enorgueillir de la circoncision. Ne sais-tu pas que beaucoup de justes ont existé quand elle n'était pas encore établie? C'est par la foi qu'Abel fit agréer son offrande, selon cette parole de Paul : « Par la foi Abel fit à Dieu une plus riche offrande que Caïn. » *Hebr.*, XI, 4. Enoch fut transporté au ciel, Noé fut soustrait par sa justice au cataclysme universel, Abraham lui-même se rendit célèbre par sa foi en Dieu. Ainsi donc, dès l'origine, le genre humain arrivait au salut par la foi. Si Dieu, dans sa bonté, permit qu'on lui offrît des sacrifices, c'est pour donner à notre nature, sujette à tant d'imperfections, le moyen de lui témoigner sa reconnaissance et d'éviter à jamais le culte pernicieux des idoles. Nous voyons que, malgré cette condescendance, la plupart des hommes n'ont pas évité le malheur prévu; quel est donc celui qui s'y serait dérobé dans le cas où cela n'eût pas lieu? « Et le Seigneur Dieu eut pour agréable l'odeur de ce sacrifice. » C'est ce qui n'arriva pas pour les Juifs ingrats. Qu'arriva-t-il donc? Ecoutez le Prophète : « Votre encens m'est en abomination. » *Isa.*, I, 13. C'est mettre à nu la volonté perverse de ceux qui l'offrent. De même que la vertu du juste change en suave parfum l'odeur et la fumée de la victime, de même leur perversité fait de l'agréable arôme de l'encens une puanteur insupportable.

Efforçons-nous donc, je vous en supplie, d'avoir partout une âme pure. Là est la source

de tous les biens. Le Seigneur fait moins attention à nos actes extérieurs qu'à nos dispositions intérieures, qui sont le vrai mobile de ce que nous faisons : c'est d'après cela qu'il approuve ou déteste notre conduite, soit donc que nous priions, soit que nous jeûnions, soit que nous fassions l'aumône, — et ce sont là nos victimes spirituelles, — quoi que nous fassions, soyons toujours mûs par une intention droite, afin d'obtenir la couronne qui doit récompenser nos labeurs. Ce serait une bien déplorable contradiction que nous eussions la peine sans avoir la récompense, et cela, parce que nous n'aurions pas pratiqué la vertu selon les lois que Dieu lui-même nous a tracées. Il peut même arriver, il arrive souvent, par un effet de la divine miséricorde, qu'on obtient la couronne sans avoir accompli l'œuvre, en vertu seulement du bon désir. Faites de ce principe une application à l'aumône, et vous le comprendrez mieux. Lorsque vous voyez un homme couché sur la place publique et réduit à la dernière pauvreté, si vous lui témoignez de la compassion, si vous élevez vos pensées vers le ciel pour remercier le Seigneur du bien qu'il vous fait à vous-même et de la patience qu'il accorde à ce pauvre, quand bien même vous ne pourriez pas apaiser ou soulager sa faim, vos sentiments vous donnent droit à la récompense. C'est dans ce sens que le Sauveur disait : « Si quelqu'un donne un verre d'eau froide, ne serait-ce qu'au nom d'un disciple, je vous le dis en vérité, il ne perdra pas sa récompense. » *Matth.*, x, 42. Que peut-on dire de moins qu'un verre d'eau froide? Une âme cependant y trouve la matière d'un bonheur éternel. La même chose a lieu dans le mal ; et il n'est pas inutile que nous en parlions à votre charité, pour augmenter la somme de vos lumières, et par suite la sauvegarde que vous donnerez à vos bons sentiments. Ecoutez ce que dit encore le Christ : « Celui qui regarde une femme avec un œil de concupiscence, a déjà commis l'adultère dans son cœur. » *Matth.*, v, 28. La mauvaise pensée suffit donc, elle aussi, pour mériter la condamnation ; un regard imprudent est puni comme l'action mauvaise elle-même. Instruits de ces vérités, sauvegardons par tous les moyens possibles nos dispositions intérieures, afin que nos actions en soient animées et rendues agréables à Dieu. Si le sentiment a pu faire d'une odeur désagréable une suave odeur, que ne fera-t-il pas d'un culte déjà spirituel par lui-même, et quelle bienveillance ne nous attirera-t-il pas de la part du Seigneur? « Et l'odeur en fut agréable à Dieu. » Considérez l'action du juste : elle est bien peu de chose, à la juger par les apparences ; mais qu'elle est grande, à la voir dans son intention ! Portez également de nouveau vos regards sur l'immense bonté du Seigneur. « Et le Seigneur Dieu dit en lui-même : Je ne consentirai plus à maudire la terre pour punir les crimes des hommes ; car le cœur de l'homme est porté au mal dès sa jeunesse. Je ne consentirai plus, tant que la terre durera, à frapper toute chair vivante, comme je l'ai fait. » *Genes.*, VIII, 22.

4. Bonté dont le poids accable notre esprit, incommensurable amour de Dieu pour les hommes, longanimité qui dépasse toute expression ! « Et le Seigneur Dieu dit en lui-même, » ou dans sa pensée, selon la force du texte, se conformant encore à notre langage humain, se rapprochant de notre nature : « Je ne consentirai plus à maudire la terre pour punir les hommes. » Quand le premier homme eut prévariqué, Dieu le maudit toutefois en disant : « La terre produira pour toi des ronces et des épines. » *Gen.*, III, 18 ; IV, 12. Quelque chose de semblable eut lieu par rapport à Caïn. Et maintenant, après le désastre universel dont il a frappé le monde, il veut consoler et raffermir l'âme du juste, de peur qu'il ne puisse se livrer à ces tristes réflexions : Quel bien est-il résulté pour nous de la bénédiction qui nous a été donnée? Pourquoi nous a-t-il été dit : « Croissez et multipliez-vous, » si nous devons être exterminés de nouveau quand nous aurons réalisé cette prédiction? Adam avait entendu jadis la même parole : « Croissez et multipliez-vous : » et le déluge n'en est pas moins arrivé. — Admirez donc la bonté du Seigneur, qui ne veut pas que l'homme soit dans de perpétuelles angoisses, par suite de semblables appréhensions. « Je ne consentirai pas, dit-il, à maudire de nouveau la

terre pour punir les crimes des hommes. » Dieu déclare une fois de plus que la perversité du genre humain lui a fait maudire la terre. Après cela, pour que nous ne puissions pas attribuer sa promesse à la conversion des hommes, il ajoute : « Car le cœur de l'homme est porté au mal dès sa jeunesse. » Preuve étonnante de son amour ! « Le cœur de l'homme est enclin au mal dès sa jeunesse; » et c'est pour cela que « je ne consentirai plus à maudire la terre. » De mon côté, j'ai fait sans me lasser ce que je devais faire, semble-t-il dire; mais, puisque leur malice va toujours en augmentant, je m'engage à ne plus maudire la terre. — Puis, montrant de plus en plus sa bonté, il insiste : « Je ne consentirai plus, tant que la terre subsistera, à frapper toute chair vivante, comme je l'ai fait. »

Remarquez cette parole, je vous en prie : c'est la plus grande de toutes les consolations que le Seigneur accorde au juste, et non-seulement au juste, mais encore à toutes les générations qui viendront après lui; c'est jusque là que s'étend la divine bonté. En disant, en effet : « Je ne consentirai plus à frapper toute chair vivante; » en ajoutant : « Comme je l'ai fait, » et de plus : « Tant que la terre subsistera, » il nous déclare formellement qu'un pareil cataclysme n'aura jamais lieu désormais, qu'une telle extermination ne se verra plus sur la terre. La persévérance de sa bonté nous est surtout garantie par ces mots : « Tant que la terre subsistera. » C'est comme s'il disait : Je promets pour toute la suite des siècles de ne pas faire éclater ainsi ma vengeance, de ne pas bouleverser le cours des saisons et l'ordre des éléments. — C'est pour cela qu'il ajoute : « Le temps de la semence et celui de la moisson, les froids et les chaleurs, l'été et le printemps, le jour et la nuit ne souffriront plus d'interruption. » L'ordre établi demeurera inébranlable; la terre ne cessera pas de remplir sa destination et de produire les choses nécessaires à l'homme, en le récompensant de ses fatigues et de ses soins; les saisons ne seront pas interverties; les froids et les chaleurs, l'été et le printemps garderont leur place dans le cercle de l'année. — Pendant la durée du déluge, toute cette coordination avait en quelque sorte disparu, et le juste dans l'arche avait été tout ce temps comme dans une nuit continuelle; voilà pourquoi le Seigneur dit : Le jour et la nuit poursuivront leur course sans interruption, continueront à remplir leur ministère jusqu'à la consommation des siècles, sans jamais y manquer. N'est-il pas évident qu'une telle consolation était bien faite pour relever le courage du juste, que la droiture de son cœur était déjà récompensée ? La munificence divine se manifeste encore dans ce qui suit; écoutez : « Et Dieu bénit Noé et ses enfants. Il leur dit : Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et gouvernez-la. Vous inspirerez le respect et la crainte à tous les animaux de la terre et à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui se meut sur la terre, à tous les poissons qui peuplent la mer; j'ai tout mis dans vos mains. Tout reptile vivant vous servira de nourriture; je vous les donne comme je vous ai donné les plantes. Seulement vous ne mangerez pas la chair dans le sang de l'animal. » *Genes.*, IX, 1-4.

Impossible de ne pas encore admirer ici l'infinie bonté du Seigneur. Voilà donc que le juste reçoit de nouveau la bénédiction qu'Adam avait primitivement reçue, et cette souveraineté dont la nature humaine était dépouillée, il la ressaisit par sa vertu, ou plutôt par l'ineffable bonté de Dieu. Le Créateur avait dit à nos premiers parents : « Croissez et multipliez-vous, et régnez sur la terre; commandez aux poissons qui peuplent la mer, aux reptiles, aux oiseaux et à tous les animaux de la terre; » il dit de même ici : « Vous inspirerez le respect et la crainte à tous les animaux de la terre et à tous les oiseaux du ciel. Tout reptile vivant vous servira de nourriture; je vous les donne comme je vous ai donné les plantes. Seulement vous ne mangerez pas la chair avec le sang de l'animal. » *Genes.*, I, 28. C'est bien le précepte imposé au premier homme, mais qui doit être autrement observé. Au commencement, après que l'homme eut été fait roi du monde visible, ayant à sa disposition tout ce qui était dans le paradis, il lui fut défendu de toucher au fruit d'un arbre seul; et dans la circonstance présente, après qu'il a reçu la bénédiction, qu'il est devenu un objet de crainte pour tous les animaux et qu'il étend son pouvoir

sur tous les oiseaux qui volent dans l'air, il lui est dit : « Tout reptile vivant vous servira de nourriture; je vous donne tout, comme je vous ai donné les plantes. » C'est à partir de ce moment que les hommes mangent la chair des animaux. Cette permission leur est donnée, non pour servir de stimulant à la gourmandise, mais comme une conséquence des sacrifices qu'ils doivent offrir, pour qu'ils rendent grâces au Seigneur et qu'ils ne paraissent pas dédaigner les viandes immolées : de là ce nouvel aliment et la complète liberté qui leur est laissée sous ce rapport. « Je vous donne tout, comme je vous ai donné les plantes. » *Genes.*. II, 17. De même toutefois qu'une restriction fut faite au pouvoir que le premier homme avait de manger du fruit de tous les arbres, de même une restriction est faite à cette permission générale de manger la chair des animaux : « Seulement vous ne mangerez pas la chair dans le sang de l'animal. » Que signifie cette dernière expression? Qu'ils ne doivent pas manger d'un animal suffoqué; le sang est la vie et comme l'âme des brutes.

5. Les brutes devant être les victimes des sacrifices des hommes, c'est comme si Dieu leur donnait cette leçon : Le sang m'est réservé, la chair est pour vous. Il se propose en outre d'arrêter au début l'impulsion qui pouvait les entraîner à l'homicide. Pour preuve de cette vérité, pour vous convaincre qu'il a voulu par là leur inspirer la charité, écoutez la suite du texte : « Votre sang, votre vie, je les redemanderai à toutes les bêtes. Je rechercherai dans la main de l'homme l'âme de son frère. » *Ibid.*, IX, 5. Quoi donc ? L'âme de l'homme n'est-elle pas autre chose que son sang ? Dieu ne dit pas cela ; loin de nous une telle supposition. Il se conforme simplement à notre manière de parler ; c'est comme quand on dit : Je porte ta vie dans mes mains, pour exprimer le pouvoir absolu qu'on a sur toi. Du reste, que l'âme de l'homme ne soit pas son sang, le Christ lui-même nous l'enseigne : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent pas tuer l'âme. » *Matth.*, X, 18. Voyez après cela combien le Créateur sauvegarde la dignité de l'homme. « Celui qui aura versé le sang d'un homme, dit-il, son propre sang sera versé en compensation ; car j'ai fait l'homme à l'image de Dieu. » *Genes.*, IX, 6. Quelle terreur, je vous prie, ne devait pas résulter de cette parole ? — Si l'identité de nature et la communauté d'origine ne peuvent te détourner de ce forfait, semble-t-il dire ; si tu donnes tête baissée dans le crime sans écouter la voix de la pitié fraternelle, songe au moins que l'homme est fait à l'image de Dieu, que Dieu l'a comblé de prérogatives, qu'il l'a mis à la tête de la création, et renonce à ton fatal projet. — Mais, lorsqu'un homme a commis un grand nombre de meurtres, lorsqu'il a versé des flots de sang, qu'en sera-t-il de lui, m'objectera-t-on, et le sang de tous pourra-t-il être expié par le sang d'un seul ? — Ne vous arrêtez pas à cela, mon frère ; mais songez que cet homme ne tardera pas à reprendre un corps immortel, et qui pourra dès lors subir un immortel supplice. Faites encore attention à la rigueur des termes. En parlant de l'homme, le Législateur dit absolument : Tu ne verseras pas le sang. Il ne dit pas la même chose par rapport aux brutes, mais bien : « Seulement vous ne mangerez pas la chair dans le sang de l'animal. » D'une part, défense de répandre le sang ; de l'autre, simple défense de manger. Voyez-vous comme les lois divines sont peu onéreuses, comme il est facile de les observer, combien est léger le sacrifice qu'elles exigent de notre faible humanité ? Quelques-uns prétendent que le sang des animaux est lourd, grossier et nuisible à la santé de l'homme ; quant à nous, ce n'est pas pour ces considérations empruntées au sens humain, c'est par respect pour l'autorité divine, que nous devons observer cette loi. Voulant nous faire mieux comprendre qu'en la formulant avec cette exactitude il se propose de réprimer les instincts sanguinaires, il ajoute : « Pour vous, croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et gouvernez-la. » Les premiers mots sont loin d'être inutiles ; c'est comme s'il disait : Pour vous, maintenant en si petit nombre, remplissez néanmoins toute la terre, et gouvernez-la ; elle vous est soumise, elle est en votre pouvoir, vous en avez la jouissance.

C'est toujours la même bonté de la part de Dieu, ne manquez pas de l'observer encore : il

commence par répandre les plus grands bienfaits, et c'est alors seulement qu'il impose un seul précepte. De même que, après avoir donné au premier homme le paradis pour séjour et l'avoir comblé de tant de biens, il lui défendit uniquement de toucher au fruit d'un seul arbre; de même ici, ce n'est qu'après avoir promis de ne plus exercer une aussi terrible vengeance, de maintenir jusqu'à la fin des siècles l'ordre des éléments, de telle sorte que chacun reste dans ses limites et poursuive sa marche régulière, après avoir départi sa bénédiction aux hommes, en leur rendant leur antique pouvoir sur tous les animaux, avec le droit même de manger leur chair, qu'il prononce cette parole : « Seulement vous ne mangerez pas la chair dans le sang de l'animal. » Avant tout, vous le voyez, il manifeste son amour, une bienveillance ineffable; puis il défend. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent parmi les hommes. Les hommes, en effet, exigent d'abord qu'on accomplisse ce qu'ils ont ordonné, et qu'on l'accomplisse avec autant de bonne volonté que d'exactitude; ils ne songent à récompenser l'obéissance que lorsqu'elle leur a été largement témoignée. Autre est la conduite du souverain Maître de toute chose : avant tout il nous fait du bien, il attire à lui notre nature par la multitude de ses bienfaits; il nous impose ensuite ses préceptes, toujours faciles et légers, afin que cette facilité même, s'ajoutant aux bienfaits antérieurs, ne nous permette pas en quelque sorte de lui refuser notre obéissance. Ne soyons donc pas négligents, mes bien-aimés, ne nous laissons pas aller à la paresse dans l'accomplissement des préceptes divins; ne considérons pas seulement combien nous avons déjà reçu de grâces et combien l'obéissance est aisée, pensons encore aux magnifiques récompenses dont elle sera suivie. Soyons pleins de vigilance et d'ardeur pour conformer nos actes aux lois que Dieu nous a données; ne nous éloignons pas de la route qu'il nous a tracée pour le salut de notre âme; mettons à profit le temps qui nous reste à vivre, effaçons de plus en plus nos péchés, acquérons chaque jour de nouveaux titres à la confiance en Dieu, maintenant surtout que nous touchons à la fin de la sainte quarantaine.

6. Les jours ne sont pas néanmoins peu nombreux, si nous voulons venir à résipiscence. Si je le dis, c'est d'abord parce que nous n'avons pas besoin d'un temps bien long pour nous corriger de nos mauvaises habitudes, c'est ensuite parce que nous avons un Maître bienfaisant et généreux, qui moins que nous encore a besoin d'un temps considérable; il ne demande qu'une chose, que nous allions à lui avec un cœur sincère et fervent, après avoir rejeté toutes les sollicitudes du siècle, en nous appuyant uniquement sur le secours d'en haut. Les Ninivites marchaient courbés sous le poids d'un grand nombre de péchés; mais, comme ils firent réellement pénitence, il ne leur fallut pas plus de trois jours pour attirer sur eux la bonté divine et pour faire révoquer la sentence que le Seigneur avait déjà portée. Et que dis-je, les Ninivites? Le larron sur la croix n'eut pas même besoin d'un jour. Que dis-je encore, d'un jour? Pas même d'une heure. Tel est l'amour de Dieu pour les hommes : dès qu'il voit une âme ferme dans ses résolutions, un vif désir de revenir à lui, il ne met aucun retard à nous pardonner; c'est au moment même qu'il fait éclater sa miséricorde, comme il l'atteste lui-même. « Vous n'aurez pas fini votre prière que je dirai : Me voici. » *Isa.*, LVIII, 9. Il nous exaucera donc, nous aussi, pourvu que nous voulions montrer quelque zèle pendant ces derniers jours, utiliser le secours du jeûne, secouer notre torpeur, offrir à Dieu de ferventes prières, répandre des larmes brûlantes, confesser avec soin nos péchés, découvrir les plaies de notre âme comme on découvre une blessure au médecin, employer les remèdes que nous prescrit notre médecin spirituel, faire toutes les autres choses qui sont en notre pouvoir, nous exciter à une véritable componction, répandre de plus larges aumônes, imposer un frein aux passions qui jettent le trouble dans notre âme, les extirper généreusement, repousser tous les assauts de l'amour des richesses, n'avoir plus aucun esprit de vengeance, aucune antipathie, aucune sorte de haine à l'égard de nos semblables.

Confession de nos péchés.

Il n'est rien, absolument rien que Dieu condamne et déteste comme une âme qui garde en soi des sentiments de rancune et d'animosité

contre le prochain. Il y a quelque chose de si funeste dans ce péché qu'il arrête le cours des miséricordes divines. Pour vous le montrer, je n'ai qu'à vous rappeler cette parabole de l'Evangile où le débiteur de dix mille talents obtint la rémission de sa dette en se prosternant aux pieds de son créancier, à force de protestations et d'instances. «Touché de compassion, est-il écrit, son maître lui remit sa dette.» *Matth.*, XVIII, 27. Avez-vous remarqué jusqu'où va la bonté de ce maître ? Le serviteur se prosterne et lui demande seulement un délai : «Ayez patience, et je vous rendrai tout.» Ce maître plein de bonté, de prévoyance et d'amour, écoute favorablement sa prière, ne se contente pas même de lui accorder ce qu'il demande et va bien au delà de ses désirs. Tel est le Maître que nous servons; il aime à dépasser et souvent à prévenir nos vœux. Le serviteur se bornait à demander un peu d'indulgence, promettant de s'acquitter entièrement; mais celui qui se plaît à triompher de nos péchés par sa clémence, n'exigea rien de lui, lui remit sa dette tout entière. Avez-vous bien compris cette différence entre la prière de l'un et la munificence de l'autre ? Voyez maintenant la cruelle folie du serviteur : il devait certes, après avoir été traité avec cette douceur et cette générosité sans bornes, avoir lui-même compassion de ses semblables; il agit tout autrement : «Il sortit donc,» *Ibid.*, 28, poursuit l'Evangile, parlant toujours de ce serviteur à qui venait d'être remise la dette de dix mille talents.

Redoublez ici d'attention, je vous prie; car ce ce qui va tout à l'heure arriver à cet homme suffirait pour la correctión de nos âmes, pour nous guérir de cette fatale maladie qui nous est peinte dans la parabole. «Il sortit donc et trouva un autre serviteur qui lui devait cent deniers.» Remarquez encore la différence des dettes : ici, c'est un serviteur qui doit cent deniers à l'autre; là, c'est un maître qui réclame dix mille talents, et qui néanmoins les abandonne à la sollicitation de son débiteur. Celui-ci, au contraire, «se jette sur son compagnon et menace de l'étouffer, en disant : Rends-moi ce que tu me dois.» *Ibid.*, 29. Qu'arrive-t-il ensuite ? «Son compagnon, se jetant à ses pieds...» Ce n'est pas sans intention que l'Evangéliste revient avec cette insistance sur un mot qui nous les représente comme serviteurs d'un commun maître; il veut nous bien montrer par là leur parfaite égalité. Voilà donc un homme de la même condition que lui qui le supplie dans les mêmes termes qu'il employait lui-même, quelques instants auparavant, en s'adressant à leur maître : «Ayez patience, et je vous rendrai tout. Mais lui s'en alla le jeter en prison jusqu'à ce qu'il lui payât intégralement sa dette.» *Ibid.*, 30. Etrange aveuglement, profonde ingratitude ! Cet homme a sous les yeux l'admirable générosité dont on a fait preuve à son égard, et cela ne lui inspire aucune compassion : il porte d'abord une main violente sur son débiteur, et puis il le jette en prison.

7. Suivez cependant le récit évangélique : «Les autres serviteurs, à cette vue, en furent attristés; ils vinrent trouver le maître et lui racontèrent tout ce qui s'était passé.» *Ibid.*, 31. Ce n'est pas la victime qui le dénonce; — comment l'aurait-elle pu, se trouvant en prison ? — ce sont les autres serviteurs, ceux qui n'ont souffert aucune injure, qui la ressentent néanmoins comme s'ils en étaient l'objet, et qui vont ainsi trouver le maître pour lui tout exposer. Vous voyez déjà son indignation : «Il appelle alors cet homme et lui dit : Mauvais serviteur.» On comprend bien par là à quel point est funeste le souvenir des injures. Une telle qualification n'était pas sortie de la bouche du maître quand il réclamait les dix mille talents; mais à présent que le serviteur s'est montré impitoyable à l'égard de son compagnon, «Mauvais serviteur, lui dit-il, je t'ai remis toute ta dette, parce que tu m'en as prié.» *Ibid.*, 32. Comme tout cela est propre à faire ressortir sa malice ! — As-tu fait quelque chose de plus ? N'est-il pas vrai que tu avais à peine prononcé quelques paroles, lorsque, me rendant à ton désir, je t'ai remis sans restriction une dette aussi considérable ? «Ne devais-tu pas à ton tour avoir pitié d'un de tes compagnons, comme j'avais eu pitié de toi ?» *Ibid.*, 33. Peux-tu bien espérer quelque indulgence ? Moi, ton maître, je te dégage d'un poids accablant pour quelques mots que tu prononces; et toi, sans pitié pour un

homme de ta condition, incapable de te laisser fléchir, ne te souvenant plus de ma générosité, n'écoutant plus les inspirations de ta nature, tu t'es montré barbare, cruel, inhumain ! Voilà pourquoi les faits mêmes vont t'apprendre quels sont les maux que tu as attirés sur ta tête. « Et le maître irrité le livra aux bourreaux. » *Ibid.*, 34. C'est l'inhumanité de ce mauvais serviteur qui est la cause de cette indignation et de ce châtiment; ce que le maître n'avait pas fait quand il avait à réclamer une si grande somme, il le fait maintenant. « Il le livra donc aux bourreaux jusqu'à ce qu'il se fût acquitté de toute sa dette; » jusqu'à ce que les dix mille talents, d'abord abandonnés, fussent complétement restitués.

Qu'elle est grande, qu'elle est ineffable la miséricorde de notre Dieu ! S'agit-il d'une dette qui ne regarde que lui, une simple prière suffit pour qu'il y renonce; mais voit-il un serviteur se montrer impitoyable envers un autre, il revient alors sur sa décision, afin de bien prouver au coupable que l'offense s'adresse à Dieu beaucoup plus qu'à l'homme. Il a jeté son compagnon dans les fers pour obtenir le paiement de sa dette: il est livré lui-même aux bourreaux jusqu'à ce qu'il ait tout payé. Ce n'est pas simplement de talents et de deniers qu'il est question dans cette parabole, c'est du nombre et de la gravité de nos péchés. Le Sauveur nous enseigne que ces péchés si graves et si nombreux nous sont aisément pardonnés, que cette dette nous est remise par sa miséricorde infinie; mais, si nous sommes durs et sans entrailles vis-à-vis de nos frères, de ceux qui ont avec nous un même maître et une même nature, si nous ne leur pardonnons pas les offenses qu'ils pourraient nous avoir faites, les molestant même parfois pour une chose de néant, perdant de vue que la différence entre cent deniers et dix mille talents représente celle qui existe entre les offenses de nos frères envers nous et nos offenses envers Dieu, nous tomberons sous le coup de la vengeance divine, et c'est la torture qui nous forcera à nous acquitter.

Du reste, vous ne pouvez pas douter que cette parabole n'ait pour but le salut de nos âmes; écoutez ce qui suit: « C'est ainsi que votre Père céleste vous traitera si vous ne remettez pas de tout votre cœur leurs offenses à vos frères. » *Ibid.*, 35. Précieuse et salutaire sera pour nous cette leçon, si nous voulons seulement en profiter. Et que pouvons-nous pardonner aux autres qui soit comparable à ce que Dieu nous pardonne? C'est, après tout, à des hommes que nous montrons quelque indulgence, à des serviteurs de notre Maître; tandis que nous l'obtenons, nous, de ce Maître lui-même. Et voyez avec quelle précision tout nous est expliqué. Il ne dit pas simplement : Si vous ne remettez pas aux hommes leurs offenses, mais bien : « Si vous ne remettez pas de tout votre cœur leurs offenses à vos frères. » Voyez-vous comme il veut que le cœur soit calme et serein, que nos pensées elles-mêmes soient exemptes de trouble et supérieures à toute passion, afin que notre amour pour le prochain soit sans restriction et sans entrave. Entendez encore ce qu'il disait dans un autre passage : « Si vous remettez aux hommes leurs offenses envers vous, votre Père céleste vous pardonnera aussi. » *Matth.*, VI, 14. Il ne faut donc pas croire qu'en agissant ainsi nous faisons une grâce aux autres, que nous leur accordons une grande et singulière faveur. Le bienfait est pour nous, c'est à nous que reviennent les avantages réellement grands d'une telle conduite; tout comme si nous agissions autrement, nous attirerions sur nous les intolérables supplices de la géhenne, sans pouvoir causer aucun mal à notre prochain. Réfléchissons là-dessus, je vous en conjure, et ne consentons pas à laisser dans notre âme un fâcheux souvenir, un sentiment de haine pour ceux qui nous auraient causé quelque chagrin ou quelque préjudice; considérant plutôt combien la réconciliation et le pardon nous sont profitables à nous-mêmes, nous inspirent de confiance en Dieu, que c'est là comme un feu divin qui consume tous nos péchés, soyons pleins de zèle, hâtons-nous d'accomplir ce devoir, ouvrons les yeux sur nos véritables intérêts, et montrons-nous aussi bienveillants envers ceux qui nous font du mal qu'envers ceux qui nous font du bien. En réalité même, nos amis les plus empressés et les plus

généreux nous sont moins utiles que nos ennemis, si nous voulons être sages; nos égards pour ces derniers nous concilient beaucoup mieux la faveur divine, nous dégagent plus sûrement du poids de nos péchés.

8. Reconnaissez, mon bien-aimé, ce qu'il y a de grandeur et de mérite dans l'amour des ennemis; vous pouvez en juger par les récompenses que le souverain Maître de l'univers a promises à cette vertu. Après avoir dit, en effet: « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous persécutent, priez pour ceux qui vous calomnient; » *Matth.*, v, 44; comme ce sont là des préceptes sublimes et qui touchent à la perfection, il ajoute : « Afin que vous deveniez semblables à votre Père qui est dans les cieux; car il fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et tomber la pluie sur les injustes comme sur les justes. » *Ibid.*, 45. Voyez-vous à qui ressemble, autant que le permet notre faible humanité, celui qui, non content de ne pas se venger de ses ennemis, s'applique encore à prier pour eux? Ne nous privons donc pas, par notre négligence, de ces biens et de ces couronnes qui surpassent toute expression; ayons recours à tous les moyens pour arriver à la pratique de cette vertu; faisons violence à nos pensées et soumettons-les à la loi divine. Voilà quel est le but de mon exhortation; si j'ai remis sous vos yeux cette parabole, si je vous ai rappelé la grandeur d'un tel devoir et les biens dont il est pour nous la source, c'est pour que chacun de vous, s'il nourrit en lui-même quelque sentiment d'inimitié, s'empresse, pendant qu'il en est temps encore, d'amener une réconciliation à force de bons offices. Que nul ne vienne me dire : J'ai fait auprès de mon ennemi plus d'une tentative, et je n'ai rien obtenu. — Si ces démarches ont été sincères, n'ayons pas de repos que nos efforts n'aient remporté la victoire, que nous n'ayons ramené cet homme à nous, en le délivrant de sa propre rancune. Est-ce à lui que nous faisons du bien? C'est à nous surtout qu'en reviendra l'avantage : nous acquerrons ainsi la bienveillance divine, la rémission de nos péchés, une pleine confiance dans nos rapports avec Dieu.

Une fois ce devoir accompli, nous pouvons en toute sûreté de conscience nous asseoir à la table terrible et sacrée, nous aurons le droit de prononcer les paroles de la prière par excellence, sans prononcer notre propre condamnation. Les initiés comprennent ce que je dis. Du reste, c'est à sa conscience que chacun doit demander de quelle manière il obéit à ce divin précepte, et dans quels sentiments dès lors le trouveront les obligations de ces jours redoutables. Si nous avons négligé nos devoirs, quel sujet de condamnation pour nous, puisque nous faisons tout le contraire de ce que nous disons! Osons-nous bien encore adresser à Dieu la prière accoutumée, et n'est-ce pas attiser le feu de sa vengeance? Mon cœur est rempli de joie lorsque je vois avec quelle satisfaction vous écoutez ces paroles; vos applaudissements témoignent de votre zèle et me disent que vous êtes prêts à faire de cette exhortation la règle de votre conduite. C'est le remède à toutes les maladies, à toutes les blessures de notre âme, c'est la voie la plus assurée pour arriver à plaire à Dieu, c'est un signe certain que nous l'aimons déjà nous-mêmes, de tout accepter pour l'accomplissement de sa loi sainte, de n'en être pas détournés par les défaillances de notre raison, de commander toujours à nos appétits, d'avoir sans cesse présents à la mémoire les bienfaits dont Dieu nous comble chaque jour. Mais, quelques efforts que nous fassions, impossible à nous de retracer une faible partie même de ceux que nous avons déjà reçus, ou que nous recevons encore sans interruption, ou qui nous sont réservés pour l'avenir, à la condition que nous mettions en pratique les préceptes du Seigneur. En sortant donc de cette enceinte, que chacun coure à l'œuvre commandée, sans se laisser arrêter par aucun prétexte, comme on court vers un trésor. Faudrait-il, pour atteindre ce but, se résoudre à de fatigantes recherches, à un long voyage, à de nombreux ennuis, enlevons tous ces obstacles. N'ayons qu'un souci : d'assurer par tous les moyens possibles l'accomplissement de la volonté divine et d'obtenir le prix de l'obéissance. Pensez-vous que j'ignore combien c'est une chose rude et pénible de faire ostensiblement des avances à qui nous poursuit



de son inimitié, de l'aborder et de lui adresser la parole? Et toutefois, si vous réfléchissez à l'excellence du précepte, à la grandeur de la récompense, à ce que je vous disais, que vous-même vous bénéficierez de votre généreuse initiative, tout vous paraîtra facile et léger.

Méditons bien ces vérités, et nous triompherons de l'habitude, nous remplirons d'un cœur pieux la loi du Christ, nous mériterons enfin la récompense qu'il nous a promise, par la grâce et l'amour de ce divin Sauveur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVIII.

« Et le Seigneur Dieu dit à Noé, et à ses fils avec lui : Voilà que j'établis mon alliance avec vous, et avec votre postérité après vous, et avec toute âme vivante qui est avec vous, avec les oiseaux et les quadrupèdes, avec tous les animaux de la terre. »

1. En vous exposant hier la bénédiction que Noé reçut du Seigneur, au sortir de l'arche, après avoir élevé un autel et fait un sacrifice d'actions de grâces, expression solennelle de sa reconnaissance envers Dieu, nous fûmes obligé de nous arrêter; il nous fut impossible de vous développer tout le sujet et de vous montrer combien la divine bonté prodigua de témoignages d'amour au juste, quelle condescendance et quelle sollicitude elle eut pour lui. Comme notre discours se prolongeait outre mesure, nous dûmes y couper court sans ménagement, pour ne pas accabler votre mémoire par cette même longueur, pour ne pas nuire à ce que nous avions déjà dit par ce que nous aurions dit encore. Notre préoccupation n'est pas de dire beaucoup de choses, mais bien de dire simplement celles que vous pouvez retenir sans effort et emporter d'ici avec fruit. Si nous n'avions à cœur que de parler longtemps, et si vous ne retiriez aucun fruit d'un trop long discours, à quoi cela nous servirait-il? Sachant donc que c'est pour votre bien que nous avons à remplir ce laborieux ministère, nous regardons nos efforts comme suffisamment récompensés, s'il nous est donné de vous voir profiter de nos paroles, les garder religieusement dans le trésor de votre intelligence, pour en faire le continuel objet de vos méditations. Le souvenir des choses que vous aurez entendues fera que vous comprendrez plus aisément celles que nous vous dirons dans la suite; et plus tard vous pourrez à votre tour instruire les autres. Le but de notre attention et de notre application constantes, c'est de vous conduire tous à la perfection qui convient à votre dignité, en ne vous laissant rien ignorer de ce que renferment les divines Ecritures. Une telle connaissance, en effet, si nous lui donnons pour compagnes la vigilance et la sobriété, contribuera éminemment à rendre notre vie plus pure et plus noble, en nous faisant embrasser avec courage les labeurs de la vertu. Lorsque nous apprenons que tous les justes, tous ceux qui jouissent d'un grand crédit auprès de Dieu, marchant à travers les épreuves et les afflictions durant tout le cours de la vie, mais avec une patience inaltérable, ou même avec reconnaissance, ont acquis ainsi la récompense de leurs travaux; comment n'éprouverions-nous pas le désir de suivre la même route, afin d'arriver au même résultat?

Je vous en conjure donc, ajoutez chaque jour à vos bonnes œuvres, faites que votre édifice spirituel augmente sans cesse, conservez avec un soin jaloux le bien que vous avez opéré jusqu'à cette heure, faites toujours de nouveaux progrès, ne négligez rien pour atteindre au sommet de la vertu : ce sera pour nous une gloire, un agrandissement pour l'Eglise, un triomphe pour le Christ. Quant à nous, voyant votre ardeur pour la doctrine spirituelle, nous ne cessons pas, malgré le sentiment que nous avons de notre indigence, de dresser devant vous cette table quotidienne dont l'Esprit saint fait les frais; nous ne cesserons pas à l'avenir de faire retentir à vos oreilles tout ce que la divine grâce daignera nous inspirer en votre faveur et pour votre bien. Encore aujourd'hui donc nous voulons montrer à votre charité l'amour inénarrable que le Seigneur a témoigné pour la nature humaine; rappelons à ce dessein les paroles mêmes qu'il adressa à Noé.

« Et Dieu dit à Noé et à ses fils..... » C'était après leur avoir donné sa bénédiction, après leur avoir dit : « Croissez et multipliez-vous; » il leur avait encore donné l'empire sur tous les animaux privés de raison, avec la permission de s'en nourrir, aussi bien que des végétaux, en leur défendant toutefois de manger la chair avec le sang.

Poussant plus loin la sollicitude pour le juste et sa postérité, comblant de nouveaux bienfaits notre race tout entière, il leur offre de plus précieux avantages, comme on le voit par ces mots: « Et le Seigneur Dieu dit à Noé, et à ses enfants avec lui : Voilà que j'établis mon alliance avec vous et vos descendants après vous, avec toute âme vivante qui est avec vous, avec les oiseaux et les quadrupèdes, avec tous les animaux de la terre et tout ce qui est sorti de l'arche. Je rendrai immuable le pacte que je fais avec vous; toute âme vivante ne sera plus exterminée par les eaux du déluge; il n'y aura plus de déluge d'eau qui ravage toute la terre. » Il est à croire que le juste était encore dans les angoisses de la frayeur et que son âme était toute tremblante; nous pouvons nous le représenter frappé de stupeur et d'épouvante, aussitôt que la plus légère pluie survenait, comme si le même cataclysme allait envelopper de nouveau le monde : aussi, pour lui redonner la confiance ainsi qu'à toute sa postérité, le Seigneur, dans sa clémence, n'ignorant pas à quel point la terreur avait de prise sur l'homme et combien le souvenir des malheurs passés est terrible pour lui, prenant pitié de ses craintes perpétuelles et de ses mortels abattements à la vue des moindres nuages, le Seigneur, dis-je, dans sa tendre bonté, veut ranimer le courage de sa faible créature, éloigner d'elle de semblables frayeurs, l'établir enfin dans le calme et la sécurité : c'est pour cela qu'il lui promet de ne plus exercer à l'avenir une telle vengeance.

2. Mais cette promesse, il l'avait déjà faite, même avant la bénédiction, quand il disait, comme vous l'avez entendu : « Je ne recommencerai pas à maudire la terre; » *Genes.*, VIII, 21; la malice des hommes aura beau se déchaîner encore avec la même violence, je n'infligerai pas au genre humain le même châtiment. — Pour montrer une fois de plus sa clémence inénarrable, il renouvelle sa promesse, afin que le juste soit rassuré, afin qu'il ne se livre pas à ses timides pensées et ne dise pas : Bien qu'il eût autrefois béni notre race et pourvu à sa multiplication, il l'a frappée d'un commun trépas. — Voulant donc dissiper le trouble des pensées humaines et garantir au juste que plus rien de pareil n'aurait lieu, il lui tient ce langage : C'est par amour pour l'homme que j'ai envoyé le déluge, pour arrêter le cours de ses iniquités et l'empêcher de les pousser plus loin; c'est par ce même amour que je vous promets maintenant de ne plus recourir à ce moyen, pour que vous soyez affranchis de toute tristesse et que vous passiez en paix le temps de la vie présente. Voilà le sens de cette parole : « J'établis mon alliance; » c'est-à-dire : Je fais un pacte avec vous. Dans les affaires humaines, celui qui promet fait un pacte, et donne ainsi toute sécurité, autant qu'il est en lui. C'est ainsi que le Seigneur dit dans sa bonté : « Voilà que j'établis mon alliance. » J'établis, ou mieux je rétablis. C'est comme s'il disait : Je restaure ce qu'avaient ruiné vos péchés et leurs tristes conséquences : « J'établis mon alliance avec vous, et avec vos descendants après vous. » Remarquez jusqu'où va la divine clémence : Ce n'est pas seulement avec vous, c'est encore avec ceux qui viendront après vous, que j'établis cette alliance d'une manière inébranlable. — Et pour faire éclater encore plus sa libéralité, il ajoute : « Et avec toute âme vivante qui est avec vous, avec les oiseaux et les quadrupèdes, avec tous les animaux de la terre et tout ce qui est sorti de l'arche. Je fais ce pacte avec vous : Toute chair ne sera plus exterminée par les eaux du déluge; il n'y aura plus un déluge d'eau qui ravage toute la terre. »

Voyez-vous la grandeur de ce pacte? Voyez-vous l'ampleur ineffable de ces engagements? La bonté de Dieu s'étend donc jusqu'aux animaux, sans en excepter les plus sauvages; et certes à bon droit, comme je l'ai souvent dit, comme je dois le dire encore. En effet, puisque les animaux ont été faits pour l'homme, il est naturel qu'ils participent aux bienfaits qui sont accordés à l'homme. Il semble bien que dans

cette alliance, l'homme et les animaux soient presque mis au même rang, mais il n'en est pas ainsi. Cela est une nouvelle consolation pour le premier : il comprend mieux de la sorte à quel degré d'honneur Dieu l'a placé, en voyant que les biens dont il est comblé par la libéralité divine rejaillissent à cause de lui sur tant d'autres êtres. « Toute chair, dit le Seigneur, ne sera plus exterminée par les eaux du déluge; il n'y aura plus de déluge d'eau qui ravage la terre. » Ce n'est pas une ou deux fois, c'est à plusieurs reprises, vous l'entendez, qu'il renouvelle cette promesse de ne plus frapper ainsi le genre humain; il veut ôter cette crainte au juste, et ramener le calme dans son esprit en le rassurant sur l'avenir. Ce n'est pas assez; par égard, non pour sa propre nature, mais pour notre infirmité, il ne se borne pas à cette promesse orale; montrant de nouveau jusqu'où va sa condescendance, il pose un signe extérieur qui doit à jamais délivrer le genre humain de cette pénible préoccupation. Quelle que soit dans la suite des temps la violence des pluies, des orages ou des inondations, nous n'aurons pas de pareil cataclysme à craindre, il nous suffira de regarder le signe qui nous a été donné pour reprendre confiance. « Et le Seigneur Dieu dit à Noé : Voici le signe de l'alliance que j'établis entre nous. » *Ibid.*, 12. Quel honneur cependant Dieu fait au juste! Il traite avec lui comme le ferait un homme avec un homme. Ainsi donc, il lui dit : « Voici le signe de l'alliance que j'établis entre nous, et avec toute âme vivante qui se trouve au milieu de vous, et pour toutes les générations futures. » Le signe qu'il va donner regarde tous les siècles sans exception; il ne s'adresse pas seulement aux générations présentes, il doit être permanent, il doit durer autant que le monde.

Mais quel est ce signe? « Je place mon arc dans les nuées, et il sera le signe de mon alliance avec les habitants de la terre. » *Ibid.*, 13. Non content de ma promesse orale, je vous donne encore ce signe éclatant, c'est-à-dire l'arc-en-ciel, bien que plusieurs l'expliquent par les rayons du soleil venant frapper les nuées. Si ma parole ne vous suffit pas, je vous donne de plus un signe visible de la résolution où je suis de ne plus exercer un tel châtiment. A la vue de ce signe, chassez donc toute frayeur. « Et il arrivera que, lorsque j'aurai répandu les nuées sur la terre et que sur ces nuées apparaîtra mon arc, je me souviendrai de mon alliance avec vous et toute âme qui vit dans une chair. » *Ibid.*, 14-15. — Que dites-vous, ô bienheureux Prophète? — Je me souviendrai, fait-il dire à Dieu, de mon alliance, de mon pacte avec vous, de ma prédiction, de ma promesse. — Ce n'est pas que Dieu ait besoin d'un moyen quelconque pour se souvenir; c'est pour qu'en voyant ce signe nous soyons nous-mêmes rassurés sur ses desseins, que nous nous souvenions aussitôt de sa promesse et que nous ne redoutions pas le renouvellement des mêmes catastrophes.

3. Ne vous lassez pas d'admirer la condescendance du Seigneur, le soin qu'il prend de la race humaine, l'infatigable amour qu'il lui témoigne, non en vue d'un changement de mœurs survenu chez les hommes, mais pour faire éclater en toute chose sa propre bonté. « Il n'y aura plus un déluge d'eau par lequel toute chair soit exterminée; » les cataractes du ciel ne seront plus ouvertes. N'ignorant pas combien cette frayeur pesait sur la nature humaine, Dieu revient incessamment sur la même promesse, comme s'il disait : Alors même que vous verriez tomber la pluie avec la plus grande abondance, ne craignez pas un semblable malheur; « il n'y aura plus un déluge d'eau par lequel toute chair soit exterminée; » de telles pluies n'auront plus lieu, le genre humain n'éprouvera plus une telle inondation. « Et mon arc sera dans la nuée, et je le verrai pour me rappeler l'éternelle alliance qui doit désormais exister entre Dieu et toute âme qui vit dans une chair. » *Ibid.*, 16. C'est par le désir qu'il a d'inspirer à la nature humaine la confiance et la sécurité, que s'explique uniquement cette condescendance de langage. « Et je le verrai, dit-il, pour me souvenir de mon alliance. » Sa mémoire a-t-elle donc besoin de ce signe extérieur? Ce n'est pas certes ce qu'il veut nous donner à penser, loin de là; c'est nous qu'il avertit par un tel signe de la fermeté de sa promesse, si bien qu'en le voyant nous nous souvenions que les engagements di-

vins sont à jamais inviolables. « Et Dieu dit à Noé : Voilà le signe de l'alliance qui est intervenue entre moi et toute chair qui vit sur la terre. » *Ibid.*, 17. C'est de moi que tu tiens ce signe du pacte qui nous unit; ne laisse donc plus le trouble entrer dans ton esprit, ni l'abattement s'emparer de ton cœur : lève les yeux vers ce signe, et sois plein d'espoir; que les générations futures y puisent la même confiance; que la vue de ce signe éloigne pour toujours de leur âme la crainte de voir la terre encore une fois ravagée par un tel cataclysme. Les péchés des hommes auront beau s'accumuler, je le répète, pour moi, j'accomplirai ce que j'ai promis et je n'exercerai plus la même vengeance.

Pourrions-nous assez admirer la grandeur de cet amour et la condescendance de ce langage? Avez-vous remarqué la prévoyante bonté du Seigneur et la magnificence de ses promesses? Il n'étend pas ses bienfaits à deux, trois ou dix générations seulement; il les mesure à la durée même du monde. Il y a donc là deux choses également capables de nous inspirer la vertu : le terrible châtiment que les hommes d'alors subirent pour leurs péchés; la garantie qu'il daigne nous donner dans son infinie miséricorde. Or, quand on a quelque élévation dans la pensée, on accomplit un ordre beaucoup plus sous l'impression du bienfait que sous la menace de la peine. Sachons donc nous montrer reconnaissants. Si Dieu nous traite avec une telle bienveillance, alors que nous n'avons encore rien fait de bon, que nous avons même encouru sa juste colère, quelle ne sera pas sa libéralité pour nous, du moment où nous lui témoignerons une sincère reconnaissance pour les bienfaits déjà reçus, du moment surtout où notre conduite attestera qu'un changement profond s'est opéré dans nos sentiments? S'il prodigue ses biens aux indignes, son amour aux pécheurs, que n'obtiendrons-nous pas de sa munificence en renonçant au péché pour embrasser la vertu? C'est dans le but d'amener un tel changement qu'il nous prévient de ses faveurs, qu'il pardonne à nos iniquités, qu'il n'exerce pas immédiatement sa vengeance; il nous attire par ce noble appât, par sa libéralité et par sa patience. Quand il châtie les uns, souvent il se propose de corriger les autres, en leur inspirant une salutaire frayeur, pour qu'ils évitent les peines dont ils sont les témoins. Voyez-vous les ressources inépuisables de l'amour divin; voyez-vous comme tout ce qu'il accomplit a pour fin notre salut?

Si Dieu est bon envers les pécheurs, combien ne l'est-il point envers les justes?

Pénétrés de ces pensées, gardons-nous de tomber dans la négligence, ne perdons jamais de vue l'accomplissement de nos devoirs, craignons de porter la plus légère atteinte aux lois du Seigneur. S'il aperçoit en nous un mouvement de conversion, un moment d'arrêt, une aspiration vers le bien, il nous viendra aussitôt en aide, il nous rendra le travail facile et léger, il fera que nous ne sentirons pas les fatigues de la vertu. Quand l'âme concentre sa pensée sur Dieu, le spectacle des choses visibles ne saurait plus la tromper; elle franchit ce théâtre des choses de la terre et dédaigne ce qui frappe les yeux du corps, pour contempler uniquement des yeux de l'intelligence les biens immatériels, immuables, qui demeurent à jamais, qui sont à jamais inébranlables. De leur nature, les yeux de l'âme sont attirés vers ce spectacle supérieur; éclairés des rayons d'en haut, ils passent par-dessus les choses de la vie présente, n'y voyant qu'ombre et rêve; ils ne sont plus sujets à l'illusion, ils ne se laissent plus égarer par de vains fantômes. L'image séduisante des richesses provoque aussitôt leur dédain : ils n'y voient que le plus ingrat et le plus fugitif de tous les esclaves, passant incessamment de l'un à l'autre, causant partout un nombre incalculable de maux, précipitant jusqu'au fond de l'abîme les malheureux qui s'y fient. La beauté corporelle se dresse-t-elle à son tour devant eux, ils n'en sont pas bouleversés, sachant à quel point elle est fragile et caduque : une maladie survenant tout à coup suffit pour l'altérer ou même pour la détruire; la vieillesse en a promptement raison sans le concours de la maladie, et rend le plus beau visage informe et repoussant; dans tous les cas, la mort l'aura bientôt ruinée de fond en comble. Aperçoivent-ils un homme qui possède la gloire et le pouvoir, qui se trouve au sommet des grandeurs et jouit de toutes les félicités de la terre, ils ne s'arrêtent pas davantage à le considérer;

ils prennent en pitié celui dont l'existence n'a rien de stable et de solide, dont l'éclat est plus rapide que l'eau d'un torrent impétueux. Quoi de plus faible que cette gloire humaine, que l'Esprit saint compare à la fleur des champs? « Toute la gloire de l'homme, dit-il, est comme la fleur de l'herbe. » *Isa.*, XL, 6; I *Petr.*, I, 24.

4. Elle est donc manifeste pour vous la pénétration des yeux de la foi dans une âme qui s'attache entièrement à Dieu; ils ne peuvent donc pas être séduits par les choses visibles; tout leur apparaît sous un jour vrai, rien ne les trompe. Mais, si vous le voulez, revenons au sujet de notre discours, voyons-en un peu la suite et hâtons-nous d'arriver à la fin, pour que les vérités émises se gravent mieux dans votre entendement. Après ce qu'elle a dit sur le signe de la miséricorde divine, l'Ecriture sainte nous apprend ce qui concerne encore le juste et ses enfants; elle poursuit : « Les fils de Noé qui sortirent de l'arche étaient Sem, Cham et Japhet. Or Cham était père de Chanaan. Voilà donc quels étaient les enfants de Noé. D'eux vinrent les races qui se répandirent par toute la terre. » *Ibid.*, 18. Il est naturel de se demander pourquoi l'Ecriture, en rappelant le nom des enfants du patriarche, ajoute : « Or Cham était père de Chanaan. » N'allez pas croire, je vous prie, que ce soit sans motif; car il n'est dans le saint Livre aucune parole qui ne renferme un sens profond, une salutaire doctrine. Pourquoi remarque-t-elle donc que Cham était le père de Chanaan? Elle n'a pas voulu nous laisser ignorer les passions effrénées de cet homme : ni la grande catastrophe de l'univers, ni l'étroite prison de l'arche n'avaient pu le modérer; son frère aîné n'avait pas encore d'enfants, et lui, pendant que la colère et la destruction sévissaient contre le monde, il s'abandonnait à ses passions, il se laissait dominer par la vie des sens, montrant déjà quelle était la perversité de son cœur. L'outrage dont il ne tarde pas à se rendre coupable à l'égard de son père, attire la malédiction du Ciel sur son fils Chanaan. C'est pour cela que l'Ecriture sainte signale d'avance l'existence et le nom de ce dernier, en même temps que l'incontinence du père; si bien que, lorsque vous voyez celui-ci se comporter avec tant d'ingratitude envers son père à lui, vous n'êtes pas aussi surpris de sa conduite, sachant qu'un si grand désastre n'a pu le corriger. Cette immense tristesse qui pesait sur le monde devait assurément éteindre les feux impurs, abattre toute exaltation, éloigner toute idée de plaisir; car c'est bien là l'effet ordinaire du chagrin et du malheur arrivés à de certaines limites. Quelle indulgence méritait donc celui qui, sous le coup d'un pareil cataclysme, s'abandonnait à l'aveugle fureur de ses appétits grossiers?

Pourquoi le fils de Cham est-il maudit, son père ayant seul péché?

Mais ici se présente une autre question, qu'on pose à tout propos, à grand renfort de scandale : Pourquoi, le père ayant péché, le fils est-il maudit? — Et toutefois, pour ne pas trop prolonger ce discours, nous ajournerons cette question; elle reviendra plus tard, et nous y ferons alors la réponse que Dieu nous inspirera. Rien dans l'Ecriture sainte, je l'ai déjà dit, qui n'ait son utilité et sa raison d'être. Il demeure établi pour le moment que ce n'est pas en vain et sans intention que le nom de ce fils est cité par Moïse dans ce texte : « Or Cham était le père de Chanaan. Voilà quels étaient les trois fils de Noé, est-il dit encore, et d'eux viennent les races qui se sont répandues par toute la terre. » Il ne faut pas non plus, mes bien-aimés, passer à la légère sur cette observation; nous y voyons une nouvelle preuve de la puissance infinie de Dieu. « Voilà quels étaient les trois fils de Noé, et d'eux viennent les races qui se sont répandues par toute la terre. » Comment trois hommes seulement ont-ils pu donner naissance à tant de peuples? Comment expliquer cette disproportion? Comment le monde entier a-t-il surgi d'une si faible source? Comment leur vie même a-t-elle pu se maintenir? Pas de médecin à cette époque primitive; aucun traitement propre à conserver la santé. Evidemment il n'existait encore aucune réunion organisée; on venait de subir la plus terrible des épreuves, on sortait d'une étroite prison où des êtres humains avaient dû subir la compression la plus dangereuse; on était en face d'un immense désert et d'une dévastation sans exemple : comment la corruption et la mort n'en ont-elles pas été le résultat? Pensez-vous

que les angoisses de la frayeur n'aient pas ébranlé le cœur de ces quelques hommes et bouleversé leur entendement? Mais rassurez-vous, mon bien-aimé; Dieu lui-même intervenait en toute chose; l'Auteur de la nature aplanissait devant eux tous les obstacles par l'ordre qu'il leur avait donné : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre. » C'est lui qui leur donne ce rapide accroissement. Plus tard les Israélites étaient accablés de travaux et condamnés à pétrir l'argile chez les Egyptiens; et cependant, plus ils étaient accablés, plus ils se multipliaient. Ni l'ordre impitoyable de Pharaon, les obligeant à jeter leurs enfants mâles dans le fleuve, ni la cruauté de ceux qui étaient préposés aux travaux, ne purent arrêter les progrès de la population; elle allait augmentant de jour en jour : c'était la puissance divine qui conduisait tout à ses fins, en dépit de toutes les résistances.

Il faut obéir aux ordres de Dieu.

5. Quand Dieu veut, ne demandez donc pas que sa volonté s'accomplisse en suivant l'ordre des choses humaines. Il est supérieur à la nature; il n'a dès lors pas besoin de son secours, il fait même servir les obstacles aux progrès de l'œuvre qu'il poursuit. C'est ainsi qu'avec trois hommes il peuple l'univers. « D'eux viennent les races qui se sont répandues par toute la terre. » La force de Dieu vous est-elle assez démontrée? Le nombre des oppositions a-t-il ralenti la marche de sa volonté? La même chose a lieu par rapport à l'effusion de la foi : tant d'hommes l'attaquaient par la violence ou par la ruse; les rois et les tyrans, en cela d'accord avec les peuples, mettaient tout en œuvre, employaient toutes les embûches et toutes les contradictions pour éteindre le céleste flambeau; et sa flamme néanmoins s'est emparée du monde entier, sans en excepter les contrées les plus sauvages. Transportez-vous chez les Indiens ou chez les Scythes, aux derniers confins de l'univers, jusqu'à l'Océan même, et partout vous trouverez la doctrine du Christ éclairant toutes les âmes. Chose admirable, chose incompréhensible, la parole sainte a fait régner un ordre divin jusqu'au sein des peuples barbares, elle a été pour eux une école de philosophie, si bien qu'ils ont abandonné leurs vieilles coutumes pour embrasser les principes de la piété. De même que le Créateur de tous les êtres a produit le genre humain tout entier avec ces trois hommes seuls; de même, quand il s'est agi de la foi, avec onze pauvres pêcheurs sans instruction et sans puissance, qui n'osaient pas même ouvrir la bouche pour parler, il s'est attiré toutes les nations du monde. Ces ignorants, ces hommes simples, ces pêcheurs ont fermé la bouche aux philosophes; ils ont parcouru l'univers comme portés sur des ailes de flamme, semant partout la parole de vérité, arrachant les épines, déracinant les anciennes mœurs pour y substituer les lois du Christ. Ni leur petit nombre, ni leur défaut de science et d'autorité, ni l'austérité de leurs préceptes, ni les vieux préjugés et les usages traditionnels du genre humain, n'ont pu leur faire obstacle; la grâce marchait devant eux pour leur aplanir les difficultés; et c'est sans efforts qu'ils ont accompli leur œuvre, puisant un nouveau courage dans les oppositions mêmes qu'ils rencontraient.

Dieu se servit des ennemis de la foi pour la propager.

Plus d'une fois, battus de verges, ils s'en allaient pleins de joie, non-seulement à cause de leurs blessures, mais encore « parce qu'ils avaient été jugés dignes d'être insultés pour le nom du Christ. » *Act.*, v, 41. Jetés dans les prisons, à peine en avaient-ils été délivrés, qu'ils poursuivaient le cours de leur ministère, s'en allant dans le temple répandre les mêmes enseignements, devenus pêcheurs d'hommes et prenant les peuples dans les filets de la foi. Emprisonnés de nouveau, loin de sentir diminuer leur zèle, ils montrent plus de hardiesse et de liberté; au milieu d'un peuple qui frémit de rage et qui grince des dents, ils s'écrient : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » *Ibid.*, 29. Voyez-vous quelle noble confiance, voyez-vous ces ignorants, ces pêcheurs, dédaigner les fureurs des multitudes qui ne respirent que le carnage et la mort? En écoutant ces merveilles, mon bien-aimé, gardez-vous de les leur attribuer, voyez-y l'action de la grâce divine, qui faisait naître et grandir dans leur cœur une telle générosité. Le bienheureux Pierre, après avoir redressé un homme boîteux de naissance, à la vue de tout un peuple saisi d'admiration et de stupeur, exprime lui-même sa reconnaissance et s'écrie :

« O hommes, pourquoi nous regardez-vous ainsi, comme si c'était par notre pouvoir ou par notre vertu que nous ayons fait marcher cet infirme? » *Act.*, III, 12. Pourquoi, dit-il, cet étonnement dont vous êtes frappés sur ce qui vient d'avoir lieu? Est-ce là notre œuvre? Est-ce par notre puissance personnelle que s'est opérée la guérison dont vous êtes les témoins? « Pourquoi vos yeux sont-ils fixés sur nous? » Nous n'avons rien fait à cela, si ce n'est fournir le ministère de notre langue. C'est le Seigneur, c'est le Créateur de la nature qui a tout fait. « Et celui-là est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, » que vous reconnaissez pour vos patriarches; « celui que vous avez livré et renié en présence de Pilate, qui jugeait devoir le renvoyer absous. » Oui, l'auteur de ce prodige, c'est « le saint et le juste que vous avez repoussé, demandant qu'on vous rendît de préférence un meurtrier; et vous avez condamné le Prince de la vie, que Dieu a ressuscité d'entre les morts, ce dont nous sommes les témoins. C'est par la foi en son nom que ce même nom prononcé a guéri cet homme que vous voyez et connaissez, c'est la foi dont il est le principe qui a produit le changement merveilleux accompli sous les yeux de vous tous. » *Ibid.*, 13-16.

6. Grande et sublime confiance, étonnante prérogative de la grâce qui leur a été donnée d'en haut; ce serait déjà une éclatante preuve de la résurrection que la confiance de ce bienheureux. Quel plus grand miracle pourrait-on demander que de voir un homme incapable, avant le mystère de la croix, de supporter les menaces d'une pauvre servante, et qui maintenant se relève avec cette énergie, avec cette sérénité, en face de tout un peuple transporté de fureur, et qui, seul contre tous, lui tient un langage propre à l'exaspérer de plus en plus? Voyez-vous, mon bien-aimé, comme ce que je vous disais dans le principe se trouve encore une fois démontré? Dès qu'un homme est enflammé d'amour pour Dieu, il ne consent plus à regarder les objets qui frappent les yeux du corps; il a d'autres yeux, ceux de la foi, et c'est ainsi qu'il contemple incessamment les choses supérieures, y concentrant toutes ses pensées; en marchant sur la terre, il se conduit en tout comme ayant sa patrie dans les cieux; rien d'humain ne ralentit ses pas dans la route de la vertu. Un tel homme n'arrête son attention ni sur les splendeurs ni sur les revers de la vie présente; il passe par-dessus tout, se hâtant d'aller vers sa patrie. Semblable à celui qui fait ici-bas un voyage auquel se rattache pour lui le plus vif intérêt, et qui ne voit pas même ceux qu'il rencontre en passant, quelque fréquentes que soient ces rencontres, tant son âme est captivée par le but qu'il poursuit, tant il est impatient d'y parvenir; le fidèle qui parcourt la noble carrière de la vertu et qui de la terre tâche de s'élever au ciel, laisse derrière lui toutes les choses visibles, s'absorbe tout entier dans son pèlerinage, et ne s'arrête pas, ne se laisse pas un instant distraire par les objets extérieurs, jusqu'à ce qu'il ait atteint le faîte auquel il aspire. Quand on est dans ces dispositions, les événements même qui paraissent les plus terribles dans la vie, on les dédaigne : alors on ne craint plus ni le glaive, ni les précipices, ni les dents des bêtes féroces, ni les coups, ni les mains des bourreaux, ni aucun des tourments qu'on peut endurer sur la terre; verrait-on des charbons ardents répandus sous ses pas, on y vole comme sur les fleurs d'une prairie; sous quelque forme que la douleur se présente, on ne recule pas, on n'en détourne pas les yeux. L'âme est comme enlevée par le désir des biens éternels, il semble qu'on ne soit plus revêtu d'un corps, à tel point on domine les passions, et sous l'influence d'en haut on ne sent même pas les souffrances corporelles.

Exhortation à l'amour de Dieu.

Voulons-nous donc supporter aisément les fatigues de la vertu, je vous en conjure, ayons un ardent amour pour Dieu, portons de ce côté notre cœur et notre intelligence, ne laissons à rien dans la vie le droit de nous faire choir dans notre course, pensons constamment à la félicité que nous procureront les biens à venir, supportons avec mansuétude les peines du temps présent, ne souffrons pas que l'humiliation nous attriste, que la pauvreté nous abatte, que les maladies du corps détendent les ressorts de l'âme, que les mépris et les outrages de la multitude nous



rendent moins zélés dans l'accomplissement de nos devoirs; secouons toutes ces choses comme de la poussière, élevons-nous à de hautes et généreuses pensées, donnons en toute occasion l'exemple d'une mâle énergie, et, pour renouveler la prière que j'adressais hier à votre charité, faisons tout ce qui dépendra de nous pour gagner nos ennemis; effaçons en même temps de nos âmes les dernières traces des passions; si la concupiscence vient encore nous ébranler, hâtons-nous de la repousser; si l'impatience vient frayer la voie à la colère, réprimons aussitôt ce tumulte intérieur en nous redisant à nous-mêmes quelques versets des saints Cantiques où nous sont retracés les dangers des passions. « L'homme qui s'adonne à la colère, est-il écrit, perd sa dignité; » *Prov.*, XI, 25; et dans l'Evangile : « Celui qui sans motif s'irrite contre son frère, mérite les feux de la géhenne. » *Matth.*, V, 22. Sommes-nous en butte à la soif des richesses, ne négligeons aucune précaution pour que notre âme résiste à de tels assauts; détruisons en nous la cupidité, que nous savons être la racine de tous les maux. Efforçons-nous de réprimer si bien tous nos appétits désordonnés, que nous puissions, après avoir évité tout ce qui peut nuire et fait le bien dans la mesure de nos forces, nous réfugier dans le sein de la divine miséricorde, au jour du redoutable jugement, par la grâce et l'amour du Fils unique de Dieu, à qui soient gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIX.

« Et Noé commença à cultiver la terre, et il planta la vigne, et il but du vin et s'enivra. »

1. Nous touchons à la fin de ce qui concerne le juste; je vous conjure donc de m'accorder une attention soutenue, d'accueillir mes paroles avec votre zèle accoutumé. Le texte que vous venez d'entendre n'est pas moins précieux que les autres, et vous pouvez en retirer le plus grand fruit; car ce que les hommes des anciens temps ont éprouvé peut devenir pour nous la source des plus hautes leçons; il suffit de le vouloir. Ce n'est pas seulement le bien que les saints ont accompli, c'est encore le mal que plusieurs ont fait qui nous est raconté dans ce but: l'Ecriture se propose de nous faire imiter l'un et de nous éloigner de l'autre. Elle va plus loin : en remettant sous nos yeux les nombreuses fautes des justes et les conversions éclatantes des pécheurs, elle nous offre une double garantie, elle apprend à celui qui est debout à éviter d'avoir une confiance excessive par les chutes des premiers, et à celui qui s'est rendu coupable à ne pas se décourager, puisque les seconds ont pu revenir à la vertu, parfois même en atteindre le faîte. Que personne donc, je vous en prie, aurait-il la conscience d'avoir pratiqué beaucoup de bonnes œuvres, ne se confie en lui-même; qu'il soit toujours plein de sollicitude et qu'il écoute cette exhortation du bienheureux Paul : « Que celui qui se persuade être debout, veille à ne pas tomber. » I *Corinth.*, X, 12. Seriez-vous, par contre, descendu au dernier degré de l'iniquité, ne désespérez pas de votre salut; pensez plutôt à l'ineffable amour de Dieu pour l'homme et prêtez l'oreille à ce qu'il dit par la bouche d'un prophète : « Celui qui tombe ne peut-il pas se relever? et celui qui s'éloigne ne peut-il pas revenir ? » *Jerem.*, VIII, 4. Il dit ailleurs : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais bien qu'il se convertisse et qu'il vive. » *Ezech.*, XVIII, 23. N'est-il pas évident, mon bien-aimé, que tout ce qui est consigné dans les divines Ecritures n'a pas d'autre objet que le bien de chacun de nous et le salut du genre humain? Méditons sérieusement là-dessus et puisons dans ce trésor commun les remèdes qui nous conviennent.

C'est pour cela qu'il est ouvert à tous et que chacun peut à son gré y trouver la guérison de ses maux, une santé prompte et parfaite; il suffit pour cela de ne pas repousser le bienfait divin et de l'accepter avec reconnaissance. Non, il n'est pas d'infirmité, soit de l'âme, soit du corps, dans la nature humaine, qui n'ait là son remède spécial. — Comment? dites-le moi. — Un homme y pénètre accablé sous le poids du



chagrin et des sollicitudes temporelles, et, tandis qu'il est ainsi plongé dans la tristesse, il entend le prophète parler ainsi : « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu, parce que je confesserai son nom; il est le salut vers lequel sont tournés mes regards, il est mon Dieu. » *Psalm.*, XLI, 6-7. Cet homme aussitôt se sent consolé et se retire après avoir déposé le fardeau de ses peines. Un autre est réduit à la plus extrême pauvreté, il gémit et s'indigne en voyant les richesses affluer autour de certains hommes tout gonflés d'orgueil et qui vont étalant partout leur insolente opulence; mais voilà qu'il entend le même prophète s'exprimer ainsi : « Reposez-vous sur le Seigneur de toutes vos sollicitudes; et lui-même vous nourrira... Ne soyez pas dans la crainte lorsque vous verrez un homme s'enrichir et la gloire de sa maison se multiplier; car à sa mort il n'emportera pas toutes ces choses. » *Psalm.*, LIV, 23; XLVIII, 17-18. Un autre encore est entouré d'embûches et de calomnies, la vie lui paraît insupportable, il ne peut trouver nulle part un secours humain. Celui-là apprend à son tour de la bouche du même prophète qu'il ne faut pas, dans de telles tribulations, recourir à l'appui des hommes; et voici la parole qu'il entend : « Eux me calomniaient, et moi je priais. » *Psalm.* CVIII, 4. Vous voyez d'où il attend son secours. Les autres, dit-il, ourdissent contre moi leurs trames, répandent leurs calomnies, dressent leurs piéges ; et moi je cours à l'inexpugnable rempart, à l'ancre assurée, au port tranquille, à la prière, enfin, qui me rend faciles et légères toutes les difficultés de la vie.

Supposez encore un homme qui subit les mépris et les outrages de ceux que naguère il voyait à ses pieds, un homme que ses amis abandonnent, et dont l'âme dès lors est remplie de trouble et de désespoir. Celui-là même trouvera ici sa consolation, en recueillant ces paroles tombées de la même bouche bénie : « Mes amis et mes proches se sont élevés contre moi, m'attaquant à l'envi; ceux qui se tenaient à mes côtés se sont maintenant éloignés, et je suis en butte aux ennemis qui veulent perdre mon âme; ne cherchant qu'un moyen de me nuire, ils ont tenu des discours mensongers, et tout le jour ils ont préparé leurs ruses. » *Psalm.* XXXVII, 12-13. Vous le voyez, ce sont là des embûches qui ne s'arrêtent qu'à la mort, c'est une guerre qui ne connaît pas de trêve. C'est le sens des derniers mots, tout le jour veut dire toute la vie. Mais lui, que faisait-il pendant qu'on l'entourait ainsi de perfides manœuvres ? « Pour moi, ajoute-t-il, tel qu'un sourd, je n'entendais pas; tel qu'un muet, je n'ouvrais pas la bouche ; je suis devenu comme un homme privé de la faculté d'entendre, ou qui n'a rien à répondre aux accusations dont il est l'objet. » *Ibid.*, 14-15. Quelle philosophie sublime ! Comme il triomphe en suivant une route opposée ! Ses ennemis cherchent à le prendre dans leurs filets; et lui se ferme les oreilles pour ne pas entendre leurs complots : ils ne cessent d'aiguiser leur langue, de répandre leurs mensonges et leurs fourberies; et lui ne dit pas un mot sur leur frénétique rage. Mais pourquoi se conduit-il ainsi ? Pourquoi, pendant qu'ils se livrent à toutes ces machinations, se montre-t-il sourd et muet, agit-il comme s'il n'avait ni la faculté d'entendre ni celle de parler? Lui-même vous dit la cause d'un telle philosophie : « C'est parce que j'ai mis mon espérance en vous, Seigneur. » *Ibid.*, 16. Oui, j'ai mis en vous toute mon espérance, je me suis jeté dans vos bras; et c'est pour cela que je n'ai nul souci de ce qu'ils peuvent me faire. Votre puissance est assez grande pour déjouer leurs efforts, pour réduire à néant tous leurs artifices, pour les mettre dans l'impossibilité d'exécuter un seul des funestes projets qu'ils forment.

L'Ecriture sainte est un remède au milieu de l'adversité.

2. Vous ne pouvez plus en douter, de quelque infortune que la nature humaine soit accablée, elle peut venir ici puiser le remède dont elle a besoin, se prémunir contre tous les chagrins de la vie présente et se faire un courage au niveau de toutes les épreuves. Je vous en conjure donc, ne vous lassez pas d'accourir et de donner toute votre attention à la lecture des saintes Lettres. Ne vous contentez pas de venir ici les entendre ; chez vous-même, ayez-les souvent dans vos mains, et recueillez avec amour les fruits précieux qu'elles renferment. Quel bien n'en résulte-t-il pas, en effet? D'abord cette lecture modère et

réforme nos discours; puis elle donne un merveilleux essor à notre âme, l'illumine et la réchauffe aux rayons du soleil de justice, l'affranchit en même temps du joug des mauvaises pensées, la fait jouir d'une paix et d'une sécurité profondes. Ce que la nourriture matérielle produit dans le corps, la lecture des Livres saints le produit dans l'âme. C'est un aliment spirituel qui rend notre âme plus forte dans ses convictions, plus constante dans ses œuvres, moins accessible aux passions désordonnées; c'est une école de philosophie divine qui lui donne des ailes puissantes, capables en quelque sorte de la transporter jusqu'aux cieux. Ne perdons pas par notre négligence, je vous en supplie de nouveau, de si grands avantages; jusque dans nos maisons appliquons-nous à la lecture des Livres saints, et, quand nous sommes réunis dans l'église, ne dépensons pas notre temps en vaines et stériles paroles, utilisons-le dans le but que nous avons dû nous proposer, prêtons à ce qu'on nous lit une oreille attentive, afin d'emporter à notre retour une richesse de plus. Si, dans nos réunions saintes, vous alliez vous livrer à des entretiens intempestifs et frivoles, quel fruit en retireriez-vous, à quoi vous serviraient-elles? N'est-ce pas une chose contraire à la raison que les hommes qui se réunissent dans les lieux où se font les transactions commerciales, ne consentent pas à se retirer sans emporter les objets qu'ils y trouvent et dont ils avaient besoin, quelque sacrifice d'argent qu'il faille faire, et que nous, étant accourus à ce vaste marché des biens spirituels, nous ne mettions pas tout notre zèle à nous procurer, à déposer dans le trésor de notre âme, avant de nous éloigner, ce qui nous est si nécessaire; alors surtout que cela n'exige de nous aucune dépense, et qu'il suffit d'un pieux sentiment et d'une intention pure?

Ainsi donc, pour ne pas demeurer au-dessous des trafiquants du siècle, déployons une vigilance et montrons une attention qui nous garantisse que nous ne partirons pas d'ici sans avoir pris avec nous le viatique spirituel, non-seulement pour nous-mêmes, mais encore pour en faire part aux autres; ce que nous prouverons en ramenant au bien une femme, des enfants, des voisins, un ami, un ennemi même. Les divins enseignements sont proposés à tous sans aucune différence; la différence s'établit par l'attention et l'ardeur qu'on apporte à les entendre. Puisque tel est l'avantage qui résulte d'une telle lecture, courage, et remettons sous vos yeux le texte qu'on vient de lire; ne nous exposons pas au malheur de nous retirer d'ici les mains vides. « Et Noé commença à cultiver la terre, il planta la vigne, il but du vin et s'enivra. » *Gen.*, IX, 20-21. N'entrevoyez-vous pas de quelle utilité peut nous être le commencement déjà de cette lecture? Aussitôt que nous entendons, en effet, que cet homme juste, cet homme parfait, à qui Dieu lui-même a rendu témoignage, a bu et s'est enivré, comment ne fuirions-nous pas avec plus de zèle que jamais le danger de l'ivresse, nous qui sommes plongés dans un océan de péchés? On ne peut pas même comparer la faute que nous commettrions avec l'accident qui surprit ce juste. Que d'excuses ne pourrait-on pas invoquer en sa faveur? Je ne veux pas certes faire l'apologie de ce vice; je me borne à dire seulement que la chute du juste s'explique par l'ignorance beaucoup plus que par l'intempérance. Qu'il fût loin de prévoir un tel résultat, c'est l'Ecriture elle-même qui nous le fait entendre et qui le défend contre toute accusation. « Noé commença, nous dit-elle, à cultiver la terre, et il planta la vigne, et il but du vin et s'enivra. » Ce mot « il commença » nous prouve qu'il découvrit cette liqueur, et que dès lors, n'en connaissant pas les effets, il ne savait pas non plus la mesure à laquelle il devait s'arrêter. Il est un autre moyen de justification : le patriarche était accablé de tristesse, et cette boisson lui paraissait ranimer son courage, comme un sage l'a plus tard observé : « Donnez du vin à ceux qui sont dans la tristesse, un vin pur à ceux que la douleur accable. » *Prov.*, XXXI, 6. C'est bien là nous montrer qu'il n'est pas de remède plus efficace contre l'abattement que l'usage du vin, à la condition toutefois que l'intempérance n'en détruise pas les heureux effets.

Or, que le juste ait été sous le poids d'une grande tristesse et d'un profond abattement, en se voyant comme perdu dans cette vaste solitude, ayant sous les yeux des cadavres sans nombre,

et cette terre devenue le commun tombeau des hommes et des animaux qui la peuplaient, nul ne pourrait le révoquer en doute. Les Prophètes et tous les justes sans exception ne pleurent pas uniquement la mort de leurs proches, ils ont des larmes pour tous les hommes. Parcourez leurs noms en détail, et vous les verrez tous éprouver le même sentiment de pitié. Entendez Isaïe s'exprimant de la sorte : « N'essayez pas de me consoler du malheur qui pèse sur la fille de mon peuple; » *Isa.*, XXII, 4; et Jérémie : « Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une source de larmes? » *Jerem.*, IX, 1. Ezéchiel dit à son tour : « Malheur à moi, Seigneur, vous allez donc détruire les restes d'Israël. » *Ezech.*, IX, 8. Daniel gémit et se plaint en ces termes : « Vous nous avez réduits au plus petit nombre parmi toutes les nations. » Amos s'écrie : « Revenez sur cette résolution, Seigneur; » *Amos.*, VII, 3; et Habacuc : « Pourquoi m'avez-vous fait éprouver tant de labeurs et d'angoisses?... Vous ferez des hommes ce que sont les poissons dans la mer. » *Habac.*, I, 3-14. Vous entendrez aussi le bienheureux Moïse parlant de la sorte au Seigneur : « Si vous leur remettez ce péché, permettez que je me retire; sinon, exterminez-moi comme eux. » *Exod.*, XXXII, 32. Dieu lui promettait le gouvernement d'un plus grand peuple, et lui disait : « Laisse-moi, je détruirai ces hommes, et je te mettrai à la tête d'une grande nation. » *Ibid.*, 10. Le Prophète n'y consentit pas, il aima mieux demeurer à la tête de ce même peuple. Entendez encore le docteur de l'univers, le bienheureux Paul : « Je désirais être frappé d'anathème par le Christ pour le salut de mes frères, pour ceux qui me sont unis selon la chair. » *Rom.*, IX, 3.

3. Vous avez vu combien est grande la commisération manifestée par chacun des justes à l'égard de leurs frères. Considérez maintenant ce qui regarde ce juste en particulier; songez à ce qu'il dut éprouver, à la tristesse dont son âme était nécessairement accablée, quand il voyait cette immense solitude, quand il contemplait cette terre naguère ornée d'une végétation si luxuriante et parée de tant de fleurs, puis dépouillée tout à coup de sa riche chevelure, ravagée, devenue un morne désert. Tourmenté par ces désolantes images et cherchant une consolation quelconque à son chagrin, il s'adonne à la culture de la terre, et c'est pour cela qu'il est dit : « Et Noé commença à cultiver la terre, et il planta la vigne. » On est en droit de se demander ici si cet arbuste tombait alors pour la première fois sous sa main, ou s'il était connu auparavant et dès l'origine. Il est naturel de penser que la vigne existait depuis le commencement et qu'elle rentrait dans l'œuvre des six jours, quand « Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et qu'il jugea tout parfaitement bon; » *Genes.*, I, 31; car l'Ecriture ajoute : « Et Dieu se reposa le septième jour de toutes les œuvres qu'il avait faites. » *Ibid.*, II, 2. Seulement on peut croire qu'on ne connaissait pas jusque-là l'usage de son fruit. S'il en était autrement, Abel n'eût pas manqué sans doute d'offrir le vin avec les victimes qu'il immolait. Les premiers hommes avaient donc ignoré la transformation qu'on pouvait faire subir à ce fruit. Mais, en donnant tous ses soins à l'agriculture, en appliquant à cet objet toute son intelligence, Noé dut apparemment avoir l'idée de presser les grappes dont il avait goûté, et puis il but de ce vin qu'il avait fait. Or, lui-même n'en ayant jamais bu, ne sachant pas d'ailleurs que d'autres en eussent fait l'expérience, il ignorait avec quelle précaution et dans quelle mesure on pouvait en user; c'est donc par ignorance qu'il tomba dans l'ivresse. Par conséquent encore, l'usage du vin fut introduit dans la vie humaine en même temps que celui de la viande.

Noé a-t-il trouvé la vigne?

Remarquez, mon bien-aimé, la marche progressive du monde, les inventions que chacun fait en vertu de cette intelligence qu'il a reçue de Dieu; c'est ainsi que les arts ont paru tour à tour sur la terre. Un homme exerce le premier l'agriculture; un autre élève des troupeaux, soit des brebis, soit des bœufs; l'un invente la musique, l'autre l'art de forger des métaux; et ce juste découvre pour sa part, en suivant les leçons de la nature, l'usage qu'on peut faire du fruit de la vigne. « Et Noé commença à cultiver la terre, il planta la vigne, et il but du vin et s'enivra. » Voilà donc que ce remède si propre

Pourquoi Dieu nous a-t-il donné la vigne?

à guérir la tristesse et à restaurer la santé, non-seulement ne sert de rien à celui qui dépasse la mesure, mais encore nuit au bien-être comme à la dignité. Quelqu'un me demandera peut-être : Pourquoi un arbuste qui devait causer tant de maux a-t-il été donné aux hommes ? — Ne dites donc pas ainsi, mon frère, tout ce qui vous vient à la pensée. L'arbuste n'est pas mauvais de sa nature, ni le vin non plus ; le mal consiste dans l'abus d'une bonne chose ; ce n'est pas du vin, c'est de la volonté perverse que proviennent tant de funestes désordres : l'intempérance rend nuisible ce qui a été fait pour notre bien. Dieu n'a permis la découverte du vin qu'après le déluge ; c'est là certes vous montrer que les hommes n'avaient pas eu besoin de cette liqueur pour se porter aux derniers excès de la corruption, qu'ils s'étaient souillés des plus abominables péchés avant que le vin eût paru sur leur table. Aussi, quand vous verrez le vin produire de déplorables effets, n'attribuez pas tout au vin, faites une large part à la volonté perverse de l'homme, naturellement inclinée vers le mal. Souvenez-vous de l'éminente utilité du vin sous un autre rapport, et tremblez, ô homme. Il complète la matière des biens qui tiennent de plus près au mystère de notre salut. Les initiés savent ce que je dis. « Et Noé commença à cultiver la terre, il planta la vigne, but du vin et s'enivra, et il demeura nu dans sa tente. » Terrible chose que l'ivresse, mon bien-aimé, puisqu'elle est capable de nous ôter l'usage des sens et de noyer la raison ! Cet homme constitué roi de l'univers en vertu de cette raison même, l'ivresse le charge d'indissolubles liens et le jette à terre sans mouvement et sans vie. Dans cet état, il est même pire qu'un mort. Un mort ne peut rien faire, ni le bien ni le mal ; tandis que l'homme ivre, hors d'état de faire le bien, n'en est que plus fort pour le mal ; il est un objet de risée pour tous, pour sa femme, ses enfants et ses serviteurs eux-mêmes.

Le vin sert aux mystères du salut.

En pensant à l'ignominie dont il les couvre, ses amis rougissent et vont se cacher, ses ennemis triomphent, l'accablent de leurs moqueries et de leurs dédains, comme s'ils tenaient ce langage : Faut-il donc qu'un tel être vive ? faut-il qu'il respire l'air que nous respirons ? O animal immonde ! — Ils disent même des choses bien plus fortes. Et dans le fait, cet homme se trouve dans un état pire que les soldats souillés de sang et de boue qu'on rapporte à la hâte du champ de bataille. On donne encore des éloges à ces soldats, on célèbre leurs trophées et leurs victoires, on vante les blessures qu'ils ont données ou reçues ; tandis que les victimes de l'ivresse, on les couvre de mépris, on les déclare misérables, on les accable de malédictions et de sarcasmes. Que peut-on concevoir de plus misérable, en effet, qu'un homme plongé dans ce vice, qui chaque jour exhale les vapeurs du vin et ne cesse de travailler à la ruine de son intelligence ? De là cette leçon donnée par un sage : « Le principe de la vie de l'homme, c'est le pain, l'eau et le vêtement, avec une maison qui protége des regards indiscrets. » *Eccli.*, XXIX, 28. Du moins, si l'on se laisse aller à l'ivresse, c'est une honte qui ne sort pas de la famille, qui ne s'étale pas en public, on n'est pas pour les autres un objet de répulsion et de risée. « Et Noé commença à cultiver la terre, il planta la vigne, il but du vin et s'enivra. »

4. Ce mot d'ivresse, mon bien-aimé, ne désigne pas toujours dans l'Ecriture l'excès dans le boire ; il désigne aussi l'excès dans le manger. Quelqu'un pensera peut-être là-dessus pouvoir dire de ce juste qu'il n'était pas tombé dans l'ivresse ordinaire, qu'il était simplement rassasié. Ecoutez cette parole de David : « Ils seront enivrés de l'abondance de votre maison ; » *Psalm.* XXXV, 9 ; c'est-à-dire qu'ils en seront remplis. Mais les hommes adonnés à l'ivresse n'éprouvent jamais la satiété ; plus ils boivent de vin, au contraire, plus ils sont brûlés par la soif, de telle sorte que la boisson est pour eux une flamme dévorante ; le plaisir disparaît promptement, et cette soif inextinguible pousse toujours plus avant dans le précipice ceux qui n'ont pas su d'abord la maîtriser. « Il planta la vigne, est-il écrit, et il but du vin et s'enivra, puis il resta nu dans sa tente. » Ce n'est pas hors de chez lui, remarquez-le, c'est dans sa demeure qu'il éprouva cet accident. Cette observation est formellement consignée dans l'Ecriture, pour que nous comprenions

mieux dans ce qui va suivre combien était profonde la perversité de celui qui publia cette nudité. « Et Cham, père de Chanaan, vit la nudité de son père, et, sortant de la tente, il fut au dehors l'annoncer à ses deux frères. » *Genes.*, IX, 22. Si d'autres avaient été là, peut-être n'aurait-il pas hésité non plus à leur annoncer la honte paternelle, tant ce fils était dénaturé. C'est encore pour vous montrer que la corruption de cette âme date de loin, que l'Ecriture ne se contente pas de dire : Cham vit la nudité de son père; mais qu'elle dit: « Cham, père de Chanaan... » Pourquoi, je vous le demande, donne-t-elle encore ici le nom du fils de Cham ? Pour nous prouver encore une fois combien étaient effrénées les passions de cet homme; la naissance de son enfant et l'outrage fait à son père s'expliquent par la même cause.

« Et, sortant de la tente, il fut au dehors l'annoncer à ses deux frères. » Faites-y bien attention, mon bien-aimé, et vous verrez que le mal gît, non dans la nature elle-même, mais dans l'intelligence et la volonté. Il avait deux frères, qui n'avaient pas évidemment une autre nature que lui, nés d'un même père, sortis du même sein maternel, entourés des mêmes soins; mais ils furent loin de manifester les mêmes dispositions : tandis qu'il outrageait son père, eux lui rendaient l'honneur qui lui était dû. Peut-être est-ce avec des risées et des moqueries qu'il proclamait la honte de ce père, ne soupçonnant pas ce qu'un sage devait dire plus tard : « Ne vous glorifiez pas dans l'humiliation de votre père. » *Eccli.*, III, 12. Mais ses frères n'agirent pas ainsi. Quelle fut donc leur conduite ? « A ces paroles, Sem et Japhet jetèrent leurs manteaux sur leurs épaules, et, marchant à reculons, ils couvrirent la nudité de leur père, ils ne tournèrent pas la face et ne virent pas cette nudité. » *Genes.*, IX, 23. Quel respect dans ces deux fils ! Ce que l'un annonce et publie, les autres ne consentent pas même à le voir; ils détournent leur visage et vont au plus tôt couvrir la nudité de leur père. Remarquez aussi quelle douceur ils ajoutent à leur profond respect. Ils ne gourmandent pas leur frère, ils ne lui font aucun reproche; mais, à peine l'ont-ils entendu, qu'ils s'empressent de porter remède au mal; ils n'ont pas d'autre souci que de rétablir l'honneur paternel. « Ils ne tournèrent pas la face, et ils cachèrent la nudité de leur père. » Grande fut leur piété filiale, telle que l'Ecriture nous la dépeint en deux traits : ils cachent et ne voient pas.

Instruisons-nous par un tel exemple, tirons notre bien des deux côtés, en marchant sur les traces des uns, en fuyant la conduite de l'autre. Si ce fils, en divulguant une honte matérielle, se dévoua lui-même à la malédiction, et, perdant le rang qu'il partageait avec ses frères, fut condamné désormais à les servir, et non-seulement lui-même, mais encore tous ses descendants, quel ne sera pas le châtiment de ceux qui divulguent les péchés de leurs frères, et qui, non contents de ne pas les voiler, les mettent davantage en lumière, et multiplient ainsi leurs propres péchés ? Quand tu publies la faute de ton frère, ce n'est pas lui seul que tu décourages en le déshonorant, à qui tu rends plus difficile peut-être le retour à la vertu; c'est encore ceux qui t'écoutent que tu fais descendre plus bas dans l'indifférence et que tu pousses plus loin dans le mal. Ce n'est pas tout, tu fais de plus que le nom de Dieu est blasphémé. A quels supplices s'expose le premier auteur de tout ce mal, nul ne l'ignore. Fuyons donc, je vous en conjure de nouveau, la conduite de Cham; imitons la pudeur de ces enfants pieux qui couvrent ainsi la nudité de leur père. Cachons de même les péchés de nos frères, non certes pour les rendre plus négligents, mais plutôt pour leur fournir un moyen plus efficace de se dérober promptement à leur perte et de revenir à la vertu. Quand nos péchés sont peu connus, il nous est plus facile de nous amender : quand, au contraire, la réputation est perdue, quand nous voyons que personne n'ignore le mal que nous avons commis, nous y persistons. Un homme tombé dans un profond bourbier et qui serait sans cesse entraîné plus avant par les flots, n'aurait plus en quelque sorte la possibilité de surnager; le désespoir alors s'empare de lui, la pensée même du retour s'efface de son âme.

5. Ainsi donc, souffrez que j'insiste sur cette prière, ne publions jamais les chutes du prochain,

et, si nous les apprenons par les autres, gardons-nous d'en parler à notre tour; tels que ces enfants pieux, cachons les faiblesses de nos frères, tâchons au moins de les dissimuler; par nos exhortations et nos conseils efforçons-nous de relever l'âme qui est tombée, en lui parlant des miséricordes infinies du Seigneur, de son amour inépuisable, de la bonté qui fait son essence; et Dieu nous bénira plus encore qu'il ne les bénit, lui qui « veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité, » I *Tim.*, II, 4, lui qui « ne veut pas la mort du pécheur, mais bien qu'il se convertisse et qu'il vive. » *Ezech.*, XVIII, 23. « Ils ne virent donc pas la nudité de leur père. » Sous l'inspiration de la loi gravée dans notre nature, ils accomplissaient dès ces premiers temps les dispositions consignées dans la loi écrite pour l'instruction du genre humain; ils agissaient comme s'ils avaient déjà lu ce texte : « Honore ton père et ta mère, afin que tu sois heureux... Celui qui maudira son père ou sa mère, qu'il meure de mort. » *Exod.*, XX, 12; XXI, 17. La nature avait donc par anticipation une doctrine suffisante. « Et Noé sortit de son sommeil, et il apprit comment s'était conduit envers lui son plus jeune fils. » *Genes.*, IX, 24. Qu'ils entendent la gravité de ce péché, ceux qui passent les jours entiers au milieu des coupes, et qu'ils évitent enfin le mal dont l'ivresse est pour eux la cause. « Dès que Noé fut maître de lui-même, ou fut revenu de sa torpeur, » est-il dit. Que signifient ces paroles? Ce que nous disons nous-mêmes des possédés du démon, quand parfois ils ont un moment lucide : cet homme n'est plus sous la puissance du démon, il est sorti de cet esclavage. — En vérité, l'ivresse est un démon, mais un démon qui dépend de notre volonté, et qui obscurcit notre raison plus que le démon lui-même, en détruisant tout sentiment de bienveillance pour celui dont il s'est emparé. Quand nous voyons un démoniaque, en effet, nous sommes touchés de compassion, nous prenons part à sa souffrance, et nous ne déguisons pas notre pitié. Le contraire a lieu par rapport à l'homme ivre : il nous inspire l'indignation et le dégoût, nous ne pouvons pas assez flétrir sa conduite.

L'ivresse est un démon qui dépend de notre volonté.

D'où vient cette différence et quel en est le motif? C'est que l'homme possédé par le démon fait malgré lui tout ce qu'il fait; qu'il frappe du pied, qu'il déchire ses habits, qu'il dise même des choses honteuses, on lui pardonne tout : on est loin d'avoir la même indulgence pour les actes ou les paroles de l'esclave du vin; sa famille, ses amis, ses voisins, tout le monde sans exception l'accable de reproches, par la raison qu'il s'est jeté de lui-même dans cet état déshonorant, qu'il a courbé volontairement la tête sous le joug de l'ivresse.

Ce que je dis, ce n'est pas pour accuser le juste; car bien des raisons militèrent en sa faveur, et la principale, c'est qu'il ne retomba plus dans cet état, preuve évidente qu'il avait d'abord péché par ignorance, et non par faiblesse. Si la faiblesse avait causé sa chute, il n'aurait pas manqué de retomber dans la même infirmité : c'est ce qui n'eut pas lieu. En supposant une rechute, l'Ecriture ne l'aurait pas passée sous silence, elle nous en aurait parlé; car son but est de porter tous les faits à notre connaissance, elle ne s'arrête pas qu'elle ne nous ait montré la vérité : ni l'envie ne lui fait taire les vertus des justes, ni la faveur ne lui fait dissimuler leurs fautes; elle met tout sous nos yeux comme un enseignement et comme une leçon, afin que, si la négligence nous entraîne à quelque péché, nous prenions mieux nos précautions pour les éviter dans la suite. Il n'est pas de péché plus funeste que de persévérer dans le péché. Ne vous contentez donc pas de savoir que le juste s'est enivré; considérez aussi qu'il n'a jamais plus encouru la même honte. Voyez après cela ceux qui vivent en quelque sorte, ou plutôt qui meurent chaque jour dans les tavernes : alors même qu'ils sont en possession de leur bon sens, au lieu de fuir un si fatal danger, ils y reviennent avec obstination, avec un triste courage. Il est une autre chose à considérer : le juste tomba dans l'ivresse parce qu'il n'avait pas éprouvé la force du vin et qu'il ne savait pas dans quelle mesure on pouvait le boire; sa justice, d'ailleurs, et les nombreuses vertus qu'il avait pratiquées atténuaient singulièrement un péché de surprise; mais nous, esclaves de tant d'autres

passions, si nous allons en outre nous plonger dans l'ivresse, quelle excuse aurons-nous? je vous le demande. Qui nous estimera dignes de pardon, en voyant que l'expérience elle-même ne nous rend pas meilleurs. « Noé se réveilla donc de ce sommeil où le vin l'avait enseveli, et il apprit comment s'était conduit envers lui son plus jeune fils. »

Comment le savons-nous? Selon toute apparence, ses autres enfants le lui avaient dit, non pour accuser leur frère, mais pour lui donner à lui-même l'occasion de porter remède au mal dont ils lui faisaient connaître les circonstances. « Et Noé sut tout ce qu'avait fait son plus jeune fils. » Tout ce qu'il avait fait! une chose affreuse, une chose intolérable. Songez, en effet, qu'ayant vu dans la tente la honte de son père, bien loin de la cacher comme il l'aurait dû, il sortit pour la divulguer, livrant son père, autant du moins qu'il était en lui, au mépris et à la risée, cherchant même à rendre ses frères complices de ses sentiments pervers. Si pressé qu'il fût de parler à ses frères, il devait les appeler dans la tente pour sauvegarder ainsi le sentiment de la pudeur; mais non, il se précipite au dehors, il publie la honte paternelle comme s'il y avait là une foule d'autres hommes à laquelle il pût l'annoncer. « Tout ce qu'il avait fait. » Il avait outragé son père, méconnu l'honneur que les enfants doivent aux auteurs de leurs jours, découvert la faiblesse de ce même père, essayé d'entraîner ses frères dans les mêmes sentiments. « Ce qu'avait fait son fils le plus jeune. » Mais ce n'est pas celui-là qui était le plus jeune, il était le second et l'aîné de Japhet. C'est vrai; et cependant il est encore le plus jeune par la raison et la volonté; sa perversité l'a fait déchoir. N'ayant pas voulu se maintenir dans les bornes qui lui étaient prescrites, il perdit le rang qu'il tenait de la nature; et ce rang dont il était exclu, Japhet, à qui la nature l'avait refusé, le gagnait par la pureté de son âme.

6. Vous le voyez une fois de plus, rien d'inutile, rien par hasard dans les divines Ecritures. « Ce qu'avait fait son plus jeune fils... Et il dit: Maudit soit Chanaan mon fils, il sera le serviteur de ses frères. » *Genes.*, IX, 25. Nous voilà donc arrivés à cette question qu'on agite de toute part. Sans cesse nous entendons dire : Pourquoi, le père ayant péché par son irrévérence et son impudeur, l'enfant est-il maudit? — Redoublez d'attention, je vous prie, et je vous donnerai la réponse, en vous transmettant simplement ce que la grâce divine m'aura suggéré pour votre bien. « Et il dit: Maudit soit Chanaan mon fils, il sera le serviteur de ses frères. » Ce n'est pas en vain et sans intention qu'il éveille la pensée d'un fils; il y a là-dessous une signification spéciale. D'une part, il voulait châtier la faute commise, l'outrage qui lui avait été fait; de l'autre, il ne voulait pas porter atteinte à la bénédiction naguère prononcée par Dieu. « Dieu bénit Noé, quand celui-ci fut sorti de l'arche, et ses enfants. » *Ibid.*, 1. Donc, pour ne pas maudire formellement celui que semblait couvrir la bénédiction divine, il passe sur le coupable et fait retomber la malédiction sur l'enfant. — Soit, me direz-vous, je comprends pourquoi Cham n'a pas été maudit par son père: c'est que Dieu l'avait auparavant béni; mais cela ne m'explique pas comment, l'un ayant commis le péché, l'autre subit la peine. — On peut encore en rendre raison. Le père, en effet, ne fut pas moins puni que le fils et ne ressentit pas une moindre douleur. Vous le savez, nul ne l'ignore, des pères ont souvent demandé d'être châtiés à la place de leurs enfants; le supplice qui tombe sur ces derniers leur paraît plus intolérable que s'ils le souffraient eux-mêmes. Les choses se passèrent donc ainsi, pour que le coupable fût plus vivement atteint, l'étant dans son amour paternel, et pour que la bénédiction de Dieu demeurât intacte. Ajoutons que l'enfant frappé d'une telle malédiction devait expier par là ses propres péchés. Bien qu'il soit maintenant maudit à cause du péché de son père, on ne saurait douter qu'il n'expiât en même temps ses fautes personnelles. Il n'est pas seulement frappé pour le péché de son père; il l'est encore pour que ce père soit lui-même plus sévèrement puni.

Les pères souvent désirent être punis pour leurs enfants.

Au fond, que les pères n'expient pas les désordres de leurs enfants, ni les enfants ceux de leurs pères; que chacun ait à porter le châtiment de ses propres désordres, nous le voyons plus

d'une fois attesté par les Prophètes. L'un dit : « C'est celui qui aura mangé des raisins verts, dont les dents seront agacées; » *Jerem.*, XXXI, 29; un autre : « C'est l'âme qui aura péché qui subira la mort; » *Ezech.*, XVIII, 20; un autre encore : « Les pères ne mourront pas pour leurs enfants, ni les enfants pour leurs pères. » *Deut.*, XXIV, 16. Que personne donc parmi vous, je vous en conjure, méconnaissant la pensée du Livre saint, n'ose blâmer ce qui est écrit; acceptez tout avec une pleine confiance, admirez le langage si précis de l'Ecriture, et reconnaissez par là combien le péché est un mal funeste. En pénétrant dans le cœur d'un frère sorti du même sein maternel, ayant puisé la vie à la même source, il en fait le serviteur de ses frères; il le dépouille de sa liberté, le soumet à la volonté d'autrui : l'esclavage n'a pas une autre origine. Auparavant on ne se livrait pas de la sorte à la mollesse, aux délices, et l'on n'avait pas besoin d'avoir d'autre serviteur que soi-même ; chacun était son propre serviteur, tous jouissaient des mêmes honneurs, aucune inégalité n'existait parmi les hommes. Dès que le péché fut entré dans le monde, il ruina la liberté et la dignité que nous tenions de la nature, il introduisit l'esclavage : c'est là pour le genre humain un enseignement perpétuel, où il apprend à fuir la dégradante servitude du péché, pour revenir à la liberté de la vertu. Maîtres et serviteurs peuvent y trouver d'inépuisables avantages, pourvu que ceux-ci pensent qu'ils sont réduits à cet état par suite de l'audace de Cham, et pourvu que ceux-là demeurent convaincus que la dépendance et la servitude n'ont pas une autre cause que la perversité de l'homme lui-même, que le péché seul a pu le faire déchoir.

7. Mais, si nous avons la vraie sagesse, aucun de ces maux qui ont pénétré dans le domaine de la vie par les prévarications de nos pères ne nous causera un préjudice réel; ils n'ont de terrible que le nom. Le premier homme, en transgressant l'ordre de Dieu, ouvrit les portes à la mort aussi bien qu'à toutes les peines dont la vie est incessamment accompagnée. Cham a plus tard introduit l'esclavage; mais le Christ Notre-Seigneur, venant plus tard, n'a laissé, si nous le voulons bien, subsister toutes ces choses que de nom. La mort n'est plus la mort; il n'en reste plus que le nom, ou plutôt ce nom même est détruit; car nous ne disons plus mourir, nous disons s'endormir et se reposer. Voilà pourquoi le Christ disait: « Lazare notre ami dort; » *Joan.*, XI, 11; et Paul, écrivant aux Thessaloniciens : « Je ne veux pas, mes frères, vous laisser dans l'ignorance touchant ceux qui dorment. » I *Thessal.*, IV, 12. L'esclavage également n'est qu'un mot; celui-là est vraiment esclave, qui commet le péché. Or, que le Christ, en venant sur la terre, ait aboli l'esclavage, n'en laissant subsister que le nom, ou même ait effacé ce nom, c'est Paul encore qui vous le dit : « Que ceux dont les maîtres sont fidèles se gardent bien de les mépriser, parce qu'ils doivent voir en eux des frères. » I *Tim.*, VI, 2. Vous le voyez, la vertu rétablit le niveau et remet au rang des frères ceux qui auparavant n'étaient que des esclaves. « Et Chanaan mon fils sera le serviteur de ses frères. » — Tu n'as pas su faire un digne usage de ton honneur, ta dignité n'a pas dirigé ta conduite; je veux donc que la servitude te ramène à de meilleurs sentiments. Tel avait été dès le commencement le sort de la femme. Elle était sur un pied d'égalité parfaite avec l'homme; mais, comme elle abusa de son honneur, elle fut dépouillée de sa puissance, et il lui fut dit: « Tu seras sous la dépendance de l'homme, et il te dominera. » *Genes.*, III, 16. Tu n'as pu user de ton autorité, apprends désormais à bien obéir, ce qui vaut mieux que de mal commander. — C'est ce qui se renouvelle ici : cet homme subit encore le châtiment comme une correction salutaire; il est puni dans son enfant, et par là même il est éclairé; car, bien qu'il touche à la vieillesse, il sent d'autant plus la sentence qui le frappe, qu'elle frappe directement son fils, et que celui-ci devra continuer à la subir après la mort du père. Ce fils était déjà mauvais par lui-même, ses descendants furent abominables et partagèrent ses mauvaises inclinations; l'Ecriture nous le déclare sous la forme de malédiction : « Ton père est un Amorrhéen, et ta mère une Céthéenne. » *Ezech.*, XVI, 3. Un autre stigmatise ainsi son peuple : « Race de

Chanaan, et non de Juda. » *Dan.*, XIII, 56.

Il importe maintenant, après avoir vu la peine infligée à celui qui avait insulté son père, de rappeler aussi les récompenses décernées à ceux qui remplirent avec tant de délicatesse et d'ardeur les devoirs de la piété filiale. « Et Noé dit : Béni soit le Seigneur Dieu de Sem; Chanaan sera son serviteur. » *Genes.*, IX, 26. — Mais cela, me dira-t-on peut-être, n'est pas précisément bénir Sem. — Qu'on se détrompe, c'est la plus grande de toutes les bénédictions. Quand les hommes bénissent Dieu et lui rendent des actions de grâces, sa bénédiction se répand avec plus d'abondance sur ceux à l'occasion desquels il est béni. Ainsi donc, en bénissant Dieu, Noé l'oblige en quelque sorte à donner lui-même une plus abondante bénédiction, il attire sur Sem des bienfaits plus grands qu'il ne l'eût fait en lui donnant sa bénédiction paternelle. N'oublions pas cependant qu'autant la divine faveur nous est acquise lorsqu'on glorifie Dieu pour nous, autant nous éprouverons les effets de sa vengeance s'il est blasphémé à cause de nous et par notre faute. C'est pourquoi, je vous en conjure, appliquons-nous à vivre de telle sorte, à donner de tels exemples de vertu, que tous ceux qui nous verront rendent gloire à Dieu. Comme il est essentiellement bon et plein d'amour pour l'homme, il veut être glorifié par nous. Ce n'est pas que cela puisse augmenter en rien sa gloire essentielle, puisqu'il ne manque de rien; c'est pour que nous lui fournissions l'occasion de nous mieux témoigner sa bienveillance. « Béni soit le Seigneur Dieu de Sem; et Chanaan sera son serviteur. » L'autorité du père porte aussi sa sentence, vous le voyez; mais c'est là plutôt une correction qu'un châtiment. Il était père, un père rempli de tendresse; il ne voulait donc pas tant punir le mal commis qu'en arrêter le cours. C'est pour cela que je te condamne à la servitude, dit-il, elle te sera pour toujours une leçon permanente. Puis il dit : « Que Dieu agrandisse Japhet, et que celui-ci habite dans les tentes de Sem, et que Chanaan devienne son serviteur. » *Ibid.*, 27. C'est encore ici une grande bénédiction qui, peut-être, cache encore quelque autre trésor. « Que Dieu agrandisse Japhet. » On ne se trompera pas en disant que les bénédictions du juste sont une prophétie. S'il est vrai que le père de Noé ne lui donna pas ce nom au hasard et sans but, que par ce nom il prophétisa le déluge, à plus forte raison ce juste lui-même n'a-t-il pas prononcé ses bénédictions sans en avoir pesé chaque mot. En bénissant ses deux fils, Sem et Japhet, il faisait pressentir, à mon avis, la vocation de deux peuples : dans Sem, celle des Juifs, puisque Abraham et toute cette nation devaient naître de lui; par Japhet, la vocation des Gentils. Vous le voyez par la formule même de la malédiction : « Que Dieu agrandisse Japhet, et que celui-ci habite dans les tentes de Sem. » Cela s'est accompli dans la destinée des nations. C'est ce qu'exprime surtout le mot agrandir ou dilater; puis, en ajoutant : « Qu'il habite dans les tentes de Sem, » il annonce que les nations recueilleront le bénéfice des magnifiques promesses faites aux Juifs. « Et Chanaan sera son serviteur. »

8. Vous avez vu comment les uns ont été récompensés de leur piété, et de quelle ignominie l'autre a été couvert à cause de son audace. Que ces choses demeurent à jamais gravées dans notre esprit, afin que nous devenions les zélés imitateurs des premiers, et que nous évitions les idées perverses et l'étrange témérité du second. « Et Noé vécut encore après le déluge trois cent cinquante ans. Et la vie tout entière de Noé fut de neuf cent cinquante ans, et il mourut. » *Ibid.*, 28-29. Ce n'est pas en vain, n'allez pas le croire, que l'Ecriture le signale; cette observation fait ressortir de nouveau la continence du juste. En effet, au milieu du bonheur et de la prospérité qui l'entouraient, bien que sa vie se fût à tel point prolongée depuis sa sortie de l'arche, il n'eut plus d'enfant; l'Ecriture n'en mentionne aucun après les trois dont nous avons parlé. Un tel contraste vous montre une fois de plus l'intempérance de Cham; l'exemple de son père ne le rend pas plus chaste, il semble avoir pris à tâche de suivre une route opposée. C'est donc à bien juste titre que sa race est condamnée à l'esclavage; c'est un frein qu'exigeaient les passions traditionnelles.

Ensuite, l'Ecriture nous apprend quels furent

les descendants de cet homme; elle dit : « Or Cham engendra Chus...; Chus engendra Nemrod, qui commença à se montrer comme un géant sur la terre, et qui fut un grand chasseur devant le Seigneur. » *Genes.*, x, 6, 8, 9. Plusieurs ont cru voir dans cette dernière expression un sens de révolte contre Dieu; pour moi, je ne l'interprète pas ainsi, et, si je ne me trompe, l'Ecriture a voulu seulement nous représenter la force et le courage de cet homme. Par ces mots : « Devant le Seigneur Dieu, » elle veut dire, ou bien que Nemrod était envoyé par Dieu et remplissait une sorte de mission divine, ou bien que Dieu faisait éclater par lui sa puissance et se proposait d'exciter notre admiration en le montrant à la terre. Mais voilà que Nemrod, marchant sur les traces de son aïeul et détournant de leur but les avantages de sa puissante nature, établit dans le monde un autre genre d'esclavage, en s'emparant du pouvoir et de la royauté. On ne conçoit pas un monarque, en effet, si l'on n'admet pas de sujets; et la vraie liberté n'existe qu'en dehors de la sujétion. Or l'esclavage le plus dur et qui porte la plus grave atteinte à la liberté, c'est celui qui s'impose à des hommes libres. Et voyez ce que fait l'ambition, voyez cette force exubérante franchissant les bornes de l'individualité et s'emparant de tout ce qu'elle peut saisir au dehors, entraînée par l'image de la gloire. Ce n'est pas pour protéger que cet homme commandait; il bâtissait des villes pour dompter ses ennemis. « Il partit de là, poursuit l'Ecriture, et s'éloigna de cette terre pour aller fonder Ninive dans Assur. » *Ibid.*, 11. Remarquez encore ici que la perversité de nos pères ne saurait retomber sur nous. Les Ninivites rentrèrent en grâce avec Dieu par leur repentir et lui firent révoquer sa sentence; et cependant ils avaient pour aïeux, d'abord Cham, ce fils dénaturé, et puis Nemrod, cet homme arrogant et tyrannique, le père d'Assur. Leur race n'avait sans doute pas manqué d'hommes plongés dans la mollesse et les délices, menant une vie dissolue, aimant la corruption, l'ivresse, le rire désordonné, les entretiens frivoles et honteux; mais, comme ils acceptèrent avec sincérité les rigoureux devoirs de la pénitence, ils n'eurent pas à souffrir des iniquités passées; ils obtinrent même à tel point la faveur du Ciel, que leur retour au bien est à jamais demeuré célèbre.

Imitons donc leur exemple; sachant bien maintenant que ni la perversité de nos pères ne saurait nous nuire si nous sommes vigilants, ni leur vertu nous être de quelque avantage si nous sommes négligents, redoublons de zèle pour l'accomplissement de nos devoirs, ayons une volonté droite et ferme. Alors la bénédiction de Sem et de Japhet sera aussi notre partage; alors nous serons affranchis de la malédiction et de la servitude de Chanaan : n'ayant plus le péché pour maître et possédant la véritable liberté, nous acquerrons les biens ineffables par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXX.

« Et toute la terre n'avait qu'une langue, et tous s'exprimaient de la même manière. »

1. Nous voici donc arrivés à la fin de cette sainte quarantaine, nous avons fait la longue traversée du jeûne, et nous sommes maintenant, par la grâce de Dieu, à l'entrée du port. Ce n'est pas le cas néanmoins de nous laisser aller à la négligence; c'est une raison, au contraire, de déployer plus de zèle, de vigilance et d'ardeur. Quand les navigateurs ont parcouru de vastes mers, quand ils sont sur le point d'entrer à pleines voiles dans le port, quand les marchandises sont déjà sur le pont du vaisseau, ils redoublent de précautions et de soins, de peur qu'en allant donner contre un écueil, ils ne perdent par une fatale imprudence le fruit de toutes leurs peines passées. Ainsi font encore les coureurs du cirque : quand ils approchent du terme de la course, ils font un suprême effort pour arriver les premiers et remporter la palme. Les athlètes, de leur côté, bien qu'ils aient vaincu dans un grand nombre de combats, dès

qu'il faut disputer la couronne, se surpassent eux-mêmes au dernier moment, afin qu'elle ne leur échappe pas.

Tels donc que les nautonniers, les coureurs et les athlètes près d'atteindre leur but, et qui redoublent de vigilance et d'efforts à mesure qu'ils en approchent davantage; puisque nous sommes parvenus, par la grâce de Dieu, je le répète, à cette grande semaine, montrons plus d'ardeur pour le jeûne, adressons au Ciel de plus ferventes prières, confessons avec le plus grand soin nos péchés, appliquons-nous à l'exercice de toutes les vertus sans exception, faisons l'aumône avec plus d'abondance, pratiquons la justice et la douceur, ne négligeons aucune bonne œuvre; et nous pourrons, avec ces ornements spirituels, quand se lèvera le jour du Seigneur, obtenir une plus large part à ses bénédictions. Si nous appelons grande cette semaine, ce n'est pas qu'elle se compose de plus longues heures, puisqu'il en est d'autres qui l'emportent sous ce rapport; ce n'est pas non plus qu'elle compte un plus grand nombre de jours, ce nombre étant le même pour toutes les semaines. Pourquoi donc l'appelons-nous grande? C'est parce que dans cette semaine nous avons reçu des biens d'une grandeur inexprimable. Elle a vu la fin de la guerre séculaire, la mort exterminée, la malédiction effacée, la tyrannie du diable ruinée de de fond en comble et ses armes brisées, Dieu se réconciliant avec les hommes, le ciel s'ouvrant pour nous, les habitants de la terre s'unissant avec les anges, le rapprochement des choses les plus opposées, les barrières détruites et le mur de séparation renversé, le Dieu de la paix pacifiant toute chose, celles du ciel et celles de la terre. Voilà pourquoi nous appelons grande la semaine où nous sommes entrés; ce sont les dons magnifiques dont Dieu nous a comblés qui l'ont faite telle. C'est encore pour cela que beaucoup de fidèles pratiquent maintenant un jeûne plus rigoureux, prolongent toute la nuit les veilles sacrées et répandent de plus larges aumônes, montrant par là le respect dont ils sont pénétrés pour cette semaine. Et comment pourrions-nous, alors que Dieu l'a signalée par de semblables bienfaits, ne pas la respecter et l'honorer autant qu'il est en nous? Les monarques eux-mêmes font éclater dans toute l'étendue de leur pouvoir leur vénération pour ces saints jours, en suspendant tous les travaux des affaires publiques, en fermant les tribunaux, en faisant disparaître l'image même des contestations et des procès, afin que ce calme et cette tranquillité favorisent l'accomplissement des devoirs spirituels. Ils ne s'arrêtent pas là, ils donnent d'autres témoignages de leur vénération religieuse, en délivrant de leurs chaînes ceux qui sont renfermés dans les prisons, et de la sorte en imitant leur souverain Maître dans la mesure des forces humaines. En effet, de même que Dieu nous tire de la noire prison de nos péchés et nous prodigue d'inestimables biens, semblent-ils dire, de même nous nous montrons généreux, afin de reproduire en nous, autant qu'il est possible, les traits de la divine bonté.

Les tribunaux eux-mêmes sont fermés pendant la semaine sainte

Avez-vous compris comment chacun de nous manifeste en toute chose le respect et l'amour dont il doit être pénétré pour des jours qui nous ont ouvert la source de tant de bienfaits? Aussi, je vous en conjure, aujourd'hui plus que jamais, repoussez loin de vous toutes les pensées terrestres; que l'œil de notre âme soit pur et vigilant quand nous venons dans cette enceinte; que nul n'apporte dans l'église les grossières préoccupations de la vie, s'il veut rentrer ensuite dans sa demeure avec la récompense de son travail. Courage, nous devons encore dresser devant vous la table accoutumée; le texte que nous avons lu dans le bienheureux Moïse servira d'aliment à votre charité; en remettant sous vos yeux les mêmes paroles, nous aurons à vous faire admirer de nouveau la précision du Livre inspiré. Après avoir terminé l'histoire du juste Noé, l'Ecriture nous retrace la généalogie des descendants de Sem, et voici comment elle s'exprime : « Sem, duquel descend la famille d'Héber, et qui était le frère de Japhet, l'aîné des fils de Noé, eut pour enfants... » *Genes.*, x, 21. Puis, quand elle les a tous nommés, elle ajoute : « Héber eut deux fils, et le nom de l'un était Phalec, par la raison que de son temps la terre fut divisée. » *Ibid.*, 25. Voyez comme le nom tout seul de cet enfant prophétise déjà le fait

merveilleux qui se produira plus tard, et, quand cette prophétie se réalisera, vous n'en serez plus aussi surpris, après en avoir été prévenus de la sorte. Les diverses généalogies étant terminées, l'Ecriture dit : « Et toute la terre n'avait qu'une langue, et tous s'exprimaient de la même manière. » *Genes.*, XI, 1. Evidemment il s'agit là de tous les hommes qui peuplaient la terre, et l'historien sacré nous apprend qu'ils parlaient tous la même langue. « Et toute la terre n'avait qu'une langue, et tous s'exprimaient de la même manière. » La double expression qu'il emploie ne renferme qu'une affirmation : lèvres et voix, est-il dit dans le texte, mais toujours pour signifier le langage. Le premier de ces mots reparaît dans un autre endroit de l'Ecriture avec la même signification : « Le venin des aspics est sous leurs lèvres. » *Psalm.* CXXXIX, 4. C'est assez l'usage des Livres saints de désigner la parole par les lèvres. « Et il arriva qu'étant partis de l'Orient, ils trouvèrent une plaine, celle de Sennaar, et qu'ils y habitèrent. » *Genes.*, XI, 2.

La nature humaine ne sait point se renfermer dans de justes limites.

2. Remarquez l'impatiente mobilité de la nature humaine; elle ne sait pas se renfermer dans les bornes qui lui sont prescrites, toujours elle aspire à quelque chose de plus grand : et c'est là ce qu'il y a de plus funeste à son bonheur, qu'elle ne respecte aucunes bornes, qu'elle s'efforce toujours d'atteindre ce qui est hors de sa portée, que son imagination dépasse son pouvoir. Ainsi les hommes absorbés par les choses du siècle, dès qu'ils ont acquis la richesse ou l'autorité, perdant de vue leur propre nature, veulent toujours monter à de plus hauts sommets, jusqu'à ce qu'ils roulent dans les abîmes. C'est ce qu'on voit arriver chaque jour, sans que les autres en deviennent plus sages. L'exemple peut bien les arrêter un instant; mais ils ne tardent pas à l'oublier, et, s'engageant dans le même chemin, ils vont aux mêmes précipices. C'est ce qui eut lieu dans ces anciens temps. « Et il arriva qu'étant partis de l'Orient, ils trouvèrent la plaine de Sennaar, et qu'ils y habitèrent. » La mobilité de leurs pensées vous apparaît peu à peu dans la narration biblique. Ils aperçoivent une plaine, et soudain ils renoncent à leur premier séjour pour se fixer dans cette contrée nouvelle. L'Ecriture poursuit : « Et chacun dit à son voisin : Venez, faisons des briques et soumettons-les à l'action du feu. Ils se servaient de briques au lieu de pierres, et de bitume au lieu de mortier. Ils dirent encore : Venez, bâtissons-nous une ville et une tour dont le faîte s'élève jusqu'au ciel, faisons-nous un nom avant de nous disperser par toute la terre. » *Ibid.*, 3-4. Voyez comme ils abusent de leur langue commune, et comme une fausse direction dans la vie donne naissance aux plus grands maux. « Venez, disent-ils, faisons des briques et soumettons-les à l'action du feu. Ils se servaient de briques au lieu de pierres, et de bitume au lieu de mortier. » Avec quelle étrange sécurité ils songent à bâtir, méconnaissant cette vérité : « Si le Seigneur n'élève pas une maison, inutile est le travail de ceux qui la bâtissent. » *Psalm.* CXXVI, 1. « Et bâtissons-nous, disent-ils encore, une ville. » Ce n'est pas pour Dieu qu'ils entendent travailler, c'est pour eux-mêmes. Quel progrès dans le mal ! Le souvenir de l'extermination générale est présent à leurs yeux, et ils se portent à cet excès de démence. « Bâtissons-nous une ville et une tour dont le faîte aille jusqu'au ciel. » Ce dernier trait nous montre à découvert leur audace. « Et faisons-nous un nom. » Voyez-vous la racine du mal ? Il faut que nous acquérions une gloire immortelle, il faut que la postérité se souvienne à jamais de nous : notre œuvre sera telle qu'on ne puisse pas l'oublier, voilà ce que nous devons accomplir « avant que nous soyons dispersés par toute la terre. » Tandis que nous sommes encore réunis, réalisons le dessein que nous avons conçu, couvrons-nous d'une gloire impérissable, rendons notre nom immortel.

Beaucoup les imitent encore aujourd'hui et veulent se faire un nom par de semblables édifices; c'est pour cela qu'on bâtit des maisons splendides, des bains somptueux, des colonnades et des portiques. Si vous demandez à l'un de ces hommes dans quel but il s'impose tant de fatigues et d'ennuis, pourquoi tant de dépenses que la nécessité ne motive pas, vous n'en tirerez pas d'autre réponse que celle-ci : Je veux qu'on se souvienne de moi, je veux qu'on sache quel

est le maître de cette maison ou de cette campagne. — Mais cela sera pour vous un sujet d'accusation plutôt que de louanges. A peine aura-t-on dit que telle chose vous appartient, qu'on accompagnera votre nom de mille qualifications flétrissantes : Elle est à cet avare, à ce voleur, à ce spoliateur des veuves et des orphelins. — Ce n'est donc pas là acquérir une renommée digne d'envie, c'est plutôt s'exposer à de perpétuelles injures, encourir même l'infamie après la mort, armer contre soi de mille sarcasmes la langue de tous ceux qui sont témoins de ces vains efforts. — Si tu désires tant posséder une gloire immortelle, je te montrerai, moi, la route que tu dois suivre pour l'obtenir, pour avoir une pure renommée sur la terre, et de plus une complète félicité dans le ciel. — Par quel moyen donc pourrez-vous obtenir cette pure renommée, ces éloges de chaque jour, cet éternel triomphe à votre départ d'ici-bas? Vous n'avez pour cela qu'à remettre vos richesses entre les mains des pauvres, laissant de côté tout cet amas de pierres, les vastes constructions, les campagnes et les bains. C'est là le souvenir qui nous dégage du poids de nos péchés, et qui nous donne crédit auprès du Seigneur. Songez encore à ce qu'on dira de vous si vous tenez une telle conduite; chacun proclamera votre généreuse bonté, votre amour pour vos semblables, la pureté de votre vie, votre modération pour vous-même, vos largesses pour autrui. « Il a partagé ses biens, dira-t-on, il les a distribués aux pauvres; sa justice subsistera dans tous les siècles. » *Psalm.* CXI, 9. Voilà ce qu'il en est des richesses : elles demeurent quand on les disperse, et, quand on les tient renfermées, elles se perdent en perdant leur possesseur. « Il a dispersé ses biens, il les a distribués aux pauvres, » est-il d'abord dit; et puis remarquez ce qui suit : « Sa justice subsistera dans tous les siècles. » En un jour il s'est dépouillé de ses biens; mais sa justice aura les siècles pour elle et sa mémoire ne connaîtra pas de fin.

3. L'avez-vous assez admirée, l'avez-vous bien comprise cette mémoire qui s'étend à tous les siècles et qui nous prodigue les plus riches et les plus ineffables trésors? Tels sont les édifices par lesquels nous devons tâcher d'immortaliser notre nom. Entasser des pierres, non-seulement ne peut nous être d'aucune utilité, mais c'est plutôt une colonne que nous élevons pour qu'elle proclame à jamais notre honte. Les péchés que nous aurons commis dans un pareil usage de nos biens, nous les emporterons à notre départ de la terre, tandis que nous laisserons tout ce qui en fut la cause; nous n'obtiendrons pas même cette vaine et puérile renommée qui fut l'objet de notre ambition : le nom passera à d'autres, la flétrissure nous restera. Il en est ainsi des choses du monde, elles changent incessamment de main, elles sont dans une mobilité permanente; aujourd'hui la maison porte le nom de celui-ci, demain elle portera le nom de celui-là, et plus tard un autre nom encore. Nous nous trompons volontairement nous-mêmes, en nous persuadant que nous avons la propriété des choses, alors que nous en avons simplement l'usage. Bon gré malgré, il faudra bien les céder un jour. Je ne veux pas en ce moment m'appesantir sur la seconde hypothèse. Etes-vous tellement désireux de vous faire un nom qui vous survive, rappelez-vous comment les veuves se souvenaient de Tabithe, comment elles entouraient Pierre en versant des pleurs, en mettant sous ses yeux les tuniques et les manteaux que Dorcas faisait avec elles. Voyez-vous ces maisons animées par le deuil et la plainte, dont la douleur a la puissance de ressusciter les morts? Après que ces femmes rangées autour de l'Apôtre ont redemandé avec des larmes brûlantes leur nourriture et les autres secours dont elles avaient besoin, Pierre les éloigne toutes, et, tombant à genoux, adresse au Ciel sa prière. C'est alors qu'il ressuscite la mère des pauvres et qu'il la rend à la société des Saints. Si vous ambitionnez la renommée, si vous aimez la véritable gloire, imitez cette femme et bâtissez de telles maisons; ne consacrez pas votre argent à des objets inanimés, exercez plutôt votre munificence sur des êtres de même nature que vous. Telle est la gloire seule digne de notre admiration et qui nous procure en même temps les plus grands avantages.

Le désir de laisser un nom qui nous survive est une chose louable.

Mais revenons à notre sujet, et considérons de

plus près l'audace des hommes qui voulaient ainsi perpétuer leur souvenir. Leurs passions mêmes, si nous savons en profiter, nous deviendront un enseignement de vertu. « Bâtissons-nous une ville, disent-ils donc, et une tour dont le faîte aille toucher au ciel; faisons-nous un nom avant que nous soyons dispersés sur la terre. » Comme la perversité de leurs idées respire dans chaque mot ! « Bâtissons-nous une ville ; » et puis encore : « Faisons-nous un nom. » Vous le voyez, la catastrophe qui vient de frapper le genre humain ne les empêche pas de retomber dans les mêmes désordres. Qu'arrivera-t-il donc ? Comment seront-ils arrêtés dans leur folle entreprise ? Le Seigneur a promis, s'inspirant de son amour pour les hommes, de ne plus envoyer de déluge; mais eux ne sont rendus meilleurs ni par les châtiments ni par les bienfaits. Ecoutez ce qui suit, et vous verrez la grandeur infinie de la divine miséricorde. « Et le Seigneur Dieu descendit, dit l'Ecriture, pour voir la ville et la tour que bâtissaient les enfants des hommes. » *Genes.*, XI, 5. Elle emploie comme toujours le langage humain. « Et le Seigneur Dieu descendit. » Gardons-nous d'entendre cela dans un sens matériel; c'est une leçon qui nous apprend à ne pas condamner téméraírement nos frères, à ne pas nous en tenir aux rapports qui nous sont faits, à ne céder enfin qu'à l'abondance des preuves. Dieu n'agit que pour notre bien, et c'est pour l'instruction du genre humain qu'il montre tant de condescendance dans son langage. « Et le Seigneur Dieu descendit pour voir la ville et la tour. » Il n'arrête pas leur démence dès le commencement, il use envers eux d'une grande patience, et ce n'est que lorsqu'ils ont pleinement manifesté leur perversité par leurs actes, qu'il s'oppose à leurs efforts. Nul ne saurait dire ainsi que les hommes avaient eu sans doute la pensée d'une telle entreprise, mais qu'après tout ils ne l'avaient pas réalisée. Voilà pourquoi le Seigneur attend qu'ils se mettent à l'œuvre pour leur montrer ce qu'il y avait là de coupable et d'insensé. « Et le Seigneur Dieu descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les enfants des hommes. » Vous pouvez encore découvrir dans cette conduite de Dieu une preuve éclatante de sa miséricorde : il permet qu'ils s'épuisent de fatigues et d'ennuis pour que l'expérience leur soit une sévère leçon. Comme il voit cependant que leur malice augmente, que leur maladie s'aggrave, il ne les laisse pas aller jusqu'au bout : cédant aux impulsions de sa bonté, tel qu'un habile médecin en présence d'un mal qui progresse, d'une plaie qui tend à devenir incurable, il emploie le fer sans hésiter, afin d'enlever la cause même du mal. « Et le Seigneur Dieu dit : Voilà qu'ils ont tous une même langue comme une même origine. Ils ont commencé à réaliser leur projet, et maintenant ils ne s'arrêteront pas dans leur folle entreprise. » *Ibid.*, 6.

Ne condamnons pas téméraírement nos frères; ne nous en tenons pas aux rapports qui nous en sont faits.

4. Remarquez une fois de plus l'amour de Dieu pour les hommes. Comme il se prépare à les arrêter dans leurs efforts, il semble vouloir se justifier d'avance, en mettant à découvert la grandeur de leur iniquité et celle de leur ingratitude, dans l'abus qu'ils font de leur langage identique. « Voilà, dit-il, qu'ils ont tous une même langue comme une même origine. Ils ont commencé à réaliser leur projet, et maintenant ils ne s'arrêteront pas dans leur folle entreprise. » Avant d'infliger le châtiment, le Seigneur a coutume de bien établir la gravité des péchés commis, voulant en quelque sorte se réserver une excuse; et c'est alors seulement qu'il corrige les coupables. C'est ainsi qu'il agit, au moment d'envoyer le déluge, quand il fait retentir ses terribles menaces. « Dieu vit, observe l'Ecriture, que les iniquités des hommes s'étaient multipliées, et que chacun dans son cœur méditait constamment le mal dès sa jeunesse. » *Genes.*, VI, 5. Et ce n'est qu'après avoir fait ressortir l'horreur du désordre, vous le savez, qu'il ajoutait : « Je détruirai l'homme. » *Ibid.*, 7. Ici la même chose a lieu. « Ils ont tous la même langue comme la même origine, et voilà qu'ils ont commencé à réaliser leur projet. » Si, par le moyen de cet accord et de cette unité de langue, ils ont pu se porter à cet excès de folie, comment dans la suite ne commettront-ils pas des choses encore pires ? « Et maintenant ils ne s'arrêteront pas dans leur folle entreprise. » Rien ne pourra faire obstacle à leur orgueil, ils s'effor-

ceront d'accomplir tout ce qu'ils ont dans la pensée, à moins qu'ils ne soient immédiatement punis de leur audace. — Il est aisé de voir que le Créateur tint la même conduite à l'égard du premier homme. Sur le point de le chasser du paradis, il s'exprima de la sorte : « Qui t'a fait comprendre que tu étais nu ? » *Genes.*, III, 11. Et encore : « Voilà qu'Adam est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. Maintenant, de peur qu'il ne porte la main sur le fruit de l'arbre de vie, qu'il n'en mange, et qu'il ne vive à jamais... Et le Seigneur le chassa du paradis. » *Ibid.*, 22-23. Il dit de même à présent : « Voilà qu'ils ont tous une même langue comme une même origine. Ils ont commencé à réaliser leur projet, et maintenant ils ne s'arrêteront pas dans leur folle entreprise. Venez, et descendons pour confondre leurs langues, si bien qu'aucun d'eux ne comprenne son voisin. » *Ibid.*, XI, 7.

Vous êtes de nouveau frappés de la condescendance de ce langage. « Venez, dit-il, et descendons. » Que signifient ces paroles? Le Seigneur a-t-il donc besoin d'auxiliaires pour exercer une correction, pour exterminer ses ennemis? Loin de là. Vous voyez seulement se reproduire, et dans le même sens, cette expression de l'Ecriture : « Le Seigneur descendit. » Il veut nous montrer par là qu'il a clairement vu toute l'étendue de leur malice; il insiste donc : « Venez, et descendons. » Il parle évidemment à des égaux. « Venez et descendons pour confondre leurs langues, si bien qu'aucun d'eux ne comprenne son voisin. » L'arrêt que je prononce, semble-t-il dire, sera comme gravé sur l'airain; la peine subsistera dans tous les siècles, pour qu'ils ne puissent jamais oublier le fait actuel. Ils ont abusé de l'unité de langage; je veux les punir en brisant cette unité. — C'est l'ordre toujours suivi par le Seigneur. C'est ainsi qu'il traita la première femme : elle abusa de sa dignité; il la soumit à l'homme. Celui-ci subit un semblable châtiment : il n'avait pas su profiter des avantages sans nombre qui lui étaient prodigués et de son séjour dans le paradis, par sa prévarication il s'était rendu digne d'être châtié; Dieu le chassa de ce lieu de délices et lui infligea de plus une peine permanente, en lui disant : « La terre produira pour toi des ronces et des épines. » *Genes.*, III, 18. C'est ainsi qu'il arrête encore cette fois la perversité des hommes : c'était un honneur pour eux de n'avoir qu'une langue, et cet honneur, ils le font servir au mal; aussi Dieu les punit-il par la multiplicité des langues. « Confondons leurs langues, dit-il, si bien qu'aucun d'eux n'entende son voisin. » L'unité de langage les tient réunis en société; la diversité des langues les dispersera. Comment pourraient habiter ensemble ceux dont le langage est différent et qui sont par là même hors d'état de se comprendre? « Et le Seigneur Dieu les dispersa du lieu où ils étaient sur toute la face de la terre; et ils cessèrent de bâtir la ville et la tour. » *Genes.*, XI, 8.

C'est encore la divine miséricorde qui les met dans l'impossibilité de continuer leur travail et qui les jette dans une sorte de démence. En effet, quand l'un demandait une chose, l'autre présentait une chose différente, et tous leurs efforts désormais demeurèrent inutiles. C'est pour cela que « ils cessèrent de bâtir la ville et la tour. » Et cette tour reçut à cause de cela le nom de confusion; car c'est là que le Seigneur Dieu confondit la langue des hommes, « et c'est de là qu'il les dispersa par toute la terre. » *Ibid.*, 9. Quels événements, et faut-il s'étonner que le souvenir en subsiste dans tous les siècles? D'abord, c'est la division des langues, ou mieux, c'est le nom d'un enfant : vous n'avez pas oublié ce fils d'Héber qui fut appelé Phalec, ce qui signifie division. Puis, c'est le nom du lieu même, qui veut dire confusion et qui reste dans celui de Babylone. Enfin, c'est Héber lui-même, survivant à ce désastre et conservant l'idiome primitif, pour être là comme un signe éclatant de cette division. Impossible de méconnaître, dans ces diverses circonstances, la volonté que le Seigneur avait de rendre immortelle la mémoire de ce fait, de la mettre au-dessus du temps et de l'oubli. De génération en génération, le père racontait nécessairement à son fils la cause de la diversité des langues, et le fils demandait à son père d'où venait le nom de ce lieu; car Babel ou Babylone, signifiant confusion, comme nous l'avons dit, était un monument qui devait rappeler à jamais

Héber conserve la langue primitive des hommes.



la division des langues et la dispersion des peuples. A mon avis, la signification de ce mot répond à ces deux événements et les embrasse l'un et l'autre.

5. Pour vous, mes bien-aimés, vous la connaissez maintenant cette cause de la division des langues et de la dispersion des peuples. Gardons-nous donc bien, je vous en conjure, de marcher sur les traces de ces hommes et d'abuser ainsi des dons de Dieu; voyons la nature humaine ce qu'elle est, et n'ayons de pensées et de résolutions que celles qui conviennent à des êtres mortels; songeons à la fragilité de la vie présente, au peu qu'elle doit durer, et ne cherchons d'appui que dans une abondante provision de bonnes œuvres. Durant ces jours surtout, aux saintes rigueurs du jeûne ajoutons la générosité dans l'aumône et la ferveur dans la prière. Oui, la prière doit toujours marcher de front avec le jeûne. On ne saurait en douter quand on entend cette parole du Christ: « Les démons de cette espèce ne sont expulsés que par la prière et par le jeûne. » *Matth.*, XVII, 20. Ailleurs il est dit des Apôtres : « Après avoir prié et jeûné, ils recommandèrent au Seigneur ceux qui venaient de croire en lui. » *Act.*, XIV, 22. Le grand Apôtre dit aussi : « Pas de fraude entre vous, si ce n'est pour la prière et le jeûne. » I *Corinth.*, VII, 5. Il est donc évident que le jeûne a besoin d'un tel auxiliaire; et, d'un autre côté, la prière elle-même est plus attentive et plus fervente lorsque l'entendement est plus dégagé et que l'âme n'est pas appesantie et ne s'affaisse pas sous l'importun fardeau des délices. C'est une puissante armure que la prière, une profonde sécurité, un riche trésor, un port tranquille, un asile assuré, mais à la condition que nous irons à Dieu avec une âme vigilante et complétement recueillie, après en avoir défendu l'accès à l'ennemi de notre salut. Celui-ci n'ignore pas que c'est le moment où nous pouvons avec succès traiter cette importante affaire, confesser nos péchés, montrer nos blessures au médecin, recouvrer pleinement la santé; c'est pour cela qu'il redouble d'efforts et qu'il met tout en œuvre pour nous faire choir et nous jeter dans la négligence.

Confessons nos péchés, montrons nos blessures au médecin.

Soyons donc pleins de zèle et d'ardeur, je vous en conjure, et, connaissant désormais ses embûches, faisons tout ce qui dépendra de nous, surtout en ce moment, pour le repousser et le vaincre, comme s'il était là devant nos yeux; rejetons loin de nous toute pensée capable de porter le trouble dans notre âme; concentrons-nous tout entiers dans l'exercice de la prière, afin que la langue ne soit pas seule à l'accomplir et que l'intelligence accompagne chacune de nos paroles. Si la langue, en effet, est seule de la partie, et si l'intelligence vague au dehors, passant en revue l'intérieur de notre maison ou les agitations de l'agora, une telle prière ne nous sera d'aucune utilité, il se peut même qu'elle aggrave notre condamnation. Lorsque nous abordons un homme, nous y mettons souvent une telle application qu'il nous arrive même de ne pas voir ceux qui sont présents, tant nous sommes absorbés par la pensée de celui auquel nous avons affaire : combien plus ne devons-nous pas en agir de même envers Dieu, et nous appliquer à le prier avec autant d'attention que de constance? Voilà pourquoi Paul disait dans une de ses Epîtres : « Priez en tout temps, priez en esprit; » *Ephes.*, VI, 18; non pas seulement avec la langue, ni même avec une vigilance soutenue, mais encore « en esprit. » C'est comme s'il nous disait : Priez avec votre âme même, que vos prières soient toutes spirituelles, qu'elles partent toujours de votre entendement et de votre cœur. Demandez aussi des choses telles qu'il convient de les demander à Dieu, afin que vos demandes soient exaucées; que toutes vos facultés concourent à la prière, et chacune de tout son pouvoir : pas d'indolence, pas de divagation : « Opérez votre salut avec crainte et tremblement. » Il est dit ailleurs : « Heureux celui qui pour la piété se tient en garde contre toute chose. » *Prov.*, XXVIII, 14. La prière est un grand bien; et comment en serait-il autrement? On ne s'entretient pas avec un homme vertueux sans obtenir de précieux avantages : de quels biens ne seront pas dès lors pour nous la source nos entretiens avec Dieu? La prière, en effet, n'est pas autre chose. Voulez-vous en être assuré, écoutez le Prophète : « Que mon entretien soit agréable à Dieu; » *Psalm.* CIII, 34; ce qui revient à dire : Que Dieu



écoute favorablement ma prière. — Est-ce qu'il ne pourrait pas exaucer nos désirs avant même que nous les ayons exprimés? — Mais il diffère, il attend, pour nous rendre dignes des soins et des bienfaits de sa Providence.

Du reste, que nous obtenions ou que nous n'obtenions pas ce que nous demandons, persévérons toujours dans la prière, et rendons grâces à Dieu, non-seulement quand il nous exauce, mais encore quand il paraît sourd à nos vœux. Le refus, par là même qu'il vient de lui, ne nous est pas moins avantageux que ne le serait le succès de notre demande; nous ne savons pas apparemment comme Dieu le sait ce qui convient à notre bonheur : c'est pour cela que nous devons lui rendre grâces, que nous soyons accueillis ou repoussés. Vous étonnerez-vous si nous ne savons pas ce qui nous est profitable? Paul, cet homme si grand et si parfait, à qui furent révélées des choses ineffables, ignorait lui-même qu'il faisait une prière contraire à ses intérêts. Comme il se voyait entouré de dangers, accablé d'épreuves, il demandait à Dieu d'en être délivré; et cela, non une fois ou deux, mais avec les plus vives instances. « Par trois fois, dit-il, j'ai demandé cette grâce au Seigneur. » II *Corinth.*, XII, 8. Le nombre trois est pris ici pour un grand nombre. L'Apôtre n'obtient pas cependant. Voyons comment il se conduit. Se laisse-t-il aller à la tristesse, au découragement, à l'apathie ? Nullement. Que dit-il ensuite? Voici comment Dieu lui répond d'après son témoignage même : « Ma grâce te suffit, car ma puissance éclate dans l'infirmité. » *Ibid.*, 9. Il ne le délivre pas des maux présents, il veut le laisser dans les mêmes épreuves. — Soit; mais comment savons-nous que l'Apôtre n'en est pas attristé? — Ecoutez ce qu'il dit lui-même, après avoir entendu quelle est la volonté du Seigneur à son égard : « Volontiers donc je me glorifierai dans mes infirmités. » Désormais, semble-t-il dire, je ne demanderai pas d'en être affranchi, j'y trouverai même mon bonheur et ma gloire. — Quelle âme reconnaissante! Quel amour pour son Dieu! Ailleurs il dit encore : « Nous ne savons ni ce que nous devons demander ni comment il faut le demander. » *Rom.*, VIII, 26. Impossible qu'étant hommes nous puissions tout savoir exactement. Nous n'avons donc qu'à nous en reposer sur la sagesse du Créateur, acceptant tout ce qu'il veut avec reconnaissance et même avec bonheur; ne jugeons pas des choses par l'apparence, voyons-y simplement la volonté de Dieu; il sait mieux que nous ce qui nous est utile, il sait de quelle manière doit s'accomplir l'œuvre de notre salut.

6. Quant à nous, notre devoir est de persévérer constamment dans la prière, de ne pas nous laisser aller au chagrin quand l'effet en est retardé, de montrer enfin une patience inaltérable. Ses délais ne sont pas un refus; c'est un stratagème qu'il emploie pour nous attirer sans cesse à lui. Un père plein de tendresse laisse longtemps prier son enfant, non certes pour lui refuser l'objet de sa demande, mais pour le retenir davantage auprès de lui. Le sachant, ne désespérons jamais, ne cessons jamais d'aller à Dieu, et de répandre devant lui nos prières. Si le juge inhumain et cruel, qui n'avait aucune crainte de Dieu, fut néanmoins vaincu par les instances d'une pauvre femme et finit par la secourir, combien plus ne réussirons-nous pas, en imitant cette femme, à nous concilier la bienveillance d'un Maître plein de miséricorde et de douceur, et qui n'a rien tant à cœur que de nous sauver? Formons-nous à cette constance inébranlable, appliquons-nous à l'exercice incessant de la prière, prions le jour et la nuit, la nuit surtout, alors que nous sommes à l'abri de tout dérangement, que le calme et la sérénité règnent dans notre âme, que toute agitation et tout bruit ont disparu, que personne n'est là pour nous distraire, pour nous empêcher d'aller à Dieu : c'est l'heure propice que nous devons saisir avec empressement pour manifester notre intérieur sans restriction au suprême Médecin des âmes.

Si le bienheureux David, monarque en même temps que prophète, accablé de sollicitudes et de soins, portant la pourpre et le diadème, disait : « Je me levais au milieu de la nuit pour vous louer, Seigneur, et célébrer les arrêts de votre justice; » *Psalm.* CXVIII, 62; que ne devrions-nous pas dire, nous dont la vie s'écoule dans un obscur repos et qui ne faisons rien de

ce qu'il faisait ! Le souci des affaires et l'importunité des hommes lui prenaient le jour entier et l'empêchaient alors de s'entretenir avec Dieu; aussi lui consacrait-il le temps que les autres consacrent au sommeil, reposant mollement sur des couches délicates ou s'agitant en vain. Ce roi se dérobait alors aux absorbantes préoccupations dont il était comme enchaîné, pour obéir aux inspirations de sa piété, répandre librement son âme devant le Seigneur, prêter une oreille attentive à sa parole et goûter pleinement le bonheur de ses sublimes entretiens : par de semblables prières, il menait à bonne fin les guerres qu'il avait à soutenir, multipliant ses trophées, remportant victoire sur victoire. Ses armes invincibles, c'était le secours d'en haut; ce secours qui triomphe non-seulement de la force des hommes, mais des phalanges mêmes des démons. Marchons donc sur les traces de ce grand personnage : dans la vie privée, imitons le monarque; dans le repos et la liberté, celui qu'étreignaient la pourpre et le diadème, mais dont la perfection l'emportait sur celle de la vie monastique. Ecoutez-le disant dans un autre de ses cantiques : « Mes larmes ont été mon aliment le jour et la nuit. » *Psalm.* XLI, 4. Quelle admirable et perpétuelle componction ! — Mes délices, mon pain, ma plus douce nourriture, ce n'était pas autre chose que des larmes répandues la nuit comme le jour. — Il dit ailleurs : « J'ai vécu dans les gémissements, j'arroserai chaque nuit mon lit de mes larmes. » *Psalm.* VI, 7. Que dirons-nous pour notre justification, nous qui refusons d'imiter ce pieux repentir d'un roi qu'obsédaient les affaires extérieures? Savez-vous quelque chose de plus beau, je vous le demande, que ces yeux toujours humides de pleurs et qui ne brillaient en quelque sorte qu'à travers les pierres précieuses?

Voilà donc un roi dont les jours et les nuits se passaient dans les prières et les larmes. Voici maintenant le docteur de l'univers, enchaîné dans une prison, les pieds dans les ceps, en même temps que Silas : il prie durant toute la nuit; ni la douleur ni les fers ne lui sont un obstacle; il y puise, au contraire, un plus ardent amour pour le Seigneur et de plus brûlantes paroles. « Paul et Silas, est-il écrit, priaient au milieu de la nuit et chantaient des hymnes en l'honneur de Dieu. » *Act.*, XVI, 25. David passait sa vie dans les larmes et les prières, malgré les sollicitudes et l'éclat de la royauté; et Paul, qui avait été ravi au troisième ciel et favorisé de révélations ineffables, se trouvant après cela dans les fers, offrait au Seigneur durant la nuit ses hymnes et ses prières : le monarque et l'Apôtre s'arrachaient également au sommeil pour célébrer les divines louanges, pour ne pas interrompre les effusions de leur piété. Imitons-les, encore une fois, plaçons notre vie sous la continuelle protection de la prière, et rien jamais n'entravera notre route. Non, rien ne pourra nous arrêter, pourvu que nous ne tombions pas dans la négligence. Serait-ce le temps ou le lieu qui nous ferait défaut? Mais tous les lieux et tous les temps se prêtent à ce pieux exercice. Entendez encore le Docteur de l'univers : « Dans tous les lieux, levons au Ciel des mains pures, avec un cœur libre de toute haine et de toute colère. » I *Tim.*, II, 8. Ayez seulement une âme pure de toute passion désordonnée, et, que vous soyez sur la place publique ou dans votre maison, en voyage ou dans un cachot, sur mer, à table, au travail, n'importe en quel endroit ou dans quelle occupation, vous pourrez toujours adresser à Dieu votre prière et la voir exaucée.

Le sachant, appliquons-nous constamment à la prière en même temps qu'au jeûne : c'est la double source des plus grands biens. En agissant ainsi, soutenus par la divine grâce, nous dirigerons notre vie de telle sorte qu'elle soit agréable à Dieu et que nous obtenions miséricorde dans la vie future, par l'amour et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXI.

« Et Tharé prit avec lui ses deux fils Abram et Nachor, puis Lot l'enfant d'Aran son autre fils, et Sara sa bru, femme d'Abram son fils; et il les conduisit hors de la terre des Chaldéens, pour les diriger vers celle des Chananéens; et il arriva jusqu'à Charran, où il habita. »

1. Je vous rends mille actions de grâces de ce que vous avez accueilli hier avec tant de plaisir notre discours sur la prière, et de ce que vous accourez encore avec tant d'empressement pour écouter notre parole. C'est un stimulant de plus pour notre zèle, c'est ce qui nous fera vous servir avec plus d'abondance ce banquet spirituel. Quand l'agriculteur voit le champ qu'il a travaillé de ses mains et sur lequel il a répandu la semence répondre à ses soins, se couvrir d'une moisson verdoyante, il ne cesse de faire tout ce qui dépend de lui, il redouble d'efforts et de vigilance, il est sur pied la nuit et le jour, pour que rien ne vienne compromettre le fruit de ses travaux. Et moi aussi, quand je vois fleurir ce champ spirituel, la divine semence germer au fond de vos âmes, je suis dans la joie, je tressaille d'espérance; et cependant j'éprouve une ardente inquiétude en songeant à la profonde malice de l'ennemi de votre salut. Lorsque les pirates, les écumeurs de mer, aperçoivent un vaisseau chargé de riches marchandises, portant un immense trésor, ils font appel aux suprêmes ressources de leur audace et de leur astuce, pour s'emparer de tout ou tout détruire, pour dépouiller complétement les navigateurs : c'est ainsi que le diable, dès qu'il voit s'entasser des trésors spirituels, l'heureuse activité de la ferveur, l'infatigable vigilance d'une âme et les progrès qu'elle accomplit tous les jours, frémit de rage et grince des dents; tel qu'un pirate, il tourne autour de sa proie, méditant mille artifices, étudiant avec soin tous les abords, afin de parvenir à nous spolier d'une manière absolue, à piller toutes nos richesses spirituelles.

Je vous en prie donc, tenons-nous sur nos gardes; plus augmentent en nous les biens de la vertu, plus nous devons veiller avec constance, nous mettre de toute part à l'abri des embûches, attirer sur nous la divine bienveillance par le caractère même de notre vie, nous tenir toujours à une grande élévation pour que les traits de l'ennemi ne puissent nous atteindre. C'est un monstre aussi perfide que cruel, et ses machinations sont innombrables; quand il ne peut pas nous entraîner directement vers le mal, il cherche à nous prendre dans ses artifices; car il ne saurait nous faire violence, contraindre notre volonté, à Dieu ne plaise; il nous trompe seulement, c'est notre négligence qui lui donne prise sur nous. S'il ne peut donc pas nous perdre en nous attaquant de front, c'est par nos bonnes œuvres mêmes qu'il nous présente un dangereux appât, et souvent il nous ravit ainsi tous nos biens. Je m'explique; il importe de jeter un plus grand jour sur cette pensée pour que vous connaissiez mieux et que vous évitiez plus sûrement ses fatales embûches. Dès qu'il s'est aperçu que le mal connu pour tel nous inspire de la répulsion, que nous fuyons la mollesse et que nous aimons la modestie, que nous avons en horreur l'avarice, que l'injustice nous révolte, que nous prenons en pitié les plaisirs de la terre, que nous pratiquons avec bonheur le jeûne, la prière et l'aumône, il a désormais recours à d'autres machinations dans le but de détruire nos richesses et de rendre inutiles nos vertus. Ceux dont il n'a pu triompher par ses attaques directes, il les pousse à s'enorgueillir de leurs bonnes œuvres, à rechercher la gloire humaine dans le bien qu'ils font, pour les frustrer de la gloire véritable. (Il faut éviter de rechercher la vaine gloire dans nos bonnes œuvres.) Et, vous le savez, celui qui se propose la vaine gloire en accomplissant un bien, reçoit ici sa récompense et n'a plus Dieu pour débiteur : les éloges qu'il ambitionnait lui ont été déjà décernés, il n'a plus à prétendre à ceux que le Seigneur a promis; il a préféré les louanges éphémères de ses semblables au triomphe éternel que lui réservait leur Créateur et le sien.

Je répète une leçon que le Sauveur nous avait donnée touchant la prière, l'aumône et le jeûne. Il disait : « Quand vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre visage, afin que les hommes ne voient pas que vous jeûnez, mais seulement



votre Père, à qui rien n'est caché, et votre Père vous le rendra. » *Matth.*, VI, 17-18. Il avait dit plus haut : « Quand vous faites l'aumône, ne sonnez pas la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et sur les places publiques, pour s'attirer les applaudissements des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. » *Ibid.*, 2. Vous le voyez, qui cherche l'une de ces gloires, perd inévitablement l'autre, et celui qui pratique la vertu en se dérobant aux regards des hommes, sera solennellement récompensé par le Seigneur, au jour terrible de la justice. « Votre Père qui voit dans le secret, vous récompensera d'une manière éclatante. » *Ibid.*, 4. Ne vous imaginez pas, semble-t-il nous dire, qu'un homme vous loue et que votre vertu reste absolument cachée; pensez plutôt qu'avant peu le Seigneur, dans sa munificence, ne laissera pas vos œuvres dans l'obscurité, mais vous proclamera, vous décernera la couronne, vous donnera le prix de vos pieux labeurs, à la face de tout le genre humain, de tous ceux qui auront vécu sur la terre depuis Adam jusqu'à la consommation des siècles. Quelle excuse pourraient donc faire valoir ceux qui, soutenant d'ailleurs les travaux de la vertu, sacrifient cette gloire à venir pour la vaine et passagère renommée que les hommes peuvent leur faire ?

2. Je vous en supplie donc, prenons nos précautions, soyons toujours prêts à toute œuvre spirituelle, efforçons-nous par tous les moyens en notre pouvoir d'augmenter le trésor de notre âme, afin d'obtenir l'approbation de cet œil qui ne se ferme jamais, afin de ne pas nous rendre indignes des éloges décernés par le Seigneur, pour avoir voulu capter ceux des hommes, qui n'ont souvent d'autre mobile que l'intérêt ou la faveur. Deux choses sont éminemment funestes et contraires à notre salut : accomplir une œuvre spirituelle pour la vaine gloire d'ici-bas, se nourrir de pensées orgueilleuses pour ce qu'on a pu faire de bien. Il faut, par conséquent, que nous pratiquions la sobriété et la vigilance, que nous puisions chaque jour dans les Livres saints les remèdes qui nous sont nécessaires, et nous échapperons alors à ces fatales passions. C'est en vain que nous aurions accompli des bonnes œuvres sans nombre et pratiqué toutes les vertus; si nous en concevons de l'orgueil, nous sommes de tous les hommes les plus misérables et les plus dignes de pitié. Nous le voyons par l'exemple du pharisien : en se flattant lui-même, en méprisant le publicain, il tomba bien au-dessous de ce dernier; toutes les vertus dont il s'était enrichi s'écoulèrent par sa langue, il resta dans un complet dénûment, spolié par lui-même, victime du plus étrange de tous les naufrages : c'est après avoir franchi l'entrée du port qu'il perdit toutes ses richesses. En effet, quand on éprouve un tel malheur pour des prières mal faites, c'est comme si l'on sombrait au milieu du port. Voilà pourquoi le Christ donnait cette leçon à ses disciples : « Lorsque vous aurez fait tout ce qui vous est ordonné, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » *Luc.*, XVII, 10. Il veut ainsi les prémunir contre la funeste maladie dont nous avons parlé, et les en éloigner le plus possible.

Est-il désormais assez évident pour vous, mes bien-aimés, qu'on ne gagne rien à rechercher la gloire humaine, à pratiquer dans ce but des œuvres de vertu; qu'après avoir rempli tous les devoirs que la vertu nous impose, si nous prenons de là occasion de nous enorgueillir, nous tombons dans un état d'indigence et de dénûment extrêmes? Fuyons donc, je vous le demande avec instance, ces funestes passions, et marchons constamment à la lumière de cet œil qui ne se ferme jamais; n'attendons rien de nos semblables, ne mendions pas leurs applaudissements; qu'il nous suffise d'obtenir l'approbation du Seigneur. « Son éloge, dit Paul en parlant d'un véritable Israélite, ne vient pas des hommes, mais de Dieu. » *Rom.*, II, 29. Plus nous augmentons en vertu et gagnons de richesses spirituelles, plus nous devons être humbles et modestes. Serions-nous parvenus au faîte même de la vertu, si nous comparons les bienfaits divins avec nos œuvres, nous verrons clairement, pourvu que l'ingratitude ne nous aveugle pas, que les uns l'emportent infiniment sur les autres. C'est par de tels sentiments que tous les saints ont prouvé leur sainteté, se sont rendus agréables

à Dieu. Voulez-vous vous en convaincre, écoutez le Docteur de l'univers, cette âme qui s'élevait jusqu'au ciel : après avoir accompli tant de grandes choses et reçu de Dieu de si glorieux témoignages, cet homme, dont il avait été dit : « Il est pour moi un vase d'élection, » *Act.*, IX, 15, n'a garde d'oublier ses péchés, il les remue des deux mains en quelque sorte, il ne les laisse pas ensevelir dans l'ombre, bien qu'il soit assuré que le baptême a tout effacé ; il dit à haute voix : « Je suis le plus petit des apôtres, je ne suis pas même digne de porter le nom d'apôtre. » I *Corinth.*, XV, 9. Il nous montre encore mieux sa profonde humilité par ce qu'il ajoute : « Car j'ai persécuté l'Eglise de Dieu. »

Que faites-vous, ô Paul? La divine miséricorde vous a remis tous vos péchés, les a complétement anéantis; pourquoi donc en réveillez-vous la mémoire? — Je ne l'ignore pas, nous répond-il, je sais que le Seigneur m'a tout pardonné; mais, quand je repasse en moi-même mes actions passées, quand je considère cet océan immense de la bonté divine, je vois de plus en plus que je dois tout ce que je suis à cette miséricorde et à cette bonté. — Aussi, à peine a-t-il dit : « Je ne suis pas digne de porter le nom d'apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu, » qu'il ajoute : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis. » *Ibid.*, 10. Voilà quelle était ma frénésie; et son amour ineffable a tout effacé. — Quelle componction dans cette âme, comme elle a toujours présent le souvenir des péchés effacés par le baptême! Imitons un tel exemple, et sachons du moins ne jamais oublier les péchés que nous avons commis après le baptême, ayons-les toujours devant les yeux. C'est un frein qui nous retiendra dans les bornes de la modération et de l'humilité. Ai-je même besoin de recourir à l'exemple d'un aussi grand saint que Paul? Ne pourrai-je pas vous citer celui des saints qui brillèrent surtout par cette modestie sous l'Ancien Testament même, et qui ne se départirent jamais de cette vertu après mille bonnes œuvres, quand ils jouissaient d'un si grand crédit auprès de Dieu? Ecoutez ce que dit le Patriarche, lui qui s'entretenait si familièrement avec le Seigneur, lui le dépositaire de la promesse : « Pour moi, je ne suis que terre et cendre. » *Genes.*, XVIII, 27.

3. Ce souvenir me rappelle à mon sujet; je vais donc, si vous le voulez bien, mettre sous les yeux de votre charité le texte qu'on vient de lire aujourd'hui; nous verrons en l'expliquant l'admirable vertu de ce juste. « Et Tharé prit avec lui ses deux fils Abram et Nachor, puis Lot l'enfant d'Aran, son autre fils, et Sara sa bru, femme d'Abram son fils; et il les conduisit hors de la terre des Chaldéens, pour les diriger vers celle des Chananéens; et il arriva jusqu'à Charran, où il habita. Et les jours de Tharé pendant lesquels il habita Charran furent de deux cent cinq ans, et il y mourut. » *Gen.*, XI, 31-32. Donnez toute votre attention, je vous prie, aux paroles de ce texte, si vous voulez en bien saisir la pensée. Une question se présente dès l'abord. Le bienheureux prophète Moïse avait dit : « Tharé prit avec lui Abram et Nachor, et les conduisit hors de la terre des Chaldéens, pour les diriger vers celle des Chananéens; et il arriva jusqu'à Charran, où il habita. » Et le saint martyr Etienne, faisant l'éloge de la nation juive, dit à son tour : « Le Dieu de gloire se manifesta à notre père Abram, pendant que celui-ci était en Mésopotamie et avant qu'il séjournât à Charran; et il lui ordonna de quitter cette contrée après que son père fut mort. » *Act.*, VII, 2-4. Qu'est ceci? Les divines Écritures sont-elles donc en contradiction avec elles-mêmes? Loin de nous cette pensée. Il faut croire, d'après cette dernière parole, que le fils étant un fidèle adorateur de Dieu, fut favorisé d'une vision divine et reçut l'ordre de partir; que Tharé son père, l'apprenant, ne voulut pas, bien qu'il fût retenu dans les liens de l'infidélité, se séparer de lui, et résolut de l'accompagner dans son émigration. Le père arriva donc à Charran, et y séjourna jusqu'à sa mort; c'est alors que le patriarche, sur l'ordre de Dieu, se dirigea vers la terre de Chanaan. Le Seigneur ne lui imposa ce second voyage qu'après la mort de Tharé; c'est alors seulement que « le Seigneur dit à Abram : Quitte ta contrée, ta famille, la maison de ton père, et viens dans une région que je te montrerai. Là je te ferai le père d'une grande nation, je te bénirai,

Les divines Ecritures ne sont jamais en contradiction avec elles-mêmes.

je glorifierai ton nom, et tu seras béni; et je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront, et toutes les tribus de la terre seront bénies en toi. » *Genes.*, XII, 1-3.

Examinons bien chacune de ces expressions, et nous comprendrons la piété dont le cœur du Patriarche était plein. Ne passons pas légèrement là-dessus, et remarquons aussi la forme impérative de cet ordre : « Quitte ta contrée, ta famille, la maison de ton père, et viens dans une région que je te montrerai. » C'est comme s'il disait : Laisse les choses certaines et connues de tous, choisis de préférence celles qui sont incertaines et cachées. Il est remarquable, en effet, que le juste soit dès le principe obligé de préférer l'invisible au visible, des biens en espérance à ceux qu'il a déjà dans la main; ce n'était pas un sacrifice ordinaire qui lui était imposé : abandonner une contrée qui avait toujours été la sienne, renoncer à toute une famille, s'exiler de la maison paternelle, partir pour un pays étranger, sans savoir où il allait. Dieu ne lui dit pas dans quelle région il va le transporter, c'est par un ordre indéterminé qu'il exerce l'obéissance et la foi du Patriarche. « Viens, lui dit-il, dans une région que je te montrerai. » Considérez, je vous prie, mes bien-aimés, comme un tel ordre exige une âme élevée, qui ne se laisse dominer ni par les affections ni par les habitudes. Il est si peu d'hommes, même aujourd'hui, quand la grâce s'est répandue sur nous avec tant d'abondance, qui ne soient les esclaves des habitudes contractées, à tel point qu'ils aiment mieux subir les plus grandes misères plutôt que de quitter le pays qu'ils habitent, alors même que la nécessité les y pousse; et cet attachement se montre, non-seulement dans les hommes du commun, mais encore dans ceux qui, se dérobant au tumulte du monde, ont fait choix de la vie monastique. Combien plus ce juste, vivant dans les temps anciens, ne devait-il pas répugner à un tel ordre et le juger accablant pour lui?

Quel sacrifice de quitter sa patrie!

« Abandonne tes parents, sors de la maison de ton père, et viens dans une région que je te montrerai. » Qui ne serait consterné par de telles paroles? Rien de déterminé dans ce précepte; le départ ordonné constitue pour l'âme du juste une épreuve d'autant plus forte qu'on lui laisse ignorer le lieu, le pays vers lequel il doit porter ses pas. Si une âme vulgaire s'était trouvée dans la même position, elle aurait dit sans doute : Je comprends, vous m'ordonnez de quitter la terre que j'habite, ma parenté, la maison de mon père; mais pourquoi ne me désignez-vous pas aussi le pays où je dois me transporter, afin que je sache au moins quelle est la distance qui m'en sépare? Comment puis-je savoir encore si ce nouveau pays est préférable à celui que je vais quitter? — Le juste ne dit et ne pensa à rien de semblable; n'envisageant que la grandeur de l'ordre qui lui était donné, il n'hésita pas à sacrifier le présent pour l'avenir. S'il n'avait pas eu des pensées aussi sublimes, une aussi haute philosophie, s'il n'avait pas été formé à cette complète obéissance envers Dieu, il se serait encore arrêté devant un autre obstacle, la mort de son père. Vous savez combien la plupart des hommes tiennent aux tombeaux de leurs parents et veulent mourir là où sont morts ceux qui leur ont donné le jour.

4. Si ce juste n'eût pas tant aimé Dieu, il est bien probable qu'il eût ainsi raisonné : Mon père, à cause de sa tendresse pour moi, a quitté sa maison, s'est arraché aux habitudes de toute sa vie, et, rompant à cet égard les traditions de sa famille, s'est transporté jusqu'ici; il est en quelque sorte venu mourir sur une terre étrangère. Et moi, je ne m'efforcerai pas de le payer de retour après sa mort; mais plutôt, m'éloignant de sa sépulture avec tous les miens, je quitterai mon père une seconde fois? — Tout cela ne put pas ralentir son ardeur; son amour pour Dieu lui rendait tout facile et léger. Voici néanmoins des réflexions qui se fussent présentées à son esprit, s'il avait été guidé par la simple raison humaine : A cet âge, lorsque je m'achemine à grand pas vers l'extrême vieillesse, pourquoi changer de pays? Je n'emmènerai pas un frère ou d'autres parents avec moi; séparé de ma famille, j'irai donc comme un être isolé et vagabond dans une contrée lointaine, ne sachant pas où finiront mes courses? Si la mort me surprend au milieu de mon chemin, à quoi

m'auront servi toutes ces tribulations? Qui m'ensevelira, moi pauvre vieillard, étranger, sans patrie et sans maison? Peut-être ma femme ira-t-elle implorer la pitié des voisins pour obtenir de leur générosité que les derniers devoirs me soient rendus. Ne vaut-il pas mieux, pour le peu de temps qui me reste à vivre, attendre ici la mort, que de m'en aller partout exposer ma vieillesse au mépris, comme un homme qui n'a su s'arrêter nulle part, dans un âge cependant aussi avancé, et qui n'a cessé de changer de demeure? — Non, le juste n'a pas ainsi raisonné, son obéissance à l'ordre divin n'a connu ni lenteur ni réserve.

Quelqu'un dira peut-être qu'il lui suffisait d'avoir entendu cette parole : « Viens dans une région que je te montrerai; je te ferai le père d'une grande nation, et je te bénirai. » Mais cela même, s'il avait eu moins de piété, pouvait surtout l'empêcher d'obéir. Avec des sentiments vulgaires, il eût dit: Pourquoi m'obligez-vous à m'exiler dans une terre étrangère et lointaine? Si vous m'appelez à une grande destinée, pourquoi ne pas la réaliser à cet endroit même, et ne pas me combler de vos bénédictions dans la maison de mon père? Si je viens à périr par les fatigues mêmes du voyage avant d'en avoir atteint le but, quel bien résultera-t-il pour moi de vos promesses? — Encore une fois, il ne donna pas accès dans son âme à de telles pensées; serviteur reconnaissant et docile, il ne discute point l'ordre reçu, il obéit sans inquiétude, il est pleinement persuadé que les promesses divines ne sauraient l'induire en erreur. « Je te ferai le père d'une grande nation, et je te bénirai; je glorifierai ton nom, et tu seras béni. » Grande est la portée de cette promesse : « Je te ferai le père d'une grande nation, et je te bénirai, et je glorifierai ton nom. » Ce n'est pas assez de cette postérité et de cette gloire; « Je te bénirai, et tu seras béni. » N'allez pas croire, mes bien-aimés, que ceci soit une simple répétition : « Je te bénirai, et tu seras béni. » Dieu veut dire par là : Je t'accorderai une bénédiction telle qu'elle subsistera dans toute la suite des siècles; tu seras tellement béni que chacun regardera comme le plus grand honneur d'appartenir sous quelque rapport à ta race. — Voyez comme l'illustration qu'il eût dû lui donner brille déjà dès l'origine. « Je te ferai le père d'une grande nation, je glorifierai ton nom, je te bénirai, et tu seras béni. »

Voilà pourquoi les Juifs étaient si fiers d'avoir le Patriarche pour aïeul, d'être de sa famille, et disaient : « Nous sommes les enfants d'Abraham. » *Joan.*, VIII, 33. Mais, pour leur apprendre qu'ils sont indignes par leurs mœurs de cette noble origine, le Christ leur répond : « Si vous étiez les enfants d'Abraham, vous accompliriez aussi les œuvres d'Abraham. » *Ibid.*, 39. Et Jean, le fils de Zacharie, adressait ce langage à la foule qui venait lui demander le baptême sur les bords du Jourdain : « Race de vipères, qui vous a donc appris à fuir la colère à venir? Faites de dignes fruits de pénitence, et n'ayez pas la présomption de dire : Nous avons Abraham pour père; car, je vous dis à mon tour, que Dieu peut de ces pierres susciter des enfants d'Abraham. » *Matth.*, III, 7-9. Voyez l'éclat dont ce nom fut toujours environné. Mais aussi la piété du juste avait éclaté par sa soumission à la parole de Dieu, par l'empressement avec lequel il accomplit les choses jugées les plus pénibles. « Et je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront; et toutes les tribus de la terre seront bénies en toi. » Quelle condescendance de la part du Seigneur, quelle tendresse il témoigne au Patriarche! Je tiendrai pour amis ceux qui se montreront tels envers toi; je traiterai en ennemis ceux dont les sentiments te seront contraires. — C'est à peine si des enfants agiraient de la sorte envers leurs parents, et régleraient ainsi leurs affections et leurs antipathies sur celles d'un père. Merveilleuse est donc, avouez-le, mon bien-aimé, la bienveillance de Dieu pour Abraham. « Je bénirai ceux qui te béniront, lui dit-il, et je maudirai ceux qui te maudiront; et toutes les tribus de la terre seront bénies en toi. » C'est ici un trait de plus de la divine magnificence. — Toutes les tribus de la terre invoqueront la protection de ton nom pour être bénies et se glorifieront de le porter à quelque titre.

5. Avez-vous remarqué, mes bien-aimés, l'importance et la difficulté de ce que le Seigneur

ordonne à un Chaldéen, à un vieillard, qui ne connaissait ni la loi ni les prophètes, ni aucun autre genre d'enseignement? Avez-vous remarqué combien difficile était l'œuvre commandée, à quel point elle exigeait une âme noble et jeune dans celui qui devait l'accomplir? Voyez maintenant le Patriarche à l'œuvre, et de quelle manière l'Écriture fait ressortir sa vertu : « Abraham partit, conformément à ce que le Seigneur Dieu venait de lui dire; et Lot partit avec lui. » *Gen.*, XII, 4. Elle ne dit pas simplement : « Abraham partit; » elle ajoute : « Conformément à ce que le Seigneur Dieu venait de lui dire. » Il se conforma pleinement au précepte divin. Il lui était ordonné de renoncer à tout, à sa parenté, à sa maison; et il quitta tout. Il devait aller dans un pays inconnu; et il obéit sur l'heure. Il lui était annoncé qu'il serait le père d'une grande nation et que Dieu le bénirait; et il crut sans hésiter à cette parole. Il partit donc comme le Seigneur Dieu le lui avait ordonné, c'est-à-dire avec une foi parfaite, qui n'admettait ni doute ni retard, ni incertitude ni défaillance; et de là cette bienveillance admirable que le Seigneur avait pour lui. « Lot partit avec Abram. » Pourquoi le Patriarche, quand il vient d'entendre cette parole : « Quitte ton pays, ta famille, et la maison de ton père, » prend-il avec lui son neveu? Ce n'est pas là un acte de désobéissance. On peut supposer que, Lot étant encore jeune et Abraham lui tenant lieu de père, la reconnaissance de l'un et les admirables vertus de l'autre firent qu'ils ne voulurent pas se séparer; cette affection paternelle de l'oncle pour le neveu se manifesta plus tard d'une manière éclatante et se comprend aisément par la raison que le vieillard n'avait pas d'enfant, sa femme étant stérile. On peut croire aussi que les mœurs du jeune homme avaient plus d'un trait de ressemblance avec celles du juste. Ce fait seul, qu'ayant à choisir entre les deux frères, Lot s'attacha au serviteur de Dieu, prouve déjà sa prudence : il a su juger et discerner quel est celui de ses oncles auquel il devait confier son avenir. Et déjà préférer ainsi l'exil à la patrie était le signe d'une âme noble et généreuse. Il a commis des fautes, il est vrai, en prenant surtout la meilleure part comme il le fera dans la suite; mais il n'en reste pas moins un imitateur zélé du juste. C'est pour cela que ce dernier le prend pour compagnon de voyage, et que lui-même embrasse avec ardeur une vie errante quand il pouvait vivre heureux dans sa maison.

Voulons-nous maintenant nous assurer que ce n'est pas dans la jeunesse, mais bien dans un âge avancé, alors que la plupart des hommes répugnent à se déplacer, que Dieu commande un tel sacrifice au Patriarche, écoutez la parole même de l'Écriture : « Or Abram avait soixante-quinze ans lorsqu'il partit de Charran. » Vous le voyez, l'âge n'est pas un obstacle pour lui, aucun autre motif ne peut le retenir dans la maison paternelle ; son amour pour Dieu triomphe de tout. Une âme vigilante et sobre renverse toutes les barrières pour aller à l'objet de son amour; aucune difficulté, quelque grande qu'elle paraisse, ne saurait l'arrêter; elle passe par-dessus tous les empêchements et ne se donne pas de repos qu'elle ne soit en possession du bien désiré. C'est ainsi que le juste méconnaît sa propre vieillesse aussi bien que tous les autres obstacles dont il est entouré, qu'il brise toutes les entraves et foule aux pieds toutes les oppositions : tel qu'un jeune homme plein de vigueur, il court, il vole à l'accomplissement du précepte divin. Du reste, ce n'est pas autrement qu'on accomplit une chose grande et sublime; il faut être plein de force et d'énergie contre tout ce qui peut l'entraver. C'était la profonde conviction du juste, et c'est pour cela que nous le voyons rompre tous les liens, ceux de l'habitude et de la maison paternelle, ceux de la vieillesse et du tombeau; son âme tout entière est concentrée sur le moyen de réaliser la volonté du Seigneur à son égard. Quelle chose admirable, en effet, de voir un homme accablé sous le poids des années, avec une femme elle-même avancée en âge et de nombreux serviteurs, s'acheminer vers une terre étrangère, sans savoir quel serait le terme de son pèlerinage. Encore après cela, faudrait-il bien comprendre quelles étaient dans ces temps primitifs les difficultés des voyages : les relations des hommes étaient loin de présenter la sécurité qu'elles présentent aujourd'hui;

on ne se mettait pas en route avec la même facilité, pour la raison qu'il fallait incessamment, les peuples étant divisés en petites principautés, passer d'un Etat dans un autre, changer de domination à peu près chaque jour. Voilà donc un nouvel obstacle pour le juste, s'il avait eu moins d'amour pour Dieu, moins de zèle pour l'accomplissement de ses préceptes. Mais tous ces divers empêchements ne l'arrêtent pas plus qu'une toile d'araignée; la foi vient en aide à sa raison, et, plein de confiance dans la parole qui lui a été donnée, il se met en route. « Abram prit avec lui Sara, sa femme, et Lot, le fils de son frère, avec tout ce qu'ils possédaient dans Charran, et il sortit pour s'en aller vers la terre de Chanaan. » *Ibid.*, 5.

6. Quelle exactitude et quel soin dans la narration sacrée, comme elle nous montre bien par tous ces détails la piété du juste ! « Il prit avec lui Sara, sa femme, et Lot le fils de son frère, avec tout ce qu'ils possédaient dans Charran. » Cette dernière circonstance n'est pas signalée là sans intention; l'Ecriture veut nous apprendre que le Patriarche n'emporta rien de ce qu'il avait dans la Chaldée, qu'en partant il avait laissé tous les biens paternels à son frère, qu'il se contentait de ce qu'il avait possédé à Charran. S'il prenait même ces biens, ce n'était pas par un sentiment d'estime, moins encore de cupidité; cet homme admirable voulait simplement nous montrer par là quelle était pour lui la providence divine. Après l'avoir fait sortir de la terre des Chaldéens, Dieu lui commande de changer encore de séjour; et cependant il augmente rapidement sa fortune et l'affranchit de tous les ennuis. En prenant donc avec lui ce qu'il possédait, en agissant ainsi dans tous ses voyages, le juste donnait une preuve manifeste des pieux sentiments qui vivaient dans son âme. Quiconque le voyait, désirait évidemment savoir la cause de ses continuels pèlerinages; et puis, quand on apprenait que cet homme avait abandonné sa patrie, voyageait dans une terre étrangère sur l'ordre même de Dieu, c'est une grande leçon qu'on recevait : on voyait par là, d'une part, le mérite de son obéissance et de sa religion; de l'autre, la bienveillance toute spéciale que Dieu lui témoignait. « Il sortit pour s'en aller vers la terre de Chanaan. » D'où savait-il que la terre de Chanaan était le but de son voyage, puisque le précepte était ainsi conçu : « Viens dans une région que je te montrerai ? » Peut-être que Dieu le lui avait révélé en lui montrant en esprit la terre où il voulait l'établir. Si dans le précepte il parle d'une manière indéterminée : « Viens dans une terre que je te montrerai, » c'est pour nous faire connaître la vertu du juste; et, du moment où celui-ci a prouvé combien sa soumission était complète, le Seigneur ne lui cache plus quel sera ce nouveau séjour. Il n'ignorait pas les éminentes vertus de son serviteur, et c'est pour cela qu'il l'obligeait à changer de patrie sans se faire même accompagner par un frère : il voulait le poser comme un instituteur en face de tous les habitants de la Palestine d'abord, et bientôt après parmi les Égyptiens. Ce n'est donc pas de notre nature, vous le remarquerez encore ici, c'est de notre intelligence et de notre volonté que dépendent la vertu et le vice. Par la nature, le Patriarche et Nachor étaient frères; ils ne l'étaient pas par les dispositions de leur âme : le second resta plongé dans l'erreur pendant que le premier s'élevait à une si haute vertu, pendant que chaque jour il manifestait par ses œuvres les progrès qu'il faisait dans le bien, dans le bien qui est selon Dieu.

C'est de notre volonté et non de notre nature que dépendent la vertu et le vice.

« Et il vint dans la terre de Chanaan, et il en parcourut la longueur jusqu'au lieu nommé Sichem, auprès d'un grand chêne. » *Ibid.*, 6. L'Ecriture détermine ainsi le point de cette contrée où le juste fixa sa demeure; elle nous dit ensuite dans quelles conditions il s'y trouva, en ajoutant : « Et les Chananéens habitaient alors cette contrée. » Ce n'est pas sans but que le bienheureux Moïse émet encore cette affirmation; il fait ainsi ressortir la divine philosophie du Patriarche. Ce pays étant occupé déjà par les Chananéens, Abram était là comme un vagabond inconnu, un homme vil et méprisable, n'ayant pas un asile assuré. Il ne faisait néanmoins entendre aucun murmure, il ne disait pas : Qu'est ceci ? Moi qui vivais à Charran entouré d'hommages et de serviteurs, me voilà



maintenant sans patrie, sans famille, réduit à mendier un misérable gîte, que je n'obtiens pas toujours, n'ayant pour abri qu'une tente ou une hutte, sans compter les autres inconvénients de cette vie errante, que je dois encore regarder comme une faveur. Est-ce là ce qui m'avait été dit : « Viens, et je te ferai le père d'une grande nation ? » Magnifiques préludes, en effet ! Que ne dois-je pas attendre d'eux après cela ? — Non, le juste ne parlait pas de la sorte ; il n'hésitait pas ; avec une foi parfaite, avec une pleine confiance envers Dieu, il demeura ferme dans son obéissance : c'est ce qui lui mérita de recevoir aussitôt les divines consolations.

Exhortation morale.

7. Mais, pour ne pas dépasser les bornes, arrêtons là notre discours. Je termine en vous conjurant d'imiter les dispositions intérieures de ce juste. Nous l'avons vu passer d'une contrée à l'autre avec une soumission que rien ne pouvait lasser ; ni la vieillesse, ni les autres obstacles dont nous avons parlé, ni les difficultés des temps, ni tant d'autres qui devaient se présenter à son esprit, ne purent ralentir ses pas dans le chemin de l'obéissance ; il brisa tous les liens, il courut dans la carrière, ce vieillard, avec l'ardeur d'un jeune homme, emmenant avec lui sa femme, son neveu, ses serviteurs, uniquement jaloux d'accomplir l'ordre qu'il avait reçu de Dieu. Ne serait-ce pas une chose contraire à la raison que nous ne fussions pas aussi généreux que lui dans notre obéissance, nous qui sommes appelés, non d'une contrée à l'autre, mais de la terre au ciel ; qu'on nous vît toujours donner les mêmes prétextes inutiles et frivoles ; que ni la grandeur des biens promis, ni la petitesse des choses présentes, leur bassesse et leur rapidité, ni l'infinie majesté de Celui qui nous appelle, ne pussent triompher de notre torpeur ; que cette torpeur fût assez grande pour nous faire préférer des ombres passagères à des biens éternels, la terre aux cieux, des choses qui disparaissent avant d'être clairement perçues à celles qui n'auront jamais de fin ? Jusques à quand, dites-le moi, cette frénésie qui vous pousse à ramasser toujours de nouvelles richesses ? Jusques à quand serez-vous le jouet, ou plutôt la victime de cette aveugle cupidité qui fait incessamment votre torture ? Jusques à quand cette soif inextinguible vous mettra-t-elle au-dessous des hommes adonnés à l'ivresse ? Plus ils boivent de vin, plus ardente est leur soif et plus dévorant le feu qui les consume ; il en est de même de ceux qui subissent le joug de cet amour insensé de l'argent : ils sont dans l'impossibilité de le satisfaire ; plus augmente leur trésor, plus est intense et cruel le feu dont ils sont dévorés. Perdons-nous donc de vue que nos devanciers, après avoir possédé la terre à peu près tout entière, en ont été arrachés complétement isolés et nus, n'ayant gagné à tout cela qu'une chose, d'avoir à rendre compte et à subir le châtiment des actes occasionnés par leurs richesses ? Beaucoup se présentent pour les partager ; mais les péchés qu'elles ont fait commettre, le coupable seul les emporte à son départ de ce monde ; il n'a plus devant les yeux que les supplices éternels, la vengeance divine, et rien d'aucune part qui soit capable de le consoler.

Pourquoi sommes-nous si négligents pour notre salut ? Ne dirait-on pas vraiment, à nous voir agir, que notre âme n'est pas à nous, qu'elle nous est étrangère ? Et cependant entendez encore le Christ : « Que donnera l'homme en échange de son âme ? » Et puis : « Que sert à l'homme de gagner l'univers entier s'il vient à perdre son âme ? » *Matth.*, XVI, 26. Avez-vous donc quelque chose qui en égale la valeur ? — L'univers entier, me direz-vous. — C'est ne rien dire. Quel avantage trouveriez-vous à posséder le monde entier, selon la parole du divin Maître, si vous perdez votre âme ? Rien ne vous tient de plus près. Et voilà que cette substance si précieuse et dont nous devons avoir un tel soin, nous la méprisons au point de la gaspiller chaque jour ; nous la livrons aux attaques de l'avarice, aux morsures de la volupté, aux flétrissures de la colère, aux insultes de toutes les passions ; jamais n'arrive le moment d'avoir soin d'elle. Quelle excuse aurons-nous, comment nous soustraire aux éternels supplices ? Je vous en supplie donc, pendant que nous en avons encore le temps, purifions-la par d'abondantes aumônes, éteignons le feu de nos péchés sous les flots de notre charité. « Le feu le plus ardent est éteint

par l'eau, et le péché est effacé par l'aumône. » *Eccli.*, III, 33. La générosité pour les pauvres est donc le moyen le plus sûr de nous dérober à la géhenne. Si nous accomplissons ce devoir dans les conditions que Dieu nous a tracées, rien pour l'ostentation, tout par religion pure, nos péchés seront effacés et nous obtiendrons la divine miséricorde, par la grâce et la bonté du Fils unique de Dieu, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXII.

« Et le Seigneur apparut à Abram et lui dit : Je donnerai cette terre à ta race. Et Abram éleva là un autel au Seigneur, qui s'était montré à lui. »

1. Un grand, un immense trésor gît, mes bien-aimés, dans le texte que vous venez d'entendre; mais nous avons besoin de la plus sérieuse attention, d'une raison droite et vigilante, pour ne rien laisser échapper de ce qui est renfermé dans ces courtes paroles. Dans son amour pour nous, Dieu n'a pas permis que les sublimes enseignements de l'Ecriture fussent clairs et manifestes pour quiconque la lit rapidement et sans réflexion; ce n'est qu'en secouant notre torpeur, en montrant la plus vive application à cette étude, que nous pouvons en goûter les heureux fruits. Plus une chose nous coûte de recherches et de labeurs, mieux elle se grave dans notre intelligence : ce qu'on acquiert sans effort s'efface rapidement de notre mémoire. Je vous en prie donc, ne soyons pas négligents, donnons l'éveil à notre âme, plongeons un regard attentif dans les profondeurs du texte sacré, afin qu'au sortir de cette enceinte nous emportions dans notre cœur une plus large part de ce bien spirituel. L'Eglise de Dieu est comme l'entrepôt de ces biens et le laboratoire des remèdes de l'âme : nous devons donc, à l'exemple de ceux qui fréquentent les marchés publics, ne nous éloigner d'ici qu'après avoir fait de précieuses acquisitions; ou bien, comme ceux qui sont accourus auprès d'un médecin, ne nous retirer qu'avec les remèdes propres à guérir nos diverses maladies. En vérité, nous ne nous réunissons pas chaque jour pour avoir simplement la satisfaction de nous trouver ensemble; nous nous réunissons dans le but de recevoir une instruction salutaire, d'obtenir le remède spécial qui convient à notre état avant de rentrer dans nos demeures. Quoi! nous demandons sans cesse à nos enfants, quand ils rentrent de l'école où nous les avons envoyés, ce qu'ils ont appris d'un jour à l'autre, quels progrès ils ont faits; nous ne leur permettrions pas de la fréquenter encore si nous nous apercevions qu'ils n'en retirent aucun fruit, que les leçons reçues leur soient inutiles. N'est-ce donc pas le renversement de tout ordre que nous venions à cette école de la piété, nous qui sommes dans la plénitude de l'âge, sans montrer le zèle que nous exigeons d'eux, alors surtout qu'il s'agit ici de l'intérêt et du salut de l'âme?

Que chacun de nous, je vous en conjure, s'examine lui-même chaque jour et voie quel avantage il a retiré de l'instruction présente ou de l'instruction passée, afin que nous n'arrivions pas nous-mêmes à cette triste conviction que notre présence ici est vaine et stérile. Que le ministre de la parole soit à l'abri de toute accusation, puisqu'il fait tout ce qui dépend de lui et remplit son devoir dans la mesure de ses forces; que ceux, au contraire, qui s'irritent contre lui, lui refusent leur attention, ou même négligent simplement de mettre ses leçons à profit, soient par là-même exposés à une plus grave condamnation, le Christ lui-même le dit en s'adressant à celui qui avait enfoui le talent : « Méchant serviteur, vous auriez dû confier mon argent aux banquiers, et à mon retour je l'aurais repris avec intérêt. » *Matth.*, XXV, 26-27. Il disait encore des Juifs : « Si je n'étais pas venu et si je ne leur avais pas parlé, ils ne seraient pas coupables; mais maintenant ils n'ont pas d'excuse dans leur péché. » *Joan.*, XV, 22. Du reste, ce que nous désirons en ce moment, ce n'est pas d'être nous-même à l'abri de toute accusation, c'est uniquement de vous voir progresser dans le bien; notre joie est loin de nous paraître complète, quelque

irréprochable que nous soyons, si votre zèle n'est pas en rapport avec nos labeurs. Vous voir croître incessamment dans la piété, c'est le sujet même de notre joie. Nous n'ignorons pas que, par un effet de la divine grâce, vous êtes assez éclairés pour instruire même les autres; mais, docile à la recommandation du bienheureux Paul, je m'efforce de raviver votre mémoire, d'exciter votre zèle et votre ardeur, en vous renouvelant sans cesse les exhortations que m'inspire le désir de votre avancement et de votre perfection. A mes yeux, ce n'est pas une légère preuve de vos progrès dans le bien, que l'empressement avec lequel vous accourez chaque jour à ces réunions saintes et l'insatiable avidité que vous montrez pour ces divins enseignements. De même que le désir de prendre la nourriture corporelle est un signe de bonne santé, de même le goût de la parole évangélique révèle d'une manière évidente une âme bien disposée. Aussi, connaissant la vivacité de votre désir et l'impossibilité où je suis de le satisfaire, quelque étendue que je donne à mon enseignement, sachant bien que vous ne sauriez vous rassasier de cette doctrine spirituelle, je ne cesse pas, dans la mesure de mes forces, de vous exposer tout ce que la grâce de Dieu m'inspire pour votre bien, et de faire pénétrer dans vos intelligences les leçons puisées dans les divines Ecritures.

2. Courage donc, et prions encore aujourd'hui le Seigneur de diriger notre langue par son amour, dans ce que nous avons à vous dire. Prenons pour sujet de cette instruction, comme les jours précédents, et rappelons d'abord à votre charité le texte qu'on vient de lire. « Et le Seigneur Dieu apparut à Abram et lui dit..... » *Gen.*, XII, 7. N'avais-je pas raison de vous avertir dès le début qu'un riche trésor était caché sous ces courtes paroles? Remarquez avant tout cet étrange et merveilleux préambule : « Et le Seigneur Dieu apparut à Abram. » C'est la première fois que nous lisons dans l'Ecriture que Dieu s'est montré; elle n'a jamais employé cette expression, ni pour Adam, ni pour Abel, ni pour Noé, ni pour aucun autre. Que signifient donc ces paroles : « Il apparut? » Pourquoi dit-elle ailleurs : « Nul ne verra Dieu sans mourir? » *Exod.*, XXXIII, 20. Que dirons-nous en présence de cette affirmation : « Il apparut? » Comment apparut-il au juste? Celui-ci vit-il réellement la divine substance? — Non; loin de nous cette pensée. — Quoi donc? — Dieu se montra d'une manière que lui seul connaît, et comme il était seulement possible à l'homme de le voir. La sagesse et la miséricorde du Seigneur sont fécondes en ressources, il sait se pencher vers notre nature et se montrer aux âmes dignement préparées. C'est ce qu'il atteste ainsi par l'un de ses Prophètes : « J'ai multiplié les visions, et j'ai revêtu votre ressemblance dans les mains des Prophètes. » *Ose.*, XII, 10. En effet, Isaïe avait vu le Seigneur assis, chose qui ne convient nullement à Dieu : Dieu ne saurait avoir une telle position; comment le pourrait-il, étant une substance incorporelle et immortelle? Daniel, de son côté, le vit sous l'aspect de l'Ancien des jours; Zacharie, sous une forme différente, tout comme Ezéchiel. De là cette parole : « J'ai multiplié les visions; » c'est-à-dire que ces visions ont été proportionnées à la dignité de chacun.

Dans la circonstance dont nous parlons, comme le juste avait, sur l'ordre de Dieu même, quitté sa patrie pour aller dans une terre étrangère, et comme il menait dans ce pays la vie d'un pèlerin et d'un inconnu, au milieu des Chananéens, possesseurs alors de cette contrée, toujours à la recherche d'une demeure où il pourrait se fixer, le Seigneur dans sa bonté veut lui donner une consolation et soutenir son courage, pour l'empêcher de tomber dans l'abattement et de révoquer en doute cette promesse qui lui avait été faite : « Viens, et je te ferai le père d'une grande nation. » Ajoutez à cela que les événements semblaient démentir la promesse, que le juste se voyait errant et méprisé, sans protection et sans asile. Dieu veut donc relever son esprit, et voici comment : « Et le Seigneur apparut à Abram, et lui dit : Je donnerai cette terre à ta postérité. » C'est encore là une grande promesse, et qui fait admirablement suite à celle par laquelle Dieu avait appelé le Patriarche loin de la maison paternelle. Il lui disait alors : « Je glorifierai ton nom; » c'est pour cela qu'il lui dit maintenant : « Je donnerai cette terre à ta postérité. » Le juste

était déjà vieux, de plus il n'avait pas d'enfant à cause de la stérilité de Sara; c'est donc un enfant que Dieu lui annonce en promettant cette terre à sa postérité. Considérez, je vous prie, l'amour de Dieu pour l'homme : il sait quelle sera la vertu de celui-ci; son but est donc de le manifester aux yeux de tout le monde et de le faire briller comme une pierre précieuse restée jusque-là dans l'ombre. Aussi, même après tant de promesses réitérées, après tant de magnifiques espérances, en diffère-t-il encore l'accomplissement, dans la pensée de faire mieux ressortir la piété du Patriarche. En vain ce saint personnage voyait-il les choses arriver à l'encontre de ce qui lui avait été promis; il n'en concevait ni trouble ni découragement, son âme était inébranlable, il ne doutait nullement que les divines promesses ne vinssent un jour à se réaliser; il était sans crainte et sans défiance. Mais, examinons les choses en détail pour apprendre à mieux connaître l'inépuisable sagesse de Dieu, sa tendre sollicitude pour le juste, comme aussi l'amour du juste pour le Seigneur.

« Et le Seigneur Dieu apparut à Abram. » Comment lui apparut-il? De la manière que Dieu seul connaît et dont l'homme puisse le voir; c'est ce que je ne cesserai de dire, puisque ma science ne va pas plus loin; je me contente d'écouter la parole du Livre saint : « Et le Seigneur Dieu apparut à Abram, et lui dit : Je donnerai cette terre à ta postérité. » Gardez-vous bien d'oublier les promesses faites par Dieu, et, lorsque vous verrez le juste en butte à divers accidents, vous comprendrez quelle était la sublimité de sa philosophie, la grandeur de son courage, l'inébranlable fermeté de son amour pour Dieu. Les événements de sa vie vous apprendront à ne jamais regarder comme abandonné de Dieu l'homme vertueux que vous verrez assailli par les épreuves et par les tribulations de la vie présente; songeant plutôt aux ressources infinies de sa sagesse, vous vous en reposerez entièrement sur son incompréhensible providence. S'il a permis qu'un homme, dont il avait reçu tant de preuves d'obéissance et de piété, fût soumis à toutes les tentations que vous allez voir, ce n'est pas certes qu'il dédaignât le dévouement de son serviteur; il voulait, au contraire, faire éclater à tous les yeux la pureté de sa vertu. C'est, du reste, ainsi qu'il a coutume d'en agir envers les justes; et vous tous qui vous appliquez à l'étude des saintes Lettres, vous pouvez dès le commencement vous convaincre que telle est sa conduite à leur égard. Ne serait-ce donc pas un aveuglement bien coupable de penser qu'en permettant de semblables épreuves le Seigneur abandonne son serviteur, et de ne pas voir en cela le signe manifeste de ses soins paternels et de son ineffable amour pour l'homme? En manifestant donc la grandeur de son pouvoir, Dieu produit un double bien : il met en lumière la patience et l'énergie de ses serviteurs, ainsi que les ressources imprévues de sa providence au milieu même des plus grands dangers, de telle sorte que, lorsque tout semble perdu, il dirige tout vers le but qu'il se propose, sans être arrêté dans son action par aucune des difficultés qui se dressent devant lui. « Et le Seigneur Dieu apparut à Abram, et lui dit : Je donnerai cette terre à ta postérité. » Magnifique promesse, promesse bien chère au cœur, et surtout au cœur du juste. Vous n'ignorez pas avec quelle ardeur ceux qui sont parvenus à la vieillesse et dont toute la vie s'est écoulée sans famille, désirent avoir des enfants. Aussi, pour récompenser l'obéissance de ce vieillard, la promptitude avec laquelle il avait accompli l'ordre divin : « Quitte ton pays; » sa soumission sans réserve et sans délai, le Seigneur lui dit cette parole : « Je donnerai cette terre à ta postérité. »

3. Par là, faites-y bien attention, il révèle son esprit et le récompense déjà de ses fatigues. C'est pour cela que le juste témoigne aussitôt à Dieu sa reconnaissance. « Et dans ce même endroit il éleva un autel au Seigneur, qui lui était apparu. » Nouvelle preuve de sa piété. Il consacre par ce monument le lieu même où il lui avait été donné de s'entretenir avec Dieu; il fait éclater autant qu'il est en lui les pieux sentiments de son âme. Telle est la portée de son action : « Il éleva un autel; » c'est comme s'il était dit : Il rendit de solennelles actions de grâces pour la promesse qui venait de lui être faite. De même que les hommes sont quelquefois poussés à bâtir une maison dans un lieu consacré par

l'amitié, où de vrais amis se sont rencontrés ensemble; — des villes mêmes ont souvent dû leur naissance et leur nom au même sentiment et à la même circonstance; — de même le juste, sur la place où il avait eu le bonheur de voir Dieu, « construisit un autel au Seigneur, qui lui était apparu; et puis il s'éloigna. » Pourquoi s'éloigna-t-il? Parce que c'était là désormais un lieu saint, un lieu consacré au Très-Haut. « Il s'éloigna donc, et il passa sur la montagne à l'orient de Béthel, et il y dressa sa tente, » une demeure mobile et passagère. Voyez quelle était sa simplicité, comme il était dégagé de tout, constamment prêt à changer de résidence avec sa femme et ses serviteurs. Ecoutez, vous tous qui m'entendez, sans distinction de sexe. Souvent, quand il s'agit uniquement de nous transporter à la campagne, c'est un rude et multiple labeur, une occupation absorbante, parce que nous emportons avec nous une foule de choses qui ne nous seront d'aucune utilité, quelques-unes même, non-seulement superflues, mais encore embarrassantes; il faut que nous traînions toujours avec nous ce qui ne sert que pour la représentation et le luxe. Ce n'est pas là ce que le juste faisait. Quoi donc? Comme il avait eu le bonheur de s'entretenir avec Dieu, il consacra, par l'érection d'un autel, le lieu de cette entrevue solennelle, et puis sans hésiter il se transporta ailleurs.

« Et là il dressa sa tente entre Béthel et Haï, non loin de la mer, du côté de l'Orient; et là encore il éleva un autel au Seigneur et il invoqua son nom. » *Ibid.*, 8. Voyez comme se manifeste partout la piété de son âme. D'abord, c'est à cause de la promesse que Dieu venait de lui faire qu'il avait élevé un autel, ce qui ne l'empêcha pas de quitter cette contrée; et puis, c'est parce qu'il a dressé sa tente, qu'il élève un second autel au Seigneur et qu'il invoque son nom. Quelle profonde sagesse! ce que devait écrire plus tard le bienheureux Paul, cet admirable docteur de l'univers : « En tout lieu, levez au ciel des mains pures, » I *Tim.*, II, 8, le Patriarche l'accomplissait d'avance en élevant partout des autels et en rendant grâces au Seigneur. Il savait, il savait à n'en pas douter, que le souverain Seigneur de tous les êtres, après avoir répandu sur la nature humaine tant d'inappréciables bienfaits, n'exigeait rien d'elle que le sentiment de la reconnaissance et le pieux souvenir des bienfaits reçus. Le juste s'éloigne encore. Suivons-le dans ses migrations nouvelles. « Abram quitta ce lieu et s'en alla camper dans la solitude. » *Ibid.*, 9. Autre preuve de sa piété sincère et de sa sublime philosophie. Le voilà qui s'éloigne de nouveau; « il va camper dans la solitude. » Pourquoi s'éloigne-t-il? Peut-être s'était-il aperçu que sa présence déplaisait à quelques-uns des habitants. Il montrait dès lors sa parfaite mansuétude, le prix qu'il attachait à la paix, son désir de n'avoir rien à démêler avec personne, en se retirant dans le désert. « Il s'en alla donc camper dans la solitude. »

On peut adorer Dieu en tout lieu.

L'Ecriture se sert ici d'un mot étrange; ce qui ne se dit ordinairement que des armées, elle le dit du juste : « Il alla camper; » voulant par là nous faire entendre que la vie du Patriarche était libre et dégagée comme celle des soldats, qui transportent sans difficulté leur camp d'un endroit à l'autre. C'est ainsi que le juste, bien qu'il emmenât avec lui sa femme, son neveu et de nombreux serviteurs, ne craignait pas de se déplacer à chaque instant. Ce genre de vie mérite une attention particulière chez un vieillard entouré d'une famille aussi considérable; mais ce que j'admire surtout, c'est l'infatigable énergie de sa femme. Lorsque je songe, en effet, à la faiblesse de son sexe et que je la vois changer à tout moment de résidence avec le juste, sans hésiter et sans se plaindre, sans causer aucun embarras ni aucune difficulté, je suis frappé d'admiration et je me dis qu'elle n'était pas inférieure par l'élévation de l'esprit et la force du caractère, à celui dont elle partageait la destinée. C'est ce que nous comprendrons encore mieux en expliquant ce qui suit dans le texte. Vous avez vu comment, après avoir entendu cette promesse : « Je donnerai cette terre à ta postérité, » le juste, renonçant à son repos, s'éloigna pour se transporter tantôt dans un lieu et tantôt dans un autre. Voyez-le quitter bientôt le désert, d'où il est chassé non par les hommes, mais par la famine. « Et la famine

se fit sentir dans ce pays. » *Ibid.*, 10. Qu'ils écoutent bien, ceux qui parlent au hasard et se livrent à de gratuites suspicions, ceux qui disent : Parce qu'un tel est arrivé, la famine s'est déclarée, la présence d'un tel a causé ce malheur. —A l'arrivée du juste aussi, voilà que la famine se déclare, et une grande famine ; le juste cependant n'en est pas troublé, ne s'abandonne pas à la faiblesse humaine, ce n'est pas à sa présence qu'il attribue le fléau. Mais, comprenant l'impossibilité d'y résister et sentant le mal empirer chaque jour, « Abram descendit en Egypte pour y habiter, parce que la famine sévissait sur la terre. »

4. Remarquez à quel point s'agrandit la lice du juste. Dieu le voulait ainsi pour en faire le docteur, non-seulement des habitants de la Palestine, mais encore de ceux de l'Egypte, et pour que la lumière de sa vertu brillât aux yeux de tous. Ce flambeau demeurait caché dans la terre des Chaldéens; le Seigneur l'en retira pour conduire dans la voie de la vérité ceux qui étaient assis dans les ombres de l'erreur. Quelqu'un dira peut-être : Et pourquoi Dieu ne s'est-il pas servi de cet homme pour amener les Chaldéens à la vraie religion ? — On peut croire qu'il avait pourvu à leur salut en leur procurant d'autres exemples. Souvenez-vous encore de cette parole du Christ : « Un prophète n'est sans honneur que dans sa propre patrie. » *Matth.*, XIII, 57. Pour accomplir donc la prédiction qu'il avait faite au Patriarche en ces mots : « Et je glorifierai ton nom, » le Seigneur permet que la famine se déclare et le met par là dans la nécessité de partir pour l'Egypte, afin que les habitants de cette contrée soient également instruits de la vertu de cet homme. La famine, telle qu'un bourreau qui traîne sa victime enchaînée, le fait sortir de la solitude et le conduit chez les Egyptiens. Voyons maintenant ce qu'il en résulte, dans quelles complications le juste va tomber; et nous connaîtrons mieux, en même temps que sa fermeté, les nobles sentiments de sa femme. Lorsqu'ils eurent longtemps marché, comme ils étaient sur le point d'entrer en Egypte, le juste se trouva dans une grande anxiété ; saisi de frayeur et tremblant même pour sa vie, il adressa la parole à sa femme.

« Abram, se trouvant presque au terme de son voyage et sur le point d'entrer en Egypte, dit à Sara, sa femme : Je sais que vous êtes belle. Il arrivera donc qu'en vous voyant les Egyptiens diront : C'est là sa femme; et ils me tueront pour vous garder. Dites-leur donc : Je suis sa sœur; et ils en useront bien avec moi, et ils me conserveront la vie à cause de vous. » *Genes.*, XII, 11-13. Ces paroles vous montrent assez clairement dans quel état de frayeur et d'angoisse se trouvait l'âme du juste ; il ne laissa pas néanmoins le trouble s'emparer de sa raison, son intelligence ne s'égara pas, il ne s'abandonna pas à de telles plaintes : Qu'est ceci ? sommes-nous délaissés? avons-nous été le jouet d'une illusion? le Seigneur nous a-t-il retiré les soins de sa providence? Celui qui disait : « Je te glorifierai, je donnerai cette terre à ta postérité, » s'est-il maintenant éloigné de nous au point que nous ayons à craindre les derniers malheurs et que nous soyons dans un péril extrême ? — Le juste n'admet dans son âme aucune de ces pensées; il n'a qu'un souci, celui d'imaginer un moyen pour se soustraire à la famine et ne pas tomber entre les mains des Égyptiens. « Je sais, dit-il, que vous êtes belle. »

Voyez cependant quelle était la beauté de cette femme; elle était d'un âge avancé, et ni le nombre des années, ni les fatigues et les tribulations de ses courses incessantes n'en avaient détruit l'éclat : de la Chaldée elle était allée dans la terre de Charran, de là dans celle des Chananéens, dans cette dernière contrée, d'un lieu dans un autre, et voilà qu'elle se rendait maintenant en Egypte. Quel est l'homme vigoureux dont ces continuelles pérégrinations n'auraient pas altéré la force? Mais cette femme admirable, après avoir supporté tant d'ennuis, brillait encore d'une beauté peu commune, et causait par là les plus vives appréhensions au juste; c'est pour cela qu'il lui disait : « Je sais que vous êtes belle; et il arrivera que les Egyptiens en vous voyant diront : C'est là sa femme; et ils me tueront pour vous garder. » Remarquez la confiance qu'il avait dans les mœurs de sa femme; il ne craint pas qu'elle se laisse amol-

lir par les louanges, il va même jusqu'à lui donner cet avertissement : « Ils me tueront pour vous garder. Dites-leur donc : Je suis sa sœur; et de la sorte ils en useront bien avec moi, ils me conserveront la vie à cause de vous. » Comme ce qu'il exigeait d'elle n'était pas un léger sacrifice, il s'efforçait, en ajoutant ces paroles, de la gagner à son projet et de lui inspirer un sentiment de compassion, afin qu'elle prît une part active au stratagème qu'il avait imaginé. « Il arrivera que les Egyptiens en vous voyant diront : C'est là sa femme; et ils me tueront pour vous garder. » Il ne lui dit pas : Ils vous outrageront; il ne veut pas dès l'abord l'effrayer par ses paroles, saisi lui-même de frayeur au sujet de la promesse divine. Il se borne à ceci : « Ils vous garderont; dites-leur donc : Je suis sa sœur. » Représentez-vous dans quel état devait être l'âme du juste, pour en venir à donner un tel conseil à sa femme. Vous savez, en effet, vous savez à quel point c'est une affreuse torture pour un mari que le simple soupçon même du déshonneur conjugal. Et voilà néanmoins que ce juste fait tous ses efforts, ne néglige aucun moyen pour amener un adultère. Mais ne vous hâtez pas, mon bien-aimé, de le condamner sur ces apparences; voyez-y plutôt une marque certaine de sa prudence et de sa fermeté; oui, de sa fermeté, puisqu'il réprime et domine ainsi le tumulte de ses pensées, puisqu'il peut donner un tel conseil. Qu'il n'y ait rien au-dessus d'une pareille torture, Salomon l'affirme en ces termes : « La fureur de l'homme est animée par le feu de la jalousie; il sera sans pitié au jour du jugement, il n'échangera pas sa haine contre les plus riches présents; » *Prov.*, VI, 34-35; et, dans un autre endroit : « La jalousie est dure comme l'enfer. » *Cant.*, VIII, 6.

Que de maux engendre la jalousie!

5. Nous voyons beaucoup d'hommes se porter à cet excès de frénésie, qu'ils n'épargnent pas leur femme, et que souvent ils tuent aussi l'adultère et se tuent eux-mêmes. Tel est l'emportement de cette passion, tel est le caractère indompté de la jalousie, qu'elle rend insensible à son propre salut celui dont elle s'est une fois emparée. Vous pouvez comprendre par là quelle était la force d'âme du juste. Quant à sa prudence, elle vous est aussi clairement démontrée par l'issue qu'elle trouve, dans un dénûment aussi complet, pour échapper à tant de piéges et rendre le mal moins grand. En supposant, en effet, que Sara eût avoué qu'elle était la femme de cet étranger et n'eût pas accepté le rôle et le nom de sa sœur, elle n'en aurait pas été moins enlevée par les Egyptiens, sur le cœur dépravé desquels sa beauté aurait évidemment produit la même impression, et de plus le juste aurait péri, parce que les coupables n'auraient vu en lui qu'un accusateur de leur crime. Comme ce double malheur paraissait inévitable à cause des passions indomptées de ces hommes et des habitudes tyranniques de leur roi, c'est un adoucissement bien léger sans doute, mais le seul possible, que le juste cherchait au sort dont il était accablé, quand il disait à sa femme : « Dites que vous êtes ma sœur; » cela peut-être me sauvera la vie. Pour vous, hélas! que vous vous déclariez ma femme ou ma sœur, votre beauté fera, mais d'une manière infaillible, qu'ils vous raviront aussitôt à mon amour; tandis qu'il est possible que j'échappe à la mort si vous déclarez que vous êtes ma sœur. — Voyez-vous la prudence de cet homme dans le moyen qu'il invente et qu'il prend, au milieu de ces difficultés extrêmes, pour échapper à la haine soupçonneuse des Egyptiens? Encore ici, remarquez la patience du juste et les sentiments vertueux de sa femme. Celui-là ne s'abandonne pas à l'irritation et ne dit pas : Pourquoi donc est-ce que je traîne cette femme avec moi, quand elle devait attirer un si violent orage sur ma tête? A quoi bon cette société, s'il fallait pour elle courir le risque de la vie? Non-seulement elle ne m'est d'aucun secours, mais encore sa beauté m'expose à la mort. — Rien de semblable ni dans sa bouche ni dans sa pensée; il rejette bien loin tout raisonnement de cette nature, il n'admet pas le moindre doute sur la promesse de Dieu; son unique souci, c'est de conjurer le péril qui le menace.

La conduite de la Providence doit également vous frapper dans une telle conjoncture, mon bien-aimé; elle ne donne au juste aucune assistance, aucune consolation, elle laisse le mal arri-

ver à son comble, et c'est uniquement quand tout est désespéré qu'elle intervient d'une manière éclatante. « Dites-leur donc : Je suis sa sœur; et de la sorte ils en useront bien avec moi, ils me conserveront la vie à cause de vous. » Evidemment ce n'est pas pour la vie de son âme qu'il tremble, bien qu'il y ait dans le texte : « Pour que mon âme ne meure pas. » Il savait d'avance ce qui devait être dit plus tard : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent pas tuer l'âme. » *Matth.*, x, 28. C'est dans un autre sens et par une crainte plus commune qu'il tient ce langage : « Et de la sorte ils en useront bien avec moi, ils me conserveront la vie à cause de vous. » C'est comme s'il lui disait : Dites que vous êtes ma sœur, afin que je ne vienne pas mourir entre les mains des Egyptiens, après avoir échappé à la famine en fuyant la terre de Chanaan. Soyez pour moi une cause de salut, qu'ils me traitent bien à cause de vous. — Paroles déplorables, il faut l'avouer ; mais quelle n'était pas aussi la frayeur que lui inspirait la rage de ce peuple ? et puis la tyrannie de la mort n'avait pas encore été renversée. C'est pour cela qu'il consent au déshonneur de sa femme : ce dernier malheur lui paraît moins intolérable que l'autre. L'aspect de la mort conservait à cette époque toutes ses terreurs, ses portes d'airain n'avaient pas été brisées, son aiguillon n'était pas émoussé. Avez-vous également remarqué l'amour réciproque qui les unissait? Il fallait qu'il fût bien grand pour que l'homme ait osé donner un semblable conseil à sa femme, et que celle-ci l'ait accepté. Non, elle ne repousse pas le rôle qui lui est imposé, elle ne fait entendre aucun murmure, elle fera tout pour maintenir l'illusion. Que les hommes et les femmes l'entendent, qu'ils imitent l'accord qui règne entre ces deux cœurs, l'affection qui les rattache l'un à l'autre, leur admirable piété, la modestie dont Sara leur donne l'exemple ; bien qu'elle ait conservé sa beauté jusque dans la vieillesse, elle continue toujours à se montrer par sa vertu la digne émule du juste. Voilà pourquoi Dieu lui donne enfin de si grands témoignages de sa providence, et la récompense avec tant de générosité. Que personne n'accuse la beauté corporelle d'être un mal absolu ; qu'on ne tienne pas ce langage dénué de sens : Une telle femme a été perdue par sa beauté, la beauté a été la cause de sa chute. — Loin de nous une telle pensée; ce n'est pas à la beauté qu'il faut s'en prendre, vu qu'elle est, elle aussi, une œuvre de Dieu; la cause réelle de tous les maux, c'est la volonté pervertie. Voyez-vous cette femme admirable, brillant d'un double éclat, revêtue d'une double beauté, celle de l'âme et celle du visage, et marchant ainsi de près sur les traces du juste? Elle est encore le modèle des femmes chrétiennes. Ni cette forme séduisante, ni la stérilité, ni le grand nombre des années, ni l'abondance des biens, ni tant de déplacements et de voyages, ni des tentations sans cesse renouvelées, ni aucune autre épreuve n'a ébranlé sa raison; elle demeure toujours inébranlable. Aussi cette persévérance est-elle magnifiquement récompensée : dans l'extrême vieillesse, son sein stérile et comme frappé de mort peut encore donner la vie. Le Patriarche disait donc : « Et de la sorte ils me traiteront bien, ils me conserveront la vie à cause de vous. » Je n'ai pas d'autre espoir de salut, semble-t-il dire, si vous ne déclarez pas que vous êtes ma sœur. Peut-être alors échapperai-je au péril que je redoute, et désormais, vivant par vous, je vous consacrerai le reste de ma vie. — Voilà des paroles certes capables d'émouvoir une femme et de la persuader.

6. Tel est au fond le vrai mariage; ce n'est pas dans la prospérité seulement, c'est dans les revers qu'il doit unir deux existences; tel est aussi le signe de l'amour réel, ainsi se démontre l'affection véritable. Le diadème qui ceint la tête d'un roi ne relève pas autant sa majesté que ne relève la gloire et la beauté de cette bienheureuse l'obéissance dont elle fait preuve en ce moment. Qui ne serait frappé de stupeur en réfléchissant sur une pareille soumission? Qui pourrait la louer comme elle le mérite à cet égard, en voyant qu'après une vie de sagesse et de modestie, dans un âge aussi avancé, elle adopte le conseil du juste au point de courir le danger de perdre son honneur, d'être insultée par les barbares, pour sauver son mari? Mais

un peu de patience, et vous allez voir la divine Providence triompher de toutes les difficultés. Si le Seigneur a laissé les choses empirer à ce degré, c'est pour augmenter la gloire du juste, et pour apprendre par les faits qui s'accomplissent, non-seulement aux habitants de l'Egypte, mais encore à ceux de la Palestine, combien le Patriarche était agréable au souverain Maître de l'univers. « Lorsqu'Abram fut donc entré en Egypte, il arriva que les Egyptiens virent sa femme et furent frappés de sa beauté; les principaux serviteurs de Pharaon la virent aussi, la vantèrent devant le roi et l'introduisirent dans sa demeure. Et Abram fut bien traité à cause d'elle; il eut des brebis, des taureaux, des ânes, des serviteurs et des servantes, des mulets et des chameaux. » *Genes.*, XII, 14-16. Voilà donc que toutes les craintes du juste se réalisent de point en point. « Dès qu'il est entré en Egypte, les Egyptiens voient sa femme et sont frappés de sa beauté. » Ce n'est pas là une beauté ordinaire, c'est une beauté qui frappe et qui séduit. « Les principaux serviteurs de Pharaon la voient aussi et la vantent devant le roi. » Remarquez une chose, mon bien-aimé, et ne passez pas là-dessus sans attention : aucun Egyptien ne porte la main sur cette femme étrangère qui arrive d'une autre contrée, aucun ne fait cette insulte à son mari; mais ils vont trouver le roi et lui racontent ce qui se passe. Dieu le voulait ainsi pour rendre la chose plus éclatante, pour que sa vengeance atteignît, non un homme du commun, mais une tête couronnée, et que le fait eût un retentissement plus vaste. « Ils l'introduisirent dans la demeure de Pharaon. »

Le juste est donc immédiatement séparé de sa femme, et celle-ci est amenée au roi. Quelle longanimité de la part de Dieu! Vous vous demanderez comment il ne manifeste pas sa protection dès le principe, comment il permet que l'infâme projet se poursuive, que la femme tombe presque dans la gueule du monstre, et qu'alors seulement il fasse éclater sa puissance. « Ils l'introduisirent dans la demeure de Pharaon. » Dans quel état devait être en ce moment l'âme de Sara? Combien sa raison ne devait-elle pas être troublée? Quelle n'était pas la fureur de la tempête? Comment cette femme ne sombra-t-elle pas et resta-t-elle inébranlable comme un rocher, les yeux levés vers le Ciel, d'où elle attendait son secours? Mais la femme seule doit-elle captiver notre attention? Et l'âme du juste, dans quelle douleur n'était-elle pas plongée, quand on conduisait ainsi Sara chez Pharaon? « Abram fut bien traité à cause d'elle, » vu qu'on le prenait pour un frère; « et il eut des brebis, des taureaux, des ânes, des serviteurs et des servantes, des mulets et des chameaux. » Ces choses qu'on lui donnait pour l'honorer et le servir, quel feu dévorant ne devaient-elles pas allumer dans ses entrailles? Combien le motif d'une telle générosité ne devait-il pas ronger son cœur et donner le vertige à son intelligence? Le danger, vous le voyez, ne saurait aller plus loin, et, selon la marche ordinaire des choses humaines, il ne restait plus aucun espoir de salut; nul doute aux yeux des hommes que tout ne fût perdu; la victime, je l'ai dit, était dans la gueule du monstre. Mais voyez tout-à-coup briller l'ineffable amour de Dieu, admirez la grandeur de sa puissance. « Et Dieu, continue l'Ecriture, accabla Pharaon et toute sa maison des maux les plus terribles, à cause de Sara, femme d'Abram. » *Ibid.*, 17. Quelle est la portée de ce langage? Voilà donc le châtiment qui frappe et arrête le crime, châtiment terrible, parce que le crime ne l'est pas moins : à la grandeur de l'un correspond la grandeur de l'autre. Ce n'est pas le roi seul qui est frappé, c'est aussi sa maison, comme le dit expressément le texte.

Mais pour quel motif, quand c'est lui qui se rend coupable, tous ceux qui composent sa maison ont-ils part à sa peine? — Cela n'arrive pas sans dessein; la frénésie du roi en sera plus efficacement arrêtée; pour l'éloigner du mal, il fallait une peine aussi grave. — Est-il juste cependant, me direz-vous peut-être, que les autres soient punis à cause de lui? — Ce n'est pas à cause de lui seulement qu'ils sont punis; il est hors de doute qu'ils approuvaient et secondaient l'iniquité. Vous venez d'entendre ce que dit l'Ecriture : « Dès que les principaux serviteurs de Pharaon eurent vu cette femme, ils allèrent la vanter devant le roi, et ils l'introduisirent

dans sa maison. » Vous le voyez, ils remplissent un office honteux pour servir les passions du tyran et fouler aux pieds les droits sacrés du juste. Voilà pourquoi Pharaon n'est pas seul puni; tous ceux qui le servent participent à son châtiment, afin qu'ils apprennent que ce n'est pas simplement sur un étranger, ni sur un homme ordinaire, mais bien sur un homme cher à Dieu et l'objet de ses plus tendres soins, qu'ils ont commis l'injustice. L'esprit de Pharaon est donc ébranlé par le coup qui le frappe; c'est là ce qui le détourne de son projet infâme, ce qui réprime son aveugle emportement, sa passion désordonnée, cette concupiscence qui ne connaissait pas de frein, cette fureur sur laquelle la raison était impuissante.

7. Aussi voyez avec quelle douceur ce roi, ce tyran parla ensuite à l'étranger, à l'homme errant et sans asile, dont il osait tout à l'heure enlever la femme. C'est à bon droit qu'il est dit: « Et Dieu frappa Pharaon et sa maison, à cause de Sara, femme d'Abram. » Le châtiment lui rend le sens, il comprend que cette femme est celle d'un juste; car elle est bien toujours la femme du juste, bien qu'elle soit entrée dans la demeure de Pharaon. « Pharaon ayant donc appelé Abram lui dit : Pourquoi m'avez-vous fait une pareille chose? » *Ibid.*, 18. Ce langage mérite d'être remarqué : « Pourquoi m'avez-vous fait une pareille chose? » — Qu'ai-je donc pu vous faire, moi qui suis un étranger, sans connaissance dans ce pays, où j'arrive poussé par la famine, à vous qui êtes roi, maître absolu de toute l'Egypte? Que vous ai-je fait? C'est vous qui m'avez enlevé ma femme; vous avez méprisé cet étranger, vous lui avez fait injure, vous l'avez regardé comme un être indigne; n'obéissant qu'à vos passions effrénées, vous alliez accomplir un acte criminel. Encore une fois, que vous ai-je fait? — Vous m'avez fait le plus grave des outrages, vous m'avez causé le plus grand mal. — Quel changement dans les situations! C'est un monarque qui dit à un simple particulier: Que m'avez-vous fait? Vous m'avez mis en guerre avec Dieu, vous avez attiré sur moi sa colère et sa vengeance; toute ma maison a partagé le châtiment qui me frappait à cause de vous. « Pourquoi m'avez-vous fait une pareille chose et ne m'avez-vous pas averti que c'était votre femme? » Pourquoi m'avez-vous dit : « C'est ma sœur? Et j'allais la prendre pour femme. » *Ibid.*, 19. J'avais résolu de l'emmener comme ma sœur. Comment avez-vous su qu'elle était la femme d'un juste? — Le vengeur d'une telle iniquité me l'a lui-même révélé. « Pourquoi m'avez-vous fait une pareille chose et ne m'avez-vous pas averti que c'était votre femme? En la prenant pour moi, j'allais me rendre coupable d'un grand crime; » mais je n'agissais ainsi que dans la persuasion qu'elle était votre sœur. — Voyez à quel point la force du châtiment a bouleversé son âme; il fait lui-même l'apologie du juste, il lui témoigne la plus grande déférence. Si la grâce divine n'était pas intervenue pour amollir son cœur et le frapper de crainte, il était naturel qu'il se portât alors à de plus graves excès et qu'il punît le juste en le livrant aux derniers supplices, sous prétexte qu'il l'avait trompé. Il ne fit rien de semblable; son courroux était tombé devant la crainte du châtiment et son unique préoccupation était alors de rendre tout honneur au juste. Il comprenait désormais que ce n'était pas un homme ordinaire que celui dont le Ciel prenait si visiblement la défense. « Et maintenant voilà votre femme devant vous, prenez-la et partez. » Maintenant je sais qu'elle est votre femme, et non votre sœur; la voilà, je vous la rends. Le lien qui vous unit n'a subi aucune atteinte, votre femme ne vous a pas été réellement enlevée; mais « elle est là devant vous, prenez-la et partez. »

Dieu seul déjouant nos prévisions rétablit ce qui nous paraît désespéré.

Quelle intelligence pourrait assez admirer ce qui se passe, et quelle langue serait capable de le retracer? Une femme belle est au pouvoir d'un Egyptien, d'un roi, d'un tyran, d'un homme qui ne connaît aucun frein à ses passions; et voilà qu'elle se retire sans avoir souffert aucun outrage, avec tout l'éclat de sa chasteté. C'est ainsi que Dieu se plaît à manifester sa Providence; je l'ai déjà dit, il nous frappe d'étonnement et déjoue nos prévisions : c'est lorsque nous jugeons tout perdu qu'il fait intervenir et triompher sa puissance. Assurément c'était une chose étonnante et propre à renverser toutes nos



idées, de voir celui qui fut nommé l'homme des désirs au milieu des bêtes féroces, sans en éprouver plus de mal que s'il se fût trouvé au milieu d'un troupeau de brebis, de le voir ainsi sortir de la fosse aux lions. Les trois jeunes Hébreux marchant au milieu des flammes comme ils l'eussent fait dans un jardin ou dans une prairie, et sortant de ces flammes comme des statues sortent de la fournaise, ne sont pas un spectacle moins splendide. Eh bien, ce que nous voyons ici est également digne d'admiration, à savoir que la femme du juste n'ait eu rien à souffrir de ce roi égyptien, de cet homme qui ne connaissait pas plus de bornes à son pouvoir que de frein à ses passions. C'est Dieu qui fit toutes ces merveilles, qui traça un chemin dans des lieux impraticables, qui seul peut rallumer l'espoir dans les circonstances les plus désespérées. « Et maintenant voilà votre femme devant vous, prenez-la et partez. » Ne pensez pas que nous vous ayons fait injure. Ce qui s'est passé n'avait pas d'autre cause que l'ignorance; mais à présent nous savons quel défenseur vous avez; la colère qui s'est déchaînée sur nous ne nous a fait que trop comprendre la bienveillance dont vous entoure le Dieu de l'univers. Prenez donc votre femme et retirez-vous. — Désormais le juste est pour eux un objet de terreur, ils l'entourent de soins et d'hommages, afin d'obtenir de son Dieu le pardon de leur crime.

8. Quelle grande chose cependant que la patience et le courage! Souvenez-vous ici, mon bien-aimé, des paroles que le Patriarche prononçait au moment d'entrer en Egypte : « Je sais que vous êtes belle; il arrivera donc que les Egyptiens en vous voyant me tueront, afin de vous garder. » De la situation retracée dans ces mots, rapprochez la situation présente, et vous admirerez de plus en plus, avec la patience du juste, la miséricorde et la puissance du Seigneur, en comparant la gloire dont le juste est couvert à son départ avec la crainte et l'humiliation qui l'accompagnaient à son arrivée. « Et Pharaon mit au service d'Abram des hommes chargés de le conduire, lui, sa femme, tout ce qu'il possédait, et Lot avec lui. » *Ibid.*, 20. Le juste se retire donc comblé d'honneurs et de richesses, devenu l'instituteur par tout ce qui lui était arrivé, non-seulement des Egyptiens, mais encore de tous les hommes qu'il rencontrait sur son chemin et des habitants de la Palestine. En effet, tous ceux qui l'avaient vu lorsqu'il s'en allait chassé par la faim, saisi de crainte et de frayeur, et qui maintenant le voyaient revenir avec tant d'éclat et d'opulence, ne pouvaient s'empêcher de reconnaître la puissante protection dont Dieu l'avait entouré. Qui vit jamais, qui jamais ouït dire une telle chose? Il était parti pour chercher un adoucissement à ses privations; et son retour s'accomplit dans l'abondance de tous les biens, avec un éclat extraordinaire. Ne soyez pas étonné, mon bien-aimé, ce n'est pas là ce qui doit vous frapper d'admiration; admirez plutôt et célébrez la puissance de notre souverain Seigneur. Plus tard vous verrez encore ses descendants se transporter de la même manière en Egypte, pressés par la famine; et, quand ils y auront vécu dans le plus dur esclavage, dans les plus grandes tribulations, ils en sortiront dans l'opulence.

Voilà bien l'inépuisable sagesse de notre Dieu! C'est après avoir permis que les maux se multiplient et soient à leur comble, qu'il se plaît à dissiper la tempête, à ramener la sérénité, à changer complétement la face des choses, pour que nous ne puissions pas douter de la grandeur de son pouvoir. « Or Abram remonta de l'Egypte vers le désert, avec sa femme et tout ce qu'il possédait, et Lot en même temps que lui. » *Genes.*, XIII, 1. Ce qu'on dit du juste s'accorde admirablement avec ces paroles du bienheureux David, prophétisant le retour des Juifs après la captivité de Babylone : « Ceux qui sèment dans les larmes, moissonneront dans la joie. Ils s'en allaient en pleurant et répandaient ainsi la semence; mais en revenant, ils se livreront à des transports d'allégresse, portant les gerbes dans leurs mains. » *Psalm.* CXXV, 5-6. Vous avez donc vu ce départ plein d'angoisses et de terreurs, comme enveloppé dans les ombres de la mort. Opposez maintenant à ce spectacle celui des pompes et des honneurs qui accompagnent le retour. Je l'ai dit, le juste était désormais un objet de vénération, et pour les habitants de l'E-

gypte, et pour ceux de la Palestine. Qui n'aurait respecté un homme sur lequel Dieu veillait avec tant de sollicitude et d'amour ? Et personne n'ignorait sans doute ce qui s'était passé dans la maison du roi et par rapport à lui-même. C'est pour cela que le Seigneur avait tout permis, c'est pour cela qu'il avait laissé les épreuves du juste arriver à cette dernière extrémité; il fallait que la patience de celui-ci brillât aux yeux du monde entier, aussi bien que son existence, et que nul n'ignorât sa vertu.

9. Le gain qui résulte des tentations et le prix qu'obtient la patience, sont-ils assez évidents pour vous, mes bien-aimés ? Avez-vous remarqué la sublime philosophie, l'inébranlable courage, l'amour réciproque et constant dont ils ont donné la peuve, cet homme et cette femme, dans un âge aussi avancé ? Marchons tous sur leurs traces, ne nous laissons jamais accabler par le chagrin, ne nous imaginons pas que nous sommes abandonnés de Dieu quand nous sommes exposés à la tentation; mais voyons plutôt en cela le signe de sa bonté spéciale pour nous. Si nous marchons courbés sous le poids de nos péchés, il nous sera facile alors de l'alléger en montrant une patience inaltérable, en rendant à Dieu de sincères actions de grâces; et si nos péchés sont moins nombreux, l'épreuve nous donnera plus de droits encore à la bienveillance divine, pourvu que nous la supportions avec les mêmes sentiments. Nous avons un Dieu plein de générosité, qui veille sans cesse à notre salut; et c'est pour cela qu'il nous expose à la lutte, aux rudes exercices de la vertu; la lice qu'il nous ouvre, c'est la tentation : il peut alors, si nous avons fait tout ce qui dépend de nous, nous récompenser avec plus d'abondance. Le sachant, ne nous laissons pas abattre par les tentations ni déconcerter par les peines; réjouissons-nous plutôt, à l'exemple du bienheureux Paul : « Maintenant, dit-il, je me réjouis dans les tribulations. » *Coloss.*, I, 24. Voyez-vous l'élévation de cette âme ? Si elle trouvait la joie dans les afflictions, où pouvait-elle trouver la tristesse ? Si ce qui cause du chagrin aux autres était pour elle une source de bonheur, qui pourrait se représenter l'état de cette âme ? Il n'est pas du reste un autre chemin pour arriver aux biens promis, pour entrer dans le royaume céleste, que celui des tribulations durant tout le cours de la vie présente; écoutez les apôtres le disant formellement à ceux qui venaient d'embrasser la foi : « Après avoir instruit beaucoup d'hommes, ils revinrent à Lystra, Iconium et Antioche, pour confirmer de nouveau dans le bien les âmes des disciples, les exhorter à persévérer dans la foi, et leur remontrer que nous ne saurions entrer dans le royaume des cieux qu'en passant à travers beaucoup de tribulations. » *Act.*, XIV, 21-22.

Quelle excuse aurons-nous à présenter si nous refusons de supporter avec courage et même avec reconnaissance tout ce qui nous arrive, puisque nous n'ignorons pas que nous ne saurions arriver au salut qu'en suivant cette route ? Aucun juste n'a pu se plaindre qu'il eût à passer par un chemin étrange et nouveau, en traversant une vie pleine de tribulations; écoutez ce que disait le Christ : « Vous aurez des tribulations dans le monde; mais ayez confiance. » *Joan.*, XVI, 33. Pour qu'ils ne perdent pas espoir à l'annonce de la tribulation, il leur inspire aussitôt la confiance et leur promet son secours. « Mais ayez confiance, leur dit-il, j'ai vaincu le monde. » Vous avez quelqu'un qui vous allégera le fardeau, qui ne vous laissera pas submerger sous le coup des tentations, qui vous ménagera le moyen d'en sortir, qui ne permettra pas que l'épreuve soit au-dessus de vos forces. Pourquoi vous attrister et gémir ? Pourquoi vous laisser aller au découragement et à la défiance ? Si nous apportons notre concours dans la lutte, je veux dire la patience, la fermeté, une âme reconnaissante, souffrira-t-il jamais que nous soyons accablés ? Les circonstances les plus désastreuses peuvent-elles triompher de la sagesse de notre souverain Maître ? Faisons ce qui dépend de nous, et soyons inébranlables dans notre foi, sachant combien est grande la puissance du Protecteur de nos âmes. Sachant lui-même beaucoup mieux que nous ce qui nous convient, il disposera toute chose de la manière la plus glorieuse pour lui, comme la plus avantageuse pour nous; et de la sorte nous obtiendrons le prix de notre patience

et les dons de sa générosité, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIII.

« Or Abram était riche en troupeaux, en argent et en or. Il s'en retourna par où il était venu, à travers la solitude jusqu'à Béthel, jusqu'au lieu où il avait auparavant dressé sa tente, entre Béthel et Haï, au lieu où il avait d'abord élevé un autel. »

1. Votre concours empressé, l'ardeur que vous manifestez de m'entendre, m'engagent à m'acquitter envers vous et à vous tenir ma promesse. De quoi s'agit-il donc? Peut-être après tant de temps l'avez-vous oublié, votre attention ayant été détournée par les objets particuliers qui ont occupé nos discours. Voilà, en effet, que l'approche de la solennité sainte a interrompu la série de nos instructions. Tandis que nous célébrions la croix du Seigneur, pouvions-nous raisonnablement aborder d'autres sujets, et ne devions-nous pas donner à votre piété une nourriture conforme à ses dispositions? C'est pourquoi, à l'approche du grand jour de la trahison, laissant de côté tout autre enseignement pour parler de choses plus en rapport avec nos mystères, nous avons flétri la trahison de Judas, et nous avons ensuite fait de la croix l'objet de nos entretiens. Devant les splendeurs de la résurrection, il était nécessaire d'entretenir votre charité de ce glorieux mystère; les jours suivants, nous devions naturellement démontrer la résurrection par les miracles opérés après qu'elle a été accomplie; en expliquant ensuite le commencement des Actes des apôtres, nous vous avons proposé des festins continuels, exhortant de toutes nos forces, dans des admonitions de tous les jours, ceux qui avaient reçu depuis peu la grâce du baptême. Maintenant, il faut bien que je songe à ma dette et que je m'acquitte envers vous. Agités de mille soucis, préoccupés du soin de vos épouses, de vos enfants, de votre nourriture, emportés dans le tourbillon des affaires du siècle, vous ne savez peut-être pas quel genre de dette nous avons contracté à votre égard; mais nous, libre comme nous sommes de toutes ces sollicitudes, nous voulons bien vous rappeler ce que nous vous devons, et nous nous apprêtons à nous libérer.

Cette Homélie fut prononcée à l'approche du grand jour de la rédemption.

Que notre empressement ne vous étonne pas. Il n'en est pas de notre dette comme des dettes d'argent. Jamais un débiteur ordinaire ne montre autant de bienveillance et de contentement: il sait qu'en payant il s'appauvrit lui-même au profit de son créancier. Quand il s'agit de dettes spirituelles, au contraire, le débiteur en s'acquittant s'enrichit et enrichit aussi ceux qui profitent de ses conseils. Dans le premier cas, on ne donne donc jamais qu'avec contrainte; il n'y a que de la bonne volonté dans le second, puisqu'il y va de l'intérêt de celui qui donne et de celui qui reçoit. N'est-ce pas ce que le bienheureux Paul nous apprend de la charité, dans ces paroles: « Ne soyez jamais redevables de rien à personne, si ce n'est de l'amour qu'on se doit les uns aux autres? » *Rom.*, XIII, 8. Qu'est-ce à dire? L'Apôtre n'indique-t-il pas que le devoir de la charité constitue une dette qu'on paie toujours et qui ne s'éteint jamais? Mais n'oublions pas que vous êtes disposés à recevoir; nous, débiteur, nous nous enrichirons, et vous trouverez de puissants avantages dans notre bonne volonté. Si telle est donc la nature de notre dette, qu'elle nous enrichisse de tout ce que nous semblons perdre, vous nous écouterez, vous apprendrez de quelle dette nous voulons parler; peut-être qu'alors vous entendrez avec plus de plaisir ce que nous vous dirons, et qu'ayant notre bonne volonté pour agréable, vous récompenserez nos efforts par une plus grande bienveillance.

Quelle est donc cette dette dont je veux parler? Vous vous souvenez de ce que nous avons dit au sujet du patriarche Abram; vous savez comment nous vous l'avons montré, poussé en Egypte par la rigueur de la famine; vous n'avez oublié ni Sara son épouse, ravie par Pharaon, ni l'indignation de Dieu prenant en main les intérêts du juste contre Pharaon et sa famille, ni le Patriarche sortant en triomphe de l'Egypte.

« Pharaon, est-il écrit, ordonna à ses sujets de faire sortir Abram, sa femme, tout ce qu'il avait, et Lot avec lui. Abram monta donc hors de l'Egypte, lui, sa femme, tout ce qu'il possédait, et Lot avec lui dans la solitude. » C'est là que nous nous sommes arrêtés, et depuis nous avons parlé dans nos discours de choses se rapportant aux mystères que nous célébrions. Reprenons aujourd'hui la suite de nos homélies, afin de faire pour ainsi dire un seul corps de ce que nous avons dit et de ce que nous devons dire encore; nous pourrons ainsi envisager d'un coup d'œil l'ensemble de la doctrine. Mais, pour que ces paroles vous frappent davantage, entendez le commencement de celles que nous avons lues aujourd'hui : « Abram était riche en troupeaux, en argent et en or. Il s'en retourna par où il était venu, à travers la solitude jusqu'à Béthel, jusqu'au lieu où il avait auparavant dressé sa tente, entre Béthel et Haï, à l'endroit où il avait d'abord élevé un autel, et là il invoqua le nom du Seigneur. » *Genes.*, XIII, 2-3. Ne passons pas à la légère sur ces paroles, mais apprenons, par une observation sérieuse de la sainte Ecriture, qu'il n'y a là rien d'inutile. « Abram, est-il écrit, était fort riche. » Remarquez ce premier détail, il a sa raison d'être; ce n'est pas pour rien que l'Ecriture le mentionne, elle qui n'en fait jamais mention, et c'est à dessein qu'elle nous dit qu'Abram était riche. Pourquoi et dans quel but? Pour vous découvrir la sollicitude attentive de la sagesse de Dieu et la puissance infinie de sa providence envers le juste. Voilà, en effet, un homme réduit par la famine à prendre le chemin de l'Egypte pour ne pas succomber sous les rigueurs de la détresse dont il était victime dans la terre de Chanaan; mais tout à coup Dieu le rend riche, je ne dis pas assez, il le rend opulent, non pas seulement en troupeaux, mais même en or et en argent.

2. Avez-vous vu combien est grande la providence de Dieu? Abram quitte son pays pour soulager la faim qui le dévore; quand il y revient, non-seulement il a apaisé sa faim, mais il est chargé de richesses et couvert d'une immense gloire; on ne peut s'empêcher de savoir ce qu'il est, en le voyant. Les Chananéens eux-mêmes, frappés d'un changement de fortune si rapide, eurent de sa vertu une manifestation éclatante; car ils s'étonnaient justement de contempler au sein de tant de richesses cet homme parti naguère pour l'Egypte en pèlerin, en fugitif, sans argent et sans ressources. Pour vous, vous contemplerez Abram également fidèle à Dieu dans la bonne et la mauvaise fortune; la prospérité ne l'enorgueillit pas, les richesses n'affaiblissent pas sa piété, mais il retourne à l'endroit même où il était avant d'aller en Egypte. Entendez l'Ecriture : « Il revint dans la solitude, jusqu'au lieu où il avait auparavant dressé sa tente, à l'endroit où il avait d'abord élevé un autel, et là il invoqua le nom du Seigneur. » Remarquez, je vous en conjure, l'amour du Patriarche pour la paix et la tranquillité, en même temps que son zèle pour le culte de Dieu. Il y avait un lieu où il avait autrefois dressé un autel et où il avait invoqué le nom du Seigneur; il y revient, accomplissant ainsi, longtemps avant qu'elle fût prononcée, cette parole de David : « J'ai choisi d'être le dernier dans la maison de Dieu, plutôt que d'habiter sous les tentes des pécheurs. » *Psalm.* LXXXIII, 11. La solitude lui semblait plus propre que les grandes cités à invoquer le nom du Seigneur. Il savait et il estimait sincèrement que la grandeur d'une cité ne dépendait ni de la beauté de ses édifices, ni de sa population, mais uniquement de la vertu de ses citoyens, et c'est pourquoi cette solitude, embellie par la vertu du juste, lui semblait plus belle que les cités, et resplendissait dans l'univers entier d'un éclat sans égal.

« Lot, qui marchait avec Abram, avait aussi des troupeaux de brebis, et des bœufs, et des tentes. Et cette terre ne leur suffisait pas pour demeurer ensemble; car ils avaient de si nombreux troupeaux, qu'ils ne pouvaient plus habiter en commun. » *Genes.*, XIII, 5-6. Non-seulement Abram voit ses richesses accrues, « Lot lui-même possède des brebis, et des bœufs, et des troupeaux. » Peut-être, dans sa générosité, Abram avait-il donné à Lot, fils de son frère, une partie de ces richesses, tandis que le reste provenait de mains étrangères, qui le lui avaient donné par égard pour le Patriarche. « Or la

terre où ils étaient ne leur suffisait plus, tant ils avaient de richesses. » Remarquez bien : c'est l'abondance qui devient entre Lot et Abram une cause de séparation, c'est elle en effet qui divise, qui empêche l'entente de s'établir, qui brise les liens du sang. « Et une querelle s'engagea entre les pasteurs des troupeaux d'Abram et de Lot. Les Chananéens et les Phérézéens habitaient en cette terre. » *Ibid.*, 7. Voyez l'origine des dissensions qui s'élèvent entre ceux que le sang unit, c'est la malice des serviteurs qui engendre toujours des maux innombrables. Vous l'avez entendu : « Une querelle s'engagea entre les pasteurs. » Ce sont les pasteurs qui furent l'occasion de la discussion, qui rompirent la bonne entente, qui nourrirent en eux et montrèrent à l'extérieur une grande malice. « Les Chananéens et les Phérézéens habitaient cette terre. » Q'est-ce à dire ? La sainte Ecriture, qui avait dit d'abord que cette terre ne leur suffisait plus pour demeurer ensemble, a voulu en donner la raison, et elle indique clairement que c'était parce que cette terre était déjà possédée par les tribus qu'elle cite. Cependant les dispositions du Patriarche sont admirables, et il faut voir comment il éteint, par sa douceur, les feux de l'incendie près d'éclater. « Abram donc dit à Lot : Je vous prie qu'il n'y ait point de débat entre vous et moi, ni entre vos pasteurs et mes pasteurs, parce que nous sommes frères. » *Ibid.*, 8. Quelle modestie profonde ! quelle sublime philosophie ! Le premier par l'âge et les honneurs, Abram appelle frère le fils de son frère ; il l'élève à la dignité dont il est lui-même investi, et n'établissant entre Lot et lui aucune différence, « qu'il n'y ait pas de rixe entre vous et moi, lui dit-il, ni entre vos pasteurs et mes pasteurs ; » ce serait une indignité, « parce que nous sommes frères. » Voyez-vous comme il met en pratique cette loi de l'Apôtre : « Vous êtes déjà répréhensibles d'avoir des procès les uns contre les autres. Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort ? Pourquoi ne pas supporter plutôt quelque perte ? Mais c'est vous qui faites le tort, qui causez la perte, et cela à l'égard de vos propres frères. » I *Corinth.*, VI, 7-8. Les conseils de l'Apôtre, le Patriarche les accomplit exactement : « Qu'il n'y ait pas de rixe entre vous et moi, ni entre vos pasteurs et mes pasteurs, car nous sommes frères. » Quoi de plus paisible qu'une telle âme ! Ah ! j'avais bien raison de dire en commençant que son amour de la paix et de la concorde lui faisait préférer la solitude aux lieux plus fréquentés ! Voyez-le maintenant s'interposer entre les pasteurs, éteindre les premiers feux d'un incendie qui va éclater, et apaiser les dissensions. Il avait été envoyé aux habitants de la Palestine comme un docteur et un sage ; dès lors il ne devait donner prise à aucune répugnance ; son devoir était d'instruire, par la douceur de ses mœurs, bien mieux qu'au bruit de la trompette, tous ceux à qui il était envoyé et d'en faire des imitateurs de sa vertu. « Qu'il n'y ait pas de rixe, dit-il, entre vous et moi, entre vos pasteurs et les miens, car nous sommes frères. » Admirez la tendresse de ces paroles : « Entre vous et moi. »

3. Abram traite Lot en égal et lui parle avec un respect que vous devez admirer. Les pasteurs d'Abram s'attribuaient des priviléges, et c'est sans doute pour en avoir voulu jouir seuls que des rixes éclatèrent entre eux et les pasteurs de Lot. Mais le juste ne connaît d'autre règle que l'équité, et par sa patience admirable il apprend non-seulement à ceux qui voient ses œuvres, mais à tous les âges, qu'il ne faut jamais permettre à nos serviteurs de se quereller avec les serviteurs voisins. Leurs rixes retombent plutôt sur nous que sur eux ; ce n'est pas à eux qu'on les reproche, c'est à nous qu'elles sont imputées. Comment expliquer que des hommes unis par les liens d'une même nature, frères entre eux, issus de la même famille, placés sur la terre comme en un lieu d'exil, destinés à donner l'exemple de la douceur, de la bonté, de la sagesse, s'engagent ainsi dans des discussions et des querelles lamentables ? Prêtez l'oreille, vous surtout qui vous croyez exempts de tout reproche, lorsque, poussés je ne sais par quelle complaisance coupable, vous permettez à ceux qui vous tiennent de près de prendre, de tromper, de comploter le mal, de s'emparer, dans les villes et les campagnes, là d'une maison, là d'un

champ, ne réservant aux auteurs de ces fausses manœuvres qu'une plus grande bienveillance et une plus grande bonté. Sans doute, c'est une main étrangère qui consomme le forfait ; prenez garde toutefois, vous y trempez vous aussi, non-seulement par le plaisir qu'il vous fait ou par le profit que vous en retirez, mais encore parce que vous ne vous y êtes pas opposé et que vous l'avez laissé lâchement commettre. Pouvoir empêcher le mal et ne pas l'empêcher, c'est y coopérer et se rendre coupable tout autant que celui qui le commet. Je vous en conjure donc, ne nous aveuglons pas nous-mêmes ; gardons-nous des rapines, des fraudes et des avantages qui en sont la conséquence, et défendons à ceux qui nous approchent de jamais se rien permettre d'injuste. Nous ne sommes pas innocents du mal qu'ils opèrent et nous aurons à en rendre un compte rigoureux ; c'est pour nous qu'ils sacrifient leur salut et qu'ils commettent l'injustice ; en se perdant, ils nous précipitent dans leur chute. Veillons sur eux, et, en nous épargnant à nous-mêmes des désastres, nous les arracherons à ces desseins mauvais. Ah ! ne me dites pas ces paroles ridicules : Cela ne me regarde pas. Est-ce donc moi qui ai commis le péché ? Que sais-je ? C'est un autre qui a fait le mal, et je n'ai pas trempé dans l'injustice. — Prétexte en vérité que toutes ces paroles ! Par là on n'explique rien... Voulez-vous prouver d'une façon irrécusable que vous n'êtes pour rien dans l'injustice, et que vous ne la partagez pas ? Réparez le mal qui s'est fait, consolez les victimes, restituez ce qui a été ravi. Vous échapperez ainsi à toute solidarité coupable, vous corrigerez celui qui a fait le mal, lui laissant toute la responsabilité d'une action à laquelle vous vous déclarerez complétement étranger, vous consolerez le pauvre en ne permettant pas qu'il succombe sous le poids d'une tristesse que la perte de ses biens lui peut faire éprouver.

« Qu'il n'y ait pas de querelle entre vous et moi, entre vos pasteurs et mes pasteurs, car nous sommes frères. » Vous avez admiré sa douceur ? vous avez vu sa bonté ? écoutez ce qui suit et apprenez par là l'excellence de sa sagesse. Comment finit le combat, comment s'apaise la querelle ? « Voilà, dit Abram, que toute la terre est devant vous ; séparez-vous de moi : si vous allez à gauche, j'irai à droite ; si vous allez à droite, j'irai à gauche. » *Genes.*, XIII, 9. Recueillez-vous en vous-mêmes pour admirer et la philosophie, et la modestie remarquable de ce juste. Mais avant, pensez, je vous en conjure, aux dangers des richesses et aux dissensions qu'entraîne avec elle une grande fortune. Les troupeaux se sont accrus, les brebis ont été multipliées, les richesses sont devenues plus abondantes, mais aussi la concorde a disparu, et, au bonheur de la paix et de la charité ont succédé les rixes et les querelles. Le mien et le tien, voilà bien l'occasion de toute dispute et de toute contention ; retranchez-les, et vous avez la stabilité de la paix et les joies de la concorde. Pour vous en convaincre, écoutez comment s'exprime le bienheureux Luc sur les premiers chrétiens : « Ils ne faisaient tous, dit-il, qu'un cœur et qu'une âme. » *Act.*, IV, 32. Ce n'est pas qu'ils n'eussent tous qu'une âme ; comment cela aurait-il pu se faire, puisqu'ils avaient des corps différents ? Mais par là il veut nous donner une idée de l'union étroite qui les rapprochait. Supposez que ce juste n'eût pas été un prodige de patience et de sagesse, peut-être se serait-il irrité, peut-être qu'il aurait dit : Quelle est donc cette effervescence ? Eh quoi ! vos serviteurs ont osé murmurer contre mes œuvres ? Ignorent-ils donc la distance qui nous sépare ? D'où vient l'abondance dont vous jouissez ? Ne me la devez-vous pas ? Qui vous a produit devant les hommes ? N'ai-je pas été tout pour vous ? N'avez-vous pas sous tous les rapports rencontré en moi un véritable père ? Voilà donc comment vous reconnaissez mes services ? Est-ce pour recueillir une telle reconnaissance que je n'ai jamais voulu me séparer de vous ? Et quand même, ce que je suppose, vous pourriez oublier tant de bonté, ne deviez-vous pas au moins respecter ma vieillesse et mes cheveux blancs ? Mais non, vous avez permis à vos pasteurs d'attaquer les miens, oubliant que les outrager, c'était m'outrager moi-même, et que vous étiez responsable de la témérité des vôtres.

4. Mais aucun de ces reproches ne vint même

à l'esprit du juste; réprimant en son âme tout mouvement de colère, il est uniquement préoccupé d'éteindre les feux de la querelle ardente dont on est menacé. La pensée d'une séparation opportune, qui lui permette de vivre loin du trouble, se présente alors à lui, et il dit : « Voilà que toute la terre est devant vous; séparez-vous de moi : si vous allez à gauche, j'irai à droite, si vous allez à droite, j'irai à gauche. » O douceur incomparable ! On n'en peut plus douter, si ce juste agit comme il fait, ce n'est pas de son gré, ce n'est pas qu'il veuille cette séparation, la nécessité l'y force; car il ne veut pas avoir dans sa maison une guerre éternelle. Lot, irrité, sent sa colère tomber devant la bienveillance de ces paroles; libre à lui d'aller où bon lui semblera; il peut choisir entre tous les lieux de la terre : « Voilà, lui dit Abram, que la terre entière est devant vous. » Choisissez le premier : j'irai avec plaisir où vous ne voudrez pas aller. Quelle sagesse dans la conduite de ce juste ! Il ne veut en aucune manière contrister le fils de son frère. Puisque les choses n'ont pas marché selon mes désirs, semble-t-il dire, séparons-nous, afin de couper court à toute contestation; je vous laisse le choix, j'en passerai par ce que vous voudrez; prenez la terre que vous jugerez la meilleure et abandonnez-moi l'autre. Jamais frère eut-il pour son propre frère, du même âge que lui, la complaisance que le Patriarche témoigna au fils du sien ? Quand même, après avoir choisi d'abord le lieu qu'il voulait habiter, il se fût contenté de lui abandonner ce qui n'était plus l'objet de son choix, n'aurait-il pas déjà fait preuve d'une grande bonté ? Mais il lui fallait donner un exemple éclatant de vertu; il voulait encore contenter pleinement les désirs du jeune homme et le prémunir contre tout sujet de tristesse à l'occasion de la prochaine séparation. C'est pourquoi il renonce à choisir et adresse à son neveu ces paroles : « Voilà que toute la terre est devant vous; séparez-vous de moi, » et prenez ce que vous voudrez. Il semble qu'à la vue de l'équité du Patriarche, Lot, son neveu, se serait montré également bienveillant, en n'acceptant pas la primauté qui lui était offerte. N'est-ce pas, n'est-ce pas là la conduite ordinaire des hommes ? Fiers envers des ennemis qui sont fiers, nous ne voulons ni nous humilier, ni céder au profit d'adversaires acharnés qui entendent conserver pour eux toute primauté; tandis qu'avec des ennemis faciles, humbles dans leurs paroles, prêts à renoncer en notre faveur aux privilèges dont ils jouissent, nous montrons d'autres dispositions; leur douceur fait s'évanouir dans notre âme tout désir de contester, et à notre tour nous leur abandonnons la puissance, quand même nous aurions affaire à des hommes moindres que nous. Voilà ce semble comme Lot aurait dû en agir avec le Patriarche; mais il se laisse emporter par l'ardeur de sa jeunesse et le feu de ses désirs, et s'attribuant la part qui lui semble la meilleure, il fait lui-même son choix.

« Lot, levant donc les yeux, vit la plaine autour du Jourdain, qui était tout arrosée avant que le Seigneur eût détruit Sodome et Gomorrhe, comme le jardin du Seigneur, et comme la terre d'Egypte quand on vient de Ségor. Et Lot choisit pour lui la plaine du Jourdain, et s'en alla du côté de l'Orient; ils se séparèrent ainsi l'un de l'autre. » *Genes.*, XIII, 10-11. Vous avez admiré la grande vertu du juste, vous savez comment il détruit le principe du mal jusque dans sa racine; dès qu'il se montre, il le coupe, il l'arrache : il se montre d'une douceur admirable, sa vertu lui inspire un souverain mépris pour tout ce qui n'est pas elle, et nul ne peut douter, en le voyant agir, qu'il ne mette la paix et la concorde au-dessus de toutes les richesses. On pourrait, il est vrai, être tenté de reprocher à Abram son ingratitude envers Lot; sur la terre étrangère, il l'avait renvoyé de sa maison, maintenant il ne veut plus habiter avec lui; n'est-ce pas un sentiment d'inimitié qui le pousse et qui le fait agir? Nul n'a le droit de le penser; car pour montrer à tous que c'est seulement l'amour de la paix qui le guide, et qu'il n'a d'autre mobile que la charité, il laisse Lot maître de prendre ce qui lui conviendra, supportant sans peine qu'il choisisse les meilleures terres. Il y avait d'ailleurs dans ces événements un mystère prophétique, ils devaient avoir de grandes conséquences. Lot devait connaître plus tard par expérience

l'injustice de son choix; les habitants de Sodome devaient admirer la vertu de Lot, et, la séparation accomplie, cette promesse faite au Patriarche par la bouche de Dieu : « Je te donnerai cette terre à toi et à ta race, » sera réalisée, ainsi que nous le verrons plus tard, la sainte Ecriture nous fournissant l'occasion d'y revenir. Admirez la conduite de Lot. Il prend garde seulement à la nature du sol; quant à la malice des habitants, il n'y fait point attention. Et cependant, dites-le moi, qu'importe la fécondité d'une terre peuplée d'hommes mauvais? Qu'importe en un autre sens la stérilité d'une solitude profonde, si les hommes y sont bons? C'est la probité de ceux avec qui on vit qui est par excellence le premier des biens. Lot raisonne autrement : il ne prend garde qu'à une chose, à la fécondité du sol. Mais l'Ecriture, pour nous faire comprendre la malice de ceux qui habitaient en ces lieux, ajoute : « Or les habitants de Sodome étaient très-méchants et grands pécheurs devant Dieu. » Vous l'entendez : non-seulement ils étaient mauvais, mais encore pécheurs; non-seulement ils étaient pécheurs, mais pécheurs devant Dieu, c'est-à-dire que leurs péchés étaient devenus infinis et que leurs iniquités étaient prodigieuses; voilà pourquoi l'Ecriture ajoute : « Ils étaient grands pécheurs devant Dieu. » Vous avez vu l'étendue de la malice? Vous savez combien c'est un grand mal de ne regarder qu'à l'honneur sans prendre garde à l'utile? Avez-vous vu, au contraire, quel grand bien c'est d'être doux, de savoir céder la première place, d'accepter la dernière? Dans la suite de la doctrine que nous exposons, vous pourrez voir qu'il ne servit de rien à Lot d'avoir accepté le choix qu'Abram lui avait offert; tandis qu'Abram, résigné au rôle le plus humble, vit sa gloire grandir de jour en jour, sa richesse s'accroître et son exemple devenir le sujet de l'admiration universelle.

Mais ne prolongeons pas ce discours plus qu'il ne convient; arrêtons-nous maintenant et gardons ce qui reste à dire sur ce sujet pour notre prochaine réunion. En finissant, permettez-moi de vous convier à l'imitation de ce grand Patriarche. Ne recherchez jamais le premier rang; entendez le bienheureux Paul qui vous crie : « Prévenez-vous d'honneur les uns les autres, » *Rom.*, XII, 10, et vous serez forts sur vous-mêmes. Recherchez partout et toujours les dernières places. C'est là d'ailleurs une chose importante, ainsi que nous l'apprend le Christ : « Celui qui s'abaisse sera élevé. » *Luc.*, XIV, 11 et XVIII, 14. Qu'est-ce qui peut lui être égal? N'est-ce pas ce en quoi nous cédons aux autres qui nous couvre d'un plus grand honneur? N'est-ce pas en préférant les autres à nous que nous nous attirons plus de gloire et que nous nous élevons davantage? Eh bien! je vous en conjure donc, efforçons-nous, nous venus sous la grâce, d'imiter l'humilité et de marcher sur les traces de ce Patriarche, qui sut avant la loi faire briller si bien une telle vertu. Car elle fut vraiment grande et sincère l'humilité de ce Patriarche envers un homme qui lui était inférieur, non-seulement en vertu, mais en âge et en toute chose. C'est un vieillard qui cède à un jeune homme, un oncle à son neveu, un saint prévenu par Dieu de mille grâces à un inconnu qui ne s'était encore fait remarquer en rien. Le langage que le jeune homme aurait dû tenir à un vieillard plus honorable que lui, au frère de son père, c'est le vieillard qui le tient au jeune homme.

Apprenons donc à honorer, non-seulement ceux qui sont nos aînés, mais même nos égaux. On n'est pas humble parce qu'on fait ce qu'on doit et ce qu'on ne peut s'empêcher de faire, cela s'appelle devoir et non humilité. La véritable humilité, savez-vous en quoi elle consiste? A céder à ceux qui semblent être moins que nous, à honorer nos inférieurs. Que si nous pensons comme il faut, nous nous estimerons les derniers des hommes, nous ne croirons pas avoir d'inférieurs. Et ici, je n'entends pas seulement dire que nous seuls devons être animés de ces sentiments de modestie, plongés que nous sommes dans d'innombrables péchés : le plus saint des hommes, celui qui a conscience d'avoir accompli le plus de bonnes œuvres, doit en être là, s'il ne veut pas voir ses mérites frappés de stérilité et lui devenir complétement inutiles. Etre humble, c'est s'abaisser soi-même, s'effacer quand l'occasion se présente de paraître, se tenir dans les bornes d'une rigoureuse modestie.

En agissant ainsi, on s'élève au faîte des honneurs, selon cette promesse du Sauveur : « Celui qui s'abaisse sera élevé. » Courage donc; travaillons par l'humilité à gravir ce faîte magnifique, afin d'obtenir du Seigneur la même grâce que ce juste et de mériter ces biens ineffables, par la protection et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, empire, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIV.

« Alors Dieu dit à Abram, après que Lot se fut séparé de lui : Lève les yeux, et regarde, du lieu où tu es maintenant, vers l'orient et l'occident; toute la terre que tu vois, je te la donnerai. »

1. Hier, mes bien-aimés, vous avez vu la grande humilité du Patriarche, vous avez appris à connaître son admirable douceur. Quel étonnant spectacle, en effet, que celui d'un vieillard épuisé de bienfaits et couvert de mille faveurs célestes, qui daigne estimer un jeune homme, le fils de son frère, jusqu'à céder devant lui ses droits de primauté, et qui ne recule devant aucun sacrifice pour éviter la discorde et faire disparaître tout sujet de querelle ! Quel exemple magnifique et comme nous devons nous efforcer de l'imiter ! Ah ! ne nous élevons pas au-dessus des autres, n'ayons pas de nous-mêmes des sentiments superbes, soyons modestes, cédons toujours au prochain; que rien, ni dans nos paroles ni dans nos actes, ne sente la hauteur ou la suffisance, soyons bons même avec ceux qui nous font du mal, et oublions tout le bien dont nous pourrions les avoir comblés. Voilà la meilleure philosophie. Insensibles aux outrages, ne poussons pas notre ressentiment jusqu'à la cruauté, quand même nous aurions à nous plaindre de nos inférieurs; mais opposons à nos colères le calme tout-puissant de la douceur et de la bonté. Rien de plus puissant, en effet, rien de plus fort que la douceur. Elle met notre âme en possession d'une tranquillité perpétuelle; elle lui est comme un abri et un port assuré; elle est la source de tout repos et de toute jouissance. « Apprenez de moi, disait le Sauveur dans ses enseignements divins, que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes. » *Matth.*, XI, 29. La modestie et la douceur, je le répète, voilà les meilleurs moyens d'assurer à l'âme la tranquillité et le repos. Elles brillent sur le front de celui qui les possède, d'un éclat plus vif que le plus beau diadème, et toute splendeur et toute gloire s'éclipsent devant elles. Quoi de plus heureux que d'être débarrassé de toute guerre intestine ! Qu'importe la paix du dehors et l'empressement extérieur qu'on nous montre? Supposez au-dedans le trouble des pensées, des tempêtes et des séditions secrètes, et ces dehors ne serviront de rien ! Savez-vous rien, en effet, de plus misérable qu'une cité qui nourrit des traîtres dans son sein? Que peuvent pour elle les meilleures défenses et les murailles les plus inaccessibles? Courage donc, mes bien-aimés, entendez mes supplications, et efforcez-vous avant tout d'acquérir la paix de l'âme, de vivre dans un état de tranquillité constante, de vous défaire de toute espèce d'amertume, afin d'échapper vous-mêmes à l'agitation, et de vous montrer bons envers tous ceux qui vivent avec vous.

Voulez-vous une marque certaine d'un homme plein de sagesse? Voyez s'il est doux, s'il est bon, s'il est conciliant, s'il est modeste, s'il est calme, s'il n'est pas l'esclave de la colère ou des autres passions, s'il comprime tous les mouvements inférieurs de son âme, s'il conserve toujours assez de noblesse pour ne pas devenir par sa négligence l'égal des animaux féroces et sans raison. Et pour que vous n'ignoriez pas la puissance de la douceur et de la bonté, pour que vous sachiez bien que cette vertu suffit seule à rendre celui qui la pratique digne d'ineffables louanges, voyez Moïse : c'est à cause de sa douceur qu'il est loué, c'est sa douceur qui fait sa plus belle couronne. « Moïse, est-il écrit, était le plus doux des hommes qui vivaient sur la terre. » *Num.*, XII, 3. Voilà certes un bel éloge; vous entendez comment il égale Moïse au reste des hommes, que dis-je, comment il le met au-dessus de tout le genre humain? Mais l'Ecriture dit encore de David : « Souvenez-vous, Seigneur, de votre serviteur

David, et de toute sa douceur. » *Ps.* CXXXI, 1. C'est encore sa douceur qui concilie au roi prophète la bienveillance d'en haut; il donne au Seigneur ce qu'il peut lui donner, et il obtient en retour de sa miséricorde des biens plus considérables, comme vous le verrez par la suite quand nous poursuivrons ce que nous avons dit hier ou que nous vous expliquerons les paroles que nous avons lues en commençant. Donnant un magnifique exemple de douceur, Abram avait abandonné à Lot la meilleure part; il lui avait cédé le choix, il avait accepté avec joie la portion la plus petite, afin d'enlever tout prétexte de contention et de rixe. Voyez aussi : Dieu le récompense aussitôt d'une manière admirable, et quelles que soient les richesses du Patriarche, Dieu les juge encore insuffisantes et l'estime lui-même digne d'une plus grande fortune. Voilà bien la nature de notre Dieu ! Pour peu que vous fassiez pour lui, il vous donne en retour les plus magnifiques récompenses, et sa libéralité est telle que le peu que nous lui offrons disparaît et s'évanouit dans la multitude et l'étendue des bienfaits par lesquels il triomphe de nous.

2. Or, cette conduite généreuse, Dieu la tient à l'égard de chacune de nos actions. Quoi de plus vil, dites-moi, que deux oboles? Et cependant, c'est pour avoir offert deux oboles que la veuve de l'Evangile a été célébrée dans l'univers entier depuis le jour de son offrande jusqu'à nous. Mais quoi ! que dis-je de deux oboles ? Un verre d'eau froide ne demeurera pas sans de grandes récompenses; car Dieu, en couronnant les justes, mesure ses dons sur leur bonne volonté. Il a égard aussi à la constance des prières qu'on lui adresse. Entendez-le dire à ceux qui se jettent dans ses bras avec confiance : « Vous m'invoquez encore, et voici que je suis à vous. » *Isa.*, LXV, 24. Si on a recours à lui avec plus de ferveur, si on le prie avec plus d'ardeur et de vivacité, il n'attend pas pour nous exaucer et nous couronner que la prière soit faite. Vous en doutez peut-être? voyez ce qu'il fait pour la Chananéenne : il voit cette femme infatigable donner un exemple admirable de constance et de persévérance, et aussitôt il célèbre sa foi, il la couronne pour ainsi dire, il lui fait une gloire aussi vaste que l'univers, et lui accorde bien plus qu'elle ne demandait. « O femme, s'écrie-t-il d'abord, votre foi est grande; » il ajoute aussitôt : « Qu'il vous soit fait selon vos désirs. » *Matth.*, XV, 28. Parcourons l'Ecriture, et partout, dans les exemples qu'elle fournit, nous verrons éclater la munificence du Seigneur. Le patriarche Abram la connaissait bien : il savait, comme nous l'avons vu hier, que les plus légers sacrifices sont amplement récompensés, et c'est pourquoi il cède devant Lot, heureux de couper court par cette conduite à tout sujet de discussion, et de rendre par l'exemple de sa vertu propre le calme et la tranquillité à sa maison.

Mais arrivons au passage que nous venons de lire et voyons quelle récompense Dieu donna à cette grande douceur du Patriarche. « Alors Dieu dit à Abram, après que Lot se fut séparé de lui : Lève les yeux et regarde du lieu où tu es maintenant, vers l'orient et vers l'occident, vers l'aquilon et le midi, toute la terre que tu vois, je te la donnerai et à ta postérité pour toujours. » Dieu ne tarde pas, vous le voyez, à se montrer généreux envers le juste; c'est à l'instant même qu'il lui fait ressentir les effets de sa providence et de sa bonté. Pour nous faire voir combien fut agréable à Dieu l'humilité du Patriarche, l'Ecriture sainte, après avoir dit que Lot se sépara et s'en alla vers la terre qui lui avait semblé la plus fertile, ajoute aussitôt : « Or Dieu dit à Abram. » Et afin que nous sachions bien que Dieu ne parle à Abram que pour le récompenser du sacrifice qu'il a fait à Lot, elle ajoute encore : « Or Dieu dit à Abram après que Lot se fut séparé de lui, » comme s'il y avait : Ta douceur t'a fait abandonner à Lot une contrée agréable et féconde pour une autre moins fertile et moins riante : tu as donné l'exemple d'une humilité admirable, tu as eu tellement à cœur le maintien de la paix, que tu aurais mieux aimé tout abandonner que de fournir aucun prétexte à la discorde. Voici en retour les magnifiques récompenses que ta vertu va recevoir : « Lève les yeux, regarde du lieu où tu es maintenant vers l'aquilon et le midi, l'orient et l'occident, toute la terre que tu vois je te la donnerai et à ta postérité pour toujours. » Quelle récompense ! Comme elle dépasse souveraine-

ment les actions qu'elle veut reconnaître !

Et, remarquez-le, le bon Dieu use, en récompensant le Patriarche, des mêmes termes dont celui-ci s'était servi pour Lot. Abram avait dit : « N'avez-vous pas toute la terre devant vous? Séparez-vous de moi ; si vous allez à droite, j'irai à gauche ; si vous allez à gauche, j'irai à droite. » Le Seigneur dit à son tour : « Lève les yeux et regarde du lieu où tu te trouves; toute la terre que tu vois, je te la donnerai, et à ta postérité pour toujours. » Je vous en conjure, remarquez bien l'étendue de la munificence de Dieu ! Tu as renoncé, dit-il, au droit de choisir, et, quand le choix de ton neveu s'est porté sur une contrée, tu la lui as abandonnée, content de garder pour toi ce qu'il ne voulait pas. Eh bien, moi, je veux être magnifique dans ma reconnaissance, toute la terre que tu as sous tes yeux des deux côtés, à droite et à gauche, à l'orient et à l'occident, au septentrion et au midi, en un mot tout le pays que tu vois, je te le donnerai, que dis-je? je le donnerai encore à ta race pour toujours. — N'est-il pas vrai que cette libéralité est bien digne de la bonté de Dieu ? Vous avez vu le peu qu'Abram a cédé, et les grandes richesses qu'il obtient en récompense ! Apprenons donc à nous montrer généreux dans nos aumônes. Nous donnons peu, mais il nous sera beaucoup rendu. Oseriez-vous, dites-moi, comparer le prix de l'aumône et les faveurs qu'elle nous assure? Donner un peu d'argent et obtenir la rémission des péchés ; nourrir un pauvre qui a faim, et n'avoir rien à craindre au grand jour, mais s'y entendre glorifier et y être mis en possession de l'éternel royaume en ces termes : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ! » *Matth.*, xxv, 35. Quelle parité peut-il y avoir entre le mérite et la récompense? Dieu qui nous a comblés de tant de biens, pourrait certes soulager la détresse et la consoler, mais il ne l'a pas voulu ; il a laissé le pauvre malheureux afin de lui fournir l'occasion de mériter par sa patience de grandes récompenses, et de vous faire acheter par l'aumône le droit d'être affranchi de la crainte.

Pourquoi Dieu permet-il que nous soyons affligés.

3. Voyez-vous comment, dans les desseins miséricordieux du Seigneur, tout concourt, tout se rapporte à notre salut? Ah ! quand vous verrez un de vos frères livré aux rigueurs de la misère et à tous les assauts de la faim, n'oubliez pas qu'il est pauvre à cause de vous et pour votre propre utilité; vous ne serrerez pas votre cœur en passant devant lui, vous agirez en dispensateur fidèle des biens qui vous ont été confiés, et, en venant au secours de sa détresse, vous vous concilierez l'abondance des grâces célestes. Glorifiez plutôt le Seigneur qui a permis, pour vous et pour votre salut, la misère de cet infortuné ; par là il vous donne un moyen de vous laver de vos fautes et de mériter ces louanges qui dépassent toute parole et toute pensée : « Courage, serviteur bon et fidèle; parce que tu as été fidèle dans les petites choses, je t'établirai sur les grandes ; entre dans la joie de ton Seigneur. » *Matth.*, xxv, 23.

Animons-nous tous de ces pensées et regardons les pauvres comme des bienfaiteurs qui peuvent devenir pour nous des instruments de salut; donnons-leur abondamment et avec joie, ne leur refusons jamais l'aumône, soyons bons avec eux et traitons-les toujours avec une grande mansuétude. « Incline ton oreille vers le pauvre, est-il écrit, et réponds-lui toujours avec une grande douceur ; » *Eccli.*, iv, 8; de telle sorte qu'avant de faire l'aumône, nos bonnes paroles relèvent le courage du malheureux abattu par la détresse. « Une bonne parole est meilleure qu'un bienfait ; » *Eccli.*, xviii, 16; tant la parole fortifie le cœur et apporte à l'âme affligée d'ineffables consolations ! Allons donc ; en faisant l'aumône, ne regardons plus seulement celui à qui nous la donnons, ne nous excitons plus à la générosité en vue seulement de celui qui la reçoit; songeons plutôt à celui qui regarde comme fait à lui-même le bien que nous faisons aux pauvres, et qui se charge de la récompense; souvenons-nous de ce qu'il est, ayons les yeux fixés sur lui, donnons avec plus d'ardeur et de courage, et, tandis qu'il en est temps, semons avec abondance pour cueillir une riche moisson. « Celui qui sème peu, moissonne peu. » II *Cor.*, ix, 6. Ne soyons donc pas avares de ce grain fécond, mais répandons-le à pleines mains, afin qu'à son heure il nous permette de récolter beaucoup. C'est maintenant le temps de semer; ah ! je vous en conjure, ne

laissons pas passer une occasion si propice, et préparons-nous, pour le jour des récompenses, à recevoir les fruits de notre semence et à obtenir la miséricorde du Seigneur! L'aumône, en effet, et l'aumône généreuse, est le plus sûr moyen d'éteindre dans notre âme le feu de nos péchés; elle efface nos fautes, elle nous mérite la confiance, elle nous obtient la jouissance de biens ineffables. Mais j'en ai assez dit sur ce sujet pour votre encouragement, et je crois vous avoir suffisamment démontré que le peu que nous pouvons donner nous sera abondamment rendu par le Seigneur.

Vous savez comment nous avons été conduit à vous exhorter à faire l'aumône. Nous vous disions que le Patriarche céda à Lot ce qu'il voulut choisir, lui abandonnant les meilleures terres et se contentant des moins fécondes. Mais sa vertu ne demeura pas sans récompense, et il mérita d'entendre de la libéralité de Dieu cette magnifique promesse, au-dessus de toute pensée : « Lève les yeux, et regarde, de l'endroit où tu te trouves, vers l'aquilon et le midi, l'orient et l'occident, toute la terre que tu vois je te la donnerai, et à ta race pour toujours. » Tu as cédé au fils de ton frère une partie de la terre, et moi je te promets toute la terre, et je ne la promets pas seulement à toi, mais encore à ta race, et cela pour tous les siècles, c'est-à-dire pour toujours. — Voyez-vous comment Dieu lutte de bienfaits avec lui? Il ne peut pas, il le sait, mieux remplir les désirs du Patriarche, il n'ignore pas le meilleur moyen de fortifier son zèle, et il lui dit : Je permettrai en ta faveur que ceux qui naîtront de toi possèdent la terre que je te donnerai et qu'ils en conservent la possession éternelle. Mais ce n'est pas assez: Abram était vieux, Sara, sa femme, stérile, et, en s'en tenant aux lois de la nature, le Patriarche aurait pu compter assez peu sur cette promesse; Dieu le prévoit, et, pour augmenter sa foi en la puissance de celui qui lui promettait, il dit à Abram: « Je multiplierai ta race comme la poussière de la terre. Si quelqu'un parmi les hommes peut compter la poussière de la terre, alors il pourra compter ta postérité. » *Gen.*, XIII, 16. C'est qu'en réalité cette promesse était bien au-dessus de la nature humaine. Dieu ne s'engage pas seulement, malgré des obstacles de toute nature, à couronner Abram de la gloire de la paternité, il assure encore qu'il lui donnera une postérité innombrable, comme la poussière de la terre. Remarquez comme Dieu exerce de plus en plus la vertu de ce juste. Il lui avait dit d'abord : « Je donnerai cette terre à ta postérité; » maintenant il ajoute : « Je donnerai cette terre à ta race pour jamais, et je la rendrai aussi nombreuse que la poussière de la terre. » Voilà la promesse faite; mais que de temps encore avant l'accomplissement! Pourquoi ce long espace? Pour nous permettre d'admirer la grande religion du Patriarche et l'ineffable vertu de Dieu. C'est à dessein que Dieu diffère de la réaliser, afin que ceux auxquels elle a été faite, parvenus à une extrême vieillesse, et désespérant pour ainsi dire, d'après les lois ordinaires des choses, de la voir s'accomplir, reconnaissent davantage leur infirmité et son inénarrable puissance.

Dieu éprouve peu à peu la vertu d'Abraham.

4. Maintenant, vous croyez peut-être qu'une longue attente va décourager le Patriarche? Loin de là; voyez-le, il demeure toujours ferme, il passe par-dessus toutes les hésitations de la prudence humaine, et, plein de confiance en la puissance de celui qui lui a fait la promesse, il attend sans impatience et sans trouble. Qu'un homme promette quelque chose et néglige de tenir sa promesse, nous nous croyons ordinairement en droit de croire plus difficilement à ce qu'il lui plaira de promettre encore; à l'égard de l'homme, nos hésitations ne sauraient passer pour une injure. Il en est bien autrement s'il s'agit de Dieu, qui conduit tout ce qui nous regarde avec une souveraine sagesse. Quand même ses promesses devraient se heurter à d'innombrables obstacles, nous devons toujours, en jetant les yeux sur l'étendue de sa puissance, y avoir confiance, nous fortifier contre le doute et ne pas oublier qu'il faut que tout ce qu'il a dit se réalise complétement. Et qu'est-ce qui pourrait s'opposer à l'accomplissement de ses promesses? Est-ce que tout n'est pas possible à Dieu? Dès lors, il conduit la chose selon son gré, il sait trouver des voies là où il n'y a pas de voies, il rallume en nos âmes découragées la flamme de



l'espérance, afin de rendre plus manifeste à nos yeux l'excellence de sa toute-puissante sagesse.

« Lève-toi et parcours cette terre en sa longueur et sa largeur, dit-il au Patriarche, car je te la donnerai. » *Gen.,* XIII, 17. Dieu prend soin en toute chose de rassurer le juste. Voyez plutôt : Lève-toi, lui dit-il, marche, apprends et la largeur et la longueur de la terre qui t'appartient, afin que tu en connaisses l'étendue et qu'avant d'en jouir, tu trouves dans l'espérance un sujet de consolation et de plaisir. Regarde, tout le pays que tu pourras parcourir, je te le donnerai, pour te bien apprendre que ce que tu as abandonné ne vaut pas ce que tu as acquis. Qu'importe que Lot ait choisi la terre qu'il a préférée, celle que tu reçois n'est pas inférieure. Bientôt les événements t'apprendront que le choix qu'il a fait de la meilleure terre ne lui a pas porté bonheur, et lui-même saura combien c'est une chose funeste d'aimer à être le premier. Voici que maintenant tu reçois le prix de ta modestie et de ta clémence envers ton frère; accepte ma promesse : connais toute la terre qui t'appartient et que bientôt toi et ta postérité vous posséderez. O magnificence des promesses divines ! O libéralité sans bornes de Notre-Seigneur ! O récompenses sublimes que Dieu accorde dans sa miséricorde à ce bienheureux et à tous ceux qui naîtront de lui ! A ces paroles, le Patriarche demeura dans l'admiration devant une bonté aussi ineffable. « Il lève ses tentes, et s'en va habiter près du chêne de Mambré, qui est en Hébron. » *Gen.*, XIII, 18. Voilà ce qu'il fit après avoir entendu la promesse de Dieu et s'être séparé de Lot. Quelle décision remplie de sagesse ! Quel esprit sublime ! Il abandonne sans regret le lieu de son repos, et n'éprouve aucune peine à quitter un endroit pour un autre. Rien ne l'arrête; les coutumes ne le retiennent pas. Que d'hommes, même parmi ceux qui se piquent de philosophie et qui prétendent échapper aux tourbillons ordinaires du monde, qui n'auraient pas ce courage ! Qu'une occasion se présente de quitter le lieu où l'on habite, que ce soit même, comme cela arrive souvent, dans les intérêts de l'âme, ils sont moroses, tristes, affligés, tant ils éprouvent de peine à se séparer de leurs habitudes. Oh ! comme la conduite de ce juste est différente et comme, dès le commencement, il fait briller une philosophie admirable ! Il va, comme un pèlerin et un étranger, tantôt ici, tantôt là, s'efforçant de montrer par ses œuvres son esprit religieux et saint. A peine a-t-il dressé ses tentes près du chêne de Mambré, qu'il y construit un autel au Seigneur. O modèle admirable de reconnaissance ! Il dresse sa tente, et aussitôt il rend ses actions de grâces au Seigneur pour la promesse qu'il en a reçue. Partout où il fixe son séjour, vous verrez que sa première sollicitude fut toujours d'y élever un autel et d'y prier, conformément à cet ordre de l'apôtre qui veut que les hommes prient en tout lieu, levant au ciel des mains pures. Qu'est-il besoin de vous représenter encore son âme, consumée de l'amour de Dieu, s'élevant jusqu'à lui et lui disant merci pour tous les biens qu'elle reçoit? Il n'attend pas la réalisation des promesses : Dieu a promis, et il l'en remercie; par sa reconnaissance pour les biens déjà reçus, il s'efforce de contraindre le Seigneur à tenir sa promesse.

5. Courage donc ! Imitons ce patriarche et confions-nous aux promesses divines. Que le temps n'attiédisse pas l'ardeur de notre confiance. Que les obstacles qui surgissent ne découragent pas notre foi. Fortifions-nous par la pensée de la puissance de Dieu et ayons en sa promesse une foi aussi pure, aussi vive que si nous la voyions réalisée sous nos yeux. Considérez les grandes choses que le Seigneur nous a promises, des choses qui dépassent tout entendement. Il nous a promis que nous participerions à son royaume, que nous entrerions en possession de biens ineffables, que nous deviendrions les frères des anges, que nous n'aurions pas à craindre la géhenne. Tous ces biens ne sont pas des biens sensibles; mais ce ne doit pas être une raison de douter. N'oubliez pas que celui qui nous les a promis ne peut mentir. Pensons encore une fois à l'étendue de sa puissance; fixons des yeux de la foi ce que nous ne pouvons apercevoir des yeux du corps; apprenons par les biens qui nous ont été concédés à espérer toujours en ceux que nous attendons. Et pourquoi croyez-vous donc que

tant de faveurs nous aient été accordées sur cette terre, si ce n'est pour nous servir de soutien et de guide, pour être l'aliment de notre espérance dans les biens à venir? Celui que sa charité pour nous a poussé à livrer son Fils, que peut-il ne pas nous donner après? C'est le langage du bienheureux Paul : « Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, dit-il, mais qui l'a livré pour nous tous, que ne nous donnera-t-il pas après nous l'avoir donné? » *Rom.*, VIII, 32. S'il a livré son Fils pour nous, pécheurs, s'il nous a accordé la grâce du baptême, s'il nous a pardonné nos premières fautes, s'il nous a ouvert une voie à la pénitence, s'il a fait tant d'autres choses pour notre salut, il est manifeste aussi qu'il nous donnera tous les biens qu'il nous réserve; nous n'existions pas encore, et dans sa bonté il nous préparait tous ces biens. Entendez, en effet, ce qu'il dit à ceux qui sont à sa droite : « Venez, les élus de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous a été préparé avant la création du monde. » *Matth.*, XXV, 34. Voilà ce que Dieu faisait pour nous quand nous n'étions pas encore, et vous ne voulez pas qu'il nous mette en possession de ces biens? Mon Dieu, que vous êtes bon, et que votre miséricorde s'est montrée magnifique envers nous, puisqu'avant de jeter les fondements du monde, vous daignez déjà nous préparer la jouissance du royaume des cieux! Loin de nous donc l'ingratitude! Ah! je vous en conjure, ne nous montrons pas indignes de ces faveurs, aimons notre Seigneur comme il convient, et ne mettons pas d'obstacle aux intentions de sa bonté sur nous. Et qu'avions-nous fait pour mériter ses bienfaits? Le premier, il nous a aimés; le premier, il nous a déclaré sa charité inénarrable! Ne serait-il pas absurde de ne pas aimer de toutes nos forces celui qui nous a tellement aimés? Pour nous, il a tout supporté avec joie; il s'est pour ainsi dire élancé du sein de son Père, afin de revêtir la forme d'un esclave; il est passé par toutes les conditions humaines; il a été couvert d'opprobres et maltraité par les Juifs; il est mort sur la croix de la mort la plus ignominieuse, et tout cela afin de nous tirer de la boue dans laquelle nous nous traînions, de nous délivrer du poids écrasant de nos péchés, et de nous rendre la liberté par la foi que nous aurions en lui.

A la pensée de toutes ces merveilles, le bienheureux Paul, cet ami passionné du Christ, qui parcourait le monde entier comme s'il avait eu des ailes, qui s'efforçait de vivre en son corps comme s'il n'eût pas eu de corps, s'écriait confondu : « La charité du Christ me possède. » II *Cor.*, V, 14. Quelle sagesse! quelle vertu sublime! quel ardent amour! « La charité du Christ me possède, » c'est-à-dire me pousse, m'excite, me presse! Entendez-le interpréter lui-même ces paroles : « Considérant que si un seul est mort pour tous, tous par conséquent sont morts; et Jésus-Christ est mort pour tous afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. » *Ibid.*, 15. Avez-vous vu combien c'est à bon droit qu'il disait : « La charité du Christ me possède? » S'il est mort pour nous, dit-il, c'est pour que nous ne vivions plus pour nous-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour nous.—Entendons le conseil de l'Apôtre et ne vivons plus pour nous, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour nous. — Je vous entends : Comment, direz-vous, pourrons-nous ne plus vivre pour nous-mêmes? —Le bienheureux Apôtre vous répond : « Je vis, mais non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » *Galat.*, II, 20. Voyez-le : il était sur la terre, il portait avec lui un corps de chair; mais il était comme un habitant des cieux, il semblait vivre au milieu de natures incorporelles. C'est pourquoi ailleurs il disait : « Ceux qui sont du Christ ont crucifié leur chair avec ses convoitises et ses concupiscences. » *Galat.*, V, 24. Mourir en quelque sorte à la vie présente et ne rien apercevoir des choses qui se voient, voilà donc ce qu'on appelle ne pas vivre pour soi-même, mais pour celui qui est né et ressuscité pour nous. Ah! si notre Seigneur a été crucifié, c'est pour que nous échangions la vie présente contre la vie future, que dis-je? afin que nous acquiérions la seconde au prix de la première. La vie présente, acceptée avec sobriété et vigilance, nous conduit à la possession de la vie éternelle; pour peu que nous ayons à cœur de veil-

ler et d'ouvrir les yeux de l'esprit, nous pouvons toujours avoir à la mémoire le souvenir de ce bienheureux repos, et par le mépris et même l'oubli des biens du temps, fixer sans cesse les biens de l'éternité, ainsi que nous l'apprend toujours le même apôtre en disant : « Je vis maintenant dans ce corps mortel, mais c'est en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi. » *Galat.*, II, 20.

6. Considérez cette âme embrasée, cet esprit élevé, cette intelligence consumée de l'amour de Dieu. « Je vis maintenant, s'écrie-t-il, dans une foi vive. » Ne croyez pas que je fasse rien en vue des choses de la terre. Je suis entouré d'un corps de chair, il est vrai; je demeure rivé aux nécessités de la nature; mais je n'en vis pas moins d'une foi vive, c'est-à-dire dans le Christ, méprisant les biens présents, évitant avec soin de m'y arrêter, dans l'espérance que je mets en lui, et ayant toujours mon esprit attaché sur celui qui est ma vie. Mais il veut vous faire connaître l'excellence de son amour, il ajoute : « Je vis maintenant en la foi vive du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. » Admirez ce magnifique témoignage de reconnaissance. Qu'est-ce donc, ô bienheureux Paul? Naguère vous disiez : « Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous; » *Rom.*, VIII, 32; et maintenant vous dites : « Qui m'a aimé. » Ce bienfait commun à l'univers entier, vous vous l'attribuez comme un bienfait particulier? — Oui, répond l'Apôtre; car, encore que le Christ ait offert son sacrifice pour tous les hommes, mon amour pour lui fait que je regarde ce qu'il a fait comme fait à moi-même. Les prophètes agissent souvent ainsi. « Mon Dieu, mon Dieu! » *Ps.* XXI, CXVII et CXLII, s'écrie l'un d'eux. Sans doute, le Seigneur est Dieu de tout l'univers; mais c'est le propre de l'amour de s'approprier ce qui est général. « Je vis en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé. » — Eh quoi! seriez-vous donc le seul qu'il eût aimé? — Non; il a aimé toute la nature humaine; mais je lui rends grâces, comme s'il n'eût aimé que moi. « Et qui s'est livré pour moi. » — A-t-il donc été crucifié pour vous seul? Est-ce qu'il n'avait pas dit : « Quand je serai élevé, je les attirerai tous à moi? » *Joan.*, XII, 32. Et vous-même, n'aviez-vous pas prononcé ces paroles : « Il s'est livré pour nous tous? » — Je ne le contredis pas; mais il n'y a pas de contradiction dans mes paroles, c'est une consolation que je donne à mon amour.

Ne vous lassez pas et voyez encore un autre enseignement que veut nous donner l'Apôtre. Comme il avait dit plus haut en parlant du Père : « Il a livré son propre Fils pour nous tous; » il dit maintenant : « Qui s'est livré lui-même » afin de tout concilier, de faire voir que le Père et le Fils sont également dignes d'honneur, d'indiquer enfin la Passion, car ailleurs il avait écrit : « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort; » *Philip.*, II, 8; et c'était toujours la foi en la Passion qu'il voulait fortifier. Ici, vous entendez comme il s'exprime : « Il s'est, dit-il, livré lui-même. » Qu'est-ce à dire, sinon que le Christ a volontairement accepté la Passion, que ce n'est ni par nécessité, ni par force, mais parce qu'il l'a bien voulu et désiré, qu'il a entrepris l'œuvre du salut du genre humain, qu'il est mort sur la croix?

Quel amour pourrons-nous rendre à celui qui nous a témoigné une si magnifique charité? Quand même nous mourrions pour obéir à ses lois, ou pour ne pas transgresser ses commandements, notre amour serait encore inférieur au sien. Un Dieu qui se résigne pour les hommes à mille sortes d'opprobres! le Seigneur qui meurt pour ses esclaves, je ne dis pas assez, pour des ingrats, pour ses ennemis perpétuels! Il nous devance, et, malgré notre indignité et nos chutes multipliées, il ne dédaigne pas de nous accorder un si grand bienfait. Après cela, faites tout ce que vous voudrez, et vous ne ferez jamais trop pour celui qui s'est montré envers vous si généreux et si bon. Je suppose que vous l'honorez; mais votre culte, après tout, est une reconnaissance et une dette, tandis que ses bienfaits sont des faveurs et des grâces, et ne procèdent que de la grandeur de sa largesse.

Repassons dans notre esprit toutes ces choses, aimons le Christ comme Paul l'a aimé, ayons les biens présents en souverain mépris, et gardons toujours ferme et fidèle son amour dans notre âme. En agissant ainsi, nous ne tiendrons aucun compte des biens de la vie, nous habite-

rons la terre comme le ciel, la prospérité ne nous enorgueillira pas, et nous ne serons pas abattus par l'infortune; mais, nous élevant au-dessus de toutes les choses d'ici-bas, nous monterons vers Notre-Seigneur tout aimable, nous saurons attendre avec résignation, et nous nous écrierons aussi avec le bienheureux Paul: « Je vis maintenant dans la chair, mais c'est en la foi vivante du Fils de Dieu, qui nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, » *Galat.*, II, 20, afin de passer cette vie présente sans angoisse, et de jouir des biens éternels, par la grâce et la miséricorde de Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soient gloire, empire, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXV.

« Or il arriva en ce temps-là qu'Amraphel, roi de Sennaar, Arioch, roi d'Elasar, Chodorlahomor, roi d'Elam, et Thadal, roi des Nations, firent la guerre au roi de Sodome. »

1. La lecture des divines Ecritures, mes bien-aimés, offre de grands avantages. Elle révèle à l'âme la véritable sagesse; elle transporte l'esprit dans le ciel; elle vivifie dans le cœur le sentiment de la reconnaissance; elle détache l'homme de l'amour des biens présents; elle ne laisse en nous que la pensée d'une autre vie; nous n'agissons alors qu'en vue des promesses divines et nous nous livrons aux âpres labeurs de la vertu avec une ardeur infatigable. Cette lecture nous révèle rapidement et les secours providentiels de Dieu, et la force des justes, et la bonté divine, et la magnificence des récompenses; elle excite quelquefois en notre âme une sainte émulation, un grand désir d'imiter tant d'hommes illustres, la force de ne pas succomber dans les luttes inséparables de la vertu, et une grande confiance dans les promesses divines qui n'ont pas encore reçu leur réalisation. Je vous en conjure donc, lisons avec le plus grand soin les divines Ecritures; cet exercice, si nous le mettons souvent en pratique, nous acquerra la véritable science. Donnez-moi un homme que sa piété et sa foi poussent souvent à parcourir nos saints Livres, et j'affirme qu'il en retirera d'heureux résultats; quand même il n'aurait pas un docteur à ses côtés pour l'instruire, le Seigneur qui descend dans nos cœurs éclairera son esprit, répandra dans son âme les rayons de sa lumière, lui découvrira les choses cachées, lui enseignera enfin ce qu'il ignore. Ce que Dieu demande de nous seulement, c'est que nous nous y appliquions de toutes nos forces. « N'appelez personne votre maître sur la terre, » *Matth.,* XXIII, 8, est-il écrit.

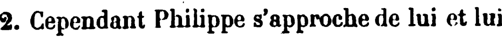
Lors donc que nous prenons entre nos mains les Livres sacrés, soyons attentifs; livrons-nous à cette lecture sainte de toute la force de nos pensées, en rejetant loin de nous toute sollicitude profane, et méritons par notre piété et nos efforts d'avoir le Saint-Esprit pour guide dans l'intelligence des écrivains sacrés, et de retirer de notre lecture un sérieux profit. Souvenez-vous de l'eunuque barbare de la reine d'Ethiopie; même au milieu de sa gloire, sur le char qui le portait, il s'occupait de saintes lectures; il tenait dans ses mains le prophète Isaïe, et, sans savoir ce qui était contenu dans les Livres sacrés, il était très-attentif à ce qu'il lisait; zèle, ardeur, attention, il ne négligeait rien de ce qui était en son pouvoir, et Dieu récompensa sa bonne volonté en lui envoyant un docteur. Ah! considérez, je vous prie, quel mérite c'était de ne pas négliger la lecture même en chemin, même sur le char où il était assis. Quel exemple pour tant d'autres qui ne peuvent se décider à se livrer à cet exercice dans la paix de leurs demeures et qui le jugent inutile et superflu, sous prétexte qu'ils habitent avec une femme, qu'ils sont enrôlés dans l'armée, qu'ils ont des enfants et des serviteurs à soigner, et mille affaires à diriger. Voici un homme qui était eunuque et barbare, double raison, ce semble, pour être plus négligent, qui de plus était riche et entouré d'honneurs; joignez à cela qu'il était en voyage et porté sur un char, et vous savez si la lecture est aisée à quelqu'un qui voyage, ou si au contraire elle ne lui est pas onéreuse et pénible; et cependant son zèle, son ardeur renversent tous les obstacles; il trouve le moyen de lire l'Ecriture,

Etudions la sainte Ecriture.

malgré toutes les difficultés; il ne dit pas comme disent un grand nombre d'hommes de nos jours : Je ne comprends pas ce qui est écrit, je ne peux pas sonder la profondeur des Ecritures; pourquoi me donner une peine inutile et sans profit à lire des choses que nul ne peut m'expliquer? Il ne pense à rien de tout cela; barbare par son langage, il porte en son esprit une merveilleuse philosophie, il a confiance, s'il fait tout ce qui dépend de lui, que ses efforts ne seront pas stériles, que la grâce de Dieu viendra à son secours, et il s'applique à la lecture. C'est pourquoi le bon Dieu, qui voit ses désirs, ne l'abandonne pas, ne le prive pas de son appui, et lui envoie un docteur.

Voyez bien la conduite de Dieu : il attend avant de donner sa grâce; ce n'est que lorsque l'eunuque aura fait tout ce qui dépend de lui, qu'il viendra lui donner son secours. Quand donc tout fut fait, quand l'eunuque se fut mis dans les dispositions convenables, le Seigneur apparut à Philippe et lui dit : « Lève-toi et va sur la route qui conduit de Jérusalem à Gaza, la ville déserte. — Or, dans le même temps, un Ethiopien eunuque, l'un des premiers de la cour de Candace, reine d'Ethiopie, qui était venu à Jérusalem pour adorer, s'en retournait assis sur son char et lisait le prophète Isaïe. » *Act.*, VIII, 26-28. Remarquez avec quel soin l'écrivain sacré relate certaines circonstances : Cet homme était *Ethiopien*, donc il était barbare; c'était un des *premiers de la cour,* d'où l'on peut comprendre de quelle haute dignité il était investi; *il était venu à Jérusalem pour adorer :* ces dernières paroles, en nous faisant connaître la cause de son voyage, nous révèlent sa piété et sa religion. Quel long chemin entrepris pour adorer le Seigneur! On croyait alors ne pouvoir rendre à Dieu un culte digne de lui qu'en un seul lieu de la terre, et on venait y prier des points les plus reculés de l'univers. Cet Ethiopien s'était rendu lui aussi là où étaient le temple et le culte des Juifs, afin d'adorer le Seigneur; maintenant qu'il avait contenté ses désirs, « il s'en retournait, et, assis sur son char, il lisait. »

L'eunuque de Candace était un des premiers, c'est-à-dire un riche, un homme puissant en ce monde.



2. Cependant Philippe s'approche de lui et lui dit : « Croyez-vous comprendre ce que vous lisez? » *Act.*, VIII, 30. Voilà certes une âme pleine d'une ardente sollicitude! Vous voyez comme elle s'applique à une lecture qu'elle ne comprend pas, et comme elle désire rencontrer un docteur. L'interrogation de l'Apôtre excite encore davantage son zèle, et par sa réponse elle montre bien qu'elle mérite de trouver ce docteur qui lui révèle les mystères des livres qu'elle parcourt : « Croyez-vous comprendre ce que vous lisez? » dit l'apôtre. Et en parlant ainsi, il s'avance couvert d'habits pauvres, vers l'eunuque auquel il s'adresse. Que va faire celui-ci? Imitera-t-il ces insensés si nombreux qui aiment mieux demeurer toujours ignorants que d'avouer leur ignorance et apprendre ce qu'ils ne savent pas de ceux qui sont capables de les instruire? Loin de là; il n'éprouve aucune peine de la conduite de l'apôtre; il ne s'indigne pas; il ne se croit pas offensé, et il manifeste, dans une réponse pleine de douceur et de piété, l'état de son esprit : « Comment le pourrais-je, dit-il, si quelqu'un ne me l'explique? » *Ibid.*, 31. Cette réponse faite, au moins va-t-il passer outre? Pas encore, mais, donnant une nouvelle preuve de l'excellence de ses mœurs, cet homme puissant, ce barbare, ce voyageur porté sur un char, s'arrête devant cet interlocuteur si vil en apparence, si méprisable par son costume, et l'invite à monter sur le char et à s'asseoir près de lui. Quel zèle ardent dans l'esprit de cet homme! Quelle piété dans l'âme de ce barbare, et comme il met bien en pratique ces paroles du Sage : « Si tu vois un sage, veille pour aller à lui, et que ton pied use le seuil de sa porte. » *Eccli.*, VI, 36. Voyez-vous comment son zèle fut justement récompensé? Voyez-vous comment il obtint d'en haut le secours qu'il demandait? Voyez-vous comment il ne négligea rien de ce qui était en son pouvoir dans ce travail surnaturel? Aussi, voyez, il rencontre un docteur qui lui révèle avec soin les choses qu'il ne connaît pas, et qui éclaire son âme.

Ah! ne demandez plus maintenant s'il est utile de lire avec attention et ferveur les divines Ecritures. Tous vous venez de le voir, et si je viens d'appeler votre attention sur l'histoire de ce bar-



bare, c'est pour qu'aucun de vous ne rougisse plus d'imiter cet eunuque éthiopien qui lisait même en route les Livres saints. Dans quelque condition que nous soyons, simples particuliers, soldats, citoyens chargés de dignités, nous tous enfin, hommes et femmes, qui vivons habituellement dans la solitude de nos demeures, et nous, à plus forte raison, qui sommes adonnés à la vie monastique, prenons ce barbare pour notre docteur; il est certes bien digne de l'être. Que tous apprennent de lui qu'il n'est pas de temps impropre à la lecture des Livres saints, mais qu'en quelque circonstance que nous nous trouvions, à la maison, au forum, en chemin, au milieu d'une foule, même au sein de graves et de nombreuses affaires, nous pouvons, en faisant de notre côté tous les efforts possibles, rencontrer un maître. A la vue de notre attachement aux choses spirituelles, Dieu ne nous refusera pas ses grâces; il nous préviendra de sa lumière céleste, et projettera sur notre âme l'éclat de ses rayons.

Ne négligez donc pas, je vous en conjure, la lecture des Ecritures; que nous les comprenions ou que nous ne les comprenions pas, vivons avec elles dans un commerce fréquent. Au fond, c'est par une méditation assidue qu'on se donne des choses un souvenir impérissable, et il n'est pas rare que ce que nous n'avons pu saisir à la première lecture, devienne tout à coup lumineux pour notre esprit quand nous y revenons le lendemain, parce que dans sa bonté Dieu nous éclaire de ses rayons secrets. Jusqu'ici nous avons voulu vous encourager à lire souvent les saintes Ecritures; mais ce que Dieu fait dans cette occasion, il le fait encore toujours : il donne l'abondance de ses grâces aux âmes bien disposées qui travaillent dans la limite de leurs forces, et, de même qu'il envoya sans retard un docteur à ce barbare occupé de la lecture des Ecritures, il vient pareillement au secours de tous ceux qui veulent sincèrement pratiquer la vertu. Entendez, pour vous en convaincre, ce que nous venons de lire. Mais notre discours deviendra plus évident encore si, revenant à ce qui touche le patriarche Abram, nous reprenons la suite des choses que nous exposions hier. Vous savez déjà comment Dieu récompensa la grande humilité dont il fit preuve envers Lot, en lui cédant la meilleure part, et comment la promesse qu'il lui fit dépassait infiniment ce qu'il avait le droit d'attendre. Aujourd'hui apprenons encore par le passage que nous avons lu ensemble, la vertu de ce juste en même temps que l'ineffable providence dont Dieu le couvre. Le Seigneur veut nous donner à tous dans l'exemple du Patriarche une grande instruction; remarquez-le, il permet toujours que la première chose qui apparaisse soit sa piété et sa vertu; il n'intervient jamais que pour la couronner, admirable économie par laquelle il veut nous engager à l'imitation de ce juste, à conquérir la vertu et à attendre les récompenses qui lui sont promises.

3. Mais il est temps de vous proposer ce que nous avons lu aujourd'hui; car c'est à peine s'il est utile de l'interpréter. La simple lecture suffit pour manifester l'excellence de la vertu du juste. « Or il arriva en ce temps-là qu'Amraphel, roi de Sennaar, Arioch, roi d'Elasar, Chodorlahomor, roi d'Elam, et Thadal, roi des nations, firent la guerre à Bara, roi de Sodome, et à Bersa, roi de Gomorrhe, et à Sennaab, roi d'Adama, et à Symobor, roi de Seboïm, et au roi de Bala, laquelle est Ségor. Tous ces rois s'assemblèrent en la vallée Salée, qui est maintenant la mer Salée. » *Genes.*, XIV, 1-3. Voyez avec quel soin l'Ecriture fait mention des noms des rois et des peuples. Ne croyez pas qu'elle agisse ainsi sans motif. Elle veut que ces dénominations nous servent à connaître leurs barbares dispositions. Tous ces rois firent donc la guerre contre le roi de Sodome et ses alliés. Cela dit, l'Ecriture en vient à la cause, au principe même de la guerre : « Ils avaient, dit-elle, servi douze années Chodorlahomor; mais à la treizième, ils s'étaient révoltés. A la quatorzième année, Chodorlahomor vint, et les rois qui étaient avec lui, et ils vainquirent les géants en Astoroth et Carnaïm, et avec eux les nations fortes, et les Omméens qui étaient dans la ville de Savé, et les Chorréens dans les montagnes de Séir, jusqu'au térébinthe de Pharan, qui est au désert. Puis ils retournèrent et vinrent à la fontaine du Jugement, laquelle est Cadès, et ils tuèrent tous les

princes d'Amalec et les Amorrhéens qui habitaient en Asasonthamar. » *Genes.*, XIV, 4-7. Arrêtons-nous un moment à ces paroles et n'estimons pas inutile cette narration. Si l'Ecriture prend tant de soin de ce qu'elle raconte, c'est à dessein, c'est pour nous apprendre la force et la puissance de ces barbares ; telle fut en effet leur impétuosité à combattre, qu'ils triomphèrent même des géants, c'est-à-dire de ces hommes vigoureux, au corps athlétique; et mirent en fuite toutes les nations ennemies. Comme un torrent qui déborde entraîne tout dans son cours et porte en tout lieu la ruine, ainsi les barbares fondirent sur toutes les nations et mirent en fuite les princes Amalécites et tous les autres.

Peut-être s'en trouvera-t-il qui diront : Et que m'importe à moi de connaître la force de ces barbares ? — Que vous importe ?... Croyez-vous donc que l'Ecriture ait consigné pour rien de pareils détails dans son récit ? Croyez-vous que nous-même nous vous ayons inutilement révélé la force de ces hommes ? Non certes ; tout cela doit servir à vous apprendre d'un côté la grande puissance de Dieu, et de l'autre la vertu du Patriarche. Voici donc que pour confondre ceux qui étaient doués d'une si grande force et qui avaient mis en fuite tant de nations, l'Ecriture ajoute : « Alors sortirent dans la plaine le roi de Sodome, le roi de Gomorrhe, le roi d'Adama, et le roi de Séboïm, et le roi de la ville de Bala, laquelle est Ségor, et ils ordonnèrent la bataille en la vallée Salée, contre Chodorlahomor, Thadal, Amraphel, et Arioch : quatre rois contre cinq. Or dans la vallée Salée il y avait plusieurs puits de bitume. » *Ibid.*, 8-10. Ensuite, pour nous faire voir comment, effrayés du courage et de la force de ces derniers, les premiers prirent la fuite : « Et les rois de Sodome et de Gomorrhe prirent la fuite et y périrent, et ceux qui étaient demeurés s'enfuirent dans la montagne. » Voyez-vous combien ces hommes combattaient avec force ? Voyez-vous comment leur simple aspect jeta la terreur dans le cœur de leurs ennemis et leur fit prendre la fuite ? Entendez maintenant comment, tandis que les vaincus fuyaient, les vainqueurs s'enrichirent de toutes leurs dépouilles et retournèrent ensuite chez eux : « Ils s'emparèrent de la montagne, de la cavalerie de Sodome et de Gomorrhe, de toutes leurs richesses, et ils se retirèrent. Ils s'emparèrent aussi de Lot, fils du frère d'Abram, et de toutes ses richesses, car il habitait Sodome, et s'en allèrent. » *Ibid.*, 11, 12. Voilà que ce que j'avais dit hier se vérifie maintenant : Lot ne retire aucun profit de sa conduite, et l'expérience lui apprend à ne pas soupirer, comme il avait fait, après les meilleures parts. Que dis-je ? non-seulement Lot ne voit pas ses richesses s'accroître, il est encore traîné en captivité, et il comprend, par ce qui lui arrive, combien il lui aurait mieux valu rester auprès du juste, que vivre séparé de lui, et goûter une liberté qui l'exposait à de si grandes calamités.

Le voilà séparé du Patriarche; maintenant il se croit libre, il est en possession d'une plus grande fortune, il nage dans l'abondance. Hélas ! c'est à ce moment-là même qu'il est réduit en esclavage, qu'il n'a ni demeure ni foyer, afin de vous apprendre combien la dissension est funeste, la concorde profitable, et aussi afin que vous sachiez s'il convient de n'avoir pas de désir ambitieux et de se contenter, quand il le faut, du peu qu'on peut avoir. « Ils emmenèrent Lot et s'emparèrent de ses richesses. » Oh ! qu'il eût été préférable pour Lot de vivre avec le Patriarche et de tout sacrifier au bienfait de la concorde, que de se séparer de lui, de tomber, du sein de tant de richesses, dans de si grands périls, et de subir le joug redoutable des barbares : « Et voilà qu'un homme échappé du massacre annonça ce malheur à l'étranger Abram, qui habitait près du chêne de Mambré, l'Amorrhéen, frère d'Eschol et frère d'Aner, lesquels étaient alliés d'Abram. » *Ibid.*, 13. Comment le Patriarche put-il ignorer qu'une si grande guerre avait été engagée ? Peut-être était-il très-éloigné du théâtre du combat, et ignora-t-il tout, grâce à cette circonstance. « Et voilà qu'un serviteur annonça ce malheur à l'étranger Abram. » Pourquoi cette mention ? Pour nous apprendre qu'il s'adressait à un homme qui était venu de la Chaldée. Abram avait habité de l'autre côté de l'Euphrate; c'est pour cela qu'il est appelé

passager. Dès longtemps, et sans doute afin de signifier le même fait, ses parents lui avaient déjà donné ce nom. Il fut appelé Abram, parce qu'il devait passer l'Euphrate et venir en Palestine.

4. Quoique infidèles, et sans doute sous l'inspiration de la sagesse toute-puissante de Dieu, ses parents l'appelèrent Abram, comme autrefois Lamech avait nommé son fils Noé. Il n'est pas rare que la bonté divine annonce par l'entremise des infidèles des événements encore très-éloignés. Le serviteur de Lot annonça donc à l'étranger ce qui était arrivé : la captivité du fils de son frère et la puissance redoutable des rois vainqueurs, et la dévastation de Sodome, et la fuite honteuse des vaincus. « Or Abram habitait près du chêne de Mambré, l'Amorrhéen, frère d'Eschol et frère d'Aner, lesquels étaient ses alliés. » Ici vous me demanderez peut-être : Pourquoi, de tous les habitants de Sodome, Lot fut-il le seul réduit en captivité ? Pourquoi ? Ah ! ce ne fut pas inutilement et sans motif. Pourquoi ? Mais afin que les événements manifestassent à Lot la vertu du Patriarche, afin que tous fussent sauvés dans son intérêt même, afin qu'il apprît à ne plus désirer le premier rang, et à céder à ceux qui lui étaient supérieurs. Entendons d'ailleurs ce qui suit et connaissons la vertu du juste et le secours immense de Dieu. Prêtez l'oreille à ces paroles et redoublez d'attention. L'exemple de Lot ne passera pas inaperçu pour nous et nous retirerons de ce qui lui arriva de grands avantages. Nous apprendrons à voir sans nous plaindre le juste livré à la tentation, tandis qu'à côté de lui les frivoles et les méchants y échappent, à nous contenter toujours du rôle et du sort le plus humble, à mettre le commerce et l'amitié du juste au-dessus de tous les autres biens, à préférer enfin à la liberté même la société des hommes vertueux, encore qu'il nous fallût servir en habitant avec eux. Mais apprenons aussi la soumission admirable du Patriarche, sa bienveillance et son amour pour Lot, la grandeur de son courage, son mépris des richesses, et les secours ineffables que Dieu lui donna. « Or quand Abram entendit que Lot, le fils de son frère, était captif, il arma trois cent dix-huit de ses serviteurs, nés en sa maison, et poursuivit les ennemis jusqu'à Dan ; et il se jeta de nuit sur eux avec ses serviteurs et il les défit, et les poursuivit jusqu'à Hoba, qui est à gauche de Damas. Et il ramena toute la cavalerie de Sodome, et il ramena aussi Lot, fils de son frère, et toutes ses richesses, et ses femmes et le peuple. » *Ibid.*, 14-16.

Considérez ici, mes bien-aimés, la magnanimité et la force du juste. Il compte toujours sur la miséricorde de Dieu ; ce qu'il entend ne l'ébranle pas, ne le décourage pas ; ni la force des guerriers, ni le carnage qu'ils ont fait, ni leur première irruption contre les nations, ni les premières victoires qu'ils ont remportées sur les Amalécites et sur les autres peuples, ni leurs combats contre le roi et les habitants de Sodome, ni la fuite de ces derniers, ni leurs dépouilles tombées aux mains des vainqueurs. Si l'Ecriture entre d'abord dans tous ces détails, si elle nous raconte les grands succès obtenus par les vainqueurs, c'est qu'elle veut nous prévenir que la victoire du Patriarche est beaucoup moins le résultat de sa force corporelle que celui de sa confiance en Dieu et du secours qu'il a reçu du ciel. Remarquez-le : il ne fait pas de préparatifs de guerre, il n'a ni dards, ni lances, ni arcs ; il n'oppose pas des boucliers aux traits de l'ennemi ; il va combattre seulement avec ses serviteurs nés dans sa maison. — Pourquoi, me direz-vous, compter ainsi trois cent dix-huit serviteurs nés dans sa maison ? — Uniquement pour vous apprendre qu'il ne les enrôle pas tous, mais seulement ceux de ses serviteurs nés dans sa maison, qui, ayant été élevés avec Lot, courraient plus volontiers le venger, comme des serviteurs combattant pour leur propre maître. Et remarquez encore, je vous prie, la puissance de Dieu ; comme elle décide rapidement de la victoire ! « Il se jeta de nuit sur eux avec ses serviteurs, et il les défit et les poursuivit. » Une main céleste l'aidait et combattait pour lui. Aussi n'a-t-il besoin ni d'armes, ni de machines de guerre ; il ne fait que se montrer avec ses serviteurs et aussitôt il défait les uns, il met en fuite les autres, il frappe de toute part, en toute liberté, sans rencontrer de résistance ; il ramène la cavalerie du roi

Pourquoi Abraham prend-il avec lui trois cent dix-huit serviteurs nés dans sa maison ?

de Sodome; Lot, le fils de son frère, ses richesses et ses femmes, et le peuple.

Comprenez-vous maintenant pourquoi, tandis que tous les habitants de Sodome prennent la fuite, Lot seul fut réduit en esclavage? Il fallait que la vertu du Patriarche trouvât occasion de briller d'un grand éclat, et que tous fussent sauvés dans l'intérêt même de Lot. Abram donc revint entouré de trophées magnifiques; il ramenait Lot, et la cavalerie, et les femmes, et les richesses; il proclamait, il disait d'une voix plus éclatante que la trompette, qu'il n'avait pas remporté la victoire par des secours humains, qu'il ne la devait pas à la force corporelle, mais à la protection merveilleuse d'une main céleste qui combattait pour lui. Voyez-vous? le juste revêt tous les jours une gloire nouvelle, tous les jours Dieu rend plus manifeste la providence dont il le couvre. Voyez encore : Abram s'efforce d'enseigner aux habitants de Sodome le culte de Dieu. Entendez, en effet, comment s'exprime l'Ecriture : « Alors le roi de Sodome s'en alla au-devant de lui, après la défaite de Chodorlahomor et des rois qui étaient avec lui. » *Ibid.*, 17. Oh! que la vertu est précieuse, et qu'il fait bon d'avoir Dieu pour allié et pour ami! un roi va au-devant d'un étranger et d'un vieillard et lui rend toute sorte d'honneurs. Il avait appris déjà qu'il ne servait de rien de régner quand on n'avait pas le secours d'en haut, et que nul n'est puissant comme celui que Dieu soutient et protége. « Or Melchisédech, roi de Salem, offrit du pain et du vin; car il était sacrificateur du Dieu souverain. » *Ib.*, 18.

5. Qu'est-ce à dire : « Roi de Salem, » et « Sacrificateur du Très-Haut? » D'abord il était roi de Salem. Le bienheureux Paul écrivant un jour aux Hébreux convertis, et saisissant l'occasion de parler de ce roi, interprète la signification de son nom; il en donne l'étymologie, quand il dit : « Melchisédech, roi de justice. » *Heb.*, VII, 2. Melchi, en effet, signifie royaume en hébreu, et Sédec veut dire justice. Quand il en vient ensuite au nom de la cité, il l'interprète : « Roi de paix, » parce que Salem veut dire paix. Il était prêtre aussi. Peut-être s'était-il donné lui-même le sacerdoce, comme c'était alors un fréquent usage; peut-être à cause de son grand âge, cette fonction lui avait-elle été donnée par les siens; peut-être enfin s'était-il appliqué à offrir des sacrifices, comme Noé, Abel, Abram. Quoi qu'il en soit, il devait être le type du Christ. Voilà pourquoi Paul dit de lui : « Cet homme, dont on ne trouve ni le père, ni la mère, ni la généalogie, ni le commencement et la fin de la vie, est ainsi l'image du Fils de Dieu et demeure prêtre pour toujours. » *Ibid.*, VII, 3. — Comment, direz-vous, est-il possible qu'un homme existe sans père et sans mère, sans généalogie, sans que sa vie ait un commencement et une fin? — Melchisédech, vous l'avez entendu, était une figure : ne soyez donc pas surpris, n'exigez pas que tout se trouve dans le type. S'il possédait tout ce qui se trouve dans la réalité figurée, il ne serait plus un type. Que faut-il donc entendre par ces paroles? Ecoutez : De même que Melchisédech est dit sans père et sans mère, parce que le souvenir de ceux qui l'avaient engendré s'était perdu, et sans généalogie, parce qu'on ne se souvenait plus de sa race; de même le Christ, qui n'a pas de mère dans le ciel, ni de père sur la terre, est dit être et est véritablement sans généalogie. Entendez maintenant un autre mystère figuré par l'honneur que ce prêtre rendit au Patriarche. Voici qu'en effet il offre du pain et du vin. En voyant la figure, songez à la vérité et admirez comment l'Ecriture sainte annonce dès le commencement et dans des siècles très-antérieurs des événements éloignés.

« Et Melchisédech bénit Abram, disant : Béni soit Abram par le Dieu très-haut qui a créé le ciel et la terre, et béni soit le Dieu très-haut qui a livré tes ennemis entre tes mains. » *Gen.*, XIV, 19-20. Il ne se contente pas de bénir Abram; il rend encore gloire à Dieu en disant : Béni soit Abram par le Dieu très-haut qui a créé le ciel et la terre; il nous manifeste par les créatures la puissance de Dieu. Si c'est Dieu qui a produit le ciel et la terre, ceux-là ne sont pas dieux que les hommes adorent : « Périssent ces dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre. » *Jerem.*, X, 11. Voyez encore, je vous en conjure : non-seulement il honore le juste, il reconnaît de plus le secours qu'il a reçu de Dieu. « Béni soit Dieu qui a livré vos ennemis entre vos mains. » Sans la

grâce de Dieu, jamais Abram n'aurait triomphé d'ennemis aussi redoutables. Celui qui a livré vos ennemis, c'est celui-là qui a tout fait; c'est lui qui a rendu faibles ceux qui étaient forts; c'est lui qui a vaincu des guerriers bien armés par des hommes sans armes, c'est de lui, c'est de son secours que vous est venue votre force. « Celui qui a livré vos ennemis entre vos mains. » Remarquez bien comment Melchisédech confirme la généreuse sympathie d'Abram et son amour pour Lot; vous l'avez entendu, si Abram a eu ces hommes pour ennemis, c'est à cause de la conduite qu'ils avaient tenue envers Lot. Mais l'Ecriture poursuit: « Abram, dit-elle, lui donna la dîme de toutes ses dépouilles. » Et Paul disait à ce propos : « Considérez donc combien il était grand, puisque le Patriarche Abram lui donna la dîme de ses plus riches dépouilles. » *Hebr.*, VII, 4. Ainsi le Patriarche, pour témoigner à Melchisédech sa reconnaissance, lui donne une partie des dépouilles qu'il a faites et se défait en sa faveur de la dîme de tout ce qu'il a conquis; exemple magnifique qui nous apprend à exprimer notre gratitude, en offrant les prémices de ce que nous tenons de Dieu. Etonné de la magnanimité de cet homme, le roi de Sodome lui dit alors : « Donne-moi les personnes et prends le reste pour toi. » *Genes.*, XIV, 21. Voilà de la part du roi une belle conduite; mais entendez la philosophie du juste : « Abram lui répondit: Je lève ma main vers le Seigneur Dieu, souverain possesseur du ciel et de la terre, que, depuis le fil le plus précieux jusqu'à la courroie d'une chaussure, je ne recevrai rien de tout ce qui est à toi, afin que tu ne dises pas : J'ai enrichi Abram. » *Ibid.*, 22-23. Admirez le désintéressement du Patriarche et son mépris des richesses; il va jusqu'à prononcer un serment, et voilà qu'il s'écrie : « Je lève ma main vers le Seigneur, qui a créé le ciel et la terre. » Pourquoi ces paroles dans la bouche d'Abram?

6. Il veut donner au roi de Sodome une double leçon. Il veut lui montrer d'abord qu'il est au-dessus de tout ce qu'on pourrait lui offrir, et lui indiquer ainsi une belle forme de philosophie; il s'efforce ensuite de l'instruire sur la religion, et il semble lui dire : Je n'accepterai rien de ce qui t'appartient, j'en prends à témoin le Créateur de l'univers, afin que tu connaisses le Dieu suprême et que tu n'estimes pas des dieux ces idoles fabriquées de main d'homme. Le Dieu que j'atteste est celui qui a créé le ciel et la terre; c'est à son secours que nous devons dans cette guerre le triomphe et la victoire. N'espère donc pas que j'accepte rien de ta main. Si j'ai combattu, ce n'est pas dans l'espoir d'une vaine récompense; j'ai agi d'abord par amour pour le fils de mon frère, et ensuite afin de remplir un devoir de justice, afin de délivrer des mains des barbares des captifs injustement retenus. « Depuis le fil le plus précieux jusqu'à la courroie d'une chaussure, je n'accepterai rien, » c'est-à-dire je ne prendrai pas même les objets les plus vils, les plus dénués de toute valeur. La courroie, c'est l'extrémité d'une chaussure terminée en pointe, fort en usage parmi les barbares. Maintenant, voici la cause de mon refus : « C'est pour que tu ne dises pas : J'ai enrichi Abram. » Mon Dieu me comble de biens; je compte toujours sur le secours d'en haut; je n'ai que faire de tes richesses; je ne demande pas l'abondance de la terre; l'amitié de Dieu me suffit, je connais ses largesses. Voilà que j'avais fait à Lot des concessions infimes et sans importance, et j'ai reçu en retour d'ineffables promesses; maintenant je négocie une plus grande fortune, et, pour m'acquérir la bienveillance de mon Dieu, je refuse les trésors que tu me présentes. Et alors, afin que le roi de Sodome n'ait pas le droit de révoquer en doute sa bonne foi, comme il pouvait le faire d'après ce qui arrive souvent, pour lui bien montrer qu'il est absolument résolu à ne rien accepter, pas même le plus petit présent, Abram a recours au serment, et il s'écrie : « J'en jure par le Très-Haut. » A mon avis, ce serment n'a pas d'autre sens.

En agissant de la sorte, le Patriarche mettait en pratique ce commandement du Christ à ses disciples : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. » *Matth.*, X, 8. Qu'ai-je porté à la guerre, semble-t-il dire, en dehors de ma volonté et de mon ardeur? La victoire et le triomphe sont l'œuvre de Dieu, qui a tout fait par sa vertu cachée. Mais le roi pouvait croire

qu'Abram agissait par orgueil, et qu'il n'était guidé que par un sentiment de mépris pour tout ce qui lui était offert; il fallait le détromper, et c'est alors que le Patriarche, — en ceci il donnait une belle preuve d'humanité et de sagesse, — c'est alors que le Patriarche lui dit : « Je n'accepterai rien hormis ce que les jeunes gens de ma suite ont mangé et la part des personnes qui sont venues avec moi, Eschol, Aner et Mambré : ceux-ci recevront leurs parts. » *Genes.*, XIV, 24. Je leur permettrai d'accepter quelque chose pour reconnaître la grande amitié dont ils ont fait preuve. « Or, tous ces hommes étaient les confédérés d'Abram ; » c'est-à-dire qu'ils avaient fait amitié avec lui, et que, pour témoigner cette amitié, ils avaient partagé ses périls. Abram veut les récompenser; il leur permet d'accepter une part du butin, conformément à cette parole évangélique : « L'ouvrier mérite qu'on le nourrisse.» *Matth.*, X, 10; *Luc*, X, 7. Mais en dehors de ce dont ils ont besoin, il leur défend de rien accepter: «Hormis ce que les jeunes gens de ma suite ont mangé et la part des personnes qui sont venues avec moi, Eschol, Aner, Mambré; ceux-ci recevront leurs parts. » Telle fut l'excellence de la vertu du Patriarche; vous avez vu comment il fait paraître sa sagesse, son mépris des richesses et sa modestie; vous l'avez vu enfin s'efforcer de tout son pouvoir de ne pas paraître agir par hauteur ou par fierté, et de ne pas s'enorgueillir de la victoire.

Exhortation morale.

7. Imitons, je vous en conjure, cet homme de Dieu; tâchons de demeurer toujours irréprochables, ne visons pas à la réputation d'hommes vertueux par orgueil, ne négligeons pas la vertu par modestie, n'agissons jamais hors des bornes d'une sage mesure, et donnons à toutes nos œuvres l'humilité pour fondement, afin de pouvoir élever en toute sécurité dans nos âmes l'édifice de la vertu. La véritable vertu repose toujours sur l'humilité. Mettez l'humilité à la base, et vous pourrez élever aussi haut qu'il vous plaira votre construction et votre travail. L'humilité, voilà la meilleure défense, la muraille inébranlable, la tour inexpugnable; c'est elle qui soutient l'édifice et le protége contre les tempêtes, les pluies et les vents; elle le rend inaccessible et invincible à tous les assauts, comme s'il était construit en diamant; elle nous assure enfin toute l'abondance des largesses divines. Le Patriarche fait preuve d'humilité, et Dieu lui fait en retour de magnifiques promesses. Maintenant vous venez de le voir refuser au roi de Sodome les richesses que celui-ci lui offrait, vous le verrez bientôt comblé par le Seigneur de dons ineffables et splendides. Si l'humilité a rendu célèbre ce patriarche, c'est elle aussi qui a mérité à tous les justes l'éclat dont leur mémoire est entourée. Il suffit de lire l'Ecriture pour se convaincre de cette vérité; ouvrez les Livres saints et vous verrez. Le Seigneur est toujours miséricordieux envers nous, et quand il nous voit animés d'un saint mépris pour les biens de ce monde, il nous les donne avec abondance et nous réserve en même temps les biens de l'éternité. Vous pouvez en faire l'expérience dans les richesses, au milieu de la gloire de cette vie, et dans tous les autres biens du temps.

Méprisons donc les richesses présentes, afin de conquérir les richesses véritables; que le mépris de cette gloire frivole nous assure la gloire éternelle; soyons insensibles à la prospérité de ce monde, et méritons ainsi d'obtenir les biens du ciel; ne faisons aucun cas des choses qui passent, afin d'être pleins d'une sainte ardeur pour celles qui ne passeront jamais. Il y a incompatibilité entre ces deux choses : être attaché aux biens du temps et soupirer après ceux de l'éternité. L'amour de la terre obscurcit l'entendement; c'est une sorte de chaîne spirituelle qui l'affaisse et l'empêche de voir ce qu'il faudrait. Supposez maintenant une âme passionnée pour les biens véritables, qui ne passent pas; ah! j'affirme qu'elle ne désirera pas les biens périssables, qui se dissipent et se fanent avant même d'avoir paru. Une âme blessée de l'amour divin soupire sans cesse après les biens de l'éternité; elle voit d'un œil indifférent ce qui passe; elle sait que toute la vie présente n'est que figure et illusion, qu'elle ne diffère en rien d'un long songe. Le bienheureux Paul a traduit cette vérité dans ces paroles : « La figure de ce monde s'en va; » I *Cor.*, VII, 31; c'est-à-dire tout ici-bas n'est que figure, tout y passe comme une ombre et un

rêve, rien n'y est solide, rien n'y est véritable. N'est-il pas vrai qu'il n'y a que des enfants qui fixent des ombres, qui s'enorgueillissent des songes et qui s'attachent à des biens que l'heure suivante verra s'évanouir ? « La figure de ce monde passe. » Vous l'entendez, *tout passe* ici-bas; que demandez-vous encore ? Toutes les choses humaines ne sont que figure et sont dépourvues de vérité. Pourquoi vous laissez-vous tromper volontairement ? Pourquoi la pensée de leur légèreté et de leurs vicissitudes ne vous porte-t-elle pas à les mépriser et à tourner tous vos désirs vers celles qui durent toujours, qui sont toujours stables, et qui échappent à toute sorte de changements ?

8. Et, pour que vous connaissiez bien la sagesse du docteur des nations, entendez comment il s'exprime dans un autre passage, en vue de démontrer le vide et le peu de valeur des plus grands biens de cette vie : « Les choses visibles sont passagères. » II *Cor.*, IV, 18. La fortune, la gloire, la célébrité, le commandement, la puissance, la royauté, le diadème, le trône sont des biens transitoires et rapides, qui ne nous permettent même pas de goûter quelque temps leurs douceurs. Mais alors, si tous les biens sont passagers, quels sont ceux auxquels nous devrons nous attacher ? Aux biens invisibles et non pas aux biens visibles, à ceux-là seulement qui ne tombent pas sous les yeux du corps. Et qui pourrait nous conseiller de mépriser les biens visibles pour courir après les biens invisibles ? La nature même des choses. Quoique visibles, les biens du temps passent vite ; mais les biens invisibles, encore qu'ils soient cachés à nos yeux, sont éternels ; ils durent toujours, ils ne connaissent ni terme ni fin, ils sont à l'abri de toute vicissitude, ils échappent enfin à l'instabilité et au changement. Peut-être suis-je incommode à beaucoup par les conseils que je semble inutilement vous donner tous les jours ! Mais que faire ? Le mal exerce parmi nous de déplorables ravages; la tyrannie des richesses est pressante et la vertu très-rare. Moi je n'ai qu'un désir, porter remède au mal, trop heureux si mes recommandations assidues pouvaient conjurer le fléau et rendre à une santé parfaite ceux qui m'entendent. Voilà pourquoi je mets tant d'ardeur à vous exposer les Ecritures et à vous donner pour modèle les grandes vertus des justes. Si je me condamne à vous répéter si souvent les mêmes avis, c'est uniquement afin de vous inspirer une sainte émulation pour la pratique de la vertu.

Allons donc, ranimons notre courage, songeons enfin à notre salut, employons bien cette vie qui s'en va et qui nous a été donnée comme une trêve, et, tandis qu'il en est temps encore, faisons pénitence, corrigeons-nous de nos fautes, employons nos richesses à assurer le bonheur de notre âme et abandonnons aux indigents notre superflu. Voyons, répondez-moi, pourquoi laisser ronger par la rouille l'or et l'argent qu'il vous aurait fallu jeter dans le sein des pauvres ? Ils eussent été là en lieu sûr pour devenir votre consolation au temps où vous en aurez le plus de besoin, et ces pauvres, nourris par vous, vous auraient animés à la confiance et vous auraient reçus dans les tabernacles éternels. Ne laissons donc plus nos habits devenir la proie des vers et pourrir dans nos garde-robes. Il y a tant de pauvres qui n'ont pas de vêtements et qui passent nus à nos côtés ! Aimons le Christ nu plus que les vers, et, quand nous le rencontrons sur nos pas, exposé à la nudité pour notre salut, vêtissons-le afin d'entendre de lui ces paroles au dernier jour : « J'étais nu et vous m'avez revêtu. » *Matth.*, XXV, 36. Ces préceptes sont-ils donc si difficiles ? Les trouvez-vous si durs ? Ces biens périssables, qui deviennent la proie des vers et que vous laissez inutilement consumer sans vous en servir, employez-les utilement, afin que cette sage dispensation vous préserve de toute conséquence désastreuse et vous assure le plus d'avantages possible. Oh ! qu'il est triste ce spectacle de la dureté du cœur ! Qu'il est malheureux de voir des hommes, favorisés de tant de biens temporels et de richesses, enfermer leur superflu dans des coffres et dans le secret de leurs maisons, laissant la pauvreté gémir et l'infortune inconsolée ! Les méchants, ils laissent ronger par la rouille ou dévorer par les vers les biens qui leur sont inutiles; ils les exposent à la rapacité des voleurs, et ils préfèrent les garder et être plus tard punis par de grands châtiments, que d'ac-

quérir, en les dispensant avec sagesse, de nobles récompenses. Je vous en conjure, mes bien-aimés, ayons notre salut plus à cœur, et sachons, en distribuant aux pauvres notre superflu, nous donner un motif inébranlable de confiance et mériter les biens ineffables de l'éternité par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, empire, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVI.

« Après cela le Seigneur parla à Abram en vision, disant : Abram, ne crains point, je suis ton protecteur, et ta récompense sera grande. »

1. La vertu des justes est semblable à un trésor qui renferme d'abondantes et d'ineffables richesses. Supposez qu'on parvienne à s'approprier une partie de ce trésor, si petite qu'elle soit, et aussitôt on est puissamment riche; vous seriez également riche en vertu si vous pouviez obtenir quelqu'une des vertus du Patriarche. Voilà que tous les jours à peu près nous avons l'occasion, en vous instruisant à son sujet, de vous convier à un festin somptueux. Et cependant c'est à peine si nous avons pu vous révéler encore la plus légère partie de ses œuvres, tant elles sont nombreuses et merveilleuses ! Une fontaine qui roule des flots abondants et magnifiques, fournit amplement à tous ceux qui veulent puiser de ses eaux, sans tarir ou diminuer : plus est grand, au contraire, le nombre de ceux qui vont y puiser, plus impétueuse est aussi la force de son cours. N'avons-nous pas admiré un prodige analogue dans l'histoire de notre Patriarche ? Combien, depuis le temps où il vivait jusqu'à nos jours, ont puisé à la source féconde de ses œuvres, et cependant ses flots n'ont pas tari; que dis-je? ils coulent plus abondants tous les jours. Ouvrez l'Ecriture; son histoire s'y déroule comme une longue chaîne d'or; nous le voyons toujours nous donner des exemples d'une philosophie sublime; mais Dieu intervient chaque fois pour le récompenser de ses efforts et de sa vertu. Pour que vous sachiez bien que ce que je dis est vrai, il nous faut reprendre les choses de plus haut; vous saurez alors et la foi admirable du juste aux promesses divines, et les récompenses magnifiques que Dieu accorde à sa vertu. Ce juste suffit seul à nous instruire; son exemple nous engage à entreprendre courageusement les combats de la vertu, pleins de confiance dans les récompenses célestes et assurés de la libéralité miséricordieuse de Notre-Seigneur; en même temps qu'il nous engage à recevoir avec soumission, en vue des biens éternels, les peines et les souffrances de la vie.

Entendez, je vous prie, comment, dès qu'il fut en possession de ses facultés et qu'il put faire usage des connaissances inhérentes à notre nature, sans qu'il eût jamais été instruit par aucun docteur et tout élevé qu'il était par des parents infidèles, Abram fut favorisé de l'apparition de Dieu. C'est pour n'avoir pas suivi dans son jeune âge les erreurs de son père, et aussi en retour de sa piété, que Dieu le visita quand il était encore en Chaldée. Entendez le bienheureux Etienne parler de cette apparition de Dieu au Patriarche : « Le Dieu de gloire, dit-il, apparut à notre père Abram quand il était en Mésopotamie, avant qu'il demeurât en Charran. » *Act.*, VII, 2. Cette vision décida Abram à quitter le lieu où il se trouvait. Mais il est probable qu'Abram montra pour ses parents un respect égal à la piété qu'il portait à Dieu, et que son père, touché d'une telle marque d'affection, résolut, par amour pour son fils, de quitter sa patrie et d'aller habiter ailleurs. Considérez avec attention, je vous en conjure, comment cette récompense, qui fut celle des bonnes œuvres passées du Patriarche, servit à rendre sa vertu plus éclatante. S'il se décida à quitter le pays de son père pour une contrée qu'il ne connaissait pas, c'est afin d'obéir à Dieu. A s'en tenir aux apparences, il était même décidé à s'en aller seul sans aucun de ses parents, lorsque sa vertu et sa piété filiale lui valurent d'être accompagné par son père. Arrivés à Charran, ils y fixèrent leur demeure; mais, à la mort de Tharé, c'était le nom de son père, Abram reçut encore de Dieu l'ordre d'abandonner cette terre. « Sors de la terre que tu habites,

lui dit Dieu, laisse tes parents et viens dans la terre que je te montrerai. » *Genes.*, XII, 1. Abram était venu à Charran avec toute sa famille et sa maison; voilà pourquoi Dieu, en lui commandant d'en sortir, lui dit: « Sors de cette terre et de ta parenté, » c'est-à-dire quitte seul ce pays et n'amène avec toi ni Nachor ton frère, ni qui que ce soit.

« Sors de ta terre. » Dieu parle ainsi, parce qu'Abram et les siens y habitaient depuis longtemps et en avaient fait comme une seconde patrie. Abram pleurait encore la mort de ses parents, il y avait à son départ des difficultés nombreuses. Qu'importe? Il obéit avec promptitude, sans savoir même où il va et combien de temps durera sa course. Dieu ne lui dit pas: Va dans telle ou telle contrée, mais bien: « Va dans la terre que je te montrerai. » C'était un commandement très-vague; mais Abram l'exécute sans faire aucune demande curieuse. Il amena seulement avec lui le fils de son frère, et par là il donna une nouvelle preuve de vertu; car il l'avait pris tout jeune, il l'avait façonné peu à peu à la vertu, et, pour ne pas l'abandonner, il en fit son compagnon de route. Mon père, semble-t-il dire, tout infidèle qu'il était, quitta, par amour pour moi, la maison où nous étions nés et où nous avions grandi, et daigna me suivre sur la terre étrangère; et je laisserais ici le fils de mon frère, ce jeune homme excellent qui promet de grandir tous les jours en vertu? Non, je ne l'abandonnerai pas et je vais l'amener avec moi.

2. Abram se mit donc en route, faisant preuve cette fois aussi de sa religion et de sa piété. Mais, quand il fut venu en Palestine et qu'il eut franchi les limites de la Chaldée, Dieu lui apparut de nouveau pour raffermir son zèle et faire alliance avec lui: « Cette terre, lui dit-il, je la donnerai à ta race. » *Genes.*, XII, 7. Cette postérité qu'il désirait tant avoir et après laquelle il soupirait si vivement, Dieu la lui promet sans retard en récompense de tout ce qu'il a fait. Jusqu'ici le Patriarche n'avait pas d'enfants, et son âge avancé lui ôtait tout droit d'en espérer, lorsque Dieu, par sa promesse, vient soutenir et encourager son athlète, lui mettre au cœur une ardeur nouvelle, et le rajeunir, pour ainsi dire, en vue des luttes futures. Voyez, en effet: à peine le juste a-t-il reçu la promesse de son Dieu, qu'il entreprend un autre grand travail. Une grande famine faisait sentir ses rigueurs, et Chanaan désolé gémissait de sa stérilité dans l'angoisse; Abram se retira en Egypte. Mais, en cherchant à soulager les maux de la faim, il tombe dans des périls autrement redoutables. La beauté et les charmes de Sara, sa femme, lui montrent la mort devant les yeux. Que va-t-il faire alors? Arrivé sur les limites de l'Egypte, il pénètre dans ce pays et dit à son épouse: « Je sais que vous êtes belle, » *Genes.*, XII, 11, je connais votre beauté et je redoute dès lors l'intempérance des Egyptiens. En vous voyant, s'ils apprennent que vous êtes mon épouse, ils vous laisseront vivre afin d'assouvir sur vous la violence de leurs passions, mais ils me tueront pour se livrer sans obstacle à leurs penchants corrompus et faire disparaître celui qui pourrait révéler leur adultère. « Dites donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur. »

Admirez cette âme de diamant! Voyez cet esprit résolu et plus inflexible que le fer! Les malheurs qu'il redoute le trouvent inébranlable. Pas d'alarmes dans son esprit; il ne se dit pas: Voilà donc le prix de mon obéissance. Eh quoi! je n'aurais abandonné ma patrie que pour venir sur une terre étrangère me heurter à ces maux innombrables? Ne m'a-t-il pas été dit naguère: « Je donnerai cette terre à ta postérité. » Cependant l'adultère et la mort sont là devant moi menaçants et terribles. — Ces pensées ne se présentent même pas à son esprit. Une seule chose le préoccupe; c'est, dans la circonstance malheureuse où il se trouve, en présence de deux périls qui le menacent, d'en conjurer au moins un. Pour sa part, il agit donc de tout son pouvoir, et par ses conseils et par sa force d'âme; sa femme, bonne et dévouée à son mari, entre dans ses desseins et accomplit tout ce que celui-ci lui commande. Mais malgré tout les choses semblent désespérées; la malice des Egyptiens est au moment de réaliser ses fins coupables; et c'est alors que Dieu intervient et que sa providence envers le juste se déclare. Non-seulement il dé-

livre Sara de la honte qui va la frapper, mais il fait sentir à Pharaon et à sa maison le poids de son indignation, et il ménage au Patriarche, après sa sortie d'Egypte, un glorieux retour dans la Palestine.

Providence admirable de Dieu à l'égard d'Abraham.

Considérez comment le Seigneur miséricordieux, en venant au secours du juste au milieu de ses tribulations, le fortifie contre les combats à venir. Il ne l'abandonne jamais à ses propres forces, il vient toujours à son secours et il arrange si bien toute chose, qu'il faut bien que le juste comprenne que le peu qu'il peut faire obtient en retour des récompenses magnifiques, extraordinaires, élevées au-dessus de tout ce que la nature peut concevoir. Vous avez vu la patience du juste. Admirez maintenant la grandeur de son humilité et l'excellence de sa douceur après son retour d'Egypte. Il possédait alors de grandes richesses, et il n'était pas seul, le fils de son frère était avec lui. Or leur fortune était si grande que « cette terre ne leur suffisait pas pour demeurer ensemble, » *Genes.*, XIII, 6, ce qui fit éclater entre le pasteur d'Abram et le pasteur de Lot une violente querelle. Le Patriarche l'apprend à peine, qu'il appelle Lot, et, montrant la douceur de son âme et son admirable patience, il lui dit : « Qu'il n'y ait pas de querelle entre vous et moi, entre vos pasteurs et mes pasteurs, parce que nous sommes frères. » *Ibid.*, 8. Comme s'il disait : La paix est le premier de tous les biens, et la discorde le plus désastreux de tous les maux. Pour faire disparaître entre nous tout sujet de querelle, choisissez le pays qui vous plaît davantage, et laissez-moi l'autre ; nous échapperons ainsi l'un et l'autre à toute contention et à tout débat. O vertu magnifique ! le plus âgé abandonne le choix au plus jeune et se contente de ce qu'il ne voudra pas. Mais, en même temps que sa vertu, voyez quelle récompense il obtient. Dès que Lot fut séparé d'Abram, Dieu dit à celui-ci : « Lève les yeux et regarde de tout côté ; toute la terre que tu vois, je te la donnerai et à ta postérité pour toujours. » *Ibid.*, 14. Voyez comme la modestie dont il a fait preuve envers le fils de son frère est magnifiquement récompensée ! Pour le peu qu'il a cédé, quels grands biens il reçoit ! En même temps, celui qui avait si avidement choisi la meilleure part, ne tarde pas à tomber dans le danger ; non-seulement il ne retire de son choix aucun avantage, mais il est réduit en captivité et ravi à sa demeure et à son foyer ; l'expérience, en lui montrant combien est précieuse la vertu du juste, lui enseigne à ne jamais plus se rien permettre de pareil. A peine, en effet, est-il établi à Sodome, qu'une grande guerre éclate ; les rois des nations voisines courent aux armes et ravagent toute la contrée ; ils tuent les géants, chassent les Amalécites, mettent en fuite le roi de Sodome et de Gomorrhe, occupent tous les passages des montagnes, enlèvent la cavalerie du roi de Sodome, traînent Lot en captivité, avec ses femmes et sa fortune, et, contents de tant d'exploits, se retirent chez eux.

3. Or voici que la Providence éclate encore d'une façon admirable. Dieu veut à la fois délivrer Lot et faire briller d'un éclat nouveau la gloire du Patriarche ; c'est pourquoi il excite celui-ci à venir au secours du fils de son frère. En réalité, ce que Dieu voulait arriva. Abram n'eut pas plus tôt appris ce qui s'était passé qu'il tomba avec ses serviteurs sur les vainqueurs, triompha facilement de leur résistance, et ramena Lot, ses femmes et toute la cavalerie du roi. C'était une magnifique victoire qui rendait manifeste la bienveillance de Dieu, et qui montrait bien que ces succès étaient plutôt l'œuvre de Dieu que celle d'Abram. Abram le comprit, et il se servit de son triomphe pour enseigner aux habitants de Sodome le culte de Dieu. Avez-vous oublié les paroles qu'il adressa à leur roi ? Celui-ci était accouru au-devant de lui pour le féliciter, et lui offrait en reconnaissance tous ses chevaux, ne se réservant que les hommes. Mais, ô prodige admirable de magnanimité ! le juste donne encore un exemple nouveau de sa sagesse en se montrant au-dessus de ces dons, et il profite de l'offre qui lui était faite pour amener le roi à la connaissance de la véritable religion. Il ne se contente pas de répondre : Je n'ai que faire de tes présents et je n'en accepterai aucun. Ecoutez plutôt : « Je lève ma main vers le Dieu très-haut, » s'écrie-t-il ; comme s'il disait : Les dieux que tu adores ne sont pas des dieux, mais seule-

ment des idoles de bois et de pierre; il n'y a qu'un seul Dieu, souverain maître de toute chose, « qui a créé le ciel et la terre, et je lève ma main vers lui, j'assure que je ne recevrai rien de toi, depuis le fil le plus précieux jusqu'à la courroie d'une chaussure, » afin que tu ne penses pas que l'espoir de les posséder m'ait fait courir à la vengeance, et que tu ne puisses pas te flatter de m'avoir enrichi. Celui de qui je tiens le triomphe et la victoire, m'accorde aussi abondamment des richesses.

Certes, si le roi eût voulu, il aurait pu tirer des paroles du Patriarche un magnifique profit. Ne lui apprenaient-elles pas, en effet, qu'il ne faut pas compter sur sa propre vertu? Ne lui faisaient-elles pas connaître l'auteur de toute chose? Ne lui disaient-elles pas combien sont méprisables les dieux faits de main d'homme, et qu'il faut adorer seulement ce Dieu qui est au-dessus de tout ce qui existe, qui a tout fait et qui est la source et le principe de tous les biens? En somme, tout lui révélait la vertu du Patriarche. Et pour qu'il n'allât pas s'imaginer qu'Abram refusait ce qu'il lui offrait par mépris ou par crainte: Pour moi, dit celui-ci, je ne prendrai rien; je n'ai besoin d'aucun de vos dons et il n'est pas nécessaire que des étrangers augmentent mes richesses; cependant je ne défendrai pas à ceux qui partagèrent mes peines de recevoir la part qui leur revient et qui sera pour eux la récompense de leurs travaux. — Ainsi parla le juste au roi de Sodome. Pour Melchisédech, ce fut autre chose. Melchisédech, roi de Salem, vint aussi. Il portait du pain et du vin, et il en offrit à Abram, « car il était prêtre du Dieu souverain, » *Genes.*, XIV, 18, et Abram accepta ce qu'il lui offrait. Mais à son tour Abram veut remercier Melchisédech de la bénédiction qu'il en avait reçue et glorifier Dieu; et voilà qu'après avoir entendu ces paroles : « Béni soit Abram par le Dieu très-haut, et béni soit Dieu qui a livré tes ennemis entre tes mains, » il donne au prêtre du Dieu souverain la dîme de toutes ses dépouilles. Ah! c'est que, comme vous l'avez vu, la piété du juste se manifeste en toute chose; il n'a rien voulu recevoir du roi de Sodome, depuis le fil le plus précieux jusqu'à la courroie d'une chaussure, et ce que Melchisédech lui offre, il l'accepte, sauf à lui donner ensuite de ses biens. Quel est le sens de cette conduite du Patriarche? Il veut nous apprendre que nous devons agir avec discernement, et qu'il ne nous faut pas recevoir les dons de tout le monde. Certes l'offrande du roi de Sodome montrait sa reconnaissance; mais il était incrédule, il avait besoin d'une grande leçon, et c'est pourquoi le Patriarche refusa ses présents, se préoccupant uniquement, et dans son refus et dans ses paroles, de le conduire à la piété. Ce que Melchisédech lui présente, au contraire, il l'accepte et à bon droit; car l'Ecriture sainte nous rend témoignage de la vertu de cet homme en disant : » Il était prêtre du Très-Haut. » D'ailleurs il y avait dans ces événements une figure du Christ, et ces offrandes cachaient un grand mystère. Aussi Abram ne refuse-t-il pas, il accepte avec gratitude, et, en donnant la dîme, il montre de nouveau l'excellence de sa vertu et de sa religion.

Melchisédech était la figure de Jésus-Christ.

Vous trouvez peut-être que mon discours s'écarte du but; mais ces digressions ont bien leur utilité et leur avantage. Dans les discours précédents, jusqu'à la lecture que nous venons de faire, nous avons vu rapidement la force du juste, sa magnanimité, sa foi vive, sa sagesse, son humilité, son admirable détachement, la providence assidue dont la bonté de Dieu l'entourait, et vous avez appris comment l'aide de Dieu, qui ne lui fit jamais défaut, servit à accroître tous les jours sa gloire, à le rendre plus illustre. Maintenant, si vous le voulez bien et si ce n'est pas trop abuser de votre attention, arrivons au passage que nous avons lu aujourd'hui et apprenez rapidement, pour ne pas trop prolonger ce discours, les grandes récompenses que lui valut le mépris qu'il fit des présents du roi de Sodome. Entendez l'Ecriture : « Après ces paroles, Dieu parla à Abram. » *Genes.*, XV, 1. Pourquoi ce début : « Après ces paroles? » De quelles paroles s'agit-il? Est-ce des paroles adressées au roi de Sodome? Voici évidemment le sens de ce commencement : Après qu'Abram eut méprisé les présents du roi de Sodome, après qu'il eut refusé ce que celui-ci lui offrait, après qu'il se fut efforcé, par le refus de ces dons, de

faire connaître et aimer au roi le Créateur souverain; « après ces paroles, » après qu'il eut offert la dîme à Melchisédech, après qu'il eut fait, en un mot, tout ce qu'il devait faire; « après ces paroles, le Seigneur parla en vision à Abram, disant : Abram, ne crains rien: je suis ton protecteur et ta récompense est grande. »

4. Admirez la bonté de Dieu; il suit pour ainsi dire pas à pas le Patriarche, lui prodiguant ses bienfaits en récompense des bonnes actions; il soutient et encourage son athlète et lui met au cœur une ardeur nouvelle. « Dieu parla pendant la nuit. » Pourquoi pendant la nuit? Afin qu'à la faveur du silence et du repos, Abram l'entendît mieux. « Ne crains pas, Abram, » dit il. Quelle sollicitude attentive Dieu n'a-t-il pas pour son serviteur ! — Abram était demeuré insensible devant d'immenses richesses, il avait refusé les dons royaux, et c'est pourquoi Dieu lui dit : « Ne crains pas, » c'est-à-dire ne regrette pas les présents que tu as laissés, ne crains pas d'être demeuré plus pauvre par ton refus. « Ne crains rien. » — Puis, afin d'exciter son courage, il l'appelle par son nom. « Ne crains pas, Abram, » lui dit-il. Vous savez bien si l'on encourage peu quelqu'un quand on l'appelle par son nom. « Je suis ton protecteur, » ajoute encore le Seigneur. Et ici que ne donne-t-il pas à entendre? Moi qui t'ai fait sortir de la Chaldée, moi qui t'ai conduit en ces lieux, moi qui t'ai fait échapper aux périls de l'Egypte, moi qui t'ai promis plusieurs fois déjà de te donner et de donner à ta postérité cette terre, je suis ton protecteur; moi qui tous les jours rends ta gloire plus éclatante, je suis ton protecteur, c'est-à-dire je te sers de bouclier, je combats pour toi, je te défends, je prends soin de toi, je te rends faciles les choses les plus difficiles, je suis ton protecteur. « Ta récompense sera grande. » Tu n'as pas voulu recevoir de récompense pour les travaux qu'il t'a fallu supporter en t'exposant à de si grands périls, et tu as méprisé le roi et ses présents. Voilà que je vais moi-même te récompenser, non plus seulement selon tes mérites, mais magnifiquement et supérieurement. « Car ta récompense sera très-grande. » Avez-vous vu la libéralité de Dieu? Avez-vous vu la portée de ses paroles? Avez-vous compris comment il encourage l'athlète de la piété? Comprenez-vous enfin comment il soutient et fortifie son âme? Lui qui pénètre les secrets des cœurs n'ignorait pas que ce juste avait besoin d'être consolé par ces paroles; voyez, en effet, ce que sa confiance fait dire au Patriarche.

« Et Abram dit : Seigneur, que me donnerez-vous? Je mourrai sans enfants. » *Ibid.*, 2. Maintenant qu'une magnifique récompense lui a été promise, Abram laisse éclater la douleur et la tristesse qu'il ressent dès longtemps dans son âme d'être privé de postérité, et il s'écrie : Seigneur, que me donnerez-vous de pareil? Je suis très-vieux et je m'en irai sans enfants. Admirable philosophie que celle qui, dans ce temps reculé, faisait appeler la mort une délivrance. Et qu'est-ce, en effet, que la mort pour les âmes honnêtes et vertueuses, sinon une véritable délivrance qui met fin, pour ainsi dire, à leurs luttes, et qui brise leurs chaînes? La mort des justes est un passage à une vie meilleure, l'échange d'une vie temporelle contre une vie immortelle qui n'aura pas de fin. « Je mourrai sans enfants, » dit le patriarche. Et afin de se concilier la miséricorde de Dieu, il va plus loin, et voici qu'il ajoute : « Puisque vous ne m'avez pas donné de postérité, Masec, le fils de mon esclave, sera mon héritier. » *Ibid.*, 3. Ces paroles portent l'empreinte d'une profonde douleur : Voilà, Seigneur, semble-t-il dire, que je n'ai pas été jugé digne des mêmes faveurs que mon esclave; tandis que je mourrai sans enfants, mon serviteur héritera des biens que vous m'avez donnés, malgré vos promesses renouvelées de donner « cette terre à ma postérité. » — Entendez, je vous en conjure, la vertu du juste; tout pénétré qu'il est de ces pénibles pensées, il ne s'indigne pas, il ne se laisse point aller à des paroles dures; seulement, enhardi par ce que le Seigneur vient de lui dire, il ose lui parler avec confiance, manifester le trouble intérieur de ses pensées; il montre la blessure de son âme; c'est pourquoi il reçoit sur l'heure un grand soulagement. « Et aussitôt le Seigneur lui parla. »

Entendez cette remarque de l'Ecriture : « Et aussitôt, » dit-elle. Dieu ne veut pas laisser un

seul instant le juste dans l'inquiétude ; il s'empresse de le consoler et de calmer sa douleur. « Et aussitôt Dieu lui parla, disant : Non, celui-là n'aura point ton héritage, mais celui qui sortira de toi sera ton héritier. » *Ibid.*, 4. Eh quoi ! c'est là ce qui t'inquiète, ce qui te trouble, ce qui augmente ta tristesse? Sache donc que celui-là ne sera point ton héritier. Celui qui sortira de toi sera ton héritier. » Qu'importent les lois ordinaires de la nature? Oublie ta vieillesse et la stérilité de Sara, pour te confier en la puissance de celui qui s'est engagé envers toi ; chasse bien loin toute tristesse, console-toi, et sois certain que ton héritier naîtra de toi. — Mais il s'agissait d'une promesse manifestement au-dessus de la nature, et qui dépassait la raison humaine. D'ailleurs, que de sujets d'hésitation et de trouble : les obstacles ordinaires de la nature, sa propre vieillesse, la stérilité de Sara et son impuissance à devenir mère ! Que fait Dieu ? Il augmente la grandeur de ses promesses, afin qu'à la vue d'un bienfaiteur si libéral, le juste se sente plus porté à croire et à espérer dans l'accomplissement de ce qu'il attend. « Or Dieu le fit sortir de sa tente et lui dit : Regarde le ciel et compte les étoiles si tu peux; il en sera ainsi de ta postérité. Abram crut à Dieu, et cela lui fut réputé à justice. » *Ibid.*, 5-6. « Dieu le mena dehors. » Pourquoi indiquer cette circonstance ? Parce que plus haut il avait été dit que Dieu apparut à Abram pendant la nuit et lui avait adressé les paroles que nous connaissons. Maintenant il veut lui montrer le nombre incalculable des étoiles du ciel pour lui parler : « Il le conduit hors de sa tente et il lui dit : Regarde le ciel, et compte les étoiles si tu peux; ta postérité sera aussi nombreuse. » Oh ! la grande promesse ! Oh ! la magnifique attente ! Mais comme rien n'y paraît surprenant quand on considère la vertu de celui qui la fait ! Celui qui a formé le corps et qui l'a tiré du néant, celui qui a fait tout ce que nous voyons, pourra bien, s'il le veut, accorder des choses au-dessus de la nature.

5. Quelle libéralité de la part de Dieu ! « Voilà que je m'en irai sans postérité, » avait dit Abram, comme s'il était déjà arrivé aux portes de la mort, et s'il désespérait d'avoir jamais une famille. « Voilà que je mourrai sans postérité, et que Masec, le fils de mon esclave, sera mon héritier. » Et alors, afin de relever son courage et de donner à son âme une vigueur nouvelle, Dieu dissipe ses terreurs ; il fortifie son serviteur par la grandeur de ses promesses et de ses dons, et, en lui montrant les étoiles innombrables du firmament, que sa postérité doit un jour égaler, il lui ouvre la voie de l'espérance. En présence de ces promesses de Dieu, sans plus s'arrêter aux inspirations de la sagesse humaine, ni à son âge avancé, ni à la stérilité de sa femme, foulant aux pieds toutes les considérations humaines, et sachant que Dieu peut, s'il le veut, nous accorder des choses qui dépassent la nature, Abram se confie à l'oracle de Dieu, rejette jusqu'à l'ombre d'un doute, et accepte sans hésiter les promesses qui lui sont faites. C'est le propre de la foi, devant des promesses peu conformes à notre manière de penser et de voir, de croire à la puissance de celui qui les fait. « La foi, dit le bienheureux Paul, est la substance des choses que nous devons espérer, et la preuve de celles que nous ne voyons pas; » *Hebr.*, XI, 1 ; et encore : « Comment quelqu'un pourrait-il espérer ce qu'il voit? » *Rom.*, VIII, 24. Avoir la foi, c'est donc croire aux choses qui ne se voient pas, et n'avoir égard qu'à la dignité de celui qui promet. N'est-ce pas là ce que fit ce juste ? A peine Dieu a-t-il promis, qu'il s'incline et qu'il croit, conduite admirable qui lui a valu les éloges de la sainte Ecriture, qui ne tarde pas à ajouter : « Abram crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice. » *Rom.*, IV, 3.

Définition de la foi.

Vous le voyez, c'est pour avoir donné sa foi aux promesses divines longtemps avant qu'elles fussent accomplies, qu'il reçut la récompense de sa foi; car il lui fut réputé à justice d'avoir cru aux promesses divines sans examiner curieusement, par des raisonnements humains, ce qui lui était dit. Apprenons nous-mêmes, je vous en conjure, à l'exemple du Patriarche, à croire aux paroles de Dieu et à nous confier en ses promesses sans les faire passer au creuset de nos pensées. Soyons généreux envers Dieu. Cette conduite sage nous méritera le titre de justes, et hâtera pour nous l'accomplissement des pro-

Exhortation morale.

messes divines. Dieu ne promit-il pas au Patriarche de faire naître de lui une postérité innombrable? C'était une promesse au-dessus de la nature, et la foi qu'Abram eut à Dieu lui fut réputée à justice. Eh bien! si nous sommes sages, des promesses plus magnifiques nous ont été faites, et nous pouvons nous élever au-dessus de tout ce que l'esprit de l'homme peut s'imaginer. Et pour cela, qu'avons-nous à faire? Avoir confiance à la puissance de celui qui les a faites : par là nous mériterons cette justice qui naît de la foi, et nous obtiendrons les biens qui nous ont été promis. Oui, les biens que nous attendons dépassent toute raison humaine, et confondent toute pensée, tant est magnifique la grandeur de ces promesses! Ce n'est pas, en effet, pour la vie présente seulement que Dieu s'engage à nous protéger et à nous faire jouir des biens visibles, ses promesses vont bien au delà : quand nous aurons quitté ce monde, quand notre corps sera devenu la proie de la corruption, quand nos restes auront été réduits en poussière, Dieu se lèvera pour les ressusciter et leur donner une gloire magnifique. « Car il faut, selon le bienheureux Paul, que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité. » I *Corinth.*, XV, 53. La résurrection du corps ne sera pas son seul bienfait; il nous a promis de nous mettre ensuite en possession de son royaume et au nombre de ses saints, de nous donner un repos éternel et ces biens ineffables que « l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, que le cœur de l'homme n'a pas compris. » I *Cor.*, II, 9. O promesses magnifiques! O grandeur étonnante des dons de Dieu!

Quand on aime la vertu on ne se préoccupe point des travaux, on désire la récompense.

6. Pénétrés de ces pensées et convaincus que l'auteur de ces promesses ne peut mentir, embrassons avec empressement toutes les difficultés de la vertu, afin de pouvoir jouir un jour des biens qui lui sont réservés. Ne sacrifions pas aux choses du temps et notre salut et ces belles récompenses; oublions les labeurs de la vertu pour n'envisager que ses récompenses, et regardons moins, en faisant l'aumône, à notre argent qui s'en va, qu'aux avantages magnifiques qu'il nous assure. L'Ecriture sainte compare l'aumône à une semence; c'est pour nous exciter à la faire avec empressement et avec joie. Si le laboureur qui confie à la terre une semence précieuse est tout heureux de disperser ce qu'il a ramassé avec peine et soigneusement gardé dans l'intérieur de ses greniers, dans l'espérance d'une moisson qu'il aperçoit déjà abondante sur l'aire, oh! combien plus ne doivent pas se réjouir et tressaillir d'allégresse ceux à qui Dieu permet de jeter cette semence spirituelle! Ils sèment sur la terre, et ils moissonneront au ciel; ils répandent seulement quelques pièces d'argent, et ils obtiennent la rémission de leurs péchés, ils trouvent un aliment à leur confiance, ils se rendent, par leurs largesses, dignes de l'éternel repos et de la société des Saints. De même, s'il s'agit de la continence, ne regardons ni les difficultés, ni les luttes inhérentes à la virginité; ce qu'il nous faut avoir toujours devant les yeux, c'est l'issue qu'auront nos combats. Ne la perdons jamais de vue; réfrénons la fureur de notre concupiscence, triomphons des mouvements coupables de la chair, et aidons-nous contre les fatigues de la vertu par l'espoir des récompenses. Cet espoir nous précipite souvent dans des périls que nous bravons avec courage; il nous fera bien plus facilement surmonter les labeurs attachés à la pratique du bien.

Ah! quand vous songez qu'après une lutte rapide, si vous avez toujours conservé dans son éclat votre pureté, si vos lampes ont toujours été allumées, et ont gardé l'huile nécessaire, c'est-à-dire si vous n'avez pas failli dans l'exercice des bonnes œuvres, vous aurez la vie éternelle, vous entrerez dans les joies de l'époux; en songeant à ces consolantes vérités, ne vous sentirez-vous pas une facilité à toute épreuve pour l'accomplissement des choses les plus difficiles, vous souvenant de ces paroles du bienheureux Paul : « Recherchez la paix avec tout le monde, et conservez la sainteté, sans laquelle personne ne verra Dieu? » *Hebr.*, XII, 14. L'Apôtre ne sépare pas la paix de la sainteté, pour nous apprendre que Dieu exige de nous la paix en même temps que la pureté du corps. Voilà pourquoi il fait mention de l'une et de l'autre. Il veut nous apprendre à apaiser nos pensées, à chasser loin

de nous tout trouble et tout tumulte, à vivre dans la tranquillité et le calme, à nous montrer bons, doux et humains avec tout le monde, à porter sur notre front tout l'éclat de la vertu. Mettons ces conseils en pratique et nous pourrons, pleins d'estime pour la véritable gloire, fouler aux pieds les vanités de cette vie, nous attacher de préférence à l'humilité, mépriser la prospérité de ce monde, afin de nous rendre dignes de la félicité solide et de mériter de voir le Christ. « Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » *Matth.*, v, 8. Purifions donc notre conscience et réglons avec soin toute notre vie, afin qu'après nous être exercés dans ce monde à la pratique de toutes les vertus, nous méritions de recevoir la récompense de nos efforts dans l'éternité, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVII.

« Et le Seigneur lui dit : Je suis le Seigneur qui t'ai fait sortir de la terre des Chaldéens, afin de te donner cette terre en héritage. Et il dit : Seigneur Dieu, à quoi connaîtrai-je que je la posséderai ? »

1. L'Ecriture est une mine inépuisable, et de grandes richesses sont cachées sous les paroles qu'elle renferme. Nous devons donc la parcourir et la scruter avec soin, afin d'en tirer un grand profit. « Scrutez les Ecritures, » *Joan.*, v, 39, dit Jésus-Christ. Que signifie ce commandement, sinon qu'il ne faut pas nous contenter d'une lecture frivole de l'Ecriture, mais qu'il nous faut, en l'étudiant à fond, en comprendre le vrai sens? L'Ecriture renferme souvent en peu de mots une grande multiplicité de pensées. Ses sentences sont divines et non humaines; c'est pourquoi elle s'exprime tout autrement que la sagesse humaine. De quoi se préoccupe la sagesse humaine, en effet? Elle porte toute son attention sur la forme et la beauté du discours. L'Ecriture, au contraire, la néglige; sa forme est sans recherche et ne vise pas à plaire; car ses paroles ont en elles-mêmes un éclat divin, et toute leur beauté est substantielle. Entendez la sagesse humaine, ce n'est qu'après être passé par beaucoup de frivolités que vous finirez par trouver un sens à ses paroles; quant aux oracles de la sagesse divine, vous savez qu'ils nous fournissent en quelques mots la matière d'un discours. C'est ainsi qu'hier encore nous nous sommes trouvés en présence d'un passage de l'Ecriture tellement fécond, tellement riche dans le sens qu'il présentait, que nous avons senti le besoin de nous arrêter presque aux premières paroles pour ne pas fatiguer et surcharger votre mémoire.

Mais aujourd'hui, nous allons poursuivre et compléter ce que nous avons dit hier; en sortant, vous aurez ainsi l'explication entière de notre lecture. Je vous en conjure donc, prêtez à ce discours une attention sérieuse. Si la peine est pour moi, les fruits seront pour vous; ou plutôt nous les cueillerons en commun. Mais que parlé-je de nos fatigues? Nous n'y sommes pour rien, et c'est la grâce de Dieu seulement qui agit. Soyons donc attentifs à ce que Dieu va lui-même nous dire, et ne sortons d'ici qu'en ayant gagné quelque chose pour le salut de notre âme. Pourquoi croyez-vous que nous dressions tous les jours devant vous ce banquet spirituel, sinon pour vous aider, par ces conseils assidus et cette méditation sérieuse des Ecritures, à triompher de tous les piéges du malin esprit? Notre ferveur nous met à l'abri de ses coups, et, à la vue du zèle que nous mettrons aux exercices spirituels, il n'osera même pas nous regarder en face; car il sait que toutes ses embûches seraient inutiles et que ses coups se retourneraient contre lui. Reprenons donc nos réflexions d'hier et parcourons ce qui reste encore. Qu'avons-nous dit dans notre dernier entretien? Nous nous sommes occupés de la promesse que Dieu fit à Abram, lorsqu'il lui ordonna de regarder le ciel et de considérer la multitude des étoiles. « Compte les étoiles, si tu peux, » lui dit-il. Puis il ajouta : « Il en sera ainsi de ta postérité. » L'Ecriture nous a découvert ensuite l'esprit religieux du Patriarche; elle nous l'a montré plein de confiance en la puissance de Celui qui lui faisait de

si belles promesses, et, après avoir parlé de sa foi profonde aux paroles de Dieu, elle dit : « Abram crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice. » Voilà ce que nous avons développé hier; nous n'avons pu aller plus loin; il nous faut continuer aujourd'hui.

Entendez la suite du Livre saint : « Et le Seigneur dit à Abram : Je suis le Seigneur qui t'ai tiré de la terre des Chaldéens, afin de te donner cette terre en héritage. » *Genes.*, XV, 7. Dieu s'abaisse; il veut affermir la foi de son serviteur et lui enlever jusqu'à l'ombre d'un doute au sujet des promesses qu'il lui a faites. Souviens-toi, semble-t-il lui dire, que c'est moi qui t'ai fait sortir de ta maison. Les paroles de Dieu sont identiques à celles où le bienheureux Étienne dit d'Abram qu'il quitt', sur l'ordre du Seigneur, et sa famille, et la terre des Chaldéens. Quant au père d'Abram, nous l'avons déjà dit, il suivit l'inspiration de ce dernier, tout infidèle qu'il était; un grand lien, l'amour paternel, l'enchaînait et lui faisait entreprendre le même voyage. C'est pourquoi Dieu rappelle au Patriarche tout le soin qu'il a eu de lui dès l'origine, et lui assure qu'il ne lui a prescrit une si longue course que pour lui donner de magnifiques destinées, et le mettre en possession des biens qu'il lui devait promettre. « Je suis le Seigneur qui t'ai fait sortir de la terre des Chaldéens afin de te donner celle-ci en héritage. » Ah! ce n'est pas en vain que je t'ai appelé du pays que tu habitais. Ce n'est pas pour rien que je t'ai conduit ici. Si je t'ai ordonné de venir en Palestine, si je t'ai fait abandonner la maison paternelle pour habiter en cette terre, c'est que je veux te la donner en héritage. Songe à tout ce que tu dois à ma providence depuis que tu as quitté la Chaldée jusqu'à ce moment, vois combien tu es illustre, combien tous les jours, par mes soins et mes secours, ta gloire grandit, ton éclat augmente, et crois à mes paroles. Quelle bonté de la part de Dieu, quelle condescendance! Comme il veut fortifier l'âme du juste et confirmer sa foi contre tous les doutes que les obstacles de la nature lui pourront faire concevoir! Comme il s'efforce, par la pensée de la puissance de celui qui promet, de l'animer à la foi et à la confiance, tout comme si les promesses s'étaient déjà réalisées!

2. Mais voyez encore le Patriarche : ce qu'il vient d'entendre l'encourage, et il demande à Dieu des preuves plus certaines. « Seigneur, Seigneur, dit Abram, à quoi connaîtrai-je que je recevrai cette terre en héritage? » *Genes.*, XV, 8. Est-ce donc qu'Abram ne croirait pas aux paroles de Dieu? Gardons-nous de le penser; car l'Ecriture a déjà dit le contraire quand elle a affirmé que sa foi lui fut imputée à justice. Mais, en entendant Dieu lui dire : « Je t'ai fait venir de la Chaldée pour te donner cette terre en héritage, » il lui répond : Seigneur, il ne m'est pas possible de douter de vos paroles : seulement je voudrais bien savoir comment je serai mis en possession de cet héritage. Voilà que je suis déjà très-avancé en âge, et jusqu'à présent j'ai porté partout mes pas sans m'arrêter nulle part. Livrée à elle-même, ma raison ne peut comprendre comment seront réalisées vos promesses; néanmoins, je ne doute pas de vos paroles, parce que c'est vous qui les avez prononcées et que vous pouvez animer le néant, faire et transformer toute chose. Seigneur, ce n'est pas un incrédule qui vous interroge, c'est un homme à qui vous promettez un héritage qui voudrait de votre parole des preuves plus manifestes pour se prémunir contre la faiblesse de ses pensées. — Et alors Dieu se met à la portée de son serviteur, il veut fortifier son courage, et, après l'aveu plein d'humilité que celui-ci a fait de sa faiblesse, après le témoignage qu'il a donné de sa foi, et le désir qu'il a fait paraître d'avoir des preuves nouvelles et plus certaines de l'accomplissement des promesses reçues, Dieu lui dit : « Prends une génisse de trois ans, et une chèvre de trois ans, et un bélier de trois ans, et une tourterelle, et une colombe. » *Ibid.*, 9.

Vous le voyez, Dieu s'allie avec lui comme s'allient les hommes. Quand nous faisons des promesses et que nous voulons en attester la sincérité, de manière à enlever à ceux à qui elles s'adressent tout sujet de crainte, nous donnons une marque, un gage qui indique que les choses promises seront réalisées : telle fut la conduite du Seigneur envers Abram. « Quelle marque me

donnez-vous ? dit Abram au Seigneur. Ecoute : Prends une génisse de trois ans, et une chèvre de trois ans, et un bélier de trois ans, et une tourterelle, et une colombe. » Voyez, je vous en conjure, jusqu'où Dieu descend pour fortifier par des arguments plus certains la foi du Patriarche. Il emprunte aux hommes de ce temps leur manière de traiter et de s'allier ; ce qu'ils faisaient, il consent à le faire aussi. « Abram les prit et les divisa en deux parts. » *Ibid.*, 10. Remarquez bien cette circonstance de l'âge des animaux ; il n'en est pas fait mention sans raison et sans motif. Il faut qu'ils aient trois ans, c'est-à-dire qu'ils aient atteint leur développement parfait. « Or Abram les divisa en deux parts, qu'il plaça vis-à-vis l'une de l'autre; mais il ne divisa point les oiseaux. » Il était là, prenant bien garde que les oiseaux en volant ne touchassent aux parts qu'il avait faites, ce qu'il continua à observer tout le jour. « Et d'autres oiseaux descendirent sur les corps, et Abram se tenait assis à la même place. Et lorsque le soleil se coucha, le sommeil s'empara d'Abram, et il fut enveloppé de ténèbres et d'une sainte horreur. » *Ibid.*, 11-12. Pourquoi au coucher du soleil et vers le soir ? Ah ! c'est que Dieu veut user de tous les moyens pour le rendre plus attentif ; aussi le plonge-t-il dans l'extase ; il le pénètre de frayeur, il l'entoure de ténèbres, afin de lui faire bien sentir, par tout ce qui arrive, qu'il est en sa présence.

Telle est, en effet, sa manière d'agir. Quand il apparut plus tard à Moïse sur le Sinaï, pour lui donner la loi et les commandements, « il y avait de profondes ténèbres et une grande obscurité, et la montagne fumait. » *Exod.*, XIX, 18. C'est pourquoi l'Ecriture a dit : « Il touche les montagnes, et elles s'enveloppent de fumée. » *Psalm.* CIII, 32. Comme il n'est pas possible de voir ce qui est incorporel avec les yeux de notre corps, il veut nous signifier son opération. Le juste était tout troublé de ce qui se passait ; la crainte s'était emparée de lui, et l'extase dans laquelle il était plongé avait saisi son âme, lorsque Dieu lui dit : Tu m'as demandé à quoi tu connaîtrais la vérité de mes paroles et tu as désiré voir un signe qui t'apprît comment tu entrerais en possession de cette terre. Eh bien ! voici ce signe ; car il te faut une grande foi pour apprendre que je peux faire tourner à bien les choses désespérées. « Et il lui dit : Sache dès à présent que ta postérité habitera dans une terre étrangère et sera soumise à ses habitants, qui l'affligeront et l'humilieront durant l'espace de quatre cents ans. Cependant moi je jugerai la nation à laquelle elle sera assujettie, et puis elle sortira avec de grandes richesses. » *Gen.*, XV, 13-14. Voilà des paroles qui demandent une âme forte, capable de s'élever et de fouler aux pieds tous les sentiments humains. Supposez Abram dépourvu d'un esprit généreux, fort et rempli de sagesse, il y a dès lors dans ce que Dieu lui annonce de quoi le troubler profondément. « Sache dès à présent, lui dit-il, que ta postérité habitera une terre étrangère et qu'elle sera soumise à ses habitants, qui l'affligeront et l'humilieront pendant quatre cents ans. Cependant moi, je jugerai la nation à laquelle elle sera assujettie, et puis elle sortira avec de grandes richesses. »

3. Ah ! semble-t-il lui dire, ne t'étonne pas en te regardant toi-même ; ne songe ni à la vieillesse, ni à la stérilité de Sara, ni à son impuissance d'engendrer, et ne regarde pas comme extraordinaires ces paroles que je t'ai adressées : « Je donnerai cette terre à ta postérité. » Cette promesse, je te la renouvelle encore ; mais j'ajoute que ta postérité habitera une terre étrangère. — Remarquez bien qu'il ne nomme pas l'Egypte, qu'il ne prononce aucun nom ; il se contente de dire : Ta postérité sera conduite sur une terre étrangère ; elle y sera réduite en servitude, elle y supportera les rigueurs de la misère, non pas quelques jours seulement ou même quelques années, mais pendant quatr cents ans. Cependant je prendrai sa cause en main, je jugerai le peuple qui l'aura réduite en servitude, et, par mes soins, elle sortira du lieu de son exil avec de grandes richesses. C'est un tableau complet de tout ce qui doit arriver : Dieu prédit la servitude des Israélites, leur descente en Egypte, son indignation et sa colère, que les Egyptiens supporteront à cause d'eux, enfin leur glorieuse sortie de ces contrées. Il faut qu'Abram sache bien que les événements surnaturels dont

il a été le sujet s'accompliront pour d'autres encore, que les promesses de Dieu se réaliseront malgré tous les obstacles, et que tout cela s'accomplira dans sa postérité. — J'ai voulu, lui dit Dieu, en te parlant ainsi, te révéler avant ta mort ce qui arrivera à tes descendants, à ta famille. « Pour toi, tu iras en paix vers tes pères, mourant dans une heureuse vieillesse. » *Ibid.*, 15. — Tu mourras, mais aussi « tu iras, » comme s'il s'agissait pour lui d'un pèlerinage, et d'un passage d'une patrie à une autre patrie. « Tu iras vers tes pères. » Evidemment il ne parle pas de ses pères selon la chair. Comment pourrait-il être question d'eux? Son père était infidèle, et il ne pouvait se trouver au même lieu que lui. « Entre vous et nous, est-il dit dans l'Evangile, il y a un abîme. » *Luc.*, XVI, 26. « Vers tes pères, » qu'est-ce à dire, sinon vers les justes comme Abel, Noé et Enoch? mourant dans une heureuse vieillesse. »

Vous direz peut-être : Comment appeler heureuse une vieillesse à laquelle conduit une vie remplie de tant de chagrins et d'ennuis? — O homme, porte tes regards ailleurs; vois la gloire dont cet homme a toujours été entouré, vois quel pèlerin illustre c'était que ce juste sans cité et sans demeure; considère-le sans cesse, protégé par Dieu et soutenu par son secours. Ne juge pas comme on juge ici-bas; vivre dans le luxe, les délices, les plaisirs, la richesse, avoir des serviteurs nombreux et des troupeaux d'esclaves, ce n'est pas en cela que consiste une vieillesse heureuse, garde-toi de le penser. Tous ces biens ne font pas le bonheur de la vieillesse.

En quoi consistent les biens de la vieillesse.

Quelle honte, en effet, au vieillard, dans son âge avancé, de ne pas mettre en pratique la modération, et de ne savoir pas, à la limite extrême de sa vie, comprendre ses véritables intérêts! Quel sujet de condamnation pour lui, s'il ne songe qu'à satisfaire son ventre, s'il recherche les festins et l'ivresse, tout autant de choses dont il doit bientôt rendre un compte rigoureux! Au contraire, celui qui a marché dans la voie de la vertu, celui-là meurt dans une vieillesse heureuse, et trouve là-haut la récompense de ses travaux d'ici-bas. Dieu lui dit aussi : Voilà ce qui arrivera à tes descendants; pour toi, tu t'en iras, mourant dans une heureuse vieillesse. Ah! si Abram n'eût point été doué d'une grande force et d'une remarquable sagesse, n'est-il pas vrai que ces paroles étaient capables de le troubler? Un homme ordinaire aurait pu dire à sa place : Pourquoi me promettre une postérité innombrable, si mes descendants doivent être si malheureux, et sont destinés à une servitude aussi longue? Quelle utilité puis-je y trouver? — Mais non, le juste n'avait pas de telles pensées; il se soumettait à Dieu avec reconnaissance, et mettait les desseins divins au-dessus de sa volonté propre.

Dieu lui fait connaître l'époque où sa postérité sortira de la servitude. Après avoir annoncé qu'elle servirait pendant quatre cents ans, il ajoute : « Mais, en la quatrième génération, elle reviendra ici. » *Genes.*, XV, 16. Eh quoi! Dieu parle d'une servitude de quatre cents ans, et c'est à peine si la postérité d'Abram passa en Egypte la moitié de ce temps? Cela est vrai; aussi n'est-il pas question d'un séjour en Egypte de quatre cents ans, mais bien d'une demeure « sur une terre étrangère, » de telle sorte qu'il faut aux années d'Egypte joindre le temps écoulé depuis le jour où le Patriarche reçut l'ordre de sortir de Charran. A partir de ce temps, l'Ecriture marque clairement le nombre des années, car elle dit qu'Abram avait soixante-quinze ans en sortant de Charran, et pour peu qu'on veuille compter, on trouve de ce moment à la sortie d'Egypte juste le nombre entier. On pourrait dire aussi que le Seigneur, qui est toujours miséricordieux, qui proportionne sans cesse les épreuves à notre faiblesse, voyant les douleurs qui pesaient sur les enfants d'Abram, et la cruauté avec laquelle les Egyptiens les traitaient, hâta leur vengeance, et les rendit prématurément à la liberté. Dieu agit souvent de la sorte. Tout ce qu'il fait, il le fait pour notre salut, et, quand il nous menace de ses châtiments, nous pouvons, par un changement de vie et une conversion manifeste, révoquer ses décrets; de même aussi, quelque bien qu'il nous promette, notre négligence et notre mauvaise volonté peuvent rendre ses promesses inutiles, en augmentant notre malice et nos fautes. Vous

tous qui êtes des lecteurs assidus de l'Ecriture, vous pourrez y trouver réalisé ce que nous vous disons. « Et, en la quatrième génération, elle reviendra ici, car l'iniquité des Amorrhéens n'est pas accomplie jusqu'à présent. » Alors il sera temps pour les uns de recouvrer la liberté, pour les autres d'être chassés de cette terre à cause de la multitude de leurs péchés. Tout viendra en temps opportun, et la réhabilitation de ceux-là et la ruine de ceux-ci. Leurs iniquités ne sont pas encore consommées. Comme s'il disait : Encore ils n'ont pas assez péché pour mériter ce châtiment. Dieu, dans sa miséricorde épargne aux pécheurs non-seulement les peines graves, mais même les plus légères, et s'il montre à leur égard une si grande tolérance, c'est afin de leur enlever toute excuse, eux seuls étant les auteurs des maux qu'ils endurent.

4. Vous venez de voir Dieu répondre à tous les désirs du Patriarche, afin de fortifier sa foi et de lui donner la confiance, par ce qu'il venait de lui dire, que ses promesses se réaliseraient pour sa postérité. Il fallait à Abram, pour que les prédictions qu'il avait entendues pussent lui inspirer une foi inébranlable, le spectacle de l'accomplissement de ce que Dieu avait dit de lui. Mais ensuite, la prophétie achevée, il eut un signe manifeste de ce qui lui arrivait. « Après que le soleil fut couché, une flamme se leva, un foyer qui répandait la fumée se leva, et une lampe de feu qui traversait les membres divisés. » *Ibid.*, 17. Cette flamme, ce foyer, cette lampe étaient visibles ; c'était pour le juste un signe de la stabilité de l'alliance et de l'action de Dieu. Puis quand tout fut fini, quand le feu eut consumé les offrandes, « le Seigneur fit en ce jour alliance avec Abram; disant : Je donnerai cette terre à ta postérité depuis le fleuve d'Egypte jusqu'au grand fleuve d'Euphrate, les Cinéens, les Cénezéens, les Cedmonéens, les Héthéens, les Phérézéens, les Raphaïtes, les Amorrhéens, les Chananéens, les Gergéséens et les Jébuséens. » *Ibid.*, 18, 19, 20. Vous le voyez, Dieu insiste, il renouvelle encore ses promesses. « Le Seigneur fit alliance disant : Je donnerai cette terre à ta postérité. » Puis il fixe les limites et l'étendue de cette terre, afin de faire comprendre au juste combien serait innombrable sa postérité : « Je lui donnerai cette terre, dit-il, depuis le fleuve d'Egypte jusqu'au grand fleuve d'Euphrate, » tant ses descendants seront nombreux. Pesez bien tous les détails ; voyez comme Dieu veut toujours faire prévoir au Patriarche qu'une grande multitude naîtra de lui. Plus haut il lui avait promis de rendre sa race aussi nombreuse que les étoiles du firmament; ici il revient sur sa promesse pour la confirmer, et les limites qu'il fixe font entendre au juste combien ses enfants se multiplieront. Il y a plus ; Dieu dénombre en détail les peuples dont la postérité d'Abram doit recueillir l'héritage ; et par là il se propose de tranquilliser le juste sur l'issue de ces événements. Cependant, malgré toutes les promesses de Dieu, Sara demeurait stérile, et Abram et sa femme sentaient de plus en plus le poids de la vieillesse. Pourquoi cela? Dieu voulait rendre leur foi plus vive, et leur révéler quand il en serait temps la faiblesse de la nature humaine et sa propre vertu.

Mais n'allons pas encore prolonger ce discours plus qu'il ne convient ; en nous arrêtant, nous vous demandons de vous proposer le Patriarche pour modèle et de vous encourager à l'imiter. Vois, mon bien-aimé, à quel excès de condescendance Dieu descend envers lui, regarde comme il récompense magnifiquement la réponse qu'il fit au roi de Sodome, et aussi la vertu dont il donna tant de preuves pendant sa vie ! Prends courage en voyant Dieu agir de la sorte avec le Patriarche, et sache bien qu'il veut montrer par là son immense libéralité et nous enseigner à tous qu'il est sensible à la moindre de nos œuvres, et que nous ne tarderons pas à recevoir des faveurs signalées, si nous montrons la même foi que ce juste, si nous chassons le doute de notre âme, si nous avons en Dieu une confiance constante et inébranlable. Ne sais-tu pas que c'est la foi qui a valu à Abram sa gloire et ses louanges? Entends le bienheureux Paul exalter la foi dont il fut animé dès le principe : « C'est par la foi que celui qui fut nommé Abram obéit à Dieu, entrant dans le pays qu'il devait recevoir pour héritage, et qu'il partit sans savoir où il allait. » *Hebr.*, XI, 8. Ces paroles nous laissent

Exhortation morale.

entendre cet ordre donné par Dieu au Patriarche : « Sors de ta terre, et viens en celle que je te montrerai. » *Genes.*, XII, 1. Quelle foi ferme ! Quelle âme sincère ! Vous venez d'admirer ce type de vertu, sachons donc l'imiter, échappons en esprit avec empressement aux sollicitudes de la vie présente, et volons au ciel. Nous pouvons, si nous le voulons, marcher vers le ciel, même sur la terre. Qu'avons-nous à faire pour cela? Nous rendre dignes du ciel par nos œuvres, mépriser les choses du monde, ne pas rechercher, dédaigner au contraire la vaine gloire de cette vie, désirer de tout notre cœur la gloire véritable qui ne doit jamais finir, ne pas nous laisser absorber par le luxe des vêtements ou l'ornement du corps, donner au soin de notre âme toute l'attention qu'on emploierait à ces soins extérieurs, ne pas la laisser nue et privée du vêtement des vertus; mépriser les plaisirs, éviter les excès, ne pas courir après les banquets et les fêtes, observer enfin une sobriété parfaite, selon ce conseil de l'Apôtre : « Si nous avons de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, ne demandons pas autre chose. » I *Tim.*, VI, 8.

Saint Jean se déchaine contre la gourmandise et la débauche.

Voyons, dites-moi, quel avantage retirez-vous de tout ce superflu? et cette voracité qui vous donne un embonpoint redoutable, et cet usage immodéré du vin qui trouble votre jugement et votre raison, quel profit peut-il vous rapporter? D'où viennent ces maladies innombrables et ces membres contrefaits qui affligent si souvent nos regards? N'ont-ils pas leur origine dans les excès que nous signalons? Et les adultères, les débauches honteuses, les rapines, les cupidités, les meurtres, les brigandages, et les corruptions de toute sorte, d'où procèdent toutes ces choses? Est-ce qu'elles ne viennent pas de ce désir immodéré de posséder plus que nous n'avons? De même que Paul appelle l'avarice « la racine de tous les maux, » de même on peut dire en toute assurance que tous les maux ont leur source dans ces désirs immodérés qui nous font toujours dépasser la limite de nos besoins. Si nous voulions retrancher le superflu de nos aliments, de nos vêtements, de nos maisons, de tous nos besoins corporels, et nous contenter du nécessaire, le genre humain serait délivré d'une foule de maux.

5. Mais je ne sais comment il se fait que nous soyons tous, chacun selon nos forces, travaillés de ce mal secret de l'avarice. Jamais nous ne savons nous borner au nécessaire, et dans toutes nos œuvres nous violons ce précepte de l'Apôtre : « Si nous avons de quoi nous nourrir et nous vêtir, ne demandons pas autre chose, » sans penser qu'il nous faudra rendre compte de l'usage immodéré que nous aurons fait des choses, parce que c'est un abus des dons de Dieu. Dieu en nous donnant ces biens ne nous les a pas uniquement donnés pour nous; il a voulu que nous vinssions aussi au secours de nos frères malheureux. Quel pardon méritent ces insensés qui font servir leurs vêtements à satisfaire leur vanité, qui s'inquiètent pour mettre sur leurs épaules les tissus des vers, ou qui même, chose plus déplorable, s'enorgueillissent d'en être couverts? Ah! ils devraient plutôt rougir, trembler, et craindre de se vêtir ainsi sans utilité et sans besoin, uniquement par vanité et vaine gloire, pour étaler leur faste en public et capter l'admiration de tous! A côté d'eux leur frère est nu, il n'a même pas un vil haillon pour se couvrir, et la nature ne peut attendrir leur âme, et la conscience ne peut les décider à venir au secours du prochain; et ni le souvenir des terreurs du dernier jour, ni la crainte de la damnation, ni la grandeur des promesses, ni la pensée que Notre-Seigneur regarde comme fait à lui-même ce que nous faisons pour les infortunés, rien ne peut les ébranler; ils semblent avoir un cœur de pierre, on les dirait d'une autre nature; ils se croient, à cause de ces habits recherchés, supérieurs aux autres hommes. Les insensés! ils oublient à quels châtiments épouvantables s'exposent ceux qui ne dépensent pas comme il convient les biens qu'ils ont reçus, et qui refusent d'en faire part à leurs frères; ils l'oublient, ils préfèrent laisser dévorer par les vers des vêtements dont ils ne se servent pas, et ils se préparent pour l'avenir des supplices atroces dans un feu éternel.

Quand même les riches distribueraient aux pauvres tout ce qu'ils entassent chez eux, ils n'éviteraient pas le châtiment des fautes qu'ils ont commises par leurs vêtements et dans les festins. Et quel supplice ne méritent pas ceux

qui sont toujours préoccupés de se couvrir de soie, de parader sur les places publiques, de briller sous des tissus d'or, tandis qu'ils laissent passer, sans le secourir, le Christ nu, n'obtenant pas la nourriture dont il a besoin? Ceci s'adresse spécialement aux femmes. C'est chez elles surtout que se montrent l'amour et la recherche exagérée de la parure; ce sont elles qui mettent de l'or à leurs habits, à leur tète, à leur cou, aux autres parties du corps; ce sont elles enfin qui se font une gloire et un orgueil de paraître dans ces atours. Que de pauvres affamés elles auraient pu nourrir, que de corps sans vêtements elles auraient pu couvrir avec le prix des bijoux qui ornent seulement leurs oreilles et qui ne serviront qu'à perdre leur âme? Voilà pourquoi le Docteur de l'univers, après avoir dit : « Soyons contents si nous avons de quoi nous vêtir et nous nourrir, » se tourne de nouveau vers les femmes et leur commande « de ne pas se parer avec des cheveux frisés, des ornements d'or, des perles, des habits somptueux. » I *Tim.,* II, 9. Vous le voyez, il ne veut pas que les femmes empruntent de pareils ornements, il leur défend de porter de l'or, des pierres précieuses, des habits somptueux; il leur recommande d'orner avant tout leur âme, de faire ressortir sa beauté par de bonnes œuvres, et de ne pas s'exposer, par une vaine recherche de la parure, à mépriser leur sœur pauvre, amaigrie, couverte de haillons, mourant de faim ou raidie par le froid.

Une préoccupation trop grande des soins du corps trahit une difformité de l'âme; si celui-là nage dans les délices, celle-ci est travaillée par la faim, et la somptuosité de la mise du premier déclare la nudité de l'autre. Non, il n'est pas possible qu'on se préoccupe de son âme, qu'on ait en grande estime sa beauté, et qu'on se laisse absorber par les soins du corps; mais il est impossible aussi de s'adonner à ces soins extérieurs, de rechercher le luxe des vêtements, de rêver pour son corps des habits tissés d'or, et d'avoir souci de son âme. Comment voulez-vous qu'elle pense à rien d'utile, qu'elle songe jamais aux choses spirituelles, cette âme plongée dans des soucis terrestres, rampant, pour ainsi dire, terre à terre, incapable de jamais élever la tête, et courbée sous le poids accablant de ses innombrables péchés? Vous dire tous les maux dont cette passion est la source, je ne saurais le faire dans ce discours; qu'il me suffise d'en appeler à la conscience des coupables, et de laisser celle-ci leur rappeler tous les ennuis qu'ils éprouvent tous les jours. Un de ces ornements précieux vient-il à se perdre, aussitôt c'est une révolution et une tempête dans toute la maison; un serviteur en a-t-il dérobé un autre, tous sont pris, fouettés, mis en prison; des envieux ont-ils réussi par leurs embûches à s'emparer de quelqu'un de ces objets, voilà la source d'une grande et intolérable tristesse. Supposez que la détresse fonde sur ces amis du luxe et les réduise à une extrême indigence, la vie leur deviendra plus terrible que la mort; un incident, un rien est pour eux la cause d'un profond chagrin. En somme, cherchez une âme passionnée pour les parures et tranquille, vous ne la trouverez pas; il en est de son état comme des flots de la mer, qu'on ne peut ni comprimer ni compter.

Allons donc, je vous en conjure, gardons-nous de la cupidité et de l'usage immodéré des richesses. Désirer ce qui est nécessaire, et dépenser avec sagesse ce qui est superflu, voilà les véritables richesses et les trésors qui ne tarissent pas. Agissez de la sorte, et vous n'aurez rien à craindre de la pauvreté, vous vous épargnerez des sujets de tristesse et de trouble; la calomnie n'aura pas de prise sur vous, vous n'aurez pas de piéges à redouter, en un mot, vous jouirez de la tranquillité parfaite, d'un repos et d'une sécurité inaltérables. Mais il y a plus, et c'est ici la plus grande félicité et le bien le plus enviable, vous vous rendrez Dieu propice, et vous jouirez de la grâce céleste, comme un dispensateur fidèle des trésors du Seigneur : « Heureux le serviteur que le Seigneur, à son avénement, trouvera agissant de la sorte, » *Luc.,* XII, 43, dispensant à ses frères ses richesses, ne s'enfermant pas derrière des portes et des verroux infranchissables, ne laissant pas dévorer par les vers ses vêtements, mais venant plutôt au secours des pauvres, et se montrant envers eux un dispensateur bon et fidèle des biens qui lui

ont été confiés, afin d'obtenir la récompense de sa sage dispensation, et d'arriver à la possession des biens promis, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVIII.

« Or Sara, femme d'Abram, était sans enfants ; mais elle avait une servante égyptienne nommée Agar. »

1. Les paroles que vous venez d'entendre nous amènent encore à vous parler du Patriarche. Ne soyez pas surpris si nous mettons tant de temps à vous exposer son histoire; nous ne pourrons pas même la terminer aujourd'hui. Telle est la richesse des vertus du juste, telle est l'excellence de ses bonnes œuvres, qu'elles défient tout langage humain. Et qui pourrait dignement louer celui que Dieu a couronné au ciel, et qu'il a rendu lui-même célèbre? Malgré notre impuissance de redire comme il convient ses mérites, nous ne reculons pas cependant et nous nous sentons entraîné à vous rappeler, selon nos forces, ce qui a été écrit de lui, afin d'allumer dans vos âmes une émulation sainte et un grand désir de marcher sur ses traces. Il y a dans la vie de cet homme de quoi instruire le genre humain tout entier, et il suffit de l'étudier avec soin pour se sentir poussé dans les voies de la vertu. Soyez donc attentifs, je vous en conjure, et disposez-vous à connaître encore mieux la philosophie du Patriarche. Hommes et femmes, ce que vous venez d'entendre doit vous apprendre à vivre entre vous dans le plus parfait accord, et à garder toujours indissoluble le lien sacré du mariage. Epoux, vous pourrez y apprendre à respecter votre épouse et à avoir toujours pour elle l'indulgence qu'on accorde à la faiblesse; épouse, vous y apprendrez à obéir à votre époux et à entrer dans ses vues; les uns et les autres, vous vous ferez un devoir de supporter mutuellement vos fardeaux et de préférer la paix domestique à tous les autres biens. Mais écoutez les paroles précises de l'Ecriture, qui vous rendront plus manifeste cette même doctrine.

« Or Sara, femme d'Abram, était toujours stérile, mais elle avait une servante égyptienne nommée Agar. » *Genes.*, XVI, 1. Considère, mon bien-aimé, l'ineffable bonté de Dieu, en même temps que la foi sublime et la reconnaissance qu'excitaient dans l'âme du juste les promesses qu'il avait reçues. Il avait obtenu de Dieu l'assurance plusieurs fois répétée que sa postérité posséderait la terre, qu'elle serait aussi nombreuse que les étoiles du firmament, et, bien que de cette promesse encore non réalisée il n'eût que les paroles, il ne doutait pas, il ne se sentait pas découragé ; toujours ferme, toujours inébranlable, il demeurait plein de confiance dans la puissance de Celui qui lui avait promis. N'est-ce pas ce que l'Ecriture veut nous apprendre dans ces paroles : « Or Sara, femme d'Abram, ne lui donnait pas de postérité ? » N'est-ce pas qu'elle semble nous dire : Malgré tout, malgré tant d'alliances conclues, malgré l'assurance d'une postérité innombrable, rien ne se réalisait, tout semblait au contraire se passer autrement qu'on ne devait l'attendre ; et cependant Abram n'était pas ébranlé. Ainsi, après tout cela, « Sara, femme d'Abram, ne lui donnait pas de postérité ; » après tant de promesses, Abram ne voyait rien arriver, quoique la stérilité de Sara et son impuissance d'engendrer dussent faire naître dans l'esprit du juste une grande hésitation. Mais le Patriarche ne regardait pas aux obstacles de la nature; il connaissait la sagesse de Dieu, il savait que le Seigneur, qui est le maître et le créateur de la nature, peut se tracer des voies là où il n'y a pas de voie, et, comme un serviteur reconnaissant, il ne cherche pas à pénétrer curieusement le secret de ses œuvres, il s'abandonne à la providence incompréhensible de Dieu et se confie à ses paroles. Voilà pourquoi l'Ecriture dit : « Or Sara (malgré tant de promesses) ne lui donnait pas de postérité. Seulement il avait une servante égyptienne nommée Agar. »

L'Ecriture fait mention de cette servante pour nous apprendre d'où Abram l'avait tirée ; car

elle ajoute aussitôt qu'elle était Egyptienne, nous reportant ainsi aux événements antérieurs. Agar était, en effet, du nombre de ces esclaves données à Abram par Pharaon, lorsque Dieu prit en main sa cause, et Sara l'avait reçue à son retour. L'Ecriture nous marque donc très-expressément et le nom et la race de cette servante. Mais ne vous arrêtez pas là, et voyez de quel esprit philosophique Sara était douée, admirez sa continence étonnante et considérez le respect dont l'honore le Patriarche, et l'attention qu'il prête à ses paroles : « Or Sara dit à Abram dans la terre de Chanaan : Voilà maintenant que Dieu m'a privée d'enfanter; approchez-vous de votre servante, afin qu'elle vous donne une postérité. » *Genes.*, XVI, 2. Quelle droiture chez cette femme ! Elle ne dit pas, comme plus tard Rachel à Jacob : « Donnez-moi des enfants, ou je mourrai. » *Genes.*, XXX, 1. Entendez son langage : « Dieu m'a privée du bonheur d'enfanter, » dit-elle; mais, si le Créateur m'a affligée de la stérilité, s'il n'a pas voulu que je puisse enfanter des fils, il ne faut pas que mon malheur rejaillisse sur vous; je ne veux pas qu'à cause de moi, maintenant que vous êtes parvenu à une extrême vieillesse, vous demeuriez sans enfants; » approchez-vous donc de ma servante, afin qu'elle vous donne une postérité. » Mon Dieu, que la conduite de cette femme est ineffable ! Quelle est l'épouse qui aurait supporté ce qu'elle osait conseiller, qui l'aurait conseillé à son époux, qui aurait consenti à céder à une servante son lit conjugal ?

2. Vous le voyez, ils étaient l'un et l'autre exempts de passion. Ce qui les préoccupait uniquement, c'était la crainte de mourir sans enfants, et ils cherchaient à se donner la consolation d'avoir une postérité, tout en maintenant le lien indissoluble de la paix. Remarquez, en effet, la continence admirable du Patriarche et sa douceur à toute épreuve. Il y a des insensés qui en veulent à leurs femmes parce qu'elles demeurent infécondes; lui se montre également bon pour la sienne, et lui porte toujours le même amour. Vous le savez, ils ne sont pas rares ceux qui trouvent dans la stérilité de leurs compagnes un sujet de les mépriser, ou qui les aiment à cause de leur fécondité ; mais les uns et les autres sont également ridicules et dignes de blâme. Ne savent-ils pas que leurs épouses ne sont nullement responsables de ce qu'ils leur reprochent? ignorent-ils que le Créateur de la nature est le dispensateur suprême de toute chose, que la fécondité ne peut être le résultat des efforts et de la volonté des hommes, et qu'elle n'existe que là où sa main intervient pour exciter la nature à produire ? Le juste le savait; aussi se gardait-il d'imputer à sa femme la stérilité dont elle était frappée, et la traitait-il toujours avec le même respect. Celle-ci n'était pas insensible à cet amour, et, pour faire voir à son tour combien elle aimait son mari, elle s'oublie elle-même, uniquement préoccupée de le consoler de la douleur qu'il ressentait de se voir seul et sans enfants ; elle le conduit sous la tente d'une jeune Egyptienne; bien plus, elle lui découvre les motifs de sa conduite et ses desseins. Je suis un être inutile, dit-elle, et je ne peux pas engendrer ; « car le Seigneur m'a frappée de stérilité. » Oh ! la belle âme ! elle ne pousse pas de plaintes amères, elle ne déplore pas sa stérilité; mais, en rapportant au Seigneur créateur de la nature le sort qui l'afflige, elle nous déclare qu'elle s'y soumet sans peine et généreusement, mettant la volonté de Dieu au-dessus de ses désirs, et n'ayant d'autre idée dans l'esprit que de consoler son époux.

Vous l'avez entendue : « Dieu m'a frappée de stérilité, » dit-elle. Que ces paroles sont amples et fécondes ! Comme elles révèlent bien et la puissance de Dieu et sa providence ! N'est-il pas vrai qu'on peut les interpréter ainsi : De même que nous ouvrons et que nous fermons une maison, de même le Seigneur opère dans la nature; à son ordre, tout s'ouvre et se ferme comme il l'entend, et la nature s'agite et produit selon sa volonté. « Puis donc que je suis frappée de stérilité, approchez-vous de ma servante, afin qu'elle vous engendre une postérité. » C'est moi qui suis cause de votre solitude, je ne veux plus vous priver du bonheur d'avoir une famille. — Peut-être Sara doutait-elle si sa stérilité provenait d'elle seule ou du Patriarche, et c'est pour s'en assurer qu'elle cède son époux à sa servante

et qu'elle le conduit elle-même sous la tente d'Agar. « Abram consentit à sa prière. » La sagesse de ce juste est admirable. Ce que j'ai déjà dit, je le répète; il se garde de penser le premier à la résolution qu'il prend, malgré son âge avancé, et, s'il obéit à Sara dès que celle-ci l'encourage, c'est pour lui montrer qu'il ne l'a épousée ni par passion, ni dans des vues de plaisir, mais seulement afin de laisser après lui une postérité. « Sara, femme d'Abram, prit donc Agar, sa servante égyptienne, dix ans après qu'ils eurent commencé d'habiter en la terre de Chanaan, et la donna pour femme à son mari. » *Genes.*, XVI, 3. Remarquez, je vous en prie, le langage de l'Ecriture; elle veut nous apprendre que le Patriarche ne s'approche pas d'Agar, aussitôt que Sara le lui eut conseillé, et c'est pourquoi elle dit: « Sara, femme d'Abram, prit Agar, sa servante égyptienne; » ces paroles nous font encore deviner que si Abram lui obéit, c'est uniquement pour la consoler et ne lui pas faire de la peine. Voici qu'en effet la continence du Patriarche et son admirable modération vont recevoir un éclatant hommage.

« Il y avait déjà dix ans, dit-elle, que Sara habitait avec Abram, son époux, dans la terre de Chanaan. » Cette circonstance n'est pas signalée sans intention; elle doit nous faire comprendre combien de temps le juste avait supporté la stérilité de sa femme et nous le montre plus fort que ses passions, gardant toujours la continence la plus sévère. Mais il y a plus, et nous avons encore autre chose à y apprendre. Remarquez-le, il n'est pas fait mention de tout le temps pendant lequel Abram et Sara ont vécu ensemble, mais seulement de celui qu'ils ont passé dans le pays de Chanaan. Pourquoi? Parce que c'est à l'arrivée d'Abram en ce pays que Dieu lui avait fait une promesse en ces termes: « Je donnerai cette terre à ta postérité; » parce que cette promesse, le Seigneur la lui avait souvent renouvelée depuis, pour vous apprendre enfin, mon bien-aimé, que, quelque retard que le Seigneur mît à accomplir ce qu'il avait juré, le cœur du Patriarche demeurait inébranlable, et mettait au-dessus de ses doutes et de ses raisonnements les paroles divines. Voilà pourquoi nous lisons dans l'Ecriture: « Il y avait déjà dix ans que Sara habitait avec Abram. » Avez-vous vu la force d'âme du Patriarche? Avez-vous admiré l'exercice de sa philosophie? Voyez-vous comment Dieu n'attend et ne diffère que pour rendre le mérite de ce juste plus éclatant? Ah! Dieu prend un soin assidu de tous ses serviteurs; il ne se contente pas de répandre sur eux ses bienfaits, il veut encore les rendre illustres et manifester leur foi à tous les yeux. Supposez qu'aussitôt après avoir promis à Abram de donner cette terre à sa postérité, il eût rendu Sara féconde, croyez-vous que nous aurions vu un si grand miracle, croyez-vous surtout que la vertu du juste eût acquis près de tous cette célébrité dont elle jouit? Sans doute c'eût été là un miracle signalé de la puissance de Dieu, puisqu'il aurait donné des enfants à une femme frappée de stérilité et impuissante à engendrer; mais le Patriarche aurait été privé de cette couronne de louanges que lui a valu sa vertu longtemps éprouvée et devenue de jour en jour plus célèbre.

3. Oui, sachez-le bien, non-seulement Dieu veut accorder ses dons et ses bienfaits, il a coutume encore, avant de les répandre, de rendre célèbres ceux à qui il les veut donner. Quand la Chananéenne lui demande une grâce, il diffère de l'exaucer, quoiqu'il prête à sa prière une oreille attentive, parce qu'il veut lui faire un nom dans tout l'univers. Ecoutez-la, elle s'écrie: « Ayez pitié de moi, Seigneur, ma fille est cruellement tourmentée par le démon; » *Matth.*, XV, 22; et le Seigneur si miséricordieux, si clément, qui prévient toujours nos prières, ne daigne même pas lui répondre. Les disciples, ignorant ce qui va se passer, ne connaissant pas la sollicitude du Maître pour cette femme, ne sachant pas que, s'il diffère de répondre, c'est parce qu'il ne veut pas que le trésor qu'elle porte en elle demeure caché, se laissent attendrir de compassion, s'approchent de lui et lui disent: « Renvoyez-la, car elle crie derrière nous, » *Ibid.*, 23, comme s'ils étaient ennuyés de ces instances. « Renvoyez-la, » non parce qu'elle est malheureuse, non parce que ce qu'elle demande est raisonnable, mais « parce qu'elle crie derrière

nous. » Et le Seigneur, que fait-il alors? Afin de manifester peu à peu le trésor caché dans le cœur de cette femme, et aussi pour faire voir aux disciples qu'ils étaient loin d'être bons comme lui, il laisse tomber de ses lèvres une réponse capable d'endurcir à jamais cette femme si elle eût été moins fervente dans son désir, moins empressée, et de décourager les Apôtres dans leurs supplications. « Je ne suis envoyé, dit-il, que vers les brebis perdues de la maison d'Israël. » *Ibid.*, 24. Les Apôtres interdits n'osent plus intercéder; mais cette femme, elle, ne se laisse pas abattre et insiste au contraire davantage. Ainsi agit une âme affligée sous le coup d'une passion violente; quoi qu'on dise à ses côtés, elle n'y prend pas garde, une seule chose l'occupe : arriver à sa fin et atteindre son but. Ayant donc entendu ces paroles, la Chananéenne « adora le Sauveur, disant : Seigneur, ayez pitié de moi. » *Ibid.*, 25. Elle connaissait la miséricorde de Dieu, et c'est pourquoi elle n'avait pas peur de le lasser. Quant au Sauveur, admirez sa sagesse et ses ressources; il n'exauce pas encore la prière qu'elle lui adresse, il lui fait une réponse et plus dure et plus amère. La force d'âme de cette femme lui était connue; il ne voulait pas qu'elle pût sembler lui dérober un bienfait, et, s'il le lui faisait attendre, c'est afin que ce retard apprît aux disciples et aux autres la puissance, la persévérance et la vertu de celle qui le priait. « Il n'est pas bon, dit-il, de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. » *Ibid.*, 26.

Considérez ici, je vous en conjure, la constance de cette femme, son ardeur et sa foi; les entrailles brisées par la douleur, si j'ose le dire, le cœur pénétré de commisération pour sa fille, elle ne se décourage pas, elle ne recule pas sous le mépris dont ces paroles semblent la frapper; au contraire, elle approuve le Sauveur. Le nom de chien a été prononcé, elle osera se comparer à un petit chien, afin d'échapper à la férocité des chiens, et elle est mise aussitôt au nombre des enfants. Ecoutez seulement ce qu'elle répond et apprenez comment Dieu répare le retard qu'il met quelquefois à donner ses bienfaits. La dureté des paroles du Sauveur, loin de refroidir son zèle, n'a fait que l'augmenter, et voici qu'elle s'écrie : « Il est vrai, Seigneur, mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » *Ibid.*, 27. Comprenez-vous maintenant pourquoi le Seigneur a tardé autant à l'exaucer? Il voulait que cette femme nous révélât dans ses paroles l'excellence de sa foi. Aussi à peine a-t-elle parlé, que le Seigneur l'exalte et lui donne des louanges : « O femme, s'écrie-t-il, votre foi est grande! » *Ibid.*, 28. Tout à l'heure il ne daignait même pas lui répondre, maintenant il ne lui ménage ni l'admiration ni les louanges. « Femme, votre foi est grande! » C'est qu'en effet sa foi avait été admirable. Les refus répétés qui avaient accueilli sa demande, loin d'affaiblir son zèle et d'abattre son courage, n'avaient fait qu'animer son ardeur; elle avait continué, malgré tout, à invoquer le Seigneur, et ses vœux allaient se réaliser. « Qu'il vous soit fait comme vous voulez, » lui fut-il répondu. Voyez-vous comment le Sauveur compense généreusement l'indifférence affectée qu'il lui avait montrée à l'origine? Non-seulement il lui accorde ce qu'elle demande, il l'exalte encore, il la célèbre. « O femme, » lui dit-il d'abord, et par là il marque l'admiration qu'excite en son cœur la foi dont elle a fait preuve. « O femme, votre foi est grande! » c'est-à-dire vous avez en vous un trésor inestimable. Il ajoute ensuite : « Qu'il vous soit fait comme vous voulez. » Ce que vous demandez, ce que vous désirez, je vous l'accorde. Votre persévérance a montré que vous méritiez de voir vos vœux s'accomplir. N'est-il pas vrai, en effet, que la constance de cette femme fut admirable? Comprenez-vous maintenant que Dieu ne différât de l'exaucer que pour la rendre plus célèbre?

Eloge de la foi de la Chananéenne.

Mais poursuivons, si vous le voulez bien, l'exposition de la vie du Patriarche, et apprenons que Dieu, en tardant de réaliser les promesses qu'il lui a faites, se propose uniquement de le couvrir de gloire et de rendre sa foi manifeste à tous les yeux. Ainsi donc, s'il est écrit que Sara prit Agar dix ans après qu'elle et son époux eurent commencé d'habiter ensemble dans la terre de Chanaan, c'est afin de vous dire depuis combien de temps les promesses de Dieu avaient été faites. En arrivant dans le pays de Chanaan, Abram

avait reçu de Dieu cette promesse : « Je donnerai cette terre à ta postérité; et cependant, dix ans après, Abram était encore sans enfants, et la stérilité de Sara plus difficile à guérir. « C'est alors que Sara lui donna Agar pour épouse. »

4. Voyez ce qui se passait chez les hommes d'autrefois : ces vieux patriarches étaient pleins de sagesse, tempérants, fidèles observateurs de la continence, et les femmes n'avaient au cœur aucun sentiment de jalousie. C'est à dessein que l'Ecriture dit : « Or Sara prit Agar sa servante, » et qu'elle ajoute ensuite : « Et elle la donna pour femme à son mari. » Quel est son but ? Vous faire voir que Sara agit librement et sans rancune, et que pour elle et son époux la vertu avait de puissants attraits. « Or Abram s'approcha d'Agar et elle conçut. » Sara apprit alors qu'elle était seule responsable de sa stérilité, et qu'il ne fallait pas en accuser son mari, puisqu'il n'avait eu qu'à s'approcher d'Agar pour la rendre féconde. Mais admirez l'ingratitude de cette esclave et la faiblesse du cœur de la femme; vous n'en comprendrez que mieux l'étonnante douceur du Patriarche. « Agar, voyant qu'elle avait conçu, dédaigna sa maîtresse en sa présence. » *Genes.*, XVI, 4. Voilà bien la manière de faire des esclaves. A peine sont-ils caressés par le souffle de la fortune, qu'ils se trouvent à l'étroit dans les limites qui les resserrent; ils perdent de vue l'infimité de leur position et se laissent aller facilement à l'ingratitude, ainsi qu'il arriva à cette servante de Sara. Heureuse d'avoir conçu, elle n'envisage ni la sagesse admirable de sa maîtresse, ni l'humilité de sa propre condition; mais, ouvrant son cœur à l'orgueil, elle méprise celle dont la bonté lui avait ouvert la tente du Patriarche. Alors Sara dit : « Abram, vous agissez injustement envers moi; j'ai mis ma servante en vos bras, et maintenant qu'elle a conçu, elle me méprise. Que le Seigneur soit juge entre vous et moi. » *Ibid.*, 5. Remarquez, je vous prie, l'incroyable longanimité du juste et le respect qu'il montre pour Sara, en lui demandant pardon d'un crime que celle-ci lui reproche bien à tort. C'était Sara qui avait livré sa servante à son époux en lui disant : « Approchez-vous de votre servante; » c'était sur ses conseils et ses instances qu'Agar avait connu Abram, et maintenant voilà qu'elle ose dire à ce dernier : « Vous agissez injustement. » Eh quoi donc, ô femme, est-ce lui qui s'est jeté avec empressement dans les bras de sa servante? A-t-il été poussé à la connaître par l'amour du plaisir? C'est sur vos conseils, sur vos ordres qu'il a agi comme il l'a fait. Q'avez-vous donc à lui reprocher? « J'ai mis ma servante entre vos bras, » lui dites-vous. Mais alors, si c'est vous qui la lui avez donnée, s'il ne l'a pas prise de son chef, pourquoi parlez-vous d'injustice ? — J'en parle avec raison, répond-elle; car encore que je vous l'eusse donnée, vous deviez, à la vue de sa témérité, réprimer son orgueil et le contenir. Dès qu'elle a eu conçu, elle m'a méprisée. « Que le Seigneur soit juge entre vous et moi. » — Voilà bien le langage de la femme et l'infirmité de son sexe! Je voulais, semble-t-elle dire, consoler la tristesse que vous ressentez de vous voir sans enfants, et j'ai poussé si loin la complaisance que je vous ai moi-même livré ma servante, l'encourageant à s'approcher de vous; maintenant qu'elle a conçu, elle est devenue orgueilleuse et fière, et vous, au lieu de réprimer son faste et de vous constituer mon vengeur, vous oubliez le passé et vous unissez vos mépris aux siens, ne laissant pas à ma servante égyptienne la gloire de m'avoir seule en dérision, quoique j'aie si longtemps habité avec vous. « Que le Seigneur soit juge entre vous et moi. »

Qui ne reconnaît là les accents d'une âme affligée? Si le Patriarche eût été moins vertueux, s'il eût eu pour Sara moins d'estime et de respect, ce langage l'aurait profondément blessé et la rigueur de ces paroles l'aurait plongé dans la douleur. Mais, avec une sagesse qui l'honore, Abram a égard à la faiblesse du sexe et il pardonne à sa femme. — « Que le Seigneur soit juge entre vous et moi. » Avez-vous songé à la grandeur de mon sacrifice ? Pour vous consoler, pour vous donner dans votre vieillesse la satisfaction de vous entendre appeler père, j'ai élevé à la hauteur de mes droits mon esclave, et l'excès de son ingratitude ne vous révolte pas! Et vous ne savez ni me venger, ni me traiter comme je vous ai traité! « Que le Seigneur soit juge entre

vous et moi. » J'en appelle à celui qui pénètre le secret des cœurs, qu'il nous voie et nous juge! J'ai fait taire toutes mes affections et j'ai sacrifié ma joie à votre bonheur. J'ai cédé à mon esclave une place près de vous, et vous, au mépris de tout ce que j'ai fait, vous la laissez insulter à ma bonté sans réprimer son audace ni châtier son ingratitude. — Que va dire ce cœur de diamant, cet athlète incorruptible de Dieu, couvert déjà de tant de couronnes? Entendez sa réponse et admirez encore sa vertu. « Voilà, dit-il, votre servante qui est entre vos mains; faites d'elle ce que vous voudrez. » *Ibid.*, 6. O vertu magnifique! O exemple admirable de tolérance! Non-seulement il supporte sans peine le langage de Sara, mais il lui répond avec une douceur et une bonté inaltérables! — Vous me regardez comme l'auteur de vos humiliations, et vous supposez que je me réjouis de l'audace avec laquelle votre esclave vous traite, parce qu'elle a partagé une fois ma couche; de grâce ne l'ignorez pas, j'ai accepté votre esclave, c'est vrai, mais c'est uniquement pour condescendre à vos désirs, sans quoi je ne l'aurais jamais rendue mère, et, pour preuve de ma sincérité, voici votre esclave, faites d'elle ce que bon vous semblera. Et qui a diminué votre puissance? Qui vous a disputé l'empire que vous avez sur elle? Qu'importe qu'elle ait dormi près de moi? Votre autorité n'en est pas amoindrie; la voilà entre vos mains, punissez, châtiez, reprenez, agissez avec elle selon votre bon plaisir; seulement ne m'imputez pas ce qu'elle vous a fait, ne faites pas retomber sur moi la responsabilité de sa conduite si légère. Quand je l'ai acceptée de vos mains, je ne me sentais pas tant de penchant pour elle que je sois disposé à la protéger plus qu'elle ne mérite. Je sais l'honneur que je vous dois. Je n'ignore pas l'ingratitude des serviteurs et je m'en préoccupe peu; ce que j'ai à cœur c'est de vous rendre heureuse et contente, et de vous conserver tout l'honneur qui vous revient.

5. Voilà bien, dans toute sa vérité, ce que doit être la cohabitation. Que le mari ne prenne pas au pied de la lettre toutes les paroles de sa femme, qu'il pardonne quelque chose à l'infirmité du sexe et qu'il n'ait qu'une chose en vue: éloigner du foyer la tristesse et raffermir de plus en plus la paix et la concorde. Epoux, voyez cet exemple de douceur et imitez-le; honorez et respectez vos épouses comme le juste respecte la sienne, et afin de resserrer de plus en plus les liens de la concorde, soyez bons envers elles à cause de leur faiblesse. Savez-vous quelles sont pour des époux les plus vraies, les plus grandes richesses? La concorde et l'union, qui ne font, pour ainsi dire, d'eux qu'un seul corps. « Ils seront deux en une même chair. » *Genes.*, II, 24. Qu'importe la pauvreté? Qu'importe l'humilité des conditions? Avec la paix ils sont riches, ils goûtent les véritables plaisirs, ils vivent dans la plus douce tranquillité! Mais aussi, sans la paix, dévorés par l'envie et la discorde, les époux les plus riches de biens extérieurs, malgré leurs tables somptueuses, leur célébrité et leur noblesse, sont les plus malheureux des êtres; ils passent leurs jours dans le trouble, ils se voient continuellement assaillis par les flots, ils se suspectent mutuellement, ils ne peuvent avoir aucune paix véritable, grâce à la guerre intérieure qui les remplit de confusion et qui abreuve leurs cœurs d'amertume. Ici rien de pareil; le Patriarche calme par sa douceur l'indignation de son épouse, et, en lui livrant son esclave, il rappelle la paix dans sa demeure.

« Sara châtia donc sa servante, et celle-ci s'éloigna de sa face. » Quand Agar se vit maltraitée par sa maîtresse, elle prit la fuite. Telle est la manière de faire des serviteurs; ne leur permettez pas d'agir à leur guise: gênez leurs caprices, et, brisant aussitôt les liens qui les attachent à leurs maîtres, ils les quittent et s'en vont. Agar cependant ne fut pas complétement abandonnée du Ciel, et, par égard pour Abram, qu'il honorait en elle, Dieu vint à son secours. Elle avait conçu du Patriarche, et sans doute à cause du fruit de ses entrailles, elle fut favorisée de la vue d'un ange. « L'ange du Seigneur la trouva dans la solitude, auprès de la fontaine qui est au chemin de Sur, au désert. » *Gen.*, VI, 7. Considérez ici la bonté de Dieu; il ne méprise personne; que l'on soit esclave ou serviteur, il accorde toujours le bienfait de sa providence, ayant moins de souci de la hiérarchie des conditions que des

bonnes dispositions des cœurs. Dans la circonstance présente, c'est moins par égard pour les mérites de la servante que par respect pour le Patriarche, que l'ange se fait voir. Elle était en quelque sorte digne de cette faveur, depuis qu'elle devait donner un fils à ce juste. « Et lorsque l'ange l'eut trouvée, il lui dit : Agar, servante de Sara, d'où viens-tu et où vas-tu ? » *Ibid.*, 8. Vous l'entendez, par ces paroles l'ange lui remet en mémoire la réalité de sa condition. Afin de la rendre plus attentive, il l'appelle par son nom et il l'interpelle en lui disant : « Agar. » Nous nous sentons disposés à écouter davantage quand nous nous entendons appeler nominativement. Mais l'ange ajoute : « Servante de Sara ; » et il la force à se souvenir de sa maîtresse, pour qu'elle sache bien qu'encore qu'elle ait partagé la couche du maître, elle n'en doit pas moins reconnaître l'autorité de Sara.

De plus, l'ange l'interroge et la met dans la nécessité de lui répondre. D'où êtes-vous venue dans cette solitude, lui dit-il, et où allez-vous ? Il n'est pas jusqu'au lieu où il se montre qui ne doive apprendre à Agar que celui qui l'interroge n'est pas un voyageur ordinaire; c'est dans la solitude, et elle se trouve seule ; il faut qu'elle n'ignore pas qu'elle a devant elle un être supérieur, c'est pour cela qu'il apparaît dans le désert et qu'il l'interroge. Or voici ce qu'elle répond : « Je fuis la présence de Sara, ma maîtresse. » Vous le voyez, elle ne méconnaît pas l'autorité de sa maîtresse, elle fait un aveu sincère et complet. Tu ne peux pas, se dit-elle, tromper celui qui t'interroge. Il a d'abord prononcé ton nom, et puis celui de ta maîtresse; il te faut lui tout avouer. « Je fuis la présence de Sara ma maîtresse, » dit-elle alors. Elle parle de Sara sans haine et sans rancune. Elle ne dit pas : Ma maîtresse m'a punie, ma maîtresse m'a maltraitée ; je ne peux supporter son courroux, et c'est pourquoi j'ai pris la fuite. Il n'y a pas d'amertume dans ses paroles, elle se contente de s'avouer fugitive. Vous avez vu sa probité. Entendez maintenant ce que l'ange lui dit encore : « Et l'ange du Seigneur lui dit : Retourne chez ta maîtresse et humilie-toi sous sa main. » *Ibid.*, 9. Agar avait dit : « Je fuis la face de ma maîtresse ; » l'ange lui répond : « Retourne vers elle, » et ne sois pas ingrate envers une femme qui a si bien mérité de toi. Puis, comme c'était le faste et l'orgueil d'Agar qui avaient allumé la colère de Sara, l'ange ajoute : « Et humilie-toi sous sa main; » sois-lui soumise, la soumission te portera profit. Reconnais l'humilité de ta position et sa puissance ; ne sois pas orgueilleuse, ne t'estime pas plus qu'il ne convient, « humilie-toi sous sa main, et obéis. » C'était assez ; ces paroles de l'ange avaient produit leur effet ; elles avaient passé comme un baume sur l'âme de la fugitive ; son esprit s'était calmé, sa fureur s'était apaisée, et il s'était produit dans ses pensées une grande sérénité.

6. Mais il ne faut pas qu'Agar s'imagine à la légère que ce secours lui a été fourni sans motif, il faut qu'elle sache bien qu'elle doit au fruit qu'elle porte dans son sein cette assistance inattendue; c'est pourquoi l'ange la console, ranime son courage, relève son âme abattue, ainsi que nous l'apprennent ces paroles : « Et l'ange du Seigneur ajoute : Je multiplierai ta postérité et elle sera innombrable. » *Ibid.*, 10. Il naîtra de toi une postérité si nombreuse qu'on ne saurait la compter. Loin de toi toute tristesse, pas d'abattement, pas d'inquiétude, obéis comme il convient. « Voilà que tu as conçu, et tu enfanteras un fils que tu appelleras du nom d'Ismaël. » *Ibid.*, 11. Tu seras mère, je te le prédis, et je donne à ton enfant le nom qu'il doit porter, afin que, mieux instruite de l'issue des événements, tu t'en retournes et tu répares le mal que tu as fait, car le Seigneur a vu ton affliction. — Instruisons-nous à cet exemple, apprenons les grands avantages des afflictions et l'utilité de l'adversité. Quand Agar se fut retirée, sa douleur devint plus vive, et dans ce désert, dans cette solitude, dans cette détresse où elle se trouvait après avoir goûté les charmes d'une si grande prospérité et partagé dans la maison de sa maîtresse le rang suprême avec elle, elle rencontra mille sujets de peine et de douleur, et cela lui valut de recevoir un prompt secours du Ciel. — Ce que je t'ai promis, lui dit l'ange, se réalisera ; tu enfanteras un fils, et ta postérité sera innombrable, « parce que le Seigneur a vu ton affliction. » — Ne nous

laissons donc pas abattre sous le poids des chagrins qui pèsent sur nous. Rien ne convient à notre nature comme de se soumettre, d'humilier l'esprit superbe, de réduire enfin nos mouvements d'orgueil. C'est quand nous l'invoquons avec un cœur contrit et une âme brisée de douleur, quand nous allons à lui par une prière assidue et fervente, que Dieu nous écoute plus favorablement, « parce que le Seigneur a égard à notre affliction. » L'ange révèle ensuite à Agar le caractère de l'enfant qui doit naître. « Il sera, dit-il, un homme farouche; sa main sera contre tous et la main de tous contre lui, et il plantera ses tentes vis-à-vis de tous ses frères. » *Ibid.*, 12. Il annonce qu'il sera courageux et fort, qu'il aimera la guerre et qu'il s'adonnera avec passion au travail de la terre.

Ce prodige accompli en faveur d'une servante vous a sans doute appris en quel honneur Dieu avait le Patriarche, et tout ce qui arrive est une preuve évidente de l'amour que Dieu portait à Abram. Son message terminé et ces promesses de si bon augure étant faites, l'ange se retire, et Agar donne une nouvelle preuve des bonnes dispositions de son âme. « Elle invoqua le nom du Seigneur qui lui parlait. C'est vous, ô Dieu, qui m'avez vue. Car elle dit : Certainement j'ai vu celui qui me voit. C'est pourquoi elle appela ce puits, le puits où j'ai vu le Dieu vivant, entre Cadich et Baraès. » *Ibid.*, 13-14. Elle veut, en donnant au lieu où Dieu lui est apparu un nom nouveau, perpétuer la mémoire de cet événement, et elle l'appelle « le puits où j'ai vu Dieu face à face. » Ainsi nous apparaît Agar, devenant toujours meilleure sous le coup des afflictions qui la frappent, manifestant sa reconnaissance pour les bienfaits dont elle est comblée, et rendant, selon ses moyens, grâces à la Providence qui a voulu prendre d'elle un soin si assidu. « Agar enfanta donc un fils à Abram, qui l'appela Ismaël. » *Ibid.,* 15.

7. Quels enseignements retirerons-nous de ces exemples? Nous apprendrons combien la douceur a de charmes et combien elle est utile; nous connaîtrons les grands avantages des afflictions. C'est par sa douceur qu'Abram apaise le courroux de Sara, en lui donnant tout empire sur sa servante, et rend la paix à sa maison. Quant à l'utilité des afflictions, qu'on se souvienne de ce que nous venons de dire d'Agar. Humiliée par sa maîtresse, environnée de toute part de tristesse et d'ennuis, elle n'a pas plus tôt invoqué le Seigneur dans la douleur de son âme, que Dieu accourt vers elle et la vient visiter. Il accourt pour récompenser son affliction et sa tristesse, et, afin qu'elle n'en puisse pas douter, l'ange lui dit : « Voici que tu as conçu, et tu enfanteras un fils que tu appelleras Ismaël, parce que le Seigneur a vu ton affliction. »

Courage donc, mes bien-aimés, et, puisque nous savons que la sobriété et les peines nous rapprochent de Dieu, que nous nous concilions ses grâces en allant à lui avec une âme brisée de douleur et remplie de larmes ardentes, ne nous irritons pas dans nos afflictions; mais, songeant plutôt au profit qu'elles peuvent nous porter, supportons avec résignation tout ce qui nous arrive, montrons-nous bons et doux envers tous et surtout envers nos épouses. Ne nous arrêtons pas à ce qu'elles peuvent dire de nous à tort ou à raison; ayons à cœur seulement de faire disparaître tout sujet de tristesse, de fortifier et d'accroître la paix domestique. Que l'épouse ait recours à son époux, et que l'époux, au sortir des affaires et des préoccupations extérieures, trouve dans le cœur de son épouse comme un port assuré où il puisse trouver secours et consolation. L'épouse est l'auxiliaire de l'époux, elle lui a été donnée comme une consolation et une force pour résister aux maux qui l'assiégent. Vertueuse et douce, l'épouse est la joie de son époux, non-seulement parce qu'elle est sa compagne, mais parce qu'elle lui vient en aide dans toutes les circonstances. Elle lui rend tout léger et facile, elle lui cache les embarras du dehors et les mille difficultés qui naissent tous les jours au foyer domestique; comme un pilote consommé, elle change par sa sagesse le tumulte de l'esprit en une sérénité parfaite, et sa prudence est la source d'une grande consolation. Deux âmes ainsi unies n'ont rien à craindre des choses et des événements. Avec la concorde, la paix et l'affection mutuelle, l'homme et la femme sont en possession de tous les biens; ils n'ont pas

En quoi une épouse est une aide et un secours pour son mari.

à redouter les embûches et ils peuvent vivre en paix, derrière la muraille inexpugnable qui les protége, c'est-à-dire la concorde qui est selon Dieu. Grâce à cette vertu, ils sont plus fermes que le diamant et plus durs que le fer, ils nagent de plus en plus dans l'abondance et la richesse, ils marchent d'un pas ferme vers la gloire éternelle, ils se concilient toujours davantage la grâce de Dieu.

Je vous en conjure donc, mettons cette concorde au-dessus de tous les biens et travaillons de toutes nos forces à maintenir dans nos demeures cette paix et cette tranquillité. Heureuses les maisons saintes où elles sont en honneur! Les fils qui naîtront suivront les vertus de leurs pères, et les serviteurs imiteront ces bons exemples. La vertu y fleurira partout, et avec la vertu la prospérité y établira sa demeure. Tout réussit à qui sait préférer les biens divins à tous les autres, et la main de Dieu qui nous prodigue abondamment toute chose, nous met à l'abri de toute sorte de chagrins. Voulons-nous donc couler des jours heureux, exémpts de tristesse et d'ennuis; voulons-nous nous rendre le Seigneur de plus en plus propice, pratiquons la vertu, efforçons-nous d'établir dans nos maisons la paix et la concorde, surveillons l'éducation de nos enfants et la conduite de nos serviteurs, afin qu'en retour de notre sagesse nous méritions de posséder les biens promis, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, empire, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIX.

« Lorsque Abram fut arrivé à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, Dieu lui apparut. »

1. Vous avez vu, mes bien-aimés, que les divines Ecritures ne renferment rien d'inutile; vous avez vu quels précieux enseignements nous avons recueillis hier dans l'histoire d'Agar et de sa fuite. Là nous ont été de nouveau révélées l'inaltérable bonté du Patriarche, sa modération non moins admirable, la déférence qu'il témoigna pour sa femme Sara, la générosité avec laquelle il sacrifia tout à la concorde. Nous avons également compris combien le Seigneur s'est montré miséricordieux, non-seulement lorsqu'il ramena, par égard pour le juste, la servante errant dans le désert et fuyant la colère de sa maîtresse, mais encore en la rendant mère d'Ismaël, puisque la naissance de cet enfant devait être une grande consolation pour le père, une récompense de sa longanimité. Après qu'Ismaël a vu le jour, l'Ecriture veut nous fixer sur l'âge du Patriarche et nous donne le nombre exact de ses années. « A la naissance d'Ismaël, Abram avait quatre-vingt-six ans. » *Genes.*, XVI, 16. Voyons encore ici, ce qui nous sera du reste de plus en plus démontré dans la suite, et la merveilleuse patience du juste, et l'amour infini de Dieu. Cela nous est clairement manifesté, si nous faisons une sérieuse attention aux différentes époques de sa vie, et de plus aux dispositions de la divine Providence à son égard, au soin miséricordieux que le Seigneur prit de faire éclater en toute circonstance l'amour qu'il avait pour son serviteur et sa profonde piété. Dieu n'ignorait certes pas quelle serait l'élévation de ses sentiments et la beauté de son âme, il voyait à découvert cette pierre précieuse; mais il voulait aussi manifester ce trésor à tous les hommes de cette époque, afin que la vertu du juste brillât même aux yeux des générations futures et réveillât sans cesse dans les cœurs capables d'une noble émulation, le désir de l'imiter.

Dans le même but, il a voulu nous manifester peu à peu les richesses spirituelles de son serviteur, nous apprenant de la sorte à ne jamais douter des promesses divines, à supporter avec patience que l'accomplissement en soit différé, à compter sur les choses invisibles beaucoup plus que sur les choses visibles, quand Dieu s'en est fait le garant. Sachons bien que la parole de Dieu ne saurait être frustrée de son effet; et, s'il arrive que les événements paraissent quelquefois lui donner un long démenti, n'en soyons pas ébranlés : sachons que l'Auteur de la promesse a tout dans ses mains et possède une puis-

sance invincible, qu'il peut accomplir tout ce qu'il veut et quand il le veut et que rien ne résiste à sa volonté suprême. Comme il est le souverain Maître de la nature, de même qu'il en est le créateur, il peut aussi nous donner ce qui est au-dessus de la nature. Gardons-nous donc de nous renfermer dans notre propre faiblesse, et de scruter ainsi les œuvres de Dieu; ne brisons pas notre intelligence à vouloir en trouver la raison dans l'ordre habituel des choses. Serviteurs dociles et reconnaissants, n'ignorant pas quelle est la puissance du Seigneur, confions-nous en ses promesses, et, nous élevant au-dessus de notre faible condition par cet acte de foi, nous les verrons s'accomplir et nous jouirons de la bienveillance divine, tout en rendant à Dieu l'honneur que nous pouvons lui rendre. C'est du reste là le plus grand hommage qu'il nous soit donné d'offrir à Dieu, de croire à sa puissance, alors même que nous verrions des yeux du corps le contraire de ce qu'il a dit. Vous étonneriez-vous que cette pleine confiance soit un aussi grand hommage? Mais elle l'est vis-à-vis de nos semblables: si nous la leur accordons quand ils nous flattent de vaines espérances, quand il s'agit d'intérêts sans valeur; si nous ne doutons pas de leurs promesses, et si nous mettons une entière confiance en leur bonne foi, c'est le plus grand honneur que nous puissions leur faire. Puisqu'il en est ainsi par rapport aux hommes, qui changent néanmoins avec tant de facilité, qui souvent sont dans l'impuissance de réaliser leurs intentions, à combien plus forte raison ne devons-nous pas nous fier à l'immuable parole du Tout-Puissant, malgré tous les délais qui peuvent intervenir?

Ce n'est pas sans motif que je parle de la sorte; nous verrons par là, quand nous en viendrons à l'explication du texte que nous nous sommes aujourd'hui proposé, pourquoi la bonté divine, voulant couvrir le Patriarche de gloire à la face du monde entier, différa si longtemps l'effet de sa promesse, et comment le juste, bien loin de s'abandonner au chagrin, au découragement et à la torpeur, se nourrit de généreuses espérances et ne cessa de montrer la piété dont son âme était remplie. Par la longueur même du temps qui s'écoula, nous pourrons exactement apprécier la grandeur de sa vertu. Le bienheureux Moïse, éclairé par l'Esprit saint, ne nous laissera rien ignorer à cet égard. Que nous dit-il donc? Lorsque le Patriarche quitta la Chaldée pour se rendre dans le pays des Chananéens, il avait soixante-quinze ans; et c'est aussitôt après son arrivée dans la terre de Chanaan que le Seigneur lui promit de donner à sa postérité toute cette terre, et de multiplier à tel point ses descendants qu'ils seraient innombrables comme les grains de sable et les étoiles. A la suite de cette promesse, bien des choses arrivèrent au juste, telles que son voyage en Egypte à l'occasion de la famine et l'enlèvement de Sara, puis aussitôt la protection divine. A son retour d'Egypte, d'autres épreuves viennent l'assaillir de la part du roi des Géraréens, toujours au sujet de Sara. Et Dieu prend encore sa défense. Malgré tous les incidents fâcheux auxquels il est en butte et qui semblent démentir la promesse, l'esprit du juste n'est pas ébranlé, il ne se demande pas avec inquiétude comment il se fait qu'après de si magnifiques prédictions il soit à chaque instant éprouvé de tant de manières et qu'il demeure si longtemps sans enfants. C'est sa piété même qui l'empêche de soumettre à des raisonnements humains la conduite de la Providence; il reste fidèle au bien et reçoit avec joie tout ce qu'il plaît à Dieu d'ordonner.

2. Dix ans s'écoulèrent, et c'est alors qu'il eut d'une servante son fils Ismaël; il crut que c'était par cet enfant que s'accomplirait la promesse, puisqu'il avait déjà quatre-vingt-six ans quand Ismaël naquit. Pendant treize années encore, la mystérieuse bonté de Dieu veut cependant exercer sa patience et retarder l'accomplissement de cette même promesse. Comme l'or s'épure d'autant mieux qu'il demeure plus longtemps dans le creuset, la vertu du juste devait ainsi, dans les vues de la sagesse infinie, devenir plus belle et plus éclatante. « Lorsque Abram fut parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, Dieu lui apparut de nouveau. » *Genes.*, XVII, 1. Et pourquoi diffère-t-il si longtemps de lui apparaître? C'est pour mieux manifester, avec la patience et la vertu du juste, la grandeur de sa propre puissance. Quand tout espoir a disparu, quand les

glaces de la vieillesse en ont détruit le dernier germe, Dieu fait éclater son pouvoir en réalisant sa promesse, ce qui était bien faire éclater aussi la vertu du juste. Mais il importe d'entendre les paroles mêmes que le Seigneur adresse à son serviteur. « Lorsque Abram fut parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, Dieu lui apparut et lui dit... » Ce mot apparaître ne doit pas jeter dans votre esprit une image grossière; n'allez pas croire que cette substance incréée puisse être perçue des yeux du corps; ayez des pensées plus dignes d'elle. « Dieu lui apparut, » c'est-à-dire Dieu daigna le visiter, lui faire sentir sa présence, en même temps que sa protection spéciale; il s'abaisse jusqu'à lui et consent à lui parler. « Il lui dit : Je suis ton Dieu, marche droit devant moi et sois irréprochable; j'établirai le testament qui doit me lier avec toi, et je multiplierai prodigieusement ta race. Abram tomba la face contre terre. » *Ibid.*, 2-3. Nobles étaient les sentiments du juste, mais étonnante est aussi la bonté de Dieu pour cet homme. « Je suis ton Dieu. » C'est comme s'il lui disait : C'est moi qui jusqu'à ce jour ai pris la direction de ta vie; c'est moi qui t'ai retiré de la maison de ton père pour t'amener ici, qui me suis sans cesse montré ton défenseur et qui t'ai donné la victoire sur tes ennemis. Il ne dit pas simplement : Je suis Dieu; mais bien : « Je suis ton Dieu. »

Dieu ne se voit point des yeux corporels.

Quelle admirable bonté, quel amour pour le juste l'addition d'un seul mot fait briller! Le Dieu de l'univers, le principe de tous les êtres, le Créateur du ciel et de la terre, s'exprime ainsi : « Je suis ton Dieu. » Quel immense honneur pour un homme! Voilà comment le Seigneur parle aux prophètes. Il veut paraître ici le maître spécial d'un de ses serviteurs, quand il est le Maître de la création universelle; et plus tard nous l'entendons encore prononcer cette parole : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Israël et le Dieu de Jacob. » *Exod.*, III, 6. De là cette expression familière aux prophètes : « Dieu, mon Dieu; » mais, loin de restreindre son domaine, ils proclament de la sorte l'immensité de son amour. Il ne faut donc pas s'étonner que les hommes emploient ce langage; ce qu'il y a d'étonnant et de merveilleux, c'est que Dieu lui-même l'adresse aux hommes. Toutefois, mes bien-aimés, nous ne devons pas trop nous en étonner encore; écoutons ce que dit un prophète : « Un homme qui fait la volonté du Seigneur vaut plus que mille qui la transgressent; » *Eccli.*, XVI, 3; écoutons aussi ce que dit le bienheureux Paul : « Ils s'en allaient vivant sous des tentes, couverts de peaux de chèvres, dans le dénûment, les épreuves et les persécutions, ces hommes dont le monde n'était pas digne. » *Hébr.*, XI, 37-38. D'un côté donc, le prophète déclare supérieur à des pécheurs sans nombre un homme seul faisant la volonté de Dieu. Remarquez ce dernier trait : « Eux dont le monde n'était pas digne. » Il met en présence le monde entier et ceux qui vivent dans les tribulations et les souffrances, donnant la préférence à ces derniers, pour vous apprendre quelle est la grandeur de la vertu. Voilà pourquoi le Créateur de l'univers dit au Patriarche : « Je suis ton Dieu, marche droit devant moi, et sois irréprochable. » Je ne dédaignerai pas les sueurs qu'une telle vertu t'aura fait répandre; « j'établirai le testament qui doit me lier avec toi, et je multiplierai prodigieusement ta race. » Je ne la multiplierai pas d'une manière ordinaire, lui dit-il, mais bien d'une manière prodigieuse; ce qui nous donne une vaste idée de cette multiplication. Il avait antérieurement promis au juste une race innombrable comme les grains de sable et les étoiles; c'est la même promesse qu'il renouvelle ici par un seul mot.

Plein de reconnaissance et de piété à la vue d'une telle condescendance et d'une si tendre sollicitude de la part de Dieu à l'égard de son serviteur, transporté d'admiration et réfléchissant en lui-même sur cette ineffable bonté, sur cette puissance infinie, en même temps que sur sa propre nature, le juste « tomba la face contre terre. » Ses pieux sentiments ne pouvaient pas mieux s'exprimer. Bien loin de lui suggérer des pensées hautaines et superbes, la faveur dont il est l'objet ne fait que l'humilier davantage. « Il tomba donc la face contre terre. » Mais comme le juste, après une telle faveur, porta son attention sur lui-même et sur la faiblesse de sa nature, n'osant pas lever les yeux, et protesta de

son respect en cachant ainsi son visage, voici comment se manifesta de nouveau la divine bonté : « Dieu lui parla, continue l'Ecriture, et lui dit : C'est moi, tel est le testament qui va nous unir ; tu seras le père d'un grand nombre de peuples : ton nom ne sera plus Abram, tu porteras désormais celui d'Abraham, parce que je t'ai fait le père de nombreuses nations ; je multiplierai prodigieusement ta race ; de toi naîtront des peuples et des rois. » *Genes.*, XVII, 4-6.

3. Considérez, mon bien-aimé, l'ampleur de cette prédiction que Dieu fait au juste ; il la confirme d'une manière spéciale en ajoutant une syllabe à son nom. « Tu seras le père d'un grand nombre de nations ; ton nom ne sera plus Abram, tu porteras désormais celui d'Abraham, parce que je t'ai fait le père de peuples nombreux. » Son premier nom éveillait l'idée de migration ou de passage ; car tel est le sens du mot Abram dans la langue hébraïque, comme le savent bien ceux qui connaissent cette langue. C'est parce qu'il devait quitter sa patrie pour aller dans la terre de Chanaan que ses parents lui donnèrent ce nom. Quelqu'un me dira peut-être : Ses parents étaient plongés dans les ténèbres de l'infidélité ; d'où pouvait donc leur venir une telle prescience, et comment auraient-ils indiqué dans un nom ce qui ne devait arriver que longtemps après ? — Mais il rentre précisément dans les vues de la sagesse divine de faire servir quelquefois les infidèles eux-mêmes à de semblables choses. Nous en trouvons ailleurs de nombreux exemples. Le premier qui se présente à nous, c'est celui de Noé. Son nom n'était certainement pas l'effet du hasard ou du caprice ; en le lui donnant, ses parents présageaient le cataclysme qui devait arriver cinq cents ans après. Et cependant cela ne venait pas de ce que le père de cet enfant fût un juste, puisque l'Ecriture déclare formellement que Noé seul fut trouvé juste et parfait dans sa génération. Or, elle n'aurait pas tu la justice de l'un pour ne proclamer que celle de l'autre, si le père avait imité les vertus du fils. En donnant donc un nom à son enfant, Lamech avait tenu ce langage : « Son nom sera Noé ; car celui-ci nous délassera de nos labeurs, des fatigues auxquelles nos mains ont été condamnées, de cette terre qu'a maudite le Seigneur Dieu. » *Gen.*, V, 29. D'où lui venait, je vous le demande, cette vue anticipée de ce qui ne devait arriver qu'après tant de siècles ? Il a dit : « Son nom sera Noé ; car celui-ci nous procurera le repos. » En effet, ce nom signifie repos dans la langue hébraïque ; et comme, à l'époque du déluge, Noé seul devait sauver le genre humain en devenant le père des générations futures, il est dit de lui : « Celui-ci nous procurera le repos. » Ce repos universel, c'était le déluge lui-même. La terre était comme fatiguée par la malice de ses habitants, et les eaux en la couvrant allaient arrêter le cours de ces désordres : la corruption des hommes l'avait souillée et la dégradait de plus en plus ; c'est le châtiment des coupables qui va la purifier et lui donner le repos. « La mort est le repos de l'homme, » est-il dit ailleurs. *Job.*, III, 23.

Vous le voyez donc, Dieu veut que de semblables présages nous soient parfois donnés par le moyen des infidèles. C'est ainsi que les parents du Patriarche lui donnèrent un nom qui annonçait déjà, dès son entrée dans la vie, qu'il serait voyageur sur la terre, qu'il passerait le fleuve pour aller en pays étranger. — Puisque le nom que tu reçus de tes parents présageait ainsi tes futurs voyages, j'ajoute une syllabe à ce nom, et c'est le signe que tu seras un jour le père de grandes nations. Voilà ce que le Seigneur lui dit, et remarquez la précision de ce langage. Il ne le pose pas, en effet, comme le père de toutes les nations, vu qu'il en était d'autres qui devaient être chassées de ce pays, afin que la race du juste pût l'accepter en héritage ; il lui dit simplement : « Je t'ai fait le père de beaucoup de nations. » Sachant la grandeur de ta vertu, je te charge de les instruire ; « je multiplierai ta postérité d'une manière prodigieuse, et de toi sortiront des peuples et des rois. » — Il ne faut pas glisser rapidement sur de telles paroles, mes bien-aimés. Si nous songeons que c'est dans un âge avancé, aux extrêmes limites de la vieillesse, que le Patriarche les entend, nous ne pourrons pas nous empêcher d'admirer, en même temps que sa foi, les merveilleuses ressources de la bonté divine : un homme déjà mort en quelque

sorte, glacé par l'âge, qui chaque jour avait le trépas sous les yeux, va devenir le père de nombreuses nations, et des rois même sortiront de sa race.

Comprenez-vous ce qu'il y a de grand dans cette promesse, ce qu'il y a de fort dans l'expression dont elle est revêtue? « Je t'agrandirai d'une manière prodigieuse. » C'est la multiplication de la postérité du juste qui se trouve ainsi prédite. Du reste, cette promesse est gravée dans le nom du Patriarche comme sur une impérissable colonne; et c'est pour cela que le Seigneur ajoute : « Et j'établirai mon alliance entre moi et toi et ta postérité après toi, de génération en génération, par un pacte éternel, afin que je sois ton Dieu. » *Genes.*, XVII, 7. Ce n'est pas seulement envers toi que je manifesterai ma tendre prévoyance; ce sera aussi envers ta race, alors même que tu ne seras plus. Voyez-vous quel avenir il ouvre à l'esprit du juste en lui promettant une protection spéciale pour ses descendants? Remarquez la portée de cette alliance : « Afin que je sois ton Dieu, et le Dieu de ta race après toi. » Ce sera là pour vous tous une source intarissable de biens. « Et je te donnerai, et je donnerai à ta race après toi la terre où tu voyages, toute la terre de Chanaan, pour la suite des siècles; et je serai le Dieu de ses habitants. » *Ibid.*, 8. En considération de ta vertu, tes descendants jouiront aussi de ma bienveillance spéciale; je leur donnerai pour toujours cette terre de Chanaan, « et je serai leur Dieu. » Que signifie cette parole : « Et je serai leur Dieu? » Je montrerai que j'ai pour eux une sollicitude, une tendresse inépuisable; je serai partout et toujours leur appui. Seulement, quant à toi, « garde mon alliance, et que ta race la garde aussi à chaque génération. » *Ibid.*, 9. Je ne vous demande rien de plus que la soumission et la reconnaissance; et moi j'accomplirai tout ce que j'ai promis.

4. Dans le dessein qu'il a formé de faire son peuple particulier de la postérité du Patriarche, pour que cette postérité, devenue plus tard une grande multitude, ne se mêle pas aux nations dont elle doit posséder la terre en héritage; et de plus, comme elle doit un jour être esclave en Egypte, pour qu'elle ne se mêle pas aux Egyptiens, Dieu donne un signe au juste, la circoncision, et il lui dit : « Voici le pacte établi entre moi et toi et ta race après toi, de génération en génération : tout enfant mâle qui naîtra parmi vous sera circoncis. » *Ibid.*, 10. Après cela, pour leur apprendre et nous apprendre à tous que l'unique but de cette prescription est de marquer ce peuple d'un signe particulier pour en faire son peuple, il ajoute : « Vous circoncirez votre chair; et c'est le signe du pacte qui doit exister entre nous. » *Ibid.*, 11. Il va jusqu'à déterminer le temps où cette cérémonie doit s'accomplir : « Un enfant parmi vous doit être circoncis au bout de huit jours, alors même qu'il est né d'un esclave ou qu'il est acheté; tous ceux, en un mot, qui naîtront parmi vous, seront marqués de ce signe. « Si quelqu'un n'est pas circoncis le jour prescrit, il sera exterminé, parce qu'il a violé mon testament. » *Ibid.*, 12-14. C'est ainsi qu'est punie la transgression de cette loi. Remarquez la sagesse du Seigneur : sachant d'avance combien les âmes de ce peuple seraient portées à la dépravation, il leur impose cette cérémonie comme un frein pour arrêter leurs appétits désordonnés et les empêcher de se mêler aux nations étrangères. Il savait, encore une fois, quelles seraient leur mollesse et leur désobéissance, malgré ses avertissements mille fois renouvelés; en leur donnant la circoncision comme un perpétuel avertissement, il veut donc enchaîner leurs aveugles instincts : c'est encore pour cela qu'il leur donnera tant de lois et de préceptes, voulant ainsi les renfermer de plus en plus dans leur propre nation et les éloigner de toute alliance avec les autres, en vue de conserver pur le sang du Patriarche et de préparer ainsi l'accomplissement de la divine promesse.

Tel qu'un maître plein de sagesse et de douceur, ayant une servante d'un caractère désordonné, lui donne des prescriptions et lui fixe des limites, pour qu'elle ne s'éloigne pas de sa maison et qu'elle n'aille pas se montrer au dehors, va même quelquefois jusqu'à lui mettre aux pieds des entraves, si c'est nécessaire pour triompher d'un penchant trop impétueux au désordre : tel le Seigneur dans sa bonté impose à

ce peuple la circoncision comme une entrave salutaire qui doit le retenir dans sa maison et le garder à l'abri des doctrines étrangères. Mais voilà que les juifs, ingrats autant qu'insensés, s'obstinent à pratiquer encore aujourd'hui la circoncision, à vivre dans une perpétuelle enfance. A quoi bon, dites-moi, conservent-ils une telle cérémonie? Autrefois elle avait pour but de les prémunir contre l'influence des nations infidèles; mais maintenant que la divine grâce a répandu chez tous les peuples la lumière de la vérité, pourquoi maintenir cette barrière? Est-ce qu'un retranchement dans la chair peut contribuer à la liberté de l'âme? N'ont-ils pas entendu cette parole si formelle de Dieu: « Ce sera là le signe de mon alliance? » N'était-ce pas là leur dire clairement que ce signe était rendu nécessaire par leur ingratitude obstinée? On peut voir quelque chose de semblable dans les affaires humaines : Lorsque nous n'avons pas pleine confiance en quelqu'un, nous tâchons d'en obtenir une reconnaissance écrite de ce qui nous est dû : c'est ainsi que le souverain Maître de l'univers, sachant quelle serait l'inconstance de ce peuple, exige de lui ce témoignage écrit; mais ce n'est pas pour que ce témoignage subsiste à jamais, destiné qu'il est à disparaître avec les institutions mêmes dont il est le sceau. De même que, lorsqu'on est en possession d'un titre et qu'on veut reprendre son dépôt, le titre est anéanti du moment où l'affaire est terminée; de même, ce signe que vous aviez reçu comme un caractère distinctif qui prouvait que vous étiez les enfants d'Abraham, vous deviez le détruire, une fois que les nations dont il vous séparait n'existaient plus, ou bien étaient éclairées de la divine lumière : vous ne deviez plus alors conserver cette marque de vos mauvais penchants, il fallait vous en affranchir et remonter à votre première noblesse. Songez que cet homme admirable dont vous descendez avait quatre-vingt-dix-neuf ans quand la circoncision lui fut prescrite, et qu'il avait déjà mérité la bienveillance du Seigneur, que souvent il avait été loué par Dieu même. C'est presque au moment où les promesses allaient être accomplies, par la naissance d'Isaac, où la race du Patriarche allait se multiplier, sur le point où lui-même devait quitter la terre, que ce précepte lui est imposé; c'est à cet âge qu'il est circoncis, pour que son exemple serve de règle et de loi à tous ses descendants.

5. Pour vous convaincre, mes bien-aimés, que la vertu de l'âme est indépendante de cette cérémonie, vous n'avez qu'à considérer les faits eux-mêmes. Pourquoi Dieu dit-il : « L'enfant sera circoncis le huitième jour? » A mon avis, Dieu dans sa miséricorde a déterminé ce temps pour deux causes : d'abord, pour que dans un âge aussi tendre il y eût moins d'inconvénients; ensuite, pour que les faits eux-mêmes nous montrassent bien que ce n'était là qu'un signe, sans action directe sur l'âme. Un enfant qui n'a pas l'usage de la raison, n'ayant pas même le sentiment de ce qui se passe, bien loin d'en avoir la connaissance, quelle utilité pourrait-il en retirer pour son âme? L'âme n'accomplit aucun bien qui ne parte du libre choix de la volonté. Le bien que l'âme doit accomplir, c'est de fuir le vice et d'embrasser la vertu; le bien de l'âme, ce n'est pas seulement de ne pas désirer le superflu, c'est aussi de le distribuer aux pauvres; le bien de l'âme, c'est de ne pas s'attacher aux choses présentes et de les mépriser pour avoir toujours dans la pensée les choses futures. Quel bien de ce genre peut-on voir dans un signe dont la chair est marquée? Mais, dans leur ingratitude et leur aveuglement, les juifs s'obstinent, quand brille la vérité, à demeurer dans les ténèbres; quand le soleil de justice a paru, inondant le monde entier de ses rayons, ils s'attachent à la faible lueur d'une lampe; et, quoique le temps soit venu de prendre une nourriture solide, ils continuent à se nourrir de lait. Ils ne veulent pas entendre Paul disant de la manière la plus formelle au sujet d'Abraham : « Il reçut le signe de la circoncision en preuve de la justice qui devait exister dans la foi et sans la circoncision. » *Rom.*, IV, 11. Il y a deux vérités bien distinctes : que le Patriarche reçoit la circoncision comme un signe, et qu'il avait auparavant pratiqué la justice qui vient de la foi.

La circoncision n'apporte à l'âme aucun bien.

Que le juif ne vienne pas me dire avec son impudence accoutumée : Est-ce que la circoncision ne lui communiqua pas la justice? — C'est



précisément pour répondre à de telles idées que ce bienheureux, dont l'éducation s'était faite aux pieds de Gamaliel et qui connaissait parfaitement la loi, tient ce langage : Ne vous imaginez pas, juifs impudents, que la circoncision ait été pour quelque chose dans sa justice; car, avant de la recevoir, il avait donné des preuves de sa foi, et c'est pour cela qu'il est dit : « Abraham crut à la parole de Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice. » *Ibid.*, 3. C'est donc quand déjà il possédait la justice par sa foi en Dieu, que la circoncision lui fut imposée comme un signe. Son nom s'accroît d'abord d'une syllabe, puis il est circoncis; ce qui montre que Dieu l'avait adopté d'une manière spéciale par égard pour la supériorité de sa vertu, et qu'il adopterait sa race à cause de lui. Un maître qui vient d'acquérir un esclave, le fait souvent changer de nom et de tenue, a recours à tous les moyens pour qu'on sache à la première vue à qui cet esclave appartient. C'est ainsi que le Maître de l'univers, voulant séparer une famille du reste des hommes, commence par modifier le nom de celui qui doit en être le chef, montrant par là combien cette famille sera nombreuse; il lui donne ensuite la circoncision pour distinguer ce peuple de tous les autres peuples du monde. Libre à eux maintenant de s'aveugler au point de conserver encore un signe désormais inutile, de ne pas écouter cette autre parole de Paul : « Si vous recevez la circoncision, le Christ ne vous sera d'aucun avantage ; » *Galat.*, v, 2; car il est venu pour détruire toutes ces observances, et c'est en accomplissant la loi qu'il a mis fin aux cérémonies légales; ce qui faisait encore dire au grand Apôtre : « Qui que vous soyez, si vous cherchez votre justification dans la loi, vous êtes exclus de la grâce. » *Ibid.*, 4.

Quant à nous, obéissons à ce saint docteur, et pratiquons seulement la circoncision spirituelle. Il a dit aussi : « C'est en lui que vous êtes circoncis d'une circoncision qui n'a rien de matériel, en vous dépouillant de la chair du péché, en un mot, de la circoncision du Christ. » *Coloss.*, II, 11. Pour mieux nous enseigner ensuite en quoi consiste cette circoncision, il ajoute : « Vous êtes ensevelis avec lui dans le baptême. » *Ibid.*, 12. De même, en effet, que l'ancien peuple était séparé des autres par le signe de la circoncision, et se trouvait ainsi marqué du sceau de la puissance divine; de même, et d'une manière plus évidente encore, les fidèles sont maintenant distingués des infidèles par la circoncision qui s'accomplit dans le baptême. C'est pour cela qu'il est dit : « C'est en lui que vous êtes circoncis d'une circoncision qui n'a rien de matériel, en vous dépouillant de la chair du péché. » Ce que la circoncision opérait dans le corps, le baptême l'accomplit dans l'âme en la dégageant du péché. Du moment donc où nous avons déposé cette honteuse livrée pour revêtir un habit sans tache, maintenons-nous dans la pureté, mes bien-aimés, et, foulant aux pieds les passions charnelles, embrassons généreusement la vertu. Vivant sous le règne de la grâce, sachons imiter celui qui vivait même avant la loi. Si nous réglons sur ces exemples le cours de notre vie, nous mériterons d'être reçus dans son *sein*, de jouir des biens éternels, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XL.

« Et Dieu dit à Abraham : Tu n'appelleras plus ta femme Sara ; tu lui donneras désormais le nom de Sarra. »

1. Nous voulons vous présenter aujourd'hui les reliefs de notre banquet d'hier; nous terminerons ainsi le sujet commencé, ce qui concerne la bénédiction et la promesse que le Patriarche reçut du souverain Maître de l'univers. Si nous vous annonçons les restes d'une table, vous n'allez pas sans doute vous imaginer quelque chose de matériel, alors surtout qu'il existe une si profonde différence entre la nourriture du corps et celle de l'âme. Les aliments corporels, dès qu'ils se sont refroidis, n'ont plus le même attrait pour les convives; souvent même, s'ils passent un jour ou deux, ils deviennent complétement inutiles. Les mets spirituels, au contraire, peuvent

attendre, sans se détériorer, non-seulement un jour ou deux, mais encore un temps quelconque; ils offrent toujours les mêmes avantages et le même plaisir, par la raison même qu'ils sont spirituels et divins : bien loin que le retard en amoindrisse la vertu, ils acquièrent une force toujours croissante et procurent une satisfaction de plus en plus vive à ceux qui veulent s'en nourrir. Puisque telle est la nature de ces précieux restes, acceptez-les de grand cœur et prenez-les avec délices; pour nous qui savons quelle en est l'efficacité, nous les servirons à votre charité avec une entière confiance.

Avant d'aller plus loin, pour que vous saisissiez mieux ce que nous avons à vous dire, il importe de rappeler ce que nous disions hier en terminant; c'est le moyen de donner à cet enseignement plus de cohésion et de force. Le précepte de la circoncision était devenu l'objet de notre discours, et nous expliquions ces paroles du Seigneur au Patriarche : « Tout enfant mâle sera circoncis, et ce sera là le signe de l'alliance qui doit exister entre nous. L'enfant sera circoncis le huitième jour. Celui qui ne sera pas circoncis doit être exterminé, parce que son existence même est une violation flagrante de mon testament. » C'est par là que finissait notre entretien sur la circoncision; nous ne voulûmes pas le prolonger, de peur d'accabler votre mémoire et de fatiguer votre intelligence. Notre préoccupation n'est pas de vous dire beaucoup de choses pour nous retirer après, mais bien de mesurer à vos forces l'étendue de notre discours, afin que, en retournant dans vos demeures, vous ayez tous puisé dans nos paroles un bien réel. Allons donc, à ce que nous avons dit joignons ce que nous avons à dire, voyons ce que Dieu, dans sa bonté, dit et commande au Patriarche, après lui avoir imposé le précepte de la circoncision.

« Et Dieu, poursuit l'Ecriture, dit à Abraham : Tu n'appelleras plus ta femme Sara; tu lui donneras désormais le nom de Sarra. » *Genes.*, XVII, 15. De même que j'ai, dit-il, ajouté une syllabe à ton nom pour te signifier que tu serais le père de nombreuses nations, de même j'ajoute une lettre au nom de Sara pour t'apprendre que le temps est venu où les anciennes promesses vont s'accomplir. « Tu l'appelleras désormais Sarra. Je la bénirai, et par elle je te donnerai un fils que je bénirai de même et dont la race deviendra tout un peuple, d'où sortiront des rois et d'autres peuples encore. » *Ibid.*, 16. L'addition de cette lettre te sera le signe de la complète réalisation de ma parole. Ne te laisse pas aller à l'abattement en songeant à la faiblesse de ta nature; mais considère plutôt la grandeur de ma puissance, et compte sur l'accomplissement de ce que j'ai dit. « Je bénirai ta femme, et par elle je te donnerai un fils que je bénirai de même et duquel naîtront des peuples et des rois. » Tout cela dépassait le pouvoir de la nature humaine; c'était comme si l'on avait promis de féconder la pierre et d'en tirer des hommes. Cette comparaison se justifie par l'âge avancé du Patriarche et par celui de Sara, qui d'ailleurs avait été frappée de stérilité avant même d'arriver à la vieillesse. Abraham était persuadé que la promesse divine avait déjà reçu son accomplissement en Ismaël; lorsque Dieu lui disait : « Je donnerai cette terre à ta postérité, » il n'avait pas compris qu'il s'agissait d'un enfant qui naîtrait de Sara. Tenant donc les promesses pour accomplies, et puis entendant le Seigneur Dieu lui dire : « Je bénirai ta femme, et par elle je te donnerai un fils, que je bénirai de même, dont la race deviendra une grande nation, » puis encore : « De lui sortiront des peuples et des rois, » il demeure sans parole, bien qu'il soit trop religieux pour être ébranlé dans sa foi; il considère son âge et la stérilité de Sara, chez qui la vieillesse détruisait désormais le dernier espoir; hors de lui-même, stupéfait de cette prédiction qu'il entend de la bouche même de Dieu, « il tombe la face contre terre et il se prend à rire. » *Ibid.*, 17.

2. C'est à la pensée de cette merveilleuse promesse, comme aussi de la puissance qui la garantit, que le juste « tombe la face contre terre et se prend à rire. » Il rit de bonheur; il se demande à lui-même comment il est possible que cela soit d'après les ressources accoutumées de la nature humaine, comment un vieillard de cent ans et une femme de quatre-vingt-dix, qui de plus a toujours été stérile, pourraient avoir

un enfant. De telles pensées s'agitaient dans son âme, sans qu'il osât les exprimer; dans sa reconnaissance pour la consolation dont il avait été comblé à la naissance d'Ismaël, il semblait dire à Dieu : Seigneur, vous m'avez assez consolé, et cette tristesse dont j'étais accablé parce que je n'avais pas d'enfants, vous l'avez remplacée par la joie en me donnant Ismaël. Après cela, je n'ai plus eu l'espoir ni même l'idée qu'il me naîtrait un fils de Sara; elle ne l'espère pas davantage, puisque c'est d'elle-même que j'ai reçu Agar; l'un et l'autre nous nous sommes profondément réjouis lorsqu'Ismaël est né. Que celui-là, qui vient de vous, vive en votre présence; c'en est assez pour nous, la vie de cet enfant console suffisamment notre vieillesse.

Que répond à cela le Dieu de bonté? Voyant d'une part quelle avait toujours été leur piété, et, de l'autre, l'état où les avait réduits leur vieillesse, il semble leur parler ainsi : Vous voilà maintenant paralysés par l'âge; c'est mon action qui doit éclater; si j'ai tant différé d'accomplir ma promesse, c'est afin de montrer que ce don de mon amour est bien supérieur à votre nature, c'est encore afin que tous ceux qui entendront parler de cet événement reconnaissent avec vous que je suis le souverain Maître de la nature entière, que je la gouverne à mon gré, que tout obéit à mes ordres. Puisque je l'ai tirée du néant, je puis à plus forte raison relever, quand elle vient à défaillir, cette existence que je lui ai donnée. Je veux te fournir un autre motif d'espérance, écoute et sois vigilant, chasse les pensées qui pourraient ébranler ton âme, et que ma parole t'inspire une confiance absolue. Voilà que ta femme Sara, que tu croyais doublement stérile, et par son âge et par son infirmité, va te donner un fils; et, pour que tu n'en puisses pas douter, je te dirai d'avance le nom que tu donneras à cet enfant : tu l'appelleras Isaac. « C'est sur lui que reposera mon testament d'une manière inébranlable, et c'est dans sa race qu'il s'accomplira. » *Ibid.*, 19. C'est lui que je désignais dès le commencement dans mes promesses, et c'est par lui que j'entends les réaliser. Voilà pourquoi je t'annonce toute chose, non-seulement la naissance de cet enfant, mais encore le nom que tu devras lui donner et les espérances dont il sera le dépositaire. Je ne m'arrête pas là, et je te prédis aussi la destinée de sa race après lui.

Le Seigneur va même plus loin dans sa magnificence; il aime à multiplier ses dons, à triompher de nos demandes par sa générosité : après avoir donc ranimé l'esprit du juste, transformé, pour ainsi dire, le vieillard en jeune homme, et par la puissance de sa parole rétabli l'empire de la vie où la mort régnait déjà, il met le comble à ses bienfaits en lui tenant ce langage : Oui, ce que je viens de te promettre, je le réaliserai pleinement; et de plus, ce que tu m'as démandé au sujet d'Ismaël, je te l'accorderai. J'ai entendu ta prière; « et je l'ai béni, et je l'agrandirai, je le multiplierai d'une manière prodigieuse. Douze peuples sortiront de lui, il sera le père d'une grande nation. » *Ibid.*, 20. Puisqu'il te doit le jour, lui aussi, je multiplierai tellement sa race qu'il sera le père de douze nations. « Mais mon testament reposera sur la tête d'Isaac, que Sarra te donnera dans un an, à pareille époque. » *Ibid.*, 21. Voilà donc, mon bien-aimé, que dans un instant le juste reçoit des récompenses qui se rapportent à tous les temps. Ainsi s'accomplissait d'avance ce que le Christ disait à ses disciples : « Quiconque aura quitté son père ou sa mère, sa maison ou ses frères, par amour pour moi, recevra le centuple en ce monde, et possédera de plus la vie éternelle. » *Matth.*, XIX, 29.

Considérez, en effet, la marche suivie par ce juste : en obéissant sans hésiter à l'ordre du Seigneur, en s'éloignant de sa patrie pour aller dans une terre étrangère, en donnant chaque jour et suivant les occasions l'exemple d'une grande patience, il monte au faîte de la vertu, il acquiert une gloire telle que la multitude de ses descendants est comparable à celle des étoiles du ciel. Si l'on veut tout embrasser d'un coup d'œil, on demeurera persuadé qu'il ne reçut pas seulement le centuple, mais bien mille et dix mille fois plus. Si tant de biens lui furent donnés sur la terre, quelle langue pourrait exprimer ceux qu'il devait recevoir ensuite? Du moins essaierons-nous de les indiquer, dans la mesure

de nos forces. Lorsque vous entendez proclamer que tous les justes, depuis lui jusqu'à nous et jusqu'à la consommation des siècles, n'ont pas d'autre désir que de trouver place dans le sein du Patriarche, quel honneur plus grand que celui-là pouvez-vous concevoir? Vous avez vu ce que c'est que la patience, ce que c'est que la vertu, la piété sincère, une sincère reconnaissance pour les bienfaits de Dieu. Comme le juste avait fait son devoir autant qu'il était en lui, selon les circonstances, acceptant tout avec actions de grâces, les revers et la prospérité, la bonté divine lui donne à la fin le bien par excellence, l'objet capital de ses vœux. Pendant vingt-quatre ans elle a soumis sa vertu à de continuelles épreuves; car il en avait soixante-quinze, ainsi que nous l'avons vu, quand il s'éloigna de Charran sur l'ordre du Seigneur; et maintenant, quand il entend ces magnifiques promesses, il a dépassé sa quatre-vingt-dix-neuvième année.

3. Que cela nous apprenne, mes bien-aimés, à pratiquer une patience inébranlable, à ne jamais nous décourager ni nous ralentir dans les labeurs de la vertu; n'oublions pas que nous avons un Maître plein de munificence et de générosité, qui récompense par les plus grands dons les plus légères fatigues, qui non-seulement nous réserve pour la vie future des biens immortels, mais encore nous accorde déjà dans la vie présente les consolations les plus capables de relever nos défaillances et d'encourager nos efforts. Les adversités auxquelles le Patriarche fut en butte pendant tout le temps que nous avons dit, furent aussi graves que nombreuses, bien que toujours tempérées par les effets de la divine miséricorde. Dans sa sollicitude pour notre infirmité, le Père commun de tous les êtres ne permet pas que nous soyons toujours dans le malheur, de peur que notre faible nature ne succombe; il se hâte lui-même de venir à notre secours, de ranimer notre confiance et de tenir notre âme en éveil. Il ne veut pas non plus que nous soyons toujours dans la prospérité, de peur que nous ne tombions dans la négligence et que nous ne soyons entraînés dans le mal. Notre nature est ainsi faite que des succès continuels la jettent en dehors d'elle-même en lui faisant oublier sa véritable dignité. Aussi, tel qu'un tendre père, tantôt il nous console et tantôt il nous châtie, afin de nous conduire au salut par cette diversité même. Un médecin chargé du soin d'un malade ne le tourmente pas toujours par la privation de nourriture et ne lui laisse pas toujours une alimentation abondante, de peur d'augmenter sa faiblesse par un jeûne trop prolongé, ou la force de sa fièvre par des aliments trop substantiels; il calcule en lui-même les exigences de la maladie, et balance ainsi son traitement selon les principes de son art : c'est de la même manière que Dieu, dans sa sagesse et sa bonté, sachant ce qui convient à chacun de nous, nous accorde parfois des jours heureux, et parfois nous exerce par d'utiles épreuves.

Pour les hommes vertueux, les tentations sont une source de gloire; ils y puisent de nouveaux droits aux célestes faveurs : pour les pécheurs comme nous, s'ils les supportent avec courage, ils y déposent le lourd fardeau de leurs péchés; c'est un moyen pour eux de rentrer pleinement en grâce avec Dieu. Instruits que nous sommes de l'inépuisable habileté du médecin de nos âmes, ne nous livrons pas, je vous en conjure, à d'inquiètes recherches sur sa conduite à notre égard. L'économie du plan divin est inaccessible à notre intelligence : raison de plus de l'admirer et de glorifier le Seigneur en toute chose de ce qu'il veut ainsi diriger notre vie par des voies qui nous demeurent cachées et que la raison humaine ne saurait atteindre. Certes nous ne savons pas ce qui nous convient comme il le sait lui-même; nous n'avons pas pour notre salut la sollicitude qu'il déploie; il ne néglige rien, il met tout en œuvre pour nous amener à la pratique de la vertu, pour nous arracher à la puissance du démon. Et, quand il voit que nous n'avons rien à gagner dans la prospérité, tel qu'un bon médecin qui s'efforce en imposant de salutaires privations de remédier aux dangereux effets d'une nourriture surabondante, tel le suprême Médecin de nos âmes permet que nous soyons de temps en temps éprouvés par la tentation, afin que nous sentions le mal que nous cause un bonheur trop constant; puis, dès qu'il s'aperçoit du parfait rétablissement de notre

santé, il vient promptement à notre aide en nous délivrant de ces pénibles épreuves, en nous prodiguant les soins de sa tendre prévoyance.

Quand les hommes adonnés à la vertu viennent donc à subir la tentation, bien loin de s'en troubler, qu'ils y trouvent un sujet de plus belles espérances, puisque les assauts de la tentation leur font moissonner des palmes et des couronnes. Ceux qui sont dans le péché ne doivent pas non plus murmurer contre les épreuves qui leur surviennent, n'ignorant pas qu'à toutes les époques la souffrance efface le péché, pourvu qu'on la reçoive avec une généreuse patience. Un serviteur dévoué se reconnaît par la gratitude qu'il témoigne à son maître, non-seulement dans le calme de la prospérité, mais encore dans les orages de l'infortune. C'est ainsi que le Patriarche acquit une si brillante renommée parmi les hommes, un si puissant crédit auprès de Dieu, des faveurs qui sont bien au-dessus de la nature humaine.

4. Mais il importe de revenir à la suite de notre discours et de considérer l'obéissance du juste; voyons comment il accomplissait les ordres de Dieu, sans en demander la cause, sans exiger aucune explication, contrairement à ce que font tant d'insensés qui sont toujours à scruter la conduite de la divine Providence et qui vont redisant sans cesse : Pourquoi ceci ? à quoi bon cela ? que peut-il résulter d'heureux de telle ou telle autre chose ? — Non, ce juste n'agissait pas ainsi; mais, comme un serviteur plein d'une affectueuse soumission pour son maître, il accomplissait avec zèle tout ce qui lui était ordonné, n'en voulant pas savoir davantage. Ce qui va suivre ne vous permet pas d'en douter. Aussitôt après que le Seigneur eut fait et réalisé sa promesse, le juste obéit à ses injonctions : il se hâta de donner à son fils Ismaël, à tous les serviteurs et à tous les esclaves dont sa maison était composée, ce signe de l'alliance prescrit par le Seigneur. Lui-même reçut la circoncision. « Abraham avait quatre-vingt-dix-neuf ans quand il fut circoncis, et Ismaël en avait treize. » *Genes.*, XVII, 24-25.

Ne pensez pas que l'âge soit ici déterminé sans motif; il fait ressortir le mérite de l'obéissance, puisque, dans cette extrême vieillesse, le Patriarche se résigne à la douleur pour accomplir l'ordre de Dieu; son obéissance s'étend aux autres, Ismaël et tous les serviteurs sont également circoncis. Ce n'est pas la même chose, remarquez-le bien, de porter le fer dans un corps sain ou de retrancher des chairs morbides; la souffrance causée par une opération sur un membre dont la maladie a déjà diminué la sensibilité est loin d'être la même : le médecin alors agit sur une partie qu'on pourrait appeler à moitié morte. Ici c'est un vieillard parvenu à l'âge de cent ans, qui va sans crainte au-devant de la douleur sous l'impulsion de l'obéissance et de l'amour; il inspire le même zèle et le même empressement à tous ceux qui l'entourent, à son enfant comme à tous ses serviteurs. Voyez-vous ce que c'est qu'un homme vertueux, comme il entraîne à sa suite tout ce qui est placé sous son autorité ? Ce que je vous disais hier, je puis bien le redire aujourd'hui : à partir de ce moment en quelque sorte, c'est dès les premiers jours de la vie que les enfants furent soumis à ce douloureux précepte, afin qu'ils eussent moins à souffrir, ou plutôt afin qu'ils n'eussent pas le sentiment de la souffrance. Mais remarquez encore, mon bien-aimé, l'ineffable amour de Dieu pour les hommes, sa bienveillance spéciale pour nous. En effet, l'ancienne circoncision n'était après tout exempte ni de peine ni de douleur; de plus, elle n'avait d'autre utilité que de marquer le peuple d'un signe distinctif qui devait le tenir séparé des autres peuples : notre circoncision, je veux dire la grâce du baptême, est un remède qui n'a rien de pénible, une source intarissable de biens, le moyen par lequel l'Esprit saint se communique abondamment à nos âmes; elle n'est pas renfermée dans un temps délimité, nous pouvons la recevoir à tout âge, cette circoncision spirituelle, au commencement, au milieu, à la fin même de notre vie; sans nous imposer aucune fatigue, elle nous débarrasse du poids de nos péchés, elle étend à toutes les années écoulées son action bienfaisante et réconciliatrice.

A la vue de nos étranges infirmités, de nos maladies incurables, Dieu dans sa bonté voulut

nous donner un remède suprême, un suprême témoignage de son amour; c'est le bain salutaire de la régénération, afin que, déposant là le vieil homme, toutes nos funestes habitudes, et revêtant le nouveau, nous marchions désormais dans le chemin de la vertu. Je vous en conjure donc encore une fois, gardons-nous d'imiter ou même de surpasser l'ingratitude et la démence des juifs. En recevant le signe de la circoncision, ils évitaient sans doute de se mêler avec les gentils, ils respectaient la lettre de la loi; mais souvent ils se montraient pires que les idolâtres par leur conduite et leurs sentiments. Pour nous, du moment où nous avons été circoncis par le baptême, dirigeons avec une prudence infatigable le cours de notre vie. Je ne dirai pas qu'il nous soit défendu de vivre avec les infidèles; seulement demeurons tellement attachés à notre vertu qu'en vivant avec eux, nous puissions les ramener à la vraie religion, que nos bonnes œuvres leur soient une leçon permanente. C'est dans ce but que le Maître commun de tous les hommes permet que les bons et les méchants, les fidèles et les infidèles, habitent ensemble sur la terre, afin que les premiers gagnent les derniers, et que ceux-ci aient toujours sous la main un guide capable de les ramener à la piété. Dieu n'a rien tant à cœur que le salut de nos âmes.

Ne négligeons donc, je vous en supplie, ni la nôtre, ni celle du prochain: pour ce qui nous concerne, conformons-nous en tout à la volonté de Dieu; pour ce qui regarde les autres, faisons briller à leurs yeux la lumière de nos vertus, de telle sorte qu'en gardant même le silence nous soyons constamment leurs instituteurs. Vertueux, nous acquérons pour nous-mêmes les plus grands biens, et nous faisons beaucoup de bien aux infidèles; négligents, nous accumulons les châtiments sur nos têtes, et nous sommes pour les autres une cause de perdition. En effet, de même que la vertu nous donne droit à une double récompense, et parce qu'elle est en nous, et parce qu'elle se communique à notre prochain, le vice nous expose de même à un double châtiment, à cause du vice lui-même, à cause du scandale ensuite. Plaise à Dieu qu'aucun de ceux qui sont ici réunis ne se trouve dans ce second état; puissions-nous tous mener une conduite capable d'édifier tous ceux qui en seront témoins, afin qu'il nous soit donné de paraître avec confiance devant le tribunal du Christ et d'obtenir les biens éternels, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLI.

« Dieu apparut à Abraham auprès du chêne de Mambré, pendant que le Patriarche était assis à la porte de sa tente, vers le milieu du jour. »

1. Ce n'est pas sans hésitation et sans peine que je viens aujourd'hui vous parler. Quand je songe, en effet, que nos exhortations de tous les jours, nos perpétuelles instructions, cette table spirituelle que nous dressons devant vous et qui vous réunit en si grand nombre, ces enseignements sacrés, la table mystique elle-même avec toutes les terreurs dont elle est environnée, n'ont pu vous empêcher d'accourir à l'hippodrome; que rien de tout cela ne vous est de quelque utilité, que tous les efforts de notre zèle vont échouer contre l'habitude dont vous êtes les esclaves, qu'il suffit d'un signe du diable, de l'impulsion même de votre cœur pour vous entraîner à ces spectacles impies, que vous allez spontanément dans les filets de votre ennemi, que l'expérience de ce qu'il y a de vide et de folie dans une telle conduite ne vous ouvre pas les yeux et ne vient pas en aide à notre doctrine, comment aurais-je le courage de continuer les mêmes leçons à des hommes qui ne veulent en retirer aucun fruit?

Que cela ne vous étonne pas. Le laboureur qui voit son champ demeurer stérile après de longs travaux et de grandes fatigues, répugne à l'ensemencer de nouveau, à renouveler des labeurs qui restent sans récompense. Le médecin qui voit son malade dédaigner ses prescriptions et se permettre toujours ce qui peut augmenter la maladie, l'abandonne parfois pour un temps, dans la pensée qu'une cruelle expérience lui sera

peut-être une salutaire leçon. Un maître qui voit les enfants dont il est chargé perdre le souvenir des leçons qu'il leur donne et ruiner l'édifice à mesure qu'il le construit, les abandonne quelquefois, dans l'espoir que cet abandon momentané secouera leur négligence et leur inspirera peut-être quelque ardeur. Or, c'est à bon droit souvent que le laboureur renonce à ses soins, lorsqu'ils n'ont pour résultat que d'augmenter sa perte et qu'à des travaux infructueux s'ajoutent des frais inutiles. Ce n'est pas sans raison non plus que le médecin délaisse parfois le malade, puisque c'est de la guérison du corps qu'il s'agit, et que le sentiment de la douleur peut amener à la connaissance de la maladie et faire accepter les remèdes. Un maître a le droit aussi de châtier ses élèves, à raison de leur jeune âge, qui permet de les redresser par ce moyen. Pour nous, les dépassant tous en ce jour, nous ne laisserons parler que notre amour paternel pour les coupables, en leur montrant seulement que, s'ils demeurent plongés dans leur indolence, ils ne feront qu'aggraver leur future condamnation. Que le laboureur ne sème pas avec la même alacrité, en songeant à l'inutilité jusque-là de ses peines et de ses dépenses, soit; quant à nous, un tel souci ne nous atteint pas. Nous aurions beau ne retirer aucun fruit de la semence que nous répandons, étouffée qu'elle serait par l'incurie de nos auditeurs, cela ne diminuerait en rien notre récompense : nous aurions employé selon la volonté du Maître le talent qu'il nous aurait confié ; aux auditeurs désormais de lui en rendre compte quand il viendra le réclamer.

L'orateur qui ne touche point ses auditeurs n'en reçoit pas moins des récompenses.

Loin de nous cependant la pensée de nous arrêter à cette considération, que nous aurions accompli notre devoir et que nous serions par là même à l'abri de toute fâcheuse conséquence ; nous voulons de plus que vous fassiez valoir de la manière la plus avantageuse l'argent qui vous est compté, afin que vous ne demeuriez pas exposés au supplice qui frappa le serviteur coupable d'avoir enfoui le talent reçu, de l'avoir rendu stérile dans le sein de la terre, au lieu de le multiplier. Ainsi font ceux qui écoutent la parole doctrinale, si souvent désignée sous le nom de talent, ou d'un bien qui nous est confié, sans rien faire ensuite pour qu'elle fructifie dans leur âme, pour qu'elle donne d'abondants résultats. Quelqu'un me dira peut-être que c'est aux docteurs que s'applique la parabole des talents. Je le dis de même; mais, si vous examinez les choses de près, vous verrez que l'office des docteurs est de compter l'argent, que le vôtre ne se borne pas à le garder et consiste de plus à le faire valoir.

Pour vous en convaincre, il importe de remettre sous vos yeux la parabole elle-même : « Un père de famille, sur le point de faire un long voyage, est-il écrit, appela ses serviteurs; à l'un il donna cinq talents, à l'autre deux, à un autre encore un. Après un temps considérable, quand il fut de retour, les serviteurs se présentèrent; celui qui avait reçu cinq talents s'avança et dit : Maître, vous m'avez remis cinq talents, en voici cinq autres que j'ai gagnés. » *Matth.*, XXV, 14 et seq. Grande était la reconnaissance du serviteur, mais plus grande encore fut la bonté du maître. Que dit-il, en effet? « Courage, bon et fidèle serviteur, ta fidélité s'est montrée en des choses peu importantes, je vais t'établir sur de grandes choses; entre dans la joie de ton Seigneur. » *Ibid.*, 21. Après avoir montré tant de zèle et de reconnaissance, tu mérites de recevoir de plus grandes faveurs. « Celui qui avait reçu deux talents s'approche à son tour et dit : N'est-ce pas deux talents que vous m'avez confiés? En voilà deux autres que j'ai gagnés. » *Ibid.*, 22. Ce serviteur n'a pas montré moins de sollicitude pour le bien de son maître; il est donc honoré comme le premier. Mais pourquoi celui à qui n'avaient été confiés que deux talents, est-il honoré de la même manière que celui qui en avait reçu cinq? Rien de plus juste; la grandeur de la somme confiée ne dépendait ni de la diligence ni de la négligence de l'un ou de l'autre; le zèle fut égal des deux côtés : c'est pour cela qu'ils reçurent la même récompense.

2. Bien différente fut la conduite d'un troisième serviteur. Qu'arriva-t-il donc? Il se présenta et tint ce langage : « Je sais que vous êtes un homme exigeant et sévère, qui moissonnez où vous n'avez pas semé et recueillez où vous

n'avez rien répandu; aussi, saisi de crainte, je m'en suis allé et j'ai enfoui le talent dans la terre. Voici donc ce qui vous appartient. » *Ibid.*, 24-25. Quelle perversité, quelle ingratitude dans cet homme ! Non-seulement il n'a rien fait rapporter au talent qu'on lui avait confié, mais encore c'est une accusation qu'il porte au lieu d'un gain. C'est le propre de l'iniquité : elle aveugle la raison et pousse aux précipices celui qu'elle a une fois détourné du droit chemin. Tout cela s'applique aux hommes chargés du ministère de l'enseignement, et leur apprend à ne pas tenir cachés les talents qu'ils tiennent du divin Maître, à les employer au contraire avec générosité. Mais voyez ensuite, mon bien-aimé, par l'indignation qui éclate contre le dernier serviteur, la responsabilité qui pèse sur les disciples et l'obligation où ils sont de rendre, avec la somme qui leur a été confiée, l'intérêt qu'elle a dû produire. Que dit le Maître, en effet? « Mauvais serviteur, » *Ibid.*, 26, terrible parole, menace bien capable de bouleverser l'esprit, « tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, que je recueille où je n'ai rien répandu; il te fallait donc remettre mon argent aux mains des changeurs, et, à mon retour, je l'aurais repris avec intérêt. » L'argent, c'est la doctrine évangélique, et vous êtes ces changeurs qui doivent la faire fructifier. A toi, semble-t-il me dire, de la remettre en leurs mains; à moi de leur redemander, non-seulement cette somme, mais encore l'intérêt. Vous sentez, mes bien-aimés, ce qu'il y a d'effrayant dans ce langage. Que diront ceux qui laissent même périr ce qu'on leur a confié, quand on leur en demandera le fruit?

Considérez cependant la bonté du Seigneur pour les hommes. Lorsqu'il s'agit des biens matériels, il a défendu l'usure. Pourquoi cela? Parce qu'il en résulte un double dommage : le débiteur est ainsi jeté dans la pauvreté; et le créancier, en augmentant par ce moyen sa fortune, accumule aussi le nombre de ses péchés. Voilà pourquoi, dès le commencement, sous une loi moins parfaite, Dieu faisait cette défense aux hommes : « Vous ne prêterez pas à usure à votre frère ou à votre prochain. » *Deut.*, XXIII, 19. De quelle excuse pourront donc se couvrir ceux qui se montrent aujourd'hui plus inhumains que les Juifs eux-mêmes, et qui, sous le règne de la grâce, après tant de bienfaits dont le Seigneur les a comblés, se dégradent de la sorte et tombent audessous de ceux qui vivaient sous la loi? Dans les choses spirituelles, l'usure est permise et même exigée. Pour quel motif encore? Parce que l'usure spirituelle ne ressemble en rien à l'usure matérielle. Dans ce dernier cas, celui dont on l'exige est rapidement poussé vers la plus extrême indigence; dans le premier, plus il paie d'intérêt et témoigne ainsi sa reconnaissance, plus il agrandit la récompense qui l'attend là-haut. Ainsi donc, mes bien-aimés, lorsque vous recevez de nous les biens dont nous sommes les dépositaires, vous avez à déployer une double activité, un double labeur vous incombe : vous avez d'abord à conserver intact ce qui vous a été confié; puis, à faire tous vos efforts pour le communiquer aux autres et les amener à la pratique de la vertu en aussi grand nombre que possible : vous aurez alors réalisé de même un double gain, pour vous-mêmes et pour autrui. Si vous agissez ainsi, vous contribuerez de plus à notre bonheur. « Heureux celui qui parle à des oreilles attentives. » *Eccli.*, XXV, 12. Vous ferez encore que cette table spirituelle vous soit plus largement servie.

Donc ne négligez pas le bien de vos frères, ne vous renfermez pas dans vos propres intérêts; que chacun s'efforce d'arracher son prochain de la gueule du diable, de ces spectacles impies, pour le ramener à l'église, en lui montrant avec beaucoup de prudence et de douceur la grandeur du mal et celle du bien qui sont en présence; et ce n'est pas une ou deux fois, c'est toujours que vous devez exercer un tel zèle. Si votre frère ne vous écoute pas aujourd'hui, peut-être vous écoutera-t-il demain; s'il est encore sourd à vos instances, voyant cependant que vous vous ne vous rebutez pas, frappé de votre sollicitude, il finira par rougir et par s'éloigner de ces funestes réunions. Ne dites jamais : Je l'ai averti, une, deux, trois fois, plus souvent même, et je n'ai pu rien obtenir. — Ne vous arrêtez pas là-dessus : plus vous y mettrez de persistance, plus votre récompense augmentera.

Ne voyez-vous pas avec quelle patience le Dieu de l'univers nous supporte nous-mêmes ? Chaque jour nous méconnaissons ses ordres ; mais il ne nous retire pas pour cela ses soins paternels, il poursuit le cours de ses bienfaits, faisant luire le soleil et tomber la pluie sur nous comme à l'ordinaire. C'est ainsi que nous-mêmes devons agir à l'égard de nos frères, pleins de bienveillance pour eux ; luttons sans relâche contre l'esprit du mal, afin de déjouer toutes ses manœuvres. Si chacun de ceux qui m'entendent venait à gagner un seul homme, de quelle joie ne verrions-nous pas l'Eglise tressaillir devant cette multitude de nouveaux enfants, et quelle ne serait pas la confusion de l'ennemi du bien, quand il aurait tendu ses filets en pure perte ? Si telle est votre conduite, et vous aussi, au jour des rétributions, vous entendrez cette parole : « Courage, bon et fidèle serviteur; puisque vous avez été fidèle en des choses peu importantes, je vous établirai sur de grandes choses. »

3. Du reste, j'ai le ferme espoir que vous agirez ainsi ; je l'augure de la satisfaction que vous manifestez à recueillir ces leçons, et je ne doute pas que vous ne fassiez tout ce qui dépendra de vous pour les mettre en pratique. J'arrête donc là cette exhortation ; il est temps de dresser devant vous notre table frugale, pour que vous ne vous retiriez pas sans avoir reçu l'enseignement accoutumé. C'est encore le patriarche Abraham dont je dois aujourd'hui vous proposer l'exemple ; il faut que je vous montre combien il fut magnifiquement récompensé par Dieu de son hospitalité. « Or Dieu lui apparut auprès du chêne de Mambré, pendant que le Patriarche était assis à la porte de sa tente, vers le milieu du jour. » *Genes.*, XVIII, 1. Examinons de près chaque parole, ouvrons ce trésor caché, afin que nous puissions tous le considérer à notre aise. « Or Dieu lui apparut... » Pourquoi le texte commence-t-il en ces termes ? C'est pour mieux vous faire apprécier la bienveillance du Seigneur et la reconnaissance du juste. Dieu avait apparu déjà à son serviteur et lui avait imposé parmi d'autres préceptes celui de la circoncision; cet homme admirable s'était toujours soumis aux ordres divins avec autant d'empressement que d'exactitude · il avait reçu la circoncision sans délai, et de plus il avait circoncis Ismaël, ainsi que tous ses serviteurs ; son obéissance avait été complète. Voilà pourquoi Dieu lui apparaît de nouveau. Tel est le maître que nous servons : nous voit-il accomplir ses ordres avec reconnaissance, il accumule sur nous ses faveurs, sa bienfaisance est inépuisable, notre gratitude provoque sa générosité. C'est donc l'obéissance qui l'appelle une seconde fois. Ainsi doit être compris ce début de Moïse : « Or Dieu apparut à Abraham auprès du chêne de Mambré, pendant que le Patriarche était assis à la porte de sa tente, vers le milieu du jour. »

Remarquez déjà dans ce début un trait qui relève la vertu du juste : « Il était assis à la porte de sa tente. » Il avait tellement à cœur l'hospitalité, qu'il ne voulait s'en reposer sur aucun de ceux qui l'entouraient, de cette sorte d'affût à l'égard des étrangers ; quoiqu'il eût trois cent dix-huit serviteurs, et qu'il touchât aux dernières limites de la vieillesse, âgé qu'il était de cent ans, il se tenait là sur sa porte. Son zèle pour l'accomplissement de ce devoir l'emportait sur les exigences de l'âge et sur le besoin de repos ; il était assis à la porte de sa tente, au lieu d'être dans l'intérieur et sur son lit. Bien loin d'imiter un si bel exemple, la plupart des hommes évitent avec le plus grand soin la rencontre des voyageurs, pour ne pas s'exposer à la nécessité de leur donner asile. Obéissant à de plus nobles inspirations, le juste était donc assis à la porte de sa tente, vers le milieu du jour. Cette circonstance de l'heure fait encore mieux ressortir la générosité de sa vertu. Voici comment : n'ignorant pas que les voyageurs ont surtout besoin de pieuses attentions à ce moment de la journée, il le choisissait comme le plus favorable au succès de la chasse à laquelle il se livrait ; son repos à lui consistait à servir les étrangers ; et, quand ils passaient accablés sous le poids de la chaleur, il s'efforçait de les introduire sous sa tente, sans se permettre une question indiscrète, sans faire attention s'ils étaient des connus ou des inconnus. En effet, la véritable hospitalité n'a que faire de semblables recherches ; se montrer également bienveillant pour tous, c'est son

essence même. Comme il avait donc tendu avec cette ampleur les filets de l'hospitalité, il mérita d'y prendre le Maître même de l'univers avec ses anges. Voilà pourquoi Paul disait : « Ne perdez pas de vue l'hospitalité; il est arrivé qu'en la pratiquant on a reçu la visite des anges sans le savoir. » *Hebr.*, XIII, 2. Evidemment c'est au Patriarche qu'il fait allusion. Le Christ disait lui-même : « Celui qui reçoit un de ces petits en mon nom, c'est moi qu'il reçoit. » *Matth.*, XVIII, 5.

Ecoutons ces leçons, mes bien-aimés, et quand nous aurons à donner asile, ne demandons jamais: Quel est cet homme et d'où vient-il? Si le Patriarche avait fait quelque question de ce genre, peut-être n'eût-il pas été sans péché. — Mais la dignité de ses hôtes, me direz-vous, ne lui était pas inconnue. — Comment le savez-vous? Pourquoi serait-il alors l'objet d'une si grande admiration? Certes il ne l'eût pas obtenue s'il s'était livré à de curieuses recherches dans l'exercice de l'hospitalité, comme il l'obtint en agissant comme il a fait, en se portant avec tant d'empressement et de respect à la rencontre de ceux qui passaient, tel qu'un serviteur à la rencontre de ses maîtres, et, bien qu'il ne les connût pas, en leur jetant en quelque sorte le lacet par ses douces paroles, en les suppliant de ne pas refuser son offre, de ne pas lui causer ainsi de plus grave dommage. S'il ne savait pas qui étaient les voyageurs, il savait du moins ce qu'il faisait; et de là son ardeur à recueillir les fruits abondants de l'hospitalité. Mais écoutons les paroles mêmes de l'historien sacré, et nous verrons en quelque sorte le vieillard rajeunir, se livrer à des transports d'allégresse, se conduire enfin comme s'il avait mis la main sur un trésor quand il a pu recevoir des hôtes. « Il leva les yeux, est-il dit, et voilà que trois hommes se tenaient debout devant lui, et, dès qu'il les vit, il quitta promptement la porte de sa tente pour aller à eux. » *Genes.*, XVIII, 2. Il court, il vole, ce vieillard; il vient d'apercevoir la proie qu'il guette, et son élan n'est pas ralenti par les entraves de l'âge; il n'appelle pas ses serviteurs, il n'en charge aucun de ce soin, c'est lui qui se précipite avec autant de bienveillance que d'ardeur. Il semble dire : Quel précieux trésor, quelle magnifique conquête! C'est moi-même qui veux m'en saisir, pour ne pas m'exposer à perdre un si grand gain. — Et le juste agissait ainsi croyant accueillir des hommes inconnus, de simples voyageurs.

4. Comprenons bien cette leçon, tâchons d'imiter cette vertu. Si nous nous comportons de même, peut-être un jour nous sera-t-il donné d'obtenir le même bonheur. Que dis-je? nous l'obtenons toujours, si nous le voulons bien. C'est pour cela, c'est pour exciter notre zèle et notre générosité, comme aussi pour arrêter sur nos lèvres toute question indiscrète, que le Seigneur nous dit dans sa bonté : « Quiconque reçoit un de ces petits en mon nom, c'est moi qu'il reçoit. » *Matth.*, XVIII, 5. Ne regardez donc pas aux humbles dehors du voyageur, gardez-vous de le juger vil d'après les apparences; songez plutôt qu'en lui vous recevez votre Seigneur. Lorsque, en effet, vous exercerez un tel ministère au nom de ce divin Maître, vous en serez récompensés comme si vous l'exerciez envers lui-même. Je suppose que l'objet de votre bienveillant accueil soit un homme négligent et d'une conduite peu louable, ce n'est pas là ce qui doit vous occuper; votre récompense n'en sera pas moins complète, si vous avez l'intention d'honorer le Seigneur, en marchant sur les traces du Patriarche. « Dès qu'il les vit, il quitta promptement sa porte pour aller à eux. » Il va donc à leur rencontre, ce sont donc des inconnus qui passent, leurs pas ne se dirigent donc pas vers cette tente. C'est cet homme à cheveux blancs, ce centenaire qui ne veut pas laisser échapper l'occasion d'un gain spirituel, et c'est pour cela qu'il accourt, manifestant ainsi le généreux élan de son âme. « Dès qu'il fut en leur présence, il se prosterna la face contre terre, et dit : Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vous, ne dédaignez pas de vous arrêter chez votre serviteur. Je prendrai de l'eau pour vous laver les pieds, vous vous délasserez sous cet arbre; je prendrai du pain, et vous mangerez; puis vous pourrez continuer votre route après avoir accordé cette grâce à votre serviteur. » *Genes.*, XVIII, 3-5. Les paroles du juste sont vraiment sublimes. Ce

que nous admirons en lui, ce n'est pas tant qu'il ait reçu ces voyageurs, mais bien qu'il leur ait témoigné cet empressement et ce zèle. Il ne considère ni leur âge ni le sien; vieillard, il ne fait pas attention à leur jeunesse; il n'eût pas cru même faire assez en les engageant par la parole; « il se prosterne contre terre, » est-il dit; par cette posture de suppliant, il donne plus de force à sa prière et nul ne pourra croire qu'il se décharge simplement d'une obligation. C'est cette merveilleuse vertu du juste qui ressort de cette expression : « Il se prosterna contre terre. » L'action est ici d'accord avec la parole pour traduire la brûlante ardeur, l'humilité profonde, la sollicitude et la libéralité qui débordent de son âme. Après avoir rendu cet hommage aux étrangers, il dit : « Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vous, ne dédaignez pas de vous arrêter chez votre serviteur. »

Qui pourrait dignement louer un tel homme ? Comment égaler la louange au mérite, aurait-on mille voix ? Ce premier mot, « Seigneur, » n'a rien d'insolite; mais ajouter : « Si j'ai trouvé grâce devant vous, » voilà ce qu'il y a d'étonnant. C'est dire : Vous m'accordez une faveur, au lieu de la recevoir. — Et c'est bien là le propre de la véritable hospitalité : il reçoit plutôt qu'il ne donne, celui qui l'exerce avec générosité. Que nul entendant ces paroles n'amoindrisse la vertu du juste; ce qu'on ferait si l'on pensait qu'en tenant ce langage il savait quels étaient ceux auxquels il l'adressait. Sa conduite, en effet, n'aurait rien de bien admirable, comme je l'ai souvent dit, s'il avait connu ce secret; ce qu'il y a d'admirable, ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'il ait prononcé de telles paroles, croyant s'adresser à des hommes. Ne soyez pas étonnés qu'en recevant trois voyageurs, le juste n'en désigne qu'un par le mot Seigneur. On peut croire que l'un d'eux avait quelque chose de plus respectable que les autres, et que la prière dès lors allait plus directement vers lui. Puis, en avançant, il parle à tous les trois quand il ajoute : « Je prendrai de l'eau, et je laverai vos pieds; reposez-vous sous cet arbre; je prendrai du pain et vous mangerez; et vous continuerez votre route après avoir accordé cette grâce à votre serviteur. » N'est-il pas évident qu'il ignore qui sont ces étrangers, qu'il leur parle comme à des hommes, que sa prière n'a pas une autre portée, bien qu'il se déclare par deux fois leur serviteur ? Et voyez comme il leur annonce la frugalité, disons mieux, la somptuosité de sa table. « Je prendrai de l'eau, leur dit-il, pour laver vos pieds; reposez-vous sous cet arbre. » Vous êtes fatigués, vous avez supporté le poids de la chaleur, je vous en prie donc, ne refusez pas mes humbles services. Ce que je puis faire pour vous est bien peu de chose. Je vous offre simplement de l'eau pour laver vos pieds, et l'ombre de cet arbre pour vous délasser. — Il en vient à la table elle-même. — Ne pensez pas que je doive vous offrir des mets somptueux, des ragoûts variés, une nourriture délicate; je vous donnerai du pain, et « vous continuerez votre route, après avoir accordé cette grâce à votre serviteur. »

Eloge de l'hospitalité.

5. Il a recours à tous les moyens, vous le voyez, dans la prière qu'il adresse aux voyageurs. Ses actes en disent autant que ses paroles pour les obliger à s'arrêter. D'abord, il se prosterne; puis, il se déclare leur serviteur et se met à leur disposition; enfin, il leur annonce ce qu'il va leur offrir, en rapetissant tout, ses offrandes et lui-même. Je puis simplement vous donner de l'eau pour laver vos pieds, un peu de pain, un abri sous cet arbre. Ne méprisez pas ma fragile demeure, ne repoussez pas les soins d'un vieillard, ne demeurez pas sourds à sa prière. Je comprends la fatigue que vous avez dû supporter et la chaleur qui vous accable; je veux donc vous ménager un instant de repos. — Quel est le père, si tendre qu'il puisse être, qui témoigne à ses enfants autant de bienveillance que cet homme en témoigne à des inconnus, à des étrangers, à des hommes enfin qui n'ont jamais été rien pour lui ? Or, comme il y met tant d'empressement et de persistance, il réussit, sa chasse est fructueuse, il retient la proie dans ses filets. « Ils lui dirent : Nous ferons comme vous le désirez. » Le vieillard sent renaître l'ardeur de sa jeunesse. — J'ai donc mis la main sur le trésor, s'écrie-t-il, me voilà riche, j'oublie le nombre de mes années. — Et le voilà qui se met gaiement à l'œuvre et qui tressaille de joie, comme s'il avait

réellement d'inestimables trésors dans ses mains. « Et Abraham se hâta de rentrer dans sa tente. » *Ibid.*, 6. Tel l'Ecriture vous l'a montré dans tout le feu de son zèle, quand il courait à ces étrangers pour s'en emparer en quelque sorte; tel elle vous le montre maintenant qu'il a réalisé sa conquête, qu'il est venu à bout de ses désirs : il ne se relâche nullement de son zèle, il n'en est que plus fervent, et la sécurité ne le jettera pas dans la négligence.

C'est une chose qui nous arrive souvent: nous sommes pleins d'ardeur au principe; mais, dès que nous pensons avoir réussi, cette ardeur est loin d'être la même. Ainsi n'agit pas le Patriarche. Que fait-il donc? Il se hâte, il se précipite, malgré le poids des années, et, rentré dans sa tente, il dit à Sara : « Hâtez-vous, et préparez trois mesures de farine. » Voyez comme il associe sa femme à la bonne œuvre, comme il veut qu'elle en partage le fruit, en la formant à la pratique de la même vertu. Il l'exhorte à ne pas s'acquitter de ce devoir avec négligence : « Hâtez-vous, lui dit-il; nous avons une occasion de nous enrichir, ne laissons pas échapper ce trésor. Hâtez-vous, et préparez trois mesures de farine. » Sachant le prix d'une telle œuvre, il a résolu d'y faire participer la compagne de sa vie. Pourquoi donne-t-il cet ordre, dites-moi, non à l'une de ses servantes, mais à sa femme elle-même, malgré son âge avancé? Elle a quatre-vingt-dix ans, et loin de témoigner quelque répugnance, elle rivalise de zèle avec son mari. Que les hommes et les femmes prêtent une égale attention à cet enseignement : les hommes, pour qu'ils donnent de pareilles leçons à leurs compagnes, quand un gain spirituel se présente à réaliser, pour qu'ils mettent eux-mêmes la main à l'œuvre, au lieu d'en laisser le soin à leurs serviteurs; les femmes, pour qu'elles viennent en aide à leurs maris dans ces heureuses circonstances, pour qu'elles ne rougissent pas d'exercer l'hospitalité et de prendre part à de tels services. Elles ont sous les yeux l'exemple de Sara, que son grand âge n'empêche nullement de faire le travail et de remplir l'office des servantes. Ah! je n'ignore pas que personne aujourd'hui n'accueillera mes paroles. Toutes les femmes suivent maintenant une route opposée, nous les voyons plongées dans la mollesse, toute leur activité se concentre dans la richesse des habits, dans les ajustements et le luxe, les bijoux d'or ét les pierreries; elles n'ont aucun souci de la beauté de l'âme, absorbées qu'elles sont par celle du corps. Paul a beau crier : « Pas d'artifice dans les cheveux, ni or, ni pierreries, ni vêtements somptueux. » I *Tim.*, II, 9. Rien ne les ébranle. Cette âme céleste ne croit pas s'abaisser, après s'être élevée jusqu'au ciel, en descendant à ces détails, en parlant même des cheveux.

Et cela se comprend; il n'avait pas d'autre préoccupation que d'embellir les âmes. Or, comme il savait que c'est là surtout ce qui leur est funeste, il aborde sans hésiter le genre de discours qui peut le mieux instruire celles qui souffrent d'une telle maladie; il semble leur dire : Si vous tenez tant à la beauté, recherchez donc la beauté véritable, celle qui convient à des femmes pieuses, la beauté de la vertu. Voilà bien la parure de l'âme, la beauté qui brave toutes les accusations du dehors, que nul ne saurait vous ravir, qui demeure à jamais inaltérable. De la parure extérieure résultent au contraire mille maux : sans parler encore du préjudice direct qu'elle porte à l'âme elle-même, de là naissent une vaine arrogance, le mépris à l'égard du prochain, les pensées orgueilleuses, et puis la corruption, l'essaim des voluptés criminelles. Cette beauté d'ailleurs est à la merci, pour ainsi dire, de la méchanceté de vos propres serviteurs, de la hardiesse des voleurs, de la langue des sycophantes; impossible d'énumérer les ennuis et les douleurs dont elle est la source. Telle n'était pas Sara : cette femme possédait la beauté véritable; aussi se montra-t-elle digne du Patriarche; le zèle et l'empressement que celui-ci témoignait en rentrant sous sa tente, ne brillaient pas moins dans la manière dont elle accomplissait les ordres qui lui étaient donnés. Elle prépara donc les trois mesures de farine; ce nombre correspondait à celui des voyageurs, et de la sorte les pains devaient être plus vite préparés. Après avoir pris ces dispositions, lui-même court promptement à ses troupeaux. Quelle

jeunesse dans ce vieillard, quelle vigueur dans cette âme! Encore ici, ce n'est pas un serviteur qui est employé, le Patriarche agit par lui-même, montrant de plus en plus à ses hôtes le bonheur que lui cause leur arrivée, le prix qu'il attache à leurs présents, le trésor qu'il croit posséder. « Il prit un veau tendre et choisi. » *Genes.*, XVIII, 7. Ce choix, c'est donc encore lui qui le fait; il prend ce qu'il a de meilleur, et puis il charge un de ses serviteurs du soin de le préparer, en lui recommandant de n'y mettre aucun retard, de se hâter le plus possible.

6. Et remarquez comme tout se fait là avec promptitude et ferveur, d'un air riant et gracieux, comme une expansion de la joie qu'on éprouve : « Et le serviteur se hâta d'obéir. » Le vieillard ne s'en tient pas là, il revient lui-même au rôle de serviteur : « Et dès qu'il eut reçu le beurre, le lait et le veau qu'on avait tué, il les servit à ses hôtes. » *Ibid.*, 8. C'est toujours lui qui travaille et qui sert. Il ne se juge pas même digne de s'asseoir à table avec eux, et, pendant qu'ils mangent, il se tient debout sous le chêne. Admirable hospitalité, humilité excessive, religion de l'âme! il se tenait debout ce centenaire, tandis que ses hôtes prenaient leur repas. Il m'apparaît alors, dans la satisfaction et la joie qui l'inondent, avoir dépouillé la faiblesse des ans et revêtu la vigueur de la jeunesse. L'âme n'a-t-elle pas la coutume, en effet, sous l'empire d'une heureuse et fortifiante pensée, de surmonter la faiblesse corporelle? Il était donc là debout, le Patriarche, dans l'attitude d'un serviteur, regardant comme la plus noble des récompenses de pouvoir servir ces étrangers et les délasser des fatigues du voyage. Voilà de quelle manière il exerce l'hospitalité : ne considérez pas seulement ce pain et ce veau qu'il offre; mais voyez aussi dans quelles dispositions de respect et de dévouement il fait les honneurs de sa tente. Ce n'est pas comme ces hommes qui trop souvent se vengent par une insultante fierté des services qu'ils rendent et dont ils n'ont pu s'affranchir. Il y a là quelque chose de semblable à la conduite de celui qui réunit pour les étaler de grandes richesses, et qui laisse échapper de ses mains tout ce qu'il a réuni. Quiconque accomplit une œuvre avec arrogance, montrant ainsi qu'il pense donner plutôt que recevoir, méconnaît cette œuvre même; il perd la récompense qu'elle eût pu lui mériter. Ce juste savait, lui, ce qu'il faisait, et c'est pour cela qu'il manifestait dans toutes ses actions la joie de son âme.

Aussi qu'arriva-t-il? A peine avait-il semé avec tant d'allégresse et de générosité, qu'il recueillait la moisson la plus abondante. Quand il eut fait tout ce qui dépendait de lui, sans rien oublier; quand il eut accompli jusqu'au bout les devoirs de l'hospitalité, quand sa vertu fut pleinement évidente, il vit aussitôt de quels biens immenses et merveilleux l'hospitalité comble ceux qui l'exercent. Celui qui était venu le visiter se découvrit à ses yeux et lui fit connaître par degrés la grandeur de sa puissance. En le voyant, en effet, se tenir ainsi debout près du chêne et témoigner par là le respect et le zèle dont il était pénétré, l'hôte mystérieux lui dit : « Où est Sara ta femme? » *Ibid.*, 9. Cette question même montrait dès les premiers mots qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire et de divin dans celui qui la faisait, puisqu'il savait le nom de cette femme. Abraham répondit : « Elle est dans la tente. » Or, comme l'étranger allait lui promettre une chose bien supérieure à la nature, il voulut en prononçant ainsi le nom de Sara faire pressentir ce qui l'élevait lui-même au-dessus de l'homme. « Je reviendrai vers toi, poursuit-il, en ce temps, dans quelques heures, et Sara ta femme aura un fils. » *Ibid.*, 10. Voilà le fruit de l'hospitalité, voilà le prix de l'admirable vertu du juste, la récompense des fatigues de Sara. « Celle-ci entendit cette parole, placée qu'elle était derrière la porte de la tente. Ce qu'ayant entendu, elle rit en elle-même, disant : Rien de semblable ne m'est survenu jusqu'à ce jour, et mon maître est maintenant accablé par la vieillesse. » Pour justifier d'avance cette réflexion de Sara, l'Ecriture sainte venait de dire : « Abraham et Sara étaient très-avancés dans leurs jours. » *Ibid.*, 11-12. Elle va même jusqu'à dire formellement qu'il n'existait plus en elle aucun signe de fécondité, que la source en était tarie, que l'espérance était désormais impossible. Ce sont là les pensées qui remplissaient l'esprit de Sara, pendant qu'elle

songeait à sa propre vieillesse et à celle du Patriarche.

Elle était cachée dans l'intérieur de la tente quand elle pensait ainsi; mais celui qui connaît les secrets des âmes, voulant alors laisser apercevoir la grandeur de sa puissance et la pénétration de son regard, dit à Abraham : « Pourquoi Sara a-t-elle ri en elle-même, en se demandant: Pourrai-je bien enfanter maintenant que je suis vieille ? » *Ibid.*, 13. C'est en elle-même, vous l'avez remarqué, qu'elle agitait ces pensées. « Est-ce qu'il est impossible à Dieu de réaliser cette parole ? » *Ibid.*, 14. Voilà donc qu'il se manifeste entièrement. — Souverain Maître de la nature, ne puis-je pas faire tout ce que je veux, et, par conséquent, rendre féconde la vieillesse elle-même? « Est-ce qu'il y a quelque chose d'impossible à Dieu ? » N'est-ce pas moi qui fais et transforme tous les êtres ? La vie et la mort ne sont-elles pas en mon pouvoir ? Ne vous avais-je pas antérieurement fait cette promesse ? Et se pourrait-il qu'une parole prononcée par moi ne fût pas accomplie? Ecoute donc : « En ce même temps, en quelques heures, je reviendrai vers toi, et Sara te donnera un fils. » Quand je serai revenu dans le temps déterminé, les faits prouveront à ta femme que ni l'âge ni la stérilité ne me sont un obstacle; ma parole ne saurait être frustrée de son effet, et Sara verra par son enfantement combien cette parole est puissante.— Informée de ce qui se passait, apprenant que cet étrange voyageur n'ignorait pas ce qu'elle agitait dans son esprit, « elle eut recours au mensonge et dit : Je n'ai pas ri. » *Ibid.*, 15. Elle était bouleversée par la crainte; aussi l'Ecriture met-elle tout sur le compte de sa faiblesse en ajoutant : « Tant elle était effrayée. » Le Patriarche lui dit alors : « Non, vous avez ri. » N'allez pas croire que vos pensées les plus secrètes et que ce rire caché puissent échapper à l'œil de notre hôte. Ne riez donc pas, n'aggravez pas votre péché. De grands biens nous arrivent en ce jour, et c'est de l'hospitalité qu'ils émaneront tous.

7. Imitons un tel homme, et montrons, nous aussi, le plus grand zèle pour l'hospitalité, non-seulement dans le but d'obtenir des biens fragiles et périssables, mais encore et surtout pour acquérir des droits à la possession des biens éternels. En effet, si nous agissons de la sorte, nous ne serons pas d'une condition inférieure, nous recevrons le Christ en ce monde, et lui-même nous recevra dans ces tabernacles célestes qu'il a préparés pour ceux qui l'aiment, et nous recueillerons cette parole de sa bouche : « Venez, les bénis de mon Père, acceptez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » Pour quel motif ? en récompense de quelle action ? « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; j'étais dans la prison, et vous m'avez visité. » *Matth.*, XXV, 34-36. Quoi de moins onéreux ? Nous oblige-t-il à rechercher avec un soin minutieux quels sont ceux à qui nous devons faire du bien ? Non.— Pour toi, fais ce que tu dois faire, nous dit-il, quelque vil et méprisable que l'homme te paraisse; ce que tu feras pour lui, je le reconnais comme fait à moi-même. — C'est bien là ce qu'il ajoute : « Ce que vous aurez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait. » *Ibid.*, 40.

Ne dédaignons donc pas les inestimables avantages qui peuvent résulter pour nous de l'hospitalité; livrons-nous chaque jour à ce magnifique négoce : le Seigneur exige de nous non des mets abondants, mais un zèle inépuisable; non une table richement servie, mais une âme qui déborde de joie; non surtout de vaines et stériles paroles, mais une charité qui vienne d'un cœur droit et sincère. C'est dans le même sens qu'un sage disait : « Mieux vaut la parole que le présent. » *Eccli.*, XVIII, 16. Souvent, en effet, une parole bonne et sincère fait plus de bien à l'indigent que ce qu'on pourrait lui donner. Le sachant, ne soyons jamais d'un difficile abord pour ceux qui viennent à nous : si nous pouvons soulager leur misère, faisons-le de bonne grâce, avec un plaisir marqué, dans la ferme persuasion que nous faisons un grand gain, au lieu de subir une minime perte; si nous ne le pouvons pas, du moins ne soyons pas durs pour les pauvres, tâchons même de leur faire quelque bien en leur répondant avec douceur et bonté. Pourquoi dès l'abord maltraitez-vous le

pauvre? Vous force-t-il à lui donner? Vous fait-il violence? Il prie, il implore, il conjure. Mérite-t-il donc d'être insulté, celui qui ne fait pas autre chose? Je me trompe cependant, il ne se borne pas à des prières, il vous fait mille souhaits de bonheur, et tout cela pour obtenir une obole que nous ne lui donnons même pas.

Quel droit au pardon, quel moyen de justification aurons-nous, nous qui prenons soin de nous faire servir chaque jour une table abondante, franchissant bien souvent les limites du nécessaire, et qui ne faisons pas même une légère part aux indigents, quoique nous n'ignorions pas que par eux nous obtiendrions des biens infinis? Incurie profonde! Quel mal elle nous fait! Quels avantages nous laissons échapper de nos mains! Dieu nous fournit l'occasion d'opérer notre salut, et nous la négligeons, sans qu'il nous vienne à l'esprit de comparer le peu que nous donnerions avec l'immensité des richesses qui nous seraient acquises. Nous renfermons tout dans nos coffres, nous abandonnons notre or à la rouille ou bien nous l'exposons aux mains des voleurs, nous laissons dévorer par les vers nos riches habits et ceux même qui sont hors d'usage, nous ne voulons pas en disposer d'une manière avantageuse pour nous, d'une manière qui, tout en nous les conservant, nous ferait obtenir les biens ineffables de l'immortalité. Puissions-nous tous obtenir un jour ces biens en partage, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, empire, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLII.

« Après qu'ils se furent levés, ces hommes portèrent leurs regards du côté de Sodome et de Gomorrhe. »

1. Le texte que nous avons expliqué hier nous a fait connaître, mes bien-aimés, l'admirable hospitalité du juste. Courage, étudions ce qui suit, et nous y verrons éclater la tendresse et la générosité de son âme; car on peut dire qu'il possédait toutes les vertus, et chacune d'une manière éminente. Ce n'est pas seulement l'amour du prochain, la pitié pour l'infortune et l'hospitalité dont il donna l'exemple; il n'est pas de vertu qu'on ne puisse admirer dans sa conduite. Voulez-vous considérer la patience, vous la trouverez dans le Patriarche au suprême degré, il en a gravi le faîte; l'humilité, vous la verrez encore, il ne le cède à personne et l'emporte sur tous; la foi brille en lui d'un tel éclat qu'il est à jamais regardé comme le modèle des autres. En un mot, son âme est comme un vivant tableau où se voient réunies et combinées les couleurs de toutes les vertus sans exception. Quelle excuse pourrons-nous invoquer, en songeant qu'un homme seul les possède toutes, et que nous en sommes dénués au point de ne pas en pratiquer une? Or, que ce dénûment spirituel provienne de notre volonté et non de notre nature, le souvenir des saints, qui sans doute avaient la même nature que nous, ne nous permet pas d'en douter. Si nous songeons d'ailleurs que le Patriarche vivait avant le règne de la grâce et celui même de la loi, qu'il était parvenu à ce haut degré de vertu de lui-même et par l'impulsion de sa propre conscience, nous sentirons de plus en plus combien toute justification nous est impossible. Quelques-uns me diront peut-être : Mais cet homme fut l'objet d'une sollicitude toute spéciale de la part du Seigneur, la divine providence l'avait distingué du reste des hommes. — Je n'en disconviens pas, je le proclame moi-même, en ajoutant toutefois que s'il n'eût pas fait d'abord tout ce qui dépendait de lui, Dieu ne l'aurait pas ainsi favorisé. Ne vous bornez donc pas à considérer une chose, considérez-les toutes avec attention; voyez le juste donnant des preuves constantes de sa vertu, et par là-même obtenant ces faveurs célestes dont vous êtes frappés.

Nous vous l'avons dit bien souvent, lorsqu'il s'éloigna de sa terre natale, ce n'est pas qu'il eût reçu de ses aïeux le germe de cette pieuse soumission, c'est en lui-même qu'il avait trouvé la piété qu'il témoignait alors; et plus tard, quand à peine il venait de quitter la Chaldée, recevant l'ordre de quitter sa nouvelle patrie

pour se transporter dans une autre contrée, il ne balance pas, il n'hésite pas un instant, il accomplit aussitôt ce qui lui est ordonné, sans qu'il puisse savoir où sera la fin de ses voyages; il part, il se hâte, se fiant à l'inconnu avec autant de sécurité qu'à l'évidence, mettant au-dessus de tout la volonté de Dieu. Dès l'origine, vous l'avez vu faire tout ce qui était en son pouvoir; et c'est pour cela qu'il recevait chaque jour avec tant d'abondance les divines faveurs. Si nous voulons avoir part à la même bienveillance, marchons avec ardeur sur les traces du juste; accomplissons tous nos devoirs sans réserve, n'en négligeons aucun, afin d'obtenir l'approbation de cet œil qui ne se ferme jamais, et d'arriver à la récompense de nos fatigues. Celui qui connaît les secrets des cœurs n'aura pas plus tôt vu la droiture de nos intentions et la générosité de nos efforts dans les nobles combats de la vertu, qu'il nous aidera puissamment de sa grâce, en allégeant nos labeurs, en corroborant notre faible nature, en nous payant largement de nos premiers travaux. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent aux jeux Olympiques : celui qui les préside est là simple spectateur, ne secondant pas autrement les athlètes, attendant que la victoire se soit prononcée; non, le Seigneur n'agit pas de même, il combat avec nous, il met la main à l'œuvre, il a recours à tous les moyens pour nous faire triompher de notre antagoniste, il ne se donne pas de repos que nous n'ayons remporté la victoire et qu'il n'ait ceint notre front de l'incorruptible couronne. « Une couronne de grâces, dit-il, sera placée sur votre tête. » *Prov.*, I, 9. Ajoutez que dans les combats olympiques la couronne obtenue par le vainqueur n'est après tout qu'une branche de laurier, accompagnée des applaudissements et des acclamations du peuple, toutes choses qui se flétrissent et disparaissent avant la fin du jour; tandis que la couronne qui s'obtient par les sueurs de la vertu n'a rien de matériel, ne se détruit pas même avec notre vie sur la terre, qu'elle est à l'abri des coups de la mort et qu'elle fleurit dans tous les siècles. La peine ne dure que peu d'instants; mais la récompense de cette peine n'aura jamais de fin, le temps ne saura la flétrir. Et la preuve : après tant de siècles et de générations, voilà que les couronnes méritées par la vertu de ce Patriarche brillent encore aujourd'hui comme elles brillaient hier, et ne cesseront de briller jusqu'à la fin du monde, éclatante et perpétuelle manifestation de cette doctrine.

2. Puisque telle a été la sainteté de ce grand personnage, à la clarté de ce flambeau, réveillons-nous enfin, et, reconnaissant, quoique bien tard peut-être, la noblesse de notre extraction, marchons sur les traces de notre père, portons notre attention sur l'œuvre de notre salut, déployons le plus grand zèle, non-seulement pour maintenir les forces de notre corps, mais de plus pour guérir les diverses maladies de notre âme. Du reste, si nous voulons pratiquer la vigilance et la modération, les maladies de l'âme seront plus promptement guéries que celles du corps. Lorsqu'une passion quelconque vient nous troubler, si nous avons le soin de nous recueillir aussitôt pour méditer sur le jour redoutable du jugement, et pour considérer, non la volupté qui passe, mais les tourments qu'elle nous laissera, la passion ne tardera pas à disparaître de notre âme. Gardons-nous de tomber dans la négligence; mais sachons que nous sommes dans la nécessité de combattre, que nous ne pouvons pas nous empêcher de descendre dans la lice, qu'il faut en venir aux mains : il ne reste plus qu'à mettre nos pensées au niveau de cette obligation, à déployer le courage et l'ardeur de la jeunesse, afin que, soutenus par le secours d'en haut, nous puissions briser la tête de cette bête qui cherche à nous dévorer, je parle de l'ennemi de notre salut. Le Seigneur nous a lui-même promis cette victoire, quand il disait : « Voilà que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, toutes les forces de l'ennemi. » *Luc.*, X, 19. Soyons donc vigilants, je vous le demande encore; efforçons-nous de suivre de près les vertueux exemples du Patriarche, pour avoir droit aux mêmes couronnes, pour mériter d'être reçus dans son sein, d'échapper aux supplices de la géhenne et de posséder les biens ineffables de l'immortalité.

Les maladies de l'âme se guérissent plus facilement que les maladies du corps.

Dans l'espoir d'exciter de plus en plus votre zèle et votre sainte émulation à marcher sur les traces de ce juste, allons, je veux encore le présenter à votre charité et reprendre la suite de son histoire. Ainsi donc, après avoir exercé l'hospitalité avec cette magnificence, non de mets exquis et divers, mais de sentiments généreux et nobles, il fut largement récompensé de cette hospitalité. Sachant donc quelle était la grandeur de celui qui l'avait honoré de sa visite, quand les célestes voyageurs partent pour aller châtier Sodome, le Patriarche les accompagne avec un profond respect. Ne vous lassez pas d'admirer la condescendance et la bonté du Seigneur : il fait à son serviteur un honneur inappréciable, et de plus il manifeste la vertu cachée dans cette âme. « Dès que ces hommes se furent levés, ils portèrent leurs regards du côté de Sodome et de Gomorrhe. » *Genes.*, XVIII, 16. L'historien sacré désigne par là les anges; car ces purs esprits, avec leur Maître suprême, s'étaient montrés sous des traits humains dans la tente d'Abraham. Puis les ministres étaient envoyés pour renverser et détruire les villes impies, et le Seigneur demeurait avec le juste, lui communiquant ses desseins, comme un ami le fait à son ami. Une fois donc qu'ils se furent éloignés, « Dieu s'exprima de la sorte : Je ne cacherai pas à mon fils Abraham ce que je vais accomplir. » *Ibid.*, 17. Quelle merveilleuse condescendance, je ne cesserai de le répéter, de la part du Seigneur, quel incomparable honneur pour le juste! Et, pour que vous ne pensiez pas que cet honneur provient uniquement de la bonté divine, remarquez avec quelle attention l'Ecriture nous apprend combien le juste l'avait mérité par sa complète obéissance, en conformant pleinement sa volonté à celle de son Dieu. « Je ne cacherai pas à mon fils Abraham ce que je vais accomplir, » avait dit le Seigneur. Il semblait naturel après cela qu'il annonçât l'imminente catastrophe de Sodome; et cependant il n'en est pas ainsi. Il ne faut pas que nous passions là-dessus sans réflexion ; car il n'est pas une syllabe, une virgule même dans le Livre saint qui ne soit digne d'appeler nos regards. Quel titre de gloire, je vous le demande, dans ces mots : « Mon fils Abraham! » Quel témoignage d'amour et d'intimité! Non, il n'est pas possible d'imaginer une plus haute distinction pour le juste.

Abraham, par son obéissance, mérite surtout ce grand honneur.

Comme je le remarquais tout à l'heure, après avoir dit : « Je ne cacherai pas, » Dieu n'ajoute pas immédiatement ce qu'il semble devoir annoncer. Que dit-il donc? Pour nous apprendre que ce n'est pas sans motif et sans but qu'il prend particulièrement soin de cet homme, il dit : « Abraham deviendra la tige d'une grande et nombreuse nation, en lui seront bénies toutes les nations de la terre. Je sais qu'il transmettra sa loi à ses enfants et à toute sa maison, si bien qu'après lui ils marcheront dans les voies du Seigneur Dieu, accomplissant le jugement et la justice; et c'est ainsi que le Seigneur amènera sur Abraham la réalisation de toutes ses promesses. » *Ibid.*, 18-19. Qu'elle est admirable cependant la bonté du Seigneur! Comme il est sur le point de mettre sous les yeux du Patriarche la catastrophe de Sodome, il commence par exciter en lui des sentiments de confiance et de joie : il lui promet de nouveau de le bénir et de lui donner une race innombrable, en ne lui laissant pas ignorer que c'est la reconnaissance et la piété qui lui mériteront cette récompense. Il faut que la vertu de cet homme soit bien parfaite pour que le Seigneur ait pu dire de lui : « Je sais qu'il transmettra sa loi à ses enfants et qu'ils marcheront dans les voies du Seigneur Dieu. » Rien ne pouvait mieux relever sa vertu; car il n'est pas seulement récompensé pour les bonnes œuvres qu'il a lui-même faites, il l'est encore et beaucoup plus pour celles qu'il a prescrites à ses descendants; et certes à juste titre, puisqu'il sera désormais leur maître à tous et leur modèle. Celui qui pose les principes et les fondements est la cause première de tout ce qui s'accomplit dans la suite.

3. Et remarquez jusqu'où va la divine munificence : le Seigneur ne se borne pas à rémunérer les vertus déjà pratiquées, il comprend dans la rémunération celles qui se pratiqueront plus tard. « Je sais qu'il transmettra sa loi à ses enfants; » et, comme je connais l'âme du juste et les heureux fruits qui doivent en résulter,

j'anticipe sur la récompense. — Il connaît le fond des cœurs, et, dès qu'il aperçoit des intentions pures, un amour sincère du bien, il tend une main secourable, il anticipe même sur la récompense, pour exciter de plus en plus le zèle de ses serviteurs; c'est ce que vous verrez se réaliser dans la vie de tous les justes. Il connaît aussi l'infirmité de la nature humaine, et, de peur que l'homme ne soit accablé par le travail, il lui vient en aide par sa force et ses faveurs, afin d'alléger la peine et d'augmenter l'ardeur. « Je sais, disait-il donc, qu'il transmettra sa loi à ses enfants, et qu'ils marcheront dans les voies du Seigneur Dieu. » A la prédiction qui regarde Abraham lui-même : « Il transmettra sa loi, » s'ajoute la prédiction qui regarde sa postérité : « Ils marcheront dans les voies du Seigneur Dieu. » Ceci s'applique surtout à Isaac et à Jacob. Par les voies du Seigneur il faut entendre ses lois et ses préceptes. « Afin qu'ils accomplissent, poursuit-il, le jugement et la justice, » mettant la justice au-dessus de tout, se tenant sans cesse à l'abri de toute iniquité. — Voilà bien l'essence même de la vertu; c'est aussi pour cela que seront pleinement réalisées les divines promesses. Dans mon opinion, il faut encore attacher un autre sens aux paroles suivantes : « Abraham sera la tige d'une grande et nombreuse nation. » C'est comme si Dieu disait : Pour toi qui demeures fidèle à la vertu, qui aimes mes commandements et qui pratiques l'obéissance, tu seras la tige d'une grande et nombreuse nation, tandis que les impies habitants de Sodome et des contrées voisines périront tous. La vertu sauve ceux qui la pratiquent, le vice perd ceux qu'il a subjugués.

Après qu'il a confirmé par ses bénédictions et ses éloges le courage de son serviteur, il en vient à ce qu'il allait lui annoncer, et voici comment il s'exprime : « Les clameurs des enfants de Sodome et de Gomorrhe se sont multipliées devant moi, ils ont mis le comble à leurs désordres. Je descendrai donc vers eux, et je verrai s'ils agissent ou non selon les cris qu'ils ne cessent de me faire entendre. » *Ibid.*, 20-21. Paroles effrayantes ! « Les clameurs des enfants de Sodome et de Gomorrhe. » D'autres villes furent détruites en même temps; mais il ne parle que de celles-là, parce qu'elles étaient les plus remarquables. « Leurs cris se sont multipliés devant moi, ils ont mis le comble à leurs désordres. » Voyez comme les péchés se sont accumulés; ce ne sont pas les clameurs seulement qui se multiplient, ce sont encore les iniquités. En effet, cette expression : « Les clameurs des enfants de Sodome et de Gomorrhe se sont multipliées, » me paraît indiquer que, à leurs infâmes désordres, à leurs iniquités sans nom et sans pardon, ils ajoutaient de criantes injustices, que les faibles étaient accablés par les forts, les pauvres par les riches. L'immense clameur qui s'élevait incessamment des cités coupables n'était donc pas le signe de péchés ordinaires; c'était la voix du mal poussée au suprême degré. Ces hommes en avaient reculé même les limites, ils outrageaient la nature autant que la vertu, ils en étaient venus à ce point de perversité qu'on n'y trouvait plus une âme saine, que tout espoir d'amendement s'était évanoui, qu'ils devaient absolument être exterminés; car leur maladie était désormais incurable et déjouait l'art du médecin. Dieu donne encore ici une grande leçon aux hommes : les péchés certes étaient assez manifestes comme ils étaient assez grands; il ne veut pas cependant prononcer la sentence avant d'en avoir établi les preuves, et c'est pour cela qu'il dit : « Je descendrai et je verrai s'ils agissent ou non selon les clameurs qu'ils font entendre. »

Quelle est dans la bouche de Dieu cette étrange façon de parler : « Je descendrai et je verrai ? » Est-ce que le Dieu de l'univers peut passer d'un lieu dans un autre ? Loin de nous cette pensée; tel n'est pas le sens de ce passage. Comme je l'ai dit souvent, pour nous instruire, le Seigneur s'abaisse jusqu'à parler notre grossier langage; il nous apprend ici la délicatesse avec laquelle il faut juger les autres. Ce n'est pas sur le rapport seul de l'ouïe que vous devez condamner les coupables et porter votre arrêt, semble-t-il nous dire; il faut que la preuve soit préalablement établie de tout point. — Ecoutons tous; car ce n'est pas uniquement à ceux qui siégent sur un tribunal que cette loi s'adresse; nous y sommes tous soumis, et nul ne doit, sur une

On ne doit pas sur un simple rapport condamner son prochain.

simple accusation, condamner son prochain. Le bienheureux Moïse lui-même, dans un autre endroit, mais toujours sous l'inspiration divine, nous donne cette leçon : « N'accueillez pas la parole qui vient inconsidérément frapper votre oreille. » *Exod.*, XXIII, 1. Le grand Paul à son tour s'écrie dans une de ses Epîtres : « Mais toi, pourquoi juges-tu ton frère ? » *Rom.*, XIV, 10. Le Christ, enfin, instruisant ses disciples, et de plus la multitude des Juifs, les Scribes et les Pharisiens, disait : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés. » *Matth.*, VII, 1. De quel droit usurpez-vous avant le temps l'autorité du juge ? Pourquoi prévenez-vous le jour redoutable de la justice ? Voulez-vous juger ? Jugez-vous vous-mêmes, condamnez vos prévarications. Personne ne vous en empêchera. Vous corrigerez ainsi vos péchés, et vos jugements alors ne vous causeront aucun dommage. Si, vous perdant vous-mêmes de vue, vous érigez un tribunal pour juger les autres, vous aggravez votre propre fardeau sans vous en apercevoir. Je vous en conjure donc, abstenez-vous avec le plus grand soin de juger votre prochain. En lui faisant le procès dans votre âme, quand vous n'en avez nullement le droit, en le traduisant en quelque sorte à votre barre, vous le condamnez souvent sans preuve, sur le plus léger soupçon, sur de futiles prétextes. Voilà pourquoi le bienheureux David s'écriait : « Le détracteur caché de son prochain, je le poursuivrai de ma haine. » *Psalm.* C, 5.

4. Quelle éminente vertu ! Non-seulement ce Prophète n'accueillait pas la détraction, mais encore il chassait loin de lui le détracteur. Si nous voulons, nous aussi, diminuer le poids de nos fautes, suivons avec une inviolable fidélité cette ligne de conduite, gardons-nous de condamner nos frères, ne donnons pas notre assentiment à qui s'efforce de ternir leur réputation; ou mieux, à l'exemple du Prophète, repoussons le médisant, chassons-le sans pitié de notre présence. C'est là, j'en suis persuadé, ce que Moïse, cet autre grand prophète, nous enseigne en disant : « N'accueillez pas la parole qui vient inconsidérément frapper votre oreille. » C'est encore l'enseignement qui résulte du langage en apparence si grossier que tient le Souverain Seigneur de toute chose : « Je descendrai et je verrai. » Pourquoi cela ? Est-ce qu'il ne le savait pas d'avance ? Ignorait-il la grandeur des péchés et l'incorrigible obstination des coupables ? Non; c'est une justification qu'il se préparait contre les langues impudentes qui plus tard s'élèveraient contre lui; de plus, il faisait ainsi ressortir, par cette admirable patience, la profondeur du mal et la rareté du bien. Peut-être même n'était-ce pas là les seuls motifs de sa conduite, et voulait-il donner au juste l'occasion de témoigner les généreux sentiments de son cœur. Les anges, je l'ai dit, étaient partis pour Sodome, et le Patriarche demeurait en présence du Seigneur. « Abraham s'étant approché, poursuit l'Ecriture, s'exprima ainsi : Perdrez-vous donc le juste avec l'impie, et leur sort sera-t-il le même ? » *Genes.*, XVIII, 23. Quelle noble confiance, ou plutôt quelle âme compatissante et généreuse ! Ivre en quelque sorte de compassion, le juste ne sait pas ce qu'il dit. L'Ecriture nous fait assez entendre à quel point sa prière était accompagnée de crainte et de frayeur. « Abraham s'étant approché parla ainsi : Perdrez-vous donc le juste avec l'impie ? » Que faites-vous, ô bienheureux Patriarche ? Le Seigneur a-t-il besoin que vous l'en priiez pour ne pas agir de la sorte ? — N'ayons pas de lui cette pensée. Il ne veut pas certes attribuer une telle conduite à Dieu; mais, n'osant pas prendre ouvertement la défense de son neveu, il prie pour tous, il tâche de sauver Lot avec les autres, et d'arracher les autres à leur perte en même temps que Lot; il commence donc son office de défenseur.

Gardons-nous de ternir la réputation de nos frères.

Or voici comment il s'exprime : « S'il y a cinquante justes dans la ville, en exterminerez-vous les habitants ? N'épargnerez-vous pas la ville tout entière en faveur de ces cinquante justes, s'ils viennent à s'y rencontrer ? Non, vous ne ferez pas une telle confusion, vous ne perdrez pas le juste avec l'impie, et leur sort ne saurait être le même. Non, il ne peut en être ainsi. Vous qui jugez la terre entière, ne feriez-vous pas ici de jugement ? » *Ibid.*, 24-25. Voyez comme dans cette prière se manifeste et se répand la religion de cette âme : elle proclame Dieu le juge



de l'univers, elle implore sa clémence pour que le juste ne périsse pas avec l'impie. Dieu, dans sa mansuétude et sa bonté, se rend à cette prière. J'accomplirai ton désir, lui dit-il, je ferai droit à ta demande : « S'il se trouve cinquante justes dans la ville, en leur considération, j'épargnerai la ville entière. » *Ibid.*, 26. C'est par égard pour ces cinquante justes que je sauverai le reste des habitants, et par égard aussi pour ta prière. — Mais ce premier succès enhardit le juste, sa confiance augmente à mesure qu'il connaît mieux l'amour de Dieu pour l'homme; il ose donc faire une seconde prière, et dit : « Maintenant j'ai commencé à parler à mon Seigneur, moi qui ne suis que terre et cendre. » *Ibid.*, 27. Ne pensez pas, Seigneur, que je m'ignore moi-même, que je veuille dépasser par un excès de confiance les bornes qui me sont imposées. Je sais que je ne suis que terre et cendre; mais, si je sais cela, si je le sais d'une manière indubitable, je sais aussi que vous avez un immense amour pour les hommes, que vous êtes riche en bonté, que vous voulez le salut de tous. Ceux que vous avez tirés du néant, comment voudriez-vous les perdre après leur avoir donné l'être, à moins que vous n'y soyez comme forcé par leurs péchés? Voilà pourquoi j'ose encore insister dans ma prière : « S'il se rencontre moins de cinquante justes, si la ville n'en renferme que quarante-cinq, ne consentirez-vous pas à la sauver? Et Dieu lui répondit : Si la ville compte quarante-cinq justes, je ne la détruirai pas. » *Ibid.*, 28. Qui pourrait dignement louer la clémence et la longanimité du souverain Maître de l'univers, et glorifier comme elle le mérite la confiance du juste? « Abraham eut le courage de poursuivre, et dit : Et s'il ne s'en trouve que quarante? Dieu répondit : Je ne détruirai pas la ville à cause de ces quarante. » *Ibid.*, 29. Après cela, le juste craint de lasser la divine patience et de franchir les bornes dans ses supplications; il dit alors : « Ne pourrai-je pas ajouter, Seigneur : Et s'il ne s'en trouve que trente? » *Ibid.*, 30. Il se hâte néanmoins de saisir le moment de la miséricorde. Il ne se contente plus de retrancher cinq justes, il en retranche dix, continuant ainsi son office de défenseur : « Et s'il ne s'en trouve que trente? Dieu lui répondit encore : Si j'en trouve trente, je ne détruirai pas la ville. »

Remarquez cette constance; on dirait que la sentence le regarde lui-même, tant il fait d'efforts pour arracher les habitants de Sodome au châtiment qui va tomber sur eux. Il ajouta : « Puisqu'il m'est permis de parler au Seigneur, et s'il ne se trouve là que vingt justes? Dieu lui répondit : A cause de ces vingt j'épargnerai les autres. » *Ibid.*, 31. En vérité, la bonté du Seigneur s'élève au-dessus de toute expression et de toute intelligence. Quel est celui de nous, malgré les maux sans nombre où nous sommes plongés, qui, sur le point de porter un arrêt contre ses semblables, userait d'une telle indulgence et d'une telle générosité?

5. Et toutefois le juste, voyant l'inépuisable miséricorde de Dieu, ne s'arrête pas là; il poursuit : « Ne puis-je pas, Seigneur, prononcer encore une parole? » *Ibid.*, 32. La grandeur même de la patience de Dieu lui fait craindre d'encourir son indignation en insistant; et de là cet humble langage : « Ne puis-je pas, Seigneur...? » Ne suis-je pas téméraire? N'est-ce pas une imprudence que je commets? Ne me rendrai-je pas coupable en osant vous parler encore? Que votre infinie bonté daigne accueillir une dernière prière. « Et s'il ne trouve là que dix justes? Dieu lui répondit : En leur considération, je ne la détruirai pas. » La prière ayant alors atteint son dernier terme, selon la parole même du suppliant, l'Ecriture ajoute : « Et le Seigneur s'en alla lorsque Abraham eut cessé de parler, et celui-ci revint à sa demeure. » *Ibid.*, 33. Avez-vous compris la puissance de la vertu? S'il se rencontre dans une grande ville dix hommes vertueux, le Seigneur, en leur considération, consent à pardonner les péchés de tous les autres. N'avais-je pas bien raison de vous dire que tout cela s'accomplissait pour ne pas même laisser un prétexte aux impudentes accusations qui pourraient s'élever dans la suite? Il y a des insensés, en effet, qui, n'imposant plus de frein à leur langue, osent récriminer ainsi : Pourquoi l'incendie qui dévora Sodome? Si le Seigneur avait montré plus de patience, peut-être les habitants

de cette ville se seraient-ils convertis. — Voilà précisément pourquoi l'Ecriture a soin de vous montrer l'excès de leur iniquité : il restait si peu de vertu dans une si grande multitude qu'un nouveau déluge semblable au premier eût paru nécessaire. Mais, comme le Seigneur avait promis de ne plus envoyer aux hommes un tel châtiment, il en invente un autre qui soit en rapport avec les crimes qu'il faut punir et qui serve à jamais de leçon aux générations futures. Ces hommes avaient bouleversé les lois de la nature, ils avaient comme innové dans le mal; c'est pour cela qu'il va les frapper d'un supplice insolite et nouveau : il frappe de stérilité le sein de la terre; il laisse là un monument éternel de sa vengeance, pour que les hommes de l'avenir, tremblant d'encourir les mêmes peines, ne commettent pas de pareils forfaits. Quiconque le désire, peut encore aller visiter cette contrée, la voir et l'entendre; car, après tant de siècles écoulés, elle étale et proclame, aujourd'hui comme dans le passé, les terribles effets de la colère céleste. Je vous en conjure donc, faisons-nous des supplices d'autrui une grande leçon de sagesse.

Dieu, par amour pour les justes, supporte les pécheurs.

Peut-être me dira-t-on : Mais quoi, ces hommes ayant été punis avec cette rigueur, comment se fait-il que tant d'autres ne le soient nullement, quand ils se rendent néanmoins coupables des mêmes désordres ? — Je reconnais qu'il en est ainsi; j'ajoute seulement que le châtiment de ces derniers sera plus redoutable encore. Lorsque de tels exemples ne peuvent pas nous corriger et que nous ne tirons aucun profit de la patience divine, combien n'augmentons-nous pas à notre égard l'intensité des feux inextinguibles et la rage du ver qui ne meurt pas? On peut dire encore qu'il existe maintenant beaucoup d'hommes vertueux, grâce à la miséricorde du Seigneur, qui sont en état d'apaiser son courroux, comme autrefois le Patriarche. Quand nous venons à nous considérer nous-mêmes, quand nous voyons notre apathie pour le bien, en reconnaissant à quel point est rare la vertu véritable, nous avons bien sujet de trembler; mais les justes sont nos protecteurs et Dieu prend patience à cause d'eux. Voulez-vous mieux vous convaincre de cette vérité sans sortir de ce récit biblique, faites bien attention à ce que Dieu dit à son serviteur : « Si je trouve là dix justes, je ne détruirai pas la ville. » — Dix justes, hélas ! Il n'y avait là personne qui ne fût plongé dans l'iniquité, si ce n'est le juste Lot et ses deux filles. Quant à sa femme, c'est à cause de lui sans doute qu'elle fut soustraite au désastre commun; mais bientôt elle devint la victime de sa propre faiblesse. De nos jours, grâce à la divine miséricorde, encore une fois, et par suite des progrès de la religion, il est dans les villes mêmes, il est sur les montagnes et dans les déserts beaucoup de justes cachés qui peuvent apaiser Dieu : quoique peu nombreux par rapport aux autres, leurs vertus triomphent de la multitude des iniquités. L'immense bonté de Dieu fait pencher la balance en leur faveur, et sauve la masse par égard pour ceux qui s'en distinguent. Et que dis-je ? Ce n'est pas seulement à cause des justes vivants; s'il ne s'en trouve pas sur la terre, c'est par considération pour les morts qu'il a pitié de ceux qui vivent; c'est pour cela qu'il s'écrie : « Je protégerai cette ville à cause de moi-même et de David mon serviteur. » IV *Reg.*, XIX, 34. C'est comme s'il disait : Par eux-mêmes ils sont indignes d'être sauvés, je ne trouve en eux aucune raison de leur faire grâce; mais, aimant les hommes comme je les aime, me plaisant à les délivrer de leurs maux, parce que j'ai pitié de leur faiblesse, je les protégerai, à cause de moi d'abord, et puis à cause de David mon serviteur; de telle sorte qu'un homme mort depuis tant d'années demeure encore une cause de salut pour ceux qui se sont perdus par leur propre indolence.

Voyez quelle est la miséricorde du Seigneur, comme il honore ceux qui possèdent déjà l'éclat de la vertu, comme il les compare, ou mieux les préfère à des peuples entiers ! C'est dans ce sens que Paul disait : « Ils s'en allaient couverts de peaux de brebis et de chèvres, délaissés, persécutés, abreuvés d'outrages, eux dont le monde n'était pas digne. » *Hebr.*, XI, 37-38. Ce monde tout entier, tout l'univers n'est pas comparable à ces hommes qui vivent dans les persécutions et les tribulations de toute sorte, dans un dénû-

ment complet, dans un perpétuel exil, n'ayant d'autre asile que les antres, et tout cela par amour pour Dieu.

6. Donc, mon bien-aimé, quand vous rencontrerez un homme de petite et pauvre apparence, mais qui porte au-dedans les richesses de la vertu, gardez-vous de le mépriser à cause de ses dehors, sachez apprécier les trésors de son âme, la gloire réelle dont il est revêtu, et que la splendeur de son mérite rayonne de toute part à vos yeux. Tel était le bienheureux Elie : il ne portait qu'un manteau de peau de brebis, et l'homme orné de la pourpre royale, Achab, avait besoin de recourir à ce manteau. Vous le voyez donc bien, Achab était l'indigent, Elie était le riche. Quelle différence encore dans leur pouvoir ! Le manteau de peau ferma le ciel, empêcha la pluie de tomber; la langue du Prophète était le frein des éléments, retenait la pluie pendant trois ans et six mois; tandis que, avec sa pourpre et son diadème, l'autre s'en allait à la recherche de ce même prophète, sans pouvoir retirer aucun profit d'une telle puissance. Mais voyez la bonté de Dieu pour son serviteur : En considération du zèle et de la ferveur que celui-ci déployait dans le terrible châtiment même dont il avait frappé la terre, de peur que ce fidèle instrument du céleste courroux n'en devînt aussi la victime et ne fût enveloppé dans la sentence méritée par l'iniquité des autres, Dieu lui dit : « Lève-toi et va à Sarepta, ville des Sidoniens; car là j'ordonnerai à une femme veuve de te nourrir. Elie se leva donc et s'y rendit. » III *Reg.*, XVII, 9-10. Comme l'Esprit saint dispense ses grâces, mon bien-aimé ! Hier encore tout notre discours était consacré à l'éloge de l'hospitalité; et voilà qu'aujourd'hui la générosité de cette veuve nous ramène au même sujet, à la fin de cette instruction. « Il se rendit, continue l'historien sacré, auprès de cette veuve, et il la trouva qui ramassait du bois; il lui dit : Donnez-moi un peu d'eau afin que je boive. » Elle accéda à sa demande. « Puis il lui dit : Donnez-moi du pain cuit sous la cendre, afin que je mange. » *Ibid.*, 11. Elle lui découvre alors son extrême pauvreté, disons mieux, ses ineffables richesses; car le comble de la pauvreté manifestait ici le plus magnifique des trésors. Elle lui dit : « Votre servante a seulement autant de farine que sa main peut en contenir, et un peu d'huile dans un vase; nous mangerons cela, moi et mes enfants pour mourir ensuite. » *Ibid.*, 12. Paroles touchantes et capables d'attendrir un cœur de pierre. — Plus d'espoir de salut après cela, dit-elle; la mort est à nos portes. Il ne nous reste que cet aliment pour prolonger notre vie; il est nécessaire pour mes enfants et pour moi : j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir en vous donnant de l'eau.

Admirez cependant l'hospitalité de la femme et la merveilleuse confiance du juste; écoutez ce qui suit. Dès que le prophète est instruit de toutes ces choses, dans le but de nous montrer jusqu'où va la vertu de cette femme, il insiste. Dieu lui-même, qui avait dit : « J'ordonnerai à une veuve de te nourrir, » agit en ce moment dans la personne de son serviteur. Celui-ci ajoute donc : « Faites d'abord ce pain pour moi, et que j'en mange; vous en donnerez ensuite à vos enfants. » *Ibid.*, 13. Ecoutez, femmes qui nagez dans l'opulence, qui dépensez vos trésors en mille futilités, et qui refusez ensuite deux oboles aux indigents, qui négligez de secourir un pauvre riche en vertus, puisqu'il possède l'amitié de Dieu; voici une femme qui n'a rien qu'un peu de farine et qui n'attend plus que la mort pour elle-même et pour les siens; à peine a-t-elle entendu le prophète lui dire : « Faites d'abord du pain pour moi, puis pour vous et vos enfants, » qu'elle s'empresse, sans se plaindre, sans hésiter, d'obéir à cet ordre. C'est ainsi qu'elle nous apprend à secourir les serviteurs de Dieu avant de nous occuper de nous-mêmes, à ne pas omettre l'occasion d'un semblable gain, à ne pas perdre de vue la récompense que doit nous mériter une telle conduite. Et maintenant voyez cette même veuve acquérir, avec ce peu de farine et d'huile, un grenier qui ne s'épuisera plus. Quand une fois elle a nourri le prophète, ni la farine ni l'huile ne diminue dans sa maison, tandis que la famine sévit dans toute la contrée. Quelle chose admirable, quel étonnant prodige ! désormais elle n'a besoin de s'imposer aucune fatigue; elle a sous la main des provisions qui ne tarissent pas, sans qu'elle soit obligée de

cultiver la terre, d'atteler les bœufs, d'avoir aucune autre sollicitude : tout abonde par des moyens supérieurs à la nature. Le roi, malgré l'éclat de sa couronne, était dans l'anxiété, souffrait les tortures de la faim ; et cette pauvre veuve, abandonnée de tous, dès qu'elle a reçu chez elle le prophète, ne manque plus de rien. C'est pour cela que le Christ disait : « Celui qui aura reçu un prophète en ce nom même de prophète, recevra la récompense du prophète. » *Matth.*, x, 41. Hier vous avez vu ce qu'avait obtenu le Patriarche par sa fervente et généreuse hospitalité : voyez aujourd'hui les inénarrables richesses acquises par cette Sidonienne. La langue du prophète, cette langue qui dirigeait à son gré la marche des cieux, avait fait comme deux sources intarissables, de ces deux petits vases renfermant un peu de farine et d'huile.

Exhortation morale.

7. Imitons tous, hommes et femmes, le modèle qui nous est offert. Je voudrais bien vous amener à retracer le zèle du prophète, ainsi que sa vertu ; mais vous penseriez avoir une trop lourde charge, bien que le prophète ne fût après tout qu'un homme, revêtu comme nous d'une chair corruptible, n'ayant pas une autre nature que nous, faisant seulement avec ampleur tout ce qui dépendait de lui, et se rendant digne de la divine grâce par son amour pour la vertu. Je me borne donc à vous demander de marcher sur les traces de cette femme, dans l'espoir que nous nous élèverons ainsi par degrés à devenir les imitateurs du prophète. Oui, pratiquons l'hospitalité dont elle nous donne l'exemple, et que nul désormais ne s'en dispense sous prétexte qu'il est indigent. Quelque pauvre que vous soyez, vous ne l'êtes pas plus que cette femme à qui ne restait que l'aliment d'un jour ; et cependant elle n'en exécuta pas avec moins de zèle et d'ardeur la demande du prophète : c'est pour cela qu'elle fut si promptement récompensée. Tel se montre constamment notre Dieu : pour de petites choses il en donne de grandes. L'offrande peut-elle, dites-moi, se comparer à la récompense? C'est que le Seigneur considère non la valeur des dons, mais la générosité du cœur. Par le cœur les plus petites choses deviennent grandes ; comme aussi les plus grandes deviennent bien petites, quand elles partent d'un sentiment étroit et gêné. Voilà pourquoi la veuve de l'Evangile, en mettant deux oboles dans le trésor du temple, l'emporta devant Dieu sur tous ceux qui faisaient de riches offrandes ; ce qui ne peut évidemment s'expliquer que par la libéralité de son âme. Ceux-là, disait le Sauveur, faisaient l'aumône avec leur surabondance, et cette femme avait donné tout ce qu'elle possédait, tout ce dont elle avait besoin pour vivre.

Hommes, marchons du moins sur les traces des femmes et ne leur soyons pas inférieurs : n'employons pas uniquement notre bien pour notre usage personnel ; ayons encore souci des pauvres, occupons-nous de leurs besoins avec autant de libéralité que de zèle. Lorsque le laboureur confie la semence à la terre, ce n'est pas d'un air triste et chagrin, c'est au contraire avec beaucoup de satisfaction et de joie ; on dirait que par l'espérance il contemple déjà les gerbes entassées. A son exemple, mon bien-aimé, ne vous arrêtez pas à considérer celui qui reçoit et ce que vous donnez quand vous faites l'aumône ; dans la personne du pauvre que vous voyez, se trouve le pauvre invisible qui déclare fait à lui-même ce que vous faites pour l'autre ; et celui-là n'est plus un être ordinaire, c'est le souverain Maître de l'univers, le Créateur du ciel et de la terre : ce que vous donnez alors, vous le placez à usure ; bien loin d'amoindrir votre fortune, ce léger sacrifice l'agrandit, pourvu que vous l'accomplissiez de grand cœur, avec une joie expansive. N'oublions pas le plus grand bien qui résulte de l'aumône ainsi faite : cette perte volontaire non-seulement produit un grand gain, mais encore efface les péchés. Or, que peut-on comparer à ce dernier avantage ? Si nous voulons donc nous enrichir véritablement, et de plus obtenir le pardon de nos péchés, confions notre argent aux mains des pauvres, et par leurs mains déposons-le d'avance dans le ciel. Là notre fortune n'aura plus rien à redouter ni de la ruse ni de la violence ; elle est désormais à l'abri des frauduleuses manœuvres des serviteurs aussi bien que des audacieuses tentatives des brigands ; aucun autre danger ne

la menace, il ne saurait en exister aucun dans ces régions supérieures. Gardons-nous seulement de donner par ostentation, n'ayons en vue que d'accomplir le précepte du Seigneur; dédaignons les louanges que les hommes pourraient nous donner, n'ambitionnons que celles qui viennent de Dieu, de peur qu'en subissant une perte nous n'en perdions le profit. Si les richesses transmises au ciel par les mains des pauvres ne peuvent plus nous être ravies par les embûches du dehors, elles peuvent encore être détruites par la vaine gloire; et, de même qu'ici-bas les insectes et les vers rongent les vêtements, de même la vaine gloire ronge les trésors amassés par l'aumône. Je vous en conjure donc, ne nous bornons pas à la pratiquer, tâchons aussi de le faire avec prudence, afin que nous recevions beaucoup en donnant peu, des biens incorruptibles pour des choses fragiles et périssables, ce qui doit durer à jamais pour ce qui n'a qu'un temps, la rémission de nos péchés et l'ineffable béatitude. Puissions-nous tous y parvenir, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, source éternelle de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIII.

« Les deux anges vinrent à Sodome sur le soir. »

1. Comme une prairie verdoyante étale à nos yeux des fleurs multiples et diverses, ainsi la divine Ecriture nous déroule le tableau des vertus pratiquées par les justes, non pour que nous en respirions un instant le parfum comme celui des fleurs, mais bien pour que nous y trouvions une utilité permanente. Quand nous cueillons des fleurs matérielles, elles se flétrissent bientôt dans nos mains et perdent leur beauté avec leur arôme. Il n'en est pas de même ici : quand une fois nous avons ouï raconter les vertus des justes, quand nous les avons déposées dans le trésor de notre mémoire, nous pouvons continuellement jouir de leur bonne odeur, si nous le voulons. Courage donc, puisque tel est le parfum de la sainteté renfermé dans l'Ecriture sainte, cherchons aujourd'hui celui qu'exhale la vie de Lot, et nous apprendrons avec certitude que les rapports de ce juste avec le Patriarche furent la cause de son éminente vertu, que l'exemple l'entraîna au sommet de la perfection et lui fit d'une manière toute spéciale exercer l'hospitalité. Mais, pour donner à notre discours une direction plus nette et plus sûre, il importe d'entendre encore les expressions mêmes du texte sacré : « Les deux anges vinrent à Sodome sur le soir. » *Genes.*, XIX, 1. — Pourquoi ce début, pourquoi ces expressions? — Après avoir été reçus sous la tente du Patriarche, ils s'en étaient éloignés, tandis que Dieu lui-même, dans la sollicitude et la tendresse de son amour, se montrant sous l'apparence d'un homme, était resté à s'entretenir avec le Patriarche, comme nous l'avons dit hier, pour nous apprendre quelle était sa patience et quelle était aussi la charité de son serviteur; et les deux anges se dirigeaient vers Sodome. Voilà pourquoi l'Ecriture, poursuivant son récit, nous dit maintenant : « Sur le soir les deux anges vinrent à Sodome, » pour accomplir évidemment ce qui leur était ordonné. Et remarquez la précision des détails signalés par le texte; il va jusqu'à nous marquer l'heure où ces messagers célestes arrivèrent : « Sur le soir. » — Pourquoi cette circonstance nous est-elle signalée? Pourquoi les anges vinrent-ils à pareille heure? — C'est pour faire mieux ressortir l'hospitalité de Lot. De même que nous avons vu le Patriarche assis au milieu du jour devant la porte de sa tente, guetter les voyageurs, se tenir en quelque sorte à l'affût, et puis laisser éclater sa joie lorsque la chasse était fructueuse et qu'il introduisait chez lui les étrangers; de même son neveu, connaissant toute la perversité des habitants de Sodome, demeurait jusqu'au soir aux aguets et ne quittait pas même alors son poste, de peur de manquer l'occasion d'exercer l'hospitalité, tel qu'un homme qui craint de perdre un trésor.

Saint Jean proclame l'hospitalité de Lot.

En vérité, on ne peut pas assez admirer la vertu de ce juste : vivant au milieu d'une foule si profondément corrompue, non-seulement il



ne se laisse pas abattre, mais il montre encore une vertu toujours croissante. Il est bien permis de le dire, tous se précipitaient vers les abîmes, lui seul marchait dans le droit chemin. Où sont après cela, ceux qui prétendent qu'on ne saurait au sein des multitudes pratiquer la vertu, qu'elle exige une profonde retraite, le séjour des montagnes; qu'un homme placé à la tête d'une maison, chargé d'une femme, ayant des enfants et des serviteurs à diriger, doit désespérer d'être vertueux? Qu'ils considèrent ce juste : il a une femme, des enfants, des serviteurs; il vit de plus dans une populeuse cité, parmi des hommes plongés dans tous les désordres; et, comme une étincelle qui brille au milieu de l'Océan, et qui, loin de s'éteindre, répand une clarté de plus en plus vive, la vertu de Lot se maintient avec le même éclat parmi les flots de cette corruption. Si je parle ainsi, ce n'est pas certes que j'interdise aux fidèles de s'éloigner des villes, d'aller habiter les montagnes et les déserts; je veux seulement établir que la vie commune n'est pas un obstacle à la vertu, quand on sait être vigilant et sobre. Le lâche et le paresseux ont beau se retirer dans la solitude; elle ne leur sert de rien, par la raison que la vertu dépend, non du séjour qu'on habite, mais des sentiments et des mœurs : à son tour, l'homme vigilant et sobre peut vivre au milieu des cités sans en recevoir aucune atteinte. Je voudrais bien qu'à l'exemple de ce juste, les hommes vertueux vécussent dans les villes et qu'ils fussent là comme un salutaire ferment pour les autres, en les animant de leur propre ardeur. Mais, comme cela nous paraît bien difficile, inspirons-nous du moins de cette autre leçon : « La figure du monde passe, » I *Corinth.*, VII, 31, la vie présente sera bientôt écoulée; et, si maintenant que nous sommes dans la lice, nous n'abordons pas les labeurs de la vertu, nous ne fuyons pas les piéges de l'iniquité, c'est en vain que plus tard nous voudrons revenir à nous-mêmes, le repentir ne nous sera plus d'aucune utilité.

Ce n'est que pendant le cours de la vie présente, en effet, que nous pouvons profiter des avantages de la pénitence, y laver nos péchés, nous y réconcilier avec Dieu; si nous laissons passer ce temps, si la mort vient à nous surprendre, le repentir dont nous serons alors saisis ne nous servira plus de rien. Pour vous en convaincre, écoutez cette parole du Prophète : « Mais dans l'enfer qui pourra vous confesser? » Et encore : « Le frère ne nous rachètera pas, l'homme nous rachètera-t-il? » *Psalm.* VI, 6; XLVIII, 8. Là, plus personne, dit-il, qui puisse arracher au supplice celui que sa propre négligence a perdu, ni frère, ni père, ni mère. Et que dis-je? Non-seulement ceux qui nous sont unis par de tels liens ne pourront rien pour nous, mais les justes eux-mêmes, dont le crédit est si grand auprès de Dieu, ne sauront alors réparer les tristes résultats de notre indolence actuelle. Il est écrit : « Quand bien même Noé, Job et Daniel se présenteraient, ils ne sauveraient pas leurs fils et leurs filles. » *Ezech.*, XIV, 20. Combien terribles sont ces menaces, et combien significatifs sont les noms des justes signalés ici! Chacun à son époque, ils eurent le bonheur de contribuer au salut de leurs semblables : Noé, lorsque le déluge universel fut déchaîné sur la terre, sauva sa femme et ses enfants; Job couvrit ses amis de sa protection; Daniel arracha beaucoup d'hommes à la mort, lorsque ce roi barbare, voulant des choses qui dépassaient les forces de l'humanité, s'en allait exterminer les Chaldéens, les Mages et les Gazaréniens.

2. C'est afin de nous bien persuader qu'il n'en est pas ainsi dans le siècle à venir et que les hommes les plus vertueux, les plus puissants auprès de Dieu, ne sauraient désormais soustraire au châtiment mérité les êtres même les plus chers, que l'Ecriture cite les noms de ces justes : elle veut ainsi nous inspirer une salutaire frayeur et nous apprendre que nous devons uniquement fonder l'espoir de notre salut sur les bonnes œuvres et la grâce divine, qu'il ne faut pas s'enorgueillir des vertus de ses ancêtres quand on est soi-même plongé dans le vice, ni compter sur des appuis étrangers à défaut de notre propre zèle. Si nous avons des parents illustres par leurs vertus, nous n'avons qu'une chose à faire, les imiter; et si le contraire a

lieu, si nous avons reçu le jour d'une famille où la vertu soit peu en honneur, ne croyons pas que cela puisse nous causer un véritable dommage, pourvu que nous acceptions nous-mêmes les labeurs de la vertu. Non, dans ce cas, nul mal ne peut en résulter pour nous; c'est pour ses propres œuvres que chacun sera couronné ou condamné, ainsi que l'enseigne le bienheureux Paul : « Et de la sorte chacun recevra selon ce qu'il aura fait dans cette vie corporelle, que ce soit le bien, que ce soit le mal; » et dans un autre passage : « Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. » II *Corinth.*, V, 10; *Rom.*, II, 6. Le sachant, ne laissons plus de prise à l'indolence et donnons-nous entièrement à la vertu. Tandis que nous sommes encore dans la lice, avant que le spectacle soit terminé, soyons pleins de sollicitude pour notre salut, consacrons aux bonnes œuvres ce temps si court, afin de posséder dans la vie future les récompenses qui ne finissent pas. Imitons ce juste, qui, vivant au milieu d'un peuple aussi dépravé, ne voyant personne marcher sur ses traces, se voyant même l'objet de toutes les risées et de tous les sarcasmes, non-seulement ne se ralentit pas, mais fit de tels progrès dans le bien, qu'il mérita de recevoir les anges dans sa demeure, et qu'il échappa seul avec ses filles à la catastrophe où tous périrent.

Mais revenons à la suite de notre discours. « Sur le soir les deux anges vinrent donc à Sodome. » Cette circonstance du temps fait admirablement ressortir la vertu du juste. Oui, le soir étant déjà venu, il attendait encore, il se tenait là; n'ignorant pas le gain qui résulte de l'hospitalité et ne voulant pas s'en priver lui-même, il montrait cette persévérante ardeur, il ne s'éloignait même pas avec le jour. Voilà ce que c'est qu'une âme énergique et fervente : aucun obstacle ne saurait l'empêcher d'accomplir son œuvre; bien plus, ces obstacles l'excitent encore davantage et ne font qu'ajouter à la vive flamme de son amour. « Dès que Lot les aperçut, poursuit l'Ecriture, il se leva pour aller à leur rencontre. » Qu'ils écoutent, ces hommes qui repoussent avec tant de barbarie des voyageurs demandant un asile, implorant avec larmes leur commisération et leur pitié. Le juste n'attend pas, remarquez-le bien, que les étrangers soient arrivés jusqu'à lui; mais, à l'exemple du Patriarche, ne sachant pas mieux que lui qui étaient ces étrangers et ne voyant en eux que des voyageurs ordinaires, il s'élance néanmoins, il ne peut modérer les transports de sa joie, comme s'il venait de mettre la main sur un riche trésor longtemps désiré. « Les ayant donc aperçus, il se leva pour aller à leur rencontre et se prosterna devant eux la face contre terre. » Il rendait grâces à Dieu de ce qu'il lui ménageait cette visite. Quelle admirable vertu! Aux yeux du juste, c'était un grand bienfait qu'il recevait de Dieu dans la personne de ces hommes; il était au comble de ses désirs en les introduisant dans sa maison. Ne me dites pas : Mais c'étaient des anges. — Songez donc qu'il n'en savait encore rien, et qu'il éprouvait de tels sentiments en croyant recevoir des hommes, des voyageurs inconnus. « Il leur dit : Venez, mes seigneurs, entrez dans la maison de votre serviteur, reposez-vous et lavez vos pieds, et demain quand le jour aura reparu vous poursuivrez votre voyage. » *Genes.*, XIX, 2.

Ces paroles suffisent bien pour manifester la vertu cachée dans l'âme du juste. Peut-on ne pas admirer l'humilité profonde et le zèle ardent qu'il fait éclater dans l'exercice de l'hospitalité? « Venez, mes seigneurs, dit-il, entrez dans la maison de votre serviteur. » Voilà donc qu'il les reconnaît pour ses maîtres et qu'il se met complétement à leur service. Donnons à ces paroles toute notre attention, mes bien-aimés, et sachons nous appliquer la leçon qu'elles renferment. C'est un homme honorable, d'une race distinguée, vivant dans l'opulence, à la tête d'une grande maison, qui donne ce titre de seigneurs à des voyageurs qu'il ne connaît pas, d'une humble condition, comme il pouvait le penser, à de simples étrangers qui n'étaient rien pour lui, et il ajoute : « Entrez dans la maison de votre serviteur et reposez-vous. » La nuit approche. Accordez-moi cette faveur, venez dans une maison, qui sera la vôtre, vous délasser des fatigues du jour. Je ne vous promets rien de grand : « Lavez vos pieds meurtris par la lon-

gueur de la route, et puis, quand le jour aura reparu, vous reprendrez votre voyage. Ne me refusez pas cette grâce, ne repoussez pas mes supplications. » Et ils répondirent : « Non; mais nous resterons sur la place publique. » Après les vives instances qu'il avait faites, leur refus ne le décourage pas, il ne renonce pas à son dessein; il est loin d'agir comme nous le faisons trop souvent : lorsqu'il nous arrive d'engager quelqu'un et que nous le voyons se refuser à nos premières avances, nous n'insistons pas; ce qui arrive parce que nous acquittons sans zèle et sans amour une sorte de dette, et surtout parce qu'il nous suffit de pouvoir dire pour notre justification que nous avons fait notre devoir.

3. Qu'entends-je? vous avez fait votre devoir? Votre chasse est infructueuse, vous avez laissé le trésor de côté, et vous avez fait votre devoir? Oui, vous l'eussiez fait, si le trésor n'avait pas glissé dans vos mains, si votre chasse n'avait pas été infructueuse, si vous aviez exercé l'hospitalité autrement qu'en représentation et par de vaines paroles. Ainsi ne fit pas le juste. Que fit-il donc? Les voyageurs résistaient à ses prières et déclaraient vouloir rester sur la place publique. — Les célestes messagers n'agissaient de la sorte que pour faire mieux éclater la vertu de cet homme et nous montrer à tous combien il avait à cœur l'hospitalité. — Il ne s'en tient pas à de simples exhortations; il emploie la contrainte. C'est pour cela que le Christ disait : « Les violents emportent le royaume des cieux. » *Matth.*, XI, 12. Quand brille à nos yeux un gain spirituel, c'est le moment de recourir à la violence, la contrainte n'a rien que de glorieux. « Il les forçait d'entrer, » dit l'Ecriture. *Genes.*, XIX, 3. Je le vois les attirant malgré eux. En voyant donc eux-mêmes le juste témoigner cette ardeur et poursuivre son but avec cette persistance, « ils se rendirent à ses vœux, ils entrèrent dans sa maison. Lot leur servit un repas, ayant fait cuire des pains azymes, et ils mangèrent avant d'aller prendre leur repos. » *Ibid.*, 3-4. Vous remarquerez encore ici que la véritable hospitalité se démontre, non par la somptuosité de la table, mais par la générosité du cœur. A peine a-t-il réussi à les introduire dans sa maison qu'il remplit à leur égard tous les devoirs d'un hôte : lui-même se met à les servir, leur présente la nourriture; il n'est pas d'attention ni d'hommage qu'il ne leur prodigue, les regardant toujours comme des hommes et des voyageurs. « Or les habitants de Sodome, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, tout le peuple ensemble, entourèrent bientôt la maison; ils appelèrent Lot et lui dirent : Où sont les hommes qui sont entrés chez vous cette nuit? Amenez-les ici, afin que nous les connaissions. » *Ibid.*, 4-5.

Ne passons pas légèrement sur de telles paroles, mes bien-aimés; comprenons bien, non-seulement la fureur indigne de tout pardon qui transporte cette multitude, mais encore l'éminente vertu que le juste devait posséder; on se demande comment il a pu la conserver au milieu de ces bêtes immondes, comment il n'avait pas fui ce séjour, comment il s'entretenait encore avec de tels monstres. Comment? je vais le dire. Le souverain Maître de l'univers sachant d'avance à quelle étrange corruption ils devaient descendre, avait permis que le juste vînt habiter leur cité, pour devenir, s'il était possible, un médecin capable de guérir leurs plaies. Il voit que le mal résiste à ce remède, ou plutôt que les malades refusent la guérison; mais il ne les abandonne pas pour cela. Tel se montre un bon médecin : quand bien même il s'aperçoit que la maladie triomphe de son art, il ne déserte pas son poste, il continue ses soins, dans la pensée que le temps pourra lui venir en aide et ménager à son art un triomphe inespéré; ou bien, s'il n'obtient pas autre chose, c'est afin de pouvoir dire, pour sa complète justification, qu'il n'a rien omis de ce qui était en son pouvoir. C'est assurément ce qui eut lieu dans cette circonstance.

Le juste qui vivait au milieu de tels hommes, et qui là se maintint avec tant de fermeté dans les voies de la justice, faisait éclater une grande philosophie; eux par là même devenaient de plus en plus indignes de pardon, puisque, bien loin de renoncer à leurs désordres, ils allaient toujours en les aggravant. Voyez plutôt : « Ils entouraient la maison, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, tout le peuple ensemble. » Parfait ac-

cord dans le mal, égale fièvre de corruption, perversité qui dépasse toute parole et repousse toute pitié! «Depuis l'enfant jusqu'au vieillard.» Ce n'est pas la jeunesse seulement qu'une telle fureur emporte, c'est l'âge même le plus avancé, en un mot, « tout le peuple ensemble. » Ils ne rougissaient pas d'une aussi profonde ignominie, d'une aussi grande scélératesse, ils ne pensaient pas à l'œil qui ne se ferme jamais, ils étaient sans égard pour le juste, sans respect pour l'hospitalité qu'il exerçait en ce moment et pour les hôtes eux-mêmes; n'éprouvant plus aucune honte, à front découvert, pour ainsi dire, parlant sans détour le langage de la passion, ils appellent le juste et lui disent : « Où sont les hommes qui viennent d'entrer chez vous? Faites-les sortir et qu'ils nous soient livrés. »

Cette audace et cette perversité des habitants de Sodome étaient une raison de plus pour le juste, comme je crois, de demeurer dans l'attente jusqu'à la nuit, afin d'empêcher les voyageurs de tomber à leur insu dans ce terrible piége. Joignant le culte de la pudeur à celui de l'hospitalité, il déployait ainsi tout le zèle possible pour amener dans sa maison tous les étrangers et n'en laisser échapper aucun; il ignorait alors qu'il avait chez lui des anges, je l'ai dit, et pensait toujours n'avoir que des hôtes mortels. Mais ce peuple impie, dont les préoccupations étaient tout autres que celles du juste, obéissait à de féroces appétits devant lesquels pâlit toute perversité. Si les mystérieux voyageurs avaient donc paru vouloir rester sur la place publique, c'était pour fournir au juste l'occasion de manifester à leur égard tout son zèle pour l'hospitalité; et de plus ils se proposaient de lui montrer par les faits mêmes à quel point des hommes aussi pervers méritaient le châtiment dont ils allaient être frappés.

4. Allons plus loin, et nous verrons briller de plus en plus la vertu de notre juste. « Etant venu vers eux sous le portique, il ferma la porte derrière lui, et leur dit... » *Ibid.*, 6. Quelle crainte il témoigne, comme il tremble pour la sécurité des étrangers! Ce n'est pas en vain qu'il ferme la porte derrière lui; connaissant la frénésie de ce peuple infâme, comprenant à quels excès il pourrait se porter, il prononce cette parole : « Non, je vous en conjure, frères. » Etonnante générosité, humilité incomparable! Voilà bien la véritable vertu, de parler avec une telle douceur à de tels êtres. En effet, quand on veut guérir un malade ou calmer un furieux, on ne doit pas agir avec colère ni même avec trop de rigueur. Remarquez encore qu'il appelle frères ceux qui vont à ce point se dégrader; il veut réveiller leur conscience et les détourner de ce crime abominable. « Non, mes frères, ne vous rendez pas coupables de ce fait. » Ne cherchez pas les moyens de l'accomplir, chassez de votre esprit une semblable pensée, ne flétrissez pas ainsi votre nature, ne vous emportez pas à de tels excès; si vous ne voulez pas mettre un frein à vos passions furieuses, je préfère que vous commettiez un crime moins affreux. « J'ai deux filles qui n'ont pas encore été mariées. » *Ibid.*, 8. Elles n'ont pas quitté ma maison, elles sont dans tout l'éclat de la jeunesse et de la pureté; mais, plutôt que de trahir mes hôtes, j'exposerai mes filles au déshonneur, je consentirai à la dégradation de ma famille. « Seulement ne faites rien d'inique contre ces étrangers, puisqu'ils reposent sous mon toit. » Je les ai priés, je les ai forcés d'entrer dans ma maison; pour que l'iniquité dont ils seraient la victime ne retombe pas sur moi, pour que je ne sois pas complice des outrages qu'ils auraient à subir, je dois les délivrer de vos mains, au prix même de mes enfants. — Quel étrange héroïsme! c'est le suprême degré de l'hospitalité. Que pourrait-on dire qui fût capable d'exprimer le dévouement d'un homme consentant à la perte de ses propres enfants pour protéger ses hôtes et les soustraire à la dépravation de ce peuple?

Voilà donc un père qui fait le dernier des sacrifices qu'il puisse s'imposer à ce titre, et cela pour des voyageurs inconnus, je le répète : nous, au contraire, voyant souvent nos frères tomber dans l'abîme de l'iniquité et sur le point d'être dévorés par le démon, nous ne daignons pas leur adresser un conseil, un avertissement, pas même une parole, dans le but de les arracher au mal et de les ramener à la vertu. Quel moyen de justification nous restera-t-il si, en présence de cet

exemple du juste, nous agissons avec une pareille insensibilité vis-à-vis de nos frères, si nous continuons à répéter ces froides et inutiles excuses : Qu'ai-je de commun avec lui? Il n'est pas à ma charge, je n'ai pas à répondre de son sort. — Que dites-vous, ô homme? Vous n'avez rien de commun avec lui? Mais il est votre frère, il a la même nature que vous, vous avez un commun Maître, quelquefois même vous allez vous asseoir au même banquet, j'entends le banquet redoutable et mystique de la religion; et vous dites : Je n'ai rien de commun avec cet homme, et vous passez à côté de lui sans pitié, et vous ne lui tendez pas la main après sa chute! La loi commandait aux Juifs de s'employer à relever la bête de somme d'un ennemi même quand elle venait à tomber, et vous, vous rencontrez votre frère blessé par le démon et gisant, non sur la terre, mais dans la fosse du péché, et vous n'essayez pas de l'en retirer par vos exhortations, vous ne l'avertissez pas par vous-même, vous n'appelez pas les autres au secours pour tenter ensemble d'arracher à la gueule du monstre et de rappeler à sa première dignité ce membre de votre corps, ne serait-ce que dans l'espoir d'obtenir, dans le cas où vous tomberiez à votre tour, ce qu'à Dieu ne plaise, dans les filets de l'ennemi de votre salut, que d'autres viennent à votre aide et vous délivrent des mains du diable!

Pour exciter le zèle des Galates à remplir ce devoir fraternel, Paul disait : « Vous considérant vous-mêmes, de peur que vous ne soyez tentés. » *Galat.*, VI, 1. C'était là leur dire : Si vous passez à côté de votre frère froidement et sans commisération, on passera de même à côté de vous quand vous aurez succombé. Voulez-vous donc n'être pas abandonné dans vos chutes, n'abandonnez pas votre prochain, prodiguez-lui vos soins et votre sollicitude, regardez comme le plus précieux des trésors d'avoir pu sauver un frère; il n'est rien dans la vertu qu'on puisse comparer à ce devoir de charité. Souvenez-vous seulement que cet homme à côté duquel vous passez avec cette froide indifférence, le Seigneur l'a tellement honoré que, pour lui, il n'a pas craint de verser son sang, selon cette parole de l'Apôtre : « Par votre superbe science il périra donc, ce frère infirme pour lequel le Christ est mort. » I *Corinth.*, VIII, 11. Comment ne rougirez-vous pas et ne vous cacherez-vous pas dans le sein de la terre, à cette pensée? Si le Christ a versé son sang pour lui, que ferez-vous d'extraordinaire en lui témoignant votre bienveillance par de simples paroles, en vous efforçant ainsi de le relever, en retirant de l'abîme cette âme plongée et comme ensevelie sous les flots du mal, en lui procurant le bonheur de revoir encore la lumière de la vertu, de sortir des ténèbres du vice?

5. Marchons donc, je vous en supplie, sur les traces de ce juste, et, faudrait-il même courir un danger pour travailler au salut de notre frère, ne reculons pas; un semblable danger ne peut que contribuer à notre salut et nous être même un sujet de confiance. Voyez cet homme s'opposant seul à cette conspiration unanime pour le mal, montrant une douceur égale à son courage. Et cependant il ne peut pas calmer les fureurs de la multitude. Après les paroles qu'il a prononcées, après qu'il a témoigné tant de condescendance et qu'il est allé jusqu'à livrer en quelque sorte ses filles au déshonneur, du moins par la parole, que lui dit-on? « Retire-toi. » Terrible ivresse, délire effrayant! Voilà bien les inspirations dépravées et le hideux aspect de la concupiscence; quand une fois elle a triomphé de la raison, elle perd de vue toute pudeur, elle s'abandonne à tous les excès sans aucune honte et comme dans la rage d'un combat nocturne. « Retire-toi, s'est-on donc écrié; en t'accueillant comme étranger, t'avons-nous aussi reçu comme juge? Nous te maltraiterons encore plus que tes hôtes. » Vous avez entendu le langage plein de douceur que le juste leur a tenu; et maintenant vous entendez avec quelle férocité on lui répond. On dirait vraiment qu'ils sont possédés et conduits par le démon, à voir comment ils se conduisent envers un homme aussi bon et ce qu'ils lui disent : « Nous t'avons accueilli comme étranger; t'avons-nous aussi reçu comme juge? » Nous t'avons permis d'habiter notre ville; te croirais-tu le droit d'y commander? — O comble de dépravation! Ils auraient dû rougir, ils auraient dû respecter le

conseil du juste; mais tels que ces malades dont la raison est égarée et qui tournent leur fureur contre le médecin, ils disent encore : « Nous te maltraiterons encore plus que tes hôtes. « Si tu ne gardes pas le silence, tu sauras qu'en te mêlant de les protéger, tu n'auras rien obtenu, si ce n'est de reporter le danger sur ta tête et de te perdre pour eux. « Or, ils faisaient la plus grande violence à Lot. »

Ne vous lassez pas d'admirer sa force d'âme, la résistance qu'il oppose à cette foule insensée. « Et ils s'approchèrent pour briser la porte. » En sortant, vous vous en souvenez, et dans la prévision de ce qui allait se passer, Lot avait fermé la porte derrière lui; et voilà pourquoi, dans l'ivresse du crime, impatients de tout sage conseil, ces hommes se portent à la violence et s'efforcent de la briser. Mais les faits avaient déjà suffisamment démontré la vertu du juste et sa généreuse sollicitude pour les étrangers abrités sous son toit, en même temps que l'accord de tout ce peuple dans le mal. Les mystérieux voyageurs se dévoilent alors : ayant vu leur hôte s'acquitter aussi pleinement de son devoir, ils manifestent leur puissance et viennent au secours d'un homme battu par tous ces flots mutinés. « C'est pourquoi, continue l'Ecriture, les étrangers étendirent la main pour attirer Lot dans la maison et refermèrent les portes; de plus ils frappèrent de cécité tous ceux qui se tenaient devant cette porte, depuis le plus petit jusqu'au plus grand; et dans leur trouble ils ne savaient plus la retrouver. » *Genes.*, XIX, 10-11. Voyez-vous comme le juste est récompensé de son hospitalité et comme ces impies sont punis de leur audace? « Ils attirèrent donc Lot dans la maison, dont ils refermèrent la porte; de plus ils frappèrent de cécité tous ceux qui se tenaient devant cette porte, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et dans leur trouble ils ne savaient plus la retrouver. » Frappés d'aveuglement dans leur âme, ils le furent aussi dans leur corps; c'était pour leur apprendre que la vue corporelle ne sert de rien quand on a perdu la vue intellectuelle.

C'est parce qu'ils avaient tous pactisé pour commettre l'iniquité, parce que la vieillesse avait rivalisé de corruption avec la jeunesse, qu'ils furent tous aveuglés : et non-seulement aveuglés, mais encore privés de toute force : comme ils étaient énervés déjà dans la partie supérieure de l'être humain, dans l'âme, ils le furent également dans le corps; tout à l'heure ils allaient briser la porte de la maison en vociférant des menaces contre le juste, et maintenant ils étaient là incapables d'agir, ne voyant pas même cette porte qu'ils avaient devant les yeux. Le juste respire enfin, il comprend quels sont les hôtes qu'il a reçus et quelle est la grandeur de leur puissance. « Et ceux-ci lui dirent : Avez-vous dans cette ville un gendre, des fils ou des filles, quelqu'un qui vous soit cher? » *Ibid.*, 12. C'est ainsi qu'ils témoignent leur reconnaissance, en sauvant en faveur de Lot tous ceux de sa famille. — Avez-vous un être cher dans cette ville, quelqu'un que vous désiriez sauver, quelqu'un que vous connaissiez étranger aux abominations de ce peuple, « emmenez-les loin de ce lieu, » loin de cette contrée; entraînez-les dans votre fuite; « car nous allons détruire cette cité. » *Ibid.*, 13. Ils en disent ensuite la cause, voulant manifester au serviteur de Dieu toute la vérité : « Car leurs clameurs, ajoutent-ils, sont montées devant le Seigneur, et le Seigneur nous envoie pour les exterminer. » C'est ce qu'il avait dit lui-même au patriarche Abraham : « Les clameurs des habitants de Sodome et de Gomorrhe se sont multipliées devant moi. Leur cri, disait-il encore, s'est élevé devant le Seigneur. » *Genes.*, XVIII, 20.

6. La perversité de ces hommes a dépassé toutes les bornes, incurable est leur maladie, leur blessure ne laisse aucun espoir de guérison; et c'est pourquoi le Seigneur nous envoie pour les exterminer. — Voilà bien ce que David dira plus tard : « Des esprits il fait ses anges, et la flamme est le ministre de sa volonté. » *Psalm.* CIII, 4. — Puisque nous venons pour détruire cette contrée, la terre elle-même devant subir le châtiment mérité par les iniquités de ceux qui l'habitent, hâte-toi de sortir d'ici. — Dès qu'il eut entendu ces paroles et compris dans quel but étaient venus ces voyageurs, hommes en apparence, messagers divins en réalité,

chargés d'exécuter les ordres du souverain Maître de l'univers, « Lot sortit pour parler à ses gendres, à qui ses filles étaient promises et qui les avaient acceptées. » *Genes.*, XIX, 14. Peu d'instants auparavant il disait cependant à ce peuple infâme : « J'ai deux filles qui ne sont pas encore mariées. » Comment peut-on dire après cela qu'il avait « des gendres, à qui ses filles étaient promises et qui les avaient acceptées? » — Ne pensez pas qu'il y ait contradiction entre ces deux textes. C'était l'usage chez les anciens que les fiançailles fussent faites longtemps avant le mariage, souvent même que les époux habitassent ensemble et avec les parents. C'est ce qu'on voit encore en beaucoup de pays. Cela nous explique pourquoi l'Ecriture peut parler des gendres de Lot, de ceux « qui avaient accepté ses filles ; » un mutuel consentement existant d'avance justifie ce langage. « Et il leur dit : Levez-vous, et sortez de ce lieu; car le Seigneur va détruire cette ville. Et cette parole ne parut à ses gendres qu'une plaisanterie. » Voyez-vous comme ceux-là étaient également infectés de ce funeste levain? Aussi, pour délivrer le juste de tout contact avec de tels hommes, Dieu ne permit pas qu'ils s'unissent aux filles de Lot; il les enveloppa dans la ruine commune, tandis que le juste et ses filles fuyaient en même temps cette union et ce désastre.

Donc, lorsqu'ils entendirent ces terribles menaces, ils en firent un objet de risée, ils prirent pour une moquerie ce qu'on venait leur dire. Mais le juste accomplissait son devoir : il leur avait promis ses filles, et dès lors il voulait les soustraire à la catastrophe. Ils refusèrent de l'écouter et de rompre avec leurs funestes habitudes ; ils apprirent bientôt à leurs dépens combien ils avaient eu tort de repousser les conseils du juste. « Dès que le jour eut paru, les anges pressèrent Lot en lui disant : Levez-vous, prenez vite votre femme et vos deux filles, et partez, de peur que vous ne soyez enveloppés dans le châtiment qui va frapper les iniquités de cette ville. Et la famille fut troublée. » *Ibid.*, 15-16. — Ne perdez pas un instant ; la mort va fondre sur eux. Sauvez-vous rapidement avec votre femme et vos filles. Ceux qui sont demeurés sourds à votre avertissement vont partager le sort de ce peuple. Hâtez-vous donc, dérobez-vous à la colère céleste, provoquée par tant d'iniquités. « Et la famille fut dans le trouble, » en entendant ces paroles; Lot, sa femme et ses filles étaient dans le trouble de la frayeur, ils tremblaient à la pensée des malheurs prêts à fondre sur la terre. Et voilà pourquoi, poussant plus loin leur sollicitude, « les anges prirent le juste par la main. » L'Ecriture ne s'arrête plus à nous les présenter comme des hommes ; elle leur restitue leur nom d'anges, parce qu'ils sont en voie d'accomplir leur redoutable ministère. « Ils prirent donc le juste par la main, ainsi que sa femme et ses filles, le Seigneur voulant les épargner. » En leur prenant ainsi la main, ils leur raffermirent le cœur, ils ranimèrent leurs forces que la peur avait ébranlées. « Et, les emmenant au dehors, ils dirent : Sauvez votre âme, ne regardez pas derrière vous, ne vous arrêtez pas dans un lieu voisin, allez-vous en sur la montagne, de peur d'être pris dans le commun désastre. » *Ibid.*, 17. Puisque nous vous séparons de ces impies, ne portez pas vos regards en arrière, ne cherchez pas à voir ce qui va leur arriver, éloignez-vous rapidement de cette ville, afin d'échapper au châtiment qu'elle va subir.

Mais, craignant de ne pouvoir pas atteindre le lieu qui lui était désigné par les célestes messagers et parvenir à la montagne, le juste dit : « Je vous en prie, Seigneur, puisque votre serviteur a trouvé grâce devant vous et que vous avez manifesté votre miséricorde, afin de me sauver la vie, achevez votre œuvre ; je ne pourrai pas trouver le salut sur la montagne, où le mal me surprendra et où je mourrai. Voici tout près une ville où je puis me réfugier ; elle est petite ; mais j'y trouverai une protection, et la vie me sera conservée à cause de vous. » *Ibid.*, 18-20. Après la résolution que vous avez prise de me sauver, comme je n'aurais pas la force de gravir le sommet de la montagne, poussez encore plus loin votre compassion et donnez-moi une nouvelle preuve d'amour en allégeant ma peine. Pour que je ne sois pas enveloppé dans leur châtiment, pour que je ne périsse pas avec

eux, réservez pour moi cette petite ville du voisinage. Tout humble qu'elle est, je pourrai désormais y vivre en toute sécurité. « Et l'ange lui répondit : Mes yeux se sont abaissés avec amour sur ton visage, et je ne détruirai pas sur ta parole la ville pour laquelle tu m'as prié. » *Ibid.*, 21. Ta prière est exaucée, je ferai ce que tu demandes et je sauverai cette ville à cause de toi. « Hâte-toi donc, réfugie-toi dans ce séjour, et sauve-toi; » la justice ne commencera pas son œuvre que tu n'y sois parvenu. « Je ne pourrai rien faire, ajoute-t-il, avant que tu sois entré dans cet asile. » *Ibid.*, 22. J'ai à cœur ton salut, j'attendrai que tu sois en sûreté, et c'est alors seulement que j'infligerai la peine aux coupables. « Le soleil se levait donc sur la terre, et Lot entra dans Ségor. » *Ibid.*, 23. Au lever du soleil il arriva dans cette ville, et, dès qu'il y fut entré, la vengeance de Dieu éclatait sur les autres. « Le Seigneur, poursuit l'Ecriture, fit tomber du haut du ciel une pluie de soufre et de feu sur Sodome et Gomorrhe; il bouleversa de fond en comble ces villes et toute la contrée populeuse qui les entourait, avec tous les habitants et tout ce qui germait sur la terre. » *Ibid.*, 24-25.

Ne vous étonnez pas, mon bien-aimé, d'un tel langage, c'est celui des Livres saints; ils ont coutume en pareil cas de s'exprimer de la sorte, et vous en voyez ici un exemple de plus. « Le Seigneur fit tomber du haut du ciel une pluie de soufre et de feu. » Elle veut dire par là que le Seigneur exerça sa vengeance contre les villes coupables, que non-seulement il les bouleversa avec toute la contrée environnante, mais qu'il fit périr encore tous les habitants et toutes les productions de la terre. Puisque les hommes, semble-t-il dire, ont produit avec tant d'abondance des fruits d'iniquité, je détruis jusque dans leur racine tous les fruits de la terre, si bien que cette destruction soit un perpétuel avertissement pour les générations futures : la stérilité même du sol ira dans l'avenir apprendre à tous quelle fut la perversité de ceux qui l'habitèrent. Là jaillit à vos yeux le contraste frappant entre la vertu et le vice : le juste sauvé, les méchants emportés par un commun désastre; celui-là sauvant ses filles et même une ville par un effet de sa vertu, ceux-ci ne périssant pas seuls non plus, n'étant pas seuls exterminés, mais rendant la terre elle-même désormais stérile par l'excès de leur corruption. « Et sa femme, est-il ajouté, regarda derrière elle, et fut changée en une colonne de sel. » *Ibid.*, 26. Elle avait entendu les anges recommander au juste de ne pas regarder en arrière et de fuir avec précipitation; mais elle oublie cette parole et méconnaît cette défense : elle subit aussitôt la peine de sa lâcheté.

Exhortation morale.

7. Soyons attentifs à de telles leçons, et redoublons de zèle pour notre salut, gardons-nous d'imiter les vices qui viennent de frapper nos regards. Imitons plutôt l'amour du juste pour l'hospitalité et toutes les autres vertus dont il nous a donné l'exemple, afin que nous ne soyons pas exposés au céleste courroux. Impossible de pratiquer l'hospitalité avec une âme libre et généreuse, sans y trouver un riche trésor. Ces justes des anciens temps ont par ce moyen largement obtenu les secours divins; ainsi le Patriarche et Lot, croyant ne recevoir que des hommes, ont mérité de recevoir des anges et le Seigneur même des anges. Nous pouvons le recevoir à notre tour, si nous le voulons bien, puisque lui-même a dit : « Qui vous reçoit me reçoit. » *Matth.*, X, 40. Voilà dans quelle pensée nous devons donner asile aux étrangers, sans faire attention à l'humble appareil dans lequel ils se présentent. Oui, si nous exerçons ainsi l'hospitalité, nous mériterons de recevoir de tels hôtes, hommes au dehors, anges par la puissance et la vertu; gardons-nous seulement de nous livrer à des recherches indiscrètes, pour ne pas nous exposer à voir le trésor s'évanouir. Le bienheureux Paul, faisant allusion à ces mêmes justes, nous dit comment ils furent honorés d'une semblable visite : « Ne perdez pas de vue l'hospitalité; en la pratiquant, quelques-uns ont reçu des anges sans le savoir. » *Hebr.*, XIII, 1. Et ce qu'il y avait de plus admirable dans leur conduite, c'était la manière dont ils servaient ceux qu'ils ne connaissaient pas.

Nous aussi, par conséquent, accomplissons ce devoir avec autant de foi que de zèle, afin d'arriver à la possession du céleste trésor. Puis-

sions-nous tous l'obtenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, en union avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIV.

« Or, dès le matin, Abraham vint au lieu où il avait paru en présence de Dieu. »

1. Le sujet de la Samaritaine nous a hier suffisamment édifiés touchant l'ineffable longanimité du Seigneur. Vous avez vu la sollicitude sans bornes du Maître, et la reconnaissance de la servante. Elle vient puiser une eau matérielle, et elle s'en retourne abreuvée des eaux divines d'une source spirituelle, accomplissant la parole du Sauveur : « L'eau que je donnerai deviendra pour l'homme une source dont les eaux jailliront jusqu'à la vie éternelle. » *Joan.*, IV, 14. Une fois inondée de ces flots spirituels et divins, la Samaritaine ne les retint pas au dedans d'elle-même : ils en rejaillirent, pour ainsi parler; elle répandit sur les habitants de la ville le bienfait de la grâce dont elle avait été favorisée, et elle se transforma soudain en apôtre, quoique femme, quoique Samaritaine, quoique étrangère. Voilà ce que fait une reconnaissance sincère, voilà quelle est la miséricorde du Seigneur ; il ne fait acception de personne : peu importe le sexe, la pauvreté, dès qu'il s'offre à lui une âme pleine de ferveur et de zèle, il lui fait part aussitôt de sa grâce. A nous donc, je vous en prie, de suivre les exemples de cette femme, et de prêter une profonde attention aux enseignements de l'Esprit. Car ces paroles ne sont pas les nôtres ; ce n'est pas notre langue qui nous suggère les discours que nous tenons ; et nous ne parlons que guidé par la charité du Seigneur, en vue de votre bien, et pour l'édification de l'Eglise de Dieu.

Ne considérez donc, mon bien-aimé, ni moi qui vous parle, ni mon indignité : songez que je viens à vous au nom du Seigneur, et que la pensée toujours présente de Celui qui m'a envoyé assure à mon langage une autorité irrécusable. Au surplus, dans l'ordre des choses humaines, qu'un prince au front ceint du diadème envoie quelque message ; que le porteur du message n'ait aucune dignité par lui-même, qu'il sorte d'un rang obscur et que plus d'une fois il soit dans l'impuissance d'étaler une lignée d'illustres ancêtres, le rejeton inconnu d'aïeux inconnus, néanmoins les personnes que concerne le message, loin d'avoir égard à cette circonstance, le traiteront lui-même, par considération pour le prince, avec honneur, et accueilleront les lettres avec un respectueux silence. Si ce respectueux accueil est assuré d'ordinaire à quiconque porte ce message d'un homme, un simple écrit, à plus forte raison convient-il que vous receviez avec une attention infatigable les discours dont l'Esprit nous a chargés pour vous. De la sorte vous obtiendrez le prix réservé à la gratitude ; car le Maître de toute chose ne saurait voir votre ferveur sans nous communiquer avec plus de libéralité ses salutaires inspirations, et sans vous donner l'intelligence pour saisir parfaitement notre doctrine. C'est que la grâce de l'Esprit ne connaît pas de mesure ; alors même qu'elle se répand sur toutes les âmes, elle ne s'amoindrit pas ; au contraire, elle grandit d'autant plus qu'elle se communique davantage ; et plus grand est le nombre de ceux qui y participent, plus la richesse de cette grâce se manifeste. Reprenons donc, si vous le voulez bien, aujourd'hui, la suite du sujet que nous avons entamé précédemment, et examinons à quel point nous en sommes demeurés, de quel point il nous faut présentement partir. Où donc nous sommes-nous arrêtés hier, où notre instruction a-t-elle pris un terme ?

Nous vous avons entretenus de Lot et de l'incendie de Sodome, et nous avons terminé notre discours au moment où ce juste arrivait sain et sauf à Ségor. « Le soleil parut sur la terre ; et Lot entra à Ségor. » Alors la colère divine éclata sur les habitants de Sodome et ruina le pays de fond en comble ; alors la femme du juste, oubliant les recommandations des anges, regarda derrière elle et fut changée en une statue de sel, monument éternel, pour les générations à venir, de son inconcevable légèreté. Il nous faudrait

maintenant, poursuivant ce sujet, entretenir quelques instants votre charité, et vous soumettre une nouvelle preuve de la tendresse compatissante du Patriarche, et de la bienveillance que Dieu lui portait. En effet, tandis qu'au lever du soleil Lot se réfugiait dans Ségor, et que les habitants de Sodome subissaient leur châtiment, Abraham, non moins apitoyé sur la catastrophe que les crimes de ces derniers leur avaient attirée, que soucieux du sort du juste, vint de grand matin, dit l'Ecriture, considérer ce qui s'était passé. « Or, dès le matin, Abraham vint au lieu où il avait paru en présence de Dieu. Et il regarda du côté de Sodome et de Gormorrhe, et du côté du pays environnant, et il vit. Et voilà que des flammes s'élevaient de la terre comme la fumée d'une fournaise. » *Genes.*, XIX, 27-28. Ainsi, du même endroit où il avait adressé la parole au Seigneur et intercédé pour Sodome, il contemplait les ravages exercés par cet épouvantable fléau, et il avait à cœur en même temps de savoir quelque chose de la destinée du juste ; car c'est le propre des âmes saintes de ne pouvoir rester insensibles à ce qui touche le prochain. Cependant la divine Ecriture, pour nous apprendre qu'Abraham fut sur-le-champ instruit par une révélation d'en haut de la nature des faits, et délivré par cela même de toute inquiétude au sujet de Lot, l'Ecriture s'exprime en ces termes : « Tandis que le Seigneur exterminait les villes de cette contrée, il se souvint d'Abraham, et il sauva Lot du sein de la catastrophe. » *Ibid.*, 29. Que signifient ces mots : « Dieu se souvint d'Abraham ? » Qu'il se souvint de la prière qu'Abraham lui avait adressée. « Ne frappez pas le juste à la fois avec l'impie. » *Genes.*, XVIII, 22. Eh quoi ! se récriera-t-on ; Lot est donc redevable de son salut à la prière du Patriarche, et non à sa propre justice ? — Et à sa justice, et à la prière du Patriarche. Alors même que nous remplirions parfaitement notre devoir, l'intercession des justes nous procure de précieux avantages. Si nous tombons, au contraire, dans la négligence, établissant en eux seuls nos espérances, cela ne nous servira de rien ; non que l'intercession des saints soit sans efficacité, mais parce que nous en répudions le bénéfice par notre négligence même.

2. Voulez-vous voir comment la négligence nous frustre des avantages de l'intercession des Saints, même de celle des Prophètes, en notre faveur ; car si, d'un côté, en cela même éclate leur vertu, de l'autre notre conduite nous en ravit toute l'utilité ; écoutez le langage que tient le Maître de toute chose à Jérémie, prophète sanctifié dès le ventre de sa mère : « Ne prie point pour ce peuple, car je ne t'écouterai pas. » *Jerem.*, XVI, 7. Admirez la bonté du Seigneur ; il avertit le Prophète, de peur que, voyant sa prière sans effet, celui-ci ne s'en impute à lui-même la cause. En conséquence, il lui dénonce préalablement la perversité du peuple, et il lui ordonne de ne point intercéder en sa faveur : de la sorte, le Prophète apprenait l'étendue des iniquités de ses frères, et ceux-ci apprenaient à leur tour que le Prophète ne leur servirait de rien tant qu'ils ne seraient point eux-mêmes déterminés à faire leur devoir. Cela étant, mes bien-aimés, ayons recours sans doute à la protection des Saints, et demandons-leur de prier pour nous ; mais ne comptons pas uniquement sur leurs prières, mettons bon ordre à ce qui nous regarde, et tâchons de devenir tous les jours meilleurs, afin de recueillir les fruits de l'intercession qui s'élève en notre faveur.

Ayons recours à la protection des saints.

C'est encore ce que le Seigneur faisait entendre au Prophète par ces paroles : « Ne vois-tu pas ce qu'ils font ? Ils livrent la graisse des victimes au feu, et ils offrent des sacrifices à la milice du ciel. » *Jerem.*, VII, 17-18. Comme s'il lui disait : Quoi donc ! C'est pour eux que tu m'invoques ? pour eux qui ne peuvent s'éloigner de l'iniquité ; pour eux qui, complétement insensibles au mal qui les dévore, ne laissent paraître aucune douleur ? Ne vois-tu donc pas leur mépris sans bornes ? Leur épouvantable délire ne frappe-t-il donc pas tes yeux ? Est-ce qu'ils ne sont pas insatiables en fait d'impiété ; et ne se vautrent-ils pas dans leurs prévarications, comme les animaux immondes dans un bourbier ? Car, s'ils voulaient se convertir, ils prêteraient l'oreille aux exhortations qui leur sont adressées. N'est-ce pas moi qui leur crie par la bouche des Prophètes ces paroles : « Et j'ai dit, après des chutes honteuses : Reviens donc à moi, au sortir de

de toutes ces turpitudes; et elle n'est pas revenue? » *Jerem.*, III, 7. Que veux-je autre chose que de les voir renoncer au péché et s'arrêter dans le crime? Certainement, je ne leur demanderai point compte du passé dès que je les verrai décidés à changer de conduite. Ne leur répété-je pas tous les jours: « Non je ne veux point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive? » *Ezech.*, XVIII, 23. Tous mes efforts ne se proposent-ils point d'arracher à la perdition les malheureux que retient l'erreur? Et ne me suffit-il pas d'apercevoir en eux un changement pour retenir mon bras? C'est moi qui ai dit: « Vous parlez encore, et je vous réponds: Me voici. » *Isa.*, LVIII, 9. A coup sûr, ils ne désirent point leur salut aussi vivement que je désire voir tous les hommes se sauver, et parvenir à la connaissance de la vérité. Croyez-vous donc que je vous ai tirés du néant pour vous perdre? Est-ce sans but que j'aurai préparé le royaume des cieux et des biens dont le nombre et le prix défient toute expression? Et si j'ai suspendu sur vos têtes la menace de l'enfer, n'est-ce pas pour que cette menace vous fît marcher vers le ciel d'un pas plus rapide? Ainsi donc, ô bienheureux Prophète, ne me priez point en faveur de ces insensés: laissez ce soin de côté, et ne vous préoccupez que d'une chose, de porter remède à leurs maux, de les ramener au sentiment de leur triste état, et de les rendre à la santé; après quoi, je ferai tout ce que je dois faire. Car je n'attends plus, je n'hésite plus lorsque je vois le cœur touché. Ce que je m'efforce d'obtenir, c'est l'aveu des prévarications; après quoi je ne poursuis plus le prévaricateur. Y aurait-il donc en ce dessein quelque chose d'insupportable et d'odieux? Si je n'avais la certitude que le refus d'avouer leurs premières prévarications les rendrait pires, je ne leur demanderais pas cet aveu. Mais, comme je sais parfaitement que le refus de reconnaître leurs premières erreurs incline plus violemment les hommes au mal, j'exige d'eux cet aveu qui les prémunit alors contre les mêmes chutes.

Faisons l'aveu de nos fautes.

3. Que ces considérations, mes bien-aimés, et que la pensée de la miséricorde de notre Maître éloignent de nous toute négligence; appliquons-nous d'abord à mettre en bon ordre nos propres affaires, à effacer la tache de nos fautes, et nous recourrons ensuite à l'intercession des Saints. D'ailleurs, si nous pratiquons sérieusement la vigilance et la sobriété, nous retirerons de nos propres prières de grands avantages. Telle est la bonté du Seigneur qu'il exauce les demandes en notre faveur, lorsque nous les lui soumettons nous-mêmes, plus promptement que lorsqu'elles lui sont adressées d'autre part. Voyez jusqu'où va sa clémence: qu'après l'avoir offensé, qu'après nous être couverts de honte, n'ayant aucun motif de confiance, nous nous soulevions tant soit peu de notre misère, avec la volonté de recourir aux richesses de sa miséricorde, aussitôt il nous accorde ce que nous demandons; il nous tend la main, si nous gisons à terre; il nous relève, si nous sommes tombés, et il crie à haute voix: « Est-ce que celui qui tombe ne se relèvera pas? » *Jerem.*, VIII, 4. Mais laissons aux faits le soin de vous montrer la prière des suppliants plus tôt exaucée que celle des intercesseurs, et mettons sous vos yeux des exemples de ce genre, afin que nous soyons nous-mêmes encouragés à les imiter et à suivre cette voie. Ecoutons donc l'histoire de la Chananéenne, cette femme étrangère dont le cœur était si profondément blessé.

Dès qu'elle aperçut le Médecin des âmes, le Soleil de justice dont l'éclat illumine les malheureux assis dans les ténèbres, avec quelle ardeur et quel empressement elle s'approcha de lui! Ni son sexe, ni sa qualité d'étrangère ne la retient. Ecartant tous les obstacles, elle se présente et dit: Ayez pitié de moi, Seigneur, car ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » *Matth.*, XV, 22. Mais Celui qui lit au fond des plus secrètes pensées garde le silence: pas un mot de réponse, pas une parole; il ne témoigne même aucune pitié à cette femme, malgré les signes de désolation avec lesquels il l'a vue s'avancer; il temporise afin de découvrir à tous les regards le trésor que la Chananéenne recèle en son cœur. Car il connaît cette perle cachée, et il ne veut pas qu'elle nous demeure inconnue. Voilà pourquoi il attend et ne daigne lui faire aucune réponse, dans l'intention de faire de la persévérance de cette femme un enseigne-

ment pour les siècles à venir. Remarquez cependant l'ineffable bonté du Seigneur. « Il ne lui répondait rien, » raconte l'Evangile. Ses disciples, qui s'estiment sans doute plus compatissants et plus humains, n'osent lui dire clairement : Accordez-lui ce qu'elle demande, ayez pitié d'elle, soyez touché de son malheur. « Renvoyez-la, lui disent-ils, car elle crie après nous. » *Ibid.*, 23. Ce qui veut dire : Délivrez-nous de ses importunités, débarrassez-nous de ses fatigantes clameurs. A quoi le Seigneur répond : Croyez-vous donc que mon silence et mon refus de lui répondre n'aient point de raison. Sachez-le bien : « Je n'ai été envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël. » *Ibid.*, 24. Ignorez-vous que cette femme est une étrangère ? Avez-vous oublié la recommandation que je vous ai faite de ne point aller chez les Gentils? Pourquoi donc cette compassion irréfléchie de votre part? — — Quelle est la sagesse insondable de Dieu ! Dans la réponse qu'il semble accorder à la Chananéenne, il la traite plus rudement qu'il ne l'avait fait par son silence; et, tout en paraissant lui porter le dernier coup, il va dévoiler à ses disciples qui l'ignorent la foi de cette femme admirable. L'insuccès des disciples ne découragea ni ne refroidit la suppliante. Elle ne se dit point au dedans d'elle-même : Si leur tentative en ma faveur a été vaine, pourquoi poursuivrais-je d'inutiles instances? Au contraire, un feu intérieur semble consumer son âme; les entrailles déchirées, elle s'avance, adore et s'écrie : « Seigneur, venez à mon aide. » *Ibid.*, 25. Le Sauveur ne l'exauce pas davantage, et sa réponse est encore plus dure que la précédente. « Il n'est pas juste, dit-il, de ravir le pain aux enfants et de le donner aux chiens. » *Ibid.*, 26.

Considérez ici, mon bien-aimé, et admirez l'ardeur extrême et la foi sans bornes de cette âme. Le terme blessant qui lui est appliqué ne l'indigne pas; elle ne s'éloigne pas, elle répond d'un ton profondément ému : « C'est vrai, Seigneur; mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » *Ibid.*, 27. Oui, j'en conviens, je mérite cette qualification : eh bien, permettez-moi de me nourrir, comme les petits chiens, des miettes de votre table. — Avez-vous vu la droiture et la foi de cette femme ? Aussi sa demande fut-elle exaucée, et vit-elle sur-le-champ son désir accompli, sans compter le magnifique éloge que fit d'elle le Sauveur. « O femme, repartit le Christ, votre foi est bien grande ! Qu'il vous soit fait selon votre volonté. » *Ibid.*, 28. *O femme !* exclamation qui respire l'admiration et qui est la plus belle des louanges : — Vous avez déployé une foi des plus grandes; c'est pourquoi il vous sera donné autant de bien que vous en désirez. — Remarquez cette générosité sans mesure du Seigneur, et admirez sa sagesse. Est-ce que nous ne le jugions pas dès le principe étranger à toute pitié, alors qu'il repoussait la Chananéenne si rudement, qu'il ne daignait pas en premier lieu lui faire de réponse, qu'ensuite, dans les deux réponses qu'il lui adressa, il semblait la rebuter et la repousser, elle qui était venue avec une si grande confiance? Mais la fin vous découvre la bonté du divin Maître; car c'était pour récompenser la vertu de cette femme qu'il différait l'accomplissement de sa prière. En effet, s'il l'eût accomplie sur-le-champ, nous eussions ignoré la vertu de la suppliante; et c'est grâce à ce délai que nous avons pu admirer et la miséricorde infinie du Créateur, et la foi si vive de la créature.

Nous retirons moins de fruit de l'intercession des justes que de nos propres prières.

4. En vous racontant ce trait évangélique, nous avons eu pour but de vous démontrer que nous retirons moins de fruit de l'intercession des justes que de nos propres prières, quand elles jaillissent d'un cœur fervent et d'une âme vigilante. La Chananéenne avait les disciples pour intercesseurs, et néanmoins elle ne put être exaucée jusqu'à ce que sa propre persévérance lui eût gagné notre miséricordieux Seigneur. Le même enseignement se trouve au fond de la parabole qui nous représente cet ami importun venant, à une heure avancée de la nuit, demander trois pains. « Alors même que son voisin ne l'exaucerait pas pour son titre d'ami, certainement il se lèvera à cause de sa persévérance importune et lui donnera les trois pains. » *Luc.*, XI, 8. L'infinie bonté de notre Dieu nous étant ainsi connue, allons à lui, avouons et représentons en quelque sorte à nos propres yeux chacune de nos prévarications en

particulier, et implorons le pardon du passé, afin de vivre à l'avenir d'une façon plus irréprochable, et d'attirer sur nous de sa part une plus large bienveillance. Mais reprenons, si vous le jugez bon, la suite de notre texte.

« Or, Lot monta à Ségor, et il s'assit sur la montagne, et ses deux filles avec lui. Car ils craignirent de s'établir à Ségor; et il s'établit dans une caverne, et ses deux filles avec lui. » *Genes.*, XIX, 30. Encore sous l'influence de la frayeur que lui avait inspirée la catastrophe de Sodome, le juste s'éloigne, il vient habiter avec ses filles sur une montagne, et il reste là avec elles dans la solitude et l'isolement le plus complet. « Or l'aînée des deux filles dit à la plus jeune : Notre père est vieux et il n'est personne sur la terre qui puisse s'approcher de nous, selon la coutume de toute la terre. Viens donc, enivrons de vin notre père, dormons avec lui, et perpétuons ainsi la postérité de notre père. » *Ibid.*, 31-32. Ecoutons avec une piété et un respect profonds, mes bien-aimés, le récit des divines Ecritures : elles ne renferment rien de vain et d'inutile; tout dans le texte sacré se rapporte à notre intérêt et à notre bien, encore que nous ne le comprenions pas toujours. Nous ne saurions, en effet, avoir de tout ce qu'elles contiennent une intelligence parfaite; quoique nous nous efforcions, dans la mesure de nos facultés, d'en expliquer les enseignements, il y reste toujours cependant des mystères que l'on ne saurait aborder et développer. Examinez donc avec quelle netteté l'Ecriture expose toutes ces circonstances et nous fait connaître le but que se proposaient les filles du saint Patriarche, justifiant de la sorte et celui-ci et celles-là, et prévenant le jugement de quiconque prétendrait, après avoir considéré ces faits, les condamner comme produits par l'esprit d'incontinence. De quelle manière donc plaide-t-elle la cause des enfants?

« Et l'aînée des deux filles dit à la plus jeune : Notre père est vieux, et il n'est personne sur la terre qui puisse s'approcher de nous, selon la coutume de toute la terre. » Notez exactement le but qu'elles se proposent, et vous excuserez entièrement leur conduite. Elles s'imaginaient que l'humanité avait été exterminée, et que la terre n'avait plus d'habitants : de plus, elles avaient sous les yeux la vieillesse de leur père. Notre race, disent-elles, va périr; notre nom va s'éteindre; car l'une des choses que les hommes de ces temps avaient le plus à cœur était de perpétuer leur race par la multiplication de leur postérité. Afin donc, poursuivent-elles, de prévenir cette extinction totale de notre famille, puisque notre père est sur le penchant de la vieillesse, et qu'il n'y a point d'homme auquel nous puissions nous unir pour assurer la perpétuité de notre nom, « allons et enivrons de vin notre père. » Il ne consentirait jamais à écouter le premier mot de cette proposition; enivrons-le de vin pour le séduire. « Et elles donnèrent donc du vin à boire à leur père cette nuit-là, et l'aînée vint, et dormit avec son père; et il ne s'aperçut ni quand sa fille se coucha, ni quand elle se leva. » *Ibid.*, 33. Vous remarquerez ici que la divine Ecriture, non contente d'avoir excusé une première fois le patriarche, l'excuse encore une seconde. En nous montrant en premier lieu les filles recourant au vin pour le tromper, elle laissait comprendre qu'il n'y eût jamais consenti ouvertement. C'est également par un dessein d'en haut, à mon avis, qu'une fois enivré, Lot ne s'aperçut en aucune façon de ce qui se faisait, et put ainsi décliner à cet égard toute responsabilité. Ces fautes-là seules nous accusent et nous condamnent, que nous avons commises en connaissance de cause et de notre pleine volonté. Or voilà l'Ecriture assurant expressément que Lot ignora complètement l'action de ses filles. Reste pourtant une difficulté au sujet de son ivresse; car il est bon de tout examiner, afin d'ôter aux impies et aux méchants tout prétexte de poursuivre leurs calomnieux propos. Que dire donc sur ce point? Que l'ivresse de Lot fut moins chez lui l'effet de l'intempérance que celui de la tristesse.

5. Que personne donc n'ait l'audace de condamner la conduite du juste, ou celle de ses filles. Ne serait-ce pas la preuve d'une démence et d'un délire extrême, si nous allions flétrir des personnes que l'Ecriture déclare exemptes de tout crime, et dont elle fait l'apologie la plus haute, nous qui fléchissons sous le poids d'in-

nombrables prévarications, et si nous allions oublier le mot de saint Paul : « Dieu même les justifie; qui osera les condamner ? » *Rom.*, VIII, 33-34. Et pour vous convaincre que nulle de ces circonstances n'a été vaine ou fortuite, et que l'excès de sa tristesse joint à l'influence du vin ravit à Lot tout sentiment, écoutez ce qui suit : « Le lendemain étant venu, l'aînée des deux filles dit à la plus jeune : Voilà que j'ai partagé hier la couche de notre père. Enivrons-le de vin encore cette nuit, et tu dormiras avec lui, afin de perpétuer la postérité de notre père. » *Gen.*, XIX, 34. Vous voyez de la sorte la droiture de leurs intentions. Mon dessein, veut-elle dire, a pu être mis à exécution : à toi de faire de même. Peut-être que notre espérance ne sera pas déçue, et que notre race ne disparaîtra pas sans retour. « Elles enivrèrent donc cette nuit encore leur père de vin; et la plus jeune s'approcha de son père et dormit avec lui. Et il ne s'aperçut ni du moment où elle se coucha, ni de celui où elle se leva. » *Ibid.*, 35.

Remarquez bien en tout ceci, mon bien-aimé, l'action providentielle, comme dans l'histoire de notre premier père. De même qu'une partie de son côté fut enlevée pendant son sommeil à Adam, sans qu'il en eût le plus léger sentiment; et de même que l'épouse d'Adam fut formée de cette partie par celui-là même qui avait formé le côté du premier homme, ainsi en est-il dans le cas présent. Adam ne s'aperçut aucunement qu'on lui enlevait une côte, parce qu'il était plongé dans une extase divine ; pour la même raison, Lot ignora ce qui s'accomplissait. En effet, la pensée de l'Ecriture dans ces paroles : « Le Seigneur envoya une extase à Adam, et il l'endormit, » *Genes.*, II, 21, se retrouve dans celles-ci : « Et Lot ne s'aperçut ni du moment où elle se leva, ni de celui où elle se coucha. » — « Et elles conçurent de leur père, » poursuit le texte sacré. « Et l'aînée mit au monde un fils, et elle l'appela Moab, en disant : Je l'ai eu de mon père; ce sera le père des Moabites. Et la plus jeune mit au monde un fils, et elle l'appela Ammon, en disant : C'est le fils de l'auteur de mes jours; ce sera le père des Ammonites. » *Genes.*, XIX, 35-38. Tout ceci ne fut donc pas l'œuvre de la débauche, puisque les filles de Lot donnent sur-le-champ à leurs enfants des noms qui expriment cette origine et qui, pareils à une colonne monumentale, en conservent l'indélébile souvenir. En effet, elles prédisent formellement que des nations sortiront de ces rejetons, et que la multitude de leurs descendants sera innombrable. « Celui-ci, dit l'une, sera le père des Moabites; celui-là, dit l'autre, sera le père des Ammonites. »

6. Mais en ces temps reculés, origine et principe des choses, où le seul moyen de perpétuer sa mémoire était de perpétuer sa race, l'on comprend cette sollicitude des filles du juste. Maintenant au contraire, que par la grâce de Dieu, le règne de la piété s'est étendu et que s'accomplit le mot du bienheureux Paul : « La figure de ce monde passe ; » I *Corinth.*, VII, 31 ; laissons à nos bonnes œuvres le soin de perpétuer notre nom; et, après notre départ d'ici-bas, notre vie sans tache servira d'exemple et de leçon à ceux dont les regards seront fixés sur nous. Car les personnes dont la vie est chaste et solidement vertueuse font le plus grand bien autour d'elles, non-seulement durant leur vie, mais encore après leur trépas. En voulez-vous une preuve ? Bien des années se sont écoulées depuis Joseph ; et pourtant toutes les fois que nous voulons inspirer l'amour de la chasteté, c'est l'exemple de ce Joseph que nous invoquons; de Joseph jeune, beau, plein de grâce, poussant dans l'ardeur de la jeunesse la chasteté jusqu'à l'héroïsme ; et c'est ainsi que nous pressons nos auditeurs d'imiter ses exemples. Et, je vous le demande, comment n'être pas saisi d'admiration devant ce bienheureux jeune homme, lorsque, dans une condition servile, à la fleur de l'âge, au moment où brûlent le plus vivement les flammes des passions, il résiste courageusement aux séductions et aux emportements de sa maîtresse, et combat si vaillamment les combats de la vertu qu'il s'arrache des mains de cette femme impudique sans vêtement et n'ayant d'autre voile que celui de la chasteté? Spectacle inouï et bien étrange, l'agneau était tombé sous les griffes du loup, ou plutôt de la lionne, et il parvenait à s'en arracher : la colombe échappait

aux serres du milan, le juste Joseph aux piéges de sa maîtresse. Pour moi j'estime moins surprenant, moins extraordinaire, moins admirable, que les trois jeunes gens soient demeurés inaccessibles dans Babylone aux ardeurs de la fournaise où ils étaient plongés, et que leurs corps aient été respectés par la flamme, que de voir Joseph environné des flammes de cette fournaise bien plus redoutable que celle de Babylone, des flammes impudiques de l'Egyptienne, et néanmoins demeurer intact et conserver sans tache la robe de sa pureté. N'en soyez pas étonné, mon bien-aimé : il fit tout ce qui dépendait de lui, et voilà pourquoi la grâce d'en haut venant à son secours, éteignit cet incendie et suscita une fraîche rosée qui calma ses ardeurs.

Comparaison des épreuves de Joseph avec les flammes de la fournaise de Babylone.

Voyez-vous comment les saints, et durant leur vie, et après leur mort, nous procurent les plus précieux avantages? Si tout à l'heure nous vous avons cité l'exemple de ce juste, c'est pour que nous suivions tous ses traces. Marchons donc à sa suite, soyons plus forts que les plaisirs. Vous le savez, « nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les chefs de ce monde et de ce siècle de ténèbres. » *Ephes.*, VI, 12. A nous de nous armer en conséquence; et puisqu'il nous faut, tout corporels que nous sommes, lutter avec des puissances incorporelles, saisissons-nous des armes de l'esprit. Aussi, notre miséricordieux Seigneur, en prévision de ce combat que nous avons à soutenir avec la chair dont nous sommes revêtus, contre des ennemis invisibles, nous a préparé des armes invisibles, afin que, grâce à ces armes, nous triomphions de nos adversaires. Pleins de confiance en la vertu de ces armes, ne négligeons rien non plus de notre côté, et couverts de cette armure nous pourrons frapper le diable au visage. Il ne saurait, en effet, supporter l'éclat qui jaillit de ces armes divines, et, quelques efforts qu'il fasse pour résister, il sera aveuglé sur-le-champ. Là où règnent la chasteté, la noblesse d'âme et les autres vertus, plane la grâce de l'Esprit. D'où ce conseil de Paul : « Soyez en paix avec tous vos frères, et vivez avec eux en toute pureté. » *Hebr.*, XII, 14. Purifions donc, je vous en prie, notre conscience, effaçons de notre âme toute souillure; et puissions-nous, affranchis de toute impure pensée, attirer sur nous la grâce d'en haut, déjouer les ruses du démon, et mériter tous un jour la possession de ces biens ineffables, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire soit, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLV.

« Et Abraham s'en alla de là en la terre du midi; et il habita entre Cadès et Sur, et il fut étranger à Gérara. »

1. Je suis heureux de vous voir accourir avec empressement à nos instructions et goûter extrêmement notre doctrine : aussi moi-même apporté-je tous les jours plus de soin à vous servir cette humble et pauvre nourriture. Du reste l'ardeur avec laquelle vous acceptez ce que nous vous offrons en dissimule l'exiguité, et fait paraître grand ce qui est petit. Pareille chose arrive à propos de la nourriture matérielle. Vos convives sont-ils rassasiés, vainement leur présenterez-vous des mets exquis et recherchés, la satiété dépouille ces mets de tout attrait; les plats les plus précieux, on n'en fait aucun cas lorsqu'on ne ressent aucun appétit. Mais avez-vous à traiter des gens en appétit et affamés, la table que vous leur servirez, quelque humble qu'elle soit, leur paraîtra somptueuse, parce que l'appétit leur rendra délicieuse la nourriture. C'est parce que nous comptons sur votre avidité à l'endroit des choses spirituelles que nous osons servir sans relâche à votre charité notre humble et pauvre table. Un sage a dit : « Un repas de légumes assaisonné de charité est préférable à un repas somptueux assaisonné de haine ; » *Prov.*, XV, 17; nous enseignant par là que la charité voit les choses sous un jour particulier, et qu'à ses yeux ce qui est petit paraît grand, ce qui est vil précieux. Quel bonheur serait donc comparable à notre bonheur à nous qui adressons la parole à des auditeurs tels que vous, et dont l'af-

fection à notre égard est si vive et si chaude! Il n'est rien, en effet, qui soit plus nécessaire à l'orateur que la bienveillance de celui qui l'écoute; et, lorsqu'il voit son auditoire brûler du désir de l'entendre, il prend lui-même de l'assurance et un surcroît de vigueur, certain que plus le repas spirituel qu'il s'apprête à donner sera abondant, plus il en retirera lui-même d'avantages. En ceci, l'ordre spirituel diffère de tout point de l'ordre corporel. Dans l'ordre corporel, l'abondance de la table entraîne beaucoup de frais et elle n'est possible qu'à nos dépens : dans l'ordre spirituel, au contraire, plus nombreux sont les convives, plus grands sont nos profits; car ce que nous vous prêchons n'est pas de nous, et nous ne vous disons que les choses que Dieu dans sa miséricorde nous inspire pour votre édification. A nous donc de répondre à votre zèle et à votre empressement pour la parole sainte, et à cet effet approfondissons le texte dont il a été fait lecture, et retirons-en les instructions qu'il renferme. Le mot du Christ : « Scrutez les Ecritures , » *Joan.*, v, 39, prouve évidemment qu'un riche trésor est caché et enseveli dans les profondeurs du Livre saint : aussi faut-il les scruter, et découvrir de cette manière les richesses qu'elles recèlent pour les faire servir à notre avantage. Si, par une grâce et le conseil du divin Esprit, les vertus des justes sont dépeintes dans l'Ecriture, c'est pour nous servir de leçon incessante, pour nous apprendre à imiter ces justes et à marcher sur leurs traces. Ecoutons donc ce que les saintes Lettres veulent bien nous raconter aujourd'hui du Patriarche.

« Et Abraham s'en alla de là en la terre du midi; et il habita entre Cadès et Sur, et il fut étranger en Gérara. » *Genes.*, xx, 1. *Et il s'en alla de là.* D'où s'en alla-t-il? Du lieu où il avait planté sa tente et où il avait eu l'honneur de recevoir le Seigneur de l'univers avec ses anges. Etant parti de là, Abraham, poursuit le récit sacré, *fut étranger à Gérara.* Notez la façon de vivre de ces justes, le peu de choses qu'ils jugeaient nécessaires à leur existence; quittant avec la plus grande facilité une contrée pour aller dans une autre, vivant comme des étrangers et des voyageurs, ils fixent leur tente tantôt ici, tantôt là, ces hommes qui foulent une terre étrangère. Ce n'est pas nous qui agissons de la sorte; nous qui prenons la terre de l'exil pour celle de la patrie, nous qui bâtissons de splendides palais, des portiques, des promenades somptueuses, nous qui achetons de vastes domaines, qui construisons des salles de bains et faisons une infinité de choses semblables. Mais voyez ce juste dont toute la fortune consiste en ses serviteurs et ses troupeaux, ce juste qui, sans demeure fixe, tantôt campe à Béthel, tantôt près du chêne de Mambré, tantôt descend en Egypte, puis s'établit à Gérara; voyez-le, dis-je, se soumettant avec la plus grande facilité à ces vicissitudes et manifestant de toutes les manières sa piété envers le Seigneur. Après les magnifiques promesses qu'il a reçues de Dieu, les plus graves épreuves l'assaillent, il est en butte aux difficultés les plus diverses; néanmoins il demeure ferme comme le diamant, sans que sa piété se démente jamais, sans que ces obstacles multipliés l'entraînent dans la négligence. Considérez en ce moment, mon bien-aimé, la rude épreuve qu'il subit à Gérara, et admirez à ce propos la force d'âme du saint Patriarche; cette épreuve intolérable au commun des hommes et dont le récit seul ferait frémir, il la soutient sans murmurer, sans demander la raison de ce qui lui arrive, comme nous le faisons si souvent, malgré l'accablant fardeau de nos péchés. A peine, en effet, nous trouvons-nous dans une situation difficile que, nous emportant en propos vains et indiscrets, nous nous écrions : Et pour quelle raison tel et tel événement? pourquoi Dieu a-t-il permis telle ou telle chose? — Il n'en fut pas ainsi d'Abraham; et voilà pourquoi le secours divin ne lui fit pas défaut. C'est que le trait distinctif du fidèle serviteur est la discrétion à l'égard de son maître, dont les actes ne rencontreront chez lui que le silence et une profonde gratitude.

2. Et remarquez comment ces épreuves successives ont pour résultat de faire briller la vertu de ce juste d'un plus vif éclat, et par une disposition divine de rehausser sa gloire. De même que, après son voyage en Egypte, où il arriva obscur, étranger, inconnu à tout le monde, il

s'en retourna comblé d'une gloire inattendue; de même, étant venu en étranger à Gérara, il est tout d'abord vivement éprouvé; mais peu après Dieu vient si ouvertement à son aide que le roi et les habitants de cette contrée s'empressent avec le plus grand zèle à le servir. « Et Abraham dit à propos de Sara son épouse : C'est ma sœur. Car il n'osa pas dire c'est mon épouse, de crainte que les habitants de la ville ne le missent à mort à cause d'elle. » *Genes.*, XX, 2. Voilà donc l'âme du juste obsédée par les plus tyranniques sentiments, et aiguillonnée par la frayeur. Sans doute la crainte de perdre son épouse le tourmente extrêmement; mais la crainte de la mort est plus forte : et, pour éviter le trépas, il consent à voir la compagne de sa vie tomber entre les mains du roi. Ce qu'il y a de cruel dans ce sacrifice, il suffit d'avoir une épouse pour le comprendre. De là ce mot d'un sage : « La jalousie enflamme son mari de fureur. Aussi ne pardonnera-t-il pas au jour du jugement, et aucune compensation n'éteindra-t-elle son courroux. » *Prov.*, VI, 34-35. Or, cette extrémité si dure, si accablante, le Patriarche l'accepta par crainte du trépas. Nous voyons une chose de même genre dans les affections corporelles : lorsque deux maux se disputent notre corps, le plus violent dissimule le plus faible; si bien que, tout entiers à la douleur du premier, il nous arrive souvent de ne pas même sentir le second, absorbés que nous sommes par la souffrance la plus aiguë, laquelle nous rend incapables de percevoir une moindre souffrance. C'est ainsi qu'Abraham, terrifié par la perspective de la mort, estimait tous les autres maux tolérables.

La jalousie est un grand mal.

Toutefois n'allez pas, mon bien-aimé, en entendant ce langage, taxer de pusillanimité le Patriarche, parce qu'il redoutait le trépas. Admirez plutôt la charité sans bornes du Seigneur à notre égard : cette mort qui inspirait alors tant d'effroi aux justes eux-mêmes, grâce au Christ, ne nous inspire aujourd'hui que du mépris; et le trépas qu'autrefois redoutaient tant ces hommes consommés en vertu et chargés de mérites devant Dieu, des jeunes gens, de tendres vierges l'affrontent en souriant. Du reste la mort n'est en définitive qu'un sommeil, un voyage, une transmigration d'un état imparfait à un état parfait. La mort du Sauveur nous a valu l'immortalité; en descendant aux enfers, il a dépouillé la mort de sa force; il a brisé sa rigueur : et cette puissance auparavant implacable et terrible, il en a fait un tel objet de mépris que bien des chrétiens saluent avec joie et hâtent de leurs vœux le moment de mourir. Aussi Paul s'écriait-il que « mourir et se réunir au Christ lui paraissait bien préférable. » *Philipp.*, I, 23. Mais ce sentiment n'existe que depuis l'avénement du Sauveur, depuis que les portes d'airain ont été brisées, depuis que le soleil de justice brille sur la terre entière. Dans les temps antérieurs, la mort se présentait avec un visage terrible, elle pénétrait d'effroi l'âme des justes de cette époque; et à cause de cela tous les autres maux, quelque intolérables qu'ils fussent, leur semblaient légers. Pour la même raison, notre saint Patriarche, qui redoutait les piéges des habitants de Gérara, traite sa femme comme sa sœur et non comme sa femme, en s'établissant dans ce pays en qualité d'étranger. Lorsqu'Abraham était allé en Egypte, le Seigneur avait eu pour dessein de faire connaître à ces hommes impies et grossiers la vertu de son serviteur : le Seigneur agit dans le cas présent avec la même longanimité, afin que la patience du juste brillât de toutes les manières, et que la faveur dont il jouissait auprès de son Dieu fût manifeste à tous les regards.

« Or, Abimélech, roi de Gérara, envoya prendre Sara. » Représentez-vous, je vous en prie, la tourmente intérieure que dut éprouver le saint Patriarche quand il vit son épouse enlevée sans qu'il pût rien faire pour elle. Il supporta cette épreuve en silence, certain que Dieu, loin de l'abandonner, ne tarderait pas à venir à son aide. Ce qui ne mérite pas une moindre admiration, c'est la tendresse de Sara s'efforçant de ravir son époux au trépas. Il lui était facile de se dérober à l'outrage qui la menaçait en dévoilant sa véritable condition; mais elle brava courageusement le péril, afin d'assurer le salut d'Abraham. Ce fut l'accomplissement de cette parole : « Ils seront deux en une seule chair. » *Genes.*, II, 24. Car ils se préoccupaient du salut

l'un de l'autre, comme s'ils n'eussent été qu'une seule chair, et ils agissaient avec la même unité de sentiment que s'ils n'eussent eu qu'un corps et qu'une âme. Que les hommes ici prêtent l'oreille, ainsi que les femmes : celles-ci, afin de témoigner à leurs maris une tendresse pareille, et d'apprendre à ne rien mettre au-dessus de leur conservation; ceux-là, afin d'environner également leurs femmes d'un pareil amour, et d'agir comme s'ils n'avaient avec elles qu'une âme et qu'un corps.

3. Alors existe la véritable union conjugale, quand cette harmonie règne entre les deux époux, quand ils sont enchaînés l'un à l'autre par un lien aussi étroit, une aussi vive tendresse. Le corps ne s'insurge jamais contre lui-même, pas plus que l'âme; de même, il ne faudrait jamais de division entre le mari et la femme, mais une parfaite union. S'il en était ainsi, mille biens leur seraient dévolus en partage. Là où règne la bonne harmonie on voit accourir tous les biens : là se trouvent la paix, et la charité et la joie du cœur; jamais de guerre déclarée, jamais de lutte, jamais de ressentiment et de querelle; tous les maux de ce genre s'enfuient devant la bonne harmonie, source de tous les biens, et s'évanouissent en sa présence. « Or, Abimélech, roi de Gérara, envoya prendre Sara. Et Dieu s'adressa la nuit à Abimélech, durant son sommeil, et lui dit : Voilà que tu vas mourir à cause de la femme que tu as prise; car elle est légitimement unie à un autre homme. » *Ibid.*, xx, 3. Remarquez la miséricorde du Seigneur. Voyant d'une part le saint Patriarche supporter sans faiblir le rapt de Sara, de l'autre Abimélech enlever Sara qu'il croit être sœur d'Abraham, le Seigneur manifeste alors sa providence, et tout en accroissant la gloire du juste, il soustrait Sara à l'outrage et le monarque au péché. « Et Dieu s'adressa la nuit à Abimélech durant son sommeil. » Désireux de l'éloigner du crime, il profita du temps du sommeil pour lui donner la connaissance de ce qu'il ignorait et faire entrer la lumière dans son esprit : en même temps, il le pénétra de frayeur en le menaçant de mort : « Tu vas mourir à cause de la femme que tu as prise; car elle est légitimement unie à un autre homme. Or, Abimélech l'avait respectée. » *Ibid.*, 4. Tout ceci s'accomplit en vue de la réalisation de la promesse faite par le Seigneur au Patriarche. Comme il lui avait annoncé la naissance prochaine d'Isaac et que le temps n'en était pas éloigné, Dieu, pour que sa promesse n'en souffrît pas, inspira un tel effroi au monarque qu'il n'osa point toucher à Sara. De là ce qu'ajoute l'Ecriture : « Abimélech l'avait respectée. »

Cependant le roi se justifie et dit : « Quoi, Seigneur, vous frapperiez une nation innocente à cause de son ignorance ! » Savais-je qu'elle était l'épouse d'un autre, quand j'ai fait prendre cette femme ? Est-ce que mon dessein était de l'outrager ? l'ai-je enlevée comme une femme mariée ? Je ne voyais en elle que la sœur de l'étranger, et je croyais lui faire honneur à lui-même. « Frapperez-vous donc une nation innocente à cause de son ignorance ? » Parce que j'ai agi avec droiture, m'exterminerez-vous ? — Peu après il ajoute d'une façon encore plus claire : « Ne m'a-t-il pas dit lui-même : C'est ma sœur ? Ne m'a-t-elle pas dit : C'est mon frère ? » *Ibid.*, 5. Ils étaient donc en parfait accord sur ce point. L'un me déclare la chose, l'autre ratifie cette déclaration. Si j'ai agi de la sorte, je l'ai fait avec un cœur pur et des intentions droites. Loin de voir en cette action une action condamnable, je l'estimais pour honorable, naturelle, exempte de toute faute. Que répond notre miséricordieux Seigneur ? « Et Dieu lui dit durant le sommeil... » *Ibid.*, 6. Admirez la condescendance du Maître de toute chose, et la bonté qu'il montre en toute circonstance. « Je sais que tu as agi avec pureté de cœur. » Je n'ignore pas qu'ils ont ourdi eux-mêmes cette fiction, et que leurs paroles t'induisant en erreur, ont déterminé ta conduite. C'est pourquoi je n'ai pas voulu que ton erreur t'entraînât au péché, et « je t'ai gardé, afin que tu ne péchasses pas contre moi. » Parole qui dénote une condescendance admirable, une bonté sans mesure dans le Seigneur. — C'est moi, veut-il dire, qu'aurait atteint ce péché. — De même que si un serviteur chéri de son maître vient à être outragé, le maître s'estime outragé lui-même et dit : C'est moi qu'ont outragé vos

Celui qui honore les serviteurs de Dieu rend hommage à Dieu lui-même.

procédés injurieux envers mon serviteur, c'est moi qu'atteignent les mauvais traitements que vous lui avez fait subir; de même le Seigneur, dans le cas présent, prononce ces paroles pleines de bonté: « Je t'ai gardé, afin que tu ne péchasses pas contre moi. » Ils sont mes serviteurs, et ils me sont si chers que je regarde comme fait à moi-même ce qu'on leur fait, soit en bien soit en mal. « Aussi n'ai-je pas permis que tu t'approchasses d'elle. » Prévoyant que tu allais par ignorance leur faire injure, dans ma sollicitude extrême pour eux, « je t'ai gardé, afin que tu ne péchasses pas contre moi. » Ne vois pas en cet homme un homme vulgaire, sache qu'il est un des hommes que je chéris le plus, et qui jouissent auprès de moi de la plus grande faveur. « Rends donc son épouse à cet homme, car c'est un prophète; et il priera pour toi, et tu vivras. » *Ibid.*, 7.

Voyez comment il met au grand jour la dignité du Patriarche; il le qualifie de prophète, et peu s'en faut que le roi n'aille le supplier. « Il priera pour toi, et tu vivras. » Craignant que tu ne le misses à mort, il avait imaginé cette histoire et préparé en quelque manière le déshonneur de Sara. Eh bien, c'est à ses prières que tu seras redevable de la vie. — En même temps, pour que les ardeurs de la passion et les séductions de la beauté de Sara ne portassent pas Abimélech à fouler aux pieds les ordres qui lui sont donnés, Dieu le remplit de frayeur en le menaçant d'un châtiment plus terrible. « Si tu ne la rends pas, sache que vous mourrez tous, toi et les tiens. » Tu ne seras pas le seul à expier ta désobéissance; tout ce qui t'appartient sera à cause de toi voué à la mort. — Si le Seigneur choisit le temps de la nuit pour communiquer à Abimélech tous ces détails, ce fut pour que le roi, après avoir reçu les ordres divins au sein d'un calme parfait, s'empressât, poussé par la frayeur, de les mettre aussitôt à exécution. « En effet, Abimélech se levant sur-le-champ, appela ses serviteurs, et leur raconta toutes les paroles qu'il avait entendues. » *Ibid.*, 8.

4. Ainsi, voilà ce monarque publiant la vertu du saint Patriarche et la découvrant à tous les yeux. Appelant tous ses serviteurs, il leur raconte ce que Dieu vient de lui révéler, et leur apprend à tous l'intérêt que Dieu porte à Abraham, et la protection extraordinaire qu'avait méritée à ce dernier la pureté de ses mœurs. « Et tous ces hommes furent saisis d'une frayeur profonde. » Vous le voyez, ce n'est pas sans raison ni sans motif qu'avaient lieu les déplacements du Patriarche. S'il fût demeuré dans sa première tente, les habitants de Gérara n'eussent jamais connu le crédit dont il jouissait auprès du Seigneur. « Et tous ces hommes furent saisis d'une frayeur profonde. » Cette frayeur leur inspirait de l'anxiété sur l'issue de ces événements. « Ensuite Abimélech, ajoute l'Ecriture, appela Abraham. » *Ibid.*, 9. Telle est la haute estime avec laquelle est désormais considéré cet homme que naguère on méprisait en sa qualité d'étranger et de voyageur. On accourt donc de toute part, et le Patriarche, à qui tous ces faits étaient inconnus, ayant été mandé, apprend de la bouche du roi les révélations qui avaient eu lieu pour sauvegarder son honneur. « Et le roi lui dit : Pourquoi avez-vous agi de la sorte envers nous ? En quoi vous avons-nous offensé pour attirer ainsi sur mon royaume et sur moi une si grande faute ? Vous nous avez traités comme personne ne nous eût traités. Dans quel but avez-vous agi ainsi ? » *Ibid.*, 10. Pourquoi donc m'exposiez-vous à un crime semblable ? Quel était votre dessein, quelle était votre pensée ? — Le langage d'Abimélech laisse comprendre clairement les menaces qui avaient retenti à ses oreilles. Dieu lui avait dit : « Si tu ne rends pas Sara, vous mourrez, toi et tous les tiens. » Et le souvenir de cette menace dicte à Abimélech ces paroles : « En quoi vous avons-nous offensé pour attirer sur moi et sur mon royaume un si grand péché ? » Je ne devais pas être seul à l'expier; et l'erreur où vous m'avez jeté exposait tout mon peuple à l'extermination. « Dans quel but l'avez-vous fait ? »

Considérez ici, mon bien-aimé, la sagesse du juste : au lieu de se défendre, il s'applique à faire connaître au roi le vrai Dieu. Il lui répond : « Je me suis dit en moi-même : Peut-être la crainte de Dieu ne règne-t-elle pas en ce pays ; peut-être va-t-on me mettre à mort à cause de

ma femme. » *Ibid.*, 11. Je me demandais avec angoisse si, plongés dans l'erreur comme vous l'êtes, vous conserviez encore quelque scrupule à l'endroit de la justice; et c'est pour vous épargner un crime, dans le cas où vous eussiez voulu mettre à mort le mari d'une femme dont la beauté vous aurait frappés, que j'ai eu recours à ce stratagème. — Remarquez-le bien; il lui suffit de ces courtes paroles pour les reprendre, et leur enseigner que le vrai croyant doit éviter toute prévarication, redouter cet œil qui ne dort jamais, et pour éviter le châtiment dont il nous menace, pour pratiquer la justice avec une profonde sollicitude. Venant ensuite à sa propre défense, Abraham ajoute : Ne croyez pas cependant que j'aie en ceci commis un mensonge. « Elle est ma sœur de père, sinon de mère; et elle m'a été donnée pour épouse. » *Ibid.*, 12. Parce qu'elle a le même père que moi, je l'ai donc moi-même appelée ma sœur. Ne me condamnez donc pas. Encore que la crainte de la mort m'ait suggéré cette pensée; encore que j'aie craint que vous ne vous débarrassiez de moi à cause d'elle, tandis que vous respecteriez ses jours; néanmoins mes paroles ne constituent pas un mensonge. — C'est avec ce soin que le saint Patriarche s'efforce de prouver qu'il n'a point menti. Pour que vous ayez une connaissance exacte de ce qui s'est passé, continue-t-il, écoutez ce qui avait été arrêté entre nous. « Lorsque Dieu me fit partir de la maison de mon père... » *Ibid.*, 13.

Ici se montre de nouveau la sagesse admirable du Patriarche, qui, dans le cours de son récit, trouve le moyen d'apprendre à ses auditeurs qu'il était engagé dès le principe au service du Seigneur, que la volonté divine seule l'avait arraché à la maison paternelle et conduit à Gérara : nouvelle preuve pour le roi de la faveur dont jouissait Abraham auprès de Dieu. « Lorsque Dieu me fit partir de la maison de mon père, je dis à Sara : Accorde-moi cette grâce; en quelque endroit que nous allions, dis : C'est mon frère. » Il avait dit tout à l'heure : « Peut-être la crainte de Dieu ne règne-t-elle pas en ce pays; » langage fort vif à leur égard. Pour en atténuer la vivacité, il ajoute maintenant : Ne pensez pas que je me sois conduit de la sorte envers vous seulement. Car « dès que le Seigneur me tira de la maison de mon père, je dis à Sara : Accorde-moi cette grâce, en quelque endroit que nous allions. » Je n'ai mis aucune exception en faveur d'aucun des habitants de la terre. Il leur prouva de cette manière que, s'il avait dissimulé, il n'avait pas proféré de mensonge. C'est la crainte de la mort, avait-il dit, qui nous a poussés à recourir à ce moyen. Ce langage du juste eut pour effet de calmer entièrement ses auditeurs, de mettre au jour sa propre vertu, et de leur donner une idée suffisante de la religion véritable. Le roi, plein de vénération pour la vertu du Patriarche, le combla de riches présents. « Il prit mille pièces d'argent et des brebis, et des bœufs, et des serviteurs, et des servantes; et il rendit à Abraham Sara son épouse. » *Ibid.*, 14. Telle est, mon bien-aimé, la fécondité de la divine sagesse. Ce saint homme à qui la mort inspirait tant de frayeur et qui cherchait de toutes les manières à l'éviter, non-seulement parvint à s'y soustraire, mais de plus, conquit une faveur extraordinaire et devint illustre en un instant.

La dissimulation n'est pas entachée de mensonge

5. Telle est la conduite du Seigneur : outre qu'il délivre de la tribulation ceux de ses serviteurs qui la supportent sans faiblir, il les comble de tant de joie au sein même des épreuves, qu'ils en viennent à les oublier et qu'ils se voient environnés de biens. Remarquez après cela les égards du roi pour Abraham. Indépendamment des présents dont il le comble, il lui donne la faculté de s'établir sur ses terres. « Voilà, lui dit-il, mes terres devant vous; habitez là où il vous plaira. » *Ibid.*, 15. C'est qu'il n'ignorait pas qu'il était redevable de la vie aux prières du saint Patriarche; et, en conséquence, l'étranger, le voyageur inconnu devient à ses yeux un bienfaiteur, un protecteur qu'il comble d'attentions. « Il dit encore à Sara : J'ai donné à votre frère mille pièces d'argent. » *Ibid.*, 16. Depuis la leçon qu'il a reçue de son époux, comme il ne doute pas de ses paroles, il le désigne à Sara sous le nom de frère. « Ce que j'ai donné à votre frère, poursuit-il, je le lui ai donné pour l'honneur de votre visage. Dites là-dessus la vérité. » Que signifient ces mots : *pour l'hon-*



neur de votre visage ; — dites là-dessus la vérité ? — Je vous ai fait injure en vous introduisant par ignorance, vous, l'épouse de ce juste, dans ma maison ; c'est pour réparer mes torts à votre égard que j'ai donné ces mille pièces d'argent. — Et ces mots : *Dites là-dessus toute la vérité*, quelle en est la signification ? Que tout le monde sache de votre bouche que je vous ai respectée entièrement, et que vous êtes sortie de ma maison l'honneur parfaitement sauf. Attestez à votre époux mon innocence ; qu'il apprenne de vous ma réserve à votre égard. Pourquoi s'exprime-t-il de cette manière ? Pour que le Patriarche, instruit et convaincu sur ce point, intercède en sa faveur auprès de Dieu. En effet, après ces paroles : « Dites là-dessus toute la vérité ; » instruisez votre époux de ce qui s'est passé, l'Ecriture poursuit en ces termes : « Et Abraham pria le Seigneur, et le Seigneur guérit Abimélech, et son épouse, et ses servantes, et elles enfantèrent. Car le Seigneur avait frappé de stérilité toute la maison d'Abimélech à cause de Sara, femme d'Abraham. » *Ibid.*, 17-18. Ainsi Dieu, voulant porter au comble la gloire de son serviteur, octroie à son intercession le salut du monarque et de toute sa maison. « Et Abraham pria le Seigneur ; et le Seigneur guérit Abimélech, et son épouse, et ses servantes ; et elles enfantèrent ; car le Seigneur avait frappé de stérilité toute la maison d'Abimélech. » Quoique le roi n'eût commis aucun péché, Dieu permit qu'il fût affligé de cette plaie, afin de donner à son serviteur l'occasion de le guérir par ses prières et de gagner ainsi en gloire et en éclat. C'est, en effet, la conduite ordinaire de la Providence de disposer toute chose de telle sorte que ses serviteurs brillent comme des flambeaux, et que leur vertu resplendisse en tout lieu.

Remarquez de plus, mon bien-aimé, comment après avoir affranchi Abraham de ses tribulations, Dieu le comble de biens, accomplit sa promesse, et met à exécution tout ce qu'il lui avait annoncé. « Et le Seigneur, lisons-nous, visita Sara, selon qu'il l'avait dit, et il fit ce dont il lui avait parlé. Et Sara conçut, et elle donna dans sa vieillesse un fils à Abraham, au temps que lui avait marqué le Seigneur. » *Gen.*, XXI, 1-2. A quoi font allusion ces mots : *selon qu'il l'avait dit, ce dont il lui avait parlé ?* — A la promesse que Dieu lui avait faite lorsqu'il lui demanda l'hospitalité avec ses anges, près du chêne de Mambré. « En ce temps-là, lui avait-il dit, je viendrai, et Sara aura un fils. » *Gen.*, XVIII, 24. Telle est la parole qui se réalise maintenant ; et, comme il s'agit d'une chose en dehors du cours de la nature, on en attribue l'accomplissement à la grâce divine et non aux lois qui régissent l'humanité. « Et Abraham donna pour nom au fils que lui avait donné Sara, le nom d'Isaac. » *Ibid.*, XXI, 3. Ce n'est pas sans motif que l'Ecriture s'exprime ainsi : « Au fils que lui avait donné Sara. » Elle ne se contente pas de dire : « Il donna pour nom à *son fils ;* » elle ajoute : « Au fils que lui avait donné Sara, » malgré sa stérilité et son âge avancé. « Et il le circoncit le huitième jour, conformément au précepte du Seigneur. » *Ibid.*, 4. Effectivement, le Seigneur lui avait ordonné de circoncire désormais les nouveaux-nés ce jour-là.

Mais il faut que nous connaissions la puissance infinie du Très-Haut, la facilité avec laquelle il réalise les choses que les hommes trouvent impossibles ; et voilà pourquoi les saintes Lettres nous rappellent après la naissance d'Isaac l'époque où elle eut lieu. « Or, Abraham était âgé de cent ans lorsque son fils Isaac naquit. Et Sara lui dit : Le Seigneur m'a donné lieu de sourire, car celui qui l'apprendra se réjouira avec moi. » *Ibid.*, 5-6. Quel est le sens de cette phrase : « Le Seigneur m'a donné lieu de sourire ? » — Cet enfantement est pour moi un sujet de bonheur. Et qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'il en soit ainsi ? Tous les étrangers à qui ce fait sera raconté prendront part à ma joie, non point précisément parce que je suis devenue mère, mais parce que je le suis devenue de cette manière. Un événement aussi extraordinaire les ravira d'admiration, et ils seront profondément émus en me voyant, moi morte en quelque façon au bonheur de la maternité, posséder tout à coup et engendrer de mes entrailles desséchées un enfant, le nourrir d'un lait abondant, alors que tout espoir semblable m'était refusé. « Et elle

ajouta : Qui viendra dire à Abraham que Sara allaite un enfant? » *Ibid.*, 7. Dans la pensée de la Providence, la présence du lait atteste l'enfantement, et éloigne le soupçon d'un enfant supposé ; et, en effet, l'abondance du lait en Sara publiait hautement le caractère extraordinaire de cette fécondité. « Qui viendra dire à Abraham que Sara allaite un enfant, que j'ai mis au monde un fils dans ma vieillesse? » que j'aie pu engendrer, avancée en âge comme je l'étais; que je puisse nourrir, chargée comme je le suis d'années? « Et l'enfant grandit, et il fut sevré. Et Abraham fit un grand festin le jour où son fils fut sevré. » *Ibid.*, 8.

6. Vous avez vu à l'œuvre l'incompréhensible sagesse du Seigneur : après avoir éprouvé de toutes les manières la patience du juste, au moment où toute espérance semblait interdite et au Patriarche et à tous ses amis, au point de vue des lois de la nature, alors s'accomplit la divine promesse. Et nous aussi, mes bien-aimés, montrons la même patience que le juste, gardons-nous de toute faiblesse, et puisons dans nos magnifiques espérances la force dont nous avons besoin, d'autant plus que ni la difficulté des circonstances, ni aucun autre obstable humain ne saurait prévaloir contre nous, si Dieu daigne nous dispenser sa grâce avec libéralité. Qu'il fasse un signe, et tout cède et obéit aussitôt, ce qui était difficile devient facile, ce qui était impossible devient possible; pourvu toutefois que nous conservions en lui une foi inébranlable, et que nous nous élevions au-dessus des choses humaines, les yeux fixés sur son infinie grandeur. Dieu a promis des biens ineffables dans l'autre vie aux hommes fidèles au culte de la vertu; à plus forte raison pourvoira-t-il dès celle-ci à nos besoins, surtout si nous désirons la première et dédaignons la seconde. Si nous voulons jouir des biens de l'une avec abondance, détachons-nous des biens de l'autre. Pénétrés de ces enseignements, soupirons après les biens qui ne changent ni ne passent pas, qui n'ont pas de fin, afin qu'après une vie écoulée sans tristesse, nous en obtenions la jouissance. Puisse-t-elle nous être donnée à tous, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVI.

« Et Sara dit : Qui viendra dire à Abraham que Sara allaite un enfant, que j'ai mis au monde un fils dans ma vieillesse ? »

1. Nous allons aujourd'hui, mes bien-aimés, vous servir le repas spirituel que vous attendez, en reprenant la suite du sujet traité hier; et aujourd'hui, comme hier, vous verrez d'une part la sollicitude, la condescendance et l'amour sans bornes du Seigneur, de l'autre l'obéissance et la piété parfaite du saint Patriarche. Vous avez vu de quelle joie la naissance d'Isaac avait rempli Sara. « Dieu, s'écria-t-elle, m'a donné lieu de sourire; car quiconque l'apprendra se réjouira avec moi. » Certainement, je ferai partager ma joie à ceux à qui je le raconterai. Grande est, en effet, la grâce que m'a faite le Seigneur, et elle est bien au-dessus de l'humaine faiblesse. Qui ne serait pas stupéfait en me voyant nourrir mon enfant de mon propre lait, moi qui suis parvenue à la dernière vieillesse, et qui jusqu'à présent n'étais pas devenue mère? Et voilà que, stupéfaite et ravie elle-même, elle ajoute : « Qui viendra dire à Abraham que Sara allaite un enfant, et que j'ai mis au monde un fils dans ma vieillesse? » Parce qu'il s'agit d'un événement au-dessus des lois de la nature, elle s'exprime de la sorte : « Qui viendra dire...? » Comme si elle disait : Qui pourrait le croire, qui pourrait mettre en son esprit pareille chose, quelle intelligence pourrait la comprendre, quel raisonnement pourrait en rendre un compte satisfaisant ? Moins surprenant fut le prodige accompli par Moïse dans le désert, lorsque sa verge frappant le rocher en fit jaillir d'abondantes eaux, que ce prodige d'un sein stérile mettant au monde un enfant, et produisant des ruisseaux de lait. Pour que personne ne doutât de l'enfantement et que l'on ajoutât foi à ce prodige dans l'avenir comme dans le présent,

Sara nourrit elle-même son enfant, et l'alimenta de son propre lait. « Qui viendra dire à Abraham que Sara allaite son enfant ? » dit-elle. Qui lui annoncera ce fait si nouveau, si étrange, si opposé à mes espérances, « que j'ai mis au monde un fils dans ma vieillesse ? » Qu'est-ce à dire, « que j'ai mis au monde un fils dans ma vieillesse ? » Quand même je n'eusse pas été frappée de stérilité, c'était assez de mon âge avancé pour m'interdire l'espoir de devenir mère. Et pourtant le Seigneur a écarté tous ces obstacles, et il a permis que je devinsse mère, et j'aie reçu de lui un lait abondant. Mais voyons ce qui suit.

Le temps de l'allaitement était passé lorsque « Sara vit le fils que l'Egyptienne Agar avait eu d'Abraham jouer avec son fils Isaac. Et elle dit à Abraham : Chassez cette servante et son fils ; car jamais le fils de la servante ne sera héritier avec mon fils Isaac. Ce langage touchant son fils sembla rude à Abraham. » *Gen.*, XXI, 9-11. Ce qui se présente en ce moment à vous, mon bien-aimé, c'est Sara ne pouvant plus supporter l'extrême liberté d'Ismaël, ni la communauté des jeux entre son fils et celui de la servante. Et de même que peu auparavant, pour abaisser l'orgueil d'Agar, elle l'avait obligée, par la violence de son indignation, à prendre la fuite ; de même actuellement, pour réprimer la hardiesse d'Ismaël qui prétendait, lui fils de l'Egyptienne, jouer avec Isaac que Sara avait reçu de Dieu ; à ce spectacle au-dessus de ses forces, elle dit à Abraham : « Chassez cette servante et son fils ; car jamais le fils de la servante ne sera héritier avec mon fils. » Touchant elle-même aux dernières limites de la vieillesse, et voyant le saint Patriarche à son déclin, car, dit l'Ecriture, ils étaient tous deux fort avancés dans leurs jours ; craignant, d'un autre côté, que, s'ils venaient à mourir soudain l'un et l'autre, Ismaël en sa qualité de fils d'Abraham ne prétendît à l'héritage de son père et n'affichât des droits égaux à ceux d'Isaac, elle demande à son époux de chasser la servante et son fils, « afin qu'ils sachent bien que rien de commun n'existe entre ce fils et le mien ; » et puis il n'était pas convenable que l'enfant de l'esclave fût élevé avec l'enfant de la maîtresse.

Au surplus, l'action de Sara n'était point l'effet d'un caprice ; elle était fort naturelle, et si naturelle que son langage fut approuvé de Dieu. Quant au saint Patriarche, sa tendresse envers Ismaël ne lui fit pas goûter, tant s'en faut, la demande de sa femme. « Ce langage touchant son fils sembla dur à Abraham. » Il n'est point ici question d'Agar ; car c'était d'Ismaël jeune encore que se préoccupait le cœur d'Abraham. Considérez ici, je vous prie, la bonté et la miséricorde admirables du Seigneur. Il voit Sara obéissant aux sentiments de la nature, et protestant contre l'égalité des droits entre les deux enfants ; il voit Abraham affligé à la pensée de chasser Ismaël et sa mère ; car, bien que sa douceur parfaite ne lui permît pas de résister à sa femme, ce parti lui paraissait néanmoins extrêmement dur, odieux et inhumain : alors le Seigneur, prenant conseil de sa miséricorde accoutumée, pour resserrer les liens de leur union, s'adresse en ces termes au Patriarche : « Que cette proposition touchant l'enfant et la servante ne te paraisse pas dure. Quoi que t'ait dit Sara, prête l'oreille à sa voix. » *Ibid.*, 12. Que ces paroles ne t'affligent pas ; mais, « quoi qu'elle puisse te dire, prête l'oreille à sa voix. »

2. Tout ce qu'elle vient de te proposer au sujet d'Agar et d'Ismaël, accepte-le ; écoute sa voix ; ne va pas blesser une épouse dont l'amour pour toi ne s'est jamais démenti. Ce n'est pas une fois, tu le sais, mais jusqu'à deux fois que, en vue de t'arracher à la mort, elle s'est exposée elle-même à de graves dangers. C'est à elle que tu es redevable de la gloire dont tu as été comblé. Grâce à elle, tu es retourné de l'Egypte chargé de richesses : grâce à elle, tu as reçu d'Abimélech les témoignages du respect le plus profond. Que ta résolution ne s'écarte donc pas du conseil qu'elle te suggère, et qui du reste s'exécutera. Car c'est d'Isaac son fils que descendra ta postérité, et c'est lui qui héritera de toi. « Quant au fils de la servante, je le ferai grandir, et je l'établirai chef d'un grand peuple, parce qu'il est sorti de toi. » *Ibid.*, 13. Fais donc ce qu'elle te dit, et prête l'oreille à sa voix. — Jugez par là de la paix et de l'harmonie qui dut soudain s'établir entre les deux époux, Dieu daignant en

resserrer ainsi les liens. « Abraham se leva donc le matin, prit quelques pains et une outre remplie d'eau, et les donna à Agar; et il lui mit son enfant sur les épaules et il la renvoya. » *Ibid.*, 14. Remarquez encore ici la droiture du Patriarche, et la piété de ses intentions en toute chose. Lorsque Sara lui dit : « Chassez la servante et son fils, » cette parole lui sembla dure à cause de la tendresse qu'il ressentait pour Ismaël. Mais, dès que le Seigneur eut ordonné, il exécuta sur-le-champ ses ordres et n'écouta plus les sentiments de son cœur; comme s'il disait : Une fois que Dieu a parlé, toutes les affections naturelles doivent se taire, parce que celui qui parle est le Maître de la nature.

« La servante prenant les pains et l'outre remplie d'eau, sortit avec l'enfant. » Voyez dans ce passage une fois de plus le crédit dont jouissait le saint Patriarche auprès de Dieu attirer sur Agar la protection céleste. Elle s'en alla donc, errant à travers le désert. L'eau ayant été épuisée, Agar ne trouvait nulle part de quoi se désaltérer. « Or, elle déposa son enfant sous un arbre ; » *Ibid.*, 15 ; car ses entrailles étaient déchirées, et l'amour maternel lui imposait les plus cruelles tortures. « Et elle s'assit vis-à-vis de lui, à la distance d'une portée d'arc. Car elle disait : Je ne verrai pas la mort de mon enfant. Et elle s'assit loin de lui; et l'enfant ayant poussé un cri elle pleura. » *Ibid.*, 16. Mais notre bon et misécordieux Seigneur, dont la tendresse à notre égard surpasse de beaucoup la tendresse paternelle et maternelle, « entendit la voix de l'enfant du lieu où il était. » *Ibid.*, 17. Il fut touché du sort de l'enfant et de la désolation d'Agar. Dès que celle-ci, par une permission divine, eut expérimenté les horreurs de la solitude, elle reçut aussitôt assistance du Seigneur. « Et l'ange de Dieu appela du haut du ciel Agar, et lui dit : Qu'est-ce donc, Agar? N'aie point de crainte, car Dieu a entendu la voix de ton enfant du lieu où il est. Lève-toi, prends l'enfant, et saisis ses mains, car je ferai de lui le chef d'un grand peuple. » *Ibid.*, 18. O tendresse du Seigneur ! Loin de la mépriser en sa qualité de servante, pour tenir sa promesse et parce qu'Ismaël était du sang d'Abraham, il veille sur elle avec cette sollicitude. « Qu'est-ce donc, Agar? lui dit-il. N'aie point de crainte; car le Seigneur a entendu la voix de ton enfant. Lève-toi, prends-le, saisis sa main; car je ferai de lui le chef d'un grand peuple. » Ne t'attriste pas d'avoir été renvoyée de la maison de ton maître. Telle est l'affection que j'ai pour ton fils, que je ferai de lui le chef d'un grand peuple. « Et il ouvrit ses yeux. » *Ibid.*, 19. Ce n'est pas qu'auparavant elle ne vît rien ; mais ses yeux ne lui étaient d'aucune utilité avant l'apparition céleste. Et c'est pourquoi il est dit que le Seigneur, voulant lui donner une preuve de sa protection, « ouvrit ses yeux, » dissipa son ignorance, réveilla son esprit, lui indiqua le chemin qui la conduisit en un lieu où se trouvait une source d'eaux jaillissantes. « Et elle vit une source d'eau vive; et elle y alla, et elle remplit son vase, et elle donna à boire à son enfant. » Ainsi, Dieu la guide en des lieux sans chemin, il lui découvre sa générosité inépuisable ; au moment où, dans le dénûment le plus complet, elle ne conserve plus aucune espérance de salut, il la console et prend soin de son enfant. De même, fussions-nous dans le désert, au sein des maux les plus affreux, sans espoir aucun, il suffit que le Seigneur veuille nous secourir, tout autre secours nous deviendra inutile, et son assistance subviendra à tous nos besoins. Pourvu que nous gagnions son cœur, aucun ennemi ne prévaudra contre nous, et nous viendrons à bout de toutes les résistances.

« Et Dieu fit demeure avec l'enfant; et Ismaël grandit, et il habita dans la solitude. » *Ibid.*, 20. Ayons Dieu pour ami, et nous jouirons dans la solitude elle-même d'une plus grande sécurité que les habitants des villes. Où trouver plus de sécurité, un rempart plus inexpugnable que dans les bras du Seigneur ? Pour vous prouver que dans la solitude on jouit d'une sécurité plus grande à ces conditions, on est plus redoutable que les hommes vivant au milieu des villes et possédant toutes les ressources humaines, je vous rappellerai David défendu dans sa vie errante et vagabonde par la main du Très-Haut ; tandis que Saül, malgré les villes dont il disposait, malgré les gardes et les satellites dont il était environné, était en proie à une frayeur

continuelle et craignait sans cesse les embûches de ses ennemis. Ainsi l'un, entièrement seul, sans compagnon aucun, se passe de l'assistance des hommes; l'autre, au contraire, revêtu de la pourpre et le front ceint du diadème, doit recourir aux bons offices de David : le monarque a besoin du berger; l'homme couronné, du plus simple des hommes.

Rien ne surpasse en puissance l'homme secondé du secours du Tout-Puissant.

3. Mais reprenons, si vous le voulez bien, cette histoire d'un peu plus haut, et exposons-la tout entière, pour nous bien convaincre de cette vérité, que nul ne surpasse en puissance l'homme secondé du secours d'en haut, et que nul aussi ne surpasse en faiblesse l'homme qui en est dépourvu, eût-il à ses ordres d'innombrables armées. David, tout jeune encore, et qui, à cause de son âge si tendre, n'avait pas jusque-là quitté la maison paternelle, reçut de son père l'ordre d'aller voir ses frères; c'est que le moment était venu où sa vertu devait paraître au grand jour. Il obéit donc et vint où il était envoyé. Etant arrivé près de ses frères, à la vue du défi jeté par l'étranger Goliath, de Saül et du peuple saisi de crainte, et du danger que courait le prince, il voulut voir les choses de plus près, et il alla contempler ce spectacle étrange et extraordinaire d'un seul homme bravant une armée entière. Cependant ses frères, ne pouvant supporter la générosité de son dessein, lui dirent dans un sentiment d'envie : « N'es-tu donc venu ici que pour voir le combat? » I *Reg.*, XVII, 28. Certainement tu n'es pas venu pour nous. — Remarquez la sagesse et la mansuétude de David. Sa réponse ne renferme aucune parole vive ni blessante; rien de plus propre à étouffer la flamme de leur jalousie et à la calmer. « Ne m'est-il donc pas permis de parler? » M'avez-vous vu prendre les armes; m'avez-vous vu voler parmi les combattants? Je me suis proposé simplement de voir et d'apprendre d'où vient l'extrême folie de ce Philistin. « Car qu'est-il cet étranger qui outrage l'armée du Dieu vivant? » *Ibid.*, 26-29. Lorsqu'il entend peu après son arrogant défi, tandis que les soldats de Saül tremblent, il demande : Quelle sera la récompense de l'homme qui tranchera la tête de ce Philistin? Propos où se révèle sa grande âme et qui excite autour de lui le plus profond étonnement. Saül en ayant été informé mande ce jeune homme dont les connaissances étaient celles d'un berger et rien de plus, et, le voyant si jeune, il le raille de son dessein. Cependant il apprend de quelle manière David en usait avec les ours qui attaquaient ses troupeaux; car le jeune berger fut obligé de lui raconter ces faits, non par une vaine gloire assurément, mais pour ranimer dans le cœur du monarque la confiance et l'engager à considérer la foi cachée dans l'âme du jeune fils d'Isaïe, et non la faiblesse de son extérieur, à compter sur l'assistance d'en haut, laquelle rendait l'adolescent supérieur en force aux hommes faits, ce jeune homme sans armes supérieur à ceux qui avaient des armes, ce berger plus redoutable que les soldats.

Saül, convaincu par l'attitude résolue de David, voulait qu'il se revêtît de ses propres armes; mais David après les avoir prises ne put les supporter : conseil divin, afin que la vertu du Très-Haut, dont David était l'instrument, éclatât d'une façon irréfragable, et afin qu'on n'attribuât pas à ces armes le mérite de la victoire. Se sentant gêné dans cette armure, David s'en dépouilla, et, prenant sa panetière de berger et quelques cailloux, il marcha contre cette tour de chair. Considérez cet étranger s'arrêtant lui aussi à l'âge si tendre de ce combattant, le raillant avec amertume et le gourmandant en paroles comme un faible enfant. Dès qu'il le vit s'avancer vers lui avec sa panetière de berger et quelques pierres pour toute arme, il l'interpella en ces termes : Crois-tu donc être encore au milieu de tes brebis, et chasser quelques chiens? Crois-tu avoir un chien à repousser pour venir à moi avec ces instruments de combat? Tu vas bientôt savoir que tu n'as pas affaire à un combattant ordinaire. — Et, tout en prononçant ces arrogants propos, il s'avançait, faisant retentir son armure et brandissant sa lance. Pour lui, c'était plein de confiance en la force de ses armes qu'il abordait le combat; pour David, c'était appuyé sur la foi et le secours d'en haut. Celui-ci commença par répondre au langage de l'étranger et par abaisser son orgueil : Tu viens à moi, lui dit-il, avec ta lance et tes armes, et tu comptes

sur ta force pour me vaincre. Moi, je viens au nom du Seigneur, mon Dieu. — Et en achevant ces paroles, il prit une pierre dans sa panetière, comme si vraiment il eût eu quelque chien à repousser, et la jetant avec sa fronde il frappa l'étranger au front et le renversa contre terre; puis, tirant en toute hâte le glaive de Goliath du fourreau, il lui trancha la tête, qu'il apporta au roi, et mit fin de la sorte à la guerre. Grâce à lui, le monarque fut sauvé, et son armée put respirer. Spectacle merveilleux autant que nouveau : un guerrier couvert de son armure était vaincu par un jeune homme sans armes; un guerrier rompu aux exercices des combats était terrassé par un berger qui ne savait rien, sinon conduire son troupeau. Pourquoi et comment? C'est que David avait pour lui l'assistance divine, tandis que Goliath en était privé. Jetez les yeux maintenant sur la conduite insensée qu'inspira au monarque la jalousie. Comme l'on chantait de tout côté les louanges du vainqueur de Goliath, et que les femmes criaient : « Saül en a vaincu mille, et David en a vaincu dix mille, » I *Reg.*, XVIII, 7, Saül, irrité de ce langage, quoique en vérité ce langage le flattât plus qu'il ne flattait David, Saül, dis-je, dominé par l'envie, ne rendit désormais à son sauveur que le mal pour le bien, et, au lieu de proclamer les titres de ce jeune homme à sa reconnaissance, il ne chercha qu'à s'en défaire. Quelle folie extrême! quelle inconcevable démence! Celui auquel il devait la vie, celui qui avait soustrait une armée entière à la fureur d'un étranger, il le traita désormais en ennemi; envieux quand il aurait dû se montrer reconnaissant, et l'âme obscurcie par la jalousie comme par les fumées d'une ivresse particulière, il n'accorda à son bienfaiteur que le sentiment de la haine.

4. Tels sont les funestes effets de cette passion : elle commence par blesser mortellement celui qui l'a enfantée. Et de même que le ver né sur un arbre commence à dévorer cet arbre le premier, de même l'envie corrompt en premier lieu l'âme où elle a pris naissance, tout en causant à la personne objet de l'envie le contraire de ce qu'elle se propose. Ne vous arrêtez pas aux commencements des personnes enviées; considérez-en la fin, et vous vous convaincrez que la perversité des envieux n'aboutit qu'à rendre les personnes enviées plus illustres. Celles-ci ont, en effet, pour auxiliaire Dieu même et son bras pour soutien : l'envieux, au contraire, abandonné de la grâce d'en haut, est incapable de résister à qui que ce soit; en outre, prévenant les ennemis du dehors, sa propre passion le consume, il est comme dévoré par d'invisibles morsures, il périt sans retour. Fuyons donc, je vous en conjure, ce mal funeste, employons toute notre énergie à l'éloigner de nos âmes. Il n'est point de passion qui soit plus pernicieuse et qui cause à notre salut de plus graves dommages. Du reste, c'est au diable que nous en sommes redevables; d'où ce mot du Sage : « C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde. » *Sap.*, II, 24. Ce monstre pervers ne put voir le premier homme immortel sans consacrer les efforts de sa méchanceté à le porter à la désobéissance; et, en le portant à désobéir, il attira sur sa tête la mort, châtiment de la désobéissance. Ainsi l'envie produisit la séduction, la séduction la désobéissance, la désobéissance la mort. Et voilà pourquoi il a été dit : « C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde. »

Exhortation morale. Evitons l'envie.

Voyez-vous les funestes conséquences de cette passion? Elle soumit à la mort celui qui était honoré du privilége de l'immortalité. Mais, si l'ennemi de notre salut, par les artifices de son envie, réussit à soumettre à la mort le premier homme, qui était immortel, Dieu, dans sa miséricordieuse sollicitude, nous a rendu l'immortalité au prix de sa propre mort, et nous a donné plus que nous n'avions perdu. Le démon nous a chassés du paradis; Dieu nous introduit au ciel : le démon nous fait condamner à la mort; Dieu nous restitue le privilége d'être immortels : le démon nous ravit les délices du paradis; Dieu nous prépare le royaume des cieux. Telle est la féconde sagesse du Seigneur; c'est ainsi que les armes forgées par l'envie du diable irrité contre nous, il les retourne contre sa tête. Et non-seulement il nous a comblés de biens supérieurs à ceux que nous avions perdus, mais il nous a soumis jusqu'au démon lui-même. « Voilà, di-

Les démons sont soumis au pouvoir de l'homme.



sait-il, que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions. » *Luc.*, x, 19. Que ces considérations nous déterminent à chasser cette passion de notre âme et à mériter la bienveillance divine. Nous y trouverons une armure qui nous rendra invulnérables, un boulevard inexpugnable. Telle est la raison pour laquelle Ismaël, quoique jeune, dans le désert et sans ressources, grandit soudain et devint le chef d'un grand peuple : « C'est que Dieu était avec l'enfant. » *Gen.*, xxi, 20. Vous avez dans ces mots l'abrégé de tout notre discours. Méprisez donc, je vous en prie, les biens présents, soupirez après les biens à venir; estimons par-dessus toutes choses la faveur du Seigneur, et par une conduite irréprochable travaillons à multiplier nos titres de confiance; de cette manière, après une vie paisiblement écoulée, nous obtiendrons les biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur soient au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVII.

« Et il arriva qu'après ces mots Dieu tenta Abraham. »

1. Le texte que vous venez d'entendre, bien que contenant peu de paroles, va nous découvrir un trésor également précieux et considérable. Ainsi en est-il des divines Ecritures : ce n'est point sous la multitude des mots, mais sous un langage précis qu'elles cachent leurs richesses. A nous donc de pénétrer le sens du passage en question et de chercher à comprendre toute la force du texte dont il a été fait lecture. Ce sera pour nous un nouveau moyen de constater, et l'admirable vertu du Patriarche, et l'infinie bonté de Dieu. « Et il arriva qu'après cela Dieu tenta Abraham. » *Genes.*, xxii, 1. Que signifient ces paroles : « Et il arriva qu'après cela Dieu tenta Abraham ? » Remarquez, je vous prie, le moment indiqué par les saintes Lettres dans ce nouveau témoignage rendu à la vertu de ce juste. Ayant à raconter l'épreuve à laquelle Dieu le soumit, elles marquent le temps précis où il lui ordonna d'immoler Isaac, pour vous faire apprécier la parfaite obéissance de cet homme aux yeux duquel la volonté du Seigneur prévalait sur toute autre considération. Quelle est donc la portée de ces paroles : « Et après ces mots il arriva...? » Lorsqu'Isaac fut venu au monde, Sara le voyant un jour en compagnie d'Ismaël, ainsi que je vous le racontais hier, fut choquée de ces rapports et dit à son époux : « Chassez la servante et son fils; car le fils de la servante ne sera pas héritier avec mon enfant. » *Genes.*, xxi, 10. Cette proposition sembla dure au saint Patriarche; et ce fut pour calmer sa douleur que le Seigneur lui tint ce langage : « Prête l'oreille à Sara, ta femme, et suis le conseil qu'elle te donne. » Ne t'alarme pas de ce qui a été dit touchant la servante et son enfant. «C'est Isaac qui doit être le chef de ta postérité.» *Ibid.*, 12. Néanmoins, je ferai d'Ismaël, parce qu'il est également sorti de toi, le chef d'un grand peuple. Evidemment, d'après ce langage et cette promesse du Seigneur, les enfants d'Isaac devaient former une multitude considérable. Naturellement Abraham se nourrissait de ces espérances, il avait pour ainsi dire reçu le prix des nombreuses et rudes tribulations par lesquelles il était passé, et, heureux de contempler le fils auquel devait être transmis son héritage, il vivait dans une sécurité sans nuages. Mais celui qui connaît les secrets de la pensée voulut nous mettre sous les yeux la vertu du saint Patriarche et le dévouement sans bornes qu'il portait à son Créateur. C'est pourquoi, après ses nombreuses promesses, et en particulier après celle dont nous venons de parler et dont le souvenir absorbait l'âme d'Abraham, lorsqu'Isaac déjà grandi se trouvait dans la fleur de sa jeunesse, à ce moment où la tendresse de son père croissait en quelque manière sans mesure, après cette assurance : « C'est lui qui sera le chef de ta postérité, » c'est lui qui héritera de toi; « après ce langage, dis-je, Dieu tenta Abraham. »

Pourquoi le tenta-t-il? Ce n'est pas qu'il ignorât ce qu'était Abraham; s'il l'éprouva, ce fut pour instruire les hommes d'alors aussi bien que les hommes des siècles à venir, de la cha-

rité du saint patriarche et de sa parfaite soumission aux ordres du Seigneur. « Et il lui dit : Abraham, Abraham, et Abraham répondit : Me voici. » Pourquoi cette répétition ? C'est le signe de la faveur très-grande dont ce juste jouissait, et le présage certain d'un commandement important. Pour stimuler son attention, son zèle à mettre les ordres d'en haut à exécution, Dieu l'appelle par deux fois : « Abraham, Abraham, et Abraham répondit : Me voici. Et Dieu dit : Prends ce fils que tu aimes tant, ton Isaac chéri; et va sur un lieu élevé, et offre-le moi en holocauste sur l'une des montagnes que je t'indiquerai. » *Genes.*, XXII, 2. Ordre bien terrible et bien au-dessus des forces humaines. « Prends ce fils que tu aimes tant, ton Isaac chéri. » Ces paroles elles-mêmes redoublent les ardeurs de ce foyer, raniment la tendresse dont ce juste brûlait pour son enfant. « Prends ce fils que tu aimes tant, ton Isaac chéri. » Chacun de ces mots suffisait à briser le cœur de ce père. Il n'y a pas seulement, « Isaac ; » il y a de plus, « ton fils, » celui que tu as obtenu contre toute espérance, qui t'a été donné dans ta vieillesse, « ce fils chéri, » adoré, que tu aimes d'un si grand amour; cet Isaac que tu attends pour héritier, celui qui doit multiplier ta postérité et la rendre assez nombreuse pour être comparée à la multitude des étoiles et aux grains de sable du rivage. Eh bien, cet enfant, « prends-le ; va sur un lieu élevé, et offre-le-moi en holocauste sur l'une des montagnes que je t'indiquerai. » Ce qui m'étonne, c'est qu'Abraham ait pu entendre ce langage. On lui dit : Prends ce fils chéri, et offre-le-moi sur une montagne en holocauste. Et que se passe-t-il dans l'âme du Patriarche ? Elle n'en est pas troublée, son cœur n'en est pas confondu; il n'est point déconcerté en présence d'un ordre si extraordinaire; il ne pense pas et ne se dit pas en lui-même : Eh quoi ! le Seigneur qui m'a donné un fils contre tout espoir, qui dans sa miséricorde a fécondé le sein de Sara auparavant stérile, maintenant que ce fils est grand et dans la fleur de son âge, il m'ordonnerait de l'immoler et de le lui offrir en holocauste ? Lui qui me disait naguère : « C'est Isaac qui sera le chef de ta postérité, » me prescrirait en ce moment un acte contraire à ces paroles ! Et comment alors ces promesses s'accompliront-elles ? Est-il possible que des rameaux s'élancent d'une racine arrachée, que des fruits naissent sur un tronc coupé, que des fleuves jaillissent d'une source desséchée ? — Sans doute ces choses sont impossibles au point de vue humain. Mais que Dieu le veuille, et elles deviendront possibles.

2. Aucune pensée de ce genre n'eut accès dans l'esprit d'Abraham : laissant de côté tout raisonnement, il ne se préoccupa en bon serviteur que d'une seule chose, d'exécuter l'ordre qui lui était imposé; et comme s'il eût été étranger aux sentiments de la nature, faisant passer la volonté du Seigneur avant sa tendresse et sa sensibilité, il s'empressa de l'accomplir. « Et s'étant levé de grand matin, il prépara son âne; il prit avec lui deux serviteurs et son fils Isaac. Et lorsqu'il eut coupé du bois pour l'holocauste, il partit et il arriva le troisième jour au lieu que Dieu lui indiqua. » *Gen.*, XXII, 3. Ainsi la distance de ce lieu fut encore un moyen d'éprouver la vertu du juste. Songez à ce qui dut se passer dans l'âme de ce dernier durant ces trois jours, absorbé par cette pensée qu'il allait immoler de ses propres mains son enfant bien-aimé, sans communiquer son dessein à personne. N'y a-t-il pas de quoi être ravi par une âme aussi religieuse et aussi forte ? Comprenant l'importance du commandement, il n'en dit rien à personne, pas plus à Isaac qu'à ses serviteurs. Il était seul à soutenir en lui-même cette lutte, et comme le diamant il ne put être entamé; d'une indomptable énergie, il écarta tout prétexte pour obéir à la volonté de Dieu. Etant arrivé à l'endroit voulu, « Abraham leva les yeux et vit de loin cet endroit. Et il dit à ses serviteurs : Restez ici avec l'ânesse. » *Ibid.*, 4-5. Nouvelle preuve de la sagesse du Patriarche : il veut que ses serviteurs ignorent tout, et il témoigne ainsi de son ardeur et de son empressement sans égal à se conformer au bon plaisir du Seigneur. Connaissant à quel point était extraordinaire et étrange ce sacrifice, d'autant plus que personne avant lui n'en avait offert de semblable, il n'en parla pas à ses serviteurs, et,

les laissant avec l'ânesse, il leur dit : « Restez ici : l'enfant et moi marcherons jusque-là, et quand nous aurons adoré, nous reviendrons près de vous. » *Ibid.*, 5. Il ne se doutait pas que sa parole s'accomplirait, et il prophétisa sans le savoir. Apparemment le langage qu'il tint à ses serviteurs avait pour but de leur donner le change et de les déterminer à rester en ce lieu : de la sorte le Patriarche demeurait seul avec son enfant.

« Abraham prit donc le bois pour l'holocauste, et en chargea son fils Isaac. Il prit lui-même en ses mains le feu et le glaive, et ils poursuivirent ensemble leur chemin. » *Ibid.*, 6. Quelle force dans cette âme ! Quelle énergie dans ce cœur! « Il chargea Isaac du bois de l'holocauste; il prit lui-même le feu et le glaive, et ils poursuivirent ensemble leur chemin. » De quels yeux le père considérait-il son enfant chargé de ce même bois sur lequel il devait dans un instant l'immoler? Et sa main comment pouvait-elle porter le glaive et le feu? Ah ! tandis que la main portait ce feu visible, un feu invisible dévorait son âme, consumait son cœur, l'instruisait à tout surmonter pour l'amour de son Dieu, et lui représentait que, si Dieu avait pu le rendre père malgré les lois de la nature, il ne lui serait pas plus difficile dans la conjoncture actuelle d'accomplir des œuvres au-dessus de toute pensée humaine. Remarquez, je vous prie, indépendamment de ce feu sensible, cette fournaise intérieure qui envahit et embrase peu à peu l'âme de ce juste. « Et Isaac dit à son père Abraham : Père. » *Ibid.*, 7. Il n'en fallait pas davantage pour déchirer les entrailles du saint patriarche. « Et il lui répondit : Qu'est-ce, mon fils? » Tu m'appelles du nom de père, moi qui tout-à-l'heure n'aurai plus d'enfant. Je t'appelle du nom de fils, toi qui tout-à-l'heure vas monter sur l'autel pour y recevoir de ma propre main le coup mortel. — Et l'enfant ajoute : « Voilà le feu et le bois ; mais où est la victime à immoler, où est la brebis pour l'holocauste? »

Faites-vous une idée des tourments du juste : comment put-il supporter cette voix, répondre à son fils? comment ne fut-il pas jeté hors de lui-même, et eut-il la force de cacher à Isaac ce qui allait se passer? Au contraire, son âme énergique, son cœur généreux lui inspirent cette réponse : « Dieu pourvoira lui-même à la victime de l'holocauste, ô mon fils. » *Ibid.*, 8. Maintenant aussi, comme tout-à-l'heure, il prédit l'avenir sans le savoir. Tout en paraissant vouloir cacher à Isaac la vérité, ce langage satisfit pleinement son enfant. Pour lui, sa douleur n'en devint que plus vive, et, tandis que ces paroles occupaient sa pensée, il songeait à la beauté physique de son fils, à la beauté de son âme, à sa docilité, à ses charmes, à son âge si tendre. « Et après avoir cheminé ensemble, ils arrivèrent au lieu dont avait parlé le Seigneur, » à cette montagne élevée que Dieu lui avait indiquée : « Et Abraham y éleva un autel. » *Ibid.*, 9. Je ne puis m'empêcher d'admirer encore une fois cette énergie du saint Patriarche : comment a-t-il pu construire cet autel, comment en a-t-il eu la force, comment l'angoisse où il est ne lui a-t-elle pas ravi tout sentiment? Mais non, il élève l'autel, il y place le bois; « et liant son fils Isaac, il le met sur l'autel. Et Abraham étendit sa main pour saisir le glaive et frapper son enfant. » *Ibid.*, 9-10.

3. Ne passons point rapidement, mes bien-aimés, sur ces paroles. Comprenons-nous bien pourquoi l'âme de ce juste ne s'envole pas de son corps? Comprenons-nous bien la fermeté avec laquelle il garrotte son enfant de ses propres mains et dépose sur le bois cet Isaac, son fils unique, si gracieux et si aimé? « Et Abraham étendit sa main pour saisir le glaive et frapper son enfant. » Quel amour de Dieu, quel dévouement pour lui ! Quelle énergie dans cette âme dont la volonté triomphe de la nature! « Il saisit le glaive pour frapper son enfant. » Qu'admirer ici davantage? la fermeté du père ou la docilité de l'enfant? car Isaac n'oppose aucune résistance, il ne proteste pas contre le sacrifice; acceptant sans murmure tout ce qui paraît bon à son père, il monte avec la douceur d'un agneau sur l'autel, et attend que son père le frappe. Lorsque le sacrifice eut été consommé sans retour dans ces âmes, le Seigneur voulut montrer qu'il désirait par tout ceci mettre dans tout son jour la vertu du saint Patriarche, bien

loin d'exiger l'immolation de son fils. En conséquence, agréant le sacrifice qu'Abraham avait consommé dans sa volonté, et décernant à son obéissance intérieure la couronne qu'elle lui avait méritée, il va maintenant découvrir sa propre bonté.

« Et l'ange du Seigneur l'appela du haut du ciel, et lui dit : Abraham, Abraham. » *Ibid.*, 11. C'est qu'Abraham est tout décidé et prêt à donner le coup fatal pour accomplir la volonté du Seigneur ; et à cause de cela un ange l'appelle du haut du ciel en ces termes : « Abraham, Abraham. » Il le nomme avec raison par deux fois pour arrêter l'élan du Patriarche, et retient en quelque sorte par ce cri sa main prête à frapper l'enfant. « Et Abraham répond : Me voici. Et l'ange reprend : Ne porte pas ta main sur l'enfant, et ne lui fais absolument rien. Car je vois maintenant que tu crains Dieu, et que tu n'as même pas épargné ton fils bien-aimé à cause de moi. » *Ibid.*, 11-12. *Ne porte pas ta main sur l'enfant;* car si je t'ai donné cet ordre, ce n'était pas pour qu'il fût entièrement exécuté ; ce que je voulais ce n'était pas la mort de ton fils, mais que ton obéissance éclatât à tous les regards. Ne lui fais donc pas de mal. Il me suffit de tes sentiments, et dès maintenant je te décerne la couronne et les éloges qui te sont dus ; car je vois maintenant que tu crains vraiment Dieu. — Remarquez la condescendance du Seigneur dans ce langage. Quoi donc? ignorait-il auparavant la vertu de son serviteur, et ne la connut-il qu'à partir de ce moment? Assurément telle n'est pas sa pensée. La voici la pensée du Seigneur : Maintenant tu as fait voir à tous les hommes combien est parfaite la crainte que tu as de Dieu. Je connaissais bien, moi, mon serviteur; mais ta conduite dans les conjonctures actuelles servira de modèle et aux générations présentes et aux générations à venir. Elles sauront maintenant à quel point tu as poussé le respect à l'égard du Seigneur, et le zèle que tu mets à remplir ses commandements. « Car tu n'as pas même épargné ton fils bien-aimé, à cause de moi. » Ce fils qui t'est si cher, que tu aimes si vivement, tu ne l'as pas préféré à ma volonté et à mes ordres : tu as aimé mieux, au contraire, ma volonté que ton fils. Reprends-le donc cet enfant. Et voilà pourquoi je t'avais promis de propager ta race : retire-toi avec la couronne qu'a méritée ton obéissance. Pour moi, c'est la volonté que je couronne, et c'est d'après les sentiments que je distribue mes récompenses. Il convient que le langage tenu par toi à tes serviteurs et à Isaac se réalise. « Lorsque nous aurons adoré, disais-tu aux premiers, nous reviendrons ; » ce point va être réalisé tout-à-l'heure. De plus, à cette question de ton fils : « Où est la brebis pour l'holocauste? » tu as répondu : « Dieu pourvoira lui-même à la victime de l'holocauste. » Eh bien, regarde autour de toi, et tu verras une brebis que tu sacrifieras au lieu de ton enfant. « Et Abraham regarda autour de lui ; et voilà qu'un bélier était retenu par les cornes à un arbre de Sabec. Et Abraham s'approcha, et il prit le bélier, et il l'offrit en holocauste, au lieu de son fils Isaac. » *Ibid.*, 13. Connaissant ta piété, j'ai pris soin de te préparer le moyen de justifier ta parole à ton fils. — « Et il prit le bélier, et il l'offrit en holocauste, au lieu de son fils Isaac. » Telle est la bonté de Dieu! Ainsi, le sacrifice fut achevé, le Patriarche découvrit la religion profonde dont il était animé, et reçut la récompense que ses sentiments lui avaient méritée, et outre cette récompense il put ramener avec lui Isaac.

Toutes ces choses étaient une figure de la croix ; et de là ce mot du Christ aux Juifs : « Abraham votre père a souhaité vivement de voir mon jour; il l'a vu, et il a été transporté de joie. » *Joan.*, VIII, 56. Comment l'aurait-il vu lui qui vivait tant d'années auparavant? En ombre et en figure. De même qu'un bélier fut immolé à la place d'Isaac, de même l'agneau spirituel a été offert à la place des hommes; car il convenait que l'ombre figurât à l'avance la vérité. Remarquez, en effet, mon bien-aimé, la fidélité de la figure. Ici un fils unique, et là un fils unique; ici un fils légitime et chéri, là un fils légitime et chéri. « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » *Matth.*, III, 17. L'un est offert par son père en holocauste, l'autre est livré par le Père. Et c'est ce que nous enseigne saint Paul en ces termes :

Le sacrifice d'Abraham fut l'image de celui de la croix.



« Il n'a point épargné son propre fils, et il l'a livré pour nous tous; comment après cela ne nous donnerait-il pas toute chose avec lui? » *Rom.*, VIII, 32. Voilà jusqu'où s'est étendue l'ombre; mais la vérité l'emporte ensuite beaucoup en excellence. Cet agneau spirituel qui a été offert pour le monde entier a purifié le monde entier; il a délivré les hommes de la servitude de l'erreur et les a ramenés à la vérité; il a fait de la terre un ciel, sans transformer les éléments, et en instruisant seulement les hommes à mener sur la terre une vie céleste. Grâce à lui, le culte des démons a été anéanti; grâce à lui, les hommes n'adorent plus des pierres et du bois, et des êtres honorés de la raison ne se prosternent plus devant des objets privés de sentiment; enfin, grâce à lui, l'erreur s'est enfuie et le flambeau de la vérité a illuminé la terre.

4. Voyez-vous la supériorité de la vérité? Voyez-vous en quoi consiste la vérité, en quoi la figure? « Et Abraham appela cet endroit, *le Seigneur a vu.* C'est pourquoi l'on dit aujourd'hui: *Le Seigneur s'est montré sur la montagne.* » *Genes.*, XXII, 14. L'âme du serviteur de Dieu était si profondément religieuse qu'il donnait aux divers lieux des noms pris des événements dont ils avaient été le théâtre. C'est pour perpétuer la visite qu'il avait reçue de Dieu qu'il donna à ce lieu pour nom : *Le Seigneur a vu*, le gravant en quelque sorte sur une colonne d'airain. — Sans doute c'était pour le saint Patriarche une récompense suffisante de s'en retourner avec Isaac vivant et d'avoir mérité ce magnifique éloge : « Maintenant je vois que tu crains vraiment Dieu. » Néanmoins le Seigneur, dont les bienfaits surpassent toujours notre attente, et qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, veut combler de nouvelles faveurs l'âme du juste. En conséquence, il lui adresse la parole une fois encore. « Et l'ange du Seigneur appela une seconde fois Abraham du haut du ciel et lui dit: Je l'ai juré par moi-même, dit le Seigneur, parce que tu as fait cela, et que tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi, je te comblerai de bénédictions, et je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel et comme le sable du rivage de la mer; et ta postérité sera maîtresse des cités de tes ennemis; et en celui qui sortira de toi toutes les nations de la terre seront bénies, parce que tu as écouté ma voix. » *Ibid.*, 15-18. Tu as exécuté mes ordres, tu as montré une obéissance sans bornes; en conséquence prête l'oreille. J'ai juré par moi-même, dit le Seigneur. Remarquez cette condescendance du Très-Haut: « J'ai juré par moi-même, » afin que tu comptes en toute confiance sur l'accomplissement de ma parole. Comme parmi les hommes on estime plus solides les promesses faites sous la foi du serment, Dieu se plie à nos usages humains et tient ce langage : « Je l'ai juré par moi-même, parce que tu l'as fait et que tu n'a pas épargné ton fils chéri à cause de moi. »

Admirez, je vous en prie, cette bonté: « Tu n'as pas épargné ton fils chéri; » et pourtant Abraham le ramenait plein de vie. Mais vous ne devez pas regarder le dehors des choses, mon bien-aimé, il vous faut avoir égard au sentiment qui portait le Patriarche à exécuter aveuglément les ordres de son Maître. Car certainement, en ce qui dépendait de la volonté, la main d'Abraham avait répandu le sang de la victime, le glaive avait frappé la tête de l'enfant, le sacrifice avait été consommé. Voilà pourquoi le Seigneur, considérant les choses de cette manière, en attribue le mérite à son serviteur et lui dit : « Tu n'as pas épargné ton fils chéri à cause de moi. » Tu ne l'as pas épargné à cause de mon commandement; moi je l'ai épargné à cause de ton obéissance. Et pour te récompenser de cette obéissance, « je te comblerai de bénédictions, je multiplierai ta postérité. » Remarquez ce surcroît de bénédiction, lequel revient à ceci : Je rendrai ta postérité encore plus nombreuse. Et cet enfant dont ton cœur a consommé le sacrifice aura une descendance comparable par le nombre aux étoiles du ciel et au sable du rivage. « Et toutes les nations seront bénies en celui qui sortira de toi, parce que tu as écouté ma voix. » Toutes ces choses seront la récompense de ton obéissance.

Des biens sans mesure seront donc la récompense de notre soumission au Seigneur si, à

l'exemple du Patriarche, nous accomplissons les ordres divins sans en rechercher indiscrètement les raisons, en nous bornant à les exécuter comme de fidèles serviteurs qui se reposent sur la sagesse de leur maître. Pénétrons-nous de ces sentiments, et il nous deviendra facile d'imiter l'obéissance de ce juste et par suite de mériter les mêmes couronnes. Comment l'imiterons-nous? En pratiquant les commandements de Dieu; car « ce ne sont pas, dit l'Apôtre, les auditeurs mais les exécuteurs de la loi qui seront justifiés. » *Rom.*, II, 13. A quoi bon prêter tous les jours une oreille attentive, si nous négligeons les œuvres? Je vous en conjure donc, appliquons-nous à la pratique des bonnes œuvres, nous ne nous sauverons qu'à cette condition. De la sorte, nous effacerons nos péchés, nous attirerons sur nous la clémence de Dieu, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire soit au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVIII.

« Et les enfants de Chet, répondant à Abraham, lui dirent : Vous êtes pour nous un roi venu de Dieu ; ensevelissez dans nos sépulcres les plus beaux celle que vous avez perdue. »

1. Vous avez admiré hier, mes bien-aimés, la force d'âme du saint Patriarche, vous avez admiré ce cœur plus ferme que le diamant, ce père qui, par amour envers son Dieu, est devenu autant qu'il a dépendu de lui le sacrificateur de son fils, et qui, par la volonté du moins, n'a pas hésité à rougir sa main de sang et à consommer le sacrifice. Mais la miséricorde du Seigneur voulut qu'il s'en retournât avec son enfant sain et sauf, après avoir reçu les éloges et la brillante couronne que méritaient ses sentiments, après avoir soutenu cette lutte suprême sans faiblir, et témoigné ainsi en toute manière de sa religion inaltérable. Examinons aujourd'hui avec quelle tendresse il s'occupa désormais de son fils. Revenu de ce sacrifice aussi nouveau que merveilleux, il eut à pleurer la mort de Sara. A cette occasion il demanda aux fils de Chet de lui céder un sépulcre, et leur ayant acheté un lieu convenable, il y déposa sa femme; il devait ainsi à la mort de Sara de posséder pour la première fois une propriété. Toutes les circonstances servent à la divine Ecriture pour nous édifier sur la vertu du juste; après nous l'avoir montré menant la vie d'un étranger et d'un voyageur, elle nous mentionne cette dernière particularité, nous apprenant de la sorte que cet homme dont le crédit auprès du Seigneur était si considérable, la renommée si éclatante, dont les rejetons étaient si nombreux, n'avait même pas de lieu qui lui appartînt, bien différent en cela des hommes du jour, qui la plupart acquièrent à l'envi des champs, des domaines et des biens sans nombre. Abraham avait assez de trésors dans son cœur pour dédaigner des trésors de la terre.

Qu'ils prêtent ici l'oreille, ces hommes qui voudraient posséder en un instant les biens de leurs semblables, et qui ne mettent aucune borne aux désirs de leur cupidité; et qu'ils prennent exemple sur le saint Patriarche, qui n'avait même pas de sépulcre où déposer les restes de Sara, et qui attendit d'être contraint par la nécessité à faire auprès des fils de Chet l'acquisition d'un champ et d'une caverne convenables.

Ce qui prouve la considération dont Abraham jouissait chez les Chananéens, c'est le langage que lui tiennent les enfants de Chet : « Vous êtes pour nous un roi venu de Dieu; ensevelissez dans nos sépulcres les plus beaux celle que vous avez perdue. » *Genes.*, XXIII, 6. Toutefois Abraham, leur inculquant par ses œuvres la sagesse qui les caractérisait, refuse d'accepter un sépulcre avant d'en avoir payé le prix. — Quelque bienveillants que vous soyez à mon égard, je prétends vous en donner auparavant la juste valeur; à cette condition seulement, je prendrai possession du tombeau. — En conséquence, il paya le tombeau, et il en prit possession. « Et il ensevelit Sara sa femme dans la double caverne d'un champ en face Mambré. » *Ibid.*, 19. Ainsi donc, cet homme si remarquable et si renommé, cet homme qui jouissait d'une si grande faveur auprès de Dieu, et d'une telle considération au-

près de tous les habitants de la contrée, que les enfants de Chet lui donnaient le titre de roi; cet homme ne possédait même pas un pied de terrain. C'est là ce qui dictait au bienheureux saint Paul le magnifique éloge qu'il faisait de la vertu de ce Patriarche en ces termes : « C'est par la foi qu'Abraham vécut en voyageur sur la terre de la promesse comme sur une terre étrangère, et qu'il habita dans des tentes avec Isaac et Jacob, les héritiers de la même promesse. » *Hebr.*, XI, 9. Et pour nous expliquer en quel sens sa foi lui avait inspiré de vivre en voyageur, il ajoute : « Car il attendait la cité dont les fondements sont inébranlables, et dont l'architecte et le fondateur est Dieu même. » *Ibid.*, 10. L'espérance des biens à venir lui faisait mépriser les biens présents; l'attente de biens plus précieux lui faisait dédaigner les biens grossiers de cette vie; et cela, bien avant la loi, bien avant la grâce.

Quelle est donc notre excuse à nous qui, malgré tant de promesses, malgré les biens ineffables assurés à nos efforts, soupirons néanmoins après les biens d'ici-bas, multiplions nos possessions, cherchons de toutes les manières à nous faire remarquer, et recourons aux rapines et aux injustices pour accroître notre fortune? Ce que le Prophète déplorait dans le passage qui suit, nous le mettons en œuvre : « Malheur, s'écriait-il, à ceux qui ajoutent les maisons aux maisons, les champs aux champs, et dépouillent ainsi le prochain. » *Isa.*, v, 8. Ne voyons-nous pas tous les jours se réaliser ces iniquités? Ne voyons-nous pas les veuves dépouillées, les orphelins spoliés, les faibles opprimés par les forts? Le saint Patriarche n'agit pas de cette manière : lorsqu'il voulut faire l'acquisition d'un sépulcre, bien qu'il vît les enfants de Chet disposés à le lui donner, il ne consentit à le prendre qu'après en avoir payé la juste valeur. Pénétrons-nous de ces sentiments, mes bien-aimés, marchons, nous qui vivons sous la grâce, à la suite des justes antérieurs à la loi, et prenons garde, en laissant nos cœurs s'embraser du désir de posséder toujours davantage, d'augmenter les ardeurs de ce feu inextinguible, de ces flammes intolérables qui nous seraient réservées. A nous aussi, dans le cas où nous persisterions à vivre de rapines et d'injustices pareilles, conviendraient ces paroles adressées au riche de l'Evangile : « Insensé, cette nuit même, on te demandera ton âme; et ces biens que tu a mis en réserve, qui les possédera? » *Luc.*, XII, 20. Pourquoi, mon bien-aimé, tant de sollicitude à ramasser ces richesses qu'il vous faudra bientôt laisser sur la terre, d'où vous serez vous-même enlevé, non-seulement sans retirer de ces richesses un avantage quelconque, mais chargé en outre du poids de vos prévarications et vous consumant en regrets inutiles? Plus d'une fois d'ailleurs ces biens que vous avez réunis avec tant d'avidité tomberont entre les mains de vos ennemis, tandis que vous n'en retirerez que châtiments. Ne serait-ce donc pas le comble de la folie de vous épuiser pour autrui, et de ne garder pour vous que le supplice?

2. Si jusqu'à présent nous avons trop négligé nos intérêts les plus chers, du moins prenons maintenant des résolutions sérieuses, et, au lieu de songer uniquement à l'accroissement de notre fortune, appliquons-nous de tout cœur à la pratique de la justice. Notre destinée n'est pas bornée à la vie de ce monde; nous ne resterons pas toujours sur la terre étrangère, avant peu nous retournerons dans notre patrie. Que tous nos efforts aient donc pour but de n'être pas alors dans le dénûment. A quoi nous servirait-il de laisser à l'étranger des biens considérables, sauf à manquer dans la patrie même du nécessaire? Hâtons-nous donc, tandis qu'il en est temps, de transporter dans la patrie ce que nous possédons sur la terre étrangère. Encore que l'une soit bien éloignée de l'autre, il est facile d'opérer cette translation. Les personnes chargées de l'opérer sont prêtes, elles ne redoutent en chemin aucun danger, et ce que nous leur confierons, elles le déposeront dans un asile inviolable; car ce sont les pauvres dont les mains transportent dans les trésors célestes les offrandes que nous leur avons confiées. Puisque cette translation nous présente autant de facilité que de sécurité, pourquoi hésiterions-nous encore, et ne nous empresserions-nous pas d'envoyer nos biens là où nous en aurons le plus besoin? Le Patriarche habitait le pays de Chanaan comme une terre



étrangère, parce qu'il « attendait la cité dont l'architecte et le fondateur est Dieu même. » *Hebr.*, XI, 10. Imitons ses vertus, et nous habiterons un jour cette même cité, et nous serons reçus dans le sein d'Abraham. Là où les œuvres sont les mêmes, la récompense est aussi la même. Revenons cependant, si vous le jugez opportun, à la suite de notre discours, et considérons avec quelle sollicitude l'époux de Sara s'occupe, après la mort de son épouse, de leur fils Isaac. Prêtons donc l'oreille au récit de la divine Ecriture.

« Abraham était vieux et avancé en âge. Or le Seigneur bénit Abraham en toute chose. » *Gen.*, XXIV, 1. Pourquoi ces détails du texte sacré? C'est que le Patriarche allait se préoccuper de choisir une épouse à Isaac, et voilà pourquoi l'on indique son âge. Quand il fut parvenu à une grande vieillesse, comme il ne voulait pas que son fils prît une épouse parmi les filles des Chananéens, il manda son serviteur le plus sûr et le chargea de cette mission en ces termes : « Pose ta main sous ma cuisse. » *Ibid.*, 2. Le mot hébreu signifie : *sous mes reins*. Et dans quel but ce langage? Sans doute que telle était la manière de s'exprimer des hommes de ces temps, où bien encore il parlait de la sorte par allusion à la génération d'Isaac. Ce qui prouve qu'il se conformait en cela aux usages du temps, c'est qu'après avoir donné cet ordre à son serviteur, Abraham ajoute aussitôt : « Et je t'adjurerai au nom du Dieu seigneur du ciel et du Dieu de la terre. » *Ibid.*, 3. Remarquez comment il instruit son serviteur à connaître l'Auteur de toute chose; car ces expressions : *Dieu du ciel et Dieu de la terre* embrassent la création entière. Et quel serment lui impose-t-il? « De ne pas prendre pour épouse à mon fils Isaac une des filles des Chananéens, au milieu desquels j'habite ; mais d'aller dans la contrée où je suis né, vers mes parents, et d'y choisir une épouse pour mon fils Isaac. » *Ibid.*, 3-4.

Tel est l'ordre qu'il donne à son serviteur. N'accordez pas à ce langage une légère attention, rendez-vous compte de la pensée du Patriarche, et remarquez bien qu'à cette époque reculée on était bien loin de rechercher une grande fortune, des richesses considérables, de nombreux esclaves, de vastes domaines, la beauté corporelle, mais plutôt la beauté de l'âme et la noblesse des sentiments. Témoin de la perversité des habitants de Chanaan, et comprenant l'importance de choisir pour son fils une épouse qui partageât sa piété, Abraham exige de son serviteur, sous la foi du serment, la promesse d'amener de sa famille une épouse à son fils. Ni la distance des lieux, ni les difficultés de la route ne le refroidissent à cet endroit, et, parce qu'il comprend la nécessité de la mesure, il ne néglige rien et il intime à son serviteur l'ordre de partir. Ainsi agit le saint Patriarche, qui, ayant en horreur les vices des indigènes, ne se préoccupait que des vertus du cœur. Telle ne serait pas aujourd'hui l'opinion de la plupart des hommes. Peu importe la présence de vices sans nombre, ils ne courent qu'après une seule chose, la richesse ; tout le reste ne vient pour eux qu'en seconde ligne, car ils ne comprennent pas que là où le cœur est gâté, si considérable que soit la fortune, on sera bientôt réduit à la dernière indigence, et que les biens temporels ne sont d'aucune utilité lorsqu'il n'y a pas une intelligence capable d'en régler sagement l'emploi.

3. Telle est donc la mission dont le Patriarche chargea son serviteur, tout en le liant par un serment. Considérons maintenant la loyauté de ce dernier, et sa piété formée sur celle de son maître. Quand il eut vu l'importance qu'Abraham attachait à cet ordre, il lui dit : « Et si la jeune fille refuse de me suivre, devrai-je ramener votre fils dans le pays d'où vous êtes sorti ? » *Ibid.*, 5. Je ne voudrais pas, si quelque difficulté imprévue survenait, déroger à vos instructions; c'est pour cela que je vous demande quelle conduite il me faudra tenir. — Quelle est la réponse du juste ? Il le détourne de ce dessein et lui dit : « Garde-t'en bien; ne conduis pas là-bas mon fils. » *Ibid.*, 6. Au reste, ce ne sera pas nécessaire. Celui sur la parole duquel je me repose et qui m'a promis de multiplier à l'infini la postérité d'Isaac, conduira lui-même cette entreprise. « Garde-toi donc bien de conduire mon fils en ce pays. Le Seigneur Dieu du ciel et Dieu de la terre... » *Ibid.*, 7. Vous l'avez vu tout à l'heure,

en adjurant son serviteur, lui faire connaître l'auteur de l'univers; maintenant qu'il lui donne ses instructions, il répète les mêmes paroles, et de toute façon il l'instruit à mettre dans le Seigneur sa confiance pleine et entière, et à compter, après avoir commencé son voyage avec ces sentiments, sur une heureuse issue. Dans ce but il lui rappelle quelle bienveillance le Maître de toute chose lui avait manifestée dès le principe : or ce Dieu qui l'avait appelé hors de sa patrie, qui jusque-là lui avait accordé la plus efficace protection, qui lui avait donné Isaac, mènerait assurément à bonne fin cette entreprise nouvelle.

« Le Seigneur Dieu du ciel et de la terre, dit-il, qui m'a tiré de la maison de mon père et de la maison dans laquelle je suis né; lui qui m'a dit expressément : Cette terre, je la donnerai à toi et à ta postérité; » ce Dieu qui m'a témoigné tant de sollicitude, « lui-même il enverra devant toi son ange, et tu emmèneras à coup sûr de ce pays une épouse à mon fils. » Pars sans crainte; je ne doute pas que celui de qui j'ai reçu tant de grâces n'ajoute un nouveau bienfait aux bienfaits passés, et n'envoie devant toi son ange. Il te préparera lui-même les voies en toute chose; lui-même te désignera l'épouse que tu devras amener à mon fils. S'il arrivait, ce que je ne crois pas, que la jeune fille refuse de te suivre, tu ne resteras plus sous le poids de ton serment. « Dans tous les cas, ne conduis pas mon fils en ce pays. » *Ibid.*, 8. Pour moi, je suis certain que le Seigneur te dirigera lui-même. — C'est ainsi qu'Abraham découvre à quel point il compte sur Dieu, et qu'il défend à son serviteur de conduire Isaac en ces contrées. Quand il eut donné ses ordres et dissipé les préoccupations d'Eliézer, car celui-ci craignait de ne pas accomplir la volonté de son maître et de se rendre coupable par là de parjure, « le serviteur mit sa main sous la cüisse d'Abraham, et fit le serment demandé, » *Ibid.*, 9, à savoir qu'il n'emmènerait pas Isaac hors de la contrée.

Vous avez vu se trahir dès le commencement l'affection du serviteur pour son maître : vous allez voir maintenant le profit qu'il retira des avis du Patriarche et comment il imita sa piété. « Prenant dix chameaux et des présents précieux parmi les biens de son maître, Eliézer partit pour la Mésopotamie vers la ville de Nachor; sur le soir, il fit reposer ses chameaux hors la ville, près d'un puits, à l'heure où les jeunes filles vont puiser de l'eau. Et il dit : Seigneur Dieu d'Abraham mon maître. » *Ibid.*, 10-12. Remarquez la fidélité du serviteur; c'est par son maître qu'il désigne le Souverain de l'univers. « Seigneur Dieu de mon maître Abraham, » de celui que vous avez comblé de bienfaits. — Ne vous étonnez pas qu'un serviteur donne au Seigneur le nom de Dieu d'Abraham; car Dieu lui-même, pour montrer à quel point il estime la vertu des justes, s'exprime de la sorte : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. » *Exod.*, III, 6. Eliézer poursuit donc en ces termes : « Seigneur Dieu de mon maître Abraham, secondez-moi, je vous prie, aujourd'hui, et usez de miséricorde envers Abraham mon maître. » Qu'est-ce à dire, usez de miséricorde? Exaucez-le. « Me voici près de la fontaine, continue-t-il, et les filles des habitants de la ville sortent pour puiser de l'eau. La jeune fille à laquelle je dirai : Inclinez votre vase afin que je boive, et qui me répondra : Buvez et je donnerai à boire à vos chameaux jusqu'à ce qu'ils soient désaltérés, — sera celle que vous aurez préparée à votre enfant Isaac; par là je connaîtrai que vous avez fait miséricorde à mon maître Abraham. » *Genes.*, XXIV, 12-14. Langage plein de sagesse. Comme Eliézer connaissait les sentiments hospitaliers du saint Patriarche, comprenant d'ailleurs que la jeune fille à lui présenter devait être douée des vertus semblables aux siennes, il ne s'enquiert pas d'un autre indice, et il lui suffit de trouver dans une jeune fille le même cœur hospitalier pour y reconnaître celle qu'il cherche. De là son langage. Si la jeune fille à laquelle je demanderai à boire m'offre son vase, et, découvrant la générosité de son âme, dit en outre : J'abreuverai aussi vos chameaux, cet acte de sa part attestera suffisamment sa vertu et sa candeur.

4. En effet, mon bien-aimé, ce n'était point une chose ordinaire qu'une jeune et tendre

vierge, loin de repousser la demande qui lui était adressée, déposât le vase dont ses épaules étaient chargées, l'offrît à celui qui le lui demandait, c'est-à-dire à un étranger, à un inconnu, et de plus qu'elle abreuvât tous les chameaux, révélant par cette conduite la noblesse de son âme. Ne savez-vous donc pas que bien des hommes repoussent des demandes de cette nature? Je ne parle pas seulement de l'eau qu'on peut leur demander. Mais, plus d'une fois, quand ils portent quelque flambeau, on les priera d'attendre un peu et de laisser prendre de la lumière, ils n'y consentiront pas, encore que leur flambeau ne dût rien perdre en éclat, alors même qu'il eût servi à rallumer une infinité d'autres flambeaux. Ici, nous voyons une femme, une jeune fille qui porte un vase sur ses épaules, non-seulement écouter avec douceur la prière qui lui est faite, mais encore s'y prêter, donner à boire à celui qui l'implore, et s'offrir d'elle-même à en donner aux bêtes de somme. C'est que le bon Dieu avait exaucé les supplications du saint Patriarche, et avait disposé toute chose conformément aux désirs du serviteur, devant lequel il avait envoyé son ange. La suite des événements démontra ainsi à Eliézer l'efficacité de la prière d'Abraham; car il rencontra une vierge telle qu'il la souhaitait, et il découvrit en elle les sentiments de la plus parfaite hospitalité. « Elle s'empressa, raconte l'Ecriture, et répandant son vase dans les canaux, elle courut le remplir au puits et en abreuva tous les chameaux. » *Ibid.*, 20. Quelle vivacité dans cette obligeance! car ces mots : « Elle s'empressa, répandit le contenu de son vase, et courut au puits, » prouvent l'ardente charité de la jeune fille; sans se retirer en sa qualité d'étrangère, sans décliner la demande d'Eliézer par raison de convenance, elle lui dit au contraire avec la bienveillance la plus grande : « Buvez, seigneur. » *Ibid.*, 18. Quelles richesses ces vertus ne surpasseraient-elles pas? à quels trésors ne seraient-elles pas préférables? Voilà une dot vraiment grande, des biens vraiment précieux, des trésors vraiment inépuisables.

Eliézer reconnut à ces marques l'action providentielle du Très-Haut. « Il la contemplait et gardait le silence, pour savoir si le Seigneur avait béni son voyage ou non. » *Ibid.*, 21. Qu'est-ce à dire, *Il la contemplait?* Il considérait tour à tour avec la plus grande attention sa physionomie, sa démarche, son maintien, et tout son extérieur, pour savoir « si le Seigneur avait, ou non, béni son voyage. » Quant à ce qui venait de se passer, c'était une preuve éclatante de la vertu remarquable de la jeune fille. Pour la remercier de sa complaisance, Eliézer lui présenta « deux pendants d'oreille en or et deux bracelets. » *Ibid.*, 22. En même temps il la questionna sur ce qui la regardait et lui dit : « De qui êtes-vous la fille? Y aurait-il dans la maison de votre père un lieu pour me recevoir? » *Ibid.*, 23. Remarquez la réponse de la jeune vierge : tout à l'heure, quand on lui demandait de l'eau, elle en donna au serviteur d'Abraham et à ses bêtes de somme. De même à la question qui lui est adressée sur le nom de son père et sur la facilité de trouver un asile, elle répond : « Je suis la fille de Bathuel, fils de Melcha et de Nachor; » *Ibid.*, 24; elle désigne à la fois et son père et son aïeul, pour inspirer à Eliézer plus de confiance. Telle est la simplicité de cette enfant. On lui demande quel est son père, et non-seulement elle le fait connaître, mais elle fait connaître aussi le père de son père. On lui demande s'il y a un lieu où l'on puisse être reçu, et non-seulement elle répond affirmativement, mais elle ajoute : « Il y a chez nous du foin et de la paille en abondance. » *Ibid.*, 25. A cette réponse, Eliézer fut saisi d'admiration pour les sentiments hospitaliers de la jeune fille; et, apprenant qu'il s'agissait d'aller, non chez des étrangers, mais chez Nachor, le frère du saint Patriarche, « il adora Dieu profondément. » *Ibid.*, 26. Heureux de ce qu'il venait d'apprendre et du langage qu'avait tenu la jeune fille, il se prosterna devant le Seigneur et lui rendit grâces de la protection qu'il avait visiblement répandue sur Abraham et sur lui-même, et de la bonté avec laquelle il avait favorablement disposé toute chose. « Béni soit, s'écrie-t-il, le Seigneur Dieu d'Abraham mon maître, qui n'a point détourné de mon maître sa miséricorde et sa vérité. » *Ibid.*, 27. Maintenant qu'il est édifié sur

les sentiments de l'enfant et suffisamment renseigné par elle, il se fait lui-même connaître et lui apprend, par sa prière d'action de grâces, qu'il vient, non de la part d'une famille étrangère, mais pour remplir une mission dont l'a investi le frère même de Nachor.

Dès que la jeune fille eut appris ces choses, « elle se mit à courir, pleine de joie. » *Ibid.*, 28. Voyez comment chacun de ses actes révèle ses sentiments hospitaliers : la vivacité de sa course comme ses paroles, comme son ingénuité. « Elle se mit à courir et annonça dans la maison de sa mère ce qu'elle avait appris. » *Ibid.* Tout ce que lui avait dit Eliézer, elle le communiqua à ses parents. « Et Laban courut en toute hâte vers l'homme, du côté de la fontaine. » *Ibid.*, 29. La précipitation de sa marche montre également l'ardeur de Laban. Dès qu'il aperçut Eliézer debout près de la fontaine avec ses chameaux, il lui dit : « Venez, entrez, béni soit le Seigneur. Pourquoi êtes-vous resté dehors? J'ai préparé la maison et un lieu pour les chameaux. » *Ibid.*, 31. Laban aussi bénit Dieu de l'arrivée de l'étranger; et, avant d'exercer l'hospitalité, il montra à ce dernier combien ce devoir lui était agréable : « Venez, entrez, car j'ai déjà préparé la maison et un lieu pour les chameaux. » Et quand Eliézer fut entré, « il déchargea les chameaux, leur donna de la paille et du foin, et présenta de l'eau à Eliézer pour laver ses pieds. » *Ibid.*, 32.

5. Voilà le zèle avez lequel ces hommes, captifs encore de l'erreur, exerçaient les devoirs de l'hospitalité. « Et il lui donna de l'eau pour laver ses pieds, et pour laver les pieds de ceux qui l'accompagnaient. Et il mit devant eux des pains à manger. » *Ibid.*, 32-33. Observez ici le grand sens d'Eliézer. « Pour moi, dit-il, je ne mangerai pas tant que je n'aurai pas dit ce que j'ai à dire. » Vous avez rempli votre devoir à mon égard; de mon côté, je n'aurai pas de repos que je ne vous aie communiqué le motif pour lequel j'ai entrepris ce voyage, j'ai quitté le pays de Chanaan, et suis arrivé dans votre maison. Lorsque je vous aurai tout raconté, il dépendra de vous de montrer les sentiments dont vous êtes animé envers mon maître. Il commence donc son récit en ces termes : « Je suis serviteur d'Abraham. Or le Seigneur a comblé mon maître de bénédictions, et il lui a donné des brebis et des taureaux, de l'or et de l'argent, des serviteurs et des servantes, des ânes et des chameaux. Et Sara, la femme de mon maître, a mis au monde un fils, quoique Abraham fût déjà vieux; et le père a donné à ce fils tout ce qu'il possédait. » *Ibid.*, 34-36. Remarquez l'exactitude de tous ces détails. Je suis au service de cet Abraham que vous connaissez, leur dit-il. Or, le Maître de toute chose l'a comblé de tant de bénédictions que les richesses de mon maître sont extrêmement considérables. — Et pour leur en donner une juste idée, il ajoute : Des brebis et des taureaux, de l'or et de l'argent, des serviteurs et des servantes, des ânes et des chameaux, telle est sa fortune. — Prêtez ici l'oreille, riches qui ajoutez chaque jour les arpents de terre aux arpents, qui bâtissez des bains, des portiques et de somptueux édifices; et voyez ce en quoi consistait la fortune du saint Patriarche. Chez lui point de domaine, point de maison, point de faste et de luxe; mais des brebis et des taureaux, des chameaux et des ânes, des serviteurs et des servantes. Et, pour que vous n'ignoriez pas l'origine de ce grand nombre de serviteurs, on lit ailleurs qu'ils étaient tous nés chez Abraham.

Or, poursuit Eliézer, mon maître, dont les richesses sont si grandes, et dont la faveur auprès de Dieu ne l'est pas moins, eut un fils de Sara, quoique parvenu lui-même aux limites de la vieillesse; ce fils unique, il l'a fait déjà son héritier universel, car « il lui a donné tout ce qu'il possède. » Après avoir parlé de l'éclat de son maître et de la naissance d'Isaac, il expose les ordres qu'il a reçus avant de partir pour Charran. « Et mon maître, dit-il, m'a fait jurer en sa présence, disant : Tu ne prendras pas d'épouse à mon fils Isaac parmi les filles des Chananéens, au milieu desquels j'habite; mais va dans la maison de mon père, vers mes proches, c'est là que tu prendras une épouse pour mon fils. » *Ibid.*, 37-38. Tels furent les ordres d'Abraham. Après avoir examiné la difficulté de la mission, je lui demandai ce qu'il faudrait faire

si la jeune fille refusait de venir avec moi. « Et il me répondit : Le Seigneur Dieu, à qui j'ai eu le bonheur de plaire, enverra lui-même son ange devant toi, et il dirigera ta voie, et tu trouveras une femme pour mon fils dans ma parenté, dans la maison de mon père. » Et, si tu ne peux décider la jeune fille à venir avec toi, tu seras à l'abri de ma malédiction. » *Ibid.*, 40-41. Voilà les instructions et la mission que je reçus de mon maître. Je me suis donc mis en route, et, plein de confiance en ses prières, dès que je fus arrivé près de la fontaine, je me suis écrié : « Seigneur Dieu d'Abraham mon maître, si vous me dirigez vous-même dans le chemin où je marche, me voici près de la fontaine, à l'heure où les filles des habitants de la cité viennent y puiser de l'eau; et la fille à laquelle je dirai : Donnez-moi un peu de l'eau de votre cruche ; et qui me répondra : Buvez, je vais également abreuver vos chameaux, sera l'épouse que vous avez préparée à votre serviteur Isaac; et en cela je connaîtrai que vous avez fait miséricorde à mon maître Abraham. » *Ibid.*, 42-44. J'adressais au fond de mon cœur cette prière à Dieu, et je ne l'avais pas terminée que déjà elle était exaucée. « Car je n'avais pas encore fini de parler que Rébecca parut avec un vase sur ses épaules. Et je lui demandai : Donnez-moi à boire. Et, déposant son vase avec empressement, elle me répondit : Buvez, je vais aussi abreuver vos chameaux. » *Ibid.*, 45-46. A la vue de cette providentielle intervention du Seigneur, je lui demandai de qui elle était la fille; et dès que je sus par sa réponse que, loin d'être venu vers des étrangers, j'allais me trouver dans la maison de Nachor, frère de mon maître, plein de confiance, « je lui présentai des pendants d'oreille et des bracelets. Ensuite j'adorai avec reconnaissance le Seigneur, et je bénis le Dieu de mon maître Abraham de m'avoir conduit vers une fille du frère de mon maître. » *Ibid.*, 47-48.

Tout cela du reste était l'œuvre de Dieu et l'accomplissement des prières de mon seigneur. Et maintenant, vous qui avez fait si bien votre devoir jusqu'ici, « agissez en toute miséricorde et justice avec mon maître; sinon, dites-le moi. » *Ibid.*, 49. Dites-moi votre sentiment, afin que, s'il est favorable, je sache quel parti je dois prendre; et, s'il ne l'est pas, afin que je dirige mes pas d'un autre côté, « et que j'aille soit à droite, soit à gauche. » Mais, comme Dieu conduisait tout ceci conformément aux prières du saint Patriarche, le père et la mère de la jeune fille répondent : « Cette parole vient du Seigneur; nous ne pourrions vous dire rien de contraire, soit en bien, soit en mal. » *Ibid.*, 50. Votre récit nous montre clairement dans ces événements la main divine. N'allez pas croire que nous voulions nous opposer aux desseins du Seigneur; nous ne pouvons en avoir la pensée. « Voilà la jeune fille : Prenez-la, partez, et elle sera l'épouse du fils de votre maître, comme l'a dit le Seigneur. » *Ibid.*, 51.

6. Voyez-vous avec quelles précautions ces hommes de l'antiquité choisissaient une épouse à leur fils, préférant aux richesses la noblesse du cœur. Point d'actes, point de contrats, point de ces mesures ridicules d'aujourd'hui, ni de ces clauses qu'on insère dans les contrats, par exemple, si elle vient à mourir sans enfants, si telle ou telle chose arrive. En ce temps-là rien de pareil; l'on avait pour contrat, et c'était le meilleur et le plus sûr, les mœurs de la jeune fille. Point de cymbales non plus, ni de chœurs de danses. Vous vous en convaincrez lorsque vous verrez la fiancée se présenter à son fiancé. « Le serviteur ayant ouï le langage du père et du frère, se prosterna et adora. » *Ibid.*, 52. Voyez-le, à chacune de ces circonstances, rendre grâces au Maître de l'univers. — Car c'était Dieu qui préparait ainsi les voies et qui avait envoyé, conformément à la parole du Patriarche, son ange devant Eliézer, pour lui faciliter toute chose. Certain alors du succès de sa mission, celui-ci « prit des vases d'or et d'argent et des vêtements, et les donna à Rébecca. » *Ibid.*, 53. Il s'applique à gagner son cœur, la considérant engagée de parole avec Isaac. Il honore également de semblables présents la mère et le père; et ce n'est qu'après avoir terminé la mission dont l'avait chargé Abraham qu'il songe à réparer ses propres forces. « Et ils mangèrent et ils burent, lui et les hommes

qui l'accompagnaient, et ils allèrent dormir. Et, s'étant levé le matin, Eliézer leur dit : Laissez-moi partir, afin que je revienne vers mon maître.» *Ibid.,* 54. Maintenant que tout est heureusement terminé, qu'il ne me reste plus rien à faire et que la chose vous est à vous-même agréable, «laissez-moi partir, afin que je retourne vers mon maître. Et les frères et la mère lui répondirent : Que la jeune fille reste au moins dix jours avec nous; après quoi vous partirez. Et il leur dit : Ne me retenez pas, puisque le Seigneur a béni mon voyage; laissez-moi partir et m'en retourner vers mon maître. » *Ibid.*, 54-56. Pourquoi des hésitations et des délais, quand le Seigneur m'a protégé d'une façon si visible et si complète ? « Laissez-moi donc partir et m'en retourner vers mon maître. Et ils dirent : Appelons la jeune fille et interrogeons-la. Et ils l'appelèrent, et ils lui dirent : Iras-tu avec cet homme? Et elle répondit : J'irai. Et ils laissèrent partir Rébecca leur sœur avec ce qui lui appartenait, et le serviteur d'Abraham et ses compagnons. Et ils bénirent Rébecca et lui dirent : Tu es notre sœur; puisses-tu grandir jusqu'à mille et mille générations; et tes descendants puissent-ils posséder en héritage les cités de leurs ennemis. » *Ibid.,* 56-60. Ils annoncent, sans le savoir, ce qui devait se réaliser un jour pour Rébecca; leur pensée obéissait à l'action du Seigneur. En effet, selon leur prophétie, la postérité de la jeune fille devait se perpétuer jusqu'à mille générations, et ses descendants devaient hériter des cités de leurs ennemis. Ainsi éclate à vos yeux en toutes ces circonstances la providence irrésistible du Très-Haut; des infidèles deviennent sous sa main les prophètes de l'avenir.

Les infidèles quelquefois deviennent aussi des prophètes de l'avenir.

« Et Rébecca et ses suivantes se levant, montèrent sur des chameaux. » *Ibid.,* 61. Remarquez la condition de la fiancée du Patriarche. Naguère elle allait chercher de l'eau avec un vase sur ses épaules; maintenant elle monte sur un chameau. Vous n'y voyez point ces mules dont la tête est couverte d'argent, ces essaims de serviteurs et ce luxe que l'on voit aujourd'hui. Telle était la vigueur des femmes de ce temps qu'elles montaient sur des chameaux, et affrontaient ainsi le voyage. « Et elles partirent avec Eliézer. Or, Isaac était sorti pour méditer dans la campagne à l'heure du crépuscule; et, levant les yeux, il aperçut les chameaux qui venaient. » Tout en se promenant dans les champs, il vit ces bêtes de somme. « Et, dès que Rébecca eut aperçu Isaac, elle descendit de son chameau, et elle demanda au serviteur : Quel est donc cet homme qui vient dans la campagne à notre rencontre ? » *Ibid.,* 62-65. Admirez les nobles sentiments de la jeune fille : à la vue d'Isaac, elle demande quel est cet homme; et quand on lui a répondu que c'était son futur époux, elle ramène son voile sur sa tête. Et le serviteur raconta tout ce qui s'était passé à Isaac. En vain, mon bien-aimé, chercheriez-vous ici nos coutumes vaines et dangereuses : point de pompe diabolique, point de cymbales, de flûtes, de danses, point de ces banquets sataniques et de ces propos hideux d'obscénité; vous n'y découvrirez que pudeur, sagesse et modestie. « Et Isaac entra dans la maison de sa mère, et il prit Rébecca, et elle fut son épouse, et il l'aima, et il fut consolé de la mort de sa mère Sara. » *Ibid.*, 67.

Femmes, prenez Rébecca pour modèle; hommes, prenez Isaac : imitez tous la simplicité de ces noces. Pourquoi, je vous le demande, souffrez-vous que, tout d'abord et dès le commencement, des chants lubriques viennent frapper les oreilles de la jeune fille, au milieu d'une pompe pernicieuse ? Ignorez-vous donc combien la jeunesse glisse aisément sur la pente du mal? Pourquoi profaner les saints mystères du mariage? Ne faudrait-il pas plutôt repousser tous ces usages, et former dès le principe la jeune fille à la pudeur, appeler les prêtres, unir les deux époux au milieu des prières et des bénédictions, afin que l'amour de l'un gagnât en force, la modestie de l'autre en durée; afin que toutes les particularités du mariage concourussent à introduire la vertu dans cette maison nouvelle, à chasser au loin les embûches du démon, et qu'ainsi les deux époux passassent leur vie dans une félicité due à la protection de Dieu. Puissions-nous tous en être favorisés par la grâce et la charité en Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, puissance, honneur soient au Père et au

Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIX.

« Voici les générations d'Isaac fils d'Abraham. »

1. Je me propose de vous conduire encore aujourd'hui à la table accoutumée, et de me servir pour votre réfection des paroles de Moïse, ou plutôt des paroles de l'Esprit lui-même. En effet, Moïse n'a pas écrit ces choses de son propre fonds, mais bien sous l'inspiration du Saint-Esprit. Examinons donc ce qu'il veut nous enseigner aujourd'hui. S'il nous raconte la vie des justes, ce n'est pas sans raison ni sans but; il veut que nous marchions sur les traces de leurs vertus et que nous devenions les imitateurs de leurs belles actions. Après nous avoir raconté l'histoire du saint Patriarche, et l'épreuve suprême du sacrifice de son fils; après nous avoir appris que ce sacrifice, quoique inachevé en réalité, avait été consommé aux yeux de Dieu par la volonté d'Abraham, l'Ecriture met fin à ces récits pour nous exposer ce qui se rapporte à cet Isaac qui avait été immolé et qui ne l'avait pas été; car il y avait dans ce fait une sorte de mystère. « C'est par la foi, dit Paul à ce sujet, qu'Abraham sacrifia Isaac, lorsqu'il fut éprouvé; et il offrit son fils unique, l'héritier des promesses divines. » *Hebr.*, XI, 17. Pour nous apprendre ensuite comment la foi avait présidé à tous ces actes, et comment Abraham ne fut pas troublé par l'opposition qui existait entre les ordres de Dieu et les promesses qu'il en avait reçues, l'Apôtre ajoute: « Aussi lui fut-il rendu comme une figure de l'avenir. » *Ibid.*, 19. Que signifient ces mots, « comme une figure de l'avenir ? » Le saint Patriarche ayant conduit Isaac au sacrifice et montré la perfection de son obéissance, reçut la couronne qu'il avait méritée, et s'en revint avec l'enfant qui lui avait été rendu et à la place duquel un bélier avait été immolé; or, toutes ces particularités découvrent la bonté sans mesure du Créateur de toute chose, et son dessein d'éprouver la soumission de son serviteur en lui ordonnant ce sacrifice dont il ne voulait pas l'accomplissement. Après avoir contemplé cette vertu du saint Patriarche, laquelle ne s'est jamais obscurcie, abordons aujourd'hui l'histoire d'Isaac, et voyons éclater également en toute circonstance sa piété envers le Seigneur. Prêtons donc l'oreille aux paroles de l'Ecriture :

Pourquoi Dieu commande à Abraham d immoler son fils Isaac.

« Voici, dit-elle, les générations d'Isaac, fils d'Abraham. Abraham engendra Isaac. Or Isaac avait quarante ans lorsqu'il prit pour épouse Rébecca, fille de Bathuel, Syrien de Mésopotamie, sœur du Syrien Laban. » *Genes.*, XXV, 19. Notez, je vous en prie, mon bien-aimé, la précision de la sainte Ecriture et la portée de tout ce qu'elle renferme. Pourquoi nous marque-t-elle l'âge d'Isaac et nous dit-elle : « Or, Isaac avait quarante ans lorsqu'il prit pour épouse Rébecca ? » *Ibid.*, 20. Assurément ce n'est ni sans raison ni sans dessein. Comme elle nous entretiendra bientôt de la stérilité de Rébecca, et de la fécondité dont l'épouse d'Isaac fut redevable aux prières de son époux, l'Ecriture se propose de nous éclairer sur l'admirable patience d'Isaac et de déterminer exactement le nombre d'années durant lequel il fut privé d'enfants : exemple bien capable de nous encourager à offrir dans nos besoins de persévérantes prières au Seigneur. Voilà ce juste, en effet, dont la vertu et le crédit auprès de Dieu étaient si grands, qui ne cesse de demander avec une ferveur soutenue la fin de la stérilité dont était affligée Rébecca; et nous qui, accablés du poids de nos péchés, avec une vertu bien au-dessous de la vertu du Patriarche, après quelques instants de prière, nous livrons au découragement et à la torpeur si nous ne sommes pas exaucés sur-le-champ, que dirons-nous ? Que l'histoire de ce juste nous instruise : ne cessons pas, je vous en conjure, d'implorer du Seigneur le pardon de nos prévarications, déployons une ferveur qui ne se démente pas, et ne tombons ni dans la négligence, ni dans le mécontentement lorsque nous n'obtiendrons pas de suite ce que nous demanderons. Sans doute, le Seigneur n'éprouve notre persévérance et ne diffère ses dons que pour nous réserver le prix dû à la patience, et de plus parce que lui seul connaît le temps où il sera bon de nous octroyer

La prière doit être persévérante.

notre demande; car certainement nous ne le savons pas, nous, aussi clairement que Celui aux yeux duquel les secrets des cœurs ne sauraient avoir de voile. Loin de nous donc toute curiosité vaine, toute recherche indiscrète à l'endroit des décrets divins. Acceptons-les en toute simplicité, et admirons la conduite des Patriarches.

Evitons toute recherche indiscrète à l'endroit des décrets divins.

Après nous avoir instruits de l'âge d'Isaac, l'Ecriture nous apprend la stérilité de Rébecca. Or, voyez la piété de son époux. En présence de l'infirmité de la nature, il recourt à l'Auteur même de la nature, et il s'efforce de briser par la prière les obstacles que la nature lui oppose. « Isaac pria pour Rébecca sa femme, parce qu'elle était stérile. » *Ibid.*, 21. Ce qui sollicite avant tout nos recherches, c'est de savoir pour quelle raison Rébecca, dont la chasteté et la vie, de même que celles d'Isaac, étaient si admirables, avait été frappée de stérilité. Nous n'avons rien à reprendre dans leur vie, nous ne pouvons pas dire que cette stérilité soit la punition de leurs péchés. Et voyez quelle chose étonnante : la mère du juste, Sara, avait été stérile, comme l'était maintenant sa femme, comme le fut ensuite Rachel, sa bru. Pourquoi cet étrange concert de stérilité chez des hommes qui tous cependant étaient justes, tous adonnés à la vertu, tous loués et proclamés tels par Dieu même? C'est d'eux qu'il disait : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. » *Exod.*, III, 6. Le bienheureux Paul dit à son tour : « C'est pour cela que Dieu n'hésite pas à se déclarer leur Dieu. » *Hebr.*, XI, 16. Leur éloge est partout, dans le Nouveau comme dans l'Ancien Testament. Ils réunissent tous les genres d'illustration et de gloire; et tous néanmoins ont eu des femmes stériles, ont pendant longtemps été privés d'enfants.

2. Lors donc que vous verrez des époux vivant dans la pratique de la vertu, pleins de religion, professant la piété, n'avoir pas de famille, gardez-vous d'attribuer cette privation à leurs péchés. Les vues de la divine Providence nous sont bien souvent cachées; il faut en toute chose rendre grâces à Dieu, et reconnaître que le vrai malheur, c'est de vivre dans l'iniquité et non de n'avoir pas d'enfants. L'économie du plan divin tourne constamment à notre avantage, sans que nous sachions comment. Partout et toujours il faut donc admirer sa sagesse et glorifier son ineffable amour pour les hommes. Je l'ai dit pour votre bien, pour que vous ne cessiez de témoigner à Dieu votre reconnaissance, en vous abstenant de scruter ses desseins; il importe toutefois que je vous dise la cause pour laquelle ces femmes étaient stériles. Quelle est donc cette cause? C'est pour corroborer votre foi devant le mystère d'une vierge enfantant notre commun Seigneur. — Exercez ici votre intelligence, et, quand vous aurez compris comment des femmes stériles et chez qui tout espoir de postérité était éteint, sont néanmoins devenues fécondes par un effet de la grâce divine, vous ne vous étonnerez plus en apprenant qu'une vierge enfanta; ou mieux, vous serez dans l'étonnement et l'admiration, mais parce que vous croirez au miracle. Ainsi donc, lorsque le Juif vous dira : Comment une vierge a-t-elle enfanté? répondez-lui par cette question : Comment une femme stérile et décrépite a-t-elle enfanté? De ce côté je vois deux obstacles, l'âge et l'infirmité; de l'autre je n'en vois qu'un, qui n'est après tout que l'absence d'un moyen. Que les stériles servent donc d'introductrices à la vierge. Et, pour vous bien convaincre que telle était leur mission, écoutez les paroles que l'ange Gabriel adresse à la Vierge. Dès qu'il a paru et qu'il a dit : « Vous concevrez dans votre sein et vous mettrez au monde un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus, » elle demeure frappée d'étonnement, et prononce cette parole : « Comment cela pourrait-il avoir lieu, puisque je ne connais pas d'homme? » Que lui répond alors l'Ange? « L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » *Luc.*, I, 31-35. Ne cherchez pas la marche ordinaire de la nature quand tout doit être au-dessus; ne songez pas aux tribulations du mariage quand il s'agit d'un enfantement bien supérieur à tous ceux de la terre. — « Comment cela pourrait-il avoir lieu, dit-elle, puisque je ne connais pas d'homme? » — C'est précisément pour cela que l'événement aura lieu; si vous étiez dans les conditions des femmes communes, vous n'auriez pas été jugée digne de prêter votre

concours à ce mystère. C'est donc la cause de votre incertitude qui doit être celle de votre foi.

Je ne peux pas dire que le mariage soit un mal, je dis seulement qu'il est inférieur à la virginité, et que l'entrée de notre divin Sauveur dans ce monde devait être de beaucoup supérieure à la nôtre, comme celle d'un roi dans son palais. Il fallait qu'il eût la même origine que nous sans doute, mais avec des caractères différents, et ces deux choses se réalisèrent également. Voici de quelle manière : ce qu'il a de commun avec nous, c'est d'être sorti du sein d'une femme; ce qu'il a de supérieur à nous, c'est d'avoir une vierge pour mère. Son séjour dans le sein maternel le rattache à la nature humaine; le mode de sa conception le met au-dessus : là vous voyez clairement ce qui le rapproche de vous et ce qui l'en distingue. Considérez l'admirable économie du plan divin dans ce mystère : ni sa supériorité n'altère la ressemblance et l'identité même de sa nature avec la nôtre; ni cette communauté d'origine ne jette une ombre sur sa supériorité. Les faits eux-mêmes le montrent sous ce double aspect, et dans sa ressemblance parfaite avec nous et dans sa dissemblance. Les femmes stériles dont nous avons parlé disposaient donc les hommes à la foi sur l'enfantement d'une vierge; elle-même était ainsi conduite à croire sans hésiter à la promesse de l'ange, à l'assurance qu'il lui donnait de la part de Dieu. Ecoutez encore la parole du divin messager : « L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » *Ibid.* C'est ainsi que vous pourrez être mère; ce sera par excellence l'œuvre de l'Esprit saint. Ne regardez donc pas du côté de la terre; l'œuvre vient du ciel : C'est à la grâce de l'Esprit qu'il faut tout attribuer; ne cherchez donc pas là l'ordre de la nature, les lois des unions humaines. — Comme de telles paroles cependant étaient trop élevées, il veut les rendre plus intelligibles par un autre moyen.

3. Remarquez avec attention, mon bien-aimé, comment une femme stérile conduit en quelque sorte par la main une vierge à la foi de sa maternité future. Puisque la première démonstration l'emportait sur l'intelligence de cette vierge, voici que l'ange a recours à des paroles plus simples, à des objets tombant mieux sous les sens. « Elisabeth votre parente, lui dit-il, a elle-même conçu dans sa vieillesse, et c'est maintenant le sixième mois de celle qu'on appelle stérile. » *Luc.*, I, 36. N'est-il pas évident que la stérilité vient rendre témoignage à la virginité? Pourquoi parler autrement de cette parente qui va devenir mère, pourquoi dire en particulier : « Celle qu'on appelle stérile ? » Le céleste messager emploie tous les moyens pour accréditer sa parole : il signale l'infirmité de l'âge et celle de la nature. C'est encore pour cela que l'époque de la conception est différée; le message n'est accompli qu'au bout de six mois, pour que le doute ne soit plus possible. Et voyez la sagesse avec laquelle procède Gabriel : il ne cite pas l'exemple de Sara, de Rébecca ou de Rachel. Qui l'en empêche? Sans doute ces femmes avaient eu la double infirmité de l'âge et de la nature, et toutes avaient été l'objet d'une éclatante merveille; mais comme c'était là d'anciens souvenirs, il lui cite un exemple encore existant, afin de mieux captiver son intelligence.

Il faut cependant revenir au sujet de notre discours, il faut que nous vous montrions quelle fut la vertu du juste et comment par ses prières il guérit la stérilité de Rébecca, comment la grâce triompha de la nature. « Il priait pour Rébecca sa femme, parce qu'elle était stérile, et Dieu l'exauça. » *Genes.*, XXV, 21. De ce que l'effet suit de si près la demande, dans la narration sacrée, ne pensez pas qu'il ait si promptement obtenu ce qu'il désirait. Il persévéra pendant vingt ans dans la prière, et c'est alors seulement que Dieu se rendit à ses désirs. Comment pouvons-nous le savoir? En examinant de près le texte; car il ne nous cache pas le temps écoulé, bien qu'il fasse planer là-dessus quelque ombre, dans le but de stimuler notre ardeur et de nous exciter à l'étude. C'est en nous disant l'âge qu'avait Isaac lorsqu'il épousa Rébecca, que l'Ecriture nous éclaire encore sur ce point. « Isaac avait quarante ans, nous dit-elle, quand il épousa Rébecca, fille de Bathuel le Syrien. » Après avoir ainsi déterminé son âge à cette époque, et nous avoir dit plus tard qu'il priait

Isaac persévéra vingt ans dans la prière.



pour sa femme stérile, elle détermine aussi le temps que dura cette prière, en nous apprenant l'âge qu'il avait lorsque Rébecca lui donna ses deux fils : « Isaac avait soixante ans quand Rébecca fut mère. » *Ibid.*, 26. S'il avait donc quarante ans lors de son mariage, et soixante à la naissance de ses enfants, il est manifeste qu'il passa vingt ans à prier pour obtenir que Dieu guérît l'infirmité de Rébecca et la rendît féconde.

Conclusion morale. La puissance de la prière vous est-elle assez clairement montrée, ne voyez-vous pas comme elle triomphe de la nature ? Imitons tous ce modèle, prions avec la même assiduité, la même vigilance, la même humilité de cœur ; obéissons à cette leçon de Paul : « Levez au ciel des mains pures, exempts de tout emportement et de toute dispute. » I *Tim.*, II, 8. Tenons-nous soigneusement à l'abri de toute agitation, faisons que notre âme soit tranquille, surtout dans le temps où nous devons prier et quand nous avons besoin que Dieu nous témoigne une plus grande bienveillance. Dès qu'il verra que nous accomplissons ce devoir selon les lois qu'il nous a lui-même prescrites, il répandra sur nous l'abondance de ses dons. Puissions-nous tous jouir d'une telle faveur, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, empire, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE L.

« Or Rébecca conçut et ses enfants s'entrechoquaient dans son sein. »

1. Que dirons-nous aujourd'hui ? Proposerons-nous à vos méditations ce que nous n'avons pu vous dire sur la lecture d'hier ? Il ne nous a pas été possible, vous le savez, de terminer notre sujet. Nous vous avons montré Isaac obtenant, par sa persévérance dans la prière, la fécondité de Rébecca, et forçant ainsi la nature à donner ce qu'elle avait refusé ; nous vous avons dit combien d'années le bienheureux Patriarche supplia le Ciel avant d'obtenir ce bienfait signalé ; puis, après vous avoir parlé de la stérilité en général et vous avoir fait connaître les raisons de la stérilité des femmes des justes, nous avons terminé notre discours. Aujourd'hui, il nous faut aller plus loin et étudier ensemble la piété de Rébecca, afin qu'après avoir tiré notre profit de la vertu du mari, nous nous sentions au cœur une force nouvelle en entendant l'histoire de la femme.

Quand Dieu eut exaucé la prière du juste, « et que Rébecca eut conçu, ses enfants s'entrechoquaient dans son sein, » et la faisaient beaucoup souffrir. « S'il me devait ainsi arriver, dit-elle alors, quel besoin avais-je de concevoir ? » *Genes.*, XXV, 21-22. Elle allait être bientôt mère, non d'un seul, mais de deux enfants, et, comme elle les portait à la fois, elle éprouvait de vives douleurs. Admirez cependant la piété et la religion de cette femme. Elle ne va pas, semblable à beaucoup de femmes négligentes de nos jours, elle ne va pas frapper à la porte des secours humains ; elle ne consulte pas ces hommes qui, dans des circonstances pareilles, veulent tout juger d'après des conjectures et tout soumettre aux observations de la raison, elle ne s'expose pas à être trompée par des charlatans ou des audacieux qui osent promettre ce qui est au-dessus des forces humaines. Mais elle va implorer le Seigneur. O sagesse admirable ! Rébecca sait que c'est le Seigneur de la nature qui l'a fait concevoir et qui lui a donné une fécondité miraculeuse, elle voit que le poids qu'elle porte dans son sein lui peut donner de grandes espérances, « et elle va consulter le Seigneur. » Qu'est-ce à dire, « consulter le Seigneur ? » Elle court à la vraie science, elle se hâte d'aller trouver le ministre de Dieu, « duquel elle désire apprendre en secret ce qu'elle doit craindre ou espérer, elle lui raconte tout ce qu'elle a éprouvé, et Dieu, par l'entremise du prêtre, lui révèle tout ce qu'elle veut connaître, le lui rend manifeste et ranime son courage et sa foi. Oh ! que la dignité du prêtre était grande en ces temps-là ! L'Ecriture ne dit pas que c'est le prêtre qui répond à Rébecca ; mais, après ces paroles : « Elle alla consulter le Seigneur, » elle ajoute : « Et le Seigneur lui répondit, » par l'entremise

du prêtre, cela se comprend : « Deux nations sont en ton sein. » *Ibid.*, 23. Ailleurs l'Ecriture appelle le prêtre un ange, pour montrer qu'il parle sous l'inspiration d'en haut, et qu'il ne dit que ce que la grâce de l'Esprit saint lui suggère.

Dieu dit donc à Rébecca par l'entremise du prêtre : « Tu portes deux nations en ton sein, deux peuples sortiront de tes entrailles, et l'un de ces deux peuples triomphera de l'autre, et l'aîné servira le jeune. » Cette prophétie met l'avenir à découvert devant les yeux de Rébecca. Déjà les enfants qu'elle portait dans son sein et leurs mouvements désordonnés ne lui permettaient pas le moindre doute sur sa maternité prochaine; mais, dès que le Seigneur a parlé, elle apprend bien autre chose : elle se voit mère de deux fils, et en même temps des deux grands peuples qui doivent naître d'eux; elle sait que le plus jeune dominera l'aîné. Vint enfin le temps d'enfanter; « et le premier enfant qui sortit de son sein était roux et tout hérissé de poils, comme une peau de bête; on lui donna le nom d'Esaü. Et après sortit l'autre, tenant de sa main le pied de son frère, et c'est pour cela qu'il fut appelé Jacob, » *Ibid.*, 25-26, comme si déjà Dieu voulait montrer dès le principe la vérité de cette parole, que le plus jeune dominerait l'aîné. « Jacob, dit l'Ecriture, tenait de sa main le pied d'Esaü. » Qu'est-ce à dire, sinon qu'il triompherait un jour de son frère, plus fort que lui selon les apparences? Donc et déjà, en vue de l'avenir, elle nous fait pressentir les inclinations des deux nouveau-nés; car le premier aima la chasse, tandis que le second, homme simple et doux, habitait sous la tente. Cette différence d'humeur inclina différemment les cœurs du père de la mère. « Rébecca aimait Jacob; Isaac préférait Esaü, parce qu'il se nourrissait de sa chasse. » *Ibid.*, 28. Vous le voyez, Jacob était le préféré de la mère à cause de sa douceur et de son assiduité au foyer; Esaü au contraire avait le cœur du père, qui voyait en lui son aîné, et qui se nourrissait du produit de sa chasse. Isaac et Rébecca suivaient l'un et l'autre la pente naturelle de leur âme dans l'amour qu'ils portaient à leurs enfants; mais en même temps ce présage : « L'aîné servira le jeune, » marchait à son accomplissement. Ecoutez ce qui suit : « Or, comme Jacob faisait cuire des lentilles, Esaü revint des champs très-fatigué. Et il dit à Jacob : Donne-moi à manger de ce mets roux, car je suis las. C'est pourquoi on l'appela du nom d'Edom. Jacob lui dit : Vends-moi ton droit d'aînesse. Et Esaü : Que m'importe mon droit d'aînesse! Voilà que je meurs si je ne mange pas. » *Genes.*, 29-31. Mais Jacob, voulant n'être pas inquiété dans la possession du droit qui lui était cédé, exigea le serment. « Et Esaü jura, » *Ibid.*, 33, ajoute l'Ecriture.

2. Voilà donc l'ordre de la nature renversé; le droit d'aînesse passe du plus âgé au plus sage. « Esaü vendit toutes ses prérogatives; » c'est-à-dire que, pour un peu de nourriture, il sacrifia l'honneur qu'il tenait de la nature. Aussi le Livre saint ajoute-t-il aussitôt : « Et Esaü s'inquiéta peu du droit dont il s'était défait; » *Ibid.*, 34; comme s'il disait : Esaü se montrait ingrat, et partant, il devenait indigne des priviléges que son titre d'aîné lui conférait. C'en est assez pour faire connaître son ingratitude et réaliser l'oracle du Seigneur. Pour nous, en entendant ces choses, apprenons à ne pas mépriser les dons de Dieu, et à mettre toujours dans notre estime les biens sérieux et véritables au-dessus de petites et mesquines faveurs. Quelle n'est pas notre folie, je vous le demande, de préférer au royaume des cieux et à la possession des biens éternels, ces richesses rapides dont nous jouissons à peine la durée d'un jour? Qu'il faut que notre cupidité soit puissante! Eh quoi! nous sacrifions des biens qui doivent durer toujours pour des biens qui passent si vite! Quelle démence! Quel aveuglement profond! Pour trop aimer les biens du temps, nous nous privons des richesses célestes, et ces biens de la terre même, nous ne les goûtons jamais sans remords et sans crainte. Voyons, parlez avec franchise et dites-moi quel profit amènent avec elles les grandes richesses? Ne savez-vous pas que l'accroissement de la fortune a pour unique résultat d'augmenter les soucis, les préoccupations et les veilles? Ne voyez-vous pas que plus on est riche, plus on est, pour ainsi dire, esclave? On a peur de tout, même

Conclusion morale.

Méprisons les richesses.

des ombres. Les trames secrètes, les jalousies, les haines, tels sont les fruits les plus ordinaires de la fortune. De quoi se plaint ce mortel fortuné? Il est riche, il possède un trésor de dix mille talents, et cependant il envie le sort de ce pauvre ouvrier qui travaille tous les jours et qui gagne son pain à la sueur de son front! Belle joie et grand profit, en effet, de ne pas jouir des biens du temps et de perdre, pour y trop tenir, les biens de l'éternité! Que dis-je? Et quand je parle de la perte des biens du Ciel, est-ce que je dis assez? En même temps que nous sommes ici-bas sous les coups des maux qui nous accablent, en même temps que nous perdons tout droit aux trésors de la future patrie, nous méritons la géhenne. Et encore je ne dis pas tous les péchés auxquels les richesses nous exposent: les ruses, les calomnies, les rapines et les fraudes.

Mais je veux que vous évitiez pour vous-mêmes toutes ces conséquences déplorables de la richesse, ce que j'admets difficilement. Croyez-vous pour cela être sans reproche et pouvez-vous être sans crainte? Ah! si vous les gardez pour vous seul, si vous ne les répandez pas sur les pauvres, c'est en vain que vous vous flatterez d'échapper au feu vengeur de l'enfer. Ouvrez l'Evangile, lisez cette parabole où il est dit que Dieu mettra les bons à sa droite, et les méchants à sa gauche, et qu'il annoncera aux bons que le royaume du Ciel leur a été préparé à cause de leur charité pour les malheureux. « Venez, leur dira-t-il, venez, les bénis de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » Pourquoi et pour quelle cause? « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. » *Matth.*, xxv, 35. Quant aux méchants, c'est le feu qui les attend : « Eloignez-vous de moi, maudits; allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. » *Ibid.*, 41. Oh! l'écrasante parole! Le Seigneur et le Maître de toute chose continue : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger. » *Ibid.*, 42. Quel cœur, si dur puisse-t-il être, résisterait à ce langage? Quoi! ton Seigneur pauvre et mendiant passe à tes côtés, et tu nages dans les délices; ce n'est pas assez, tu le méprises et tu continues à jouir quoiqu'il ne te demande presque rien : un peu de pain seulement pour apaiser sa faim. Il est nu et transi de froid, et toi, couvert de vêtements de soie, tu n'a pas pitié de sa misère, et tu fermes ton cœur à la compassion. Quel pardon mérite une telle conduite? Veillons donc sur nous-mêmes; gardons-nous d'arriver à la fortune par toute sorte de moyens; préoccupons-nous uniquement d'en bien disposer en faveur des pauvres, et n'allons pas, pour des biens qui passent, sacrifier des biens qui ne passent pas et qui échappent à toute vicissitude et à tout changement. Est-ce que Dieu n'a pas voulu, en nous laissant ignorer le jour de notre mort, nous mieux disposer à une sobriété, à une vigilance continuelle, et allumer dans nos âmes une ardeur de plus en plus vive pour le bien? « Veillez, nous a-t-il dit, parce que vous ne connaissez ni le jour, ni l'heure. » *Matth.*, xxv, 13.

Or, que faisons-nous? Est-ce que notre conduite n'est pas en contradiction avec ce divin précepte? Nous dormons, et notre sommeil est autrement funeste que le sommeil naturel et sensible. Un homme plongé dans le sommeil du corps demeure inactif pour le bien et pour le mal; pour nous, nous dormons d'un autre sommeil : endormis pour le bien, nous sommes éveillés pour le mal; pleins de force s'il s'agit de mal faire, et retenus par une indomptable paresse s'il nous faut pratiquer la vertu. Et cependant n'avons-nous pas tous les jours sous les yeux des spectacles qui nous devraient instruire? Combien sont chaque jour immolés par la mort! Combien d'autres succombent, en cette vie, sous le poids de vicissitudes qu'ils ne sauraient supporter! Eh bien! ces choses ne nous disent rien. Nous demeurons toujours sans ardeur pour la vertu. Nous ne savons pas mépriser les biens du temps. Nous ne soupirons pas après les biens du ciel; nous préférons à la vérité des songes et des ombres, car les biens présents ne sont pas autre chose! Allons donc! ne nous trompons pas nous-mêmes et ne courons pas après des chimères; il n'est jamais trop tard pour songer à notre salut, employons tous nos soins à l'opérer, soyons généreux envers les pauvres, et méritons ainsi de recevoir de la miséricorde de Dieu la récompense de nos bonnes actions. Puisse cette faveur

nous être un jour accordée par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LI.

« Or une famine se répandit sur la terre, après celle qui était arrivée durant les jours d'Abraham. »

1. Reprenons encore le sujet qui nous a déjà occupé; mais avant, pour vous mieux faire entendre où nous en sommes de nos pensées et à quel point nous devons les reprendre, résumons ce que nous avons déjà dit. Absorbés et distraits dans des préoccupations incessantes, vous l'avez peut-être oublié déjà; il nous appartenait de rafraîchir ces choses dans votre mémoire et de vous donner ainsi une plus vive intelligence de ce qui nous reste encore à vous exposer. Après avoir parlé de la religion de Rébecca, nous en sommes venus à Esaü et Jacob, et nous avons vu comment Esaü, pressé par la faim, vendit à Jacob son droit d'aînesse et se priva, pour une vile nourriture, des prérogatives que sa condition d'aîné lui conférait. Ne croyez pas cependant que tout cela arrivât par hasard, c'était l'accomplissement anticipé de cette parole du Prophète: « J'ai aimé Jacob, mais j'ai haï Esaü. » *Malac.*, I, 2-3. Dieu, qui connaît l'avenir, annonce la vertu de l'un et la perversité de l'autre. Mais en quoi consistaient les droits d'aînesse sacrifiés par Esaü? Le temps ne m'a pas permis de vous le dire encore, il faut que je vous l'explique aujourd'hui. C'était chez les anciens un grand honneur que d'être l'aîné d'une famille, et voici la source et l'origine de cette gloire et de cet honneur. Dieu avait résolu de délivrer les Israélites de la servitude d'Egypte: il avait promis au Patriarche d'arracher son peuple au joug de Pharaon, qui s'obstinait à le retenir captif et exilé, et voilà que, pour tenir sa parole et forcer en quelque sorte les Egyptiens à laisser aller Israël, il les frappe, il fait peser sur eux des plaies redoutables et met le comble à sa colère par un dernier châtiment. En une même nuit, tous les premiers nés des Egyptiens moururent.

Jugez de l'impression que produisit cette catastrophe; c'était dans toutes les maisons des sanglots et des larmes, d'autant qu'on pensait que tout n'était pas fini là et que la mort, continuant sa mission homicide, n'épargnerait bientôt personne. La mort des premiers nés des Egyptiens brisa donc la résistance des tyrans, et, soutenus par la grâce de Dieu, les Israélites sortirent de leur captivité sains et saufs. Mais aussi, pour montrer combien il avait à cœur le bien de son peuple, Dieu ordonna qu'en souvenir de la mort violente des premiers nés des Egyptiens, tous les premiers nés des Hébreux lui fussent consacrés, et c'est l'origine de la séparation de la tribu de Lévi et de sa vocation au sacerdoce. Les premiers nés des animaux et en général les prémices de toute chose furent, comme les premiers nés des hommes, consacrés au Seigneur. De plus il était ordonné d'offrir pour les hommes et les animaux impurs un présent dans le temple. La législation dont nous parlons était postérieure aux faits qui nous occupent. Mais enfin, même à ces temps reculés, le titre d'aîné emportait avec lui certains droits et certains priviléges. Ces droits et ces priviléges, dans le cas présent, étaient l'apanage d'Esaü; mais, pressé par son intempérance, il les céda à son frère, sacrifiant ainsi une primauté qu'il tenait de la nature et la faisant passer tout entière sur la tête de celui à qui la nature l'avait refusée. Rébecca savait tout d'avance par une faveur particulière du Ciel, et c'est pourquoi, quand il fallut donner un nom à son second fils, elle l'appela Jacob, c'est-à-dire supplantateur, ainsi que disait Esaü désolé après la bénédiction de son père: « C'est justement qu'il a été appelé Jacob, car voici la seconde fois qu'il m'a supplanté; il m'a déjà enlevé mon droit d'aînesse, et maintenant voici qu'il a usurpé ma bénédiction. » *Genes.*, XXVII, 36.

Noms imposés aux enfants.

Admirez ici la prudence des anciens Patriarches, ou plutôt voyez combien grande était la sagesse de Dieu, qui inspirait aux mères de ne pas nommer arbitrairement leurs enfants, mais de leur donner des noms en rapport avec leur



vie et leurs actions. Rarement vous verrez les enfants porter le nom de leur père. Que dis-je? Je pourrais presque dire jamais; quand le père ou la mère avaient à donner un nom à leurs enfants, c'était toujours un nom rare et nouveau qui présageait quelque événement à venir. C'est ainsi que Lamech appela son fils Noé en disant : « Celui-ci nous reposera de nos travaux. » *Genes.*, v, 29. C'est ainsi qu'en parcourant chaque nom en particulier, vous trouverez dans tous quelque sens caché. Ah ! que nous sommes loin d'imiter une si sage conduite! Aujourd'hui, c'est sans but et comme au hasard que nous imposons un nom à nos enfants; tandis que ces premiers humains voulaient laisser aux leurs, dans le nom qu'ils leur donnaient, un souvenir perpétuel.

Qu'arriva-t-il après l'échange du droit d'aînesse entre Esaü et Jacob? C'est le moment de le voir. Entendons ce que Moïse nous apprend du père de ces deux frères. Isaac, comme Abraham, eut à supporter les rigueurs d'une famine; mais nous lisons que Dieu vint à son aide, soit en récompense de sa vertu, soit à cause de la promesse faite au Patriarche. « Or une grande famine se répandit sur la terre, après celle qui avait sévi au temps d'Abraham. » *Genes.*, XXVI, 1. Moïse a bien soin, de peur que vous confondiez les choses, d'ajouter : « Après la famine qui avait désolé la terre au temps d'Abraham; » comme s'il disait : Une famine, semblable à celle qu'on avait vue du vivant de son père, éclata au temps d'Isaac. La disette était extrême, l'angoisse générale; il fallait abandonner le foyer domestique et chercher au loin, dans les contrées épargnées par le fléau, des ressources devenues indispensables. Ce que voyant, le juste, dit l'Ecriture, « s'en alla vers Abimélech, en Gérara. » A son retour d'Egypte, Abraham s'était arrêté là, et il est vraisemblable qu'Isaac y venait afin de passer ensuite en Egypte; la preuve, c'est ce qu'ajoute l'Ecriture : « Le Seigneur lui apparut et lui dit : Ne descends point en Egypte. » *Ibid.*, 2. Je te défends d'entreprendre un aussi long voyage; demeure ici, ne t'expose pas à d'inutiles souffrances; je tiendrai les promesses que j'ai faites à ton père, et mes prédictions se réaliseront en toi, et tu auras ce que je lui ai promis. « Ne descends point en Egypte, demeure en la terre que je te dirai, et habite en ce pays. » *Ibid.*, 2-3.

2. Mais que dira le juste? Ne pourra-t-il pas penser que Dieu veut lui faire endurer les rigueurs de la famine, et que la défense qu'il lui fait d'aller en Egypte n'a pas d'autre but? Vous voyez donc que Dieu le rassure et lui dit : Ne sois pas inquiet, loin de toi toute sollicitude, demeure ici. « Je serai avec toi. » C'est moi qui distribue tous les biens, et, m'ayant avec toi, que craindras-tu? Je ne te quitterai pas; mais je ne dis pas assez : « Je te bénirai, » c'est-à-dire, je te couvrirai de gloire et je te comblerai de mes bénédictions. Pouvait-il rien arriver de plus heureux au juste que d'entendre de la bouche même de Dieu cette parole : « Je serai avec toi et je te bénirai? » Tu seras alors le plus heureux des hommes, mes bénédictions amèneront l'abondance dans ta maison; je suis avec toi et ma présence c'est la souveraine gloire, c'est la sécutéri véritable, c'est la source et le comble de tous les biens. « Je te bénirai donc. » Mais comment te bénirai-je? « Je te donnerai et je donnerai à ta postérité cette terre. » Maintenant tu te crois étranger et errant dans ces contrées; eh bien! un jour je te ferai, toi et tes enfants, le possesseur de tout ce pays. Et pour que ta foi ne soit pas ébranlée, voici que je te renouvelle le serment que j'ai fait à Abraham ton père. O condescendance admirable de Dieu! Il ne dit pas simplement : Le pacte que j'ai conclu avec ton père, ni les promesses que j'ai faites. Que dit-il donc? Ecoutez-le. « Le serment que j'ai juré. » J'ai confirmé en jurant le serment que j'ai fait, et je suis tenu à faire ce que j'ai promis. — Voyez-vous la miséricorde de Dieu? Il oublie dans ses paroles sa dignité personnelle, pour ne faire attention qu'à notre faiblesse. Parce que les hommes, en effet, font une différence entre une simple promesse et un serment, parce qu'ils se croient plus strictement tenus de faire ce qu'ils ont promis sous le sceau du serment que ce qu'ils ont promis simplement, Dieu, qui veut fortifier la foi du juste, jure d'accomplir exactement tout ce qu'il a promis : « Ce que j'ai confirmé par le serment, sache bien que je le tiendrai. » — Eh quoi!

direz-vous, Dieu a juré? Mais par qui Dieu peut-il jurer? Vous le voyez, Dieu s'abaisse jusqu'à notre infirmité, et la confirmation de sa promesse il l'appelle un serment. « J'accomplirai, dit-il, mon serment, que j'ai juré à Abraham ton père. »

Puis il apprend au Patriarche en quoi consistent les promesses qu'il vient de lui ratifier par serment. « Je multiplierai ta race comme les étoiles du ciel. » *Ibid.*, 4. C'était ce qu'il avait autrefois promis à Abraham en disant : Ta postérité sera aussi nombreuse que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer. « Je donnerai cette terre à ceux qui naîtront de toi, et toutes les nations de la terre seront bénies en eux. » Les promesses que j'ai faites à ton père, je les accomplirai en toi, « parce qu'Abraham a obéi à ma voix, qu'il a gardé mes préceptes, observé mon culte et mes lois. » *Ibid.*, 5. Voyez la sagesse de Dieu ! Admirez comme il relève l'esprit du juste et lui rend le courage ! Comme il l'excite à marcher sur les traces de son père ! Si ton père, dit-il, pour avoir obéi à ma voix, a été trouvé digne de recevoir de si grandes promesses, si pour récompenser sa vertu je vais accomplir en toi, qui es né de lui, ce que je lui ai promis, vois combien je serai bon pour toi, vois comme tu deviendras l'objet de ma sollicitude, si tu l'imites et si tu marches fidèlement dans les voies où il t'a précédé. — A cause de la vertu d'un autre, voilà qu'un homme doit être récompensé; que sera-ce s'il est lui-même vertueux, et que n'a-t-il pas le droit d'attendre? Mais qu'a fait Abraham? « Il a obéi à ma voix, il a gardé mes préceptes et mes commandements, il a observé mes cérémonies et mes lois. » Je lui disais : « Sors de ta terre et de ta parenté, et viens dans la terre que je te montrerai; » *Genes.*, XII, 1; et il abandonna tout, quittant des lieux dont il était en possession pour une fortune incertaine. Il n'hésitait pas, il n'ajournait pas, il était empressé à remplir mes préceptes et à obéir à ma voix. Je lui fis plus tard d'autres promesses; celles-ci dépassaient évidemment les forces de la nature : il était vieux, ta mère était vieille aussi, et leur âge avancé ne leur permettait pas d'espérer de mettre au monde un fils; cependant, quand il m'eut entendu lui dire que je rendrais sa postérité assez nombreuse pour remplir toute la terre, il ne fut pas troublé dans son âme, il crut à ma parole, et « sa foi lui fut réputée à justice, » parce qu'en croyant à ma puissance, et en espérant en mes promesses, il s'élevait bien au-dessus de l'humaine faiblesse. Tu naquis cependant, et après ta naissance, ta mère irritée contre Ismaël, né d'une esclave, voulait le chasser de sa maison ainsi qu'Agar sa mère, de telle sorte qu'il n'y eût rien de commun entre toi et lui. Le Patriarche l'aimait d'un amour paternel et tendre; mais quand je lui eus dis qu'il devait faire la volonté de Sara, tout fut fini; il oublia le mouvement de son cœur, il chassa Ismaël et sa mère de sa demeure, il obéit à ma voix et il observa mes préceptes. Enfin, je lui demandai un sacrifice suprême : cet enfant qu'il avait eu dans sa vieillesse, ce bien-aimé de son cœur, je lui dis de me l'immoler; et aussitôt, sans murmurer, sans se troubler, sans parler de rien à qui que ce fût, ni à ta mère, ni à ses serviteurs, ni à toi-même, avec un courage et une ardeur dignes d'éloges, il se mit en mesure d'accomplir mon commandement. Je couronnai sa bonne volonté, mais je ne voulus pas lui permettre de consommer le sacrifice. C'est en souvenir de son obéissance et de sa fidélité à garder mes ordres, que je te fais, toi son fils, l'héritier des promesses que je lui ai faites.

3. Imite donc son obéissance, et crois à mes paroles, afin que je puisse récompenser en toi, non-seulement la vertu de ton père, mais ta propre obéissance; ne descends pas en Egypte, mais attends et demeure ici. Quelle miséricorde de la part de Dieu! Avez-vous vu comment il fortifie le courage d'Isaac en faisant mention de la vertu de son père? « Or Isaac habita en Gérara. » Et là il faut le voir exposé presque aux mêmes périls que son père avait encourus? Il demeurait donc à Gérara, lorsque « les habitants de ce lieu l'ayant interrogé sur sa femme, il répondit : C'est ma sœur; car il craignait que, séduits par la beauté de Rébecca, ces hommes ne le missent à mort. Isaac demeura là très-longtemps, et il arriva qu'un jour Abimélech, regardant par la fenêtre, le vit jouant avec Rébecca

sa femme, et il l'appela et lui dit : Il est évident que c'est là votre femme; pourquoi avez-vous dit : C'est ma sœur ? » *Gen.*, XXVI, 6-9. Dès que le juste se voit pris, il ne persiste pas dans sa négation, il avoue tout, il dit pourquoi il s'est hasardé à appeler son épouse sa sœur. « J'ai eu peur, dit-il, de mourir à cause d'elle ; » c'est la crainte de la mort qui m'a fait parler de la sorte. Peut-être avait-il appris que son père, en une circonstance semblable, avait dû son salut à un pareil stratagème, et s'en était-il lui-même servi dans le même but. Mais le roi, encore impressionné de ce que l'enlèvement de Sara lui avait causé d'ennuis au temps du Patriarche, et tout ému du châtiment que cet enlèvement lui avait attiré, ne recule pas devant l'aveu de sa faute et lui dit : « Pourquoi avez-vous agi ainsi? Quelqu'un des miens aurait pu s'approcher de votre femme, et vous auriez attiré sur nous le châtiment de notre ignorance. » *Ibid.*, 10. Nous fûmes autrefois également trompés par votre père, et peu s'en est fallu maintenant que nous n'ayons été victimes de la même erreur. Alors nous avons péché par ignorance, et nous avons failli encore retomber par ignorance dans le même péché ; et cela à cause de vous. Abimélech commanda donc à tout le peuple, disant : « Quiconque s'approchera de la femme de cet homme mourra de mort. » *Ibid.*, 11.

O providence admirable de Dieu ! O ineffables attentions de sa tendresse ! Celui qui avait dit à Isaac : « Ne descends point en Egypte, habite en cette terre, et je serai avec toi, » celui-là même intervenait encore et assurait au juste une sécurité qui ne serait point troublée. Voyez, en effet, ce que fait le roi pour le rassurer et pour lui laisser la liberté entière de ses actes. « Sera frappé de mort, dit-il, quiconque touchera à cet homme, ou s'approchera de sa femme. » Isaac avait succombé à la crainte, il avait eu peur d'être mis à mort; et voilà que le Seigneur, dans sa miséricorde, le délivre de ses terreurs et lui rend la sécurité avec la confiance. Admirez ici un prodige vraiment merveilleux, et voyez comment ce Dieu souverainement sage et puissant arrive toujours à ses fins ; il trace une voie où il semble ne pas y avoir de voie, et sait tirer des événements en apparence les plus défavorables le bien de ses serviteurs. D'où vient, je vous le demande, la bienveillance de ce roi envers le juste ? Pourquoi fait-il son éloge à tous les habitants de la ville ? Pourquoi dit-il ouvertement l'amitié qu'il lui porte et la gloire dont il est digne? N'est-il pas vrai encore que Nabuchodonosor, après avoir jeté les trois enfants dans la fournaise, ne pouvait se taire sur la vertu de ces jeunes captifs, qu'il avait appris à connaître, et contribua autant qu'il put à les rendre célèbres en tout lieu? Dieu aime ces triomphes, et c'est la suprême grandeur de sa puissance, d'arracher à la bouche même des ennemis la glorification de ses serviteurs. Nabuchodonosor, dans sa colère, avait donné ordre de chauffer la fournaise; mais, étonné de voir ces enfants inaccessibles à l'action du feu, par la grâce d'en haut, il est tout-à-coup transformé et il s'écrie : « Serviteurs du Dieu très-haut, sortez et venez. » *Dan.*, III, 93. Non-seulement il fait l'éloge de ces enfants, il glorifie encore le Dieu de l'univers.

Qu'est-ce donc ? N'est-ce pas vous, ô roi, qui les avez condamnés au martyre ? N'est-ce pas vous qui avez voulu les brûler vifs dans cette ardente fournaise ? — C'est bien moi ; mais à ce moment je contemple un spectacle sublime et nouveau. Le feu semble avoir oublié sa nature, il est comme enchaîné, et telle a été sa docilité qu'il n'a pas même atteint leurs cheveux. Ce n'est donc pas là un fait ordinaire ; tout y dépasse les forces de la nature, et il faut reconnaître qu'une puissance mystérieuse et divine agit ici et étend sur ces enfants sa paternelle Providence. — Avez-vous vu comment Dieu exerce sa miséricorde ? Tout en veillant sur ses serviteurs, il permet qu'on les jette dans la fournaise; mais, afin de les rendre plus célèbres et de faire briller sa vertu d'une manière plus éclatante, il apaise la colère de leur farouche persécuteur et pousse à cet excès sa longanimité. Supposez ces enfants entièrement préservés des flammes, et tout l'effet de cette protection demeure inaperçu. Mais qu'au milieu d'un ardent brasier, ces pauvres créatures n'éprouvent aucun mal ni aucune douleur, voilà qui est extraordinaire et vraiment admirable. Quand il veut, Dieu rend forts ceux

qui sont exposés au péril et à la peine, et souvent, par sa grâce, les victimes triomphent de leurs persécuteurs. Voyez les Apôtres. Leurs ennemis avaient réussi à les prendre, ils les avaient traduits devant le peuple frémissant contre eux d'une rage inassouvie, et cependant ils se disaient les uns aux autres : « Que ferons-nous de ces hommes? » *Act.*, IV, 16. Ils les tenaient entre les mains, et ils ne savaient comment s'en débarrasser. Telle est, en effet, la puissance de la vertu et l'infirmité du vice, que l'une triomphe toujours, même lorsqu'elle est opprimée, tandis que l'autre, quoi qu'il fasse, ne parvient qu'à manifester son impuissance. C'est pourquoi, mes bien-aimés, efforçons-nous de rechercher la vertu et de fuir le vice; nous mériterons ainsi le secours d'en haut et nous obtiendrons les biens de l'éternité. Puissent ces faveurs vous être accordées par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, honneur, empire, à présent et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LII.

« Or, Isaac sema dans cette terre, et recueillit cette année-là le centuple de sa semence. »

1. Il nous faut aujourd'hui proposer à votre bienveillante attention la suite des choses que nous avons commencées hier, et, reprenant l'ordre de nos pensées, voir encore le juste Isaac entouré de tous les soins d'une Providence vraiment divine. Celui qui lui avait défendu de descendre en Egypte, en lui disant : « Habite cette terre et je serai avec toi, » celui-là même lui avait fait en toute chose une gloire si éclatante qu'elle porta bientôt ombrage au roi de Gérara, qui en devint jaloux. En voyant la fortune du juste s'accroître tous les jours, le roi et ses sujets redoutèrent de l'avoir pour voisin et le forcèrent à quitter le pays. Mais c'est l'Ecriture qu'il nous faut entendre, afin de voir la bonté dont Dieu fait preuve envers ses serviteurs : « Or, Isaac, dit-elle, sema dans cette terre, et cette année-là il recueillit le centuple de sa semence. » *Genes.*, XXVI, 12. Admirez, je vous conjure, la sagesse de Dieu; il veut faire voir au juste qu'il est lui, Dieu, créateur de la nature, et qu'il peut rendre faciles les choses les plus difficiles; il veut lui montrer qu'après avoir donné à la terre, au commencement, la faculté de produire des fruits, il a fait rendre cent pour un à la semence qu'il avait confiée à ses champs; et voilà qu'il lui donne une abondance telle qu'il n'a plus besoin du secours de personne, en même temps qu'il manifeste aux yeux de ses ennemis la protection dont il couvre le juste. Dieu, en effet, qui est tout-puissant et sage, sait à la fois et par les mêmes œuvres faire du bien aux siens, et découvrir sa vertu et sa puissance à ceux qui sont encore endormis dans l'erreur. Témoin encore ce qu'il fit plus tard en Egypte, où, en punissant les Egyptiens, il veillait à la sûreté de son peuple. Ce n'était pas seulement par sa colère dont ils portaient le poids, mais encore par la sollicitude merveilleuse avec laquelle il défendait son peuple, que les ennemis de Dieu apprenaient à connaître la puissance du Maître de toute chose. Et de même le peuple de Dieu apprenait à connaître sa bonté, non-seulement par la providence et la sollicitude attentives dont il était l'objet, mais encore par les plaies et les châtiments qu'il voyait fondre sur ses ennemis. Dieu arrivait ainsi à ses fins, et, sans multiplier ses œuvres, il faisait éclater sa grandeur et aux yeux des siens, et à ceux de ses ennemis. Mais les éléments eux-mêmes se montraient empressés et dociles envers les serviteurs de leur Dieu que le Seigneur voulait récompenser.

Lisez l'histoire de ce juste et vous verrez. Ce que, par sa propre fécondité, la terre ne saurait faire, voici qu'elle le fait sur l'ordre de Dieu, et cela avec une abondance telle qu'en peu de temps Isaac se vit entouré de grandes richesses. « Car le Seigneur le bénit et il prospéra, et il alla s'élevant et s'accroissant jusqu'à ce qu'il devînt très-riche. » *Ibid.*, 13. En ces temps reculés l'abondance des justes consistait dans la fertilité de la terre et le grand nombre des troupeaux; c'est pourquoi l'Ecriture dit : « Dieu le bénit, et cet homme s'éleva, » c'est-à-dire, nagea dans l'abondance. Ce n'est pas assez; non-

seulement il était riche, mais « il s'accroissait de jour en jour, jusqu'à ce qu'il devînt opulent. » N'est-il pas vrai que c'était beaucoup pour le juste de recueillir au centuple ce qu'il avait semé? Admirez cependant cette unique faveur, et, si elle vous étonne, pensez à l'immensité de la bonté dont Dieu nous a donné la preuve dans la suite des temps. Depuis qu'il est venu sur la terre, il promet à ceux qui le servent non pas seulement le centuple en ce monde, mais encore la vie éternelle et le ciel en l'autre. O libéralité du Seigneur! O accroissement de ses bienfaits! O faveurs magnifiques que nous valut l'avénement du Fils unique de Dieu! O ineffable échange qu'il opéra! Vous avez vu toutes ces choses, mes bien-aimés; que chacun de vous les repasse maintenant en lui-même, et qu'à la vue de la différence profonde qui sépare les promesses d'avant et d'après le temps de la grâce, il glorifie la miséricorde infinie du Seigneur plutôt que de tout attribuer à la marche des temps. Mais revenons à la suite de nos pensées, et voyons comment les habitants de Gérara, jaloux de contempler le juste dans l'abondance, furent amenés à le chasser. « C'est pourquoi, dit l'Ecriture, les Philistins conçurent de l'envie contre lui. » Puis, afin de nous montrer comment ils firent éclater leur rancune, elle ajoute : « Et ils comblèrent tous les puits creusés par les serviteurs d'Abraham, son père, et ils les remplirent de terre. » *Ibid.*, 14-15.

Malice des habitants de Gérara.

Considérez combien grande fut la malice de ces hommes qui ne voulurent pas laisser au juste l'usage de ses puits, et dont le roi, tout puissant qu'il fût parmi eux, ne put contenir la haine, puisqu'il dit à Isaac : « Va-t-en loin de nous, car tu es beaucoup plus puissant que nous. » *Ibid.*, 16. Quelle malveillance insigne! — Et pourquoi chasses-tu ce juste? Quel mal t'a-t-il fait? T'a-t-il causé quelque dommage? — Qu'importe? la haine est aveugle et elle agit toujours sans raisonner. Que disait, en effet, la raison au roi de Gérara? Elle lui conseillait d'honorer davantage et de favoriser celui qu'il voyait aidé de la bonté du Seigneur, afin de s'attirer, par sa conduite envers le juste, les faveurs du Ciel. Eh bien! non-seulement il ne le fait pas, mais encore il cherche à le chasser et il lui dit : « Retire-toi loin de nous, parce que tu es beaucoup plus puissant que nous. » Ainsi agit l'envie : elle ne peut supporter le bonheur d'autrui; elle regarde la prospérité des autres comme une infortune pour elle; elle frémit du bien qui arrive au prochain. C'est justement ce que nous voyons dans cet exemple. Le roi de la ville, à qui tous obéissaient, interpelle un étranger, un homme sans demeure fixe, qui est un jour ici et un jour là, et lui dit : « Retire-toi loin de nous, car tu es plus puissant que nous. » Il ne se trompait pas au fond, cet homme était plus puissant, car le secours de Dieu l'accompagnait partout, et sa main le soutenait toujours. — Où donc renvoies-tu ce juste? Ignores-tu qu'en quelque endroit que tu le contraignes d'aller, il sera toujours chez son Seigneur et maître? Est-ce que l'expérience ne t'a pas appris que c'est la main de Dieu qui l'a fait et le conserve célèbre et illustre? Pourquoi le chasses-tu donc et te montres-tu ingrat contre son Seigneur? Tu restes donc insensible à la grande douceur de ce juste, et vaincu par ta passion, tu veux aller jusqu'au bout de ta haine et tu forces à quitter sa patrie un homme qui ne t'a fait aucun mal? Ne sais-tu pas que tu l'exilerais en vain dans la plus profonde solitude, que le Seigneur le suivra toujours où il demeurera, et augmentera sa gloire, si cela lui plaît? On n'est jamais plus fort que lorsqu'on est soutenu par Dieu; on n'est jamais plus faible que lorsqu'on est privé de son secours.

2. Avez-vous vu, mon bien-aimé, la méchanceté du roi de Gérara et de ceux qui habitaient avec lui? Contemplez maintenant la grande douceur du juste : il ne s'enorgueillit pas de ses succès, et, en se voyant assisté par le Ciel, il ne profite pas de la puissance du Dieu qui le défend pour s'insurger contre le roi; mais, comme un homme dépourvu de toute ressource et n'attendant de secours d'aucun côté, il obéit aux ordres du roi avec une douceur inaltérable, n'essayant même pas de résister par ses paroles, et il part sur-le-champ. En s'éloignant il réprima l'ardeur de sa tristesse, et, en même temps qu'il fit voir sa grande miséricorde, il apaisa la colère de son ennemi. « Isaac donc s'éloigna et

habita la vallée de Gérara. » *Ibid.*, 17. Déjà il mettait en pratique ce précepte que le Christ devait donner plus tard à ses disciples : « Lorsqu'on vous poursuivra dans un endroit, fuyez dans un autre. » *Matth.*, x, 23. De même que David apaisait par la fuite la jalousie de Saül et calmait sa colère en disparaissant de sa vue, de même ce juste entendait cette parole de l'Apôtre : « Laissez passer la colère, » *Rom.*, xii, 19, et, abandonnant la ville, se retirait dans la vallée. Du reste, voyez encore de quelle douceur il fit preuve dans cette nouvelle retraite; car ses tribulations n'étaient pas encore finies, et des querelles s'élevèrent à son sujet, à cause d'autres puits qu'il voulait faire creuser. « Il fit creuser, dit l'Ecriture, d'autres puits que les serviteurs de son père avaient creusés autrefois, et que les Philistins avaient comblés, et il les nomma des mêmes noms que son père leur avait déjà donnés. Les serviteurs d'Isaac creusèrent, et trouvèrent un puits d'eau vive, » c'est-à-dire qui jaillissait sous terre; « et les pasteurs de Gérara se soulevèrent, prétendant que ces eaux leur appartenaient. » *Ibid.*, 18-19.

Encore cette fois le juste se tait, ne résiste pas, et cède aux pasteurs. La vraie douceur ne consiste pas à supporter sans se plaindre les outrages des puissants, mais à céder à ceux qui sont réputés vos inférieurs; dans ce dernier cas on ne peut attribuer la patience de celui qui endure l'outrage qu'à la douceur, tandis qu'on pourrait mettre dans le premier sur le compte de la peur et de l'impuissance de se venger ce qui semble être de la bonté. Pour Isaac, sa douceur est incontestable; vous pourriez croire qu'il n'a obéi au roi qu'à cause de sa faiblesse, et qu'il n'y a pas de vertu dans sa soumission; voyez s'il n'obéit pas également aux pasteurs. Le roi lui dit : « Retire-toi loin de nous, » et aussitôt il s'en va, obéissant à ces paroles comme à un ordre : les pasteurs désirent lui nuire, et revendiquant comme leur appartenant le puits qu'il a creusé, il se soumet également et se retire; mais, afin de perpétuer le souvenir de l'injustice qu'on lui fait, il donne à ce puits un nom qui rappelle ce qui vient d'arriver, et, comme l'injustice était flagrante, « il appelle ce puits le lieu de l'injustice. » Ce nom fut dans la suite comme une colonne d'airain qui révélait à la postérité la douceur du juste et l'iniquité de ses ennemis. En l'entendant prononcer, en effet, on demandait naturellement pourquoi il avait été donné à l'endroit qui le portait, et l'on reconnaissait à la fois combien avait été vertueux le juste, et ses contradicteurs méchants. Remarquez d'ailleurs que sa vertu devient de plus en plus éclatante : lui-même l'augmente chaque jour par la douceur dont il ne cesse de faire preuve en toute rencontre, et ses ennemis, par leur malice même, semblent s'efforcer, contre leur désir, de lui donner une splendeur nouvelle. Voyez-les plutôt, ils ne sont pas satisfaits de ce qui s'est passé et ils suscitent aux pasteurs d'Isaac une autre querelle, à propos d'un nouveau puits qu'ils avaient creusé. « Isaac partit, et il creusa un autre puits, au sujet duquel une rixe s'éleva; c'est pourquoi il l'appela « inimitié. » *Ibid.*, 21.

Admirez encore ici la prudence du juste. Cette fois les pasteurs de Gérara ne lui enlevèrent pas le puits, ils ne firent que le lui disputer, semble-t-il; aussi l'appela-t-il inimitié, parce que ce puits avait été la cause d'une querelle. D'ailleurs, exposé presque tous les jours à de pareilles attaques de la part des habitants de cette contrée, il supportait tout avec résignation, sans découragement et sans murmure : il ne disait pas : Eh quoi ! je ne pourrai donc pas posséder tranquillement le puits que je creuse ? Est-ce que le Seigneur m'aurait abandonné ? Est-ce qu'il ne prend plus soin de moi ? Est-ce qu'il m'a oublié ? — Pas une parole semblable sur les lèvres du juste, pas une pensée de ce genre dans son esprit. Sa douceur ne l'adandonne jamais, il se soumet, et son obéissance le rend digne de recevoir un plus grand secours. Dieu voulait par ces épreuves exercer pour ainsi dire la vertu de son serviteur. Maintenant il le récompense : « Etant parti, il creusa un autre puits, pour lequel il n'y eut point de querelle, et il l'appela Largeur, disant : Le Seigneur enfin nous a mis au large et nous a fait croître sur la terre. » *Ibid.*, 22.

Patience d'Isaac.

3. Le juste ne fut pas ingrat. Quand on lui avait comblé les premiers puits, il s'était résigné



sans colère et sans lutte, se contentant de perpétuer le souvenir de l'injustice dans les noms qu'il leur avait donnés. Mais ici, quand il ne rencontra plus d'obstacles et qu'il put jouir en toute liberté du fruit de ses travaux, il en rendit à Dieu toute la gloire. Entendez l'Ecriture : « Il appela ce puits « largeur, » et interprétant lui-même ce nom, il ajouta : Je l'appelle largeur, parce que le Seigneur nous a mis au large et nous a fait croître sur la terre. » Quelle piété ! quelle religion ! Isaac ne fait aucune mention des difficultés qu'il a rencontrées, il ne se souvient que de sa bonne fortune, et il en remercie Dieu, en disant : « Voilà que le Seigneur nous a mis au large et nous a fait croître sur la terre. » Rien n'est plus agréable à Dieu qu'une âme reconnaissante et touchée de ses faveurs. Pour les bienfaits innombrables qu'il nous prodigue tous les jours, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, que nous les connaissions ou que nous ne les connaissions pas, pour tous ces bienfaits, dis-je, il ne nous demande que la reconnaissance, qui l'excite encore à nous en donner de plus grands. En voulez-vous la preuve ? Voyez ce juste : sa gratitude lui valut une nouvelle vision céleste. Il avait fait briller avec éclat la grandeur de sa vertu, et chez les habitants de Gérara, et lorsque le roi de cette ville l'avait chassé, et lorsque les pasteurs s'étaient emparés de ses puits ; voici que maintenant le Seigneur va pour ainsi dire sanctionner sa conduite et lui montrer combien sa douceur lui a été agréable. « De là, Isaac monta au puits du serment, où le Seigneur lui apparut en cette même nuit, disant : Je suis le Dieu d'Abraham, ton père ; ne crains rien, car je suis avec toi, et je te bénirai, et je multiplierai ta postérité à cause d'Abraham, ton père. » *Ibid.*, 23-24.

Dieu veut que nous lui rendions grâces.

« Dieu, dit l'Ecriture, lui apparut en cette même nuit. » Quelle attention de la part de Dieu ! Pour fortifier le courage d'Isaac et rendre sa foi plus vive, il lui apparaît et lui dit : « Je suis le Dieu d'Abraham, ton père, » que j'ai glorifié, dont j'ai perpétué la mémoire, que j'ai fait, tout étranger, tout errant qu'il était, plus célèbre que tous ceux qui ont une patrie. C'est moi-même qui l'ai enrichi ; c'est moi qui, en toute occasion, ai pris de lui un soin paternel. Je suis ce Dieu ; « Ne crains rien. » Qu'est-ce à dire : « Ne crains rien ? » Ne t'étonne pas si Abimélech t'a renvoyé, si les pasteurs t'ont couvert d'outrages ; ton père connut aussi les tribulations, mais elles furent pour lui le chemin de la gloire. Ne te laisse donc pas abattre : « Car je suis avec toi. » Si j'ai permis ces épreuves, c'est afin de manifester ta vertu et leur malice, c'est afin de te donner une couronne : « Car je suis avec toi. » Voilà donc que tu seras invincible, plus puissant que tes ennemis, et plus fort que tous ceux qui t'attaquent. Je prendrai de toi un soin si jaloux, qu'ils porteront envie à ton bonheur : « Car je suis avec toi, et je te bénirai, et je multiplierai ta race à cause d'Abraham, ton père. » Admirez la bonté de Dieu. Il dit d'abord : « Je suis le Dieu d'Abraham, ton père ; » il revendique comme lui appartenant ce grand Patriarche, si bien qu'il consent à s'appeler le Dieu d'Abraham, et que lui, Seigneur et créateur de l'univers, veut devenir le Dieu d'un seul homme, non pas qu'il réduise sa puissance et sa souveraineté à commander à ce seul Patriarche, mais découvrant la bienveillance dont il l'entoure ; cet homme, dit-il, m'appartient, et à mes yeux il vaut tous les autres, et c'est pourquoi, ajoute-t-il, « je multiplierai ta postérité à cause d'Abraham, ton père. » Je dois à ton père une grande reconnaissance pour sa soumission à mes ordres, et en souvenir de sa piété, « je multiplierai ta race. » — Dieu ranimait ainsi en même temps la confiance du juste, et l'excitait, en rappelant le souvenir de son père, à imiter ses vertus.

Isaac, après de si belles promesses, « éleva un autel, invoqua le nom du Seigneur, et dressa en cet endroit sa tente. » *Ibid.*, 25. « Il éleva un autel. » Qu'est-ce à dire ? Cela veut dire qu'il rendit au Seigneur des actions de grâces pour la sollicitude dont il l'avait couvert. « Et les serviteurs d'Isaac y creusèrent un puits. » Enfin le juste est tranquille ; Celui qui lui avait dit : « Je serai avec toi, et je te bénirai, et je multiplierai ta race, » l'avait glorifié et donné en spectacle à tous. Aussi voyez ce qui se passe : Abimélech, qui avait voulu le chasser, en lui disant : « Re-

tire-toi loin de nous, » vient le trouver. « Abimélech, et son favori, et le prince de son armée vinrent trouver Isaac, qui leur dit : Pourquoi venez-vous vers moi, vous qui m'avez haï et qui m'avez chassé loin de vous? » *Ibid.*, 26-27. Voyez, je vous prie, la douceur du juste? Ces hommes qui l'ont chassé, ces méchants qui l'ont poursuivi de leur haine, il les voit maintenant accourir vers lui, ils sont à ses pieds, et il n'en éprouve contre eux aucune sorte d'orgueil; il les reçoit sans hauteur et sans rancune; il conserve précieusement en son âme les paroles qu'il vient d'entendre, et soutenu par Dieu il ne s'indigne pas contre le roi; mais, appelant encore sa douceur à son aide, il leur dit avec une inaltérable bonté : « Pourquoi venez-vous me trouver, vous qui me haïssiez et qui m'avez chassé loin de vous? » Comment se peut-il faire qu'il vous faille accourir vers un homme que vous avez renvoyé et détesté? « Et ils répondirent : Nous voyons que le Seigneur est avec vous, et nous avons dit : Qu'il y ait entre nous et vous un serment, un traité d'alliance, afin que vous ne nous fassiez aucun mal, comme nous ne vous avons pas maudit et nous en avons toujours bien usé envers vous, puisque nous vous avons laissé aller en paix, et maintenant vous êtes comblé des bénédictions du Seigneur. » *Ibid.,* 28-29.

4. Oh ! que la douceur est forte et la vertu puissante ! Après l'avoir renvoyé et chassé, voici que le roi de Gérara et ses compagnons accourent vers un étranger qui n'a plus de cité ni de demeure, et non-seulement ils lui donnent satisfaction pour ce qu'ils lui ont fait, non-seulement ils s'excusent de leur manière d'agir, et demandent le pardon de leurs fautes, mais ils l'exaltent comme un juste, ils avouent la crainte dont ils sont frappés, ils confessent leur faiblesse et rendent hommage à la grande vertu du juste. Qu'y a-t-il, en effet, de plus fort que celui qui a Dieu avec lui? « Nous voyons, disent-ils, que le Seigneur est avec vous. » — Et comment le savez-vous? — Les événements nous l'ont bien montré. Chassé, vous avez été plus fort que ceux qui vous chassaient; persécuté, vous avez triomphé de vos persécuteurs; évidemment, vous n'êtes pas seul et Dieu est avec vous. — Voilà l'œuvre de Dieu; le juste les étonne, et leur esprit est éclairé. — Puisque Dieu est avec vous, « qu'il y ait un serment entre nous. » — Admirez comment, sous le poids de leur conscience, ces méchants se reprennent eux-mêmes sans que nul les y force ni leur reproche rien. Eh quoi ! si vous n'aviez rien à vous reprocher envers lui, chercheriez-vous ainsi à conclure un traité d'alliance? Mais c'est le propre de l'injustice de déchirer la conscience, alors même que l'offensé se tait; on ne réclame rien aux consciences coupables, mais elles se croient toujours sous le poids du châtiment et de la justice; leurs angoisses redoublent chaque jour, elles se constituent en quelque sorte elles-mêmes les vengeresses de leurs propres péchés. Abimélech et ses compagnons avaient éprouvé ces remords, et c'est pourquoi ils disaient : « Qu'il y ait un serment entre nous. »

Ils continuent en disant sur quoi portera le serment. « Nous conclurons avec vous un pacte d'alliance, afin que vous ne nous fassiez aucun mal, comme nous ne vous avons pas eu nous-mêmes en abomination. » Entendez comme ils hésitent entre le regret et le trouble : « Vous ne nous ferez point de mal. » Pourquoi redoutez-vous ce juste qui se montre miséricordieux et bon même envers vous qui l'avez persécuté? Ah ! c'est que la conscience est un juge incorruptible, et les aiguillonne, et leur apprend combien ils se sont montrés ingrats envers lui. Aussi, dominés par la peur et la crainte, ils ne remarquent pas les incohérences et les contradictions de leur langage. « Ne nous faites pas de mal, comme nous-mêmes ne vous en avons pas fait. » Mais alors pourquoi l'avez-vous chassé? Le juste ne demande pas d'explication, il ne va pas plus loin, il ne censure pas leurs paroles. « Nous en avons bien usé envers vous, nous vous avons laissé partir tranquille, et maintenant le Seigneur vous a comblé de bénédictions. » Vous le voyez, ils ont eu peur de la vengeance d'en haut. D'Isaac ils ne redoutaient rien, ils le savaient incapable d'user de représailles; mais plus haut que lui ils apercevaient Dieu veillant sur son serviteur, et prêt à tirer vengeance de ceux qui l'avaient fait souffrir; aussi suivez leur démarche, ils apaisent le juste, ils s'efforcent de

lier amitié avec lui, et, tandis qu'ils rendent compte de leur conduite passée, ils cherchent à se mettre en sécurité pour l'avenir. « Et Isaac leur donna un festin, et ils mangèrent et ils burent ensemble, et, lorsque le matin fut venu, ils se jurèrent alliance, après quoi Isaac les laissa s'en retourner paisiblement chez eux. » *Ibid.*, 30-31.

Admirez la bonté du juste; son langage ne porte aucune trace de vengeance; non-seulement il ensevelit le passé dans l'oubli, mais il reçoit encore ses ennemis avec empressement. « Il leur donna, en effet, un grand festin, et ils burent et ils mangèrent ensemble. » Ce festin disait assez que le juste oubliait tout ce qu'il avait eu à supporter de ses hôtes. « Puis il les renvoya, et ils s'en allèrent emportant son salut. » Que veut dire par là la sainte Ecriture? Elle veut montrer qu'Abimélech et ses compagnons étaient venus anxieux et troublés, se croyant au moment d'un véritable danger, porter leurs excuses au juste. Il n'est donc rien de plus fort que la vertu. Il n'y a personne de plus puissant que celui qui s'appuie sur le secours de Dieu! Mais écoutez la suite du récit sacré : « Or, en ce même temps, les serviteurs d'Isaac s'en allèrent, creusèrent un puits, et dirent : Nous n'avons pas trouvé d'eau. Et Isaac l'appela Serment. C'est pourquoi il donna à la ville le nom de Puits du Serment, qu'elle a porté jusqu'à ce jour. » *Ibid.,* 32-33. Ici encore, le nom donné à ce lieu rappelle les événements qui s'y accomplirent. C'est parce qu'après avoir creusé le puits, ils ne trouvèrent rien, au jour où des serments s'étaient échangés, qu'il l'appela le puits du serment, en mémoire de ce qui s'était passé. Ainsi voilà le juste, qui, tout ignorant qu'il est de la loi, tout dépourvu qu'il est de conseiller et de guide, uniquement instruit par les exemples de son père et par la voix de la conscience, cette grande maîtresse de la nature humaine, s'élève à la plus haute philosophie. Ses œuvres témoignent de sa douceur; mais il y a plus, elles réalisent déjà les préceptes du Christ. Est-ce que le Christ, en effet, n'a pas fait à ses disciples un commandement exprès, non-seulement d'aimer ceux qui nous aiment, mais de couvrir même nos ennemis de la protection de notre charité? Eh bien! à des siècles de distance, bien longtemps avant le Christ, Isaac agissait selon la loi, il donnait généreusement une hospitalité bienveillante à ceux qui l'avaient poursuivi de leur haine, étouffant ainsi dans son âme jusqu'aux apparences de la vengeance.

5. Mais nous, venus longtemps après, nous qui vivons sous la loi de grâce, et qui, ayant reçu les enseignements et les préceptes du Sauveur, n'atteignons pas à la vertu de cé juste, quelle excuse aurons-nous, et quel pardon mériterons-nous? Et que parlé-je d'égaler son exemple? Nous ne savons même pas en approcher. De nos jours, le mal a fait de tels progrès, qu'aimer ses amis est une chose rare et presque un prodige. Quelle espérance de salut nous reste-t-il donc, si nous sommes devenus pires que les publicains? « Si vous aimez ceux qui vous aiment, que faites-vous de plus? Les publicains ne le font-ils pas aussi ? » *Matth.,* v, 46. Le Christ, qui nous appelle au plus haut degré de la perfection, veut que nous soyons meilleurs que les publicains, et nous nous appliquons à devenir plus mauvais qu'eux! Que dis-je? nous sommes pires que les voleurs, que ceux qui pillent les sépulcres, que les homicides! Eux, du moins, ils aiment ceux qui leur font du bien, et souvent ils s'exposent pour leurs amis. Misérables que nous sommes, nous, Dieu nous a prévenus de sa miséricorde, et il nous trouve plus mauvais que les plus mauvais des hommes! En vérité, peut-on voir rien de plus lamentable?

Je vous en conjure donc, pensons à la grandeur du supplice et à l'étendue de la confusion auxquelles nous sommes exposés pour la vie à venir; reconnaissons enfin notre dignité, mettons en pratique la doctrine du Christ, rejetons loin de nous toute haine et toute jalousie, aimons ceux qui nous aiment; je ne dis pas assez, travaillons sans relâche à aimer ceux qui nous persécutent. Le salut n'est possible qu'à cette condition. Efforçons-nous même d'aimer davantage nos ennemis que nos amis, parce qu'ils sont pour nous les auteurs de plus de biens. En agissant de la sorte, nous pourrons obtenir la rémission de nos péchés, et prier Dieu avec un esprit

humilié et une âme contrite. Quand l'âme n'a plus de fiel contre personne, elle est tranquille, elle prie le Seigneur avec plus de soin, elle obtient plus facilement le secours d'en haut. Puisse cette faveur vous être accordée par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire soit rendue, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIII.

« Or Esaü avait quarante ans lorsqu'il prit deux femmes, Judith, fille de Béel, Héthéen, et Basemath, fille d'Elon, Evéen, qui toutes deux avaient offensé Isaac et Rébecca. »

1. Aujourd'hui, nous continuerons, si vous le voulez bien, la suite de nos instructions, nous expliquerons les détails de notre lecture, autant qu'il nous sera possible, afin de retirer de notre entretien quelque profit et quelque avantage. Commençons donc par les premières paroles du texte sacré : « Esaü, dit-il, avait quarante ans lorsqu'il prit deux femmes, Judith, fille de Béel, Héthéen, et Basemath, fille d'Elon, Evéen, qui toutes deux avaient offensé Isaac et Rébecca. » *Gen.*, XXVI, 34-35. Que de choses dans ces paroles ! Et d'abord, pourquoi cette mention de l'âge d'Esaü? Gardez-vous de la croire inutile; elle est faite dans l'Ecriture pour nous rappeler qu'Isaac était déjà vieux et très-avancé dans la vie. Nous n'avons qu'à nous souvenir de ce qui précède, qu'à nous rappeler qu'Isaac avait quarante ans quand il épousa Rébecca, et soixante lorsque ses fils vinrent au monde ; nous verrons ainsi qu'il est maintenant centenaire, et par conséquent dans une vieillesse très-avancée. L'écrivain sacré, qui doit bientôt nous parler de la cécité d'Isaac, fait mention de l'âge d'Esaü pour nous apprendre celui de son père. Voilà pourquoi il commence en disant : « Or, il se trouvait qu'Esaü avait quarante ans. » Mais il poursuit, et, pour nous faire voir combien était téméraire cet enfant qui allait choisir des épouses dans des nations auxquelles il n'aurait jamais dû penser, il nous dit que l'une de ces femmes était Ethéenne et l'autre Evéenne. Esaü avait tort; car il n'ignorait pas avec quel soin le patriarche Abraham, quand il voulut donner une épouse à son fils Isaac, recommanda à son serviteur de la prendre parmi les filles de sa parenté. Il savait que Rébecca, sa mère, était venue de Charran. Mais il faut que ses instincts mauvais se découvrent ; Esaü prend donc ses femmes sans demander l'assentiment de ses parents. Quand à la vertu des femmes qu'il choisit, l'Ecriture nous en dit assez dans ces paroles : « Toutes deux avaient offensé Isaac et Rébecca. » Quel excès de malice, et peut-on en concevoir de plus abominable? Elles ne se contentaient pas de n'être point respectueuses comme elles auraient dû l'être, à chaque instant elles étaient prêtes à se disputer. Admirez avec quel à-propos l'Ecriture nous donne ces détails : plus tard, elle doit nous montrer Rébecca entourant de ses préférences Jacob ; vous ne vous en étonnerez pas, et vous saurez qu'en agissant de la sorte Rébecca n'était pas injuste.

Mais n'allons pas au-devant de notre récit, et suivons-le pas à pas. « Or, Isaac devint vieux, et ses yeux s'affaiblirent tellement qu'il ne pouvait plus voir ; » c'était à sa vieillesse qu'il fallait attribuer cette cécité ; « et il appela Esaü, son fils aîné, et il lui dit : Mon fils, je suis devenu vieux, et j'ignore le jour de ma mort. Prends tes armes, ta flèche et ton arc, cours dans la campagne et tu m'apporteras le produit de ta chasse; prépare-moi un mets comme tu sais que je l'aime, afin que je mange et que mon âme te bénisse avant que je meure. » *Genes.*, XXVII, 1-4. Remarquez, mon bien-aimé, la sagesse infinie de Dieu : Isaac, entraîné par sa tendresse paternelle, donne ses ordres à Esaü ; mais le Seigneur très-puissant et très-sage, qui veut nous révéler le prix de la vertu et de la douceur, fait de Rébecca l'exécutrice de ses promesses. Qu'arriva-t-il, en effet ? C'est qu'Esaü qui se croyait sûr d'être préféré, à cause de son titre d'aîné et de l'affection que lui portait son père, fut privé tout-à-coup de tout héritage, pour n'avoir pas voulu se montrer tel qu'il devait l'être ; tandis que son frère, plus jeune, mais plus vertueux,

aidé d'ailleurs et soutenu par le Ciel, ravit à son père une bénédiction que celui-ci ne voulait pas lui donner. Nul n'est plus fort que celui qui a Dieu pour appui. Redoublez donc d'attention et reconnaissez l'excellence de la dispensation, sans autre secours que la grâce du Ciel. Jacob réussit si bien en toute chose, qu'il détourne à son profit la bénédiction de son frère, lorsque son frère perd tout et se perd lui-même à cause de la dépravation de ses mœurs. « Rébecca entendit donc qu'Isaac parlait à son fils Esaü, qui courut vite dans les champs, afin de remplir les ordres de son père. Elle appela son fils le plus jeune. » Pourquoi le plus jeune? Afin de nous apprendre auquel de ses fils Rébecca s'adressait. Comme il avait été dit plus haut : « Isaac appela son fils aîné, » l'Ecriture dit qu'il s'agissait maintenant du plus jeune, c'est-à-dire de Jacob. « J'ai entendu ton père parlant à Esaü ton frère, et lui disant : Apporte-moi le fruit de ta chasse et apprête-moi quelque nourriture, afin que je mange et que je te bénisse en présence de Dieu avant ma mort. » Voilà ce que ton père a dit à Esaü ton frère. « Maintenant donc, mon fils, écoute-moi et obéis à mon conseil : va vers le troupeau, choisis deux jeunes et beaux chevreaux, et porte-les moi afin que je prépare à ton père un mets selon ses goûts. Tu en présenteras à ton père, qui en mangera, et il te donnera sa bénédiction avant sa mort. » *Gen.*, XXVII, 5-10.

2. Voyez ici le grand amour de cette mère, ou plutôt admirez la sage économie de Dieu. C'est Dieu, en effet, qui lui donna cette inspiration, et qui mena le projet à bonne fin. Vous avez vu le conseil de la mère? Voyez ensuite la prudence de Jacob, et jugez par sa réponse de l'aménité de ses habitudes. « Jacob répondit à sa mère : Esaü mon frère est velu, j'ai au contraire la peau lisse; si mon père vient à me toucher, je crains que mon père ne croie que j'ai voulu me jouer de lui, et que je n'attire sur moi sa malédiction au lieu de sa bénédiction. » *Ibid.*, 11-12. Quelle noblesse chez cet enfant! Quel respect pour son père! J'ai peur, dit-il, qu'il ne m'arrive le contraire de ce que je désire, et qu'en m'opposant aux desseins de mon père, « je ne m'attire sa malédiction au lieu de sa bénédiction. » Que fait alors Rébecca, cette mère admirable si remplie d'amour pour son fils? Comme elle ne suivait pas ses propres inspirations et qu'elle prêtait seulement son concours à un oracle divin, elle emploie ses efforts à délivrer son enfant de toute sorte de crainte et à fortifier son courage, afin de réaliser ses desseins. Elle ne s'épuise pas en vaines promesses; elle ne lui dit pas qu'il parviendra à tromper son père et à lui demeurer inconnu. Voyez plutôt : « Mon fils, dit-elle, que cette malédiction retombe sur moi; seulement, obéis à ma voix, va, apporte ce que je t'ai dit. » *Ibid.*, 13. Quand même ce que tu redoutes t'arriverait, tu n'en éprouveras rien de fâcheux, ne crains rien, aie confiance, « obéis à ma voix » et fais ce que je t'ordonne. Voilà bien dans toute la vérité l'amour maternel : il est disposé à tout souffrir pour son enfant. Ces paroles rendirent à Jacob tout son courage. « Il s'en alla donc, et prit deux chevreaux qu'il apporta à sa mère, et sa mère les apprêta comme elle savait que son père les aimait. Puis elle prit les plus précieux vêtements d'Esaü qu'elle avait en la maison et elle en revêtit Jacob son jeune fils; elle entoura ensuite ses bras de peau de chevreau, ainsi que son cou; elle mit enfin entre les mains de Jacob son fils les mets et le pain qu'elle avait préparés, et celui-ci les présenta à son père. » *Ibid.* 14-17.

Ici vous admirerez, je vous en conjure, dans cette mère, une rare sagesse, unie à un profond amour. Plus haut, nous avons vu qu'Esaü était velu, tandis que Jacob avait la peau lisse, et c'est pourquoi Rébecca nous est montrée en cet endroit revêtant son plus jeune fils des habits de son frère, mettant entre ses mains de la viande et du pain, afin de réussir pleinement dans son stratagème, et parvenant à les lui faire porter à son père. Considérez de nouveau comment tout arrive par la grâce de Dieu. Si nous faisons de notre côté tout ce qui dépend de nous, la coopération divine nous est largement assurée. Dieu, qui ne nous veut ni lâches ni inactifs, exige notre concours pour nous donner sa grâce. Si, d'un côté, sa grâce ne fait

pas tout, puisqu'il nous faut nous-mêmes la préparer et l'aider de nos efforts, d'un autre, il connait l'étendue de notre infirmité, et il ne prétend pas nous laisser tout faire ; seulement sa bonté, voulant trouver une occasion de se montrer libérale, attend que nous la lui fournissions par nos mérites et nos œuvres, et c'est ce que nous venons de voir dans le sujet qui nous occupe. Jacob et Rébecca avaient l'un et l'autre accompli leur devoir ; le fils avait écouté le conseil de la mère, et la mère elle-même n'avait rien négligé de ce qu'elle devait faire ; Dieu alors se chargea du reste et il parvint sans peine à réaliser ce qu'il y avait de plus difficile dans cette entreprise, c'est-à-dire à gagner Isaac en lui dissimulant le stratagème par lequel on voulait lui ravir sa bénédiction. Jacob apporta donc à manger à son père : « Et celui-ci lui dit : Qui es-tu, mon fils ? Jacob répondit : Je suis Esaü, mon père, votre premier-né ; j'ai fait ainsi que vous m'aviez ordonné. Levez-vous donc, asseyez-vous, mangez de ma chasse, afin que votre âme me bénisse. » *Ibid.*, 19. Avec quelle anxiété Jacob ne dut-il pas prononcer ces paroles ? N'avait-il pas dit à sa mère dès qu'il sut de quoi il s'agissait : « J'ai peur d'attirer sur moi la malédiction de mon père, au lieu de sa bénédiction ? » Et maintenant qu'il faut parler et soutenir son rôle dans cet artifice, quelle crainte, quelle terreur ne doivent pas briser son âme ! Mais, parce que Dieu prêtait son concours à ses manœuvres, tout réussit parfaitement. Eh quoi ! direz-vous peut-être, Dieu a-t-il coopéré au mensonge ? — Ah ! mon bien-aimé, ne regardez pas seulement au fait matériel qui vous frappe, envisagez-en plutôt la fin ; les intérêts terrestres et l'avarice n'ont rien à voir ici, et, dans tout ce qu'il fait, Jacob ne se propose qu'une chose : recevoir la bénédiction de son père. Si vous examinez simplement ce qui frappe vos yeux, sans vous préoccuper de la fin, prenez garde, vous accuseriez peut-être le Patriarche d'être le bourreau de son fils, et Phinées un homicide. Et cependant ni Abraham ne fut le meurtrier de son fils qu'il aimait beaucoup, qu'il chérissait autant que personne, ni Phinées ne fut homicide, il avait plutôt le cœur tout brûlant de zèle. Abraham et Phinées accomplissaient la volonté de Dieu, et c'est pour cela que l'obéissance du premier obtint de si belles récompenses, et le zèle du second de si magnifiques louanges. « Phinées parut, est-il écrit, et vengea le Seigneur. » *Psalm.* cv, 30. Si l'homicide et l'immolation d'un fils ne paraissent pas criminels, parce qu'ils entraient dans les desseins de Dieu ; si, dans ces deux cas, nous regardons moins au fait sensible qu'à la fin et à la volonté de ceux qui agissaient, combien plus ne devons-nous pas faire ainsi dans la circonstance qui nous occupe ?

3. Ne considérez donc pas que ce que disait Jacob était faux, pensez plutôt que Dieu voulait tenir sa promesse et qu'il dirigeait tout selon ce que nous venons de voir. Et, afin que vous sachiez bien que Dieu rendit facile même ce qui était plein de difficultés, voyez comment se passèrent les choses : le juste Isaac ne se douta pas de la fraude, il se laissa prendre aux paroles de Jacob, et, après avoir mangé ce que celui-ci lui présentait, il lui donna sa bénédiction. Esaü ne revint de la chasse que lorsque tout fut fini ; par où nous pouvons juger, comme par tout le reste d'ailleurs, que la volonté de Dieu dirigeait tous ces événements. « Isaac dit encore à son fils : Comment as-tu pu revenir si tôt, mon fils ? Et celui-ci répondit : Le Seigneur votre Dieu a envoyé au-devant de moi ce que je cherchais. » *Genes.*, XXVII, 20. Les angoisses de Jacob ne se calmaient pas ; sa crainte redoublait de moment en moment, et c'était là un dessein admirable de Dieu, qui voulait nous faire voir par ce qui se passait, qu'il ne nous envoie sa protection et son secours que si notre ferveur les mérite. Ne considérez pas ce combat intérieur avec indifférence ; songez, mes bien-aimés, que Jacob court en ce moment un péril suprême ; il tremble, il redoute de s'exposer en voulant être béni, à recevoir une souveraine malédiction. « Isaac dit encore : Mon fils, approche-toi afin que je te touche et que je sache si tu es mon fils Esaü, ou non. » *Ibid.*, 21. La voix qu'il venait d'entendre lui avait fait concevoir quelques doutes ; mais, comme il fallait que le plan arrêté réussît, Dieu ne voulut pas qu'il reconnût la ruse. « Ja-

cob donc s'approcha, et Isaac le toucha et dit : Cette voix est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'Esaü, et il ne le connut point. » *Ibid.*, 22. Certes Dieu montre bien ici que tout se fait par sa grâce, et il vous le fait voir ; c'est sa grâce qui empêchait Isaac de rien connaître, c'est aussi sa grâce qui détournait au profit de Jacob la bénédiction paternelle. « Et il ne le connut point, car ses mains étaient comme les mains d'Esaü, et il dit : Es-tu mon fils Esaü ? » *Ibid.*, 23-24.

Voyez encore comme la sainte Ecriture revient sur les doutes du juste. « Es-tu mon fils Esaü ? » dit Isaac à Jacob. Isaac obéit à son cœur de père et c'est sous l'impulsion de son amour naturel qu'il agit ; mais Dieu, qui a le secret de l'avenir, et qui rend ses serviteurs d'autant plus célèbres qu'ils sont plus vertueux, dispose toute chose comme nous voyons. « Et Jacob répondit : Je le suis. » Après quoi « Isaac ajouta : Apporte-moi ce que tu as pris, et je mangerai le produit de ta chasse, mon fils, afin que mon âme te bénisse ; » c'est à peine si les terreurs de Jacob se dissipent. « Et Jacob présenta à son père ses mets à manger, et il lui apporta du vin, et son père but. Et Isaac dit : Approche-toi de moi, et baise-moi, mon fils. Et il s'approcha et le baisa, et, dès qu'Isaac sentit le parfum qu'exhalaient ses vêtements, il le bénit, disant. » *Ibid.*, 25, 26-27. Remarquez cette observation de l'Ecriture. Quand Isaac eut demandé à Jacob : « Es-tu Esaü ? » et que celui-ci lui eut répondu : « Je le suis, » il le palpa de nouveau ; car il doutait encore, la voix de Jacob ayant failli le découvrir ; il renouvela donc la même demande : « Es-tu mon fils Esaü ? » Jacob toujours de répondre : « Je le suis, » et d'apporter à son père les viandes que celui-ci mangea ; sur quoi l'Ecriture dit : « Et il le baisa, et il le bénit. » On pourrait croire qu'Isaac avait donné sa bénédiction à la personne d'Esaü, et non à celle qu'il venait d'embrasser ; mais l'Ecriture prévient cette interprétation, elle dit qu'Isaac embrassa Jacob, et bénit celui qu'il avait embrassé. « Un parfum suave s'exhalait de ses vêtements, et il le bénit, disant : Voilà que l'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ plein, que le Seigneur a béni. Dieu te donne la rosée du ciel et la graisse de la terre, le blé et le vin en abondance ! » *Ibid.*, 27-28. Dieu te donne tous ces biens, à toi qui m'as apporté de quoi manger, et qui as reçu un baiser de ma bouche, « et que toutes les nations te servent. » Il demanda d'abord pour son fils l'abondance des choses nécessaires, puis la domination des peuples, prédisant ainsi sa prospérité future et l'éclat de ceux qui naîtraient de lui. « Que les princes t'adorent. » Il lui souhaita non-seulement les nations, mais encore leurs princes. « Que tu sois le seigneur de tes frères. »

Admirez comment le juste sert, sans le savoir, les desseins de Dieu ; car tout ce qui a lieu ici ne tend qu'à une chose : obtenir à celui que sa vertu en rend plus digne la bénédiction d'Isaac. « Et que les fils de ton père t'adorent ! » Sous ce nom de fils, l'Ecriture a coutume de désigner toute une génération. Ici, quand elle dit : « Les fils de ton père, » c'est comme si elle désignait toute la postérité d'Esaü, car Isaac n'eut pas d'autres enfants qu'Esaü et Jacob. « Que celui qui te maudira soit maudit et que celui qui te bénira soit béni. » Voilà le souhait dernier de cette bénédiction, voilà l'abrégé de tous les biens : être béni. Quelle clémence de la part de Dieu ! Jacob avait craint de recevoir la malédiction au lieu de la bénédiction, et non-seulement il est béni par son père avec l'effusion que vous savez, mais encore il entend des malédictions tomber sur tous ceux qui essaieraient de le maudire. Apprenons par là, mes bien-aimés, que lorsqu'on veut agir selon la volonté de Dieu, on peut compter sur le secours du Ciel et attendre le succès complet de ce que l'on entreprend. Qui n'admirerait l'ineffable dispensation de Dieu ? Qui pourrait la voir sans un étonnement profond ? Esaü ne revient de la chasse que lorsque tout est fini et que Jacob a reçu la bénédiction de son père ; c'est ce que Moïse nous apprend en ces termes : « A peine Isaac avait-il achevé de bénir son fils Jacob, à peine Jacob avait-il quitté son père, qu'Esaü son frère revint de la chasse. » *Ibid.*, 30.

4. Jacob venait de sortir lorsqu'Esaü rentra. Son retour est encore providentiel et il vous le faut reconnaître pour tel. Ignorant ce qui venait

d'avoir lieu, Esaü apportait, lui aussi, de quoi manger à son père, qui devait lui apprendre tout ce qui s'était passé. S'il eût rencontré son frère, peut-être que, vaincu par la colère, il l'aurait mis à mort; ne résolut-il pas de se défaire de lui dans la suite, et ne peut-on pas supposer que s'il l'eût pris sur le fait, il eût cherché à le faire à l'instant? Mais la main de Dieu protégeait Jacob, et c'est elle qui le rendit digne de recevoir la bénédiction de son père au détriment d'Esaü, qui ne la reçut pas et qui fut privé de son droit d'aînesse. « Esaü, à son arrivée, présenta à son père les viandes qu'il avait préparées, disant : Mon père, levez-vous, mangez de ma chasse, et que votre âme me bénisse. » *Ibid.*, 31. Le juste se trouble de nouveau, et son âme est livrée à de nouvelles épreuves. « Qui es-tu? dit-il aussitôt. Et Esaü répondit : Je suis Esaü, votre fils premier-né. » *Ibid.*, 32. Et Isaac fut dans une grande stupeur, et il dit : « Qui est donc celui qui m'a apporté de la chasse dont j'ai mangé avant ton retour? Et je l'ai béni, et il sera béni. » *Ibid.*, 33. Tout surpris de ce qu'il apprend, il raconte le fait; mais il ajoute : « Et je l'ai béni, et il sera béni. » Entendez bien ceci : la sagesse de Dieu inspire cette réponse. Après l'avoir entendue, Esaü n'a plus rien à espérer, ni de son titre de premier-né, ni de sa chasse. « Quand il eut entendu les paroles de son père, Esaü poussa un grand cri, plein d'amertume. » *Ibid.*, 34. Qu'est-ce à dire? Ce cri douloureux et amer dont il est ici question signifie l'indignation d'Esaü et la colère profonde qui l'anima quand il apprit le sort qui l'affligeait. « Et il dit : Bénissez-moi aussi, mon père. Isaac répondit : Ton frère est venu par fraude, et a reçu ta bénédiction. » *Ibid.*, 35. Ton frère t'a devancé et t'a ravi toute ma bénédiction. — Et pour que vous sachiez bien que la grâce d'en haut a concouru à tromper le juste, entendez l'aveu qui tombe de ses lèvres : « Ton frère est venu par fraude. » Comme s'il s'excusait auprès de son fils et s'il lui disait : Je lui ai donné sans le connaître les bénédictions que je te réservais : « Mais il est venu par fraude et je l'ai béni; » ce qui t'était destiné, il l'a détourné à son profit; ce n'est pas par ma faute que les choses se sont ainsi passées. « Esaü dit alors : Il a été justement appelé Jacob; car voici la seconde fois qu'il m'a supplanté; il m'a déjà enlevé mon droit d'aînesse, et maintenant il a usurpé ma bénédiction. » *Ibid.*, 36. Non, ce n'est pas en vain qu'il porte son nom; Jacob veut dire supplantateur, et il s'est bien montré tel à mon égard, soit en me ravissant mon droit d'aînesse, soit en me privant de la bénédiction de mon père. Que dit-il alors à son père? « Mon père, ne m'avez-vous point réservé de bénédiction? Isaac répondit, et dit à Esaü : « J'ai donné à ton frère toutes mes bénédictions; car je l'ai établi ton seigneur. » *Ibid.*, 37.

Vous voyez comme il débute, il ne lui prédit que sujétion et servitude : « Je l'ai établi ton seigneur, dit-il, je lui ai donné tous ses frères pour serviteurs; je lui ai promis le blé et le vin; que ferai-je après cela pour toi, mon fils? » *Ibid.*, 37. Tout ce que je pouvais donner, je l'ai donné; je l'ai constitué ton seigneur, j'ai établi tous ses frères ses serviteurs, je lui ai souhaité l'abondance de toutes les choses nécessaires; que peut-il rester encore? « Esaü dit alors à son père : N'avez-vous qu'une bénédiction, mon père? Bénissez-moi aussi, je vous en conjure. » *Ibid.*, 38. Isaac lui avait dit : « Je l'ai béni, et il sera béni. » Puis il lui avait fait connaître toute l'étendue de sa bénédiction, sur quoi il s'était écrié : « Bénissez-moi aussi, mon père; n'avez-vous qu'une bénédiction? » Moi que vous aimez tant, moi qui suis votre premier-né, moi que vous avez envoyé à la chasse, ne pouvez-vous donc aussi me bénir? A ces paroles, son père se trouble. « Et Esaü s'en aperçoit et pleure en poussant de grands cris. » Il voit son père ébranlé, qui ne peut ni ne veut revenir sur ce qu'il a fait, et alors, pour attendrir davantage son cœur, il joint des cris à ses pleurs. « Isaac ému lui dit : « Ta bénédiction consistera dans la graisse de la terre et dans la rosée du ciel; tu vivras par le glaive et tu serviras ton frère, et le temps viendras où tu rejetteras et secoueras son joug de ton cou. » *Ibid.*, 39-40. Puisque tu désires ma bénédiction, apprends qu'il ne m'est pas possible d'agir contre la volonté de Dieu, cependant je te désire la graisse de la terre et la rosée du ciel; tu mèneras une vie de combat, car « tu

Bénédiction donnée à Esaü.

vivras par le glaive et tu serviras ton frère. »

5. Cependant ne vous étonnez pas si, après avoir entendu ces promesses, vous voyez Jacob prendre la fuite par crainte d'Esaü, et s'en aller sur une terre étrangère; gardez-vous, en face de ces commencements difficiles, de croire la prophétie sans valeur. Qu'importe, quand Dieu a promis, qu'il arrive d'abord des choses contraires à ses promesses? Ces débuts ne doivent pas nous troubler; car il n'est pas possible que la parole de Dieu demeure vaine jusqu'à la fin. Dieu le permet, afin de rendre ses justes plus célèbres et de donner par leur entremise plus d'éclat à sa propre vertu. Lisez l'histoire des justes, parcourez-la avec attention, vous vous apercevrez de la vérité de la loi que je signale et dont nous avons ici une célèbre application. Oubliez la fuite et la vie errante de Jacob, et songez à sa gloire future; voyez dans la suite des temps son frère, qui cause maintenant sa terreur, prosterné respectueux devant lui; ne vous arrêtez pas aux épreuves qui l'attendent sur une terre étrangère, mais regardez, par delà ces ennuis, combien sa gloire est belle : ceux qui sont nés de lui se sont propagés à l'infini et c'est une gloire pour la nation tout entière de porter son nom. Maintenant la sainte Ecriture nous révèle l'indignation d'Esaü et les pensées homicides qui l'agitent : « Esaü donc avait Jacob en grande haine pour la bénédiction dont son père l'avait béni. » *Ibid.*, 41. Ce n'était pas chez lui un mouvement instantané, une colère d'un moment; l'expression que l'Ecriture emploie nous marque bien l'excès de sa malice. « Esaü, dit-elle, avait Jacob en grande haine, » c'est-à-dire que la haine était passionnée, persévérante, si bien qu'il trahit par ses paroles la violence de ses mauvais sentiments. « Il dit, en effet, dans son cœur : Les jours de deuil de mon père viendront, et alors je tuerai Jacob mon frère. » *Ibid.*, 41.

Conclusion morale. La colère est une folie.

La colère comme la folie fait déraisonner les hommes. Quand le démon de la colère s'est introduit en eux, il trouble leur raison et leur fait faire des folies. Ils ne voient plus comme il faut voir, ils n'agissent plus comme il faut agir; leurs sens sont comme hébétés, et tout ce qu'ils font, ils le font sans discernement. Dans ces moments, ne leur demandez rien; ils ne savent pas à qui ils ont à faire, ils ne se souviennent ni des liens du sang, ni de ceux de l'amitié, ni des bons rapports qu'ils ont eus, ni de leur dignité; ils ne pensent à quoi que ce soit; dominés par la violence de leurs passions, ils ne s'écoutent pas et se portent aux dernières extrémités. Peut-on voir rien de plus triste que ces furieux qui, victimes de leur fureur, ne reculent pas devant l'homicide? C'est pourquoi le bienheureux Paul, voulant extirper jusqu'à la racine de ce mal, écrivait : « Que toute colère, toute indignation, toute clameur et toute malice soit bannie d'au milieu de vous. » *Ephes.*, IV, 31. Non-seulement, dit-il, je ne veux pas que vous vous irritiez, que vous vous indigniez, que vous vous mettiez en colère; je vous défends encore de parler au prochain avec clameur. La clameur dont il parle ici est celle qui naît de la colère. Quand ce mal pénètre dans l'âme, quand le cœur bouillonne, la bouche ne peut pas se réduire au silence, elle se fait l'interprète du cœur et parle d'une voix emportée. Le bienheureux Apôtre voulant assurer à ceux qui suivent son conseil une perpétuelle tranquillité, leur dit : « Que toute colère, » par quelque motif qu'elle soit produite, « que toute indignation et toute clameur disparaissent d'entre vous; » il ajoute ensuite, pour extirper jusqu'à la racine du mal : « Ainsi que toute malice. » Celui qui en est là brave dans un port assuré tous les flots de la vie; il ne redoute pas les tempêtes, il ne craint pas de faire naufrage; qu'il navigue dans le calme ou qu'il attende dans un port paisible, il coule une vie exempte de toute inquiétude, et gagne par tout ce qu'il fait les biens ineffables de l'autre vie. Puissions-nous les obtenir nous-mêmes par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, honneur, puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIV.

« Rébecca fit appeler son plus jeune fils et lui dit : Voilà votre frère qui menace de vous tuer. »

1. Avez-vous vu hier les bonnes dispositions du publicain, l'ineffable miséricorde du Seigneur et la profonde insensibilité des Juifs ? Avez-vous vu comment le bienheureux Matthieu, par sa prompte obéissance et par son rapide changement de vie, nous apprend que nous devons prêter notre concours à la grâce de Dieu, que les vertus et les vices dépendent, après Dieu, de notre volonté, que nous pouvons par nos efforts acquérir une vertu éclatante ou tomber dans l'abîme du péché en n'écoutant que notre lâcheté ? Ce qui nous distingue des brutes, c'est la raison que Dieu nous a donnée et la science du bien et du mal qu'il a gravée au fond de notre nature. Ne dites donc pas que vous négligez de pratiquer la vertu parce que vous ne la connaissez pas ou parce que vous manquez, pour vous conduire, de guide et de conseil. Notre conscience suffit à nous diriger et il est impossible que nous soyons privés de son secours. L'homme, en effet, porte en naissant, cachée au fond de sa nature, la science de ce qu'il doit faire. Et savez-vous pourquoi ? Afin que dans cette vie, où il est placé comme dans une palestre, pour s'y former aux rudes labeurs de la vertu, il ait le courage de se déclarer bon et de mériter ainsi les récompenses de sa probité; afin qu'après avoir combattu les rapides combats de ce monde qui passe, il gagne les couronnes qui ne passent pas; afin qu'ayant embrassé la vertu dans ce siècle si éphémère, il jouisse des biens éternels dans les siècles infinis. Courage donc, mes bien-aimés, et maintenant que nous savons ces choses, ne trahissons pas notre noblesse, gardons-nous d'être ingrats après un tel bienfait, ne poursuivons pas des plaisirs éphémères qui nous prépareraient d'éternelles douleurs; ayons plutôt et sans cesse présent à notre esprit cet œil qui ne dort jamais, qui pénètre le secret des cœurs; réglons et modérons là-dessus toute notre conduite, prenons en main les armes de l'Esprit et montrons-nous généreux et sages : nous mériterons ainsi la protection du Ciel, nous pourrons, appuyés sur ce secours, triompher de notre redoutable ennemi et rendre vaines toutes ses manœuvres, nous jouirons enfin de ces biens que Dieu promet à ceux qui l'aiment.

Ne considérez pas les difficultés de la vertu, voyez plutôt les grands avantages qu'elle vous assure, et mettez-vous bien vite à l'œuvre pour la pratiquer. Est-ce que rien décourage ceux qui, plongés dans les intérêts terrestres, se sentent au cœur un désir effréné de faire fortune ? Les dangers de la mer, les naufrages, les piéges des pirates, ils envisagent tout sans sentir leur résolution ébranlée, et, malgré l'incertitude du succès, ils travaillent avec un indomptable courage à parvenir à leur fin. Eh bien ! quelle excuse aurons-nous, je vous le demande, après cela, si nous n'embrassons pas, dans l'espérance de ces biens éternels, vite et courageusement les travaux et les luttes qu'exige la vertu ? Pourquoi cette ingratitude envers notre bienfaiteur ? Pourquoi cet oubli des dons reçus et ce dédain des biens promis ? Pourquoi, dans cet oubli universel, vivre inutilement et sans profit, comme les animaux sans raison, ne prenant aucun soin de notre âme, ne nous préoccupant uniquement que de fatiguer notre ventre par des excès de nourriture qui finissent même par altérer la santé de nos corps ? Pourquoi tant entreprendre, pourquoi nous donner tant de peine dans le vil but d'assouvir notre gourmandise et notre intempérance, tandis que nous laissons notre âme mourir de faim, notre âme mille fois plus noble que notre corps, dont elle est la vie, car sans elle et quand elle est partie, le corps ne vit plus ? Il nous fallait donner au corps et à l'âme des aliments suffisants et conformes à leur nature réciproque; et voilà qu'en ne gardant de mesure ni envers l'un, ni envers l'autre, nous nuisons à tous les deux : au corps, par l'excès du boire et du manger; à l'âme, que nous laissons mourir de faim ! Autrefois, le Dieu de l'univers adressait au peuple juif ces paroles, comme la suprême menace de son indignation : « Voilà que je vous enverrai, non pas la faim du pain,

ni la soif de l'eau, mais la faim de la parole de Dieu, » *Amos*, VIII, 11 ; nous enseignant par là que, si la faim et la soif matérielles peuvent exténuer le corps, la faim de la parole tue l'âme. Cette menace que Dieu faisait autrefois peser sur les Juifs comme un châtiment redoutable, nous l'attirons nous-mêmes sur nos têtes; et cela, après tous les soins que le Seigneur a eus de nous, après qu'il s'est efforcé de nous donner avec la lecture des saintes Ecritures les enseignements des docteurs. Je vous en conjure donc, secouez cette torpeur, réveillez-vous et travaillez sans relâche au salut de votre âme. Votre ardeur attirera sur vous la protection de Dieu, et nous excitera à vous instruire, parce que nous vous verrons dociles à notre voix. Quand le laboureur recueille dans une abondante moisson le fruit de ses peines et de ses sueurs, il se sent encouragé à travailler davantage la terre qui lui donne ces fruits : ainsi en sera-t-il de nous; si nous vous voyons faire des progrès sans cesse plus considérables dans les choses de Dieu, et mettre votre conduite en rapport avec nos conseils, nous ne regretterons pas nos peines, nous apporterons tous les jours plus de zèle à vous instruire, persuadé que notre semence ne tombera pas sur un sol pierreux et stérile, mais dans une terre riche et féconde.

Le Seigneur nous donne avec la lecture des saints Livres les enseignements des docteurs.

Saint Jean repousse les applaudissements de ses auditeurs.

2. Vous faire du bien en effet, accroître et développer vos vertus, donner à notre âme la joie de vous voir plus fervents, voilà le but de ces entretiens quotidiens. Qu'aurions-nous donc en vue et quelle serait notre ambition autrement? Parler en l'air pour captiver vos louanges ou mériter vos applaudissements? Loin de nous ces ridicules prétentions. Vous être utile, voilà ce qui nous guide. Notre meilleure louange, les applaudissements auxquels nous tenons le plus, voulez-vous les connaître ? La conversion de quelqu'un d'entre vous, son retour à la vertu, une généreuse résolution prise par lui, sur nos exhortations, de devenir courageux et ardent après avoir été lâche et timide. Dieu sait que c'est là ce qui nous console et nous récompense, ce qui vous est utile et vous enrichit de richesses spirituelles. Mais je ne doute pas de votre ardeur et de votre zèle; je sais que Dieu lui-même vous a instruits et que vous pouvez instruire les autres. C'est pourquoi je n'irai pas plus loin sur cette matière, je continuerai l'explication ordinaire des paroles de Moïse, ou plutôt de l'Esprit saint parlant par la bouche de son serviteur ; et, après quelques considérations rapides, ma tâche pour aujourd'hui sera terminée, et la nourriture offerte à votre âme.

Vous avez vu naguère comment Jacob, suivant en tout point les conseils de sa mère, avait détourné à son profit la bénédiction de son père; vous vous souvenez de son heureux larcin, vous savez comment il mérita le secours de Dieu et vit son entreprise couronnée de succès, et vous n'avez pas oublié non plus qu'Esaü, jaloux, se préparait à le mettre à mort. C'est le propre de cette mauvaise passion de n'être assouvie que lorsqu'elle a poussé celui qu'elle possède aux dernières extrémités, au point d'en faire un homicide. L'envie est la racine naturelle de l'homicide, qui en est le fruit. Voyez ce qui se passa dès le commencement entre Caïn et Abel. Caïn n'avait rien à reprocher à son frère; cependant le Seigneur avait pour agréables les offrandes d'Abel, tandis que Caïn était rejeté à cause de sa négligence. Alors la haine s'allume dans le cœur de Caïn, et, comme la haine est la racine de l'homicide, elle ne tarda pas à produire son fruit : Caïn fut homicide. Pour Esaü, ce fut la même chose : quand il voit que son frère avait reçu la bénédiction de son père, la colère et l'envie le poussent à l'homicide, et il médite déjà la mort de celui qu'il déteste. Mais son admirable mère, qui comprend tout, manifeste de nouveau l'amour qu'elle a pour son plus jeune fils : elle l'appelle et cherche par ses conseils à l'arracher aux mains de son frère. « Rébecca ayant fait appeler son plus jeune fils lui dit : Voilà qu'Esaü ton frère menace de te tuer ; maintenant donc obéis à ma voix. » *Genes.*, XXVII, 42. Puisse l'expérience t'apprendre que je ne parle que dans ton intérêt! Déjà tu dois à mes conseils d'avoir pu recevoir les bénédictions de ton père ; entends encore ma voix, et tu ne tomberas pas entre les mains de ton frère ; tu échapperas ainsi aux périls qui t'attendent et tu m'épargneras de

grandes douleurs. Probablement que si ton frère met à exécution ses criminels projets, le châtiment de son audace ne se fera pas attendre, et ainsi de tout côté mes douleurs seront grandes et mes peines amères. « Obéis donc à ma voix, lève-toi et fuis à Charran, vers Laban mon frère; demeure avec lui quelques jours jusqu'à ce que la colère et l'indignation de ton frère ayant cessé, il ait oublié ce que tu as fait. J'enverrai ensuite et te ramènerai ici, afin de n'être pas privée de mes deux fils en un jour. » *Ibid.*, 43-45. « Retire-toi, lui dit-elle, chez mon frère Laban, et demeure avec lui. » L'absence et le temps, je l'espère, pourront vraisemblablement beaucoup pour calmer la colère de ton frère, apaiser son envie et lui faire oublier ce qui s'est passé quand tu as ravi la bénédiction de ton père. « Demeure chez Laban jusqu'à ce que la colère de ton frère se soit dissipée. » Ton frère, je n'en saurais douter, est irrité contre toi; c'est pourquoi tu feras bien de laisser tomber l'ardeur de sa colère. Le temps amènera l'oubli, et tu pourras alors habiter ce pays en toute liberté.

Remarquez toute la délicatesse du cœur de Rébecca et tout ce qu'elle fait afin de rendre à son fils son exil moins pénible et de consoler son âme. « Retire-toi chez Laban mon frère, » lui dit-elle. Ce n'est pas chez un étranger que je t'envoie, c'est chez mon frère. « Va le trouver et demeure quelques jours chez lui; » pas longtemps, quelques jours seulement, tout juste ce qu'il faut pour que la colère de ton frère soit éteinte. Maintenant son indignation l'aveugle; sous les inspirations de la colère, il n'aura pas de respect pour son père et il ne pensera pas à tout ce qu'il doit aux liens fraternels; assouvir sa fureur, tel est le seul soin qui l'agite. « J'enverrai vers toi et te ramènerai ici. » Je te rappellerai. Pars donc en toute confiance, mes messagers t'iront trouver et te ramèneront. En ce moment un grand combat agite mon âme : ma sollicitude porte sur mes deux enfants, et je crains d'être privée de l'un et de l'autre. Quelle sagesse dans cette mère, qui d'elle-même ou plutôt comme un instrument prophétique entre les mains de Dieu, donnait à son enfant ce conseil que le Christ devait renouveler plus tard à ses disciples, de ne pas s'exposer témérairement au danger, mais d'adoucir par la fuite la colère et la fureur des méchants! Par ce conseil, elle soutient son fils contre les pusillanimités et les rigueurs de l'éloignement, elle explique naturellement son départ par une cause légitime qui n'en laisse pas paraître le motif véritable et qui le cache à Isaac, l'indignation et la colère d'Esaü. « Rébecca alla trouver Isaac et lui dit : Je suis lasse de la vie à cause des filles de Heth; si Jacob prend une femme de cette contrée, pourquoi vivrai-je? » *Ibid.*, 46.

3. Admirez comment Rébecca trouve vite un prétexte plausible. C'est que, lorsque nous sommes soutenus par la grâce, les choses difficiles deviennent faciles et les plus grands chagrins sont légers. Dieu approuva la résolution et les projets de cette femme : aussi lui suggéra-t-il tout ce qui pouvait les faire réussir et amener le salut de son fils. « La vie m'est à charge, dit-elle, à cause des filles de Heth. Si Jacob prend une femme de cette contrée, pourquoi vivrai-je encore? » Rébecca semble vouloir marquer ici les mœurs détestables des épouses d'Esaü, qui furent pour elle la cause de tant de chagrin et d'amertume. L'Ecriture, en effet, a dit plus haut qu'Esaü avait pris des femmes Héthéenne et Evéenne, qui irritaient Isaac et Rébecca. Rébecca voulant le rappeler à Isaac, lui dit à peu près ces paroles : Vous savez comment les femmes d'Esaü ont empoisonné ma vie, vous n'ignorez pas que leur caractère m'a fait prendre en aversion toutes les filles des Héthéens, et qu'à cause d'elles je déteste toute leur nation : si Jacob prend l'une d'elles pour épouse, quel espoir de salut me restera-t-il? « Pourquoi vivrai-je encore? » Si nous ne pouvons les supporter ni l'un ni l'autre, et si Jacob s'unit encore à quelque fille de cette contrée, c'en est fait de notre vie. Aussitôt, frappé de ces paroles et se souvenant de la malice de ces femmes, « Isaac appela Jacob, le bénit et lui dit : Ne prends pas une femme de la terre de Chanaan; mais lève-toi, vas en Mésopotamie, vers la maison du père de ta mère, et prends pour femme une des filles du frère de ta mère. » *Genes.*, XXVIII, 1-2. Il ne se contente

pas de ces paroles, et, afin de lui donner plus de courage pour faire sa route, il renouvelle ses bénédictions et ajoute : « Mon Dieu te bénira et te fera croître et multiplier, et tu deviendras le chef d'un grand peuple ; il te donnera la bénédiction d'Abraham mon père, et à ta postérité après toi, afin que tu possèdes la terre de ton pèlerinage qu'il a promise à Abraham. » *Ibid.*, 3-4. Vous le voyez, le juste annonce à son fils tous ces grands événements et lui donne ainsi un puissant viatique et un grand secours. Il lui prédit son retour dans son pays et la possession de la terre, en lui disant que non-seulement sa postérité sera nombreuse, mais que de lui naîtront des réunions de peuples.

Aussi dès que son fils l'eut entendu, il s'apprêta à lui obéir et partit pour la Mésopotamie, vers Laban, frère de sa mère. Esaü sut bientôt ce qui se passait ; quand il apprit donc que Jacob avait été béni par son père et qu'il avait reçu la défense de prendre une épouse parmi les filles des Chananéens, comme s'il eût voulu réparer son erreur et apaiser son père, « il prit pour femme, outre celles qu'il avait déjà, une fille d'Ismaël, fils d'Abraham. » *Ibid.*, 9. Vous avez vu, mon bien-aimé, avec quelle prudence cette mère si aimante arracha son fils Jacob aux périls prêts à fondre sur lui, alléguant à son départ une cause supposée, dissimulant la malice d'Esaü, et se gardant bien de rien révéler au père ; elle se contenta de donner à son fils un conseil sage et prudent, pour dissiper ses craintes et l'amener à suivre ses indications, pendant qu'elle cachait à Isaac le véritable motif de sa conduite. Le juste donna son assentiment à ces paroles et renvoya Jacob fortifié du viatique de sa bénédiction. Au reste, si vous le voulez bien et si vous n'êtes pas trop fatigués, voyons ensemble comment Jacob accomplit son voyage. Ces considérations pourront nous être d'un très-grand profit. La vie des justes est féconde et offre un résumé de toute philosophie. En voici un tout jeune, qui n'avait jamais encore connu les hasards des voyages, qui n'était jamais sorti de son pays, qui ne connaissait ni les difficultés, ni les épreuves ; il faut voir comment il se met en route pour la première fois, et connaître l'excellence de sa sagesse. « Jacob donc partit de la fontaine du Serment et dirigea sa course vers Charran, et il arriva en un lieu où il dormit, car le soleil se couchait ; et il prit des pierres qui étaient là, il les mit sous sa tête et dormit en ce même lieu. » *Ibid.*, 10-11. Quelle ineffable sagesse ! Avez-vous vu comment les anciens poursuivaient leur chemin ? Voilà un homme élevé dans sa maison, je ne crains pas de le répéter, habitué dès lors à avoir de nombreux serviteurs ; l'Ecriture dit cependant qu'il était simple et qu'il habitait sous la tente ; et la première fois qu'il s'éloigne de chez lui, il part sans chevaux, sans serviteurs, sans provisions de route ; il s'en va, comme plus tard les apôtres ; puis, lorsque le soleil se couche, il dort à l'endroit où la nuit le surprend. « Il prit une pierre, et la mit sous sa tête. » Quelle force dans ce jeune homme ! Il se contente d'une pierre pour oreiller, et le sol lui sert de couche. Aussi, en récompense de sa sagesse et de son courage, en retour de sa force dégagée de toutes les vanités du siècle, il mérita d'être favorisé d'une vision sublime. Telle est, en effet, la conduite de notre Dieu : quand il rencontre une âme bonne, remplie de mépris pour les biens présents, il lui vient en aide et l'entoure de ses soins les plus assidus.

La vie des justes est féconde et résume toute philosophie.

4. Voyez donc ce juste étendu sur le sol et favorisé d'une vision sublime, ou plutôt jugé digne de la vision du Seigneur. Entendez l'Ecriture : « Jacob s'endormit et vit en songe une échelle posée sur la terre, et dont le sommet touchait le ciel, et des anges qui montaient et descendaient. Et le Seigneur, appuyé sur l'échelle, lui dit : Je suis le Seigneur, Dieu d'Abraham et d'Isaac, ton père ; ne crains rien. » *Ibid.*, 12-13. Admirez, je vous en conjure, le soin et le tendre amour avec lesquels Dieu veille sur Jacob. Guidé par les conseils de sa mère et désireux d'échapper à la colère de son frère, celui-ci avait entrepris une longue route ; il s'en allait, comme un exilé, sans consolations et sans secours d'aucune sorte, mettant dans le Ciel toutes ses espérances. Mais voici que Dieu, pour affermir son courage, lui apparaît et lui

dit : « Je suis le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac, ton père. » C'est moi qui ai fait au Patriarche et à ton père cette célébrité à laquelle ils sont parvenus. Ne crains rien ; mets en moi toute ta confiance ; n'ai-je pas tenu les promesses que j'avais faites à tes pères ? Ne les ai-je pas jugés dignes de mes faveurs et de ma protection ? Courage donc et ne crains rien ; aie foi en mes paroles. « Je te donnerai à toi et à ta postérité la terre sur laquelle tu dors, et ta postérité sera comme le sable de la mer. » *Ibid.*, 14. Parce que tu t'en vas maintenant vers une terre étrangère, tu pourrais te croire privé de celle où tu es né, où tu as été élevé, où tu as grandi ; eh bien ! garde-toi de le penser. Cette terre, je te la donnerai, je la donnerai aussi à ta postérité, qui sera plus nombreuse que les grains de sable de l'Océan ; « je multiplierai ta race à l'orient et à l'occident, au septentrion et au midi, c'est-à-dire partout, et toutes les tribus de la terre seront bénies en toi et en ta postérité. » *Ibid.*, 14. Vous le voyez, Dieu prédit à Jacob des événements qui ne lui doivent arriver que dans un temps très-éloigné.

Telle est en général la conduite du Dieu de l'univers envers ses justes : il leur fait des promesses ; mais il tarde souvent de les accomplir, et pendant ce temps il exerce leur obéissance et leur résignation, afin de tenir ensuite sa parole avec une grande libéralité. Dieu donc découvrit l'avenir aux yeux du Patriarche ; mais il comprit que dans cette occurrence son serviteur avait besoin de grandes consolations, et il faut voir aussi avec quelle bonté il s'efforce d'augmenter sa foi en ce qu'il lui promet, par le cours même de la conduite qu'il tient envers lui. Ne crois pas, lui dit-il, que mes promesses touchent seulement l'avenir ; dès maintenant, « je suis avec toi et je te garderai partout où tu iras. » *Ibid.*, 15. Tu ne marcheras pas en solitaire dans tes voies, voici que tu m'auras pour compagnon et pour protecteur, et je te rendrai faciles les choses les plus difficiles. Puis, afin de le consoler davantage, il lui prédit son retour dans son pays. « Je te ramènerai, lui dit-il, en cette terre : » ne te regarde pas comme exilé pour toujours ; « je te ferai retourner en cette terre, et je ne te délaisserai point jusqu'à ce que j'aie accompli tout ce que j'ai dit. » *Ibid.*, 15. Je ne t'abandonnerai pas, et, tout ce que je t'ai promis, je le tiendrai fidèlement. Qui pourra jamais admirer comme il convient la bonté de Dieu et son étonnante condescendance ?

Quelles promesses il fait au juste et comme il s'efforce de soutenir son courage ! D'un autre côté, la reconnaissance de Jacob envers Dieu ne fut pas moins magnifique. Dès que Dieu lui eut parlé, il se retira chez Laban, où il demeura vingt ans, soumis et travaillant, sans se plaindre, sans se décourager jamais dans ce long espace de temps, mais supportant courageusement toutes les épreuves, attendant la réalisation des promesses, persuadé que les paroles de Dieu s'accomplissent toujours, surtout lorsque nous en attendons la réalisation avec foi et patience, et que nous croyons à ce que le Seigneur nous promet comme s'il l'avait déjà tenu. Ne pas s'arrêter aux apparences alors même qu'elles semblent contraires à la promesse, et ne se fier qu'à la puissance de Celui qui promet, voilà bien en quoi consiste la vraie foi. Mais voyons maintenant la reconnaissance du juste. « Et Jacob fut éveillé de son sommeil et il dit : Véritablement le Seigneur est en ce lieu-ci, et je ne le savais pas. Et, plein d'effroi, il dit : Que ce lieu est terrible ! C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel ! » *Ibid.*, 16-17. Le juste s'étonne de la grandeur de la miséricorde de Dieu, il se sent pénétré de crainte et il s'écrie : « Non, ce lieu n'est autre que la maison de Dieu et la porte du ciel ! » Je le tiendrai toujours pour tel dans la suite. Maintenant que j'ai vu cette grande vision, et que j'ai pu contempler, pour ainsi dire, la porte du ciel elle-même, il est juste que je me montre reconnaissant envers Dieu de ses bienfaits et que je lui rende mes actions de grâces. « Et Jacob, se levant, prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, et l'éleva comme un monument, et y répandit de l'huile. Et il appela ce lieu la maison de Dieu ; auparavant il portait un autre nom. » *Ibid.*, 18-19. Ainsi, vous le voyez, après tout ce que lui a valu cette vision sublime, Jacob veut perpétuer la mémoire de ce bienfait, et il donne au lieu où il l'a eue un nom commé-

moratif qui le rende célèbre dans la postérité, il érige une pierre en monument, et, y ayant répandu de l'huile, qu'il portait probablement avec lui comme unique provision de voyage, il fait au Seigneur un vœu très-grand et très-sage.

5. Entendons, si vous le voulez bien, les termes de cette grande résolution. « Jacob fit un vœu, disant: Si le Seigneur Dieu est avec moi et me préserve en cette voie dans laquelle je marche. » Dieu avait dit: « Je suis avec toi et je te garderai partout où tu iras; » *Genes.*, XXVIII, 20; voilà pourquoi le Patriarche reprend: Si ce que vous m'avez promis se réalise. Ensuite il continue en formulant une demande: « Si le Seigneur, poursuit-il, me donne du pain pour me nourrir et des vêtements pour me couvrir. » Il ne demande ni les richesses, ni l'abondance, mais seulement du pain et des vêtements; encore même ne réclame-t-il absolument que ce qu'il lui faut pour couvrir son corps et soutenir sa vie. Quelle sagesse étonnante dans l'âme de ce juste! Comme sa demande est marquée au coin de l'esprit apostolique! « Ne possédez ni or, ni argent, n'ayez pas deux tuniques, » *Matth.*, X, 9, disait le Christ à ses disciples, et, longtemps avant, sans l'avoir appris de personne, mais uniquement guidé par ce maître intime que la nature a mis au dedans de nous-mêmes, Jacob avait entendu ce conseil et il demandait seulement au Seigneur du pain pour manger et des vêtements pour se couvrir. Si cela m'arrive en la terre étrangère, continue le Patriarche, « si le Seigneur me fait retourner sain et sauf à la maison de mon père, comme il me l'a promis, le Seigneur sera toujours mon Dieu, et cette pierre que j'ai élevée comme un monument sera pour moi la maison de Dieu, et je vous offrirai, Seigneur, la dîme de toutes les choses que vous m'aurez données. » *Genes.*, XXVIII, 21-22.

Jacob promet de donner la dîme au Seigneur.

Voyez les bonnes dispositions du juste. Il demandait sans doute, mais rien de précieux, du pain et des vêtements; en retour il promettait ses biens au Seigneur, sachant bien qu'il l'emporte sur nous en générosité, et que la magnificence de ses dons dépasse toutes nos pensées, et il disait: « Cette pierre sera pour moi la maison de Dieu et je vous donnerai, Seigneur, la dîme de toutes les choses que vous m'aurez données. » Quelle piété et quels religieux sentiments! Jacob n'avait encore rien reçu et il s'engageait déjà à donner au Seigneur la dîme de tout ce qu'il lui plairait de lui accorder. Oh! mes bien-aimés, ne passons pas à la légère sur ce que nous venons de dire, mais efforçons-nous d'imiter le juste; nous sommes venus sous la grâce, rivalisons avec cet homme venu avant la loi, et ne demandons au Seigneur aucun bien temporel. Il n'attend pas que nous nous adressions à lui, et, sans que nous les lui demandions, il nous accorde les choses qui sont utiles à notre usage. « Il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et il fait tomber sa pluie sur les justes et les injustes. » *Matth.*, V, 45. Entendons-le nous prévenir et nous dire: « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » *Matth.*, VI, 33. Vous le voyez, le don qu'il nous prépare c'est le royaume de Dieu; quant au reste, c'est comme complément et comme surcroît qu'il promet de nous le donner. Gardez-vous donc de demander comme essentiel ce qui ne doit vous revenir qu'en dernier lieu; n'intervertissons pas l'ordre légitime, mais cherchons d'abord les dons spirituels, afin de jouir en même temps des biens de la terre. Voilà pourquoi sans doute le Seigneur, dans la prière qu'il nous a apprise, a marqué lui-même à quelles limites devaient s'arrêter nos demandes quand il s'agissait de ces derniers biens. Les paroles qu'il met sur nos lèvres sont l'expression de la plus haute philosophie: « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, » l'aliment de la journée. N'était-ce pas là ce que disait ce juste? Cette prière, qu'il n'avait pas apprise, ne la faisait-il pas lorsqu'il disait: « Si le Seigneur me donne du pain pour manger et des vêtements pour me couvrir? » *Matth.*, VI, 11. En fait de biens temporels n'en sollicitons pas d'autres de Dieu. Il ne convient pas de demander à un être si libéral et si puissant des choses qui disparaissent avec la vie présente, et qui sont soumises à mille vicissitudes, à mille changements.

Les richesses, la puissance, la gloire, tous les biens humains, en un mot, rentrent dans cette



catégorie. Demandons ce qui demeure toujours, ce qui suffit, ce qui est à l'abri du changement. Pleins de confiance en la bonté de notre Dieu, méprisons les biens présents et désirons de toute l'ardeur de notre âme les biens du ciel. Ah! « si Dieu fait lever son soleil sur les bons et les méchants, s'il fait tomber sa pluie sur les justes et les pécheurs, » combien plus aura-t-il soin de ceux qui évitent le mal et fuient l'iniquité? C'est ceux-là surtout qu'il jugera dignes de son secours et qu'il accompagnera sans cesse de toute sa sollicitude et de tout son amour. Courage donc, mes bien-aimés, ne nous montrons pas incrédules à l'égard des promesses divines, et ne faisons rien de contraire à ce que Dieu nous ordonne. Notre conduite actuelle ne diffère en rien de celle des infidèles. Quand Dieu nous promet le bonheur de l'éternité et que, méprisant ses promesses, nous demeurons attachés aux biens présents, devant l'évidence des faits, est-il nécessaire de chercher une autre marque d'incrédulité? Le Christ nous défend de lui rien demander des richesses fragiles de ce monde, il veut que nous lui demandions seulement les biens du ciel; et voilà qu'au mépris de sa volonté nous cherchons seulement ce qu'il nous a défendu de chercher, et ce qu'il nous a ordonné de solliciter et de demander, nous le négligeons et nous l'oublions. Cette conduite sans énergie et sans grandeur déplaît au Seigneur très-doux et très-bon, et l'irrite contre nous. Après quoi, comme si nous avions oublié nos propres actions, nous nous demandons pourquoi le Seigneur est irrité contre nous, pourquoi il ne vient pas à notre secours dans les tribulations innombrables auxquelles nous sommes exposés, et nous nous trompons nous-mêmes en oubliant la malice de nos fautes. Je vous en conjure donc, foulons aux pieds tous ces biens périssables, et mettons notre salut au-dessus de tout. « Que sert à un homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? » *Matth.*, XVI, 26. Donnons aux pauvres le superflu de nos richesses, soyons pour tous de véritables modèles de sagesse, méprisons la vaine gloire, repoussons tout faste et toute vanité, soyons charitables les uns pour les autres, et nous mériterons ainsi de jouir à la fois des biens du temps et des biens de l'éternité, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LV.

« Et Laban dit à Jacob : Tu ne me serviras pas gratuitement, parce que tu es mon frère; dis-moi quelle récompense tu veux avoir. »

1. Nous avons vu hier, par les premiers incidents de son voyage, combien était grande cette sagesse de Jacob qui lui valut d'obtenir de Dieu de si belles promesses. De plus, les prières et le vœu qu'il fit au Seigneur de l'univers seraient pour nous un magnifique exemple si nous voulions travailler à imiter sa vertu. N'est-il pas vraiment admirable que, connaissant la puissance de Celui qui lui faisait des promesses et entendant la grandeur de ce qui lui était promis, Jacob ne se soit pas hasardé à demander quelque bien grand et sublime, qu'il se soit contenté de l'humble prière que vous savez, et qui consistait à solliciter de quoi suffire à sa nourriture de chaque jour et de quoi se vêtir, qu'il se soit engagé, enfin, si Dieu lui permettait de retourner en son pays, comme il le lui avait promis, à offrir au Seigneur la dîme de tout ce qu'il recevrait de sa bonté? Par toutes ces choses, Jacob manifestait sa religion, proclamait que tous les dons viennent de Dieu, et nous encourageait à témoigner au Seigneur la même reconnaissance. Il avait appris, par la conduite de Dieu envers ses pères, à connaître son ineffable bonté, et il savait qu'il lui donnerait un jour une grande abondance. Cependant il ne demande au Seigneur aucun de ces biens, il ne lui adresse pas une seule prière dans la vue de les obtenir; mais, en promettant de lui donner la dîme de ce qu'il lui accorderait, il fait bien voir quelle confiance il avait en la puissance de Celui qui lui avait fait des promesses. Aussi, lorsque Dieu lui adressait la parole, il lui disait : « Je suis le Dieu d'Abra-

Confiance de Jacob en Dieu.



ham et d'Isaac, ton père; ne crains rien. » *Genes.*, XXVI, 24. Souviens-toi du Patriarche; quand il arriva dans cette contrée il était errant et inconnu, et voilà que sa gloire est devenue si grande qu'elle est maintenant dans toutes les bouches. Souviens-toi de ton père, que sa mère conçut dans sa vieillesse et dont la richesse excitait la convoitise de ses concitoyens. Animé des mêmes espérances, sois sans crainte et sans trouble, et poursuis ton chemin.

En repassant dans son esprit tous ces glorieux souvenirs, le juste ne s'arrêtait pas à l'état présent des choses; car il n'avait rien avec lui. Et qu'aurait-il eu, et comment aurait-il pu rien emporter, lui qui cheminait seul dans cette route de l'exil? mais la foi lui montrait dans un avenir prochain l'abondance dont il devait jouir, et il exprimait sa reconnaissance sans avoir rien reçu de Dieu; il faisait un vœu solennel, n'estimant pas la promesse de Dieu moins digne de foi que son accomplissement lui-même. Encore qu'elle tarde à se réaliser, nous devons compter s'il se peut davantage sur ces promesses de Dieu que sur les choses que nous possédons et que nous voyons. Le juste donc, enhardi par ce que Dieu venait de lui dire, poursuit courageusement sa route; mais aussi quelles bonnes paroles n'avait-il pas entendues? « Voilà que je suis avec toi, lui avait-il été dit, et que je te garderai partout où tu iras; je multiplierai ta postérité, je te ramènerai en cette terre et je ne t'abandonnerai pas, » *Genes.*, XXVIII, 15, jusqu'à ce que toutes ces promesses soient accomplies. Après un tel langage, pouvait-il hésiter?

Mais, comme je vous y invitais hier, considérez la sagesse toute-puissante de Dieu, en même temps que la patience et la reconnaissance du juste. Quand les promesses que nous venons de rapporter lui eurent été faites, Jacob se dirigea vers Charran, il reprit encore le chemin solitaire et inconnu qu'il avait commencé et éprouva partout les effets merveilleux de la grâce de Dieu, qui lui préparait la voie, selon qu'il s'y était engagé. Celui qui avait dit au juste : « Je suis avec toi, et je te protégerai partout où tu iras, » le conduisit près de la fontaine où des pasteurs de la contrée menaient boire leurs troupeaux. Jacob les interroge alors sur Laban, frère de sa mère, et obtient tous les renseignements qu'il désire. Puis on lui montre la fille de Laban qui arrive avec ses brebis, et, comme il s'aperçoit que les pasteurs sont impuissants à ôter la pierre du puits pour abreuver les troupeaux, il vient à leur secours : soutenu par le secours d'en haut, il fait ce que ceux-là ne pouvaient faire, enlève la pierre, abreuve les brebis de Rachel et prévient ainsi tout d'abord Laban par ses bienfaits; enfin, il embrasse la jeune fille, lui raconte qui il est et d'où il vient, et se décide à attendre près de la fontaine. Mais Dieu veillait sur le juste et voici qu'il excita Rachel à courir vers son père pour lui annoncer ce qui venait de lui arriver; elle lui dit comment un jeune homme qu'elle a trouvé auprès de la fontaine lui a rendu et a rendu à ses troupeaux un service signalé; elle fait observer que ce jeune homme n'est ni un vagabond, ni un inconnu, mais le fils de sa sœur. Considérez, ô mon bien-aimé, je vous en conjure, ce soin que l'Ecriture met à nous raconter ces détails; elle veut nous apprendre les mœurs des anciens et leur hospitalité généreuse et empressée. Voyez comme elle s'exprime pour nous mieux faire entendre l'empressement de cette jeune fille. Elle ne dit pas simplement que Rachel s'en alla annoncer ce qui venait d'avoir lieu, mais qu'elle courut vers son père, c'est-à-dire qu'elle y vola toute joyeuse. Ensuite elle ajoute que Laban, son père, en entendant ce récit, courut lui aussi vers Jacob, qu'il l'embrassa et qu'il l'introduisit dans sa maison.

2. Cependant Laban interrogea Jacob, et, quand il eut tout appris, « il lui dit : Tu es de mes os et de ma chair. » *Genes.*, XXIX, 14. N'es-tu pas le fils de ma sœur, et dès lors notre chair et notre frère? « Et Jacob était depuis un mois chez Laban. » Il se regardait dans sa maison comme chez lui et y vivait exempt de toute sollicitude. Mais Dieu, qui dispensait toute chose pour la plus grande utilité du juste, et qui ne lui refusait jamais son concours, excita le zèle de Laban, et celui-ci en voyant la douceur de son hôte, ne put s'empêcher de lui dire : « Parce que tu es mon frère, tu ne me serviras pas gratuitement. Dis-moi quelle récompense tu

veux avoir. » *Ibid.*, 15. Jacob ne demandait rien, c'est Laban qui de lui-même lui proposa le choix d'une rétribution. Remarquez ici, je vous en conjure, comme tout réussit à celui que la main de Dieu protége. « Non, tu ne me serviras pas gratuitement ; voyons, dis-moi quelle récompense tu désires. » Jacob regardait comme un bienfait de trouver près de son oncle sa modeste nourriture de tous les jours, et il ne dissimulait pas sa reconnaissance ; mais, ravi de sa douceur et de sa bonté, Laban s'engage à lui donner une récompense dont il lui laisse le choix. Que va faire le juste, et sur quoi vont porter ses préférences ? Redoublez d'attention, je vous prie, et admirez en même temps son éminente sagesse, son désintéressement pour tout ce qui regarde la fortune et les richesses. Il n'est pas venu chez Laban comme un mercenaire, et il ne réclame pas une rémunération matérielle pour tous ses travaux ; la pensée de sa mère et le souvenir des conseils de son père se présentent à son esprit, et il dit à son oncle, donnant ainsi un magnifique exemple de continence : « Je vous servirai sept ans pour Rachel, votre plus jeune fille. » *Ibid.*, 18. « Je l'ai vue près de la fontaine et, dès que je l'ai vue, je l'ai aimée. » Quelle noblesse et quelle élévation ! Il se fixe à lui-même le temps de l'attente, et, en le faisant si long, il témoigne d'une manière suffisante de sa vertu et de sa continence.

Ne vous étonnez pas de l'entendre s'engager à servir sept ans pour cette fille qu'il aime. L'Ecriture va vous montrer que l'amour diminue les peines et abrége le temps; car elle ajoute : « Et Jacob servit sept ans pour Rachel, et ils lui parurent peu de jours, à cause de son grand amour. » *Ibid.*, 20. Ces sept ans s'écoulèrent comme peu de jours pour Jacob, tant l'amour qu'il portait à Rachel était vif. Rien n'est difficile au cœur qui aime; les périls les plus grands, les privations les plus pénibles, il supporte tout avec joie, se préoccupe uniquement de satisfaire ses désirs et de contenter ses vœux. Lâches et timides que nous sommes, entendons cet exemple, nous tous qui ne savons rendre à Dieu que de l'ingratitude ! Eh quoi ! voilà un juste qui, pour l'amour d'une jeune femme, consent à servir sept ans et à supporter les longs ennuis des occupations champêtres, qui ne tient aucun compte des rudes travaux et d'une longue attente, qui estime tout léger et facile, et qui, soutenu par l'espérance de voir ses vœux comblés, abrége par la pensée le temps de son service; et nous ne savons pas montrer le même empressement envers le Seigneur, notre bienfaiteur et notre providence, par qui tous les dons nous sont accordés ! En vérité, quelle excuse pourrons-nous avoir ? Pour obtenir un avantage temporel, il n'est rien que nous ne soyons prêts à entreprendre; les peines, les chagrins, les châtiments de cette vie et de l'autre, ne nous arrêtent pas et nous nous y exposons volontiers ; mais, s'il s'agit de notre salut, s'il nous faut conquérir l'amitié de Dieu, c'est autre chose et nous devenons lâches, paresseux, impuissants. Quel pardon pouvons-nous espérer ? Comment excuser cette négligence qui nous rend incapables de faire pour Dieu ce que ce juste eut le courage de s'imposer pour mériter la main d'une femme ? Cependant Dieu nous aime, il nous comble de bienfaits, et tous les jours nous pouvons compter des témoignages signalés de sa bonté. Ah ! ce n'est pas ainsi que faisait le bienheureux Paul. Le feu de la charité divine consumait son cœur, et, dans l'ardeur de son amour, il poussait ce cri magnifique : « Qui nous séparera jamais de l'amour du Christ ? » Quelle parole et quelle vertu elle renferme ! Quelle ardeur ! Quel amour embrasé ! « Qui nous séparera ? » Qui est-ce qui pourra nous séparer de la charité de Dieu, parmi les choses visibles ou parmi les choses invisibles ?

3. Puis l'Apôtre entre dans une énumération plus étendue, et pour nous bien faire connaître l'attrait insurmontable qui l'attache au Seigneur, il ajoute : « Sera-ce la tribulation ? Sera-ce la faim, la persécution, la nudité, le péril ou le glaive ? » *Rom.*, VIII, 35. O sainte folie de l'âme, source sacrée de la sagesse ! Parmi tout ce qui peut nous arriver, dit l'Apôtre, qu'est-ce qui pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu ? Les afflictions de chaque jour ? Non. Les angoisses ? Non. Les persécutions ? Non. Que sera-ce donc ? La faim ? La nudité ? Les périls ? Que

dis-je, la faim, la nudité, les périls? Sera-ce le glaive ? Non; et la mort même ne pourra opérer cette séparation, car cette séparation est impossible. — Nul n'aima jamais Dieu comme le grand cœur de cet apôtre. Il parle comme s'il était délivré de son corps; on le dirait déjà citoyen du ciel, et il semble ne plus vivre sur la terre. L'amour de Dieu, une charité ardente a élevé son esprit des objets sensibles aux objets spirituels, des choses présentes aux choses futures et des biens visibles aux biens invisibles. Telles sont, en effet, la foi et la charité envers Dieu.

Voulez-vous maintenant connaître les dispositions de cet homme qui a tant aimé Dieu et qui brûle pour lui d'une si vive ardeur? Voyez, il était mis en fuite, il souffrait la persécution, il était flagellé, il endurait des maux innombrables, dont il nous fait lui-même le récit : « J'ai essuyé plus de travaux, j'ai supporté plus de coups, je me suis vu souvent près de la mort, j'ai reçu des Juifs jusqu'à cinq fois trente-neuf coups de fouet, j'ai été battu de verges par trois fois, j'ai été lapidé une fois, j'ai fait naufrage trois fois, j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer, souvent j'ai été en péril dans les voyages, sur les fleuves, en péril parmi les voleurs, en péril parmi les faux frères, dans les travaux et les chagrins. » II *Cor.*, XI, 23-27. Et, au milieu de toutes ces épreuves, il était content et il tressaillait de joie. Pourquoi ce bonheur inexplicable? Ah! c'est qu'il était sûr, pour en avoir d'abondantes preuves, que les travaux présents lui vaudraient de grandes récompenses, que les périls auxquels il était en butte seraient payés par de magnifiques couronnes. Si Jacob, à cause de l'amour de Rachel, regardait sept années comme peu de jours, combien plus le bienheureux apôtre, dévoré de l'amour de Dieu et prêt à tout souffrir pour son Christ bien-aimé, devait-il faire peu de cas de toutes ces épreuves? A son exemple, excitons-nous donc tous, je vous en conjure, à l'amour du Christ. Le Christ ne demande pas autre chose de vous, sinon que vous l'aimiez de tout votre cœur et que vous observiez ses commandements. Celui qui aime Dieu comme il convient s'efforce

Jacob comparé à saint Paul.

de mettre sa volonté en pratique. Quand un homme se sent porté à aimer un de ses frères, il fait tout ce qu'il peut afin de conquérir son affection. Eh bien! si nous aimons véritablement le Seigneur, nous lui obéirons, et nous éviterons avec le plus grand soin tout ce qui pourrait lui déplaire. C'est là le royaume des cieux, c'est la possession de tous les biens; aimez Dieu comme il faut, voilà ce qui renferme des trésors infinis. Or, nous l'aimons sincèrement si nous lui témoignons la charité de notre âme et si nous la faisons rejaillir sur nos frères. « Ces deux commandements, est-il écrit, renferment toute la loi et les prophètes : vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de tout votre esprit et de toutes vos forces, et le prochain comme vous-même. » *Matth.*, XXII, 40; *Marc.*, XII, 30-31.

Le résumé et le fondement de toute vertu est là. L'amour du prochain est inséparable de l'amour de Dieu. Celui qui aime Dieu, en effet, ne méprisera pas le prochain; il ne mettra pas, dans son estime, les richesses au-dessus d'un de ses membres; il se montrera toujours bon et affable, se souvenant de Celui qui a dit : « Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait.» *Matth.*, XXV, 40. Cette pensée que Dieu regardera comme fait à lui-même ce qu'on aura fait pour l'un de ses frères, soutiendra son ardeur et enflammera son zèle; il donnera l'aumône avec générosité, regardant plus à l'infirmité du pauvre qu'à la grandeur de Celui qui a promis que tout ce qu'on donnerait au pauvre, il le tiendrait comme offert à lui-même. Oh! ne négligeons pas, de grâce, le profit de nos âmes et le moyen de guérir nos blessures. Voilà en réalité le remède souverain qui apaisera, qui enlèvera toutes les plaies de nos âmes, de manière à ce qu'il n'en reste ni cicatrice, ni vestige; phénomène admirable qui ne saurait avoir lieu pour les blessures de nos corps. Consultez les médecins, et mettez sur vos blessures les mille remèdes qu'ils vous donneront, les cicatrices ne s'effaceront jamais et vos corps en porteront toujours l'empreinte; il le faut, car c'est du corps qu'il s'agit. Ici, au contraire, parce que c'est à l'âme

que s'appliquent les soins, celui qui fait preuve de bonnes dispositions éprouve un changement profondément meilleur; et, sous l'ardeur de son amour, toutes les blessures disparaissent comme la poussière qu'un vent violent balaie sur son passage. L'Ecriture est remplie d'exemples de cette sorte. C'est ainsi que Paul, de persécuteur qu'il était, devint un grand apôtre et se montra intrépide défenseur de l'Eglise, qu'il avait auparavant violemment poursuivie.

4. Avez-vous remarqué ce changement profond? Avez-vous vu quelle métamorphose s'accomplit? Il en fut de même du bon larron, qui, après des crimes innombrables, put en un instant et en peu de paroles effacer tous ses péchés, si bien qu'il mérita de s'entendre dire par le Seigneur : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » *Luc.*, XXIII, 43. Il en fut de même du publicain, qui, après avoir frappé sa poitrine et confessé ses péchés, descendit du temple plus justifié que le pharisien. Seulement tous ces convertis firent paraître les bonnes dispositions de leur âme et n'obtinrent la rémission de leurs péchés qu'après les avoir confessés. Mais voyons la force de ce commandement, comprenons la puissance d'une aumône abondante, et que la pensée de son efficacité nous encourage à la faire avec ardeur. L'aumône est si puissante qu'elle peut non-seulement effacer les péchés, mais encore mettre en fuite la mort. Voici comment. — Et qui donc en faisant l'aumône, direz-vous peut-être, qui donc a été plus fort que la mort? Tous les hommes ont été vaincus par elle. — Ne vous troublez pas, mon bien-aimé, et apprenez par les événements mêmes comment la puissance de l'aumône a triomphé de la tyrannie de la mort. Tabitha était une femme dont le nom s'interprète Dorcas; elle donnait chaque jour d'abondantes aumônes pour devenir riche en donnant. Elle s'occupait de vêtir les veuves et de fournir à leurs autres besoins. Or il arriva qu'étant malade elle mourut. Il faut voir ici comment celles qu'elle avait soignées et vêtues lui rendirent en temps opportun ce qu'elle avait fait pour elles. L'Ecriture nous les représente assemblées autour de l'Apôtre et lui montrant les tuniques et les autres choses que Dorcas leur faisait de son vivant. Elles réclamaient leur providence, elles versaient d'abondantes larmes, elles cherchaient à pénétrer de pitié le cœur de l'Apôtre. Que va faire Pierre devant ces instances? « Il se mit à genoux et il pria; puis se tournant vers le corps il dit : Tabitha, levez-vous. Et elle ouvrit les yeux, et, ayant vu Pierre, elle s'assit; alors Pierre lui donna la main, et, ayant appelé les saints et les veuves, il la leur rendit vivante. » *Act.*, IX, 40-41.

O puissance admirable de l'Apôtre ! O vertu de Dieu qui agissait par lui! Quelle reconnaissance de la part de ces veuves, même dès cette vie! Et qu'avait donné Tabitha à ces veuves en comparaison de ce que celles-ci lui rendirent? Elle leur avait distribué quelques vêtements et un peu de nourriture; mais celles-ci la ramenèrent à la vie et l'arrachèrent au pouvoir de la mort. Que dis-je, celles-ci? Non, ce ne fut pas elles, mais plutôt Notre-Seigneur tout clément qui voulut récompenser le soin qu'elle avait eu de ces pauvres infortunées. Voilà, mes bien-aimés, l'efficacité de ce remède. Ah! cherchons tous à nous l'appliquer. Si grande que soit sa vertu, il n'est pas difficile de se la procurer; on l'achète à vil prix, et il n'est pas besoin pour l'obtenir de grandes dépenses. La valeur de l'aumône ne dépend pas de ce qu'on donne, mais des dispositions avec lesquelles on donne. Celui qui donna un verre d'eau froide, et la pauvre veuve qui jeta au trésor ses deux pièces de monnaie, furent agréables à Dieu, qui reçut leurs offrandes, afin de nous faire voir qu'il tient avant tout à l'intention. On peut avoir peu, et être cependant très-généreux, si on donne avec empressement; de même qu'on peut être très-riche et se laisser dépasser par ceux qui ont peu, à cause de son esprit parcimonieux et sordide. Allons donc! faisons part aux indigents avec une grande libéralité des richesses que le Seigneur nous a données; rendons au Seigneur ce que nous avons reçu de lui, afin de le recevoir encore une fois avec surcroît de sa main généreuse. Sa générosité est telle qu'encore que nous ne fassions que lui rendre ce qu'il nous a donné, il semble ne pas recevoir ce qui lui appartient et s'engage à nous le res-

De quoi dépend la grandeur de l'aumône.



tituer abondamment. Il exige seulement que nous fassions ce qui dépend de nous, que nous versions dans la main du pauvre notre aumône, comme si nous la déposions dans la main du Seigneur, persuadés que cette main ne garde pas ce qu'on lui donne, mais qu'elle le rend avec largesse, qu'elle le multiplie même, nous déclarant ainsi l'étendue de sa libéralité. Mais que parlé-je de biens multipliés et rendus au centuple? La main du Seigneur ne se contente pas de rendre ce qu'elle reçoit; avec les biens temporels, elle donne encore le royaume des cieux, elle glorifie, elle couronne, elle accorde des biens innombrables, pour peu que nous voulions lui rendre de ce qu'elle nous a donné. Est-ce trop demander de nous? Est-ce nous imposer des choses trop difficiles? Ce que nous avons de trop, notre superflu, Dieu veut nous le rendre nécessaire; les richesses enfouies au fond de nos coffres, il nous ordonne de les distribuer, afin que, l'occasion étant donnée, il puisse mettre sur nos fronts de splendides couronnes. Il travaille de toute son âme, il nous presse, il fait tout enfin pour nous rendre dignes de posséder ce qu'il nous a promis.

5. Oh! je vous en conjure, ne perdons pas par notre faute de si belles récompenses! Voyez ce que font les laboureurs : ils vident leurs greniers pour ensemencer la terre; ce qu'ils ont ramassé avec tant de peine, ils le dispersent avec joie, parce qu'ils comptent dans l'avenir sur un ample dédommagement; quoiqu'ils aient à redouter les intempéries de l'air, la stérilité de la terre, et quelquefois d'autres accidents, comme les sauterelles et la rouille, ils espèrent toujours et confient à la terre les richesses de leurs greniers. Imitons ou plutôt dépassons leur exemple, et jetons dans le sein du pauvre, pour le servir ou pour l'instruire, le superflu de nos biens. Là nos espérances ne sont jamais trompées et nous n'avons rien à craindre de la stérilité du sol. Il est écrit, en effet : « Il a répandu ses biens sur les pauvres; » et immédiatement après : « Sa justice demeure dans les siècles des siècles. » *Psalm.* CXI, 9. O l'admirable semeur! Il n'a semé qu'un temps, et sa justice demeurera toujours! Peut-on rien concevoir de plus heureux? Allons donc, je vous en prie, obtenons cette justice qui est le fruit de l'aumône, afin qu'on puisse dire aussi de nous : Ils ont jeté, ils ont répandu leurs richesses sur les pauvres, et voilà que leur justice demeure dans les siècles des siècles. L'Ecriture dit d'abord : « Il a dispersé, il a donné; » vous pourriez peut-être penser que les biens répandus sont des biens perdus, et c'est pourquoi elle ajoute aussitôt : « Sa justice demeure dans les siècles des siècles. » En retour de cette semence généreuse, que la justice demeure inexpugnable, et qu'elle s'étende dans les siècles des siècles pour ne jamais finir. En même temps que l'aumône, pratiquons avec ardeur les autres vertus. Réprimons les appétits de la chair, arrachons de nos âmes toute concupiscence dépravée, toute mauvaise pensée, la colère, l'indignation, l'envie; travaillons sans relâche à augmenter leur beauté, afin de nous concilier par là l'estime du Seigneur, et l'amener à résider en nous. Le roi des cieux ne sait pas voir une âme belle sans descendre vers elle. N'est-ce pas lui qui a dit : « A qui aurai-je égard si ce n'est à l'homme doux, paisible et humble, qui craint mes paroles? » *Isa.*, LXVI, 2. Voyez-vous comment il énumère toutes les couleurs spirituelles qui peuvent contribuer à l'ornement de l'âme? « J'écouterai l'homme doux, paisible et humble, » dit-il, et il ajoute : « et qui craint mes paroles; » vertu qui prépare toutes les autres.

Qu'est-ce à dire, « qui craint mes paroles? » Il s'agit ici de cette obéissance envers Dieu qui se traduit par les œuvres, selon ce qui est dit ailleurs : « Heureux l'homme qui craint toujours à cause de sa piété. » *Prov.*, XXVIII, 14. Car, si nous ne pouvons voir un de nos serviteurs empressé à nous obéir avec crainte et tremblement, sans lui témoigner une plus grande bienveillance et une plus grande compassion, combien plus le Seigneur, dont le premier attribut est la bonté, n'agira-t-il pas de même envers nous? « J'écouterai, disait-il, l'âme douce et tranquille, qui craint mes paroles. » Tremblons donc, je vous en conjure, et accomplissons avec une grande crainte les paroles de Dieu. Ses paroles, ce sont les commandements

qu'il nous a laissés. Quand nous savons ce qui lui plaît et ce qu'il approuve, hâtons-nous de lui obéir et conformons-nous à ses désirs. Soyons paisibles, soyons doux, soyons humbles, obéissons à sa loi avec respect et tremblement, afin qu'apaisé par notre docilité, Dieu approuve les dispositions de notre âme et jette sur nous des regards de miséricorde. Oh ! s'il pouvait en être ainsi, comme nous serions heureux ! Le Seigneur a dit : « Je le regarderai, » c'est-à-dire je le protégerai de ma miséricorde, je lui donnerai la main, je le secourrai en toute rencontre, j'ouvrirai sur lui en toute occasion les trésors de mes dons ! Rendons-nous donc dignes, je vous en conjure, de mériter ce regard miséricordieux du Seigneur, qui nous fera passer la vie présente sans tristesse, et qui nous permettra d'obtenir les biens de l'éternité. Puisse cette grâce nous être accordée par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, a qui soient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LVI.

« Et Jacob dit à Laban : Donnez-moi ma femme; car le temps est venu que nous soyons unis. »

1. Hier, à propos de l'amour de Jacob pour Rachel, nous avons parlé de la charité ardente et de l'amour de Paul envers le Christ, et nous n'avons pu, emporté que nous étions par l'impétuosité de ce torrent, reprendre la suite de nos pensées et de nos entretiens ordinaires. C'est pourquoi nous y reviendrons aujourd'hui, si vous le voulez bien, comblant ainsi les lacunes que nous avons laissées, et nous ne retournerons pas dans nos demeures sans quelque profit pour nos âmes. Lors donc que les sept années furent passées, « et ces sept années lui parurent peu de jours à cause de la grandeur de son amour, Jacob dit à Laban : Donnez-moi ma femme, car le temps est venu que je m'approche d'elle. Et Laban, ayant assemblé tous les hommes de l'endroit, fit les noces. Mais le soir étant venu, Laban prit sa fille Lia et la fit entrer dans la chambre de Jacob. » *Genes.*, XXIX, 20-23. Voyez comme les noces se célébraient autrefois dignement et simplement. Ecoutez, vous tous qui êtes amis de ces pompes de Satan et qui souillez l'honnêteté du mariage à son principe même. Y avait-il alors des flûtes ? Y avait-il des cymbales ? Y avait-il de ces danses diaboliques ? Pourquoi donc, dites-le moi, pourquoi vous hâter ainsi d'introduire chez vous un si détestable fléau ? Pourquoi appeler dans vos demeures ces histrions de la scène et des jeux publics, pour profaner, par un luxe intempestif, la continence de la vierge et rendre le jeune homme plus impudent ? Ne savez-vous pas combien il est difficile à cet âge, même quand il est à l'abri de ces séductions irrésistibles, de modérer l'ardeur des passions ? Or vous les excitez vous-mêmes ; tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend ajoute à l'incendie un aliment nouveau ; cette fournaise ardente de la concupiscence devient plus dévorante, et vous ne voulez pas que l'âme du jeune homme en ressente d'effet fâcheux ?

Saint Jean se déchaine contre les désordres dont les noces sont souillées.

Ah ! c'est par là que tout périt et se corrompt : c'est parce qu'au jour de leur union, la chasteté de ces époux qui vont se donner l'un à l'autre a subi de vives atteintes ; c'est parce qu'au premier jour, le jeune homme a eu des regards impudiques, que les traits du démon ont blessé son âme ; c'est parce que la jeune fille a été captivée par tout ce qu'elle a entendu et ce qu'elle a vu, que ses blessures ont grandi, et que le mal est devenu plus grand. A partir de ce moment un coup irréparable est porté à la concorde mutuelle, et l'amour va s'affaiblissant. Quand l'époux détourne de son épouse son affection et la divise, sous l'inspiration même du démon, il remplit sa maison d'amertume. Supposez que l'épouse partage les travers de son époux, et l'édifice, si je puis ainsi parler, s'écroule par le fondement. Ces deux âmes se cachent l'une à l'autre, l'époux regardant l'épouse avec défiance et celle-ci suspectant à son tour son époux. Il devait y avoir à ce foyer une concorde et une union inaltérable, ces deux époux ne devaient être qu'une seule chair, selon cette parole : « Ils seront deux en

une seule chair; » *Genes.*, II, 24; et voilà qu'il y a entre eux de si vifs dissentiments qu'ils vivent comme s'ils étaient séparés. Le démon est entré, et il accomplit en eux son œuvre de ténèbres, en excitant des disputes journalières et en ne les laissant jamais en repos. Comment s'étonner après cela du mépris des serviteurs, des dérisions des voisins, des mauvaises actions des époux eux-mêmes? De même que, lorsque de graves dissentiments éclatent entre les pilotes, les passagers embarqués courent de grands dangers et redoutent de s'abîmer dans les eaux avec le navire; de même, la discorde entre l'homme et la femme étend sa pernicieuse influence sur tous ceux qui vivent avec eux. Songez donc sérieusement à ces choses et ne suivez pas la coutume. Je sais bien que, s'appuyant sur les usages reçus, beaucoup d'entre vous supportent impatiemment nos paroles; mais c'est notre devoir de vous donner des conseils utiles, et de leur épargner le châtiment futur.

Comment, en face d'un si grand dommage pour les âmes, osez-vous bien prétexter la coutume? Ah! écoutez plutôt: moi je vous oppose une coutume meilleure qui était en usage chez les anciens, alors que l'on connaissait moins la religion sainte. Et ce n'est pas seulement de Jacob que je veux parler, c'est encore de Laban, qui, tout adonné qu'il fût au culte des idoles, bien qu'il n'eût pas le moindre soupçon de la véritable religion, donna cependant un si magnifique exemple de sagesse. Car c'est au père de Rachel et non à son fiancé que revient le mérite de cette grande réserve. Voilà pourquoi je me suis moins adressé aujourd'hui aux époux qu'à leurs parents, au père qui établit sa fille. Ne serait-il pas vraiment déplorable que nous, qui avons été traités avec tant de miséricorde, et qui participons à des sacrements si ineffables et si terribles, nous fussions au-dessous de l'idolâtre Laban? N'entendez-vous pas Paul qui déclare que le mariage est un sacrement et qu'il représente l'amour de Jésus-Christ pour son Eglise? Ne nous condamnons donc pas nous-mêmes et ne dépravons pas l'honnêteté des noces. Qu'importe la coutume? Le conseil est-il bon et utile, encore qu'il ne soit pas adopté par l'usage, suivez-le; s'il est dangereux et mauvais, gardez vous de le suivre, au contraire, quand même il serait sanctionné par les habitudes. Admettre une règle différente serait autoriser le voleur, l'adultère et tout autre coupable à se faire un rempart de l'usage; or l'usage, loin de leur être utile et de les excuser, ne fait qu'aggraver leur tort, parce qu'ils n'ont pas la force de vaincre une mauvaise coutume.

2. Si nous voulons nous montrer vigilants, si nous avons à cœur notre salut, nous pouvons facilement abandonner une habitude mauvaise et nous conduire d'après de meilleures inspirations; en agissant de la sorte nous fournirons à nos descendants une occasion puissante de nous imiter et nous recevrons le prix de leurs bonnes actions. Celui qui indique une bonne voie est cause de ce que les autres font le bien dans le sens qu'il a montré; il sera récompensé à la fois et de ce qu'il fait lui-même et de ce qu'il fait faire aux autres. Ne dites pas, je vous en prie, que mon langage est froid et ridicule; ne dites pas que ces usages sont légitimes et qu'il faut les suivre. — Ces usages, en effet, ne rendent pas le mariage légitime; il n'est bon qu'autant que le choix est fait selon les lois de Dieu, avec chasteté et honnêteté, qu'autant que ceux *qui s'u*nissent ont l'un pour l'autre une véritable sympathie. Les lois profanes reconnurent ce principe, et ceux qui les ont étudiées affirment que l'intimité constitue le mariage. Ne transgressons donc pas les lois divines et les lois humaines, ne leur préférons pas la loi du démon et une coutume détestable, qui sont dictées par celui qui se réjouit de notre perte. Et en réalité n'est-il pas absurde au suprême degré que des serviteurs, des hommes de rien, puissent, sans crainte d'être repris, poursuivre de leurs sarcasmes et de leurs injures l'époux et l'épouse; que le premier venu puisse à son gré, pendant toute la soirée, dire ce qui lui convient contre l'un et l'autre des nouveaux époux? Eh quoi, on ne se permettrait pas impunément un autre jour de semblables audaces, il y aurait péril à le tenter, on aurait à compter avec le tribunal et le châtiment; et c'est au moment où on devrait redoubler de respect, de prudence et de réserve, c'est à ce mo-

ment que tout respire une obscénité si révoltante qu'on devine que tout se passe sous une inspiration infernale et mauvaise. Prenez ces avis comme je vous les donne; ce n'est pas pour rien que je parle ainsi, mais parce j'ai à cœur votre salut et votre honnêteté; je voudrais modifier parmi vous cette déplorable coutume et vous amener à introduire la coutume opposée. Essayez seulement d'entrer dans la voie que je vous indique, et peu à peu, sous le souffle d'une émulation bienfaisante, vous n'aurez que des approbateurs; non-seulement vous attirerez sur vos traces ceux qui habitent cette cité, vous vous concilierez aussi l'estime de ceux qui demeurent au dehors et ils voudront tous vous imiter; mais surtout vous recevrez de Dieu une plus belle récompense pour l'avoir craint et lui avoir obéi en vous affranchissant d'une coutume qui ne pouvait venir que du démon.

J'espère que vous suivrez avec empressement le conseil que je vous donne et que vous vous efforcerez de le mettre en pratique. Vous ne vous contenterez pas de m'entendre avec plaisir; vos applaudissements et vos louanges me font penser que vous donnerez à mes paroles l'approbation de vos œuvres comme vous leur accordez maintenant le suffrage de votre bienveillance. Je m'en tiens donc là-dessus à ce que j'ai dit, et je poursuis l'explication de notre texte. « Or, le soir étant venu, Laban prit Lia sa fille et la conduisit dans la chambre de Jacob. » Arrêtons-nous un moment sur ces paroles qui peuvent nous fournir un ample sujet de considérations : c'est d'abord la simplicité de Jacob, qui, entièrement étranger au mal, ne soupçonne pas l'erreur dont il est l'objet; c'est ensuite la facilité avec laquelle tout se passe, sans bruit, sans danses, sans autres flambeaux que ceux qui sont nécessaires, facilité qui permet à Laban de réussir dans ses projets; c'est enfin l'amour de Laban pour Jacob, car s'il agit ainsi envers son hôte, c'est uniquement pour le retenir plus longtemps auprès de lui. Laban savait combien Jacob aimait Rachel; il était convaincu que, dès qu'il aurait obtenu sa seconde fille, il ne voudrait plus servir pour Lia, et par conséquent habiter avec lui. Ainsi, connaissant la vertu de celui auquel il avait à faire, et persuadé qu'il n'avait pas d'autre moyen de se l'attacher et de le vaincre, il résolut de le tromper et lui donna Lia et une servante du nom de Zelpha. Puis, quand le juste lui reproche sa conduite, il l'explique d'une manière toute naturelle et pleine de convenance. « Qu'est-ce que vous avez voulu, lui dit Jacob, ne vous ai-je pas servi pour Rachel? Pourquoi m'avez-vous trompé? Laban répondit : Ce n'est pas la coutume, en notre pays, de donner en mariage les plus jeunes avant les aînées. Accomplis les sept jours du mariage et je te donnerai Rachel pour sept années encore, pendant lesquelles tu travailleras à mon service. » *Genes.*, XXIX, 25-27. Vous voyez bien ce qui a poussé Laban à agir comme il l'a fait. Jacob aimait passionnément sa seconde fille, et Laban le savait; aussi entendez comment il lui parle : Je ne te fais point de tort; c'est chez nous une coutume de marier d'abord ceux qui sont plus âgés, et je me suis conformé à cet usage; mais tu auras aussi celle que tu aimes si tu consens à servir encore sept années pour l'obtenir. Ces paroles trouvent le juste soumis et résigné; il accepte tout, il consent à servir encore pendant sept ans son beau-père, et « Laban lui donne Rachel sa fille pour épouse. » *Ibid.*, 28.

Au temps des patriarches il était permis d'avoir plusieurs femmes.

3. Vous voyez de nouveau que les noces se célèbrent avec beaucoup de retenue. Mais ne soyez pas troublés d'apprendre que Jacob, après avoir épousé la fille aînée de Laban, s'unit encore à la plus jeune, et ne jugez pas sur ce que vous voyez aujourd'hui ce qui avait lieu au temps des Patriarches. On était alors aux origines du monde, et, dans l'intérêt de la propagation de l'espèce humaine, la polygamie était permise. Aujourd'hui les choses ont bien changé; par la grâce de Dieu, le genre humain s'est multiplié et la vertu a pris un grand accroissement. Vous le voyez, il ne faut pas alléguer la coutume, mais rechercher seulement la justice. Voilà, en effet, une coutume qui était mauvaise; elle a été abrogée et nul ne peut légitimement s'en autoriser. Ne dites donc jamais, je vous en conjure : c'est la coutume. — Cherchez ce qui est utile et non pas ce qui est pernicieux à l'âme; si une chose est bonne, encore qu'elle ne soit



pas en usage, faisons-la; évitons, au contraire, de toute l'énergie de notre volonté, ce que la coutume autoriserait et qui serait contraire à nos intérêts. « Or, Laban donna Rachel à Jacob, avec Balla pour servante. » *Ibid.*, 29. Voyez-vous combien est grande cette sagesse? Y aura-t-il des troupeaux d'esclaves? Fera-t-on des traités écrits, des pactes, des contrats? Posera-t-on des conditions ridicules : si ceci arrive, si telle chose se produit? Il en est qui, avant de s'unir, ignorant même s'ils seront ensemble le soir, font mention dans leurs contrats d'éventualités futures, comme celles-ci : s'il meurt sans enfants, s'il a des fils, et tant d'autres semblables. Ici rien de tout cela n'a lieu, le père donne à chacune de ses filles son esclave, et les livre ensuite à leur mari.

« Or Jacob préféra l'amour de Rachel à celui de Lia, et il servit encore Laban durant sept années. » *Ibid.*, 30. La beauté de Rachel l'avait séduit dès le commencement, et quand il vient de l'obtenir, il est tout naturel qu'il la préfère à sa sœur; car le charme de ses traits le pousse toujour à l'aimer. Mais admirez encore l'ineffable bonté de Dieu et voyez comment il réalise peu à peu ses promesses. Celui qui avait dit : « Je serai avec toi, je te protégerai dans toutes tes voies, j'augmenterai et je multiplierai ta race, » *Genes.*, XXVIII, 15, celui-là même disposait encore toute chose. Entendez la sainte Ecriture, qui nous le dit ouvertement. « Le Seigneur, dit-elle, voyant que Jacob dédaignait Lia, la rendit mère, tandis que Rachel était stérile. Et Lia conçut et enfanta un fils à Jacob. » *Genes.*, XXIX, 31-32.

Admirez la sagesse de Dieu. Rachel par sa beauté s'était attiré la faveur de son mari, qui dédaignait Lia, moins belle que sa sœur; et voilà qu'il rend Lia féconde et Rachel stérile, dans le double but de donner à Lia, par les enfants qui naîtraient d'elle, la consolation et la joie de se rendre son époux plus affectueux, et d'empêcher Rachel, dans l'orgueil de sa beauté et de ses formes, de s'insurger contre sa sœur. « Et il la rendit féconde. » Apprends, mon bien-aimé, que le Créateur de l'univers ordonne et dispense toute chose, qu'il donne à la nature sa fécondité, et que l'homme ne peut enfanter sans sa divine coopération. L'Ecriture dit que Dieu « rendit Lia féconde, » pour nous apprendre qu'il voulut, en la rendant mère, consoler sa tristesse. C'est Dieu qui nous forme et nous anime dans le sein de nos mères. « Seigneur, disait David, vous avez eu soin de moi dès le sein de ma mère. » *Psalm.* CXXXVIII, 13. Mais voyez comment l'Ecriture nous montre le Créateur de la nature opérant à la fois deux prodiges différents par sa toute-puissance; tandis qu'il donne en effet à Lia la fécondité, il condamne Rachel à demeurer stérile. Il est maître de la nature, et ce qu'il veut, il le fait facilement. « Or, Lia conçut et donna un fils à Jacob, et elle l'appella Ruben, disant: Le Seigneur a regardé mon humilité, et maintenant mon mari m'aimera. » Admirez la reconnaissance de cette femme qui s'écrie : Le Seigneur ayant regardé ma bassesse m'a fait enfanter, et je serai aimée. Voyez encore comment Dieu le dispute à Jacob en générosité, et cumule ses bienfaits, puisque d'un seul coup il veut augmenter la postérité du juste et rendre à Jacob sa première femme plus aimable. « Et elle conçut de nouveau, et elle engendra un second fils à Jacob, et elle dit : Parce que le Seigneur a vu que j'étais méprisée, il m'a donné encore celui-ci, et elle l'appella du nom de Siméon. *Genes.*, XXIX, 33. Chaque fois que Dieu la rend mère, Lia rend grâces au Seigneur et lui témoigne pour ses bienfaits une vive reconnaissance. « Parce que Dieu a vu que j'étais méprisée, dit-elle, il m'a donné encore un fils, et c'est pourquoi elle l'appela Siméon. »

4. Lia ne donne pas à la légère et au hasard leurs noms à ses fils. Elle appelle le dernier Siméon, parce que le Seigneur l'a exaucée; en effet, dans la langue hébraïque, ce nom exprime qu'elle fut exaucée. « Et Lia conçut de nouveau, et elle enfanta un fils et elle dit: Maintenant mon mari me sera plus étroitement attaché, parce que je lui ai donné trois fils; c'est pourquoi elle lui donna le nom de Lévi. » *Ibid.*, 34. Ne semble-t-il pas qu'elle dise : Voilà que j'ai déjà donné deux fils à mon époux, et je n'ai pu me l'attacher, ses préférences sont toujours pour Rachel; « mais maintenant il me sera plus uni. » Peut-être la naissance d'un troisième fils me conciliera sa bienveillance et son affection; car

c'est la troisième fois que j'ai engendré de lui. « Et elle conçut encore pour la quatrième fois, et elle enfanta un fils, et elle dit : Maintenant je louerai le Seigneur, et, à cause de cela, elle l'appela du nom de Juda. » *Ibid.*, 35. Je louerai le Seigneur, c'est-à-dire je lui rendrai grâces et je le glorifierai de ce qu'il m'a donné un quatrième fils et comblée de si grandes faveurs; la laideur de mon corps me faisait craindre de n'avoir pas la bienveillance de mon mari; et voilà que Dieu, en me rendant mère, m'a consolée, et a attiré sur ma sœur la haine que mes traits grossiers devaient appeler sur moi. « Puis, après la naissance de Juda, elle cessa d'enfanter. Or Rachel, voyant qu'elle était stérile, fut jalouse de Lia sa sœur, et elle dit à Jacob : Donnez-moi des enfants, ou je mourrai. » *Genes.*, XXX, 1. « Donnez-moi des enfants; » c'était là une demande de femme inconsidérée et le cri d'une âme dévorée par l'envie. Eh quoi! Rachel, n'avez-vous pas entendu que ce n'est pas l'œuvre de l'homme qui l'a fait enfanter, mais celle du Seigneur, qui, « voyant Lia dédaignée, l'a rendue féconde. » Pourquoi demander à votre mari des choses qui dépassent la nature? Pourquoi oublier ainsi le Maître de la nature et faire des reproches à votre mari, qui ne peut rien dans ce que vous lui demandez? « Donnez-moi des enfants, sinon je mourrai. »

C'est un grand mal que l'envie, elle dégénère souvent en démence, et nous le voyons bien par ce qui arrive à cette femme. La vue des enfants qui formaient comme une couronne autour de sa sœur et la pensée de sa propre solitude troublaient son âme; elle ne pouvait se faire à cette humiliation; impuissante à contenir son trouble, elle s'écriait dans un langage plein de folie : « Donnez-moi des enfants, sinon je mourrai. » Peut-être voyait-elle l'amour que Jacob lui portait, et attribuait-elle à cet amour la fécondité de sa sœur et sa propre stérilité; c'est pourquoi elle ajoute : « Si vous ne me rendez mère, je mourrai. » Que va faire le bon, le religieux Jacob? « Il s'irrite en l'entendant et il lui répond : Suis-je le Dieu qui t'a privée du fruit de tes entrailles? » *Ibid.*, 2. Pourquoi me faire ces reproches et ne pas t'adresser au Seigneur de la nature? C'est lui qui t'a refusé le bonheur d'être mère. Pourquoi ne pries-tu pas celui qui peut animer la nature et donner la fécondité? Sache-le bien, c'est lui qui t'a privée du fruit de tes entrailles, et qui a donné déjà à ta sœur une si nombreuse famille. Ne me demande pas ce que je ne peux pas donner, ce dont je ne suis pas le maître. S'il eût été en mon pouvoir d'exaucer ta prière, je t'aurais préférée à ta sœur; car, tu le sais, je t'aime davantage. Mais quand même je t'aimerais encore plus, quand même mon attachement serait plus grand, à quoi cela te servirait-il? Adresse-toi à celui qui envoie et qui enlève la stérilité. — Admirez la sagesse du juste. Aux paroles bouillantes de Rachel, il répond en termes prudents et religieux; il l'instruit, il l'éclaire, et lui apprend à solliciter de Dieu seulement ce que seul il peut donner.

Réponse prudente de Jacob

Quand à Rachel, dès qu'elle sait que c'est Dieu qui l'a rendue stérile, voyant sa sœur entourée d'enfants, elle cherche à sa tristesse un soulagement si petit qu'il soit, et elle dit à Jacob : Maintenant que vous m'avez dit que ce n'est pas à vous que je devais imputer ma stérilité, acceptez au moins ma servante, rendez-la mère et que je puisse bientôt me réjouir, en regardant comme miens les fils qui naîtront d'elle. « Et elle dit : Voici ma servante Balla, prenez-la pour épouse; et Jacob s'approcha d'elle, et elle conçut, et enfanta un fils à Jacob, et Rachel dit : Dieu a jugé en ma faveur et a exaucé ma voix, me donnant un fils. Et c'est pourquoi elle l'appela Dan. » *Ibid.*, 4-6. La fécondité de sa servante lui apporta un moment de consolation, aussi donna-t-elle elle-même le nom à l'enfant et rendit-elle au Seigneur pour le nouveau-né de vives actions de grâces. « Et Balla conçut encore, et elle enfanta un fils, et Rachel dit : Dieu m'a exaucée et m'a rendue égale à ma sœur, et j'ai triomphé, et elle l'appela Nephthali. » *Ibid.*, 7-8. L'expérience de sa servante lui faisait bien voir que Jacob n'était pas responsable de sa stérilité. Aussi tous les fils qui naquirent de Balla, elle les éleva comme ses propres enfants, et elle leur donna à chacun son nom, persuadée qu'elle se donnait ainsi à elle-même une grande consolation. « Lia donc,

voyant qu'elle avait cessé d'enfanter, prit Zelpha sa servante, et la donna à son mari, laquelle ayant conçu, enfanta un fils. Lia dit : C'est un bonheur pour moi, c'est-à-dire mes vœux ont été exaucés, et elle l'appela Gad, parce que ce qu'elle avait désiré était accompli. Et elle conçut encore, et elle enfanta, et Lia dit : Je suis heureuse, car les femmes m'appelleront bienheureuse, et elle l'appela Aser. » *Ibid.*, 9-13.

5. Vous venez de voir comment Rachel tenait pour siens les fils de sa servante, et se disait heureuse et digne d'être proclamée telle à cause de la naissance de ses fils. Mais apprenez maintenant par ce qui se passe ensuite que Rachel n'était pas seule à sentir l'aiguillon de la jalousie qui attaquait tantôt l'une, tantôt l'autre des deux femmes de Jacob. « Ruben étant allé dans les champs au temps de la moisson des blés, trouva des mandragores dans la campagne et les porta à sa mère. Et Rachel dit à Lia : Partage avec moi les mandragores de ton fils. Et Lia répondit : N'est-tu pas satisfaite de m'avoir enlevé mon mari, sans m'ôter encore les mandragores de mon fils ? » *Ibid.*, 14-15. Voyez-vous comme l'aigreur de son esprit transpire dans ces paroles ? « N'est-ce pas assez de m'avoir enlevé mon mari, dit-elle, sans m'ôter encore les mandragores de mon fils ? Et Rachel dit : « Qu'il dorme avec toi cette nuit pour les mandragores de ton fils. » Donne-moi des mandragores, et prends aujourd'hui mon mari. Quel attachement profond Jacob devait ressentir pour Rachel ! Voyez, en effet, malgré la fécondité de Lia, c'est toujours à Rachel qu'appartiennent ses préférences; qu'aurait-ce été si Lia fût demeurée stérile, et comment aurait-il supporté de vivre avec elle ? Aussi Rachel parle-t-elle comme si elle était l'épouse unique de Jacob, et l'abandonne-t-elle à sa sœur pour une nuit à cause des mandragores : « Qu'il dorme avec toi, dit-elle, pour les mandragores de ton fils. » Exauce mes vœux, et en retour prends mon mari. « Or, quand Jacob revint des champs, Lia sortit à sa rencontre et lui dit : Vous viendrez avec moi aujourd'hui, car je vous ai obtenu pour les mandragores de mon fils, et il dormit avec elle cette nuit-là. Et Dieu exauça la prière de Lia, et elle conçut et enfanta à Jacob un cinquième fils. Et elle dit : Dieu m'a récompensée, parce que j'ai donné ma servante à mon mari, et elle l'appela du nom d'Issachar, qui veut dire récompense. » *Ibid.*, 16-18.

« Dieu, dit l'Ecriture, exauça Lia. » Dieu la voyait triste et peu agréable à son mari; c'est pourquoi il l'exauça, et elle conçut en disant : J'ai été récompensée pour avoir donné ma servante à mon mari. Il l'appela donc Issachar. « Et Lia conçut de nouveau, et enfanta un sixième fils; et Lia dit : Dieu m'a fait un grand don et mon mari maintenant habitera avec moi; car je lui ai engendré six fils. Et elle lui donna le nom de Zabulon. » *Ibid.*, 19-20. Désormais, dit-elle, j'aurai quelques charmes pour mon époux, car je lui ai donné six fils. C'est pourquoi elle l'appela Zabulon. « Elle enfanta aussi une fille, qui eut nom Dina. Le Seigneur se souvint aussi de Rachel, l'exauça et fit cesser sa stérilité. Elle conçut et enfanta un fils, disant : Dieu m'a délivrée de l'opprobre. Et elle l'appela du nom de Joseph, disant : Dieu m'a donné encore un fils. » *Ibid.*, 21-24. « Dieu, dit Rachel, m'a délivrée de l'opprobre, » il a fait cesser ma stérilité, il m'a été propice, il a donné à mon sein la fécondité et il m'a délivrée de ma honte. « Elle appela donc son fils du nom de Joseph, disant : Dieu m'a donné un autre fils. » Voyez-vous comment Dieu accomplit peu à peu ses promesses ? Voici que sa providence veille sur le juste et qu'une nombreuse couronne d'enfants réjouit son cœur. Jacob a fait preuve d'une admirable patience en consentant à servir quatorze ans, et c'est pourquoi le Seigneur reconnaît sa piété et augmente tellement sa race qu'il devient pour les autres un sujet d'envie, ainsi que nous le verrons dans ce que je voudrais encore parcourir devant vous.

6. Pour aujourd'hui, ne nous étendons pas davantage. Je ne veux pas abuser de votre attention, et, si vous le voulez bien, nous réserverons pour un autre entretien la suite de nos pensées. En finissant, vous me permettrez seulement de vous exhorter à garder fidèlement le souvenir de ce que nous venons de dire et à imiter la vertu de ces anciens patriarches.

Comme eux, établissez bien vos fils, mariez convenablement vos filles, et appliquez-vous à gagner par votre vertu l'amitié de Dieu. Si nous avons Dieu pour ami, où que nous soyons, en exil, loin de tout secours, n'ayant personne qui nous connaisse, nous serons plus célèbres que tous. Rien de plus heureux qu'un homme que la main de Dieu soutient et protége. Aidé par elle, Jacob acquit bientôt une telle gloire qu'il excita la jalousie de ceux-là mêmes qui l'avaient reçu en ami. Efforçons-nous donc d'acquérir ce secours céleste, ne mettons pas notre confiance dans les puissances de la terre, et ne recherchons pas leur protection ; l'expérience nous a appris combien peu nous devions y compter. Ne voyons-nous pas tous les jours combien la fortune est capricieuse et mobile ? Ne voyons-nous pas à quelles vicissitudes tout est sujet ici-bas ? Est-ce que cet homme, naguère élevé au comble des honneurs et de la gloire, n'est pas maintenant plongé dans la dernière misère, et quelquefois regardé comme un coupable ? Oh ! qu'il serait donc insensé celui qui chercherait l'appui de ceux dont la fortune est si inconstante, qu'ils ne peuvent pas même se répondre de conserver leur belle position ! Ne comptons donc pas sur les secours humains, et souvenons-nous de la parole du Prophète : « Maudit soit l'homme qui met sa confiance dans l'homme. » *Jerem.*, XVII, 5. Vous l'entendez, non-seulement il est insensé, mais encore il est maudit, celui qui abandonne le Seigneur pour se confier à son frère, incapable de se défendre et de se protéger lui-même.

Ecartons de nous, je vous en conjure, cette malédiction, et plaçons en Dieu toute notre espérance. Seule cette espérance est stable, certaine, exempte de ces vicissitudes qui troublent toujours l'espérance que nous mettons dans les hommes. La mort détruit la protection humaine et laisse sans ressources, solitaires et nus, ceux qui comptaient sur cet appui ; sans attendre la mort, que de choses qui peuvent rendre vaines ces protections, et pour celui qui les donne et pour celui qui les reçoit ! Est-ce que cette vie n'est pas fertile en exemples de ce genre ? Aussi n'y a-t-il pas de pardon pour ceux qui, après une telle expérience, mettent encore leur confiance en des secours humains ; ils ne retirent souvent que des maux infinis de ceux qui semblaient les aider davantage ; car telle est aujourd'hui la malice des hommes, qu'ils récompensent par de l'ingratitude les bienfaits qu'ils ont reçus. Ah ! avec Dieu, nous n'avons pas sujet de concevoir de pareilles craintes ; nos ingratitudes ne le découragent pas, il ne cesse de nous faire du bien et de veiller sur nous, sans tenir compte des dispositions de notre âme, et n'ayant égard qu'à sa clémence. Puissions-nous la mériter et l'obtenir par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, comme au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LVII.

« Or Joseph étant né de Rachel, Jacob dit à Laban : Laisse-moi retourner dans ma patrie et ma terre. »

1. Il nous faut aujourd'hui vous exposer la suite de ce que nous disions hier ; puissions-nous, en voyant dans ces paroles la providence de Dieu pour le juste et la piété de ce juste envers Dieu, imiter la vertu de Jacob. Ce n'est pas en vain que l'Esprit saint nous a laissé ses souvenirs par écrit ; il a voulu par là exciter notre ardeur et nous encourager à marcher sur de si grands exemples. N'est-il pas vrai qu'en entendant célébrer tour à tour l'obéissance de ce juste et la continence de celui-là, l'hospitalité de cet autre, la grande vertu de tous, le chemin par lequel ils sont arrivés à la gloire et à la célébrité, nous nous sentons portés à marcher sur leurs traces ? Arrivons donc sans plus tarder à l'histoire du juste et poursuivons-en l'exposé. « Or, quand Rachel eut mis au monde Joseph, Jacob dit à Laban : Laissez-moi retourner en ma patrie et en ma terre. Donnez-moi mes femmes et mes enfants pour qui je vous ai servi. » *Genes.*, XXX, 25-26. Voilà les bonnes dispositions de l'esprit du juste ; il voit d'une manière certaine que Dieu prend soin de lui, et cependant il dit

L'Ecriture nous propose l'imitation des saints.



à Laban, sans orgueil et avec une douceur admirable : « Laissez-moi m'en aller. » Rien de plus fort, rien de plus puissant que la douceur. Voyez, en effet, ce qu'elle valut à Jacob ; il n'a pas plus tôt parlé que Laban lui répond avec bienveillance : « Que je trouve grâce devant toi ; j'ai connu par mon expérience que le Seigneur m'a béni depuis que tu es avec moi ; dis-moi ce que tu désires et je te le donnerai. » *Ibid.*, 27-28. Ton arrivée parmi nous m'a valu de la part de Dieu une plus grande bienveillance, je ne l'ignore pas ; aussi, en retour de tous les bienfaits que ta présence m'a valus, dis-moi quelle récompense tu désires, et tes vœux seront vite exaucés. — Admirez combien grande était la modération du juste, et soyez attentifs à ses paroles. Vous croyez qu'il va songer à demander beaucoup, qu'il va réclamer le prix de tout ce qu'il a fait ; eh bien, détrompez-vous ; il se contente de dire : « Donnez-moi mes femmes et mes enfants pour lesquels je vous ai servi, afin que je parte. » Et alors, étonné de tant de réserve, Laban lui répond : « Dis-moi quelle récompense tu veux avoir, et je te la donnerai aussitôt. » Est-ce que ses femmes et ses enfants n'étaient pas avec lui ? Pourquoi donc dit-il : « Rendez-moi mes femmes et mes enfants ? » Ah ! c'est qu'il veut combler d'honneur son beau-père, c'est qu'il veut être fidèle en toute chose à son caractère, c'est qu'il veut partir librement.

Rien n'est plus puissant que la douceur.

Voyez comme il amène Laban par ses paroles à lui promettre spontanément une récompense et même à lui en laisser le choix. Que faut-il donc ? Admirez sa grande douceur, qui fait qu'en cela même il n'est pas à charge à Laban. Que fait-il ? Il lui rappelle simplement son attachement, ses travaux, la bienveillance dont il n'a cessé de faire preuve tout le temps qu'il est demeuré à son service : « Vous savez, lui dit-il, comment je vous ai servi et combien vos troupeaux ont prospéré avec moi. Ils étaient peu nombreux quand je les ai pris, maintenant ils sont devenus considérables ; Dieu vous a béni à mon arrivée. Maintenant n'est-il pas juste que je pourvoie aussi à ma maison ? » *Ibid.*, 29-30. Je vous prends à témoin de mes travaux. Vous savez avec quel zèle, quelle conscience j'ai administré vos affaires ; vous savez que vos troupeaux m'ont été confiés bien peu nombreux et que par mes soins, par ma vigilance, ils sont devenus innombrables. Montrant ensuite sa religion, il ajoute : « Dieu vous a béni depuis mon arrivée ; quand donc pourvoirai-je moi-même à ma maison ? » Ma présence vous a valu de grandes grâces, et Dieu a multiplié vos richesses. Maintenant donc que j'ai fait avec empressement tout ce que j'ai pu pour vous, maintenant que j'ai rempli mon devoir et que la grâce de Dieu s'est manifestée, il est bien juste que je pourvoie à ma maison, c'est-à-dire que je vive désormais en liberté et que j'aie soin de ma famille. — Laban l'eut à peine entendu qu'il dit : « Que te donnerai-je ? » Que veux-tu de moi ? Je le confesse, je ne le nie pas ; je sais tout ce que Dieu m'a donné et je n'ignore pas qu'il m'a béni depuis que tu es avec moi. « Or Jacob lui dit : Vous ne me donnerez rien ; mais, si vous faites ce que je demande, je conduirai encore vos troupeaux dans leurs pâturages. » Je ne veux pas de récompense, faites seulement ce que je demande, et « je deviendrai encore le pasteur de vos troupeaux. » *Ibid.*, 31. Or voici ce qu'il demande. Le juste espérait dans le secours de Dieu, entendez aussi ce qu'il propose à Laban. « Parcourez tous les troupeaux, séparez les brebis bigarrées et tachetées, et tout ce qui naîtra d'un noir mêlé de blanc parmi les chèvres et parmi les brebis sera ma récompense. Et ma justice répondra demain pour moi, parce que c'est le temps de ma récompense devant vous ; tout ce qui ne sera pas tacheté et mêlé de blanc parmi les chèvres, et tout ce qui ne sera pas roux parmi les agneaux, je ne pourrai le prendre sans larcin. » *Ibid.*, 32-33.

2. Considérez la prudence du juste. Il savait bien qu'à ne s'en tenir qu'aux lois de la nature, ce qu'il demandait était très-difficile et même impossible à avoir. Il est très-rare, en effet, que la toison des agneaux nouveau-nés soit de différentes couleurs ; mais il comptait sur la grâce, et il fit à Laban sa proposition, qui fut, on le pense bien, immédiatement acceptée. « Qu'il soit fait selon ta parole, dit Laban ; et il sépara

ce jour-là les chèvres et les brebis et les boucs et les béliers bigarrés et tachetés ; tout ce qui était d'une seule couleur, c'est-à-dire dont la toison était blanche ou noire, il le confia aux mains de ses fils ; et il mit l'espace de terrain qu'on parcourt en trois jours entre lui et Jacob. » *Ibid.*, 34-36. Il sépara ses troupeaux, comme Jacob l'avait proposé, et il en donna une partie à ses fils : « Quant au reste, Jacob les faisait paître. » Quelles étaient les brebis de Jacob ? C'étaient celles dont la toison était d'une même couleur. Tout cela arrivait par la volonté de Dieu, qui voulait découvrir au juste sa providence, et faire voir à Laban combien Jacob pouvait compter sur son secours. « Jacob, prenant donc des branches vertes de peuplier, d'amandier et de platane, en enleva l'écorce et découvrit la couleur blanche sous la surface verte qu'il fit disparaître ; ces branches privées de leur écorce offraient donc une couleur blanche variée. Et il les plaça dans les canaux où l'eau coulait, afin que les troupeaux, lorsqu'ils venaient boire, conçussent en les regardant. Et les brebis concevaient en regardant les branches, et mettaient bas des agneaux bigarrés, tachetés et mêlés çà et là de couleur cendrée. » *Ibid.*, 37-39. Le juste n'agissait pas ainsi de lui-même, il obéissait à une inspiration d'en haut. Ce qu'il faisait n'était pas selon l'ordre de la nature ; il y avait là quelque chose d'admirable qui dépassait tout ce que la nature pouvait suggérer. « Et il sépara les agneaux, et il plaça devant les brebis un bélier mêlé de blanc, et il sépara tout ce qui était varié parmi les brebis, et il garda ses brebis sans les mêler aux brebis de Laban. » *Ibid.*, 40. Puis, comme tous les animaux qui naissaient étaient conformes au désir de Jacob, il les gardait pour lui et se faisait des troupeaux séparés. « Or, quand les brebis concevaient, Jacob plaçait les branches sous leurs yeux dans les canaux, afin qu'elles conçussent en les regardant. Mais, quand c'était le temps de la naissance, il ne les y plaçait pas. Et les brebis non tachetées appartenaient à Laban, et celles qui l'étaient devenaient la propriété de Jacob. Ainsi Jacob prospéra beaucoup. » *Ibid.*, 41-43. L'Ecriture insiste là-dessus, elle parle d'une grande prospérité ; pourquoi ? Pour signifier l'abondance dont Jacob jouissait et pour montrer qu'il ne s'agissait pas seulement d'un accroissement ordinaire, mais d'une grande fortune. « Jacob, dit-elle, eut une multitude de troupeaux et de bœufs, de nombreux serviteurs et beaucoup de servantes. »

Mais la prospérité du juste va bientôt exciter l'envie ; car Laban entendit les paroles de ses fils, disant : « Jacob a pris tous les biens de notre père, il s'est enrichi de ses possessions. » *Genes.*, XXXI, 1. La jalousie rend les fils de Laban ingrats, et non pas eux seulement, mais Laban lui-même. « Jacob, en effet, s'aperçut au visage de Laban qu'il n'était plus pour lui comme auparavant. » *Ibid.*, 2. Le langage qu'avaient tenu ses fils avait jeté le trouble dans son âme et lui avait fait oublier qu'il avait dit naguère à l'époux de sa fille : « Dieu m'a béni depuis que tu es avec moi ; » *Gen.*, XXX, 27, qu'il avait rendu grâces au Seigneur de ce que ses richesses s'étaient accrues par la présence de Jacob ; et maintenant il n'était plus le même : en même temps que ses fils parlaient, la jalousie pénétrait dans son cœur, et peut-être parce qu'il voyait le juste dans l'abondance, il ne se montrait pas avec lui tel qu'il était avant. « Jacob vit le visage de Laban, et voilà qu'il n'était plus pour lui comme hier et avant-hier. » Quelle douceur dans l'âme du juste ! Mais quelle ingratitude chez les fils de Laban ; ne pouvant contenir leur envie, ils jetèrent le trouble dans le cœur de leur père. Dieu alors intervint en faveur de son serviteur. Voyez, je vous en conjure, son ineffable miséricorde, voyez comme il use de bonté envers ceux qui s'efforcent de lui plaire ! Il n'a pas plus tôt vu Jacob sous le coup de la haine, qu'il vient à lui et lui dit : « Retourne en la terre de tes pères et vers ta nation, et je serai avec toi. » *Ibid.*, XXX, 3. Tu as assez longtemps demeuré sur la terre étrangère ; ce que je te promis autrefois en te disant : « Je te ramènerai dans ton pays, » *Gen.*, XXVIII, 15, je vais le tenir maintenant. Retourne-t'en donc sans crainte, « car je serai avec toi. » Il ne veut pas que le juste retarde son départ ; il faut qu'il se mette en route sur-le-champ, et c'est pour l'exciter à la confiance qu'il lui dit : « Je serai avec toi ; » moi qui jusqu'ici ai-

pris soin de ce qui te regarde, moi qui ai multiplié ta race dans le passé, « je serai avec toi » à l'avenir. Dès que le juste eut entendu ces paroles de Dieu, il se prépara à partir sans hésitation et sans délai. « Il envoya et fit venir Rachel et Lia dans le champ où il paissait les troupeaux et il leur dit. » *Gen.*, XXXI, 4. Il veut annoncer à ses femmes le départ, et leur faire connaître à la fois et l'ordre de Dieu et la haine que leur père avait pour lui. « Il leur dit donc : Je connais au visage de votre père qu'il n'est plus pour moi comme auparavant; mais le Dieu de mon père est avec moi. Vous savez que j'ai servi votre père de mon mieux. Votre père m'a trompé, il a changé dix fois mon salaire; mais Dieu ne lui a pas permis de me nuire. Quand il a dit : Les brebis bigarrées seront ta récompense, toutes les brebis enfantaient des agneaux tachetés. Quand il disait au contraire : Les brebis blanches seront à toi, toutes les brebis enfantaient des agneaux blancs, et Dieu a ôté à votre père tous ses troupeaux et me les a donnés. » *Ibid.*, 5-9.

3. Voyez comme Jacob révèle à ses femmes l'ingratitude de leur père envers lui, malgré le dévouement qu'il avait mis à le servir pendant longtemps. « Vous savez, leur dit-il, que je me suis efforcé de servir votre père de mon mieux. » Il leur déclare ensuite que Dieu a cessé de veiller sur Laban, que tout ce qui s'est fait a eu lieu par la permission du Ciel, et que les richesses de Laban sont devenues sa possession. « Dieu, continue-t-il, a ôté à votre père ses troupeaux et me les a donnés; car, lorsque les brebis concevaient, je levais les yeux et je voyais un songe, et voilà que les boucs et les béliers s'approchaient des brebis et des chèvres, et ces mâles étaient mêlés de blanc, bigarrés, et avaient des taches couleur de cendre. Et l'ange de Dieu me dit en songe : Jacob. Et je répondis : Que voulez-vous ? Et il dit : Lève les yeux et vois les boucs et les béliers mêlés de blanc, bigarrés, ayant des taches couleur de cendre, s'approcher des brebis et des chèvres; car j'ai vu tout ce que t'a fait Laban. » *Ibid.*, 10-12. Vous le savez, c'est Dieu qui conduit tout, c'est Dieu qui veut récompenser les travaux du juste. Laban s'était montré ingrat envers Jacob; le Seigneur veut le récompenser lui-même abondamment : « J'ai vu, lui dit-il, tout ce que t'a fait Laban. » Qu'est-ce à dire ? Ah ! c'est que notre douceur dans les injures, la résignation devant les outrages, nous vaudront de la part de Dieu une généreuse et large protection ! N'usons donc pas de représailles envers ceux qui nous persécutent ou qui veulent nous calomnier; supportons sans nous plaindre leurs attaques, et n'oublions pas que Dieu se souviendra de nous si nous savons être bienveillants et bons. « La vengeance est à moi et c'est moi qui l'accomplirai, dit le Seigneur. » *Rom.*, XII, 19. C'est ainsi que Jacob disait : « Dieu n'a pas permis à Laban de me nuire. » *Deut.*, XXXII, 35. Parce que Laban voulait me frustrer de ma récompense, le Seigneur a usé envers moi d'une grande miséricorde, et voilà que toutes ses richesses m'ont été données. Il sait avec quel zèle j'ai servi mon beau-père, et, quand il a su l'ingratitude, il a lui-même pris soin de moi. Comme vous pourriez croire que je me plains sans motifs et que j'énonce une accusation téméraire, Dieu lui-même a rendu témoignage de la conduite de votre père envers moi : « J'ai vu, dit-il, tout ce que t'a fait Laban ; » non-seulement il t'a frustré de ton salaire, mais encore il n'est plus disposé pour toi comme auparavant, ses sentiments ont bien changé. « Moi je suis le Dieu qui t'ai apparu au lieu où tu as répandu de l'huile sur la pierre. » *Gen.*, XXXI, 13.

Dieu veut renouveler à Jacob ses promesses; il lui avait dit : « Je te ferai croître, j'augmenterai ta race, je te garderai, et je te ramènerai sur la terre. » *Genes.*, XXVIII, 14-15. *Moi qui* t'apparus alors et qui te fis de si grandes promesses, je t'ordonne, maintenant que le temps de les accomplir est venu, de t'en retourner sans crainte et sans angoisse. « Je serai avec toi. Je suis le Dieu que tu as vu à l'endroit où tu as répandu de l'huile sur la pierre et fait un vœu. » Il lui remet en mémoire le vœu et la promesse qu'il reçut. Quel vœu avait fait Jacob ? « Je vous offrirai, avait-il dit au Seigneur, la dîme de tout ce que vous me donnerez. » *Genes.*, XXVIII, 22. Quand tu faisais cette promesse, tu ne possédais rien, tu marchais comme un exilé et un transfuge, et cependant je t'apparus et tu me dis :

« Je vous donnerai la dîme de tout ce que vous m'accorderez, » confessant à l'avance ma puissance par ton engagement, et entrevoyant déjà des yeux de la foi l'abondance qui t'était réservée; ce que je t'avais promis se trouve aujourd'hui réalisé, il est juste que tu remplisses ton vœu. « Lève-toi donc, sors de cette terre, retourne au pays où tu as vu le jour, je serai avec toi. » Je t'accompagnerai partout, je te rendrai la voie facile, tu ne recevras de dommage de personne; car ma droite te protégera toujours. « Rachel et Lia l'ayant entendu, répondirent : N'aurons-nous pas notre part dans les biens et l'héritage de notre père? Ne nous a-t-il pas considérées comme des étrangères? Il nous a vendues et il a dissipé notre lot. Mais Dieu lui a enlevé ces richesses et cette gloire et vous les a données; faites donc tout ce que Dieu vous a ordonné. » *Genes.*, XXXI, 14-16. Lia et Rachel obéissent à Dieu et donnent à leur époux des raisons qu'il ne peut contredire. Qu'y a-t-il de commun entre notre père et nous? Ne nous a-t-il pas vendues ? « Les richesses et la gloire que Dieu lui a enlevées pour vous les donner, nous en jouissons nous et nos fils. » Courage donc, ne différez plus, et faites ce que Dieu vous a ordonné. « Tout ce que Dieu vous a dit de faire, faites-le. C'est pourquoi Jacob se leva, prit ses femmes et ses enfants, les fit monter sur des chameaux et s'en alla, emportant toutes ses richesses, ses troupeaux et tout ce qu'il avait acquis en Mésopotamie, se rendant vers Isaac son père. » *Ibid.*, 17-18.

4. Considérez, je vous prie, la force d'âme du juste, et voyez comment, laissant de côté toute anxiété et toute crainte, il obéit aux ordres de Dieu. Quand il vit les mauvaises dispositions de Laban, il ne continua pas à l'interroger comme il faisait auparavant, mais il fit ce que Dieu lui commandait, et il se mit en route avec ses femmes et ses enfants. « Or Laban était allé tondre ses brebis, et Rachel déroba les idoles de son père. » *Ibid.*, 19. Savez-vous pourquoi il est fait mention de cette dernière circonstance? C'est pour nous apprendre que les femmes de Jacob suivaient les coutumes de leur père et adoraient encore les idoles. Voyez, en effet, avec quel empressement Rachel dérobe celles de sa maison; la seule chose qu'elle veut prendre, ce sont les idoles, mais en ayant soin de cacher à son mari ses projets, parce qu'il ne lui aurait pas permis de les réaliser. « Et Jacob ne voulut pas avouer à son beau-père qu'il fuyait. Il s'éloigna donc avec tout ce qu'il possédait, et, après avoir traversé le fleuve, il s'avançait vers la montagne de Galaad. » *Ibid.*, 20-21. Ici encore la providence de Dieu intervient, elle ne permet pas que Laban connaisse le départ de son gendre avant que celui-ci se trouve déjà loin. « Ce fut le troisième jour seulement qu'on annonça à Laban la fuite de Jacob. Laban prit avec lui tous ses frères et le poursuivit durant sept jours, et il l'atteignit en la montagne de Galaad. » *Ibid.*, 22-23. J'appelle encore votre attention sur la providence dont Dieu couvre le juste. Quand il vit que Laban indigné le poursuivait avec colère et se proposait de châtier son départ si furtif, il lui apparaît pendant la nuit et en songe. « Dieu vint donc trouver Laban le Syrien, pendant la nuit et en songe, et lui dit. » *Ibid.*, 24. Quelle bonté de la part de Dieu! Comme il veille attentivement sur le juste! C'est à cause de lui qu'il parle à Laban. C'est pour frapper l'esprit de son beau-père et détourner de Jacob la colère dont il est menacé. « Prends garde, lui dit-il, de parler à Jacob avec rudesse. » Voyez comme le Seigneur est bon. Laban, il le sait, court au combat, il veut s'insurger contre le juste; d'un mot il apaise son esprit : « Prends garde, lui dit-il, de parler à Jacob avec rudesse; » comme s'il lui disait : Ne dis rien qui puisse offenser Jacob; veille bien sur toi-même, domine cette mauvaise passion, dompte ta fureur, calme ta colère et garde-toi de le contrister même par tes paroles.

Bonté du Seigneur envers les justes.

Quelle clémence encore une fois! Dieu n'ordonne pas à Laban de retourner chez lui, il lui défend seulement de parler au juste avec rudesse et de manière à lui faire de la peine. Pourquoi, pour quelle cause? Afin que le juste sache bien par ce qui se passe, par les événements mêmes, combien Dieu prend soin de lui. Si Laban eût regagné sa demeure, qu'eût pensé Jacob? comment ses épouses auraient-elles pu apprécier cette vigilance dont Dieu les couvrait? C'est

pourquoi Laban ira vers Jacob, il lui confessera de sa propre bouche ce que Dieu lui a dit, et le juste se trouvera encouragé à précipiter son départ, il sentira sa confiance s'accroître, et les épouses du juste, en voyant tout ce que Dieu fait pour Jacob, abjureront l'erreur paternelle, imiteront le juste, et seront dès lors à même de connaître le vrai Dieu. Quand Jacob parlait, elles pouvaient douter de ce qu'il disait; mais comment n'avoir pas foi aux paroles de Laban, qui était idolâtre? Les témoignages des infidèles et des ennemis de la religion sont plus facilement acceptés; et Dieu l'a voulu ainsi dans sa sagesse afin de rendre ses ennemis mêmes témoins de la vérité et de la faire affirmer par leurs propres paroles. « Et Laban atteignit Jacob, qui avait tendu ses tentes sur la montagne. Laban établit ses frères sur le mont Galaad, puis il dit à Jacob : Pourquoi as-tu agi ainsi? » *Ibid.*, 25-26. Voyez comment la parole de Dieu a refroidi son ardeur et contenu sa colère. Il s'adresse à Jacob avec douceur, il a l'air de s'accuser, on dirait un père qui parle à son enfant! Ah! c'est qu'avec le secours d'en haut nous n'avons rien à craindre des embûches des hommes; que dis-je? quand même nous tomberions en la puissance des animaux féroces, il ne nous arriverait aucun mal. Le Seigneur, en effet, ne tarde pas à faire éclater l'excellence de sa vertu, il transforme la cruauté des bêtes farouches elles-mêmes et les rend douces comme des agneaux, non pas qu'il change leur nature, car il les laisse ce qu'elles sont, mais parce qu'il les contraint à se montrer douces et bonnes comme des agneaux. Les éléments, comme les animaux, offrent sous la main de Dieu le même spectacle. Si Dieu le veut, les éléments oublient leur puissance : le feu n'agit plus comme du feu. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à se souvenir des trois enfants dans la fournaise, et de Daniel dans la fosse aux lions. Les lions entouraient le Prophète comme des agneaux, sans lui faire aucun mal, tant l'intervention de Dieu avait éteint leur férocité. Cependant leur naturel n'avait pas disparu, il n'était qu'enchaîné pour un moment, et les méchants, au cœur plus sauvage que les bêtes féroces elles-mêmes, en firent bientôt une rude expérience.

5. Or tout ceci arrivait pour la plus grande condamnation de ces barbares, qui, malgré leur raison, se montraient plus cruels que des animaux sans raison. L'événement pouvait leur apprendre tout le soin que Dieu prenait de son juste, puisque les lions le respectèrent et n'osèrent toucher son corps; mais ils les surpassèrent en férocité, et alors, pour qu'on ne regardât pas ce qui s'était passé dans la fosse comme une illusion, voilà que tous purent connaître, par l'exemple de ceux qui y furent jetés après le Prophète et qui y éprouvèrent tous les effets de la férocité des animaux qui s'y trouvaient, que ceux-ci, en montrant pour le juste la douceur des agneaux, n'avaient fait qu'oublier leur nature. Il se passa aussi quelque chose de pareil dans la fournaise : le feu respectait ceux qu'on y avait jetés et ne les brûlait pas; sa puissance semblait enchaînée; il ne faisait aucun mal au corps de ces enfants et il n'osait même pas toucher à leurs cheveux; on aurait dit qu'un commandement souverain défendait à cet élément de montrer sa puissance. Mais en même temps le feu consumait ceux qui se trouvaient en dehors de la fournaise. Dans les deux cas Dieu manifesta également sa vertu; car dans les deux cas, ceux qui étaient livrés au péril furent sauvés, tandis que ceux qui semblaient en être le plus à l'abri périrent. C'est ainsi qu'avec l'aide de Dieu nous échappons non-seulement aux embûches des ennemis, mais encore à la férocité des bêtes sauvages, supposé que nous ayons à la redouter. Dieu est plus fort que tous les dangers; quand il nous protége, il nous rend invincibles, et on le vit bien par l'exemple du juste qui nous occupe aujourd'hui. Laban était parti avec le dessein arrêté de prendre Jacob et de lui faire payer chèrement sa fuite; et voilà que non-seulement il n'a pour lui ni un reproche, ni une parole rude, mais encore qu'il lui parle avec douceur comme un père à son fils, qu'il l'aborde par ces termes amis : « Pourquoi as-tu agi ainsi? Pourquoi t'en es-tu allé à mon insu? »

Ses dispositions ont bien changé : naguère il était furieux comme les animaux farouches, maintenant il est doux comme un agneau. —



« Pourquoi es-tu parti en cachette ? Pourquoi as-tu emporté furtivement ce qui m'appartenait? Pourquoi as-tu emmené mes filles comme une conquête faite par le glaive? » Pourquoi agir ainsi? Quels ont été tes projets? Pourquoi ce départ si caché? « Ah! si tu m'avais fait part de tes résolutions, je t'aurais accompagné en triomphe et avec joie, au milieu des chants, des tambours et des cithares. Tu ne m'as pas laissé embrasser mes filles; tu as mal agi envers moi. » *Ibid.*, 26-28. — Voyez comme il s'accuse lui-même, comme il avoue à la fois et son ressentiment contre le juste, et l'intervention de Dieu, qui l'a empêché de réaliser ses mauvais desseins. « Ma main, dit-il, pourrait te rendre le mal; mais le Dieu de ton père m'a dit hier : Garde-toi de parler à Jacob avec rudesse. » *Ibid.*, 29. Oh! que ces paroles durent paraître douces à l'oreille du juste. Laban confesse tous les projets coupables qu'il avait contre lui, et le dessein qu'il avait formé de le prendre; mais en même temps il reconnaît que Dieu l'a frappé de terreur et qu'il a renoncé à assouvir son ressentiment. Il parle du Dieu de Jacob et de ses pères, et ce n'est pas sans en retirer quelque utilité pour lui, car ce que Dieu lui a dit lui démontre sa puissance. Puique tu l'as donc résolu, et que Dieu veille si attentivement sur toi, va-t-en; car tu as désiré avec ardeur de retourner dans la maison de ton père. Mais pourquoi me dérober mes dieux? » *Ibid.*, 30. Pars, j'y consens; tu as résolu de revoir la maison de ton père; mais pourquoi me dérober mes dieux?

O étrange folie! Que sont tes dieux, ô Laban, pour qu'on songe à te les dérober? Eh quoi! tu ne rougis pas en disant : « Pourquoi m'as-tu volé mes dieux? » Oh! erreur grossière, que des créatures intelligentes adorent des idoles de pierre et de bois! Voilà bien tes dieux, ô Laban, qui n'ont pas su se défendre contre ceux qui devaient les enlever! Et comment l'auraient-ils fait, eux façonnés et formés d'une vile matière? Le Dieu de Jacob, au contraire, a dompté ta colère à ton insu. Et tu ne vois pas l'énormité de ton erreur? Et tu accuses le juste de larcin? Mais pourquoi le juste t'aurait-il dérobé ces idoles qu'il avait en abomination, qu'il savait n'être que des pierres inertes et sans vertu? — Jacob l'écoute avec patience, puis il se défend avec douceur des accusations dont il est l'objet, et il donne ordre aussitôt de rechercher les idoles. « Si je suis parti à votre insu, dit-il, c'est de peur que vous ne m'enlevassiez vos filles et mes richesses. » *Ibid.*, 31. Je vous voyais mal disposé à mon égard et je craignais que vous ne me fissiez ravir vos filles et mes richesses, me privant ainsi de ce qui m'appartenait, comme vous l'aviez fait d'autres fois. C'est cette crainte qui m'a fait partir à la dérobée. Au reste, « que celui qui a vos dieux soit mis à mort. » Vous le voyez, Jacob ignore que le larcin a été commis par Rachel, et il fait peser sur la tête du coupable un châtiment bien rigoureux. « Celui près de qui vos dieux seront trouvés ne vivra plus en présence de nos frères; » non pas seulement parce qu'il a volé, mais parce qu'en commettant le larcin il a donné une preuve de sa perversité. « Recherchez donc tout ce que vous trouverez vous appartenant parmi les miens, et emportez-le. » Voyez si j'ai rien emporté qui ne m'appartienne. Vous ne pourrez me reprocher qu'une chose, d'être parti à votre insu; encore même ne l'ai-je pas fait de moi-même, mais uniquement d· peur que vous ne fussiez injuste envers moi, et que vous ne m'enlevassiez vos filles et mes richesses, en apprenant mes résolutions. « Et Laban ne trouva rien près de Jacob. Or, Jacob ignorait que Rachel, sa femme, avait enlevé les idoles. Laban, ayant fouillé dans la tente de Lia, ne trouva rien. Il entra alors dans la tente de Rachel, qui se hâta de prendre les idoles et de les cacher sous la litière des chameaux, sur laquelle elle s'assit. Et elle dit à son père : Ne vous fâchez pas, ô mon Seigneur, je ne puis me lever en votre présence, car ce qui arrive ordinairement aux femmes m'est advenu; et Laban, cherchant dans toute la tente, ne trouva rien. » *Ibid.*, 32-35.

6. Rachel fit preuve d'une grande habileté et parvint à tromper Laban. O vous tous qui êtes encore enchaînés par l'erreur, et qui estimez l'idolâtrie, prêtez l'oreille. « Rachel cacha ses idoles sous la litière des chameaux et s'assit dessus. » Quoi de plus ridicule que ces idoles? Des

créatures intelligentes, des hommes qui avaient déjà éprouvé tant de bons effets de la miséricorde de Dieu, se mettre à genoux devant des idoles de pierre ! et cela, sans rougir, sans songer à l'absurdité d'une telle conduite, mais se laissant emporter par la coutume, comme des troupeaux ! Voilà pourquoi l'apôtre Paul écrivait : « Vous vous souvenez lorsque vous étiez païens que vous alliez vers des idoles muettes, selon que vous vous laissiez conduire. » I *Corinth.,* XII, 2. C'est justement qu'il appelle ces idoles « muettes. » Vous qui pouvez parler et entendre, vous qui êtes éclairés des lumières de la raison, vous vous laissez conduire, comme des animaux sans raison, vers des dieux sans intelligence. Quel pardon peuvent mériter ceux qui sont dans ce cas ? Mais revenons au juste. Sa confiance se ranime, soit à cause des aveux de Laban, soit encore parce que Laban n'a rien trouvé à lui reprocher. Aussi entendez ce qu'il dit : « Jacob alors s'indigna, et dit à Laban avec amertume. » Même en se plaignant, il fait briller la vertu de son âme. « Pour quelle faute, pour quelle injustice vous êtes-vous ainsi enflammé contre moi ? » *Genes.,* XXXI, 36. Pourquoi m'avez-vous poursuivi avec tant d'acharnement ? Quel crime pouvez-vous me reprocher ? quelle faute ai-je commise ? Mais cela ne vous a pas suffi ; vous n'avez été satisfait qu'après m'avoir couvert de honte en fouillant toute ma maison. « Qu'avez-vous trouvé qui vous appartienne ? Parlons ici devant mes frères et vos frères, et qu'ils jugent entre vous et moi. » *Ibid.*, 37. Vous avez tout visité avec soin ; eh bien ! avez-vous rien découvert qui ne m'appartienne ou qui soit à vous ? Si vous avez découvert quelque chose, montrez-le afin que vos frères et les miens puissent juger. — Maintenant que Jacob se voit disculpé sur tous les points, il s'enhardit, il énumère tous les bons services qu'il a rendus à Laban : « Voilà vingt ans que je vous sers, lui dit-il. » *Ibid.*, 38. Est-ce pour me récompenser de tous mes travaux que vous me traitez ainsi ? J'ai passé vingt ans révolus dans votre maison. « Vos brebis et vos chèvres n'ont point été stériles, je n'ai point mangé les moutons de votre troupeau, je ne vous ai point montré les ravages des bêtes féroces, moi-même j'ai porté le poids du jour et celui de la nuit. Le jour j'étais brûlé par le soleil, et la nuit j'étais saisi par le froid, et le sommeil s'en allait loin de moi. » *Ibid.,* 39-40. Avez-vous oublié tout ce que j'ai souffert en paissant vos brebis et vos chèvres ? Pouvez-vous me reprocher que vos brebis et vos chèvres aient jamais été stériles ?

Voyez comme il fait ressortir que la bienveillance de Dieu a été acquise à la maison de Laban depuis son arrivée. Il lui avait dit déjà : « Dieu vous a béni depuis que je suis avec vous. » Et qui oserait s'en prendre au pasteur si le troupeau était stérile ? Son art n'y peut rien, c'est la nature qui fait tout. C'est pourquoi la première chose dont parle Jacob est la fécondité du troupeau qu'il paissait, afin de montrer qu'il fallait l'attribuer au secours de la Providence. « Je n'ai point mangé les moutons de votre troupeau. » Beaucoup de pasteurs ont cette habitude ; pouvez-vous me la reprocher ? « Je ne vous ai point montré ce qui avait été pris par les bêtes sauvages. » Je n'ai point mangé les moutons de votre troupeau, et jamais aucune bête féroce n'a pu en ravir aucun. « Vous ai-je jamais porté quelque chose qui ait été pris par une d'elles ? » Est-ce que chaque jour vous ne voyez pas les pasteurs des troupeaux porter à leur maître la proie des animaux féroces ? Pour vous, vous ne pouvez pas alléguer un reproche de ce genre durant les vingt ans pendant lesquels je vous ai servi. Que dis-je et que parlé-je des ravages des animaux féroces ? Si jamais quelque larcin avait diminué le nombre de vos brebis, est-ce que je ne vous l'ai pas toujours tenu caché ? Est-ce que je n'en ai pas toujours souffert le dommage, à quelque moment, à quelque heure qu'il fût commis ? Je supportais la chaleur du jour, je supportais le froid de la nuit afin qu'il n'arrivât pas de mal à vos troupeaux, et même mon ardente sollicitude éloignait le sommeil de mes paupières. Oh ! la ferme vigilance ! Oh ! la vive sollicitude ! Quelle excuse pourront-ils alléguer ceux qui sont chargés de veiller sur des troupeaux intelligents, et qui, par une coupable négligence, immolent chaque jour leurs brebis, selon la parole du Prophète, ou méprisent celles

qui sont devenues la proie des bêtes féroces, ou enfin ne relèvent pas celles qui sont dispersées, alors surtout que la peine est moins grande et les soins plus aisés. Ici c'est l'âme qu'il faut préserver; là au contraire il y a pour l'âme et pour le corps un grand travail.

7. Entendez encore comment s'exprime Jacob: « Le jour, la nuit, j'étais exposé à la chaleur et au froid, et le sommeil fuyait de mes yeux. » Ah! qui peut dire maintenant qu'il supporte tant de travail, qu'il s'expose à tant de dangers pour le salut de ceux sur lesquels il est chargé de veiller? Nul n'oserait le faire. Paul est le seul, Paul, le maître de l'univers, qui puisse s'en glorifier avec confiance, restant même au-dessous de la vérité. Vous demanderez peut-être quand est-ce qu'il a eu de pareils dangers à courir? Ecoutez-le s'écrier : « Qui est faible sans que je sois faible avec lui? Qui est scandalisé sans que je brûle? » I *Corinth.*, XI, 29. O amour ardent de ce pasteur! Les désastres des autres, dit-il, augmentent mes douleurs; les scandales d'autrui entretiennent le feu de ma sollicitude. — Nous donc, à qui sont confiées des brebis intelligentes, ne nous laissons pas dépasser par ce pasteur d'animaux grossiers qui veille si bien et si longtemps sur des troupeaux sans raison. Les pasteurs ordinaires n'ont rien à redouter de leur incurie : quand il s'agit de brebis intelligentes, c'est-à-dire des âmes, si une seule périt, si une seule tombe sous la dent des bêtes féroces, il y a un grand préjudice causé, on encourt un grand châtiment, de grandes peines. Eh quoi! Notre-Seigneur n'a pas dédaigné de répandre son sang pour sauver cette âme; sera-t-il digne de pardon, celui qui la méprisera après tant d'honneurs, et qui n'emploiera pas tout son pouvoir pour sauvegarder la plus petite des brebis qu'il a reçues en garde?

Mais revenons à la suite de notre discours. « Durant vingt ans, dit Jacob, je vous ai servi ainsi dans votre maison, quatorze ans pour vos filles et six pour vos troupeaux, et dix fois vous avez changé mon salaire. Si le Dieu de mon père Abraham, le Dieu d'Isaac, ne m'avait protégé, peut-être m'auriez-vous renvoyé nu. Dieu a regardé mon affliction et le travail de mes mains, et il vous a fait hier des reproches. » *Genes.*, XXXI, 41-42. Voyez comme les aveux tombés de la bouche de Laban ont enhardi le juste! Il ose maintenant reprendre son beau-père avec assurance. Vous savez bien, lui dit-il, que je vous ai servi quatorze ans pour vos filles et six ans pour vos troupeaux, et cependant vous avez voulu me priver de mon salaire sans me permettre de vous faire aucun reproche. Maintenant vos propres aveux m'ont appris que, si le Dieu d'Abraham et de Jacob ne fût venu à mon secours, vous m'auriez renvoyé nu et sans rien, m'enlevant tous mes biens et réalisant l'injustice que vous aviez projetée. Mais Dieu connaît « mon humilité et le travail de mes mains; » c'est-à-dire, le Seigneur n'ignore pas avec quelle ardeur je me suis acquitté de mon service, il sait tout ce que j'ai supporté et la nuit et le jour en paissant vos troupeaux, et c'est à mes mérites qu'il a eu égard dans sa bonté lorsqu'il vous a réprimandé hier, déjouant ainsi les trames que vous ourdissiez contre moi et toutes vos perfides tentatives. — Jacob en se défendant portait à son beau-père des coups sensibles, et, après lui avoir reproché son injustice envers lui, il lui rappellait tous les services qu'il lui avait rendus. Laban rougit alors de ce qu'il avait dit, la crainte remplit son âme, il veut faire alliance avec le juste. Voyez la providence de Dieu : Laban partit avec des projets de vengeance, et saisi de terreur il demande à traiter avec celui qu'il poursuivait. « Laban répondant à Jacob lui dit : Tes filles sont mes filles, et tes fils sont mes fils, tes troupeaux sont mes troupeaux, tout ce que tu vois m'appartient et appartient à mes filles; que puis-je faire pour elles maintenant et pour les fils qui sont nés d'elles? » Je sais qu'elles sont mes filles, et tout ce que tu as t'est venu par mon entremise. « Que ferai-je aujourd'hui pour elles et pour les fils qui sont nés d'elles? Viens donc et formons une alliance qui soit un témoignage entre nous. » *Ibid.*, 43-44. Faisons un pacte, dit-il. « Que ce pacte soit un témoignage entre moi et toi; » qu'il serve à nous juger et à nous condamner, si quelqu'un transgresse ce dont nous conviendrons, « nul n'est avec nous; mais que Dieu soit témoin entre toi et moi. »

8. Considérez comme Laban est amené peu à peu à la connaissance de Dieu. Naguère il reprochait au juste de lui avoir dérobé ses idoles, et il se livrait pour les trouver à d'actives recherches; maintenant écoutez comme il parle : Puisqu'il n'y a personne avec nous qui puisse, si quelque chose de nouveau survient, être témoin de notre pacte, que Dieu voie et soit témoin entre nous; Dieu est avec nous, Dieu qui voit tout, qui connaît tout, qui lit dans l'âme de chacun de nous. « Et Jacob érigea un monument, et il fit une élévation, et ils mangèrent sur cette élévation. Et Laban dit à Jacob : Cette élévation sera aujourd'hui un témoignage entre moi et toi.» Qu'est-ce à dire : «Cette élévation ?» C'est-à-dire : le pacte que nous jurons sur cette élévation sera perpétuellement gravé dans notre mémoire. « Et il appela ce lieu : l'Elévation du témoignage. » Puis il ajouta : « Que le Seigneur voie entre toi et moi. » Entendez Laban invoquer encore Dieu comme vengeur du pacte qu'il conclut. « Que Dieu voie entre moi et toi, lorsque nous nous serons éloignés l'un de l'autre. » *Ibid.*, 45-49. Nous allons nous séparer, toi pour retourner en ton pays, moi pour regagner ma maison. « Si tu affliges mes filles, si tu prends de nouvelles épouses, nul n'est témoin de nos paroles, excepté Dieu, qui voit tout. » *Ibid.*, 50. Il ne se lasse pas d'appeler Dieu à témoin de son alliance, il y revient plusieurs fois; l'exemple de Jacob éprouvant les effets de la providence de Dieu lui avait révélé la puissance de Celui qui veillait sur lui : il avait appris que rien ne peut demeurer caché à l'œil qui ne dort pas. C'est pourquoi il dit : Quand même nous serions séparés, encore que nul ne puisse rendre témoignage de nos paroles, celui-là sera notre témoin qui est présent partout. — C'est ainsi qu'à chaque parole il proclame le Seigneur maître de la terre entière. « Et Jacob dit : Que cette élévation rende témoignage entre nous; et Laban ajouta : Si je ne franchis pas cette élévation, en marchant contre toi, tu ne la dépasseras pas non plus en méditant le mal contre moi; que le Dieu d'Abraham et le Dieu de Nachor soit juge entre nous. » *Ibid.*, 51-53. Il ne sépare pas de son père son aîné, qui fut le frère du Patriarche, et par conséquent son grand-oncle. « Que le Dieu d'Abraham et le Dieu de Nachor soit juge entre nous. Et Jacob jura donc par la crainte d'Isaac son père, et il offrit un sacrifice sur la montagne, et il appela ses frères, et ils mangèrent, burent et dormirent sur la montagne. » *Ibid.*, 54. « Il sacrifia sur la montagne; » c'est-à-dire qu'il rendit grâces à Dieu pour tout ce qui lui était arrivé de bien; « et ils mangèrent, burent et dormirent là. Laban s'étant ensuite levé de bon matin, embrassa ses fils et ses filles, et les bénit, et s'en retourna dans son pays. » *Ibid.*, 55. Avez-vous vu, mon bien-aimé, combien est grande la sagesse de Dieu? Avez-vous vu comment du même coup il fait briller sa providence envers le juste, comment il détourne Laban de ses projets coupables, en lui défendant de parler à Jacob avec rudesse, et se manifeste peu à peu à son esprit plongé dans l'idolâtrie? Avez-vous vu enfin comment Laban, qui accourait avec la fureur dans l'âme pour s'emparer de Jacob et le tuer, finit par le défendre, par embrasser ses fils et ses filles, et s'en retourner ainsi dans sa demeure?

J'ai peut-être abusé de votre attention; mais pardonnez-le moi : si j'ai été long, c'est la faute des choses que je vous ai exposées. En finissant, je vous encouragerai à tout faire pour vous concilier la bienveillance d'en haut. Si nous avons Dieu pour ami, tout nous sera facile, et rien dans cette vie, si désagréable que vous le supposiez, ne pourra contrister notre âme. Telle est, en effet, l'excellence de la vertu, qu'elle donne des charmes aux choses les plus tristes. Voyez Paul : il se réjouissait, il tressaillait de joie dans la tribulation, soutenu par l'espérance des biens qu'il attendait. « Dans les angoisses, s'écriait le Prophète, vous m'avez dilaté; » *Psalm.* IV, 2; nous enseignant ainsi que Dieu l'avait maintenu libre et tranquille au sein des plus vives afflictions. Pour nous donc qui avons un Seigneur si puissant, si sage, si miséricordieux, appliquons-nous de tout notre pouvoir à la pratique de la vertu, afin d'obtenir non-seulement tous les biens du temps, mais encore ceux de l'éternité, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en même temps qu'au Père et au

Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LVIII.

« Et Jacob levant les yeux vit le camp de Dieu tout tracé, et les anges du Seigneur vinrent à sa rencontre; et quand Jacob les vit, c'est ici, s'écria-t-il, le camp de Dieu; et il appela ce lieu le Campement. »

1. La longueur de mon discours d'hier vous a fatigués peut-être, ne perdez pas courage néanmoins ; vos efforts ne sont pas stériles, et le Seigneur, au nom de qui ils ont été faits, recompensera amplement ce qui vous a si peu coûté. Le corps était fatigué, l'âme s'affermissait de plus en plus. Voyant votre ardeur et votre application, je voulais résumer mon enseignement; mais je n'ai pas voulu me taire avant de terminer le récit que nous avions entamé, persuadé que vous me sauriez gré d'agir ainsi. Vous m'écoutiez avec tant de plaisir, vous preniez à mes paroles un si vif intérêt, que je ne tarissais pas dans mon discours, et, laissez-moi vous le dire, je me sens de plus en plus heureux de vous instruire, tant vous semblez chaque jour prendre un nouveau goût à mes enseignements. Poursuivons donc selon nos forces l'explication des choses qui suivent la lecture d'hier; vous me permettrez de convier votre charité à notre banquet accoutumé : voyons comment Jacob poursuit sa route après le départ de Laban. Il n'y a dans les divines Ecritures rien de superflu, et toutes les actions des justes renferment une grande utilité. Est-ce que le Seigneur ne les accompagna pas toujours et partout? Est-ce qu'il ne fit pas disparaître pour eux les difficultés des chemins? Dès lors, ne pouvons-nous pas retirer un grand profit de la moindre de leurs démarches? Après que Laban s'en fut retourné en son pays, « Jacob s'en alla en son chemin, et levant les yeux, il vit le camp de Dieu tout tracé, et les anges de Dieu allèrent à sa rencontre. » *Genes.*, XXXII, 1. Débarrassé de la crainte de Laban, Jacob se prenait à redouter son frère; c'est pourquoi le Seigneur miséricordieux, qui voulait le rassurer et dissiper de son esprit toute terreur, lui laissa voir le campement des anges. « Et les anges de Dieu allèrent à sa rencontre. Et Jacob dit : C'est ici le camp de Dieu, et il appela cet endroit du nom de : Campement, » *Ibid.*, 2, afin de perpétuer le souvenir de la vision qui lui était apparue. Puis, quand la vision fut passée, « il envoya des messagers vers son frère Esaü, et leur donna des ordres disant : Vous parlerez ainsi à mon frère Esaü. » *Ibid.*, 3. Malgré la vision, le juste n'était pas rassuré, il redoutait la colère de son frère et il craignait qu'au souvenir du passé Esaü ne lui tendît des piéges. « Vous parlerez ainsi à mon seigneur Esaü : Voici ce que dit votre frère Jacob : J'ai été étranger chez Laban, et j'y ai été longtemps, jusqu'à ce jour; j'ai des bœufs, des ânes et des brebis, des serviteurs et des servantes, et j'envoie maintenant des messagers à mon seigneur Esaü, afin de trouver grâce en sa présence. » *Ibid.*, 4-5.

Comme Jacob redoute son frère, il cherche à l'apaiser, et c'est pourquoi il se fait précéder par des messagers qui lui annonceront son retour, ses richesses, le lieu où il a séjourné pendant sa longue absence, espérant par ses prévenances calmer son ressentiment; et en réalité c'est ce qui arriva, car Dieu toucha le cœur d'Esaü et éteignit en lui le feu de la colère, et le disposa à la conciliation. Si Dieu avait déjà par ses paroles frappé de terreur Laban acharné à la poursuite de Jacob, combien plus n'apaisa-t-il pas son frère? « Aussi les messagers retournèrent vers Jacob, disant : Nous sommes arrivés vers Esaü votre frère, et voilà qu'il vient au-devant de vous avec quatre cents hommes. » *Ibid.*, 6. A ces paroles, la terreur augmente dans le cœur du juste. Connaît-il en effet les sentiments de son frère? Que signifie cette multitude qui l'accompagne? Jacob a peur, il craint qu'Esaü ne vienne au-devant de lui pour lui faire la guerre. « Jacob craignit, et fut jeté dans une grande frayeur. » *Ibid.*, 7. La crainte troublait son esprit, il ne savait ce qu'il faisait et il demeura tout troublé, craignant pour sa vie et ayant la mort devant les yeux. « Il divisa le peuple qui était avec lui en deux troupes, et il dit : Si

Esaü vient à l'une et la frappe, l'autre sera sauvée. » *Ibid.*, 8. Voilà ce que lui suggéraient la frayeur et la crainte. Se voyant pris comme dans un filet, il se tourne vers le Seigneur invincible et lui rappelle les promesses qu'il lui a faites, comme s'il disait : Le moment est venu de vous souvenir des vertus de mon père et des promesses que vous m'avez faites, c'est l'heure de me protéger. « Et Jacob dit : Dieu de mon père Abraham, Dieu de mon père Isaac, Seigneur qui m'avez dit : Retourne en la terre et au lieu de ta naissance ; » *Ibid.* 9 ; oh ! vous qui m'avez rappelé de la terre étrangère, et qui m'avez commandé de revenir vers mon père et au pays de ma naissance, « qu'il me suffise de la justice et de la vérité que vous avez faites à votre serviteur ! » *Ibid.*, 10. Que cela me suffise pour me secourir au moment présent. Vous m'avez donné jusqu'ici des témoignages éclatants de votre providence, vous pouvez bien encore me délivrer des périls imminents dont je suis menacé. Je n'ignore pas « que j'ai passé le Jourdain un bâton à la main, » parce que votre providence veillait sur moi ; j'ai pu m'en aller vers la terre étrangère, n'emportant que mon bâton ; « maintenant je reviens avec deux troupes. » Vous donc, ô Seigneur, qui m'avez rendu si riche, et qui avez tellement augmenté ma fortune, « délivrez-moi de la main de mon frère Esaü ; j'ai peur qu'il ne me frappe, et qu'il ne vienne à frapper la mère avec les enfants. N'avez-vous pas dit que vous me béniriez, que vous multiplieriez ma postérité comme les grains de sable de la mer, qu'on ne peut compter à cause de leur multitude ? » *Ibid.*, 11-12.

Jacob demande à Dieu d'accomplir ses promesses.

2. Voyez la piété du juste et la générosité de son âme : il se contente de conjurer le Seigneur de tenir ses promesses. Après l'avoir remercié des biens qu'il a déjà reçus de lui, après avoir proclamé qu'il est passé de la dernière détresse au comble de l'abondance, il le prie de le faire échapper au péril. « Vous avez promis, lui dit-il, de multiplier ma race comme le sable de la mer, qu'on ne peut compter. » Cette prière faite, cette supplication adressée à Dieu, Jacob songea à remplir son devoir. « Il prit dans ce qu'il avait amené, des présents pour son frère ; » *ibid.*, 13 ; il mit de côté ce qu'il lui voulait offrir et dépêcha vers lui des envoyés, afin d'apaiser son esprit et de lui annoncer qu'il arrivait. « Vous lui direz, leur dit-il : Voici votre serviteur derrière nous. » Par là il espérait se concilier son amitié et pouvoir affronter sa présence. « Ensuite, ajouta-t-il, je le verrai ; peut-être que ma présence ne lui sera pas désagréable. C'est pourquoi les présents le précédaient. » *Ibid.*, 20-21. Mais admirez l'ineffable bonté de Dieu. Voyez comme il sait faire éclater à temps sa providence. Jacob n'avait pas eu peur de Laban ; il ne se doutait pas que Laban, pour tirer vengeance de son départ furtif, le poursuivait avec acharnement et avec des forces redoutables. Aussi est-il écrit qu'un ange apparut à Laban pendant la nuit, qu'il réprima sa colère, qu'il lui défendit d'avoir aucune parole désagréable pour Jacob, disant : « Ne parle pas mal à Jacob ; » *Gen.*, XXXI, 24, et cela, afin que le juste, apprenant tout de la bouche de son beau-père, se sentit porté à une plus grande confiance envers ce Dieu qui venait de le sauver d'une manière si merveilleuse. Maintenant au contraire que le temps a calmé le ressentiment d'Esaü, et que sa colère contre Jacob s'était dès longtemps éteinte, maintenant que Jacob, dans l'anxiété la plus grande, tremble au souvenir de son frère et redoute sa rencontre, le Seigneur ne porte pas de défense à Esaü, qui n'a du reste aucune pensée hostile ; mais il console le juste.

Lors donc que Jacob eut envoyé ses présents et qu'il eut dormi, « il prit ses deux femmes et ses deux servantes, et franchit le passage de Jaboc, et, leur ayant fait passer le torrent, il demeura seul, et voilà qu'un homme lutta avec lui jusqu'au matin. » *Ibid.*, 22-24. Quelle bonté Dieu fait paraître ici ! Jacob va bientôt rencontrer son frère, et, pour lui apprendre qu'il n'a rien à redouter de lui, Dieu consent à lutter avec le juste sous une forme humaine. Quand il vit qu'il ne pouvait le vaincre, « il toucha le nerf de sa cuisse. » C'est ainsi que Dieu s'humiliait jusqu'à l'infirmité du juste, pour dissiper de son esprit toute crainte, et lui persuader d'aller à son frère sans terreur et sans angoisse. Dès qu'il eut touché le nerf de la cuisse de Jacob,

« elle se sécha aussitôt. » Ensuite, afin que Jacob connût bien la vertu de celui qu'il croyait avoir lutté avec lui, celui-ci lui dit : « Laisse-moi, car voici l'aurore. » Le juste comprend la grandeur et la puissance de celui qui vient de lui parler et il répond : « Non, je ne te laisserai point, si tu ne me bénis. » De grands bienfaits m'ont été accordés, des bienfaits au-dessus de mon mérite ; « je ne te laisserai point jusqu'à ce que j'aie reçu ta bénédiction. » Et Dieu lui dit : « Quel est ton nom ? » Voyez encore de quelle condescendance il fait preuve ! Croyez-vous qu'il eût besoin d'interroger le juste pour connaître son nom ? Il le savait déjà ; s'il le lui demande, c'est uniquement pour fortifier sa confiance, et lui révéler quel est celui qui lui parle. Jacob dit son nom, et Dieu lui répondit : « Ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël ; car, si tu as été fort contre Dieu, combien plus seras-tu fort contre les hommes ? » *Ibid.*, 25-28. Dieu donne ainsi la raison de son abaissement, et révèle au juste, en lui donnant un nom nouveau, quel est celui qu'il a vu et avec lequel il a lutté. « Tu ne t'appelleras plus Jacob, lui dit-il, mais Israël. » Or Israël s'interprète : « Qui voit Dieu. » Tu as été jugé digne de voir Dieu, comme il est possible à un homme de le voir, et c'est pourquoi je te donne ce nom, afin que la postérité sache bien de quelle vision tu as été favorisé. Puis il ajouta : « Si tu as pu prévaloir contre Dieu, à plus forte raison serastu plus fort contre les hommes. » Ne crains donc rien, ne redoute rien de personne : toi qui as été assez fort pour lutter avec Dieu, combien plus prévaudras-tu contre les hommes, et seras-tu au-dessus de toutes leurs atteintes ?

3. Stupéfait de la grandeur de celui qui daignait lui parler, le juste lui dit alors : « Dis-moi ton nom. Pourquoi demandes-tu mon nom ? lui répondit Dieu, et il le bénit. » *Ibid.*, 29. Ne sois pas indiscret et ne dépasse pas ce que tu dois savoir. Tu demandes ma bénédiction ? Eh bien, je te bénis. « Et il le bénit ; et Jacob appela ce lieu : la face de Dieu, disant : J'ai vu Dieu face à face et mon âme a été délivrée. » Voyez-vous comment cette vision a ranimé la confiance du juste ? « Mon âme, qui était presque morte de terreur, a été délivrée. » Il m'a été donné de voir le Seigneur face à face et « mon âme a été sauvée. Et le soleil se leva aussitôt après qu'eut passé la vision de Dieu. » *Ibid.*, 30-31. Avez-vous vu comment Dieu condescend à l'humaine faiblesse et cherche par tous les moyens à nous témoigner sa bonté ? Ne vous étonnez pas, mon bien-aimé, de la grandeur de sa miséricorde ; souvenez-vous plutôt de la manière dont il apparut au Patriarche, assis près d'un chêne : il vint avec ses anges sous une forme humaine lui demander l'hospitalité, figurant dès le commencement et longtemps avant de l'accomplir, l'artifice par lequel il prendrait notre nature pour délivrer notre race de la tyrannie du démon, et par là opérer notre salut. Alors, comme on était à l'origine, Dieu apparaissait aux patriarches en figure, comme il le dit lui-même par la bouche du prophète : « J'ai multiplié mes visions, et je me suis révélé par l'entremise des prophètes. » *Ose.*, XII, 10. Plus tard, quand il daigna prendre la nature humaine et recevoir nos prémices, il ne se montra pas seulement en figure, il ne s'unit pas par une chair apparente, mais par un corps véritable et réel. Il voulut donc nous ressembler en tout : naître d'une femme, devenir enfant, se laisser envelopper de langes, être allaité, passer, en un mot, par tous les états de notre vie, et par là rendre plus croyable le mystère de la dispensation et fermer la bouche aux hérétiques. C'est pourquoi il dort sur une barque, il marche, il se fatigue, il se soumet à toutes les épreuves de notre nature, afin de nous persuader tous et de nous fournir des preuves incontestables de la vérité de son incarnation. Et pourquoi croyez-vous autrement qu'il consente à être traîné devant un tribunal, à être crucifié, à souffrir une mort ignominieuse, à être placé dans un sépulcre ? Est-ce que, s'il n'avait pas réellement pris notre chair, il aurait pu être crucifié, mourir, descendre dans un tombeau, ressusciter ? Mais, s'il n'est pas ressuscité, toute l'économie de l'incarnation est détruite. Voilà à quelle absurdité sont réduits ceux qui rejettent le canon des Ecritures et livrent tout aux caprices de leur propre pensée !

Pourquoi les anges apparaissent sous une forme humaine.

Preuve de la vérité du mystère de l'Incarnation

Or, ce qui était ici une vérité éclatante n'était qu'en figure près de ce juste, et Dieu vou-

lait en lui apparaissant le convaincre du soin qu'il prenait de lui, et l'assurer qu'il triompherait toujours des piéges qu'on pourrait lui tendre. Puis, afin que sa vision fût connue de la postérité, « Jacob boita de sa cuisse; c'est pourquoi les enfants d'Israël ne mangent point, encore aujourd'hui, le nerf qui fut desséché à la cuisse de Jacob, parce que le nerf de la cuisse de Jacob a été touché et s'est desséché. » *Genes.*, XXXII, 32. Jacob, sa vie terminée, devait passer de ce monde dans l'autre, et comme il fallait que le genre humain connût la providence avec laquelle Dieu veillait sur lui et les soins dont il l'entourait, « les enfants d'Israël ne mangent pas le nerf de la cuisse qui fut desséchée. » Dieu, qui connaissait leur ingratitude et qui savait avec quelle facilité ils oubliaient ses bienfaits, trouva toujours moyen de leur laisser des monuments de ce qu'il avait fait pour eux, et d'en conserver le souvenir par des pratiques particulières. Ouvrez l'Ecriture et vous en trouverez des exemples à chaque pas. Vous vous demandez pourquoi mille pratiques ont été prescrites? Eh bien! en voilà la raison. Il fallait que les générations futures se souvinssent des bienfaits de Dieu, il fallait qu'elles n'en perdissent pas le souvenir pour retourner à leurs erreurs! Ne savez-vous pas que ce fut surtout le caractère des Juifs de se montrer oublieux et ingrats? Si, malgré ces pratiques, les Juifs n'eurent souvent que de l'ingratitude pour tant de bienfaits, qu'aurait-ce été sans cela, et combien plus n'auraient-ils pas perdu de vue tout ce qu'ils devaient à Dieu?

Exemples dans la sainte Ecriture de la bonté divine.

Voici maintenant comment Jacob et Esaü se rencontrèrent? Jacob, consolé par tout ce qui venait d'avoir lieu, et ayant reçu la promesse qu'il serait fort et puissant contre les hommes, « leva les yeux et vit venir Esaü son frère avec quatre cents hommes; et il sépara les enfants de Lia et de Rachel, et ceux des deux servantes. Et il mit les servantes et leurs enfants en avant, Lia et ses enfants après, Rachel et Joseph derrière. Et lui-même s'avançant adora, s'inclinant vers la terre sept fois, jusqu'à ce que son frère approchât. » *Genes.*, XXXIII, 1-3. Voyez comme, la séparation faite, il marche à la tête des siens; « et il adora s'inclinant vers la terre sept fois, jusqu'à ce que son frère approchât. » Par ses gestes, par ses adorations il cherche à conquérir la bienveillance de son frère et il y réussit. « Car Esaü courut à lui, l'embrassa, le baisa, se jeta à son cou, et tous deux fondaient en larmes. » *Ibid.*, 4.

4. Remarquez la dispensation de Dieu; ce que je disais hier je le dirai encore aujourd'hui. Quand Dieu veut nous montrer sa providence, il transforme en de timides agneaux ceux qui nous veulent le plus de mal. En voulez-vous la preuve, regardez Esaü. « Il courut au-devant de son frère, l'embrassa, le baisa, et tous deux fondirent en larmes. » Enfin, le juste respira et la crainte dans son âme fit place à la confiance. « Et, levant les yeux, Esaü vit les femmes et leurs enfants, et dit : Qui sont ceux-là? » Il fut en admiration devant les richesses de son frère et il voulut l'interroger. Que lui répondit le juste? Ecoutez-le : « Ce sont les enfants que Dieu a daigné accorder à ton serviteur dans sa miséricorde. » Cette réponse est admirable de douceur, et Jacob, par la modestie de ses paroles, éteignit entièrement la colère de son frère. « Les serviteurs et les servantes s'approchant, s'inclinèrent, et Lia et Rachel l'adorèrent : Et Esaü dit : Quelles sont ces bandes qui sont venues à ma rencontre? et Jacob dit : C'est pour trouver grâce devant mon seigneur. » *Ibid.*, 5-8. Remarquez, je vous en conjure, la victoire remportée par l'humilité de Jacob : il avait cru trouver un frère malveillant et cruel, et il n'a devant lui qu'un agneau plein de douceur, désireux d'employer ses forces à le servir. « J'ai assez, *mon frère*, dit en effet Esaü; que ce qui est à *toi* te reste. » *Ibid.*, 9. Jacob ne voulut pas céder, et montrant en quelle haute estime il avait l'amitié de son frère, il dit : « Si j'ai trouvé grâce devant toi, accepte les présents que je t'offre; car j'ai vu ta face, comme si j'eusse vu la face de Dieu. » *Ibid.*, 10. Prends les dons que je t'offre; car j'ai vu ta face avec autant de plaisir que si j'eusse vu la face de Dieu. Si le juste parlait ainsi, c'était pour apaiser son frère et se concilier sa bienveillance. « Et tu me seras propice, » ajoute-t-il, c'est-à-dire tu me feras plaisir. « Reçois la bénédiction que je t'ai apportée, parce que Dieu a eu pitié de

moi, et que tous ces biens sont à moi. » *Ibid.*, 11. Ne dédaigne pas de les accepter; je les tiens de Dieu qui a bien voulu devenir pour moi l'auteur de toutes ces richesses.

Voilà comment Jacob révéla à Esaü la providence particulière dont Dieu l'avait entouré, voilà comment il amena son frère à le traiter avec respect. « Et il insista, et son frère accepta. » Quel changement ! Voyez, Esaü s'écrie : « Partons dans la bonne voie ; » c'est-à-dire : Cheminons ensemble. Mais Jacob s'en défend pour des motifs respectables : « Mon seigneur, dit-il, sait que j'ai des enfants bien faibles encore, des brebis et des vaches pleines ; si je les presse trop, tout mon troupeau mourra en un jour. » *Ibid.*, 13. Je ne peux pas aller vite, je suis forcé d'aller à petits pas et à pied, tant à cause de mes enfants qu'à cause de mes troupeaux, pour qu'ils ne meurent pas d'un excès de fatigue. Allez donc le premier ; moi je suivrai, mes enfants et mes troupeaux, et je vous rejoindrai en Seïr. « Esaü répondit alors : Si tu veux, je te laisserai quelques-uns des miens. » *Ibid.*, 15. C'était un grand honneur qu'il lui faisait et un service qu'il voulait lui rendre. Mais Jacob ne voulut rien accepter : « Il me suffit, dit-il, d'avoir trouvé grâce devant vous. » Je n'avais qu'un désir, celui de vous avoir pour ami ; maintenant qu'il est rempli, je n'ai plus besoin de rien. « Et Jacob étant parti dressa des tentes pour lui et pour ses troupeaux ; et c'est pourquoi il appela ce lieu du nom de Tabernacle. » *Ibid.*, 17.

5. Après ces exemples, imitons ce juste, et montrons toujours la même humilité d'esprit. Si nous avons des ennemis, ne cherchons pas à les irriter davantage, mais soyons doux et bons envers eux, travaillons tant par nos œuvres que par nos paroles à réprimer leurs mauvais sentiments et à guérir les plaies de leurs âmes. Voyez la sagesse de Jacob : il parvint à apaiser Esaü en lui parlant si bien que celui-ci fut bientôt disposé à l'honorer et se montra prêt à tout faire pour lui rendre hommage. C'est le propre d'une grande vertu non-seulement d'aimer et de servir ceux qui nous aiment, mais encore d'entourer de nos bons offices ceux qui nous veulent du mal, et de nous en faire ainsi des amis. Rien, en effet, n'est plus fort que la douceur. De même que l'eau jetée sur un brasier enflammé en éteint toute l'ardeur, de même une bonne parole dite avec douceur éteint le feu de l'âme, mille fois plus ardent que le feu extérieur et sensible, et produit un double avantage à celui qui l'a prononcée, d'abord en lui donnant occasion de manifester sa douceur, ensuite en lui procurant la gloire d'avoir apaisé son frère et d'avoir ramené le calme dans son âme. Mais voyons, dites-moi, n'accusez-vous pas votre frère ? ne lui reprochez-vous pas sa colère et l'hostilité qui l'anime contre vous ? Pourquoi donc ne pas faire autrement que lui ? Pourquoi chercher à l'irriter encore ? Est-ce qu'on peut éteindre le feu avec le feu ? Cela répugne évidemment à la nature. Eh bien ! on ne pourra pas davantage éteindre la fureur du prochain par sa propre fureur. Ce que l'eau est au feu, la douceur et la modération le sont à la colère.

C'est pour cela que le Christ disait à ses disciples : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? » *Matth.*, v, 46. Puis, pour les presser encore plus et gourmander les lâches et les négligents, il ajoutait : « Est-ce que les publicains ne le font pas aussi ? » Le premier homme venu n'agit-il pas ainsi ? Et les publicains eux-mêmes ne le pratiquent-ils pas avec une grande ardeur ? Et cependant quoi de plus détestable qu'un publicain ? Eh bien ! voyez le publicain à l'œuvre, il est très-fidèle à accomplir ce précepte et il ne lui est pas possible de ne pas aimer celui qui l'aime. Aussi, moi qui ai pour vous de plus hautes prétentions et qui vous veux plus parfaits, je ne vous dis pas d'aimer vos amis, mais d'aimer vos ennemis. N'avez-vous pas un magnifique exemple de ce que je vous recommande dans ce juste dont nous venons de parler ? Longtemps avant la loi, avant toute doctrine, guidé seulement par l'instinct de son âme, il mit en pratique ce grand devoir que je vous prêche, et par sa douceur il triompha une première fois de Laban, une seconde fois de son frère. Sans doute il était aidé de Dieu ; mais enfin il correspondit parfaitement à la grâce d'en haut.

Et nous-mêmes soyons bien persuadés que

sans le secours de Dieu tous nos efforts sont inutiles et que nous ne pouvons rien faire de bien sans lui. Seulement, à la grâce de Dieu il nous faut joindre notre bonne volonté; car, si nous ne pouvons rien sans la grâce, il nous est impossible de l'obtenir si nous ne la demandons pas. Courage donc; faisons d'abord ce qui dépend de nous et cherchons ensuite à nous concilier les faveurs du Ciel, afin que, par nos efforts et par la bonté de Dieu, nos vertus croissent tous les jours dans notre âme, et que nous jouissions abondamment de la grâce d'en haut. Puisse cette faveur nous être accordée par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIX.

« Et Jacob vint à Salem, cité de Sichem, et il acheta, au prix de cent agneaux, d'Hémor, père de Sichem, un champ, et il y éleva un autel, et il invoqua le Dieu d'Israël. »

1. Vous avez vu hier la merveilleuse clémence de notre Dieu, la sagesse de ses disciples et l'ingratitude des Juifs. Vous avez vu avec quelle patience il força ces derniers à faire taire leur criminelle audace, excusant ses disciples et montrant que ceux qui revendiquaient la loi ignoraient le but de la loi, et qu'en plein soleil de la vérité, ils recherchaient les ombres de l'erreur. Vous avez vu comment il s'appliquait à abroger les observances légales, enseignant que, devant les splendeurs du soleil de justice, de faibles et pâles clartés n'étaient plus rien, et que l'astre qui se levait les confondait dans ses rayons et ne permettait pas de les apercevoir. Vous avez appris comment il est possible d'être toujours en fête, et d'être délivrés de l'observation des temps. Est-ce que le Seigneur n'est pas venu sur la terre pour opérer cette délivrance? Est-ce qu'il n'est pas venu pour nous élever plus haut que ce monde, pour que dès ici-bas nous eussions déjà notre conversation dans les cieux, pour que, tout en étant hommes, nous vécussions de la vie des anges, et nous prissions en pitié les choses humaines? Aujourd'hui, si vous le voulez bien, nous continuerons d'expliquer le texte du bienheureux Moïse, nous parlerons de choses qui font suite à ce que nous avons dit dans les derniers jours. Vous vous souvenez de l'endroit où nous nous sommes arrêtés. Nous avons vu que Jacob, à son retour de la Mésopotamie, rencontra son frère Esaü, qu'ils se séparèrent, qu'Esaü dirigea ses pas vers la montagne de Seïr, que Jacob dressa ses tentes et qu'il appela le lieu où il s'arrêta : le Tabernacle.

Il nous faut aujourd'hui continuer le récit et vous laisser une doctrine spirituelle. Le juste, rassuré et débarrassé de toute crainte, « vint en la cité de Sichem, et il acheta, au prix de cent agneaux, d'Hémor, père de Sichem, un champ, et il y éleva un autel et il invoqua le Dieu d'Israël. » *Genes.*, XXXIII, 18-20. Ne passons pas à la légère sur ce que renferme la sainte Ecriture. Si les chercheurs d'or n'épargnent aucune peine et supportent aisément les plus grandes fatigues pour séparer de la terre le précieux métal, combien plus ne nous faut-il pas scruter les oracles de l'Esprit saint, et ne sortir d'ici qu'après avoir compris les grands enseignements qu'ils renferment? Voyez d'abord la grande philosophie de cet homme éminent. Il a vu, par la grâce de Dieu, ses richesses, c'est-à-dire ses troupeaux, augmenter considérablement; autour de lui s'agite une nombreuse famille; et cependant il ne se préoccupe pas de construire des édifices larges et somptueux, il ne prend pas soin d'acheter des champs et des habitations pour les distribuer ensuite à ses fils. Ceux qui parmi nous sont les plus riches sont loin de l'imiter : tel qui n'a qu'un fils cherche à thésauriser jusqu'à dix mille talents pour acquérir des propriétés ou construire de belles maisons. Plût à Dieu même que ces richesses fussent le fruit de justes travaux, et qu'elles eussent été acquises sans injustice; mais hélas! souvent elles sont le prix de la violence, de la ruse, de vingt procès, et les dépouilles du prochain. Dites à cet homme : Vous n'y pensez pas? pourquoi cette fureur de ramasser et d'acquérir? Aussitôt il prétextera son enfant et il

dissimulera son avidité sous le masque de l'amour paternel. Vient un jour cependant où, malgré son enfant, il maudit ce qu'il a fait, mais inutilement et sans résultat. Il en est d'autres qui, quoique sans famille, ressentent aussi cette ardeur frénétique de devenir riches; ils préféreraient tout supporter que de donner aux indigents une obole.

Que la conduite de ce juste est différente, et que ses pensées sont opposées ! Il avait besoin d'un petit champ, et il l'achète au prix de cent agneaux à Hémor, père de Sichem. Oh ! la profonde piété ! O l'admirable religion, qui le pousse à acquérir cette portion de terre ! « Et il y éleva un autel, et il invoqua le Dieu d'Israël ; » et il acheta une partie du champ uniquement pour rendre grâces au Seigneur, notre maître commun. Tous ceux qui vivent sous la grâce devraient imiter ce juste qui vivait avant la loi, et ne pas se laisser aller à cette fureur d'amasser des richesses. Car pourquoi, dites-moi, entasser ainsi des épines qui vous déchireront, et ne pas remarquer que vous laissez à vos enfants l'occasion et la matière de beaucoup de péchés ? Ne savez-vous pas que le Seigneur prend plus de soin de votre enfant que vous n'en prenez vous-même ? Et, comme si vous aviez les intérêts de votre fils plus à cœur qu'il ne les a lui-même, vous semblez chercher à lui laisser des occasions de perdre son âme. Est-ce que vous ignorez que la jeunesse est portée à se perdre, et qu'un moment suffit pour l'incliner au mal ? Or, plus elle est dans l'abondance, plus facilement elle glisse sur la mauvaise pente. Le feu qui trouve un aliment redouble d'intensité et de force : ainsi en est-il de la fortune qui tombe entre les mains d'un jeune homme, elle allume en lui une fournaise ardente qui dévore peu à peu toute l'âme de cet infortuné. Cet homme-là, je vous le demande, pourra-t-il être continent, fuir l'intempérance, embrasser les austérités de la vertu, rien faire pour son âme ?

2. N'entendez-vous pas le Christ qui vous dit : « Les soins de ce siècle et l'illusion de ce siècle étouffent la parole, et elle ne porte pas ses fruits ? » *Matth.*, XIII, 22. Ces soins, ces illusions, il les compare aux épines sur lesquelles tombe la semence. Il venait dans une parabole d'expliquer le mystère de la semence, et, après avoir dit qu'une partie de cette semence était tombée au milieu des épines, il ajoute, indiquant à ses disciples quelles étaient ces épines : « La sollicitude de ce siècle et l'illusion des richesses étouffent la parole, et elle demeure stérile. » La comparaison était juste : de même que les épines ne laissent pas germer la semence, mais empêchent par leur épaisseur le grain de se développer ; de même les sollicitudes temporelles empêchent la semence spirituelle qui tombe sur nos âmes de produire ses fruits : elles la dessèchent, elles l'étouffent, elles arrêtent son accroissement. Le Christ parle ensuite de l'illusion des richesses, et l'expression est bien trouvée ; car c'est bien là le caractère et la portée de la fortune. A quoi bon, dites-moi, tous ces trésors, tout cet argent ? Je vous entends me répondre que cette possession procure à l'âme une grande joie. Voyons, quelle est cette joie ? Que dis-je ? N'est-il pas plus vrai de dire qu'elle engendre la tristesse et les chagrins ? Encore même je ne veux pas parler de ce grand châtiment réservé aux richesses dans l'autre monde, et, n'envisageant que la vie présente, je trouve que, loin de donner à l'âme aucun plaisir véritable, elles sont la source de troubles et d'inquiétudes sans fin. La mer, avec l'agitation de ses flots, ne donne qu'une imparfaite image de l'état de cette âme désolée par ses affections et ses pensées, si mal disposée envers les siens et pour les étrangers. Supposez maintenant qu'on lui enlève une partie de ce qu'elle possède, et comment serait-elle à l'abri des accidents, des piéges que lui tendent à la fois et la méchanceté des serviteurs et la violence des étrangers, et vous verrez si la vie est sans amertume. Oh ! qui plaindra jamais comme ils le méritent ces insensés qui travaillent ainsi contre eux et qui se donnent tant de peines pour ramasser des trésors si meurtriers ?

Vanité des richesses.

Mais ne poussons pas plus loin ces considérations, et poursuivons, si vous le voulez bien, l'histoire du juste. « Il éleva un autel dans une portion du champ qu'il avait acheté, il invoqua le nom du Seigneur ; » et il résolut de demeurer



dans la terre de Sichem. Or qu'arriva-t-il? « Dina, fille de Lia, sortit pour voir les filles de cette contrée. Sichem, fils d'Hémor, l'ayant vu, dormit avec elle, et son cœur s'attacha à elle et il lui parla selon ses désirs. » *Genes.*, XXXIV, 1-3. Oh! que la jeunesse est mauvaise quand elle n'est pas soumise au joug de la raison! Sichem n'a pas plus tôt vu Dina qu'il est séduit par ses charmes, qu'il l'aime, qu'il ne recule pas devant un crime pour assouvir sa passion. « Et il lui parla selon ses désirs. » Qu'est-ce à dire? C'est que Dina étant jeune, il lui adressa de douces paroles pour se concilier son cœur. Puis il dit à son père : « Donnez-moi cette fille pour épouse. » Cependant Jacob apprit ce qui s'était passé, et il garda le silence jusqu'à l'arrivée de ses enfants, occupés à faire paître leurs troupeaux. « Or Hémor, père de Sichem, vint trouver Jacob; et voilà que les frères de Dina arrivèrent et furent remplis de douleur en apprenant ce qui avait été fait à leur sœur. » *Ibid.*, 4-7. Ils furent remplis de douleur, c'est-à-dire ils furent profondément attristés, et, regardant ce qui s'était passé comme un outrage sanglant, ils s'en affligeaient beaucoup. « Ils étaient accablés de tristesse parce que Sichem avait commis un outrage contre Israël, en dormant avec la fille de Jacob. »

Voyez-vous la continence des fils de Jacob? Ils estiment une honte suprême la violence qui a été faite à leur sœur. Voyez-vous comment le juste a enseigné la vertu à sa famille? Voyez-vous comment le fils d'Hémor, par son action détestable, devient pour son père et sa cité tout entière une cause de malheur? Mais entendons d'abord ce que leur dit Hémor, nous verrons ensuite l'habileté des frères de Dina, et la manière dont ils tirèrent vengeance de l'injure faite à leur sœur. « Hémor leur parla ainsi : Mon fils Sichem s'est attaché à votre fille plus qu'à son âme. » *Ibid.*, 8. Déjà il fait pressentir le dommage qui résultera de cette affection coupable. « Mon fils, dit-il, a aimé plus que son âme, » c'est-à-dire, il a exposé son âme pour votre fille. Il exprimait ainsi l'amour que son fils ressentait pour la jeune fille, et bientôt il devait apprendre que cet amour allait être l'occasion de sa perte, et de la perte de tous ceux qui étaient là. Puis donc que mon fils aime ainsi votre enfant, « donnez-la lui pour épouse, unissons-nous par des mariages les uns aux autres, donnez-nous vos filles, et prenez les nôtres pour vos fils, et habitez avec nous. Voici que la terre s'étend devant vous, habitez-la, cultivez-la, possédez-la. » *Ibid.*, 9-10. Admirez la bonté avec laquelle ce père, guidé par l'amour de son fils, traite les étrangers. Il va, pour se concilier leur affection, jusqu'à mettre en leur pouvoir toute la terre qui lui appartient. Mais, après le père, voyez le fils. Quand il vit tout l'intérêt qu'il inspirait à Hémor, quand il le vit disposé à tout faire pour satisfaire ses vœux, il intervint à son tour, et s'adressant à Jacob et à ses fils : « Que je trouve grâce devant vous, dit-il, et ce que vous me demanderez, je le donnerai. Augmentez la dot, et je donnerai selon vos paroles; seulement donnez-moi cette fille pour épouse. » *Ibid.*, 11-12. Ainsi, aux supplications du père, dictées par l'amour et la sollicitude qu'il porte à son fils, le fils ajoute ses promesses et consent joyeusement à tout donner afin de recevoir en échange celle qu'il aime.

3. C'est que, sous l'empire de cette détestable passion, il n'est rien qu'on n'entreprenne, jusqu'à ce que l'enfer devienne le partage de ceux qu'elle possède. Voyez, je vous en conjure; le vieux Jacob entend en silence ce qui a été fait, sa douceur l'empêche de se plaindre; il supporte avec résignation la violence dont sa fille a été victime. « Mais les fils de Jacob répondirent à Sichem et à Hémor des paroles trompeuses, à cause de l'outrage commis envers leur sœur. » *Ibid.*, 13. Considérez ici le grand châtiment infligé à ce crime : l'intempérance d'un seul fit peser sur la cité tout entière de redoutables fléaux. Quand le feu prend à un bûcher, ceux qui sont près courent de grands dangers à cause des progrès de l'élément destructeur; de même la conduite déréglée de ce jeune homme perdit non-seulement son père, mais encore tous ses concitoyens. Que firent donc les enfants de Jacob? Ils leur répondirent avec astuce. Et certes leur douleur était grande et bien digne de vous être racontée. « Or, Siméon et Lévi, frères de

Dina et fils de Lia, dirent : Nous ne pouvons faire ce que vous demandez, ni donner notre sœur à un homme incirconcis ; mais, si vous vous faites circoncire, nous vous donnerons nos filles, et nous prendrons les vôtres, nous demeurerons avec vous et nous ne ferons plus qu'un peuple. » *Ibid.,* 14-15. C'était une proposition honnête et conforme à la raison ; ici seulement elle était dictée par la ruse. « Si vous ne voulez pas être circoncis, nous reprendrons notre fille et nous nous retirerons. » *Ibid.,* 17. En parlant ainsi, Siméon et Lévi méditaient en eux-mêmes un massacre général.

Cependant Hémor et Sichem, ne perdant pas de vue l'objet de leur démarche et désirant obtenir la jeune fille, consentirent à ce qu'on demandait et agréèrent la proposition. Entendez, en effet : « Cette offre leur fut agréable, et le jeune homme ne différa pas de faire ce qu'on lui avait dit ; car il aimait cette fille avec passion ; » c'est-à-dire qu'elle était tout pour lui. « Sichem et son père vinrent donc à l'entrée de la ville et parlèrent au peuple. » *Ibid.,* 18-20. Ils l'engagèrent à accepter les conditions qui leur avaient été posées par les étrangers, à se faire circoncire et à les recevoir parmi eux. Conformément aux conseils d'Hémor et de Sichem, tous se firent circoncire. Siméon et Lévi ne tardèrent pas à l'apprendre, et ce fut pour eux l'occasion de faire ce qu'ils projetaient depuis longtemps. « Ils prirent chacun leur glaive et pénétrèrent dans la ville en toute sécurité. » Qu'est-ce à dire « en toute sécurité ? » C'est que n'étant que deux ils purent braver une multitude, protégés qu'ils étaient par les plaies encore fraîches de ceux qui venaient d'être circoncis. L'Ecriture d'ailleurs nous le révèle d'une manière éclatante : « Il arriva, dit-elle, que le troisième jour, lorsqu'ils étaient dans la douleur. » *Ibid.,* 25. Voilà la cause de leur sécurité, voilà ce qui rendit deux hommes plus forts qu'une multitude. « Ils tuèrent tous les mâles, » c'est-à-dire tous les hommes affaiblis par la circoncision, et prêts, en quelque sorte, à être mis à mort ; entr'autres ils tuèrent le jeune homme qui avait abusé de leur sœur. Non contents de cette vengeance, ils prirent les brebis et les troupeaux, menèrent tous les autres habitants en captivité, et s'en retournèrent après avoir saccagé la ville et tué tous les hommes. Avez-vous vu, mon bien-aimé, les désastreux effets de la témérité d'un adolescent ? Avez-vous vu les maux qu'elle attira sur toute une cité ?

Instruits par cet exemple, réprimons les appétits désordonnés de nos enfants, imposons un frein à la jeunesse, et par la crainte et par la persuasion faisons en sorte que la modestie y soit en honneur ; mettons tout en œuvre, ne négligeons rien pour que cet âge si dangereux soit mis à l'abri de ces aveugles emportements. Voilà dans quel but notre commun Seigneur, prenant pitié de la faiblesse humaine, établit la loi du mariage, comme un moyen pour détourner l'homme des funestes entraînements. Ne négligeons donc pas les intérêts de la jeunesse ; voyant plutôt la fureur de l'incendie, prévenons les catastrophes en ménageant à temps une alliance qui soit selon la loi de Dieu, et qui devienne alors la sauvegarde de la chasteté, une protection contre les attraits de la concupiscence, un asile pour échapper aux tyranniques emportements de la chair, et par là même aux supplices qui en seraient la conséquence.

Il faut marier les jeunes gens.

Voyons maintenant de quelle manière le vieillard fut affecté par les désordres de ses enfants. « Jacob dit, ajoute l'Ecriture : Siméon et Lévi, vous avez fait de moi un objet de répulsion et d'horreur pour les habitants de cette contrée. » *Ibid.*, 30. Pourquoi soulever une telle vengeance ? Ce que vous avez fait va déchaîner contre moi la haine de tous ceux qui nous entourent. — Puis, il laisse encore mieux parler la frayeur dont il est saisi : « Peu nombreux comme nous le sommes, nous serons accablés s'ils se réunissent, ils nous écraseront de leur nombre. » Il est aisé de comprendre sa pensée : Ne voyez-vous pas combien il leur est facile, à raison de cette différence, de nous rendre les maux que vous leur avez faits ? A cause de vous, je serai l'objet d'une haine implacable ; de même que Sichem fut la cause de la mort de son père et de tous les habitants de cette ville, de même vous le serez pour moi : votre audace me livre à l'extermination. « Ils répondirent :

Traiteront-ils notre sœur comme une femme perdue ? » *Ibid.*, 31. Vous le voyez, ils ont tiré vengeance de l'outrage fait à la pudeur ; c'est ainsi qu'ils s'excusent auprès de leur père. — Ces hommes, disent-ils, nous ont fait une insulte mortelle en outrageant notre sœur ; de là ce que nous avons fait contre eux, afin d'apprendre à ceux qui viendront dans la suite à ne plus commettre de pareils attentats.

4. Mais remarquez encore ici l'ineffable sollicitude que Dieu témoigne au juste. Voyant combien il redoute la colère des habitants de cette contrée, à cause de la conduite de ses enfants, « Dieu lui dit : Lève-toi et monte au lieu nommé Béthel pour y fixer ton séjour. » *Genes.*, XXXV, 1. Puisque tu n'as plus ici de sécurité, éloigne-toi, va fixer ton séjour à Béthel, « et là dresse un autel au Seigneur, qui t'apparut lorsque tu fuyais la présence d'Esaü, ton frère. Et Jacob dit à sa famille et à tous ceux qui étaient avec lui : Enlevez les dieux étrangers que vous avez au milieu de vous, purifiez-vous et changez vos vêtements ; levez-vous et montons à Béthel ; nous dresserons là un autel au Seigneur, qui m'a exaucé dans le jour d'affliction, qui m'a accompagné et sauvé dans la voie que j'ai parcourue. » *Ibid.*, 2-3. Remarquez de nouveau l'obéissance du juste et son amour pour Dieu. Sur l'ordre qu'il vient de recevoir : « Monte à Béthel et dresse un autel....., » il appelle tous les siens, et leur dit : « Enlevez les dieux. » — Quels dieux ? me dira-t-on peut-être. Nous ne voyons nulle part que le juste ait eu des dieux étrangers ; dès l'origine il a servi le vrai Dieu. — Il fait sans doute allusion aux dieux de Laban, que Rachel avait soustraits ; et voici le sens de cette parole : Comme nous devons rendre grâces au vrai Dieu, qui m'a toujours couvert de sa protection, s'il reste parmi vous des idoles, enlevez-les, « et purifiez-vous, et changez vos vêtements. » C'est ainsi que nous nous rendrons à cette ville, renouvelés au dedans comme au dehors. Ne vous contentez pas de manifester la pureté de vos âmes par l'éclat de vos vêtements, mais purifiez aussi vos pensées en rejetant les idoles, et montons de la sorte à Béthel. « Et ils donnèrent à Jacob les dieux étrangers (ce n'étaient pas leurs dieux) et les ornements d'or qu'ils portaient à leurs oreilles. » *Ibid.*, 4. On peut supposer que ces ornements étaient empreints d'idolâtrie, et c'est pour cela qu'ils les remirent à Jacob avec les idoles. « Et il les cacha sous le térébinthe qui est à Sichem, et il les fit disparaître jusqu'à ce jour. » Il les cacha donc et les fit disparaître, afin que les esclaves de l'erreur en fussent désormais affranchis et ne pussent pas en infecter les autres.

Après ces préparatifs le juste « s'éloigna de Sichem, » *Ibid.*, 5, et se dirigea vers Béthel. Vous remarquerez encore le soin que la Providence a de lui et l'attention que met l'Ecriture à nous en donner tous les détails. Quand le juste fut sorti de Sichem, « une terreur religieuse se répandit dans toutes les villes d'alentour et l'on ne poursuivit pas les enfants d'Israël. » Quelle protection visible et quel puissant secours ! Voilà donc que la terreur se répand sur ces peuples, et qu'ils ne songent plus dès lors à poursuivre la famille de Jacob. Cette circonstance est signalée comme un remède à la crainte exprimée par le juste : « Nous sommes peu nombreux, nous serons accablés. » Quand le Seigneur a résolu de nous secourir, il rend les faibles supérieurs aux forts, il fait que le petit nombre l'emporte sur le grand ; rien ne saurait être plus heureux que d'être ainsi l'objet de la protection divine. L'Ecriture poursuit : « Et Jacob se rendit à Luza qui est situé en la terre de Chanaan, et qui n'est autre que Béthel ; il était suivi de tout son peuple. Là il dressa un autel, et c'est lui-même qui donna le nom de Béthel à *ce lieu* : car Dieu lui avait apparu là lorsque Jacob fuyait la présence d'Esaü, son frère. » *Ibid.*, 6-7. Etant, en effet, parvenu à ce lieu, il fit ce qui lui était ordonné, il dressa l'autel et nomma ce lieu Béthel. « Déborra, nourrice de Rébecca, mourut et fut ensevelie au pied de Béthel, sous un chêne, que Jacob appela le chêne du deuil. » *Ibid.*, 8. Vous voyez comme il nomma chaque lieu d'après les événements afin d'en perpétuer la mémoire. — Comment, me dira-t-on, la nourrice de Rébecca fut-elle avec Jacob la première fois qu'il revenait de Mésopotamie et lorsqu'il n'avait pas encore rejoint son père ?

— Il faut répondre, je pense, qu'elle désira partir avec Jacob quand celui-ci s'éloignait de Laban, poussée qu'elle était par le désir de revoir Rébecca après un temps aussi long, mais qu'elle mourut avant de la rencontrer.

5. Arrêtons là notre discours, si vous le voulez bien, et contentons-nous de ce qui a été dit. Je ne veux pas néanmoins finir sans conjurer votre charité de redoubler de zèle pour la vertu et de veiller à la modestie de la jeunesse. L'habitude du mal, qui dérive toujours ou presque toujours de l'excessive tolérance qu'on a pour ce premier âge, cause de tels désastres en se prolongeant, que toutes les exhortations deviennent désormais inutiles; car une fois que les hommes se sont rendus les esclaves de l'iniquité, ils se laissent mener comme des esclaves, ils obéissent à tous les caprices du démon. C'est lui désormais qui commande, il leur donne les ordres les plus funestes; et les jeunes gens se hâtent de les accomplir, ne voyant que la volupté présente et ne songeant pas aux douleurs qui viennent après. Je vous en prie donc, tendons à nos enfants une main secourable, afin que nous n'ayons pas à subir aussi le châtiment du mal qu'ils auront fait. Ignorez-vous quel fut le sort du grand-prêtre Héli dans sa vieillesse pour n'avoir pas corrigé ses enfants comme il le devait? Un médecin voulant guérir avec des liniments une plaie qui réclame le fer, ne tarde pas à la rendre incurable, parce qu'il n'a pas employé le remède proportionné à la gravité du mal : tel ce vieillard, alors qu'il devait corriger ses enfants selon la gravité de leurs désordres, ne les ayant repris qu'avec mollesse, fut lui-même enveloppé dans le sort qui les frappa.

Tremblons à la vue de cet exemple, et, si nous avons des enfants, occupons-nous sérieusement de leur éducation, que notre sollicitude s'étende à notre maison tout entière; regardons comme le plus grand bien celui que nous aurons fait à notre prochain; que chacun soit ainsi formé à la pratique de la vertu, ait le courage de s'éloigner du vice, et par l'abondance de ses bonnes œuvres obtienne avec la même abondance les célestes secours. Puisse-t-il en être ainsi de nous tous, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, empire, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LX.

« Et, après avoir élevé un autel, il appela ce lieu Béthel; car c'est là que Dieu lui était apparu quand il fuyait devant son frère Esaü. »

1. Reprenons, si vous le voulez bien encore aujourd'hui, la suite de ce que nous disions naguère, et tirons-en des enseignements propres à vous instruire. Ce qui nous est raconté de Jacob en ce jour nous découvrira comme précédemment la sollicitude du Seigneur à son égard, et les promesses par lesquelles Dieu récompense sa piété et ranime son courage. Après nous avoir appris que le serviteur de Dieu ayant, suivant l'ordre de son maître, quitté Sichem à cause de la conduite de ses enfants, se dirigea vers Luza, l'Ecriture ajoute : « Et il y éleva un autel, et il appela ce lieu Béthel; car c'est là que Dieu lui était apparu quand il fuyait devant son frère Esaü. » *Genes.*, XXXV, 7. En même temps que le Seigneur délivrait par ce commandement le juste de la crainte dont l'avait pénétré le meurtre des Sichémites, il remplissait également de frayeur les habitants de ces villes, afin qu'ils ne le poursuivissent pas. Remarquez cette sollicitude prévoyante du Seigneur envers Jacob : il remplit de frayeur les habitants des villes voisines, afin qu'ils ne le poursuivent pas et ne vengent pas les habitants de Sichem. Et, parce que le sang de ces derniers avait été répandu contre la volonté du père, et que Siméon et Lévi ne l'avaient répandu que pour tirer vengeance de la violence faite à leur sœur, outre que Dieu affranchit de toute perplexité le père et les enfants, il intimide leurs ennemis et les détourne de toute pensée de poursuite. Telle est l'efficacité de l'assistance d'en haut : avec Dieu pour nous, rien de fâcheux n'est à redouter. Ainsi, dans le cas présent, il inspire au juste la confiance, aux autres la frayeur. Maître suprême, il commande en tout à ces derniers et manifeste de toute façon les inépuisables ressources de sa

sagesse. Nul n'est plus fort que l'homme appuyé sur le secours céleste; nul n'est plus faible que l'homme privé de ce secours. En effet, parce qu'il a la main de Dieu pour le garder, Jacob, suivi d'une faible et peu nombreuse escorte, marche hardiment et brave les dangers; et ses ennemis, quoique nombreux et quoique agissant de concert, sont impuissants à exécuter la moindre partie de leur dessein. « Et Dieu, dit le texte sacré, répandit une grande frayeur sur les villes environnantes. » *Ibid.*, 5.

Voilà donc le juste ne redoutant plus rien des habitants du pays. Admirez maintenant une preuve nouvelle de la protection de Dieu sur lui: « Et Dieu lui apparut de nouveau à Luza. » *Ibid.*, 9. Qu'est-ce à dire, *de nouveau?* C'est qu'il lui était apparu déjà en ce même lieu lorsqu'il fuyait son frère et se rendait en Mésopotamie. Or, voici la portée de ce mot : De même que le Seigneur s'était montré à Jacob à son départ, il se montre également à lui dans le même lieu quand il revient, et il confirme les promesses qu'il lui avait faites à son passage, redoublant par là sa confiance en la parole divine et le prémunissant contre tous les découragements possibles. « Et il le bénit, et lui dit: Tu ne t'appelleras plus dorénavant Jacob; mais ton nom sera Israël. » *Ibid.*, 10. Il lui avait déjà donné ce nom lorsque le Patriarche traversa Jaboch; ce qu'il se propose en le lui renouvelant, c'est de lui inspirer plus de confiance; aussi renouvelle-t-il en même temps sa bénédiction : « Israël sera ton nom, lui dit-il. Crois et te multiplie; des nations et des peuples sortiront de toi, et des rois sortiront de tes flancs. » *Ibid.*, 10-11. Quelle bénédiction magnifique ! Non-seulement Dieu lui promet une nombreuse postérité, mais une postérité glorieuse. « Des rois sortiront de tes flancs; » prédiction évidente de la gloire de ses enfants. « Et la terre que j'ai donnée à Abraham et Isaac, je te l'ai donnée à toi-même, et je la donnerai après toi à tes descendants. » *Ibid.*, 12. Comme la conduite de Siméon et de Lévi à Sichem avait arraché à leur père ces paroles : « Je n'ai qu'un petit nombre d'enfants, et ces peuples se réuniront et m'accableront, ils m'extermineront moi et ma famille; » *Genes.*, XXXIV, 30; et comme il ne peut cacher la crainte et la frayeur dont il est rempli, le Seigneur lui tient ce langage : Tu as dit que tes enfants étaient en petit nombre. Eh bien, sache que ta postérité croîtra et se multipliera; de plus, telle sera ta gloire, que d'elle on verra sortir des peuples et des rois. Non-seulement tu ne seras pas exterminé, mais tes descendants auront en héritage cette contrée tout entière. — Après lui avoir fait ces promesses, « Dieu monta du lieu où il s'était entretenu avec lui. » *Gen.*, XXXV, 13. Notez la condescendance de l'Ecriture à se prêter à notre faiblesse. « Dieu, dit-elle, monta du lieu... » N'en concluons pas que la divinité puisse être contenue en quelque lieu; apprenons plutôt à connaître sa bonté sans mesure dans cette facilité même que met le divin Esprit à nous parler un langage en rapport avec notre infirmité. Ces expressions : « Il monta, il descendit, » ne sauraient convenir au Seigneur. Mais, comme l'un des gages les plus précieux qu'il nous donne de sa miséricorde est de ne pas dédaigner ces expressions grossières en vue de nous instruire, il nous parle à la façon des hommes; l'oreille humaine, du reste, serait incapable de supporter la sublimité de son langage s'il s'exprimait d'une façon digne de Dieu.

2. Que ces réflexions nous empêchent de nous arrêter à la simplicité des expressions; admirons d'autant plus la bonté ineffable du Seigneur, qu'il ne dédaigne pas de s'abaisser jusque-là, par égard pour notre faiblesse. Mais observez une nouvelle marque de la reconnaissance de ce juste. « Jacob, lisons-nous, éleva une colonne en pierre à l'endroit où Dieu lui avait parlé, et il y répandit des libations, et il y versa de l'huile, et il appela ce lieu où Dieu s'était entretenu avec lui : Béthel. » *Ibid.*, 14-15. Toujours vous verrez ce saint homme perpétuer par le nom qu'il impose aux divers lieux le souvenir des événements; ce qui assurait aux générations futures la connaissance de la vision dont il avait été favorisé. « Et Jacob étant parti planta sa tente au delà de la tour de Gader. » *Ibid.*, 16. Il poursuit sa route en avant, se rapproche peu à peu du lieu qu'habitait Isaac. Mais, « comme ils approchaient d'Ephrata, Rachel ressentit les dou-

leurs de l'enfantement. Et au milieu de sa délivrance, qui fut extrêmement cruelle, la sage-femme lui dit : Courage, car vous avez mis au monde un fils. » *Ibid.*, 16-17. Ne vous abandonnez pas à la douleur ; vous allez enfanter un fils, et, quelque cruelles que soient vos souffrances, je vous assure qu'un fils vous sera donné. « Et il arriva que tout en rendant son âme, car elle mourait, elle nomma son enfant *le fils de ma douleur ;* et son père l'appela Benjamin. » *Ibid.*, 18. Ainsi Rachel lui donne un nom qui exprime ce qu'elle a souffert; mais le père lui donne celui de Benjamin. Et, après qu'elle fut délivrée, « elle mourut et elle fut ensevelie sur le chemin d'Ephratha, là où est Bethléem. Et Jacob grava une inscription sur son sépulcre. » *Ibid.*, 19. Le chagrin que lui causa la mort de Rachel fut tempéré par la naissance de l'enfant, et il put de la sorte endurer avec modération la perte de sa femme. A cette épreuve succéda l'attentat de Ruben. « Car il s'en alla et dormit avec Balla, concubine de son père; et Israël en fut instruit, et il en fut profondément attristé. » *Ibid.*, 22. C'était, en effet, un très-grand crime ; aussi Moïse défendit-il plus tard dans la loi que la même femme reçût le père et le fils ; et, pour retenir les hommes sur cette pente et les empêcher de transformer la chose en coutume, leur dénonce-t-il le châtiment que leur mériterait une pareille conduite. Jacob cependant supporte avec douceur cet outrage, il est fléchi par sa tendresse paternelle. Mais plus tard, au moment de quitter la terre, il reprocha cette conduite à son fils, chargea l'histoire d'en perpétuer le souvenir, et enfin le maudit, pour que ce châtiment servît de leçon à la postérité.

Après cela, le bienheureux Moïse nous énumère les enfants de Jacob, et nous fournit une nouvelle occasion d'admirer la vertu du juste. Ne croyez pas que nulle raison et nul dessein providentiel n'aient présidé à ses rapports avec Rachel, Lia et les deux servantes; une sagesse supérieure dirigeait ces événements et présidait à l'origine des douze tribus ; voilà pourquoi l'Ecriture ne mentionne aucun autre fils de Jacob. « Et les fils de Jacob, dit-elle, étaient au nombre de douze. » Elle désigne d'abord les enfants de Lia, puis ceux de Rachel, puis ceux des servantes. « Voici, ajoute-t-elle, les enfants qui naquirent à Jacob en Mésopotamie. » *Ibid.*, 26. Benjamin pourtant naquit lorsque Jacob vint à Bethléem. Pourquoi donc lisons-nous, *qui naquirent en Mésopotamie?* — Sans doute parce que Rachel avait conçu avant de quitter ce pays.

« Et Jacob vint vers Isaac son père. » *Ibid.*, 27. Considérez ces bienfaits dont le Seigneur s'applique à consoler les justes en toute circonstance. Jacob revenant près de son père après tant d'années, ce fut pour les deux une bien douce consolation, pour l'enfant de revoir les traits de son père, pour le père de voir les grands biens de son fils et la couronne d'enfants dont celui-ci était environné. « Et alors Isaac mourut vieux et plein de jours. » *Ibid.*, 29. Lorsque Jacob lui déroba sa bénédiction, les yeux d'Isaac étaient voilés de ténèbres, ce qui l'induisit en erreur; songez combien les années depuis écoulées devaient l'avoir vieilli. « Et il fut enseveli par Jacob et Esaü. » *Ibid.* Après avoir donné la sépulture à son père, Esaü, prenant ses femmes, ses enfants, ses serviteurs et tout ce qu'il possédait dans la terre des Chananéens, partit. « Car ils étaient si riches qu'ils ne pouvaient habiter ensemble sur cette terre étrangère, et il habita sur le mont Séïr. » *Genes.*, XXXVI, 6-8. Après nous avoir énuméré les enfants et les peuples sortis d'Esaü, l'Ecriture dit : « Or, Jacob habita en étranger la terre où son père avait été voyageur, la terre de Chanaan. » *Genes.*, XXXVII, 1. Mais là commence une autre histoire, celle de l'héroïque Joseph.

3. Nous vous proposons de terminer ici notre instruction et de renvoyer à un autre moment ce qui regarde le fils de Jacob. Une observation seulement : que votre charité suive attentivement les paroles qu'on vous adresse, de façon à ce que vous retiriez des textes de la divine Ecriture de précieux avantages, et que vous ne perdiez rien par votre négligence. Les Livres sacrés sont un trésor spirituel. Or, de même que la possession d'un seul diamant pris dans un trésor matériel suffit pour enrichir celui qui le possède; de même, avec de l'attention de notre côté, les

Conclusion morale.

vertus des justes produiront sur nous de si salutaires impressions que nous serons embrasés du désir de les imiter. Par là, nous en arriverons à jouir de la même faveur auprès de Dieu; « car Dieu ne fait point d'acception de personne, et tout homme qui le craint et pratique la justice est agréable à ses yeux. » *Act.*, x, 34-35. Il dépend donc de nous de jouir à tel ou tel degré de l'assistance divine. Si le Seigneur nous voit faire ce qui dépend de nous et préférer sa volonté à la volonté humaine, il nous environnera d'une telle protection, que nous deviendrons partout invincibles. Nous avons un ennemi dont la haine et le mauvais vouloir n'ont point de relâche. Pour en triompher, il nous faut une vigilance continuelle; nous ne déjouerons pas autrement ses piéges. Nous ne nous déroberons pas à ses traits. Le seul moyen d'en venir à bout, c'est de mériter par des mœurs irréprochables le secours d'en haut. Or, voulez-vous des mœurs irréprochables, que votre vie soit pure : voilà le fondement et la base de la vertu. Etablissez ce fondement solide, et vous défierez toute agression. Vous ne serez entamé ni par l'amour des richesses, ni par la passion de la gloire, ni par l'envie, ni par tout autre mauvais penchant. Et de quelle manière? Je vais vous le dire. Quiconque possède une conscience pure et exempte de toute souillure, verra le Seigneur de l'univers habiter en lui. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, est-il écrit, car ils verront Dieu. » *Matth.*, v, 8. Une fois que nous serons honorés de la présence d'un tel hôte, nous échapperons à l'action de ce corps auquel nous sommes unis, et nous regarderons d'un œil de dédain toutes les choses humaines; à nos yeux, ce monde visible n'apparaîtra que comme un songe et un rêve; et, comme si nous avions déjà droit de cité dans le ciel, nous ne désirerons aucun des biens présents. Tel était ce bienheureux Paul, ce docteur de l'univers. « Voulez-vous donc, s'écriait-il, mettre à l'épreuve le Christ qui parle au dedans de moi ? » II *Corinth.*, XIII, 3. « Je vis, ajoute-t-il, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Si je vis dans la chair maintenant, je vis néanmoins par la foi. » *Galat.*, II, 20. Voilà un homme qui, bien que vivant en un corps, parle comme s'il était affranchi de tous les biens corporels.

4. A nous tous d'imiter ce grand saint, de mortifier les membres de notre chair, et de la rendre impuissante au péché; de cette façon, il nous sera facile de les offrir à Dieu comme une hostie agréable. Et remarquez le caractère étrange et nouveau de ce sacrifice : c'est lorsque nos membres sont morts qu'ils sont le plus agréables à Dieu. Et pourquoi? Parce que le sacrifice est alors spirituel et n'a rien de sensible. Dans les sacrifices corporels on rejette ce qui est mort; en outre, ce qui est vivant est également impropre au sacrifice lorsqu'on y remarque certains défauts. Ainsi la loi l'a-t-elle établi dès le principe; et cela, pour que l'observance de ces pratiques matérielles nous servît d'introduction à la pratique des sacrifices raisonnables et spirituels. Ce qu'étaient dans les premiers sacrifices la privation des oreilles par exemple et la mutilation de la queue, la méchanceté, la convoitise, la luxure, l'amour des richesses, tous les péchés, en un mot, le sont dans les seconds; ce que dans les uns étaient les victimes saines et exemptes de défaut, les membres morts au monde le sont dans les autres : à cette condition seulement, nous pouvons nous offrir nous-mêmes comme de spirituelles hosties. Ne passons pas indifféremment à côté de ces vérités, gravons-les bien avant dans nos âmes, et prenons garde d'être laissés en arrière par les Juifs, dont la fidélité à observer des cérémonies purement figuratives était si grande. S'ils ont déployé tant de zèle, eux qui n'avaient pour lumière qu'un simple flambeau; nous qui sommes gratifiés des rayons du soleil de justice, et qui avons été conduits de l'erreur à la vérité, nous devrions au moins offrir ce sacrifice spirituel avec la même scrupuleuse sollicitude. Ne considérons pas non plus avec négligence les fautes que nous jugeons légères; demandons-nous tous les jours à nous-mêmes un compte exact de nos paroles et de nos regards, et punissons-nous nous-mêmes, afin de nous préserver des châtiments à venir. « Si nous étions les premiers à nous juger, dit saint Paul, nous ne serions pas jugés. » I *Corinth.*, XI, 31. Par conséquent, en nous jugeant nous-mêmes,

pour les fautes que nous commettons journellement, nous éviterons la rigueur du jugement final. Mais, si nous tombons dans la torpeur, « le Seigneur nous jugera et nous châtiera. »

A nous donc de nous juger avec sincérité par avance; dressons à l'insu de tout le monde le tribunal de la conscience, et là, scrutons nos pensées, prononçons avec droiture; et notre cœur justement effrayé repoussera désormais les séductions, réprimera les passions, et, le regard fixé sur cet œil qui ne dort jamais, fermera tout passage à Satan. Que notre négligence soit la cause de toutes nos chutes, l'expérience ne permet pas d'en douter. Si peu que nous voulions résister, ses efforts s'évanouiront comme de la poussière; et, si nous succombons quelquefois, ce n'est point la puissance du démon qu'il faut en accuser, mais notre lâcheté personnelle. Car il ne vient jamais à bout de nous par violence et par nécessité, toujours par séduction. Or, il dépend de nous, avec un peu de bonne volonté et de vigilance, de n'être pas séduits; non pas que livrés à nous-mêmes nous ayons la force suffisante, mais parce que la puissance d'en haut vient alors à notre aide. Lorsque nous faisons ce qui est en notre pouvoir, le Seigneur ne nous fait jamais défaut. Ainsi donc, vigilance, je vous en conjure; tenez-vous sans cesse en garde contre les artifices qui vous sont dénoncés, et demandez à Dieu de vous soutenir dans cette lutte contre l'esprit du mal. De cette manière, nous serons invincibles, nous échapperons aux atteintes de l'ennemi, nous serons favorisés de la divine assistance, et nous arriverons à la possession des biens éternels. Puissions-nous tous les posséder par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, honneur, puissance soient au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXI.

« Voici les générations de Jacob : Joseph, âgé de dix-sept ans faisait paître les troupeaux avec ses frères. »

1. Mon devoir est de vous conduire encore aujourd'hui à notre table accoutumée, et, après avoir repris la suite du sujet que nous traitions dernièrement, de me servir du texte qui vous a été lu pour vous offrir votre réfection spirituelle. Ce que vous avez entendu est, en effet, bien suffisant pour vous apprendre la noirceur de l'envie; car vous verrez le venin de cette passion empoisonner les sentiments des parents eux-mêmes. Cependant, afin que les choses se déroulent naturellement, il sera bon de reprendre le commencement du texte sacré. « Voici les générations de Jacob. » *Genes.*, XXXVII, 2. Observez que le grand Prophète, tout en nous annonçant la généalogie de Jacob, passe aussitôt à l'histoire de son enfant; à peine a-t-il dit : « Voici les générations de Jacob, » qu'il ne songe plus à nous énumérer les fils du Patriarche et les fils de ses fils; comme plus haut, à propos d'Esaü, il s'occupe de Joseph, si jeune et presque le dernier de ses frères. « Joseph, dit-il, âgé de dix-sept ans, faisait paître les troupeaux avec ses frères. » *Ibid.* Pourquoi précise-t-il son âge? Pour nous apprendre que l'âge n'est pas un obstacle à la vertu; pour nous édifier sur la soumission de Joseph à son père, sur l'affection qu'il portait à ses frères, et en même temps sur la cruauté de ces derniers. Car ni les sentiments dont il était animé envers eux, ni son âge si tendre ne put les fléchir en sa faveur; bannissant tout amour de leur âme, ils ne purent voir le penchant de Joseph à la vertu et la prédilection de son père pour lui sans le poursuivre d'une envie pleine d'acharnement. « Et ils accusèrent Joseph d'un crime horrible, près d'Israël leur père. » Quel excès de perversité! Ils s'en prennent à l'amour paternel lui-même, ils n'hésitent pas à calomnier leur frère, et ils ne réussissent que sur un point, à découvrir leur noire envie. Et ce qui prouve qu'ils dévoilèrent uniquement

les sentiments cachés auparavant dans leur âme, c'est qu'après cette accusation, Jacob n'en aime son fils que davantage, et le préfère ouvertement à ses frères. « Jacob aima Joseph plus que tous ses fils, parce que c'était le fils de sa vieillesse. Et il lui fit une robe de diverses couleurs. » *Ibid.,* 3.

Que signifient ces mots : « Il aima Joseph plus que tous ses fils, parce que c'était le fils de sa vieillesse? » C'est qu'il l'avait engendré sur la fin de ses jours, étant déjà vieux; et voilà pourquoi il le préférait aux autres. On aime d'ordinaire davantage les enfants que l'on engendre à un âge avancé, et ils attirent sur eux avec une efficacité particulière la tendresse de leurs parents. Mais là n'était pas l'unique raison qui motivât la prédilection de Jacob pour Joseph; puisque, selon l'Ecriture, Jacob eut encore un autre fils après lui. Or, si la nature seule eût réglé l'ardeur de la tendresse paternelle, le dernier enfant du Patriarche eût été son fils préféré, comme étant vraiment l'enfant de sa vieillesse et comme ayant été engendré par lui aux limites extrêmes de la vie. Que dire donc? Qu'un charme naturel était répandu sur les traits de Joseph, et qu'il devait à la vertu de son âme la préférence dont il était l'objet. Si l'Ecriture met en avant cette raison, que Joseph était l'enfant de la vieillesse de Jacob, cette raison était destinée à ne pas donner à la jalousie de ses frères un nouvel aliment. C'est une terrible passion que la jalousie; et, une fois qu'elle a envahi une âme, elle ne lâche prise qu'après l'avoir réduite à la dernière démence. Mais, si elle est funeste à l'âme qui lui a donné naissance, elle fait au contraire à la personne jalousée autant de bien qu'on lui veut de mal, et celle-ci n'en devient que plus illustre, plus renommée, plus glorieuse : nouveau supplice plus intolérable à l'envieux.

Malheurs qu'engendre l'envie.

Représentez-vous donc cet admirable jeune homme vivant au milieu de ses frères dont il ne soupçonne pas les sentiments, comme avec les enfants des mêmes entrailles que lui, et leur parlant en toute confiance et en toute simplicité, tandis que ses frères ne respirent que l'envie et la haine. « Ses frères, voyant que leur père l'aimait avec prédilection, le haïssaient et ne pouvaient lui parler en paix. » *Ibid.,* 4. Les voilà donc haïssant celui qui ne leur a fait aucun mal. « Et ils ne pouvaient lui parler en paix. » Que signifient ces paroles? Qu'ils étaient dominés par la passion, que leur haine croissait tous les jours, et que captifs en quelque sorte et esclaves de ce sentiment, ils ne lui parlaient qu'avec duplicité et ne pouvaient le faire avec calme. Et remarquez la cause qui est assignée à leur haine et l'origine qui est donnée à leur jalousie. « Ses frères voyant que leur père l'aimait plus que tous ses autres enfants... » Leur jalousie naît de l'amour de leur père, comme cet amour de Jacob était né de la vertu de son fils. Et, quand les frères de Joseph auraient dû reproduire et imiter sa conduite, afin de toucher au même degré le cœur paternel, loin d'en avoir même la pensée, ils ne songent qu'à témoigner une haine commune au bien-aimé de leur père. Ils le traitent en ennemi; ils manifestent la noirceur dont leur âme est pleine en ne lui adressant aucune parole de paix, et en lui parlant avec duplicité. Joseph au contraire ne cesse de les aimer comme des frères, il ne se doute de rien, et il en agit avec eux avec les sentiments d'une entière confiance.

2. Ce fut la jalousie qui, à l'origine du monde, dirigea la main homicide de Caïn contre son frère. Et, de même que la prédilection de Jacob pour Joseph attira la haine de ses frères à ce dernier, inspira leurs desseins hostiles et les projets meurtriers qu'ils méditaient tous les jours; de même Caïn n'eut pas plus tôt reconnu la préférence du Seigneur pour les présents de son frère, qu'il résolut de le mettre à mort et lui dit : « Sortons dans la campagne. » *Genes.,* IV, 8. Abel aussi ne soupçonne rien; il a confiance en son frère, il le suit et il tombe à l'improviste sous la main scélérate de Caïn. L'admirable Joseph connaissait aussi peu l'accord perfide de ses frères, lorsqu'il vivait parmi eux et leur soumettait les songes que Dieu lui avait envoyés et qui présageaient sa grandeur future et la sujétion de ses frères. « Ayant eu un songe, dit l'Ecriture, il le raconta à ses frères en ces termes : Ecoutez mon songe que voici : Il me

semblait que nous liions des gerbes au milieu d'un champ, et ma gerbe s'étant levée resta droite ; et vos gerbes environnant la mienne se mirent à l'adorer. Et ses frères repartirent : Est-ce que tu régnerais sur nous et nous soumettrais à ta domination ? Et ils le haïrent encore davantage à cause de ses songes et de son langage. » *Genes.*, XXXVII, 5-8. L'écrivain sacré nous avait avertis précédemment que la haine de ses frères était antérieure à ce dernier fait, pour que nous ne fissions pas du récit de Joseph le principe de l'hostilité à laquelle il était en butte. « Et ils le haïrent encore davantage ; » et leurs dispositions haineuses et hostiles devinrent encore plus accentuées. Remarquez, je vous prie, leur aveuglement extrême : eux-mêmes interprètent le songe. C'est pourquoi on ne saurait dire que leur jalousie était causée par leur ignorance de l'avenir, puisqu'ils comprennent très-bien par le songe ce qui doit arriver, et qu'à ce propos ils n'en éprouvent que plus de haine. Quel excès de folie ! Ils auraient dû, une fois instruits sur ce point, témoigner à leur père une plus grande tendresse, chercher à éloigner le sujet de leur haine et à repousser les traits de l'envie; et, au contraire, comme si leur raison était couverte de ténèbres et s'ils ne comprenaient pas le tort qu'ils se faisaient à eux-mêmes, ils donnent à leur aversion une plus large carrière. Et pourquoi, malheureux et infortunés que vous êtes, des sentiments aussi noirs? Que faites-vous des liens de la fraternité? et ne voyez-vous pas ce songe déclarer ouvertement la faveur dont cet enfant jouit auprès de Dieu ? Ne vous imaginez pas que l'on puisse mettre obstacle aux destinées que le Ciel lui a prédites. L'interprétation que vous-mêmes avez donnée au songe se réalisera bientôt, quelques desseins que vous forgiez. Dans son infinie et incomparable sagesse, le Seigneur permet quelquefois que des obstacles viennent entraver l'exécution de ses vues ; mais c'est pour que sa puissance éclate d'une façon plus glorieuse : l'accomplissement parfait de sa volonté fait ressortir admirablement la force irrésistible de son bras.

Néanmoins telle est l'envie, que nulle de ces raisons ne la touche, et quiconque en subit le joug prendra toujours la voie opposée à ses véritables intérêts. Le récit du songe de Joseph ne fit donc qu'accroître la haine de ses frères; pour lui, dès qu'un autre songe survient, il le raconte à la fois et à ses frères et à son père. « Le soleil, la lune et onze étoiles m'adoraient. Et son père le reprit en disant : Que signifie donc ce songe ? Est-ce que ta mère, tes frères et moi t'adorerons un jour sur la terre ? Et ses frères le considérèrent avec jalousie; mais le père conserva cette parole. » *Ibid.*, 9-11. Comme Jacob était instruit des sentiments de ses enfants pour Joseph, il le reprend ; mais en même temps il explique le songe, il comprend que cette révélation vient de Dieu et il en attend l'accomplissement. Il n'en fut pas ainsi des frères de Joseph : au contraire, leur jalousie atteint de plus grandes proportions. Quelle démence est la vôtre? Pourquoi cette conduite insensée? Ne voyez-vous pas le caractère providentiel de ce deuxième songe? Ne devriez-vous pas comprendre que ces prédictions seront un jour accomplies, et renoncer vous-mêmes à vos projets sanguinaires ? Persuadés de l'impossibilité de votre entreprise, vous eussiez dû revenir aux sentiments d'une affection fraternelle et vous estimer honorés de la gloire future de Joseph. Si telle n'est pas votre pensée, du moins il vous fallait en conclure que votre hostilité ne l'atteignait pas seulement lui-même et qu'elle atteignait le Maître de l'univers, l'auteur de ces deux visions. — Mais sans respect pour la loi de la nature, et sans considération pour la protection céleste dont Joseph venait de recevoir un gage éclatant, ses frères ne font que le haïr de plus en plus ; cette fournaise de haine augmente d'ardeur, sans que nul s'en aperçoive, sans que Joseph ni Jacob le soupçonnent, sans qu'eux-mêmes songent à la folie de leur projet. Ces derniers étant allés vers leurs troupeaux, « leur père dit à Joseph : Est-ce que tes frères ne font pas paître leurs brebis à Sichem? Viens, je t'enverrai vers eux. Et Joseph répondit : Me voici. » *Ibid.*, 13. Voyez-vous la tendresse du père pour les enfants? Voyez-vous la docilité de Joseph? Et il lui dit : « Va voir si tes frères sont en bonne santé, ainsi que les troupeaux, et viens me l'apprendre. » *Ibid.*, 14.

3. Ces particularités, en même temps qu'elles faisaient ressortir l'affection de Joseph pour ses frères, préparaient la voie à l'exécution de leur dessein sanguinaire. Nous avons d'ailleurs ici une figure de l'avenir, et dans l'ombre on peut découvrir les traits de la vérité. De même que Joseph va trouver ses frères, et que ces derniers, sans égard ni pour le lien fraternel ni pour le motif de sa venue, agitent d'abord entre eux la question de le mettre à mort, puis le vendent à des barbares ; de même le Seigneur, ne prenant conseil que de sa miséricorde, vient visiter la famille humaine ; il prend une chair semblable à la nôtre et daigne devenir notre propre frère. Entendez ce cri de Paul : « Il ne s'est point uni à la race angélique, mais à la race d'Abraham ; et c'est pourquoi il a dû devenir en toute chose semblable à ses frères. » *Hebr.*, II, 16-17. Mais les Juifs ingrats décrétèrent la mort de ce médecin des corps et des âmes, de Celui qui tous les jours opérait une infinité de prodiges, et, mettant ce décret sanguinaire à exécution, ils crucifièrent le Dieu qui pour notre salut s'était abaissé jusqu'à revêtir la forme d'un esclave. Les Juifs joignirent ainsi au complot la mort par la croix. Les frères de Joseph convinrent bien ensemble de le mettre à mort ; mais ils n'exécutèrent point ce dessein. Il fallait effectivement que la figure demeurât au-dessous de la vérité ; autrement elle n'eût point représenté ce que cachait l'avenir ; et voilà pourquoi les traits de cet avenir sont reproduits par une ombre. Mais notez cette circonstance merveilleuse : les frères de Joseph ne le tuèrent pas ; ils le vendirent et envoyèrent au père la tunique de l'enfant souillée de sang, pour le convaincre de la mort de son fils. Comprenez-vous comment tous ces faits ne sont qu'une faible image, une ombre de ce qui devait arriver, et comment par cela même la vérité demeure sauvegardée ? Mais reprenons la suite de notre texte.

Joseph figure du Seigneur.

« Et le père l'envoya, et il vint à Sichem. Et un homme le rencontra tandis qu'il errait dans la campagne. Et cet homme lui demanda : Que cherchez-vous ? Et il lui répondit : Je cherche mes frères ; dites-moi où ils ont conduit les brebis. » *Gen.*, XXXVII, 15-16. Avec quel zèle il cherche ses frères ; comme il s'enquiert, comme il interroge et met tout en œuvre pour les découvrir ! « Et l'homme lui dit : Je les ai entendus qui disaient : Allons à Dothaïm. Et Joseph y alla, et il les trouva. Mais ils l'aperçurent de loin avant qu'il arrivât auprès d'eux, et ils songèrent méchamment à le mettre à mort. » *Ibid.*, 17-18. Admirez à ce propos la sagesse infinie du Seigneur ; tandis que les frères de Joseph sont décidés à le mettre à mort, le Seigneur suscite des obstacles à leur dessein, préparant ainsi la gloire de son serviteur et l'accomplissement de ses songes. « Ils l'aperçurent donc de loin avant qu'il arrivât auprès d'eux, et ils songèrent méchamment à le mettre à mort. Et ils disaient chacun à leur frère : Voilà notre songeur qui vient. Allons donc, tuons-le et jetons-le dans une de ces fosses, et nous dirons : Une bête féroce l'a dévoré ; et nous verrons de quoi lui serviront ses songes. » *Ibid.*, 18-20. Ainsi, ils croient à la fidélité des songes et ils tentent d'immoler Joseph ! Mais ils doivent savoir que les événements décrétés de Dieu s'accompliront infailliblement ; ils ont beau délibérer, machiner et nourrir leur scélératesse, le Dieu tout-puissant les fait concourir malgré eux à la réalisation de l'avenir. Ils étaient déjà d'accord sur le meurtre de leur frère, ils l'avaient immolé dans leur cœur, lorsque Ruben, « les ayant entendus, arracha l'enfant de leurs mains et dit : Ne le mettez pas à mort, ne répandez pas son sang ; jetez-le dans cette fosse au milieu du désert ; mais ne portez pas la main sur lui. Il parlait ainsi pour l'arracher de leurs mains et le rendre à son père. » *Ibid.*, 21-22. Il n'ose pas le délivrer ouvertement ; il s'efforce seulement de réprimer leur ardeur homicide : « Ne répandez pas son sang ; jetez-le plutôt dans cette fosse. » Et, pour nous instruire du véritable but de Ruben, l'Ecriture ajoute : « Il parlait ainsi pour l'arracher de leurs mains et le rendre à son père. »

Quand ils délibéraient de la sorte, Joseph n'était point encore arrivé ; dès que leur entretien fut terminé, « Joseph arriva près de ses frères. » *Ibid.*, 23. Ils eussent dû courir au-devant de leur frère, l'embrasser, le questionner

sur leur père ; et les voilà qui, pareils à des bêtes féroces en présence d'un agneau, se précipitent sur lui, « le dépouillent de sa tunique aux mille couleurs et le jettent dans une fosse. Or la fosse était vide et il n'y avait point d'eau. » *Ibid.*, 23-24. Ils suivirent le conseil de Ruben. Et quand ils l'y eurent jeté, « ils s'assirent pour manger du pain. » Oh ! les cruels, les barbares ! Joseph vient de faire une longue route, il les a cherchés avec la plus vive sollicitude pour les voir et rapporter de leurs nouvelles à son père ; et ses frères sans pitié et sans cœur, parce que Ruben les a suppliés de ne pas verser son sang, vont le laisser mourir de faim. Cependant notre miséricordieux Seigneur ne tarde pas à le soustraire à la fureur fraternelle. « Dès qu'ils se furent assis pour manger du pain, ils aperçurent des voyageurs Ismaélites qui venaient et marchaient du côté de l'Egypte. Et Juda dit : A quoi nous servira-t-il de faire mourir notre frère et de cacher son sang? Allons et vendons-le à ces Ismaélites; que nos mains ne s'appesantissent pas sur lui, car il est notre frère et notre chair. » *Ibid.*, 25-27.

4. De même que Ruben tout à l'heure avait empêché par un moindre mal un mal plus grand, Juda maintenant propose de vendre son frère pour l'arracher à la mort. Tout cela se fit pour préparer, malgré les fils de Jacob, l'accomplissement des prédictions divines, et pour qu'ils y concourussent eux-mêmes. « Et, approuvant la proposition de Juda, ils tirèrent Joseph de la fosse, et ils le vendirent aux Ismaélites trente pièces d'argent. » *Ibid.*, 28. O le marché inique ! O le pernicieux profit, l'injuste trafic ! Eh quoi ! celui qui est sorti des mêmes flancs que vous, celui que chérissait votre père, celui qui était venu pour vous voir et qui ne vous a jamais causé aucun mal ni grand ni petit, vous osez le vendre, et le vendre à des barbares qui se dirigent vers l'Egypte ! Quelle jalousie, quelle fureur, quelle haine ! Si vous agissez ainsi à cause des songes de votre frère, si vous en redoutez la réalisation, pourquoi tenter l'impossible, et, dans la persuasion où vous êtes, déclarer par vos actes la guerre à Dieu, le révélateur de cet avenir ? Si vous ne faites aucun cas de ces mêmes songes, si vous n'y voyez qu'une bagatelle, pourquoi vous arrêter à des résolutions qui vous infligeront à vous-mêmes une flétrissure ineffaçable et causeront à votre père une éternelle douleur ? — Mais leurs passions, ou plutôt leurs sentiments homicides, ne connaissent point de bornes. Lorsqu'un insensé entreprend un dessein criminel et roule dans le gouffre des pensées perverses, il ne considère plus l'œil qui ne dort jamais, il n'a plus de respect pour la voix de la nature, il n'écoute plus aucun des accents capables de réveiller en lui quelque pitié. Ainsi en était-il des frères de Joseph : sans considérer qu'il est leur frère, qu'il est tout jeune, qu'il n'a jamais encore vécu sur un sol étranger, qu'il n'a jamais habité la terre d'exil, qu'il va traverser d'immenses régions et demeurer parmi les barbares, ils chassent tout bon sentiment et ne songent qu'à une chose, à donner pleine satisfaction à leur hideuse jalousie.

Tandis qu'ils accomplissaient, du moins en leur cœur, ces desseins fratricides, Joseph supportait sans faiblir ces cruels traitements. C'est que la main du Très-Haut veillait autour de lui et aplanissait sous ses pieds tous les plus rudes obstacles. En effet, lorsque nous avons en partage la protection du Ciel, fussions-nous entourés de barbares ou dans un pays étranger, nous jouissons d'une sécurité plus grande que les personnes auxquelles ne manquent ni les ressources ni les soins du foyer domestique. Au contraire, sommes-nous privés du secours divin, nous avons beau vivre sous le toit paternel, en possession de toute sorte d'avantages, nous sommes les plus misérables des hommes. Grande est la force de la vertu, grande aussi la faiblesse de l'iniquité ; l'histoire présente le prouve jusqu'à l'évidence. Qui estimerez-vous, je vous le demande, dignes de larmes et de compassion, les auteurs d'un attentat pareil envers leur frère, ou cet enfant livré aux mains des barbares ? — Certainement les premiers. — Et maintenant représentez-vous cet admirable jeune homme après avoir été entouré pendant son enfance de tant d'attentions, après avoir vécu constamment sous l'aile paternelle, jeté tout à coup dans les hor-

La main de Dieu gardait Joseph.



reurs de la servitude, et cela, chez des barbares non moins cruels que des bêtes féroces. Mais il y avait le Seigneur qui d'un côté adoucissait les maîtres et fortifiait de l'autre l'âme patiente de son serviteur. Quand ils eurent vendu Joseph, ses frères estimèrent accompli le dessein qu'ils avaient médité, de faire disparaître l'objet de leur haine. « Or, Ruben retourna vers la fosse et ne vit plus Joseph; et il déchira ses vêtements, et il revint vers ses frères et leur dit: L'enfant n'y est plus, et moi que deviendrai-je? » *Ibid.*, 29-30. L'historien sacré nous avait dit plus haut qu'en proposant de le jeter dans la citerne, Ruben voulait l'arracher ainsi aux mains sanguinaires de ses frères et rendre l'enfant à son père. Déçu de ses espérances, il déchire ses vêtements et s'écrie: « L'enfant n'y est plus; et moi que deviendrai-je ? » Comment nous laver de ce crime, et en particulier moi le premier d'entre vous? — Il croyait, en effet, que Joseph n'était plus.

Après avoir mis à exécution leur dessein, et envoyé vers la terre étrangère celui qu'ils haïssaient tant; après avoir donné ainsi satisfaction à leur jalousie, les frères de Joseph cherchent un stratagème propre à induire leur père en erreur et à lui cacher leur complot détestable. « Et, tuant un chevreau, ils plongèrent la tunique de Joseph dans son sang. Et ils la portèrent à leur père et lui dirent: Reconnaissez-vous la tunique de votre fils, ou non? » *Ibid.*, 31-32. Pourquoi vous tromper à ce point vous-mêmes, insensés que vous êtes? Sans doute, vous pourrez abuser votre père, mais cet œil toujours ouvert, celui que vous devriez surtout redouter, vous ne lui échapperez pas. Telle est l'humaine nature, ou plutôt l'aveuglement d'un grand nombre d'hommes, qu'ils redoutent uniquement l'infamie et les périls du présent: ils ne songent même pas au redoutable tribunal, aux supplices intolérables de l'avenir; ils ne se préoccupent que d'un seul point, d'échapper aux atteintes de leurs semblables. Telles étaient les pensées des enfants du Patriarche s'efforçant de tromper leur père. « Le père reconnut la tunique, et il s'écria: C'est la tunique de mon fils; une bête féroce l'a dévoré, une bête féroce a emporté Joseph. » *Ibid.*, 33. Et vraiment, l'enfant avait été traité avec aussi peu de miséricorde que s'il fût tombé sous la dent des bêtes du désert. « Et Jacob déchira ses vêtements, et il se couvrit d'un sac, et il pleura son fils durant des jours nombreux. » *Ibid.*, 34. Comme ils étaient misérables ces enfants qui, après avoir vendu leur frère à des barbares, plongeaient leur vieux père dans une si cruelle douleur! « Et ses fils et ses filles s'assemblèrent pour le consoler; et il ne voulut pas, disant: Je descendrai vers mon fils en pleurant jusqu'au tombeau. » *Ibid.*, 35.

5. A mon avis, ce fut là pour ces malheureux un nouveau châtiment. Le spectacle de la tendresse que montrait leur père pour son fils absent, et, dans sa pensée du moins, dévoré par les bêtes féroces, ne fit que redoubler les tourments de leur haine. La cruauté qu'ils témoignent envers leur frère et leur père les rend indignes de pardon. Quant aux Madianites, ils servent eux aussi d'instrument aux desseins de la Providence et ils vendent à leur tour Joseph à Putiphar, le chef des cuisiniers de Pharaon. Voyez-vous Joseph s'avancer peu à peu dans cette carrière, déployer en toute occurrence sa patience et sa vertu, afin de ceindre plus tard, comme un athlète au sortir d'une lutte glorieuse, la royale couronne, et de justifier ses songes; prouvant ainsi, par son histoire, à ses frères jaloux, l'inutilité de leur conduite perfide. Telle est d'ailleurs la nature de la vertu que plus elle est combattue, plus elle devient illustre. Rien ne l'égale en force, rien ne l'égale en puissance. Non pas que cette force lui appartienne en *propre*; mais celui qui pratique la vertu jouit par cela même de l'assistance d'en haut; or, dès lors qu'il est favorisé de l'assistance et pour ainsi dire de l'alliance divine, il est au-dessus de tous par la puissance, et il brave en toute sécurité non-seulement les piéges des hommes, mais les artifices des démons eux-mêmes. Cela étant, fuyons non pas les épreuves, mais les mauvaises actions; car là est le mal véritable. Celui qui cherche à nuire à son prochain ne lui causera aucun préjudice; s'il réussit à lui causer quelque préjudice, il ne le fera que durant la vie présente: et pour lui-même il s'attirera des sup-

plices éternels, d'intolérables tourments. Ces tourments nous ne les éviterons qu'à une condition, d'être prêts à supporter les épreuves d'ici-bas, et à prier, selon l'enseignement du Maître, pour les auteurs de nos maux. C'est ainsi que nous mériterons la récompense et que nous deviendrons dignes du royaume des cieux; puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXII.

« Et Juda vit la fille d'un Chananéen qui s'appelait Sava : et il l'épousa, et il s'approcha d'elle ; et elle conçut et elle mit au monde un fils, et elle l'appela Er. »

1. L'histoire de Joseph nous a dernièrement éclairés suffisamment sur le venin de l'envie et sur les ravages que cette funeste passion exerce dans l'âme où elle a pris naissance. Vous avez vu, sous l'empire de ce sentiment, les frères de Joseph oublier les droits du sang, traiter leur frère dont ils n'avaient reçu aucun mal, avec une cruauté digne des bêtes féroces. Mais leur perversité parut au grand jour, et le mal qu'ils lui causèrent fut moins considérable que l'ignominie dont ils se couvrirent. Bien qu'ils l'eussent vendu à des barbares, et que ceux-ci l'eussent revendu à l'un des officiers de Pharaon, l'assistance divine qui ne manqua jamais à Joseph lui aplanit et lui facilita toute chose. J'eusse voulu encore aujourd'hui poursuivre cette histoire, et y puiser la trame de mon instruction; mais voilà qu'il se présente un autre récit que nous ne devons point passer sous silence et qu'il nous faut approfondir pour en revenir ensuite au sujet du jeune fils de Jacob. Quel est donc ce récit qui s'interpose de la sorte? Un récit touchant Juda. Celui-ci ayant épousé la fille d'un Chananéen, nommée Sava, en eut trois fils; à l'aîné de ces fils, nommé Er, il donna pour épouse Thamar. Er étant prévaricateur devant le Seigneur, il fut frappé de mort. Annam, frère d'Er, dut prendre la femme de son frère et perpétuer sa postérité. Il agissait conformément à la loi qui dit plus tard : Si un homme meurt sans enfants, que son frère prenne sa femme et perpétue la postérité du premier. Annam ayant fait aussi le mal, le Seigneur le frappa de mort. Ce double coup terrifia Juda. A la vue de ce trépas si prompt de ses deux enfants, il promit bien à Thamar, pour la consoler, de lui donner son troisième fils; mais il ne tint pas sa promesse, de crainte qu'il ne partageât le sort de ses frères. Cependant Thamar demeurait dans la maison de son père, se nourrissant de cet espoir et attendant que son beau-père mît sa parole à exécution. Lorsqu'elle s'aperçut des véritables intentions de Juda, elle le supporta d'abord avec douceur, évita tout rapport avec autrui, se résigna à la viduité et attendit le temps favorable, celui où elle pourrait s'unir à son beau-père lui-même. En effet, la belle-mère étant morte, et Juda étant venu à Thamna pour tondre les brebis, Thamar voulut surprendre son beau-père et avoir de lui des enfants : non pas qu'il y eût de sa part esprit de débauche, loin de là, mais elle voulait porter le nom de quelqu'un. Du reste, il y avait en cela quelque chose de providentiel, et c'est pourquoi son plan se réalisa de tout point. « Elle quitta donc ses habits de veuve, prit un voile, se para, et s'assit près des portes; » et, pour la défendre, l'Ecriture ajoute : « Car elle voyait que Selom était déjà grand; et pourtant Juda ne le lui donnait pas pour époux. » *Genes.*, XXXVIII, 14. Voilà pourquoi elle prépara ce piége. Juda la prenant pour une courtisane, car elle s'était couvert le visage de peur d'être reconnue; Juda, dis-je, « se dirigea vers elle. Et elle lui dit : Que me donnerez-vous? Et il promit de lui envoyer un chevreau de ses troupeaux. Et elle lui répondit : Donnez-moi un gage, en attendant que vous me l'envoyiez. Et il lui donna un anneau, un bracelet et son bâton; et il s'approcha d'elle, et elle conçut de lui. » *Ibid.*, 16-18.

Que personne, à la suite de ce récit, ne condamne Thamar; car, ainsi que je l'ai dit, elle obéissait à une vue providentielle. Ni Thamar ne mérite d'être blâmée à ce sujet, ni Juda n'est répréhensible dans sa conduite. Suivez, en effet, la

voie qui va s'ouvrir devant vous, et vous verrez les enfants issus de ce rapprochement devenir les ancêtres du Christ. De plus, les deux enfants que mit au monde Thamar sont la figure prophétique des deux peuples et des deux lois, la loi judaïque et la loi spirituelle. Voyons maintenant Juda, peu de temps après, quand la grossesse de sa belle-fille devint un fait public, se condamner lui-même et la justifier. Thamar ayant rempli son but, se retira, reprit ses vêtements, et rentra dans sa maison. Juda, dans l'ignorance de tout, tint sa promesse et envoya le chevreau pour rentrer en possession du gage qu'il avait donné. Mais l'enfant, ne trouvant nulle part la femme en question, revint déclarer à Juda que ses recherches avaient été vaines. Alors Juda dit : « Qu'on ne nous accuse pas comme coupable d'ingratitude ; » car il ne savait pas ce qui avait eu lieu. Trois mois s'étant écoulés, la grossesse de Thamar devint visible à tout le monde ; et, comme personne n'était instruit de son stratagème, « on vint annoncer à Juda qu'elle avait conçu par adultère. Et, dès qu'il l'eut appris : Faites-la venir, dit-il, et qu'elle soit brûlée vive. » *Ibid.*, 24. Grand est son courroux, terrible est sa sentence, parce que la faute paraissait grande aussi. Que fait Thamar ? Montrant les gages qu'elle avait reçus de son beau-père, elle dit : « La personne à laquelle appartiennent ces gages est celle de qui j'ai conçu. » *Ibid.*, 25.

Le Christ descendait de la race de Juda.

2. Quoiqu'elle reste muette, trois témoins dignes de foi élèvent la voix en sa faveur et démontrent clairement son innocence. Accusée d'un pareil crime, elle eût eu besoin de trois témoins ; et c'est pour cela qu'elle présente ces trois gages qui parlent pour elle, l'anneau, le bracelet et le bâton. Sans quitter sa demeure et sans ouvrir la bouche, elle gagne donc sa cause ; car « Juda les ayant reconnus, dit : Elle est dans son droit plus que moi, puisque je ne lui ai pas donné mon fils Sélom. » *Ibid.*, 26. Que signifient ces mots : *Elle est dans son droit plus que moi-même ?* — Elle est innocente, tandis que je suis coupable, et je me condamne volontiers bien que personne ne m'accuse : ou plutôt, voici les preuves de ma culpabilité, les gages que je lui ai donnés. Et il ajoute, pour mettre dans tout son jour le droit de Thamar : « Je ne lui ai pas donné mon fils Selom. » Peut-être ces faits doivent-ils s'expliquer par la raison que voici : Il pouvait entrer dans la pensée de Juda d'attribuer à Thamar la mort d'Er et d'Annam, et pour cette raison, il lui refusait Selom malgré la promesse qu'il en avait faite. Or, afin qu'il apprenne de la façon la plus irrécusable que Thamar n'était point la cause de la mort de ses fils, et qu'ils en avaient été redevables à leur propre perversité, le texte sacré disant par deux fois : « Le Seigneur le frappa de mort, » *Gen.*, XXXVIII, 7-10, Juda entre lui-même à son insu en relation intime avec sa bru, il se convainc par lui-même que ses enfants ont porté la peine de leurs forfaits, et, reconnaissant sa propre faute, il soustrait Thamar au supplice. « Toutefois il ne la connut plus dorénavant, » *Ibid.*, 26; ce qui donne à entendre qu'il n'aurait point eu de rapport avec elle s'il ne l'eût prise pour une étrangère.

Après nous avoir raconté exactement la supercherie de Thamar, l'Ecriture sainte nous fait connaître les enfants qui sortirent de son sein. « Or il arriva, tandis qu'elle se délivrait, que deux enfants se trouvaient dans son sein. Et l'un d'eux ayant étendu la main, la sage-femme y attacha un ruban écarlate en disant : *Celui-ci* sortira le premier. » *Ibid.*, 27-28. Remarquez, je vous prie, la portée mystérieuse et prophétique de ce langage. Dès que la sage-femme eut lié la main de l'enfant de façon à pouvoir le distinguer à sa naissance, « l'enfant retira sa main et son frère sortit. » *Ibid.*, 29. Il céda pour ainsi parler le pas à son frère, de telle sorte que celui-là sortit le premier que l'on croyait devoir sortir le dernier, et que celui-là sortit le dernier que l'on croyait devoir sortir le premier. « Et la sage-femme dit : Pourquoi le mur de séparation a-t-il été rompu à cause de toi ? Et elle lui donna le nom de Pharès ; » nom qui signifie division, séparation. *Ibid.* « Et après lui parut son frère, à la main duquel un signe avait été attaché ; et il fut appelé Zara, » *Ibid.*, 30, qui signifie *Orient*. Que le hasard n'ait point ainsi réglé ces choses, et qu'elles été une figure de l'avenir, les faits eux-mêmes l'établissent. Eût-il été possible que, après qu'on avait attaché à sa

main un ruban de couleur rouge, l'enfant retirât cette main pour laisser le passage à son frère, si l'action divine ne l'eût ainsi disposé, et n'eût fait de la vertu de Zara, qui signifie Orient, la figure de l'Eglise, laquelle, dès le principe, se montre un instant, puis se retire et disparaît devant les observances légales représentées par Pharès, jusqu'à ce que, le long règne de ces dernières étant fini, l'Eglise reparaisse et remplace irrévocablement la loi judaïque? Mais peut-être serait-il nécessaire d'exposer cette vérité d'une façon plus claire et abrégée tout ensemble. Ceux que Zara figure d'abord, ce sont Noé, Abraham, et, antérieurement à Noé, Abel et Enoch, dont le culte de Dieu faisait toute la sollicitude. Lorsque ensuite, leur postérité s'étant multipliée, le péché vint imposer ses lourds et nombreux fardeaux, il fallut bien procurer aux hommes un peu de soulagement; et alors fut donnée la loi, ombre de la vérité, qui n'effaçait pas le péché, mais qui l'indiquait, le découvrait, et fournissait à ces faibles enfants le lait propre à les faire grandir. Cependant l'action de la loi resta encore bien imparfaite; et, quoique la loi fît connaître la gravité des péchés, les hommes étaient toujours couverts de souillures. C'est alors que Notre-Seigneur, venant parmi nous, a donné à l'humanité cette loi spirituelle et féconde dont Zara était la figure. Aussi l'Evangéliste mentionne-t-il Thamar et ses enfants. « Juda, dit-il, engendra Pharès et Zara de Thamar. » *Matth.*, I, 3.

3. Vous voyez par là qu'il ne faut pas accorder une attention superficielle à ce que renferment les divines Ecritures, et passer négligemment devant ce qu'elles nous disent : pénétrons-en plutôt la profondeur, et tâchons de nous saisir de ces trésors, afin de glorifier ensuite Celui dont la providence règle toute chose avec tant de sagesse. Refusons par exemple de rechercher la raison et le but des faits qui nous occupent, et nous ferons à Thamar un crime de sa conduite avec son beau-père; et de plus, nous accuserons Abraham de desseins homicides, et Phinées d'avoir commis un double meurtre. Si au contraire nous examinons avec réflexion ces diverses causes, nous nous convaincrons de l'innocence de ces personnages, et nous en retirerons pour nous les plus précieux avantages. Voilà donc l'histoire de Thamar exposée à votre charité aussi bien qu'il nous a été possible de le faire. Si nous n'avions pas lassé votre attention, et si vous y consentiez, nous passerions au texte suivant, et nous reprendrions l'admirable histoire de Joseph. Vous apprendriez par ce que vous entendriez aujourd'hui quelles épreuves endura ce vaillant athlète après ces victoires qui lui prédisaient la royauté et l'empire sur ses frères : les luttes, en effet, pour lui, succédèrent aux luttes, les secousses aux secousses, les tempêtes aux tempêtes; mais le nautonnier restait toujours au-dessus des flots, et, au plus fort de la tourmente, assis près du gouvernail, il dirigeait à son gré le navire. Mais prêtons l'oreille au texte lui-même, afin d'en saisir mieux la portée.

« Joseph fut conduit en Egypte; et le chef des cuisiniers de Pharaon l'acheta des Ismaélites. » *Genes.*, XXXIX, 1. Ainsi, ces marchands barbares et sans pitié qui l'avaient acheté à ses frères, le vendirent à leur tour au chef des cuisiniers du Pharaon d'Egypte; et cet enfant, élevé jusque-là dans les bras de son père, dut subir la domination de maîtres divers. Mais pour dissiper notre surprise en le voyant si jeune et sans expérience d'un genre de vie si rude, supporter néanmoins ce pesant esclavage, lui qu'avait comblé d'attentions la tendresse paternelle, l'Ecriture ajoute ces mots : « Et le Seigneur était avec Joseph, et Joseph était un homme heureux en tout. » *Ibid.*, 2. Que signifie cette expression, *le Seigneur était avec Joseph*? La grâce d'en haut l'assistait en toute chose et aplanissait devant lui tous les obstacles. C'est elle qui veilla sur lui, c'est elle qui adoucit en sa faveur les Ismaélites, et les amena à le vendre à l'officier du roi d'Egypte, le conduisant ainsi peu à peu dans cette voie d'épreuves dont le terme devait être le trône royal. Mais vous, mon bien-aimé, lorsqu'on vous dit que Joseph, après avoir enduré la servitude entre les mains des marchands, dut porter ensuite le joug des Egyptiens, comprenez-vous bien qu'il n'en ait point été troublé, qu'il n'ait point douté et qu'il n'ait point tenu en lui-même ce langage : Elles étaient donc

La grâce divine accompagnait Joseph.



trompeuses ces visions qui me promettaient tant de splendeur ? Après ces visions l'esclavage, et un esclavage pénible ; je passe d'un maître à l'autre, d'une domination à une autre domination ; et il me faut vivre au contact des mœurs les plus barbares ! Je suis donc délaissé, je suis donc privé de tout secours céleste ? — N'attendez point de pensée ou de langage pareil ; vous ne trouverez chez Joseph que douceur, patience et générosité. « Car le Seigneur était avec Joseph, et Joseph était un homme heureux en tout. » Heureux en tout, c'est-à-dire que tout lui réussissait, en toute circonstance la divine providence marchait devant lui. Du reste, les succès qui signalaient ses entreprises étaient si manifestes que son maître l'Egyptien s'en aperçut lui-même. « Son maître, dit l'historien sacré, voyait bien que le Seigneur était avec lui ; et tout ce que faisait Joseph, le Seigneur le couronnait de succès entre ses mains. Et Joseph gagna la faveur de son maître, et celui-ci l'établit sur sa maison ; et tout ce qu'il avait, il le remit entre les mains de Joseph. » *Ibid.*, 3-4.

Voilà ce que fait l'assistance du Très-Haut. Un jeune homme, un étranger, un esclave, reçoit de son maître la direction de toute sa maison. « Et tout ce qu'il avait, il le remit entre ses mains. » Pourquoi cela ? Parce que, indépendamment du secours céleste, Joseph sut gagner par sa bonne grâce la faveur de son maître. « Il sut lui plaire, » dit le texte sacré ; il sut tout faire d'une manière qui lui était agréable.

Pour assurer la sécurité de son serviteur, le Seigneur ne voulut pas encore le délivrer de sa servitude et le rendre à la liberté. C'est, en effet, une des règles providentielles de ne point affranchir les âmes vertueuses du péril et de ne point les arracher aux épreuves : Dieu se contente au fort du danger de leur venir en aide, de telle sorte que les épreuves se transforment pour elles en un sujet de fête. De là ce mot du bienheureux David : « Au milieu de la tribulation vous avez dilaté mon cœur. » *Psalm.* IV, 2. Vous n'avez pas, il est vrai, dit-il, mis en fuite la tribulation ; après m'en avoir délivré, vous ne m'avez pas rendu un calme parfait ; mais, chose étrange et admirable, au milieu même des épreuves, vous m'avez inspiré une sécurité sans nuages. — Ainsi en agit avec Joseph notre miséricordieux Seigneur. « Il bénit la maison de l'Egyptien à cause de Joseph, » *Genes.*, XXXIX, 5, et le barbare comprit par là que ce jeune homme, dans la condition où il était, jouissait d'un crédit spécial auprès de Dieu. « Il remit donc tout ce qu'il avait entre ses mains ; et il ne s'occupait de rien, sinon du pain qu'il mangeait. » *Ibid.*, 6. En un mot, il l'établit maître de sa maison, et désormais le captif, l'esclave, eut sous son empire tout ce qui appartenait à son maître. Telle est la vertu : là où elle se montre, elle domine et subjugue tout ; et, de même que la lumière en se levant chasse les ténèbres, de même la vertu n'a qu'à paraître pour mettre en fuite l'iniquité.

4. Mais le génie du mal n'eut pas plus tôt vu la prospérité du juste et sa gloire grandir au milieu des épreuves, qu'il grinça des dents et fut transporté de rage. Il ne peut supporter le spectacle de l'éclat tous les jours croissant de Joseph, et alors il lui creuse un piége profond, il lui prépare un abîme, où, dans sa pensée, il doit trouver la mort ; il soulève une pensée destinée à l'engloutir. Mais il ne tarde pas à apprendre que vainement il regimbe contre l'aiguillon, et que tous ses efforts se retourneront contre sa propre tête. « Or, Joseph était beau de visage et ravissant à voir. » *Ibid.*, 6. Pourquoi l'Ecriture nous parle-t-elle de la beauté physique de Joseph ? Pour nous apprendre qu'il possédait à la fois et la beauté du corps et celle de l'âme. Il était alors à la fleur de l'âge, « beau de visage et ravissant à voir. » Cette observation préliminaire du texte sacré nous prépare à la tentative séductrice de l'Egyptienne qu'avait frappée la beauté du jeune homme. « Et il arriva après cela. » *Ibid.*, 7. Qu'est-ce à dire, *après cela ?* Après que l'administration de toute la maison eut été confiée à Joseph, après qu'il eut été honoré à ce point par son maître, « l'épouse de ce dernier jeta les yeux sur Joseph. » Quelle effronterie dans cette femme impudique ! Elle ne songe ni qu'elle est la maîtresse, ni qu'il est esclave. Eprise de sa beauté, ce feu satanique une fois allumé dans ses veines, elle ne songe qu'à triompher du

jeune homme; nourrissant en son âme ce dessein pervers, elle épie l'occasion et la solitude qui lui permettront d'accomplir sa tentative criminelle. « Mais Joseph s'y refusa, » il ferma l'oreille à sa proposition, comprenant le mal qu'il se ferait à lui-même.

Tout en se préoccupant de ses propres intérêts, il pensait également à ceux de sa maîtresse, et cherchait, autant qu'il était en lui, à l'arracher à cette passion insensée. Dans ce but, il lui tient un langage bien capable de la faire rougir et de lui découvrir la voie la plus salutaire. En effet, « il dit à l'épouse de son maître. » C'est donc de l'esclave que la maîtresse reçoit des conseils! « Mon maître s'est reposé sur moi du soin de sa maison, tout ce qu'il possède, il l'a remis entre mes mains. » *Ibid.,* 8. Oh! l'excellent cœur! Comme il énumère les bienfaits qu'il a reçus de son maître pour faire comprendre à sa maîtresse l'ingratitude de son procédé! Moi, lui dit-il, moi qui ne suis qu'un serviteur, un étranger, un esclave, je dois à la faveur de mon maître d'avoir sous la main tout ce qui lui appartient, excepté vous : je suis au-dessus de tout; mais à vous je dois l'obéissance, et sur vous seule je n'ai aucun pouvoir. — Ensuite, pour l'émouvoir plus fortement, lui rappeler la bonté de son époux, et la détourner de toute pensée de trahison envers lui, il ajoute : Si vous êtes hors de ma domination, « c'est que vous êtes son épouse. Or, comment, cela étant, pourrais-je faire ce mal, et pécher devant le Seigneur? » *Ibid.*, 9. Car vous avez beau vous cacher; alors même que nous échapperions aux regards des hommes, nous ne parviendrions jamais à nous soustraire à l'œil qui ne se ferme jamais. Voilà celui que nous devons craindre, et en présence duquel nous devons nous garder de commettre la plus légère iniquité. — Ce qui prouve la vertu incomparable de ce juste, c'est qu'il eut à soutenir cet assaut non pas une ou deux fois seulement, mais à bien des reprises. Or, à cette proposition criminelle, il répondit toujours par les mêmes conseils. « Après lui avoir ainsi parlé plusieurs jours de suite sans être écoutée, » *Ibid.,* 10, la femme de l'Egyptien surprenant un jour Joseph au milieu de ses occupations, se précipita sur lui comme une bête féroce aux dents frémissantes, et le retint par ses vêtements. Ne prêtons pas à cette circonstance une attention indifférente, et remarquons le courage du jeune homme sous le coup de cette attaque. Moins prodigieux fut, à mon sens, le spectacle des trois enfants plongés dans la fournaise de Babylone, sans avoir souffert en rien du feu, que le spectacle admirable et nouveau de ce jeune homme résistant aux efforts de la femme impure et criminelle qui le retient par son vêtement, et laissant ce même vêtement entre ses mains pour s'enfuir. Si les jeunes Hébreux durent à leur vertu l'assistance divine qui les rendit insensibles aux flammes, la chasteté de Joseph, l'énergie avec laquelle il résista à la séduction, lui valurent également le secours d'en haut; et, grâce au secours que lui prêta la main de Dieu, il put triompher de cette attaque terrible et briser les filets de l'impudique tentatrice. Il était beau de voir ce magnanime jeune homme fuyant sans vêtements, mais couvert du manteau de la chasteté, se soustraire sain et sauf aux ardeurs de cette fournaise, et non-seulement sain et sauf, mais plus radieux et plus illustre.

5. Cependant, au sortir d'un si complet triomphe et d'une épreuve bravée avec un courage qui eût dû le combler de gloire et de couronnes, Joseph retombe au contraire dans un sort plus affreux. Accablée sous l'ignominie et la honte dont l'avait couverte son entreprise insensée, l'Egyptienne appelle tous les gens de la maison, et, accusant le jeune homme de lui avoir fait les propositions qu'elle lui avait faites elle-même, elle s'efforce de les induire en erreur. C'est ainsi que le vice, dans sa lutte contre la vertu, s'applique à la charger de ses propres crimes; et c'est ainsi que cette femme jette à la face de Joseph le reproche d'impureté, et, se couvrant elle-même du masque de la chasteté, présente le vêtement laissé, dit-elle, entre ses mains par son esclave coupable. Mais Dieu ne permet ces choses que pour la plus grande gloire de son serviteur. Lorque son mari fut arrivé, l'Egyptienne renouvela son récit avec la plus grande effronterie, et accusa Joseph en ces termes : « L'esclave hébreu que vous nous avez

amené s'est introduit chez moi pour me faire violence. » *Ibid.*, 17. Malheureuse que vous êtes ! ce n'est pas lui qui s'est introduit chez vous pour vous faire violence; c'est le démon qui s'est rendu maître de vous au point de vous rendre coupable d'adultère, et, autant qu'il dépendait de vous, d'homicide. Or, à l'appui de son accusation, elle montra le vêtement du jeune homme. Considérez ici, je vous en prie, la bonté de Notre-Seigneur : de même qu'il arracha Joseph des mains de ses frères prêts à l'immoler, leur persuadant en premier lieu de le jeter dans une citerne, comme le leur conseilla Ruben; en second lieu, de le vendre à des marchands, comme le leur conseilla Juda; et cela, pour préparer l'accomplissement des songes, et montrer de la sorte que ces prédictions magnifiques en faveur de Joseph n'étaient point dépourvues de fondement; de même maintenant, la main de Dieu retient le barbare et ne lui permet pas de mettre à mort sur-le-champ son serviteur. Qu'est-ce qui eût pu autrement l'en empêcher, en présence d'un attentat qui allait jusqu'à déshonorer sa couche? Dieu seul fut assez puissant pour lui inspirer cette clémence, afin que la vertu de Joseph, éclatant de nouveau dans le cachot où il allait être jeté, lui frayât le chemin du souverain pouvoir. « Et son maître fut irrité; et il l'envoya dans la prison où l'on gardait les prisonniers du roi. » *Ibid.*, 19-20. Mais, s'il ne croyait pas à la culpabilité de Joseph, il ne devait pas le plonger dans un cachot; si, au contraire, il croyait au récit de l'Egyptienne, ce n'est pas la prison, mais le dernier supplice qu'il aurait dû lui infliger. Disons que la droite du Très-Haut, là où elle se montre, aplanit toute difficulté, et qu'elle change la cruauté en douceur. Or, elle nous accorde principalement son appui lorsque nous pratiquons généreusement la vertu; et voilà pourquoi le courage héroïque de Joseph est ici largement récompensé.

Providence de Dieu envers Joseph.

Au sortir d'une épreuve si vaillamment supportée, il fut donc conduit en prison, et subit tout en silence. Cependant vous savez de quelle vivacité et de quelle liberté de langage usent les personnes qui, n'ayant aucun crime à se reprocher, se voient condamnées injustement, et avec quelle vigueur elles protestent contre un châtiment qu'elles n'ont pas mérité. Dans Joseph, rien de pareil, pas un mot, pas une plainte; il attend avec une résignation inaltérable le secours du Seigneur. Voyez-le, dans sa captivité, investi d'une confiance sans bornes par le chef de la prison, et certes à juste titre : « Car le Seigneur était avec Joseph, et il répandait sur lui sa miséricorde. » *Ibid.*, 21. Qu'est-ce à dire, *il répandait sur lui sa miséricorde?* — Il inclinait à la pitié le chef de la prison, et le disposait à des sentiments d'une profonde bienveillance à son égard. En effet, « et il fit trouver grâce à Joseph devant lui. » Non vraiment, il n'est point de bonheur comparable à celui de l'homme favorisé de la protection divine. « Et le chef de la prison remit la prison entre les mains de Joseph. » *Ibid.*, 22. Voilà donc le gardien principal qui se décharge sur lui, qui lui abandonne son autorité et met tous les prisonniers sous ses ordres. « Et le chef de la prison ne s'occupait de rien; car tout était dans la main de Joseph, parce que le Seigneur était avec lui; et tout ce que Joseph faisait, Dieu le rendait prospère entre ses mains. » *Ibid.*, 23. C'est ainsi que la grâce céleste l'accompagnait en tout et communiquait à ses actes un charme particulier.

Marchons, nous aussi, sur ses traces, et Dieu sera toujours avec nous, et il bénira toutes nos entreprises. Quiconque jouira de son assistance, se trouvât-il environné de dangers, se rira de tout et n'en tiendra nul compte, parce que le souverain Maître dont la providence crée et dispose toute chose, lui assurera le succès et dissipera toutes les difficultés. Et comment nous sera-t-il possible d'avoir avec nous le Seigneur, et d'être par lui bénis en toute chose? En observant la vigilance et la sobriété; en imitant la chasteté, la générosité et les autres vertus de ce saint jeune homme; en comprenant que dans toutes nos actions, il nous faut veiller à éviter la condamnation du Seigneur; en n'oubliant pas que l'on ne saurait se dérober à ce regard qui ne sommeille jamais, et que l'artisan du péché sera inévitablement puni. Ne mettons pas non plus la crainte des hommes au-dessus de l'indignation divine et souvenons-nous fréquemment

de cette parole de Joseph : « Comment ferais-je ce mal, et pécherais-je devant Dieu? » Lorsque nous serons troublés par quelque pensée, méditons ce mot en notre cœur, et sur-le-champ tout désir mauvais sera mis en fuite. Que la tentation vienne soit du côté des plaisirs corporels, soit du côté des richesses, soit de tout autre côté, rappelons-nous soudain que Celui-là nous jugera auquel nous ne saurions dérober nos plus secrètes pensées. A cette condition, nous éviterons sûrement les embûches du diable et nous ne serons pas frustrés du secours divin. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXIII.

« Et le chef de la prison ne s'occupait de rien à cause de Joseph. »

1. Compléter notre instruction d'hier, et nous occuper encore de l'histoire de Joseph, tel est notre dessein aujourd'hui. Vous le savez, bien que notre discours se soit fort prolongé hier, nous n'avons pu aller jusqu'au bout de cette histoire, et nous nous sommes arrêtés au point où, sur les calomnies de l'Egyptienne, Joseph venait d'être jeté en prison. Aujourd'hui, nous avons à raconter à votre charité les événements qui s'accomplirent durant sa détention. Une fois jeté dans les fers et livré entre les mains du chef de la prison, il ne fut pas privé de la protection divine, il en fut tellement favorisé que la surveillance de la prison entière lui fut confiée. « Et le chef de la prison ne s'occupait de rien à cause de Joseph. » C'est ainsi que, parmi les tribulations dont il était assailli, le serviteur de Dieu n'en éprouvait rien de fâcheux, la sagesse toute-puissante du Seigneur transformant pour lui l'adversité en prospérité. Du reste, on a beau souiller une perle de fange, elle conserve l'éclat qui lui est propre : de même, dans quelque milieu que se trouve la vertu, dans l'esclavage, dans la captivité, dans la tentation comme au sein du repos, elle brille partout d'une ineffaçable clarté. Joseph obtint donc les bonnes grâces du chef de la prison auquel il avait été remis, et il fut établi par lui au-dessus de tous les habitants de ce lieu; voyons maintenant comment s'exerça l'influence bienfaisante qui était en son pouvoir.

« Et il arriva après ces paroles... » *Genes.*, XL, 1. Après quelles paroles? — Après celles qui, dans l'écrivain sacré, se rapportent à la condamnation de Joseph, sur la dénonciation calomnieuse de sa maîtresse, puis encore à l'assistance que le Seigneur lui continua dans la prison, et à la surveillance générale que le chef remit entre ses mains. « Après ces paroles il arriva que le grand échanson et le grand panetier ayant offensé le roi, ils furent jetés en prison. Et ils furent recommandés à Joseph par le chef de la prison. » *Ibid.*, 2-3-4. Celui-ci ne traita plus Joseph comme un prisonnier, mais comme le compagnon de ses sollicitudes, ou plutôt comme un homme capable d'adoucir les malheurs des captifs. « Et il les assista. » Que veut dire par ces mots l'historien : *Il les assista?* — Il les consola, il releva leur courage, il fortifia leur cœur et les empêcha d'être accablés par la tristesse. « Et ils étaient depuis beaucoup de jours dans la prison. Et ils eurent un songe l'un et l'autre la même nuit, le grand échanson comme le grand panetier. » *Ibid.*, 5. Dès que notre bienheureux, dont le principal souci était de les consoler, les vit troublés et agités par le souvenir de ces songes, il leur dit : « Pourquoi donc votre visage est-il obscurci de la sorte aujourd'hui? » *Ibid.*, 7. Naturellement le trouble de leur âme se trahissait sur leur visage. « Le cœur est-il dans la joie, a dit le Sage, le visage est radieux; le cœur est-il dans le chagrin, le visage est morne. » *Prov.*, XV, 13. A peine donc Joseph eut-il remarqué leur tristesse qu'il les interrogea pour en savoir la cause, montrant de la sorte sa charité et son désir de soulager la douleur du prochain. Et ils lui répondirent : « Nous avons eu un songe, et il n'y a personne qui puisse nous l'expliquer. » *Genes.*, XL, 8. Ils ne connaissent pas la sagesse de celui auquel ils s'adressent; ils ne voient

en lui qu'un homme de condition obscure; et voilà pourquoi ils ne lui racontent pas leur songe et se contentent de lui dire qu'ils ont eu un songe et qu'il n'y a personne pour le leur expliquer. Et cet admirable jeune homme leur dit : « Est-ce que l'interprétation ne vient pas de Dieu? Racontez-moi vos songes. » Je ne vous promets pas de vous les expliquer par moi-même; c'est Dieu qui en dévoile le sens. « Racontez-les moi. »

Remarquez sa sagesse et son humilité profondes. Il ne leur dit pas : C'est moi qui vous les expliquerai; c'est moi qui vous en donnerai la clef; mais au contraire : Racontez-les moi; car Dieu seul en révèle la signification. « Et le grand échanson commença son récit. Dès que Joseph l'eut entendu, il dit : En voici l'explication : Les trois branches signifient trois jours; encore trois jours et Pharaon se souviendra de votre ministère et il vous rétablira dans votre charge, et vous lui donnerez la coupe selon votre office, comme vous le faisiez auparavant, en y versant le vin. Mais souvenez-vous de moi quand vous serez heureux, faites-moi miséricorde, parlez de moi à Pharaon et tirez-moi de cette prison. Car j'ai été enlevé par fraude de la terre des Hébreux; je n'ai fait ici aucun mal, et pourtant on m'a jeté dans ce cachot. » *Ibid.*, 9-15. Comme il lui prédit un avenir prospère et sa réconciliation avec le roi, il le prie de se souvenir de lui en son cœur, lorsqu'il sera remonté à son rang d'autrefois; de ne pas oublier celui qui lui prédit ces choses, et de lui faire miséricorde.

2. N'allez pas néanmoins, mon bien-aimé, taxer Joseph de pusillanimité; admirez plutôt le courage à toute épreuve avec lequel il supporte sa captivité et toutes ses horreurs. Sans doute, le chef de la prison lui avait confié son autorité; mais cela ne brisait pas ses fers et ne le dispensait pas de vivre au milieu de gens couverts de haillons infects et repoussants. Telle est la philosophie de son âme qu'il endure tout sans faiblir, et s'y résigne avec une humilité parfaite. « Et vous me ferez miséricorde, et vous parlerez de moi à Pharaon, et vous me tirerez de cette prison. » Observez, je vous prie, qu'il ne dit pas un mot contre son impudique maîtresse, qu'il n'accuse point son maître, qu'il ne raconte pas la barbarie de ses frères : il couvre tous ces griefs et dit seulement : Souvenez-vous de moi, tirez-moi de cette prison; « car j'ai été enlevé par fraude de la terre des Hébreux; je n'ai fait ici aucun mal, et pourtant l'on m'a jeté dans ce cachot. » Ne prêtons pas à ces paroles une attention superficielle; rendons-nous compte de l'énergie de cette grande âme. C'était une excellente occasion pour informer le roi de ce qui le concernait, grâce à la fortune prochaine du grand échanson; et pourtant, je le répète, il ne s'emporte pas contre l'Egyptienne, il ne met en cause ni son maître, ni ses frères; il ne révèle pas le motif de sa captivité et ne se hâte point de mettre au jour l'iniquité dont il a été victime : une chose l'occupe principalement, de n'accuser personne et de ne parler que de lui seul. La conduite de ses frères, il la laisse dans l'ombre quand il dit : « J'ai été enlevé par fraude de la terre des Hébreux. » L'attentat de l'Egyptienne, il n'en dit pas une parole, pas plus que du courroux injuste de son maître envers lui. « Je n'ai fait ici aucun mal, dit-il, et pourtant l'on m'a jeté dans ce cachot. » Apprenons, par cet exemple, à ne point répondre aux persécutions par des injures, lorsque nous traverserons des conjonctures semblables, et à ne pas affiler notre langue pour déchirer ensuite le prochain. Agissons plutôt avec une douceur et une mansuétude inaltérables, et imitons ce merveilleux jeune homme qui ne consentit même pas, au fort du malheur, à flétrir en paroles l'attentat de l'Egyptienne. Tandis que bien des fois des hommes chargés de crimes s'appliquent effrontément à reporter sur le prochain la responsabilité de leurs crimes propres, Joseph, plus pur que le soleil, quand il lui serait facile de tout découvrir sans blesser la vérité, de mettre à nu la scélératesse de son ennemi, et de démontrer victorieusement son innocence, refuse d'employer aucun de ces moyens. C'est qu'il ne cherchait point à capter les louanges des hommes, et qu'il lui suffisait de la faveur d'en haut. Celui dont il souhaitait les louanges était le Seigneur; et voilà pourquoi malgré le silence de son serviteur, ce bon Maître dont l'œil ne se ferme jamais, récompense la fermeté indomptable de son athlète par une

gloire éclatante. En attendant, nous allons voir sa patience portée au plus haut point, et la durée de ses épreuves ne lui arracher ni plainte ni murmure : toujours prêt à les supporter, il ne songe qu'à rendre grâces à Celui dont la volonté se manifeste de la sorte.

Cependant le grand panetier n'eut pas sitôt ouï l'explication de Joseph que, prêtant à son propre songe une signification de même nature, il s'empresse de le lui raconter. Mais Joseph, instruit par une révélation supérieure du sens de ce songe, dénonce au prisonnier la mort qui va le frapper. « Encore trois jours, lui dit-il, et Pharaon vous fera trancher la tête, et il vous attachera à un gibet, et les oiseaux du ciel dévoreront votre chair. » *Ibid.*, 19. Je vous disais tout à l'heure que je ne vous parlerais pas de moi-même. Par conséquent, que le songe vous présage un événement heureux ou malheureux, comme je vous l'annonce d'après ce que Dieu me révèle, ne m'en faites point responsable. Car, encore une fois, je ne parle pas de mon propre fond, mais d'après ce que me découvre la lumière d'en haut. — La prophétie de Joseph s'accomplit au temps marqué; et selon sa parole, l'un des prisonniers recouvra son ancienne faveur, tandis que l'autre subit le dernier supplice. « Mais le grand échanson, malgré son bonheur inespéré, ne se souvint pas de Joseph, et l'oublia complétement. » *Ibid.*, 23. Nouvelle épreuve pour le juste, nouveau sujet de déployer comme dans une palestre sa vertu; et, en effet, chez lui point de trouble, de découragement, de murmure. Avec une âme vulgaire, il se serait dit à lui-même : Eh quoi ! le grand échanson n'a pas plus tôt appris de ma bouche la signification du songe, qu'il est rendu à sa première fortune; et il ne se souvient plus de celui qui lui a prédit ce retour ! Il est au comble du bonheur; et moi, qui n'ai point commis de mal, me voici emprisonné avec des homicides, des brigands, des scélérats, des hommes coupables d'une infinité de crimes. — De la part de Joseph, aucun propos, aucun sentiment de ce genre; il n'ignorait pas que ces épreuves n'étaient prolongées que pour lui préparer une plus brillante couronne.

3. Deux années, en effet, s'écoulèrent encore après la fortune inespérée du grand échanson. Il fallait une occasion propice pour que Joseph sortît avec éclat de son cachot. Si l'officier de Pharaon se fût souvenu de son ancien compagnon de captivité et l'eût rendu à la liberté par son influence, la vertu de Joseph n'eût probablement pas brillé aux yeux de la foule d'un aussi vif éclat. Mais le Seigneur, qui savait, dans son infinie sagesse, combien de temps il convenait de laisser l'or dans le feu et à quel moment il serait bon de l'en retirer, permit que le grand échanson ne songeât plus à Joseph de deux ans, afin que, le temps des songes de Pharaon étant venu, la nécessité elle-même répandît le nom du juste dans le royaume entier. En effet, « deux ans après, Pharaon eut des songes; et le matin étant arrivé son âme fut troublée. Et il envoya, et il manda tous les devins de l'Egypte et tous ses sages, et il leur raconta ses songes; et aucun d'eux ne put les expliquer à Pharaon. » *Genes.*, XLI, 1-8. Remarquez la conduite du Seigneur envers lui. D'abord il suggère au monarque la pensée de mettre à l'épreuve tous ses prétendus sages; l'ignorance de ces derniers mise au jour, c'est alors que ce captif, l'esclave hébreu, amené devant Pharaon, doit révéler ces mystères cachés à tous les regards, et découvrir de la sorte aux Egyptiens la faveur dont il jouissait auprès de Dieu. Les sages étant donc venus et dans leur impuissance n'ayant même pas ouvert la bouche, le grand échanson se souvint du passé et raconta sa propre histoire à Pharaon : « Je comprends aujourd'hui ma faute, » lui dit-il; *Ibid.*, 9; et sur-le-champ il lui exposa comment Joseph leur expliqua au grand panetier et à lui-même, les songes qu'ils avaient eus durant leur captivité, et comment sa prédiction s'était réalisée de tout point. « Et le roi ayant ouï ces choses envoya chercher Joseph; et on le fit sortir de la prison, et on lui coupa les cheveux, et on changea ses vêtements, et il comparut devant Pharaon. » *Ibid.*, 14. Quel honneur tout à coup pour Joseph ! Après avoir été merveilleusement purifié par la patience, il sort de sa prison plus resplendissant que l'or pur, et il est conduit à Pharaon. Comprenez-vous maintenant l'ordre des desseins providentiels sur la destinée de Jo-

seph? Comprenez-vous ce qu'a de précieux pour nous la protection divine? Lorsque le serviteur de Dieu eut triomphé des assauts de l'Egyptienne et évité les filets de cette femme impudique, voilà que, dans la prison où on le plonge, on jette également le grand échanson et le grand panetier de Pharaon, afin que l'interprétation de leurs songes fît connaître la sagesse du jeune Hébreu, et que l'un de ces officiers se souvenant à propos de cette circonstance, Joseph comparût en présence du roi.

« Et Pharaon dit à Joseph : J'ai eu un songe, et personne ne peut me l'expliquer. Or, j'ai ouï des gens dire de toi que tu n'as qu'à entendre raconter un songe pour l'expliquer aussitôt. » *Ibid.*, 15. Telle est la confusion de Pharaon qu'il n'ose point dire ouvertement que ses sages ont été tous impuissants à expliquer ses songes. « J'ai eu un songe, lui dit-il, et personne ne peut me l'expliquer. Or, j'ai ouï des gens dire de toi que tu n'as qu'à entendre raconter un songe pour l'expliquer aussitôt. » Considérez maintenant dans la réponse du jeune homme sa prudence et sa piété. Ne supposez pas, lui dit-il, que j'aille parler de moi-même, ou puiser cette interprétation dans l'humaine sagesse. Impossible à quiconque n'est point éclairé d'en haut d'en comprendre la portée. Sachez-le bien, c'est Dieu seul qui me permettra de vous répondre. « Sans lui, je ne saurais répondre de manière à satisfaire Pharaon. » *Ibid.*, 16. Et, puisque Dieu seul dévoile ces secrets, ne demandez point à l'homme ce que le Maître de l'univers s'est réservé à lui-même. — En parlant de la sorte au monarque, il l'instruit et de l'impuissance de ses sages et de la puissance infinie du Seigneur. Je vous ai fait connaître maintenant que la sagesse humaine est étrangère à ce que je dirai, ainsi que mes propres raisonnements ; à vous maintenant de m'exposer ce que le Seigneur vous a manifesté. Alors Pharaon lui raconte ses songes l'un après l'autre, et il ajoute : « Je les ai racontés aux devins, et il n'y a eu personne qui ait pu me les expliquer. » *Ibid.*, 24. — Mais ne vous ai-je pas dit que la sagesse de l'homme est incapable de donner une pareille explication ? Ne vous irritez donc pas contre

Grandeur de la puissance de Dieu.

eux ; jamais ils ne comprendront les mystères que la lumière divine peut seule expliquer. — « Et Joseph poursuivit : Le songe de Pharaon est un. Et, pour que vous croyiez à l'accomplissement sûr et prochain de ce que Dieu vous a signifié, vous avez eu le même songe une seconde fois. » *Ibid.*, 25-32. Cette répétition du songe en est une confirmation et la preuve évidente qu'on en verra l'accomplissement. Indiquant ensuite ce que désignait le nombre des sept vaches et des sept épis, il prédit l'abondance et la disette qui devaient avoir lieu successivement, et il termine par cet excellent conseil : « Mettez à la tête de l'Egypte un homme qui puisse recueillir l'excédant des sept années d'abondance, et le ménager de façon à servir de ressource au temps de la famine et à préserver le peuple d'une ruine complète. Ce langage plut à Pharaon et à tous ses serviteurs. » *Ibid.*, 37. De son côté, Pharaon allait concourir à l'accomplissement des songes qu'avait eus Joseph sous le toit paternel : et c'est ainsi que, Joseph expliquant les songes de Pharaon, Pharaon à son insu assurait la réalisation des songes de Joseph. En effet, il ne l'eut pas plus tôt entendu « qu'il dit à ses serviteurs : Où trouverons-nous un homme qui ait comme celui-ci en lui-même l'esprit de Dieu ? » *Ibid.*, 38.

4. En s'exprimant de cette manière, il reconnaissait l'inspiration de Joseph. Où trouver, s'écria-t-il, un homme comme lui, assez favorisé du ciel pour avoir l'esprit de Dieu en lui ? « Et il dit à Joseph : Puisque le Seigneur t'a révélé toutes ces choses, il n'y a point d'homme plus éclairé que toi. » *Ibid.*, 39. Vous le voyez maintenant, lorsque Dieu veut réaliser quelques-uns de ses conseils, il n'y a point d'obtacle qui puisse l'en empêcher. Voilà Joseph échappant à grand'peine à la tentative homicide de ses frères, vendu, calomnié, exposé au plus grand péril, plongé longtemps dans un cachot, et néanmoins, après toutes ces épreuves, élevé ou peu s'en faut jusqu'au trône royal lui-même. « Puisque le Seigneur t'a révélé toutes ces choses, il n'y a point d'homme plus éclairé et plus prudent que toi. Tu seras donc chargé de ma maison, et à ta parole tout mon peuple obéira ; il n'y

aura d'autre différence entre toi et moi que celle du trône. » *Ibid.*, 40. Le voyez-vous, ce prisonnier transformé en souverain d'Egypte? cet esclave jeté dans les fers par le chef des cuisiniers, élevé par le roi lui-même au faîte des honneurs? En sorte que, sous les yeux de son maître d'autrefois, de celui qui l'avait condamné à la captivité comme coupable d'adultère, il reçoit en main le gouvernement du royaume. Tels sont les résultats des épreuves endurées avec piété. Aussi Paul disait-il : « La tribulation produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance; or l'espérance ne cause jamais de confusion. » *Rom.*, v, 3-5. En effet, Joseph supporta la tribulation avec patience; la patience rendit sa vertu éprouvée; avec une vertu éprouvée, il ne cessa de maintenir ferme son espérance; et son espérance ne fut pas confondue.

« Et le roi lui dit : Voilà que je te mets aujourd'hui à la tête de tout le royaume d'Egypte. Et Pharaon ôtant l'anneau de son doigt le mit à la main de Joseph, et il le fit revêtir d'une robe de fin lin, et mettre autour de son cou un collier d'or; et il le fit monter sur le deuxième de ses chars; et devant lui un héraut proclama sa grandeur; et il fut établi gouverneur de toute la terre d'Egypte. » *Genes.*, XLI, 41-43. Dieu, qui était avec Joseph, avait lui-même préparé les voies à cette gloire dont il combla son serviteur. « Et Pharaon lui dit : Sans toi, personne ne lèvera la main dans toute la terre d'Egypte. Et Pharaon appela Joseph du nom de *Psomthomphanech*, » afin de perpétuer par ce nom le souvenir de sa sagesse. *Ibid.*, 44-45. Effectivement, ce nom signifie : *Celui qui connaît les choses sacrées;* parce que Joseph avait expliqué des mystères inaccessibles aux autres, Pharaon lui impose donc un nom qui rappelle sa science. Pour mettre le comble à ces honneurs, il lui donne pour épouse la fille de Petephra; et, comme ce nom était le même que celui de l'ancien maître du jeune Hébreu, le texte ajoute qu'il était prêtre d'Héliopolis. Quant à l'âge de cet admirable jeune homme dont les luttes avaient été si rudes et dont la récompense était si belle, le passage suivant le détermine : « Or Joseph avait trente ans lorsqu'il parut devant Pharaon. » *Ibid.*, 46. Ce n'est pas sans raison que l'Ecriture nous apprend son âge : elle veut nous montrer que la jeunesse ne donne pas le droit de négliger la vertu, et que, lorsqu'il s'agit de la pratiquer, vainement représenterait-on son jeune âge. Joseph était jeune lui aussi; il était beau de visage et ravissant à voir. Or il arrive bien des fois que l'on ait la jeunesse sans avoir aucune beauté. Pour Joseph, il avait en même temps que la jeunesse les séductions de la beauté. C'est à la fleur de son âge qu'il fut successivement esclave et captif. Quand on le conduisit en Egypte, il avait dix-sept ans. A cet âge où les passions ressemblent à une fournaise embrasée, il est sollicité au mal par une Egyptienne impudique, sa maîtresse, laquelle échoue devant l'énergie de son esclave. A cette épreuve succèdent les longues souffrances de la captivité : n'importe, il reste ferme comme le diamant, et loin d'en être amolli, il n'en retire que plus de vigueur, fortifié qu'il est par la grâce d'en haut. Enfin, après avoir fourni cette carrière de tribulations, il passe de son cachot au gouvernement de toute l'Egypte.

Exhortation morale. Supportons avec courage les afflictions.

5. Que ces exemples nous apprennent à ne jamais perdre courage dans les tribulations, à ne pas nous abandonner aux murmures qui naissent des raisonnements humains. Que notre patience soit inébranlable comme notre espérance. Ne connaissons-nous pas la sagesse insondable de notre Seigneur? Quand il nous laisse faire l'expérience de l'adversité, ce n'est pas qu'il nous abandonne; au contraire, c'est qu'il veut ceindre de la couronne notre front vainqueur. Tous les saints ont eu les épreuves en partage; ce qui faisait dire aux apôtres : « C'est à travers des afflictions nombreuses qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. » *Act.*, XIV, 22. Et le Sauveur disait lui-même à ses disciples : « Vous trouverez dans le monde bien des afflictions. » *Joan.*, XVI, 33. Ne vous attristez donc pas dans les peines; écoutez plutôt ces paroles de Paul : « Tous ceux qui veulent vivre avec piété dans le Christ Jésus souffriront persécution. » II *Tim.*, III, 12. N'ayons donc ni surprise ni mauvaise humeur en présence de l'adversité, mais patience et courage; considérons, au lieu de l'épreuve elle-même, le bien

qui nous en reviendra. C'est, en effet, un vrai négoce spirituel ; or, de même que les gens adonnés au négoce temporel et désireux de faire fortune, ne parviennent à augmenter leurs richesses qu'à la condition d'affronter mille dangers sur terre et sur mer, de braver les attaques des brigands et les embûches des pirates ; de même aussi qu'ils se résignent à cette condition de gaieté de cœur, l'espérance du succès les rend insensibles aux difficultés; de cette manière, nous qui avons à recueillir ici-bas des richesses et des trésors spirituels, nous devrions n'y jamais penser sans tressaillir de joie et de bonheur, et sans considérer, au lieu des biens visibles, les biens invisibles, conformément à l'avis de Paul : « Ne regardons pas les biens qui se voient. » II *Corinth.*, IV, 18.

La foi se sert des yeux de l'intelligence.

C'est précisément en cela que consiste la foi, à ne pas se contenter des yeux corporels, et à se représenter les choses qui ne se voient pas, à l'aide des yeux de l'intelligence : d'autant plus que ces dernières méritent notre créance à meilleur titre que les choses que distinguent les yeux de notre corps. Le Patriarche fut agréable à Dieu, mais parce qu'il crut à la promesse divine et qu'il s'éleva de la sorte au-dessus de la nature et des considérations humaines : et voilà pourquoi « sa foi lui fut imputée à justice. » *Rom.*, IV, 3. Observez que la justice est une conséquence de la foi en la parole du Seigneur. Aussi, dès qu'il vous promet une chose, ne l'examinez pas au point de vue de l'ordre purement naturel, placez-vous au-dessus de ces raisonnements, et reposez-vous sur la puissance de Celui qui vous a donné sa parole. Cette épreuve a été celle de tous les justes, elle a été celle de notre magnanime Joseph; car, malgré les difficultés sans nombre qui surgirent subséquemment à ses victoires, il n'en fut ni ému, ni troublé; persuadé de l'inévitable accomplissement des divins décrets, il supporta toutes ces traverses avec une fermeté inébranlable : c'est à cause de cela que l'esclavage, la captivité, la calomnie le conduisirent comme autant de degrés à l'empire de l'Egypte. Sous l'influence de ces considérations, résignons-nous avec courage aux maux qui surviendront, rendons grâces en toute circonstance à notre miséricordieux Seigneur, et comptons sur sa récompense. Puissions-nous l'obtenir tous par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui gloire, puissance, honneur, soient au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXIV.

« Et Joseph se retira de la présence de Pharaon ; et il parcourut toute la terre d'Egypte. Et pendant sept années la terre produisit d'abondantes moissons ; et il rassembla du blé comme le sable de la mer. »

1. Vous plairait-il qu'aujourd'hui encore nous nous occupions de l'histoire de Joseph et que nous examinions comment ce grand homme, une fois investi du gouvernement de l'Egypte entière, trouva dans sa sagesse le moyen d'en soulager les habitants? « Et il se retira de la présence de Pharaon, et il parcourut toute la terre d'Egypte. Et pendant sept années la terre produisit d'abondantes moissons; et il rassembla du blé comme le sable de la mer. » *Genes.*, XLI, 46-49. Usant des pleins pouvoirs qu'il avait reçus du roi, Joseph rassembla les fruits de la terre et les déposa dans les villes, assurant par ces précautions le remède à la disette future. Vous avez vu comment ce juste fut dès ici-bas, par son élévation du cachot au souverain pouvoir, récompensé de sa fermeté, de sa patience et de toutes ses vertus. « Or, il lui naquit deux fils, avant la venue des années de famine. *Et il* appela le premier Manassé, disant : *Dieu m'a* fait oublier toutes mes épreuves et celles de mon père. » *Ibid.*, 50-51. Dans sa religion profonde, il choisit à son enfant un nom qui perpétua le souvenir de ses maux et sa propre reconnaissance; en outre, ce nom devait instruire l'enfant lui-même de la voie rude et périlleuse qui avait conduit son père à tant de grandeur. « Dieu m'a fait oublier toutes mes épreuves et celles de mon père. » Qu'est-ce à dire : *toutes mes épreuves?* A mon avis, il fait allusion à sa première et seconde captivité, et aux souffrances qu'il endura dans la prison. « Et de toutes les

épreuves de mon père. » Il s'agit ici de son éloignement du sein paternel, alors que dans l'âge le plus tendre, après avoir été l'objet des soins les plus attentifs, il échangea la liberté contre la servitude. « Et il appela le second Ephraïm, disant : Dieu m'a fait grandir sur la terre de ma bassesse. » *Ibid.*, 52. Admirez encore la gratitude qu'exprime ce nom. Comme s'il disait : Non-seulement Dieu m'a fait oublier mes malheurs; mais de plus j'ai grandi sur cette terre où j'ai été abreuvé de tant d'humiliations, où j'ai couru les dangers les plus graves, et où j'ai maintes fois été exposé à perdre la vie. — Mais ce qui suit mérite encore davantage notre attention.

Conformément à la prophétie de Joseph, les sept années d'abondance furent suivies de sept années de disette et de famine. L'accomplissement de cette prophétie convainquit tous les Egyptiens de la sagesse extraordinaire de leur gouverneur, et tous furent prêts à exécuter ses ordres. La famine étant devenue extrêmement rigoureuse, Joseph agit de telle sorte qu'ils ne s'en ressentirent aucunement. « Car dans toute la terre d'Egypte il y avait du pain. » *Ibid.*, 54. Cependant la disette croissant encore, le peuple cria vers Pharaon; il ne pouvait plus faire face à ses besoins, et la famine le contraignit de recourir au monarque. Et Pharaon, plein de confiance en Joseph, leur répondit : « Allez trouver Joseph; et, tout ce qu'il vous dira, faites-le. » *Ibid.*, 55. Pourquoi tourner vers moi vos regards? Ne comprenez-vous pas que je n'ai de la royauté que l'extérieur? C'est de lui que nous devons tous attendre notre salut. Au lieu donc de venir à moi, allez vers lui; « et, tout ce qu'il vous dira, faites-le. Et Joseph ouvrit les greniers et vendit le blé aux Egyptiens. » Or, comme la famine exerçait partout ses ravages, « toutes les contrées venaient en Egypte acheter du blé; la disette régnait sur toute la terre. » *Ibid.*, 56-57. Voyez s'accomplir peu à peu les songes de Joseph. En effet, la famine ayant envahi le pays de Chanaan où habitait Jacob, « celui-ci ayant appris que l'on vendait du blé en Egypte, dit à ses fils : Pourquoi restez-vous dans l'oisiveté? Voilà que j'ai appris qu'il y a du blé en Egypte. Descendez-y et achetez-y quelques vivres, afin que nous vivions et évitions la mort. » *Ibid.*, XLII, 1-2. Que faites-vous ici? Allez en Egypte, et apportez-nous des provisions.

Tout ceci arrivait pour que les frères concourussent eux-mêmes à la réalisation de sa vision, et qu'ils justifiassent l'explication qu'ils en avaient entrevue. « Et les dix frères de Joseph partirent : et ils ne prirent pas Benjamin; » il était enfant de la même mère que Joseph. « Car son père disait : l'enfant serait peut-être trop faible. » *Ibid.*, 3-4. Il voulait le ménager à cause de son jeune âge. « Et ils vinrent, et ils se prosternèrent la face contre terre devant Joseph, comme devant le prince de l'Egypte. » *Ibid.*, 6. Ils agissaient dans une ignorance complète : le temps qui s'était écoulé ne leur permettait pas de reconnaître les traits de leur frère qui, tout jeune autrefois, avait apparemment pris depuis cette époque une physionomie différente. Du reste, ainsi l'ordonnait le Seigneur; c'est pourquoi ils ne purent reconnaître Joseph ni à sa parole ni à son visage. Et comment auraient-ils pensé à lui? Sans doute ils le croyaient esclave des Ismaélites, et dans les fers des barbares. Non, ils ne pouvaient point concevoir une pensée pareille. Mais, s'ils ne reconnurent pas Joseph, Joseph les reconnut dès qu'il les vit; cependant il s'appliqua à leur rester inconnu, et il se proposa de les traiter comme des étrangers. « Il agit avec rigueur envers eux et leur parla avec dureté. Il leur demanda : D'où venez-vous? » *Ibid.*, 7. Il simula une complète ignorance, afin d'apprendre de leur bouche ce qu'il désirait tant savoir, la vérité sur son père et sur son frère.

2. En premier lieu, il leur demande de quelle contrée ils sont : ils lui répondent qu'ils sont venus de Chanaan pour acheter des vivres. — C'est la nécessité où nous avons été réduits par la disette qui nous a fait entreprendre ce voyage; et telle est la raison pour laquelle nous avons abandonné notre patrie et sommes venus en Egypte. — « Et Joseph se souvint des songes qu'il avait eus. » *Ibid.*, 9. Il comprend, à ce souvenir, que ses visions d'autrefois s'accomplissent; et désireux de tout savoir à fond, il

leur répond sur-le-champ avec rudesse : « Vous n'êtes que des espions, et vous êtes venus étudier la physionomie du pays. » Vos intentions en venant ici ne sont pas droites; c'est dans un but perfide et funeste que vous avez entrepris ce voyage. Et ils lui répondent pleins d'anxiété : « Non, Seigneur. » *Ibid.*, 10. Et ils apprennent alors d'eux-mêmes à Joseph ce qu'il avait à cœur de savoir : « Vos serviteurs ne sont venus que pour acheter des subsistances. Nous sommes tous enfants d'un même père; nous avons tous des intentions pacifiques; non, vos serviteurs ne sont pas des espions. » *Ibid.*, 10-11. Jusque-là, ils ne s'occupent qu'à leur propre justification, et la crainte qui s'est emparée de leur âme les empêche de répondre à l'attente de Joseph. Aussi leur répète-t-il encore : « Non, vous êtes venus pour étudier la physionomie du pays. » *Ibid.*, 12. Vainement me tenez-vous ce langage : les conditions dans lesquelles vous vous présentez ici prouvent que vous nourrissez quelque perfide dessein. Obligés alors d'entrer dans de plus grands détails, et désireux de toucher son cœur, ils lui répondent : « Vos serviteurs sont tous frères et au nombre de douze. » *Ibid.*, 13. Quel propos mensonger ! Ainsi, celui qu'ils ont vendu à des trafiquants, ils le comptent dans leur nombre; ils ne disent pas : Nous étions douze frères; mais, « nous sommes douze frères, et voilà que le plus jeune est avec notre père. » C'était là justement ce qu'il désirait savoir, s'ils n'avaient pas fait subir à leur frère le même traitement. « Voilà que le plus jeune est avec notre père; quant à l'autre, il n'y est plus; » ils ne s'expriment pas clairement sur ce point, et ils se contentent de dire : « Il n'y est plus. »

Cependant Joseph craignant, à cause de cette ambiguité, qu'ils n'eussent maltraité Benjamin; « cela prouve, leur dit-il, la vérité de ce que je disais, que vous êtes des espions. Vous ne sortirez point d'ici que votre plus jeune frère ne soit venu en ces lieux. » *Ibid.*, 14-15. Je désire le voir; je tiens à contempler les traits de cet autre fils de ma mère. Hélas ! votre conduite à mon égard m'autorise à douter que vous ne haïssiez également cet autre frère. Si vous le voulez, « faites partir l'un de vous, et qu'il l'amène; » *Ibid.*, 16; pour vous autres, vous resterez en prison jusqu'à son arrivée. Lorsqu'il sera venu, je verrai si vous avez dit la vérité, et c'est lui qui vous affranchira des soupçons que j'ai conçus; car, évidemment, s'il n'en est pas ainsi, il sera prouvé que vous n'êtes que des espions et que votre voyage n'a pas d'autre motif. En achevant ces mots, « il les fit mettre en prison. » *Ibid.*, 17. Voilà comment il éprouve leurs sentiments et de quelle manière il les traite, sous l'inspiration de la tendresse qu'il ressent pour son jeune frère. « Trois jours après, les ayant appelés, il leur dit : Faites ceci et vous vivrez; car je crains le Seigneur. Si vous avez des intentions pacifiques, l'un de vous restera dans cette prison, et vous autres vous partirez avec d'abondantes provisions de blé. Amenez-moi votre jeune frère, et je croirai à vos paroles; sinon vous mourrez. » *Ibid.*, 17-20. Considérez avec quelle sagesse il sait à la fois leur témoigner sa bienveillance, soulager les besoins de son père et s'enquérir touchant son frère de la vérité, en retenant l'un des dix et en renvoyant les autres.

Mais un juge incorruptible, je veux dire la conscience, élève sa voix contre les enfants de Jacob; et sans que nul les mette en cause et leur adresse des reproches, ils deviennent à eux-mêmes leurs accusateurs. « Et les frères se dirent l'un à l'autre : C'est justice; nous subissons la peine du péché que nous avons commis envers notre frère; car nous avons été insensibles à l'affliction de son âme quand il nous suppliait, et nous ne l'avons pas écouté; et voilà pourquoi nous sommes en butte à cette épreuve. » *Ibid.*, 20-21. Ainsi en est-il du péché; c'est quand il est accompli et consommé qu'il laisse voir à quel point il est déraisonnable de le commettre. De même que l'intempérant, tant qu'il se gorge de vin, n'en ressent aucun dommage et ne recueille que dans la suite les funestes effets de son intempérance; de même le péché, tant qu'il n'est point consommé, aveugle l'âme et obscurcit la raison comme un nuage épais; mais ensuite la conscience se lève qui nous poursuit avec plus d'acharnement que n'importe quel accusateur, et qui nous découvre la folie de notre

conduite. Effectivement, voyez les frères de Joseph arrivant à comprendre leur iniquité et avouant, lorsqu'ils courent risque de la vie, le crime qu'ils ont commis : « C'est justice, s'écrient-ils, nous subissons la peine du péché commis par nous envers notre frère; car nous avons été insensibles à l'affliction de son âme. » Ce n'est pas sans raison et sans motif que nous sommes dans la peine; nous l'avons mérité et trop mérité. Nous recevons le châtiment de la barbarie et de la cruauté avec lesquelles nous avons traité notre frère : « Car nous avons été insensibles à l'affliction de son âme quand il nous suppliait, et nous ne l'avons pas écouté. » Nous avons été sans cœur pour lui, nous avons été barbares, et à notre tour nous subissons un sort pareil; « voilà pourquoi nous sommes en butte à cette épreuve. »

3. Ils se parlaient ainsi les uns aux autres, s'imaginant n'être pas compris de Joseph. Car celui-ci, feignant de ne rien connaître ni comprendre à leur langue, se servait d'un interprète qui traduisait de part et d'autre leur langage. « Et Ruben entendant ces paroles, leur dit : Ne vous avais-je pas avertis quand je vous disais : Ne faites pas de mal à l'enfant; et vous ne m'avez pas écouté. Et maintenant c'est son sang qui vous est redemandé. » *Ibid.*, 22. Ne vous ai-je pas alors pressés, suppliés, de ne vous rendre coupables envers lui d'aucune injustice? « Aussi maintenant, c'est son sang qui vous est redemandé. » Car ce sang, vous avez voulu le verser réellement. D'ailleurs, bien que vous n'ayez point plongé de poignard dans sa gorge, en le vendant à des barbares, vous l'avez condamné à une servitude plus cruelle que la mort. « Voilà pourquoi maintenant on vous demande son sang. » Cela vous fera sentir ce qu'il y a de terrible dans la voix accusatrice de la conscience, dans l'opiniâtreté qu'elle met à nous poursuivre du souvenir criant de nos iniquités. « Et Joseph entendit ces paroles sans que ses frères s'en doutassent, parce qu'il se servait d'un interprète. » Il ne put résister plus longtemps à son émotion et à son amour fraternel; « et, s'étant retiré un instant, il pleura; » parce qu'il ne voulait pas se faire encore connaître. « Et il revint auprès d'eux, et il leur parla; et il prit Siméon et le fit enchaîner devant eux. » *Ibid.*, 23-25. Dans tous ses actes il cherche à les frapper de terreur; il veut voir si, en présence de Siméon chargé de chaînes, ils témoigneraient quelque pitié pour leur frère, toujours dans le dessein de faire l'épreuve de leurs sentiments et de savoir comment ils avaient traité Benjamin. En conséquence, il ordonne de charger Siméon de liens sous leurs yeux, afin de surprendre l'émotion qui se manifesterait chez eux. En outre, c'était dans sa pensée un moyen d'abréger la captivité de Siméon, d'accélérer la venue de Benjamin et de se rassurer lui-même sur son compte.

« Et il ordonna de remplir leurs sacs de blé et de remettre leur argent dans leurs sacs et de fournir à leurs besoins durant le voyage. Et, quand ils eurent chargé leurs ânes, ils partirent. » *Ibid.*, 25-26. Remarquez cette générosité de Joseph qui, à leur insu, leur donne et du blé et leur argent. « Et l'un des frères ayant ouvert son sac pour donner à manger à ses bêtes, vit l'argent et le dit à ses frères. Et leur cœur fut surpris, et pleins de trouble ils se dirent les uns aux autres : Pourquoi Dieu en a-t-il agi de la sorte envers nous? » *Ibid.*, 27-28. Nouveau surcroît d'angoisses pour eux : ils craignent que ceci n'ouvre la voie à des accusations nouvelles; pressés par les remords de leur conscience, ils rapportent tout au crime commis par eux envers Joseph. A leur retour près de leur père, ils lui communiquent exactement tout ce qui leur est arrivé, ils lui racontent le courroux déployé à leur égard par le gouverneur de l'Egypte et la captivité qu'il leur a infligée en qualité d'espions. « Nous lui avons répondu que nos intentions étaient pacifiques, que nous étions douze frères et que l'un des douze n'était plus, et que le plus jeune était avec notre père. Et il nous a dit : Vous me prouverez vos intentions pacifiques si vous laissez ici l'un de vous et m'amenez ensuite votre plus jeune frère, alors je saurai que vous n'êtes pas des espions. » *Ibid.*, 31-34. Ce récit redoubla le chagrin du saint Patriarche. Ayant vidé ensuite le contenu de leurs sacs, chacun retrouva son argent; ce qui les remplit de frayeur eux et leur père. Et Jacob leur dit en versant des larmes : « Vous m'avez ravi mes enfants; Joseph n'est

plus, je n'ai plus Siméon, et vous me prendriez encore Benjamin ! Hélas ! tous ces maux ont fondu sur moi ! » *Ibid.,* 36. N'était-ce pas assez de la perte de mon Joseph ? Voilà que vous y ajoutez celle de Siméon. Encore n'est-ce pas là le terme de mes douleurs, et vous voulez de plus m'enlever Benjamin. « Hélas ! tous ces maux ont fondu sur moi ! » Langage bien propre à faire comprendre les déchirements qu'éprouvait le cœur du saint Patriarche. Il n'espérait plus au sujet de Joseph; car il pensait que les bêtes féroces l'avaient dévoré : il n'espère pas davantage au sujet de Siméon, et il craint le même sort pour Benjamin. Aussi refuse-t-il de céder et de livrer son enfant. « Et Ruben son fils aîné lui dit : Mettez à mort mes deux enfants si je ne vous le ramène pas. Livrez-le entre mes mains, et je le ramènerai près de vous. » *Ibid.,* 37. Confiez-le moi, donnez-le moi sans crainte, et je vous le ramènerai certainement.

4. Ce qui inspirait à Ruben cette assurance, c'était la pensée de l'impossibilité où ils seraient de revenir en Egypte et d'y acheter des subsistances, si Benjamin n'était point avec eux. Néanmoins Jacob résiste toujours : « Non, leur dit-il, mon fils n'ira pas avec vous. » Et il justifie aussitôt, en l'expliquant, sa résolution. « Son frère est mort, et il est resté seul. Et, comme il est jeune, il lui arriverait de tomber malade en route, et vous conduiriez ma vieillesse attristée au tombeau. » *Ibid.,* 38. L'enfant est si jeune ! et je ne pourrais être privé de la consolation de le voir sans finir mes jours dans la douleur. Tant qu'il est près de moi, il me reste quelque adoucissement à mes maux; sa présence me rend moins amère la perte de son frère. — C'était donc sa tendresse pour Benjamin qui l'empêchait de consentir à son départ. « Cependant la disette devenait plus rigoureuse, et les provisions leur manquaient. Et le père leur dit : Allez et apportez-nous quelque peu de vivres. Et Juda lui dit : Cet homme nous a répété de la façon la plus formelle : Vous ne verrez pas ma face si votre jeune frère n'est pas avec vous. Si donc vous laissez partir avec nous notre frère, nous irons et achèterons du blé; dans le cas contraire, nous n'irons pas. Car cet homme nous l'a dit : Non, si votre jeune frère n'est pas avec vous, vous ne verrez point ma face. » *Genes.,* XLIII, 1-5. Ne croyez pas qu'il nous soit possible d'aller sans notre frère en Egypte. A moins que vous ne consentiez à ce que notre voyage soit infructueux, et que nous courions tous un extrême danger : dans ce cas nous partirons; mais sachez qu'il nous a juré que nous ne verrions pas son visage si nous n'étions accompagnés de notre frère le plus jeune. — Jacob se voyant environné d'angoisses de toute part, leur dit en soupirant : « Pourquoi m'avez-vous causé ce chagrin en déclarant à cet homme qu'il vous restait un frère ? Pourquoi m'avez-vous fait ce chagrin ? » *Ibid.,* 6. Pourquoi de la sorte attirer ces maux sur ma tête ? Car, si vous ne lui en aviez rien dit, il n'aurait pas retenu Siméon et réclamé Benjamin.

« Et ils lui répondirent : Cet homme nous a demandé si notre père vivait, et si nous avions un frère, et nous lui avons dit la vérité. Est-ce que nous savions, nous, qu'il allait nous dire : Amenez-moi votre frère ? » *Ibid.,* 7. Ce n'est pas spontanément, croyez-le bien, que nous lui avons donné ces détails sur notre famille. Comme il ne voyait d'abord en nous que des espions, il s'est assuré de nos personnes et nous a questionnés sur tout ce qui nous concernait; et c'est pour lui découvrir les choses comme elles étaient que nous lui avons parlé de cette manière. « Et Juda dit de nouveau à son père : Laissez aller l'enfant avec moi; et nous irons chercher de quoi soutenir notre vie, afin que nous ne mourions pas. » *Ibid.,* 8. Confiez-le à ma loyauté, et nous nous mettrons en route; car, nos provisions épuisées, il ne nous restera aucun espoir de salut, et il nous sera impossible de trouver ailleurs quelque ressource. « Je recevrai l'enfant de vos mains; et si je ne le ramène et ne le présente devant vous, je consens à porter le poids de votre éternel ressentiment. Si nous n'avions tant tardé, nous aurions déjà terminé ce second voyage. » *Ibid.,* 9-10. Votre tendresse pour Benjamin nous expose à une perte certaine. Nous allons périr de faim si vous ne consentez à le laisser partir avec nous.

Ainsi l'amour paternel, mon bien-aimé, dut

céder devant les exigences de la famine. En effet, Jacob voyant qu'il ne leur restait aucune autre ressource et que la disette devenait de plus en plus rigoureuse, leur dit : Puisque cela est absolument nécessaire, et que vous ne pouvez aller en Egypte sans amener Benjamin, n'oubliez pas d'offrir au gouverneur des présents. Emportez avec vous l'argent que vous avez trouvé dans vos sacs, et en outre une somme nouvelle pour acheter des provisions. « Prenez votre frère; partez donc et allez trouver cet homme. Daigne mon Dieu vous faire trouver grâce devant lui et lui inspirer de renvoyer votre frère et Benjamin. J'ai déjà été privé de mes enfants et voilà que j'en suis privé encore. » *Ibid.*, 13-14. Remarquez cette preuve de son indicible tendresse pour Joseph. Car, pour qu'on ne soit pas tenté d'appliquer à Siméon et à Benjamin ces paroles : « J'ai déjà été privé de mes enfants, et voilà que j'en suis privé encore, » il a le soin de dire préalablement : « Daigne mon Dieu vous faire trouver grâce devant cet homme, et lui inspirer de renvoyer votre frère et Benjamin. » Alors même que ces derniers seraient sauvés, je n'en serai pas moins privé d'enfants. Quel amour il avait pour Joseph ! Entouré de si nombreux enfants, il se regarde comme n'en ayant pas, parce que Joseph lui a été ravi. « Et ils prirent des présents, deux fois plus d'argent que la première fois, et Benjamin, et ils allèrent en Egypte, et ils parurent devant Joseph. Et Joseph les vit ainsi que Benjamin son frère. » *Ibid.*, 15-16. Ce qu'il avait tant désiré, il le voyait enfin ; le vœu de son cœur était rempli; ses efforts étaient couronnés de succès. « Et il dit au gouverneur de sa maison : Faites entrer ces hommes dans ma maison, et immolez des victimes; car ces hommes mangeront avec moi. Dès qu'ils se virent introduits dans la maison de Joseph, ils dirent : Sans doute on nous mène ici à cause de l'argent que nous avons retrouvé dans nos sacs ; et il va nous accuser faussement et nous condamner, et nous retenir à son service nous et nos ânes. » *Ibid.*, 17-18. Tandis que Joseph ne songe qu'à leur prouver son affection, ils se sentent en proie à l'anxiété et craignent d'être punis comme coupables d'avoir dérobé l'argent. En conséquence, ils découvrent le sujet de leur frayeur au gouverneur de la maison, ils lui racontent de quelle manière ils avaient retrouvé l'argent dans leurs sacs. « Aussi, ajoutent-ils, nous avons apporté une somme deux fois plus forte, afin de rendre la première et d'acheter de nouvelles subsistances. » *Ibid.*, 22.

5. Vous voyez que le malheur avait ramolli leur cœur et adouci leur caractère. « Or, il leur dit : La paix soit avec vous, ne craignez rien. Votre Dieu, le Dieu de votre père vous a donné des trésors en vos sacs. Je regarde votre argent comme reçu. » *Ibid.*, 23. N'ayez ni crainte ni anxiété à ce sujet. Vous n'avez à redouter aucune accusation; nous avons reçu le prix de vos achats. Regardez ceci comme l'œuvre de Dieu, et croyez que des trésors vous ont été donnés dans vos sacs. « Et, après ces mots, il fit venir Siméon. Et il apporta de l'eau pour qu'ils lavassent leurs pieds, et il donna de la nourriture à leurs ânes. » *Ibid.*, 23-24. Admirez l'accomplissement des prières de Jacob ; car tout arrivait conformément au vœu qu'il avait exprimé en ces termes : « Daigne le Dieu de mon père vous faire trouver grâce devant lui. » L'intendant lui-même, avant l'arrivée de Joseph, les traitait avec les plus grands égards. « Et ils préparèrent les présents de Joseph ; ils les lui offrirent à son entrée, et ils se prosternèrent devant lui la face contre terre. Et il leur adressa de nouveau la parole : Votre vieux père que vous m'avez dit vivre encore, est-il toujours en bonne santé ? Et ils lui répondirent : Notre père votre serviteur est en bonne santé. Et il repartit : Qu'il soit béni de Dieu. Et ils se prosternèrent devant lui. Apercevant son plus jeune frère, il dit : Est-ce là votre plus jeune frère que vous aviez promis de m'amener ? Et il ajouta : Que Dieu vous soit miséricordieux, mon fils. » *Ibid.*, 25-29. Jusqu'ici Joseph déploie une inébranlable fermeté, et il affecte de tout ignorer pour découvrir ensuite leurs véritables sentiments à l'égard de Benjamin. Cependant la nature fut plus forte : « Ses entrailles étaient bouleversées et il éprouvait le besoin de pleurer. Il entra donc dans une chambre, et il pleura. Et après s'être lavé le visage, il reparut. » Il ajouta ensuite d'un ton

exprimant l'intérêt : « Servez les pains ; et on en servit pour lui seul, » comme au prince et au gouverneur de toute l'Egypte. « Et on en servit pour eux en particulier, et on en servit aussi à part pour les Egyptiens qui mangeaient avec lui. Car les Egyptiens ne peuvent pas manger avec des Hébreux; c'est à leurs yeux une abomination. Et ils s'assirent devant lui, l'aîné le premier selon son rang, et le plus jeune selon son âge. » *Ibid.*, 30-33. Cela les frappa d'étonnement : ils ne pouvaient s'expliquer comment il connaissait la différence de leurs âges. Or, parmi les parts qu'ils reçurent, Joseph en donna à Benjamin une cinq fois plus considérable que les autres. Et ils ne démêlèrent pas le motif de cette conduite; ils supposèrent que Joseph agissait de la sorte sans dessein et qu'il traitait ainsi Benjamin parce qu'il était le plus jeune.

Et quand le repas eut pris fin, « Joseph commanda à son intendant en ces termes : Emplissez de blé les sacs de ces hommes autant qu'ils pourront en contenir, et remettez leur argent dans les sacs. Mettez également ma coupe d'argent dans le sac du plus jeune. » *Genes.*, XLIV, 1-2. Quel expédient il imagine encore pour se rendre un compte exact des sentiments dont ils sont animés envers Benjamin ! Cela fait, il les congédia. Et dès qu'ils eurent cheminé quelque temps, « il dit à son intendant : Levez-vous et poursuivez ces étrangers, et dites-leur : Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le bien ? Pourquoi m'avez-vous dérobé une coupe d'argent ? C'est précisément celle en laquelle boit mon maître; il s'en sert également pour deviner l'avenir. Vous avez commis là un acte détestable. » *Ibid.*, 4-5. Effectivement, quand l'intendant les eut atteints, il leur parla à peu près en ces termes : D'où vient que vous répondez par la noirceur aux bienfaits ? Comment avez-vous osé outrager par votre méchanceté jusqu'à celui-là même qui vous a traités avec tant de bonté ? Comment n'avez-vous pas respecté la générosité dont il a usé envers vous? Quoi, vous avez porté à un tel point la malice et la démence ! Ignorez-vous donc que mon seigneur se sert de cette coupe pour deviner l'avenir ? C'est là un acte pervers, un dessein funeste, un attentat impardonnable, un forfait horrible, qui laisse au-dessous de lui la scélératesse la plus raffinée. « Et ils lui répondirent : Pourquoi notre seigneur nous tient-il ce langage ? » *Ibid.*, 7. Pourquoi nous accusez-vous d'un crime dont nous sommes innocents ? « Vos serviteurs sont bien éloignés d'avoir fait ce que vous dites. » Nous sommes bien loin d'avoir pensé jamais à un pareil attentat. Nous avons rapporté avec nous deux fois plus d'argent qu'il n'en fallait : pour quel motif déroberions-nous de l'argent ou de l'or ? Et, si vous persistez à le croire, « que celui de nous sur lequel on trouvera la coupe que vous cherchez soit puni de mort, » comme coupable d'un tel crime. « Quant à nous, on nous réduira en servitude. » *Ibid.*, 9. C'était leur conscience sans reproche qui leur inspirait une semblable assurance. « Et il leur répondit : Il sera fait selon votre parole. Celui d'entre vous chez lequel la coupe sera trouvée, celui-là seul deviendra mon esclave; les autres se retireront en toute liberté. » *Ibid.*, 10. Et ils le laissèrent alors poursuivre ses investigations. « Et il les fouilla, en commençant par le plus âgé, jusqu'à ce qu'il vint à Benjamin; et ayant ouvert son sac, il y trouva la coupe. » *Ibid.*, 12. A ce spectacle, leur esprit fut couvert de ténèbres. « Et ils déchirèrent leurs vêtements, et, chargeant de nouveau leurs sacs sur leurs ânes, ils retournèrent à la ville. Et Juda ainsi que ses frères étant introduits auprès de Joseph se prosternèrent devant lui la face contre terre. » *Ibid.*, 13-14. Que de fois ils ont à l'adorer ! « Et Joseph leur dit : Pourquoi avez-vous agi ainsi ? Ignoriez-vous donc que je m'en sers pour prophétiser ? Et Juda lui répondit : Qu'opposerons-nous aux reproches de mon seigneur, que lui dirons-nous ? Comment nous justifierons-nous ? Dieu a prouvé l'injustice de vos serviteurs. » *Ibid.*, 15-16. La pensée de leurs crimes d'autrefois lui revient à la mémoire. « Voilà, poursuit-il, que nous sommes esclaves de notre seigneur, et nous et celui chez lequel on a retrouvé la coupe. » C'est une preuve de leurs bons sentiments, qu'ils s'offrent à partager la condition servile de leur frère. « Et Joseph leur dit : Loin de moi cette pensée. Celui-là seul chez lequel la coupe a été retrouvée sera

mon esclave; pour vous, retournez sains et saufs vers votre père. » *Ibid.*, 17.

6. Ainsi les craintes de leur père se réalisaient, et tel était le trouble et le désordre de leur esprit qu'ils ne savaient à quoi se résoudre. « Et Juda s'approcha et dit : » Il avait, vous vous en souvenez, donné à Jacob cette assurance lorsque celui-ci confia Benjamin : « Si je ne vous le ramène, je consens à passer pour criminel à vos yeux tous les jours de ma vie. » Voilà pourquoi il s'approche de Joseph et lui raconte tout ce qui s'était passé, afin d'exciter sa compassion et d'obtenir la liberté de l'enfant. « Et Juda s'approcha et dit : Je vous en prie, seigneur, permettez à votre serviteur de parler. » *Ibid.*, 18. Remarquez en toutes ses paroles l'accent de l'esclave s'adressant à son maître, et souvenez-vous du songe des gerbes qui avait tant excité la jalousie des frères de Joseph; admirez cette sagesse toute-puissante avec laquelle Dieu, en dépit de tous les obstacles qui se rencontrent, assure l'accomplissement de ces prophéties. « Permettez à votre serviteur de parler, et que mon seigneur ne s'irrite pas contre lui. Vous avez interrogé vos serviteurs en leur disant : Avez-vous un frère ou un père ? Et nous avons répondu à notre seigneur : Nous avons un père qui est vieux, et il a un fils de sa vieillesse, lequel est jeune encore, et son frère est mort. » *Ibid.*, 18-20. Que devait éprouver Joseph en entendant ce récit ? « Et il est resté le seul enfant de sa mère, et son père l'aime tendrement. » Pourquoi cette assertion mensongère : « Son frère est mort ? » Ne l'avaient-ils pas vendu à des marchands ? C'est vrai; mais ils avaient persuadé à Jacob que son fils n'était plus et qu'il avait été dévoré par les bêtes féroces. De plus, ils supposaient que Joseph n'avait pu résister aux horreurs de la servitude chez les barbares et qu'il était mort; de là le langage de Juda : « Et son frère est mort. Vous avez dit ensuite à vos serviteurs : Amenez-le moi, et je prendrai soin de lui. Et vous avez dit : Si votre frère ne descend pas avec vous, ne songez pas à voir ma face. Il arriva donc qu'étant retourné auprès de votre serviteur notre père, nous lui avons communiqué les paroles de notre seigneur. Et notre père nous dit : Allez, achetez-nous quelques subsistances. Et nous lui répondîmes : Nous ne pourrons point y aller, à moins que notre frère ne vienne avec nous. Et votre serviteur notre père dit : Vous savez que ma femme m'a donné deux enfants. Et l'un des deux est allé loin de moi, et vous m'avez dit qu'une bête féroce l'a devoré. » *Ibid.*, 20-28. Observez en passant que ce plaidoyer de Juda met Joseph au courant de tous les événements accomplis dans la maison paternelle après qu'il eut été vendu, des sentiments que ses frères avaient excités en Jacob, et de ce qu'ils lui avaient fait entendre sur son compte. « Maintenant donc, si vous me prenez Benjamin et qu'il lui arrive quelque défaillance en route, vous conduirez ma vieillesse en pleurs au tombeau. » *Ibid.*, 29. Notre père étant animé de sentiments pareils à l'égard de cet enfant, comment pourrions-nous revoir sa face sans ramener l'enfant avec nous ? « La vie de l'un est attachée à la vie de l'autre. Et vos serviteurs conduiront la vieillesse éplorée de votre serviteur notre père au tombeau. Car votre serviteur a reçu l'enfant des mains de son père et lui a dit : Si je ne vous le ramène, je consens à passer pour criminel à vos yeux tous les jours de ma vie. » *Ibid.*, 30-31. J'ai dû m'engager de cette manière aux yeux de mon père, afin d'emmener l'enfant, d'exécuter vos ordres, et de vous prouver que nous avions dit la vérité sans mélange aucun de mensonge. « Et maintenant je resterai et je servirai à la place de l'enfant, et je serai l'esclave de mon seigneur; et l'enfant retournera avec ses frères. Comment pourrions-nous revenir auprès de notre père si l'enfant n'estpas avec nous ? Non, je ne saurais voir la douleur qu'éprouverait mon père. » *Ibid.*, 33-34.

Ce langage émut profondément Joseph et le rassura pleinement sur le respect de ses frères envers leur père, et sur leur tendresse pour Benjamin. Et il ne put plus y résister, ni supporter la présence de témoins. « Et, les renvoyant tous, il resta seul avec ses frères; puis élevant la voix avec larmes, il se fit connaître à eux. Et cela se répandit dans tout le royaume et dans la maison de Pharaon. Et il dit à ses frères : Je suis Joseph; mon père vit-il encore ? » *Genes.*, XLV, 1-3. Je

ne puis m'empêcher ici de proclamer mon admiration pour la fermeté avec laquelle le bienheureux se maîtrise si longtemps et diffère de se faire connaître. Ce qui ne m'étonne pas moins, c'est que ses frères aient pu rester debout en entendant ces paroles de Joseph, et ouvrir encore la bouche; c'est que leur âme ne se soit pas envolée, qu'ils n'aient point été mis hors d'eux-mêmes et qu'ils n'aient pas cherché à se cacher dans les entrailles de la terre. « Et ses frères ne purent lui répondre, car ils étaient troublés. » Et certes à bon droit; ils songeaient et à la manière dont ils l'avaient traité, et à ce qu'il avait été pour eux; ils songeaient à l'éclat dont il était présentement environné, et ils étaient dans l'angoisse au sujet de leur propre salut. Aussi, pour dissiper leurs inquiétudes, Joseph leur dit: « Approchez-vous de moi. » *Ibid.*, 4. Ne vous éloignez pas; ne croyez pas d'ailleurs avoir obéi en ceci à vos propres sentiments. Il faut moins attribuer ces événements à l'envie que vous me portiez qu'à la sagesse du Seigneur et à son infinie miséricorde; il voulait que je vinsse en Egypte afin de pouvoir au temps marqué vous préserver de la famine, et vous et ce pays tout entier. « Et il dit: Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Egypte. Ne craignez rien. » *Ibid.*, 5. Que le trouble ne s'empare pas de vos âmes; ne voyez en ceci rien de fâcheux: c'est la divine Providence qui a tout conduit: « Dieu m'a envoyé devant vous pour votre salut. Car il y a deux ans que la famine règne sur la la terre, et il s'écoulera cinq années encore pendant lesquelles on ne pourra ni labourer ni moissonner. Dieu m'a envoyé devant vous pour qu'il vous restât de quoi subsister sur la terre. Ce n'est pas vous qui m'avez fait venir ici, mais le Seigneur. » *Ibid.*, 6-8.

7. Voyez-vous Joseph s'efforcer jusqu'à trois différentes reprises de les rassurer, et leur dire de ne point s'estimer responsables de ce qui s'était accompli, et d'en attribuer la cause au Seigneur qui l'avait par là conduit à une si haute gloire. « Dieu, poursuit-il, m'a établi comme le père de Pharaon, le maître de toute sa maison et le prince de toute l'Egypte. » *Ibid.*, 8. Mon esclavage a été le principe de mon élévation; c'est parce que j'ai été vendu que je suis arrivé à cette dignité, parce que j'ai été éprouvé de la sorte que je suis au faîte des honneurs, parce que vous m'avez considéré d'un œil d'envie que je suis environné de tant de gloire. — Ne nous bornons pas à ouïr le récit des actes de Joseph: appliquons-nous surtout à les imiter. A son exemple, consolons les personnes qui ont mal agi envers nous, dégageons-les de la responsabilité des faits qui nous concernent, et dans les épreuves soyons les émules de la piété de cet héroïque jeune homme. — Soyez donc, poursuit-il, bien convaincus à ce sujet que, loin de vous garder quelque ressentiment de vos procédés à mon égard, je prétends ne vous charger d'aucun grief, et voir en tout cela un moyen dont la Providence a daigné se servir pour me faire asseoir sur le trône glorieux que j'occupe. « Et maintenant hâtez-vous de retourner vers mon père et dites-lui: Voici ce que vous mande votre fils Joseph: Dieu m'a établi maître de toute la terre d'Egypte; venez vers moi et ne tardez pas. Et vous demeurerez dans la terre de Gessen, et vous serez près de moi, vous, vos enfants, les fils de vos enfants, vos brebis, vos bœufs et tout ce que vous possédez. « Je pourvoirai à votre subsistance, car il reste encore cinq années de disette, afin que vous ne périssiez pas, vous, vos enfants et tout ce qui vous appartient. Vos yeux et les yeux de Benjamin voient ce que je vous dis de ma bouche. Annoncez donc à mon père l'éclat dont je suis entouré en Egypte, annoncez-lui tout ce que vous avez vu, et amenez-le moi promptement. » *Ibid.*, 9-12.

Quand il les eut ainsi entretenus, rassurés et instruits de ses volontés à l'égard de son père, dont il désirait si vivement l'arrivée, « il se pencha sur le cou de Benjamin son frère, et il pleura; » car ils étaient tous les deux enfants de la même mère; « et Benjamin pleura aussi sur lui; et il embrassa aussi tous ses frères, et il pleura sur eux. » *Ibid.*, 14. Malgré ce long épanchement de Joseph, malgré ses larmes et les paroles rassurantes qu'il leur adressa, à peine ses frères purent-ils lui parler. « Et après cela, dit l'historien sacré, ils lui parlaient. Et ces nouvelles furent publiées et répandues dans la mai-



son de Pharaon; et Pharaon s'en réjouit et tous ceux qui habitaient sa maison. » *Ibid.*, 15-16. Ils furent tous heureux de cette reconnaissance des frères de Joseph. « Et le roi parla en ces termes à Joseph : « Dis à tes frères : Faites ceci; remplissez vos sacs de froment et partez. Emmenez ensuite votre père et retournez près de moi ; et je vous donnerai de tous les biens de la terre d'Egypte. Mais toi, ordonne-leur de prendre des chars pour leurs femmes et leurs enfants. » *Ibid.*, 17-19. Quelle sollicitude de la part du monarque pour le voyage de Jacob ! « Et prenez votre père, poursuit-il, venez; et ne laissez rien de ce que vous avez dans vos demeures. Toutes les richesses de l'Egypte seront à vous. Et les enfants d'Israël firent de la sorte. Et Joseph leur donna des chars, suivant l'ordre du roi. Et il donna deux robes à chacun d'eux. Mais à Benjamin il donna trois cents pièces d'or et cinq robes magnifiques. Et il en envoya autant à son père avec dix ânes chargés de tout ce qu'il y avait de précieux en Egypte, et autant d'ânesses portant du pain pour le chemin. Après cela, il congédia ses frères et ils partirent; et il leur dit : Ne vous querellez pas en chemin. » *Ibid.*, 19-24.

Quelle sagesse admirable ! Non-seulement il bannit à leur égard tout ressentiment et leur pardonne leur conduite ; mais de plus il va jusqu'à les exhorter à ne pas se quereller en chemin, et à ne pas s'abandonner à des récriminations les uns contre les autres. Naguère, après avoir comparu devant Joseph, ils se disaient entre eux : « Ce que nous souffrons est juste, nous sommes dans le péché à cause de notre frère, car nous avons méprisé sa douleur. » Et Ruben se levant répliquait : « Ne vous avais-je pas dit de ne pas faire de mal à l'enfant? et vous ne m'avez point écouté. » *Genes.*, XLII, 21-22. Il était donc fort vraisemblable que cette scène se renouvellerait pendant la route. C'est pourquoi, en vue de prévenir ces emportements et ces reproches mutuels, Joseph leur dit : « Ne vous querellez pas en chemin ; » souvenez-vous que je ne vous ai demandé aucun compte de vos procédés envers moi, et agissez entre vous avec la même bienveillance. — Qui serait capable d'admirer comme elle le mérite la vertu de ce juste, observant dans toute sa perfection la philosophie de la Loi nouvelle? Car le précepte donné par le Sauveur à ses disciples : « Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent, » *Matth.* V, 44, il l'a dépassé, et, outre la charité admirable avec laquelle il traite ceux qui autant qu'il dépendait d'eux l'avaient mis à mort, il fait tous ses efforts pour les amener à penser qu'ils n'étaient point coupables envers lui. Quelle hauteur de philosophie ! Quelle candeur et quel tendre amour de Dieu ! Ne croyez pas, leur dit-il, être la cause de tout ce qui m'est arrivé. J'en suis redevable à la sollicitude du Seigneur, qui voulait ainsi réaliser mes songes et se servir de moi pour votre salut. — Par conséquent, voyons toujours dans les épreuves et les afflictions dont nous serons assaillis un gage certain de la providence et de la miséricorde divines. Ne cherchons pas non plus en toute chose le calme et le repos ; et, que nous soyons dans la tribulation ou la prospérité, rendons également grâces au Seigneur, afin que cette gratitude nous obtienne de sa providence une sollicitude encore plus tendre. Puissions-nous tous en être favorisés par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, honneur, puissance, en même temps qu'au Père, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXV.

« Et ils montèrent de l'Egypte, et ils vinrent dans la terre de Chanaan, vers Jacob leur père, et ils lui dirent : Votre fils Joseph vit, et il gouverne tout le royaume d'Egypte. Et Jacob fut dans le ravissement; et il ne les crut pas. »

1. Notre entretien d'hier a mis sous vos yeux la philosophie de Joseph et la perfection admirable avec laquelle il pratiqua vis-à-vis de ses frères l'oubli des injures ; car il ne se borna pas à ne pas leur parler du passé, il y ajouta le conseil d'éviter toute querelle entre eux à son sujet, tandis qu'ils retourneraient vers leur père, et de cheminer ensemble sans dissentiment aucun et dans une complète harmonie. Il nous reste

à vous entretenir aujourd'hui des événements subséquents, du retour des enfants de Jacob auprès de leur père, de la descente du saint Patriarche en Egypte, de l'épanouissement que lui causèrent les nouvelles concernant Joseph, nouvelles à la suite desquelles le vieillard recouvra pour ainsi parler la vie de sa jeunesse. Comment en vérité exprimer le bonheur dont il fut rempli en apprenant que Joseph vivait encore et qu'il vivait dans l'éclat de la puissance? Vous le savez, ce sont principalement les biens auxquels on ne s'attend pas qui portent au comble le bonheur. Eût-il été possible à Jacob d'apprendre l'élévation au gouvernement suprême de l'Egypte de celui qu'il croyait avoir été dévoré depuis longues années par des bêtes féroces, sans être ravi hors de lui-même et accablé en quelque sorte de joie? Il en est bien souvent des effets d'une immense joie comme des effets d'une immense tristesse : il n'est pas rare de voir une joie excessive arracher aux uns des larmes, stupéfier les autres, quand on vient à se trouver en présence de résultats inespérés, à revoir tout à coup pleines de vie des personnes que l'on croyait mortes. Mais pour plus de clarté, écoutons le texte lui-même.

Les biens auxquels on ne s'attend pas portent le bonheur à son comble.

« Et ils montèrent de l'Egypte, et ils vinrent dans la terre de Chanaan vers Jacob leur père, et ils lui dirent : Votre fils Joseph vit, et il gouverne tout le royaume d'Egypte. Et Jacob fut dans le saisissement, et il ne les crut pas. » *Genes.*, XLV, 25-26. Ainsi, je le répète, voilà Jacob qui ne peut croire ce qu'on lui raconte de Joseph, et qui, l'âme bouleversée, ne peut se décider à prendre le récit de ses enfants pour la vérité. Quoi donc! ceux-là mêmes qui lui avaient présenté autrefois la robe de leur frère souillée de sang et l'avaient induit à penser que des bêtes féroces avaient dévoré Joseph, viennent dire maintenant que Joseph est plein de vie et règne sur l'Egypte! Dans un trouble profond, il se demandait comment ces choses pouvaient se concilier entre elles : si le premier récit exprimait la vérité, celui-ci ne méritait aucune confiance, et, s'il fallait regarder ce dernier comme véritable, le premier n'était donc qu'une imposture: la cause principale du trouble qu'il éprouvait, c'était le rapprochement de ce que lui avaient autrefois raconté ses fils et de ce qu'ils lui apprenaient actuellement. Ceux-ci s'apercevant du trouble de leur père, pour l'amener à croire à leur parfaite et entière véracité, « lui rapportèrent tout ce que Joseph leur avait dit et tout ce qu'il leur avait recommandé. » *Ibid.*, 27. Après qu'ils lui eurent montré les choses et les présents que Joseph lui envoyait, ils parvinrent enfin à grand'peine à lui persuader que leur récit n'était point un mensonge. Quand Jacob eut vu les chars qui devaient le conduire en Egypte, « il sentit une vigueur nouvelle animer ses membres. » Tout vieux, tout affaibli, tout courbé par l'âge qu'il est, le bonheur le rajeunit en quelque manière. Que signifient ces mots : « Il sentit une vigueur nouvelle animer ses membres? »

Telle on voit la flamme d'une lampe dont l'huile va être consumée jeter un éclat nouveau au moment où elle est prête à s'évanouir, dès qu'on a renouvelé la provision d'huile nécessaire; tel le saint Patriarche, qui naguère allait succomber à la tristesse dont il était accablé, « car il ne voulait pas de consolation, disant : Je descendrai en pleurant au tombeau, » *Gen.*, XXXVII, 35, n'apprend pas plus tôt que son fils est vivant et qu'il règne en Egypte, n'a pas plus *tôt vu* les chars, « qu'une vigueur nouvelle anime ses membres. » Ce n'était plus un vieillard, c'était un homme plein de jeunesse; les nuages de la tristesse étaient déchirés, les orages du cœur avaient disparu, le calme renaissait pour toujours. Ainsi l'ordonnait la divine Providence, afin que ce juste fût dédommagé de tant de peines, *qu'il* jouît de la prospérité de son fils, et *surtout afin* que fût justifiée l'interprétation donnée par Jacob lui-même du songe de Joseph en ces termes : « Est-ce que ta mère et moi, et tes frères, nous viendrons t'adorer? » *Genes.*, XXXVII, 10. Et il crut devant le langage de ses enfants et devant ce qu'on lui montrait. « Et il s'écria : Ce sont là pour moi de grands événements, si Joseph vit encore; j'irai donc et je le verrai avant de mourir. » *Genes.*, XLV, 28. « Ce sont là pour moi de grands événements, » ils sont au-dessus de toute pensée, ils laissent bien loin toute joie humaine; « si mon fils Joseph vit en-

core, j'irai donc et je le verrai. » Hâtons-nous, que je l'entretienne avant de mourir. Cette nouvelle a relevé mon âme, elle a fait évanouir la faiblesse de l'âge et fortifié mon cœur. Que je le voie seulement, et mon bonheur sera complet, et je mourrai content. — Le saint Patriarche se met donc en route sans délai aucun; il lui tardait, il avait hâte de revoir son bien-aimé, celui qu'il avait cru dévoré depuis longtemps par des bêtes féroces, de le voir, dis-je, à la tête de toute l'Egypte. « Et, étant arrivé au puits du serment, » il offre à Dieu des prières d'actions de grâces, « et il offrit un sacrifice au Dieu de son père Isaac. » *Genes.*, XLVI, 1.

2. Que cet exemple de Jacob nous enseigne à mettre nos actes, nos entreprises, nos voyages sous la protection du Seigneur, en lui offrant un sacrifice de prières et en invoquant son assistance : c'est ainsi que nous nous rapprocherons de la piété de ces justes. « Il offrit un sacrifice au Dieu de son père Isaac; » preuve qu'il marchait sur les traces paternelles, et qu'il rendait à Dieu le même culte qu'Isaac. La religion que le saint Patriarche montra dans ce sacrifice de reconnaissance fut aussitôt récompensée par des marques non équivoques du secours divin. A la vue du long chemin qu'il avait à faire, et craignant à cause de son âge avancé qu'une mort inattendue ne le prive de revoir son enfant, il supplie le Seigneur de prolonger suffisamment ses jours pour que son bonheur soit complet. Le Seigneur répond largement dans sa bonté à la confiance du juste. « Et le Dieu d'Israël lui dit pendant une vision nocturne : Jacob, Jacob. Je suis le Dieu de tes pères; ne redoute pas de descendre en Egypte; car j'y ferai sortir de toi un grand peuple. J'y descendrai avec toi, et un jour je t'en ramènerai. Et Joseph mettra sur tes yeux ses mains. » *Ibid.*, 2-4. Ainsi, non-seulement Dieu accorde au saint Patriarche ce que celui-ci lui a demandé, mais encore bien davantage : telles sont sa générosité et sa miséricorde, qu'il va toujours au-delà de nos supplications. « Ne redoute point de descendre en Egypte. » La longueur du voyage inspirant à Jacob des appréhensions, le Seigneur lui dit : N'aie point égard à la faiblesse de l'âge; « car je ferai sortir de toi un grand peuple, et je descendrai avec toi en Egypte. » Moi-même je t'accompagnerai et te rendrai toute chose favorable. Remarquez comment dans ces paroles il se prête à notre faiblesse : « Je descendrai avec toi en Egypte. »

Quel bonheur d'avoir Dieu même pour compagnon de voyage ! Après cela vient l'annonce de la circonstance après laquelle soupirait le plus le vieillard. « Et Joseph mettra sur tes yeux ses mains. » Ton enfant chéri te pressera dans ses bras et mettra ses mains sur tes yeux. Pars donc plein de confiance et sans crainte. — Aussi, avec quelle joie ce juste entreprit ce voyage, après avoir ouï de la bouche du Seigneur de si belles promesses ! « Et Jacob se leva, et ses enfants; et ils prirent tout ce qu'ils possédaient, et ils allèrent en Egypte. Et ils étaient au nombre de soixante-six lorsque Jacob descendit en Egypte. Et Joseph et les enfants qui lui étaient nés en Egypte étaient au nombre de neuf : et ils étaient de la sorte tous ensemble avec Joseph au nombre de soixante-quinze personnes. » *Ibid.*, 5, 7, 27. Pourquoi l'Ecriture précise-t-elle les nombres avec tant d'exactitude? Pour nous faire apprécier l'accomplissement de la promesse suivante du Seigneur : « Je ferai sortir de toi un grand peuple. » *Exod.*, XII, 37. Car les enfants d'Isaac s'élevèrent du nombre de soixante-quinze à celui de six cent mille. Ce n'est donc pas sans raison ni sans but que l'on nous détermine le nombre de ceux qui descendirent en Egypte : c'est, je le répète, pour nous apprendre dans quelle proportion la race de Jacob se multiplia, et fortifier notre foi aux divines promesses. Songez, en effet, aux moyens de toute sorte mis en œuvre par le roi d'Egypte, après la mort de Jacob et de Joseph, pour arrêter la population croissante des Hébreux, à l'inutilité de ses efforts, à l'accroissement de plus en plus rapide de ce peuple, et vous serez saisi d'admiration et de stupeur devant l'action de la Providence, et vous comprendrez que ses décrets ne sauraient rester sans efficacité, quelques obstacles que l'on suscite. Mais reprenons la suite du texte afin d'apprendre les circonstances de l'entrevue de Joseph et du saint Patriarche.

« Quand il approcha de la terre d'Egypte, il envoya devant lui Juda vers Joseph pour lui faire

part de l'arrivée de son père. Dès que Joseph l'eut appris, il fit atteler son char, et il accourut au-devant de Jacob. Et, dès qu'il le vit, il se jeta à son cou et pleura à chaudes larmes. » *Genes.*, XLVI, 28, 29. Comme je le disais précédemment, bien souvent l'excès de la joie nous fait répandre des larmes. « Il se jeta à son cou et il pleura ; » non point d'une façon ordinaire, mais « à chaudes larmes. » Il se représentait en ce moment ce qu'il avait souffert lui-même, ce que son père avait enduré à son sujet; et, à la pensée des années écoulées dans l'intervalle et de cette entrevue inespérée du fils et du père, il ne put retenir ses larmes, témoignant ainsi et l'excès de sa joie et sa reconnaissance envers le Seigneur. « Et Jacob dit à Joseph : Maintenant je puis mourir; car j'ai vu tes traits, et tu vis encore. » *Ibid.*, 30. Me voici au comble de mes vœux : j'ai été exaucé au delà de ce que j'attendais; ce que je n'avais jamais espéré s'est accompli, je ne demande pas une plus longue vie. J'ai vu celui que j'aimais; et il me suffit pour être pleinement heureux de voir que tu vis encore, toi que je supposais mort depuis longtemps et dévoré par les bêtes féroces. — Langage bien propre à un père plein de tendresse et bien capable de faire comprendre les sentiments dont son cœur était animé. « Or, Joseph dit à ses frères : J'irai et j'annoncerai à Pharaon que mes frères sont arrivés et qu'ils sont pasteurs. Ils s'occupent de troupeaux, et ils ont amené avec eux des brebis et des bœufs. Et si Pharaon vous appelle et vous demande quelles sont vos occupations, vous répondrez : Nous sommes pasteurs. Car les bergers des troupeaux de brebis sont un objet d'horreur pour les Egyptiens. » *Ibid.*, 31-34.

La joie nous fait répandre des larmes.

3. Admirez la sagesse de Joseph et le conseil qu'il donne si prudemment à ses frères, afin de sauvegarder leur tranquillité, et de les mettre à l'abri de tout rapport avec les Egyptiens. Ces derniers méprisant et détestant la vie pastorale, et se consacrant exclusivement au culte de leur sagesse, Joseph prévient les enfants de Jacob de prendre occasion de leur propre profession pour obtenir qu'une contrée fertile leur soit donnée en partage, de manière à y vivre dans une paix profonde. « Et il introduisit cinq de ses frères en présence de Pharaon. Et le roi leur demanda : Quelles sont vos occupations ? Et ils répondirent : Nous nous occupons du soin des troupeaux. Nous habiterons dans la terre de Gessen. Et Pharaon dit à Joseph : Qu'ils y habitent. Si tu en connais parmi eux qui soient intelligents, confie-leur la surveillance de mes troupeaux. » *Genes.*, XLVII, 2-6. Les frères de Joseph répondent conformément à ses avis, et ils obtiennent de s'établir dans le pays de Gessen. De son côté, Pharaon, pour donner à Joseph une marque nouvelle de sa bienveillance, lui dit : « Si tu en connais parmi eux qui soient intelligents, confie-leur la surveillance de mes troupeaux. » — « Et Joseph introduisit aussi son père en présence de Pharaon. Et Pharaon dit à Jacob : Quels sont les jours des années de votre vie ? » *Ibid.*, 7-8. C'est la vue des cheveux blancs de Jacob qui lui inspire cette question. « Et Jacob dit : Les jours des années de ma vie qu'a remplis mon pèlerinage... » *Ibid.*, 9. Ainsi, tous ces justes se regardaient comme de véritables voyageurs sur la terre. Plus tard vous entendrez David s'écrier : « Je ne suis ici-bas qu'un voyageur et un étranger. » *Psalm.* XXXVIII, 13. C'est dans le même esprit que Jacob répond à Pharaon : « *Les jours* des années de ma vie qu'a remplis m*on pèlerinage*. »

De là ce passage dans lequel Paul rappelle que ces saints personnages reconnaissaient tous leur condition de voyageurs et d'étrangers sur la terre. « Les jours des années de ma vie qu'a remplis mon pèlerinage forment cent trente années; ils ont été courts et mauvais; *et ils n'ont* point égalé les jours de mes pères. » *Genes.*, XLVII, 9. Ces paroles, « ils ont *été* courts et mauvais, » font allusion, soit aux années de la servitude qu'il dut subir chez Laban après sa fuite à l'occasion de son frère; soit, après qu'il en fut revenu, à la douleur qu'il ressentit si longtemps de la mort de Joseph, soit à d'autres épreuves. Ainsi il ne fut pas sans angoisses lorsque Siméon et Lévi, pour venger leur sœur, massacrèrent les habitants d'une ville, et emmenèrent captifs tous ceux qui se trouvaient à Sichem. Il leur disait alors, pour exprimer l'anxiété où il se trouvait : « Vous m'avez rendu odieux aux ha-

bitants de cette terre, et fait passer pour méchant à leurs yeux. Nous sommes en petit nombre. Et ils se rassembleront contre moi, et ils m'accableront. Et je périrai, moi et ma maison. » *Genes.*, XXXIV, 30. C'est là ce qui lui dicte ces paroles : « Les jours des années de ma vie ont été courts et mauvais. »

« Et Joseph installa son père et ses frères, et il leur donna un établissement en Egypte dans une contrée excellente, dans le pays de Ramessès, comme l'avait ordonné Pharaon. Et Joseph distribuait du blé à son père et à ses frères, et à toute la maison de son père, à chacun selon ses besoins. » C'était la justification de ce qu'il disait précédemment : « Dieu m'a envoyé devant vous afin qu'il vous restât des subsistances sur la terre..... Il m'a envoyé devant vous pour votre salut. » *Genes.*, XLVII, 11-12; XLV, 5-7. « Et il leur distribuait du blé, à chacun selon ses besoins; » le texte porte, « à chacun selon son corps, » parce que dans l'Ecriture l'homme entier est désigné tantôt par l'âme, tantôt par le corps. Ainsi, le texte sacré disait plus haut que « Jacob descendit en Egypte avec soixante-cinq *âmes,» Genes.*, XLVI, 27, pour désigner soixante-cinq personnes de l'un et l'autre sexe. Dans le cas présent, il parle également du corps pour désigner les personnes. Et, tandis que l'Egypte entière et la terre de Chanaan étaient désolées par la famine, les enfants de Jacob ne manquaient de rien, et le blé abondait autour d'eux, comme si la source en eût été intarissable. « Et il n'y avait pas de blé sur toute la terre; car la famine sévissait au delà de toute mesure. Et la terre d'Egypte et la terre de Chanaan étaient désolées à cause de la famine. » *Genes.*, XLVII, 13.

4. Remarquez cette sollicitude ineffable du Seigneur amenant le saint Patriarche en Egypte avant que la famine exerçât toutes ses rigueurs, de manière à ce qu'il ne connût point les malheurs qui allaient fondre sur Chanaan. Et, comme on accourait de toute part vers lui, « Joseph rassembla tout l'argent et de ceux qui étaient en Egypte, et de ceux qui venaient de Chanaan, et à cette condition il leur distribuait du froment. Et l'argent vint à manquer; car il était tout entré dans la maison de Pharaon. Et tous les Egyptiens vinrent et dirent : Donnez-nous du pain. Pourquoi mourrions-nous sous vos yeux? Nous n'avons plus d'argent. » *Ibid.*, 14-15. Il ne nous reste plus de quoi acheter du pain, et nous périrons de faim. Ne soyez donc pas indifférent à des malheureux que la mort assiége, et donnez-nous du pain, afin que nous vivions et ne mourions pas. « Et Joseph leur dit : Amenez vos troupeaux, et je vous donnerai du pain. » *Ibid.*, 16. Si vous n'avez pas d'argent, je me contenterai de vos troupeaux. Si l'argent vous fait défaut, amenez vos troupeaux et vous aurez du pain. « Et ils amenèrent leurs troupeaux; et il leur donna du pain en retour de leurs chevaux, de leurs brebis, de leurs bœufs, de leurs ânes; il les nourrit en échange de leurs troupeaux. L'année suivante, ils vinrent également le trouver et lui dirent : Nous allons donc périr, car nous n'avons ni argent, ni troupeaux; et tout ce que nous avions est en possession de notre seigneur. Il ne nous reste plus rien que notre corps et nos terres. Afin donc que nous ne mourions pas, acceptez nos personnes et nos champs pour du pain, et nous appartiendrons nous et nos terres à Pharaon. Donnez-nous aussi de la semence, pour que nous la répandions, que nous vivions et ne mourions pas, et pour que la terre ne soit pas réduite en solitude. » *Ibid.*, 17-19. Ils se réduisirent donc en servitude, et ils vendirent leurs champs pour avoir de quoi subsister; tant la famine était pressante et horrible. « Et Joseph acquit à Pharaon la terre des Egyptiens; car ils la vendirent, contraints par la faim. Et la terre appartint à Pharaon. Et tous ses sujets devinrent ses esclaves, depuis une extrémité du pays jusqu'à l'autre; la terre des prêtres fut seule exceptée. A ceux-ci Pharaon donna des vivres, et ils mangèrent; et voilà pourquoi ils ne vendirent pas leurs terres. » *Ibid.*, 20-22. Telles furent la sagesse et la prudence de Joseph. Tout en préservant les Egyptiens des horreurs de la famine, il fit de l'Egypte entière la propriété de Pharaon, et de ses habitants autant d'esclaves du monarque. Considérez maintenant une autre preuve de sa sollicitude à leur égard.

« Et il dit aux Egyptiens : Voilà que vous

êtes devenus aujourd'hui vous et vos terres la propriété de Pharaon. Prenez donc de la semence et répandez-la sur la terre; et s'il y a des fruits, vous en donnerez la cinquième partie à Pharaon, et vous garderez les quatre autres pour ensemencer la terre et pour votre entretien à vous et à toute votre maison. » *Ibid.*, 23-24. Proposition pleine de générosité, de sollicitude et de bienveillance. Aussi les Egyptiens comprirent-ils sa bonté, et ils lui répondirent : « Vous nous avez sauvés; nous avons trouvé grâce devant notre seigneur, et nous serons les serviteurs de Pharaon. » *Ibid.*, 25. Avez-vous vu sa libéralité? Frappé de l'indigence à laquelle le malheur les a réduits, et de la fatigue et des souffrances inséparables de la culture de la terre, il leur dit : Je vous fournirai la semence; à vous d'exécuter les autres travaux indispensables. Et, si la récolte réussit, vous en donnerez une part, et vous garderez les quatre autres pour prix de vos sueurs et pour suffire à votre nourriture. « Et Joseph leur imposa cette condition de donner la cinquième partie à Pharaon : les terres des prêtres seuls en furent exceptées. » *Ibid.*, 26. Qu'ils entendent, les hommes de notre siècle, avec quelle faveur les prêtres des idoles étaient traités dans l'antiquité; et qu'ils apprennent à traiter au moins avec les mêmes égards les ministres du Dieu de l'univers. Quoique dans l'erreur et adonnés à l'idolâtrie, parce qu'ils s'imaginaient se rendre en cela plus agréables à leurs idoles, les Egyptiens environnaient leurs prêtres d'attentions. Ne sont-ils pas bien coupables ceux qui aujourd'hui veulent dépouiller le sacerdoce de tout honneur? Ignorez-vous donc que cet honneur remonte jusqu'à Dieu? Ne regardez pas celui que vous honorez de la sorte; ce n'est pas en considération de l'homme qu'il vous faut accomplir ce devoir, mais en considération de Celui dont l'homme est le ministre, et puis en vue de la récompense précieuse que vous en recevrez. C'est lui effectivement qui a dit : « Celui qui aura ainsi traité l'un de ces hommes l'aura fait à moi-même..... Celui qui reçoit un prophète comme un prophète recevra la récompense du prophète. » *Matth.*, xxv, 40; *Ibid.*, x, 41. Est-ce que le Seigneur se fixera sur la dignité ou l'indignité de ses ministres pour déterminer votre récompense? C'est votre zèle qui décidera ou de votre couronne ou de votre condamnation. L'honneur que vous rendez à ses prêtres sera pour vous un légitime sujet de confiance, le Seigneur estimant fait à lui-même ce qu'on leur aura fait; d'un autre côté, les châtiments du ciel vous puniront du mépris que vous leur témoignerez, car il sera atteint par le mépris aussi bien que par les égards. Ne négligez donc jamais vos devoirs envers les prêtres du Très-Haut; ce que je dis est moins dans leur intérêt que dans celui de votre charité et pour votre plus grand avantage. Donnerez-vous jamais autant que vous donne le Seigneur? Que sont les égards dont vous faites les frais? Et pourtant ces simples attentions que mesure la vie présente vous procurent des récompenses éternelles et les trésors les plus précieux.

On doit respecter les ministres du Seigneur.

5. Que ces considérations nous portent à supporter volontiers les sacrifices de ce genre, et à tenir compte non de la dépense qu'ils nécessitent, mais des avantages et du profit que nous en retirerons. Lorsque nous venons à rencontrer un de ces hommes qui vivent dans la familiarité des grands du siècle, nous avons pour lui la plus grande déférence, dans la pensée que ces égards remonteront du client jusqu'au patron, et que l'un ne saurait en faire part à l'autre sans que nous recueillions le bénéfice d'une faveur plus grande. A plus forte raison en sera-t-il ainsi de la part du Souverain de l'univers. Il a déclaré que la compassion et la charité témoignées à un malheureux quel qu'il soit, serait-il un de ceux qui gisent sur la place publique, il les estimerait témoignées à lui-même, et il a promis d'introduire les auteurs de pareils actes dans le royaume des cieux, en leur disant : « Venez, les bénis de mon Père; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. » *Matth.*, xxv, 34. Certainement quiconque traitera avec la considération convenable les hommes honorés du sacerdoce et dans l'épreuve à cause de Dieu, recevra une récompense encore plus belle, le Seigneur ne se laissant jamais vaincre par nous en générosité. Ne restez donc pas au-dessous des infidèles qui, dans leur fureur idolâtrique, traitaient avec tant

respect les serviteurs des idoles : au contraire, autant l'erreur est éloignée de la vérité, autant les prêtres des faux dieux le sont des prêtres du Dieu véritable, autant l'honneur rendu à ceux-là doit différer de l'honneur rendu à ceux-ci; à cette condition, nous mériterons du Ciel une plus riche rétribution.

« Et Jacob habita en Egypte; et ils s'accrurent, et ils se multiplièrent extrêmement. » *Genes.*, XLVII, 27. C'était l'accomplissement de la promesse du Seigneur : « Je ferai sortir de toi un peuple considérable. — Et Jacob vécut encore dix-sept ans. Et les jours de Jacob s'élevèrent jusqu'à cent quarante-sept années. » *Ibid.*, 27-28. Dieu prolongea sa vie jusqu'à cette limite pour le dédommager avant sa mort des épreuves qui avaient traversé le reste de sa vie. Mais, si vous le voulez bien, afin de ne pas surcharger votre mémoire par un trop long entretien, nous renverrons la suite à une occasion prochaine et nous nous bornerons à ce qui précède. Nous recommanderons seulement à votre charité de mettre fidèlement en pratique les enseignements qui vous ont été donnés, d'en conserver un continuel souvenir, de vous en entretenir sans cesse en votre âme, de réfléchir à la patience déployée par ces justes, à leur foi et à leur confiance dans les promesses divines. Jamais ils n'étaient ébranlés par les événements qui suivaient les promesses du Seigneur : appuyés sur la puissance de Celui dont ils avaient la parole, ils enduraient tout avec égalité d'âme, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent au faîte de la gloire. Voilà Jacob qui, après avoir pleuré la mort de son Joseph de longues années, le retrouve à la tête de l'Egypte; en sorte que cet héroïque jeune homme, après avoir souffert l'esclavage, la prison et une infinité d'autres épreuves, se trouve investi du gouvernement du royaume tout entier.

Si nous prenions la peine de parcourir les histoires contenues dans l'Ecriture, nous trouverions que tous les saints ont dû cheminer au milieu des tribulations et n'ont obtenu qu'à ce prix la faveur du Très-Haut. Désirons-nous donc attirer sur nous la bienveillance du Seigneur, ne perdons jamais confiance dans les épreuves, et ne murmurons pas contre les événements : réjouissons-nous et félicitons-nous plutôt à la lumière de cette foi qui nous soutient, et n'oublions pas que l'assistance divine nous sera acquise si nous nous appliquons à tout souffrir avec actions de grâces. Puissions-nous tous, après une vie consacrée à la vertu, obtenir les biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXVI.

« Et les jours où Israël devait mourir étant proches, il appela son fils Joseph et lui dit : Si j'ai trouvé grâce devant toi, mets ta main sur ma cuisse, et agis avec moi en toute miséricorde et vérité, afin que je ne sois pas enseveli en Egypte et que je repose avec mes pères. Et tu me transporteras hors de l'Egypte, et tu m'enseveliras dans leur sépulcre. Et Joseph lui répondit : Je ferai selon votre parole. Et Jacob lui dit : Jure-le moi. Et Joseph le jura : et Israël adora l'extrémité de son sceptre. »

1. Terminons aujourd'hui l'histoire de Jacob, et voyons les dispositions qu'il prend au moment de rendre le dernier soupir. Néanmoins, que personne n'aille s'autoriser de l'ordre actuel des choses pour exiger des justes de l'antiquité la philosophie qui convient aux fidèles d'aujourd'hui; il faut les juger d'après les temps et le milieu où ils v vaient. Si je me permets au préalable cette observation, c'est à cause du langage que le Patriarche va bientôt tenir à Joseph. Prêtons maintenant à ce récit une oreille attentive. « Et les jours où Israël devait mourir étant proches, il appela son fils Joseph et lui dit : Si j'ai trouvé grâce devant toi, mets ta main sur ma cuisse, et agis avec moi en toute miséricorde et vérité, afin que je ne sois pas enseveli en Egypte et que je repose avec mes pères. Et tu me transporteras hors de l'Egypte et tu m'enseveliras dans leur sépulcre. Et Joseph lui répondit : Je ferai selon votre parole. Et Jacob lui dit : Jure-le moi; et Joseph le jura. Et Israël adora l'extrémité de son sceptre. » *Genes.*, XLVII, 29-31. Bien des esprits faibles, exhortés par nous à ne

pas se préoccuper extrêmement des soins de la sépulture, et à ne pas attacher une haute importance à ce que leurs restes mortels soient rapportés de la terre étrangère dans la terre de la patrie, nous objectent ce trait de la vie de Jacob et sa sollicitude sur ce point. Mais, en premier lieu, comme je l'ai dit bien des fois, il faut tenir compte de ce que les hommes de ces temps antiques étaient obligés à une philosophie moins parfaite que nous aujourd'hui. De plus, le saint Patriarche, en prenant ses dispositions de la sorte, avait une raison particulière : il laissait à ses enfants l'espérance de retourner un jour dans la terre de la promesse. Que tel ait été le motif de la conduite de Jacob, son fils nous l'enseigne avec encore plus de clarté par ces paroles : « Dieu vous visitera certainement, et vous emporterez d'ici mes ossements. » *Gen.*, L, 24. L'avenir se déroulait à leurs yeux éclairés par la foi ; c'est pourquoi Jacob appelle déjà la mort un sommeil : « Je reposerai avec mes pères, » dit-il. De là ces paroles de Paul : « Tous ces justes sont morts dans la foi, sans avoir reçu l'effet des promesses qu'ils avaient vues seulement et saluées de loin. » *Hebr.*, XI, 13. Comment cela ? Par les yeux de la foi. Que personne n'attribue donc à la pusillanimité cet ordre du saint Patriarche ; attribuons-le plutôt aux circonstances dans lesquelles il se trouvait et à la science prophétique qu'il avait du retour futur de ses descendants ; et, à ce titre, reconnaissons-le au-dessus de tout reproche.

Pourquoi Jacob voulut-il être enseveli dans sa patrie.

Mais aujourd'hui qu'une philosophie plus parfaite est imposée à la vie humaine, conséquemment à l'avénement du Christ, on blâmerait à bon droit quiconque se livrerait à des préoccupations pareilles. N'allons pas gémir sur le sort de celui qui finit sa vie sur la terre étrangère ou qui expire dans un complet isolement. Ce n'est point le sort de semblables gens qui est à plaindre, mais le sort de l'infortuné qui meurt dans le péché, mourût-il sur son lit, dans sa maison et au milieu de ses amis. Et qu'on ne me tienne pas ces propos aussi froids et ridicules qu'insensés : Un tel est mort plus ignominieusement qu'un chien ; auprès de lui ne se trouvait aucun de ses amis, ni personne qui pût lui faire rendre les derniers honneurs, et il a fallu pour ses funérailles recourir à la générosité publique. — Ce n'est pas là, mon cher ami, mourir plus ignominieusement qu'un chien. Car enfin, quel mal en est-il résulté ? La seule chose dont ce malheureux ait pu souffrir est l'absence du manteau de la vertu pour s'en envelopper. Quant au reste, l'homme de bien n'en souffre d'aucune manière ; et la preuve, c'est que nous ignorons en quels lieux ont été ensevelis la plupart des justes, je veux parler des Prophètes et des Apôtres : nous ne connaissons la sépulture que d'un petit nombre d'entre eux. Parmi ces justes, les uns ont eu la tête tranchée, les autres sont morts sous les pierres ; d'autres ont bravé pour l'honneur de la religion mille et mille supplices ; tous ont rendu témoignage au Christ. Et cependant qui oserait qualifier leur mort d'ignominieuse, et ne pas leur appliquer le mot de la divine Ecriture : « La mort des Saints est précieuse devant le Seigneur ? » *Psalm.* CXV, 15. Mais, si elle qualifie de précieuse la mort des Saints, l'Ecriture flétrit la mort du pécheur. « La mort des pécheurs est mauvaise, » dit-elle. *Psalm.* XXXIII, 22. Ainsi donc, ils auront beau expirer dans leur maison, sous les yeux de leur femme et de leurs enfants, en présence de leurs amis et de leurs connaissances, s'ils sont étrangers à la vertu, leur mort n'en est pas moins affreuse. Au contraire, qu'il meure sur un sol étranger ou gisant sur le pavé ; que dis-je, sur un sol étranger ? qu'il vienne à tomber entre les mains des brigands ou qu'il soit dévoré par les bêtes féroces, la mort de l'homme vertueux sera toujours une mort glorieuse. Dites-moi, je vous prie, est-ce que le fils de Zacharie n'a pas eu la tête tranchée ? Est-ce qu'Etienne, le premier qui ait ceint la couronne du martyre, n'a pas été lapidé ? Et Pierre et Paul n'ont-ils pas été, celui-ci décapité, celui-là crucifié, au contraire du Sauveur, la tête en bas ? Et n'est-ce pas justement pour cela qu'ils sont chantés et célébrés dans le monde entier ?

Mourir sur la terre étrangère n'est point un malheur.

2. Que ces considérations nous enseignent à ne point estimer malheureux le sort de ceux qui meurent sur la terre étrangère, ni heureux le sort de ceux qui finissent leur vie dans leur maison. Suivons plutôt la règle que nous trace la

divine Ecriture : les hommes qui meurent après avoir passé leur vie dans l'exercice de la vertu, proclamons-les bienheureux ; et proclamons malheureux les hommes qui meurent dans le péché. Car, si les premiers passent à une vie meilleure où ils reçoivent le prix de leurs travaux, les seconds, après avoir déjà reçu les prémices de leur châtiment, ont à rendre compte de leurs actes et sont voués à d'inévitables maux. Appliquons-nous donc courageusement à la pratique de la vertu, combattons le combat de la vie présente comme si nous étions dans la palestre ; et, quand le théâtre de ce monde aura disparu, il nous sera permis de compter sur une brillante couronne. Ne nous exposons pas à d'inutiles regrets. Tant que dure le combat de la vie il est possible, avec de la bonne volonté et en secouant toute négligence, de pratiquer la vertu et par conséquent de mériter les couronnes qui lui sont réservées. Mais revenons, si vous le voulez bien, à la suite de notre sujet.

Après que Jacob eut confié à son fils le soin de sa sépulture, Joseph lui dit : « Je ferai selon votre parole. » Et Jacob ajouta : « Jure-le moi. Et Joseph le jura. Et Israël adora l'extrémité de son sceptre. » *Genes.*, XLVII, 31. Voilà donc ce saint Patriarche, aux dernières limites de la vieillesse, poussant jusqu'à l'adoration le respect dont il est pénétré pour Joseph, et réalisant par cet acte la vision de son fils. Car il avait répondu au récit que ce dernier lui en avait fait : « Est-ce que ta mère et moi nous viendrons t'adorer sur la terre ? » Mais, dira-t-on peut-être, comment ce songe a-t-il été accompli à l'endroit de la mère, puisque celle-ci était morte sans avoir adoré son enfant ? C'est un usage constant de l'Ecriture d'appliquer au tout ce qui convient au principal. Or, comme « l'homme est le chef de la femme; car ils seront deux en une seule chair ; » I *Corinth.*, XI, 3; *Genes.*, II, 25; dès lors que le chef adore, il s'ensuit naturellement qu'il entraîne le corps entier. Si le père de Joseph agit de la sorte, à plus forte raison sa mère l'aurait-elle imité, si elle n'eût déjà quitté cette vie. « Et il adora l'extrémité de son sceptre. » De là ce texte de Paul : « C'est par la foi que Jacob mourant bénit chacun des enfants de Joseph et adora l'extrémité de son sceptre. » *Hebr.*, XI, 21. Vous le voyez, c'est la foi qui inspirait sa conduite, et il entrevoyait déjà le caractère royal de Celui qui devait sortir de sa postérité.

Lorsque Jacob eut donné ses dernières volontés à Joseph, celui-ci apprit, peu de temps après, que son père était malade et aux portes de la mort, les jours de sa fin étant arrivés ; « il prit ses deux enfants et vint près de Jacob. Et l'on annonça son arrivée à Jacob; et Israël reprenant ses forces, s'assit sur le lit. » *Genes.*, XLVIII, 1-2. L'amour paternel ranimait le vieillard, et la joie triomphait de la maladie. Dès qu'il apprit la présence de son fils, « il s'assit sur son lit, » dit le texte sacré. A la vue de Joseph, la tendresse de son cœur de père éclate ; et, parce qu'il est à ses derniers moments, il laisse à ses enfants l'appui de sa bénédiction, trésor le plus précieux de tous, trésor que rien ne pouvait entamer. Remarquez de quelle manière il procède : il commence par rappeler à ses enfants les faveurs qu'il avait reçues de Dieu, et ce n'est qu'après qu'il leur donne sa bénédiction. « Mon Dieu, leur dit-il, m'apparut à Luza, dans le pays de Chanaan, et il me bénit en disant : Je te ferai grandir, et je multiplierai ta postérité, et je ferai de toi le chef de nations nombreuses, et je te donnerai cette contrée à toi, et puis à tes descendants, qui la posséderont à perpétuité. » *Ibid.*, 3-4. Dans cette apparition de Luza, le Seigneur m'a promis que ma race se multiplierait au point de former plusieurs peuples ; il m'a promis en outre que ce pays serait notre possession à ma postérité et à moi. « Maintenant tes deux fils, qui te sont nés en Égypte, ils sont à moi : Ephraïm et Manassé seront mes enfants, comme Ruben et Siméon. » *Ibid.*, 5. Tu les avais avant mon arrivée ; qu'importe ? je les range au nombre de mes fils, et ils recevront de moi une bénédiction ainsi que les fils auxquels j'ai donné le jour. « Tous ceux que tu engendreras dans la suite seront à toi ; et ils seront appelés du nom de leurs frères dans leurs possessions. Sache que ta mère Rachel mourut lorsque j'étais proche de Bethléem, et je l'ensevelis sur le chemin de l'Hippodrome. Et, voyant les deux fils de Joseph, il dit : Quels sont

Adoption d'Ephraïm et de Manassé.

ces enfants? Et Joseph répondit : Ce sont les enfants que Dieu m'a donnés. Et Jacob reprit : Amène-les moi, que je les bénisse. Et il les fit approcher, et il les baisa, et il les pressa dans ses bras. » *Ibid.*, 6-10. Remarquez l'empressement que met ce vieillard à bénir les fils de Joseph. « Et il les fit approcher, et il les baisa, et il les pressa dans ses bras; et il dit à Joseph : Voilà que je n'ai point été privé de ton visage, et Dieu m'a fait voir tes enfants. » *Ibid.*, 10-11. J'ai reçu beaucoup de sa miséricorde; j'en ai reçu plus que je n'en espérais, ou plutôt ce que jamais je n'eusse espéré. Outre que je revois ton visage, je vois aussi les enfants que tu as engendrés. « Et Joseph les retira des genoux de son père, et ils se prosternèrent devant lui la face contre terre. » *Ibid.*, 12. Il n'hésita pas un instant à leur inculquer dès le principe le respect qu'ils devaient à leur aïeul. Puis Joseph amena d'abord Manassé qui était l'aîné, et après lui Éphraïm.

Jacob découvrait l'avenir des yeux de la foi

3. « Or, les yeux de Jacob étaient appesantis par l'âge, et il ne pouvait pas voir. » *Ibid.*, 10. Ainsi, les yeux corporels du juste étaient affaiblis par la vieillesse; mais ceux de l'âme conservaient toute leur perspicacité, la foi leur découvrait l'avenir. Il n'accepta pas l'ordre établi par Joseph : croisant ses mains pour bénir ses petits-fils, il conféra la primauté au plus jeune, et il donna le premier rang à Ephraïm sur Manassé. « Dieu, aux yeux duquel mes pères ont su plaire... » s'écria-t-il. *Ibid.*, 15. Quelle piété et en même temps quelle humilité dans le saint patriarche! Il n'ose pas dire : Dieu aux yeux duquel j'ai été agréable; mais bien : « Dieu aux yeux duquel mes pères ont su plaire... » Quelle âme reconnaissante! Pourtant il s'exprimait peu auparavant en ces termes : « Le Seigneur m'apparut à Luza, et il promit de me donner à moi et à mes descendants toute la contrée, et de faire sortir de ma race des peuples nombreux. » Malgré ces preuves manifestes de la bienveillance du Seigneur, il ne sort pas de son humilité et se contente de dire : « Dieu aux yeux duquel ont su plaire mes pères Abraham et Isaac. » Et peu après : « Dieu qui prend soin de moi depuis ma jeunesse... Admirez encore ici son incomparable piété. Il ne parle pas de ses vertus personnelles, mais des bienfaits qu'il a reçus de son Dieu. « Celui qui a pris soin de moi depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour... » C'est le Seigneur qui dès le commencement et jusqu'au temps présent a dirigé ma destinée. Il disait naguère dans le même sens : « Avec ce bâton j'ai passé le Jourdain; et maintenant me voici à la tête de deux troupes. » *Genes.*, XXXII, 10. Un sentiment pareil lui dicte ces paroles : « Celui qui a pris soin de moi depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour; l'ange qui m'a délivré de tout mal... » *Ibid.*, XLVIII, 15-16. Paroles dignes d'un cœur reconnaissant, d'un cœur sans cesse occupé par le souvenir des bienfaits du Seigneur. — Celui-là donc aux yeux de qui mes pères ont su plaire; celui qui a pris soin de moi depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour, qui m'a délivré de tout mal, et m'a témoigné la plus vive sollicitude, « le Seigneur bénira ces enfants. Et mon nom, et le nom de mes pères Abraham et Isaac seront invoqués sur eux; et ils se multiplieront considérablement sur la terre. » *Ibid.* Voyez-vous à la fois l'intelligence et l'humilité du saint Patriarche? Son intelligence, puisque éclairé par la lumière de la foi, il fait passer Ephraïm avant Manassé; son humilité, puisque jamais il ne dit un mot de ses propres mérites, et qu'il donne pour fondement à sa bénédiction et sa prière, les vertus de ses pères et les bienfaits qu'il a reçus lui-même?

Tandis que Jacob, les yeux fixés sur l'avenir, bénissait ses enfants, « Joseph voyant le plus jeune préféré à l'aîné, ne crut pas devoir le supporter. Voici l'aîné, s'écria-t-il. Mettez donc votre main droite sur sa tête. Et Jacob refusa, disant : Je le sais, mon fils, je le sais. Celui-ci sera également le chef d'un peuple, et il grandira beaucoup. Néanmoins son jeune frère sera plus grand que lui, et sa postérité constituera des peuples nombreux. » *Ibid.*, 17-19. Non, je n'ai point agi de cette manière sans motif, au hasard et par ignorance. C'est à bon escient et parce que je lis dans l'avenir que j'ai béni de la sorte Ephraïm. Sans doute la nature donne la primauté à Manassé; mais, n'importe, « son jeune frère sera plus grand que lui, et sa postérité

constituera des peuples nombreux. » Le but de toutes ces paroles était d'annoncer le royaume qui devait plus tard sortir d'Ephraïm; et telle était la raison de la bénédiction qu'il lui donna, tout en prédisant l'avenir. « Et il les bénit en ces termes : En vous on bénira Israël, et l'on dira : Que Dieu vous traite comme Ephraïm et Manassé. Et il mit Ephraïm avant Manassé. » *Ibid.*, 20. Telle sera leur gloire à tous les deux, qu'on ambitionnera désormais une gloire semblable. Cependant Manassé cédera le pas à Ephraïm. Voilà comment la grâce de Dieu éclairait Jacob sur l'avenir : aussi, en bénissant les enfants de Joseph, cédait-il à un souffle prophétique et contemplait-il les temps futurs comme s'ils eussent été déjà accomplis. Car c'est là le caractère de la prophétie, et, si les yeux du corps ne peuvent distinguer que des objets sensibles, les yeux de la foi discernent, non les choses sensibles, mais celles-là mêmes qui doivent se réaliser dans un lointain avenir. Vous vous en ferez une idée plus exacte quand vous entendrez les bénédictions du saint Patriarche sur chacun de ses enfants. Mais, pour ne pas trop prolonger ce discours et vous imposer un trop lourd fardeau, nous nous bornerons à ce qui précède, et nous réserverons à un entretien prochain le sujet de ces bénédictions. Seulement permettez-nous de supplier votre charité de marcher sur les traces de ce saint Patriarche, et à son exemple de laisser à vos enfants de ces héritages qui ne redoutent aucune atteinte. Que de fois les richesses ont exposé leurs possesseurs à la mort, à des piéges, à mille périls! Pour le trésor dont je vous parle, il n'y a rien de pareil à craindre. Ce trésor, on ne saurait l'épuiser, on ne saurait le ravir : ni les manéges de nos semblables, ni les attaques des brigands, ni l'audace des esclaves ne pourraient y porter atteinte; il subsiste toujours, car il est spirituel et au-dessus des tentatives humaines. Que les possesseurs de ce trésor vivent dans la sobriété, et il les suivra dans la vie à venir, et il leur ouvrira les tabernacles éternels.

4. Ne consacrez donc pas vos efforts à ramasser des richesses périssables et à les garder pour vos enfants; enseignons-leur de préférence la vertu, et appelons sur eux la bénédiction divine. Voilà la plus précieuse des fortunes, voilà des richesses inexprimables, inépuisables, et qui augmentent tous les jours notre patrimoine. Quoi de comparable à la vertu, quoi de plus fort? Vous avez beau me parler de royauté, de diadème; quand il n'a pas la vertu, j'estime le monarque plus misérable que le pauvre couvert de haillons. Eh! de quoi lui servirait le diadème ou la pourpre s'il est victime de son indifférence? Est-ce que le Seigneur s'attache aux marques extérieures des diverses dignités? Est-ce qu'il est sensible à l'éclat du masque? Nous n'aurons alors besoin que d'une seule chose : de pouvoir, grâce à l'exercice des vertus, trouver ouvertes les portes de la bienveillance du Seigneur; car quiconque n'emportera pas avec lui cette confiance n'aura que honte et désespoir en partage. Pesons tous ces considérations, instruisons nos fils à mettre la vertu au-dessus de tous les biens et à n'attacher aucune valeur à la possession des biens de ce monde.

Les richesses sont un obstacle à la vertu.

C'est de là bien souvent que vient la difficulté de pratiquer la vertu, la jeunesse ignorant le moyen de faire un bon usage des richesses. De même que les petits enfants, entre les mains desquels se trouveraient des glaives ou des poignards, seraient fort exposés, parce qu'ils ne sauraient pas se servir de ces instruments à propos, raison pour laquelle leurs mères ne les laissent guère y porter la main; de même les jeunes gens, possesseurs de biens considérables, ne consentant pas à faire de ces biens un usage salutaire, s'exposent au plus grave des périls, et amassent sur leur tête le poids d'accablantes prévarications. La mollesse, les plaisirs criminels, et une infinité de maux n'ont pas d'autre origine; non pas que la faute en soit absolument aux richesses; elle retombe sur ceux qui, les possédant, ne savent pas en user comme il convient; ce qui faisait dire à un sage : « Les richesses sont louables quand elles n'entraînent pas après elles le péché. » *Eccli.*, XIII, 30. Abraham, en effet, était riche, Job était riche, et, loin d'avoir éprouvé de leurs biens quelque préjudice, ils n'en devinrent que plus agréables à Dieu. Comment? Parce qu'ils n'en jouissaient pas exclusivement pour eux-mêmes, et qu'ils s'en ser-

vaient pour soulager le prochain, pour venir en aide aux besoins des indigents. Aussi leur porte était-elle toujours ouverte à l'étranger, et l'un d'eux disait à ce sujet : « Jamais personne n'est sorti de ma maison le sein vide, et jamais les faibles n'ont réclamé vainement les secours qui leur étaient nécessaires. » *Job*, XXXI, 16. Il ne se contentait pas d'aider les indigents de son argent; il leur témoignait encore une touchante sollicitude. « J'étais, ajoute-t-il, le pied des boiteux, l'œil des aveugles; j'arrachais leur proie de la gueule des méchants. » *Ibid.*, XXIX, 15-17. C'est ainsi qu'il s'intéressait aux opprimés, et qu'il tenait lieu aux infirmes des membres dont ils étaient privés.

Voilà le modèle qu'il nous faut imiter, cet homme qui, avant la loi, avant la grâce, pratiqua une si belle philosophie; et cela, sans avoir eu de maître, sans avoir eu l'exemple de vertueux ancêtres, et sans avoir puisé la résolution d'une si belle vie ailleurs que dans la droiture et la spontanéité de son propre cœur. Chacun de nous n'a qu'à regarder en sa nature pour y trouver la science de la vertu; et, à moins de déshonorer par sa négligence sa noblesse originelle, nul n'en sera jamais déshérité. Puissions-nous tous lui donner notre préférence, et, après l'avoir mise en pratique, obtenir les biens promis et réservés à ceux qui aiment Dieu, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LXVII.

« Et Israël dit à Joseph : Voilà que je meurs. Et Dieu sera avec vous, et il vous ramènera de cette contrée dans la terre de vos pères. Et je te donne de plus qu'à tes frères la part que j'ai conquise sur les Sichémites par mon arc et par mon épée. »

1. Quoique nous nous fussions promis naguère d'épuiser l'histoire de Jacob, le discours s'est tellement prolongé que nous n'avons pu exécuter jusqu'au bout notre dessein. Ce que je me propose aujourd'hui, c'est de vous expliquer ce que nous avons dû laisser de côté, et maintenant, si Dieu le permet, de terminer ce sujet. Mais auparavant il sera bon de rappeler à votre charité et de préciser le point où nous avons suspendu le discours et arrêté notre instruction. Vous vous souvenez sans doute que Jacob, au moment de bénir les enfants de Joseph, fit passer Ephraïm avant Manassé, et qu'il répondit à l'honneur du père en ces termes : « Je le sais, mon enfant; celui-ci sera également le chef d'un peuple, et il grandira beaucoup. Néanmoins son jeune frère sera plus grand que lui, et sa postérité constituera des peuples nombreux. Et il les bénit en ce jour, et dit : En vous on bénira Israël, et l'on dira : Que Dieu vous traite comme Ephraïm et Manassé. Et il mit Ephraïm avant Manassé. » *Genes.*, XLVIII, 19-20. Nous étions arrivé jusqu'à ce passage, et c'est là que nous avons interrompu notre explication, pour ne pas surcharger votre esprit : examinons-en la suite aujourd'hui, si vous le voulez bien.

« Et Israël dit à Joseph : Voilà que je meurs; et Dieu sera avec vous, et il vous ramènera de cette contrée dans la terre de mes pères. Et *je te* donne de plus qu'à tes frères la part *que j'ai* conquise sur les Sichémites par mon *arc et par* mon épée. » *Ibid.*, 21-22. Après avoir béni les enfants et, devançant l'avenir, mis le jeune avant l'aîné, le saint Patriarche, pour convaincre Joseph de l'esprit prophétique qui a inspiré et motivé sa conduite, prédit sa propre mort prochaine, le retour certain de sa race dans la terre de Chanaan, contrée qu'avaient habitée leurs pères, et lui donne des espérances propres à tempérer les ennuis de l'attente; car il n'est rien, pour adoucir les peines de la vie, de comparable à l'espérance. En même temps, il lui laisse à ses derniers moments une nouvelle preuve de sa tendresse. « Je te donne, lui dit-il, de plus qu'à tes frères, la part que j'ai conquise sur les Sichémites. » Compte sur l'accomplissement de ma parole : oui, vous reviendrez, ainsi que je vous l'annonce, dans la terre de vos pères, vous en serez les possesseurs; et la preuve c'est que je te donne en partage la ville de Sichem, de préférence à tes frères, « cette ville que j'ai con-

quise sur les Amorrhéens par mon arc et mon épée. » Que signifie ce langage? Qu'il s'attribue à lui-même les actes de Siméon et de Lévi envers les Sichémites, et voilà pourquoi il parle de ce qu'il a pris « par son arc et son épée. » Mais pour quelle raison, demandera-t-on ici fort à propos, Jacob s'attribue-t-il un acte que bientôt, dans ses dispositions dernières, il reprochera ouvertement à ses enfants? — Ce n'est point une contradiction du juste; c'est de sa part un acte de mansuétude; car Sichem avait été attaquée contre sa volonté, et, loin d'être satisfait de cette attaque, le saint Patriarche en avait reproché à ses fils l'accomplissement. Si, pour donner à Joseph une preuve nouvelle de son amour, il lui cède Sichem qu'il a prise par son arc et par son épée, il veut dire que Sichem est en sa puissance encore que ses fils l'aient conquise; car, si le père est le maître de ses enfants, à plus forte raison l'est-il de ce qu'ils possèdent; s'il en est le maître, il sera libre d'en disposer comme il l'entendra. Ainsi, comme témoignage de sa prédilection pour Joseph, Jacob non-seulement bénit Ephraïm et Manassé, mais de plus il lui laisse à lui-même Sichem à titre d'héritage choisi.

« Et Jacob appela ses enfants et leur dit : Rassemblez-vous, que je vous fasse connaître ce qui doit vous arriver dans les derniers temps. Réunissez-vous et prêtez l'oreille à Israël votre père. » *Genes.*, XLIX, 1-2. Telle est l'intelligence de ce juste que, prévoyant l'heure de sa mort, il mande auprès de lui ses enfants, et leur dit : « Rassemblez-vous, que je vous fasse connaître ce qui doit vous arriver dans les derniers temps. Réunissez-vous et prêtez l'oreille à Israël votre père. » Venez apprendre de ma bouche, non pas le présent, non pas ce qui doit prochainement arriver, mais les événements des derniers jours. Si je vous les manifeste, ce n'est pas de moi-même; j'obéis au souffle de l'Esprit, et voilà comment je vous prédis des faits dont les générations les plus reculées verront seules l'accomplissement. Au moment de quitter la terre, je veux en graver le souvenir dans vos âmes comme sur une colonne d'airain. — Considérez donc le saint Patriarche signifiant, suivant l'ordre de leur naissance, à ses enfants rassemblés, la bénédiction ou la malédiction qui leur revient, et montrant de la sorte l'excellence de sa propre vertu. « Ruben, dit-il, en commençant par le premier, Ruben, tu es mon premier-né, tu es ma force et le commencement de mes enfants. Tu es rude à supporter, tu es rude et présomptueux. » *Ibid.*, 3. Admirez la sagesse du juste. Il se propose de présenter dans toute sa gravité le crime de Ruben. A cet effet, il commence par énumérer les droits que ce fils tient de la nature, la primauté dont il jouit, étant le premier des enfants de Jacob, et la dignité que lui confère sa qualité de fils aîné. Ce n'est qu'ensuite qu'il grave en quelque manière ses crimes sur l'airain, montrant par là que les priviléges de la nature ne servent de rien là où ne se présentent pas les œuvres de la vertu, ces œuvres qui seules nous rendent dignes de louange ou de blâme. « Tu es rude à supporter, tu es rude et présomptueux. » Les priviléges que tu avais reçus de la nature, tu les a perdus par ton libertinage. — Et aussitôt il spécifie sa faute, et l'action qu'il va lui reprocher de la façon la plus formelle, il en fait une leçon propre à prémunir les générations à venir contre de semblables attentats. « Tu m'as outragé, et tu resteras froid comme l'eau; car tu es monté sur le lit de ton père, et tu as souillé sa couche. » Il parle des relations criminelles de Ruben avec Balla. *Ibid.*, 4.

2. Voyez comment, en vertu des lumières qu'il reçoit de l'Esprit de Dieu, la défense que Moïse devait intimer dans ses lois à tout enfant, de n'avoir pas de rapports avec la même femme que son père, le saint Patriarche la proclame dans les reproches qu'il adresse à son fils. « Tu as souillé la couche de ton père, » en montant sur son lit, lui dit-il : aussi, parce que tu m'as outragé de la sorte, tu resteras froid comme l'eau. Tu ne retireras aucun avantage de ton audace à souiller, sans respect aucun, la couche de ton père. — De crainte que cet exemple n'eût dans les siècles à venir des imitateurs, l'Esprit saint a permis qu'il fût flétri et consigné dans un livre, de façon à ce que tous les hommes qui en seraient instruits fussent bien persuadés que les avantages de la nature ne leur seraient d'aucune

utilité sans les mérites de la volonté. Ayant suffisamment stigmatisé par ce langage l'attentat de Ruben, Jacob s'occupe de Siméon et de Lévi. « Siméon et Lévi, leur dit-il, ont mis à exécution l'iniquité de leur cœur. » *Ibid.*, 5. La querelle qu'ils avaient suscitée à l'occasion de leur sœur, il la qualifie d'iniquité. Il déclare ensuite qu'ils avaient agi à son insu. « Que mon âme ne prenne point de part à leur conseil; que mon cœur ne s'établisse point dans leurs assemblées. » *Ibid.*, 6. Loin de moi la pensée d'approuver leur dessein, de les suivre dans leurs injustes procédés. « Car, dans leur fureur, ils ont versé le sang de leurs semblables. » Leur courroux a été criminel; et, bien que Sichem fût coupable, ils n'auraient pas dû faire de la ville entière un carnage horrible. « Dans leur vengeance, ils ont enlevé au taureau sa vigueur. » *Ibid.* Il désigne sous cette figure le fils d'Emmor, parce qu'il était alors dans la force de la jeunesse. Leur crime ainsi caractérisé, le saint Patriarche le maudit en ces termes : « Maudite soit leur fureur, parce qu'elle a été cruelle; et leur colère, parce qu'elle s'est prolongée. » *Ibid.*, 7. Il fait allusion au stratagème dont ils usèrent pour assaillir leurs victimes. Cruelle a été leur fureur, sans mesure et sans raison. « Et leur colère, parce qu'elle s'est prolongée. » C'est au moment où les Sichémites comptaient sur leur amitié que les fils de Jacob les accablèrent de leur courroux et les traitèrent en ennemis. En même temps qu'il détermine leur péché, Jacob leur prédit le châtiment par lequel ils auront à l'expier. « Je les diviserai dans Jacob et je les disperserai en Israël. » Ils se répandront en tout lieu, peine manifeste à tous les yeux de l'attentat dont ils se sont rendus coupables.

« Juda, tes frères te loueront. » *Ibid.*, 8. La bénédiction conférée à Juda présente un caractère mystérieux et nous prédit tout ce qui regarde le Christ. « Juda, tes frères te loueront. » Comme il était décrété par la Providence que le Sauveur naîtrait dans cette tribu, le saint Patriarche, éclairé par le divin Esprit, prophétise à l'occasion de Juda, avec la descente du Seigneur parmi les hommes, le mystère de la rédemption, la croix, la sépulture, la résurrection, en un mot, l'histoire complète du Sauveur. « Juda, tes frères te loueront; tes mains s'appesantiront sur le dos de tes ennemis; et les fils de ton père t'adoreront. » Par où il annonce à ses frères qu'ils devront lui être soumis : « Juda est un jeune lion. Tu t'es élevé sur ta tige, ô mon fils. » *Ibid.*, 9. Cette prophétie concerne la royauté du Christ. Toujours, en effet, l'Ecriture se sert de la métaphore du lion pour désigner le pouvoir royal. « Tu t'es couché et tu as dormi comme le lion et comme le petit du lion. Qui le réveillera? » Allusion à la croix et à la sépulture. « Qui le réveillera? » Personne n'oserait troubler le sommeil du lion ou de son petit; de là ces mots : « Tu as dormi comme le lion et comme le petit du lion. Qui le réveillera? » Le Christ a dit : « J'ai le pouvoir de livrer ma vie, et j'ai celui de la reprendre. » *Joan.*, X, 18. Jacob détermine également l'époque à laquelle, conformément au décret providentiel, le Sauveur devait venir. « Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le prince de sa postérité jusqu'à ce que vienne celui auquel il est réservé; et celui-là sera l'attente des nations. » *Genes.*, XLIX, 10. La nation et la royauté juives dureront jusqu'à sa venue. Expression très-juste que celle-ci, « jusqu'à ce que vienne celui auquel il est réservé, » auquel est réservée la royauté. C'est pourquoi « il sera l'attente des nations. » C'est la prophétie claire de la vocation des Gentils au salut. « Et il sera l'attente des nations : » les nations soupirent après sa venue. « Il liera son ânon à la vigne, et au sarment le petit de son ânesse. » *Ibid.*, 11. Cette figure nouvelle désigne encore la conversion des Gentils. Car l'âne étant un animal en quelque manière impur, le Prophète tient ce langage : Ces nations impures seront ramenées aussi aisément que l'on attache un âne à une vigne. Il fait allusion à la fois et à l'excellence de l'autorité qui les ramènera, et à l'obéissance admirable des Gentils. En effet, il faut à l'âne beaucoup de patience pour souffrir qu'on l'attache à un sarment. Du reste, le Sauveur compare sa doctrine à la vigne : « Je suis la vigne véritable, dit-il, et mon père en est le cultivateur. » *Joan.*, XV, 1. Sous la figure du sarment Jacob désigne la facilité des préceptes et le ca-

ractère élémentaire de la loi, présageant déjà l'incrédulité des Juifs comparés aux Gentils. « Il lavera sa tunique dans le vin, et son manteau dans le sang du raisin. »

3. Remarquez ces paroles dont la portée s'étend à tout le mystère : les initiés comprennent ce dont je veux parler. « Il lavera sa tunique dans le vin. » La tunique désigne, à mon sens, le corps qu'il a daigné prendre pour notre salut. Et, pour que vous sachiez ce qu'il entend sous le nom de vin, il ajoute aussitôt : « Et dans *le sang* du raisin son manteau. » Le terme employé ici ne laisse aucun doute sur la croix, sur l'immolation, et sur l'économie des mystères dont il veut nous parler. « Ses yeux sont plus brillants que le vin, et ses dents plus blanches que le lait. » *Genes.*, XLIX, 12. Cette nouvelle métaphore du vin et des yeux a pour but de nous instruire de sa gloire. « Et ses dents plus blanches que le lait. » C'est l'image de l'équité et de la splendeur du juge : cette figure signifie évidemment qu'il en sera de l'éclat du jugement comme de l'éclat naturel aux dents et au lait. « Zabulon, continue Jacob, habitera le rivage de la mer, et il demeurera près du port où abordent les navires, et il s'étendra jusqu'à Sidon. » *Ibid.*, 13. A Zabulon aussi il fixe par avance le lieu de son domicile, et il lui prédit qu'il s'étendra jusqu'à Sidon. « Issachar a désiré le bien, tout en se reposant au milieu de son héritage. Voyant que le repos est bon et la terre fertile, il a soumis son épaule aux fardeaux et il est devenu cultivateur. » *Ibid.*, 14-15. Il le félicite d'avoir choisi le travail de la terre et d'avoir préféré à toute autre cette condition. « Dan jugera son peuple comme une seule tribu en Israël. Dan sera semblable au serpent caché dans la voie, étendu sur le sentier et mordant le sabot du coursier ; et le cavalier tombera en arrière, attendant le salut du Seigneur. » *Ibid.*, 16-17. C'est une chose étrange et digne d'admiration de voir ce saint Patriarche lire dans l'avenir des yeux de l'esprit, et prédire à ses enfants ce qui devait leur arriver ; car ce qu'il leur annonce se rapporte à un temps fort éloigné. « Pour Gad, poursuit-il, l'épreuve l'assaillira ; et il renversera son ennemi à ses pieds. Le pain d'Aser sera bon, et il donnera leur nourriture aux puissants. Nephthali est un rejeton vigoureux dont les rameaux se déploient avec beauté. » *Ibid.*, 19-21.

Après cette mention rapide des frères de Joseph, il vient à ce dernier et s'exprime ainsi : Joseph est un fils puissant, jalousé ; Joseph est un fils puissant, mon fils le plus jeune. » Dès le berceau tu as été en butte à l'envie. « On s'est concerté contre lui, et on l'a outragé. » *Ibid.*, 22-23. Allusion au complot tramé par ses frères. Ce que l'Ecriture disait peu auparavant d'une dénonciation calomnieuse présentée à Jacob contre Joseph, le père le répète en cet endroit : « On s'est concerté contre lui, et on l'a outragé ; ils ont dirigé sur lui leurs flèches, ces possesseurs d'arcs et de carquois ; » expression relative à leurs projets sanguinaires. « Et leurs arcs ont été violemment brisés. » *Ibid.*, 24. Il vient de mentionner leurs attentats contre Joseph ; il en précise maintenant le résultat. « Et leurs arcs ont été brisés ; et les nerfs de leurs bras et de leurs mains ont été rompus. » *Ibid.* Ils ont bien essayé de te mettre à mort, et de leur côté ils se sont en effet souillés de ce crime ; néanmoins leurs arcs ont été brisés et leurs nerfs ont été rompus. Comment n'en eût-il pas été ainsi, quand ils entendirent ces mots sortir de la bouche de Joseph : « Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Egypte ? » *Genes.*, XLV, 3. Alors surtout, oui alors leurs nerfs furent rompus, « par la main du Dieu puissant de Jacob. Car celui qui t'a fortifié, c'est le Dieu d'Israël ton père ; c'est mon Dieu qui t'a prêté assistance. » *Ibid.*, XLIX, 24-25.

Quelle tendresse dans le juste pour le Seigneur ! Le Souverain de l'univers, il l'appelle son Dieu à lui, non pour limiter la puissance divine, non pour lui soustraire l'empire de toute chose, mais pour manifester son amour. « Et il t'a béni de la bénédiction du ciel, de la bénédiction d'en haut ; » car il ne s'est pas borné à te venir en aide. « Il t'a donné les bénédictions de la terre avec tout ce qu'elle renferme, les bénédictions des mamelles et des entrailles, les bénédictions de ton père et de ta mère. Et les bénédictions l'emporteront sur celles des montagnes impérissables, et sur les désirs des collines éternelles. »

Ibid., 25-26. Le saint Patriarche fait ici allusion à la gloire et à la splendeur temporelles, et au gouvernement de l'Egypte; les montagnes et les collines sont, dans sa prophétie, le symbole de l'élévation et de la force, et rappellent le haut degré de puissance auquel Joseph était monté. « Ces bénédictions resteront sur la tête de Joseph et sur le front de tes frères dont tu es le prince. » *Ibid.* Elles seront sur ta tête. « Benjamin est un loup ravisseur; le matin il dévore sa proie, et le soir il partage ses dépouilles. » *Ibid.*, 27. Ce que prédit ici Jacob se rapporte à un temps éloigné, à savoir que Benjamin rappellera le loup par ses fureurs, ravissant, immolant et exerçant des milliers de ravages. Jacob ayant donné à chacun de ses fils sa bénédiction prophétique, l'Ecriture conclut en ces termes : « Et il les bénit l'un après l'autre des bénédictions propres à chacun d'eux. » *Ibid.*, 28. Il découvrit à chacun ce qui l'intéressait et ce qui devait arriver en chaque tribu. Quand il leur eut ainsi communiqué les instructions qu'il recevait de l'Esprit divin, il ajouta : « Pour moi, je vais me réunir à mon peuple, et vous m'ensevelirez avec mes pères. » *Ibid.*, 29.

4. Cette prescription du saint Patriarche fut extrêmement douce à leur cœur. Ils songeaient, en effet, qu'il ne leur eût jamais parlé de la sorte s'il n'eût su à n'en pas douter leur retour futur, leur délivrance de la servitude d'Egypte. Après cela Jacob désigne le lieu de sa sépulture. Vous m'ensevelirez, leur dit-il, « dans la caverne située au milieu du champ d'Ephron de Chet. Et, quand il eut dit ces choses, il ne recommanda plus rien à ses fils. Et Jacob souleva ses pieds sur sa couche, et il expira, et il fut réuni à son peuple. » *Ibid.*, 32-33. Jusque dans la mort du saint Patriarche vous remarquerez des circonstances vraiment merveilleuses. Dès qu'il eut signifié à ses enfants ses dernières volontés, « il soulève ses pieds sur sa couche, » comme s'il était heureux du trépas qui survenait. Ayant donc tout ordonné, « il souleva ses pieds, » il les étendit, et il expira; c'est à savoir, il termina sa vie : « et il fut réuni à son peuple. Et Joseph se précipita sur le visage de son père, et il le baigna de ses larmes, et il le baisa. » Voyez-vous sa tendresse filiale, son ardent amour? Jacob n'eut pas plus tôt rendu l'esprit que « Joseph se précipita sur son visage, et il le baigna de ses larmes, et il le baisa. » Ensuite, il s'empressa de faire exécuter les dernières volontés de son père. « Et il ordonna aux ensevelisseurs d'ensevelir son père; et il le pleura quarante jours, et l'Egypte entière soixante-dix jours. » *Genes.*, L, 1-3. Ces devoirs remplis, il communiqua à Pharaon et à ses officiers les ordres qu'il avait reçus du saint Patriarche. « Mon père, leur dit-il, m'a fait jurer, disant : Tu m'enseveliras dans le sépulcre que je me suis creusé dans la terre de Chanaan. Maintenant donc j'irai ensevelir mon père, et je reviendrai. » *Ibid.*, 5. Il est convenable que je remplisse ses volontés. Du reste, je m'empresserai de revenir dès que je les aurai exécutées. — Pharaon lui accorda sa demande. « Et Joseph monta pour aller ensevelir son père, et tous les serviteurs de Pharaon montèrent avec lui. Et ils laissèrent leur famille, leurs bœufs et leurs brebis. Et avec lui montèrent des chars et des cavaliers; et ce fut une troupe extrêmement nombreuse. » *Ibid.*, 7-9. Quel dévouement et quel honneur pour Joseph de la part des Egyptiens! Et ils accompagnèrent Joseph en grande multitude. « Arrivés en un certain lieu, ils célébrèrent le deuil de Jacob avec grand éclat. Et Joseph célébra les funérailles de son père durant sept jours. Et les habitants de Chanaan le virent, et ils dirent : Il y a un grand deuil chez les Egyptiens. C'est pourquoi l'on nomma ce lieu, qui est au-delà du Jourdain, *deuil des Egyptiens.* » *Ibid*, 10-11.

Pour vous, mon bien-aimé, n'écoutez pas et ne traitez pas ces faits sans réflexion : songez plutôt à l'époque où ils se sont accomplis, et n'incriminez en rien Joseph. Les portes de l'enfer n'avaient pas encore été brisées, les liens de la mort n'avaient pas été rompus, on n'appelait pas encore la mort un sommeil. On craignait la mort en ces temps; et voilà pourquoi on se livrait à ces pratiques. Maintenant, grâces à Dieu, la mort n'est plus qu'un sommeil, le trépas qu'un repos; maintenant nous avons des gages nombreux de la résurrection, et en conséquence nous nous livrons à la joie et à l'allégresse, comme destinés à passer d'une vie dans une

autre. Que dis-je, d'une vie dans une autre? D'une vie misérable dans une vie bien meilleure, d'une vie temporelle dans une vie éternelle, de la vie de la terre dans la vie du ciel. — Quand tout cela fut terminé, « Joseph retourna en Egypte, et avec lui ses frères, et tous ceux qui étaient montés au même endroit que lui. » *Ibid.*, 14. Mais voici que la frayeur envahit l'âme des frères de Joseph, et que la crainte ébranla leur cœur. « Dès que les frères de Joseph virent que leur père était mort, ils dirent : Peut-être Joseph va se souvenir de notre crime, nous traiter comme nous l'avons traité lui-même, et nous punir des maux que nous lui avons faits. » *Ibid.*, 15. La terreur jette le trouble dans leur esprit; la conscience les aiguillonne, et ils ne savent à quoi se résoudre. C'est pourquoi, dès que leur père eut rendu le dernier soupir, dans la crainte que Joseph ne tirât une juste vengeance de leur conduite à son égard, « ils vont le trouver et lui disent : Votre père nous a fait jurer avant de mourir, disant : Dites à Joseph : Pardonnez-leur l'iniquité et le crime qu'ils ont commis. » *Ibid.*, 16. Remarquez une fois encore les frères de Joseph devenus leurs propres accusateurs, tant la voix du remords est puissante! Vous convenez donc d'avoir fait le mal et agi avec perversité? « Et maintenant, pardonne cette justice aux serviteurs du Dieu de ton père. » Voyez-vous comment, sans que personne les y contraigne, ils s'accusent eux-mêmes en ces termes : « Votre père vous a dit : Pardonne-leur les maux qu'ils t'ont faits; oublie cette injustice des serviteurs du Dieu de ton père? » Mais bien loin de garder quelque souvenir de la conduite de ses frères, cet admirable et parfait jeune homme ne put entendre leurs paroles sans en être ému. « Et Joseph, dit l'écrivain sacré, pleura tandis que ses frères lui parlaient. Et ils vinrent, et ils lui dirent : Nous voici, nous vos serviteurs. » *Ibid.*, 17-18. Que la vertu a de puissance, qu'elle est forte et redoutable, et combien d'autre part l'iniquité a de faiblesse! Après des souffrances sans nombre, voilà Joseph sur le trône; tandis que ses frères, les auteurs de ses maux, sollicitent la grâce de servir celui qu'ils avaient réduit en esclavage.

5. Apprenez cependant la clémence de Joseph envers ses frères et le soin avec lequel il s'applique à les consoler et à leur faire oublier leur faute passée. « Ne craignez rien, leur dit-il, car Dieu pour moi est tout. Vous avez fait le mal contre moi, et Dieu m'a préparé le bien, et il a disposé les choses comme vous les voyez aujourd'hui, afin que des peuples nombreux fussent sauvés de la famine. » *Ibid.*, 19-20. Point de frayeur ni d'angoisses. « Dieu pour moi est tout; » c'est lui que je m'efforce d'imiter en comblant de bienfaits ceux qui ont machiné le mal contre moi. « Car Dieu pour moi est tout. » Et, pour leur montrer avec quelle bonté le Seigneur l'a traité, il ajoute : Vous avez obéi en tout ceci à des intentions perverses; mais Dieu a changé le mal en bien. « Pour ceux qui aiment Dieu, disait Paul, tout concourt à leur bien. » *Tout*... Remarquez-le, je vous prie. Qu'est-ce à dire, *tout?* L'adversité elle-même et les événements les plus fâcheux, le Seigneur les change en bien. *Rom.*, VIII, 28. Ainsi en fut-il de Joseph: la persécution de ses frères contribua singulièrement à lui donner le souverain pouvoir, la sagesse inépuisable du Très-Haut ayant converti en avantages toutes les épreuves de son serviteur. « Afin que des peuples nombreux fussent sauvés de la famine. » Dieu n'a pas changé seulement pour vous ces choses en bien; il a voulu encore que ce peuple si nombreux fût préservé de la disette. « Et il poursuivit : Ne craignez rien; je prendrai soin de vous et de vos familles. Et il les consola, et ses paroles pénétrèrent dans leurs cœurs. » *Genes.*, L, 21. Que redouteriez-vous? C'est moi qui pourvoirai à vos besoins et aux besoins de ceux qui vous accompagnent. « Et il les consola, et ses paroles pénétrèrent dans leurs cœurs. » Tels furent l'empressement et l'affection qu'il mit à les consoler, qu'il dissipa entièrement leur tristesse. « Et Joseph habita en Egypte, lui et ses frères et toute la maison de son père. Et Joseph vit les enfants d'Ephraïm jusqu'à la troisième génération. Et il parla en ces termes à ses frères : Voici que je meurs. Un jour viendra où le Seigneur vous visitera, et vous emporterez d'ici mes ossements. » *Ibid.*, 22-24. Comme son père, il se préoccupe d'ordonner la translation

Joseph annonce par avance le retour des Juifs dans leur patrie.

de ses restes mortels. En même temps, il confirme le courage des Israélites et leur espérance de retour, d'abord par cette prédiction : « Vous reviendrez; » puis par cette autre : « Vous emporterez mes ossements avec vous, à votre retour. » En cela il était loin d'agir sans raison, et il se proposait deux choses principales : en premier lieu, d'empêcher que son corps ne devînt pour les Egyptiens reconnaissants de ses bienfaits, et enclins à diviniser les hommes avec une extrême facilité, une occasion d'idolâtrie; en second lieu, de leur donner l'assurance certaine de leur futur retour. Car, si ce n'eût point été une chose indubitable, il ne leur aurait point recommandé d'emporter ses ossements. Spectacle vraiment admirable et merveilleux pour l'avenir que celui des enfants d'Israël guidés à leur retour et introduits dans la terre promise par ce même Joseph qui les avait nourris en Egypte.

« Et Joseph mourut âgé de cent-dix ans. » *Ibid.*, 25. Pourquoi désigner ainsi son âge? Pour vous apprendre le nombre d'années pendant lequel il gouverna le royaume de Pharaon. Il avait dix-sept ans à son arrivée en Egypte ; il en avait trente lorsqu'il comparut devant le monarque et expliqua ses songes. D'où il suit qu'il passa quatre-vingts ans à gouverner l'Egypte entière. Voyez-vous combien les épreuves sont au-dessous de la rétribution, et combien en est riche la récompense ? Joseph lutte durant treize ans contre l'affliction; il supporte successivement l'esclavage, une accusation calomnieuse et les horreurs de la captivité. Mais, comme il les supporte avec générosité et religion, il en est magnifiquement récompensé, même dès cette vie ; et, tandis que le temps de la servitude et de la captivité n'embrasse qu'un petit nombre d'années, il reste quatre-vingts ans en possession du pouvoir suprême. Que la foi lui ait inspiré ces dispositions et les recommandations qu'il fit touchant la translation de ses ossements, c'est un point que Paul nous affirme. « C'est par la foi, dit-il, que Joseph mourant parla du retour des enfants d'Israël. » *Hebr.*, XI, 22. Paul ne s'arrête pas là, et, pour que vous n'ignoriez pas le motif qui lui dicta sa conduite, il ajoute : « C'est par la foi qu'il donna des ordres pour la translation de ses ossements. »

Je me suis peut-être trop étendu sur ce sujet; pardonnez-le moi. Etant arrivé à la fin de ce livre sacré, nous avons voulu terminer avec notre discours ce que nous avions à vous en dire, et en même temps vous engager, comme nous le faisons habituellement, à ne point oublier ce que vous avez entendu, à imiter la vertu de ces justes, à ne point nourrir de ressentiment contre ceux qui vous oppriment, à supporter patiemment les persécutions du prochain, et à pratiquer une chasteté irréprochable. Tels sont les moyens par lesquels Joseph gagna la faveur divine. Voulons-nous de notre côté acquérir des droits à la protection du Seigneur, ayons en haute estime la vertu. C'est ainsi que nous ferons descendre en nos âmes la grâce de l'Esprit, et qu'après une vie sans orages nous entrerons en possession des biens à venir. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS
SUR LA GENÈSE

AVANT-PROPOS

C'est au commencement du Carême de 386 que ces discours ont été prononcés, comme le pense Tillemont, qui me paraît à cet égard avoir rencontré parfaitement juste; mais, quand il ajoute que le premier discours fut prononcé le premier jour du carême, c'est-à-dire le lundi de la Quinquagésime, suivant l'usage de l'Eglise d'Antioche, usage dont nous avons souvent parlé, la conjecture de ce savant ne peut pas inspirer le même degré de confiance. Pour qu'il fût possible d'établir cette assertion, il faudrait que les tables pascales, qui cette année-là placent la fête de Pâques au 5 avril, fussent d'une incontestable autorité; mais comme il n'en est pas ainsi, comme elles ne sont pas à l'abri de tout soupçon d'erreur, la circonstance du jour est loin d'être aussi bien établie. Ce premier discours sur la Genèse est bien réellement du premier jour du Carême, on ne saurait guère en douter; de savoir maintenant si ce jour était le 16 février, ainsi que l'affirme Tillemont, c'est ce qu'il est bien permis de révoquer en doute, pour la raison indiquée tout à l'heure et développée dans notre avant-propos sur les discours contre les Juifs.

L'année, du moins, me paraît clairement déterminée par Chrysostome lui-même dans les premiers mots du second discours sur la Genèse. Voici comment il s'exprime en cet endroit : « Vous souvenez-vous des questions qui vous ont été dernièrement proposées? Oui, vous nous avez poussé à ce degré d'imprudence et de témérité d'oser aborder de telles questions. Je me trompe cependant: ce n'est ni de la témérité ni de l'imprudence. Nous n'avons pas compté sur nos propres forces, nous avons cédé à vos prières et à celles de nos vénérables chefs en descendant dans la lice. » On sent d'une manière évidente que Chrysostome vient d'aborder pour la première fois les prédications du Carême; il s'étonne de son entreprise, il s'accuse presque d'audace. Ce n'est pas ainsi qu'il commencera l'année suivante, dans ses célèbres homélies au sujet des statues. On ne peut donc pas douter que ce ne soit ici le début du jeune orateur, et que les discours dont nous parlons ne soient de l'année 386, dans les premiers mois de laquelle Jean avait été ordonné prêtre, comme nous l'avons déjà dit ailleurs.

Il suit de là que ces discours ont précédé de quelques années les soixante-sept homélies qui précèdent, et qui renferment, ainsi qu'on va le remarquer, bien des passages semblables ou même identiques. Il semblerait d'après cela que nous aurions dû faire passer les discours avant les homélies, pour observer l'ordre du temps. Mais nous n'avons pas cru devoir nous écarter de la marche suivie par Fronton-le-Duc, qui nous paraît avoir été guidé par l'importance des œuvres. Ajoutez à cela que le dernier des neuf discours est d'une date postérieure aux homélies elles-mêmes.

Bien que ce soient ici les premiers essais de Chrysostome, vous y verrez briller l'éloquence et l'invention dont il donna plus tard des preuves si éclatantes. Son improvisation y paraît même en plus d'un endroit, notamment dans le quatrième discours, n° 3.

DISCOURS I.

Prononcé à l'ouverture du Carême, sur ce texte : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » — Sur le jeûne et l'aumône.

1. Agréable est au nautonier le printemps, agréable aux agriculteurs; il l'est moins toutefois, pour les uns et pour les autres, que ne l'est le temps du jeûne pour ceux qui veulent s'élever à la vraie philosophie: voilà le printemps spirituel des âmes, le ciel serein de la pensée. Les agriculteurs saluent le printemps avec joie, parce qu'ils voient alors la terre se couronner de fleurs et se couvrir comme d'un riche manteau de verdure. Les nautoniers saluent le printemps avec joie, parce qu'ils peuvent alors sillonner avec plus de sécurité la surface des mers, que les flots sont tranquilles, et que les dauphins viennent jouer et bondir jusque sur les flancs du navire. Pour nous, le printemps du jeûne nous transporte de bonheur, parce qu'il a coutume d'apaiser la fureur, non des ondes, mais des passions désordonnées; il nous tresse une couronne, non de fleurs, mais de grâces célestes. « Une couronne de grâces, est-il écrit, sera placée sur votre tête. » *Prov.*, I, 6. Le retour de l'hirondelle ne dissipe pas les frimas comme le retour du jeûne dissipe les orages qui bouleversent notre cœur. Le combat cesse entre l'âme et la chair, la reine n'est plus dominée par la servante, une paix profonde s'établit dans nos sens. Puisqu'il en est ainsi, puisque nous jouissons du calme et de la sérénité, allons, nous aussi, faisons sortir notre esquif du port, déployons la voile, et que la doctrine du salut pénètre dans des intelligences si bien disposées. Courage, osons aborder les plus sublimes enseignements, prenons pour objet de nos réflexions le ciel, la terre, la mer, et toute la création matérielle; car c'est tout cela qu'embrasse le texte de ce jour.

Le jeûne comparé au printemps.

Quel intérêt avons-nous, me direz-vous peut-être, à parler sur la création? Un grand intérêt, mes bien-aimés. En effet, si la grandeur et la beauté des créatures nous font par analogie connaître le Créateur, plus cette grandeur et cette beauté nous deviendront familières, plus sûrement nous serons conduits à cette connaissance. C'est un grand bien pour nous de savoir ce qu'est la créature, ce qu'est le Créateur, ce que sont l'œuvre et l'Artisan. Si les ennemis de la vérité possédaient là-dessus des notions bien claires, ils ne confondraient pas tout, ils ne renverseraient pas tout de fond en comble. Je ne veux pas dire par là qu'ils aient mis au-dessous le ciel et les astres, pour mettre la terre au-dessus; j'entends seulement qu'ils ont en quelque sorte arraché le Roi des cieux de son trône pour le rabaisser au rang des choses créées, et qu'ils ont élevé la créature sur le trône même de la divinité. Si les Manichéens avaient compris ce que c'est que la nature, jamais ils n'auraient honoré comme une chose incréée ce qui a été fait de rien, un être périssable, sujet à la corruption et à de perpétuels changements. Si les Gentils avaient possédé la même science, ils ne se seraient pas égarés comme ils l'ont fait en adorant la créature au lieu du Créateur. Splendide est le ciel; mais c'est une œuvre qui a pour mission de vous faire rendre hommage à l'Ouvrier. Brillant est le soleil, mais pour que vous adoriez Celui qui lui donna l'existence. Si vous vous arrêtez à ce qu'il y a d'admirable dans les choses créées, si leur beauté vous enchaîne, la lumière se change pour vous en ténèbres, ou plutôt vous n'avez usé de la lumière que pour arriver à l'aveuglement. Voyez-vous combien il importe de comprendre le sens de la création? Ne dédaignez donc pas ce précieux avantage; appliquez-vous avec ardeur à ce que nous vous enseignons.

Nous ne vous parlerons pas seulement du ciel, de la terre, de la mer; nous vous parlerons encore de notre origine; des causes qui ont amené la mort, les peines de la vie, les tristesses et les soucis qui nous accablent. C'est pour se justifier en quelque sorte de nous les avoir envoyés, c'est comme une justification de sa providence, que Dieu nous a donné ce livre. Il ne dédaigne pas, en effet, de se justifier auprès des hommes, puisqu'il s'écrie par la bouche d'un prophète : « Venez, entrons en discussion, dit le Seigneur. » *Isa.*, I, 18. Il ne se borne pas à se

défendre, à soutenir cette sorte de débat judiciaire, il va jusqu'à nous enseigner le moyen d'éviter nous-mêmes une sentence de condamnation. Avant de prononcer cette parole : « Venez, entrons en discussion, » il nous trace ce que nous devons faire et comment nous devons parler ; alors seulement il nous appelle en jugement. Ecoutez ce qu'avait déjà dit le prophète : « Lavez vos souillures, soyez purs, rejetez l'iniquité loin de vos âmes, apprenez à faire le bien, prenez en main la cause de l'orphelin et de la veuve. » *Ibid.*, 16. C'est après cela qu'il ajoute : « Venez, entrons en discussion, dit le Seigneur. » Je ne veux pas vous prendre au dépourvu, vous trouver sans défense ; c'est quand vous serez armés de toutes vos raisons que nous instruirons votre procès ; car, si j'ai résolu d'entrer en discussion avec vous, c'est pour conclure, non à la condamnation, mais à l'indulgence. — C'est ce qui lui fait dire ailleurs : « Avouez le premier vos iniquités, afin que vous soyez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. Vous aurez en face un accusateur acerbe, impitoyable ; prenez les devants, remplissez son rôle, et vous fermerez sa bouche impudente.

2. A l'origine, il est vrai, Dieu s'entretenait directement avec les hommes, il leur parlait comme il était possible aux hommes de l'entendre. C'est ainsi qu'il alla trouver Adam, qu'il réprimanda Caïn, qu'il adressa ses conseils à Noé, qu'il reçut l'hospitalité sous la tente d'Abraham. Mais, comme la nature humaine déclina vers le mal et se condamna pour ainsi dire à l'exil sur une terre lointaine, il nous écrivit, il nous envoya des lettres, comme on écrit à des exilés, afin de renouer l'amitié primitive qui nous unissait avec lui. Ces lettres venaient de Dieu et nous étaient apportées par Moïse. Que nous disent-elles ? « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » *Genes.*, I, 1. Pourquoi ne nous y parle-t-il pas d'abord des anges ou des archanges ? Si c'est dans les créatures que nous voyons le Créateur, c'est à celles-là surtout qu'il appartenait de nous le révéler. Le ciel est beau, mais pas aussi beau que l'ange ; le soleil est brillant, mais pas aussi brillant que l'archange. Pourquoi donc délaisse-t-il la voie la plus élevée et nous conduit-il par la plus humble ? Parce qu'il s'adresse avant tout aux Juifs, encore plongés dans des idées grossières et matérielles, à peine sortis de l'Egypte, où les hommes adoraient les crocodiles, les chiens et les singes, qui ne pouvaient dès lors être conduits au Créateur par un chemin trop sublime. Le chemin eût été plus sublime en réalité, mais en même temps trop difficile, trop ardu, trop périlleux, pour des êtres aussi faibles. Il les conduit donc par un chemin plus facile, le ciel, la terre, la mer et toutes les créatures visibles. Pour vous convaincre que c'est bien là son véritable motif, écoutez comment le Prophète leur parle des puissances supérieures, quand ils eurent fait quelques progrès : « Louez le Seigneur du sein de la gloire céleste, louez-le dans les hauteurs des cieux ; louez-le, vous tous ses anges, louez-le, milices du ciel ; car il a dit et tout a été fait ; il a ordonné et tout a été créé. » *Psalm.* CXLVIII, 1, 2, 5.

Faut-il s'étonner que ce mode d'enseignement soit suivi dans l'Ancien Testament lorsque, dans le Nouveau, les hommes étant initiés à une plus haute doctrine, Paul, s'adressant aux Athéniens, adopte la marche que Moïse avait inaugurée par rapport aux Juifs ? L'Apôtre ne parle pas non plus des anges et des archanges ; c'est par le ciel, la terre et la mer qu'il commence son discours : « Dieu, qui a fait le monde et tout ce que le monde renferme, lui le Maître du ciel et de la terre, n'habite pas dans des temples bâtis par la main des hommes. » *Act.*, XVII, 24. Mais, en s'adressant aux Philippiens, il abandonne cette route ; sa parole est empreinte d'une plus grande élévation, et voici comment il s'exprime : « En lui toutes les choses ont été créées, celles du ciel et celles de la terre, les Trônes, les Dominations, les Principautés et les Puissances ; tout a été fait par lui et pour lui. » *Coloss.*, I, 16. C'est ainsi que Jean, instruisant encore des disciples plus parfaits, embrasse la création universelle. Il ne dit pas : Le ciel, la terre et la mer ; mais bien : « Toutes les choses ont été faites par lui, et en dehors de lui rien n'a été fait de ce qui existe ; » *Joan.*, I, 3 ; toutes les choses, les visibles et les invisibles. Parmi les maîtres chargés de l'éducation des enfants, il en est qui les reçoivent des

mains de leur mère, et qui se bornent à leur enseigner les premiers éléments; d'autres les reprennent ensuite, et leur transmettent des enseignements plus élevés : voilà comment ont agi Moïse, Paul et Jean. Moïse, en effet, prend notre nature dans un état de complète ignorance et quand elle est à peine sevrée; il se contente donc de lui donner les premières notions de la science divine. Paul et Jean, poursuivant en quelque sorte l'œuvre commencée par Moïse, élèvent les hommes à de plus hautes leçons, après avoir sommairement rappelé les premières. Voyez-vous l'accord des deux Testaments? Voyez-vous l'harmonie de cette double doctrine?

Ce qui frappe d'abord dans l'Ancien, c'est la création des choses sensibles; David ajoute seulement, au sujet des créatures intellectuelles : « Il a dit, et tout a été fait. » *Psalm.* XXXII, 9. Et maintenant, dans le Nouveau, c'est après qu'il a été parlé des Puissances invisibles qu'il est fait mention de la création matérielle. « Au commencement Dieu fit le ciel et la terre. » Parole bien courte et bien simple, une parole enfin, mais qui suffit pour renverser les plus fortes tours de l'erreur. Voyez plutôt : le Manichéen se présente et vous dit : La matière est increée. Répondez-lui : « Au commencement Dieu fit le ciel et la terre. » Vous avez d'un seul coup abattu son arrogance. — Mais il ne croit pas à l'autorité de l'Ecriture. — C'en est assez; repoussez-le, détournez-vous de lui comme d'un frénétique. Celui qui ne croit pas à l'autorité manifeste de Dieu et qui ose accuser la vérité de mensonge, n'est-il pas évidemment marqué d'un signe de folie par cette résistance même? — Mais comment une chose peut-elle avoir été faite de rien? m'objecterez-vous encore. — Dites-moi vous-même comment elle peut provenir de ce qui existe déjà. Que la terre soit sortie du néant, je le crois, vous le révoquez en doute; mais, que l'homme soit sorti de la terre, nous le croyons tous deux. Expliquez-moi donc ce qu'il y a de plus facile dans l'objet de votre croyance, comment de la terre est provenue la nature de la chair. Que la terre fournisse des vases ou des ornements et d'autres objets semblables, je le comprends; mais que la terre façonnée devienne de la chair, c'est ce qu'on ne saurait comprendre. Comment donc la chair a-t-elle été faite? Comment ont été faits les os, les nerfs, les veines et les artères, les muscles et la peau, les ongles et les cheveux, tant de substances diverses avec un seul élément primitif? Jamais vous ne me l'expliquerez. Voilà donc qu'on ignore ce qu'il y a de plus apparent et de plus aisé; n'est-ce pas une démence de scruter et de vouloir comprendre ce qu'il y a de plus profond et de plus ardu?

Les Manichéens accusent l'Ecriture de mensonge.

3. Voulez-vous que je vous mette en présence d'un phénomène encore plus facile et qui se reproduit tous les jours, sans que vous puissiez m'en donner l'explication? Le pain est notre aliment quotidien. Or, dites-moi, je vous prie, comment il se fait que le pain change de nature et se transforme en sang, en bile, en une autre humeur quelconque. Le pain est une substance ferme et consistante, tandis que le sang est fluide et subtil; l'un est blanc ou légèrement doré comme le froment, l'autre est rouge ou noir. Poursuivez cette comparaison sous d'autres rapports, et vous trouverez toujours de profondes dissemblances entre le pain et le sang. Je vous en conjure, donnez-moi la raison de ces choses. Mais non, jamais vous ne le pourrez. Quoi! vous êtes hors d'état de m'expliquer la transformation de votre nourriture habituelle, et vous me demandez de vous expliquer la création divine! Encore une fois, n'est-ce pas de la dernière démence? Si Dieu n'est pas plus que nous, à la bonne heure, vous avez le droit de chercher la raison de ses œuvres. Je me trompe cependant; il est bien des choses que l'art humain produit, et dont nous ne saurions donner une explication satisfaisante. Comment expliquer, par exemple, l'or provenant de la terre par la métallurgie, ou bien le sable se transformant en un verre transparent? Et nous pourrions citer beaucoup d'autres productions de l'art qui ne sont pas plus accessibles à la raison. Toutefois, si Dieu nous ressemble en tout, j'admets que vous exigiez le secret de ses opérations; mais, s'il nous est incomparablement supérieur, s'il l'emporte sur nous d'une manière incommensurable, n'est-ce pas une extrême folie, je le répète, de recon-

naître l'immensité de sa sagesse et de sa puissance, d'avouer qu'il est incompréhensible parce qu'il est Dieu, et de prétendre que chacune de ses œuvres vous soit expliquée comme s'il était question des œuvres de l'homme?

Mais laissons de côté ces raisonnements, et revenons à ce fondement inébranlable : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Etablissez-vous sur ce roc, afin que la tourmente des pensées humaines ne vous ébranle pas. « Les pensées des mortels sont hésitantes et leurs inspirations incertaines. » *Sap.*, IX, 14. N'abandonnez donc pas un solide appui pour confier le salut de votre âme à ce qu'il y a de plus fragile. Demeurez fermes dans les enseignements qui vous ont été transmis et confiés; revenez constamment à cette parole : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Que vous soyez en face d'un disciple de Manès, de Marcion, de Valentin, elle suffira pour les confondre. Si l'hérétique vient à vous d'un air riant, plaignez-le comme un frénétique; s'il se présente avec un visage pâle, les yeux baissés, un langage modeste, ne vous laissez pas prendre à cet appât, voyez le loup caché sous une peau de brebis. Vous devez d'autant plus l'abhorrer qu'en montrant cette douceur et cette prévenance envers le serviteur, il agit comme un chien plein de rage envers le souverain Maître de tous les hommes; qu'il fait au ciel une guerre implacable et qu'il ose opposer sa puissance à la puissance de Dieu. Fuyez le venin de l'iniquité, repoussez ce breuvage délétère; l'héritage que vos pères vous ont légué, la pure doctrine des Livres saints, l'intégrité de votre foi, gardez-les à l'abri de toute atteinte. « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Quoi donc? le ciel d'abord, la terre ensuite; il commence par le couronnement et finit par la base de l'édifice. C'est qu'il n'est pas soumis aux nécessités de la nature, aux règles ordinaires de l'art. Il est l'auteur de l'art et de la nature, tout dépend de sa suprême volonté.

« Or, la terre était invisible et sans forme. » Pourquoi produisit-il le ciel parfait, et ne perfectionna-t-il la terre que par degrés, comme l'atteste Moïse? — Après vous avoir montré sa puissance dans l'élément supérieur, il vous avait montré par là même qu'il eût pu produire tout à coup une terre parfaite, aussi bien que le ciel. Mais c'est pour vous et pour votre salut qu'il n'a pas agi de la sorte. — Comment, pour moi et pour mon salut? — La terre est notre table commune et notre commune patrie, elle est la nourrice et la mère de nous tous, notre séjour et notre tombeau : de son sein est sortie la matière de nos corps et sort encore leur nourriture; nous l'habitons pendant la vie, nous y retournons après notre mort. Pour que ces relations nécessaires ne vous fissent pas l'admirer et l'aimer plus qu'il ne faut, pour que les bienfaits dont elle est pour vous la source ne vous fussent pas une cause de chute et d'impiété, il vous la présente donc au commencement sans grâce et sans forme; en voyant ainsi ses imperfections, vous devez uniquement admirer Celui dont elle est l'ouvrage, dont elle a reçu toutes ses merveilleuses propriétés, vous devez glorifier cette divine magnificence dont elle est pleine et dont vous bénéficiez. Or, ce n'est pas seulement par de pures croyances, c'est aussi par des mœurs pures qu'on glorifie Dieu. « Que votre lumière, est-il dit, brille aux yeux des hommes, pour qu'en voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16.

Louanges de Flavien, évêque d'Antioche.

4. Je voulais aussi dans ce discours vous parler de l'aumône; mais il me paraît superflu de vous instruire là-dessus par la parole quand celui qui siége au milieu de nous, notre père à tous et notre maître, vous enseigne ce devoir par ses exemples avec tant d'éclat : sa maison paternelle, on dirait qu'il l'a reçue de ses aïeux pour la consacrer à l'exercice de l'hospitalité; tous ceux qui sont persécutés pour la vérité y reçoivent un asile, les soins les plus empressés et les attentions les plus délicates; je ne sais vraiment s'il faut l'appeler sa maison ou la maison des étrangers. Disons mieux : Cette maison n'est-elle pas précisément la sienne parce qu'elle est aux étrangers? En effet, c'est lorsque nous prodiguons nos biens aux pauvres, au lieu d'en user pour nous seuls, que nous en avons surtout le domaine. Comment? Je vais vous le dire : Si vous confiez votre argent aux pauvres, vous n'avez plus rien à re-

douter de la cupidité des sycophantes ou de l'œil des jaloux, ni la ruse ni la violence ne peuvent vous le ravir, les brigands ne savent l'atteindre en perçant les murs, vos esclaves ne l'emportent pas en fuyant votre maison : vous l'avez placé dans un inviolable asile. Si vous l'enfouissez, au contraire, vous l'exposez à la cupidité des brigands, des envieux, des sycophantes et des esclaves, en un mot, à toute sorte de dangers. Il est possible qu'en multipliant les portes et les verrous on le mette quelquefois à l'abri des attaques du dehors ; mais ce sont alors les gardiens eux-mêmes qui vous le ravissent en prenant aussitôt la fuite.

Nous sommes donc éminemment possesseurs de nos biens quand nous nous en dépouillons en faveur des pauvres. Et ce n'est pas là seulement le plus sûr moyen de les conserver, c'est encore celui de les faire le mieux valoir et fructifier. Si vous êtes le créancier d'un homme, vous recevrez un pour cent ; si vous prêtez à Dieu par l'intermédiaire du pauvre, vous recevrez cent pour un. Semez dans un champ fertile et supposez une heureuse moisson, vous aurez le décuple de votre semence ; si vous semez au ciel, vous aurez d'abord le centuple, et vous posséderez de plus l'éternelle vie, la vie qui dure à jamais et qui ne connaît pas la mort. Ici-bas la semence réclame de nombreux travaux ; mais là-haut elle germe et se multiplie sans qu'on ait besoin d'employer la charrue, sans le concours des bœufs ou des hommes, sans labeurs et sans fatigues : on n'a plus à craindre ni les chaleurs ni les pluies excessives, ni la rouille, ni la grêle, ni les armées de sauterelles, ni le débordement des fleuves ; rien, en un mot, ne peut ruiner l'espoir d'une riche moisson : la semence jetée là-haut est à l'abri de toute atteinte. Puisqu'il en est ainsi, puisqu'il n'y a là aucune fatigue, aucun danger, aucune appréhension possible, puisque la science doit s'y multiplier d'une manière si merveilleuse et produire ces biens que « l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, que le cœur de l'homme n'a jamais éprouvés, » I *Corinth.*, II, 9, ne serait-ce pas une indigne faiblesse d'abandonner le plus pour embrasser le moins, de renoncer à un bonheur certain pour se jeter au

Quand on prête à Dieu, on reçoit cent pour un.

milieu des incertitudes, des périls et des souffrances ?

Quelle excuse, quel moyen de justification pourrions-nous invoquer si nous agissions de la sorte? Prétexterions-nous la pauvreté? mais nous ne sommes pas plus pauvres que cette veuve qui donna les deux seules oboles qu'elle possédait. Elevons-nous à la hauteur de son opulence, imitons l'ampleur et la générosité de son âme, afin d'avoir part aux biens qui lui étaient assurés. Puissions-nous les obtenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS II.

Pourquoi, lorsqu'il s'agit du soleil, de la lune, du ciel et des autres créatures, Dieu dit : Que telle chose soit : tandis qu'au sujet de l'homme, il dit : « Faisons. » Quelle est la signification de ce mot : « A notre image? »

1. Vous souvenez-vous des questions que j'ai dernièrement traitées devant vous? C'est à ce degré d'imprudence et de témérité que vous m'avez conduit; vous avez fait plus encore, votre indulgence est allée si loin, que je suis désormais absous de toute témérité et de toute imprudence. Ce n'est pas sur mes propres forces, en effet, c'est sur les prières de nos chefs spirituels et sur les vôtres que je m'appuie quand je me dispose à entrer dans l'arène. La prière de l'Eglise est tellement puissante que, sommes-nous plus muet que la pierre, elle communique à notre langue un merveilleux essor, des ailes de flamme. De même que le zéphyr venant à gonfler les voiles, donne au vaisseau la rapidité de la flèche, de même la prière de l'Eglise comme un souffle divin donne à notre discours un mouvement, une impulsion dont la nature ne nous offre qu'une faible image. C'est pour cela que je me prépare chaque jour au combat avec une entière confiance. Dans les luttes corporelles, il suffit qu'un athlète compte dix ou vingt amis

dans la masse des spectateurs pour qu'il combatte avec courage; combien plus ne dois-je pas éprouver le même sentiment, quand j'ai pour moi la faveur, non de dix ou vingt amis, mais de tout ce vaste théatre que remplissent mes pères et mes frères? Dans les combats corporels, le spectateur n'est pas d'un grand secours pour l'athlète; il ne peut que l'encourager par ses applaudissements et ses acclamations, en luttant sur les gradins avec ceux qu'animent des sentiments opposés; quant à descendre dans l'arène pour seconder l'objet de sa faveur, entraver les mouvements de l'antagoniste, ou donner tout autre secours réel, les lois le lui défendent. Ceux qui dès l'origine ont établi ces jeux, ont entouré la lice de poteaux rattachés par des cordes, afin d'arrêter l'emportement des spectateurs. Faut-il s'étonner des mesures prises contre ces derniers, quand la défense s'étend au maître des jeux lui-même, qui doit se tenir loin des athlètes, et n'a le droit d'intervenir que par ses conseils? Il n'en est pas de même ici : le maître et le spectateur peuvent venir à nous, nous soutenir de leurs sympathies et de leurs prières.

Courage donc, abordons le combat à la façon de ces anciens athlètes : quand ils s'étaient saisis par le milieu du corps et que dans ces rudes étreintes ils étaient refoulés sur la multitude qui les entourait, l'espace venant à leur manquer, ils abandonnaient momentanément leur prise pour rentrer dans l'enceinte des combattants; mais la lutte recommençait dans les mêmes conditions où ils avaient été séparés; c'était la suite de la même lutte. Et nous aussi, quand nous avons dû rompre notre discours par le manque d'espace, nous sommes dans l'obligation, en retournant au combat, d'en rattacher la suite au texte qu'on vient de lire aujourd'hui. « Et Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » *Genes.*, I, 26. Une question se présente avant tout : Pourquoi Dieu, sur le point de créer le ciel ou toute autre partie du monde, n'avait-il jamais dit : « Faisons, » mais bien : « Que le ciel soit, que la lumière soit; » et toujours ainsi à chaque créature nouvelle? D'où vient qu'il dit maintenant : « Faisons; » qu'il entre en conseil et délibère avec un être son égal? Quelle est donc la créature qui va sortir de ses mains, pour mériter un tel honneur? C'est l'homme, cet animal si noble et si grand, la plus élevée devant Dieu de toutes les créatures visibles, celle pour qui toutes les autres ont été faites, le ciel, la terre, la mer, le monde entier; c'est l'homme, dont Dieu veut le salut au point de ne pas épargner pour lui son Fils unique. Il ne s'est donné ni repos ni trève, en effet, qu'il ne l'ait fait asseoir à sa droite. Paul le proclame de sa puissante voix : « Il nous a ressuscités et nous a fait asseoir à sa droite, au plus haut des cieux, dans le Christ Jésus. » *Ephes.*, II, 6. Voilà dans quel but la délibération, la résolution concertée d'avance. Ce n'est pas que Dieu ait besoin de conseil, gardons-nous bien de le croire. C'est là seulement un artifice de langage pour nous montrer l'honneur dont jouira la créature qui va paraître.

Si cette créature, me dira quelqu'un, l'emporte en dignité sur le reste du monde, comment se fait-il qu'elle soit produite la dernière de toutes? — C'est précisément parce qu'elle est la première en dignité. Quand un monarque doit faire son entrée dans une ville, les chefs militaires et civils, les gardes et les serviteurs le précèdent pour disposer le palais et tous les genres de service, si bien que la réception soit digne de la majesté souveraine. C'est ce que nous voyons ici : comme avant l'arrivée du roi, le brillant cortége se forme; le soleil, le ciel, la lumière, apparaissent dans le palais qui l'attend, tout est créé, tout est embelli; et l'homme alors est introduit dans son empire au milieu des plus grands honneurs. « Faisons l'homme à notre image. » Que le Juif l'entende. A qui Dieu dit-il : « Faisons? » C'est Moïse qui l'a écrit; et ce peuple fait profession de croire à Moïse, mais sans y croire en réalité. Qu'ils mentent et ne croient pas, c'est le Christ lui-même qui les en convainc en ces termes : « Si vous croyiez à Moïse, vous croiriez également en moi. » *Joan.*, V, 46. Dans leurs mains sont les livres; dans les nôtres est le trésor de ces mêmes livres : ils ont les écrits; nous avons les écrits et leur sens véritable. A qui Dieu dit-il donc : « Faisons l'homme? » C'est simplement à l'un des anges ou des archanges, répondent-ils,

qu'il s'adresse. Comme des valets qui méritent les verges, quand le maître les interpelle, n'ayant aucune raison à donner, disent tout ce qui leur vient à la bouche, ainsi faites-vous en disant au hasard ange ou archange. Mais quel est cet ange ou cet archange, si vous le savez? Il n'appartient pas à ces esprits de créer, d'accomplir une telle œuvre. Pourquoi, lorsqu'il créait le ciel, Dieu ne leur en a-t-il rien dit, et n'a-t-il agi que par lui-même, tandis qu'il fait intervenir ses ministres quand il va produire un être qui l'emporte en dignité sur le ciel et le monde entier, l'homme?

2. Non, cela n'est pas, cela ne saurait être. Les anges se tiennent devant Dieu, mais ne participent pas à son action créatrice; les archanges exécutent ses ordres, mais n'ont pas voix dans ses suprêmes conseils. Ecoutez ce que dit Isaïe touchant les séraphins, puissances plus élevées que les archanges : « J'ai vu le Seigneur assis sur son trône sublime; et les séraphins se tenaient autour de lui. Chacun d'eux avait six ailes et se voilait la face avec deux de ses ailes. » *Isa.*, VI, 1-2. Ils se couvraient ainsi les yeux, parce qu'ils ne pouvaient soutenir les rayonnantes splendeurs qui jaillissaient du trône. Que dites-vous? Quoi! les séraphins se tiennent devant Dieu saisis de respect et d'admiration, bien qu'ils voient sa condescendance; et les anges prennent part à son conseil, entrent en délibération avec lui? Mais tout cela répugne à la raison. A qui donc, je me le demande, est-il dit : «Faisons l'homme? » A l'admirable Conseiller, au Puissant, au Dieu fort, au Prince de la paix, au Père du siècle futur, au Fils unique de Dieu. C'est à celui-là qu'il est dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Il n'y a pas là deux ou plusieurs types différents; non, un seul : « A notre image et à notre ressemblance. » Or combien ne diffèrent pas le type divin et le type angélique! quelle distance entre le Maître et les serviteurs! Après ces mots : « A notre image et à notre ressemblance, » le Créateur ajoute : « Et qu'ils dominent sur les poissons de la mer. » *Genes*, I, 26. Encore ici, la domination de Dieu ne saurait être celle des anges. Peut-on, je le répète, confondre le pouvoir du Chef suprême et celui des ministres, du mobile et des instruments?

Cette parole *faisons* s'adresse au Fils de Dieu.

D'autres s'élèvent contre nous et prétendent que l'image divine est la nôtre, ne comprenant pas le sens de cette affirmation. Ce n'est pas d'une ressemblance de nature, en effet, mais bien d'autorité, qu'il est question, comme il nous est aisé de le démontrer par la suite du texte. Que la forme humaine ne soit pas celle de Dieu, c'est Paul qui vous l'enseigne : « L'homme ne doit pas être voilé, parce qu'il est l'image et la gloire de Dieu; mais la femme est la gloire de l'homme, et c'est pour cela qu'elle doit porter un voile sur la tête. » I *Corinth.*, XI, 7-10. Si l'Apôtre parlait ici d'une image de tout point égale au type divin, s'il voulait dire par là que l'homme est l'image parfaite de Dieu, ce n'est pas seulement l'homme, c'est la femme aussi qui mériterait ce titre. C'est la conséquence de leur pensée. L'homme et la femme ne portent-ils pas les mêmes traits, ne sont-ils pas formés sur le même type? Pourquoi donc le premier seul est-il appelé l'image de Dieu? C'est qu'il s'agit là non d'une ressemblance de nature, mais d'une communication d'autorité, qui est le partage exclusif de l'homme. Lui n'est soumis à personne *ici-bas*, tandis que la femme lui a été soumise, selon cette parole de Dieu : « Tu seras sous la dépendance de l'homme, et c'est lui qui te commandera. » *Genes.*, III, 16. Voilà pourquoi l'homme est l'image de Dieu, par la raison qu'il n'a pas de supérieur, tout comme Dieu ne reconnait pas d'être supérieur à lui et règne sur tous les êtres : tandis que la femme est la gloire de *l'homme* parce qu'elle est sous son autorité. Paul dit ailleurs : « Nous ne devons pas estimer que Dieu soit semblable à l'or, à l'argent, à la pierre que façonne l'art ou l'entendement humain. » *Act.*, XVII, 16. Cela veut dire : La Divinité dépasse non-seulement toute figure visible, mais encore tout ce que notre pensée peut concevoir pour se représenter Dieu. Comment Dieu pourrait-il donc avoir la forme de l'homme, quand Paul déclare notre intelligence incapable de se faire une idée quelconque de Dieu? Nous est-il rien de plus facile que de nous faire une idée de nous-mêmes?

J'avais résolu de vous parler encore de l'aumône; mais le temps ne nous le permet pas. Je mettrai donc ici fin à mon discours, non sans vous avoir exhortés toutefois à garder un fidèle souvenir de nos paroles et à veiller avec le plus grand soin à la direction de votre vie, pour que nos réunions ne vous soient pas inutiles. Nous aurions beau connaître la vérité, si nous ne possédons pas aussi la vertu, nous serons rigoureusement exclus de la vie éternelle. « Ce n'est pas quiconque me dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le céleste royaume; c'est celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, VII, 21. Accomplissons donc avec zèle la volonté de Dieu, pour qu'il nous soit donné d'entrer dans les cieux et de posséder les biens réservés aux vrais amis de Dieu. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, empire, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS III.

Que signifie cette parole : « A notre ressemblance? » — Comment se fait-il que, Dieu nous ayant donné l'empire sur les bêtes, nous ne leur commandions pas? — Que cela même est une preuve de sa sollicitude pour nous.

1. De même que la semence répandue n'est d'aucune utilité quand elle est tombée le long du chemin, de même la parole demeure sans fruit quand la pensée n'arrive pas à l'intelligence des auditeurs, quand la voix frappe vainement l'air et ne laisse pas d'empreinte dans les âmes. Je vous le dis pour vous montrer que vous ne devez pas vous arrêter à des choses faciles et légères, et qu'il ne faut pas craindre d'aborder les plus sérieuses vérités. Si nous ne pénétrons pas dans les profondeurs de l'Ecriture maintenant que nous sommes mieux disposés à de semblables investigations, que notre regard est plus pénétrant, dégagé qu'il est des funestes vapeurs de la volupté, maintenant que notre respiration est plus large et plus libre, quand est-ce que nous y pénétrerons? Sera-ce quand les délices auront reparu, les mets et les boissons, une table surchargée de tout ce qui flatte le goût? Mais alors nous avons même de la peine à nous mouvoir, tant le plaisir pèse d'un poids accablant sur l'âme. Ceux qui vont à la pêche des pierres précieuses, les voyez-vous s'asseoir sur le rivage, compter les flots qui passent, et trouver ainsi l'objet de leurs recherches? Non, ils plongent sous les flots, bravant les plus pénibles labeurs et les plus graves dangers, pour un gain sans importance alors même qu'il est obtenu. Quel est l'avantage réel qu'apporte à la vie humaine, dites-le moi, la découverte des pierres précieuses? Plût à Dieu qu'elle ne fût pas même la source des plus grands maux! Rien ne trouble la vie, rien ne la bouleverse de fond en comble comme cette frénésie des richesses. Ces hommes néanmoins exposent leur âme et leur corps, affrontant la fureur des ondes pour gagner leur nourriture de chaque jour. Ici pas de danger, pas de rude travail; une simple et légère attention pour conserver les biens qu'on vous transmet. Ce qu'on acquiert avec facilité ne paraît avoir aucun prix pour la foule. Il est très-vrai que la mer des Ecritures n'a pas de tempêtes, qu'elle est plus calme que le port le mieux abrité; il n'est pas nécessaire de descendre dans les abîmes et d'en fouiller les profondeurs, de livrer sa vie à l'aveugle fureur des ondes. Là règne, au contraire, une parfaite sérénité, une lumière plus pure que celle des rayons du soleil; les orages n'y sont pas connus; et cependant les biens qu'on y trouve sont tellement précieux qu'il n'est pas de parole capable de les exprimer.

La sainte Ecriture comparée à des pierres précieuses.

Ne nous laissons donc pas aller à la nonchalance, et scrutons avec zèle le texte sacré. Vous avez entendu que l'homme avait été fait à l'image de Dieu; nous avons dit dans quel sens il faut entendre ces mots : « A son image et à sa ressemblance. » Le premier établit une comparaison, non de substance, mais de pouvoir; le second renferme une leçon de douceur et de bonté, il nous apprend que nous devons imiter Dieu par la vertu, dans la mesure de nos forces, selon cette parole du Christ : « Soyez semblables à votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, V, 45. Comme dans ce vaste théâtre du monde il y

a des animaux plus stupides et d'autres plus féroces, nous pouvons distinguer dans le domaine de notre âme des pensées déraisonnables et brutales, puis d'autres en quelque sorte empreintes de sauvagerie et de férocité. Il faut les dompter et les réduire à l'obéissance, et c'est à la raison que doit être remis le pouvoir de leur commander. — Comment vaincre, me dira-t-on, des pensées d'un tel caractère ? — Que dites-vous, ô hommes? Nous domptons bien les lions, nous adoucissons leurs instincts; et vous doutez que nous puissions changer en mansuétude la férocité de nos pensées? Le lion cependant est féroce par nature, il faut l'arracher à sa nature pour le rendre doux; vous, au contraire, vous êtes doux par nature, et vous sortez de votre nature quand vous devenez féroces. Ainsi donc, vous pouvez ôter à la bête ce qui lui est naturel, lui donner ce qui est en opposition avec sa nature, et vous ne sauriez pas conserver ce que la nature vous a donné? Quel déplorable abandon de soi-même! La nature des lions présente une autre difficulté : ils n'ont pas une âme raisonnable. Vous avez néanmoins vu bien souvent des lions plus doux que des brebis et qu'on menait à travers la place publique : il est même des officines où l'on récompense à prix d'argent l'art et l'habileté de l'homme qui sait apprivoiser une bête sauvage : et votre âme possède, avec le privilége de la raison, la crainte de Dieu, mille secours de toute sorte. Cessez donc d'invoquer les prétextes et les subterfuges. Evidemment, vous n'avez qu'à vouloir, et vous serez doux et bons. « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance; et qu'ils dominent sur les animaux. »

Réponse aux Gentils.

2. Là-dessus les Gentils s'élèvent contre nous et prétendent que cette parole est mensongère; car ce n'est pas nous qui dominons sur les bêtes, ce sont elles plutôt qui dominent sur nous par la profonde terreur qu'elles nous inspirent. — Cela certes est faux. Il suffit que la figure de l'homme vienne à se montrer pour que les bêtes prennent la fuite, tant nous leur inspirons de frayeur. Si parfois elles nous attaquent, poussées par la vengeance ou par la faim, ou même par la nécessité de se défendre contre les furieuses attaques dont elles sont de notre part l'objet, ce n'est pas là ce qu'on peut appeler un véritable empire. Si, voyant les voleurs venir sur nous, nous prenons les armes afin de les repousser et de nous mettre à l'abri de leurs coups, ce n'est pas là un acte de domination, mais bien une mesure de légitime défense. Je puis et je veux justifier ma pensée par une autre raison que vous entendrez avec fruit, je l'espère. Nous craignons les bêtes, elles nous font trembler, nous sommes déchus de notre puissance. Je ne le nie pas, je le proclame moi-même; mais ce n'est pas un motif pour accuser de mensonge la loi posée par Dieu. Les choses étaient bien différentes à l'origine : les animaux craignaient et tremblaient devant l'homme, ils le reconnaissaient pour leur maître; mais, du moment où nous avons perdu cette confiance du commandement en perdant notre dignité, c'est nous qui tremblons devant nos esclaves. Comment le savons-nous? « Dieu amena les animaux en présence d'Adam pour qu'il vît comment il les nommerait. » *Genes.*, II, 19. Adam ne recula pas comme s'il eût été saisi de crainte; il leur donna à tous un nom comme à des êtres destinés à son service. C'est là le signe du souverain pouvoir; et c'est aussi dans ce but, pour bien faire comprendre à l'homme la dignité dont il était investi, que Dieu lui confia le soin d'imposer un nom aux animaux, nom qui subsiste toujours depuis lors. « Et le nom qu'Adam leur donna, c'est celui qui leur est resté, » ajoute l'Ecriture. Cela seul prouve que l'homme, au commencement, n'avait aucune crainte des animaux.

Il en est une preuve plus évidente encore, c'est l'entretien de la femme avec le serpent. Si les bêtes avaient été un objet de terreur pour les hommes, la femme ne serait pas restée là en voyant approcher le serpent, elle aurait pris la fuite; elle n'aurait pas alors écouté son conseil ni conversé avec lui sans témoigner aucune crainte; elle aurait fui, je le répète, emportée par la frayeur. Non, elle parle avec calme et ne paraît éprouver aucun sentiment de cette nature : ce qui prouve qu'il n'existait pas encore. Mais, dès que le péché fut entré dans le monde, l'homme fut dépouillé de sa dignité; et ce que nous voyons se produire entre les serviteurs

d'une même maison, où les plus fidèles à leur devoir sont redoutés par les autres, et ceux qui sont en faute tremblent même devant leurs égaux, eut alors lieu par rapport à l'homme : tant qu'il conserva intacte sa confiance envers Dieu, il fut craint par les bêtes; mais, aussitôt qu'il fut tombé, c'est lui qui craignit désormais les derniers des êtres. Si vous n'admettez pas notre raisonnement, c'est à vous à nous démontrer que l'homme avant sa chute a redouté les animaux. Cela ne vous est pas possible. Du reste, si la frayeur suivit le péché, c'est une nouvelle preuve de la bonté de Dieu pour nous. Supposez un instant qu'après avoir transgressé la loi divine, l'homme eût gardé tous ses priviléges, difficilement il se fût relevé de sa chute. Si l'obéissance et la désobéissance ont droit aux mêmes honneurs, les coupables seront encouragés dans l'iniquité, bien loin d'être portés à sortir de leurs désordres. Les terreurs et les supplices dont ils sont maintenant environnés ne les ramènent pas toujours à de meilleurs sentiments; que seraient-ils devenus dans le cas où leurs péchés n'auraient attiré sur eux aucune peine? C'est donc dans sa prévoyance et sa sollicitude pour nous que Dieu nous a retiré notre pouvoir. Oui, reconnaissez dans cette circonstance son ineffable amour pour l'homme. Adam méconnait entièrement son précepte, foule aux pieds toute sa loi; et Dieu ne détruit pas entièrement notre dignité, ne nous enlève pas toutes nos prérogatives : il n'a dès le commencement soustrait à notre dépendance que les animaux les moins utiles à notre vie; quant à ceux qui nous rendent des services nécessaires ou nous procurent de précieux avantages, il les a maintenus dans le même état de sujétion. Il nous a donc laissé nos troupeaux de bœufs pour que la charrue ne reste pas inactive, pour que la terre ne soit pas sans culture et dès lors sans moisson; il nous a laissé les bêtes de trait ou de somme pour nous aider à transporter toute sorte de fardeaux ; il nous a laissé nos troupeaux de brebis pour que nous ayons de quoi nous vêtir, et beaucoup d'autres animaux de diverses espèces pouvant servir à nos besoins divers.

En châtiant la révolte de l'homme, le Seigneur avait dit : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » *Genes.*, III, 19. Mais, pour que cette sueur et la fatigue qui la causait ne nous fussent pas intolérables, il en a diminué les incommodités et le poids en nous donnant un grand nombre d'animaux pour auxiliaires et pour soutiens. Il s'est conduit envers nous comme un maître plein de prudence et de bonté, qui fait soigner les blessures du serviteur auquel il vient d'infliger un châtiment légitime : il a condamné le pécheur, et puis il allége la condamnation par tous les moyens possibles; il nous a condamnés à de rudes labeurs, à des sueurs perpétuelles, et cette peine retombera en partie sur une foule d'animaux privés de raison. Pour tous ces bienfaits, ne cessons de lui rendre grâces. Qu'il nous élève ou qu'il nous humilie, qu'il nous retire les honneurs dont il nous avait revêtus, sans toutefois nous en dépouiller entièrement, qu'il nous abaisse jusqu'à nous faire trembler devant les bêtes, en toute chose, enfin, si nous savons les considérer sous le jour véritable, il s'offre constamment à nous plein de sagesse, de prévoyance et de bonté. Puissions-nous tous ressentir à jamais les effets de l'amour divin pour notre bonheur et pour sa gloire. Gloire à Dieu dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS IV.

Le péché a introduit ici-bas trois genres de servitude. — Des auditeurs négligents, et des enfants qui n'honorent pas leurs parents.

1. Vous avez entendu hier de quelle manière le Créateur avait donné à l'homme la puissance et la royauté sur les animaux, de quelle manière aussi il le chassa bientôt de son trône; mais non, ce n'est pas Dieu, c'est bien l'homme lui-même qui a été la cause de ce renversement. Une chose dont la bonté divine était l'unique cause, c'est que l'homme eût obtenu cette royauté. Ce ne pouvait pas être une récompense de ses mérites, puisque cet honneur lui fut décerné avant même qu'il existât. Impossible de dire, en effet, que l'homme une fois créé s'était à tel point

attiré l'amitié de Dieu par ses bonnes œuvres, qu'il en avait obtenu cet empire sur les animaux; car c'est au moment de le créer que Dieu parle ainsi de ce pouvoir : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance; et qu'ils dominent sur les animaux de la terre. » *Genes.*, I, 26. Avant l'existence, l'honneur; avant la création, la couronne; avant d'être, monter sur le trône royal. Les souverains de la terre ne récompensent leurs sujets que dans un âge avancé, après bien des labeurs et des périls, soit dans la paix, soit dans la guerre. Dieu n'agit pas ainsi à l'égard de l'homme : en le créant, pour ainsi dire, il le comble d'honneurs: ce n'est pas là dès lors le prix des vertus pratiquées, c'est une grâce et non une dette. Que l'homme ait donc été fait roi de la création, c'est exclusivement l'œuvre de l'amour de Dieu pour lui; qu'il ait ensuite perdu sa puissance, c'est un effet de sa propre lâcheté. Comme les rois révoquent les ministres qui n'obéissent pas à leurs ordres, Dieu dépouilla l'homme de sa royauté. Je dois vous dire aujourd'hui quel autre honneur éminent le péché nous a ravi par la nature même, combien de genres de servitude il a produits. Tel qu'un tyran, il jette autour de nous plusieurs chaînes diverses et nous soumet aux différents caprices de plusieurs pouvoirs.

Comment Dieu honore ses fidèles.

Le premier empire qu'il érige, la première servitude qu'il établit, c'est dans la société conjugale. Avant le péché, la femme marchait de pair avec l'homme, et, lorsque Dieu la forma, il parla de la même manière qu'il avait parlé dans la création de l'homme. Au sujet de ce dernier, il avait dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance; » et non simplement : Que l'homme soit. De même, il ne dit pas ici : Que la femme soit; mais bien « Faisons-lui un aide. » *Genes.*, II, 18. Puis aussitôt il ajoute : « Semblable à lui, » montrant mieux par là l'égalité d'honneur qui doit exister entre eux. Comme les animaux nous devaient être d'un grand secours dans les nécessités de la vie, de peur que la femme ne fût reléguée parmi ces humbles serviteurs, voyez avec quel soin Dieu l'en distingue : « Il amena les animaux devant Adam, et il ne se trouva là aucun aide semblable à lui, conforme à sa nature. » *Ibid.*, 19-20. Quoi donc? Le cheval n'est-il pas un aide pour l'homme, lui qui le seconde si bien dans les travaux de la guerre? Le bœuf n'est-il pas son aide aussi, en traînant la charrue, en travaillant avec lui pour ensemencer la terre? L'âne et le mulet ne sont-ils pas également ses aides, en transportant ses fardeaux? — C'est précisément pour que vous ne puissiez pas tenir ce langage qu'il la distingue avec tant de soin. Il ne se contente pas de dire, en effet : « Il ne se trouva là aucun aide pour lui; » mais il ajoute : « Semblable à lui, conforme à sa nature. » C'est ainsi qu'il avait dit auparavant : « Faisons-lui un aide semblable à lui; » et non pas seulement : « Un aide. » Voilà ce qui avait lieu avant la désobéissance; mais voici comment Dieu parle après : « Tu seras sous la dépendance de l'homme, et c'est lui qui te commandera. » *Genes.*, III, 16. Je t'avais créée son égale, et tu n'as pas su te maintenir à ce haut rang; descends de ton trône, obéis; après avoir abusé de la liberté, résigne-toi à la sujétion : tu n'a pas su commander, comme l'expérience le prouve, range-toi parmi les sujets et reconnais la domination de l'homme. « Tu seras sous la dépendance de l'homme, et c'est lui qui te commandera. »

Remarquez encore ici la divine miséricorde. De peur que cette expression : « C'est lui qui te commandera, » ne semblât autoriser une domination tyrannique, les premiers mots du texte imposent à l'homme un devoir de sollicitude, une charge à remplir : « Tu seras sous la dépendance de l'homme, » ou mieux : « Tu te tourneras vers l'homme, » tu auras recours à lui, il sera ton refuge, le port de ton salut, l'objet assuré de ta confiance; dans tous les maux qui viendront t'assiéger, aie recours à lui, demande-lui protection, je t'en donne le droit. — Il ne se borne pas là, il les unit par des liens plus intimes et plus nécessaires; c'est dans leur cœur qu'il met la source de cette union. Vous le voyez, la sujétion est sans doute introduite par le péché; mais la sagesse de Dieu, si féconde en ressources, fait servir ce malheur même à notre bien. Ecoutez ce que Paul dit de cette sujétion, et voyez une fois de plus l'accord de l'Ancien et du Nouveau Testament : « Que la femme

se tienne dans le silence, et qu'elle apprenne en toute sujétion. » I *Tim.*, II, 11-12. Il soumet donc, lui aussi, la femme à l'homme; mais attendez, il va vous en dire la cause. Pourquoi « en toute sujétion? » — C'est que « je ne permets pas à la femme d'enseigner. » — Pourquoi encore? C'est qu'elle fut pour Adam une fatale institutrice. « Ni d'avoir l'autorité sur l'homme. » — Comment? — Parce qu'elle a mal usé de l'autorité qu'elle avait d'abord reçue. « Je veux qu'elle se tienne dans le silence. » — Dites-en aussi le motif. — « Adam ne fut pas séduit; c'est la femme qui fut séduite dans la prévarication. » *Ibid.*, 14. Voilà donc pourquoi l'Apôtre la fait descendre du siége de l'enseignement. Celui qui ne sait pas enseigner, semble-t-il dire, doit se contenter d'apprendre; s'il ne veut pas se renfermer dans ce rôle, s'il veut absolument enseigner, il perdra ceux qui l'écoutent en se perdant lui-même. C'est ce que la femme alors éprouva. — Il résulte clairement de là qu'elle est sous la dépendance de l'homme, et que cette dépendance est un effet du péché. Je voudrais maintenant entendre de la même bouche la suite du texte sacré : « Tu te tourneras vers l'homme, et c'est lui qui te commandera. »

2. Oui, je voudrais savoir de quelle manière Paul expose le devoir qui incombe à l'homme, comment il tempère la domination par la bienveillance. En quel endroit touche-t-il à ce sujet? — Dans son Epître aux Corinthiens, où il dit : « Hommes, aimez vos femmes. » Vous voyez là ce mot : « Tu te tourneras vers l'homme. » Un peu plus loin il ajoute : « Que les femmes aient une crainte respectueuse vis-à-vis de leurs maris. » *Ephes.*, x, 25... 33. Comprenez-vous à quel point la domination doit être douce, quand c'est l'amour qui commande, et l'amour le plus ardent, quand la crainte qui obéit n'a pas un maître plus sévère? La servitude est ainsi dépouillée de tous ses ennuis. N'importe, c'est toujours une sujétion que la désobéissance a causée. Que Dieu nous en ait allégé le poids selon les vues de sa sagesse, c'est une faveur; mais toujours est-il que le péché a introduit l'essence même de la servitude, un joug plus pesant encore que le premier, l'œuvre par excellence du péché. Après le déluge survenu du temps de Noé, après ce commun naufrage et cette immense catastrophe de l'univers, Cham se rendit coupable envers son père : l'ayant trouvé nu, il acheva de le dénuder en le dénonçant à ses frères; et c'est ainsi qu'il devint leur serviteur. La noblesse de la nature fut dégradée à juste titre par la perversité de la volonté. L'Ecriture sainte nous fournit mille excuses en faveur du juste, ou plutôt elle l'absout complétement avec une parole : « Noé fut un homme qui commença à cultiver la terre. » *Genes.*, IX, 20. Ce mot seul « commença » démontre abondamment que son ivresse ne fut pas coupable. En effet, il ne savait pas quel usage on pouvait faire du vin, en quelle quantité et comment il fallait le boire, pur ou mêlé d'eau, au sortir de la cuve ou après un certain temps.

Il est donc vrai que par ces paroles l'Ecriture justifie Noé. Et celui qui lui devait le jour, puis encore le salut, vu qu'il n'avait échappé au grand cataclysme avec les autres que sous la protection dont le Ciel couvrait son père, ce fils ingrat, sans respect pour la nature, oubliant le bienfait qu'il venait d'obtenir, n'étant pas même corrigé par la crainte, alors cependant qu'il avait sous les yeux les vestiges de la colère divine, les traces palpables du bouleversement universel, quand tout respirait encore l'épouvante, outragea son père. C'est un crime dont un sage nous montre ainsi la noirceur : « Ne vous glorifiez pas dans la honte de votre père; car cette honte n'est pas une gloire pour vous. » *Eccli.*, III, 12. Mais ce principe, ce fils dénaturé l'ignorait; il se rendit coupable d'un péché indigne de tout pardon et que rien ne peut atténuer. C'est pour cela qu'il tomba dans l'esclavage, châtiment du péché, qu'il devint le serviteur de ses frères et qu'il descendit, par la perversion de son âme, du rang où la nature l'avait élevé. Voilà quel est le second genre de servitude. Voulez-vous savoir quel est le troisième? Il est plus grave encore et plus effrayant que les deux premiers; car, ceux-ci ne suffisant pas, Dieu redouble le poids de nos chaînes. Quel est donc ce nouveau genre de servitude? C'est celui que nous imposent les princes et les magistrats; et

celui-là ne ressemble pas à celui de la femme ou des serviteurs, il est bien plus terrible. Il nous apparaît au milieu des glaives prêts à frapper, des bourreaux et des gardes, des châtiments et des supplices, possédant le pouvoir de vie et de mort. Douterez-vous que ce genre de servitude tire nécessairement son origine du péché ? écoutez les principes que Paul établit à ce sujet : « Voulez-vous n'avoir pas à craindre la puissance, faites le bien, et vous en obtiendrez des éloges. Mais si vous faites le mal, craignez; ce n'est pas sans raison qu'elle porte le glaive. » *Rom.*, XIII, 3-4. C'est donc contre ceux qui font le mal, vous le voyez, qu'existent les princes et les armes. L'Apôtre exprime plus clairement encore cette pensée : « Le pouvoir est un vengeur à l'endroit de celui qui fait le mal. » *Ibid.* Il ne dit pas : Ce n'est pas sans raison qu'il est pouvoir; mais bien : « Ce n'est pas sans raison qu'il porte le glaive. » Dieu vous a donné un juge armé. Tel un père plein de tendresse qui, voyant ses enfants négliger leurs devoirs et s'autoriser de sa bonté même pour mépriser son autorité, les place sous la verge redoutable de maîtres et de précepteurs sévères, et cela par un effet encore de sa bonté : tel notre Dieu, voyant la nature humaine méconnaître son pouvoir à cause de sa longanimité, lui a donné, pour ainsi dire, des maîtres et des précepteurs dans ceux qui la gouvernent, afin de secouer notre torpeur et de réprimer notre insolence.

Les juges sont semblables à des maîtres sévères.

Je puis, si vous y consentez, vous montrer par l'Ancien Testament que le pouvoir n'a été rendu nécessaire que par nos iniquités. Dans une sainte colère contre les méchants, l'un des prophètes s'exprime ainsi : « Tu garderas le silence pendant que l'impie dévorera le juste, et tu réduiras les hommes à l'état des poissons de la mer et des reptiles, qui n'ont pas de chef. » *Habac.*, I, 13-14. Nous avons donc un chef, pour ne pas ressembler aux reptiles; nous avons un prince, pour ne pas nous dévorer réciproquement comme les poissons. Comme les maladies motivent les remèdes, ainsi les méfaits appellent la répression. Que l'homme vertueux n'ait aucun besoin d'être ainsi gouverné, c'est Paul qui le dit lui-même : « Voulez-vous n'avoir pas à craindre la puissance, faites le bien, et vous en aurez des éloges. » *Rom.*, XIII, 3. Le juge est aussi le spectateur de votre vie; et, si vous accomplissez le bien, il n'en est pas seulement le spectateur, il en est le panégyriste. Et pourquoi parler du besoin que nous avons d'être gouvernés, quand les sages, ceux que la philosophie place au-dessus des plus élevés, le sont eux-mêmes? Ils reconnaissent la supériorité des lois. Et cependant l'homme réellement juste peut même se passer des lois; c'est encore Paul qui le déclare : « La loi n'a pas été faite pour le juste. » I *Tim.*, I, 9. Si la loi n'a pas été faite pour lui, à plus forte raison le prince chargé de la faire exécuter. Vous avez là ce troisième genre de puissance qui a sa source et sa raison d'être dans le péché.

3. Comment se fait-il donc que le même Paul déclare que la puissance vient de Dieu? C'est que Dieu l'a établie pour notre bien. Le péché l'a rendue nécessaire; mais la divine sagesse l'a fait tourner à notre avantage. C'est assurément à cause de nos maux que nous avons besoin de remèdes; mais l'application de ces remèdes est due à l'habileté du médecin : c'est ainsi que le péché nous soumet à la servitude, et que le céleste médecin fait de cette servitude un moyen de salut pour nous. Rappelez votre attention, tenez-vous en garde contre la nonchalance. Vous êtes étonnés de cet avertissement? Quoi, pendant que nous vous exposons les Ecritures, vous détournez de nous vos regards et vous les portez sur celui qui allume les flambeaux dans cette enceinte? Quelle apathie cela n'accuse-t-il pas, d'oublier l'orateur pour se mettre à suivre de l'œil cet homme ? Et moi aussi j'allume un feu, celui qui brûle dans les saints Livres, et ma langue fait briller à vos yeux le flambeau de la doctrine. Cette lumière vaut incomparablement mieux que celle-là : je n'allume pas des lampes remplies d'huile comme on le fait devant vous, j'enflamme les âmes échauffées déjà par la piété et brûlant d'entendre la parole sainte. Paul aussi dissertait un jour dans un cénacle... Que personne toutefois n'aille s'imaginer que je veux me comparer à Paul, que je suis assez insensé pour cela; je veux seulement vous montrer avec quel zèle vous devez écouter les divins enseigne-

ments. Paul dissertait donc dans un cénacle, et c'était le soir, comme à présent; des flambeaux éclairaient ce lieu. Un homme nommé Eutychus tomba d'une fenêtre, et l'assemblée ne fut pas dissoute par cet accident, et la mort elle-même ne suspendit pas ce spectacle. C'est que les auditeurs avaient un tel amour de la doctrine évangélique, qu'ils n'en purent être détournés par la chute de cet homme; et vous, que rien d'extraordinaire néanmoins n'est venu frapper, il vous a suffi de quelqu'un qui remplissait son ministère accoutumé, pour concentrer sur lui votre attention. Est-ce bien là une chose pardonnable? Que personne donc, mes bien-aimés, ne juge trop sévère ma réprimande; ce n'est pas un emportement, c'est un acte de sollicitude. « Les blessures faites par les amis valent mieux que les baisers empressés des ennemis. » *Prov.*, XXVII, 6. Soyez donc attentifs, je vous le demande, et laissez là ce feu matériel pour contempler la lumière des divines Ecritures.

Mon intention était de vous parler d'un autre genre de puissance, qui vient, celui-là, de la nature et non du péché. Quelle est cette puissance? Celle que les parents exercent sur leurs enfants, l'honneur que ces derniers doivent aux premiers en retour du bienfait de la vie; ce qui faisait dire à un sage : « Servez comme des maîtres ceux qui vous ont engendrés. » *Eccli.*, III, 8. Et plus loin il en dit la cause : « Que pourrez-vous leur rendre en comparaison de ce qu'ils ont fait pour vous? » *Ibid.*, VII, 30. Quel est donc le bienfait qu'un fils ne peut rendre à son père? Voici le sens de ce texte : ils vous ont donné le jour, et c'est ce que vous ne sauriez faire pour eux. Puis donc que nous leur resterons toujours inférieurs en cela, efforçons-nous de les surpasser d'un autre côté, en leur prodiguant nos hommages, non-seulement parce que telle est la loi de la nature, mais encore et surtout parce que telle est la volonté de Dieu. Oui, Dieu nous ordonne d'honorer en toute manière nos parents; il récompense par les plus grands biens ceux qui sont fidèles à ce devoir, comme il inflige les plus terribles châtiments à ceux qui le transgressent. « Celui qui aura maudit son père ou sa mère, qu'il soit frappé de mort. » *Exod.*, XXI, 17. Voici la promesse faite à la piété filiale : « Honore ton père et ta mère, afin que tu sois heureux, et tu vivras longtemps sur la terre. » *Ibid.*, XX, 12. Le bien qu'on regarde comme le plus grand de tous, une heureuse vieillesse, une longue vie, c'est le prix offert aux enfants pieux : ce qu'on regarde aussi comme le plus grand des maux, une mort prématurée, c'est la peine suspendue sur la tête des enfants coupables.

C'est ainsi que le Seigneur encourage par l'espérance les bons sentiments des uns, et qu'il réprime par la crainte les mauvaises dispositions des autres. Il ne se contente pas d'ordonner que le fils criminel soit mis à mort, que les bourreaux l'entraînent du tribunal sur la place publique, et qu'ils lui tranchent la tête hors de la cité; il veut que le père lui-même l'amène au milieu de la ville, et qu'on s'en rapporte à sa déposition sans qu'il soit obligé de donner une preuve quelconque; et rien de plus juste au fond : celui qui pour son fils donnerait volontiers ses biens, son corps, toute chose, ne s'en ferait jamais l'accusateur s'il n'en avait reçu la plus cruelle injure. Le père l'amène donc au milieu de la ville, et, le peuple étant réuni, il formule son accusation; tous ceux qui sont présents prennent alors une pierre chacun et frappent le fils coupable. Ils ne sont pas seulement les spectateurs, ils sont aussi les ministres du supplice, d'après la volonté du législateur, de telle sorte qu'en voyant la pierre dont sa main est armée et qu'il va lancer à la tête du coupable, chacun reçoive une éclatante leçon, et soit rappelé, si c'est nécessaire, à de meilleurs sentiments. Par cette disposition, le législateur nous apprend autre chose : que celui qui outrage ses parents, outrage en même temps tous les hommes. C'est pour cela qu'il les appelle tous à châtier le criminel, comme si l'injure leur était commune; il convoque le peuple et la cité tout entière pour exciter leur indignation, pour apprendre à ceux-là mêmes qu'aucun lien ne rattache au père offensé, à laver l'injure faite à la nature humaine, à traiter le fils ingrat comme un fléau général, comme une peste publique, et par suite à l'expulser non-seulement de la ville, mais encore de la vie. C'est un ennemi que cet homme, en effet, et

Pourquoi on lapidait les parricides.

l'ennemi de tous les autres hommes, de Dieu, de la nature, des lois, de tout ce qui participe au bienfait de l'existence. Il faut donc que tous concourent à l'exterminer, que tous offrent cette expiation à la société.

Puissent les plus grands biens récompenser le zèle et le bonheur que vous témoignez en écoutant ces paroles contre le parricide, en le lapidant de vos cris, ne le pouvant avec des pierres; cela manifeste hautement l'amour dont chacun de vous est animé pour son père. C'est surtout quand notre conscience ne nous reproche aucun crime, que nous aimons à louer les lois qui punissent les crimes. De tout cela, rendons grâces à ce Dieu clément qui prend un tel soin de notre vie, qui veille avec la même sollicitude sur les pères et les enfants, qui dirige toute chose en vue de notre salut. C'est à lui qu'appartiennent la gloire, l'honneur et l'adoration, en même temps qu'au Père, principe de tous les êtres, et à l'Esprit saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS V.

Ce n'est pas à cause d'Adam que nous sommes punis ; — il est pour nous la source de plus de biens que de maux, si nous savons veiller sur nous-mêmes. — Contre ceux qui dédaignent les pauvres.

1. Peut-être penserez-vous qu'il ne reste plus rien à dire sur la puissance; mais je vois encore là bien des fruits à recueillir. Ne vous rebutez donc pas, je vous en conjure, si je m'efforce de les recueillir tous. Les agriculteurs qui ne craignent pas la fatigue, en présence d'une vigne couverte de pampres et chargée de raisins, ne se contentent pas d'enlever ceux qui se montrent à la première vue; ils fouillent dans l'intérieur, écartant les feuilles et suivant avec soin tous les rameaux, pour que la plus légère grappe ne se dérobe pas à leurs recherches. N'ayez donc pas une négligence qu'ils n'ont pas, et ne consentez pas à vous retirer avant d'avoir tout pris; car enfin c'est pour moi qu'est la peine et c'est à vous qu'en revient le fruit. Hier nous avons accusé les femmes, ou plutôt non, pas les femmes, mais Eve seulement, d'avoir introduit la servitude par le péché. Il est possible que toutes me disent : Pourquoi, lorsqu'elle seule a commis la faute, subissons-nous toutes la condamnation? Comment notre sexe tout entier est-il enveloppé dans la chute d'une seule personne? — Ceux qui sont condamnés à servir pourraient tenir le même langage : Comment se fait-il que, Chanaan ayant outragé son père, toute sa race ait hérité du châtiment? — Ceux qui tremblent devant les magistrats pourraient dire aussi : Parce que les autres vivent dans la perversité, faut-il que nous courbions la tête sous le joug de la servitude? — Que répondrons-nous à ces diverses questions? Toutes peuvent être résolues par le même principe. Sans doute, ceux qui les premiers ont péché se trouvent avoir introduit par leur prévarication la servitude dans le monde; mais, une fois introduite, elle a été perpétuée par les péchés des autres. Si ces derniers pouvaient établir qu'ils n'ont jamais prévariqué, peut-être auraient-ils le droit de faire une telle objection; s'ils ont, au contraire, fréquemment mérité le châtiment, c'est en vain qu'ils élèvent cette difficulté pour se défendre. Je n'ai pas dit que désormais le péché n'introduit pas la servitude; j'ai même dit que tout péché avait la servitude pour conséquence nécessaire; ce n'est pas tel péché en particulier, c'est la nature même du péché que j'en accuse. De même que toutes les maladies incurables entraînent la mort, bien qu'elles ne soient pas toutes de la même espèce; de même tous les péchés, quoiqu'ils diffèrent beaucoup les uns des autres, ont cela de commun qu'ils enfantent la servitude. Eve pécha en mangeant du fruit défendu, et c'est pour cela qu'elle fut condamnée. Soyez donc en garde contre vous-mêmes et n'allez pas commettre un péché plus grave peut-être que celui-là.

Nous dirons de même à ceux qui servent, à tous ceux qui vivent sous un gouvernement quelconque : La responsabilité pèse d'abord sur les premiers coupables; mais, en prévariquant après eux, les autres ont ajouté de nouvelles forces à la servitude. Une autre considération se présente à moi pour justifier la Providence, c'est qu'en revenant à la vertu on se dérobe à

l'esclavage. Si vous le voulez bien, commençons par les femmes, et vous verrez comment le bienheureux Paul, après leur avoir imposé des chaînes, leur rend ensuite la liberté. « Lorsqu'une femme, dit-il, est mariée avec un infidèle, si celui-ci consent à vivre avec elle, qu'elle ne le renvoie pas. » I *Corinth.*, VII, 13. — Pour quel motif? — « Comment savez-vous, ô femme, si vous ne sauverez pas votre mari? » *Ibid.*, 16. — Et par quel moyen pourra-t-elle le sauver? — En lui faisant connaître la vraie religion, en lui transmettant les éléments de la doctrine, en l'exhortant à la piété. — Mais hier encore vous disiez, ô grand Apôtre : « Je ne permets pas à la femme d'enseigner. » D'où vient que vous la donnez maintenant pour institutrice à l'homme? — En agissant ainsi, je ne suis pas en contradiction, je suis en parfait accord avec moi-même. — Ecoutez pour quelle raison Paul repousse d'abord la femme et puis l'appelle à la haute magistrature de l'enseignement; vous verrez ainsi la sagesse de ce maître. « Que l'homme enseigne, » a-t-il dit. — Pourquoi? — Parce qu'il n'a pas été séduit. Ce n'est pas Adam, en effet, qui fut trompé. Que la femme soit enseignée, ajoute-t-il. — Pourquoi encore? — « Parce qu'elle a été séduite. » I *Tim.*, II, 12-14. Oui, dans la prévarication, c'est la femme qui fut séduite; mais ici le contraire a lieu : l'homme est infidèle, la femme est fidèle; c'est donc à celle-ci d'enseigner. Car enfin elle n'est plus le jouet de la séduction du moment qu'elle possède la vraie foi. Que l'homme soit maintenant enseigné, puisque c'est lui qui est séduit, étant infidèle. Les rôles sont changés dans l'enseignement, qu'ils le soient aussi dans l'autorité. — Voyez comme il ressort de tout cela que l'esclavage n'est pas dans la nature, mais bien dans la déception et le péché. Au commencement la déception est venue par la femme, et la dépendance a suivi la déception. Plus tard la déception est passée à l'homme et avec elle la dépendance. De même donc qu'à l'origine des choses le Seigneur avait confié le salut de la femme à l'homme, parce que celui-ci n'avait pas été séduit, et de là cette parole : « Tu te tourneras vers l'homme, c'est lui qui te commandera; » *Genes.*, III, 16; de même, en cette circonstance, la femme possédant la foi et l'homme étant dans l'infidélité, c'est à celle-là qu'il confie le salut de celui-ci, quand il dit : « Comment savez-vous, ô femme, si vous ne sauverez pas votre mari? » Peut-on démontrer d'une manière plus évidente que la servitude vient, non de la nature, mais du péché?

Le même principe s'applique à ceux qui servent : « On vous appelle serviteur. Que cela ne vous préoccupe en aucune sorte. » I *Corinth.*, VII, 21. Dans la pensée de l'Apôtre, vous le voyez, la servitude n'est qu'un mot quand la vertu s'y trouve. « Alors même que vous pourriez acquérir la liberté, mieux vaut profiter de vos avantages; » ce qui signifie : Restez plutôt dans votre état de servitude. — Pour quelle raison ? — « Celui qui dans le Seigneur porte le nom de serviteur, est l'affranchi du Seigneur même. » *Ibid.*, 22. Vous le voyez encore une fois, la servitude est dans le mot et la liberté dans la chose. — Mais pourquoi permet-il à cet homme de demeurer serviteur? — Pour mieux vous faire apprécier la grandeur de la liberté. Ce fut un miracle bien plus digne d'admiration de conserver la vie des trois enfants dans la fournaise que d'en éteindre le feu : c'est une chose bien plus admirable aussi de faire briller la liberté dans les chaînes que de les briser. C'est pour cela qu'il est dit : « Alors même que vous pourriez obtenir la liberté, profitez plutôt de vos avantages, soyez serviteur; » car vous possédez alors une liberté supérieure.

2. Voulez-vous maintenant vérifier ce même principe par rapport à ceux qui gouvernent? C'était un roi que ce Nabuchodonosor qui fit chauffer au plus haut degré la terrible fournaise, et qui fit amener ensuite les trois enfants, faibles déjà par leur âge, isolés, dénués de tout secours, captifs sur une terre étrangère. Et que leur dit-il? « Est-il vrai, Sédrac, Misac, Abdenago, que vous n'adorez pas mes dieux, et que vous ne vous prosternez pas devant la statue que j'ai élevée? » *Dan.*, III, 14. Que répondent-ils? Voyez comme la vertu fait de ces captifs des hommes plus rois que le roi lui-même, et dont les pensées sont tout autrement sublimes. Ils ont

l'air de parler, non à un monarque, mais à un subordonné, quand ils répondent avec cette assurance : « Nous n'avons pas là-dessus d'explication à donner au roi. » *Ibid.*, 16. C'est par les actes, et non par les discours que notre pensée se manifestera. « Il est au ciel un Dieu qui peut nous délivrer. » *Ibid.*, 17. En s'exprimant de la sorte, ils rappellent à Nabuchodonosor un bienfait qu'il avait reçu de Daniel; car ils emploient les expressions dont le Prophète s'était alors servi. Qu'avait-il dit? « Il n'appartient pas aux mages Gazaréniens ou Chaldéens d'expliquer ce que le roi demande; il est au ciel un Dieu qui révèle les mystères. » *Dan.*, II, 27-28. C'est pour éveiller en lui le sentiment de la justice qu'ils invoquent ce souvenir. Puis les jeunes Hébreux ajoutent: « Et, s'il en juge autrement, sachez bien, ô roi, que nous n'adorons pas vos dieux, que nous ne nous prosternons pas devant la statue d'or que vous avez élevée. » *Dan.*, IV, 18. Quelle sagesse dans un âge aussi tendre! Ils ne veulent pas que l'assemblée puisse accuser Dieu d'impuissance s'ils viennent à trouver la mort dans la fournaise; et c'est pour cela qu'ils proclament avant tout sa puissance : « Il est au ciel un Dieu qui peut nous délivrer. » Ils ne veulent pas non plus, dans le cas où la flamme les épargnera, qu'on les regarde comme servant Dieu par l'attrait de la récompense ; ils ajoutent donc : « S'il en juge autrement, sachez bien, ô roi, que nous n'adorons pas vos dieux, que nous ne nous prosternons pas devant la statue d'or que vous avez élevée. » Ils proclament en même temps et la puissance de Dieu et la noble fermeté de leur âme, pour que nul ne puisse dire à leur sujet ce que le diable disait contre Job. Quelle avait été la calomnie du diable? « Ce n'est pas sans intérêt que Job vous sert; vous entourez de votre protection tous ses biens intérieurs et extérieurs. » *Job.* I, 9-10. On ne pourra pas leur faire un semblable reproche; ils ferment d'avance la bouche aux impudents.

L'homme vertueux est libre et plus fort que les rois de la terre.

Je vous le disais bien : qu'un homme soit captif, esclave, relégué sur une terre étrangère, s'il a la vertu en partage, il est plus roi que tous les rois. Il résulte évidemment de ces faits que les femmes, les serviteurs, les sujets, échappent à la servitude. Je vais plus loin et je vous montrerai qu'on échappe même à la terreur que les bêtes nous inspirent. Dans cette même Babylone, Daniel fut jeté dans la fosse aux lions, et les lions n'osèrent pas le toucher. Ils voyaient briller en lui l'antique majesté royale ; ils crurent revoir Adam avant la chute; c'est avec cette soumission qu'ils allèrent se présenter au premier homme pour en recevoir un nom. Ce n'est pas le seul exemple; il s'est renouvelé dans le bienheureux Paul. Comme il avait été poussé dans une île barbare, il était assis près d'un feu pour se réchauffer; une vipère sortant tout à coup d'un fagot de sarments se jeta sur la main de l'Apôtre. Qu'arriva-t-il alors? Le reptile tomba aussitôt. Il n'avait pas trouvé sous sa dent le péché : sa morsure n'eut pas de prise. Tel qu'un homme qui, voulant monter sur un roc escarpé et ne trouvant aucun appui, roulerait dans le précipice ou disparaîtrait dans la mer; tel ce reptile, voulant échapper au feu, mais n'ayant pas trouvé ce qui lui eût donné prise, ce à quoi il eût pu mordre, c'est-à-dire le péché, retomba dans la flamme et mourut. Un triple moyen de justifier la Providence, c'est que les premiers hommes n'ont pas été les seuls à commettre le péché et que les générations suivantes ont marché sur leurs traces; c'est encore qu'en s'attachant à la pratique de la vertu pendant tout le cours de la vie présente, nous allégeons singulièrement le joug qui nous est imposé, que nous pouvons même le secouer tout-à-fait, comme je viens de le montrer par rapport aux femmes, aux sujets, à l'homme en général dans son empire sur les bêtes; c'est enfin que le Christ, en venant sur la terre, nous a promis des biens supérieurs à ceux dont nous ont dépouillés les premiers coupables. Pourquoi gémissez-vous, dites-le moi? Est-ce de ce qu'Adam, par sa prévarication, vous a fait perdre le paradis? Adonnez-vous aux bonnes œuvres, embrassez généreusement la vertu; et ce n'est pas le paradis, c'est le ciel même que je vous ouvre, et la prévarication du premier homme ne sera plus pour vous la source d'aucun mal. Gémissez-vous de n'avoir plus l'empire sur les animaux? Mais voilà que je vous soumets les démons, pourvu

que vous montriez quelque zèle. « Foulez à vos pieds, nous dit le Seigneur, les serpents, les scorpions et toute la puissance de l'ennemi. » *Luc.*, x, 19. Il ne dit pas: Dominez, comme il l'avait dit au sujet des bêtes; mais bien : « Foulez aux pieds, » établissant de la sorte une complète domination.

3. C'est encore pour cela que Paul, au lieu de dire: Dieu mettra Satan sous vos pieds, s'exprime ainsi: « Dieu brisera Satan sous vos pieds. » *Rom.*, xvi, 20. Ce n'est plus ici comme à l'origine: « Elle t'écrasera la tête, et tu la mordras au talon. » Non, la victoire est complète, le triomphe est absolu, c'est la ruine entière de l'ennemi, c'est son entière extermination. O femme, Eve t'a soumise à l'homme; et moi, je te rendrai l'égale, non de l'homme seulement, mais des anges eux-mêmes, si tu le veux. Elle t'a dépouillée de la vie présente; et moi je t'accorderai la vie future, cette vie qui ne connaît pas la mort et qui regorge de biens. — Que personne donc ne se persuade avoir réellement souffert par la faute de ses devanciers; car, si nous avons la ferme volonté d'arriver à la récompense qui nous est promise, il nous sera facile de voir que nous aurons acquis un bonheur de beaucoup supérieur à celui que nous avons perdu. Ce que nous venons de dire éclairera ce que nous dirons encore. Adam nous a légué une vie laborieuse et pénible; le Christ nous a promis une vie exempte de douleur, de tristesse, de gémissements, il s'engage à nous donner le royaume des cieux. « Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; nu, et vous m'avez couvert; prisonnier, et vous m'avez visité. » *Matth.*, xxv, 34-36. Est-ce que nous entendrons, nous aussi, ces heureuses paroles? En vérité, je n'ose pas vous l'affirmer, tant nous montrons d'indifférence et de dédain pour les pauvres.

Voici le temps du jeûne, les exhortations et les instructions se multiplient, les prières ne discontinuent pas, nous assistons chaque jour aux divins mystères; et quel est le fruit de tous ces efforts? Aucun. En sortant d'ici, nous passons entre deux longues rangées de pauvres; et c'est comme si nous passions entre des colonnes, et non entre des corps humains, tant notre regard est froid et notre cœur étranger à toute pitié. Nous sommes si pressés de rentrer dans nos demeures qu'on dirait vraiment que nous passons au travers des statues, et non parmi des hommes qui conservent encore le souffle de la vie. — La faim nous presse, dit-on. — La faim devrait plutôt vous retenir. Un ventre plein, s'il m'est permis d'employer cette expression vulgaire, ne connaît plus le besoin; mais ceux qui par eux-mêmes sentent la privation, reconnaissent aussi celle des autres. Je me trompe cependant; ils ne peuvent pas même alors en voir toute l'étendue. Vous courez, vous, vers une table toute prête, et vous ne souffrez pas le moindre retard: le pauvre se tient là jusqu'au soir, se donnant toute sorte de soins pour se procurer la nourriture du jour, et, quand il voit arriver la nuit sans avoir ramassé l'argent nécessaire, il s'afflige, il s'irrite, il sort des bornes de la modération et presque de sa force; et voilà pourquoi vers le soir les mendiants nous assiégent avec plus d'obstination, mêlant des jurements à leurs plaintes, des pleurs à leurs gémissements, tendant les mains avec une sorte de violence, se livrant à mille autres démonstrations semblables. Ils tremblent, en effet, d'être laissés errants dans la ville comme dans un désert, quand chacun sera rentré dans sa demeure. On peut les comparer encore à des naufragés qui s'emparent d'un débris de leur navire pour tâcher d'atteindre un port avant que la nuit soit venue, de peur que dans les ténèbres leur naufrage ne devienne complet; car les pauvres redoutent la faim comme les navigateurs peuvent redouter le naufrage, et vers la fin du jour ils redoublent d'efforts pour recueillir leur aliment quotidien, de peur d'être abandonnés hors du port lorque tout le monde aura disparu. Le port des malheureux, c'est la charité qui leur vient en aide.

Exhortation à l'aumône.

Proverbe.

4. La vue de leur misère ne nous ayant pas touchés sur la place publique, nous y sommes

encore insensibles dans nos maisons : la table est dressée devant nous, une table souvent chargée d'une infinité de choses exquises, si toutefois on peut appeler bons des aliments qui nous accusent hautement d'inhumanité ; et, de cette table à laquelle nous sommes assis, nous entendons les cris plaintifs, les lamentations réitérées des pauvres qui passent dans la rue, au sein de la nuit sombre, dans un complet abandon, et nos entrailles n'en sont pas émues ; puis, lorsque au repas succède le sommeil, sur notre molle couche, entendant encore les mêmes plaintes et les mêmes soupirs, nous tâchons de nous en distraire, comme si c'était un chien hurlant dans la nuit, et non la voix d'un homme qui vient frapper notre oreille; ni cette circonstance du temps et de l'heure, ni l'isolement de cet infortuné qui gémit seul sous l'intempérie de l'air alors que chacun repose, ni l'extrême modération de sa demande que satisferait un peu de pain ou une pièce de monnaie, ni l'amertume de sa position et la prolongation de sa faim, ni le respect qu'il nous témoigne, puisqu'il n'ose pas frapper à notre porte, se rapprocher même de notre maison, et qu'il se tient à une grande distance pour nous faire entendre de loin sa prière, rien ne peut nous ébranler. Si nous lui donnons, il nous comble de bénédictions. S'il ne reçoit rien, il ne récrimine pas, il ne poursuit pas de ses injures et de ses malédictions ceux qui pourraient lui donner et ne lui donnent pas. Tel qu'un homme que le bourreau conduit au plus affreux supplice et qui, après avoir imploré les passants, après les avoir appelés à son aide, mais en vain, finit par subir son sort cruel : tel ce pauvre que la faim, faisant l'office du bourreau, entraîne vers la nuit, où l'attendent des veilles accablantes, tend les mains, implore par ses cris redoublés la pitié de ceux qui se tiennent renfermés dans leurs demeures, et ne peut rien obtenir, pas un mouvement de compassion ; on l'écarte avec une froideur implacable.

Cela ne nous décourage pas ; et, quand nous avons fait preuve d'une telle inhumanité, nous osons encore lever les mains au ciel, parler à Dieu de miséricorde, demander le pardon de nos péchés ; et nous ne craignons pas qu'au moment où nous terminons une semblable prière, après que nous avons été si barbares envers notre prochain, la foudre ne tombe du ciel sur nous ! Comment se fait-il, je vous le demande, qu'en allant prendre notre sommeil, nous ne soyons pas tourmentés de cette pensée que ce mendiant repoussé nous apparaîtra dans nos rêves, couvert de haillons, hâve, livide, poussant de profonds soupirs et nous reprochant notre insensibilité? J'ai plus d'une fois entendu des riches me dire que, lorsqu'ils avaient passé le jour sans venir au secours des pauvres, ils s'imaginaient la nuit tomber dans leurs mains, traîner de lourdes chaînes, être déchirés de coups et souffrir des maux sans nombre. Mais tout cela n'est que sommeil ou songe, supplice de quelques instants ; comment ne craignons-nous pas surtout, dites-le moi, de revoir un jour dans le sein d'Abraham, comme autrefois le riche vit Lazare, ce même pauvre dont nous avons dédaigné les supplications et les soupirs ? Ce qui suit, je le livre à votre conscience, les tourments intolérables de ce mauvais riche, cette goutte d'eau qu'il implore sans pouvoir l'obtenir, la soif brûlante qui dévore sa langue, l'impossibilité pour lui *d'obtenir* le pardon, l'inutilité de ses prières et *l'éternelle* durée de son châtiment. Puissions-nous ne jamais savoir ces choses par expérience ; qu'il nous suffise de les entendre dire, pour en éviter le danger réel, pour mériter que le père Abraham nous reçoive avec amour dans son sein, pour que nous parvenions à l'immortel séjour qu'il habite, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, empire, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS VI.

De l'arbre de la science du bien et du mal. — Adam a-t-il puisé là cette science, ou bien la possédait-il avant de manger du fruit de cet arbre ? — Du jeûne. — Qu'il faut méditer chez soi sur les choses dites dans l'église.

1. J'aime sans doute le jeûne, parce qu'il est un principe de vertu, une source de philosophie ;

mais je l'aime encore à cause de vous et de votre charité, parce qu'il est l'occasion de nos réunions saintes, qu'il me donne de pouvoir contempler vos têtes chéries groupées autour de moi, et qu'il nous donne à tous de célébrer avec autant de joie que de calme ces douces et pieuses solennités. Non, il n'y a pas d'exagération à dire que notre réunion de ce jour est une splendide fête, un bien qui les renferme tous. S'il est vrai qu'un homme, en rencontrant par hasard un ami sur la place publique, trouve souvent dans cette entrevue une consolation qui dissipe sa tristesse; nous qui nous rendons, non sur l'agora, mais dans l'église, et qui rencontrons ici, au lieu d'un seul ami, une aussi vénérable assemblée de pères et de frères, pourrions-nous bien ne pas y laisser tous nos ennuis, ne pas y jouir d'une félicité parfaite? Ce n'est pas seulement par le nombre ou par la qualité des personnes que nos réunions sacrées l'emportent sur les réunions profanes; c'est aussi par la nature de nos entretiens. On va s'asseoir dans l'agora, on se forme en cercle, pour s'y livrer le plus souvent à des conversations inutiles, parfois même dénuées de sens, et toujours sans intérêt véritable pour ceux qui parlent; on y porte plus d'empressement et d'attention aux affaires d'autrui qu'à ses propres affaires. Or, que ce soit une chose dangeureuse et funeste de tenir ou d'entendre de semblables discours, que ce soit là un foyer d'illusions, que bien des tempêtes en soient parties pour se déchaîner dans les familles, je n'ai pas besoin de le démontrer; personne assurément ne niera que toutes ces conversations du monde ne soient du moins d'une extrême frivolité, qu'une parole d'édification ne puisse pas facilement y trouver place.

C'est bien l'opposé que nous avons ici : tout entretien inutile en est exclu, toute doctrine spirituelle y trouve une expression. De quoi vous parlons-nous, en effet, si ce n'est de votre âme, des biens de l'âme, des couronnes qui lui sont réservées dans les cieux, des beaux exemples que nous ont laissés nos pères, de l'amour de Dieu pour nous, de la providence qu'il étend sur le monde, en un mot, de tout ce qui doit principalement nous intéresser; dans quel but nous avons reçu l'existence, quel est le sort qui nous attend après que nous aurons quitté la terre, ce qu'il en sera de nous alors? Dans nos discours interviennent les prophètes et les apôtres; bien plus, le souverain Maître de l'univers, Jésus lui-même, se tient au milieu de nous. Nous en avons pour garant sa propre parole : « Quand deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai là au milieu d'eux. » *Matth.*, XVIII, 20. Or, s'il est présent lorsque deux ou trois se réunissent en son nom, pouvons-nous douter de sa présence au milieu de tant d'hommes, de femmes, de prêtres, quand nos pères sont là, ainsi que les apôtres et les prophètes? Aussi, prenons-nous la parole avec plus de confiance et d'ardeur, appuyé que nous sommes sur une telle force, et venons-nous dans ce sentiment acquitter notre promesse.

Nous nous sommes engagé à vous parler de l'arbre de la science du bien et du mal, de vous dire si c'est là qu'Adam a puisé cette science ou s'il la possédait avant de manger du fruit de cet arbre. Dès l'abord nous affirmons sans hésiter qu'il possédait réellement cette science avant de toucher au fruit défendu. S'il n'avait pas distingué le bien du mal il eût été inférieur aux bêtes elles-mêmes, le roi se fût trouvé au-dessous de ses sujets. Ne serait-ce pas une chose absurde de penser que, les chèvres et les brebis sachant distinguer l'herbe qui leur est salutaire de celle qui leur serait nuisible, ne les mangeant pas toutes au hasard, mais les choisissant avec un discernement parfait, l'homme seul serait privé de cette connaissance nécessaire? S'il en était ainsi, toute sa dignité disparaîtrait aussitôt, il deviendrait le dernier des êtres. Mieux vaudrait pour lui rester plongé dans les ténèbres, n'avoir pas l'usage de la vue, être exilé de la lumière, que d'ignorer ce que sont le bien et le mal. Otez cette lumière de notre vie, c'est la vie elle-même que vous détruisez à fond, et vous bouleversez tout dans le monde. Mais voilà précisément ce qui nous distingue des bêtes, ce qui nous rend supérieurs à tous les animaux : connaître le vice et la vertu, savoir ce qui est bien et ce qui est mal. Si nous le savons maintenant, et non-seulement nous, mais encore les Scythes et tous les

barbares, à plus forte raison l'homme le savait-il alors avant le péché; il n'est pas possible qu'ayant été comblé de tant d'honneurs et de tant de bienfaits, par la raison qu'il portait en lui l'image et la ressemblance divine, il fût privé du plus grand de tous les biens. Ceux-là seuls ignorent le bien et le mal, qui ne possèdent pas la lumière naturelle de la raison; mais Adam avait reçu de Dieu une grande intelligence; il ne pouvait donc pas ne pas avoir cette double notion. La preuve de cette grande intelligence, vous la voyez dans ce fait : « Et Dieu amena toutes les bêtes en présence d'Adam, pour que celui-ci vît par lui-même comment il les nommerait; et le nom qui leur fut donné par Adam est bien leur vrai nom. » *Genes.*, II, 19. De quelle intelligence ne devait pas être rempli celui qui put ainsi nommer conformément à leurs diverses espèces, si multiples et si variées, tous les animaux de la création, les quadrupèdes, les reptiles et les oiseaux? Cette imposition des noms fut tellement sanctionnée par Dieu, qu'il n'y changea rien dans la suite, qu'il ne voulut pas même la détruire après que l'homme eut péché. « Et le nom qui leur fut donné par Adam demeura leur vrai nom. »

Quels sont ceux qui ignorent le bien et le mal

2. Un tel être pouvait-il ignorer ce que sont le bien et le mal? Cette supposition n'est-elle pas absurde? La femme lui fut encore amenée par le Créateur, et dès qu'il l'aperçut il reconnut en elle sa propre nature. Que dit-il, en effet? « Voilà maintenant l'os de mes os, et la chair de ma chair. » *Ibid.*, 23. Comme Dieu lui avait amené naguère tous les animaux, Adam distingue immédiatement et sépare d'un mot sa compagne de toute cette foule : « Voilà maintenant l'os de mes os, et la chair de ma chair. » Plusieurs prétendent que là ne se borne pas la signification de cette parole, et qu'elle désigne en outre le mode de la création; Adam déclarerait, d'après eux, que la femme ne naîtrait plus de la même manière, et c'est ainsi qu'ils entendent : « Voilà maintenant. » Un autre interprète, précisant mieux sa pensée, traduit : « Voilà pour cette fois. » Pour cette fois seulement, la femme a été formée de l'homme seul; il n'en sera plus de même à l'avenir, elle proviendra des deux. « L'os de mes os, et la chair de ma chair. » C'est avec un fragment du corps de l'homme que le Créateur a formé la femme, afin qu'elle ait absolument la même nature. « Celle-ci s'appellera la femme, ajoute Adam, parce qu'elle a été prise de l'homme. » Vous le voyez, le nom qu'il lui donne exprime l'identité de nature, et l'expression de cette identité, aussi bien que le mode de création, devra rester comme la base de leur amour réciproque et le lien de l'union conjugale. Que dit-il après? « Voilà pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme. » *Ibid.*, 24. Il ne dit pas simplement : Pour être uni, mais bien : « Pour s'attacher; » ce qui donne l'idée de l'union la plus parfaite. « Et ils seront deux dans une chair. » Comprenez-vous, je vous le demande, qu'il ignorât le bien et le mal, celui qui savait si bien ces choses? Encore une fois, ne serait-ce pas absurde de le prétendre? S'il n'avait pas distingué le bien du mal avant de manger du fruit défendu, s'il ne l'apprit que par le fait de sa désobéissance, il faudra dire que le péché lui fut une leçon de sagesse, que le serpent n'est plus un séducteur, mais bien un utile conseiller, puisque d'une bête il en fit un homme. Loin de nous cette pensée; non, cela n'est pas, cela ne pouvait pas être.

Et puis, si l'homme ignorait ce que sont le bien et le mal, comment un précepte lui fut-il donné? On n'impose pas une loi à celui qui ne sait pas que la transgression est un mal. Dieu cependant porta cette loi, et de plus, il punit le transgresseur : deux choses qu'il n'aurait certainement pas faites, s'il n'avait dès le commencement fait connaître à celui-ci le vice et la vertu. Tout concourt donc à nous montrer d'une manière évidente que ce n'est pas après avoir mangé du fruit défendu qu'il connut le bien et le mal, qu'il les connaissait déjà d'avance. Gardons fidèlement ces vérités dans notre mémoire, mes bien-aimés, et, de retour dans nos maisons, dressons en quelque sorte deux tables, celle des aliments matériels et celle de la doctrine spirituelle : que l'homme redise ce qu'il vient d'entendre ici, que la femme l'apprenne, que les enfants y donnent leur attention, que les serviteurs eux-mêmes ne soient pas privés d'entendre cette

parole. De votre maison faites une église ; car vous aurez à répondre du salut de vos enfants et de vos serviteurs. Oui, comme nous aurons à rendre compte de vous, chacun de vous aura à rendre compte de son serviteur, de sa femme, de son enfant. Après de telles instructions, nous goûterons un doux sommeil, nous n'aurons que d'agréables rêves, exempts de toute pénible vision ; les pensées dont l'âme s'entretient pendant le jour sont celles qu'elle se représente pendant la nuit.

Si chacun de nos discours est conservé par vous avec cette sollicitude, vous allégerez de beaucoup notre travail ; les discours suivants vous deviendront plus faciles à saisir, et nous-même nous aurons plus de goût à vous instruire. Si nous vous exhortons à dresser le banquet spirituel à la suite de la table corporelle, c'est donc pour qu'il en résulte un double bien : l'un pour nous, dans l'exercice même de l'enseignement ; l'autre pour vous, dans la doctrine que vous aurez recueillie. Ce zèle sera la sécurité et l'ornement de votre vie; Dieu lui-même dirigera le cours de cette vie présente vers un but utile et glorieux, vous en aplanira les aspérités et les obstacles. « Cherchez d'abord le royaume des cieux, nous est-il dit, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » *Matth.*, VI, 33. Que tel soit donc, mes bien-aimés, l'objet de nos recherches, afin que nous obtenions les biens d'ici-bas et ceux de là-haut, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ par qui et avec qui gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS VII.

Pourquoi l'arbre défendu est-il appelé l'arbre de la science du bien et du mal ? — Quel est le sens de cette parole : « Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis ? »

1. J'ai longtemps insisté hier sur l'obligation pour vous de graver dans votre mémoire les instructions entendues, de placer le soir à la table de famille les aliments spirituels, ceux de la parole évangélique, à côté des aliments corporels. Voyons, avez-vous suivi ce conseil, avez-vous servi cette double nourriture ? J'ai la certitude que vous l'avez fait, que vous n'avez pas négligé l'âme en vous occupant du corps. Il n'est pas possible que, donnant tant de soins à ce qu'il y a de moins précieux, vous ayez négligé ce qu'il y a de plus nécessaire et de plus noble. Quelle différence entre ces deux nourritures ! L'une est préparée par les mains exercées des serviteurs ; l'autre l'est par la langue des prophètes : là sont les fruits de la terre ; ici ceux de l'Esprit saint : là, des mets qui vont à la corruption ; ici, des substances qui conduisent à l'immortalité : l'une de ces tables entretient la vie présente ; l'autre dispose à la vie future. Je sais parfaitement que vous avez dressé la seconde en même temps que la première ; et je le sais, non pour avoir interrogé quelqu'un de votre suite ou de votre domesticité, mais par un messager tout autrement fidèle. Quel est-il donc ? Le bonheur que vous avez vous-mêmes témoigné par vos acclamations et vos applaudissements en recueillant la céleste doctrine. Au moment surtout où je vous disais : Que chacun de vous fasse de sa maison une église, vous n'avez pu retenir vos transports ni dissimuler la joie que nos paroles vous inspiraient. Or, quand on écoute avec un tel plaisir, on ne saurait se montrer paresseux à l'œuvre. Aussi, me suis-je moi-même aujourd'hui préparé à remplir avec plus d'ardeur mon ministère.

Tenez maintenant votre âme en éveil ; ce n'est pas seulement l'orateur qui doit veiller à la parole, c'est encore l'auditeur, et même la vigilance est un devoir plus impérieux pour celui-ci que pour celui-là. Notre devoir, à nous, c'est de distribuer l'argent du Maître ; tandis que le vôtre, c'est de le conserver avec les plus grandes précautions, ce qui réclame un travail plus considérable. Quand vous avez donc recueilli le précieux trésor, fermez la porte de votre âme, poussez les verrous, armez vos plus terribles pensées et distribuez-les autour de la place comme des gardes prêts à la défendre. Audacieux est le voleur : lui veille sans cesse, il renouvelle à chaque instant ses assauts, l'insuccès ne le décourage jamais. Que les gardes se tien-

nent toujours sous les armes, et, sitôt qu'ils verront le diable approcher pour ravir quelqu'un des biens mis en réserve, qu'ils le chassent avec de grands cris; si les sollicitudes du siècle font invasion, qu'elles soient également repoussées; si l'oubli vous gagne par la faiblesse même de notre nature, que les pieux souvenirs soient excités et ravivés. Ce n'est pas un médiocre danger qui vous menace, quand vous êtes exposés à perdre les biens de votre Seigneur. On va souvent jusqu'à punir de mort celui qui par sa faute a laissé périr l'argent qu'on lui avait confié; quel ne sera pas dès lors le supplice infligé aux chrétiens qui perdent des richesses incomparablement plus précieuses, les divins enseignements qu'ils ont reçus? Quand on reçoit un dépôt matériel, on est simplement obligé d'en rendre compte, et, pourvu qu'il soit intact, rien de plus n'est exigé; on rend ce qu'on a reçu, la responsabilité dont on s'est chargé ne saurait aller au delà. Quand il s'agit de la doctrine sainte, il ne suffit pas de l'avoir fidèlement conservée, il fallait de plus la faire fructifier avec abondance; notre obligation ne se borne pas à rendre le talent accepté, nous devons encore en doubler la valeur. Du reste, ne nous serait-il ordonné que de le garder intact, nous n'aurions pas à déployer peu de zèle et de sollicitude; mais, le Seigneur nous ayant commandé de le faire valoir, de lui présenter le double, jugez quels doivent être alors nos efforts et nos soins, si nous voulons mettre à couvert notre responsabilité.

Le serviteur à qui cinq talents avaient été confiés, se garda bien d'offrir le même nombre; c'est le double qu'il rapporta. Les cinq premiers attestaient la bienveillance du maître; restait au serviteur le devoir d'en présenter d'autres pour témoigner de sa propre activité. Le serviteur qui n'avait reçu que deux talents, en avait gagné deux autres lui aussi; et voilà pourquoi le maître le récompensa de la même manière. Celui qui n'avait reçu qu'un talent, rendit le dépôt tel qu'il lui avait été remis, il ne l'avait pas diminué, il ne l'avait pas altéré, il ne se contentait pas d'offrir la moitié de la somme; et cependant, parce qu'il n'avait rien gagné là-dessus, parce qu'il n'offrait pas le double, il fut puni du dernier supplice, et certes à bon droit. Le maître eût pu lui dire, en effet: Si je n'avais voulu que conserver mon argent sans en retirer aucun bénéfice, je ne l'aurais pas remis aux mains de mes serviteurs. — Dans cet exemple vous apparaît la bonté du divin Maître. Celui à qui cinq talents avaient été confiés en présente cinq autres, et celui qui n'en avait reçu que deux en présente deux; l'un et l'autre cependant ont la même récompense. Comme il avait été dit au premier: « Courage, bon et fidèle serviteur, puisque tu as été fidèle sur de petites choses, je t'établirai sur des choses grandes; » *Matth.*, xxv, 21; il est encore dit au second: « Courage, bon et fidèle serviteur, puisque tu as été fidèle sur de petites choses, je t'établirai sur des choses grandes. » *Ibid.*, 23. Quoique le gain soit bien différent, la récompense est la même, l'honneur ne diffère pas. Quelle en est la raison? C'est que Dieu regarde, non à la quantité de ce qui lui est offert, mais à la bonne volonté de celui qui offre. Chacun des deux serviteurs avait agi dans la mesure de son pouvoir; l'inégalité des bénéfices accomplis n'accuse pas un zèle plus ardent chez l'un ou plus faible chez l'autre, et tout dépend de la différence des dépôts. Si *celui-là rapporte* cinq talents de bénéfice, *c'est qu'il* en a reçu cinq; si celui-ci n'en rapporte que deux, c'est qu'il n'en a reçu que deux, et cela ne signifie nullement qu'il soit inférieur en zèle. Nous voyons là deux hommes qui ont également doublé la somme qu'on leur avait confiée, puis un troisième qui, n'ayant reçu qu'un talent, se contente de le rapporter; et c'est pour ce motif qu'il est livré au dernier supplice.

2. Vous venez d'entendre quel est le sort réservé à ceux qui ne font pas valoir le bien de leur maître. Veillons donc sur ce dépôt sacré, ne le laissons pas stérile, mettons-nous en état de montrer combien il aura été fructueux dans nos mains. Que nul ne dise: Je suis un homme isolé, un simple disciple; je n'ai pas la mission d'enseigner, étant sans instruction et sans importance. — Quoique vous n'ayez pas de fonction ni d'instruction, quoiqu'on ne vous ait confié qu'un talent, faites valoir de votre mieux ce talent unique, et vous recevrez la même récom-

pense que le docteur. Je suis bien persuadé que vous gardez tous et que vous conservez avec le plus grand soin les choses qui vous ont été dites; mais je ne dois pas employer là tout mon discours; il faut que je reprenne aujourd'hui la suite du sujet que je développais hier aux yeux de votre charité, ne serait-ce que pour reconnaître le zèle que vous mettez à garder le dépôt; car celui qui fait honneur à un premier témoignage de confiance, mérite d'en recevoir d'autres. Quel est donc l'objet sur lequel nous appelions hier votre attention? Nous parlions de l'arbre de la science du bien et du mal; nous vous avions montré que l'homme avait cette science avant même de manger du fruit défendu; la sagesse dont il était rempli se manifeste, disions-nous, et quand il impose un nom aux animaux, et quand il reconnait sa femme, en disant: « Voilà maintenant l'os de mes os; » *Genes.*, II, 23; il la fait éclater encore dans ce qu'il dit touchant le mariage, l'origine des enfants, l'union conjugale, le père et la mère; nous l'avions prouvée enfin par le fait même de la loi imposée à l'homme. On n'impose pas, en effet, une loi, on ne donne pas un ordre, on ne fait pas une défense à quelqu'un qui ne distingue pas le bien du mal.

Il importe d'examiner aujourd'hui pour quelle cause, l'homme n'ayant pas puisé là cette connaissance, l'arbre dont il avait goûté le fruit est appelé l'arbre de la science du bien et du mal; il n'est pas sans intérêt pour nous d'apprendre d'où lui vient cette qualification. Le diable avait dit: « Le jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » *Genes.*, III, 5. — Comment pouvez-vous prétendre, m'objectera-t-on, que l'homme n'y puisa pas la science du bien et du mal? — Et qui la lui aurait donnée? — Serait-ce le diable? — Mais assurément, en vertu de cette parole: « Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » — C'est donc sur la foi de l'ennemi, du tentateur, que vous m'opposez cette affirmation? Et cette promesse: « Vous serez comme des dieux, » s'est-elle réalisée? sont-ils réellement devenus des dieux? De même donc il les trompait en leur promettant la science du bien et du mal. C'est qu'il est le père du mensonge et qu'il ne dit rien de vrai; car, selon l'expression d'un apôtre, « il ne resta pas dans la vérité. » *Joan.*, VIII, 44. Ce n'est donc pas d'après le témoignage d'un ennemi, c'est par les choses elles-mêmes que nous verrons pourquoi cet arbre est appelé l'arbre de la science du bien et du mal. Mais voyons avant tout, si vous le jugez à propos, ce que sont le bien et le mal. Qu'est le bien? L'obéissance. Qu'est le mal? La désobéissance. Scrutons un peu les Ecritures à ce point de vue, pour éviter toute erreur sur la nature du bien et du mal. Or, que telle soit cette nature, c'est un prophète qui vous le dira: « Qu'est le bien, que demande de vous le Seigneur Dieu? Oui, expliquez-moi ce qu'est le bien. Aimer le Seigneur Dieu lui-même. » *Mich.*, VI, 8. Il est donc évident que l'obéissance est le bien, puisque c'est de l'amour que naît l'obéissance. Nous lisons ailleurs: « Ce peuple, qui cependant est le mien, a fait un double mal: ils m'ont abandonné, moi la source d'eau vive; ils se sont construit des citernes effondrées, qui ne peuvent pas conserver l'eau. » *Jerem.*, II, 13. Vous le voyez encore, le mal, c'est la désobéissance et l'abandon.

Pourquoi l'arbre fut appelé l'arbre de la science du bien et du mal.

Posons donc en principe que l'obéissance est le bien et la désobéissance le mal; c'est ainsi que nous pouvons les envisager l'un et l'autre. Le nom de l'arbre de la science du bien et du mal s'explique par la raison que cet arbre était l'objet du précepte, l'occasion de l'obéissance ou de la désobéissance. Sans doute Adam savait déjà que celle-là est le bien et celle-ci le mal; mais il le sut encore mieux par l'expérience. Caïn n'ignorait pas non plus que le meurtre d'un frère est un mal, avant même d'avoir frappé le coup funeste; et, pour vous convaincre qu'il le savait en réalité, écoutez-le lui-même: « Viens, allons dans la campagne. » *Genes.*, IV, 8. — Mais pourquoi l'éloignes-tu de la protection paternelle et le conduis-tu dans les champs? Pourquoi rechercher ainsi la solitude, le priver de tout secours, l'entraîner hors de la vue de ton père? Pourquoi dissimuler ton audacieux projet, si tu ne redoutes pas le péché? Pourquoi t'indigner et recourir au mensonge, après que le meurtre est

Caïn eut la science du bien et du mal.

commis? Lorsque Dieu t'interroge et te dit: « Où est Abel ton frère? » tu réponds: « Suis-je donc le gardien de mon frère? » *Ibid.*, 9. — Il est donc bien évident que c'est en connaissance de cause qu'il se porte à ce forfait. Bien qu'il sût néanmoins, avant d'en avoir fait l'expérience, que l'homicide est un mal, il le comprit beaucoup mieux après, lorsqu'il subit le châtiment et qu'il entendit cette parole: « Tu seras dans l'angoisse et le tremblement sur la terre. » *Ibid.*, 12. La même chose avait eu lieu pour son père: il avait la connaissance du bien et du mal avant de manger du fruit défendu; seulement il l'eut bien plus claire quand il en eut mangé.

Le mal est mieux connu après qu'il a été commis.

Appliquons-nous ce principe: Nous connaissons tous le mal avant de le commettre; mais nous le connaissons bien davantage après l'avoir commis, et beaucoup plus encore quand nous subissons le châtiment. En cela l'histoire de Caïn devient de tout point la nôtre. Nous savons également que la santé est un bien et la maladie un mal, avant de connaître celle-ci par expérience; mais la différence jaillit bien plus vive à nos yeux quand nous sommes malades.

3. C'est ainsi que le premier homme savait dès l'origine que l'obéissance est le bien et la désobéissance le mal; il est vrai qu'il le sut d'une manière encore plus évidente lorsque, pour avoir goûté du fruit défendu, il fut chassé du paradis et dépouillé de cette vie heureuse. La peine qu'il avait encourue en méconnaissant l'ordre de Dieu lui faisait mieux comprendre à quel point la désobéissance est un mal et l'obéissance un bien; c'est pour cela que l'arbre dont il avait goûté le fruit contrairement à la volonté divine, est appelé l'arbre de la science du bien et du mal. Et d'où lui viendrait ce nom? Ce n'est pas assurément à la nature même de l'arbre que la science du bien et du mal pouvait être attachée; c'est à la punition qui frappa la désobéissance dont cet arbre avait été l'occasion, et qui faisait briller aux yeux de l'homme une lumière nouvelle; c'est au fait même que cet arbre dut d'être ainsi nommé. Tel est l'usage de l'Ecriture: quand certains événements sont arrivés, elle nomme par ces événements mêmes les lieux et les temps où ils se sont accomplis. Pour être mieux compris, je vais éclairer mes paroles par un exemple: Isaac avait un jour creusé des puits; or, ses voisins voulant combler ces puits, de là naquit une querelle, et le patriarche appela ces mêmes puits: Inimitiés. Son intention n'était pas de mettre en cause un objet inanimé, si ce n'est en y montrant une occasion et en y rattachant un souvenir. De même, l'arbre de la science du bien et du mal est ainsi nommé pour avoir été simplement l'occasion de la chute qui devait agrandir cette science dans l'esprit de l'homme. C'est encore ainsi qu'Abraham ayant creusé un puits et se trouvant en butte aux attaques d'Abimélech, la paix finit cependant par prévaloir, la querelle fut terminée d'un commun consentement et par un serment réciproque; et le puits fut appelé le puits du Jurement: ce qui n'était certes pas lui attribuer un acte, mais bien le signaler comme l'objet de cet acte. Vous le voyez donc, le lieu n'est que le théâtre passif de l'événement, quoiqu'il en prenne souvent le nom.

C'est une chose extrêmement importante de recourir à des exemples pour répandre un plus grand jour sur ce que nous disons. Jacob voit les légions angéliques, les armées du Très-Haut, et il appelle le lieu: Camp. Le lieu ne *méritait* pas autrement ce titre que par la *vision du Patriarche*; c'est par l'événement dont il a été le théâtre qu'il est encore nommé. C'est ce qui eut lieu par rapport à l'arbre de la science du bien et du mal, c'est de la même manière qu'il faut expliquer le nom qui lui fut donné; ce serait une étrange illusion de voir un principe actif dans un objet matériel. Le même Jacob vit Dieu comme il est possible à l'homme de le voir, et il appela le lieu de cette vision: Image de Dieu. Pourquoi? « Parce que j'ai vu Dieu, » me répond-il. *Genes.*, XXXII, 30. Ce n'est pas le lieu évidemment qui garde l'image divine, mais son nom conserve le souvenir de ce qui s'est accompli dans ce lieu. Voyez-vous par combien de passages de l'Ecriture nous avons démontré l'usage où elle est de nommer les lieux par les événements dont ces lieux ont été le théâtre? Elle agit de même à l'égard des temps. Mais, de peur de fatiguer votre attention, quittons cet aride sujet pour en venir à quelque chose de

plus agréable. Votre âme en a sans doute assez de ces subtils raisonnements; il est bon que nous lui présentions des pensées plus faciles et plus douces, capables à la fois de la reposer et de la nourrir : revenons à l'arbre salutaire de la croix. Cet arbre a guéri tous les maux que l'autre avait introduits. Disons mieux : c'est l'homme lui-même dont la révolte avait attiré sur nous cette funeste légion, et c'est le Christ qui nous en a complétement délivrés, en nous donnant des biens plus grands et plus nombreux. C'est pour cela que Paul dit : « Où le péché avait abondé, a surabondé la grâce. » *Rom.*, v, 20. C'est dire clairement que le don l'emporte sur l'iniquité. Il l'avait déjà dit en propres termes : « Il n'en est pas de la grâce comme du péché; » *ibid.*, 15; Dieu ne s'est pas contenté de nous rendre autant que nous avions perdu; le gain n'a pas été restreint à la mesure du dommage; les désastres du naufrage ont été plus que réparés par le négoce spirituel; les biens sont de beaucoup supérieurs aux maux. Il le fallait, car ces derniers étaient l'œuvre du serviteur, les premiers sont celle du Maître : la disproportion s'explique donc d'elle-même. C'est pour cela qu'il est dit : « Il n'en est pas de la grâce comme du péché. » L'Apôtre nous fait immédiatement toucher la différence : « Nous avons été condamnés au jugement de Dieu pour un seul péché, au lieu que nous sommes justifiés, par la grâce, d'un grand nombre de péchés.» *Ibid.*, 16.

Cette parole n'est peut-être pas assez claire; je vais tâcher de l'expliquer. Le jugement dont il est ici question comprend la peine, le supplice, la mort. « Pour un seul péché, » est-il dit encore, car un seul péché a suffi pour entraîner un si grand mal; et la grâce a effacé, non-seulement ce péché, mais encore tous les autres. Voilà le sens de cette seconde partie du texte : « Nous avons été justifiés, par la grâce, d'un grand nombre de péchés. » C'est également dans ce sens que Jean-Baptiste s'écrie : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, » *Joan.*, I, 29, et non le péché seul d'Adam. Vous le voyez donc bien, « il n'en est pas de la grâce comme du péché, » et l'arbre dont nous parlons maintenant a produit sur la terre plus de biens que l'autre à l'origine n'avait produit de maux.

4. Si je vous tiens ce langage, c'est pour vous empêcher de penser que vous ayez eu réellement à souffrir de la prévarication primitive. Le diable fait expulser Adam, le Christ introduit le larron dans le paradis et voyez la différence : le tentateur en chasse l'homme non encore souillé par le péché, en le faisant tomber dans la désobéissance; le Christ y fait entrer un larron courbé sous le poids de péchés sans nombre. Mais est-ce là ce qui doit uniquement vous étonner, qu'un larron soit mis en possession du ciel, et n'y a-t-il pas autre chose? Je puis ajouter un trait plus admirable encore : le Christ ne se borne pas à mettre le larron en possession du paradis; il le fait passer avant le monde entier, avant les apôtres eux-mêmes. Nul donc ne pourra désormais désespérer de son salut, d'entrer dans le royaume céleste, en y voyant habiter un homme chargé d'une infinité de crimes. Examinons si le larron avait des titres à cet honneur, quelques bonnes œuvres, quelques labeurs supportés pour la vertu. C'est là ce qu'on ne peut pas dire. Non; avec une seule parole, par un seul acte de foi, il s'élance dans le paradis avant les apôtres; il n'est pas dès lors possible d'attribuer un tel succès à la droiture de ses intentions antérieures; la miséricorde du Seigneur a tout fait. Qu'avait dit le larron? qu'avait-il accompli? avait-il pratiqué le jeûne, versé des larmes, ressenti les angoisses du repentir, longtemps fait pénitence? Nullement. Sur la croix même, une parole à peine prononcée, il obtient le salut. Quelle merveilleuse promptitude! de la croix au ciel, du supplice à l'éternel bonheur. Quelle est donc cette parole qu'il prononce, et quelle en est la puissance, pour lui mériter une telle félicité? « Souvenez-vous de moi, dit-il, dans votre royaume. » *Luc.*, XXIII, 42. Qu'est-ce? Il se contente de demander, sans pouvoir témoigner son désir par les œuvres; mais celui qui connaît le fond de son cœur pèse la force de ses sentiments, et non la portée de ses paroles. Ceux qui avaient été formés par les enseignements des prophètes, qui avaient vu tant de miracles et de prodiges, disaient du Christ : « Il est possédé du démon, il séduit la foule. » *Matth.*, XI, 18. Et le larron, qui n'avait pas entendu les prophètes ni

Pourquoi le bon larron est introduit dans le paradis.

vu les miracles, et qui maintenant voit le Christ attaché à la croix, ne s'arrête pas au déshonneur, à l'ignominie qui l'entoure; il voit la divinité et s'écrie : « Souvenez-vous de moi dans votre royaume. »

Quelle chose étrange, inouie! La croix est sous tes yeux, et tu parles de royauté! Que vois-tu donc qui te rappelle la dignité royale? Un homme crucifié, meurtri de soufflets, accablé de railleries et d'accusations, couvert de crachats et déchiré de verges, est-ce à de tels signes que tu reconnais un roi? — Mais, je vous l'ai dit, il ne s'arrête pas aux apparences, il voit des yeux de la foi. Aussi Dieu ne s'arrête-t-il pas non plus aux simples paroles que le larron prononce; comme celui-ci aperçoit sa divinité, il regarde le cœur de cet homme, et il dit : « Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis. » *Luc.*, XXIII, 43. Redoublez ici d'attention; il se présente à nous une question qui n'est pas dénuée d'importance.

Réfutation des Manichéens.

Les Manichéens, chiens muets et pleins de rage, se couvrent des dehors de la modestie, mais gardent au fond du cœur l'implacable fureur des chiens, ou bien cachent le loup sous la peau de brebis. Ne vous en tenez pas aux apparences, fouillez dans l'intérieur, et vous trouverez la bête. Voici comment ces hérétiques interprètent le texte dont nous parlons : le Christ s'est exprimé de la sorte : « En vérité, en vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi en paradis. » Donc les récompenses sont déjà distribuées et la résurrection serait inutile. En effet, si le larron reçut la béatitude en ce jour, tandis que son corps n'est pas même ressuscité à notre époque, la résurrection des corps n'aura donc pas lieu plus tard. — N'avez-vous pas compris ce que nous avons dit, et faudra-t-il le dire encore? « En vérité, en vérité, je te l'affirme, aujourd'hui tu seras avec moi en paradis. » — Il suit évidemment de là que le larron est entré au ciel sans son corps; et comment en serait-il autrement, puisque son corps n'avait pas été mis dans la tombe, dissous, et réduit en cendre? et nulle part il n'est dit que le Christ l'ait ressuscité. Encore une fois, si le larron a été mis en possession de l'éternelle béatitude sans le corps, il est manifeste que la résurrection des corps n'existe pas; car, en supposant qu'elle existe, le Christ n'aurait pas dit : « Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis; » il aurait renvoyé l'accomplissement de cette promesse à la consommation des temps, à la résurrection des corps. Si, quand il introduisit le larron, il laissa le corps de cet homme hors du divin séjour, l'abandonnant ainsi à la pourriture, nous devons en conclure de nouveau que la résurrection n'a pas lieu.

Voilà ce que disent les sectaires. Ecoutez ce que nous avons à leur répondre, ou plutôt ce que l'Ecriture elle-même leur répond, car ce n'est pas de nous que viennent nos paroles, c'est de l'Esprit de Dieu. — Que dites-vous? La chair ne participe pas aux couronnes? Quoi! elle aurait sa part des travaux, et puis elle serait privée des récompenses? A l'heure des combats, les sueurs auraient principalement été pour elle, et, quand viendrait le moment du triomphe, l'âme seule serait couronnée? N'entendez-vous pas Paul vous dire : « Nous devons tous comparaître au tribunal du Christ, pour que chacun rende compte de ce qu'il a fait dans son corps, soit le bien, soit le mal? » *Rom.*, XIV, 10; II *Corinth.*, V, 10. N'a-t-il pas dit encore : « Il faut que cet être mortel revête l'immortalité, que *cet être* sujet à la corruption devienne *incorruptible?* » I *Corinth.*, XV, 53. Cet être mortel, quel est-il? Est-ce l'âme ou le corps? Evidemment c'est le corps; il est mortel de sa nature, comme l'âme de sa nature est immortelle. — Mais ils tronquent le texte sacré. Par la suite, néanmoins, il est aisé de reconnaître la légitimité de ce qu'ils ont retranché. — Le larron est entré dans le paradis, disent-ils, nous l'avouons. Quelle preuve ? Les biens dont il a pris possession sont-ils ceux que Dieu nous a promis?

5. Ne savez-vous pas ce que Paul dit de ces biens? « L'œil de l'homme ne les a jamais vus, son oreille ne les a jamais entendus, son cœur ne les a jamais compris. » I *Corinth.*, II, 9. Or, les biens du paradis, l'œil d'Adam les a vus, son oreille les a entendus, son cœur les a compris, et voilà déjà plusieurs jours que nous nous en occupons. Comment donc le larron est-il entré en possession de ces biens? Car ce n'est pas dans le paradis que Dieu promet de nous introduire,

mais dans le ciel lui-même; ce n'est pas le royaume du paradis qu'il a prêché, mais le céleste royaume. « Et il se mit, lisons-nous, à prêcher et à dire : Faites pénitence; car le royaume des cieux, » et non le royaume du paradis, « est proche. » *Matth.*, IV, 17. Vous avez, il est vrai, perdu le paradis; mais Dieu vous a donné le ciel, vous témoignant par là sa miséricorde, blessant le démon au vif, et montrant que les mille piéges tendus par lui à la race humaine ne lui serviraient de rien, parce que Dieu ne devait jamais cesser de nous guider vers de plus hautes destinées. Ainsi, après que vous avez perdu le paradis, le Seigneur vous a ouvert les cieux; après avoir été condamné à des peines passagères, vous êtes appelé à une vie éternelle. Le Créateur commande à la terre de se couvrir de ronces et d'épines, et dans votre âme germent les fruits de l'Esprit. Voyez-vous combien est peu de chose ce que vous avez perdu en comparaison de ce que vous avez gagné, à quel point vous avez été enrichi? Je m'explique : Dieu forme l'homme d'un peu d'eau et de terre et le place dans le paradis. Loin d'en devenir meilleure, cette créature se pervertit : alors Dieu n'a plus recours à l'eau et à la terre pour la restaurer, mais à l'eau et à l'Esprit, et il ne lui promet plus le paradis, mais le royaume des cieux. — Et de quelle manière, je vais vous le dire? Nicodème, l'un des principaux d'entre les Juifs, s'enquiert au sujet de cette nouvelle naissance qui le relèvera de sa chute, prétend qu'il est impossible à un vieillard de naître une seconde fois. Remarquez avec quelle clarté le Sauveur lui découvre la nature de cette naissance nouvelle. « Celui qui ne naîtra pas de l'eau et de l'Esprit ne saurait entrer dans le royaume des cieux. » *Joan.*, III, 4-5. Conséquemment, si d'un côté il nous promet le royaume des cieux, et si d'un autre il introduit le larron dans le paradis, il ne le met pas dès ce moment en possession de ces biens.

Ici se présente une deuxième observation : le Sauveur, dit-on, ne prétend pas désigner en cet endroit le paradis ; il se sert de ce mot pour désigner le céleste royaume. En effet, il s'adresse au larron, c'est-à-dire à un homme qui n'a jamais ouï parler de ses sublimes enseignements, qui ne connaît rien des prophéties; c'est à un homme dont toute la vie s'était passée en des lieux déserts, et dont le meurtre avait été l'élément, à cet homme qui n'avait jamais participé à aucune réunion évangélique ni entendu la parole divine, ni appris ce qu'était le royaume des cieux ; c'est à cet homme que le Christ tient ce langage : « Aujourd'hui même tu seras avec moi en paradis ; » *Luc.*, XXXIII, 43; se servant ainsi d'un terme plus usité et plus répandu pour indiquer le royaume céleste duquel il prétend lui parler. Eh bien, soit; alors, conclut-on, le larron est entré dans le royaume des cieux. — Et où en est la preuve? — Dans ces paroles : « Aujourd'hui même tu seras avec moi en paradis. » Si cette solution paraît exagérée, nous en offrirons une plus satisfaisante. Et cette solution quelle est-elle? Le Christ a dit : « Celui qui ne croit pas au Fils est déjà jugé. » *Joan.*, III, 18. Qu'est-ce à dire? A-t-il donc déjà comparu devant le tribunal suprême? Pourtant ce n'est pas encore le temps de la résurrection, le temps du supplice, le temps du châtiment. Comment est-il possible que l'incrédule ait été déjà jugé? Par son péché. « Celui qui croit au Fils, dit également le Sauveur, est passé de la mort à la vie. » *Joan.*, V, 24. Il ne dit pas, « celui-là passera, » mais « est déjà passé ; » à cause du mérite de sa foi, comme l'autre à cause de son crime. Voilà donc l'un jugé, quoiqu'il n'ait pas encore subi de jugement; l'autre passant à la vie, quoique cela n'ait point eu lieu encore, et le Sauveur parle de ces deux choses quoiqu'elles ne soient pas consommées, comme si elles l'étaient, à cause du mérite du fidèle et du crime de l'incrédule; ainsi en agit-il avec le larron. Lorsque les médecins voient le malade dans un état désespéré, ils le déclarent perdu et déjà mort, bien qu'ils le voient respirer encore. De même donc que ce malade passe pour mort aux yeux des hommes de l'art, parce qu'il n'y a plus d'espoir de le sauver, de même il est dit du larron, parce qu'il n'avait plus à craindre de retomber dans l'état de perdition, qu'il a été introduit dans le ciel. Ne fut-il pas dit pareillement à Adam : « Le jour où vous mangerez de

ce fruit, vous mourrez de mort. » *Genes.*, II, 17. S'ensuit-il de là qu'il soit mort ce même jour? Nullement, puisqu'il vécut après plus de neuf cents ans. Que signifie donc le Seigneur par ces paroles: « Ce même jour vous mourrez de mort? » Il parle de la sentence et non de la réalité. C'est de la même manière qu'il faut entendre l'entrée du larron dans le ciel. Du reste, Paul enseigne expressément qu'aucun des justes n'avait encore reçu sa récompense, et, parlant des prophètes et des saints, il s'exprime en ces termes: « Tous sont morts dans la foi sans avoir reçu les biens que Dieu nous avait promis, mais les voyant et les saluant comme de loin ;... Dieu voulant, par une disposition en notre faveur, qu'ils ne reçussent pas sans nous la consommation de leur félicité. » *Hebr.*, XI, 13, 40.

Retenez bien ces enseignements, gardez-en le souvenir, transmettez-les à ceux qui ne les ont pas entendus: dans l'église, comme sur l'agora, comme dans vos demeures, qu'ils soient l'objet de vos méditations. Quoi de plus doux que la divine doctrine? Le prophète en parle en ces termes: « Que vos paroles sont douces à mes lèvres ! elles sont plus suaves à mon palais qu'un rayon de miel. » *Psalm.* CXVIII, 103. Ce rayon de miel, servez-le à votre repas du soir, afin d'en savourer toute la suavité spirituelle. Est-ce que les riches de la terre n'appellent pas auprès d'eux, leur repas achevé, des joueurs de flûte et de guitare? S'ils transforment leur maison en un théâtre, tous, faites un ciel de la vôtre; et vous le ferez sans qu'il soit besoin de changer ses murailles, de porter ailleurs les fondements, pourvu que vous invitiez à votre table le souverain des cieux. Les festins de ce genre, Dieu ne les dédaigne pas. Là où règnent les enseignements spirituels, là règnent aussi la modestie, la pureté et la convenance; là où le mari, la femme et les enfants sont unis par les liens de l'affection, de la concorde et de la vertu, le Christ se trouve au milieu d'eux. Car il ne faut pas au Christ des lambris dorés, des colonnes étincelantes, des marbres somptueux; il lui suffit de la beauté de l'âme, de la grâce de l'esprit, d'une table chargée des fruits de la justice et de ceux de l'aumône. Qu'une table pareille s'offre à lui, et il vient aussitôt s'y asseoir. C'est lui-même qui l'a dit: « Vous m'avez vu ayant faim et vous m'avez donné à manger. » *Matth.*, XXV, 35. Par conséquent, toutes les fois que le pauvre montera jusqu'à vous, et que vous accorderez à sa prière quelqu'un des mets dont votre table est couverte, vous appellerez par cela même Notre-Seigneur à votre repas, vous attirerez sur votre table ses plus abondantes bénédictions, et par les prémices de votre charité, vous enrichirez votre trésor de biens sans mesure. Daigne le Dieu de la paix qui donne le pain à celui qui mange, le grain à celui qui sème, multiplier votre semence, augmenter en vous tous les fruits de justice, vous combler de sa grâce et vous rendre dignes du royaume des cieux. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS VIII.

Des nuages qui assombrissaient l'horizon. — Du concours des évêques. — Du précepte imposé à Adam. — En l'assujétissant à une loi, Dieu agissait en vue des plus grands intérêts de sa créature.

1. Les nuages épais qui chargent l'horizon répandent à la vérité sur le jour un voile de tristesse; mais cette tristesse s'est dissipée à l'arrivée de celui qui est le docteur de nos âmes. Ils resplendissent sans doute les rayons qui, s'échappant du foyer du soleil au faite de sa course, inondent la nature corporelle de lumière; mais les rayons qu'envoie jusqu'au fond de nos âmes, du trône où il siége, le visage aimé d'un tendre père, les pénètrent d'une lumière encore plus éclatante. Ce père ne l'ignore pas, et c'est pourquoi il n'est pas venu seul parmi nous, et il s'est présenté environné d'autres astres qui versent sur nous des flots plus abondants de lumière. Aussi notre Eglise est-elle dans l'allégresse, le troupeau ne se contient-il plus de joie, et nous-même sommes-nous plus heureux de porter la parole. Car là où sont réunis les

pasteurs, les brebis ne sauraient avoir rien à craindre. La confiance des nautonniers est complète lorsqu'ils ont au milieu d'eux plusieurs pilotes : la mer est-elle calme et le ciel serein, ces pilotes assis au gouvernail leur allégent les fatigues de la rame ; la tempête soulève-t-elle les flots, ils en surmontent la furie par les ressources de leur art. Et nous aussi nous abordons sans crainte la tâche de vous instruire, attendant tous les succès de leurs prières. Et, pour vous faire saisir ces enseignements avec plus de facilité et de clarté, nous vous rappellerons brièvement le sujet dont hier nous vous avons entretenus.

Je vous disais donc qu'avant de manger le fruit de l'arbre, l'homme connaissait déjà le bien et le mal, et qu'il n'en a point acquis la science pour avoir mangé de ce fruit. J'ai expliqué pareillement pourquoi cet arbre a reçu le nom d'arbre de la science du bien et du mal, et j'ai insisté sur l'usage de l'Ecriture, toutes les fois qu'un événement se produit en telle circonstance de temps ou de lieu, de désigner ces lieux et ces temps au moyen de cet événement lui-même. Nous avons aujourd'hui à vous faire connaître le commandement qui défendait de toucher au fruit de cet arbre. Quel est donc ce commandement? « Et le Seigneur Dieu commanda à Adam en ces termes : Tu mangeras de tout arbre qui est dans le paradis. *Genes.*, II, 16. Il s'agit d'une loi divine ; prêtons une oreille attentive. Vous savez bien que l'assemblée entière se lève toutes les fois qu'on lit un message impérial : à plus forte raison, quand nous avons à vous lire, non des décrets humains, mais les décrets de Dieu même, devons-nous élever nos âmes pour en écouter religieusement les paroles. Je n'ignore pas que certaines gens attaquent l'auteur de la loi, et prétendent rejeter sur lui la responsabilité de la chute. C'est une attaque qu'il nous faut tout d'abord repousser en démontrant par les choses mêmes que, loin de haïr l'humanité et de vouloir flétrir notre nature, le Seigneur en décrétant cette loi agissait par amour pour nous et dans notre intérêt. Et la preuve que cette loi était destinée à nous soutenir, vous la trouverez dans ces paroles d'Isaïe : « Il a donné sa loi pour nous venir en aide. » *Isa.*, VIII, 20. Or celui qui hait ne prête point d'assistance. Un autre prophète s'exprime en ces termes : « Votre parole est un flambeau pour mes pieds, une lumière pour mes voies. » *Psalm.* CXVIII, 105. Or celui qui hait ne va pas dissiper à l'aide d'un flambeau les ténèbres et ne guide pas dans la lumière les pas errants des voyageurs. Salomon dit également : « Le précepte de la loi est un flambeau ; il est lumière, vie, conseil et discipline. » *Prov.*, VI, 23. Ici la loi n'est plus seulement un secours et un flambeau, elle est lumière et vie. Or, encore une fois, cette conduite, loin de convenir à celui qui nous hait et veut notre perte, convient plutôt à celui qui veut nous relever. C'est pourquoi Paul, gourmandant les Juifs et leur montrant les grands avantages dont ils étaient redevables à la loi, déclare que la loi est un principe de repos pour la nature humaine et non un fardeau : « Ainsi, dit-il, tout portera le titre de Juif, et vous vous reposerez dans la loi. » *Rom.*, II, 17.

Vous le voyez, c'est pour assurer notre repos et non pour nous accabler que Dieu nous a donné sa loi. Ajouterai-je qu'il l'a fait de plus pour nous honorer ? Sans doute les témoignages que je viens d'invoquer suffiraient à établir ce côté de la sollicitude du Sauveur ; je veux cependant en invoquer de nouveaux. « Loue le Seigneur, ô Jérusalem, s'écrie le Psalmiste ; Sion, loue ton Dieu. Car il a consolidé les verrous de tes portes, il a béni au milieu de toi tes enfants. Il fait régner la paix sur tes frontières, et il te rassasie du plus pur froment. » *Psalm.* CXLVII, 12-14. Après avoir énuméré d'autres bienfaits que le Créateur nous dispense au moyen des créatures, il indique et précise le plus grand de tous dans les termes suivants : « Il communique sa parole à Jacob, ses jugements et ses lois à Israël. Il n'a pas traité de la sorte toutes les nations, et il ne leur a pas découvert ses conseils. » *Ibid.*, 19-20. Que de biens il passe en revue ! C'est d'abord la sécurité de Jérusalem, « il a consolidé les verrous de tes portes ; » c'est ensuite l'éloignement de la guerre, « il fait régner la paix sur tes frontières ; » l'abondance des fruits de la terre, « il te

rassasie du plus pur froment. » Néanmoins il proclame hautement la supériorité de la loi sur tous ces bienfaits ; il dit formellement que la sécurité, la paix, l'éloignement de la guerre, le bonheur d'avoir une belle et nombreuse postérité, l'abondance des choses nécessaires à la vie, sont un moindre présent que celui de la loi, que la connaissance des jugements de Dieu ; et voilà pourquoi il désigne ce bienfait après tous les autres comme les couronnant et les embrassant tous, et il conclut par ces paroles : « Il n'a pas traité de la sorte toutes les nations. » Que signifient ces mots *de la sorte ?* L'abondance des fruits de la terre et les autres biens indiqués, une foule de peuples en ont maintes fois joui. — Ce n'est pas de ces biens que je prétends parler, reprend le prophète, mais de la loi, quand je dis : « Il n'a pas traité de la sorte toutes les nations. » Aussi ajoute-t-il : « Et il ne leur a pas découvert ses conseils. » La loi est donc le principal des biens dont le Psalmiste a fait l'énumération.

2. La même vérité est indiquée par Jérémie. Dans ses lamentations sur les victimes de la captivité, il disait : « Et quoi ! vous êtes sur la terre de vos ennemis ? C'est que vous avez abandonné la source de la sagesse, » c'est à savoir, la loi. *Baruch.*, III, 10-12. De même que d'une source jaillissent plusieurs ruisseaux, de même de la loi jaillissent les commandements, lesquels viennent arroser notre âme. Le prophète nous découvre ensuite l'honneur extrême dont nous sommes redevables à la loi. « Cette sagesse, dit-il, n'a point été entendue dans Chanaan, elle n'a point été vue dans Thamon ; les marchands, fils d'Agar, et les explorateurs n'ont pas connu ses voies, et ils ne se sont pas souvenus de ses sentiers. » *Ibid.*, 22-23. Et, pour nous en prouver la divinité et la spiritualité, il poursuit de la sorte : « Qui est monté aux cieux pour l'en ramener ? » *Ibid.*, 29. « C'est notre Dieu, dit-il plus bas, et il n'y en a pas qui puisse lui être comparé. Il a trouvé le chemin de la science et il l'a donnée à Jacob son enfant et à Israël son bien-aimé. » *Ibid.*, 36-37. C'est la pensée de David dans ce texte : « Il n'a pas traité de la sorte toutes les nations, et il ne leur a pas découvert ses conseils. » *Psalm.* CXLVII, 20. C'est encore la pensée de Paul dans ce passage : « Quel avantage donc le Juif en retire-t-il, et quelle est l'utilité de la circoncision ? Elle est grande à tous les points de vue. D'abord, les oracles divins ont été confiés aux Juifs. » *Rom.*, III, 1. Voyez donc dans quel sens il entend la parole prophétique : « Il n'a pas traité de la sorte toutes les nations, et il ne leur a pas découvert ses conseils. » Si l'avantage des Juifs consiste en ce que, seuls parmi tous les hommes, ils ont été honorés du don de la loi écrite, Dieu, en donnant la loi, prétend donc honorer et non surcharger l'humanité. Il ne l'honore pas seulement en ce qu'il lui donne la loi, mais de plus, en ce qu'il la donna par lui-même ; et c'est là pour nous ce qu'il y a de plus glorieux, que le Seigneur, outre qu'il nous comble de biens, daigne nous les donner par lui-même.

Que ce soit là un don des plus précieux, écoutez comment Paul le démontre. Voyant les Juifs s'enorgueillir des prophètes qui leur avaient été envoyés, il se propose de rabaisser leur fierté en établissant qu'un honneur encore plus considérable nous a été fait, attendu que ce n'est point un serviteur, mais le Seigneur lui-même, qui nous a communiqué ses enseignements. « Dieu qui a parlé autrefois à nos pères en bien des occasions et de bien des manières, dit-il à ce sujet, nous a parlé dans ces derniers temps par son Fils. » *Hebr.*, I, 1-2. « En outre, nous nous glorifions en Dieu, dit-il ailleurs, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, grâce auquel nous avons été réconciliés. » *Rom.*, V, 11. Il ne se glorifie donc pas seulement de cette réconciliation, mais encore de ce que nous en sommes redevables à Jésus-Christ. Célébrant en un autre endroit la résurrection, il s'écrie : « Le Seigneur lui-même descendra du ciel. » I *Thessal.*, IV, 15. Ainsi, voilà le Seigneur opérant toutes ces choses par lui-même. A l'origine également, il ne recourt point à un serviteur, à un ange, à un archange, pour transmettre ses ordres à Adam : il les lui communique lui-même, l'honorant de la sorte à un double titre, et par la loi qu'il lui donne, et parce qu'il la lui donne lui-même. Et comment Adam est-il tombé ? A cause de sa négligence ;

nous en trouvons la preuve dans la conduite des hommes qui, ayant la loi à observer, ne sont jamais tombés et ont même fait plus qu'il ne leur était commandé.

Mais, comme le temps nous presse, je renverrai ce sujet à un autre entretien. Pour vous, conservez fidèlement le souvenir de nos paroles, faites-en part à ceux qui ne les ont pas entendues, et dans l'église comme sur l'agora, comme dans vos maisons, réfléchissez-y sans relâche. Rien n'est plus doux à écouter que la parole divine. C'est de cette parole que le prophète disait : « Que vos paroles sont douces à mes lèvres ; elles sont plus suaves à ma bouche qu'un rayon de miel. » *Psalm.* CXVIII, 103. Ce rayon-là, servez-le sur votre table du soir, afin qu'il l'imprègne de sa spirituelle suavité. Est-ce que les riches de la terre n'appellent pas auprès d'eux, leur repas achevé, des joueurs de flûte, de cithare ? S'ils transforment leur maison en un théâtre, vous faites un ciel de la vôtre ; et vous le ferez sans avoir besoin de changer les murailles, de porter ailleurs les fondements, pourvu que vous invitiez à votre table le souverain des cieux. Les festins de ce genre, Dieu ne les dédaigne pas. Là où règnent les enseignements spirituels, là règnent aussi la modestie, la pureté et la convenance; là où le mari, la femme et les enfants sont unis par les liens de l'affection, de la concorde et de la vertu, le Christ se trouve au milieu d'eux. Car il ne lui faut pas, au Christ, des lambris dorés, des colonnes étincelantes, des marbres somptueux ; il lui suffit de la beauté de l'âme, de la grâce de l'esprit, d'une table chargée des fruits de la justice et de ceux de l'aumône. Qu'une table pareille s'offre à lui, et il vient aussitôt s'y asseoir. C'est lui-même qui a dit : « Vous m'avez vu ayant faim et vous m'avez rassasié. » *Matth.*, XXV, 35.

Par conséquent, toutes les fois que le cri du pauvre montera jusqu'à vous et que vous accorderez à sa prière quelques-uns des mets dont votre table est couverte, vous appellerez par cela même le Seigneur à votre repas, vous attirerez sur votre table ses plus abondantes bénédictions, et par ces prémices de votre charité vous enrichirez votre trésor de biens sans mesure. Puisse le Dieu de la paix, qui donne le pain à celui qui mange, le grain à celui qui sème, multiplier votre semence, augmenter les fruits de justice en vous tous, vous combler de sa grâce et vous rendre dignes du royaume des cieux. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire, honneur, puissance, soient au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

AVANT-PROPOS SUR LE DISCOURS SUIVANT

Ce discours, prononcé bien longtemps après les précédents, a été rangé dans la présente série, non-seulement parce qu'il y est longuement question d'Abraham et de Noé, mais aussi parce qu'on y retrouve bien des choses qui rappellent le contenu des discours sur la Genèse. Chrysostome le prononça la même année que les trente-deux premières homélies sur la Genèse, les homélies sur le commencement des Actes et sur les changements de nom. On trouvera la raison de cette chronologie dans l'avant-propos des homélies sur le commencement des Actes et sur les changements de nom. Cependant nous n'avons pu découvrir encore en quelle année cette suite d'homélies fut prononcée. Un seul point est certain, c'est qu'elle fut prononcée postérieurement à l'année 387.

Le présent discours suivit immédiatement la deuxième homélie sur les changements de nom ; car il y est fait mention des deux premières homélies sur ce dernier sujet. Ici également saint Chrysostome débute par un très-long préambule ; et de là des murmures du peuple d'Antioche, des

blâmes à ce sujet. C'est à l'occasion de ces murmures que le grand orateur prononça son homélie sur la patience à supporter les reproches, laquelle fait partie, dans l'édition actuelle, des homélies sur les changements de nom.

DISCOURS IX.

Comment il faut reprendre le prochain de ses fautes; qu'il y a obligation à s'occuper du salut de ses frères. — Pourquoi le nom d'Abram fut changé en celui d'Abraham; du nom de Noé : que ces noms ne furent pas donnés à ces justes sans motifs, mais en vertu d'un dessein providentiel.

1. Si vous pouviez savoir et ce que nous avons dit, et ce que nous avons omis, à quel point nous avons suspendu notre précédent discours, et à quel point il nous faut le reprendre aujourd'hui, nous n'aurions pour commencer qu'à poursuivre les considérations dont nous nous sommes occupés hier. Mais comme un grand nombre de nos auditeurs d'hier sont aujourd'hui absents, et qu'un grand nombre de nos auditeurs d'aujourd'hui étaient absents hier, cette différence entre les deux auditoires nous oblige à revenir sur ce qui a été déjà dit: de la sorte les fidèles qui l'ont entendu en conserveront plus aisément le souvenir; et ceux qui n'étaient point ici présents souffriront moins de leur absence, puisqu'une idée leur sera donnée de notre dernier entretien. Mais peut-être nos auditeurs de tous les jours objecteront qu'il ne faudrait pas pour cette raison-là précisément reprendre les enseignements passés; ainsi les fidèles qui s'absentent et dédaignent nos assemblées seraient amenés par le dommage qu'ils éprouveraient à de meilleurs sentiments, et seraient corrigés par les funestes suites de leur négligence. — Je vous félicite de la peine que vous cause l'indifférence de vos frères, et j'admire votre zèle; mais je tiendrais à donner à ce zèle pour tempérament la miséricorde. Le zèle isolé de l'indulgence n'est plus du zèle, c'est de la colère; et les observations que n'anime pas la charité semblent inspirées par l'envie. C'est pourquoi je vous engagerais de préférence à ne pas juger avez amertume les faiblesses du prochain. De même que le fidèle sans pitié pour les plaies de son frère, s'il vient à faillir lui-même, ne trouvera de compassion nulle part; de même celui qui considère avec compassion les chutes de ses frères, verra, s'il tombe lui aussi, plusieurs mains se tendre vers lui.

Le zèle sans indulgence n'est qu'une folie furieuse

En m'exprimant de cette manière, je ne prétends pas encourager la négligence des absents; je me propose plutôt de fortifier votre sollicitude à leur égard et de lui donner pour règle la raison et l'amour. N'avons-nous pas nous-même dirigé contre eux précédemment de longues et nombreuses récriminations; n'avons-nous pas dit qu'ils ne méritaient pas le nom d'hommes? Nous avons invoqué, vous vous en souvenez, à l'appui le témoignage des deux plus grands prophètes. « Je suis venu, dit l'un, et il n'y avait plus d'hommes; j'ai appelé, et personne n'était là pour entendre. » *Isa.*, L, 2. « A qui m'adresserai-je, s'écrie l'autre, et qui prendrai-je en témoignage? Leurs oreilles sont incirconcises, et elles sont incapables d'entendre. » *Jerem.*, VI, 10. Nous nous sommes servi pour les piquer au vif de ces considérations et d'autres semblables. Maintenant, au contraire, nous avons recours aux exhortations; c'est Paul qui nous l'ordonne: « Gourmandez, blâmez, exhortez, » nous dit-il. II *Tim.*, IV, 2. Car il ne faut pas toujours employer soit ce moyen-ci, soit l'autre; c'est en les employant à propos l'un et l'autre que l'on atteint plus complétement le but. Si nous avions toujours des reproches à la bouche, nos frères n'en deviendraient que plus endurcis; si nous étions sans cesse à les supplier, ils n'en seraient que plus négligents. Voilà pourquoi les hommes de l'art ne se bornent pas à trancher dans le vif, ils traitent encore les plaies par des appareils; tantôt ils y appliquent des substances qui irritent, tantôt des substances qui adoucissent: les unes, pour combattre le mal et la corruption, les autres, pour calmer la douleur qu'ont excitée les premières. De là ce langage de Paul: « Mes

frères, si un homme est tombé par surprise en quelque péché, vous autres qui êtes spirituels, ayez soin de le relever avec douceur ; chacun de vous réfléchissant sur lui-même et craignant d'être tenté à son tour. » *Galat.*, VI, 1.

Avis admirable, conseil d'une sagesse consommée, qui montre bien la profonde et paternelle tendresse du cœur de l'Apôtre ! Paroles bien dignes de la bouche de Paul, que celles-ci : « Mes frères. » Avec quelle promptitude, par cette seule expression, il incline ceux auxquels il s'adresse à la bienveillance ! C'est comme s'il leur disait : Votre naissance a été signalée par les mêmes douleurs, vous avez participé à la même nourriture, vous avez eu le même père, vous avez partagé la même régénération spirituelle : eh bien, cette parenté-là, qu'elle se déclare lorsqu'il s'agira de venir en aide à vos frères tombés. « Si quelqu'un vient à tomber par surprise... » Il ne dit pas : « Si quelqu'un vient à pécher ; » il désigne le genre de péché qui mérite indulgence. « S'il vient à tomber par surprise en quelque péché... » S'il succombe à une grave tentation, s'il est séduit ; il ne parle pas de celui qui pèche de propos délibéré, mais de celui qui, fermement résolu à faire le bien, tombe dans le piége du démon : un tel homme mérite moins des reproches que le pardon. « Si un homme vient à tomber par surprise... » Nouveau titre d'excuse, la faiblesse de la nature indiquée par l'expression de l'Apôtre. C'est ainsi que Job, pour toucher le cœur de Dieu, s'écriait : « Qu'est-ce donc que l'homme pour que vous teniez compte de lui, et que vous examiniez tous ses péchés ? » *Job.*, VII, 17. Agissons de même, et, lorsqu'il sera question de l'un de nos frères tombé, disons : C'est un homme ! et ramenons, en lui rappelant notre faible nature, celui qui s'indignerait à des sentiments de miséricorde. Voilà pourquoi Paul mentionne ici la nature humaine et sa misère en disant : « Si un homme vient à tomber par surprise en quelque péché. » Il ne parle pas de ces péchés énormes qui semblent indignes de miséricorde et de pardon, mais de péchés sans importance et sans gravité. « Vous autres qui êtes spirituels... » Celui qui pèche n'est qu'un homme ; ceux qui pratiquent le bien méritent le nom de spirituels. Dans un cas, Paul fait allusion au mérite ; dans l'autre, à la nature ; car il existe une grande différence entre l'*homme* et le *spirituel*. « Vous qui êtes spirituels... ; » si vous êtes spirituel, montrez-moi votre force, non-seulement en travaillant à votre salut, mais en travaillant au mien, en venant en aide à ceux qui sont tombés. C'est le devoir de l'homme spirituel de ne pas dédaigner ses membres souffrants. « Ayez soin de le relever... » Faites qu'il puisse défier, braver et combattre sans crainte le démon. « Chacun de vous réfléchissant sur lui-même, et craignant d'être tenté à son tour. »

Qu'entend-on par homme spirituel.

2. Quel excellent conseil, quelle exhortation irrésistible ! Fussiez-vous de rocher, vous ne sauriez l'entendre sans être saisi de frayeur et sans vous déterminer à secourir votre frère tombé. Quoi ! vous dit l'Apôtre, vous ne voudriez pas lui témoigner une fraternelle compassion ! Vous ne voudriez pas accorder à la faiblesse de sa nature l'indulgence à laquelle elle a droit ! Vous ne voudriez pas lui tendre la main, vous qui êtes spirituel ! Mais songez donc à vous-même ; et vous n'aurez plus besoin qu'on vienne d'ailleurs vous presser d'assister le prochain, et il vous suffira de vos réflexions pour vous pénétrer du sentiment de ce devoir. — Et de quelle manière ? — « En songeant que vous pourriez être tenté à votre tour. » Au lieu de dire : « Et vous aussi vous pécherez ; » ce qui eût été trop violent, il dit : « Vous pourriez être tenté à votre tour. » Il peut arriver que vous tombiez ; il peut arriver aussi que vous ne tombiez pas. Puisque l'avenir est incertain, réservez-vous des droits à la miséricorde ; et votre conduite envers le prochain, si vous faites plus tard quelque chute, vous assurera des trésors abondants de compassion. — Je le répète, il ne dit pas : « Songez que vous aussi vous pécherez, que vous aussi vous tomberez ; » mais au contraire, et je vous prie de remarquer la portée de ces expressions : « Songez que vous pourriez être tenté à votre tour. » Il nous rappelle par là que nous avons dans notre ennemi un tentateur : or, tout tentateur évite de prendre un temps déterminé ; bien des fois il profite de notre sommeil et de notre fausse sécu-

rité pour nous assaillir ; et voilà pourquoi celui qui est victime de ces surprises et qui succombe à la tentation mérite indulgence. Il n'a pas été attaqué ouvertement, le moment de la lutte n'avait pas été loyalement fixé ; attaqué à l'improviste, il a dû céder la victoire. C'est ainsi que les matelots dont le navire vogue sur le vaste et profond océan sous le souffle d'un vent favorable, s'ils aperçoivent un navire se perdre au loin, ne resteront pas indifférents par égoïsme au malheur de leurs semblables : ils suspendront plutôt leur course, jetteront l'ancre, cargueront les voiles, metteront des pièces de bois à la mer, tendront des câbles, afin que les pauvres naufragés, profitant de quelqu'un de ces secours, échappent à la mort.

Suivez, ô hommes, l'exemple de ces matelots ; car vous aussi vous voguez sur une vaste et profonde mer, sur une mer dont la vie présente est la mesure, mer où les forbans, les écueils, les récifs abondent ; sur une mer dont la tempête soulève fréquemment les flots ; sur une mer où bien des passagers font naufrage. Lors donc que vous verrez quelque voyageur dépouillé par les ruses du démon des trésors du salut, devenir le jouet des vagues et prêt d'être submergé, arrêtez votre esquif, quels que soient les intérêts qui vous occupent, et oubliez-vous vous-même pour le sauver du danger qui le menace. Il ne faut pas de délai, pas de retard à celui que les flots vont engloutir. Hâtez-vous donc de l'arracher à l'abîme, et ne négligez aucun moyen propre à le retirer de la perdition. Fussiez-vous sollicité par une infinité d'affaires, il n'en est aucune qui doive l'emporter à vos yeux sur le salut de cet infortuné, d'autant plus que la moindre hésitation de votre part peut le livrer en proie à la fureur de la tempête. Aussi en de tels périls est-il besoin de l'activité et de l'empressement les plus grands. Ecoutez par quel langage pressant Paul, à la vue d'un homme sur le point de périr, ranime le zèle de ses frères : « Affermissez en lui la charité, de crainte qu'il ne succombe sous l'excès de la tristesse. » II *Corinth.*, II, 8-7. C'est pourquoi il nous enjoint de tendre la main à nos semblables, sachant que le plus léger retard de notre côté peut compromettre leur salut. Soyons donc pleins de sollicitude à l'égard de nos frères. Tel doit être le caractère dominant de notre vie ; tel est le signe distinctif des serviteurs du Christ; de ne pas songer seulement à leurs intérêts propres, et de venir en aide à leurs membres souffrants; c'est là une des preuves les plus solides de votre foi. « A cela, disait le Sauveur, tous les hommes reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » *Joan.*, XIII, 35.

Or, la véritable charité consiste non pas à partager la même table, à échanger quelques paroles, des propos flatteurs, mais à rechercher les moyens d'être utile au prochain, à le relever quand il est tombé, à lui venir en aide quand il néglige l'œuvre de son salut, à s'occuper de ses intérêts de préférence à nos intérêts personnels. Telle est la vraie charité : loin de voir ce qui la regarde, elle voit tout d'abord ce qui regarde le prochain, elle n'arrive même à voir ce qui la concerne elle-même que par ce moyen. Si je m'étends sur cette matière, je le fais pour vous et non pour moi. Veuillez donc me prêter une oreille attentive, moins pour vous-mêmes que pour ceux auxquels vous devez transmettre nos avis. Ce qui entretient le corps de l'Eglise, c'est la diffusion de la nourriture spirituelle dans tous ses membres. Le membre qui garderait pour lui toute la nourriture, sans la communiquer à son voisin, se nuirait à lui-même et nuirait au corps entier. Si, par exemple, l'estomac gardait en lui-même les aliments, en même temps que le reste du corps périrait d'inanition, son avidité causerait sa propre ruine. Si, au contraire, en prenant la part qui lui est nécessaire, il transmet le reste de la nourriture aux autres membres, ceux-ci et lui-même jouissent d'une excellente santé. De même vous ne sauriez garder pour vous sans les transmettre au prochain les enseignements que nous vous donnons, qu'à la condition de nuire au prochain et de travailler à votre perte ; car vous devenez ainsi la proie de de deux graves maladies, la nonchalance et la jalousie. En effet, ce qui nous empêche de transmettre nos lumières aux autres, c'est toujours ou la nonchalance, l'incurie, ou la perversité :

or il suffit d'un de ces vices pour causer notre perte. Mais si vous prenez la peine de communiquer largement à autrui cette nourriture, vous travaillerez et à votre propre bien et à celui du prochain. En voilà cependant assez sur ce sujet.

3. Il nous faudrait maintenant reprendre la suite de l'entretien que nous avons eu hier. Et de quoi nous sommes-nous entretenus? Nous recherchions pourquoi Paul est appelé tantôt Paul, tantôt Saul, et de là nous avons été entraînés à faire l'histoire d'un grand nombre de noms. Y ayant été amené, nous n'avons pas cru devoir négliger une occasion aussi favorable; et, quoique nous eussions abordé cette matière à propos de Paul, nous y avons vu un moyen de découvrir la raison de plusieurs autres noms. Ainsi en agissent les marchands que le trafic d'un petit nombre d'articles entraîne au delà des mers : arrivés dans la ville, but de leur voyage, s'ils y trouvent une grande abondance de marchandises autres que celles dont ils s'occupent, ils n'hésitent pas à dépasser pour leur cargaison la mesure qu'ils s'étaient d'abord fixée. Et, si on les blâme, ils répondent aussitôt : Nous avons fait une longue traversée, nous avons supporté plusieurs tempêtes, nous avons dû accomplir un long voyage : pourquoi n'étendrions-nous pas notre commerce, et par là même nos profits ? — Nous pourrions nous aussi tenir le même langage. Tandis que nous nous occupions des noms de Paul, une foule de noms se sont offerts soudain à nous. Ainsi Pierre, avant de porter ce nom, s'appelait Simon; les enfants de Zébédée Jacques et Jean furent appelés Fils du tonnerre. Dans l'Ancien Testament, Abraham avait d'abord pour nom Abram; Jacob fut surnommé Israël; Sara prit le nom de Sarra. En outre nous avons trouvé plusieurs autres saints personnages qui sans recevoir de surnom comme ces derniers, furent nommés dès le principe, par exemple, Jean-Baptiste, Isaac, Adam. Or nous eussions été des insensés de repousser un semblable trésor. Aussi reviendrons-nous sur ce sujet, et, après vous avoir entretenus précédemment des noms donnés dès l'origine, nous vous parlerons aujourd'hui des justes qui reçurent deux noms; tel fut Abraham. Adam porta constamment ce nom-là, et aucun autre ne lui fut imposé; Isaac ne reçut également aucun autre nom, et depuis sa naissance jusqu'à sa mort il fut appelé Isaac. Mais le père d'Isaac, qui s'appelait auparavant Abram, fut ensuite nommé Abraham; car Dieu lui dit : « Ton nom ne sera plus Abram; et Abraham sera désormais ton nom. » *Genes.*, XVII, 5. En effet, précédemment il avait pour nom Abram, nom qui n'appartient ni à la langue grecque ni à la nôtre, mais à la langue hébraïque. Et quelle est la signification de ce nom? Il signifie passager. Le mot Abram en syriaque veut dire *au delà;* on n'a qu'à consulter les savants versés dans cette langue. Or, il existe de très-étroits rapports entre la langue syriaque et la langue hébraïque. Et pour quelle raison Abram reçut-il ce nom ?

La Judée, je veux dire la Palestine, contrée comprise entre l'Egypte d'une part et l'Euphrate de l'autre, se trouve en face de la Babylonie, patrie d'Abraham : c'est l'Euphrate qui coule entre les deux pays et les sépare, appartenant ainsi à l'un et à l'autre. Comme Abraham n'était pas né en Palestine et était venu de la rive babylonienne du fleuve, il dut à cette circonstance du passage le nom de Passager. Et pourquoi traversa-t-il le fleuve? Parce que Dieu le lui avait ordonné. Et pourquoi Dieu le lui ordonna-t-il? Pour faire éclater l'obéissance du juste. Et comment vit-on éclater l'obéissance du juste? En ce qu'Abraham, sur l'ordre de Dieu, quitta sa patrie et vint dans une terre étrangère. Voyez-vous quel enchaînement de faits se rattache à ce nom d'Abram ? Voilà une foule de circonstances dont ce nom réveille en nous le souvenir. Sachez donc tout d'abord le nom primitif du Patriarche; et, quand vous le verrez établi en Palestine, il vous suffira de son nom pour vous transporter dans son ancienne patrie; puis, quand vous saurez la raison pour laquelle il l'abandonna, vous vous sentirez porté à imiter son obéissance. Quoiqu'il vécût avant la loi et en dehors des prescriptions légales, Abraham pratiqua la sagesse évangélique et le conseil donné plus tard par le Christ à ses disciples : « En vérité, je vous le dis, quiconque aban-

Abraham fut semblable aux disciples du Christ.

donnera sa maison, ses frères, ses sœurs, son père ou sa mère, recevra le centuple et possédera la vie éternelle. » *Matth.*, XIX, 28-29. Voilà ce que le Patriarche mit en pratique avant la grâce. Mais cette particularité n'est pas la seule qui nous découvre la philosophie du juste; elle résulte encore de la promesse que Dieu lui fait. « Viens, lui dit-il, dans la terre que je te montrerai. » *Genes.*, XII, 1. Quoiqu'il s'agisse de deux contrées terrestres, cependant l'une était la patrie d'Abraham, et l'autre lui était étrangère; l'une lui était connue, l'autre était incertaine; il possédait l'une, et il n'avait l'autre qu'en espérance. N'importe, il renonce à cette patrie certaine, connue, possédée, pour aller à la recherche d'une patrie inconnue, incertaine, et dont il n'avait pas la possession : conduite bien capable de nous faire comprendre qu'il ne faut ni hésiter, ni reculer alors même que Dieu nous enjoindrait de renoncer au connu pour embrasser l'inconnu. D'ailleurs les objets de notre possession ici-bas sont moins certains que les objets de notre espérance; la vie présente est bien plus obscure que la vie à venir. Si nous voyons l'une des yeux du corps, nous voyons l'autre des yeux de la foi; si nous voyons l'une entre nos mains, nous voyons l'autre sous la garde de la promesse du Seigneur.

Promesses infaillibles de Dieu.

4. Or, les promesses du Seigneur doivent nous inspirer une autre sécurité que les biens dont nous sommes les possesseurs. Voulez-vous comprendre l'incertitude qui est le caractère de la vie présente, et de combien la vie à venir, malgré le voile dont elle est couverte, l'emporte en éclat, en certitude et en solidité? Voyez d'abord, si vous le voulez, quels sont les biens de la vie présente auxquels on attache le plus de prix : ce sont la fortune, la gloire, la puissance; voilà les biens que les hommes estiment. Pourtant, vous le verrez, rien n'est plus incertain. Quoi de plus inconstant que la fortune? Bien des fois elle nous quitte avant même que le soir soit arrivé. Tel qu'un esclave fugitif et ingrat, elle va de l'un à l'autre, sans mettre de terme à son inconstance. Il en est à peu près de même de la gloire. Souvent un personnage naguère brillant et honoré tombe tout à coup dans l'obscurité et le mépris; d'autre fois c'est le contraire qui a lieu. Avez-vous considéré la roue quand elle tourne? Impossible de fixer ses regards sur le même point; le mouvement qui l'emporte faisant que la partie tout à l'heure en bas se trouve maintenant en haut pour retourner aussitôt en bas. Ainsi en est-il des choses humaines; le mouvement qui ne cesse de les entraîner porte en bas ce qui était en haut, qu'il s'agisse de la richesse, de la puissance ou de tout autre bien. Jamais de fixité; ce sont les eaux du fleuve qui coulent sans s'arrêter jamais. Or, quoi de plus incertain que ces biens soumis à de continuels changements, que ces biens évanouis avant d'être entièrement découverts, disparus avant que de s'être présentés? C'est pour cela que le prophète, flétrissant la folie des hommes qui soupirent après la fortune et les plaisirs comme après des biens solides, s'exprime en ces termes : « Ils ont vu en ces biens des biens qui demeurent, et non des biens qui s'enfuient. » *Amos.*, VI, 5. Il ne dit pas : « Et non des biens qui passent; » mais, ce qui est beaucoup plus énergique : « Et non des biens qui s'enfuient; » car ces biens ne s'éloignent pas lentement, ils fuient avec une inconcevable rapidité. Tels ne furent pas les sentiments du Patriarche : renonçant à tous les biens de ce genre, il fixa exclusivement ses yeux sur les divines promesses; admirable exemple pour nous de foi aux biens à venir.

Par conséquent, lorsque le Seigneur vous promet des biens futurs et invisibles, ne dites pas que ce sont là des biens obscurs et incertains. Quoique obscurs, ces biens sont plus éclatants que les biens visibles, pourvu seulement que nous ayons les yeux de la foi. Sans doute nous ne les voyons pas; mais il est indubitable que Dieu nous les a promis et garantis. Or, les promesses de Dieu sont inaccessibles au changement; et c'est pourquoi ces biens étant dans la main de Dieu n'en ont que plus de solidité. « Personne, dit l'Ecriture, ne saurait arracher quoi que ce soit des mains du Père. » *Joan.*, X, 29. Puisque nul ne saurait les ravir des mains divines, ces biens n'ont rien à craindre dans le trésor où ils sont déposés. Les biens d'ici-bas sont, au contraire, sujets à des change-

ments et à des variations de toute sorte; et souvent, après mille fatigues endurées pour les acquérir, ils nous échappent au moment de les atteindre. Mais pour les biens objet de notre espérance, rien de pareil; quiconque a travaillé à les acquérir ne sera pas fustré de la couronne et de la récompense. « L'espérance ne confond pas, » étant appuyée sur la promesse de Dieu; *Rom.*, v, 5; et il en est de l'objet de ces promesses comme de celui qui les a faites. Renoncez donc à ces biens fragiles pour vous attacher aux biens qui ne vous trompent pas, c'est-à-dire aux biens à venir, et non aux biens présents. Si quelques hommes uniquement occupés de ces derniers dédaignent les premiers, c'est parce qu'ils sont incapables de s'élever à la sublimité de cette espérance, et non parce que les biens à venir sont obscurs et incertains. Considérez donc la philosophie du juste : Dieu lui promet des biens corporels, et il cherche des biens spirituels. « Sors de ta patrie, lui dit le Seigneur, de ta famille, de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai. » *Genes.*, XII, 1. Comme sa première patrie, celle qui devait lui être donnée était une contrée de la terre. Et lui que fait-il? Mais laissons, au lieu de l'écouter lui-même, Paul nous entretenir du saint Patriarche, et nous verrons que ses regards se fixaient non sur la terre que lui avait promise le Seigneur, non sur les biens de ce monde, mais sur les biens à venir. Quel est donc le langage de Paul? « Ils sont tous morts dans la foi, » dit-il, en parlant d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de tous les justes; car tous les justes avaient puisé à la même philosophie qu'Abraham. « Ils sont tous morts dans la foi, sans avoir reçu les biens que Dieu leur avait promis, et ne les ayant vus que de loin. » *Hebr.*, XI, 13.

Que dites-vous là? Est-ce qu'Abraham ne vit pas les promesses divines exécutées lorsqu'il s'établit en Palestine? mais ce que vous dites là n'est pas la vérité? — Au contraire, c'est la vérité; car si Abraham vint en Palestine, ce n'est pas à cet objet de la promesse du Seigneur qu'il s'était arrêté; il soupirait après la patrie du ciel, et il se considérait comme étranger à toutes les choses d'ici-bas. C'est Paul lui-même qui l'affirme en ajoutant: « Ils s'estimaient étrangers et voyageurs sur la terre. » *Ibid.* — Mais est-il un étranger celui à qui une si belle patrie, une si belle contrée est donnée? — Oui, parce qu'il cherchait non cette patrie terrestre, mais le ciel. « Car des hommes qui parlent ainsi prouvent bien qu'ils cherchent une autre patrie, celle qui a Dieu pour architecte et fondateur, » la Jérusalem d'en haut. *Ibid.*, 10-14. Voyez-vous comment Dieu lui promettant une patrie terrestre, Abraham soupire néanmoins après la Jérusalem céleste? « Des hommes qui parlent de la sorte prouvent bien qu'ils cherchent une autre patrie. Et s'ils eussent pensé à celle de laquelle ils étaient sortis, ils avaient bien assez de temps pour y retourner. Mais ils en désiraient une meilleure, à savoir, le ciel. » *Ibid.*, 15-16. Ainsi donc l'objet de la promesse est corporel, tandis que l'objet des désirs du juste est spirituel. Pour nous, c'est le contraire; et si Abraham regarde le ciel quand Dieu lui promet la Palestine, quand on nous promet le ciel nous soupirons vers la terre.

5. Voilà les avantages dont nous sommes redevables au nom d'Abraham; nous savons pourquoi il fut nommé Passager; nous savons qu'il renonça à sa patrie pour aller s'établir sur une terre étrangère, qu'il négligea les biens visibles pour rechercher les biens invisibles, qu'il se détacha des biens qu'il possédait pour soupirer après des biens en espérance, qu'il s'éleva des biens matériels dont il fut comblé à l'amour des biens spirituels, et cela avant la grâce, avant la loi, avant les enseignements des prophètes. Car il est certain qu'il n'eut point de maître et qu'il lui suffit des lumières naturelles de sa conscience pour découvrir le Créateur de l'univers. Telle est la raison de son nom d'Abram; telle est la raison pour laquelle il lui fut imposé par ses parents. Mais l'on dira peut-être que c'est là une hypothèse gratuite. Est-ce que les parents d'Abraham étaient justes? Est-ce qu'ils étaient agréables à Dieu? Est-ce qu'ils connaissaient l'avenir? Est-ce qu'ils prévoyaient les promesses prochaines du Seigneur? N'étaient-ce pas des hommes sans piété, idolâtres et audessous des barbares eux-mêmes? — Je n'en dis-

conviens pas, et voilà pourquoi j'admire le Patriarche, qui, avec de semblables parents, s'est élevé à ce haut degré de sainteté. C'est une chose étonnante et merveilleuse qu'une racine sauvage produise un fruit remarquable par sa douceur. L'impiété et la perversité des parents ne constitue pas un crime pour les enfants; j'irai même jusqu'à dire que ces derniers sont d'autant plus dignes d'éloges que, n'ayant été formés à la piété ni par les exemples, ni par les conseils des auteurs de leurs jours, ils ont néanmoins su trouver dans cette triste solitude la voie qui conduit au ciel. Il n'y a donc pas crime à être né d'un père impie; il y en a plutôt à imiter son impiété: le plus grand crime consiste dans ce cas à ne pas nous occuper d'eux, à ne pas essayer par tous les moyens de les éloigner du mal. Si, malgré notre sollicitude pour leur âme, ils persistent dans leur conduite perverse, alors nous sommes dégagés de toute faute et de toute responsabilité.

Les impies ont quelquefois des enfants religieux.

Je parle de la sorte, mon bien-aimé, pour que vous ne rougissiez pas d'entendre dire qu'Abraham eut pour père un homme sans religion. Tel était également le père de Timothée; « car Timothée était fils d'une mère fidèle, juive de naissance, et d'un père gentil. » *Act.*, XVI, 1. Que son père soit resté dans son incrédulité sans se convertir, en voici la preuve. Paul, faisant l'éloge de la foi de Timothée, s'exprime en ces termes: « Cette foi qui animait votre aïeule Loïde et votre mère Eunicé, j'ai la confiance qu'elle habite en vous. » II *Tim.*, I, 5. Jamais il ne prononce le nom de son père. Et pour quel motif? Parce que ce dernier s'opiniâtrait dans son incrédulité, et ne méritait pas ainsi de voir son nom rapproché de celui de son fils. Les apôtres eux aussi avaient des parents impies, comme l'indique ce langage du Christ: « Si je chasse les démons par Béelzébuth, vos fils par qui les chasseront-ils? C'est pourquoi ils seront vos juges. » *Matth.*, XII, 27. N'en soyez cependant ni troublés ni scandalisés. Cela nous apprend que la vertu et le vice dépendent de la volonté et non de la nature. S'ils dépendaient de la nature, les méchants engendreraient des méchants, et les hommes vertueux des enfants vertueux. Mais comme c'est la volonté qui nous rend bons ou mauvais, il arrive que des bons parents engendrent des enfants pervers, et que de parents pervers il naît des enfants vertueux, afin que nous rapportions la responsabilité du vice et de la vertu, non à la nature, mais à la volonté.

Le vice ou la vertu ne viennent point de notre nature, mais de notre volonté.

Cependant, comment se fait-il que les parents d'Abraham, dans l'impiété où ils étaient, lui aient donné le nom qui nous occupe? Ce fut un dessein de la divine Sagesse, qui voulut se servir d'une langue infidèle pour imposer un nom dont la signification renfermait l'histoire de l'avenir. Le Seigneur en agit de même lorsqu'il força Balaam à prophétiser, et il fit voir de la sorte qu'il dispose en maître des infidèles aussi bien que de ses serviteurs. Mais nous allons vous démontrer par un autre exemple que des parents sans piété ont souvent à leur insu donné à leurs enfants des noms d'une portée prophétique. Lamech, père de Noé, de ce Noé sous lequel eut lieu le déluge, n'était ni juste, ni agréable, ni saint aux yeux de Dieu: s'il eût été juste, agréable et saint aux yeux de Dieu, l'Ecriture n'eût pas dit que Noé fut trouvé seul irréprochable parmi les hommes de sa génération; elle n'eût certes pas oublié son père s'il eût été juste. Eh bien, Lamech appela son enfant d'un nom qui annonçait l'avenir, et qui était à lui seul toute une prophétie; car il prédisait clairement le déluge. Et de quelle manière? Le nom de Noé qu'il lui donna signifie en langue hébraïque: Auteur du repos; et le mot *Nia* veut dire repos en syriaque. De même qu'Abraham tire son nom d'Abar, qui signifie au delà; qu'Adam tire le sien d'Eden, qui signifie terre, parce qu'il avait été formé d'un peu de terre; de même Noé tira le sien de *Nia*, qui signifie repos, et fut ainsi appelé *Auteur du repos*, comme l'indique ce qu'ajouta Lamech; car en lui donnant ce nom, il dit: « Celui-ci nous amènera le repos; » *Genes.*, V, 29; c'est à savoir le déluge. En effet, le déluge devait avoir lieu du temps de Noé; or le déluge fut la mort pour le genre humain; « et la mort est le repos de l'homme. » *Job*, III, 23. De là pour l'homme qui fut témoin de ce cataclysme le nom d'auteur du repos que lui donna Lamech.

6. Et en cela je ne fais au texte aucune violence, comme va l'établir la lecture de l'Ecriture elle-même : « Lamech vécut cent quatre-vingt-huit ans, et il engendra un fils, et il l'appela Noé, disant : Celui-ci nous donnera du repos dans nos peines, nos chagrins et les travaux de nos mains sur cette terre maudite du Seigneur. » *Genes.*, v, 28-29. Pourquoi ces paroles : « Nous donnera du repos ; » et pourquoi ne dit-il pas : Celui-ci verra notre ruine, celui-ci amènera le cataclysme ? Mais non : « celui-ci nous donnera du repos. » La création entière est au moment de périr, les abîmes s'ouvrent en bas, les cataractes se déchirent en haut, il n'y a plus qu'une mer étrange, nouvelle et formidable ; dans le sépulcre commun du limon s'enfoncent les cadavres des hommes, des chevaux et des bêtes féroces ; et vous appelez ces maux si horribles, une pareille catastrophe, un repos ? — Oui, nous est-il répondu. Les hommes vivaient plongés dans le mal ; et le cataclysme ayant exterminé le mal, les hommes en ont été délivrés et ont goûté le repos. Lorsque le corps est en proie à diverses maladies auxquelles il n'y a pas de remèdes le repos lui est donné par la venue de la mort : de même, la génération de cette époque, semblable à un corps dévoré par des maladies incurables et sans espoir de soulagement, trouva son repos dans la catastrophe qui l'emporta. Si « la mort est pour l'homme un repos, » à plus forte raison l'est-elle pour ceux qui vivent au sein du vice, puisqu'elle les affranchit de nouvelles tentations, les met dans l'impuissance de pousser plus loin leur perversité, et empêche le fardeau de leurs crimes de dépasser la mesure. Il n'est pas de fardeau lourd et accablant comme le péché ; il n'est rien qui fatigue et brise comme le vice et la prévarication. De là ces paroles adressées par le Christ à ceux qui vivaient dans le péché : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et dans l'accablement, et je vous soulagerai. » *Matth.*, xi, 28. C'est donc parce que le déluge devait borner et arrêter le cours de l'iniquité que Lamech l'appela un repos.

J'eusse voulu poursuivre encore cet entretien ; car j'omets plusieurs questions qui se rattachent au nom de Noé. En attendant, gardez fidèlement le souvenir de ce que vous avez entendu, et faites-en part à ceux de nos frères qui sont absents, afin que nous soyons dispensés de trop nous étendre dans nos préambules et de revenir sur les entretiens précédents. Finissons maintenant ce discours par la prière, et rendons grâces à Dieu, qui nous a inspiré ces réflexions. Gloire soit à lui dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

DISCOURS SUR ANNE

AVANT-PROPOS

A quelle époque saint Chrysostome a-t-il prononcé les discours suivants, et quelle place convient-il de leur assigner, le grand orateur nous l'indique dans ce passage pris au commencement du premier de ces discours : « Peut-être avez-vous maintenant oublié, dit-il à ses auditeurs, les nombreux entretiens que dans cet intervalle nous avons eus avec vous sur divers sujets. Notre père étant alors revenu parmi nous après sa longue absence, il nous a fallu vous raconter toutes les circonstances de son voyage. Nous avons dû ensuite diriger nos efforts contre les Grecs afin de confirmer dans leur foi les gentils que nos malheurs avaient ramenés à de meilleurs sentiments et qui avaient renoncé aux erreurs du paganisme pour se ranger de notre côté, et afin de leur faire comprendre la profondeur des ténèbres auxquelles ils avaient été arrachés, et l'éclat de la vérité par laquelle ils seront désormais illuminés. Après cela nous consacrâmes plusieurs jours à célébrer la fête des martyrs ; et certes, pour nous qui vivons à côté de leurs tombeaux, il eût été inconvenant de nous retirer sans chanter leurs louanges comme ils le méritaient. A ces fêtes succéda une exhortation sur les jurements ; car, les habitants de la campagne ayant envahi la ville en masse, nous n'avons pas cru à propos de les renvoyer sans les munir de ce viatique. » *De Anna*, *serm.* I, 1.

Ce que saint Chrysostome dit en premier lieu de la narration qu'il dut faire, après le retour de l'évêque Flavien, de tout ce qui lui était arrivé à la cour de l'empereur, se rapporte à la vingt-unième homélie sur les statues, qui fut en effet prononcée après le retour de l'évêque d'Antioche. Ce retour s'accomplit vers la fin du carême de l'an 387, et l'homélie fut prononcée le jour même de la résurrection de Notre-Seigneur. Quant à l'homélie adressée aux gentils pour confirmer dans la foi ceux d'entre eux qui, profondément émus des malheurs du temps, avaient embrassé la religion chétienne, le saint docteur en indique le sujet et les considérations principales ; mais cette homélie, ou ces homélies, car nous en ignorons le nombre réel, si elles ne sont pas perdues, nous sont jusqu'à présent entièrement inconnues. Les jours suivants furent employés à célébrer les louanges de plusieurs martyrs dont c'était la fête : la maladie ne permit pas à Chrysostome d'y prendre part. Ces fêtes furent suivies d'une exhortation sur les jurements prononcée à l'occasion des gens de la campagne venus ce jour-là en grand nombre à Antioche. Nous reconnaîtrions volontiers cette homélie dans la dix-neuvième homélie sur les statues ; car l'orateur, après avoir fait mention de la fête des saints martyrs, et de l'arrivée des habitants de la campagne, s'étend fort au long sur les jurements, tandis que dans les autres homélies au peuple d'Antioche il ne fait qu'effleurer ce sujet. Nous y retrouvons donc un accord parfait avec les indications données plus haut ; ce qui nous autoriserait à établir l'ordre suivant : en premier lieu viendrait l'homélie sur le retour de Flavien, la vingt-unième des homélies adressées au peuple d'Antioche ; en second lieu, l'homélie ou les homélies adressées aux Gentils ; en troisième lieu, les fêtes des martyrs, lesquelles durèrent

plusieurs jours ; en quatrième lieu, le discours contre les jurements, prononcé en présence des villageois ; en dernier lieu, les discours suivants sur Anne.

L'homélie sur le retour de l'évêque d'Antioche ouvre donc la marche : la dernière aurait été prononcée le dimanche τῆς ἐπισωζομένης, le dimanche avant l'Ascension, d'après Léo Allatius ; le premier dimanche après Pâques, suivant Savilius ; le dimanche de la Passion, d'après Tillemont. Je m'étais rangé au sentiment de ce dernier dans un des tomes précédents ; mais je donnerais maintenant la préférence au sentiment d'Allatius ; car il me paraît difficile dans toute autre opinion d'expliquer naturellement les difficultés qui se présentent, d'autant plus que la dernière homélie sur Anne a certainement été prononcée après la Pentecôte. Cependant une difficulté se présente au sujet de l'ordre que nous avons indiqué et que nous croyons, tout bien examiné, fondé en raison : saint Chrysostome dit expressément dans la dix-neuvième homélie au peuple d'Antioche, que la maladie l'a retenu chez lui pendant qu'on célébrait la fête des martyrs : or, dans la première homélie sur Anne, il ne parle aucunement de maladie, et il donne à entendre, ou bien qu'il a fait à cette époque le panégyrique des saints martyrs, ou du moins qu'il aurait pu le faire ; s'il n'avoue pas formellement l'avoir prononcé, il dit formellement que la fête de ces bienheureux l'a empêché de traiter un autre sujet. A cela nous répondons qu'il est dans les habitudes de Chrysostome de passer sous silence les faits qui n'ont pas de rapport au but qu'il se propose ; et, comme il avait déjà parlé de son indisposition dans la précédente homélie, qui est la dix-neuvième des homélies au peuple d'Antioche, il jugea sans doute inutile d'en parler de nouveau dans la première homélie sur Anne, qu'il prononça aussitôt après. Mais, s'il ne dit rien de la première des raisons qui l'empêchèrent de prendre la parole, il n'oublie pas la seconde, à savoir, la fête des martyrs. C'est là déjà, à mon sens, un motif de croire que le dimanche τῆς ἐπισωζομένης n'est point celui que nous appelons le dimanche de la Passion ; soit parce que Flavien était de retour depuis plusieurs jours, tandis qu'il ne l'était certainement pas avant le dimanche de la Passion, soit parce que l'homélie en question fut prononcée longtemps après l'homélie sur le *retour de* l'évêque, laquelle fut donnée le jour même de Pâques.

On ne peut admettre davantage que ce dimanche soit le premier après Pâques, comme le prétend Savilius : les six jours de cette semaine n'auraient pas suffi à tout ce que mentionne saint Chrysostome, au discours sur le retour de Flavien, aux discours contre les Gentils, aux fêtes en l'honneur des martyrs, lesquelles durèrent plusieurs jours, πολλὰς ἡμέρας, à la maladie et au rétablissement du saint docteur. En conséquence, sans nous laisser arrêter par la difficulté dont nous avons parlé plus haut, nous nous rangeons au sentiment qui fait de ce dimanche le dimanche avant l'Ascension. De cette manière, nous pourrons tout concilier : nous regarderons le premier discours sur Anne comme ayant été prononcé le lundi avant l'Ascension ; le deuxième, comme l'ayant été le vendredi après ; le troisième, le lundi de la semaine suivante ; le quatrième, que nous avons perdu, le mercredi ; le cinquième, le vendredi, et le sixième, après la Pentecôte. Du reste, la seule raison que nous ayons de désigner ces jours-là, est l'impossibilité où nous nous voyons d'en désigner d'autres.

Le quatrième discours, nous venons de le dire, s'est perdu : cela résulte du contenu du troisième paragraphe du cinquième discours, qui maintenant, vu la perte de celui-là, est marqué le quatrième, où l'orateur rappelle qu'il a expliqué dans le discours précédent le verset du cantique d'Anne ainsi conçu : *Confirmatum est cor meum in Domino*. Or, cette explication ne se trouve point dans le troisième de ces discours.



DISCOURS I.

Qu'il faut penser au jeûne dans le temps de la Pentecôte, comme en tout autre temps; que la pensée aussi bien que l'exercice du jeûne nous procure de grands avantages. — De la providence divine. — Que l'un de ses plus signalés bienfaits consiste dans l'amour naturel des parents pour leurs enfants. — Que l'obligation incombe aux mères comme aux pères de former leurs enfants aux bonnes mœurs. — Enfin, quelques mots sur Anne.

1. Lorsqu'un étranger, après avoir joui chez nous quelque temps d'une bienveillante hospitalité, vient à nous quitter, le jour qui suit son départ, nous ne sommes pas plus tôt à table que nous songeons à lui sur-le-champ, à sa conversation, et que nous le réclamons avec une affection touchante. Ainsi devons-nous faire à propos du jeûne. Car lui aussi est venu nous visiter quarante jours, et nous l'avons accueilli avec bienveillance, puis il nous a quittés. Lors donc que nous nous présentons à cette table spirituelle, ramenons notre pensée vers lui, et vers les biens dont il a été pour nous la source. Non-seulement l'exercice, mais encore la pensée du jeûne peut nous être extrêmement avantageuse. Et de même que le souvenir de ceux que nous aimons, aussi bien que leur présence, est pour notre cœur d'une grande douceur; de même il nous suffira de penser aux jours de jeûne écoulés, aux assemblées et aux exercices en commun de cette époque, en même temps qu'aux avantages dont ils étaient le principe, pour en être réjouis : de plus, nous ne saurions repasser toutes ces choses dans notre mémoire sans en retirer des fruits précieux pour le moment présent. Si je parle de la sorte, ce n'est pas, croyez-le bien, que je prétende vous faire du jeûne une obligation; c'est pour vous détourner de la sensualité, pour vous prémunir contre les sentiments communs à la plupart des hommes, s'il convient encore de donner ce titre d'homme à ces chrétiens pusillanimes qui, pareils à des captifs dont les fers viennent d'être brisés, se disent les uns aux autres : Enfin, nous voilà donc au bout de cette pénible traversée. Il en est d'autres dont les dispositions sont encore plus méprisables : ceux-ci redoutent jusqu'à la quarantaine à venir. Or, la cause de ces dispositions, c'est la part exclusive accordée, pendant tout le reste de l'année, à la sensualité, à l'intempérance et à tous les excès; si nous nous appliquions, au contraire, à vivre avec tempérance et dignité, si nos désirs en outre se reportaient vers le jeûne, nous serions heureux de voir arriver le carême à venir.

D'ailleurs, quel est le bien que ne nous procure pas le jeûne? Sous son règne tout est calme, pur, serein. Dans la maison plus de tumulte, plus de visites bruyantes, plus d'agitations. La même paix remplit l'âme des chrétiens mortifiés; et la ville entière respire cet air de félicité sereine que présentent les maisons et leurs habitants. Alors vous n'entendez plus ces chants qui retentissent le soir; et durant le jour, au lieu des clameurs, des rixes, des vociférations et de l'ivresse donnée en spectacle, vous voyez partout un calme parfait. Il n'en est pas ainsi maintenant : dès l'aurore, ce ne sont que bruits et clameurs, les cuisiniers vont et viennent, la fumée remplit les maisons comme les âmes; car les passions brûlent dans nos cœurs, et la mollesse y ranime la flamme des convoitises criminelles. Voilà pourquoi nous devons nous reporter vers le jeûne déjà écoulé, vers le jeûne qui contenait tous ces désordres. Si nous n'en pratiquons pas les austérités, n'en étouffons pas le désir et n'en éteignons pas la mémoire. Quand vous descendrez sur l'agora, reposé et repu, et que vous verrez le jour incliner vers le soir, entrez dans cette église, venez près de ce sanctuaire, et ressuscitez en votre esprit le temps où cette nef regorgeait d'auditeurs, où l'attention était portée au comble, où la satisfaction était générale, et la ferveur sans limites : rassemblez toutes ces circonstances et songez à ces jours si regrettables. Faudra-t-il vous mettre à table, prenez votre nourriture sous l'influence de ces pensées, et certainement vous ne glisserez pas sur la pente de l'intempérance. L'homme qui a pour épouse une femme chaste et libre, et qui l'aime d'un ardent amour, ne se laissera pas séduire en son absence par une misérable courtisane, l'amour qu'il éprouve pour son épouse absorbant son

Avantages du jeûne.

cœur et en interdisant l'entrée à toute autre affection. J'en dirai autant du jeûne et de l'intempérance. Souvenons-nous de cette libre et chaste épouse, et nous repousserons avec horreur cette prostituée, mère de toutes les hontes, l'intempérance, veux-je dire ; et l'amour du jeûne triomphera de son impudence.

Pour toutes ces raisons, je vous conjure de ne jamais oublier ces jours ; et, pour vous en faciliter le souvenir, le même sujet que je me proposais de traiter alors, je le mettrai aujourd'hui encore sous vos yeux, afin que la similitude des enseignements vous rappelle ce temps qui n'est plus. Peut-être ne vous souvenez-vous plus maintenant des nombreux entretiens que, dans cet intervalle, nous avons eus avec vous sur divers sujets. Notre père étant alors revenu parmi nous après sa longue absence, il nous a fallu vous raconter tout ce qui lui était arrivé à la cour. Nous avons dû ensuite diriger nos efforts contre les Gentils, afin de les confirmer dans leur foi que nos malheurs avaient ramenés à de meilleurs sentiments, qui avaient renoncé aux erreurs du paganisme pour se ranger de notre côté, et afin de leur faire comprendre la profondeur des ténèbres auxquelles ils avaient été arrachés et l'éclat de la vérité par laquelle ils seront désormais illuminés. Après cela, nous consacrâmes plusieurs jours à célébrer la fête des martyrs : et certes, pour nous qui vivons près de leurs tombeaux, il eût été inconvenant de ne pas chanter leurs louanges comme ils le méritaient. Ces fêtes furent suivies d'une exhortation sur les jurements ; car les habitants de la campagne ayant envahi la ville en masse, nous n'avons pas cru à propos de les renvoyer sans les munir préalablement de ce viatique.

Fête des martyrs.

2. Ce ne serait pas pour vous une tâche sans difficulté de résumer exactement la controverse que nous avons à cette occasion soutenue contre les Gentils ; mais moi, à qui cet exercice est familier, et qui vis dans ce milieu, il me sera facile de reprendre une partie des choses qui sortirent alors de ma bouche et de vous rappeler le sujet de notre discussion tout entière. Quel était donc ce sujet ? Nous examinions comment le Seigneur avait, dès le principe, exercé sa providence à l'endroit du genre humain, et comment il avait communiqué les enseignements nécessaires, alors que ni les livres ni les saintes Ecritures n'étaient connus. Or, nous avons démontré qu'il s'était servi de la contemplation des créatures pour conduire l'homme à la connaissance du divin : à ce propos, m'emparant non de votre main, mais de votre intelligence, je vous ai fait parcourir l'univers entier ; j'ai appelé vos regards sur le ciel, la terre, la mer, les lacs, les sources, les fleuves, les vastes océans, les prairies, les vergers, les moissons luxuriantes, les arbres chargés de fruits, les montagnes dont le sommet est orné de forêts ; en même temps je vous ai longuement entretenus des semences, des plantes, des fleurs, des arbres à fruit et des arbres sans fruit, des animaux soit sauvages soit domestiques, des animaux terrestres, aquatiques et amphibies, des oiseaux qui fendent l'air de leurs ailes, des bêtes qui rampent, enfin des éléments eux-mêmes du monde ; et, à chacun de ces spectacles, sentant l'impuissance où nous étions d'embrasser par la pensée ces merveilles et ces trésors sans fin, nous nous écriions d'une commune voix dans un profond *ravissement* : « Que vos œuvres sont grandes, *Seigneur ! Oui*, vous avez tout fait avec sagesse. » *Psalm.* XCI, 6.

Et ce n'était pas seulement la multitude des créatures qui nous pénétrait d'admiration pour la divine sagesse ; c'était à la fois ces deux choses : d'abord, la grandeur et la beauté surprenante de l'univers ; puis le caractère de faiblesse que le Créateur a imprimé aux choses visibles, soit pour que l'on ne pût en contempler le spectacle sans payer à l'infinité de Dieu le tribut d'admiration et d'hommages qui lui est dû, soit pour nous détourner de l'adoration des créatures ; ce à quoi la considération de leur beauté et de leur grandeur pourrait nous entraîner, si la considération de leur faiblesse ne nous prémunissait contre cette erreur. Nous avons également recherché devant vous la raison de la corruptibilité des créatures, de la condition meilleure vers laquelle elles tendent, de la gloire et de l'éclat qui leur sont réservés ; nous avons

dit quels avaient été l'origine, le but et la cause de leur corruptibilité ; et, tout en parcourant cet ordre de considérations, nous vous avons montré une preuve nouvelle de la puissance divine dans la beauté singulière dont le Seigneur a doué dès le principe ces êtres corruptibles, tels que les astres, le firmament, le soleil. Car c'est vraiment une des choses les plus surprenantes que ces êtres, après tant de siècles écoulés, n'aient point subi le sort réservé au corps humain et que sans être affaiblis aucunement par la vieillesse, sans être débilités par la maladie et l'infirmité, ils conservent toujours la même vie et la même beauté qu'ils ont reçues du Créateur dès le commencement, de telle façon que le soleil n'a rien perdu de sa splendeur éblouissante, que l'éclat des astres n'est en rien flétri, que l'azur du firmament a toujours sa fraîcheur, que les bornes de la mer restent fixées à la même place, et que la terre ne cesse de tirer de son sein fécond les mêmes fruits aux mêmes époques. Que toutes ces créatures soient périssables, nous vous l'avons prouvé par la raison et par les Ecritures ; qu'elles soient douées de beauté et d'éclat, mais d'une beauté qui ne perd rien de sa fraîcheur, le spectacle qu'elles offrent chaque jour à nos regards nous en convainc ; et c'est pourquoi nous devons admirer d'autant plus Celui qui les a ainsi faites dès le commencement.

Mais, tandis que nous nous exprimions en ce sens, on s'est récrié et l'on a dit : L'homme est donc la dernière de toutes les créatures visibles, puisque le ciel, la terre, le soleil, les astres, ont duré tant de siècles et qu'il suffit de soixante-dix ans pour amener notre dissolution et notre fin ? A cela nous avons d'abord répondu que l'homme ne meurt pas tout entier, que la partie principale et la plus noble, à savoir l'âme, est immortelle et au-dessus de toute maladie ; en sorte que la corruption atteint seulement la partie de nous-même qui a le moins de dignité. Nous avons ajouté en second lieu que notre dignité n'en est justement que plus considérable. Ce n'est ni sans motif ni sans raison ; c'est à bon droit et dans notre intérêt que nous sommes assujettis à la maladie et à la vieillesse : à bon droit, parce que nous sommes tombés dans le péché ; dans notre intérêt, parce que nous trouvons un contre-poids à l'orgueil dont notre lâcheté est le principe dans ces infirmités et dans ces misères elles-mêmes. Si Dieu nous a imposé cette condition, ce n'est donc pas pour nous faire injure ; car, à vouloir nous traiter ainsi, il eût dépouillé notre âme de l'immortalité. Ce n'est pas non plus de sa part impuissance, si notre corps est à ce point misérable. En cas d'impuissance du côté de Dieu, il n'eût point maintenu durant tant de siècles le firmament, les astres, la terre, dans un état si florissant. Il a donc voulu nous rendre meilleurs, plus retenus, mieux disposés à lui obéir, et par cela même assurer notre salut. Pour le ciel, il n'a pas cru devoir l'assujettir à la caducité et à n'importe quelle maladie, parce que le ciel n'ayant ni âme ni volonté, ne saurait ni faire bien ni faire mal ; conséquemment, il n'a besoin de correction d'aucun genre. Mais nous, qui avons le bonheur de posséder une raison et une âme, il a fallu nous imposer ces misères, et nous former de la sorte à la réserve et à l'humilité ; d'autant plus que le premier homme se précipita dès le commencement et avant toute créature dans l'abîme de l'orgueil. D'ailleurs, si le ciel, aussi bien que le genre humain, était soumis à la maladie et à la caducité, il ne manquerait pas de gens prêts à accuser de faiblesse le Créateur, parce qu'il serait impuissant, à leurs yeux, à maintenir une seule de ces œuvres durant un certain nombre d'années. Maintenant ce prétexte leur est enlevé, les œuvres de Dieu s'étant conservées jusqu'à ce jour.

Pourquoi Dieu nous a rendus sujets aux maladies.

3. N'oublions pas non plus que notre destinée n'est point bornée à la vie présente, et qu'après avoir profité des leçons du Seigneur sur cette terre, nous verrons nos corps ressusciter plus glorieux et plus éblouissants que le ciel, le soleil et toutes les autres créatures, et vivre d'une vie surnaturelle. L'une des voies qui conduisent à la connaissance du divin est dans la considération de l'ensemble des êtres créés : une autre voie tout aussi remarquable nous est fournie par la conscience ; cette voie nous l'avons fait connaître fort au long : nous vous avons montré dans la conscience un juge qui connaît naturellement ce

qui est bien et ce qui ne l'est pas, et qui nous instruit intérieurement sur toutes ces choses. Deux maîtres primordiaux nous ont été donnés, la création et la conscience ; tous deux, sans prononcer une parole, instruisaient l'humanité dans le silence. D'une part la création, ravissant d'admiration celui qui la contemple, l'oblige à reporter son admiration sur le Créateur lui-même ; d'autre part, la conscience élève la voix au fond de notre âme et nous indique ce que nous devons faire ; le simple aspect des choses nous révèle son autorité et ses arrêts. Ainsi, tandis que le péché nous accuse au dedans, il couvre notre visage de confusion et répand sur notre extérieur un air de tristesse. Sommes-nous surpris en flagrant délit de turpitude, la pâleur et la crainte se lisent sur notre visage, et, sans entendre aucune voix, nous exprimons par notre maintien l'indignation que ressent intérieurement la conscience. A ces deux maîtres, la Providence divine, notre discours l'a démontré ensuite, en a joint un troisième : celui-ci n'est pas muet comme les autres, et, paroles, conseils, avis, il ne néglige rien pour façonner au bien notre cœur. Quel est ce troisième maître ? Le père qui a été donné à chacun de nous. Si Dieu a fait une loi de l'amour des parents pour leurs enfants, c'est afin qu'ils les formassent à la vertu. Ce n'est pas seulement la génération des enfants qui constitue la parenté ; c'est encore leur bonne éducation. Que ce soit la vérité, et qu'il faille, indépendamment de la nature, la vertu pour constituer la paternité, les parents en conviendront eux-mêmes. Que de fois, à la vue de leurs enfants tombés dans le vice et enfoncés dans le mal, ne les retranchent-ils pas de leur famille, ne les réprouvent-ils pas, sauf à adopter des enfants qui ne leur appartiennent à aucun titre ! Or, conçoit-on une mesure plus étrange que de repousser ceux que l'on a mis au monde, et d'adopter ceux qui ne nous sont rien ?

La volonté est plus forte que la nature.

Nous ne vous avons pas dit ces choses sans but ; nous voulions vous apprendre la supériorité de la volonté sur la nature et la part considérable qui revient à la première dans la création de la filiation et de la paternité. C'est un acte de la Providence divine d'avoir permis et que les enfants ne fussent pas sans droit à une tendresse basée sur la nature, et que la nature en cette matière ne fît pas tout. Si la nature n'entraînait pas les parents à aimer leurs enfants spontanément, et si leur tendresse avait pour principe unique les mœurs et les mérites de leurs fils, que d'enfants leur légèreté aurait fait chasser de la maison paternelle, et quelle confusion vous verriez dans l'humanité ! Si, d'un autre côté, la tyrannie du sentiment n'eût pas rencontré de limite, et si, dans l'impuissance de haïr des enfants pervers, un père eût dû dévorer leurs affronts et leurs outrages, et, contraint par la nature, ne répondre à leurs injures et à leurs excès que par des caresses, la race humaine eût glissé au plus profond de la perversité. Maintenant que les enfants ne peuvent pas compter absolument sur le cœur de leurs pères et qu'ils n'ignorent pas le sort de bien des fils chassés par leur famille et déshérités à cause de leur mauvaise conduite, nonobstant ces malheurs, ils ne laissent pas de s'autoriser de la tendresse paternelle pour insulter les auteurs de leurs jours. Supposé que Dieu eût interdit aux pères et aux mères de témoigner à leurs enfants vicieux leur indignation, leur courroux, et de les *bannir de* leur présence ; à quel degré de malice se serait-on arrêté ? Aussi le Seigneur a-t-il donné à l'amour des parents une double base, le sentiment naturel et la conduite des enfants : les fautes de ces derniers sont-elles légères, ils les leur pardonnent sans peine, sous l'influence décisive de leur tendresse ; ces fautes au contraire sont-elles graves, la dépravation des enfants est-elle sans remède, les parents alors les châtient et ne les encouragent pas au mal, comme il arriverait si la nature les empêchait de les châtier et les contraignait à n'accueillir leurs débordements que par des caresses.

N'est-ce pas, je vous le demande, une admirable prévoyance que d'avoir fait de l'amour paternel une loi, d'avoir néanmoins imposé à cet amour une borne, et d'avoir en même temps promis une récompense à quiconque élèverait convenablement ses enfants ? Car il y a une récompense à ce sujet et pour les hommes et pour les femmes ; l'Ecriture l'affirme en maint endroit

de la façon la plus formelle. Après avoir dit : « La femme séduite a prévariqué, » Paul ajoute : « Mais elle sera sauvée par la génération des enfants. » I *Tim.*, II, 14-15. Comme s'il disait : Vous gémissez de ce que la première femme vous a condamné à des souffrances d'une longue grossesse et d'un laborieux enfantement; ne vous en indignez pas, car ces douleurs, ces souffrances vous paraîtront peu de chose comparées aux avantages que vous retirerez, si vous le voulez, de l'éducation de vos enfants. C'est là que vous pouvez vous enrichir en mérites ; si vous les entourez de soins convenables et les formez par vos leçons à la vertu, les enfants que vous mettrez au monde seront pour vous un gage précieux de salut, et, indépendamment de tout autre mérite, cette tâche seule vous assurera une magnifique récompense.

4. Voulez-vous une nouvelle preuve de cette vérité, que l'enfantement ne constitue pas la maternité, qu'il ne donne pas un droit à la récompense, écoutez ce que Paul a dit en parlant d'une veuve : « A-t-elle élevé des enfants? » dit-il, et non : A-t-elle mis des enfants au monde? I *Tim.*, V, 10. Cette dernière chose dépend de la nature, la première dépend de la volonté. C'est pourquoi, après ces paroles : « Elle sera sauvée par la génération des enfants, » l'Apôtre ne s'arrête pas là, et, pour nous convaincre que la bonne éducation des enfants et non leur génération donne droit à la récompense, il poursuit en ces termes : « S'ils persévèrent dans la foi, la charité, les œuvres saintes et la tempérance. » I *Tim.*, II, 15. C'est à savoir : Votre rémunération sera belle si les enfants engendrés par vous persévèrent dans la foi, la charité et les œuvres saintes. Si de votre côté vous les poussez par vos exhortations, vos avis, vos leçons, vos conseils dans cette voie, vos efforts à ce sujet vous obtiendront du Seigneur une récompense digne de lui. Que les femmes n'estiment donc pas chose qui leur soit étrangère de s'occuper des enfants des deux sexes. L'Apôtre ne fait aucune distinction, et il dit sans restriction aucune, ici : « A-t-elle élevé des enfants? » là : « S'ils persévèrent dans la foi, la charité et les œuvres saintes. » A nous donc de veiller sur les enfants, à quelque sexe qu'ils appartiennent; aux femmes surtout d'y veiller, elles qui restent habituellement dans l'intérieur de la maison. La plupart du temps les hommes doivent se partager entre les voyages, les préoccupations de l'agora et les affaires de la cité; la femme se trouvant exempte de préoccupations de ce genre, il lui sera extrêmement facile, dans les loisirs dont elle jouit, de prendre soin de ses enfants. Ainsi faisaient les femmes de l'antiquité; car, je le répète, ce devoir incombe aux femmes aussi bien qu'aux hommes; le devoir, dis-je, de veiller sur leur famille et de la former à la vertu. A l'appui de cette assertion, je vous raconterai une histoire des temps anciens :

Histoire d'Anne, mère de Samuel.

Il y avait chez les Juifs une femme nommée Anne. Or, Anne resta longtemps stérile; et, ce ce qui était plus pénible pour elle, sa rivale était mère de plusieurs enfants. Vous savez combien la stérilité par elle-même est odieuse aux femmes; et elle est encore beaucoup plus odieuse à leurs yeux lorsqu'il se rencontre une rivale féconde, parce qu'alors la fécondité de celle-ci fait ressortir plus vivement leur triste condition; de même que la pensée des richesses d'autrui redouble l'affliction des infortunés réduits à une extrême indigence. Le malheur d'Anne ne consistait pas seulement dans sa stérilité, opposée à la fécondité de sa rivale, mais encore dans la rivalité déclarée de celle-ci, et non-seulement dans cette rivalité déclarée, mais de plus dans les procédés méprisants par lesquels sa rivale s'efforçait de la pousser à bout. Dieu qui contemplait ce spectacle le souffrait. « Et le Seigneur ne lui donna pas de fils pour adoucir sa tribulation et la tristesse de son âme. » I *Reg.*, I, 6. Si Dieu ferme son sein, veut dire l'écrivain sacré, ce n'est pas à cause de la patience qu'elle déploie; et si, malgré son chagrin, ses pleurs et ses déchirements, il ne met pas de terme à ses maux, c'est qu'il se propose un but plus élevé. Ne prêtez pas à ce langage une oreille distraite; puisez plutôt ici la plus précieuse des philosophies; et, lorsqu'il nous arrivera d'être surpris par quelque épreuve, quels que soient nos gémissements et nos larmes, quelque intolérable que l'épreuve nous paraisse, gardons-nous de

l'impatience et du découragement, attendons l'heure de la Providence, qui sait très-bien à quel moment il convient de faire disparaitre la cause de notre affliction. C'est ce qui arriva pour notre héroïne. Le Seigneur, en fermant ses entrailles, ne prétendait lui témoigner aucun sentiment d'aversion ou de haine : il voulait plutôt nous découvrir la philosophie de cette femme remarquable, nous dévoiler les trésors de sa foi, et nous instruire de la gloire dont elle fut redevable à sa stérilité elle-même.

Mais écoutez la suite du récit : « Et elle faisait ainsi chaque année depuis longtemps, lorsqu'elle montait dans la maison du Seigneur. Et elle s'affligeait, et elle pleurait, elle ne mangeait pas. » I *Reg.*, I, 7. Quelle intense douleur, quel long chagrin ! Il ne s'agit point de deux, ni de trois, ni de vingt, cent, mille ou deux mille jours; mais depuis longtemps, dit l'Écriture, cette femme était dans la douleur et dans les larmes; à savoir, depuis de nombreuses années, car tel est le sens de ce mot : depuis longtemps. Pourtant chez elle point de murmure; sa philosophie fut plus forte que le temps lui-même et que les sarcasmes et les injures de sa rivale; pour elle, elle ne faisait que prier et supplier. Ce qu'il y a de plus admirable et ce qui prouve bien son amour pour Dieu, c'est qu'elle ne désirait pas un enfant pour l'enfant lui-même, mais pour le consacrer au Seigneur, pour offrir à son Dieu les prémices de sa fécondité et goûter ainsi la douceur de cette sublime promesse. Et où en est la preuve ? Dans les paroles qui suivent. — Personne de vous n'ignore que si la stérilité est odieuse aux femmes c'est principalement à cause de leurs maris. En effet, les hommes sont bien souvent assez peu raisonnables pour faire un crime à leurs épouses de n'avoir pas d'enfants; ils ne savent donc pas que la fécondité est un don du Ciel et de la Providence divine, que ni les sens, ni le rapprochement des époux, ni aucune autre circonstance ne suffisent à la produire. N'importe, quand même ils sentiraient l'iniquité de leurs reproches, ils n'en maltraitent pas moins leurs femmes, ils les prennent en aversion et ne trouvent plus auprès d'elles que des ennuis.

Malheurs de la stérilité.

5. En a-t-il été ainsi de cette sainte femme ? Si vous la voyez méprisée, outragée, maltraitée par son époux, sans influence sur lui, sans attention de sa part, alors si elle désire des enfants, vous avez raison de voir en cela pour elle un moyen de reconquérir son influence et sa liberté et de regagner le cœur de son mari. Si c'est le contraire qui est vrai, si elle est plus chère à son époux que sa féconde rivale, si elle reçoit de lui plus de marques de bienveillance, vous devrez en conclure que, si elle désire des enfants, ce n'est pas pour un motif humain, ni pour capter les bonnes grâces de son mari, mais pour la raison que nous avons indiquée. Et d'où cela résulte-t-il ? Écoutez le langage de l'historien lui-même : Il ne mentionne pas sans motif cette circonstance, et il veut certainement nous découvrir la vertu de cette femme admirable. Quel est donc son langage ? « Elcana aimait Anne beaucoup plus que Phenenna. » I *Reg.*, I, 5. Un jour, voyant qu'elle ne mangeait pas et qu'elle pleurait, il lui dit : « Pourquoi pleures-tu? pourquoi ne prends-tu pas de nourriture ? pourquoi ton cœur est-il affligé? Est-ce que je ne vaux pas mieux pour toi que dix enfants ? » *Ibid.*, 8. Voyez-vous combien il lui était attaché, et combien il souffrait lui-même, non pas tant de ce qu'elle n'avait pas d'enfants que de la voir dans le chagrin et la tristesse? Il ne put cependant l'arracher à son affliction; car l'enfant qu'elle désirait, elle ne le désirait pas à cause de son époux, mais afin de pouvoir en faire à Dieu le sacrifice. « Et elle se leva après qu'ils eurent mangé et bu à Selom, et elle se présenta devant Dieu. » *Ibid.*, 9. La circonstance indiquée par ces mots, « après qu'ils eurent bu et mangé, » ne l'est point indifféremment : vous apprendrez par là que le temps consacré par le reste des hommes au plaisir et au repos, Anne sobre et vigilante le consacrait à la prière et aux pleurs. « Et elle se présenta devant le Seigneur. Or, le grand-prêtre Héli était sur son siége à l'entrée du temple du Seigneur. » Ce n'est pas non plus au hasard qu'il est parlé d'Héli assis à l'entrée du temple; ce rapprochement nous fait mieux connaître la ferveur de cette sainte femme: semblable à une veuve délaissée, opprimée, sans

protecteur, qui, au moment de l'arrivée de l'empereur, ne se laisserait arrêter ni par les gardes, ni par les doryphores, ni par les cavaliers et la suite nombreuse du prince, ne sentirait le besoin d'aucune protection et traversant tous ces rangs s'adresserait au monarque avechardiesse, et lui exposerait le tableau de son triste sort, n'écoutant en cela que les exigences de sa situation; Anne ne craint pas et n'a pas honte de passer à côté du prêtre assis sur son siége, d'implorer par elle-même le Souverain du ciel et de paraître sans effroi devant lui. Et vraiment son ardeur lui donnait des ailes, et son âme se transportant dans les cieux, elle adressait à Dieu d'aussi ardentes prières que si elle l'eût vu face à face. Et que lui dit-elle? Mais non, elle ne commence pas par ouvrir la bouche: ses gémissements sont ses premiers accents, et elle répand des torrents de larmes brûlantes. Lorsque la pluie inonde la terre, le sol en est ramolli, et, perdant sa dureté et sa sécheresse, il devient plus apte à la production des fruits. De même les larmes abondantes de cette femme ramollirent en quelque sorte son sein, et la chaleur qui se répandit en elle fut comme une préparation à cet admirable enfantement. Mais prêtons l'oreille à ses paroles et à ses touchantes supplications.

« Elle pleura abondamment, dit l'Écriture, et elle adressa une prière au Seigneur disant: ADONAÏ, Seigneur, ELOÏ SABAOTH. » I *Reg.*, I, 10-11. Paroles redoutables et qui respirent une sainte horreur! C'est avec raison que l'historien ne les a pas traduites en langue vulgaire, car il n'aurait pu leur conserver en grec toute leur énergie. Anne ne se contente pas d'un seul nom pour désigner le Seigneur, elle en emploie plusieurs de ceux qu'on lui décerne, preuve de son amour envers lui et de l'ardeur de ses sentiments. Et de même que dans les supplications adressées à l'empereur, on ajoute à son nom la qualification de triomphateur, d'auguste, d'imperator et autres semblables que l'on met en tête de la requête; de même cette pieuse femme, ayant à offrir une supplique au Seigneur, la fait précéder de plusieurs noms divins, et pour montrer, comme je l'ai déjà dit, ses propres sentiments, et pour rendre à Celui qu'elle implore l'honneur qui lui est dû. Au reste, sa prière était dictée par son chagrin; et, comme elle fut sagement conçue, elle fut promptement exaucée: il en est ainsi des prières qui s'échappent d'un cœur brisé. Pour Anne, son âme lui tint lieu de papier, sa langue de plume, ses larmes d'encre; et voilà pourquoi sa prière s'est conservée jusqu'à ce jour. Ils sont, en effet, ineffaçables les caractères tracés avec une encre de cette nature. Nous avons vu le début de cette prière: comment la poursuivit-elle? « Si vous daignez abaisser vos regards sur l'humiliation de votre servante. » I *Reg.*, I, 11. Elle n'a reçu encore aucune faveur, et dès le commencement de sa prière elle semble s'autoriser d'une promesse. Elle remerciait Dieu, même avant d'avoir rien obtenu, tant elle avait à cœur de le faire; c'était effectivement ce qu'elle voulait par-dessus tout, et telle est la raison principale pour laquelle elle désirait un enfant. « Si vous daignez abaisser vos regards sur l'humiliation de votre servante. » Je me fonde sur un double droit, celui du servage et celui du malheur. « Accordez à votre servante un enfant mâle, et je le consacrerai à votre service. » Je vous le donnerai sans réserve et sans partage; je renoncerai à tous mes droits. Car, si je désire devenir mère, c'est uniquement pour donner la vie à un enfant auquel ensuite je renoncerai complétement.

6. Considérez la piété de cette femme. Elle ne dit pas: Si vous me donnez trois enfants, je vous en céderai deux; si vous m'en donnez deux, je vous en céderai un; mais bien: « Donnez m'en un seulement et il vous appartiendra tout entier. Et il ne boira ni vin ni toute autre boisson fermentée. » Elle n'est pas encore mère, et déjà elle prépare un prophète; elle détermine déjà l'éducation qu'il recevra, elle conclut un pacte avec le Seigneur. Quelle confiance dans cette femme! Quoiqu'elle n'ait point encore été exaucée, et qu'elle ne puisse par conséquent payer à Dieu sa dette, elle n'hésite pas pour la payer à engager l'avenir. Ainsi l'on voit les habitants des champs que leur pauvreté extrême prive des ressources nécessaires pour acheter une génisse ou une brebis, accepter de leurs maîtres ces animaux de compte à demi, et à la charge de

leur en payer le prix avec les fruits qu'ils en attendent. Mais Anne agit encore d'une manière bien plus admirable : ce n'est pas pour le posséder de concert avec Dieu qu'elle demande un fils; elle se propose de le lui donner sans partage, et elle ne se réserve que le soin de l'élever, se regardant suffisamment dédommagée par l'honneur de travailler à élever un prêtre du Seigneur. « Et il ne boira ni vin, ni toute autre boisson fermentée. » Elle ne songe point à se dire à elle-même : Mais s'il est délicat, est-ce que l'eau pour boisson ne compromettra pas sa santé? et s'il devient malade! et si la gravité du mal est telle qu'il en meure! — Il lui suffit que Celui duquel elle recevra l'enfant puisse veiller sur sa santé : en conséquence elle le voue dès sa naissance et dès les langes à une vie sainte, et elle se repose de tout sur Dieu. Si bien qu'avant même l'enfantement, son sein est consacré ; car il contient un prophète, il conçoit un prêtre, il porte un ex-voto pour ainsi parler, et un ex-voto vivant. Aussi Dieu, en différant de soulager sa tristesse et de remplir ses vœux, se proposait-il d'accroître sa gloire par le merveilleux de sa maternité, et de mettre au jour sa philosophie.

Remarquez-le bien, dans sa prière Anne ne dit pas un mot de sa rivale, elle ne mentionne pas ses injures, elle ne rappelle pas ses sarcasmes, elle ne s'exprime pas en ces termes, comme le font la plupart des femmes : Vengez-moi de cette malheureuse et impure créature; elle oublie ses griefs et ne demande que ce qui l'intéresse. Faites de même, chrétiens; et, quand vous aurez à subir les mauvais procédés d'un ennemi, ne lancez contre lui aucun amer propos, et ne faites pas de vœu contre lui, quelle que soit son hostilité à votre égard. Entrez plutôt dans l'église, et fléchissant le genou, suppliez avec larmes le Seigneur de mettre un terme à votre peine et d'adoucir votre douleur. Telle fut la conduite d'Anne, et c'est pourquoi sa rivale elle-même ne concourut pas médiocrement à son triomphe, et à lui obtenir du Ciel l'enfant qui lui fut donné. De quelle manière, je vais vous le dire. Comme elle avait abreuvé d'outrages, d'épreuves, de douleur sa rivale; la prière de celle-ci n'en fut que plus véhémente, et elle toucha le cœur de Dieu, et elle fut exaucée, et Samuel naquit. Par conséquent avec un peu de vigilance de notre côté, loin que nous ayons à redouter quelque dommage de nos ennemis, ils nous procureront les avantages les plus précieux; indubitablement, ils nous rendront plus zélés en toute chose, pourvu néanmoins que nous ne nous laissions pas aller aux injures et aux mauvais procédés, sous l'influence de la peine que nous en aurons reçue, et que nous nous jetions au contraire dans la prière. Lorsque Anne eut mis son fils au monde elle l'appela Samuel, nom qui signifie : Il écoutera Dieu. En étant redevable à la prière et à la bonté du Seigneur, et non à la nature, elle voulut perpétuer à l'aide du nom, comme par une colonne d'airain, le souvenir de ce bienfait. Au lieu de dire : Donnons-lui le nom de son père, ou de son oncle, ou de son grand-père ou de son bisaïeul, elle tint ce langage : Donnons-lui un nom qui soit un hommage à Celui duquel j'ai reçu cet enfant.

Imitez cet exemple, ô femmes; hommes, imitons-le nous-mêmes; déployons à l'égard de nos enfants la même sollicitude; élevons-les dans la pratique de toutes les vertus et principalement de la chasteté. Il n'est rien dont il faille prendre plus de souci et de soin que d'inspirer à la jeunesse l'amour de la chasteté et du respect de soi-même. C'est à cet âge que la passion opposée livre de redoutables assauts. Aussi les précautions que nous prenons pour de simples lampes, prenons-les pour nos enfants. Ne recommandons-nous pas à nos servantes, lorsqu'elles allument un flambeau, de ne point le porter en des lieux où se trouverait de la paille ou de l'herbe, de crainte qu'à notre insu une étincelle venant à jaillir ne tombe au milieu de ces matières et n'embrase la maison entière? Cette sollicitude, montrons-la pour nos enfants; ne les conduisons jamais là où des servantes impudiques, de jeunes filles lascives, des esclaves débauchées frapperaient leurs regards; et, si nous avons quelque servante ou quelque voisine de ce genre, intimons-lui l'ordre formel de ne jamais se présenter devant nos jeunes gens, et de ne

jamais s'entretenir avec eux, afin qu'une étincelle impure ne vienne pas embraser leur âme et causer un irréparable désastre. Eloignons-les donc des chants lascifs et dissolus aussi bien que des spectacles dangereux; gardons-nous de les mener dans les théâtres, dans les festins et dans les banquets; les jeunes vierges qui vivent retirées dans leurs appartements ne devraient pas s'en abstenir avec plus de soin. Alors les femmes auront vraiment des charmes aux yeux du jeune homme, parce que son âme n'aura pas été corrompue et flétrie par la débauche, parce que la femme que le mariage lui aura donnée sera la seule qu'il aura connue. A cette condition, vous aurez d'ardentes amours, des affections sincères, des attachements sérieux, lorsque les jeunes gens se seront préparés au mariage par la chasteté. Car pour les mariages qui se font aujourd'hui, ce ne sont pas des mariages; c'est tout au plus une affaire d'argent et un trafic. Le jeune homme étant corrompu avant le mariage, et continuant après à jeter ses yeux sur d'autres femmes, à quoi lui sert le mariage, je vous le demande? A lui préparer un châtiment plus grave, à rendre son crime inexcusable, puisqu'il ne rougit pas d'abandonner son épouse pour aller chercher au dehors des courtisanes et se plonger dans l'adultère. Le mariage une fois contracté, on a beau n'avoir de relations qu'avec une courtisane, c'est toujours un adultère. Or, s'il en est de la sorte, si l'on voit des gens mariés courir après des femmes publiques, c'est parce qu'avant leur mariage ils n'ont point conservé leur chasteté. De là des luttes, des propos amers, des maisons perdues, des rixes de tous les jours: de là cette déperdition de l'amour conjugal, lequel se flétrit au contact de l'air qu'on respire dans les mauvais lieux. Quant au jeune homme qui connaît la continence, il n'aimera personne autant que son épouse, il sera toujours heureux de la voir, il vivra avec elle en parfaite harmonie; et, à la suite de la paix et de l'harmonie, tous les biens viendront s'établir en sa maison.

Afin donc de diriger sagement la marche de la vie présente, d'obtenir ensuite la possession du royaume des cieux, veillons à la fois sur nos enfants et sur nous-mêmes, surtout à l'endroit de ce commandement; alors nous n'aurons pas à craindre d'entrer revêtus de haillons dans la salle des noces spirituelles, et nous aurons la confiance de jouir des honneurs réservés en ces lieux à ceux qui en sont dignes : puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, honneur, puissance, soient au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS II.

De la foi d'Anne, de sa philosophie et de sa modestie. — Du respect dû au prêtre. — De la convenance de la prière, soit au commencement soit à la fin du repas.

1. Il n'est rien de comparable à la prière, mes bien-aimés, il n'est rien de plus puissant que la foi; ces vérités, l'histoire d'Anne nous les a dernièrement démontrées. C'est, en effet, avec sa prière et sa foi pour toute offrande qu'elle se présenta devant Dieu, et il ne lui en fallut pas davantage pour obtenir tout ce qu'elle désirait. L'infirmité dont la nature l'avait affligée fut guérie, son sein naguère fermé s'ouvrit, son ignominie fut effacée, les sarcasmes dont l'accablait sa rivale réduits à néant, enfin la confiance ramenée dans son cœur, lorsqu'il lui fut donné de cueillir ce magnifique épi sur un rocher stérile. Tous, vous savez quelles furent ses larmes, quelle fut sa prière, et comment elle toucha le Seigneur et en fut exaucée : elle conçut, mit au monde, éleva Samuel et le consacra au culte de Dieu. Aussi pourrait-on sans témérité aucune reporter sur cette femme le double mérite de la paternité et de la maternité; car, bien qu'elle ne fût pas sans époux, sa prière seule attira sur son époux la bénédiction du Ciel et assura la naissance merveilleuse de Samuel. Ne cherchez point ici dans le rapprochement des époux le principe de cette génération; cherchez-le dans les prières, les larmes et la foi de la mère. C'est parce que le prophète fut accordé à la foi de la mère que sa naissance présente un caractère plus merveilleux que celle des enfants ordi-

Anne eut le double mérite de la paternité et de la maternité.



naires; et voilà pourquoi nous aurions le droit d'appliquer à cette heureuse femme le mot du Psalmiste : « Ceux qui sèment dans les pleurs moissonneront dans la joie. » *Psalm.* CXXV, 5. Qu'elle soit donc un sujet d'émulation pour les hommes, d'imitation pour les femmes; car à l'un et à l'autre sexe elle donne des enseignements. Femmes, êtes-vous stériles, ne perdez point espoir; êtes-vous mères, élevez comme l'a fait Anne les enfants auxquels vous avez donné le jour. Tous proposons-nous pour exemple la sagesse que cette femme montra avant sa maternité, la foi dont elle fit preuve à sa délivrance, et la ferveur dont elle ne se départit jamais ensuite. Comment surpasser en philosophie cette âme sainte qui supporta une situation intolérable avec tant de courage et de mansuétude, et n'eut point de relâche qu'elle ne l'eût détruite, et, sans assistance, sans secours aucun du côté de la terre, qu'elle n'eût trouvé le remède merveilleux et sans précédent que vous connaissez? Pénétrée de la bonté du Seigneur, elle se présenta seule devant lui et elle en obtint ce qu'elle demandait. A une douleur comme la sienne il fallait, non les ressources de l'assistance humaine, mais celles de la grâce divine. Ce n'étaient point les souffrances de la pauvreté, on eût pu les soulager avec un peu d'or; ce n'étaient point les souffrances de la maladie, la présence des médecins eût pu la conjurer et la guérir. C'était la nature qui se trouvait impuissante, et il fallait pour lui venir en aide la main d'en-haut. C'est pour cela que, renonçant à tout ce qui vient de la terre, elle se tourna vers le Souverain de la nature et ne cessa de le prier qu'il n'eût mis un terme à son infécondité, ouvert son sein fermé, et fait une mère de celle qui était stérile. Heureuse femme, heureuse, non d'être devenue mère, mais d'avoir vu succéder pour elle les joies de la maternité aux angoisses de la stérilité; car être mère est une chose ordinaire dans la nature, tandis que le devenir de la sorte est un prodige particulier à cette sainte femme. Heureuse est-elle d'avoir mis au monde un tel enfant, heureuse au même degré à cause des circonstances qui précédèrent sa fécondité.

Anne implore le Dieu de la nature.

Vous le savez tous, hommes et femmes, il n'est rien de plus pénible pour une épouse que la stérilité; de quelque prospérité qu'elle jouisse, elle ne parviendra jamais à calmer la douleur qui résultera pour elle d'une situation pareille. Si la stérilité est à ce point insupportable, même à nous qui avons été appelés à une philosophie plus haute, à nous qui cheminons vers le ciel, et qui dédaignant le présent nous préparons à une vie meilleure, à nous qui estimons à un prix élevé la virginité; combien, je vous le demande, ne devait-elle pas être odieuse en un temps où l'on n'espérait point et où l'on ne pensait même pas aux biens à venir, où tous les actes se rapportaient aux biens de la terre, et où la stérilité passait pour une sorte de malédiction. Impossible d'exprimer et d'égaler par la parole la peine que causait une épreuve aussi cruelle. Nous en avons pour témoins ces femmes qui, d'une philosophie parfaite sur tout autre point, ne purent sur celui-ci pratiquer une résignation complète; les unes s'emportant à ce sujet contre leur époux, les autres jugeant l'existence intolérable à cette condition. Or, Anne n'avait pas seulement à dévorer le chagrin que lui donnait la stérilité; un autre sentiment lui faisait la guerre, à savoir l'indignation qu'excitaient en elle les injures de sa rivale. Tel le pilote dont la nef est assaillie par des vents qui se précipitent de plusieurs points opposés les uns sur les autres, et est menacée tantôt du côté de la proue, tantôt du côté de la poupe, par des vagues énormes, ne cesse néanmoins, du gouvernail où il est assis, de veiller au salut du navire et de repousser par son habileté les attaques des flots; telle cette femme admirable, assaillie intérieurement par la tristesse et l'indignation, qui, pareilles à des vents contraires, se précipitaient sur son âme, troublaient sa raison, y soulevaient des vagues énormes, et cela non deux, trois ou vingt jours, mais des années entières, car selon l'expression de l'Écriture, cet état de choses durait depuis longtemps; telle, dis-je, cette femme admirable résista vaillamment à la tourmente, et préserva sa raison d'un naufrage complet. Cherchant dans la crainte de Dieu le secours que le pilote cherche dans son gouvernail, elle réussit à braver ce terrible ouragan; et elle ne

cessa de recourir à cet auxiliaire jusqu'à ce que sa nef et tout ce qu'elle contenait, à savoir, le trésor précieux que renfermait son sein, fût rendu au calme et à la sécurité du port. Ce n'était point de l'or ou de l'argent que portait cette nef fragile; c'était un pontife, un prophète. En sorte que le sein de cette mère pouvait revendiquer un double caractère de sainteté, et parce qu'il allait donner le jour à un homme de Dieu, et parce que cette naissance avait pour principe la prière et la grâce d'en-haut.

2. Ce n'est pas seulement ce fardeau qui nous apparaît merveilleux et étrange; plus merveilleux encore paraîtra le négoce auquel il donna lieu. Anne ne le vendit ni à des hommes ni à des trafiquants; dès que sa nef eut abordé, elle le céda au Seigneur et elle retira de cette cession le bénéfice qu'elle était en droit d'attendre d'une pareille Majesté. En retour de l'enfant qu'Anne lui offrait, le Seigneur lui rendit un autre enfant; et non pas un seulement, ni deux, trois ou quatre, mais un nombre beaucoup plus considérable; « car la femme stérile, est-il écrit, a enfanté jusqu'à sept enfants, » I *Reg.*, II, 5, en sorte que la récompense laissa bien loin le sacrifice. Ainsi en est-il de tout échange fait avec Dieu: on reçoit de lui non pas une valeur correspondant à une faible partie du principal, mais une valeur bien au-dessus du principal lui-même. Par exemple, il ne donna pas seulement à Anne des enfants du sexe le plus faible; il lui donna des enfants de l'un et de l'autre sexe; ce qui porta au comble le bonheur de cette pieuse femme. En rappelant ces circonstances, je ne veux pas seulement lui gagner votre admiration; je veux surtout que vous imitiez sa foi et sa patience, dont nous vous parlions naguère. Pour compléter ce que nous avons à dire sur cette matière, permettez-moi de vous rappeler les propos qu'elle eut à tenir après sa première prière, avec le grand prêtre et son serviteur; vous comprendrez mieux de cette manière la mansuétude et la bonté de cette servante du Seigneur.

« Et il arriva, lisons-nous, pendant qu'elle multipliait ses prières en présence du Seigneur, qu'Héli observait sa bouche. » I *Reg.*, I, 12.

L'écrivain sacré nous découvre ici en cette femme un double mérite: sa persévérance dans la prière et son attention soutenue; la première par ces paroles: « Elle multipliait ses prières; » la seconde par celles-ci: « En présence du Seigneur. » Tous nous prions; mais tous nous ne prions pas en présence du Seigneur. Lorsque, le corps prosterné contre terre, tandis que notre bouche balbutie quelque formule pieuse, notre esprit parcourt tous les coins de la maison et de l'agora, oserions-nous bien soutenir que nous prions en présence du Seigneur? Celui-là prie en présence du Seigneur, qui prie dans un parfait recueillement, sans avoir rien de commun avec la terre, qui s'est transporté tout entier dans le ciel et s'est détaché complétement de toute préoccupation humaine. Voilà comment priait Anne: recueillie tout entière en son âme, la pensée fixée sur le Seigneur, elle le priait dans l'amertume de son cœur. Pourquoi cette expression: « Elle multipliait ses prières, » alors que sa prière fut extrêmement courte? Elle ne s'étendit pas en longs discours, elle ne prolongea pas ses accents suppliants; elle se borna à ces simples et courtes paroles: « ADONAÏ, SEIGNEUR, ELOÏ SABAOTH, si vous daignez abaisser vos regards sur l'humiliation de votre servante; si, vous souvenant de moi et ne mettant pas votre servante en oubli, vous lui donnez un enfant mâle, je vous le consacrerai en votre présence, jusqu'au jour de sa mort. Et il ne boira ni vin, ni toute autre boisson fermentée; et le rasoir ne touchera pas sa tête. » I *Reg.*, I, 11 et seqq. Sont-ce là des paroles en grand nombre? Que signifie donc l'auteur sacré par cette expression: « Elle multipliait? » Elle répétait fréquemment cette formule, et elle passait beaucoup de temps à faire entendre les mêmes paroles. Au reste telle est la manière de prier que le Christ nous a recommandée en son Evangile. En prescrivant à ses disciples de ne pas prier à la façon des Gentils, et de ne pas user de longues formules, il leur enseigna de quelle manière ils devaient prier, et leur fit comprendre que la ferveur de l'âme et non la multiplicité des paroles assurera le succès de la prière.

Double mérite d'Anne.

Prière assidue d'Anne.

Et d'où vient, répliquera-t-on, si la prière doit

être courte, cette parabole de la veuve qui par ses instances infatigables, parvint à fléchir un juge cruel, barbare et qui n'avait ni la crainte de Dieu ni celle des hommes? Pourquoi Paul nous presse-t-il de « prier souvent, — de prier sans cesse? » *Rom.*, XII, 12; I *Thessal.*, V, 17. Car, s'il faut en même temps éviter les longs discours et prier sans relâche, c'est une contradiction. — Non, ce n'est pas une contradiction; loin de là, rien de plus raisonnable. Le Christ et Paul nous ordonnent les prières courtes et fréquentes, à des intervalles rapprochés les uns des autres. Si vous prolongez indéfiniment votre entretien avec Dieu, comme vous serez souvent inattentifs, vous donnerez prise ouverte au démon qui s'empressera d'entraîner votre esprit loin de la prière que vous prononcez. Mais, si vous priez d'une façon à la fois brève et fréquente, en ayant soin de le faire à des intervalles rapprochés, il vous sera facile de tenir votre esprit appliqué et de rester attentif jusqu'au bout. C'est ce que faisait Anne : elle ne s'étendait pas en longs propos; mais elle se remettait, après quelques instants de relâche, à prier le Seigneur. Lorsque le grand prêtre lui eut fermé la bouche, car tel est le sens de ce passage : « Et il observait sa bouche, et ses lèvres remuaient, et sa voix ne s'entendait pas; » I *Reg.*, I, 12-13; elle fut obligée de se soumettre à cette autorité et de cesser de prier. Mais, si l'on imposa silence à sa voix, il n'en fut pas de même de sa confiance en Dieu, et son cœur n'en cria que plus fort. Et c'est là vraiment une prière, quand les accents jaillissent du profond de l'âme; c'est le propre d'un cœur déchiré d'exprimer ses désirs non par l'éclat de la voix, mais par la chaleur du sentiment.

3. Ainsi pria Moïse. Sans qu'il eût prononcé un seul mot, Dieu lui demanda : « Pourquoi cries-tu vers moi? » *Exod.*, XIV, 15. Les hommes n'entendent que la voix du dehors; Dieu entend surtout la voix du dedans. Aussi peut-il arriver que l'on n'élève pas la voix et que l'on soit exaucé; que l'on se promène sur l'agora et que l'on prie de cœur avec beaucoup de piété; que l'on converse avec ses amis ou que l'on fasse tout autre chose, et néanmoins que l'on jouisse, sans que nul des assistants s'en aperçoive, de ces cris intérieurs qui montent jusqu'à Dieu. Telle fut donc la prière de cette sainte femme : « sa voix ne s'entendait pas; » et Dieu l'exauça; tant le cri de son âme fut pénétrant. « Et le serviteur d'Héli lui dit : Jusqu'à quand serez-vous dans l'ivresse? Laissez reposer le vin qui vous agite, et sortez de devant le Seigneur. » I *Reg.*, I, 14. Voici une occasion de voir dans son étendue la philosophie de cette âme affligée. Chez elle, une rivale l'insulte; elle vient dans le temple, et le serviteur du grand prêtre lui tient un langage blessant, et le grand prêtre lui-même la gourmande. Elle fuit la tempête du foyer domestique, elle se réfugie dans le port; et voilà que dans le port les flots sont agités. Elle vient chercher un remède, et, loin de le trouver, elle reçoit une nouvelle blessure, et les paroles acerbes qui lui sont adressées ne font qu'envenimer ses plaies. Vous savez à quel point les cœurs affligés sont sensibles aux insultes et aux outrages. Les blessures graves ne sauraient supporter un contact même léger sans en devenir plus graves; de même l'âme que la douleur aigrit et agite, s'emporte à la moindre atteinte et s'estime blessée à la moindre parole. Cependant il n'en fut pas ainsi d'Anne, malgré le langage peu mesuré du serviteur du grand prêtre. Encore, si elle eût eu à le supporter du grand prêtre lui-même, sa patience semblerait moins admirable; la dignité élevée et l'autorité imposante d'Héli lui commandant irrésistiblement la modération. Or, bien qu'il s'agisse du serviteur d'Héli, elle se contient jusqu'au bout, nouveau titre pour elle à la bienveillance divine.

Et nous également, si nous endurons avec courage les injures et les maux dont nous serons assaillis, nous acquerrons à cette bienveillance des droits précieux. Et où en est la preuve? Dans l'histoire même de David. Banni de sa patrie, ayant à sauvegarder sa vie et sa liberté, tandis qu'une armée marchait contre l'usurpateur, jeune sans doute, mais débauché et parricide, David errait dans le désert sans un seul mot de plainte, sans un murmure contre le Seigneur, sans tenir de langage tel que celui-ci : Eh quoi! Dieu permet qu'un enfant se révolte contre

l'auteur de ses jours ? Mais ses griefs fussent-ils fondés, il n'aurait jamais dû se conduire de la sorte. Et voilà que sans avoir reçu de nous aucune injure ni grande ni petite, il cherche à tremper sa main dans le sang de son père. Et Dieu le voit et il le souffre ! — Non, aucune parole de ce genre ne sortit de sa bouche. Chose encore plus extraordinaire et plus admirable, tandis que ce prince erre à l'aventure, abandonné de tous, un misérable digne de tout mépris nommé Séméi, le traite d'impie et d'homicide, et l'accable d'une infinité d'autres insultes; et David conserve la même égalité d'âme. Si l'on objecte : Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'il ne se soit pas vengé, puisque dans l'état de faiblesse auquel il était réduit il n'en avait pas le pouvoir? je répondrai d'abord : Pour moi, j'admirerais moins sa patience au milieu des injures s'il était encore en possession du diadème et de la royauté, assis sur son trône, que je n'admire la philosophie qu'il déploie dans son malheur. Il y a dans la majesté du pouvoir et dans la bassesse de l'insulteur une chose qui inspire le mépris pour ce dernier. En effet, on a vu bien des fois un souverain affecter la modération et excuser ceux qui l'outrageaient à cause même de leur excessive insolence. Nous ne sommes pas également sensibles aux outrages dans l'adversité et dans la prospérité; c'est lorsque nous sommes déchus que nous en sentons plus vivement la pointe et la morsure. A cette première réponse, je dois ajouter celle-ci, que David était maître de se venger et qu'il ne le fit pas. Et la preuve que sa modération était chez lui un acte de vertu et non de faiblesse, c'est qu'un de ses officiers lui ayant demandé l'autorisation d'aller vers Séméi et de lui trancher la tête, loin de le lui permettre, David lui dit avec indignation : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, fils de Sarvia? Laissez-le m'accabler de malédictions, afin que Dieu voyant mon humiliation me rende le bien un jour en retour des malédictions d'aujourd'hui. » II *Reg.*, XVI, 12. Ce qui du reste lui fut accordé.

4. Vous le voyez, c'était chez ce saint roi une conviction que la patience dans les injures devient la source des plus brillants mérites. Aussi, pouvant un jour mettre à mort Saül, qui se trouva pris entre deux murailles, il ne le fit pas et résista à ses compagnons qui le pressaient de le percer de son épée. Ni la facilité qui lui en était donnée, ni les entraînements de ses compagnons, ni le souvenir des persécutions passées, ni la perspective des persécutions plus graves ne purent le décider à tirer son glaive du fourreau. Et pourtant il n'avait pas à craindre de passer pour homicide aux yeux de l'armée, pour avoir versé ce sang; car il se trouvait dans une caverne et il s'y trouvait absolument seul. Il n'emprunte pas non plus le langage que tenait un malheureux au moment de se rendre coupable d'adultère : « Il n'y a autour de moi que ténèbres et murailles, que craindrai-je? » *Eccli.*, XXXIII, 26. Les regards fixés sur l'œil qui ne se ferme jamais, il n'oublie pas que l'éclat de cet œil est plus éblouissant que l'éclat du soleil : en conséquence, il règle ses paroles et ses actes sous les regards de Dieu, et, se prononçant sur les conseils qu'on lui donne, « non, dit-il, je ne porterai pas la main sur l'oint du Seigneur. » I *Reg.*, XXIV, 7. Je n'ai point égard à la perversité, mais à la dignité. Qu'on ne me dise pas : Cet homme est violent et impie. Je respecte la sentence divine, quelque coupable que Saül paraisse. Au reste, ce ne sera pas sur mon accusation qu'il sera déclaré indigne des honneurs de la royauté. Qu'ils prêtent ici l'oreille, tous ceux qui dédaignent les prêtres; qu'ils apprennent avec quel profond respect David traita un souverain. Et pourtant le prêtre a droit à plus de respect et d'égards que le souverain; à un respect d'autant plus grand qu'il est investi d'une plus haute dignité. Qu'ils apprennent donc ces hommes, non point à juger le sacerdoce, à crier vengeance contre lui, mais à se soumettre et à obéir. Car, la vie du prêtre, quelque pervers et corrompu qu'il soit, vous ne la connaissez pas : au lieu que David savait parfaitement tout ce qu'avait fait Saül, et nonobstant il respecta jusqu'au bout l'autorité dont le Seigneur l'avait revêtu. Mais, alors même que vous fussiez exactement informé de la conduite de vos supérieurs spirituels, vous n'en seriez pas moins inexcusables de mépriser leur autorité, de ne point

mettre en pratique leurs conseils; écoutez plutôt en quels termes le Christ dans l'Evangile nous enlève tout prétexte : « Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse; par conséquent tout ce qu'ils vous diront de faire, faites-le; mais ne faites pas ce qu'ils font. » *Matth.*, XXIII, 2-3. Ainsi, tout en flétrissant aux yeux de leurs disciples ces hommes aux mœurs dépravées, il ne rabaisse point leur autorité et ne ravale pas leur enseignement. Loin de moi la pensée de faire peser sur le sacerdoce le moindre soupçon : vous pouvez tous ici rendre bon témoignage de sa vertu et de sa piété irréprochable. Je voudrais plutôt lui attirer de votre part encore plus de vénération et de respect. Et en cela nous servirons moins ses intérêts que nos intérêts propres. « Car celui qui reçoit un prophète au nom du prophète, recevra une récompense digne du prophète. » *Matth.*, X, 41. Il nous est interdit de nous juger les uns les autres; à plus forte raison de juger la vie de nos pères dans l'ordre spirituel. Mais venons, il en est temps, à cette sainte femme.

Je disais donc qu'une patience invincible au milieu des injures nous acquiert les biens les plus précieux : l'histoire de Job nous en fournit une preuve. A mes yeux, ce patriarche paraît moins digne d'admiration avant de recevoir les conseils de sa femme, qu'après avoir ouï ses perfides suggestions. Et que personne ne voie en ceci un paradoxe. Que de fois des hommes contre lesquels avait échoué la nature, ont succombé devant une parole ou une insinuation corruptrice! C'est pourquoi le diable, à qui ce point est loin d'être inconnu, fait suivre les coups du sort de l'assaut qui a les paroles pour instrument. Cette conduite, il l'observa vis-à-vis de David : et il n'eut pas sitôt vu ce grand homme supporter sans faiblir la révolte de son fils et son usurpation inique, qu'il voulut triompher de son cœur, l'entraîner dans la colère; et dans ce but il inspira à Séméi des propos amers et bien capables de déchirer l'âme du saint roi. Le même procédé perfide, il l'appliqua également au sujet de Job. Ce patriarche se riait de ses traits, et résistait à toutes ses tentatives avec l'immobilité d'une tour de diamant. Alors le démon arma la femme du saint contre lui; mettant de cette manière le conseil de celle-ci au-dessus de toute suspicion, et cachant le venin sous ses paroles, afin de mieux assurer la catastrophe. Et que répondit ce noble patriarche? « Tu as parlé comme une femme insensée. Pourquoi, si nous recevons le bien de la main du Seigneur, n'en recevrions-nous pas le mal? » *Job*, II, 10. Ce qui revient à dire : Quand même il s'agirait, non pas du Seigneur, d'un être infiniment au-dessus de nous, mais d'un ami notre égal, serions-nous excusables après avoir été par lui comblés de bienfaits, de lui répondre par l'ingratitude?

Voilà comment cette âme pieuse, loin de s'enfler et de s'enorgueillir à l'occasion de la générosité avec laquelle elle supporte ces épreuves au-dessus des forces humaines, loin de voir en cette patience un acte de sagesse et de magnanimité, la considère comme l'accomplissement d'un devoir, comme une chose naturelle, et ferme ainsi la bouche à son épouse. L'histoire d'Anne nous offre le même sujet d'observation. Furieux du courage avec lequel elle se résignait à sa stérilité et de la confiance qu'elle avait mise dans le Seigneur, l'esprit du mal *charge le serviteur* du grand prêtre de la faire sortir d'elle-même. Efforts impuissants! habituée comme elle l'était à dévorer chez elle les sarcasmes d'une rivale, formée à braver ses outrages, elle était prête à défier quelque assaut que ce fût. C'est pourquoi elle déploya dans le temple une invincible douceur, et s'inclina avec une magnanimité sublime sous les reproches d'ivresse qui lui étaient adressés. Mais écoutons à cet endroit ses propres paroles. Au serviteur qui lui dit: « Laissez reposer le vin qui vous agite et ôtez-vous de la présence de Dieu, » Anne répond : « Non, seigneur. » I *Reg.*, I, 14-15. Celui qui l'insulte, elle le qualifie de seigneur. Au lieu de s'écrier comme la plupart des hommes : Est-ce bien là un prêtre? Est-ce bien là le docteur de ses frères qui m'accuse d'intempérance et d'ivresse? elle ne se préoccupe que du moyen de repousser cette accusation, encore qu'elle ne soit pas méritée.

5. Quant à nous, le plus souvent, au lieu d'at-

ténuer les torts des personnes qui nous insultent et de renouer nos relations avec elles, nous attisons le feu, et nous nous précipitons comme des bêtes sauvages sur nos insulteurs, les prenant à la gorge, les traînant avec violence, leur demandant raison de leurs propos, et par cela même confirmant les soupçons élevés contre nous. Voulez-vous prouver à vos calomniateurs que vous n'avez pas des habitudes d'intempérance, prouvez-le par la douceur et la mansuétude, et non par des injures et de mauvais propos. Si vous frappez celui qui vous a outragé, cette violence de votre part sera l'objet d'une condamnation générale : si, au contraire, vous n'y répondez que par une patience invincible, votre conduite réduit à néant les soupçons conçus à votre endroit. Ainsi agit cette sainte femme : par ces simples paroles : « Non, seigneur, » elle montra clairement que les soupçons exprimés n'avaient rien de fondé. D'ailleurs, d'où avait pu venir le soupçon accepté par le grand prêtre? Est-ce qu'il la vit rire aux éclats, danser, chanceler, tomber? Est-ce qu'il surprit sur ses lèvres des paroles honteuses, inconvenantes? Quel fut encore une fois le principe de ce soupçon? Héli ne l'accepta pas sans motif et sans raison; et ce motif fut le moment du jour auquel on se trouvait; car il était midi quand Anne fit sa prière. Et qu'est-ce qui le prouve? Les passages précédents de l'auteur sacré. « Anne, dit-il, se leva après qu'ils eurent bu et mangé dans Selom; et après s'être désaltérée elle parut en présence du Seigneur. » *Ibid.*, 9. Du temps consacré généralement au repos, elle en fit un temps de prière; elle passa de la table aux supplications, ses yeux se changèrent en deux sources de larmes, et, au sortir du repas, elle pria avec tant de ferveur, avec tant de vigilance et de sobriété, qu'elle obtint une faveur au-dessus de toute attente, qu'il fut mis un terme à sa stérilité et remédié à l'impuissance de la nature.

Voici un nouvel avantage que nous procure l'exemple de cette femme, à savoir de nous apprendre à faire suivre nos repas de la prière. Quiconque sera dans ces dispositions ne tombera jamais dans l'intempérance et l'ivresse, jamais il n'ira jusqu'à se gorger de nourriture; la perspective de la prière servant de frein à ses pensées, il ne touchera aux mets présentés qu'avec une grande réservé, et il méritera d'être béni en son corps aussi bien qu'en son âme. La table à laquelle on ne s'assied et de laquelle on ne se lève jamais sans recourir à la prière, ne produira jamais la disette, et elle sera pour nous une source abondante de toute sorte de biens. Ne négligeons donc pas de pareils trésors. Nos serviteurs ne recevront jamais de nos mains quelque partie des aliments à notre usage sans nous en remercier et nous combler en se retirant de bénédictions; ne serait-il pas de la dernière inconvenance de refuser nous-mêmes un hommage semblable à Dieu, qui déverse sur nous une infinité de bienfaits! Du reste l'accomplissement de ce devoir nous assurerait une parfaite sécurité. Là où règnent la prière et l'action de grâces, la grâce du Saint-Esprit descend, les démons sont vaincus, et toutes les puissances ennemies sont contraintes de prendre la fuite. Et puis, comment celui qui se dispose à prier aurait-il prononcé rien de messéant, même au milieu du repas; et, s'il le fait, comment ne s'en repentirait-il pas aussitôt? En conséquence, à la fin de nos repas ainsi qu'au commencement, rendons grâces à Dieu : d'autant plus, je le répète, que nous trouverons dans cette pieuse habitude un rempart contre l'intempérance. Vous arrivât-il même de vous lever de table appesanti par la nourriture et la boisson, ne vous départez pas malgré cela de cette pratique; quand même notre tête serait alourdie, quand même nous serions en proie à une sorte de vertige et mal assurés sur nos jambes, prions néanmoins et ne nous écartons pas de notre ligne de conduite. Si vous priez un jour de cette manière, le lendemain vous mettrez ordre à ce qu'une prière pareille avait d'inconvenant. Toutes les fois que nous aurons à prendre notre repas, pensons à cette sainte femme, à ses larmes, à sa glorieuse ivresse; car elle était dans une ivresse véritable, ivresse causée non par le vin, mais par sa profonde piété. Effectivement, si telle était sa ferveur après le repas, que devait-elle être à l'aurore? si elle priait avec tant de persévérance au sortir du boire et du manger, comment

Recourons à la prière au moment de nos repas.

devait-elle prier avant d'avoir pris sa nourriture?

6. Revenons cependant à la réponse d'Anne, réponse admirable de philosophie et de douceur. A ces mots : « Non, seigneur, » elle ajoute : « Je ne suis qu'une femme très-malheureuse; je n'ai bu ni vin, ni liqueur qui enivre. » I *Reg.*, I, 15. Remarquez-le bien; elle ne dit rien des injures qu'elle a reçues de sa rivale, elle ne va pas faire le tableau de sa noirceur, ni décrire ses propres infortunes; et elle ne découvre la tristesse de son âme que pour établir son innocence aux yeux du grand prêtre. « Je ne suis qu'une femme bien malheureuse; je n'ai bu ni vin ni liqueur qui enivre. Je répands seulement mon âme devant le Seigneur. » Elle ne dit pas: Je prie, j'implore le Seigneur, mais : « Je répands mon âme devant le Seigneur; » je me suis tournée sans partage vers mon Dieu, j'ai mis toutes mes pensées sous ses regards, je l'ai prié de toute mon âme et de toutes mes forces; je lui ai raconté mes douleurs, je lui ai montré ma blessure, car il peut, lui, me guérir. « Ne tenez pas votre servante pour une femme effrontée, pour une fille sans honneur. » *Ibid.*, 16. Elle prend de nouveau la qualification de servante, et elle s'efforce de détourner le prêtre de la juger défavorablement; au lieu de se dire en elle-même : Que m'importe le jugement calomnieux de cet homme? Qu'il m'accuse sans raison, qu'il me soupçonne sans motif aucun, que tous les hommes me flétrissent, ma conscience n'en sera pas moins pure. — Elle met à exécution la loi apostolique par laquelle il nous est ordonné de nous préoccuper du bien, non-seulement devant le Seigneur, mais encore devant les hommes; et elle repousse absolument tout soupçon par ces simples paroles : « Ne prenez pas votre servante pour une femme effrontée, pour une fille sans honneur. » Ne voyez pas en moi une femme qui a renoncé à toute pudeur. Ma hardiesse a pour cause le chagrin et non l'intempérance, l'affliction et non l'ivresse. Et que répond le prêtre? Admirez pareillement sa prudence : sans chercher à connaître la nature de ce chagrin, et sans vouloir s'enquérir du principe de sa peine, il lui dit : « Allez en paix; que le Seigneur Dieu d'Israël vous accorde tout ce que vous lui avez demandé. » *Ibid.*, 17. Ainsi Anne fait de son accusateur son protecteur; tant il y a de puissance dans la douceur et dans la mansuétude. Ce ne sont plus des paroles outrageantes, ce sont des paroles encourageantes qui lui sont adressées, et elle se retire ayant celui qui naguère l'interpelait durement pour protecteur et ami. Mais elle ne s'en tient pas là, et elle ajoute : « Que votre servante trouve grâce à vos yeux. » *Ibid.*, 18. Puisse la fin de tout ceci vous convaincre que l'affliction de mon cœur et non le vin a dicté mes supplications et ma prière. « Et dès qu'elle fut partie, elle ne fut plus abattue. » Quelle est la joie de cette femme? Avant même d'avoir reçu ce qu'elle a demandé, elle témoigne la même joie que si elle eût été exaucée; et cela, parce qu'elle avait prié avec une ferveur sans défaillance, une persévérance qui ne se démentit pas. Aussi paraissait-elle, en se retirant, avoir tout obtenu, Dieu qui se disposait à exaucer ses désirs, daignant lui-même dissiper sa tristesse.

A nous de marcher sur les traces de cette sainte femme et dans toutes nos épreuves de chercher en Dieu notre refuge. Sommes-nous privés d'enfants, prions-le de nous en accorder: nous en a-t-il déjà donné, élevons-les avec le plus grand soin, éloignons-les durant leur jeunesse de tout vice, et principalement de l'impureté; car c'est de ce côté que vient la guerre la plus redoutable, et il n'est point de passion qui tourmente les jeunes gens au même degré. De là pour nous le devoir de les en défendre de toutes les manières, par les conseils, les avis, la crainte et les menaces. Qu'ils triomphent de ce penchant, et ils ne seront pas aisément vaincus par les autres, et ils seront plus forts que les richesses, et ils résisteront à l'intempérance, et les séductions de la table et l'attrait des compagnies mauvaises n'exerceront sur eux aucune action, et, tandis que leurs parents les environneront de plus de tendresse, ils n'en seront que plus estimés de leurs semblables. Comment, en effet, ne pas estimer un jeune homme chaste? Qui refuserait son affection et ses félicitations à celui qui impose un frein aux passions les plus violentes? Qui ne serait heureux, même parmi

les plus riches, de donner sa fille à ce jeune homme, fût-il dans une complète pauvreté? Mais s'il vit dans le désordre et parmi des prostituées, vécût-il au sein de l'opulence, personne, même parmi les plus pauvres et les plus infortunés, ne voudra de lui pour gendre : tandis que, je le répète, le jeune homme chaste et pur, nul n'est assez insensé pour le repousser et le mépriser. Voulez-vous donc que vos fils soient estimables aux yeux des hommes, aimables aux yeux de Dieu, appliquez-vous à orner leur âme, et à les conserver purs jusqu'au mariage. Alors tout leur réussira pour le présent, Dieu leur sera propice, et ils auront en partage la gloire de la vie de la terre et celle de la vie à venir. Puissions-nous tous la mériter par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance, honneur, soient au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS III.

D'Anne, de Samuel et des soins donnés à son enfance. — Qu'il est utile de faire attendre les joies de la maternité. — Qu'il est grave et dangereux de négliger ses enfants.

1. Si je ne devais pas vous être à charge et abuser de votre attention, j'aurais le dessein de revenir encore sur le sujet dont je vous ai dernièrement entretenus, d'attirer sur Anne vos regards et de vous introduire dans le jardin de ses vertus; jardin où vous trouverez non des roses et des fleurs qui se flétrissent, mais la prière, la foi et une inépuisable charité. Le parfum qu'exhalent ces fleurs spirituelles est bien plus suave que celui des fleurs printanières; car elles empruntent leur fraîcheur aux rosées de larmes, et non aux sources d'eaux vives : moins riants sont les vergers qu'arrosent des ruisseaux limpides. Abreuvée de larmes intarissables, la fleur de la prière atteint une incomparable hauteur. C'est ce que vous verrez dans l'histoire de cette sainte femme. Dès qu'elle eut ouvert la bouche, ses accents montèrent jusqu'au ciel, et un fruit magnifique, Samuel, en fut le résultat. Ne trouvez donc pas mauvais que nous traitions de nouveau ce même sujet. Au reste, nous ne répéterons pas ce que nous avons déjà dit; nous aborderons des considérations d'un ordre différent. Est-ce que, en matière de nourriture corporelle, on ne peut point faire d'un même genre d'aliment une infinité de plats; et ne voyons-nous pas les orfèvres tirer du même lingot des boucles d'oreilles, des colliers et mille autres bijoux? Si la matière est uniforme, l'art a des ressources sans nombre, et il n'est point enchaîné par cette uniformité substantielle, sûr qu'il est de sa puissance et de sa fécondité. Cela étant eu égard aux choses de la terre, à plus forte raison en est-il de même de la grâce de l'Esprit. Et la preuve que la table spirituelle est variée, abondante et recherchée, vous le trouverez dans ces paroles de Paul : « A l'un, l'Esprit donnera la doctrine de la sagesse, à l'autre la doctrine de la science, à l'autre la foi, à l'autre le don de guérir les malades, de gouverner, d'assister ses frères, et le don des langues. Tous ces effets sont opérés par un seul et même Esprit, qui les répartit comme il l'entend. » I *Corinth.*, XII, 8-11. Quelle variété! Mais, si les fleuves sont nombreux, la source est unique : si les mets sont divers, unique est le maître du festin. Voilà bien dans cette fécondité de la grâce de l'Esprit de quoi ranimer notre confiance. Nous avons vu Anne stérile, nous la voyons devenir mère; nous avons été témoins de ses larmes, nous le sommes de sa joie; nous avons partagé naguère son chagrin, partageons maintenant son bonheur. Paul ne nous fait-il pas une loi « de nous réjouir avec ceux qui se réjouissent, et de pleurer avec ceux qui pleurent? » *Rom.*, XII, 15.

Et il nous faut en agir de la sorte, non-seulement avec nos contemporains, mais avec ceux de nos semblables qui ont vécu longtemps avant nous. Que l'on ne vienne pas me dire : A quoi me servirait-il de m'occuper d'Anne et de son histoire? — Les femmes stériles y apprendront comment pourra cesser leur stérilité; les femmes fécondes y apprendront de leur côté la manière de bien élever leurs enfants. Outre les femmes, les hommes eux-mêmes en retireront de précieux enseignements, et ils y apprendront à

L'exemple d'Anne nous apprend à élever nos enfants.

traiter, à l'exemple d'Elcana, leurs épouses avec douceur et bonté, alors même qu'elles seraient atteintes de stérilité. Un autre avantage encore plus remarquable sera d'y apprendre que c'est pour tous les parents un devoir de rapporter à Dieu l'éducation de leurs enfants. Loin de nous donc la pensée de juger inutile ce sujet parce que nous n'en retirerons pas de l'or et de l'argent : et voilà justement ce qui en fait un sujet extrêmement avantageux et profitable, puisque, au lieu de nous mettre en possession d'un peu d'argent ou d'or, il met sous nos yeux des richesses bien supérieures en valeur, la piété de l'âme, les trésors du ciel, et nous instruit à triompher des plus graves périls. Fournir aux hommes des biens terrestres est chose aisée; mais remédier à l'impuissance de la nature, dissiper une noire tristesse, délivrer l'âme de cruelles angoisses, la relever au moment où elle va succomber, c'est une tâche au-dessus des forces humaines et que Dieu seul peut remplir. Je suppose que vous soyez en proie à un mal incurable, et qu'après avoir parcouru la ville entière, dépensé des sommes considérables, usé de tous les médecins sans soulagement aucun, vous veniez à rencontrer une femme qui, naguère affligée de la même maladie, est actuellement guérie : ne mettriez-vous pas en œuvre les supplications, les prières, les instances de toute sorte, jusqu'à ce qu'elle vous eût indiqué l'auteur de sa guérison ? Eh bien ! vous avez sous les yeux Anne qui vous découvre son infirmité, vous raconte sa guérison, vous en fait connaître l'auteur, sans que vous ayez à l'en supplier et à l'en conjurer; et vous ne vous empresseriez pas d'user du même moyen, et vous n'écouteriez pas ce récit avec le plus vif intérêt! Mais, à ce compte, quel bien pourriez-vous jamais mériter?

Que de fois on a entrepris de longues traversées, bravé de périlleux voyages, sacrifié des sommes énormes pour aller voir un médecin étranger dont on avait ouï parler, et cela, sans avoir une grande espérance de guérison. Et vous, ô femme, vous n'avez pas à courir les risques d'un voyage sur mer, vous n'avez pas à sortir de votre pays et à supporter de pareilles fatigues. Et que parlé-je de sortir de votre pays, vous n'êtes même pas obligée à franchir le seuil de votre maison; vous pouvez dans votre propre chambre aborder ce médecin et vous entretenir sans intermédiaire avec lui sur n'importe quel sujet; car il a dit : « Je suis le Dieu qui est proche et non celui qui est loin; » *Jerem.*, XXIII. 23; vous, dis-je, ô femme, après cela vous hésiteriez et vous attendriez encore ! Et sur quelle excuse comptez-vous? Et en quoi serez-vous pardonnable de compromettre à ce point votre salut, quand il vous est si facile de vous affranchir des maux auxquels vous êtes en proie? La stérilité n'est pas d'ailleurs la seule infirmité que guérisse ce médecin : pour guérir quelque maladie que ce soit, ou du corps ou de l'âme, il lui suffit de le vouloir. Chose remarquable, non-seulement ces guérisons s'accomplissent sans fatigue, sans voyage, sans frais, sans intermédiaires, mais de plus sans douleur aucune. Il n'en est pas de ce médecin comme des autres, qui dans leurs cures emploient le fer et le feu : qu'il fasse seulement un signe, et aussitôt tous les chagrins, toutes les douleurs, toutes les souffrances disparaissent et s'évanouissent.

2. Plus de négligence ni de retard, fussions-nous dans l'indigence et réduits au plus complet dénûment. Comme il n'y a point ici de dépense à faire, vainement alléguerions-nous la pauvreté. Le médecin dont il s'agit ne réclame pas de l'argent pour prix de ses soins; ce qu'il veut, ce sont des larmes, des prières et de la foi. Allez le trouver ainsi munis, et certainement vous en recevrez ce que vous demanderez, et vous vous retirerez le cœur joyeux. Sans aller chercher au loin des exemples à l'appui de cette vérité, attachons-nous à celui que nous présente cette pieuse femme. Qu'offrit-elle au Seigneur? De l'or, de l'argent? Non, des prières, sa foi, ses larmes, et elle se retira pleinement exaucée. Encore une fois, n'estimons pas ce récit sans utilité pour nous : d'autant plus que « tout cela est écrit pour notre instruction, à nous pour qui la fin des siècles est arrivée. » I *Corinth.*, X, 11. Allons donc trouver Anne; apprenons d'elle le secret de sa guérison, apprenons-en pareillement ce qu'elle fit quand elle fut guérie, et comment elle usa du don qu'elle reçut de Dieu. « Elle

s'assit, dit l'historien sacré, et elle allaita Samuel. » I *Reg.*, I, 23. Elle ne voyait pas seulement en lui un enfant, elle y voyait un être consacré au Seigneur; et elle l'entourait d'une double tendresse, l'une que lui inspirait la grâce, l'autre que lui inspirait la nature. Pour moi, je la contemple pénétrée de respect pour son enfant, et avec raison. Les personnes qui se proposent d'offrir à Dieu quelques vases ou coupes d'or se gardent bien de les employer à des usages profanes lorsqu'on les leur a remis et qu'elles ont à les garder chez elles avant le jour de la consécration; elles les considèrent comme des objets marqués d'un caractère de sainteté, et elles n'oseraient certes pas les manier indifféremment comme elles manient les vases ordinaires. Tels étaient les sentiments dont Anne était animée à l'égard de son enfant, avant même qu'elle l'eût introduit dans le temple. Elle l'aimait plus qu'on n'aime un enfant, elle le vénérait comme appartenant au Seigneur; il était pour elle un principe de sainteté; et, en effet, sa maison était vraiment un temple, puisqu'elle renfermait un prophète et un prêtre.

Outre la consécration qu'elle fit à Dieu de Samuel, sa résolution de ne monter au temple qu'après avoir sevré son fils, montre bien la piété de cette mère. « Et elle dit à son époux : Je ne monterai pas au temple jusqu'à ce que mon enfant y monte avec moi. Lorsque je l'aurai sevré, il sera offert en présence du Seigneur, et il y restera éternellement. » *Ibid.*, 22. La voyez-vous craindre de laisser chez elle son enfant et de monter seule au temple? Depuis qu'elle avait reçu de Dieu ce présent, elle ne pouvait consentir à se montrer séparée de lui. D'autre part, elle n'osait pas non plus l'amener et s'en retourner avec lui. Elle attendit donc afin de paraître avec son trésor. Et elle l'amena, et elle le laissa; et l'enfant supporta sans murmurer cette privation du sein maternel. Pourtant, ce n'est pas sans résistance de leur côté qu'on parvient à sevrer les petits enfants. Mais Samuel souffrit sans murmure d'être éloigné de la mamelle qui l'avait jusque-là nourri; il tourna ses regards vers Dieu, à qui sa mère était redevable de sa maternité. Anne se résigna également à être séparée de son fils; chez elle la grâce s'interposant surmontait les sentiments de la nature; et il leur semblait à tous deux n'avoir qu'une même vie. Semblable à la vigne qui prolonge au loin ses sarments au bout desquels pend un raisin qui malgré l'éloignement n'en est pas moins uni à la racine, ainsi Anne voit, sans quitter la ville où elle habite, son rejeton s'étendre jusqu'au temple et son fruit s'y développer dans toute sa beauté : la distance n'est point un obstacle, et une charité vraiment divine rattache l'un à l'autre la mère et l'enfant.

La grâce l'emporte sur la nature.

L'âge de Samuel est tendre sans doute, mais sa vertu ne l'est pas; et leur venue à tous les deux dans le temple devient pour tous une prédication des plus pieuses et des plus persuasives. On s'informait avidement de la naissance merveilleuse de l'enfant; et ce que l'on apprenait fortifiait dans tous les cœurs le sentiment de la confiance en Dieu. Nul ne pouvait voir Samuel et garder le silence; tous glorifiaient Celui qui l'avait donné contre toute attente. C'était pour rendre plus profond ce bonheur de la mère, pour accroître l'éclat de sa renommée, que le Seigneur avait prolongé sa stérilité. Effectivement, toutes les personnes qui avaient connu la longue épreuve de cette femme étaient autant de témoins de la faveur divine. Ainsi donc, en demeurant longtemps privée d'enfants, Anne n'en fut que plus connue d'abord, ensuite plus félicitée et admirée, et Dieu n'en fut que plus glorifié. Et nous aussi, car tel est l'enseignement que j'ai en vue, quand nous verrons de saintes femmes sans enfants ou dans toute autre épreuve, n'allons pas nous emporter et nous écrier avec indignation : Et pourquoi le Seigneur délaisse-t-il de la sorte une femme dont la vie est si remarquable et si vertueuse; pourquoi lui a-t-il refusé un enfant? — Dieu ne nous délaisse jamais : seulement il sait mieux que nous-mêmes en quoi consistent nos véritables intérêts. — Anne monta donc au temple, ramenant l'agneau à la bergerie, le nourrisson au troupeau, dans la prairie la rose dégagée des épines, rose toujours fleurie, jamais flétrie, rose qui devait être transportée dans le ciel même, et dont le parfum n'a cessé jusqu'à ce jour de charmer tous les

habitants de la terre. Bien des siècles se sont depuis écoulés, et la suavité de ce parfum n'a fait qu'augmenter, et le nombre des années n'a pu l'affaiblir; tant est remarquable la vertu des choses spirituelles !

3. Anne monta donc pour transplanter ce rejeton précieux. De même qu'un cultivateur laborieux après avoir déposé dans la terre le germe d'un cyprès ou de tout autre arbre, lorsque ce germe a produit un arbuste, ne le laisse point dans la même terre et l'en arrache pour le transplanter en un sol différent, afin que la terre à laquelle il le confie puisse nourrir sa racine des sucs qui n'ont pas encore été épuisés; de même cette sainte femme prend cet enfant qu'elle avait reçu dans son sein contre toute espérance, et le transplante de sa maison dans le temple où il trouvera des sources et des fontaines spirituelles qui ne tariront jamais. En eux s'accomplit la prophétie chantée par David en ces termes : « Heureux l'homme qui n'est point allé au conseil des impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs, et ne s'est point assis sur la chaire de pestilence; l'homme dont la volonté embrasse la loi du Seigneur, et qui méditera cette loi et la nuit et le jour. Et il sera tel que l'arbre planté le long du courant des eaux, lequel donne son fruit en son temps. » *Psalm.* I, 1-3. En vérité, Samuel ne commença pas à faire l'expérience de l'iniquité avant d'en venir à rompre avec elle; dès le berceau il se consacra à la vertu : il ne prit point de part aux assemblées favorables au mal, il n'eut rien de commun avec les sociétés où régnait l'impiété; dès sa première enfance, dès le sein maternel il vint s'abreuver aux sources spirituelles. Et, comme l'arbre dont les racines sont continuellement arrosées prend un développement considérable, ainsi Samuel, sous l'influence de la divine doctrine dont il fut continuellement abreuvé, s'éleva jusqu'au faîte de la vertu. Examinons maintenant l'œuvre de sa mère, suivons cette femme, entrons avec elle dans le temple : « Elle monta avec lui à Selom avec une génisse de trois ans. » I *Reg.*, I, 24. Un double sacrifice s'accomplit : deux victimes sont offertes, l'une irrationnelle, l'autre spirituelle; l'une est immolée par le prêtre, c'est une femme qui offre la seconde; et cette victime est bien supérieure à celle que le prêtre a immolée. Anne se transforme en prêtresse, elle immole ses propres entrailles; et, marchant sur les traces du patriarche Abraham, elle en devient l'émule glorieuse. Mais, si le Patriarche ramena de la montagne son fils sain et sauf, Anne laissa le sien dans le temple et l'y laissa pour toujours. Il faut reconnaître néanmoins que le sacrifice d'Abraham fut entier; car vous ne devez pas vous arrêter au défaut de l'immolation sanglante, et considérer qu'elle fut consommée dans le cœur du saint patriarche. Voyez-vous cette lutte entre ces deux personnages? voyez-vous bien cette femme que son sexe n'empêche pas d'être l'émule d'Abraham lui-même? Mais considérons de quelle manière elle opéra cette consécration de son fils.

« Elle alla trouver le prêtre, raconte l'Écriture, et lui dit : A moi, seigneur. » I *Reg.*, I, 26. Qu'est-ce à dire, *à moi?* — Écoutez attentivement ce que j'ai à vous communiquer. — Comme un temps assez considérable s'était écoulé, elle veut rappeler les événements précédemment exposés. « A moi, seigneur. Comme il est vrai que vous vivez, je suis la femme qui *se présenta* devant le Seigneur et pria pour *cet enfant. J'ai* offert mes prières au Seigneur, et il m'a accordé la faveur que je lui demandais. Et moi je consacre l'enfant au Seigneur afin qu'il le serve tous les jours de sa vie. » *Ibid.*, 27-28. Elle ne lui tient pas ce langage-ci : Je suis cette même femme que vous avez insultée et traitée ignominieusement, cette femme dont vous railliez l'intempérance et l'ivresse; Dieu vous montre maintenant que je n'ai rien de commun avec l'ivresse; c'est sans raison que vous me l'avez reprochée. — Au lieu de tenir ce langage acerbe, elle s'exprime avec une modération exquise; et quoiqu'elle ait en sa faveur le témoignage des événements, et qu'elle ait le droit de reprocher au prêtre la vanité et l'injustice de ses reproches, elle ne fait rien de pareil et ne parle que de la miséricorde du Seigneur envers elle. Et remarquez sa profonde gratitude. Lorsqu'elle était dans l'affliction, elle ne découvrit sa détresse à personne, et elle ne dit point au ministre du

temple : J'ai une rivale qui m'accable de ses injures et de ses nombreux enfants; et moi qui vis dans l'horreur de la violence, je n'ai pu encore devenir mère : Dieu a fermé mon sein, et, quoiqu'il soit témoin de ma peine, il n'en a pas eu pitié. — Point de propos semblables dans sa bouche; gardant le silence sur la nature de son affliction, elle se contenta de l'indiquer d'une façon générale : « Je suis une femme bien malheureuse, » *Ibid.*, 15, dit-elle; et encore elle ne l'eût pas dit si le prêtre ne l'y avait en quelque manière contrainte par les soupçons qu'il manifesta. Mais, cette blessure guérie et sa prière exaucée, elle dévoile au prêtre la bonté de Dieu à son égard, et elle s'efforce de l'associer à sa reconnaissance comme elle l'avait associé alors à sa prière. « J'ai prié pour obtenir cet enfant, lui dit-elle, et le Seigneur m'a accordé la faveur que je demandais. Et maintenant je consacre cet enfant au Seigneur. » Quelle modestie ! — Ne voyez rien d'admirable et de grand dans cette consécration que je fais de mon enfant : ce n'est pas un sacrifice dont je puisse revendiquer le mérite; je m'acquitte d'une dette. C'est un dépôt qui m'a été confié; c'est un dépôt que je rends à Celui de qui je l'ai reçu. — En parlant de la sorte, elle se vouait au Seigneur avec son enfant, et sa tendresse était la chaîne qui l'attachait dès ce moment au temple.

4. Si là où est notre trésor, là est aussi notre cœur, assurément le cœur d'Anne était là où se trouvait son enfant, et de nouvelles bénédictions descendaient sur son sein. Quand elle eut terminé cet entretien et sa prière, le prêtre dit à Elcana : « Que le Seigneur vous donne de cette femme d'autres enfants en retour du gage que vous avez offert au Seigneur. » I *Reg.*, II, 20. Dès le principe, il n'avait pas dit : Que le Seigneur *vous donne en retour ;* mais simplement : « Daigne le Seigneur vous accorder tout ce que vous lui demandez. » I *Reg.*, I, 17. Mais une fois qu'Anne a fait de Dieu son débiteur, le prêtre s'exprime en ces termes : « Qu'il vous donne.... en retour, » lui présentant ainsi l'avenir sous un jour prospère. Car, si Dieu donne alors qu'il ne doit rien, à plus forte raison rendra-t-il lorsqu'on lui aura déjà offert quelque présent. De cette manière, Anne fut redevable de son premier enfant à la prière, et des autres à la bénédiction sacerdotale; et par là tous ses enfants portèrent un certain caractère de sainteté. La vertu de cette pieuse femme lui obtint son aîné ; le deuxième elle le dut à sa propre vertu et à celle du prêtre. Et de même qu'un terrain gras et fertile où l'on a jeté la semence étale à nos regards de luxuriantes moissons; de même après avoir accueilli avec foi les paroles du prêtre, Anne nous apparaît entourée de nouveaux et magnifiques rejetons, et, renversant l'antique malédiction, elle puise sa fécondité dans la bénédiction et la prière.

Imitez-la donc, ô femme, et si vous êtes stérile, priez comme elle et chargez le prêtre d'intercéder pour vous. Assurément, si vous écoutez leur paroles avec foi, la bénédiction de vos pères spirituels vous obtiendra des enfants dont vous serez heureuse et fière. Etes-vous mère, alors offrez vous aussi à Dieu votre enfant. Anne conduisit Samuel au temple; pour vous, transformez-vous en un temple digne du Seigneur. « Vos membres, est-il écrit, sont le corps du Christ et le temple de l'Esprit saint, lequel habite en vous. » Et ailleurs : « J'établirai en vous ma demeure et mon séjour. » I *Corinth.*, VI, 19; II *Corinth.*, VI, 16. Quoi ! vous entreprenez la restauration d'édifices vermoulus et prêts à crouler, vous sacrifiez de grandes sommes, vous rassemblez des ouvriers, vous mettez tout en œuvre pour y réussir ; et, quand il s'agirait de de la maison de Dieu, car l'âme du jeune homme devrait être le temple de Dieu, vous négligeriez les précautions les plus vulgaires ! Prenez garde de ne pas entendre le langage qu'entendaient autrefois les Juifs. A leur retour de la captivité, quand le temple de Jérusalem étalait à leurs yeux ses ruines, ils ne songeaient qu'à orner leurs maisons ; ce qui indigna le Seigneur à tel point qu'il leur envoya un prophète avec mission de les menacer de la famine et d'une terrible disette des choses les plus nécessaires, et de leur en expliquer la cause en ces termes : « Vous habitez vous dans des édifices ornés de lambris; et ma maison est désolée. » *Agg.*, I, 4.

Si la négligence à l'endroit de ce temple maté-

riel provoqua de la sorte le courroux du Seigneur, la négligence à l'endroit de ce temple spirituel ne le provoquera-t-il pas bien davantage? d'autant plus que ce dernier temple est infiniment plus précieux, étant revêtu de caractères beaucoup plus remarquables de sainteté. Ne permettez pas que la maison de Dieu se change en une caverne de brigands, de crainte qu'à vous encore ne s'applique le reproche que le Christ adressait aux Juifs : « La maison de mon Père est la maison de la prière ; et vous en avez fait une caverne de brigands. » *Matth.*, XXI, 13 ; *Luc.*, XIX, 46. Et comment devient-elle une caverne de brigands ? Lorsque nous laissons les convoitises serviles et ignominieuses, l'impureté avec toutes ses hontes pénétrer et s'établir dans le cœur de la jeunesse. De pareils sentiments sont mille fois plus funestes que des brigands ; car ils font succéder à la liberté la servitude, ils vous transforment en esclaves des passions bestiales, infligent à votre âme le supplice d'une multitude d'aiguillons et la couvrent de blessures. Aussi tenons-nous constamment en garde contre ce mal ; que la parole soit le fouet avec lequel nous le repousserons de l'esprit de nos enfants, afin qu'ils puissent vivre comme nous en citoyens du ciel, et en remplir fidèlement tous les devoirs. Ne voyez-vous pas dans vos villes des parents former leurs enfants à peine arrachés à la mamelle, à la profession de thallophores, d'agonothètes, de gymnasiarques et de chefs de chœur ? Agissons de même envers nos enfants, et dès leur bas âge façonnons-les à la discipline du ciel ; car, pour celle de la terre, elle exige beaucoup de dépenses et ne procure aucun avantage.

Les jeunes gens doivent être formés à la discipline de Dieu.

5. En effet, quel avantage résulte-t-il, dites-moi, des applaudissements de la foule ? Le soir arrivé, tous ces bruits flatteurs ont perdu leur éclat : la fête passée, comme si l'on se réveillait d'un songe délicieux, on se retrouve triste et morne ; et l'on a beau chercher ce frémissement de joie que l'on ressentait naguère sous le magnifique vêtement, la couronne et la pompe dont on était revêtu, tout cela s'est évanoui plus rapidement que ne passe le souffle du vent. Dans la vie selon le ciel, c'est tout le contraire : sans dépense aucune, elle nous procure des avantages aussi considérables que solides. Ce ne sont pas des hommes en état d'ivresse, mais le peuple des anges qui ne cesse d'applaudir à nos efforts. Et que parlé-je du peuple des anges ? Le Seigneur même des anges nous prodigue ses éloges et ses encouragements. Or, celui qui a mérité les éloges du Seigneur, celui-là triomphera, celui-là portera la couronne, non pas un, deux ou trois jours, mais durant l'éternité tout entière, et jamais son front ne sera dépouillé de cet ornement glorieux. D'ailleurs cette fête n'est point circonscrite par un nombre de jours déterminé ; elle durera jusqu'à un avenir qui ne finira pas. Cette fête, la pauvreté n'empêchera pas de la célébrer ; l'indigent pourra y participer aussi bien que le riche, mieux même que le riche, parce qu'il est débarrassé des liens de la pompe mondaine : peu importe ici le luxe et la richesse, ce qu'il faut, c'est une âme pure et un cœur droit. Voilà comment se tissent les vêtements dont l'âme sera ornée en ce jour, comment se tresse la couronne qu'elle portera ; car, si elle n'est point parée des mérites de la vertu, l'or ne lui servira de rien ; de même que la pauvreté ne lui infligera aucune privation, si elle porte en elle-même ses trésors. Cette fête, que nos jeunes gens, que nos jeunes filles la célèbrent : il n'en est pas ici comme dans la société civile, qui autorise les hommes seuls à prendre part aux fêtes ; à notre théâtre, sont également admis les femmes, les vieillards et les enfants, les esclaves et les hommes libres. Là où l'âme fait les frais du spectacle, ni le sexe, ni l'âge, ni la dignité temporelle ne constituent d'empêchement. C'est pourquoi je vous conjure tous de former à ces fonctions dès leur plus tendre enfance vos fils et vos filles, de leur préparer des richesses en rapport avec ce genre de vie ; et, au lieu d'enfouir de l'or, d'amasser de l'argent, ornez leurs âmes de modestie, de tempérance, de pureté et de toute sorte de vertus ; car tels sont les biens qu'exige l'exercice de cette dignité.

Appliquons-nous à rassembler soit pour nous, soit pour nos enfants ces trésors, et, dès la vie présente, nous aurons la gloire en partage, et dans la vie à venir nous entendrons nous aussi

le Christ proclamer et récompenser ceux qui n'auront pas rougi de lui. Pour confesser le Christ, il ne suffit pas de la foi, il faut encore les œuvres; et, si les œuvres font défaut, nous courons risque de subir le châtiment de ceux qui le renient. Il y a plus d'une façon de renier le Sauveur; il y en a de nombreuses et de plusieurs sortes, ce que Paul nous indique dans ces paroles : « Ils prétendent connaître Dieu, et par les œuvres ils le nient. — Si quelqu'un, dit-il ailleurs, néglige les siens, et surtout ceux de sa maison, il a renoncé à sa foi, et il est pire qu'un infidèle. » *Tit.*, I, 16; I *Tim.*, V, 2. « Fuyez l'avarice, ajoute-t-il, c'est une véritable idolâtrie. » *Coloss.*, III, 5. Puisqu'il y a tant de façons de renier le Sauveur, il y en a évidemment tout autant de le confesser, et même de plus nombreuses. Mettons-les toutes en œuvre, afin de jouir un jour des célestes honneurs, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS IV.

Contre ceux qui ne viennent pas à nos assemblées, pour monter au théâtre : qu'il y a non-seulement plus d'utilité mais encore plus de charme à fréquenter l'église que le théâtre. — De la seconde partie de la prière d'Anne. — Qu'il faut prier sans cesse et en tout lieu, sur l'agora, comme sur les routes et dans notre lit.

1. Je ne sais vraiment dans quels termes vous parler aujourd'hui. Sans doute je ne saurais voir nos assemblées moins nombreuses, les prophètes dédaignés, les apôtres méprisés, les pères négligés, et cette injure remonter des serviteurs jusqu'aux maîtres, sans être pressé de m'en plaindre; mais ceux à qui ces reproches s'adressent, je les cherche vainement ici, et je ne trouve que vous à qui ne s'appliquent ni ces reproches ni ces avertissements. Malgré cela, nous ne devons pas garder le silence : les paroles nous permettront d'exhaler au dehors la douleur que nous ressentons, et en même temps nous forcerons ces chrétiens à rougir de confusion en soulevant contre eux autant d'accusateurs que nous avons présentement d'auditeurs. S'ils fussent venus en cette enceinte, ils eussent reçu directement nos observations; puisqu'ils se dérobent à notre blâme, c'est de votre bouche qu'ils entendront ce que nous nous proposions de leur dire. Ainsi fait-on entre amis : quand on ne trouve pas les personnes avec lesquelles on désire s'expliquer, on s'adresse aux amis de ces personnes, et on les charge de leur transmettre ce qu'on voulait leur faire entendre. Telle est encore la conduite du Seigneur; laissant de côté ceux qui l'ont outragé, il interpelle Jérémie, qui n'a rien à se reprocher, et il lui dit : « As-tu vu comment m'a traité cette fille insensée de Juda ? » *Jerem.*, III, 6. Pour la même raison, nous nous adressons à vous, afin qu'au sortir d'ici vous rameniez vos frères égarés. Comment, en effet, supporter une si coupable indifférence? Nous ne nous réunissons qu'une fois la semaine, et ils ne daignent pas s'arracher ce jour-là aux sollicitudes temporelles; et, si on le leur reproche, ils mettent aussitôt en avant la pauvreté, l'obligation de préparer la nourriture, les affaires pressantes, justification qui ne fait qu'aggraver leur conduite. Car est-il une conduite plus inexcusable que d'estimer les choses du monde plus pressantes et d'un intérêt plus haut que les choses de Dieu?

Alors même que leurs allégations fussent fondées, cette excuse serait, je le répète, une charge nouvelle contre eux. Mais la preuve que ces prétextes et ces raisons ne sont que des voiles destinés à couvrir leur négligence, je ne la fournirai pas moi-même; le troisième jour à partir de celui-ci la fournira, et confondra les auteurs de pareils propos : à la suite de la ville entière transportée à l'hippodrome, ils laisseront leurs habitations et les places publiques désertes pour assister à un infâme spectacle. Et tandis qu'ici la partie principale de l'église n'est même pas remplie, là-bas on envahit non-seulement l'hippodrome entier, mais encore les étages, les maisons, les toits et les lieux escarpés qui le dominent. Ni l'indigence, ni les affaires, ni la maladie, ni la difficulté de marcher, ni aucun autre

obstacle n'arrête cette indomptable fureur; et l'on voit des vieillards caducs y courir avec plus d'empressement que les hommes jeunes et vigoureux, déshonorant ainsi leurs cheveux blancs, donnant leur vieillesse en spectacle et la livrant à la risée publique. Mais viennent-ils en ces lieux, c'est avec dégoût et un intolérable ennui; ils ne peuvent supporter la prédication de la divine parole, et ils allèguent la gêne et les suffocations qu'ils éprouvent, et autres raisons de même force; et ces mêmes hommes restent là-bas exposés la tête nue au soleil, et, quoiqu'on les foule, qu'on les heurte, qu'on les presse avec la plus grande violence, et qu'on leur fasse subir mille autres désagréments, ils semblent y goûter autant de délices que s'ils se trouvaient au milieu d'une riante prairie.

Si la corruption règne dans nos cités, c'est parce que la jeunesse a pour maîtres des hommes sans mœurs. Et comment pourriez-vous ramener à de meilleurs sentiments un jeune homme livré à l'inconduite et au désordre, vous qui affichez sous vos cheveux blancs non moins de légèreté; vous qui, à un âge aussi avancé, ne vous rassasiez jamais de ce détestable spectacle? De quelle manière formerez-vous un fils à la vertu, châtierez-vous un esclave prévaricateur, admonesterez-vous votre semblable infidèle à l'honneur, si, aux limites d'une extrême vieillesse, vous assumez sur vous cette ignominie? Lorsqu'un vieillard est insulté par un jeune homme, il lui oppose sur-le-champ son âge, et tout le monde de prendre sa défense. Mais, quand il s'agit d'inculquer aux jeunes gens la sagesse, de leur offrir une règle de vertu, on ne tient plus compte de son âge, et l'on met plus de hâte que la jeunesse pour voler à ces assemblées impies. En parlant de la sorte, en gourmandant les vieillards, je ne prétends pas disculper et excuser les jeunes gens; je voudrais plutôt arriver par les premiers à dessiller les yeux de ces derniers. Ce qui n'est pas permis à la vieillesse l'est encore moins à la jeunesse. Si la vieillesse se couvre de ridicule et de honte, la jeunesse s'exposera à une ruine d'autant plus complète, à une chute d'autant plus dangereuse que la concupiscence à cet âge est plus ardente, qu'il en jaillit des flammes plus violentes et prêtes à tout embraser, dès qu'elles rencontrent le plus léger aliment. Rien de plus prononcé que le penchant de la jeunesse à la colère et aux convoitises; c'est pour cela aussi qu'elle a besoin de précautions plus sérieuses, d'un frein plus solide, et de la protection d'un boulevard inexpugnable.

2. Ne me dites point, ô hommes, que ces spectacles donnent du plaisir : prouvez-moi plutôt que ce plaisir n'entraîne point de danger. Et que parlé-je de danger? C'est moi qui prétends vous montrer qu'il n'y a même pas de plaisir. Au retour de l'hippodrome, venez voir les fidèles qui reviennent de l'église, et jugez de quel côté il y a le plus de joie : du côté de celui qui vient d'entendre les prophètes, de recevoir la bénédiction du Seigneur, de s'instruire de la doctrine, de demander à Dieu le pardon de ses péchés, d'alléger sa conscience, sans avoir rien de pareil à se reprocher; ou de votre côté, à vous qui avez délaissé votre mère, méprisé les prophètes, outragé le Seigneur, participé à des danses diaboliques, ouï des blasphèmes et des injures, dépensé en pure perte votre temps, et qui rentrez chez vous sans en remporter aucun avantage soit spirituel, soit corporel. *Ainsi*, même au point de vue du plaisir, *c'est ici qu'il* faudrait de préférence vous rendre. Au spectacle, vous trouvez la condamnation et les remords de la conscience, le regret de ce que vous avez commis, la honte et l'opprobre qui ne vous permettront pas de lever les yeux. A l'église c'est tout le contraire, vous n'avez point à rougir, vous avez votre liberté de langage, et vous pouvez vous entretenir sans crainte de tous les enseignements que l'on y donne. Lors donc que vous monterez à l'agora, à la vue de la foule courant vers le cirque, dirigez-vous sur-le-champ vers l'église, et jouissez-y pendant les courts instants que vous y passerez du bonheur d'entendre la divine parole. Si vous vous laissez entraîner par la multitude, pour un plaisir d'un moment, vous passerez le jour suivant, et l'autre encore et une infinité, à gémir et à vous condamner vous-mêmes; tandis qu'un léger sacrifice vous assurerait un contentement sans nuage. Ainsi en est-il dans ce cas et dans tous les cas

semblables. Le vice engendre un plaisir qui part rapidement et des douleurs qui durent toujours; pour la vertu, en retour d'un effort passager, elle procure des avantages et une joie que le temps n'épuise pas.

Voici, par exemple, un homme qui a présenté à Dieu des supplications, qui a versé des larmes, qui n'a gémi que pendant ces courts instants de la prière. Un autre, après une journée passée dans un calme parfait, répand quelque aumône, pratique le jeûne ou toute autre bonne œuvre; aux outrages dont il est assailli, il n'oppose que le silence : pour s'être maîtrisé quelques moments, avoir dompté sa colère, il éprouve une satisfaction et une joie sans mélange, et il songe avec bonheur au sacrifice qu'il a fait. Il n'en est pas de même de l'iniquité : un homme a injurié son semblable, il lui a rendu insulte pour insulte; rentré chez lui, il se ronge lui-même en se rappelant les propos dont les conséquences sont si pernicieuses. Voulez-vous du plaisir véritable, « fuyez les penchants de la jeunesse; » II *Tim.*, II, 22; pratiquez la chasteté, et prêtez une oreille assidue aux divins enseignements. Si nous vous parlons de la sorte, c'est pour que vous répétiez nos paroles à vos frères et qu'à force de leur faire entendre ce langage, vous les arrachiez à leur mauvaise habitude, et les déterminiez à suivre en toute chose les prescriptions de la raison et du devoir. Chez les personnes qui agissent sans règle et sans but, le zèle lui-même ne mérite aucun éloge; la réunion que nous allons bientôt avoir nous en fournira une preuve. Quand nous célébrerons la solennité de la Pentecôte, le concours des fidèles sera si nombreux que cette enceinte deviendra trop étroite: néanmoins, je n'attache pas grande importance à l'assemblée de ce jour, elle est l'œuvre de la coutume et non de la piété. Or, quelle condition plus misérable que la condition de ces hommes dont la négligence est si coupable, et dont le zèle apparent ne mérite aucun éloge. Le fidèle que le zèle, la raison et la charité conduisent véritablement parmi nous, doit y venir toujours et non se laisser mener, à l'instar des troupeaux, par les gens que l'on voit à l'église aux seuls jours de fête, sauf à n'y pas revenir.

3. Il me serait aisé de prolonger encore davantage une introduction à mon discours; mais, comme vous vous proposez, j'en ai la certitude, de faire à vos frères, indépendamment de nos avis, les observations convenables et d'ajouter à ce que nous venons de dire, je n'aurai garde de vous fatiguer de mes trop vives récriminations, et je laisserai de côté ce sujet pour revenir à l'histoire d'Anne, de cette femme dont nous nous sommes plusieurs fois entretenus déjà. Et ne soyez pas étonnés que nous revenions encore à cette sainte femme. Je ne puis ôter de mon esprit son souvenir, tant je suis pénétré d'admiration pour la beauté de son âme, pour les grandes qualités de son cœur. J'aime à voir des yeux dont les larmes ne font jamais défaut à la prière; des lèvres, une bouche qui, dédaignant les couleurs empruntées, s'embellissent dans les actions de grâces rendues au Seigneur; et ce spectacle, je le trouve dans cette femme. Sans doute j'admire sa philosophie; mais je l'admire surtout quand je songe à son sexe, dont on a fait souvent le procès. « C'est dans la femme, a-t-on dit, qu'il faut chercher l'origine du péché : à cause d'elle nous sommes sujets à la mort. » *Eccli.*, XXV, 33. « Toute perversité, quelle qu'elle soit, lisons-nous encore, est peu de chose si on la compare à la perversité de la femme. » *Ibid.*, 26. Enfin, Paul écrit : « Ce n'est pas Adam qui a été séduit; c'est la femme qui l'a été et qui s'est rendue coupable de prévarication. » I *Tim.*, II, 14. Je trouve en cela, je le répète, une raison de l'admirer davantage, parce qu'elle a mis à néant ces reproches, repoussé cette accusation; parce que, appartenant à ce sexe incriminé et flétri, elle s'est élevée au-dessus de ses faiblesses, et elle a prouvé par ses actes que la volonté, la négligence, sont la cause de ces faiblesses, et non le sexe, qu'une femme peut elle aussi monter jusqu'au faite de la vertu. C'est un être opiniâtre et capricieux que la femme : elle fera de grands maux si elle penche vers le vice; mais, si elle embrasse la vertu, elle perdra la vie plutôt que de faillir à sa résolution.

Nous avons donc vu Anne triompher de la nature, faire violence à la nécessité elle-même et mériter par ses constantes prières qu'il sortît un

Prière d'Anne.

fils de ses entrailles stériles. Aussi a-t-elle de nouveau recours à la prière après que ses désirs ont été exaucés : « Mon cœur, s'écrie-t-elle, s'est fortifié dans le Seigneur, et m'a force s'est exaltée en mon Dieu. » I *Reg.*, II, 1. Quel est le sens de ces mots : « Mon cœur s'est fortifié dans le Seigneur, » nous l'avons, vous le savez, exposé récemment à votre charité. Il nous reste maintenant à expliquer les paroles suivantes. En effet, après avoir dit : « Mon cœur s'est fortifié dans le Seigneur, » elle ajoute aussitôt : « Et ma force s'est exaltée dans mon Dieu. » Que veut dire ce terme du texte κέρας μου, *cornu meum?* C'est une expression que l'on retrouve fréquemment dans l'Ecriture. Elle dit par exemple : « Ὑψώθη κέρας αὐτοῦ, Exaltatum est cornu ejus! » *Psalm.* LXXIV, 11; « Ὑψώθη κέρας χριστοῦ αὐτοῦ, Exaltatum est cornu Christi sui. » I *Reg.*, II, 10. Cette expression métaphorique est employée dans l'Ecriture pour désigner la force, la gloire, l'illustration : effectivement, Dieu a donné pour ornements et pour armes aux animaux privés de raison les cornes; enlevez-leur cette défense et vous les aurez dépouillés de la plus grande partie de leur force; et il est non moins aisé de se rendre maître d'un taureau sans cornes que d'un soldat sans armes. Dans le passage qui nous occupe, Anne veut donc simplement dire : Ma gloire a été exaltée. Et de quelle manière exaltée? « En mon Dieu, » ajoute-t-elle. De la sorte sa grandeur est en sûreté, car la raison en est solide et profonde. La gloire qui vient des hommes participe à la faiblesse de ceux qui la donnent, elle s'évanouit facilement; mais celle qui vient de Dieu conserve éternellement son éclat.

Ces deux vérités, et la fragilité de la gloire humaine, et la solidité de la gloire qui vient de Dieu, le prophète nous les rappelle dans ce passage : « Toute chair est comme l'herbe des champs, et toute gloire humaine est comme la fleur de l'herbe. L'herbe a été séchée, et la fleur est tombée. » Telle n'est pas la gloire dont le Seigneur est le principe : et comment cela? « C'est que la parole du Seigneur demeure éternellement. » *Isa.*, XL, 6-7. Voyez ce qui se passe au sujet de cette femme. Que n'ont pas fait une infinité de rois, de généraux, de princes, pour immortaliser leur souvenir? Ils se sont bâti de superbes sépulcres, ils ont élevé des statues, ils ont placé dans tous les lieux leurs images, ils ont laissé des monuments sans nombre de leurs gestes; et pourtant le silence s'est fait sur eux, et on ne les connaît même pas de nom; tandis que le nom de cette femme est aujourd'hui chanté sur toute la terre? Allez en Scythie, allez en Egypte, allez dans les Indes, et jusqu'aux extrémités du monde, partout vous entendrez célébrer ses louanges. Ainsi toutes les régions qu'éclaire le soleil, la gloire d'Anne les remplit. Ce qu'il y a de plus prodigieux, ce n'est pas seulement la renommée universelle dont jouit cette femme; c'est surtout que sa renommée, loin d'avoir été effacée par les siècles nombreux écoulés depuis, grandit et s'étend tous les jours; c'est que personne n'ignore sa philosophie, sa patience, sa résignation inébranlable; en sorte que dans les villes et dans les campagnes, dans les maisons et dans les camps, sur les vaisseaux et dans les ateliers, partout en un mot, les louanges de cette sainte femme frappent les oreilles.

Lorsque Dieu a résolu de glorifier une créature, la mort a beau intervenir, le temps s'écouler, cette gloire subsiste toujours dans sa fraîcheur, et nul ne pourrait en obscurcir l'éclat. C'est pour cela qu'en vue d'apprendre à la postérité le peu de confiance qu'il faut mettre dans les choses périssables, et la sagesse de ceux qui la mettent en des biens inébranlables et éternels, Anne désigne l'auteur de sa gloire. « Mon cœur s'est fortifié dans le Seigneur, » s'écrie-t-elle; et aussitôt elle ajoute : « Et ma force, ma gloire a été exaltée en mon Dieu; « mentionnant dans ces mots deux ordres de biens qu'il n'est pas ordinaire de voir réunis. En même temps, dit-elle, que j'ai été délivrée de la furie des flots, que j'ai vu cesser tout opprobre, que j'ai recouvré la sécurité; j'ai obtenu aussi la gloire. Or, ce sont là deux ordres de biens que l'on voit, je le répète, rarement réunis. Bien des gens parviennent à se soustraire aux périls, sans que leur vie soit glorieuse : d'autres ont la gloire et l'éclat en partage, que cette gloire expose précisément à de graves dangers. Par exemple, des misérables plongés dans des cachots, des adul-



tères, des imposteurs, des profanateurs de tombeaux, et autres coupables de même genre, seront rendus à la liberté par un acte de la clémence impériale; ils n'auront plus à la vérité de châtiments à subir; mais leur opprobre n'est pas évanoui et l'ignominie du passé ne cesse de peser sur eux. D'autre part, de valeureux soldats poursuivront une existence illustre et glorieuse; mais ils devront affronter les risques de la guerre, recevoir de nombreuses blessures, et souvent tomber frappés avant le temps : ceux-ci à l'amour de la gloire ont fait le sacrifice de leur sécurité.

4. Or, ces deux biens, nous les trouvons réunis chez Anne; elle a eu à la fois en partage et la sécurité et la gloire. Il en fut de même des trois jeunes Hébreux : ils échappèrent au péril de la fournaise et acquirent un éclat immortel par ce triomphe extraordinaire remporté sur la nature. Telle est la conduite du Seigneur : il donne en même temps à la vie la sécurité et la splendeur; et c'est à quoi faisait allusion Anne quand elle disait : « Mon cœur a été fortifié dans le Seigneur, et ma gloire a été exaltée en mon Dieu. » Elle ne se contente pas de dire « ... a été exaltée en Dieu, » mais elle ajoute, « en *mon* Dieu, » regardant comme son Dieu propre le souverain de l'univers; non certes qu'elle voulût porter atteinte à sa puissance; elle se proposait plutôt de donner satisfaction à son propre amour et de le témoigner. Ainsi en agissent effectivement d'ordinaire les cœurs qui aiment : ils ne supportent pas que l'on aime avec eux, et ils prétendent manifester leur amour à l'exclusion de toute autre personne. De là cette exclamation de David : « O Dieu, ô mon Dieu, vers vous je soupire dès le matin. » *Psalm.* LXII, 1. Il commence par indiquer la souveraineté que le Seigneur exerce sur toutes les créatures; il n'indique qu'en second lieu la souveraineté particulière qu'il exerce sur les saints. « O Dieu, ô mon Dieu, dit-il encore, tournez vos yeux vers moi; pourquoi m'avez-vous délaissé? » *Psalm.* XXI, 1. Et ailleurs : « Je dirai à Dieu : Vous êtes mon protecteur. » *Psalm.* XC, 2. Paroles qui toutes jaillissent d'une âme ardente et d'un cœur embrasé par le divin amour. Nous devons porter le même jugement sur le langage de la pieuse femme dont nous nous entretenons.

Au surplus, que des hommes agissent de la sorte, ce n'est pas surprenant; mais que Dieu fasse de même, nous avons sujet d'en être étonnés. Comme nous avons vu ces saints personnages, au lieu de l'invoquer en union avec tous les êtres dont il est le souverain, prétendre en quelque manière faire de lui leur Dieu particulier; ainsi Dieu, au lieu de les comprendre dans l'ensemble des êtres dont il se déclare le Seigneur, prétend être leur Dieu à eux en particulier. « Je suis, dit-il, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; » *Exod.*, III, 6; et en cela, bien loin de borner son empire, il l'étend au contraire; car la multitude des sujets atteste moins énergiquement l'étendue de sa puissance que leur vertu : et c'est pourquoi le Seigneur se plaît moins à être invoqué sous le titre de Dieu du ciel, de la terre, de la mer et de ce que le monde renferme, qu'à l'être sous le titre de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Ainsi nous voyons Dieu se prêter à une chose que nous chercherions vainement parmi les hommes. Chez nous, par exemple, c'est le nom du maître qui sert à désigner les serviteurs; et l'on dit à peu près partout : Un tel, l'intendant d'un tel; tel autre, économe d'un tel soit général, soit gouverneur; tandis qu'on ne dira jamais : Un tel, le gouverneur de cet intendant. Ce sont toujours les supérieurs qui nous servent à désigner les inférieurs. Mais pour Dieu c'est le contraire : non-seulement on dira qu'Abraham est le serviteur du Seigneur, mais Dieu s'appellera le Dieu d'Abraham, et le maître sera désigné par le serviteur. C'est là ce qui ravissait Paul d'admiration et lui dictait ces paroles : « Aussi Dieu ne rougit-il pas d'être appelé leur Dieu. » *Hebr.*, XI, 16. Le maître ne rougit pas d'emprunter aux serviteurs son nom. — Et pourquoi n'en rougit-il pas ? Dites-nous-en le motif. — Afin que nous imitions son exemple. — « Mais ils étaient étrangers et voyageurs, » *Ibid.*, 13, poursuit l'Apôtre. — Raison de plus pour que Dieu rougît de leur emprunter son nom; car un étranger est d'ordinaire un sujet de dédain et de mépris.

Observons que cette qualification d'étrangers

ne convient pas à ces saints dans le sens attribué communément à ce terme, mais dans un sens plus élevé. Nous appelons étrangers les hommes qui, ayant abandonné leur patrie, sont arrivés dans une contrée différente : les saints n'étaient pas en ce sens des étrangers ; ils l'étaient en ce sens qu'ils dédaignaient l'univers entier, qu'ils estimaient la terre trop petite pour eux, qu'ils avaient leurs yeux fixés sur la cité céleste, et cela, par grandeur d'âme et non par orgueil, par philosophie et non par une folle ambition. Ils regardèrent la terre, et, voyant que tout y passe et s'évanouit, que rien n'y dure et ne s'y conserve ni la richesse, ni la puissance, ni la gloire, ni la vie elle-même, que toutes les choses ont une fin et s'empressent vers le terme qui leur est marqué, au lieu que les biens du ciel défient la corruption et la mort ; ils choisirent la condition d'étrangers vis-à-vis d'un ordre de choses passager et périssable, afin de posséder un jour les biens qui ne passent pas. Ils étaient donc étrangers, non pas en ce sens qu'ils n'avaient point de patrie, mais en ce sens qu'ils soupiraient après une patrie éternelle. Paul le reconnaît quand il dit : « Ceux qui parlent de cette manière montrent qu'ils cherchent une patrie. » *Hebr.*, XI, 14-16. Et quelle patrie, je vous le demande? Serait-ce la patrie qu'ils ont quittée? Assurément non : « S'ils y eussent songé, il leur eût été facile d'y retourner. Mais ils en désirent une meilleure, à savoir, la patrie céleste, qui a pour fondateur et auteur Dieu même. C'est pourquoi il ne rougit pas de s'appeler leur Dieu. » *Ibid.*, 10.

5. Marchons donc, nous aussi, sur leurs traces, je vous en conjure : dédaignons les biens présents, soupirons après les biens à venir, devenons les disciples de cette pieuse femme, cherchons toujours en Dieu notre refuge, et soumettons-lui toutes nos demandes. Du reste, il n'est rien de comparable sous ce rapport à la prière : elle rend possible ce qui était impossible, aisé ce qui était malaisé, abordable ce qui était inabordable. Aussi faisait-elle les délices du bienheureux David, lequel disait : « Sept fois le jour, j'ai chanté vos louanges, à cause des jugements de votre justice. » *Psalm.* CXVIII, 164. Si un roi, plongé dans une infinité de préoccupations, assailli de mille soins, priait le Seigneur fréquemment dans sa journée, quelle sera notre excuse et notre justification à nous qui, avec tant de loisirs, prions si rarement, malgré les avantages que nous retirerions de fréquentes prières? Car il ne peut point arriver, je le répète, il ne saurait arriver à l'homme qui ne cesse de prier le Seigneur et d'implorer sa grâce avec la ferveur convenable, de tomber dans le péché. Je m'explique : Celui qui réchauffe son âme, élève son cœur, et, transportant sa demeure dans le ciel, implore le Seigneur, songe à ses péchés, en sollicite le pardon, et supplie Dieu de le traiter avec douceur et miséricorde; celui-là retire de cette conversation continuelle la force de se débarrasser de toute présomption temporelle, et y trouve des ailes pour monter au-dessus des passions de l'humanité. Si, au sortir de la prière, il aperçoit un de ses ennemis, il ne voit plus un ennemi en lui; si une femme séduisante frappe ses regards, il résistera à cette séduction car son cœur sera encore embrasé du feu que la prière lui a communiqué, et il repoussera toute convoitise coupable. Mais nous sommes hommes et enclins par cela même à la négligence : quand donc, après une, deux ou trois heures passées dans la prière, vous remarquerez que cette ferveur est sur le point de s'éteindre, recourez aussitôt à ce divin foyer et ranimez dans votre âme refroidie un peu de chaleur.

Si vous observez cette règle durant tout le jour, et si vous maintenez par de fréquentes prières cette chaleur divine, vous ne laisserez au démon aucune prise, ni aucun accès dans votre cœur. Arrive-t-il, quand nous faisons notre repas, que l'eau soit refroidie au moment où nous allons boire, nous la rapprochons du feu pour la réchauffer rapidement. Ainsi devons-nous faire en cette matière : la prière doit être dans notre bouche comme un charbon ardent qui communique à notre âme la flamme de la piété. Voyez ce que l'on fait quand on construit une maison : toutes les fois qu'il s'agit d'élever une muraille, on la consolide à cause du peu de consistance des matériaux avec de longues pièces de bois fort rapprochées, ou non éloignées

les unes des autres, de manière à garantir, par ces nombreux appuis, la solidité de la maçonnerie. Faites de même, vous aussi; donnez à vos actions temporelles des prières fréquentes pour appui, et assurez de la sorte la sécurité de votre vie. Ces précautions prises, les vents auront beau surgir de tous les côtés, les épreuves, les tristesses, les pensées fâcheuses et toute autre peine auront beau vous assaillir, rien ne saurait ébranler un édifice dont la prière est le soutien.— Mais est-il possible, objectera-t-on, qu'un séculier, qu'un homme occupé au palais, consacre trois heures à la prière, et vienne à l'église? — C'est possible, c'est même facile : s'il n'est pas toujours commode d'aller à l'église, il est toujours possible à un homme occupé au palais de prier, quoique debout devant la porte; car il est moins besoin pour cela de la voix que de l'âme, d'étendre les mains que d'appliquer son esprit, de maintien que de sentiments pieux. Ce n'est pas pour avoir prié à haute et éclatante voix qu'Anne fut exaucée, mais pour avoir poussé un cri ardent de son cœur. « On n'entendit pas sa voix, dit l'Ecriture, et le Seigneur l'exauça. » I *Reg.*, I, 13-19. Ainsi en agissent souvent bien des fidèles : tandis que le préteur crie, menace, s'emporte, tempête au dedans, eux debout devant la porte se signent, prient de cœur quelques instants, et, rentrant dans la salle, fléchissent, transforment cet homme, le font passer de la sévérité à la bienveillance; pour eux ni le temps, ni le lieu, ni le silence n'ont été un obstacle à la prière.

6. Faites de même de votre côté, soupirez avec amertume, songez à vos péchés, levez les yeux vers le ciel, dites en vous-mêmes : Seigneur, ayez pitié de moi; et il ne manquera rien à votre prière. Le fidèle qui prononce ce mot : *Ayez pitié*, fait une confession véritable et reconnaît ses prévarications; car il appartient au prévaricateur d'implorer miséricorde. Le fidèle qui dit : *Ayez pitié de moi*, obtient par cela même le pardon de ses fautes; car l'on ne châtie pas celui dont on a pitié. Le fidèle qui dit : *Ayez pitié de moi*, peut compter voir le royaume des cieux; car Dieu ne se borne pas à mettre celui dont il a pitié à l'abri de tout châtiment, il lui donne de plus la possession des biens à venir. Ainsi, point de vains prétextes; ne disons pas que la maison de la prière n'est pas proche : la grâce de l'Esprit nous transforme, quand nous pratiquons la sobriété, en temples du Seigneur; de telle sorte que nous avons au contraire pour prier la plus grande facilité. Notre culte à nous ne ressemble pas au culte antique des Juifs, où les prescriptions étaient si nombreuses, où les sens avaient une si large part. Chez eux, quand on voulait prier, il fallait monter au temple, acheter une tourterelle, porter avec soi le bois et le feu, se procurer un glaive, se tenir debout devant l'autel, et remplir une infinité d'autres formalités. Ici rien de pareil : en quelque lieu que vous soyez, vous avez en vous-même l'autel, le glaive et la victime, étant vous-même prêtre, autel et victime. En quelque lieu que vous soyez, vous pouvez dresser votre autel, et il vous suffit pour cela d'une volonté fervente; ni le lieu ni l'heure ne seront pour vous un obstacle; et, quoique vous ne fléchissiez pas les genoux, que vous ne frappiez pas votre poitrine, que vous n'éleviez pas vos mains vers le ciel, vous n'aurez qu'à montrer une ardente piété pour faire une prière parfaite en tout point. Oui, une femme tout en tenant sa quenouille et en tissant sa toile, peut élever les yeux de son âme vers les cieux et invoquer dans un cœur brûlant le Seigneur; oui, un homme, tout en demeurant sur l'agora et en cheminant, peut faire d'excellentes prières : tel autre assis dans son atelier et occupé à coudre des peaux de cuir ensemble, pourra offrir à Dieu son âme : un serviteur, tout en achetant, en allant et en venant, en secondant le chef cuisinier, s'il ne peut se rendre à l'église, pourra néanmoins produire des prières auxquelles ne feront défaut ni l'attention, ni la ferveur. Ce n'est pas le lieu qui détourne la bienveillance divine : Dieu n'exige qu'une seule condition, une âme ardente et un cœur pur. Et pour vous convaincre que la générosité et la chaleur de l'âme plaisent seules au Seigneur, et non les circonstances de maintien, de temps et de lieux, voyez Paul, gisant sur le sol de sa prison, car le bois dans lequel ses pieds étaient emprisonnés ne lui permettait

L'éloignement de l'église est une vaine excuse pour ne pas prier Dieu.

Partout on peut prier.

pas de se tenir debout ; et néanmoins ébranlant sa prison par son ardente prière, la faisant trembler jusque dans ses fondements, terrifiant le geôlier et l'initiant peu après aux sacrés mystères. Ezéchias n'était pas non plus debout ni agenouillé, mais étendu sur son lit sous la violence du mal, lorsque, se tournant vers la muraille, il invoqua le Seigneur avec confiance et humilité, en obtint la révocation de sa sentence, et, tout en se conciliant la faveur divine, recouvra sa première santé. Des exemples de ce genre, vous n'en trouverez pas seulement chez les saints et chez les grands hommes, mais encore chez les criminels. Le larron n'était point à genoux, ni dans un oratoire, mais pendu à la croix, lorsque quelques mots de sa bouche le mirent en possession du royaume des cieux. Celui-ci avait été plongé dans une fosse bourbeuse, celui-là exposé aux bêtes, cet autre avait été englouti dans le ventre d'un monstre marin, lorsqu'ils invoquèrent le Seigneur et, attirant sur eux son miséricordieux regard, virent s'éloigner les maux qui les menaçaient.

En vous parlant de cette manière, je prétends néanmoins vous engager à fréquenter l'église, à prier chez vous dans un calme profond, fléchissant les genoux, élevant les mains vers le ciel, si vos loisirs vous le permettent. Si le temps ou le lieu ne nous permettent pas de nous isoler de la multitude, n'allons pas pour cela renoncer à nos fréquentes prières ; priez alors votre Dieu, invoquez-le conformément aux avis que je viens de donner à votre charité, et soyez assurés que votre prière ne perdra rien de son efficacité. Mon but en vous tenant ce langage n'est pas d'obtenir vos applaudissements et votre admiration, mais d'obtenir le suffrage de vos œuvres, de telle sorte que vos jours, vos nuits et vos travaux soient remplis par vos supplications et vos prières. Si vous réglez ainsi votre vie, vous pourrez espérer une existence paisible sur la terre, et ensuite la possession du royaume des cieux. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS V.

Contre les fidèles que les fêtes seules attiraient à l'église : ce que c'est qu'une fête. — Contre ceux qui accusent la divine Providence parce qu'il y a des riches et des pauvres ici-bas. — De l'utilité incomparable de la pauvreté : que la pauvreté offre plus d'agréments et de sécurité que la richesse. — D'Anne.

1. C'est inutilement, à ce qu'il semble, que nous avons pressé les fidèles assemblés autour de nous dans la réunion précédente, de rester dans la maison de leur Père, et de ne pas imiter ces chrétiens qui ne paraissent ici les jours de fête que pour ne plus y reparaître ensuite. Ou plutôt non, nos efforts n'ont pas été inutiles ; et, si notre parole n'a persuadé personne, notre récompense à nous n'en est pas moins assurée, et notre cause auprès de Dieu n'a pas besoin de défenseur. Le devoir du prédicateur est de jeter la semence, qu'il ait des auditeurs ou qu'il n'en ait pas, de placer son argent, afin que le Seigneur puisse un jour en demander compte, sinon à lui, du moins à ceux auxquels il a été offert. Ce devoir, nous le remplissons, employant *tour à tour les* reproches, les blâmes, les exhortations, les conseils. Nous vous avons, en effet, remis en mémoire ce fils prodigue qui, après avoir dévoré tous ses biens, retourne à la maison paternelle ; nous avons présenté à vos regards le tableau des épreuves, de la faim, des ignominies, des humiliations et des autres misères qu'il dut supporter sur la terre de l'étranger ; nous nous proposions par cet exemple de vous ramener à des sentiments meilleurs. Nous ne nous en sommes pas même tenu là, et nous avons fait ressortir la tendresse du père à l'égard de ses enfants ; car bien loin de les punir de leurs désordres, il les accueille à bras ouverts, il leur pardonne leurs fautes passées, leur ouvre sa maison, fait dresser la table du festin, les revêt de la robe de vérité et leur prodigue toute sorte d'attentions. Mais les fidèles auxquels je fais allusion n'ont pas imité le prodigue, ils n'ont pas condamné leur éloignement d'autrefois ; et, loin de rester dans la maison paternelle, ils s'en sont de nouveau

éloignés. Votre tâche, à vous qui demeurez toujours avec nous, était de les ramener, et de les décider à se joindre à nous pour célébrer ensemble la fête qui signale chacune de nos réunions. Si la Pentecôte est passée, les fêtes ne sont pas pour cela passées : toute réunion est une fête. Et qu'est-ce qui le prouve? Ces paroles du Christ : « Là où deux ou trois personnes seront rassemblées en mon nom, je serai au milieu d'elles. » *Matth.*, XVIII, 20.

Le Christ étant présent au milieu des fidèles rassemblés, quelle meilleure preuve exigerez-vous pour constater la fête ? Là où se rencontrent l'enseignement de la doctrine et les prières, les bénédictions de nos pères spirituels et l'audition de la loi divine, le concours des pères et le lien d'une mutuelle charité, l'entretien des hommes avec Dieu et de Dieu avec les hommes, comment n'y aurait-il point de fête et de solennité ? Ce n'est pas la foule des assistants qui constitue la fête, mais leur vertu ; ce n'est pas le luxe des vêtements, mais les charmes de la piété ; ce n'est pas la recherche de la table, mais la sagesse de l'âme. Quelle grande fête qu'une bonne conscience ! De même que, dans les fêtes du siècle, celui qui n'a point de riche manteau pour se vêtir, ni de quoi s'asseoir à une table somptueuse, et qui vit au contraire dans l'indigence, les privations et les maux les plus affreux, reste insensible à l'attrait de la fête, la ville entière se livrât-elle aux transports de la plus vive allégresse ; de même qu'il souffre et murmure davantage précisément parce qu'il est, lui, dans la détresse, et que les autres sont dans la joie ; tandis que l'homme dont la vie s'écoule au sein des richesses et des délices, dont les vêtements sont assez nombreux pour être renouvelés chaque jour, dont la félicité n'a pas de relâche, est en fête alors même que ce ne serait pas un temps de fête ; ainsi pour les fêtes spirituelles, le fidèle qui vit dans la pratique de la justice et des bonnes œuvres, n'a pas besoin de la présence d'une fête pour être en fête, trouvant dans la pureté de sa conscience une source de joie suffisante ; tandis que celui qui passe ses jours dans les prévarications et l'iniquité, et auquel la conscience reproche des fautes nombreuses, reste sombre même aux jours les plus solennels.

Il ne tient donc qu'à nous de transformer chaque journée en une journée de fête ; nous n'avons pour cela qu'à purifier notre conscience et à pratiquer la vertu. En quoi, je vous le demande, l'assemblée précédente l'emporterait-elle sur celle d'aujourd'hui? En trouble et en tumulte, soit ; mais pas d'une autre manière. La participation aux saints mystères, la communication des autres biens spirituels, tels que la prière, la parole sainte, les bénédictions, la charité, étant les mêmes aujourd'hui qu'hier, le jour présent n'est en rien inférieur au jour passé ni pour vous ni pour moi. On nous écoutait hier, vous nous écouterez aujourd'hui : les absents d'aujourd'hui n'étaient pas plus présents hier, quoiqu'ils parussent l'être corporellement. S'ils n'écoutent pas en ce moment, ils n'écoutaient pas davantage hier ; et même, loin d'écouter, ils incommodaient les véritables auditeurs par le bruit et le désordre qu'ils soulevaient. En sorte que pour moi le spectacle d'aujourd'hui est pareil à celui d'hier, l'auditoire est le même et ne le cède à l'autre en aucune façon. Dussé-je vous étonner, j'irais même à prétendre qu'il lui est préférable, parce que nul bruit ne trouble ma parole, nul tumulte n'altère la prédication de la doctrine, parce que l'intelligence en est plus parfaite, aucun désordre ne venant distraire l'attention.

Ne nous attristons pas du petit nombre de nos auditeurs.

2. Ne croyez pas cependant que je prétende dédaigner la foule que nous possédions hier : je voudrais uniquement éloigner de vous toute peine et tout serrement de cœur à l'occasion du petit nombre de fidèles rassemblés en cette enceinte. Ce n'est pas la foule matérielle que nous tenons à voir dans l'église, mais une foule attentive. Puisque nous avons aujourd'hui les mêmes convives qu'hier, nous mettrons le même bon vouloir à vous servir votre réfection, et nous reviendrons au sujet que la dernière fête nous a contraint de laisser de côté. Il n'eût pas été convenable, au jour de la Pentecôte, de passer sous silence les bienfaits dont nous avons été favorisés en ce jour, pour ne pas interrompre la suite de nos instructions ; mais aussi, main-



tenant que la Pentecôte est passée, il est naturel que nous reprenions l'histoire interrompue, et que nous nous occupions d'Anne, comme précédemment. Ne considérons pas si nous en avons déjà parlé longuement et à plusieurs reprises, mais si nous sommes arrivés au terme du récit. Lorsqu'on trouve un trésor, on a beau en avoir retiré d'immenses richesses, on ne s'en éloigne jamais avant de l'avoir épuisé ; et l'on a moins à cœur d'en emporter une fortune considérable que de n'y rien laisser. Si telle est l'avidité des insensés qu'aveugle l'amour des biens passagers et périssables, à plus forte raison devons-nous agir de la même manière vis-à-vis des trésors divins, et ne pas nous retirer avant d'avoir complétement épuisé le trésor qui s'offre à nos regards. Je dis qui s'offre à nos regards ; car épuiser le trésor tout entier est chose impossible. La parole divine est une source de pensées qui coule sans cesse, qui ne tarit jamais, qu'on n'épuise jamais. Par conséquent, point de lassitude ; il n'est pas question d'un sujet vulgaire, mais de la prière, notre principale espérance ; de la prière, qui fit succéder à la stérilité la maternité, qui donna de nombreux enfants à celle qui n'en avait aucun, le bonheur à celle qui ne connaissait que l'affliction ; de la prière, qui porta remède à l'infirmité de la nature, ouvrit le sein qui était fermé et rendit possible ce qui ne l'était pas. Approfondissons à notre aise ce sujet, pénétrons le sens de chaque parole, et gardons-nous bien d'en passer une, si peu importante qu'elle soit.

Déjà deux entretiens tout entiers ont été absorbés par l'explication de ces deux propositions : « Mon cœur a été fortifié dans le Seigneur, et ma gloire a été exaltée en mon Dieu. » I *Reg.*, II, 1. Il nous reste à nous occuper d'une troisième proposition ainsi conçue : « Ma bouche s'est dilatée sur mes ennemis ; j'ai été heureuse du salut que j'ai reçu de vous. » Remarquez la précision de ce langage. Anne ne dit pas : « Ma bouche s'est envenimée contre mes ennemis ; » parce qu'elle n'était prête ni pour les injures et les sarcasmes, ni pour les récriminations et les insultes, mais uniquement pour les exhortations et les conseils, les observations et les avis salutaires. Aussi ne dit-elle pas : Ma bouche s'est envenimée contre mes ennemis ; mais, « s'est dilatée. » Le calme m'a été rendu ; il m'est permis de parler en toute liberté. Maintenant plus de confusion ; la confiance a reparu dans mon cœur. — Encore ne va-t-elle pas jusqu'à désigner nominativement sa rivale ; elle se contente de l'indiquer d'une façon indéterminée, et elle jette en quelque sorte un voile sur l'auteur de ses maux. Au lieu de s'exprimer comme la plupart des femmes : Enfin Dieu l'a confondue, il a humilié et rabaissé cette misérable si fière et si arrogante, elle dit avec simplicité : « Ma bouche s'est dilatée sur mes ennemis ; j'ai été heureuse du salut que j'ai reçu de vous. » Remarquez la fidélité avec laquelle elle observe dans tout le cours de sa prière la loi qu'elle s'est imposée. Elle s'était écriée tout à l'heure : « Mon cœur s'est fortifié *dans le Seigneur,* et ma gloire a été exaltée *en mon Dieu* ; » de même elle dit présentement : « J'ai été heureuse du salut *que j'ai reçu de vous.* » Elle ne dit pas, *de mon salut ;* mais, « du salut *que j'ai reçu de vous.* » Ce n'est pas d'avoir été sauvée, mais de l'avoir été par vous que je me réjouis et que je suis heureuse.

Telles sont les âmes des saints : *ils se réjouissent* des biens qu'ils ont reçus en Dieu qui les leur a donnés ; et, au lieu d'aimer Dieu à cause de ces biens, ils tiennent à ces biens à cause de Dieu. Du reste, il convient à des serviteurs affectueux et reconnaissants de préférer leur maître à tout ce qu'ils possèdent eux-mêmes. Ainsi doit-il en être de nos dispositions : avons-nous commis quelque péché, gémissons, non point à la pensée des châtiments que nous avons mérités, mais à la pensée du Dieu que nous avons outragé. Pratiquons-nous la vertu, réjouissons-nous, non pas de mériter le royaume des cieux, mais d'être agréables au Souverain des cieux. Car, au jugement de la raison, il est plus terrible d'avoir outragé le Seigneur que de subir n'importe quels tourments ; il n'est pas de royaume qui vaille le bonheur d'avoir été agréable à Dieu. Ne soyez pas surpris que tels doivent être nos sentiments envers Dieu, puisque tels ils doivent être souvent envers les hommes. Par exemple, nous

avons de légitimes enfants : nous arrive-t-il de leur faire involontairement de la peine, nous nous en voulons à nous-mêmes et nous nous en punissons; nous faisons de même à propos de nos amis. Si la peine causée par nous à nos enfants ou à nos amis nous afflige plus que n'importe quelle expiation, à plus forte raison faudrait-il que nous fussions disposés envers Dieu de la sorte, et que nous estimassions plus intolérable que tous les supplices la pensée d'avoir commis à son égard quelque offense. Ainsi pensait le bienheureux Paul. « Oui, s'écriait-il, j'en ai la certitude, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni tout ce qu'il y a de plus haut et de plus profond, ni aucune créature ne pourra nous séparer de la charité divine qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. » *Rom.*, VIII, 39-40. Et les saints martyrs, ne les glorifions-nous pas d'abord de leurs épreuves, et puis de leurs récompenses? les épreuves en première ligne; ensuite seulement les récompenses; car ce sont les épreuves qui expliquent et justifient les récompenses, et non les récompenses qui expliquent et justifient les épreuves.

3. C'est pour cela que le grand Apôtre se trouvait plus heureux des tribulations qu'il avait supportées pour le Christ que des biens dont il avait été favorisé. « Je me réjouis, s'écriait-il, des persécutions que j'endure pour vous. — Non-seulement nous nous en glorifions, mais nous nous glorifions encore dans les tribulations. — Dieu nous a fait la grâce, non-seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui. » *Coloss.*, I, 24; *Rom.*, V, 3; *Philipp.*, I, 29. Et vraiment c'est une grâce bien précieuse que d'être jugé digne de souffrir pour le Christ; c'est là une couronne parfaite, une récompense qui ne le cède en rien à la récompense à venir : demandez-le aux âmes qui savent en quoi consiste un ardent et sincère amour du Christ. Ainsi en était-il d'Anne : son cœur brûlait pour Dieu des flammes du plus ardent et du plus pur amour; de là ces paroles : « J'ai été heureuse du salut que j'ai reçu de vous. » En elle rien de commun avec la terre; dédaignant tout secours humain, elle planait dans les régions les plus élevées sur les ailes que lui prêtait la grâce de l'Esprit, et, les yeux toujours fixés sur Dieu, elle attendait de lui la guérison de tous ses maux. Elle savait, elle savait à n'en pas douter, qu'il en était des choses humaines comme des créatures desquelles nous les recevons; qu'en toute circonstance nous avons un absolu besoin de la divine assistance si nous voulons jeter l'ancre en toute sûreté. Voilà pourquoi elle cherchait toujours en Dieu son asile, et, quand elle en avait été exaucée, elle était surtout heureuse d'avoir le Seigneur pour bienfaiteur; aussi s'écriait-elle dans un transport de reconnaissance : « Non, personne n'est saint comme l'est le Seigneur; personne n'est juste comme notre Dieu; hormis vous, personne n'est saint. » I *Reg.*, II, 2. Irréprochable est son jugement; pure et infaillible est sa sentence. — Voyez-vous la gratitude de cette âme? Elle ne se tint pas à elle-même ce langage : Qu'ai-je donc reçu de signalé? en quoi suis-je plus favorisée que les autres? Le bonheur dont ma rivale jouit depuis déjà longtemps et dans une plus large mesure, je ne l'ai obtenu qu'après une longue attente, au prix de larmes, de prières, de supplications, d'efforts et d'épreuves sans nombre.

On ne doit pas demander compte à Dieu de ses bienfaits.

Profondément touchée de la sollicitude du Seigneur pour nous, Anne se garde bien de lui demander compte des choses passées et d'imiter le grand nombre de ceux qui traduisent chaque jour Dieu en jugement, et qui ne sauraient voir un riche ou un pauvre sans proférer mille propos inconvenants contre la Providence. Que faites-vous, ô homme? Quoi! Paul vous défend de juger un de vos semblables, et vous dit : « Ne jugez pas avant le temps jusqu'à ce que vienne le Seigneur. » I *Corinth.*, IV, 5. Et c'est le Seigneur lui-même que vous mandez à votre barre, et c'est à lui que vous demandez raison de ses décrets; et après cela vous ne frissonnez pas d'horreur, vous n'êtes pas en proie à la crainte? Mais où chercherez-vous une excuse, une défense, dites-moi, si, avec les preuves sans nombre qui vous sont données tous les jours, à tous les instants, de la providence du Très-Haut, vous prenez sujet d'une anomalie apparente fondée sur la pauvreté et la richesse pour condamner



l'ordre moral tout entier, et cela injustement? Car il vous suffirait d'examiner cette question avec attention et droiture, pour trouver dans la coexistence de ces deux choses une démonstration palpable de la providence divine, alors même que vous n'en auriez pas d'autre preuve. Otez la pauvreté de ce monde, et vous bouleversez la vie humaine, et vous enlevez à l'édifice social toute sa solidité : il n'y aura plus dorénavant ni pilote, ni laboureur, ni architecte, ni tisserand, ni cordonnier, ni forgeron, ni ouvrier sur l'airain, ni corroyeur, ni boulanger, ni ouvriers d'aucune sorte; et en leur absence tout ira à la dérive. C'est la pauvreté, maîtresse excellente, qui par ses exigences impose ces diverses professions à chacun de nous; si nous étions tous riches, nous voudrions vivre dans l'oisiveté, et de cette manière partout régneraient la ruine et le désordre. Indépendamment de ces raisons, les propres paroles de ces accusateurs de la Providence nous fourniront une réfutation aisée. De quoi donc, dites-moi, accusez-vous la Providence divine? De ce que l'un possède plus, et l'autre moins en fait de richesses? Mais si, relativement aux biens d'un ordre infiniment supérieur, aux biens nécessaires absolument et d'une importance capitale pour la vie humaine, nous vous prouvons que tous les hommes sont égaux, absoudrez-vous alors la providence du Seigneur? Vous ne pourrez pas vous en abstenir; car, si vous concluez de ce que tous les hommes ne jouissent pas au même degré d'une classe de biens particuliers, à savoir, des richesses, qu'il n'y a point de Providence; si l'on vous montre que tous participent également, non pas à une seule classe de biens, et de biens misérables, mais à une foule de biens beaucoup plus précieux, il s'ensuit évidemment que vous devrez malgré vous admettre une Providence.

La pauvreté trouve tous les arts.

Un pauvre est plus riche qu'un riche.

Recherchons donc ces biens d'une capitale importance pour la vie humaine, examinons-les avec l'attention la plus minutieuse, et voyons s'il existe à ce sujet une différence en faveur des riches à l'égard des pauvres. Un riche, je le veux bien, aura du vin de Thasos et une infinité d'autres breuvages savamment préparés et d'une saveur exquise; mais pour les sources d'eaux vives elles sont également accessibles et aux riches et aux pauvres. Vous souriez peut-être de cette égalité que je vous signale. Eh bien, apprenez à quel point l'eau est plus précieuse, plus utile, plus nécessaire que n'importe quel vin; et vous reviendrez sur votre première appréciation, et vous vous rendrez compte de la richesse véritable des pauvres. Otez le vin, et personne n'en souffrira, hormis les malades : que les sources viennent à tarir, que l'eau disparaisse, et la vie nous devient extrêmement difficile, et toutes les professions deviennent impossibles. Nous n'aurions même pas deux jours d'existence, et nous péririons tous en quelques heures de la mort la plus triste et la plus cruelle.

4. Ainsi donc, le pauvre n'a rien à envier au riche en ce qui regarde les choses les plus nécessaires et les plus importantes à notre existence; au contraire, et, quelque étrange que paraisse cette assertion, je n'hésite pas à la mettre en avant, il est sous ce rapport plus favorisé que lui. Ne voit-on pas les riches souvent réduits par les plaisirs et par les maladies qui en sont la conséquence à s'abstenir de l'eau comme breuvage? Quant au pauvre, il va toute sa vie se désaltérer sans obstacle aux sources fraîches, comme à des sources de miel, et y goûter de douces et pures jouissances. Et le feu n'est-il point infiniment plus nécessaire que tous les trésors et toutes les richesses humaines? Or, le feu lui aussi est un trésor auquel le pauvre et le riche possèdent un droit égal. De même, les avantages dont l'air et les rayons du soleil sont pour nos corps le principe, sont-ils accordés aux riches de préférence aux pauvres, et ces derniers voient-ils avec deux yeux tandis que les autres y voient avec quatre? Et qui oserait le prétendre? les uns et les autres jouissent de ces bienfaits dans la même mesure. Que dis-je! dans ce cas-ci également, les pauvres l'emportent d'autant sur les riches que leurs sens ont plus de vigueur, leurs yeux plus de perspicacité et leurs sensations plus de délicatesse. C'est pourquoi leurs plaisirs ont plus de vivacité, et la contemplation de la nature leur procure plus de jouissance et de charme. Outre les éléments,

tous les autres bienfaits de la nature vous permettront de constater l'égalité des riches et des pauvres, ou plutôt l'infériorité des premiers à l'égard des seconds. Le sommeil, par exemple, bien plus indispensable et bien plus doux à l'homme que le plaisir, bien plus utile que la nourriture, ferme plus aisément les yeux des pauvres que ceux des riches; il les leur ferme plus profondément.

Comme les riches dans la vie voluptueuse qu'ils mènent mangent sans avoir faim, boivent sans avoir soif, se reposent sans éprouver le besoin de dormir, ils se privent par cela même du véritable plaisir, lequel consiste moins en ces diverses choses qu'en une seule lorsque le besoin s'en fait sentir. Ainsi vous trouverez moins agréable un vin exquis et parfumé que l'eau elle-même si vous la buvez pressé par la soif; ce n'est point la rareté des mets qui charmera vos repas, mais l'appétit avec lequel vous mangerez; il vous sera doux, non pas de dormir sur une couche délicate, mais de dormir accablé par le sommeil; toutes ces conditions se trouvent plus souvent réunies chez les pauvres que chez les riches. Et pour ce qui regarde la santé et le bien-être du corps, les riches et les pauvres ne sont-ils pas sur un pied d'égalité complète? Qui pourrait dire et prouver que les pauvres ont les maladies en partage et que les riches jouissent habituellement d'une santé florissante? Ne voit-on pas plutôt le contraire, à savoir les pauvres rarement en proie à de graves maladies, et les riches assaillis par des maux qui se succèdent sans interruption? La goutte, les pesanteurs de tête, l'atonie, les névralgies avec leurs intolérables douleurs, les pertes de toute sorte, ne les rencontre-t-on pas chez les gens de plaisir, chez ces hommes qui vivent au milieu des parfums, plutôt que chez les gens de labeur et de peine, chez ceux qui doivent gagner par leur travail de chaque jour leur pain de chaque jour?

5. Voilà pourquoi j'estime plus misérables que des mendiants les hommes qui mènent une vie délicate : du reste, eux-mêmes n'oseraient en disconvenir. Que de fois un riche étendu sur de moelleux coussins, environné d'une foule de serviteurs et de servantes, jouissant de tous les soins désirables, s'il vient à ouïr les cris du pauvre qui passe dans la rue et demande du pain, se prend à pleurer, à gémir et à souhaiter de devenir pauvre et sain comme lui, plutôt que riche et malade comme il l'est! Comme la santé, la question de la famille vous permettra de constater l'égalité du riche et du pauvre. Chez l'un comme chez l'autre, vous trouverez tantôt l'absence, tantôt la présence de nombreux enfants. Et même sur ce point la condition du riche devra le céder à celle du pauvre. Le pauvre reste-t-il sans enfants, il n'en est pas néanmoins démesurément affligé; quant au riche, plus ses biens sont considérables, plus il souffre de se voir sans enfants, le défaut d'héritier le rendant insensible aux avantages de sa position. Lorsque le pauvre vient à mourir sans postérité, ses biens, peu disputés, à cause de leur exiguité, passent entre les mains de ses proches ou amis; mais les biens du riche, excitant de toute part des convoitises, tomberont plus d'une fois entre les mains de ses ennemis; et, comme durant sa vie il est témoin de faits de cette nature, la perspective d'un avenir pareil en ce qui le concerne rend ses jours plus insupportables que la mort. Et la mort elle-même ne soumet-elle pas également tout le monde à ses lois? Est-ce que les riches ne sont pas comme les pauvres atteints d'un trépas prématuré? Est-ce que, après la mort, le corps des uns et des autres ne devient pas la proie de la corruption et des vers, et ne se réduit pas à un peu de cendre et de poussière?

Dans les funérailles des riches et des pauvres il n'y a point d'égalité.

Mais, observe-t-on, pour les funérailles il n'y a point d'égalité. — Et quel avantage en résulte-t-il? Lorsque vous aurez étendu le cadavre du riche sur une couche formée d'étoffes précieuses et rehaussée par l'éclat de l'or, vous n'aurez abouti qu'à raviver la haine publique, qu'à multiplier les murmures accusateurs, qu'à ouvrir toutes les bouches, qui vomiront contre le trépassé mille malédictions, et stigmatiseront plus énergiquement son avarice; car un sentiment d'indignation, de dégoût et de mépris s'empare de l'âme quand on voit la folie des richesses chercher un aliment même après le trépas. A ce danger s'en ajoute un autre : cet

éclat ouvre les yeux des voleurs ; en sorte que plus on rend d'honneurs aux riches, plus est grande la profanation à laquelle on les expose. Ne craignez pas qu'on aille dépouiller le cadavre du pauvre ; il est suffisamment protégé par la simplicité de son suaire. Mais vous aurez beau multiplier les verrous, les barrières, les portes et les gardiens, la cupidité déterminera les habiles exploiteurs de pareilles situations à tout braver. Voilà donc les outrages croissant pour les trépassés en proportion des honneurs qu'on leur rend, tandis que celui auquel on fait de modestes funérailles jouit en paix des honneurs qu'il reçoit. Etes-vous inhumé magnifiquement, on vous dépouille et on viole votre tombe ; et, si vous parvenez à éviter ce traitement, vous n'en êtes pas plus avancé, vous ne faites que fournir aux vers une plus abondante pâture, un plus vaste champ à la corruption. Sont-ce là, je vous le demande, des raisons de proclamer telle classe d'hommes digne d'envie ? Et qui serait assez misérable, assez insensé pour estimer un homme heureux dans une telle condition ? Or, parcourez tous les autres sujets de comparaison, examinez-les attentivement, et vous aboutirez au même résultat, à savoir, que les pauvres sont plus favorisés que les riches.

Pénétrons-nous donc de ces considérations, communiquons-les à nos frères ; car il est écrit : « Donnez-en au sage l'occasion, et il deviendra encore plus sage ; » *Prov.*, IX, 9 ; ayons constamment présente à la mémoire cette vérité, que la seule conséquence de la fortune pour les riches c'est d'avoir plus de soucis, d'angoisses, de craintes et de dangers ; et n'estimons notre condition en rien inférieure à leur condition. Pratiquons la sobriété, et nous serons mieux partagés et pour les choses de Dieu et pour les choses du siècle. En effet, le contentement, la sécurité, la bonne renommée, la santé du corps, la philosophie de l'âme, des espérances sereines, moins d'occasions de péché, vous trouverez tout cela plutôt chez les pauvres que chez les privilégiés de la fortune. Par conséquent, ne murmurons pas comme d'ingrats serviteurs, n'accusons pas notre Maître, rendons-lui grâces en toute circonstance ; regardons une seule chose comme mal, le péché ; une seule comme bien, la justice. Avec de telles dispositions, ni la maladie, ni l'indigence, ni le déshonneur, ni aucun des maux d'ici-bas ne sera pour nous un sujet d'effroi : en quelque conjoncture que nous soyons, nous goûterons une joie sans mélange et nous arriverons à posséder les biens à venir par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire soit au Père, *ainsi qu'au* Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



HOMÉLIES

SUR

DAVID ET SAUL

AVANT-PROPOS

Ces trois homélies sont de la même année 387 que les discours précédents, comme on peut le conclure du commencement de la première. Chrysostome dit en cet endroit qu'il a dernièrement parlé du débiteur des dix mille talents et montré combien le souvenir des injures est un grand mal. Or, nous l'avons établi déjà, l'homélie dont il parle est bien de l'année 387, où pendant tout le Carême il était revenu sur l'habitude des jurements. Le sujet de cette homélie, qui n'est autre que le pardon des injures, l'orateur le poursuit dans les trois suivantes, mais avec tant de force et de pathétique, qu'il arrache des larmes à ses auditeurs et qu'il paraît avoir amené les habitants d'Antioche à aimer leurs ennemis, de même que naguère il les avait détournés de l'habitude des jurements.

HOMÉLIE I.

Sur David et Saül. — Du support des injures. — Qu'il faut épargner un ennemi, et ne parler jamais mal des absents.

1. Quand une tumeur persistante et opiniâtre s'est formée dans notre corps, il faut beaucoup de temps et de soins, beaucoup d'habileté dans l'application des remèdes, pour arriver à la dissiper sans compromettre la vie du malade. La même chose a lieu par rapport à l'âme : lorsqu'on entreprend de guérir radicalement une maladie morale qui s'est fortifiée par une longue durée, une ou deux exhortations ne sauraient y suffire ; il faut revenir fréquemment et d'une manière suivie sur le même sujet ; et de plus il faut que le ministère de la parole ne soit paralysé ni par la vaine gloire ni par une vaine satisfaction, et qu'il s'inspire uniquement de l'amour du bien. De même donc que nous avons traité des jurements pendant plusieurs jours de suite, sans crainte de vous fatiguer par cette répétition ; de même allons-nous, dans la mesure de nos forces, insister maintenant sur ce qui regarde la haine. Le meilleur mode d'instruction, à mon avis, c'est d'entreprendre un sujet et de ne l'abandonner que lorsqu'on a vu qu'il a produit un résultat dans la pratique. Celui qui parle de l'aumône aujourd'hui, demain de la prière, puis de la douceur et puis encore de l'humilité, ne saurait produire dans les auditeurs un effet sérieux, en passant ainsi sans jamais s'arrêter d'une chose à l'autre. Quand on veut obtenir le fruit désiré, il faut avoir un but constant dans ses exhortations, on ne doit pas en changer avant d'avoir acquis la certitude que la vérité dont on s'est d'abord occupé est enracinée dans les âmes. Voilà comment procèdent ceux

qui sont chargés de l'éducation des enfants : ce n'est qu'après leur avoir bien montré les éléments d'une science qu'ils leur apprennent à les combiner.

En vous expliquant dernièrement la parabole des cent deniers et des dix mille talents, je vous ai fait voir à quel point était funeste le souvenir des injures. Cet homme que n'avait pu perdre une dette de dix mille talents, cent deniers le précipitent dans l'abîme, en détruisant le bénéfice du pardon qu'il avait obtenu, en le rendant indigne de la générosité qu'il avait éprouvée ; cette légère somme suffit pour le remettre en cause après la sentence d'absolution, pour qu'il soit jeté dans les fers et condamné à d'éternels supplices. Essayons aujourd'hui d'un nouvel argument. En vous entretenant de la modération et de la mansuétude, nous devrions pour bien faire vous offrir dans notre propre vie l'exemple de cette philosophie sublime, et vous la persuader ainsi par les actes en même temps que par les discours. Mais, comme nous sommes bien loin de posséder une telle vertu, nous prendrons un saint personnage, et, le plaçant sous vos yeux, nous rendrons notre exhortation plus persuasive et plus puissante : c'est un modèle de sainteté, un type supérieur, vers lequel nous tâcherons de vous élever et de nous élever nous-même. Quel est celui que je vous présenterai pour qu'il vous enseigne ces vertus? Et quel autre qu'un saint à qui le Ciel a rendu témoignage et qui vient à nous avec une telle autorité ? « J'ai trouvé David, fils de Jessé, est-il écrit, cet homme selon mon cœur. » I *Reg.*, XIII, 14 ; *Act.*, XIII, 22. Du moment où Dieu s'est prononcé, nul moyen de contredire à sa parole ; il est infaillible dans son jugement, puisqu'un tel juge ne saurait être inspiré par la faveur ou par la haine, mais uniquement par une complète connaissance de l'âme.

Vertus de David.

Le glorieux témoignage que ce saint a reçu de Dieu n'est pas son seul titre à notre choix ; nous lui donnons encore la préférence parce qu'il a vécu sous l'ancienne loi. Que sous la loi de grâce, en effet, il y ait des hommes qui se tiennent en garde contre tout sentiment de vengeance, pardonnent à leurs ennemis et ne rendent pas injure pour injure, il ne faut pas trop s'en étonner après la mort du Christ, après ce grand pardon qui couvre tous les péchés du monde, et quand les hommes sont formés à une si haute philosophie ; mais, que sous l'ancienne alliance, quand la loi permettait d'exiger œil pour œil, dent pour dent, quand régnait, en un mot, la peine du talion, un homme ait paru s'élançant par-delà ces limites de la loi pour arriver à la sublimité de l'Evangile, qui n'en serait frappé d'étonnement? qui ne l'écouterait avec admiration? Et, d'un autre côté, quelle excuse, quel moyen de justification laissera-t-il à qui refusera de marcher sur ses traces? Pour que vous soyez mieux en état d'apprécier sa vertu, permettez-moi de reprendre mon discours d'un peu plus haut et de vous signaler les bienfaits dont ce saint personnage avait comblé Saül. Ne pas se venger simplement d'un ennemi qui nous a lésés, ce n'est pas une chose très étonnante; mais ici l'ennemi joint l'ingratitude à la haine : il tente à plusieurs reprises, avec une persistance inouïe, de mettre à mort celui dont il a reçu les plus grands bienfaits, les plus éminents services ; et, lorsqu'il tombe entre les mains de ce dernier, qui peut à son gré lui ôter la vie, celui-ci l'épargne et le protége, sachant bien toutefois qu'il continuera les mêmes manœuvres : que peut-on concevoir de supérieur à cet exemple de modération et de philosophie?

2. Laissez-moi vous rappeler en peu de mots ce que David a fait en faveur de Saül, en quel temps et en quelles circonstances. Les Juifs étaient engagés dans une guerre extrêmement périlleuse, tous étaient glacés de frayeur, aucun n'osait lever la tête, le peuple était réduit à la dernière extrémité; chacun avait la mort devant les yeux et regardait le jour présent comme le dernier de ses jours; ils traînaient tous une vie plus misérable que celle des prisonniers renfermés dans les plus noirs cachots; un berger quitte alors ses brebis pour venir à l'armée, également incapable par son âge et par son ignorance d'apporter un utile secours, de prendre part aux fatigues de la guerre; et cependant c'est lui qui s'en charge seul et qui la termine par un succès au-dessus de toute espérance.

N'aurait-il pas réussi, qu'il eût mérité de recevoir la couronne pour un pareil acte de courage et de dévouement. Il n'eût pas été merveilleux de voir un soldat dans toute la force de l'âge braver ainsi le danger; il n'eût fait qu'obéir à la loi militaire. Mais un adolescent qui n'était amené là par aucune obligation, que tout le monde détournait même d'une telle entreprise, voilà ce qu'il y a de merveilleux. Son propre frère veut l'arrêter; le roi lui-même, voyant son extrême jeunesse et l'impossibilité pour cet enfant de braver un semblable péril, lui défend d'aller plus loin: « Tu ne peux pas marcher contre cet homme, parce que tu n'es qu'un enfant, et qu'il est un homme rompu au métier des armes dès sa jeunesse. » I *Reg.*, XVII, 33. Et malgré cela, sans subir aucune contrainte, encore une fois, de lui-même et sous l'impulsion de son amour pour Dieu, de son dévouement pour sa patrie, se persuadant qu'il avait sous les yeux des brebis effrayées plutôt que des hommes, et qu'il allait attaquer des chiens plutôt qu'une grande armée, il courut avec confiance à la rencontre des barbares. Sa sollicitude pour le roi fut telle qu'il prit soin de le ranimer et de relever son front abattu, même avant le combat et la victoire. Non content de lui prêter le secours de son bras, avant même d'en venir aux actes, il l'aide efficacement de sa parole, il lui fait espérer un heureux dénoûment; et voici comment il s'exprime: « Que le cœur de mon seigneur ne se laisse pas abattre; car son serviteur ira et combattra contre cet étranger. » *Ibid.*, 32.

Vous semble-t-il que ce soit peu de chose, dites-moi, d'exposer ainsi sa vie sans obligation quelconque, de se précipiter au milieu des ennemis pour quelqu'un qui ne vous a jamais fait aucun bien? Ne fallait-il pas, quand il eut remporté la victoire, lui décerner les titres les plus glorieux dans des inscriptions publiques, le proclamer sauveur de la patrie, celui à qui on devait, après la grâce divine, le rétablissement de l'honneur de la nation, des fondements de la cité, la vie même de tous les enfants d'Israël? Quel autre bienfait peut l'emporter sur celui-là? Ce n'est pas la fortune, la gloire ou la puissance de Saül, c'est sa vie même que David sauve par une telle action; il le rappelle des portes de la mort; en tant que le salut peut venir de l'homme, c'est à lui que le roi devra désormais de posséder la couronne et la vie. Comment lui témoignera-t-il sa reconnaissance? A bien considérer la grandeur du service rendu, quand bien même Saül, ôtant de son front la couronne, l'eût placée sur le front de David, la récompense n'aurait pas encore été suffisante; il fût toujours demeuré son débiteur, puisque, lui devant la couronne et la vie, comme vous venez de l'entendre, c'est la couronne seule qu'il lui aurait donnée. Mais voyons quelle fut en réalité la récompense; voyons comment cet éclatant service fut reconnu. A partir de ce jour, le jeune homme devint l'objet des plus indignes soupçons, d'une injurieuse défiance. Pourquoi? d'où venait ce sentiment? Il importe d'en dire aussi la cause. On a beau l'étudier, impossible d'y trouver une ombre de justice. Où trouver, en effet, un juste motif de soupçon chez un homme qui vous a sauvé la vie en exposant la sienne? Mais venons-en à celui dont se couvre l'inimitié, et là le juste ne vous paraîtra pas moins grand que dans sa victoire; la cause pour laquelle il est haï et persécuté ne fait que rehausser sa gloire. Cette cause, enfin, la voici: comme il venait d'enlever la tête du barbare et s'avançait chargé de ses dépouilles, « les femmes sortirent à sa rencontre, formant des chœurs et s'écriant dans leurs chants joyeux: Saül en a frappé mille de sa main, et David en a frappé dix mille. Saül en éprouva du ressentiment et n'eut plus, à partir de ce jour, que des regards soupçonneux pour David. » I *Reg.*, XVIII, 6-9. Expliquez-moi cette conduite, je vous prie. Quand bien même ces acclamations n'auraient pas été conformes à la justice, ce n'était pas une raison pour se déclarer l'ennemi de David; il avait assez manifesté par ses actes la générosité de ses sentiments, en allant de lui-même, en dehors de toute impulsion et même de tout conseil, affronter un si terrible danger, pour que désormais il fût à l'abri de tout soupçon. Mais les éloges qu'on lui décernait étaient bien mérités, et, s'il faut tout dire, c'est le mérite de Saül, non celui de David, qu'on

exagérait de la sorte. Dans tous les cas, le premier eût dû se montrer heureux de la part qui lui était faite. Pourquoi s'indigne-t-il donc de ce qu'on en fait une plus grande à David? Si le roi avait contribué de sa personne, n'importe dans quelle proportion, à terminer la guerre, le langage des femmes d'Israël eût paru motivé : mille à Saül, dix mille à David. Mais, puisque le monarque s'était tenu dans sa maison, saisi de crainte et de frayeur, attendant la mort d'un jour à l'autre, tandis que le jeune homme accomplissait seul ce haut fait, n'est-ce pas une chose révoltante de voir un homme s'irriter et se plaindre de sa part d'éloges, quand il n'a rien fait pour éloigner le péril? Si quelqu'un avait le droit de se plaindre, c'était bien plutôt David, puisqu'on lui ravissait en faveur d'un autre une partie de la gloire qu'il avait seul méritée.

3. Je ne m'arrête pas à ces choses; je dirai seulement : Eh bien, soit, les femmes s'étaient montrées injustes, elles méritaient d'être blâmées et condamnées; mais qu'importe à David? Ce n'est pas lui qui leur avait transmis les paroles qu'elles chantaient, ce n'est pas lui qui leur dictait de telles expressions ou qui avait organisé ce triomphe. S'il fallait donc s'indigner, c'était contre les femmes et non contre le bienfaiteur du peuple entier; il méritait plutôt mille couronnes. C'est néanmoins contre David que se dirige exclusivement la colère de Saül. Si ce jeune homme encore, enivré de tant d'applaudissements, s'était élevé contre le monarque, avait outragé sa personne ou bravé son autorité, il eût paru justifier cette haine; mais, s'il se montra plus humble et plus doux, s'il se tint en toute chose au rang des sujets, quel motif plausible pouvaient avoir les plaintes dont il était l'objet? Sans doute, quand un homme qu'un prince honore oublie le respect qu'il doit à ce dernier, abuse même de ses honneurs pour l'insulter sans relâche, on a bien quelque droit de se plaindre de lui; mais s'il témoigne toujours le même respect, mieux que cela, s'il n'en est que plus respectueux et plus docile, quel prétexte alors donner à l'inimitié? N'aurait-il donc plus rien fait de remarquable, David méritait déjà une vive et complète affection de ce qu'il s'était renfermé dans les bo de la modestie et de la vie privée, quand telle occasion s'offrait à lui de s'emparer trône. Son humilité résiste, non-seulement premières actions, mais encore à celles qu'il complit dans la suite et qui sont de beauc supérieures. Quelles sont ces actions dont je v parler? « David était prudent dans toutes voies, et le Seigneur tout-puissant était avec tout Israël et tout Juda aimaient David, pa que ses allées et ses venues se passaient à la f du peuple, et Melchol, fille de Saül, l'aim aussi. Il l'emportait par sa sagesse sur tous serviteurs de Saül; et son nom était extrê ment honoré. Et Jonathas, fils de Saül, av pour David la plus vive affection. » I *Reg.*, XVIII 14-30, 2. Et cependant, bien qu'il se fût ain concilié la faveur de tout le peuple et de la fam du roi, bien qu'il fût toujours victorieu la guerre et que le succès ne lui fit jamais dé faut; malgré ce crédit universel que lui liait sa noble conduite, il ne leva pas le il n'affecta pas la couronne, il ne se venge de son ennemi; il continua simplement le co de ses bienfaits et de ses triomphes. Quel es l'homme assez cruel, assez inhumain pour ne pas renoncer à sa haine et repousser tout sentiment d'envie devant une telle conduite?

Eh bien, rien de tout cela ne toucha le cœur ulcéré de Saül; fermant les yeux à l'évidence, l'âme entièrement obsédée par la jalousie, i persistait à vouloir faire périr le jeune homme. Et que faisait ce jeune homme? car c'est là ce qu'il y a de plus remarquable et de plus beau. Il jouait de la harpe pour apaiser la fureur du roi « La main de David touchait chaque jour les corde de l'instrument, et celle de Saül tenait la lance. Or Saül leva cette lance et dit : Je percerai David et l'arme alla se fixer contre le mur; et David disparut de sa face pour la seconde fois. » *Ibid.* 10-11. Peut-on ajouter quelque chose à cet exc de perversité? Peut-être, et c'est ce qui vie ensuite dans l'historien sacré. Ainsi donc, c jeune héros qui avait chassé les ennemis et sauv l'Etat, dont tout le monde célèbre la victoir par des sacrifices; ce bienfaiteur, ce sauveur de la nation, celui à qui on était redevable de tant

de biens, Saül veut le tuer quand il s'efforce encore de lui faire du bien par son chant; le délire de la fureur étouffe dans le cœur du roi la voix de la reconnaissance : deux fois il tente de percer David. Voilà le prix qu'il lui réservait pour tant de périls affrontés. Et ce n'est pas ici l'action d'un moment, c'est une idée constante. Et, malgré cela, le saint continuait à s'occuper des intérêts du monarque, à braver pour lui de nouveaux dangers, à réclamer sa part de tous les combats, à sauvegarder aux dépens de sa propre vie celle de son meurtrier; il ne prononçait pas une parole, il ne faisait pas une action capable de contrister cette bête féroce, il prévenait ses désirs, il lui témoignait une soumission sans bornes; bien que sa victoire fût demeurée sans récompense et qu'on eût oublié ses dangers, il ne faisait pas entendre une plainte, ni devant les soldats ni devant le monarque; ce qu'il faisait ce n'est pas pour une récompense humaine, c'est pour la gloire des cieux. Ce qu'il y a d'admirable dans sa conduite, ce n'est pas seulement qu'il ne demande rien, c'est encore qu'il refuse quand enfin on songe à le récompenser; telle est la modestie dont il nous donne l'exemple. Après avoir vainement essayé de tous les moyens pour le faire périr, Saül lui dresse un nouveau piége en le mariant avec sa fille; c'est une étrange dot qu'il invente pour la fiancée. « Le roi ne veut pas de dot, est-il écrit; c'est cent têtes d'ennemis qu'il exige. » *Ibid.*, 25. Voici sa proposition : Immolez cent hommes, et je tiendrai ma fille pour dotée. — Sous ce langage il cache le désir de l'exposer aux coups des ennemis par l'attrait du mariage.

Mais David, jugeant tout avec la sagesse de sa modestie, refuse cette alliance. Ce n'est pas qu'il redoute le danger, qu'il tremble à la pensée d'une nouvelle lutte; c'est qu'il se croit indigne de cette alliance royale; il répond donc en ces termes aux serviteurs de Saül : « Est-ce à vos yeux une chose de peu d'importance que je devienne le gendre du roi, moi d'une condition si humble et si obscure ? » *Ibid.*, 23. Cette alliance était méritée cependant, c'était la juste récompense et le prix de ses hauts faits; mais son âme était si modeste qu'après tant de nobles labeurs, une aussi belle victoire et la promesse la plus formelle, il se jugeait encore indigne d'un bonheur auquel il avait tant de droits et qu'il devait acheter par de nouveaux périls. Les ennemis étaient vaincus, la fille du roi était sa femme, « et David jouait encore de la harpe, et Saül cherchait à le frapper de nouveau, et lança même contre lui son arme; mais David éluda le coup et la lance alla s'enfoncer dans le mur. » I *Reg.*, XIX, 9-10. Quel est l'homme, de quelque philosophie qu'il soit doué, qu'une telle barbarie n'enflammerait pas de colère, et qui n'aurait pas frappé le meurtrier dans cette circonstance, n'eût-ce été que pour assurer sa propre vie ? On n'aurait certes pas traité cela d'homicide, la latitude accordée par la loi n'aurait pas même été atteinte. La loi permettait d'exiger œil pour œil; et, s'il eût tué son ennemi, David n'aurait fait que donner la mort une fois, lorsque par trois fois, sans raison aucune, on avait dirigé contre lui le coup mortel. Il ne tenta néanmoins rien de semblable; il aima mieux fuir, s'éloigner de sa maison paternelle, mener une vie errante, sans asile assuré, se voir sans cesse aux prises avec l'infortune et la nécessité, que de s'exposer à porter la main sur le roi. Sa préoccupation n'était pas de se venger, mais plutôt de guérir le mal qui rongeait le cœur du monarque. C'est pour cela qu'il se dérobe à sa vue, voulant apaiser ainsi sa colère, dissiper sa jalousie, cicatriser enfin sa blessure. Mieux vaut, se dit-il, que je sois malheureux, que j'endure mille souffrances, si je puis à ce prix l'exempter auprès de Dieu d'avoir trempé ses mains dans le sang innocent.

Ne nous contentons pas d'écouter ces choses, mais tâchons encore de les imiter, soyons prêts à tout faire et à tout souffrir pour détruire dans le cœur de nos ennemis tout sentiment de haine; ne cherchons pas s'ils ont tort ou raison de nous haïr, n'ayons pas d'autre but que de changer leurs dispositions à notre égard. Le médecin ne se propose que de guérir son malade, sans se demander s'il a contracté la maladie par sa faute ou non. Vous êtes le médecin de celui qui vous a blessé, occupez-vous donc uniquement d'enlever le mal dont il souffre. Voilà ce que fit le saint dont nous parlons; en préférant l'indigence

aux richesses, le désert à la patrie, les labeurs et les dangers à une vie calme et paisible, un perpétuel exil au bonheur du foyer domestique, il voulait apaiser l'âme de Saül et la guérir de son amertune. Celui-ci n'en devint pas meilleur ; il persistait dans sa colère, il allait partout à la poursuite de celui qui, bien loin de lui faire aucun mal, ne cessait de se venger de l'injustice par de nouveaux bienfaits. Et voilà que le persécuteur tomba sans s'en douter dans les filets de la victime. « Là se trouvait une grotte, et Saül y entra pour se reposer. Or David avec ses compagnons était assis au fond de cette même grotte. Ces hommes dirent alors à David : Voici le jour dont le Seigneur a dit : Je livrerai l'ennemi dans tes mains, et tu feras de lui ce que tu voudras. Et David se leva et coupa secrètement la frange de la chlamyde de Saül. Puis David se reprocha dans son cœur d'avoir ainsi déchiré le vêtement du roi, et il dit à ses hommes : Que le Seigneur me préserve d'accomplir cette parole envers mon maître, l'oint du Seigneur, et de porter la main sur lui, parce qu'il est l'oint du Seigneur. » I *Reg.*, XXIV, 4-7. Vous le voyez, les filets étaient tendus, la proie s'y trouvait engagée, le chasseur était debout, tous l'exhortaient à plonger le fer dans le cœur de son ennemi.

Considérez maintenant, je vous prie, la philosophie de cette âme, suivez du regard la lutte, la victoire, le triomphe. Oui, cette grotte était une lice, et là se livrait un combat étonnant, inouï : David était d'un côté, la vengeance était de l'autre, au milieu se trouvait Saül, l'enjeu du combat ; au-dessus, Dieu, le suprême agonothète. Ajoutons que David avait à lutter, non-seulement contre lui-même et les suggestions de ses propres passions, mais encore contre les soldats qui étaient présents. En supposant qu'il voulût réprimer sa colère et pardonner à son persécuteur, il avait tout à craindre de ces hommes, qui pouvaient aller jusqu'à le tuer dans la grotte pour avoir trahi leurs intérêts et compromis leur salut en épargnant leur ennemi commun. Il est à croire qu'ils se disaient dans leur ressentiment, chacun à part : Nous sommes exilés et fugitifs, sans maison et sans patrie ; renonçant à ces biens comme à tous les autres, nous partageons tes dangers et tes malheurs ; et, quand l'auteur de toutes ces infortunes vient à tomber dans tes mains, tu veux le laisser échapper, afin que nous n'ayons jamais un instant de relâche, tu sacrifies le salut de tes amis à celui d'un mortel ennemi ! Est-ce là de la justice ? S'il te plaît d'exposer ta vie, ménage du moins la nôtre. Ne ressens-tu donc pas les injures passées? Ne te souviens-tu pas des maux qu'il t'a causés ? Frappe-le en prévision de l'avenir et pour que nous n'ayons pas à supporter des maux plus grands et plus intolérables. — Il est possible qu'ils n'aient pas ainsi parlé ; mais de telles pensées et d'autres encore roulaient certainement dans leur esprit.

5. Le juste ne s'arrêtait à rien de tout cela ; il n'avait qu'une chose en vue : comment il pourrait ceindre la couronne de la patience, et suivre les inspirations d'une philosophie sublime jusque-là sans exemple. Il n'eût pas été aussi beau de sa part d'épargner son persécuteur s'il l'avait rencontré seul et sans témoins ; la présence des soldats augmente singulièrement son mérite, en opposant un obstacle de plus à l'exercice de sa philosophie. Nous le savons par expérience : parfois nous aurons résolu d'étouffer notre ressentiment, de pardonner une injure ; mais, d'autres venant alors nous exciter à la vengeance, nous abandonnons cette généreuse pensée, nous laissant influencer par leurs paroles. Ce juste n'agit pas ainsi, il persévéra dans sa résolution, malgré les excitations et les conseils de ceux qui l'accompagnaient. Et ce qu'il y a d'admirable, ce n'est pas seulement qu'il ait repoussé leurs conseils et bravé leur colère, c'est encore qu'il les ait amenés à partager ses nobles sentiments. C'est beaucoup certes qu'un homme commande à ses propres passions ; mais c'est beaucoup plus qu'il parvienne à gagner les autres à sa manière de voir, lorsque surtout il a devant lui des hommes qui ne connaissent ni la modération ni la réserve, des soldats qui n'ont devant les yeux que les lois impitoyables de la guerre, que mille fatigues ont poussés au désespoir, qui veulent au moins un instant de répit, et qui voient la fin

de tous leurs maux dans la mort d'un ennemi. La fin de tous leurs maux, ce n'est pas même assez dire ; ils y voient de plus l'acquisition des plus grands biens, puisque, Saül une fois mort, rien n'empêche que David ne monte sur le trône. Et cependant, quand tout se réunissait ainsi pour aigrir les soldats, le juste trouva dans sa générosité la force de renverser tant d'obstacles et d'obtenir que l'ennemi fût épargné. Il importe de prêter une plus grande attention à l'avis ouvert par les soldats ; car la perfidie dont il est empreiut fait ressortir davantage l'inébranlable fermeté de leur chef. Ils ne disent pas : Voilà l'homme qui vous a fait tant de mal, qui n'aspirait qu'à verser votre sang, qui nous a suscité tant de dangers et de traverses. Non ; voyant que David n'y songe nullement, ne tient aucun compte des injustices commises contre lui, c'est du ciel qu'ils font en quelque sorte descendre leur pensée : « Dieu l'a livré dans vos mains, » lui disent-ils, pensant qu'il respectera le jugement de Dieu même, et qu'il frappera dès lors sans pitié. — Est-ce votre cause que vous allez venger? C'est celle de Dieu que vous prendrez en main, et vous ne ferez qu'exécuter sa sentence. — Mais, plus on le pressait par de telles paroles, plus il s'affermissait dans sa généreuse pensée ; car il était persuadé qu'en lui livrant son ennemi, le Seigneur avait voulu lui fournir l'occasion de pratiquer une plus haute sagesse. Et vous aussi, mon bien-aimé, s'il arrivait que votre ennemi tombât dans vos mains, voyez en cela non la facilité d'exercer la vengeance, mais le moyen de donner un grand exemple de vertu. C'est quand nous sommes maîtres de nos ennemis qu'il est surtout beau de les épargner.

Quelqu'un me dira peut-être : Quoi de grand, quoi d'admirable à pardonner quand vous avez le pouvoir sur vos ennemis? Beaucoup de rois, même parmi les idolâtres, quand ils étaient parvenus au souverain pouvoir, ont regardé comme indigne de leur élévation tout acte de vengeance contre ceux qui les avaient antérieurement lésés ; c'est la hauteur même de leur position qui leur conseillait la clémence. — Mais ce langage ne s'applique en rien au fait présent. David n'était pas encore monté sur le trône, n'était pas en possession de la royauté, quand il épargna Saül tombé tout-à-coup dans ses mains ; il n'est donc pas possible de dire que la grandeur de sa position dissipa sa colère. Il savait bien que l'ennemi sauvé par lui retournerait aux mêmes errements, continuerait à le persécuter avec une rage toujours croissante ; mais ce ne fut pas une raison pour lui de l'immoler. Ne comparons donc pas ce juste aux rois étrangers. Ces derniers font grâce parce qu'ils sont désormais entourés des plus fortes garanties et qu'ils jouissent d'une sécurité profonde : celui-là jouait sa propre vie en sauvant celle d'un persécuteur implacable ; il la sauva néanmoins, sourd à toutes les raisons qu'il avait d'y mettre un terme. Tout conspirait à lui persuader de recourir au glaive, l'isolement du roi, les paroles de ses compagnons, le souvenir du passé, la crainte de l'avenir ; ajoutez à cela qu'en tuant un ennemi il n'encourait pas le reproche d'avoir commis un meurtre, qu'en frappant même il n'aurait pas usé de toute la rigueur de la loi ; et que d'autres motifs plus puissants encore le poussaient à se montrer impitoyable ! Rien de tout cela ne put l'ébranler ; plus ferme que le diamant, il demeura inébranlable dans sa sublime philosophie. Ne me dites pas qu'il n'éprouva nullement le choc des passions qui eussent pu l'assaillir dans une telle circonstance, que ce fut là de l'insensibilité et non de la philosophie. Voyez plutôt à quel point la victoire dut lui coûter. Les faits eux-mêmes vous donnent à comprendre que son âme était comme une mer en courroux, qu'il ne dompta les flots et ne ramena le calme que par la crainte de Dieu. « Il se leva, dit l'Ecriture, et coupa secrètement la frange de la chlamyde de Saül. » Ne voyez-vous pas la tempête qui se déchaîne? Mais il ne lui sera pas permis d'aller plus loin et d'amener le naufrage ; dès qu'il sent l'approche du danger, le pilote se met à l'œuvre, — je désigne ainsi la raison guidée par la piété, — et la sérénité succède à l'orage. « David comprime les mouvements de son cœur, » il dompte la colère,

comme on dompte un cheval qui s'élance et bondit avec fureur.

6. Voilà bien les âmes des saints : avant de tomber, elles se redressent; avant d'arriver au péché, elles s'imposent le frein ; car elles pratiquent sans cesse la vigilance et la sobriété. Quelle différence toutefois entre le vêtement et le corps lui-même ! Et David dut se faire violence pour ne pas aller au-delà du premier et se reprocha d'une manière sévère ce qu'il avait déjà fait. « Il déplora dans son cœur d'avoir enlevé la frange de la chlamyde, et il dit aux soldats : Que le Seigneur détourne cela de moi. » I *Reg.,* XXIV, 6. Que signifie cette dernière parole ? Que le Seigneur ait pitié de moi, si j'étais tenté de vouloir la même chose ; que Dieu ne me permette jamais de l'accomplir, ne souffre pas que je tombe dans ce crime. Comme il voyait en même temps que la modération dans de telles circonstances dépasse les forces de la nature humaine, ne saurait exister sans le secours d'en haut, et que lui-même avait été sur le point de donner la mort, il prie le Seigneur de lui conserver les mains pures. Est-il possible d'imaginer quelque chose de plus doux que cette âme ? Le nom d'homme convient-il à celui qui rivalise avec les anges, quoique retenu dans les liens de notre mortalité ? C'est ce que n'exigeraient pas les lois divines. Et quel est celui, dites-moi, qui se déterminerait aisément à faire une semblable prière à Dieu ? Que dis-je même, une semblable prière ? Où sont ceux qui s'abstiendraient sans un violent effort de prier pour obtenir vengeance des injures qu'ils ont reçues ? La plupart des hommes, en effet, en viennent à ce point de férocité qu'étant trop faibles pour nuire à ceux qui leur ont fait du mal, ils osent demander à Dieu de leur venir en aide et de leur fournir les moyens de satisfaire leur ressentiment. Le juste dont nous parlons fait une prière diamétralement opposée et demande à Dieu de lui ôter toute pensée de vengeance, en disant : « Que le Seigneur ne me permette pas de porter la main sur cet homme. » *Ibid.* Il parle de son ennemi comme il eût parlé de son enfant, d'un fils tendrement chéri. Il ne se contente pas de l'épargner, il excuse même la conduite de son persécuteur ; et voyez avec quelle prudence, avec quelle habileté : ne pouvant pas, dans la vie de ce dernier, trouver quelque chose de bien qui lui permît de dire qu'il n'avait eu rien à souffrir de la part de cet homme et qu'il n'avait rien à lui reprocher, vu que les soldats présents n'auraient pas manqué de repousser une telle assertion, eux qui savaient par expérience la méchanceté de Saül, il va par un autre chemin, cherchant une justification acceptable. Il ne saurait la trouver dans la vie du roi ni dans ses actes ; c'est à sa dignité qu'il a recours, quand il ajoute : « Car il est l'oint du Seigneur. »

Que dites-vous ? Dites donc plutôt que c'est un homme inique, un vil scélérat, couvert de mille crimes, l'auteur de tous nos maux, n'aspirant qu'à notre perte. — Mais il est roi, il commande à la nation, il exerce sur nous le souverain pouvoir. — Et toutefois David n'invoque pas ce titre de roi. Quel est donc le titre qu'il invoque ? « Il est l'oint du Seigneur. » Ce n'est pas à la grandeur humaine, c'est au jugement même du *Ciel* qu'il a recours pour inspirer le respect. — *Vous méprisez un serviteur comme vous ? Respectez au* moins le Maître. Vous n'avez aucun égard pour le ministre ? Redoutez celui dont il est le représentant. Si les représentants de l'autorité royale, alors même qu'ils nous sont connus comme des prévaricateurs, des voleurs, des hommes de pillage et d'injustice, des hommes indignes, en un mot, nous inspirent cependant une sorte de respect mêlé de crainte ; si nous leur témoignons, au lieu du mépris que mériterait leur perversité, la déférence que nous accordons à celui dont ils tiennent la place, à plus forte raison devons-nous agir ainsi quand c'est l'autorité divine qui se trouve en jeu. Dieu n'a pas encore dépouillé cet homme de son pouvoir et ne l'a pas rejeté dans la vie privée. Ne renversons donc pas l'ordre, et n'entrons pas en guerre avec Dieu, de peur de justifier en nous-mêmes ce qu'un apôtre a écrit : « Quiconque résiste à la puissance, résiste à l'ordre de Dieu ; et tous les hommes de révolte attirent sur eux la damnation. » *Rom.*, XIII, 2.

Non-seulement David donne à Saül le titre de oint, mais il l'appelle encore son maître. Or, ce n'est pas le signe d'une médiocre philosophie d'employer un langage respectueux et digne en parlant d'un ennemi. Voulez-vous vous en convaincre, voyez ce qui se passe communément. La plupart ne daignent pas même prononcer le nom pur et simple d'un ennemi, ils recourent à d'autres termes propres à rendre leurs sentiments haineux : le scélérat, le fou, l'extravagant, le lâche, le pestiféré, et beaucoup d'autres du même genre.

Qu'il en soit ainsi, je puis le prouver par un exemple qui ne m'oblige pas à remonter bien haut et que j'ai là sous la main, par l'exemple de Saül lui-même, qui ne consentait pas, dans son implacable fureur, à prononcer le nom de David, et qui, le réclamant dans un jour de fête, disait : « Où est le fils de Jessé ? » I *Reg.*, xx, 27. Il le désignait ainsi, et parce que le nom du juste lui était odieux, et pour montrer la bassesse de son origine ; il voulait donc par là le rabaisser et le flétrir, ne comprenant pas qu'un homme est noble et grand, non par la gloire de ses aïeux, mais par l'élévation de son âme. Autre fut la conduite du bienheureux David : il ne désigna pas le roi par le nom de son père, quoique Saül fût lui-même d'une humble et basse extraction ; ce n'est pas même simplement par son nom, c'est par sa dignité, par son caractère royal qu'il le désigna ; tant cette âme était pure de tout ressentiment. Marchez sur ses traces, mon bien-aimé, apprenez avant tout à ne jamais donner à votre ennemi des qualifications injurieuses, à n'employer envers lui que des termes respectueux. Si la bouche s'est fait une loi de parler avec cette réserve de celui qui vous a blessé, l'âme ne demeurera pas sourde à cette sage leçon, et l'idée d'une réconciliation ne tardera pas à s'en emparer : la parole est un baume précieux qui se répand sur les blessures du cœur.

7. Ce discours a donc pour but, non-seulement de faire l'éloge de David, mais encore de nous exciter à l'imiter. Que chacun donc se retrace à lui-même dans le fond de son cœur les diverses circonstances de cette histoire ; qu'il se représente par la pensée, comme un peintre le ferait avec son pinceau, le double aspect de la grotte : d'un côté, Saül plongé dans le sommeil et gisant, tel qu'un prisonnier chargé de fers, aux pieds de celui qui pouvait élever contre lui de si graves plaintes ; d'un autre côté, David le tenant en quelque sorte sous sa main, les soldats autour de leur chef et l'excitant à la vengeance. Voyez ce bienheureux pratiquant la philosophie la plus sublime, réprimant son propre courroux, maîtrisant la fureur de ces hommes et protégeant un ennemi coupable de tant de crimes. Ne nous bornons pas à méditer là-dessus dans notre âme, faisons-en le sujet constant de nos entretiens ; remettons fréquemment ce récit sous les yeux de notre femme et de nos enfants. La conversation tombe-t-elle sur la royauté, c'est un roi que vous avez devant vous ; s'agit-il des armées, des intérêts de la famille, des affaires de l'Etat, de pareils sujets se présentent avec abondance dans les pages des Livres saints, et tous vous offrent les plus grands avantages. Impossible, en effet, impossible que l'âme se nourrisse de tels souvenirs et se laisse dominer par les passions.

Ne perdons pas un temps précieux, ne consumons pas vainement la vie dans des soins inutiles et frivoles ; formons-nous plutôt à l'école des hommes généreux, revenons sans cesse sur les faits qu'ils ont accomplis, et toujours dans le même but. Si quelqu'un dans vos réunions veut parler des théâtres, des hippodromes, ou de tout autre objet également inutile pour vous, détournez-le d'une telle conversation, et tâchez d'en introduire une toute différente, qui serve à purifier les cœurs et qui vous procure un plaisir exempt de tout danger. C'est ainsi que nous concevrons à l'égard de ceux qui nous ont offensés des sentiments de paix et de mansuétude, que nous pourrons quitter la terre sans avoir un ennemi, et que nous obtiendrons enfin les biens éternels par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans tous les siècles. Ainsi soit-il.



HOMÉLIE II.

C'est un grand bien, non-seulement de pratiquer, mais encore de louer la vertu. — David érigea un plus magnifique trophée en épargnant Saül qu'en terrassant Goliath ; le bienfait lui fut plus avantageux qu'à Saül lui-même. — Sa justification auprès de ce dernier.

Louons et admirons ceux qui pratiquent la vertu.

1. Vous admiriez dernièrement la patience de David dans l'infortune, et moi j'admirais votre sympathie et votre amour pour David. Se porter avec zèle à la pratique de la vertu n'est pas la seule chose méritoire ; savoir louer et admirer ceux qui la pratiquent nous rend aussi dignes d'une récompense qui n'est pas ordinaire. La même chose a lieu pour l'iniquité : on mérite le châtiment, non-seulement quand on est vicieux soi-même, mais aussi quand on loue les hommes vicieux. J'irai même plus loin, au risque de vous étonner : on mérite dans ce dernier cas un châtiment plus grand encore. Que cela soit une vérité, Paul nous le montre lorsque, après avoir énuméré tous les genres de vice et comme dressé l'acte d'accusation contre tous ceux qui foulent aux pieds les lois de Dieu, arrivant au mal que je signale, il dit : « Bien que ces hommes connaissent la justice de Dieu, et sachent par là même que ceux qui commettent de telles choses sont dignes de mort, ils ne se contentent pas de s'en rendre coupables eux aussi, ils vont jusqu'à louer les coupables. C'est pour cela que vous demeurez sans excuse, ô homme. » *Rom.*, I, 32 ; II, 1. N'est-ce pas là vous faire bien comprendre que la glorification du mal est chose plus grave que le mal même, qu'elle sera punie d'une manière plus sévère ? Et certes à bon droit ; car c'est là le fait d'une âme complétement dépravée, dont la maladie ne laisse plus aucune espérance. Un pécheur qui condamne encore son péché, même en le commettant, peut se relever dans la suite ; mais celui qui loue le péché ruine par anticipation l'efficacité de la pénitence. C'est donc à juste titre que Paul déclare celui-ci plus coupable que celui-là. Tirons la conséquence : s'il est vrai que l'apologie des méchants mérite d'être punie comme le mal même, et plus sévèrement encore, il n'est pas moins vrai qu'en rehaussant par ses louanges la gloire des bons, on se rend digne de participer à leurs couronnes. C'est encore une vérité consignée dans l'Ecriture sainte. Voici ce que Dieu dit à Abraham : « Je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront. » *Genes.*, XII, 3. Quelque chose de semblable se passait aux jeux olympiques : ce n'est pas seulement l'athlète victorieux, couvert de sueur et de poussière, le front ceint du laurier, c'est aussi le chantre de ce héros qui recueille, et pour une bonne part, les applaudissements de la multitude et la gloire dont ils donnent le signal. Ne soyez donc pas étonnés si, tout en félicitant cet homme généreux de la philosophie qu'il a fait paraître, je vous félicite de vos sympathies pour lui. Celui-là descendit dans la lice, remporta la victoire, fut couronné ; et vous, en applaudissant à son triomphe, vous avez eu part à sa couronne.

Courage donc, et, pour rendre votre bonheur plus grand, votre récompense plus avantageuse, nous allons reprendre la suite de ce récit. Après avoir reproduit les expressions mêmes de David repoussant l'idée du meurtre, l'historien sacré dit : « Il ne leur permit pas de se lever et de tuer Saül. » I *Reg.*, XXIV, 8. C'est nous montrer en même temps combien les serviteurs étaient disposés à verser le sang et quelle était la force d'âme de leur maître. On trouverait certes beaucoup d'ennemis, de ceux même qui font profession de sagesse, dont la bonne volonté n'irait pas jusqu'à mettre obstacle à l'homicide, bien qu'ils ne voulussent pas le commettre de leurs propres mains. David ne se comporta pas de la sorte ; tel qu'un homme auquel un dépôt est confié et qui doit en rendre compte, non-seulement il ne porte pas la main sur son ennemi, mais il arrête encore la main des autres prête à frapper : c'est un satellite fidèle, un garde-du-corps, au lieu d'un ennemi. On ne se tromperait pas en disant que David dans cette circonstance courait un plus grave danger que Saül lui-même. En effet, il soutenait le poids d'une lutte peu commune en s'efforçant de protéger le prince contre la fureur des soldats : il n'eût pas tremblé

pour sa propre tête comme il tremblait pour celle de son persécuteur alors menacée par le glaive ; et c'est pour cela qu'il se justifia comme nous l'avons vu. Ces hommes formulaient leurs accusations, l'accusé dormait et ne pouvait se défendre, et c'est un ennemi qui s'était chargé de ce soin ; Dieu devait porter la sentence, et c'est en faveur de David qu'il prononça. Jamais sans le secours divin le jeune prophète n'eût réussi à calmer la fureur de ses compagnons ; mais la grâce avait mis sur ses lèvrés une force irrésistible de persuasion. Le concours que David apportait à ce résultat n'était pas néanmoins peu considérable : c'est parce qu'il avait d'avance formé le cœur de ces hommes à de tels sentiments, qu'il put au moment décisif de la lutte maîtriser et diriger leur volonté. Il leur commandait, non comme un chef de guerre, mais comme un ministre de la religion ; et cette grotte était en ce moment une église. Tel qu'un évêque dans l'exercice de ses fonctions sacrées, il commença par exhorter ses frères, et, l'exhortation terminée, il offrit le sacrifice, un sacrifice étonnant et merveilleux, où ne coulait pas le sang des taureaux ou des agneaux, mais que rehaussait une offrande tout autrement précieuse, la modération et la générosité ; au lieu des victimes ordinaires, étaient immolés les aveugles emportements du cœur, les inspirations de la colère, cette loi des sens qui domine dans la partie matérielle de notre être. Le même homme était donc à la fois victime, prêtre, autel : la raison qui présidait au sacrifice, la modération et la générosité offertes à Dieu, le cœur où l'offrande s'accomplissait, tout cela ne faisait qu'un.

2. Quand il eut accompli ce magnifique sacrifice, quand il eut remporté cette belle victoire, quand rien ne manquait à son trophée, l'objet même de ces luttes, Saül, se leva et sortit de la grotte, ne soupçonnant pas ce qui venait de s'y passer. « Après lui sortit aussi David, » I *Reg.*, XXIV, 9, libre désormais de lever les yeux vers le ciel et de le comtempler à son aise, plus heureux alors qu'il ne l'était quand il eut abattu Goliath et tranché la tête du barbare. Et dans le fait, il venait de remporter une plus glorieuse victoire, de conquérir de plus riches dépouilles, d'ériger un plus magnifique trophée. Dans le premier combat, il avait eu besoin de la fronde et des pierres, il avait une armée derrière lui : ici tout s'accomplit par la force de la raison, la victoire est remportée sans armes et le trophée n'est pas souillé de sang. Le héros revint donc, non avec la tête du barbare, mais avec un cœur calme et serein, après avoir vaincu la colère ; et ce n'est pas à Jérusalem, c'est au ciel, dans la cité divine, qu'il transporta les dépouilles de l'ennemi. Cette fois les femmes ne vinrent pas à sa rencontre, formant des chœurs de danse et l'acclamant de leurs chants joyeux ; c'était la cour céleste tout entière qui l'applaudissait de ses sublimes hauteurs, qui célébrait la sagesse et la générosité de cette grande âme. David sortait de la lice, laissant son ennemi couvert d'innombrables blessures ; en protégeant la vie de Saül, il avait abattu l'orgueil du diable. Le diable, en effet, se réjouit et triomphe quand la haine nous met les armes à la main et nous fait précipiter les uns contre les autres ; mais aussi, lorsque nous gardons la paix et la concorde, lorsque nous maîtrisons nos ressentiments, il tombe dans l'abattement et la tristesse, ce vieil ennemi de la concorde et de la paix, ce père de la jalousie. David sortait donc, grand comme le monde, la main chargée de lauriers, portant au front la couronne. De même que les empereurs, dans les jeux du pugilat ou du pancrace, couronnent la main de l'athlète vainqueur, au lieu de couronner sa tête ; de même Dieu couronne et glorifie cette main qui s'est conservée pure de toute vengeance, qui peut lui présenter un glaive vierge de sang, qui s'est montrée capable enfin de résister au souffle impétueux de la colère. En sortant, David portait non le diadème de Saül, mais la couronne de justice ; en sortant il portait non la pourpre royale, mais le plus glorieux des vêtements et le plus magnifique, cette même générosité par laquelle il venait de triompher de la nature humaine.

Parallèle de David avec les trois enfants de la fournaise.

Il sortait de sa grotte avec autant de gloire que les trois enfants sortaient de la fournaise ardente : ils ne furent pas atteints par le feu matériel, lui ne s'est pas laissé non plus do-

miner par celui de la vengeance. Le feu dont les enfants sont préservés est simplement en dehors d'eux et les entoure : c'est le cœur même de David qui est plein de charbons ardents, et de plus il voit au dehors le diable qui souffle ce feu intérieur, par l'aspect même de l'ennemi, par les excitations des soldats, par la facilité du meurtre et l'isolement du roi, par le souvenir des choses passées et la crainte de celles qui pouvaient arriver encore, autant d'aliments bien plus capables d'exciter l'incendie que le bois accumulé dans la fournaise de Babylone, malgré la poix et toutes les autres matières inflammables dont on pouvait la remplir; et David cependant ne fut pas consumé par cette flamme, n'en éprouva pas même ces premières atteintes dont le cœur humain ne saurait se préserver. Il sortit de là sans altération, je le répète, et la vue même de son ennemi n'avait fait qu'élever son âme à une plus haute philosophie. En le voyant ainsi plongé dans le sommeil, entièrement immobile, incapable d'agir, il s'était dit à lui-même : Où sont maintenant sa fureur et sa perversité ? où sont ses artifices et ses embûches ? Tout a disparu, tout s'est évanoui dans les vapeurs légères du sommeil; le roi gît là comme enchaîné, sans que nous l'ayons voulu, sans que nous ayons rien fait. — Il le voyait dormir, et sa pensée se portait sur la mort, dont nous devons tous subir la puissance; car le sommeil n'est pas autre chose qu'une mort de quelques heures, un trépas de chaque jour. Encore ici revient à propos le souvenir de Daniel. Comme celui-ci sort de la fosse aux lions après avoir triomphé de ces bêtes féroces, David sort de la grotte après avoir dompté des monstres plus terribles. Le premier a des lions de tous les côtés, le second est en butte à des passions plus sauvages que les lions eux-mêmes : d'une part, le ressentiment du passé; de l'autre, la crainte de l'avenir. Et notre héros résiste victorieusement à cette double attaque, ferme la gueule à tous les monstres à la fois; et c'est ainsi qu'il nous apprend par son exemple qu'il n'y a rien de plus avantageux que d'épargner un ennemi, de plus dangereux que de vouloir en tirer vengeance. Celui qui ne songeait qu'à frapper se trouvait là sans secours et sans défense, tel qu'un homme chargé de liens et complétement au pouvoir d'un autre : celui qui cédait partout, qui ne voulait pas même attaquer avec justice, voit tout-à-coup l'ennemi sous sa main, sans qu'il ait employé pour cela les ruses de la guerre ou la rapidité des chevaux, les armes ou les soldats; et sa conduite alors lui mérite le plus grand de tous les biens, un surcroît de bienveillance de la part du Seigneur.

3. Ce saint, je le proclame heureux, non de ce qu'il a vu son ennemi gisant à ses pieds, mais de ce que l'ayant entre les mains il l'a épargné; cela est l'œuvre de la divine puissance, tandis que ceci est l'œuvre de sa propre sagesse. Quel zèle et quel dévouement ne durent pas avoir désormais pour lui les soldats témoins de sa conduite? Auraient-ils eu mille vies, ne les eussent-ils pas volontiers données pour leur capitaine, après avoir vu en fait, par son respect pour un ennemi, la bienveillance dont il devait être animé pour les siens ? Celui qui se montrait doux et si bon envers ses persécuteurs, pouvait-il ne pas l'être éminemment envers ceux dont le dévouement lui serait connu? Ce fut là sa sauvegarde la plus assurée. L'ardeur des soldats contre les ennemis était au niveau de leur *dévouement* et partait du même principe : la connaissance qu'ils avaient de la protection de Dieu sur leur chef, protection qui ne lui ferait jamais défaut et dont ses actes mêmes étaient le gage. Désormais ils suivaient David et l'écoutaient, non comme un homme, mais comme un ange. Concluons de là qu'avant même la récompense qu'il devait attendre de Dieu, il eut ici-bas de plus précieux avantages, une plus belle victoire en épargnant Saül que s'il l'eût mis à mort. Et qu'eût-il tant gagné à se montrer impitoyable qu'il n'ait gagné, et d'une manière supérieure, en se montrant généreux? Raisonnez de même, quand vous l'emportez sur celui qui vous a fait injure, et souvenez-vous qu'il est incomparablement plus noble et plus avantageux de pardonner que de frapper. L'homme qui s'est vengé d'un ennemi se condamnera fréquemment lui-même, sera tourmenté par le remords; chaque jour, à chaque heure, il aura son péché pour

bourreau : celui qui s'est conduit avec générosité, triomphant de lui-même au moment décisif, est ensuite comblé de bonheur et de joie, l'espérance le soutient, il attend avec une sécurité parfaite la récompense promise par le Seigneur à la patience. Si parfois il lui survient des choses pénibles, il en demandera le prix à Dieu avec une pleine confiance, encouragé par l'exemple des étonnantes et merveilleuses faveurs que l'avenir réservait à ce saint en retour de la modération et du respect même qu'il avait témoignés envers son ennemi.

Mais voyons la suite du texte sacré : « Et David sortit de la grotte après que Saül en fut sorti lui-même; puis, élevant la voix de loin, il lui dit : O roi, mon seigneur. Et Saül se retourna pour voir qui l'appelait, et David se prosterna la face contre terre en signe de respect. » I *Reg.*, XXIV, 9. Cela ne contribue pas moins à la gloire de ce dernier que la générosité dont il avait fait preuve. Ne pas s'enorgueillir du bien qu'on a fait à son prochain, c'est le propre d'une âme élevée; elle se garde d'imiter le vulgaire, qui traite ordinairement comme des esclaves ceux auxquels il a rendu quelque service, en leur accordant à peine un coup d'œil superbe et dédaigneux. Tel n'était pas le bienheureux David; ses bienfaits étaient suivis d'une humilité plus profonde. Et la cause, c'était qu'il n'attribuait jamais à ses propres efforts les bonnes œuvres qu'il pouvait accomplir; il les rapportait toutes à la grâce divine. Voilà pourquoi le sauveur se prosterne ainsi devant celui qu'il a sauvé, il le nomme de nouveau son roi, il se place lui-même au rang des serviteurs; la dignité de cet homme lui sert à réprimer dans son cœur tous les emportements de la colère et toutes les suggestions de l'envie. Ecoutons-le présentant encore sa défense : « Pourquoi prêtez-vous l'oreille aux paroles du peuple, quand il dit : Voilà que David cherche à vous donner la mort ? » *Ibid.*, 10. L'historien sacré raconte cependant que tout le peuple était pour David, que les serviteurs mêmes du roi le regardaient d'un œil favorable, que l'armée tout entière lui était dévouée, et surtout le fils de Saül. Comment se plaint-il donc ici d'être calomnié, poursuivi par la haine, signalé à la vengeance de ce même Saül ? Mais que ce soit de lui-même, et non par des conseils étrangers que le monarque ait conçu de tels sentiments contre le juste pour s'autoriser en quelque sorte à le persécuter, le même historien nous le montre d'une manière évidente, quand il dit que l'envie naquit des louanges et grandit ensuite chaque jour. Dans quel but reporte-t-il donc le crime sur les autres ? « Pourquoi prêtez-vous l'oreille à ces paroles du peuple : Voilà que David cherche à vous donner la mort ? » — Il veut lui fournir l'occasion de renoncer à son injustice.

C'est ainsi qu'un père en agit souvent envers son fils : quand il veut le rappeler de la corruption profonde où le malheureux est tombé, bien que le père ait la triste conviction qu'il s'est complétement perdu par sa faute, il a quelquefois l'air de la rejeter sur autrui. Je sais, dira-t-il, que le mal ne vient pas de toi, que les autres t'ont séduit et corrompu, que le crime retombe sur leur tête. — Un tel langage est fait pour retirer peu à peu le jeune homme de l'abîme et le ramener à la vertu, par la confusion qu'il éprouve en songeant qu'il ne mérite pas même le faible témoignage qu'on lui rend. Nous trouvons quelque chose d'analogue dans ce que Paul écrit aux Galates. Après leur avoir adressé de longues exhortations et de terribles reproches, sur la fin de la lettre il semble détourner d'eux ses accusations, afin de les laisser respirer et de leur fournir un moyen de se justifier; voici comment il s'exprime : « J'ai la conviction que vous n'aurez plus d'autres pensées. Du reste, celui qui jette parmi vous le trouble, en portera le châtiment, quel que soit le coupable. » *Galat.*, v, 10. C'est ce que fait David en cette circonstance, en disant, en effet : « Pourquoi prêtez-vous l'oreille à ces paroles du peuple : David cherche l'occasion de vous ôter la vie ? » Il fait entendre clairement que les mauvaises dispositions du roi sont dues à des insinuations étrangères, qu'il n'est pas le premier coupable; il s'efforce donc par tous les moyens possibles de l'amener à s'excuser. Abordant ensuite sa propre défense, il dit : « Vous voyez aujourd'hui par vous-même que, le Seigneur vous ayant mis en

mon pouvoir dans la grotte, je n'ai pas voulu vous ôter la vie, je vous ai plutôt protégé, en me disant à moi-même : Je ne porterai pas la main sur mon maître, parce qu'il est l'oint du Seigneur. » I *Reg.*, XXIV, 11. Eux m'accusent en paroles, et moi, c'est par des faits que je me justifie, c'est par ma conduite que je repousse leurs accusations. Non, je n'ai pas besoin de parler, le résultat de mes actes parle plus haut que tous les discours : vous pouvez voir de la sorte ce qu'ils sont et ce que je suis, combien leurs assertions sont fausses et leurs calomnies évidentes. De tout cela, je ne veux d'autre témoin que vous, d'autre preuve que mes bienfaits.

4. Mais comment Saül pouvait-il témoigner de ces choses, lui qui dormait quand elles avaient lieu, qui n'avait ni vu ni entendu David s'entretenant avec les soldats ? Comment parviendrons-nous donc à manifester la légitimité de sa défense ? S'il eût invoqué des témoins, Saül aurait suspecté leurs paroles, il aurait pensé qu'on voulait favoriser le juste. S'il eût tenté de se justifier par des raisonnements et des inductions, c'est à sa parole même que le juge n'aurait pas cru, prévenu comme il l'était contre l'accusé. Comment, en effet, un homme qui poursuivait d'une haine mortelle, sans prétexte aucun, celui dont il n'avait reçu que des bienfaits, aurait-il pu croire que le persécuté, tenant le persécuteur dans ses mains, l'avait épargné ? Communément on juge des autres par soi-même : celui qui s'enivre souvent ne saurait aisément se persuader qu'il y a des hommes sobres ; celui qui se livre à la fornication tient pour incontinents les hommes les plus pudiques ; celui qui s'approprie le bien des autres aura de la peine à penser qu'il y ait des hommes donnant leur propre bien. C'est ainsi que Saül, rempli de fiel comme il l'était, n'aurait pas cru qu'un homme fût maître de ses passions au point de protéger un implacable ennemi, loin de lui rendre le mal pour le mal. L'esprit du juge étant donc perverti, et les témoins, si l'on en produisait, devant par là même être soupçonnés de mensonge, l'accusé trouve une démonstration capable de fermer la bouche aux plus impudents accusateurs. Quelle est cette démonstration ? Il avait enlevé les franges de la chlamyde de Saül, et c'est en le lui montrant qu'il lui dit : « Voyez dans ma main les franges de votre chlamyde ; je les ai coupées, et je ne vous ai pas ôté la vie. » *Ibid.*, 12. Ce n'est là qu'un témoin muet ; mais il est plus éloquent que tous ceux qui parlent. — Si je n'avais pas été près de vous, si je n'avais pas touché votre corps, je n'aurais certes pas pu vous enlever une partie de votre vêtement.

On juge les autres par soi-même.

Voyez-vous le bien qui résulte de l'émotion qui s'était d'abord emparée de David ? Supposez qu'il n'eût pas éprouvé le sentiment de la colère, nous n'aurions pas connu la philosophie de cet homme ; beaucoup auraient pensé que c'était par surprise, et non par philosophie, qu'il avait épargné son persécuteur. Lui-même n'aurait pas enlevé les bords de la chlamyde, et dès lors il n'aurait plus eu le moyen de convaincre le roi. Son émotion d'abord et la précaution qu'il prend ensuite concourent à manifester hautement sa prévoyance. Ayant en main une preuve aussi certaine de sa générosité, il ne craint pas d'en appeler au témoignage et de s'en rapporter au jugement de son ennemi même ; il lui dit : « Reconnaissez et voyez aujourd'hui que ma main est pure de toute injustice et de toute hostilité ; tandis que vous cherchez à prendre mon âme dans vos lacets. » *Ibid.* Ce qui doit surtout nous faire admirer sa magnanimité, c'est qu'il puise ses moyens de défense dans les seuls événements de ce jour. C'est bien là sa parole : « Reconnaissez et voyez aujourd'hui. » Je ne dis rien de ce qui s'est antérieurement passé ; le jour présent me suffit pour établir mon innocence. — Et cependant il pouvait énumérer, s'il l'avait voulu, les nombreuses et grandes choses qu'il avait accomplies en faveur du roi ; il pouvait lui remettre sous les yeux le combat singulier qu'il avait soutenu contre un barbare ; il aurait eu le droit de parler ainsi : Lorsqu'une guerre cruelle déchaînée contre vous était sur le point de détruire votre cité de fond en comble, lorsque vous étiez plongé dans la consternation et la

terreur, n'attendant plus chaque jour que la mort, c'est moi qui vins à votre aide. Personne ne m'y poussait, vous-même vouliez me retenir, m'empêcher d'entrer en lutte, et me disiez : « Tu ne peux pas y aller, parce que tu n'es qu'un enfant et qu'il est un homme rompu au métier des armes dès sa jeunesse. » I *Reg.*, XVII, 33. Je ne m'arrêtai pas pour cela, je m'avançai à la place de tous les autres, j'abordai l'ennemi et je lui tranchai la tête; en repoussant ainsi l'invasion de ces barbares qui s'étaient précipités comme un torrent, j'ai raffermi la patrie chancelante ; si vous conservez le trône et la vie, si le peuple conserve encore ses villes et ses maisons, en même temps que la vie, ses enfants et ses femmes, vous me le devez.

A la suite d'un semblable trophée, il pouvait en ranger d'autres remportés avec autant de gloire, qui ne lui étaient pas inférieurs. De plus, après que Saül avait tenté une ou deux fois, plus souvent encore, de le mettre à mort, et notamment de le clouer au mur avec sa lance, David oublie tout ; au lieu de le récompenser de sa première victoire et de tant d'autres bienfaits, au lieu d'accorder à sa demande le prix de ses travaux, de l'or ou de l'argent, le monarque lui avait imposé de nouveaux et de plus périlleux combats ; et le jeune homme n'avait rien refusé. Ce n'est pas encore là seulement ce qu'il eût pu dire ; il pouvait en dire bien davantage et rappeler des services encore plus grands. Mais il se tait là-dessus, et, bien loin de songer à lui reprocher ses bienfaits, il s'applique à lui persuader que le roi doit le compter au nombre de ses serviteurs les plus dévoués et les plus fidèles, et nullement au nombre des traîtres ou des ennemis. Il oublie donc le passé et n'invoque pour sa défense que les événements de ce même jour. Exempt de tout orgueil et de toute vaine gloire, il n'a qu'une chose en vue, de mériter l'approbation de Dieu ; car il ajoute : « Que le Seigneur soit juge entre vous et moi. » I *Reg.*, XVII, 13. En parlant de la sorte, il n'appelle pas le châtiment sur la tête de Saül, il n'exprime pas une pensée de vengeance ; il veut seulement lui inspirer la crainte des jugements à venir ; et encore n'est-ce pas là son unique objet, c'est un moyen qu'il emploie pour sa propre justification. Avant tout, semble-t-il dire, je vous ai présenté les faits qui déposent assez haut en faveur de ma conduite ; si vous n'y croyez pas, c'est Dieu même que j'appelle à témoin, Dieu qui connaît les replis les plus obscurs de l'âme, Dieu pour qui la conscience n'a pas de secret.

5. Il parle ainsi pour montrer qu'il n'oserait pas recourir à ce juge incorruptible, et provoquer par là sa propre condamnation, s'il n'avait pas l'entière certitude qu'il était exempt de tout reproche à l'égard du roi. Que ce ne soit pas ici de ma part une simple conjecture, que David ait voulu le ramener à de meilleurs sentiments, sans oublier sa propre justification, en évoquant devant lui le souvenir du tribunal suprême, les faits déjà accomplis le démontrent assez, et ceux qui vont suivre ne contribuent pas moins à nous en convaincre. En effet, Saül tombe une seconde fois entre les mains de David, tandis qu'il s'acharne à sa perte, ayant oublié qu'il lui doit la vie ; David peut le faire périr avec toute son armée, et cependant il le laisse aller encore sans lui faire aucun mal. Sachant donc que la maladie du prince était incurable, qu'il ne devait en attendre qu'une haine acharnée, il se condamna à ne plus paraître en sa présence, il se transporta chez les étrangers, vivant parmi eux dans la servitude, l'humiliation et l'obscurité, ne devant qu'au plus rude travail les choses nécessaires à son existence. Ce n'est pas là seulement ce que nous devons admirer en lui ; dès qu'il apprend que le roi vient de tomber dans la bataille, il déchire ses vêtements et se couvre de cendres, il pleure et gémit comme un père à la tendresse duquel est ravi son premier-né, il redit sans cesse les noms de Saül et de Jonathas, il célèbre leurs louanges ; il demeure sans nourriture jusqu'au soir, en poussant des plaintes amères ; il va jusqu'à maudire la terre qui s'est abreuvée du sang des héros. « Montagnes de Gelboë, s'écrie-t-il, que la rosée ni la pluie ne tombent plus sur vous, ô montagnes de mort, puisque c'est là que les forts ont vu leur puissance brisée ! » II *Reg.*, I, 21.

Chagrin de David à la mort de Saül.

De même qu'un père prend souvent en horreur la maison où son fils est mort, ne peut plus supporter la vue du seuil par lequel on l'emporta; de même David couvre de sa malédiction les montagnes qui furent le théâtre de ce double malheur. — J'abhorre la terre elle-même où gisent les morts; puisse-t-elle ne plus recevoir les pluies du ciel, après qu'elle s'est abreuvée du sang de ceux que j'aimais ! — Et leurs noms tombaient constamment de ses lèvres ; il disait : « Saül et Jonathas, pleins de grâce et de beauté, étroitement unis pendant la vie, n'ont pas été séparés dans la mort. » *Ibid.*, 24. Ne pouvant embrasser leurs corps absents, il embrasse en quelque sorte leurs noms, cherchant par tous les moyens en son pouvoir à calmer la douleur de cette perte. Ce qui la rendait irréparable à tous les yeux, c'est que l'un et l'autre eussent succombé le même jour; et c'est dans cette circonstance même que David puisait sa consolation. Autre n'est pas la signification de ces paroles : « Etroitement unis pendant la vie, ils n'ont pas été séparés dans la mort; » il veut évidemment se consoler dans la pensée de cette union. — On ne pourra pas dire que le fils ait porté le deuil de son père, ni le père celui de son fils; ce qui n'arrive à personne leur est arrivé : ils ont quitté la vie le même jour, aucun des deux n'a survécu à l'autre. — Il estimait que la lumière du jour leur serait devenue insupportable s'ils avaient dû en jouir seuls.

L'auditoire de saint Jean Chrysostome verse des larmes.

Vous êtes émus à cette heure, vous pleurez, votre âme est dans le trouble, vos yeux versent des torrents de larmes à ma voix. Eh bien, que chacun de vous se souvienne maintenant, tandis que la douleur l'ébranle, de l'ennemi qui l'a blessé : sauvez-le s'il vit encore : pleurez-le s'il est mort; et cela, non par ostentation, mais avec un cœur sincère. N'aurait-il pas fini de vous persécuter, gardez-vous de lui rendre injure pour injure, faites et souffrez tout dans l'espoir des magnifiques récompenses que Dieu vous a promises. Je viens de vous montrer un homme qui se mit en possession de la royauté, et dont les mains étaient restées pures; qui, sans verser le sang, ceignit la couronne; et vous avez compris qu'il fut moins grand en montant sur le trône, avec la pourpre et le diadème, que lorsqu'il épargnait ou pleurait un ennemi. Voilà ce qui l'a rendu si célèbre, non seulement pendant sa vie, mais encore après sa mort. Voulez-vous donc acquérir ici-bas une gloire durable et là-haut des biens éternels, imitez la vertu de ce juste, embrassez avec amour sa philosophie, montrez la même patience dans les injures; nul doute qu'en supportant les mêmes labeurs vous n'obteniez la même béatitude. Puissions-nous tous y parvenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

Combien le théâtre est dangereux, qu'il mène directement à l'adultère, qu'il est une source de chagrins et divisions. — Que David a dépassé tout modèle de patience dans sa conduite à l'égard de Saül. — Qu'il est aussi beau de supporter la rapine avec résignation que de donner l'aumône.

1. Beaucoup de ceux qui nous avaient dernièrement quittés pour se rendre aux spectacles corrupteurs du monde, sont aujourd'hui présents, je le suppose. Je voudrais bien savoir quels sont ceux-là, je les repousserais hors des portiques sacrés, non pour toujours sans doute, mais jusqu'à ce qu'ils eussent changé de vie. Un père chasse bien quelquefois de sa maison un enfant coupable, ne lui permettant plus de s'asseoir à la table de famille; ce qu'il se propose alors, ce n'est pas de l'exclure à jamais, c'est de le corriger et de le rendre meilleur, afin que dans la suite il se montre digne de l'héritage de ses pères. Ainsi font également les bergers : ils séparent des brebis saines les brebis infectées de la gale, mais avec l'intention de les réintégrer dans le troupeau lorsqu'elles auront été guéries; c'est par là qu'ils empêchent le mal d'envahir le troupeau tout entier. C'est dans le même but que je désirerais connaître les prévaricateurs; mais, si je ne puis pas les

distinguer des yeux du corps, la parole dont je suis le ministre saura bien les trouver, saisir leur conscience et leur persuader qu'ils doivent s'exclure eux-mêmes, en leur montrant que celui-là seul fait partie du corps sacré dont les sentiments sont au niveau de nos saints exercices, et que celui-là, au contraire, qui porte dans ces pures réunions une vie corrompue, bien qu'il soit présent de corps, est séparé de nous par son âme, et beacoup plus éloigné que ceux auxquels il est interdit de franchir le seuil de cette demeure et de participer au divin banquet. Ces derniers, en effet, rejetés au dehors par les lois mêmes de la religion, gardent au fond du cœur une légitime espérance ; car, s'ils veulent se corriger des péchés qui les ont fait exclure de l'église, il leur sera donné d'y rentrer avec une conscience pure. Quant à ceux dont la vie est souillée, et qui, devant cette défense de rentrer sans avoir purifié ces souillures, ne savent pas rougir, ils enveniment leurs plaies et les agrandissent. Ce n'est pas une chose aussi grave de pécher que de se montrer impudent et de résister aux ordres des prêtres après avoir commis le péché.

Et quel si grand crime ont commis les hommes dont vous parlez, me dira-t-on, pour mériter d'être éloignés de cette enceinte? — Et quel crime plus grand pouvez-vous concevoir que celui de se rendre pleinement coupable d'adultère, et puis de venir, comme des chiens poussés par la rage, se précipiter sans honte sur cette table sacrée? Si vous voulez savoir comment ils se sont rendus coupables d'adultère, ce n'est pas moi qui vous le dirai, c'est celui qui doit nous juger tous : « Celui qui porte sur une femme un regard de concupiscence a déjà commis l'adultère dans son cœur. » *Matth.*, v, 28. Il est arrivé plus d'une fois qu'une femme qu'on rencontre par hasard sur la place publique et qui n'a rien de recherché dans sa parure, séduit un homme par la seule vue. Mais ceux qui vont au théâtre, ce n'est pas en passant et par hasard, c'est à dessein, au point de déserter pour cela l'église, qu'ils se rendent à ces dangereuses réunions, qu'ils y perdent une partie du jour, les yeux constamment fixés sur le visage des femmes les plus méprisables. Comment peuvent-ils soutenir qu'ils n'obéissent pas à la concupiscence? Là, des paroles lascives, des chants voluptueux, la mollesse affectée de la voix, des couleurs factices destinées à relever l'éclat des yeux et des joues, l'artifice des vêtements et la volupté respirant jusque dans les attitudes, tous les genres de séduction réunis pour tromper les spectateurs et les prendre au piége; leur faiblesse et leur pusillanimité concourent avec les enivrements du dehors et les influences délétères du lieu même, avec tant d'autres circonstances qui précèdent ou accompagnent le spectacle. Ajoutez à cela les divers instruments de musique exécutant des airs passionnés, des mélodies énervantes, qui vont jusqu'à détruire la vigueur de l'entendement, et qui conspirent avec les embûches tendues par les courtisanes, à perdre les imprudents qui s'exposent à de tels dangers. Si, dans cette enceinte même où le chant des psaumes alterne avec la prière et les divins enseignements, où planent la crainte de Dieu et toutes les inspirations de la piété, souvent la concupiscence se glisse en secret comme un adroit voleur; comment ceux qui vont la chercher au théâtre, qui là ne voient et n'entendent rien de sain, qui respirent au contraire un air empoisonné, qui sont de toute part exposés aux assauts de la corruption, par les oreilles et par les yeux, pourraient-ils ne pas en devenir les victimes? Et, dans cette impossibilité de résister, ne sont-ils pas à bon droit accusés d'adultère? Or, des hommes sur qui pèse une telle accusation, peuvent-ils sans avoir fait pénitence s'introduire sous les sacrés portiques et participer à cette noble et pieuse assemblée?

Les adultères sont exclus du temple du Seigneur.

2. Je leur demande donc et je les conjure de recourir d'abord à la confession, au repentir, aux autres remèdes fournis par la religion, pour se purifier de la tache qui leur est imprimée par de tels spectacles, et de venir ensuite écouter nos divins enseignements. Ce n'est pas une médiocre injure qu'ils nous font sans cela; chacun peut s'en convaincre par des exemples simples et frappants. Supposez qu'un esclave vienne placer dans le coffre précieux où sont renfermés les riches habits du maître, sa tunique remplie

de saleté et de vermine, quel est celui, dites-moi, qui supporterait patiemment une pareille injure? Si ce même esclave prenait un vase d'or où ne sont habituellement renfermés que des parfums de haut prix, y versait des choses immondes, ne regarderiez-vous pas cette action comme une insolence digne d'un rude châtiment? Quoi! nous aurions un si grand soin de nos écrins et de nos vases, de nos vêtements et de nos parfums, et nous mettrions notre âme au-dessous de tout cela? Où les parfums spirituels ont coulé, faut-il donc que débordent les pompes du démon, des imaginations sataniques, des chants où respire l'impudicité? Comment Dieu verra-t-il ce désordre, dites-le-moi? Il n'existe pas une aussi grande différence entre les parfums et la boue, les vêtements des maîtres et ceux des esclaves, qu'entre la grâce divine et le fruit de ces représentations impures. Ne tremblez-vous pas, ô hommes, de porter sur cette table sacrée, où s'accomplissent les redoutables mystères, ces mêmes yeux devant lesquels étaient naguère étalés sur la scène des faits hideux, les diverses péripéties de l'adultère? de prêter la même oreille à la parole impudente d'une femme perdue et à celle d'un prophète ou d'un apôtre vous révélant les célestes vérités? de recevoir dans le même cœur ce poison délétère et la victime sainte immolée sur nos autels? Ces mêmes théâtres dont je parle ne sont-ils pas le bouleversement de la vie humaine, la ruine du mariage, la dissension et la discorde des familles?

Turpitudes des représentations théâtrales.

Lorsque vous sortez de ces représentations avec des idées perverties, des sentiments altérés, portant au cœur la haine secrète de toute modestie, vous n'avez plus en rentrant dans votre maison la même affection pour votre femme légitime; sa vue même vous déplaît, quelles que soient d'ailleurs les qualités dont elle est ornée. Les passions une fois exaltées par de pareils spectacles, l'esprit égaré et le cœur séduit par les entraînements de cette maison étrangère, vous ne savez plus respecter la chaste et noble compagne de toute votre vie, vous l'abreuvez d'amertumes et d'outrages. Ce n'est pas que vous ayez quelque chose à lui reprocher, non; sentant en vous-mêmes un malaise profond, une blessure honteuse et que vous n'oseriez pas avouer, vous inventez des prétextes, vous cherchez des occasions d'éclater, en dépit de la raison et de la justice; tout dans votre demeure vous inspire le dégoût, vous êtes l'esclave des passions viles et criminelles dont vous avez ressenti le funeste coup, vous entendez encore dans votre âme la voix enchanteresse qui vous a captivé, vous avez encore sous les yeux les traits, les mouvements, la complète image de l'idole impudique, et votre maison n'a plus rien qui puisse vous causer une douce émotion.

Pourquoi parler de la femme et de la famille? N'est-ce pas avec répugnance aussi que vous revoyez l'église elle-même et que vous entendez nos discours sur la pudeur ou sur la modestie? Pour vous, nos paroles ne sont plus un enseignement, mais bien un acte d'accusation: elles vous poussent peu à peu à désespérer de vous-mêmes, et vous finissez par vous soustraire à des leçons si avantageuses pour tous. Vous tous donc qui m'entendez, je vous conjure de fuir vous-mêmes ces funestes spectacles et de faire tous vos efforts pour en détourner les autres. Ce n'est pas un délassement que vous y trouvez; tout y concourt à votre perte, à votre châtiment, à votre éternel supplice. Quel bien retirez-vous de ce plaisir momentané, quand il vous laisse au cœur une douleur perpétuelle, quand la concupiscence vous tourmente ainsi le jour et la nuit et vous rend à charge à tout le monde? Examinez ce qui se passe en vous, voyez ce que vous êtes au sortir de l'église, et puis au sortir du théâtre, comparez les jours entre eux, et vous n'aurez plus besoin de notre parole. Il suffit de cette comparaison, en effet, pour que vous compreniez la grandeur des avantages que vous trouvez ici et des préjudices que vous éprouvez au théâtre. Tel est le langage que j'ai cru devoir adresser à votre charité; je ne cesserai pas de le lui tenir. C'est le moyen d'éclairer ceux qui sont sujets à cette maladie et de prémunir les bien portants. Cette exhortation est utile aux uns comme aux autres: aux uns, pour qu'ils se relèvent; aux autres, pour qu'ils ne tombent pas. Il faut cependant une mesure à nos reproches, et nous n'en dirons pas davantage sur ce

sujet; revenons maintenant à celui que nous nous étions d'abord proposé, afin d'acquitter le reste de notre dette; parlons encore de David. Les peintres ont coutume, quand ils veulent faire un portrait parfaitement ressemblant, de passer un, deux ou même trois jours à bien étudier leur modèle, afin que cette vue constante les mette en pleine possession de chacun de ses traits.

Puis donc que nous sommes dans l'obligation de vous retracer, non la beauté corporelle, mais un type de beauté spirituelle, une âme rayonnante de beauté, je veux encore aujourd'hui placer en quelque sorte David au milieu de vous, et vous pourrez ainsi, le contemplant à votre aise, reproduire chacun dans votre âme la grâce admirable du juste, sa douceur, sa patience, sa magnanimité, toutes ses autres vertus. Si des images qui représentent simplement les traits extérieurs ne laissent pas de procurer quelque consolation à ceux qui les contemplent, combien plus les images de l'âme ne produiront-elles pas cet effet? Les premières, vous ne pouvez pas les avoir partout, elles sont dans un lieu déterminé; pour les secondes, rien n'empêche que vous ne les emportiez partout avec vous; une fois que celles-ci sont empreintes dans notre intelligence, en quelqu'endroit que nous soyons, nous pouvons les contempler sans cesse, et de cette contemplation retirer les plus grands avantages. Ceux qui souffrent des yeux trouvent un adoucissement à leur mal à tenir devant eux des éponges ou des morceaux d'étoffes imprégnés d'une couleur bleue, afin d'y reposer sans cesse leur vue. Si vous agissez de la sorte, si vous tenez devant vos yeux l'image de David, de manière à la considérer fréquemment, c'est en vain que la colère tentera mille fois de fatiguer et de troubler les yeux de votre âme, il vous suffira de contempler ce modèle de vertu pour recouvrer une santé parfaite, pour vous élever à la pure philosophie.

3. Que nul ne vienne me dire : J'ai un ennemi foncièrement pervers, dépravé, incorrigible. — Qu'il soit ce que vous voudrez, il n'est pas néanmoins pire que Saül; sauvé par David non-seulement une ou deux fois, mais plus souvent encore, alors que lui-même n'avait cessé d'attenter à la vie du juste, il persista dans ses funestes desseins, malgré tant de bienfaits. Qu'avez-vous donc à reprocher à votre ennemi? Qu'il vous a ravi une partie de vos biens, qu'il a empiété sur vos champs ou sur votre maison, corrompu vos domestiques, outragé votre personne, vous réduisant même à la pauvreté par ses usurpations; il n'a pas cependant essayé de vous donner la mort, comme le fit ce prince; et, s'il l'a réellement essayé, ce n'est qu'une fois sans doute, ce n'est pas à plusieurs reprises, avec une persistance obstinée, comme le fit Saül; s'il a même renouvelé de semblables tentatives, ce n'est pas après que vous l'aviez comblé de tant de bienfaits, ce n'est pas après que vous l'aviez épargné, protégé même quand il était tombé dans vos mains. Je suppose enfin que cela soit arrivé; David l'emporte encore de beaucoup sur vous. Une telle générosité dans le pardon est incomparablement plus admirable sous l'ancienne loi qu'elle ne l'est maintenant sous le règne de la grâce. David n'avait pas entendu la parabole des dix mille talents et des cent deniers; David n'avait pas entendu cette parole consacrée dans la prière : « Remettez aux hommes les dettes qu'ils ont envers vous, comme votre Père céleste vous remet les vôtres. » *Marc*, XI, 25. Il n'avait pas vu le Sauveur crucifié, ni son sang divin répandu; il n'avait pas eu les avantages du grand sacrifice, ni reçu dans son âme le sang du Seigneur; formé par des lois moins parfaites et qui n'exigeaient rien de pareil, il s'était élevé de lui-même au faîte de la sagesse évangélique. Et vous, fréquemment sujet à la colère, vous persistez dans vos ressentiments; tandis que cet homme, saisi de crainte pour l'avenir, mais sachant bien que, s'il conserve la vie de son ennemi, il restera lui-même sans asile, éloigné de sa nation, condamné à la vie la plus intolérable, ne néglige rien cependant, fait tout au contraire pour défendre et sauver son persécuteur. Qui pourrait nous citer l'exemple d'une plus grande constance dans le malheur?

Mais je veux vous montrer aussi par des choses présentes que nous pouvons, si nous le

voulons bien, nous réconcilier avec un homme quelconque, de quelque haine qu'il soit animé contre nous. Quoi de plus sauvage que le lion? Et les hommes toutefois parviennent à l'adoucir, triomphant de sa nature par leur habileté; ils rendent plus inoffensif qu'une brebis le plus terrible et le plus fier des animaux, de telle sorte qu'il s'en va à travers l'agora sans faire peur à personne. Quel moyen de justification, quel espoir de pardon pourrons-nous donc avoir si nous prétendons qu'il nous est impossible d'apaiser les hommes et de les ramener à de meilleurs sentiments envers nous, alors que nous apprivoisons les bêtes féroces? Or, comme la douceur est en dehors de la nature de celles-ci, la férocité est en dehors de la nature de ceux-là. Nous domptons la nature dans un cas; ne sommes-nous pas inexcusables en disant qu'on ne saurait la modifier dans l'autre? Si vous n'êtes pas encore persuadé, j'ajouterai : J'admets que votre prochain soit atteint d'une maladie incurable; vos efforts n'en seront que plus méritoires, vos soins plus louables et plus généreux, votre récompense plus grande. Ne nous préoccupons pas tant de nous mettre à l'abri de tout mal vis-à-vis de nos ennemis, que de ne leur en causer nous-mêmes aucun. Au fond, quand bien même mille maux fondraient sur nous, il n'en est pas dès lors qui puissent nous atteindre. C'est ainsi que David, exilé, fugitif, sans cesse menacé dans sa vie, n'eut rien à souffrir de vraiment malheureux, devint même plus illustre que le prince à la haine duquel il était en butte, se concilia le respect et l'affection, non-seulement des hommes, mais encore de Dieu. Quel préjudice éprouva donc ce juste de tout ce qu'il eut à souffrir de la part de Saül? N'est-il pas célébré dans tout l'univers après tant de siècles, grand sur la terre, plus grand dans le ciel? N'a-t-il pas acquis des biens inénarrables, et par-dessus tout le royaume des cieux? D'un autre côté, qu'est-il résulté d'heureux pour son infortuné persécuteur des embûches qu'il lui dressa? Ne fut-il pas exclu du trône? Ne périt-il pas avec son fils d'une mort déplorable? N'est-il pas encore pour tous un objet de répulsion, et, ce qui est bien plus terrible, n'expie-t-il pas ses crimes dans les supplices éternels? Je vous le demande de nouveau, qu'avez-vous tant à reprocher à votre ennemi pour ne vouloir pas vous réconcilier avec lui? Vous a-t-il dépouillé de vos biens? Mais, si vous supportez cette spoliation avec courage, vous serez aussi largement récompensé que vous le seriez en donnant vos biens aux pauvres. En effet, celui qui donne aux pauvres et celui qui pardonne au spoliateur, ne lui rendant pas le mal pour le mal, se gardant bien de le maudire, agissent également pour Dieu. Quand le sacrifice est fait dans le même but, la couronne évidemment doit être la même. — Mais la haine est allée jusqu'à vouloir m'ôter la vie, elle a tenté de me donner la mort. — Voilà qui vous tiendra lieu de martyre, si vous comptez au nombre de vos bienfaiteurs celui qui vous a dressé de telles embûches, qui vous a manifesté de tels sentiments, si vous ne cessez de prier pour lui, d'appeler sur lui la divine miséricorde.

La haine de Saül ne nuisit point à David.

4. Ayez présente à l'esprit cette pensée, que Dieu protégea la tête de David, mais que celui-ci, par le fait des embûches de Saül, ceignit trois et quatre fois la couronne du martyre. Il sauva par amour pour Dieu, nous l'avons déjà dit, un homme qui s'était efforcé à plusieurs reprises de le percer de sa lance; pouvant l'immoler sans obstacle, il l'épargna, quoiqu'il sût tout ce qu'il devait en attendre pour l'avenir. Il est évident qu'en agissant de la sorte David se dévoua cent fois à la mort; autant de fois il la subit dans son cœur sous l'impulsion de l'amour divin, et ceignit autant de fois aussi la couronne du martyre. Ce que Paul devait exprimer plus tard : « Je meurs chaque jour pour Dieu, » *Rom.*, VIII, 26, ce juste l'avait expérimenté déjà. Pouvant donner la mort à son persécuteur, je le répète, par amour pour Dieu il ne le voulut pas; il aima mieux continuer à vivre dans de perpétuels dangers, sous le coup de cette mort quotidienne, que s'en affranchir par un meurtre même légitime. Or, il n'est pas permis de poursuivre de sa haine et de sa vengeance celui qui est allé jusqu'à vouloir nous ôter la vie, beaucoup moins celui qui nous a

blessé d'une autre manière. Pour la plupart des hommes, l'injure qui leur est faite par un ennemi, le soupçon même d'une injure leur est chose plus intolérable que la mort. Eh bien, abordons encore cette difficulté. Quelqu'un a dit du mal de vous, il vous a traité de séducteur et d'adultère? S'il a dit vrai, corrigez-vous; s'il a dit faux, riez-en; si votre conscience parle comme votre accusateur, devenez plus sage; s'il n'en est pas ainsi, méprisez ses paroles. Faites mieux, ne vous contentez pas de les mépriser ou d'en rire, réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, mettez en pratique la leçon que le Seigneur nous a donnée: « Lorsqu'on vous outragera et qu'on dira de vous toute sorte de mal, contrairement à la vérité, réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux; » *Matth.*, v, 11-12; puis encore: « Soyez dans la joie, tressaillez de bonheur, quand on rejettera votre nom en cherchant à le flétrir par la calomnie. » *Luc.*, vi, 22-23.

Vous dit-on la vérité, si vous la supportez avec patience, bien loin d'injurier celui qui vous l'a dite, si vous en profitez pour déplorer amèrement vos fautes, vous n'obtiendrez pas une moindre récompense; et j'essaierai de vous le démontrer par les Livres saints, pour que vous restiez bien persuadé que les louanges et les caresses des amis nous sont moins avantageuses que les critiques des ennemis fondées même sur la vérité, pourvu que nous voulions en user comme il convient. Souvent les amis nous flattent; tandis que les ennemis s'emparent de nos défauts et les étalent à tous les yeux. Ces défauts, nous ne les voyons pas, aveuglés que nous sommes par notre amour-propre; mais nos ennemis les voient, éclairés qu'ils sont par la haine. En nous les reprochant, ils nous mettent donc dans la nécessité de nous corriger, et la haine est dès-lors un grand bien pour nous, soit parce qu'elle nous fait comprendre les péchés dont nous sommes coupables, soit parce qu'elle nous excite à nous en éloigner. Que votre ennemi vous reproche un travers dont vous avez déjà conscience, et qu'au lieu de lui répondre par des injures, comme je vous le disais, vous déploriez le mal devant Dieu, c'en est assez, vous êtes purifié de toutes vos souillures. Que peut-on concevoir de plus heureux? Quel moyen plus facile de revenir à la vertu? Mais, pour que notre exhortation ne vous paraisse pas dénuée de fondement, c'est sur le témoignage des divines Ecritures, encore une fois, que nous voulons l'appuyer; après cela, le doute ne vous sera plus possible.

Voici devant vous un pharisien et un publicain; celui-ci tombé au dernier degré de la perversité, celui-là parvenu au sommet de la justice; l'un donnant de son bien, jeûnant régulièrement, pur de toute rapine; l'autre ayant passé tout le temps de sa vie dans les injustices et les violences. Tous les deux montent au temple pour y prier. Le pharisien se tenant debout disait: « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont avares, voleurs, et notamment comme ce publicain. » *Luc.*, xviii, 11-12. Ce dernier, qui se tenait loin, se gardait bien de rendre injure pour injure, d'y répondre, comme beaucoup d'autres l'auraient fait à sa place: Oses-tu bien t'occuper de ma conduite et blâmer mes actions? Ne suis-je pas meilleur que toi? Je vais te rappeler tes méfaits, et t'empêcher de la sorte de reparaître désormais sous ces sacrés portiques. — Non, le publicain ne prononça aucune de ces insipides paroles que nous disons si facilement chaque jour les uns contre les autres; laissant plutôt échapper de profonds soupirs et se frappant la poitrine, il ne dit que ce mot: « Ayez pitié de moi, qui suis pécheur; » *ibid.*, 13; et il s'en retourna justifié. Voyez avec quelle promptitude cette justification a lieu. Il reçoit l'outrage, et tous les outrages qu'il avait subis sont effacés; il reconnaît ses péchés, et dès lors il s'en dépouille: l'accusation dont il est l'objet le met à l'abri de toute accusation, et son ennemi sans le vouloir devient son bienfaiteur. Que de fatigues le publicain n'aurait-il pas dû supporter, que de jeûnes et de veilles, que de largesses il aurait dû faire aux indigents, que de temps n'aurait-il pas dû passer dans le sac et la cendre, pour expier ses nombreux péchés? Il ne fait rien de tout cela, une

parole suffit pour qu'il soit lavé de ses souillures; les mépris et les insultes qui semblaient devoir l'accabler lui valurent la couronne de justice, sans efforts, sans sueurs, sans délais. Vous ne sauriez donc le révoquer en doute, si quelqu'un nous reproche des choses vraies et dont nous avons nous-mêmes conscience, nous pouvons nous débarrasser du fardeau de nos péchés, pourvu que nous les déplorions avec des larmes amères et de profonds soupirs devant Dieu, au lieu de maudire celui qui nous les représente. Voilà comment le publicain fut justifié; c'est pour n'avoir pas injurié le pharisien et pour avoir gémi sur ses propres péchés, qu'il se retira absous, tandis que son accusateur était condamné.

Se condamner soi-même nous fait pardonner nos péchés.

5. Voyez-vous combien les injures des ennemis nous sont avantageuses, quand nous les supportons avec philosophie? Qu'ils mentent ou qu'ils disent vrai, ils nous font un bien égal; pourquoi dès lors nous laisser aller à la tristesse et nous consumer par la douleur? Si vous ne vous nuisez à vous-même, ô homme, ni votre ami, ni votre ennemi, ni le démon ne pourront vous nuire. Ceux qui nous outragent ou nous diffament, ceux qui vont jusqu'à tendre des piéges à notre vie, ou bien nous tressent la couronne du martyre, comme je vous l'ai démontré, ou bien concourent à notre justification en nous reprochant nos faiblesses, comme cela eut lieu pour le publicain; quel motif avons-nous donc de nous irriter contre eux? Ne disons pas : Cet homme m'a profondément blessé, cet autre m'a poussé à prononcer des paroles indignes. — C'est nous qui sommes toujours les coupables. Si nous voulons être sages, en effet, le démon lui-même ne pourra pas nous exciter à la colère. Je pourrais le démontrer par beaucoup d'autres raisons; mais il suffit pour cela de l'histoire de David, que je dois de nouveau placer aujourd'hui sous vos yeux, en vous rappelant le point où nous l'avons interrompue. De quoi parlions-nous en dernier lieu? De la justification de David, d'après son propre témoignage. Il importe de vous présenter maintenant cette même justification d'après le témoignage de Saül lui-même. La vertu de David ressort, non-seulement de ses paroles mais encore des paroles de Saül; car, si ce dernier dit quelque chose de calme et de doux, c'est à celui dont la voix savait agir sur cette rude nature et la modifier, rétablir l'harmonie dans cette âme, qu'il faut l'attribuer. Que répond Saül lorsqu'il vient d'entendre David s'écriant : « Voilà dans ma main les franges de votre chlamyde, » et tout ce qu'il ajoute pour sa justification? « Cette voix n'est-elle pas la tienne, ô mon fils David? » I *Reg.*, XXIV, 13-17. Quel prompt changement vous voyez se produire! Jusque-là le prince ne souffrait pas que ce nom sortît de sa bouche, tant il l'avait en horreur; et voilà que tout à coup il adopte le jeune homme, il l'appelle son fils.

Le démon lui-même, si nous sommes sages, ne peut nous exciter à la colère.

Quel bonheur comparable à celui de David, qui d'un homicide fait un père, d'un loup une brebis, éteignant une fournaise ardente sous une abondante rosée, faisant succéder le calme à la tempête, faisant disparaître en un moment toutes les amertumes et tous les emportements de la colère? Ce sont les paroles de David qui ont pénétré dans cette âme sauvage pour y produire tout ce changement que manifestent les paroles de Saül. Celui-ci ne dit pas même : Ce discours n'est-ce pas le tien, ô mon *fils David*? — Que dit-il donc? — « Cette voix *n'est-elle* pas la tienne, ô mon fils David? » Le son de cette voix a fait tressaillir son cœur. Tel qu'un père reconnaît de loin la voix de son fils qui revient d'un long voyage, et tressaille avant même de le voir, dès qu'il entend simplement le son de sa voix ; tel Saül, aussitôt que la parole de David a pénétré dans son cœur irrité, reconnaît le juste, et, se dépouillant d'une passion, en revêt immédiatement une autre : à la haine succède dans ce cœur une bienveillante sympathie. Tant que dure la nuit, il nous arrive souvent de ne pas même reconnaître un ami qui se trouve à côté de nous ; sitôt que le jour a paru, nous reconnaissons notre ami alors même que nous ne l'apercevons que de loin. La même chose a lieu dans nos relations : quand nous sommes animés d'un sentiment de malveillance, la voix a pour nous un autre son et les traits du visage se déforment en quelque sorte sous nos yeux; mais, dès que notre colère s'est dissipée, cette même

voix qui nous était auparavant importune et odieuse, nous paraît désormais agréable et douce, ces traits détestés et grimaçants revêtent une autre expression et nous causent une impression toute différente.

6. Quelque chose de semblable a lieu par rapport au ciel : quand les nuages sont amoncelés, la beauté du ciel nous est invisible, et, quelque perçante que soit notre vue, le serait-elle mille fois davantage, elle ne nous mettra pas en possession de ce spectacle supérieur ; les rayons du soleil peuvent seuls vaincre et dissiper les nuages, et nous montrer ainsi de nouveau la splendeur du ciel avec la beauté de cet astre lui-même. Oui, lorsque nous sommes obsédés par la colère, et que la haine s'est répandue comme un nuage épais devant nos yeux et nos oreilles, ni les visages ni les voix ne nous paraissent ce qu'ils sont ; mais sitôt qu'on a triomphé de la haine par la philosophie et qu'on a dissipé le funeste nuage, nous voyons et nous entendons sainement les choses. C'est là le changement qui survint en Saül : sitôt que le nuage de la malveillance se fut dissipé dans son cœur, il reconnut la voix de David et s'écria : « Cette voix n'est-elle pas la tienne, mon fils David ? » — Cette voix, laquelle donc ? — Mais celle qui a renversé Goliath, arraché la ville au danger, rétabli dans le calme et la liberté tout un peuple tombé dans l'esclavage et sur le point de périr ; c'est la voix qui triomphe des accès furieux de Saül et qui n'a cessé de répandre sur lui les bienfaits les plus signalés. Oui, c'est bien cette voix qui renversa le guerrier barbare ; car, avant de l'atteindre avec la pierre, David avait dirigé contre lui la puissance de la prière. Avant de frapper le coup, et pour mieux l'assurer, il avait prononcé cette parole : « Tu viens vers moi au nom de tes dieux ; et moi je viens vers toi au nom du Seigneur, qui est le Très-Haut et à qui s'adressent tes outrages. » I *Reg.*, XVII, 45. Alors seulement il lança la pierre ; mais la prière la dirigeait à son but, avait déjà répandu la frayeur dans l'âme du barbare et brisé sa fierté. Faut-il du reste s'étonner que la voix du juste apaise la fureur et remporte des victoires, lorsqu'elle chasse même les démons ? En effet, les apôtres n'avaient qu'à parler, et toutes les puissances adverses s'enfuyaient aussitôt. La voix des saints a souvent triomphé des éléments eux-mêmes et maîtrisé leur action. Josué, fils de Navé, n'eut qu'à dire : « Que le soleil et la lune s'arrêtent ; » *Jos.*, X, 12 ; et ces astres s'arrêtèrent. C'est ainsi que la mer s'était retirée devant les pas de Moïse. C'est ainsi que les trois enfants, par leurs hymnes et leur parole, éteignirent la force du feu. Voilà comment le son de la voix change les dispositions de Saül et lui fait dire : « Cette voix n'est-elle pas la tienne, mon fils David ? » Que répond celui-ci ? « Votre serviteur, mon seigneur et mon roi. »

Puis s'élève une sorte de lutte, c'est à qui fera le plus d'honneur à l'autre : Saül va jusqu'à l'adoption ; David se met à son service. Voici ce que signifient les paroles de ce dernier : Je ne désire qu'une chose, votre salut, votre progrès dans le bien. Vous m'avez appelé votre fils ; c'est assez pour moi que vous m'acceptiez pour votre serviteur, je n'aspire pas à d'autre titre, renoncez seulement à votre colère et à vos soupçons, ne craignez de moi aucun mal, ne me regardez pas comme un homme hostile et dangereux. — Il accomplit d'avance cette loi qui nous est imposée par l'Apôtre : « Prévenez-vous réciproquement par des témoignages de déférence ; » *Rom.*, XII, 10 ; il n'agit pas comme font la plupart des hommes, qui par leurs sentiments se mettent au-dessous des bêtes, et qui ne consentiraient pas à parler les premiers à leur prochain, dans la pensée que ce serait là s'abaisser et se déshonorer. Refuser de faire une aussi simple avance, quelle folie, quelle chose pitoyable et ridicule ! Quoi de plus honteux que cet implacable ressentiment ? Savez-vous quand est-ce que vous perdez votre dignité, que vous tombez véritablement dans le déshonneur, ô homme ? C'est quand vous attendez que le prochain vous adresse le premier la parole. Quoi de plus vil que l'orgueil ? Quoi de plus digne de pitié que l'emportement et la vaine gloire ? Si vous parlez le premier, Dieu lui-même vous louera, et ce sera là votre plus belle récompense ; de plus, les hommes vous applaudiront, et cette démarche vous donnera tout le mérite

Quoi de plus vil que l'orgueil ?

de la réconciliation. Si vous attendez qu'on vous prévienne, pour payer ensuite de retour votre prochain, vous n'aurez rien fait de bien louable : c'est à celui qui vous aura prévenu que reviendront le mérite et la récompense de l'honneur même que vous lui rendrez.

Ainsi donc, n'attendons pas que les autres viennent à nous, tâchons plutôt de les devancer, et ne regardons pas comme une chose de peu d'importance, comme un léger devoir, de leur témoigner les premiers notre bienveillance et notre respect. L'omission de ce devoir a rompu bien des amitiés et produit bien des haines ; le zèle à le remplir a mis fin par contre à de longs ressentiments, à de vieilles haines, et confirmé d'anciennes amitiés. Ne vous rendez donc coupables d'aucune négligence à cet égard, mon bien-aimé ; faisons tout ce qui dépendra de nous pour honorer par nos prévenances et par toute sorte de soins nos amis et nos ennemis quels qu'ils soient. Si quelqu'un vous gagne de vitesse, emportez-le sur lui par votre déférence. C'est la leçon que nous donne Paul quand il dit : « Que chacun estime les autres supérieurs à lui-même. » *Philipp.*, II, 3. David eut ce double avantage : il honora le premier, et, lorsqu'il le fut lui-même, il rendit un honneur plus grand que celui qu'il avait reçu. C'est ce que nous voyons dans cette parole : « Votre serviteur, mon seigneur et mon roi. » Et voyez quel en fut pour lui le fruit : Saül ne put pas l'entendre parler ainsi, pas même entendre sa voix, sans verser des larmes ; et ces larmes abondantes montrèrent à découvert la force et la sagesse que David venait de rendre à cette âme ulcérée.

7. Comment ne pas envier le bonheur de ce prophète, qui dans un instant apaise de la sorte les passions révoltées ? Une âme respirant le sang et le meurtre lui tombe sous la main, et voilà qu'il la jette dans les gémissements et les larmes. J'admire moins Moïse quand il fait jaillir l'eau du rocher dans le désert, que le bienheureux David faisant couler des sources de larmes des yeux d'un homme aussi dur que la pierre. Celui-là triompha de la nature, il est vrai ; mais celui-ci triomphe d'une volonté libre : l'un frappa le roc avec sa verge ; l'autre frappe le cœur avec sa parole, non pour le briser, mais pour le rendre pur et serein. C'est bien là ce qu'il fit en lui montrant plus de dévouement que jamais. C'est déjà une chose vraiment admirable qu'il n'ait pas trempé son épée dans le sang, qu'il n'ait pas tranché cette tête ennemie ; ce qui mérite toutefois les plus belles couronnes, c'est qu'il ait ainsi changé les dispositions de ce cœur, qu'il l'ait ramené au bien et comme imprégné de sa modération et de sa mansuétude. Ce dernier bienfait est tout autrement grand que le premier. Donner la vie n'est pas une chose qu'on puisse comparer à donner la philosophie. Quand un homme est poussé par la fureur vers le meurtre, ce n'est pas la même chose d'épargner ses jours ou de le délivrer de cette passion qui l'entraîne vers un pareil crime. Lorsque David empêche ses satellites de porter la main sur Saül, c'est la vie présente qu'il sauve ; mais lorsque par de douces et sages paroles il dissipe la perversité de ce cœur, c'est la vie future et les biens éternels qu'il lui donne, autant du moins qu'il est en lui. Si vous louez donc ce saint personnage à cause de sa douceur, louez-le plus encore d'avoir transformé son ennemi. Il est moins beau de commander à ses propres passions que de maîtriser la fureur d'autrui, de radoucir un cœur emporté par la frénésie de la colère, de faire succéder le calme à la tempête, d'arracher des larmes brûlantes à des yeux qui n'avaient que le meurtre en vue.

Tout se réunit pour rendre cette transformation étonnante et merveilleuse. Si Saül avait été un homme juste et modéré, on n'eût rien fait de bien grand en le ramenant à sa vertu ordinaire ; mais dissiper en un clin d'œil tout ce qui s'agitait de violent et d'amer dans une âme parvenue aux dernières limites de la fureur et de la perversité, n'aspirant qu'à répandre le sang, n'est-ce pas éclipser les plus grands philosophes qui furent jamais ? Instruit par cet exemple, s'il arrive que votre ennemi tombe dans vos mains, ne cherchez pas dans votre esprit le moyen d'en tirer vengeance et de le renvoyer couvert de honte, abreuvé d'affronts ; cherchez plutôt comment vous pourrez le guérir de sa

haine et le ramener à de meilleurs sentiments ; n'ayez pas de trêve, faites et dites tout ce qui dépendra de vous jusqu'à ce que vous ayez triomphé de son ressentiment par votre mansuétude. Rien n'est plus puissant que cette vertu, selon cette sentence d'un sage : « Une parole douce brise les os. » *Prov.*, XXV, 15. Quoi de plus dur que les os ? Eh bien, alors même qu'un homme en aurait la sécheresse et la rigidité, on en viendrait facilement à bout en le traitant avec douceur. Il est encore écrit : « Une humble réponse dissipe la colère. » *Ibid.*, XV, 1. Qu'un ennemi demeure donc dans son irritation ou consente à se réconcilier, c'est une chose qui dépend de vous beaucoup plus que de lui. Ce n'est pas à celui que la passion transporte, c'est à nous qu'il appartient d'éteindre sa colère ou d'augmenter la violence de l'incendie.

Le sage que nous venons de citer nous le montre par une simple comparaison : Si vous soufflez sur une étincelle, nous dit-il, vous allumerez un grand feu ; si vous y jetez de la salive, vous l'éteindrez ; vous pourrez à votre gré produire ces deux effets : « L'une et l'autre de ces choses sortent également de votre bouche. » *Eccli.*, XXVIII, 14. Il en est de même dans les inimitiés : si vous y semez des paroles emportées et déraisonnables, vous excitez le feu, vous enflammez les charbons ; si vous avez au contraire le soin de parler avec sagesse et modération, vous faites disparaître la colère avant qu'elle ait éclaté. Ne dites donc pas : J'ai souffert telle chose, j'ai entendu telle autre chose. — Vous avez plein pouvoir sur tout cela. Vous êtes libre, comme lorsqu'il s'agit d'une étincelle, d'enflammer ou d'éteindre la fureur, d'irriter ou d'apaiser une âme. Quant à la vue de votre ennemi, se présente-t-il tout ce qu'il a dit ou fait contre vous, hâtez-vous d'oublier tout, et, si vous ne pouvez pas l'oublier, mettez-le sur le compte du démon. Tâchez de vous rappeler tout ce que l'homme aurait pu faire ou dire de bien ; de tels souvenirs précieusement recueillis auront promptement raison de votre haine. Etes-vous obligé d'entrer en discussion avec votre ennemi, de l'appeler en cause ; commencez par chasser de votre âme tous les emportements de la passion, et vous pourrez alors défendre avec succès les intérêts de la justice. Quand nous sommes émus par la colère, il nous est impossible de dire ou de supporter la vérité ; affranchis d'une telle agitation, nous ne prononcerons pas nous-mêmes une parole acerbe, et, si les autres nous en adressent quelqu'une, nous ne l'écouterons pas. Ce qui nous exaspère, ce n'est pas précisément la nature des choses qu'on dit, c'est plutôt le sentiment avec lequel nous les entendons. Ces mêmes injures, quand elles sortent de la bouche de nos amis par amusement et par plaisanterie, ou bien encore de la bouche des petits enfants, loin de nous faire de la peine ou de nous irriter, nous sont agréables, nous procurent un vrai plaisir ; et cela, par suite des dispositions dans lesquelles nous les entendons, parce que notre âme est exempte de toute irritation antérieure. Chassez l'irritation, dissipez la haine, et vos ennemis pourront vous tenir le même langage sans vous offenser.

8. Et que dis-je? Ce n'est pas le langage seul que vous supporterez avec patience ; vous supporterez de même les faits, à l'exemple de ce saint personnage. Il avait beau voir son ennemi attenter constamment à ses jours, recourir dans ce but à toutes les manœuvres, au lieu de s'en irriter, il déplorait le sort de cet homme : plus celui-ci lui tendait d'embûches, plus il versait de larmes sur lui. Il savait, il savait à merveille qu'il faut gémir et pleurer, non sur celui qui souffre le mal, mais sur celui qui le fait, parce qu'il se nuit avant tout à lui-même. De là vient l'application qu'il met à se justifier auprès de Saül ; et il ne se désiste pas jusqu'à ce qu'il ait amené celui-ci à le justifier à son tour avec gémissements et avec larmes. En effet, le monarque gémit, fait entendre des cris plaintifs, quand il ajoute : « Tu es plus juste que moi, puisque tu ne m'as fait que du bien et que je t'ai rendu le mal. » I *Reg.*, XXIV, 18. Voyez comme il condamne sa propre malice, comme il exalte la vertu du juste et fait sa complète apologie sans que personne l'y pousse. Faites de même, vous aussi : Quand vous aurez votre ennemi sous la main, ne relevez pas ses torts, ex-

L'homme qui commet l'injustice est plus digne de nos larmes.

cusez-les au contraire, et vous le porterez à s'accuser lui-même. Si nous l'accusons, il s'aigrit; si nous l'excusons, touché de notre douceur, il se condamne. L'accusation n'a plus rien alors d'odieux, et la malice a promptement disparu. C'est ce qui eut lieu dans cette circonstance : la victime ne récriminant pas, le persécuteur se condamnait sans ménagement. Il ne se contentait pas de dire : « Tu m'as fait du bien. » Le sens propre de sa parole est celui-ci : « Tu m'as rendu le bien » pour le mal que j'ai voulu te faire, pour le meurtre que j'ai plus d'une fois tenté; c'est par des bienfaits sans nombre que tu as reconnu mes innombrables injustices. Cela même n'avait pu me rendre meilleur, et ma méchanceté demeurait tout entière après une telle générosité. Tu ne changeais pas plus que moi, ta manière d'agir restait la même, et tu reconnaissais toujours la même haine par les mêmes bienfaits. — Comme chacune de ces paroles nous montre David digne des plus brillantes couronnes! C'était bien la bouche de Saül qui s'exprimait ainsi; mais c'était la sagesse de David qui lui mettait dans l'âme les sentiments exprimés.

« Tu m'as fait connaître en ce jour ta bienveillance pour moi, puisque tu ne m'as pas ôté la vie lorsque le Seigneur m'avait livré en tes mains. » *Ibid.*, 19. C'est une autre vertu de David dont Saül rend ici témoignage : le saint a voulu manifester au roi les sentiments dont il était animé pour lui; ce n'est pas certes par ostentation, mais bien pour lui prouver, et lui prouver par des faits, qu'il devait être compté parmi les amis les plus dévoués, et nullement parmi les malveillants et les traîtres. Nous le savons, il est permis de parler de ses bienfaits quand il peut en résulter un grand avantage. Celui qui sans motif les vante et les proclame, se met au rang de ceux qui nous injurient; mais, quand on les rappelle pour adoucir un cœur ulcéré, pour changer ses funestes dispositions, on donne une nouvelle preuve de sollicitude, on continue l'office de bienfaiteur. Telle fut bien la conduite de David : il n'y cherchait pas un sujet de gloire, il voulait seulement arracher du cœur de Saül la haine qui depuis longtemps s'en était emparée. Aussi reçoit-il des louanges, et du bien qu'il a fait, et des souvenirs qu'il réveille. Désirant alors lui témoigner sa reconnaissance et ne trouvant pas le moyen de le récompenser dignement, Saül prend Dieu lui-même pour caution en parlant de la sorte : « Si quelqu'un rencontre son ennemi dans l'angoisse et le remet sur le bon chemin, le Seigneur lui rendra le prix de sa bonne œuvre; et c'est ce que tu as fait en ce jour. » *Ibid.*, 20. Comment Saül pouvait-il égaler les services qu'il avait reçus de David, lui eût-il même donné son royaume, sans en excepter aucune ville? Ce n'étaient pas des villes, ce n'était pas un royaume, c'était la vie même que David lui avait donnée. Or, une autre vie n'était pas en sa possession pour payer de retour un tel bienfait. C'est donc pour cela qu'il s'en rapporte à Dieu du soin de sa reconnaissance; et de la sorte, en louant son bienfaiteur, il apprend à tous les hommes que Dieu nous récompensera avec d'autant plus de générosité des bienfaits que nous aurons prodigués à notre ennemi, que celui-ci les aura payés d'ingratitude. Il ajoute après : « Je reconnais que tu régneras un jour, que dans ta main sera la royauté d'Israël. Et maintenant jure-moi par le Seigneur que tu ne détruiras pas ma race quand je ne serai plus, que tu n'effaceras pas mon nom de la maison de mon père. » *Ibid.*, 21-22. — Comment le savez-vous, je vous le demande? Vous avez en votre pouvoir les armées et les richesses, les munitions et les cités, les chevaux et les hommes, tout ce qui constitue la force de la dignité royale; tandis que ce jeune homme est dans l'isolement et l'indigence, sans patrie, sans maison, sans famille. Comment donc vous exprimez-vous ainsi? C'est d'après la conduite même de ce jeune homme. Dénué de tout secours, sans appui et sans armes, comment aurait-il pu l'emporter sur moi quand j'étais entouré de forces aussi redoutables, si Dieu n'avait pas été pour lui? Nul n'est capable de résister à celui dont Dieu lui-même est l'auxiliaire. — Voyez-vous à quelle philosophie le persécuteur s'est élevé? Voyez-vous comme il est possible de dépouiller toute haine et toute in-

justice, pour revenir à de meilleurs sentiments?

9. Ne désespérons donc jamais de notre salut. Serions-nous tombés au dernier degré de la perversité, nous pouvons remonter l'abîme, nous dégager entièrement du mal, parvenir à la hauteur de la vertu. Remarquez ce qu'a dit le prince : « Jure-moi par le Seigneur que tu ne détruiras pas ma race quand je ne serai plus, que tu n'effaceras pas mon nom de la maison de mon père. » C'est un roi qui prie un simple particulier, c'est celui dont le front porte le diadème qui se rend suppliant et qui implore un exilé en faveur de ses enfants. Nouvelle preuve de la vertu de David, qu'un ennemi ait la pensée de lui adresser une telle demande. S'il réclame la sécurité du serment, ce n'est pas un doute qu'il fait planer sur le jeune homme, c'est qu'il se souvient des sujets de mécontentement qu'il lui a donnés. « Jure-moi que tu ne détruiras pas ma race quand je ne serai plus. » C'est son ennemi même qu'il laisse pour protecteur à ses enfants ; il remet sa famille entre les mains de David, et, lorsque par de telles paroles il unit des destinées aussi opposées, il prend le Seigneur à témoin de sa confiance. Que fait alors David? A-t-il même un léger sourire de mépris pour une semblable prière? Nullement; il accorde aussitôt la faveur sollicitée ; et plus tard, Saül étant mort, non-seulement il n'extermine pas sa race, mais encore il tient plus qu'il n'avait promis. Il reçoit dans sa maison, il admet à sa table un fils de Saül boiteux et infirme ; il le comble d'honneurs sans rougir de son infirmité, sans en faire mystère, pensant que la table royale sera plutôt rehaussée que déshonorée par la claudication de cet enfant : chaque convive en se retirant emporte de ce spectacle une grande leçon de philosophie. En voyant accueilli de la sorte un fils de ce même roi qui n'avait cessé de persécuter David, aurait-on eu plus de cruauté que les bêtes féroces, on devait être couvert de confusion et se réconcilier avec tous ses ennemis. Certes, si le nouveau monarque avait simplement ordonné que cet enfant fût entretenu à ses frais, en fixant même le genre de sa nourriture, il eût fait beaucoup ; mais l'admettre à sa propre table, c'était le comble de la philosophie. Vous savez, en effet, s'il est facile d'aimer les enfants de nos ennemis. Que dis-je, de les aimer? de ne pas les haïr, de ne pas les chasser de sa présence. Combien de fois n'arrive-t-il pas que, les ennemis étant morts, on reporte sur les enfants la haine qu'on avait contre eux? Ainsi n'agit pas cet homme magnanime : il respecta son ennemi vivant, et la bienveillance qu'il avait eue pour lui, il l'eut aussi pour les enfants après la mort du père. Quoi de plus saint que cette table autour de laquelle étaient rangés les fils d'un ennemi, et d'un ennemi mortel? Quoi de plus céleste que ce banquet où les bénédictions coulaient avec tant d'abondance? L'hôte paraissait un ange plutôt qu'un homme. Ce qui semble le transporter à cette sphère supérieure, c'est précisément le tendre amour qu'il témoigne aux enfants d'un homme qui mille fois avait tenté de lui donner la mort et qui était mort dans les mêmes sentiments.

David fut bienveillant envers les fils de son ennemi.

Conclusion morale.

Marchez sur les traces de David, mon bien-aimé; soyez plein d'égards pour les enfants de vos ennemis vivants ou morts : vivants, ils seront touchés de votre conduite et se réconcilieront avec vous; morts, ils auront quelqu'un pour acquitter en leur nom la dette de la reconnaissance; Dieu lui-même vous couvrira de sa protection et vous décernera mille couronnes; tous les hommes vous béniront, non-seulement ceux à qui vous aurez fait du bien, mais encore ceux qui auront été témoins de votre conduite. Voilà ce qui s'élèvera pour votre défense au grand jour; voilà quels seront vos meilleurs avocats devant le tribunal suprême, les ennemis qui auront ressenti l'effet de votre bonté; voilà ce qui brisera la chaîne de vos péchés et vous donnera droit à l'éternelle récompense. Auriez-vous commis d'innombrables fautes, abritez-vous sous la prière qui renferme cette pensée : « Pardonnez à vos ennemis, et votre Père vous pardonnera vos péchés; » *Matth.*, VI, 14; et vous obtiendrez bien certainement la rémission de toutes les dettes que vous aurez contractées, vous passerez de plus la vie présente dans les consolations que l'espérance donne à la vertu et parmi les bénédictions universelles que vous

aurez méritées. Ceux qui vous verront, en effet, montrer une telle affection pour vos ennemis et pour les enfants de vos ennemis, comment pourraient-ils se défendre de vous témoigner leur dévouement et leur amitié, de tout faire et de tout souffrir pour vous? Or, si vous jouissez d'une aussi grande faveur auprès de Dieu, si tous les hommes vous bénissent à l'envi, quelle peine réelle aurez-vous à souffrir, et quels sont les heureux dont la vie sera plus heureuse que la vôtre? Ne nous bornons pas à louer ici, mais pratiquons en sortant de cette enceinte : allons partout, chacun de notre côté, cherchant nos ennemis, nous efforçant de les gagner et d'en faire des amis véritables. S'il faut nous humilier devant eux et leur demander pardon, ne nous y refusons pas, alors même que c'est nous qui sommes les offensés. Par là notre récompense deviendra plus grande et notre confiance mieux établie ; c'est ainsi que nous obtiendrons le royaume des cieux par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, empire, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DES PSAUMES

PRÉFACE

Avant d'aller plus loin, nous croyons devoir expliquer et justifier la méthode que nous avons suivie pour les notes et autres additions, sur lesquelles nous avons à répondre aux questions que le lecteur intelligent a le droit de nous faire. Plusieurs se sont plaints que les notes placées au bas des pages sont beaucoup plus rares et plus courtes que dans la plupart des éditions antérieures. Il en est de même quelques-uns pour qui ces notes ont tant d'attrait qu'ils les mesurent, je crois, avec leurs doigts, pour apprécier par leur longueur la valeur de l'édition, sans s'occuper d'ailleurs du mérite propre à un ouvrage de cette nature. Nous éditons un auteur qui l'emporte presque sur tous les autres par la clarté du style, dont la diction est aussi élégante qu'elle est facile à comprendre et que vous pouvez entendre sans le secours d'aucunes notes. Mais pourquoi voudriez-vous voir au bas de chaque page des notes théologiques, puisque nous avons réservé un endroit spécial où toutes les matières traitées par le saint docteur seront disposées dans un ordre convenable, avec toutes les citations empruntées à chaque livre, à chaque homélie, lorsqu'elles pourront jeter quelque jour sur le point en question?

Et que pourrai-je dire dans une note placée au bas d'une page, lorsqu'il s'agit d'une question théologique des plus importantes, et qu'on ne peut examiner à fond qu'à l'aide d'une multitude de citations du saint docteur? D'ailleurs encore, comme il traite la même matière dans plusieurs endroits différents, pourquoi placer cette note dans un endroit plutôt que dans un autre? Ne vaut-il pas mieux grouper ensemble toutes ces questions théologiques, et les étudier comparativement? C'est ce que nous avons l'intention de faire dans le dernier tome, où nous traiterons aussi de la discipline sur les mœurs, sur les rites et cérémonies, et où nous parlerons aussi des opuscules supplémentaires de saint Chrysostome, qui renferment de grandes richesses. En un mot, chaque chose trouvera sa place. Mais, comme nous l'avons déjà dit dans la préface du tome second, nous devons nous garder d'accumuler les notes au bas des pages.

I.

Si nous possédions toutes les explications de saint Jean Chrysostome sur les psaumes, elles formeraient l'ouvrage le plus considérable du saint docteur, ouvrage d'un mérite au moins égal à tous les autres. — Ces explications ont-elles été composées à Antioche ou à Constantinople?

1. D'après ce qui nous reste des explications de saint Jean Chrysostome sur les psaumes, on peut juger de ce qu'elles seraient comme étendue si elles étaient parvenues intégralement jusqu'à nous. Les cinquante-huit homélies que nous possédons forment plus d'un volume; si donc nous

avions en totalité les commentaires sur les cent cinquante psaumes, ils formeraient largement la matière de plusieurs tomes. En effet, les psaumes les plus longs manquent dans ces explications, et en particulier le psaume cent dix-huitième, qui équivaut en longueur à vingt-deux autres psaumes. Si donc nous calculons bien, nous possédons à peine la troisième partie de cet ouvrage. Or voici les psaumes qui nous restent : neuf, depuis le troisième jusqu'au douzième; le quarante-unième ne fait point partie de cette série, comme nous le faisons remarquer en son lieu. Ces explications continuent depuis le psaume quarante-troisième jusqu'au quarante-neuvième; depuis le cent huitième jusqu'au cent dix-septième; et depuis le cent dix-neuvième jusqu'à la fin. Cela ferait donc soixante psaumes expliqués ou commentés. Si vous ôtez de ce nombre le psaume troisième et le quarante-unième, qui, bien que confondus avec les autres, ne font point partie de cette série, il vous restera cinquante-huit psaumes avec leurs commentaires. Saint Chrysostome n'a donc composé aucun ouvrage d'une aussi grande étendue; car notre opinion, et nous la prouverons plus bas, est qu'il a expliqué tous les psaumes de la même manière. Ces explications sont placées parmi ses œuvres les plus remarquables, au témoignage d'un grand nombre d'auteurs, et comme il est facile de s'en convaincre par une lecture attentive et assidue.

2. Est-ce à Antioche ou à Constantinople que saint Chrysostome a composé cet ouvrage d'une si grande étendue? Au jugement de Photius, qui pense que tous les ouvrages du saint docteur les plus travaillés et les plus élégamment écrits ont été composés à Antioche plutôt qu'à Constantinople, où les importantes fonctions de sa charge épiscopale ne lui permettaient plus un travail aussi suivi, il faudrait admettre que ces commentaires sur les psaumes ont été composés à Antioche; car, comme nous l'avons dit, il faut les placer parmi ses ouvrages les plus achevés.

Et ce n'est pas ici la seule preuve que nous ayons. Nous en trouvons une plus décisive dans le commentaire sur le psaume cent dixième, n° 4. « Que de miracles, dit saint Chrysostome, a-t-on vu éclater au temps de Julien, qui a surpassé tous les autres par son impiété, alors que l'Eglise était en butte à ses persécutions? Combien encore du temps de Maximin? Combien sous les empereurs qui l'avaient précédé? Voulez-vous vous reporter aux miracles arrivés de notre temps : rappelez-vous ces croix gravées tout-à-coup sur les vêtements, le temple d'Apollon frappé de la foudre, le saint martyr Babylas transporté de Daphné dans un autre endroit, cette victoire éclatante sur le démon, la mort extraordinaire de l'intendant des trésors de l'empereur, la mort violente de l'empereur lui-même, de ce Julien, le prince des impies, la fin non moins tragique de son oncle, ces vers qui sortaient en abondance, etc. » Le saint docteur rappelle ici aux habitants d'Antioche des événements dont la plupart d'entre eux avaient été témoins. Un peu plus loin il leur parle de la reconstruction du temple de Jérusalem, entreprise par Julien, ce qu'il fait souvent dans les homélies faites au peuple d'Antioche. Or tous ces prodiges sont racontés en détail dans le long discours que saint Chrysostome fit sur saint Babylas, et que nous avons édité dans un tome précédent.

On pourrait encore apporter une autre preuve que ces explications sur tout le Psautier ont été composées à Antioche plutôt qu'à Constantinople. Saint Chrysostome n'a composé aucun autre ouvrage d'une aussi longue étendue, d'un travail aussi achevé et qui ferait la matière de plusieurs volumes, s'il était parvenu jusqu'à nous dans sa totalité. Or, comment aurait-il pu trouver assez de loisirs pour cet ouvrage à Constantinople, où, indépendamment du devoir sacré de la prédication, auquel cet incomparable docteur ne manqua jamais, outre les soins multipliés de la charge épiscopale dans ce diocèse, le premier et le plus considérable de tout l'Orient, et au gouvernement duquel le saint pontife s'appliquait avec un zèle constant et infatigable, il était encore littéralement écrasé sous le poids d'une multitude d'autres affaires

non moins importantes? Et comment aurait-il pu, dans l'espace de six années, au milieu de tant de troubles et de préoccupations, composer des commentaires aussi complets et qui supposent une étude profonde des anciens interprètes?

Ajoutons enfin une dernière preuve tirée des allusions fréquentes qu'il fait à la vie monastique dans ces commentaires, soit pour la proposer comme exemple, soit pour une autre fin. Ces allusions sont fréquentes dans les discours prononcés devant les habitants de la ville d'Antioche, dont les montagnes voisines étaient habitées par un grand nombre de moines célèbres par leur sainteté. A Constantinople, au contraire, il n'en parle presque point; tandis qu'ici il y revient souvent, comme on peut le voir dans l'explication du psaume VI, et dans d'autres endroits.

II.

Du genre d'interprétation suivi par saint Jean Chrysostome dans ces explications. — Les a-t-il prononcées devant le peuple sous forme de discours?

1. Saint Chrysostome consacra toute sa vie à l'interprétation des saintes Ecritures. Il poursuit donc ici l'objet ordinaire de ses travaux, et ne s'attache point autrement au sens littéral. Cependant il cite souvent les variantes des divers interprètes, sans faire connaître leurs noms. Il s'y arrête peu d'ailleurs et passe aussitôt aux préceptes moraux et aux règles de la discipline chrétienne, et c'est là qu'on peut admirer sa vivacité, son énergie et les prodigieuses ressources de son éloquence; car ces commentaires brillent du plus vif éclat parmi les œuvres oratoires de cet incomparable prédicateur.

2. Mais la question est de savoir si saint Chrysostome a prononcé ces explications sous forme de discours devant le peuple, ou s'il les a composées en particulier, ou pour son usage ou pour celui de ses amis, ou pour des lecteurs qui voudraient s'appliquer à cette étude. Cette question renferme d'assez grandes difficultés, que nous nous efforcerons cependant de résoudre dans la mesure du possible. Ecoutons d'abord sur cette matière Tillemont, à l'exactitude duquel il est difficile d'ajouter quelque chose. Nous donnons en français ce qu'il a écrit en latin.

« Les explications des psaumes contenues dans le tome troisième des œuvres de saint Chrysostome, commencent au psaume troisième et vont jusqu'au douzième. Puis vient l'explication du psaume quarante-unième; ensuite les explications continuent du quarante-troisième au quarante-neuvième; puis du cent huitième au cent dix-septième; enfin du cent dix-neuvième jusqu'à la fin. Ces commentaires sont placés parmi les œuvres véritables de saint Chrysostome. Il faudrait cependant en excepter l'homélie sur le psaume troisième, dont le style paraît tout différent de celui des autres ouvrages dont le saint docteur est véritablement l'auteur, bien que saint Jean Damascène n'hésite pas à l'attribuer à saint Chrysostome. On ne trouve pas cette homélie dans une ancienne collection qui contient les cinquante-sept autres, comme on peut s'en assurer par la table de ce même volume.

Les autres explications paraissent être plutôt des commentaires que des homélies; les dernières cependant portent ce titre. La plupart même approchent du genre des homélies. Saint Chrysostome cite souvent le texte hébreu et les variantes des autres interprètes. Quelquefois il les explique, la plupart du temps il se contente de les citer. Dans un grand nombre d'endroits il semble parler devant le peuple assemblé dans l'église, et toutefois il lie entre elles les explications des psaumes comme s'il les composait d'une manière suivie. Il paraît s'adresser non à des auditeurs, mais à des hommes qui liraient ses écrits. L'explication du psaume cent seizième est certainement trop courte pour faire la matière d'un discours; on peut dire la même chose de l'explication du psaume cent vingt-huit, et d'autres encore. Au

contraire, quelques autres sont trop longues pour avoir été prononcées dans une seule fois. Dans l'explication du psaume cent vingt-un, le saint docteur paraît rappeler ce qu'il avait dit en expliquant le psaume cent dix-neuf. L'explication du psaume cent quarante nous renvoie à l'explication du psaume soixante-deux, que nous n'avons plus; on est autorisé à croire que saint Chrysostome a interprété de la même manière le livre des psaumes tout entier. »

Voilà ce que pense Tillemont, qui, suivant sa coutume, avait étudié sérieusement les Commentaires. Son opinion est donc que saint Jean Chrysostome n'a point donné ces explications au peuple sous forme de discours, mais qu'il les a simplement écrites; bien que toujours réservé dans ses jugements, il donne son sentiment avec tant soit peu de doute. Et il y a lieu, certes, au doute et à l'hésitation pour celui qui veut embrasser ce sentiment. Avant d'en venir aux preuves historiques, nous croyons devoir faire cette observation préliminaire : qui pourra croire qu'un prédicateur qui ne laissait presque pas un seul jour sans prêcher au peuple, qui remplit le ministère pendant dix-huit ans dans les deux principales églises de l'Orient, ait laissé de si grandes richesses dans son portefeuille, on n'ait eu en vue que ses amis en écrivant ces explications? Peut-on voir, en effet, de plus riches matériaux tout préparés pour l'instruction du peuple, comme tout lecteur pourra s'en convaincre? Nulle part, même dans saint Chrysostome, on ne peut trouver un plus magnifique développement de la morale chrétienne. Si ces explications étaient parvenues jusqu'à nous dans leur entier, elles formeraient largement, comme nous l'avons dit, la matière de plusieurs volumes.

Citons maintenant des exemples qui prouveront que saint Chrysostome remplit ici l'office de prédicateur. Voici ce que nous lisons dans l'explication du psaume quatrième, n° 2 : « Nous ne comprenons pas suffisamment les grands avantages de la prière, parce que nous n'y apportons pas toute l'application d'esprit qu'elle exige, et que nous ne suivons pas les lois que Dieu nous y prescrit. S'agit-il de présenter une requête à des hommes qui nous sont supérieurs, nous ne les abordons qu'après avoir composé nos manières, notre attitude, notre démarche, nos vêtements, tout notre extérieur; tandis que si nous paraissons devant Dieu, c'est en affectant des airs d'ennui, avec un sans gène inconvenant, en nous retournant en tout sens et en donnant des signes d'une nonchalance scandaleuse. » Il continue ainsi sur le même ton. N'est-ce pas ici la manière de parler d'un orateur? A la page suivante (n° 3) nous trouvons le véritable genre d'un discours prononcé devant le peuple. Je m'abstiens de citer le texte grec pour être plus court.

« Préparons-nous donc soigneusement à prier Dieu, et apprenons comment nous devons lui adresser notre prière. Il ne s'agit point pour vous d'aller aux écoles, de faire de grandes dépenses, de payer des maîtres, des rhéteurs, des philosophes. Il n'est pas même besoin que vous employiez beaucoup de temps pour apprendre les règles de cet art, il vous suffit de le vouloir, et vous les savez en perfection. Et ce n'est pas seulement votre propre cause, mais la cause des autres que vous pourrez défendre devant ce tribunal. Or, quel projet faut-il se proposer dans l'étude de cette jurisprudence céleste? La méthode ou la forme de la prière. Approchez-vous de Dieu avec une âme mortifiée, avec un cœur contrit, les yeux inondés de larmes. Ne demandez rien de terrestre, ne désirez que les choses de la vie future; que les biens spirituels soient l'unique objet de votre prière. Ne demandez pas à Dieu vengeance contre vos ennemis, oubliez toutes les injures qui vous ont été faites, chassez de votre âme toutes les passions qui la troublent, présentez-vous avec un cœur pénétré de componction, rempli d'humilité et d'une grande douceur. Qu'il ne sorte de votre bouche que des paroles convenables, ne prenez part à aucune mauvaise action, n'ayez aucun rapport avec l'ennemi commun du genre humain, c'est-à-dire avec le démon. » Et ainsi des autres conditions que le saint docteur continue de développer.



Il commence l'explication du psaume septième en ces termes, où, si je ne me trompe, il est évident qu'il s'adresse à une assemblée réunie pour l'écouter : « Vous devriez avoir des saintes Ecritures et des faits historiques qu'elles renferment une connaissance si parfaite, qu'il ne fût point besoin de longs discours pour vous les enseigner. Mais, comme les uns absorbés par les occupations de cette vie, les autres plongés dans l'indifférence, négligent de s'en instruire, nous sommes obligés d'entrer dans de plus grands développements pour expliquer le sujet de ce psaume. Prêtez une attention sérieuse... L'obscurité de ces paroles vient surtout de ce que vous ne connaissez pas l'histoire sainte. Mais il ne suffit pas de vous adresser des reproches, il faut vous instruire, et pour cela observer le récit historique. » Il est visible que saint Chrysostome parle ici à un auditoire qu'il a sous les yeux et auquel il adresse des reproches.

Dans le psaume quarante-troisième il s'adresse encore au peuple en ces termes : « Ecoutez cette vérité, vous à qui l'aumône coûte tant à faire. Ecoutez, vous qui diminuez vos richesses en voulant les conserver. Ecoutez, vous qui n'avez rien de plus que ceux qui ne sont riches que dans leurs songes. En effet, les choses de la vie présente ne sont en réalité qu'un danger... » Et un peu plus loin : « Jusques à quand donc vous séduirez-vous ainsi vous-mêmes ? Jusques à quand fermerez-vous les yeux à la vérité pour rechercher ardemment les vains sages, alors que le jugement est si près de vous et qu'il est à votre piste ? »

Il s'adresse bien plus clairement encore au peuple en commençant l'explication du psaume quarante-quatrième : « Je voudrais voir tous les juifs et les païens présents dans cette assemblée, et recevoir des mains des juifs le livre des saintes Ecritures, et lire devant eux ce psaume. Car vous savez que dans les tribunaux et en général dans toutes les affaires, le témoignage rendu par un ennemi est une preuve non suspecte de vérité. Donnons-en aujourd'hui un exemple, et produisons un témoignage propre à confondre les juifs et les païens : les juifs, qui le lisent sans le comprendre ; les païens, qui voient nos ennemis nous remettre eux-mêmes entre les mains les livres qui renferment ce témoignage. Ils ne pourront dire, en effet, que c'est nous qui avons inventé ces témoignagés, puisque c'est de ceux mêmes qui ont crucifié Jésus-Christ que nous tenons les livres qui proclament sa puissance. Mais, qu'ils soient présents ou non, remplissons notre devoir et commençons l'explication de ce psaume. » Qui peut nier que saint Chrysostome parle ici au milieu d'une assemblée ?

Une preuve non moins évidente qu'il parle au peuple assemblé se trouve dans l'explication du psaume quarante-neuvième, n° 3 : « Ceux qui seront jugés seront les juifs qui vivaient alors, et ceux qui ensuite sous le Nouveau Testament se sont rendus coupables. Les premiers auront pour accusateurs la nature et la loi, les seconds auront de plus les bienfaits mêmes de Jésus-Christ à leur égard. Qu'auront-ils à répondre, et comment excuser leur incrédulité ? Méditez attentivement ces paroles, je vous prie, afin que vous puissiez fermer la bouche à ceux qui essaieraient de vous contredire. Ne vaut-il pas mieux qu'ils soient vaincus par vous, et qu'ils reviennent de leur erreur, plutôt que de les voir sortir avec la pensée qu'ils sont victorieux, et s'exposer ainsi à être condamnés par le juge commun de toute la terre ? »

Il excite plus vivement encore le zèle de ses auditeurs en commençant l'explication du psaume cent neuvième : « Réveillons notre attention, je vous prie, et appliquons notre esprit. Car ce psaume traite de sublimes vérités, et nous offre les moyens de combattre non pas une seule hérésie, mais toutes les hérésies les plus diverses. Il déclare, en effet, la guerre aux Juifs, à Paul de Samosate, aux Ariens, aux Marcionites, aux Manichéens, et à tous ceux qui ne croient pas la résurrection. Puisque la lutte est engagée à la fois contre tant d'adversaires, il nous faut la considérer avec toute l'attention dont nous sommes capables, pour bien apprécier les règles suivies par les combattants dans les combats extérieurs ; quand même quelque circonstance échapperait au spectateur, il n'en éprouve aucun préjudice, car

l'assemblée s'est réunie non pour s'instruire, mais pour se distraire et dans un but de curiosité. Au contraire, si vous n'examinez pas avec une scrupuleuse attention comment l'adversaire engage la lutte et comment nous pourrons repousser son attaque, nous nous exposons aux plus graves dommages. Pour éviter donc cet inconvénient, réveillez votre attention, ouvrez vos oreilles. Ce sont les juifs que nous attaquons d'abord, » etc.

Et dans l'explication du psaume cent onzième : « Reconnaissez-vous celui qui bâtit sur la pierre? Que pourrait craindre un homme dépouillé de tout, alerte et dispos, et qui ne donne prise d'aucun côté? Que peut craindre celui que Dieu aime et protége? Il est assisté à la fois du côté du ciel par la grâce de Dieu, ici-bas par les bonnes dispositions de son âme, et rien ne peut l'ébranler, ni la perte de ses richesses, ni les opprobres, ni les calomnies. Il est inébranlable, parce qu'il a quitté la terre pour chercher un abri dans les cieux, dans cet asile inaccessible au crime et aux complices des méchants. Car vous n'ignorez pas que tous les piéges que les hommes se tendent les uns aux autres ont pour but et pour objet l'argent, et que c'est dans l'argent que se concentrent tous leurs désirs. »

Et dans l'explication du psaume cent dix-septième : « Le peuple a coutume de répéter après chaque verset de ce psaume ces paroles : C'est ici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse. Ces paroles font une vive impression sur un grand nombre, et le peuple fidèle a l'habitude de les chanter dans cette assemblée spirituelle, dans cette fête céleste. Pour nous, si vous le voulez, nous parcourrons ce psaume en commençant par les premières paroles et non par le verset qui se chante après tous les autres. Nos pères établirent que les fidèles chanteraient ce verset, parce qu'il était plein d'harmonie et qu'il renfermait une vérité sublime. D'ailleurs ils n'auraient pu retenir le psaume entier, et ces seules paroles contenaient une doctrine parfaite. Quant à nous, il faut que nous l'examinions dans son ensemble. »

Saint Chrysostome ne s'adresse-t-il pas véritablement au peuple réuni autour de lui, lorsqu'il dit dans l'explication du psaume cent dix-neuvième : « Tels doivent être nos sentiments, et, quoique nous vivions peu d'années sur la terre, elles doivent nous paraître nombreuses, à cause du désir des biens futurs? En parlant ainsi je ne veux point accuser la vie présente, assurément, puisqu'elle est l'œuvre de Dieu; mais je voudrais vous inspirer l'amour des biens futurs, et détruire ce malheureux penchant que nous avons pour les biens de la terre. Je désire que vous ne soyez pas attachés si étroitement à votre corps, et ne point vous voir partager les sentiments de ceux qui, quelque longue que soit leur vie, se plaignent toujours qu'elle soit trop courte. Et quoi de plus insensé ? »

Dans l'explication de ces paroles du psaume cent trente-septième : « Je vous louerai, Seigneur, dans toute l'étendue de mon cœur, » le saint docteur dit encore : « Je vous ai souvent expliqué ces paroles. Je n'y insiste donc pas aujourd'hui, et j'arrive immédiatement aux paroles suivantes. » Peut-on supposer qu'on puisse tenir ce langage ailleurs que devant le peuple rassemblé?

Il commence encore ainsi l'explication du psaume cent quarantième : « Voici un psaume dont les paroles sont pour ainsi dire connues de tout le monde, et qu'on chante continuellement à tout âge. Mais, quant au sens de ces paroles, presque tous l'ignorent. Ceux qui chantent tous les jours ce psaume ne méritent-ils pas de sérieux reproches pour avoir ces paroles sur les lèvres, sans s'occuper de rechercher le sens qu'elles renferment?

« Lorsqu'une eau pure et limpide s'offre à vos yeux, vous ne pouvez vous défendre d'en approcher, d'y tremper vos mains, de boire de cette eau. Celui qui se promène habituellement dans une prairie n'en sort point qu'il n'ait cédé au plaisir de cueillir quelques fleurs. Mais vous qui depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse méditez le psaume, vous n'en

retenez que les mots, vous êtes assis près d'un trésor caché, vous portez de tout côté une bourse fermée, et il n'est personne parmi vous que la curiosité porte à étudier, à rechercher, à approfondir le sens des paroles que vous chantez..... Malgré tant d'obscurités que renferme ce psaume, le plus grand nombre le passe légèrement comme si c'était un cantique ordinaire. Mais je n'insiste pas davantage sur ce reproche, pour ne point vous être à charge, et j'entre immédiatement dans l'explication des paroles que nous avons citées. » Peut-on nier que ces paroles n'aient été prononcées en chaire devant tout le peuple réuni, comme il est aisé de s'en convaincre dans tout le cours du psaume ? En un mot, il est impossible dans ce psaume aussi bien que dans les autres de ne pas voir tous les caractères d'un discours prononcé en public.

J'en donne une dernière preuve tirée de l'explication du psaume cent quarante-huitième. « Si donc vous êtes prince ou magistrat, vous devez rendre à Dieu des actions de grâces de ce qu'il vous a donné l'occasion de déployer tant de zèle et d'activité ; si vous n'êtes qu'un simple particulier, rendez aussi grâces au Seigneur qui a établi des personnes pour prendre soin de vous et de vos intérêts, et vous défendre des piéges des méchants. Dans la vieillesse comme dans la jeunesse, rendez grâces à Dieu, » etc. N'avons-nous pas là une preuve évidente que ces explications ont été adressées au peuple en forme de discours ? Et il faut encore remarquer que chacune d'elles se termine par la doxologie en l'honneur de Dieu et de la Trinité, ou de Jésus-Christ.

Cependant Tillemont nous fait cette objection : « Saint Chrysostome paraît s'adresser non pas à des auditeurs présents, mais à des hommes qui lisaient ses écrits, et il cite à la marge l'endroit sur lequel il appuie cette opinion. Cet endroit est tiré du Commentaire sur le psaume quarante-septième, n° 2. Après avoir rapporté ces paroles : « Vous briserez les vaisseaux de Tharsis par le souffle d'un vent impétueux, » et cité le texte hébreu en ces termes : « Le texte hébreu porte : *Tharsis,* » saint Chrysostome poursuit en montrant que lorsque les rois de la terre se furent ligués et réunis contre la sainte cité de Dieu, Dieu lui-même prit la conduite de la guerre et les brisa comme un vent violent brise et anéantit une flotte nombreuse. Ils avaient réuni des régions les plus lointaines une flotte considérable, et ils périrent tous sous le souffle de la colère de Dieu, comme sous l'effort d'un vent impétueux. C'est pour cela que le Roi-prophète désigne l'endroit d'où ils étaient partis, en ajoutant : « de Tharsis, » mot qui se trouve également dans l'hébreu, et que nous avons ajouté pour votre instruction dans la lecture du contexte. Saint Chrysostome ne dit point : Dans l'intérêt de ceux qui liraient cette explication, mais : « Dans votre intérêt ; » c'est-à-dire que c'est dans l'intérêt de ceux à qui il s'adresse qu'il a cité le texte hébreu. Veut-on une nouvelle preuve que cette explication est un véritable discours fait au peuple, qu'on examine la conclusion morale de cette homélie : « Et nous aussi ne cessons de considérer et de contempler en nous-mêmes Jérusalem notre véritable cité. Ayons toujours devant les yeux la beauté de cette ville qui est la métropole du grand Roi des siècles, qui réunit dans son sein les esprits des justes, les chœurs des patriarches, des apôtres et de tous les saints, où la mobilité des choses de la terre fait place à l'immutabilité, où toute beauté est invisible et immortelle. Ceux-là seuls la recevront en héritage qui sont entièrement détachés de tous les biens passagers et corruptibles de la vie présente, c'est-à-dire des richesses, des plaisirs et de toutes ces voluptés pernicieuses dont le démon est l'inventeur. Développons de jour en jour dans nos cœurs la charité fraternelle, l'amour du prochain, exerçons avec plus de zèle l'hospitalité à l'égard des pauvres, pardonnons les injures du fond de notre cœur. C'est ainsi qu'après une vie toute remplie d'œuvres agréables à Dieu, nous deviendrons héritiers du royaume des cieux par Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartiennent la gloire et la puissance, avec le Père et

l'Esprit saint, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

C'est bien là le genre du discours, et une véritable péroraison telle que nous en trouvons dans les sermons ou homélies que saint Chrysostome adressait à son peuple, personne ne peut le nier. Mais pourquoi cette remarque que c'est dans l'intérêt de ses auditeurs qu'il cite le texte hébreu תרשיש, *Tharsis*, et quelle est la raison de cette citation? c'est ce qu'il n'est pas facile d'expliquer. Voici ce que l'on peut conjecturer : il est certain que la ville d'Antioche comptait dans son sein une grande multitude de Juifs; il n'est pas moins constant qu'ils y avaient des synagogues. Or un grand nombre de chrétiens entretenaient des relations avec les Juifs, et allaient même jusqu'à fréquenter leurs synagogues, ce dont saint Chrysostome se plaint dans ses luttes contre les Juifs. Sans nul doute, ces chrétiens entendaient les Juifs lire dans les synagogues le tecte hébreu des saintes Ecritures, et il est vraisemblable qu'ils le comprenaient eux-mêmes. Plusieurs d'entre eux désiraient donc naturellement entendre la lecture du texte hébreu, et c'est pour satisfaire à ce désir que le saint docteur le cite dans l'explication de ce psaume, et déclare une fois en particulier le motif qui le porte à faire cette citation. Quoi qu'il en soit, que ce soit là la véritable raison de cette citation du texte hébreu, ou qu'il y en ait une autre, il n'en reste pas moins vrai que c'est ici un vrai discours de saint Chrysostome prononcé dans l'assemblée des fidèles; ce qui, je l'espère, ne sera contesté par personne.

Je crois devoir avertir le lecteur que sur l'autorité de deux manuscrits, j'ai adopté pour cette citation une leçon différente de celle de Savilius et de Morel. On lit dans leur édition : ὁ δὲ Ἑβραῖος, Θεσσαβέρ; le texte hébreu porte *Thessaber :* voici ce que nous lisons dans le texte hébreu : תשבר אניות תרשיש *Thessaber Onioth Tharsis.* Savilius et Morel ont pris le premier de ces trois mots, tandis que dans les deux autres manuscrits beaucoup plus corrects, on lit : ὁ δὲ Ἑβραῖος, φησθαρεῖς, c'est-à-dire ὁ δὲ Ἑβραῖός φησι Θαρσεῖς; car le mot φης ne fait point partie du texte hébreu, et il n'y a dans cette langue aucun mot de ce genre. Saint Chrysostome confirme cette leçon en disant un peu plus loin : « C'est pour cela que le Roi-prophète désigne l'endroit d'où ils étaient partis en ajoutant : « De Tharsis, » mot qui se trouve également dans l'hébreu, et que nous avons cité pour votre instruction dans la lecture du contexte. Il faut remarquer ici que les anciens exemplaires grecs de l'Ancien Testament avaient souvent leurs marges surchargées de variantes des divers interprètes, Aquila, Symmaque, Théodotion, et aussi de texte hébreu, et c'est la source où saint Chrysostome a puisé lui-même les variantes qu'il cite dans le cours de ses explications. Ces exemplaires sont parvenus jusqu'à nous, et ces variantes nous ont beaucoup servi pour rétablir dans leur texte primitif, autant qu'il était possible, les Hexaples d'Origène, comme on peut le vérifier.

Tillemont fait encore une autre objection : « L'explication du psaume cent seize est trop courte pour qu'elle ait pu être la matière d'un discours, ce qu'on peut dire également de l'explication du psaume cent vingt-huit, et de quelques autres. Au contraire, quelques-unes de ces explications dépassent par leur étendue la longueur ordinaire d'un discours. » Il est certain que l'explication du psaume cent seize n'a jamais pu fournir la matière suffisante pour un discours, puisqu'elle ne remplit pas la moitié d'une page; mais qui s'oppose à ce que saint Chrysostome l'ait réunie à la suivante pour faire un discours entier? Le livre des Psaumes ne contient pas comme le livre de la Genèse de longues histoires dont chacune suffit largement pour une seule homélie. Les psaumes dont est composé le livre ont des sujets tout différents, le lecteur y passe d'un objet à un autre, les uns sont plus longs, les autres sont plus courts. Saint Chrysostome a donc très-bien pu réunir les psaumes plus courts avec les plus longs, pour en faire la matière d'un discours entier. Quant à l'objection que Tillemont tire des explications trop longues pour un seul discours, nous y répondons en un seul mot. Vous en trou-

verez à peine une ou deux égales en longueur à la cinquième homélie contre les Juifs. Le saint docteur a très-bien pu également partager ces explications plus longues en deux ou plusieurs parties, comme font souvent les prédicateurs modernes. Nous concluons cette discussion en disant : Toutes les explications sur les Psaumes portent le cachet de véritables discours prononcés par saint Chrysostome devant le peuple assemblé.

III.

Dans quel temps saint Chrysostome a composé ces explications des psaumes.

Les explications des psaumes ne nous offrent aucun détail qui puisse nous aider à déterminer le temps où saint Chrysostome les a composées et prononcées. Nous regardons seulement comme beaucoup plus probable, pour ne pas dire comme certain, que c'est à Antioche qu'il a composé cet ouvrage de si longue haleine ; mais dans quelle année ? dans quel temps ? C'est ce qu'il est beaucoup plus difficile de préciser. Il est évident que cet ouvrage exigea de très-grands loisirs et d'immenses travaux. Or saint Chrysostome eut bien peu de loisirs dès qu'il eut commencé à remplir le ministère de la prédication, qu'il continua sans interruption pendant douze années entières ; ajoutez à cela de longues et fréquentes maladies. Cependant, cet ouvrage sur les psaumes est le plus étendu et le plus considérable de ses ouvrages, tellement que si nous l'avions en entier, il pourrait à peine être renfermé dans trois volumes. Nous inclinerions donc à croire que saint Chrysostome a composé ses commentaires avant d'être ordonné prêtre, et de se livrer à la prédication. Or le saint docteur avait trente-neuf ans lorsqu'il fut élevé au sacerdoce, comme nous l'établirons dans sa vie par un grand nombre de témoignages. Depuis le temps qu'il quitta l'école de Libanius jusqu'à la quarantième année de son âge où il commença à prêcher, il eut beaucoup plus de loisirs et de liberté. C'est donc probablement dans cet intervalle qu'il écrivit ces explications, de l'année 370 à l'année 386, en leur donnant ensuite une forme plus oratoire. Mais ce sont là de simples conjectures.

IV.

Jugement de différents auteurs sur ces explications des psaumes. — Saint Chrysostome n'a point composé d'ouvrage plus remarquable. — Rien n'est plus propre à former à la vertu.

1. Voici le jugement que Photius porte sur ces commentaires. Il vient de parler des homélies sur la Genèse, et il compare en ces termes leur style avec celui des homélies sur les Actes, et des explications des psaumes : « Son élocution est comme toujours remarquable par sa clarté, sa pureté, son éclat, son abondance, la multitude de maximes et d'exemples dont saint Chrysostome fait un fréquent usage. Cependant le style en est inférieur à celui des commentaires sur les Actes des Apôtres, la forme en est plus simple, et les commentaires sur la Genèse le cèdent autant aux commentaires sur les Epîtres de l'apôtre saint Paul, que les commentaires sur les Actes sont supérieurs par l'élégance de l'élocution aux explications des psaumes. Le caractère général de toutes les œuvres du saint docteur est un heureux mélange de clarté, de distinction et de douceur ; mais dans ses commentaires sur les psaumes, son style revêt des ornements plus brillants, auxquels viennent se joindre l'abondance des exemples, la richesse des pensées, et quand il le faut la véhémence du discours. Pour tout dire en un mot, l'élocution, la distribution, la méthode, le choix des pensées, et toutes les autres qualités se trouvent réunis à un degré éminent dans ces explications. »

Les commentaires sur saint Paul peuvent nous aider à connaître quels sont ceux que le saint

docteur a composés lorsqu'il était encore à Antioche, car ils sont généralement beaucoup plus travaillés et d'une élocution plus ornée, et ceux qui sont sortis de sa plume lorsqu'il était archevêque. Mais à quelle époque a-t-il composé les commentaires sur les psaumes! C'est ce qu'il est difficile de préciser. Tout au plus l'élévation et la vigueur du style peuvent faire conclure qu'il les a composés lorsqu'il jouissait de plus grands loisirs, plutôt qu'au milieu des nombreuses préoccupations de la charge pastorale.

Rien d'étonnant du reste que saint Chrysostome n'ait pas épuisé l'examen et la discussion sur certains passages qui demanderaient des recherches plus savantes et plus profondes. Le principe dont il ne s'est jamais départi a toujours été de s'accommoder à la portée de ses auditeurs, et de s'appliquer à ce qui pouvait leur être utile et contribuer à leur salut. Nous ne pouvons donc qu'admirer ce saint docteur de s'être constamment, dans tous ses discours, proposé ce but : utilité des auditeurs, et de ne tenir presque aucun compte du reste. L'utilité de son auditoire lui fit même mépriser le jugement qu'on a pu porter de lui, de n'avoir point connu tous les sens de l'Ecriture, d'avoir évité d'approfondir certaines parties plus difficiles, ou d'avoir passé sous silence d'autres questions de ce genre.

J'ai cru devoir rapporter dans son entier le témoignage de Photius, parce qu'il nous paraît offrir l'appréciation la plus parfaite de ces explications sur les psaumes, et j'avoue qu'en les lisant et en les relisant j'ai éprouvé les mêmes impressions et les mêmes sentiments que Photius.

Suidas compare en ces termes les commentaires de saint Chrysostome sur les psaumes avec ses plus remarquables ouvrages: « Saint Jean Chrysostome a composé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels il faut mettre au premier rang son Traité du Sacerdoce, pour l'élévation des pensées, l'élégance et la douceur du style, et la beauté de l'élocution. On peut porter le même jugement sur les explications des psaumes de David, sur le commentaire de l'Evangile selon saint Jean, et sur les commentaires sur saint Matthieu, saint Marc et saint Luc. » Je n'ai jamais vu les commentaires de saint Jean Chrysostome sur saint Marc et saint Luc, et aucun autre auteur n'en a parlé, que je sache. Voici même la réflexion que fait Victor d'Antioche, dans la bibliothèque de Mgr de Coislin : « Un grand nombre d'auteurs ont commenté les Evangiles selon saint Matthieu et selon saint Jean le fils du tonnerre, très-peu ont commenté l'Evangile selon saint Luc, et nul, à ma connaissance, n'a commenté l'Evangile selon saint Marc. Je me suis donc appliqué à réunir ce que les docteurs de l'Eglise ont écrit sur cet Evangile, par parties et en différents endroits, pour en former un commentaire abrégé, afin que cet Evangile ne fût point le seul qui demeurât sans explications, comme s'il n'offrait aucune difficulté pour être compris, ou qu'on pût en découvrir le sens à l'aide des commentaires sur les autres Evangiles, » etc. Nous avons cru devoir citer ce témoignage, afin qu'on ne pût pas croire, sur l'autorité de Suidas, que saint Jean Chrysostome aurait composé des commentaires sur saint Marc et sur saint Luc, qui seraient aujourd'hui perdus. Car, si quelqu'un était en mesure de les connaître, c'était bien Victor d'Antioche, parfaitement renseigné sur les ouvrages de saint Jean Chrysostome, qui était comme lui de la ville d'Antioche.

2. Pour en revenir aux explications sur les psaumes, de l'aveu de tous, elles doivent être placées parmi les œuvres les plus remarquables du saint docteur. Ce jugement sera partagé par tous ceux qui les liront attentivement et en feront la matière d'une étude sérieuse. C'est là que, mettant de côté toute digression inutile, il nous donne des preuves multipliées de son talent d'invention. En effet, ce qui le rend supérieur à tous les autres orateurs sacrés ou profanes, c'est la facilité merveilleuse et inouïe avec laquelle il traite une question sous toutes ses faces et en même temps d'une manière si naturelle, si complète, si appropriée au sujet, qu'on ne peut rien au-dessus.

3. Ces commentaires sont également précieux pour la règle des mœurs; toutes les questions morales s'y trouvent traitées, et le sujet propre de chaque psaume donne lieu au saint docteur de recommander toutes les vertus, de combattre tous les vices. Des exemples nombreux et toujours en rapport avec l'objet du psaume y sont de puissants encouragements, tantôt pour fuir le péché, tantôt pour embrasser la vertu.

V.

De l'exemplaire des Septante dont saint Chrysostome s'est servi dans ces explications. — Pourquoi rapporte-t-il les interprétations des anciens, sans faire connaître leurs noms?

1. Saint Jean Chrysostome s'est servi sans nul doute de l'exemplaire du Psautier qui était en usage dans l'église d'Antioche; c'est là qu'il a puisé le texte de chaque verset. Or cet exemplaire était l'un de ceux de la version des Septante. Les exemplaires de cette version variaient entre eux, et, ce qui étonnera ceux qui ne sont point exercés dans ces matières, après que saint Chrysostome a cité sa leçon, il en rappelle une autre toute différente tirée des Septante. Ainsi pour le psaume VII, verset 11, il cite d'abord la leçon de son exemplaire : « Le Dieu juste examine les cœurs et les reins; j'attends le secours du Seigneur qui sauve ceux qui ont le cœur droit. » Puis, après avoir rapporté les diverses leçons des interprètes, il ajoute : « Les Septante ont traduit : Dieu sonde les cœurs et les reins; c'est avec justice que j'attends le secours de Dieu. » Saint Chrysostome rapporte ici la leçon des Septante telle qu'elle se trouvait dans les Hexaples, tandis qu'il adopte lui-même une autre leçon des mêmes interprètes. Cependant ces variantes ne se rencontrent pas si fréquemment dans l'exemplaire dont se sert saint Chrysostome que dans un grand nombre d'autres écrivains ecclésiastiques.

Ce n'est pas pour le livre des Psaumes seulement, mais pour les autres livres de l'Ecriture, qu'on remarque ces variantes dans l'exemplaire de saint Chrysostome. Ainsi au chapitre II d'Isaïe, verset premier, nous lisons : « Jetez les yeux sur cette roche dont vous avez été taillée, et sur cette fosse profonde dont vous avez été tirée. » Cette leçon qui est tirée de la version de Théodotion, se trouvait dans l'exemplaire de saint Chrysostome, et se rapproche davantage du texte hébreu. Au contraire, dans la version des Septante on lit : « Jetez les yeux sur cette roche que vous avez taillée et sur cette fosse que vous avez creusée. » Mais le texte hébreu demande ici le passif.

2. Saint Chrysostome rapporte encore souvent les leçons des autres interprètes : d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion, et fréquemment aussi du texte hébreu qu'il écrit en caractères grecs, tel qu'on le lisait dans les Hexaples d'Origène. Il se sert rarement et avec réserve de ces variantes pour ses explications, il n'examine même pas quelle est la leçon la plus vraie, la plus naturelle, la plus conforme à la suite des idées, il laisse au lecteur à faire cette appréciation entre ces différentes leçons. Il est assez difficile de dire pour quelle raison il rapporte ces différentes leçons. Cependant comme il nous déclare que c'est en faveur de ceux qui lui avaient manifesté ce désir, qu'il cite le texte hébreu en caractères grecs, nous pouvons conjecturer que c'est également pour condescendre aux vœux qui lui étaient exprimés, qu'il rapporte ces différentes interprétations. Bien qu'elles soient souvent très-opposées à la version des Septante, saint Chrysostome s'abstient la plupart du temps d'en rechercher le sens. Il parle pour la réforme des mœurs, c'est là son but presque unique, et pour l'atteindre cette variété de leçons lui importe peu. Mais il est vraiment étonnant qu'il ne cite jamais les noms des interprètes; dans tout le cours d'un ouvrage d'une si grande étendue, on ne trouve pas une seule fois les noms d'Aquila, de Symmaque, de Théodotion. Il se contente de dire : « Un

autre traduit ainsi, un autre d'une autre manière. » Et cependant dans les Hexaples d'Origène et dans les Bibles qui reproduisent à la marge les différentes leçons des Hexaples, les noms des interprètes se trouvent toujours indiqués par la première lettre. Toutefois dans un certain manuscrit de saint Chrysostome, dont s'est servi Savilius, on rencontre à la marge quelques citations avec la lettre A pour la version d'Aquila, C pour la version de Symmaque, Θ pour celle de Théodotion. On ne peut dire si c'est saint Chrysostome lui-même, ou quelque copiste, ou quelque érudit, qui aura mis ces lettres.

VI.

On croit que saint Chrysostome avait composé des commentaires et des homélies sur le Psautier tout entier. — Preuve tirée d'un témoignage inédit de Photius.

1. Les explications de saint Jean Chrysostome sur les psaumes nous sont arrivées en tant de parties séparées, qu'on est amené à se demander s'il les a composées de la sorte, c'est-à-dire s'il s'est attaché à commenter plusieurs psaumes, en en laissant de côté un plus grand nombre; ou bien si c'est par le malheur des temps que les explications qui font défaut ont été perdues. Dès le début, les trois premiers psaumes manquent, et l'ouvrage commence par le quatrième, car le troisième que nous avons placé en premier lieu après Fronton-le-Duc, n'appartient certainement pas à la suite des commentaires sur les psaumes. On doute même que cette explication soit de saint Chrysostome et elle est rejetée comme apocryphe par un grand nombre. Les explications commencent donc au psaume quatrième et se continuent jusqu'au douzième, ce qui fait neuf psaumes expliqués. Trente explications font défaut depuis le psaume douzième jusqu'au quarante-troisième; elles recommencent au quarante-troisième, car l'homélie sur le psaume quarante-un ne fait point partie de cet ouvrage, bien qu'elle soit admirable et que saint Chrysostome en soit vraiment l'auteur. Depuis le psaume quarante-troisième jusqu'au quarante-neuvième les explications sont au nombre de sept. Vient ensuite une immense lacune de cinquante-huit psaumes, jusqu'au psaume cent huitième. Depuis le cent huitième jusqu'à la fin, les explications sont au complet, excepté pour le psaume cent dix-huitième, le plus long de tous. En somme cinquante-huit psaumes se trouvent expliqués, quatre-vingt-douze restent sans commentaires.

Ces explications des psaumes nous sont donc arrivées en autant de parties séparées, de manière que chaque section comprend une série de plusieurs psaumes. Nous pouvons déjà en conclure, n'y eût-il pas d'autres preuves, que saint Chrysostome avait expliqué tout le Psautier; car, s'il avait fait un choix parmi les psaumes de ceux qu'il devait commenter, et de ceux qu'il devait passer sous silence, nous n'aurions pas ces séries de psaumes qui se suivent, mais tel ou tel psaume pris tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant le choix qu'en aurait fait le saint docteur.

Saint Chrysostome lui-même nous apprend dans l'explication du psaume cent quarante, qu'il a expliqué d'autres psaumes d'une autre manière. En effet, après avoir remarqué que ce psaume se récitant le soir, était appelé le psaume du soir, il dit quelques mots sur le psaume du matin, qui est le soixante-deuxième, et il ajoute : « Mais il ne faut point laisser le psaume que nous avons entre les mains pour en expliquer un autre en dehors de l'ordre que nous avons adopté. Nous renvoyons donc l'auditeur à ce que nous avons dit sur cet autre psaume, pour nous attacher à ce qui fait aujourd'hui l'objet de notre discussion. » Saint Chrysostome indique ici non-seulement qu'il a déjà expliqué le psaume soixante-deuxième, mais qu'il l'a expliqué en son lieu et dans l'ordre où les psaumes se trouvent placés. Or, cette explication du psaume soixante-deuxième a été perdue avec tant d'autres.

2. Le patriarche Photius, dans une note que nous donnons plus bas et qui n'a pas encore été éditée, que nous sachions, assure avoir vu un extrait des commentaires de saint Chrysostome sur le psaume cinquante-neuvième. Cette note de Photius se trouve dans le manuscrit XII de la bibliothèque de Mgr de Coislin, pag. 52. Ce manuscrit du treizième siècle environ renferme une espèce de chaîne sur les psaumes, bien qu'elle ne soit pas complète. Les explications de sept psaumes XLIII, XLIV, XLV, XLVI, XLVII, XLVIII, XLIX, sont attribuées à Théodore d'Héraclée. Voici la note de Photius : « Du psaume treizième au quarante-deuxième, nous n'avons plus les explications de saint Chrysostome, aussi bien que du cinquantième jusqu'aux psaumes des degrés. Cependant, dans les recherches sur la première épître catholique de saint Jean, j'ai trouvé en regard une annotation tirée de l'explication de saint Chrysostome sur le psaume cinquante-neuf, c'est-à-dire sur ces paroles : « Il y a un péché qui donne la mort, et il y a un péché qui ne la donne pas. » Donc il nous est permis de conclure que cet illustre docteur avait expliqué ce psaume, bien que nous n'ayions plus maintenant cette explication. On lit à la suite : « Cette note est du patriarche Photius. »

Il est bon d'observer que Photius a placé cette note avant le psaume treizième, pour nous indiquer que pour les psaumes suivants nous n'avons plus les explications de saint Chrysostome que cette même chaîne reproduit fréquemment pour les psaumes qui précèdent. Il semble qu'on peut en conclure que Photius est l'auteur de cette chaîne, lui qui déclare que pour les premiers psaumes il a usé bien plus largement des explications de saint Chrysostome que des commentaires des autres auteurs, mais qu'il n'a pu y avoir recours pour les psaumes suivants, parce que les nombreuses explications de saint Chrysostome étaient perdues. Les Pères dont les interprétations ont servi à Photius pour composer cette chaîne sont : saint Athanase, saint Basile, saint Chrysostome, et Théodore d'Héraclée. Les explications de saint Chrysostome sur les psaumes suivants faisant défaut, Photius en fait la remarque, pour qu'on ne s'étonne pas de ne plus voir paraître les interprétations du saint docteur qu'on citait précédemment. On a donc là une preuve que Photius est l'auteur de cette chaîne.

Cette observation de Photius n'est pas la seule que nous trouvions dans le cours du même ouvrage ; nous en rencontrons une autre pages 21 et 22, à la fin du psaume VIII, sur les paroles de saint Chrysostome qui ont subi un léger changement. Voici cette note : « Question. Pourquoi, me dites-vous, Jésus-Christ, qui est égal à son Père, tient-il fréquemment un langage si humble? Réponse. Pour enseigner l'humilité, parce qu'il était revêtu d'une chair mortelle, et aussi à cause de l'ignorance grossière des Juifs. C'est encore parce que le genre humain devait être conduit insensiblement à la connaissance de Dieu, et pour s'accommoder aux dispositions imparfaites de ses auditeurs, car il faut reconnaître que souvent le Sauveur semble se conformer dans ses discours à l'opinion de ceux à qui il s'adresse. Vers la fin, il combat Paul de Samosate et les Ariens à l'occasion de ce passage du psaume : « Je verrai vos cieux, l'ouvrage de vos mains. » Il traite cette question sous différentes formes, parce que son style est celui de l'homélie. La beauté, l'éclat de l'élocution, la force du raisonnement lorsqu'il faut presser vivement son adversaire, dépassent même le style ordinaire de l'homélie. » On lit à la suite : « Photius a écrit cette note. »

Voilà ce que dit Photius, après avoir cité le passage de saint Chrysostome. Lui-même nous parle ensuite de l'explication du saint docteur sur le psaume huitième, où il combat nommément Paul de Samosate, et réfute les Anoméens et les Ariens. C'est là une nouvelle preuve de l'opinion que nous avons exprimée que cette chaîne du manuscrit XII avait Photius pour auteur.

VII.

Toutes ces explications des psaumes composées par saint Chrysostome, et que nous avons perdues par le malheur des temps, l'étaient-elles déjà au temps de Photius?

On demande si toutes les explications des psaumes que nous n'avons plus faisaient déjà défaut au temps de Photius. Si l'on peut s'en rapporter aux paroles de Photius, que nous avons citées dans la note précédente, les explications des trois premiers psaumes que nous n'avons plus, existaient encore de son temps. Nous avons déjà dit que l'explication du psaume troisième placée en tête de cet ouvrage, n'appartient pas à cette série d'explications. Photius parle en ces termes de celles qui font défaut : « Du psaume treize au psaume quarante-deux nous n'avons plus les explications de saint Chrysostome. » Donc, suivant lui, rien ne manquait du psaume premier au treizième. Si le manuscrit de Coislin n'était pas tronqué, nous pourrions constater si les explications des trois premiers psaumes viennent de Photius, que l'on croit être l'auteur de cette chaîne ; mais ce manuscrit, dont les premières pages sont mutilées, ne commence qu'au psaume septième. Il ne faut cependant pas en conclure aussitôt que les explications sur les trois premiers psaumes existaient encore du temps de Photius. En énumérant les différentes lacunes qui se rencontrent dans cet ouvrage, il ne parle pas, il est vrai, de ces trois premières explications; mais on peut donner cette raison qu'il avait fait remarquer au commencement de la chaîne qu'elles étaient perdues. J'adopte entièrement cette opinion, et je pense que ces trois premières explications n'existaient plus au temps de Photius.

Toutes les explications font défaut depuis la treizième inclusivement jusqu'à la quarante-deuxième aussi inclusivement, car la treizième et la quarante-deuxième font également défaut. La quarante et unième qui suit ici l'ordre numérique des psaumes, se trouvait autrefois en dehors de ces explications qui forment une seule série. Elle a été placée en cet endroit sans avoir la moindre affinité avec les explications qui précèdent ou qui suivent, comme nous l'avons déjà fait remarquer plusieurs fois dans cette préface.

Photius ajoute que toute explication manque depuis le psaume cinquantième jusqu'aux psaumes des degrés. Cela a pu être vrai de ce que contenait son exemplaire ; mais pour nous nous avons les explications véritables et authentiques depuis le psaume cent dix-sept, qui n'est point expliqué, jusqu'à la fin du livre des psaumes, excepté le psaume cent dix-huit. Dans ces psaumes se trouvent compris les quinze psaumes des degrés, qui commencent au psaume cent dix-neuf.

VIII.

L'explication du psaume troisième, par où commence cet ouvrage, a-t-elle été placée la première par saint Chrysostome? Est-elle véritablement de lui?

L'explication du psaume troisième, qui est la première de cet ouvrage, et qui ouvre la suite des explications formant cet ouvrage, occupe aussi le premier rang dans certains manuscrits; dans d'autres elle manque entièrement. On la trouve dans le manuscrit royal n° 1962. Dans le manuscrit de la bibliothèque Colbert n° 10, elle n'existe pas, et l'ouvrage commence à l'explication du psaume quatrième. Elle fait également défaut dans la table grecque des explications qui se trouvent dans les différentes éditions, et que nous donnerons nous-même plus tard. On la trouve cependant dans l'édition de Fronton-le-Duc, et c'est ce qui nous a empêché de la supprimer, bien qu'elle ne nous paraisse point faire partie de ces

explications. En effet, dans les explications des psaumes, saint Chrysostome explique tous les titres et tous les versets depuis le premier jusqu'au dernier. Ici il se borne à l'explication du titre : « Psaume de David, lorsqu'il fuyait devant la face d'Absalon son fils. » L'auteur de cette première homélie s'arrête au développement de ce seul titre, et cette homélie ne paraît même ni entière ni complète, elle se termine de manière à laisser désirer autre chose. Aussi, toute réflexion faite, je ne crois pas qu'elle appartienne à la suite des explications sur les psaumes, et je ne sais qui l'aura placée assez légèrement en cet endroit.

Une autre raison d'en douter, c'est qu'il est incertain que cette homélie ou cette explication soit vraiment de saint Jean Chrysostome. A ne considérer que le fond des choses, les pensées, la forme oratoire même, elle paraît assez conforme au genre oratoire de saint Chrysostome. Mais si vous examinez attentivement le style et l'élocution, elle a quelque chose d'étranger. On y trouve des expressions que le saint docteur n'emploie jamais, au moins dans la signification qu'elles ont ici, comme le mot κόνδυλος et κονδυλίζουσα, et d'autres qui ne sont point en usage, ou qui, joints à des mots étrangers, inspirent quelques soupçons. Fronton-le-Duc, qui a coutume de bannir sévèrement tout ce qui est apocryphe ou contesté, a cependant laissé cette explication à la place qu'elle occupait en tête des autres, toute suspecte qu'elle est aux yeux d'un grand nombre de savants. Hallez, dans les notes de l'édition de Savilius, la regarde comme tout à fait apocryphe. Savilius hésite d'abord, puis se range à l'avis d'Hallez. Ecoutons-les tous deux. Savilius s'exprime de la sorte :

« Cette explication du psaume troisième qui n'a pas été vue ou qui a été rejetée par cet homme ami de Dieu et du Christ, qui est l'auteur de la collection sur les psaumes que nous avons tirés du Collége du Corps de Jésus-Christ à Oxford, nous a été envoyée par le docte Fronton-le-Duc. Il l'a copiée, nous a-t-il dit, sur un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, et elle se trouve aussi dans la bibliothèque des Clercs réguliers, comme l'atteste Flaminius Nobilius, dans ses notes sur saint Chrysostome. Saint Jean Damascène, dans son troisième discours sur les Images, en cite le commencement, qui n'est ni sans élégance ni indigne de saint Chrysostome. L'ancien interprète l'a traduite en latin, et nous en donnons le texte grec, bien qu'il soit incomplet vers la fin. Toutefois ces motifs ne font pas assez d'impression sur moi pour m'empêcher d'acquiescer pleinement au jugement de mon ami Hallez sur l'authenticité de cette explication. Voici comment il s'exprime :

« Il m'est difficile de me prononcer sur l'auteur de ce fragment, je puis seulement assurer qu'il n'est pas de saint Chrysostome. Premièrement, le style est tout différent de celui de saint Chrysostome, il est plein de recherche, de petits raisonnements et d'antithèses, par exemple : τοὺς δραπέτας γράμμασιν ἰξεύουσιν, οὐκ ἐπιγράμμασι θαυμάζουσιν · et, ὅθεν ἡ πηγὴ τῆς ἁμαρτίας, ἐκεῖθεν ἡ πληγὴ τῆς τιμωρίας · et, κρείττων τῆς τοῦ πολέμου ἐξηγήσεως ἡ αἰτία τῆς τοῦ πολέμου ὑποθέσεως, et d'autres endroits semblables où l'affectation est portée à son comble. Secondement, toute la suite de la composition paraît être d'un jeune homme. Ainsi ces réflexions futiles sur Absalom suspendu à un arbre, καὶ ἀπὸ φυτοῦ κατείχετο ὁ τῇ ῥίζῃ μαχόμενος, καὶ ὁ κλάδος ὑπὸ τοῦ κλάδου ἐδέδετο, etc. Ajoutez toutes ces petites raisons pour lesquelles le ciel et la terre ont rejété Absalom, et d'autres locutions de ce genre qui abondent dans les apocryphes, et enfin la prosopopée qui termine cette explication. Sans doute l'auteur y avait ajouté certains développements dont le malheur des temps nous a heureusement privés. Comparez ce que l'on dit ici d'Absalom avec ce même sujet traité si souvent par saint Chrysostome, vous ne trouverez pas la moindre analogie. On rencontre encore dans cette explication des locutions dures et peu élégantes : Τοῖς γράμμασιν ἰξεύουσιν (pourvu que le texte n'ait pas été altéré), et ἡ γυνὴ πονηρὰ ἁμαρτιῶν ἐστι κόνδυλος, et l'expression ἀντάρτου souvent répétée, et qui, bien qu'étant correcte, ne se trouve jamais dans saint Chrysostome. Ajoutez enfin

cette citation particulière du psaume cent quatre, ce que ne fait jamais saint Chrysostome, qui se contente de citer le texte sans indiquer l'endroit d'où il le tire. Si je m'étends si longuement sur cette question, c'est à cause de saint Jean Damascène, et pour ne pas laisser croire que je m'écarte à la légère de l'autorité d'un si grand homme. Il n'y a pas ici de milieu, il faut nécessairement dire ou que le jugement porté par cet illustre docteur n'est pas conforme à la vérité, ou que saint Chrysostome est tout différent de lui-même dans cette homélie, ou qu'un auteur récent a cru devoir ajouter un corps et des membres aux premières lignes de cette explication qui, je l'avoue, n'est pas très-opposée au style de saint Chrysostome. »

Ces réflexions sont justes, bien que la manière dont elles sont présentées laisse à désirer. Il faut l'avouer, si cette explication vient de saint Chrysostome, le saint docteur s'y est fortement écarté du style qui lui est ordinaire. A l'exemple de Fronton-le-Duc, nous avons placé cette homélie parmi les ouvrages authentiques, mais en reconnaissant que si elle n'est pas tout-à-fait apocryphe, elle est aujourd'hui fortement suspecte.

PSAUME III.

Psaume de David, lorsqu'il fuyait devant Absalom son fils. « Seigneur pourquoi le nombre de ceux qui me persécutent s'est-il multiplié. »

Les rois élèvent des statues triomphales à leurs généraux victorieux, les magistrats érigent aux conducteurs des chars et aux athlètes des monuments et des colonnes qui éternisent leur triomphe, et les inscriptions qu'on y grave donnent à la matière inanimée autant de bouches éloquentes pour publier leurs victoires; d'autres composent des écrits et des livres à la gloire des vainqueurs et s'efforcent de déployer dans leurs éloges un talent qui les élève au-dessus de ceux dont ils célèbrent les louanges. En un mot, les peintres, les statuaires, les sculpteurs, les peuples, les rois, les villes et les bourgs, sont pleins d'admiration pour ceux qui ont remporté la victoire; mais jamais personne n'a reproduit les traits d'un homme qui s'est enfui sans livrer combat, comme le fait ici David. Tel est, en effet, le titre du psaume : « Psaume de David lorsqu'il s'enfuyait devant Absalom son fils. » Et depuis quand celui qui prend la fuite est-il digne de louange? Depuis quand celui qui fuit devant l'ennemi mérite-t-il de voir immortaliser son nom? On affiche les noms des fuyards, mais on ne les immortalise point par des inscriptions. Apprenez donc, mon frère, la raison de ce titre, et que votre âme cesse de se troubler. Que ce fait historique soit pour votre vie un enseignement salutaire, et que la persécution du juste devienne le ferme appui de votre âme. Comprenez pourquoi David était persécuté par Absalom, et, lorsque vous en aurez trouvé la raison fondamentale, vous serez édifié dans la crainte de Dieu. Une maison sans fondement n'a aucune solidité, ainsi la sainte Ecriture ne peut avoir d'utilité si l'on ne découvre clairement la fin qu'elle se propose. Le but du saint roi David dans le psaume dont il est question, est de nous instruire et de nous former à la pratique de la véritable sagesse, pour nous faire éviter le mal, le mépris des lois divines, et par là-même les châtiments qui furent la juste punition de son péché.

David est puni dans sa famille du crime qu'il a commis sur la personne d'Urie.

David s'enfuit devant son fils, parce qu'il s'est éloigné de la chasteté; il s'enfuit devant son fils parce qu'il a outragé les saintes lois du mariage; il s'enfuit devant son fils, parce qu'il a commencé par fuir cette loi de Dieu qui lui disait : « Vous ne tuerez pas, vous ne commettrez point d'adultère. » *Exod.*, XX, 13-14. Il a introduit dans sa maison la brebis d'autrui, et a fait mettre à mort celui qui en était le pasteur; et, par un juste retour, il voit celui qui était un agneau dans sa propre maison, s'attaquer à son propre pasteur. Il a porté la guerre dans la famille d'un autre, et la guerre s'élève contre lui du sein de sa propre famille. Ce n'est point là une opinion personnelle, c'est David lui-même qui l'affirme; et qui oserait contredire l'interprétation divine? Voulez-vous vous convaincre qu'Absalom s'est révolté contre David, parce que David s'est rendu coupable du meurtre d'Urie, et qu'il a pris sa femme pour épouse? écoutez ce que Dieu lui dit par le prophète Nathan : « Je vous ai sacré roi sur Israël, et je vous ai délivré de la main de Saül. Je vous ai mis entre les mains tout ce que possédait votre seigneur, et je vous ai rendu maître de toute la maison de Saül et de Juda. Et si cela n'est pas assez, j'étais prêt à y ajouter beaucoup encore. Pourquoi donc avez-vous méprisé le Seigneur, jusqu'à commettre le mal devant mes yeux? Vous avez fait périr par l'épée Urie l'Héthéen, vous avez pris sa femme pour épouse. C'est pourquoi l'épée ne sortira jamais de votre maison. » II *Reg.*, XII, 7-11. Vous avez séparé par le glaive la maison d'autrui, et je ferai sortir un glaive vengeur de votre propre maison. « Voici, dit le Seigneur, que je susciterai le mal contre vous au sein de votre maison. » Ce ne sera point d'ailleurs, ce ne sera point du dehors, ce sera de votre propre maison elle-même. Le châtiment sortira de la source même d'où est sorti le péché. C'est donc parce que David avait commencé par fuir les préceptes du Seigneur et par s'en éloigner, qu'il est réduit à prendre la fuite devant son fils. « Psaume de David lorsqu'il s'enfuyait devant son fils Absalom. »



La cause qui a déterminé cette guerre est plus utile à connaître que le récit de cette guerre elle-même, et le spectacle d'un juste tombé de si haut, nous avertit de nous préserver d'une chute semblable et d'éviter le châtiment dont elle a été suivie. Combien, en effet, jusqu'à ce jour, ont à soutenir des guerres dans leur intérieur? L'un est attaqué par son épouse, l'autre est assiégé par son fils; celui-ci est dominé par son frère, celui-là par son serviteur; tous sont exposés à des peines, à des tribulations, à des luttes incessantes, obligés de résister et de soutenir mille combats; et aucun d'entre eux ne réfléchit sérieusement en lui-même et ne se dit : Si je n'avais premièrement semé des crimes, jamais les épines et les ronces n'auraient poussé dans ma maison; si je n'y avais déposé des étincelles de péché, jamais elle ne serait devenue la proie des flammes. Que les calamités personnelles soient les tristes fruits des péchés, et que Dieu choisisse des bourreaux domestiques pour tourmenter les pécheurs, c'est ce qui nous est attesté par la sainte Ecriture, dont l'autorité n'a rien qui l'égale. Votre épouse vous fait la guerre, elle se présente à vous, lorsque vous entrez, comme une bête féroce, elle aiguise sa langue comme un glaive. C'est chose bien pénible assurément d'avoir un auxiliaire pour ennemi; mais examinez-vous bien vous-même. N'avez-vous jamais dans votre jeunesse rien médité contre une femme? La blessure faite en outrageant une femme ne serait-elle pas ainsi guérie par une autre, et votre propre épouse ne remplirait-elle pas l'office d'un sage médecin en pansant des plaies qui sont l'ouvrage d'une autre? Elle ignore ce qu'elle fait en portant le fer dans vos plaies, mais le divin médecin le sait. Dieu se sert de votre épouse contre vous comme d'un instrument tranchant. Le fer ne sait pas ce qu'il fait; le médecin connaît la guérison qui doit être le résultat de l'opération. Ainsi, l'épouse qui frappe aussi bien que l'époux qui est frappé, ignorent la cause du coup porté; Dieu, qui est le souverain médecin, connaît bien cette cause.

La sainte Ecriture nous déclare du reste qu'une méchante femme est le juste châtiment des pécheurs. « La méchante femme, nous dit-elle, sera donnée au pécheur. » *Eccli.*, XXVI, 3 et seq. Peut-être elle lui sera donnée comme un antidote amer qui épuisera toutes les mauvaises humeurs de ses péchés. C'est aussi comme châtiment des péchés, que Dieu permet la rébellion des fils contre leur père. David en est une preuve, lui qui, en punition d'une criminelle union, vit son fils Absalom se révolter contre lui, comme nous l'avons déjà dit. « Les guerres des frères entre eux n'ont point eu d'autre cause que leurs crimes, » au témoignage du livre des Juges. Lorsque des habitants de la tribu de Benjamin eurent outragé indignement la femme d'un Lévite qui traversait leur pays, au point que cette femme mourut victime de leurs infâmes excès, les onze tribus déclarèrent la guerre à la tribu de Benjamin. Lorsqu'à leur tour les onze tribus s'éloignèrent du vrai Dieu pour se prostituer au culte des idoles, elles furent souvent vaincues par une seule tribu, et à de fréquentes défaites elles purent à peine opposer une seule victoire. On vit ainsi les frères combattre contre leurs frères, parce que Dieu en punition de leurs péchés avait enlevé le mur qui les séparait. La tribu de Benjamin avait commis le crime de fornication contre une femme, les onze tribus s'étaient rendues coupables du même crime de fornication spirituelle à l'égard des idoles, et Dieu pour les punir les a toutes détruites selon cette parole de l'Ecriture : « Vous avez perdu tous ceux qui vous abandonnent pour se prostituer aux idoles. » *Psal.* LXXII, 27.

Ce sont donc les crimes des hommes qui sont la cause des guerres que les frères se font entre eux. Si vos frères se déclarent contre vous, ne vous bornez pas à déplorer leur triste sort, mais demandez-vous sérieusement à vous-même en punition de quels crimes ils sont devenus vos ennemis. Ce n'est pas que toutes les tribulations qui nous viennent de nos frères aient nos péchés pour cause. Joseph fut persécuté par ses frères, et certes il était bien innocent; Job eut à supporter les discours injurieux de son épouse, et ce n'était point en punition de ses péchés. Cependant la plupart du temps ce sont nos propres péchés qui sont la cause de toutes ces guerres domestiques. Quelquefois même nos

amis deviennent nos ennemis en punition de nos crimes, et Dieu, pour des raisons qui lui sont connues, permet que nous soyons un objet de haine et d'aversion pour ceux qui nous aimaient le plus. C'est ainsi qu'il est écrit des Egyptiens dans le psaume cent quatrième : « Il changea leur cœur au point qu'ils conçurent de la haine pour son peuple. » *Psalm.* CIV, 25. Or, Dieu n'aurait point inspiré cette haine aux Egyptiens, s'ils n'avaient eu d'abord pour son peuple une affection coupable. L'amitié des Egyptiens était pour le peuple de Dieu un principe de ruine, leur haine devint pour lui une occasion de vertu. Que dis-je? des êtres même qui sont assujettis à l'homme et qui lui étaient soumis se sont révoltés contre leur maître en punition de ses crimes. Voyez Adam avant son péché : les animaux lui étaient soumis et lui obéissaient, et il leur donnait à chacun leur nom comme à des esclaves dont il était le maître. Mais, après qu'il eut souillé ses yeux par un regard coupable, les animaux cessèrent de le connaître, et à la soumission qu'ils lui témoignaient, succéda l'inimitié et la haine. Le chien dans une maison est parfaitement soumis à celui qui lui donne sa nourriture, il le craint, il le redoute ; mais, si cette même personne se présente à ses regards le visage noirci par la fumée et couvert d'un masque, le chien s'élance sur elle comme sur un étranger et cherche à la mettre en pièces. Ainsi, tant qu'Adam conserva dans sa pureté, ce visage qui avait été fait à l'image de Dieu, les animaux lui étaient soumis comme des esclaves. Mais, lorsque la désobéissance eut souillé et déformé son visage, les animaux ne connurent plus leur maître, et le prirent en haine comme un étranger. La révolte des serviteurs est donc le juste châtiment des péchés. Daniel était juste, et les lions reconnurent son empire; il était innocent de tout crime, et ils le laissèrent sans exercer contre lui aucune violence. Au contraire, un prophète se rend coupable de mensonge, et il rencontre sur son chemin un lion qui le met à mort. Il était comme défiguré par le mensonge, et le lion ne put le reconnaître. S'il avait trouvé un prophète comme Daniel, il l'aurait respecté; mais il ne rencontra qu'un faux prophète, et il se jeta sur lui comme sur un étranger. Le maître se rend coupable de mensonge, et l'esclave cesse de reconnaître son autorité. Et pourquoi parler de ces maux domestiques, lorsque notre corps lui-même qui nous est si intime et si cher nous déclare la guerre à cause de nos péchés, et nous accable par les fièvres, par les maladies, par les douleurs? Et il agit ainsi non point de son propre gré, mais parce que Dieu le lui commande; nous en avons une preuve dans ces paroles de Jésus-Christ au paralytique : « Vous voilà guéri, ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. » *Joan.*, V, 14.

Puisque donc nous savons, mes frères, que toutes les guerres domestiques et intestines, les révoltes de nos serviteurs et les maladies du corps ont souvent le péché pour cause, réprimons le péché comme la source de tous les maux, et, si les torrents de nos passions ne coulent pas impétueusement dans notre âme, les fleuves des eaux divines la traversent en y répandant la fécondité et la joie. David s'était emparé d'une femme qui était sous la puissance de son mari, comme d'un royaume qui ne lui appartenait pas ; car une femme unie de cœur à son époux est pour lui comme un royaume, et la pourpre et le diadème ne sont pas si chers à un roi que la femme l'est à son mari. En punition de ce crime, le fils qui lui était né de son épouse se révolta contre lui et voulut s'emparer du royaume de son père. Il enleva cette femme de vive force, il fut à son tour victime de la violence. Son péché avait été commis en secret, le triomphe que son fils remporta sur lui fut public ; sa blessure avait été cachée, et c'est aux yeux de tous qu'il dut subir l'opération du médecin, c'est-à-dire de Dieu qui lui avait dit : « Tu as fait cette action en secret, pour moi je la ferai à la face du soleil. » II *Reg.*, XII, 12. Cependant le crime d'Absalom ne fut point couronné d'un plein succès, et justement, afin que les parricides ne pussent s'autoriser de cet attentat. Après avoir été l'exécuteur de la justice de Dieu, il fut mis à mort comme un criminel ; et de même que, dans les théâtres, nous voyons les bêtes féroces dévorer les uns et être mises à

Punition d'Absalom.

mort par les autres ; ainsi Absalom qui s'était révolté contre David, fut tué par Joab. Il avait osé s'élever contre son père, il demeura suspendu au haut d'un arbre. Il fut retenu par un arbre pour avoir combattu contre la racine ; il demeura comme enchaîné à une branche, lui branche séparée de la volonté de son père. Il avait cherché à faire tomber la tète de son père, et il est pris lui-même par la tête. Il demeura suspendu comme un fruit malheureux à un arbre, lui qui avait voulu trancher les jours de l'auteur de son être. Un dard lui perce le cœur et il reçoit le coup de la mort, là où lui-même avait conçu ses parricides desseins. On vit alors un spectacle étonnant : comme il s'enfuyait sur sa mule, sa chevelure s'embarrassa dans les branches touffues d'un chêne. La chevelure de cet arbre retint enchaîné par la chevelure cet usurpateur en le frappant dans cet endroit où il voulut placer le diadème du roi son père. Absalom était donc suspendu entre le ciel et la terre. Le ciel ne voulait point le recevoir ; il avait rejeté de son sein le premier rebelle, le démon, comment aurait-il reçu le second, coupable de rébellion ? La terre l'avait en horreur, et ne pouvait consentir à être souillée par les pas de ce fils parricide ; si, en effet, elle a dévoré Dathan qui avait osé parler contre Moïse, si elle s'est ouverte pour engloutir celui qui avait ouvert la bouche pour proférer des discours séditieux, aurait-elle pu supporter un fils qui courait ôter la vie à son père ? Or, pendant que ce fils était ainsi pendu à un chêne, Joab, général des armées royales, vint et perça de trois dards le cœur d'Absalom en le frappant à l'endroit même qui était le siége de ses projets criminels. Et c'est quand il était ainsi suspendu que David lui fit cette épitaphe si bien méritée : « J'ai vu l'impie très-élevé et qui égalait en hauteur les cèdres du Liban ; et j'ai passé et il n'était plus. » *Psalm.* XXXVI, 35.

« Psaume de David lorsqu'il s'enfuyait devant Absalom, son fils. » Ce n'était point sous l'impression d'un sentiment de crainte qu'il s'enfuyait, mais par le désir d'épargner les jours de son fils. Il voulait lui sauver la vie, parce que c'était son fils ; mais ceux qui étaient avec lui ne crurent pas devoir l'épargner, parce que c'était un rebelle. Aussi David, alors que son fils le poursuivait et que pour cela même Séméi l'accablait d'outrages, fit preuve d'une patience admirable. Mais, lorsqu'il vit qu'il était pour un grand nombre un objet de scandale et surtout pour ceux qui avaient partagé la révolte d'Absalom ; lorsqu'ils s'élevèrent contre lui comme s'il était abandonné de la divine Providence, et qu'ils dirent hautement : David est maintenant seul, sans secours et sans appui, Dieu s'est retiré de lui, comme il s'est retiré autrefois de Saül ; de même qu'il s'est éloigné de Saül pour s'unir avec David, ainsi il abandonne maintenant David pour devenir le protecteur d'Absalom : révoltons-nous contre lui, attaquons-le ; il n'y a point de salut pour lui dans son Dieu ; lorsqu'il entendit ces paroles, c'est alors que David, plus sensible à ce langage impie qu'à la révolte de son fils, fit à Dieu cette question : « Seigneur, pourquoi le nombre de ceux qui me persécutent s'est-il si fort augmenté ? » Les tentations m'assiégent de toute part, les calamités m'environnent comme des torrents, une pluie désastreuse tombe sur moi, mes ennemis viennent m'assaillir comme autant de fleuves débordés, des esprits mauvais se déchaînent contre moi comme les vents en furie, et viennent fondre sur ma maison, dans le dessein de séparer mon âme de vous, ô mon Dieu ! Mais, fondé sur la pierre de la foi, je ne succombe point ; je me prosterne devant vous afin d'apprendre pourquoi, Seigneur, le nombre de ceux qui me persécutent s'est multiplié. Celui qui est né de moi s'est déclaré contre moi ; mais vous, Seigneur, vous êtes pour moi. Mes propres entrailles me font la guerre, mon peuple a pris le parti d'Absalom, mes propres soldats se sont armés contre moi. Mes brebis sont devenues des loups, les agneaux des lions, les petits agneaux eux-mêmes se sont changés en chiens furieux, les béliers en taureaux menaçants ; je ne m'en attriste pas pour moi-même ; mais je m'afflige de les voir courir à leur perte.



PSAUME IV.

« Lorsque je l'invoquai, le Dieu de ma justice m'a exaucé. »

1. Si le prophète s'exprime de la sorte, ce n'est pas seulement pour nous apprendre que sa prière a été exaucée, mais pour nous enseigner à nous-mêmes ce que nous devons faire si nous voulons que Dieu nous exauce promptement, et nous accorde l'effet de nos prières avant même qu'elles soient terminées. Le Roi-prophète, en effet, ne dit pas : Lorsque je l'ai eu invoqué, mais : « Lorsque je l'invoquai, il m'a exaucé. » C'est la promesse que Dieu lui-même a faite par son prophète à celui qui l'invoque : « Pendant que vous parlerez encore, je dirai : Me voici. » *Isa.*, LVIII, 9. Car ce qui donne à la prière cette puissance de persuasion sur le cœur de Dieu, ce n'est point la multitude des paroles, c'est une conscience pure, et la pratique des bonnes œuvres. Voulez-vous savoir ce qu'il dit à ceux qui vivent dans le mal, et qui s'imaginent cependant le fléchir par la longueur de leurs prières? « Lorsque vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai point; lorsque vous étendrez vos mains, je détournerai mes yeux de vous. » *Isa.*, I, 15. Avant toute chose, celui qui prie doit avoir de la confiance, et il obtiendra infailliblement ce qu'il demande. Aussi le prophète ne dit-il pas : Il m'a exaucé; mais : « Il a exaucé ma justice; » montrant ainsi cette confiance en Dieu dont son âme est toujours remplie quand il s'approche de lui. Or, ne pensez pas que ces paroles lui soient inspirées par un sentiment de vaine présomption; s'il parle ainsi, ce n'est point pour se faire valoir, mais pour notre instruction et pour nous donner à tous une leçon des plus utiles. Vous auriez pu dire : Il a été exaucé de Dieu, parce que c'était David; mais pour moi qui suis si petit et qui ai si peu d'importance, je ne puis rien en espérer. Il vous montre donc que si Dieu l'a exaucé ce n'est pas sans de sages raisons, et que s'il rejette vos prières, ce n'est point à la légère et comme au hasard, qu'il examine toujours avec le plus grand soin les œuvres de celui qui le prie. Si vous pouvez présenter vos œuvres à l'appui de votre prière, vous serez toujours exaucé; mais, si elles vous font défaut, fussiez-vous un David, vous ne pourrez jamais fléchir le cœur de Dieu.

Voyez les avares : ils ne tiennent aucun compte ni de la dignité, ni de quelque autre considération que ce soit; ils ne considèrent que ceux qui ont de l'argent, et se montrent disposés à tout faire pour eux. Ainsi Dieu, qui aime la justice, ne renverra jamais les mains vides le juste qui vient le prier. Quant à celui qui n'a point cette justice, et dont l'âme est souillée des vices contraires, il a beau prier et supplier, ses efforts sont inutiles, parce qu'il n'a point en lui la puissance de persuasion. Voulez-vous donc être tout-puissant auprès de Dieu, présentez-vous devant lui avec cette justice. Or, ne croyez pas que la justice soit une vertu particulière, c'est la vertu considérée dans son ensemble et comme la réunion de toutes les vertus. C'est dans ce sens que Job était juste : il avait toutes les vertus qu'un homme peut pratiquer; il ne s'abstenait pas de tel vice pour s'en permettre un autre. Quelle est, en effet, la balance que nous appelons juste? Celle qui est toujours parfaitement égale. Ce n'est point celle qui serait juste pour peser de l'or, et qui ne le serait plus quand il s'agirait de peser du plomb, mais celle qui pèse toutes les choses avec une parfaite égalité. Qu'entendons-nous encore par une mesure juste? celle qui mesure également tous les objets. C'est donc ainsi que Job était juste et équitable dans toutes les circonstances de sa vie. Ce n'est point seulement dans l'usage des richesses que Job était fidèle aux lois de l'équité; dans toutes les autres choses, il en était l'observateur rigoureux. Et qu'on ne dise pas qu'à la vérité il aimait à être équitable dans les questions d'argent, et qu'il cessait de l'être dans ses rapports et dans ses paroles avec ceux qui l'entouraient, et qu'il les traitait avec hauteur et dédain; car il ne fuyait rien tant que ces emportements de l'orgueil. C'est pour cela qu'il disait : « Ai-je dédaigné d'entrer en jugement

La justice embrasse toutes les vertus.

avec mon serviteur et avec ma servante, lorsqu'ils disputaient contre moi? N'ont-ils pas été créés comme je l'ai été moi-même? » *Job,* III, 13. L'orgueil et l'arrogance sont donc aussi une grande injustice.

2. Nous accusons de cupidité celui qui veut s'emparer des biens des autres et ne se contente pas de ceux qu'il possède; de même nous taxons d'orgueil celui qui exige de son prochain plus d'égards qu'il ne lui en est dû, qui veut avoir tous les honneurs, et n'a en retour que du mépris pour les autres. Cette prétention n'a point d'autre source que l'injustice. En voulez-vous la preuve? la voici : C'est Dieu qui a créé votre prochain aussi bien que vous et qui lui a donné absolument les mêmes avantages que vous avez reçus vous-même. Pourquoi donc le déposséder et le dépouiller de l'honneur que Dieu lui a donné, ne pas lui laisser prendre sa part des biens qui vous sont communs, vous attribuer tout exclusivement et le réduire à cette pauvreté qui le prive non-seulement des richesses, mais encore de l'honneur? Dieu vous a donné à l'un et à l'autre une seule et même nature, une noblesse égale, et a daigné vous admettre tous deux à l'honneur d'être sa créature. Ces paroles : « Faisons l'homme, » *Genes.,* I, 26, sont communes au genre humain tout entier. Pourquoi donc dépouiller votre prochain de son patrimoine, le réduire à la dernière humiliation, et vous approprier ce qui est la propriété commune de tous? Tel n'était pas le saint Roi-prophète; aussi disait-il avec autant de confiance que de liberté : « Dieu a exaucé ma justice. »

Comment nous devons nous louer ici-bas.

C'est ainsi que saint Paul parle souvent de lui-même, non par un sentiment d'orgueil ou d'ambition, mais pour se proposer aux autres comme modèle, lorsqu'il dit, par exemple: « Je voudrais que tous les hommes vécussent comme moi dans la continence. » I *Cor.,* VII, 7. Ainsi David lui-même, lorsque les circonstances l'exigent, proclame la force toute divine dont Dieu l'avait revêtu. Il rappelle comment il étouffait les ours, étranglait les lions, non pour se faire valoir assurément, mais uniquement pour se rendre digne de foi. Mais si j'ai la justice, me dira-t-on, quel besoin ai-je encore de la prière? La justice seule ne suffit-elle pas pour diriger toute ma vie, et l'auteur de tous les dons ne sait-il pas lui-même ce qui nous est nécessaire? — Je réponds que la prière est un lien puissant qui nous unit à Dieu, nous apprend à converser avec lui, et nous inspire l'amour de la sagesse. Celui qui fréquente habituellement un homme éminent, retire le plus grand fruit de cette société; combien plus celui qui entretient avec Dieu un commerce assidu? Mais nous ne comprenons pas suffisamment ces grands avantages de la prière, parce que nous n'y portons pas toute l'application d'esprit qu'elle exige, et que nous n'y suivons point les lois que Dieu nous prescrit. S'agit-il de présenter une requête à des hommes qui nous sont supérieurs, nous ne les abordons qu'après avoir composé notre attitude, notre démarche, nos vêtements, tout notre extérieur; tandis que, si nous paraissons devant Dieu, c'est en affectant des airs d'ennui, avec un sans-gêne inconvenant, en nous retournant en tout sens, et en donnant des signes d'une nonchalance scandaleuse; nous fléchissons les genoux devant lui, et notre esprit se promène sur la place publique. Si nous nous mettions en prière avec tout le respect convenable, et comme des hommes qui vont s'entretenir avec Dieu, les fruits les plus précieux nous seraient assurés avant même que nous eussions obtenu ce que nous demandons. Celui qui connaît les règles de ce divin entretien que Dieu permet à l'homme d'avoir avec lui, devient comme un ange sur la terre; son âme est comme délivrée des liens du corps, sa raison se tient dans les plus hautes régions; il s'élève de la terre aux cieux; il regarde avec mépris toutes les choses de la vie; cet homme s'approche du trône même de Dieu, fût-il d'ailleurs pauvre, au service des autres, d'une condition obscure et sans aucune science. Ce que Dieu recherche, en effet, ce n'est ni une élocution brillante, ni un savant arrangement des mots, mais la beauté de l'âme, et, si elle lui tient le langage qui lui plaît, elle obtient l'entier accomplissement de ses désirs. Voyez donc comme la prière est chose facile!

Parmi les hommes, lorsqu'on veut obtenir quelque faveur, il faut être doué du talent de la

parole, gagner par des flatteries tous ceux qui entourent le prince, avoir recours à mille autres moyens pour se rendre agréable. Ici, au contraire, la seule chose exigée, c'est une âme qui veille sur elle-même et qui éloigne soigneusement tous les obstacles qui l'empêchent de s'approcher de Dieu; « car, dit le Seigneur, je suis le Dieu qui est près et non pas le Dieu qui est loin. » *Jerem.*, XXIII, 23. Quand il s'éloigne, c'est nous seuls qui en sommes cause, car pour lui il est toujours près de nous. Mais que dis-je, nous n'avons pas besoin d'éloquence? Bien souvent la parole même est inutile. Que votre cœur seul lui parle et l'invoque avec ferveur, et vous serez aussitôt exaucés. C'est ainsi qu'il exauça la prière de Moïse, et celle de la mère de Samuel. Point de soldat ici qui vous repousse, point de garde qui vous fasse perdre l'occasion favorable; personne qui vous dise : Vous ne pouvez maintenant avoir audience, venez plus tard. — En quelque temps que vous veniez, il est prêt à vous entendre. Quand même ce serait à l'heure du dîner, ou à celle du souper; même au milieu de la nuit, sur la place, dans les chemins, dans votre lit, lorsque vous êtes au tribunal, près du magistrat, invoquez Dieu comme il le faut, et vous obtiendrez infailliblement l'effet de votre demande. Vous n'avez point à dire : Je crains de me présenter devant Dieu pour lui adresser ma prière, car mon ennemi est là. — Dieu a pris soin d'écarter cet obstacle; il ne prête aucune attention à votre ennemi, et n'interrompt point votre prière. Vous pouvez donc en tout temps et continuellement vous adresser à lui sans craindre la moindre difficulté. Vous n'avez ici besoin ni de portier pour vous introduire, ni d'intendants, ni d'administrateurs, ni de défenseurs, ni d'amis; présentez-vous seul devant Dieu, il vous écoutera d'autant plus que vous n'aurez recours à aucun intermédiaire pour le prier.

3. Jamais donc nous ne fléchirons aussi bien Dieu par l'entremise des autres que par nous-mêmes. Puisque Dieu désire et recherche notre amitié, il fait tout pour nous inspirer de la confiance, et dès qu'il nous voit agir nous-mêmes sous l'impression de ce sentiment, il condescend aussitôt à nos désirs; c'est ce qu'il fit à l'égard de la Chananéenne. Pierre et Jean le prient pour elle, il ne les écoute pas; cette femme fait elle-même de nouvelles instances, il lui accorde aussitôt ce qu'elle demande. Il paraît d'abord vouloir différer tant soit peu, mais ce n'est point pour ajourner la grâce que sollicite cette femme; il veut couronner sa persévérance d'une manière plus éclatante et rendre ses instances plus vives et plus intimes. Préparons-nous donc soigneusement à prier Dieu, et apprenons comment nous devons lui adresser notre prière. Il ne s'agit point pour vous d'aller aux écoles, de faire de grandes dépenses, de payer des maîtres, des rhéteurs, des philosophes. Il n'est même pas nécessaire d'employer beaucoup de temps pour que vous appreniez les règles de cet art; il vous suffit de le vouloir, et vous le savez en perfection. Ce n'est point seulement votre propre cause, c'est aussi la cause des autres que vous pourrez défendre devant ce tribunal.

Forme de la prière.

Quel objet faut-il se proposer dans l'étude de cette jurisprudence céleste? — La méthode ou la forme de la prière. Approchez-vous de Dieu avec une âme mortifiée, avec un cœur contrit, les yeux inondés de larmes abondantes; ne demandez rien de terrestre, ne désirez que les choses de la vie future; que les biens spirituels soient l'unique objet de votre prière; ne demandez pas à Dieu vengeance contre vos ennemis, oubliez toutes les injures qui vous ont été faites, chassez de votre âme toutes les passions qui la troublent, présentez-vous avec un cœur pénétré de componction, rempli d'humilité et d'une grande douceur; qu'il ne sorte de votre bouche que des paroles convenables, ne prenez part à aucune mauvaise action, n'ayez aucun rapport avec l'ennemi commun du genre humain, c'est-à-dire avec le démon. Car les lois civiles elles-mêmes punissent sévèrement celui qui plaide la cause des autres devant le souverain, et puis en même temps entretient des relations avec ses ennemis. Si donc vous voulez plaider à la fois votre cause et celle des autres auprès de Dieu, conduisez-vous avec la plus grande droiture et n'ayez pas le moindre rapport avec cet ennemi commun du genre humain. C'est ainsi que vous

serez véritablement juste, et en ayant ainsi la justice pour avocat, vous ne pourrez manquer d'être écouté.

« Au jour de la tribulation, vous avez élargi ma voie. » Il ne dit point : Vous m'avez écarté les afflictions, ni vous m'avez délivré des tentations, mais en les laissant subsister, vous m'avez mis au large. Dieu fait paraître les ressources infinies de sa sagesse et de sa puissance, non-seulement en nous délivrant de nos tribulations, mais en nous les faisant supporter avec une merveilleuse facilité lorsqu'elles persistent. Cette conduite fait éclater à la fois la puissance de Dieu et la vertu de ceux qui sont victimes de ces tribulations, parce que, d'un côté, Dieu donne la force qui met au large et console l'âme affligée ; et, de l'autre, il laisse peser sur elle l'épreuve pour étreindre de près sa négligence et la guérir du relâchement et de la négligence.

Que signifient ces mots : Dieu met notre âme au large.

Comment, me direz-vous, Dieu peut-il mettre au large au milieu de l'affliction ? C'est ce qu'il fit pour les trois enfants dans la fournaise et pour Daniel dans la fosse aux lions. Il n'a point éteint les flammes de la fournaise pour garantir ces enfants de leur atteinte ; il n'a point fait mourir les lions pour mettre Daniel à l'abri de leur férocité ; mais alors que le feu était des plus ardents et que les lions étaient là prêts à dévorer leur proie, les justes jouirent de la plus grande liberté. L'âme est encore mise au large dans un autre sens, lorsqu'accablée sous le poids des tribulations, elle se voit délivrée de ses passions et d'une multitude de maladies intérieures ; car c'est vraiment alors qu'elle voit s'élargir la voie devant elle. Combien qui dans la prospérité voient naître dans leur âme des affections criminelles qui sont pour eux la cause de peines cuisantes : amour des richesses, amour des plaisirs des sens, et d'autres objets non moins coupables !

Voyez ceux qui sont tourmentés de la fièvre : tant qu'ils cherchent la satisfaction de leurs désirs déréglés dans une table bien servie, dans des vins exquis, leur état ne fait que s'empirer ; mais, s'ils consentent à s'imposer avec persévérance quelque privation, un mieux sensible se déclare aussitôt, ils voient disparaître leurs souffrances et finissent par recouvrer la santé. Ainsi en est-il dans la conduite ordinaire de la vie. Rien ne nous met plus au large que l'affliction, qui nous détache de toutes les choses de la terre. Croyez-vous que les Juifs n'aient pas été dans de grandes tribulations, alors même que leurs affaires paraissaient le plus prospères ? N'entendez-vous pas le langage d'une âme dévorée par la fièvre, en proie à l'agitation et au trouble dans ces paroles : « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous ; car, pour ce qui est de Moïse, cet homme qui nous a tirés de l'Egypte, nous ne savons ce qui lui est arrivé ? » *Exod.*, XXXII, 1. Au contraire, ne voyez-vous pas le signe d'une âme véritablement sage et affranchie de toutes les passions qui nous troublent, dans la prière fervente que les Juifs adressèrent à Dieu du milieu de leurs tribulations, pour qu'il vînt à leur secours ? Et le Roi-prophète lui-même, quelles peines cruelles n'a-t-il pas éprouvées parmi les douceurs d'une vie tranquille, par suite de cette passion coupable qui a été pour lui la cause de mille déchirements et de mille angoisses ? Mais, lorsque la tribulation est venue fondre sur lui, quelle a été la tranquillité de son âme ? Le feu ne l'a point touché, et il a vu toute son ardeur s'éteindre. En effet, la plus grande cause de tribulation pour une âme, ce sont les passions qui l'assiégent. Les unes viennent du dehors, les autres naissent au dedans d'elle-même, et c'est la plus grande tribulation. Le monde a beau nous tourmenter, nous n'avons rien à craindre si nous savons ne pas nous tourmenter nous-mêmes ; il dépend donc de nous d'être dans l'affliction ou de n'y être pas.

4. Voulez-vous entendre la voix de l'Apôtre proclamer la grande liberté que l'âme trouve au sein de l'affliction ? écoutez saint Paul vous énumérant lui-même les fruits qu'elle produit : « La tribulation produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et cette espérance n'est pas confondue. » *Rom.*, V, 3-5. Voyez s'il est possible de dire combien l'âme s'étend et se dilate au milieu de la tribulation, qui devient pour elle comme un port où elle aborde avec joie ? « La tribulation, dit-il, produit la patience. » de Quoi plus calme et de plus tranquille, en ef-

fet, que l'homme véritablement patient et qui supporte facilement toutes les afflictions? Quoi de plus fort que celui qui a passé par l'épreuve? Que peut-on comparer au plaisir intime qui en est le précieux fruit? Saint Paul nous énumère trois sujets de joie différents qui naissent de l'affliction : la patience, l'épreuve et l'espérance des biens futurs. C'est ce que le sage prophète veut exprimer lorsqu'il dit à Dieu : « Vous avez élargi ma voie dans la tribulation. » Il a dit précédemment : « Dieu m'a exaucé ; » il explique maintenant en quoi Dieu a exaucé sa prière. Ce n'est point en lui accordant des richesses, il n'en demandait pas ; ce n'est point en obtenant de triompher de ses ennemis, tel n'était point l'objet de sa prière. Dieu l'a exaucé en lui donnant le calme et la tranquillité qu'il goûte désormais au milieu même de la tribulation.

« Ayez pitié de moi et exaucez ma prière. » Que dites-vous, saint prophète? Vous venez d'invoquer le souvenir de votre justice, et vous faites un appel à la compassion et à la miséricorde? Comment accorder ces choses? — Rien de plus facile, et ces paroles sont étroitement unies avec celles qui précèdent. Car, quelle que soit la multitude de nos bonnes œuvres, ce n'est que par un effet de sa bonté et de sa miséricorde que Dieu nous exauce. Fussions-nous parvenus au sommet de la plus haute vertu, c'est toujours sa miséricorde qui nous sauve. Apprenons de là qu'à la justice intérieure il nous faut joindre la contrition du cœur. Quand même vous seriez pécheur, si vous priez Dieu avec cette humilité qui est une partie de la vertu, vous êtes capable des plus grandes choses ; au contraire, fussiez-vous des plus justes, si vous vous présentez devant Dieu dans un sentiment de présomption, vous perdez tout le mérite de vos bonnes œuvres. C'est ce que prouve l'exemple du publicain et du pharisien.

Il nous faut donc maintenant apprendre la manière de prier. Quelle est-elle ? Apprenez-la du publicain et ne rougissez pas de vous instruire à l'école d'un tel maître, dont la prière a été si parfaite, que quelques paroles seulement lui ont obtenu un plein succès. Son âme était si bien préparée, qu'une seule parole lui suffit pour lui ouvrir le ciel. Et quelle était cette préparation ? Il reconnaissait sa misère, il se frappait la poitrine, il n'osait pas lever les yeux vers le ciel. Vous aussi, priez de la sorte, et vous rendrez votre prière plus légère que l'aile de l'oiseau. Si, en effet, cette prière a suffi pour rendre juste un pécheur, à quel degré de perfection sera élevé le juste, s'il sait adresser à Dieu une semblable requête ? C'est pour nous faire comprendre cette vérité que le Roi-prophète ne parle pas ici de lui-même, mais de sa prière. Il a dit plus haut : « Exaucez ma justice ; » il dit ici : « Exaucez ma prière. » Pourquoi le centurion Corneille a-t-il été exaucé ? C'est parce que la prière a été son avocate auprès de Dieu. « Vos prières et vos aumônes, lui dit l'ange, sont montées en présence de Dieu. » *Act.*, x, 4. Et c'est avec raison qu'il lui parle de la sorte ; car ce sont les bonnes œuvres que le Seigneur exauce ; ce ne sont pas absolument les prières, mais les prières qui sont conformes à la loi de Dieu. Et quelles sont ces prières ? Celles qui ont pour objet des choses qu'il est digne de Dieu de nous donner, et qui ne lui demandent pas ce qui est en opposition avec ses lois. Mais qui donc serait assez téméraire, me direz-vous, pour implorer de Dieu des choses qui seraient en contradiction avec sa loi ? Celui qui implore la vengeance de Dieu contre ses ennemis, voilà ce qui est en contradiction directe avec la loi divine ; car Dieu lui-même nous a dit : « Remettez leurs dettes à ceux qui vous doivent. » *Matth.*, vi, 12. Et vous, vous venez invoquer contre vos ennemis Celui qui vous commande de leur pardonner ? Se peut-il un égarement plus coupable ? Celui qui se présente pour prier Dieu doit avoir l'attitude, les pensées, les sentiments d'un suppliant ; pourquoi donc prendre la figure d'une autre personne, d'un accusateur ? Comment pouvez-vous espérer obtenir le pardon de vos péchés, quand vous venez prier Dieu de punir les péchés des autres ?

Que votre prière n'ait donc rien d'impitoyable, qu'elle soit pleine de calme, qu'elle ait pour ainsi dire un visage gracieux et agréable. Telle est la prière où règne la douceur, et qui ne souhaite point de mal à ses ennemis ; tandis que la

prière qui est faite dans un esprit opposé ressemble à une femme emportée à la fois par l'ivresse et la folie, ou bien à un sanglier en fureur. Aussi le Ciel lui demeure-t-il impitoyablement fermé. La prière, au contraire, qui s'inspire de la douceur chrétienne, a je ne sais quoi de mélodieux, de doux, de digne des oreilles des rois, quelque chose qui est à la fois suave, harmonieux et mesuré. Aussi une prière semblable, loin d'être exclue de la scène, reçoit les couronnes qui lui sont dues; car elle se présente avec une lyre d'or, avec des vêtements où l'or éclate également. Aussi charme-t-elle son juge par son attitude, par ses regards, par sa voix; et personne ne songe à la repousser des célestes palais. Elle répand dans toute l'assemblée une joie ineffable. La prière vraiment digne des cieux, celle qui emprunte aux anges mêmes leur voix, est celle dont le langage n'a point d'amertume, et ne fait entendre que des paroles de douceur. Lorsqu'elle adresse ses supplications à Dieu pour d'injustes ennemis, pour des persécuteurs, les anges l'écoutent dans un profond silence, et, lorsqu'elle a cessé de parler, ils ne se lassent pas de l'applaudir, de la louer, de l'admirer. Faisons nous-mêmes à Dieu de semblables prières, et nous serons exaucés. Lorsque nous nous présentons devant Dieu, figurons-nous que nous parlons non pas devant une réunion ordinaire, vulgaire, mais devant une assemblée composée de tout l'univers, ou plutôt de tous les peuples qui habitent les cieux, et au milieu desquels est dressé le trône du Roi des cieux, qui prête une oreille attentive à notre prière. Faisons en sorte que notre prière soit digne de paraître au milieu de cette assemblée; lorsque nous sommes pour entrer dans l'assemblée des anges, préparons-nous avec plus de soin que ne s'exerce le joueur de harpe ou de lyre, pour ne laisser échapper aucun son qui blesse l'harmonie. Que notre langue, semblable à l'archet qui touche l'instrument, ne fasse entendre que des accents agréables, harmonieux, cadencés et animés d'une pensée céleste. Lorsque nous nous présentons devant Dieu pour lui adresser nos supplications et nos prières, faisons résonner les cordes de notre âme en faveur de nos ennemis; c'est ainsi que nous mériterons de voir exaucées les prières que nous faisons pour nous-mêmes.

5. La prière faite dans ces sentiments couvre de honte le démon et nous inspire la plus grande confiance. Non-seulement elle confond le démon, mais elle le met en fuite; car le démon ne craint pas si vivement celui qui le chasse d'un autre homme et lui fait prendre la fuite, que celui qui triomphe de sa colère, et qui sait commander à son courroux : la colère est elle-même un démon cruel, et ceux qu'elle domine sont plus malheureux que ceux qui sont possédés du démon. En effet, le démon ne précipite pas dans l'enfer ceux qu'il possède; mais la colère, le souvenir des injures qu'on a reçues nous ferme la porte du royaume des cieux. Si nous savons soumettre notre prière à cette règle, nous pourrons dire aussi à Dieu avec confiance : « Exaucez ma prière. » Non-seulement alors vous retirerez de votre prière les plus grands avantages, mais vous comblerez de joie Dieu qui vous écoute, parce que vous lui demanderez des choses qui sont vraiment conformes à ses commandements, et qu'il vous accordera on ne peut plus volontiers. Voilà ce qui est digne de l'adoption divine, voilà ce qui nous fait voir véritablement le caractère de ses enfants : « Soyez miséricordieux, nous dit-il, comme votre Père céleste qui est dans les cieux; » *Luc.*, VI, 36; et encore : « Priez pour ceux qui vous font du mal, afin que vous soyez semblables à votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, V, 44. Que peut-on comparer à une semblable prière? Ce n'est ni aux anges, ni aux archanges, mais au Roi des cieux lui-même qu'elle nous rend semblables. Or considérez quelle confiance fait éclater dans ses prières celui qui devient semblable, autant qu'il est en lui, au Roi des cieux. « Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge? » A qui le Roi-prophète adresse-t-il ici la parole? A qui fait-il ce reproche et donne-t-il ces conseils? A ceux qui vivent dans le crime et se laissent entraîner au mal. Mais quoi, est-ce que nous ne sommes pas nous-mêmes enfants des

hommes? Oui, nous sommes par nature enfants des hommes, mais nous sommes par la grâce enfants de Dieu. Si nous conservons soigneusement l'image de Dieu par la pratique de la vertu, cette grâce aura son effet complétement. Car il faut que ceux qui doivent à la grâce le titre glorieux d'enfants de Dieu en expriment fidèlement le caractère par la sainteté de leur vie. Quant à ceux qui sont absorbés par les soins de cette vie et se laissent aller à leurs inclinations vicieuses, la sainte Ecriture les appelle enfants des hommes : « Les enfants de Dieu voyant les filles des hommes. » *Genes.*, VI, 2.

Mais, me direz-vous, vous avancez le contraire de ce que vous voulez prouver? Nullement. L'auteur sacré donne ici le nom d'enfants de Dieu à ceux qui avaient eu pour pères des hommes vertueux et avaient reçu de Dieu des témoignages d'honneur, mais qui, menant ensuite une vie toute différente, s'étaient livrés au vice et avaient perdu ces glorieuses prérogatives. S'il rappelle ces prérogatives d'honneur, c'est pour faire ressortir davantage leur conduite coupable, et il leur montre après cela que leur plus grand crime, c'est qu'étant enfants de Dieu et devant le jour à des hommes aussi vertueux, ils en soient venus à cet excès d'iniquité. Dieu s'exprime encore ailleurs en ces termes : « J'ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut ; mais vous mourrez tous comme les autres hommes. » *Psalm.* LXXXI, 67. Considérez quelle était la prudence du prophète. Il a commencé par relever la puissance de Dieu, sa condescendance, la multitude des ressources qui sont à sa disposition, sa bonté, sa tendresse, qui le portent à venir au secours de ceux qui sont dans la tribulation et à les exaucer par un sentiment de miséricorde ; puis il pense à l'iniquité qui se répand comme un torrent parmi les hommes, à l'impiété qui les domine, et comme sous le poids d'un profond découragement, il s'adresse à ceux qui passent toute leur vie dans ces excès criminels, et leur tient à peu près ce langage : Quoi ! vous avez un Dieu dont la bonté, dont la clémence égale la puissance, et vous vous laissez entraîner à l'iniquité? — Voyez dans ce reproche quel heureux mélange de colère, de douceur et de sagesse ! Que leur dit-il donc? « Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur appesanti? » Il leur fait surtout un reproche de leur persévérance dans le mal.

Si c'est un crime, en effet, de ne pas comprendre tout d'abord la bonté de Dieu envers nous, quel pardon peut espérer celui qui ferme les yeux si longtemps à la vérité? Or, que faut-il entendre par ces cœurs appesantis? Ceux qui ont des sentiments grossiers et charnels, qui sont attachés à la terre, suivent leurs inclinations vicieuses, se livrent à toute sorte de crimes, et se corrompent au milieu des plaisirs des sens ; tel est l'homme charnel. En se rendant ainsi l'accusateur de leur vie, le Roi-prophète leur indique la source de leur impiété, et leur fait voir que c'est là le plus grand obstacle qui les empêche de s'élever à des vérités plus hautes. Rien n'appesantit le cœur comme les désirs criminels, l'inclination trop vive aux jouissances de la vie, et l'attache trop grande aux biens de la terre. On ne se tromperait point en appelant ce cœur un cœur de boue ; c'est pour cela que le Roi-prophète l'appelle un cœur appesanti, et il fait voir que la cause de tout le mal, c'est que le cœur qui devrait remplir l'office de conducteur, non-seulement ne peut maintenir le coursier qu'il est chargé de conduire, mais qu'il se laisse entraîner avec lui dans l'abîme. C'était à lui de donner des ailes à la chair, de la maintenir dans de plus hautes régions, de l'élever jusqu'au ciel ; et il tombe avec elle sous le poids écrasant du vice. Quand le conducteur, quand le pilote se conduisent de la sorte, quelle espérance de salut peut-il rester? C'est ce que nous dit Notre-Seigneur : « Si la lumière qui est en vous est ténèbres, combien grandes seront les ténèbres elles-mêmes? » *Matth.*, VI, 23. Si le pilote tombe dans l'ivresse et imite le mouvement irrégulier des flots, comment le navire pourra-t-il échapper au naufrage?

6. Comment donc pourrons-nous rendre notre âme légère? Si notre vie est vraiment exemplaire, c'est-à-dire, si nous ne soupirons après aucune des jouissances de cette vie, et si nous n'attachons pas à nos pieds de ces entraves qui

nous entraînent dans les basses régions. Parmi les corps, il en est qui par leur nature tendent toujours à tomber, comme les pierres, le bois et d'autres corps de ce genre; d'autres qui tendent toujours à s'élever, comme le feu, le vent et la plume, qui est légère de sa nature. Si donc vous attachez à un corps léger un corps pesant et qui tend naturellement à tomber, ni les ailes, ni le vent ne pourront vous être d'aucune utilité, puisque le corps pesant l'emporte nécessairement, rompt l'équilibre et entraîne le corps plus léger avec lui. De même encore, qu'un homme ait les jambes alourdies ou par l'affluence des humeurs, ou par l'effet d'une autre maladie, rien ne lui servira que tout le reste de son corps soit léger. Or, s'il en est ainsi des corps, à plus forte raison de notre cœur. Ne faisons donc rien pour l'appesantir, de peur que, comme les navires dont le lest est trop pesant, il ne vienne à être submergé. Cela dépend complétement de nous. Notre âme n'est pas pesante de sa nature; au contraire, elle est légère et tend à s'élever; c'est nous qui contre sa nature la rendons pesante, et c'est ce que nous reproche le Roi-prophète. Si elle était pesante de sa nature, il ne nous en aurait pas fait un reproche. Ainsi encore nous marchons en vertu de notre nature; mais, si nous alourdissons volontairement nos genoux, l'empêchement ne vient pas de la nature. Le même phénomène se produit pour les pieds de l'âme, c'est-à-dire pour les pensées. « Pourquoi aimez-vous la vanité, et cherchez-vous le mensonge? » Le prophète a ici en vue le culte des idoles, et la vie qui est livrée au mal. On appelle vain ce qui est vide, ce qui n'a que le nom de la chose, sans la chose elle-même.

Ainsi les Gentils ont une multitude de noms de dieux; mais de fait, ils n'ont pas ce que ce nom signifie. Il en est de même de toutes les autres choses : ils ont le nom des richesses, le nom de la gloire, le nom de la puissance; mais ils n'en ont pas la réalité, et ils n'en possèdent que le nom. Qui donc serait assez insensé pour rechercher des noms vides de sens et de choses, et de poursuivre avidement des vanités qu'il devrait bien plutôt fuir? Or, que sont autre chose les plaisirs et la félicité du monde? Est-ce que tout n'est pas mensonge et tromperie? Vous avez beau faire sonner bien haut les noms de gloire, de richesses, de puissance; tout cela n'est que vanité. Voilà pourquoi l'Ecclésiaste a dit : « Vanité des vanités, et tout est vanité. » *Eccle.*, I, 2. Voilà pourquoi le Roi-prophète se plaint si amèrement en voyant notre vie en proie à un égarement aussi déplorable. De même qu'un homme qui en voit un autre fuir la lumière et rechercher les ténèbres, ne peut s'empêcher de lui dire : Pourquoi donc cet acte insensé et si contraire à toute raison? ainsi le prophète s'écrie : « Pourquoi aimez-vous la vanité et recherchez-vous le mensonge? Sachez que le Seigneur a couvert son saint de gloire. » Un autre interprète traduit : « Mais sachez qu'il a couvert de gloire. » Voyez ici la sagesse du prophète! D'où part-il pour les amener à la connaissance de Dieu? Il choisit pour cela une des preuves les plus évidentes, un fait des plus manifestes, il se propose lui-même en exemple. Je suis, leur dit-il, *le serviteur* du Dieu véritable; venez donc apprendre de moi quelle est sa puissance, sa force, sa providence. C'est ce que le Roi-prophète prouve jusqu'à l'évidence, lorsque, pour démontrer la providence divine, il choisit successivement le soleil, le ciel, la terre, l'air, et proclame la gloire du Créateur par l'ordre admirable qui règne dans toutes les parties du monde visible. Les serviteurs de Dieu et les événements qui sont arrivés par son ordre lui fournissent la preuve de la même vérité. C'est ce que nous voyons dans Abraham lui-même. Les enfants de Heth lui disaient : « Nous savons que vous êtes venu vers nous comme un prince de Dieu. » *Genes.*, XXIII, 6. — Et comment le savez-vous? — Par les combats que vous avez livrés, par les victoires et les trophées que vous avez remportés. Les Juifs en sont un autre exemple. Les miracles opérés en leur faveur avaient rempli de crainte les habitants de toute la terre, comme l'atteste cette courtisane de Jéricho : « La crainte et la terreur de votre nom nous ont tous saisis. » *Jos.*, II, 9.

Il y a donc deux voies qui conduisent à la connaissance de Dieu, l'une par les créatures, l'autre, qui est beaucoup plus claire, par les ser-

viteurs de Dieu, et Dieu, depuis les siècles les plus reculés, n'a cessé de répandre par ce dernier moyen sa doctrine de génération en génération. C'est ainsi qu'il a enseigné les Egyptiens et les Perses par Abraham, les Ismaélites et une multitude d'autres par ses enfants, et par Jacob les habitants de la Mésopotamie. C'est ainsi que l'univers entier, s'il avait voulu, aurait eu les saints pour maîtres. Je dirai plus, bien avant ces saints patriarches, le déluge et la confusion des langues avaient suffi pour réveiller de son assoupissement l'intelligence des hommes. Car, de peur que le souvenir de ce dernier événement ne vînt à s'effacer de l'esprit des hommes par suite de l'éloignement des temps, cet endroit même reçut un nom significatif; on l'appela Babylone à cause de la confusion des langues, afin que ce nom seul fît remonter à l'événement qui lui avait donné naissance, et comprendre l'étendue de la puissance de Dieu. De cette manière, tous ceux qui habitaient l'Occident apprenaient tous les grands faits historiques dans leurs relations avec les marchands égyptiens. Dans les commencements, il est vrai, un très-petit nombre de peuples habitaient cette partie du monde, tandis que les contrées de l'Orient comptaient un grand nombre de nations et une population considérable. C'est dans l'Orient, en effet, qu'Adam avait reçu la vie; c'est l'Orient qu'habitaient les enfants de Noé, ils y étaient encore après la construction de la tour de Babel, et ils se fixaient pour la plupart dans cette partie du monde. Cependant Dieu prit soin à chaque génération de leur donner des maîtres, tels que Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Melchisédech.

Voilà pourquoi le Roi-prophète cherche à faire impression sur ceux qui vivent dans l'iniquité, en leur rappelant la protection dont Dieu environne les saints : « Sachez que le Seigneur a rendu son saint admirable. » Que signifie cette expression? Il a environné celui qui lui était dévoué d'une gloire, d'un éclat qui excitait l'admiration. Apprenez donc quelle est la puissance de Dieu par les merveilles qu'il opère en faveur de son serviteur. Il ne dit pas seulement : Il l'a comblé de biens, mais, « Il l'a rendu admirable; » c'est-à-dire qu'il l'a comblé de biens d'une manière tout à fait miraculeuse, contre toute attente et toute espérance. C'est ce qu'il fit en particulier pour Abraham : non-seulement il sauva l'honneur de sa femme, mais il le rendit lui-même l'objet de l'admiration des Egyptiens, et le juste dut à la protection divine de ne courir aucun danger, et de plus, d'être environné de gloire dans toute l'Egypte. C'est comme récompense de sa justice que Dieu le garantit de tout danger, et c'est pour l'instruction des autres qu'il le fit sortir de l'Egypte comblé de gloire et d'honneur. Nous voyons les mêmes effets de cette protection dans Daniel jeté en pâture aux lions, et dans Jonas englouti par la baleine. Partout Dieu se déclare, au prix même des plus grands miracles, le protecteur non de tous indifféremment, mais de ceux qui se recommandent par leur sainteté.

7. Vous voyez comme le Roi-prophète nous exhorte à la fois à la connaissance de Dieu, et à mener une vie sainte, en nous enseignant à ne point placer l'espérance de notre salut dans la seule bonté de Dieu, mais aussi dans le mérite de nos actions vertueuses. « Le Seigneur m'exaucera lorsque je l'invoquerai. » Il vient de dire que Dieu l'a couvert d'une gloire admirable, il ne s'arrête pas là et il nous fait connaître un bonheur d'un genre différent. Quel est-il? C'est d'avoir toujours Dieu pour auxiliaire et pour défenseur, et de jouir continuellement de sa présence. Et ce n'est pas une seule fois, mais deux, mais trois fois, mais toutes les fois que nous l'invoquons, qu'il renouvelle ce prodige. Voyez comme il est prompt à nous exaucer. Il a dit en commençant : « Lorsque je l'invoquais, le Dieu de ma justice m'a exaucé; » de même ici : « Lorsque je crierai vers lui. »

Pourquoi un grand nombre d'hommes ne sont pas exaucés.

Mais comment donc se fait-il qu'un si grand nombre ne soit point exaucé? Parce qu'il demande des choses inutiles, et alors il vaut mieux pour nous que Dieu nous refuse l'objet de nos prières. Si donc parfois Dieu nous exauce, ne nous hâtons pas de nous réjouir; et, s'il refuse de nous exaucer, témoignons-lui notre reconnaissance. La cause pour laquelle Dieu n'écoute point nos prières, vient ou de ce que nous demandons des choses inutiles, et c'est un profit

véritable de ne point les recevoir ; ou de ce que nous prions avec tiédeur, et alors, en différant de nous exaucer, Dieu prend un moyen sage et efficace pour nous faire persévérer dans la prière; c'est pour nous un des plus précieux avantages. « Si vous savez, nous dit-il, donner de bonnes choses à vos enfants; » *Matth.*, VII, 11 ; à plus forte raison notre Dieu sait-il et quand il faut donner, et ce qu'il faut donner. Saint Paul a demandé à Dieu une grâce et ne l'a pas obtenue, parce qu'il demandait une chose inutile. Moïse demande aussi, et Dieu refuse de l'exaucer. Ne cessons donc point de prier, lorsque notre prière n'est point exaucée, ne nous laissons point aller à la tristesse et au découragement, mais persévérons avec constance dans la prière.

« Mettez-vous en colère, mais gardez-vous de pécher, repassez en silence sur vos lits de repos les pensées de votre cœur. » Je répète ce que j'ai dit précédemment : avant de conduire les hommes à la connaissance de Dieu, le Roi-prophète veut guérir leur âme de toutes ses maladies ; car il sait qu'une vie corrompue est pour nous le plus grand obstacle à la connaissance des vérités sublimes de la religion. C'est ce que saint Paul lui-même nous indique lorsqu'il dit aux Corinthiens : « Je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des personnes encore charnelles. Je ne vous ai nourris que de lait, comme de petits enfants en Jésus-Christ, et non de viandes solides. » I *Cor.*, III, 1-2. Et ailleurs, écrivant aux Hébreux : « Nous aurions beaucoup de choses à vous dire sur cette matière ; mais il est bien difficile de les expliquer, parce que vous vous êtes rendus peu capables de les entendre. » *Hebr.*, v, 11.

C'est ce que de son côté Isaïe nous déclare en ces termes : « Ce peuple me cherche et demande à connaître mes voies, comme si c'était un peuple qui eût pratiqué la justice, et qui n'eût point abandonné la loi de son Dieu. » *Isa.*, LVIII, 2. De même le prophète Osée lorsqu'il dit : « Semez pour vous dans la justice et rendez ainsi plus vive la lumière de la connaissance. » *Ose.*, X, 12. Jésus-Christ lui aussi n'a-t-il pas dit : « Quiconque fait le mal, hait la lumière, et ne vient point à la lumière ; » *Joan.*, III, 20 ; et encore : « Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez l'un de l'autre la gloire, et ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul ? » *Joan.*, v, 44. L'Evangéliste lui-même fait ailleurs cette remarque : « Ses parents (ceux de l'aveugle-né) parlèrent ainsi, parce qu'ils craignaient les Juifs. » *Joan.*, IX, 22. Et dans un autre endroit : « Cependant plusieurs d'entre les princes mêmes crurent en lui ; mais, à cause des Pharisiens, ils ne le confessaient pas. » *Joan.*, XII, 42. C'est ainsi que nous voyons partout que la corruption des mœurs est un obstacle à la connaissance parfaite des vérités divines. De même que l'humeur qui se répand sur la pupille transparente de l'œil obscurcit et trouble l'organe de la vue, ainsi la pensée qui s'est laissée envahir et corrompre par le vice couvre l'âme d'épaisses ténèbres. C'est dans cette conviction que le Roi-prophète donne ce sage conseil : « Mettez-vous en colère, mais gardez-vous de pécher. » Il n'interdit point la colère, elle a son utilité ; il ne proscrit point l'indignation, elle peut nous servir pour réprimer l'injustice ou pour stimuler la négligence. La colère qu'il nous défend, c'est la colère qui est injuste, c'est l'indignation qui n'a point de raison d'être. Lorsque Moïse arrive aux lois qui ont pour objet les devoirs de la morale, il place en tête de toutes ce précepte : « Vous ne tuerez pas. » *Exod.*, XX, 13. C'est ce que fait ici le Roi-prophète, et il fait plus encore parce qu'il connaissait mieux les devoirs de la religion véritable.

Moïse proscrit le meurtre, David veut étouffer dans notre cœur jusqu'à la colère, qui enfante le meurtre, qui est la racine et la source de tout mal. C'est pour cela que Jésus-Christ voulant mettre un frein à cette passion de la colère, disait : « Celui qui se met sans raison en colère contre son frère, sera digne de la géhenne du feu. » *Matth.*, v, 22. Vous voyez partout la juste mesure. « Mettez-vous en colère et ne péchez pas... Celui qui se met en colère sans raison... » La colère est donc permise pour de justes causes. Car saint Paul s'est mis en colère contre Elymas ; et Pierre contre Sapphire. J'oserais dire toutefois que ce n'était pas de la colère, mais de la pru-

dence, de la sollicitude, un acte sage et ferme de prévoyance. Un père se met en colère contre son fils, mais c'est par affection pour lui. L'homme dont la colère est sans raison est celui qui ne cherche qu'à se venger; celui, au contraire, qui ne se propose que de corriger les défauts de son prochain est le plus doux des hommes. C'est ainsi que la colère de Dieu dont parlent les Ecritures, a pour objet non de le venger lui-même, mais de nous être utile. Prenons-le donc pour modèle. Se venger de la sorte, c'est se venger en Dieu; agir autrement, c'est se venger en homme. La colère de Dieu ne diffère pas seulement de la nôtre en ce qu'elle est toujours juste, mais en ce qu'elle ne produit en lui aucun trouble de l'esprit. Ne nous laissons donc pas aller à la colère sans raison. La colère ne nous a pas été donnée pour que nous y trouvions une occasion de péché, mais comme un moyen de nous opposer aux péchés des autres; ni pour répandre le trouble et le malaise dans notre âme, mais pour être le remède de toutes ses maladies.

8. Voyez en vous-même de quel crime se rend coupable celui qui change le remède en poison, qui fait de nouvelles blessures avec l'instrument destiné à guérir les blessures des autres; semblable en cela à un homme qui prendrait le fer destiné à retrancher les chairs gangrenées du corps des autres, pour déchirer son propre corps et le couvrir de blessures; ou à un pilote qui se servirait pour submerger sa barque du gouvernail, à l'aide duquel il devait maîtriser la fureur désordonnée des vents. Telle est donc la colère : c'est un instrument utile pour nous réveiller de notre assoupissement, pour inspirer à notre âme une certaine vigueur et nous donner la force de prendre hautement la défense de ceux qui sont victimes de l'injustice, et de tirer vengeance des piéges qui leur sont dressés. C'est pour cela que le Roi-prophète prend soin de nous dire : « Mettez-vous en colère, et ne péchez pas. » Si cela n'était pas possible, il n'en eût point fait un précepte; car personne ne songe à commander l'impossible. Après avoir rappelé ce précepte apostolique et cette loi de l'Evangile, dans les mêmes termes dont s'est servi Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Roi-prophète nous donne une autre leçon : « Repassez en silence sur vos lits de repos les pensées de votre cœur. » Que signifient ces paroles? Elles paraissent renfermer quelque obscurité. Dans le temps qui suit le repas du soir, lorsque vous allez prendre votre sommeil, que vous êtes sur le point de vous coucher, au milieu de ce silence et de ce calme profond qui vous entoure et que personne ne vient troubler, dressez en vous-même le tribunal de votre conscience, demandez-vous un compte sévère des pensées coupables que vous avez eues pendant la journée, des ruses que vous avez ourdies, des désirs criminels que vous avez nourris dans votre cœur. Citez-les à comparaître pendant ce temps du repos, donnez votre conscience pour juge à ces mauvaises pensées, déchirez-les, mettez-les en pièces, et faites subir à votre âme, qui les a conçues, le supplice qu'elle mérite. Car tel est le sens de ce mot : « Repassez en vous-mêmes, » ou plutôt ayez un souvenir poignant, c'est-à-dire percez au vif comme avec un aiguillon, les pensées qui ont occupé votre cœur pendant la journée.

Lorsque vous êtes sur votre lit de repos, dans ce profond silence qui règne autour de vous, punissez, châtiez sévèrement les coupables desseins que vous avez formés; alors qu'aucun de vos amis ne vient vous importuner, aucun de vos serviteurs vous irriter, et que la multitude de vos affaires vous laisse quelques instants de trêve, demandez-vous compte de votre journée toute entière. Mais pourquoi le Roi-prophète ne parle-t-il ici ni des paroles ni des actions, mais seulement des mauvais désirs? Il les comprend à plus forte raison dans la leçon qu'il nous donne; car, si nous devons nous montrer sévères à l'égard des désirs criminels, combien plus notre âme doit-elle s'attrister des paroles et des actions? Ne laissez donc passer aucun jour sans faire cet examen, ne prenez point votre sommeil avant d'avoir relevé toutes les fautes de la journée; et vous serez ainsi beaucoup moins porté à les commettre de nouveau le jour suivant. Vous ne laissez point passer deux jours sans demander à votre serviteur ce qu'il a fait de l'argent que vous lui avez confié,

de peur que l'oubli ne vienne à mettre de la confusion dans vos comptes ; faites chaque jour la même chose pour vos actions. Le soir venu, faites rendre compte à votre âme, condamnez sévèrement toute pensée coupable, attachez votre âme comme à un gibet, faites-lui subir une véritable torture, et défendez-lui de retomber dans ces mêmes fautes. Vous voyez l'excellente thérapeutique du Roi-prophète, et comme il sait employer les remèdes qui tout à la fois guérissent et préviennent les maladies. Il vous défend de tomber dans le péché : « Mettez-vous en colère et ne péchez pas ; » c'est un remède préservatif. Il vous recommande de repasser sévèrement sur vos lits de repos les pensées de votre cœur ; c'est un remède curatif. Lorsque le péché a été commis, il applique de nouveau les remèdes et les demande à celui-là même qui s'est rendu coupable. Recourons donc nous-mêmes à cette médecine salutaire, qui n'offre aucune difficulté. Si votre âme ne peut supporter le souvenir de ses fautes par un sentiment de honte et de confusion, dites-lui : Vous ne gagnez rien à éloigner ce souvenir ; au contraire, vous avez tout à perdre ; car, si vous ne voulez pas en rappeler maintenant le souvenir à votre pensée, vos péchés seront un jour dévoilés aux yeux de tout l'univers. Si vous les repassez sérieusement en vous-mêmes, vous en serez aussitôt délivré, et vous éviterez d'y retomber à l'avenir. L'âme qui redoute d'entendre prononcer contre elle la même sentence dans ce jugement du soir, et qui craint le châtiment qui vient à la suite, sentira diminuer l'inclination qui la porte au péché. Les avantages de ce jument intérieur sont si grands, si décisifs, que, si nous sommes fidèles à cette pratique pendant un mois seulement, nous atteindrons la perfection même de la vertu.

Examinons notre conscience.

Ne négligeons donc point une source de biens si abondante. Celui qui comparaît volontairement devant ce tribunal ici-bas, n'aura rien à craindre des peines si cruelles de l'autre vie. « Si nous nous jugions nous-mêmes, dit l'Apôtre, nous ne serions pas jugés ; mais, lorsque nous sommes jugés, c'est le Seigneur qui nous reprend, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. » I *Cor.*, XI, 31-32. Soyons donc nous-mêmes nos propres juges pour éviter cette condamnation.

« Offrez à Dieu un sacrifice de justice, et espérez au Seigneur. » Vous voyez l'enchaînement de cet admirable conseil, vous voyez la perfection de ces enseignements si élevés. Le Roi-prophète a commencé par vous inspirer un vif repentir de vos péchés ; puis il a réprimé fortement l'inclination qui vous porte au mal : il a dressé au-dedans de vous un tribunal incorruptible, il vous a forcé de rendre compte de votre vie, et c'est ainsi qu'il vous a amené à la pratique de la vertu ; car la fuite du mal ne suffit pas, il faut y ajouter comme complément les bonnes œuvres. C'est ce qu'il nous enseigne dans un autre endroit : « Eloignez-vous du mal, et faites le bien. » *Psalm.* XXXIII, 15. Ce qui nous rend dignes de châtiments, ce n'est pas seulement de faire le mal, mais de ne pas faire le bien. Voyez ceux qui dans l'Evangile n'avaient point nourri celui qui avait faim, donné à boire à celui qui avait soif, vêtu celui qui était sans vêtements. Ce n'étaient point des voleurs, on ne les accuse pas d'avarice, ni de s'être emparés du bien d'autrui ; mais, parce qu'ils n'ont pas fait l'aumône, ils sont condamnés à une peine éternelle, à un supplice qui n'aura point de fin. Apprenons de là que le principe de notre salut n'est point pour nous dans l'éloignement du mal, si nous n'y joignons l'acquisition des bonnes œuvres et la pratique de la vertu.

9. Voilà pourquoi le Roi-prophète, après qu'il nous a détournés du mal par un véritable repentir et qu'il nous a rendu plus facile l'exercice de la vertu ; après avoir amolli la dureté de notre âme, et l'avoir rendue plus flexible et plus tendre sous l'action de la componction, en vient aux enseignements qui ont pour objet la pratique de la justice : « Offrez à Dieu un sacrifice de justice, et espérez au Seigneur. » Quel est le sens de ces paroles : « Offrez à Dieu un sacrifice de justice ? » Recherchez par-dessus tout la justice, offrez à Dieu la justice, c'est le don le plus précieux, le sacrifice le plus agréable que vous puissiez lui faire. L'offrande

qui lui plaît, ce n'est pas l'immolation des taureaux ou des brebis, mais la pratique de ce qui est juste. Vous voyez comment le Roi-prophète décrit longtemps d'avance la perfection telle que l'enseigne l'Eglise chrétienne, et comment il nous apprend à préférer les choses spirituelles à celles qui tombent sous les sens. La justice dont il parle n'est point ici, comme je l'ai dit précédemment, une vertu particulière, mais l'ensemble de toutes les vertus; c'est ainsi que nous donnons le nom de juste à un homme qui réunit en lui toutes les vertus. Ce sacrifice ne demande ni argent, ni glaive, ni autel, ni feu; il ne se dissipe pas en fumée, en cendres, en vapeurs désagréables : Dieu se contente du cœur de celui qui l'offre. Rien ne fait ici empêchement ou obstacle, ni la pauvreté, ni l'indigence, ni le lieu, ni autre chose semblable; partout où vous êtes, vous pouvez offrir ce sacrifice, puisque vous êtes à la fois le prêtre, l'autel, le glaive et la victime. Tel est le privilége des choses invisibles et spirituelles : tout y est d'une extrême facilité, car il n'est besoin d'aucune action extérieure. « Et espérez au Seigneur. » Une autre version porte : « Et ayez confiance dans le Seigneur. » Celui qui, par une vie juste et sainte, s'est rendu digne de la bonté et de la miséricorde de Dieu est assuré d'avoir en lui un auxiliaire puissant, un secours invincible, une force toute divine. Vous voyez les fruits précieux de ce sacrifice que vous avez entre les mains? Vous voyez comme il produit à l'instant un trésor inépuisable de richesses. Que peut craindre encore celui qui a Dieu pour défenseur? Rien absolument. C'est déjà la marque d'une vertu avancée que de placer en Dieu notre ferme appui et de mettre en lui notre espérance. Or, avec la justice, il nous demande encore cette vertu, il veut que nous mettions en lui notre confiance et notre espérance, que nous ne cherchions aucun appui dans les choses de la terre, mais que nous nous séparions de tout pour concentrer en lui toutes nos pensées et toutes nos espérances. Que sont, en effet, les choses de la vie présente? Une ombre, un songe. Que dis-je? moins qu'une ombre, moins qu'un songe, puisqu'elles ne font que paraître et s'évanouir; et que, pendant leur courte existence, elles sont pour ceux qui les possèdent une source d'agitation et de trouble. Mais, pour l'espérance en Dieu, elle est immortelle, immuable, inébranlable, elle n'est sujette à aucun changement, elle donne une sécurité parfaite, et garantit une victoire assurée à celui qui lui ouvre sans réserve son esprit et son cœur.

L'espérance de Dieu est immortelle.

« Plusieurs disent : Qui nous fera voir les biens? La lumière de votre visage est gravée sur nous, Seigneur. » Après que le prophète a tracé ces règles si sages de conduite, amené les esprits à la connaissance de Dieu et mis en œuvre tous les moyens de relever les âmes qui s'étaient égarées, par l'exemple de ceux qui, étroitement attachés à Dieu, sont l'objet de sa providence toute paternelle, il répond à une objection qui lui est faite par des esprits encore faibles et grossiers : « Plusieurs disent : Qui nous fera voir ces biens? » Ce n'est point le petit nombre d'hommes vertueux, fidèles et sages, qui tient ce langage, c'est la multitude intéressée qui se jette dans la confusion de ses pensées. Quel est le sens de ces paroles : « Qui nous fera voir les biens? » Il en est qui, soit pour calomnier la providence de Dieu, soit par amour des plaisirs, d'une vie molle et sensuelle, des richesses, de la gloire, de la puissance, nous demandent, en effet : Où sont les biens de Dieu? Je vis dans la pauvreté, dans la maladie, dans l'infortune, en proie à des maux extrêmes, à toute sorte d'outrages et de calomnies; un autre, au contraire, passe sa vie dans le bonheur, dans les plaisirs, dans les délices, au sein de la puissance, de la gloire et des richesses. Parmi eux, les uns recherchent avidement les jouissances de la terre et professent la plus grande indifférence pour les véritables biens, pour la vertu, pour l'amour de la sagesse; les autres, comme je l'ai dit, en prennent occasion pour accuser la providence de Dieu et dire : Où est cette providence au milieu de cette confusion qui domine la vie des hommes, où le plus grand nombre est en butte à la pauvreté, à la misère, à des malheurs sans fin? Comment voir ici la marque de sa providence? Ceux qui parlent de la sorte ressemblent à celui qui en plein midi

et dans tout l'éclat du jour, chercherait à voir le soleil, et soulèverait des doutes contre l'existence de la lumière.

C'est ce que veut prouver le Roi-prophète, en donnant aussitôt cette réponse : « La lumière de votre visage est gravée sur nous. » Il ne dit pas : Cette lumière s'est manifestée, elle a brillé dans tout son éclat; mais : « Elle est gravée sur nous. » De même que ce qui est marqué sur le front paraît aux yeux de tous et ne peut échapper à personne; de même qu'il est impossible de ne pas voir un visage resplendissant de lumière et qui lance des rayons de toute part; ainsi, dit le prophète, en est-il de votre providence, mon Dieu! La lumière qui est marquée, imprimée et comme gravée sur un visage, éclate à tous les regards; ainsi brille votre providence paternelle. Cette lumière c'est le secours, c'est l'appui, c'est la protection, c'est la providence de Dieu. — Et, non content d'avancer cette proposition, il en donne la preuve. Quelle est-elle? « Vous avez répandu la joie dans mon cœur. » Après s'être élevé contre la multitude sans intelligence, il prouve l'existence de la providence divine par l'exemple de ceux qui réfléchissent et chez qui la raison a conservé toute sa force : « Vous avez, dit-il, répandu la joie dans mon cœur; » c'est-à-dire, vous m'avez appris la véritable sagesse, le mépris de toutes les choses de cette vie, la science des biens vrais et immuables. Vous avez rempli mon cœur des plus belles espérances en me conduisant comme par la main jusqu'à la vie future, et en me donnant cet espoir comme gage des biens dont je dois un jour avoir la jouissance. Tel est le sens de ces paroles du Roi-prophète.

10. Celui qui doit recueillir la succession d'un riche héritage ou d'une grande dignité, avant même qu'il en jouisse et lorsqu'il ne fait que l'attendre, trouve dans l'espérance qui lui est donnée le sujet d'une joie continuelle; quelle doit donc être, dites-moi, la joie de celui qui attend la possession du royaume vivant et immortel et la jouissance de ces biens, « que l'œil de l'homme n'a point vus, que son oreille n'a pas entendus, que son cœur n'a pas compris? » I *Corinth.*, II, 9. C'est ce qui fait dire au prophète : « Vous avez répandu la joie dans mon cœur. » C'est, en effet, un des plus grands traits de la providence divine que de nous préparer dès maintenant ces biens, et d'en faire l'objet de notre espérance. Si les esprits grossiers, charnels, attachés à la terre, ne daignent pas y faire attention, c'est leur conduite insensée et non point celui qui nous a fait ces promesses, qu'il faut accuser du trouble et de l'agitation qui sont la suite de leur indifférence. Et remarquez que le Roi-prophète ne dit pas simplement : Vous avez fait naître la joie; mais : « Vous l'avez fait naître dans mon cœur; » nous apprenant ainsi que la véritable joie ne vient point des biens extérieurs et visibles, ni de la multitude des esclaves, ni de l'or, ni de l'argent, ni de la richesse des vêtements, ni d'une table somptueuse, ni de la grandeur de la puissance, ni de la magnificence de ses vastes palais. Tout cela est pour le plaisir des yeux, mais ne donne point la joie du cœur. Aussi, combien de ceux qui possèdent ces biens regardent la vie comme insupportable, portent dans leur âme comme un foyer de peines et de découragement, épuisés qu'ils sont par la multitude de leurs soucis, et accablés sous le poids de craintes continuelles. Non, dit le Roi-prophète, ce n'est pas là que se trouve la source de la vraie joie, mais dans un cœur intelligent, dans une âme qui s'affranchit du corps pour ne penser qu'aux biens incorporels. Si les choses présentes ont pour vous tant de charmes et vous donnent l'idée de la providence de Dieu, combien plus cette idée doit naître dans votre esprit à la pensée de ces biens futurs qui l'emportent de beaucoup en nature comme en durée sur tous les biens de la terre! Les richesses et la prospérité dont vous jouissez vous font croire à la providence de Dieu; mais les richesses que Dieu vous prépare dans le ciel ne doivent-elles pas rendre votre foi bien plus vive?

Vous me direz peut-être : Pourquoi ces biens sont-ils en espérance et ne sont-ils pas visibles à nos yeux? Je réponds que pour nous autres fidèles, les biens qui sont l'objet de notre espérance sont plus évidents que les biens extérieurs et visibles, tant est grande la certitude de la foi. Vous me direz encore : Pourquoi ne pas recevoir



dès ici-bas la récompense de nos travaux? Parce que cette vie est le temps de la lutte et des combats, et que les couronnes et les récompenses sont le partage de la vie future. Nous devons encore ici admirer la providence de Dieu, qui a renfermé pour nous les travaux et les fatigues dans l'espace si court de cette vie périssable, en réservant les récompenses et les couronnes pour cette vie immortelle et qui ne doit jamais finir. Cependant, lorsqu'une grande partie des hommes était encore comme dans un état d'enfance spirituelle, Dieu ne leur refusa pas les biens de la vie présente. C'est la règle qu'il a suivie à l'égard des Juifs. Il leur prodiguait les richesses, prolongeait leur vie jusqu'à la vieillesse, les garantissait de toute maladie. Ajoutez la ruine de leurs ennemis, une paix profonde, des victoires, des triomphes, de nombreux enfants qui faisaient la joie du foyer domestique, tous ces biens étaient la récompense de leur fidélité au service de Dieu. Mais depuis, Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu nous appeler à prendre possession du ciel, nous enseigner le mépris des biens de la terre, nous inspirer l'amour des biens éternels et nous détacher des choses de la vie présente; Dieu n'a plus donné les biens terrestres en si grande abondance, parce que pour les hommes devenus plus parfaits, les biens du ciel sont les véritables et les seules richesses.

Les parents suivent la même conduite à l'égard de leurs enfants. Lorsqu'ils sont encore en bas âge, ils leur donnent des choses de ce genre, des chaussures, des habits, des ornements d'or, des bracelets; mais, quand leurs enfants sont plus grands, ils remplacent ces dons par des objets d'une plus grande importance, ils cherchent à leur procurer la gloire, l'éloquence, la célébrité parmi leurs concitoyens, le crédit dans les palais des rois, les dignités, les charges, et les détournent ainsi des désirs de leur première enfance. Dieu agit de même envers nous, il nous détache de tous les biens misérables et puérils pour nous inspirer l'amour des biens célestes qu'il nous a promis. Cessons donc d'admirer ces biens fugitifs et périssables, et ayons des sentiments plus élevés. Toutefois Dieu ne nous a pas entièrement privés de ces biens. La chair dont notre âme est revêtue, le corps qui lui sert de demeure lui rendent ces biens nécessaires, et Dieu nous les donne en abondance. Voilà pourquoi le prophète, après avoir décrit l'action plus noble et plus élevée de la Providence en disant : « Vous avez répandu la joie dans mon cœur; » ajoute : « Ils se sont multipliés par l'abondance de leurs fruits, de leur froment, de leur vin, de leur huile. » Le Roi-prophète touche à une partie importante de l'action de la Providence qui s'étend à toutes les choses visibles. En parlant du froment, du vin, de l'huile, et de l'abondance de tous ces fruits, il comprend en même temps la pluie, l'ordre régulier des saisons, la fécondité de la terre, ses enfantements productifs, la diffusion de l'air, le cours du soleil, les révolutions périodiques de la lune, le mouvement régulier des astres, la succession de l'été, de l'hiver, de l'automne, du printemps, la science de l'agriculture, le bon choix des instruments, et une foule d'autres industries qui concourent au même but. Car sans ce concours il est impossible que les fruits se forment et parviennent à leur maturité. Quand donc le Roi-prophète se contente de parler du froment, du vin, de l'huile, il offre à l'esprit sage le moyen de s'élever de la partie au tout, en ouvrant devant ses yeux cette mer immense de la providence de Dieu, dont l'action se manifeste dans toutes les choses visibles.

11. Voilà pourquoi saint Paul, dans un de ses discours où il démontre l'action de la Providence, s'exprime en ces termes : « Dieu qui dispense les pluies du ciel et les saisons favorables pour les fruits, en nous donnant la nourriture avec abondance, et remplissant nos cœurs de joie. » *Act.*, XIV, 17. Le Roi-prophète ne s'arrête pas aux choses recherchées et superflues, il ne dit rien de la multitude des fruits variés, des divers genres de légumes, de graines, de plantes, de fleurs, que l'on recueille dans les jardins et les champs, ni de toutes leurs autres productions; il ne parle que de ce qui est essentiellement nécessaire à l'entretien de notre vie, et prouve par là même l'action de la Providence sur les choses qu'il passe sous silence. Or, ces aliments nécessaires, Dieu ne se contente pas de nous les donner, il nous les prodigue chaque année avec

abondance. S'il paraît quelquefois se montrer moins libéral et resserrer sa main, c'est encore par un effet de sa providence, pour réveiller l'indifférence d'un trop grand nombre et les engager à solliciter ces biens de sa bonté. Nous dira-t-on que ce n'est point Dieu, mais les idoles qui donnent la pluie, nous demanderons la preuve d'une telle assertion. — Parce que les poètes, répondra-t-on, représentent Jupiter comme le principe et la source de la pluie. — Mais ils nous le représentent aussi comme un adultère, comme un corrupteur de la jeunesse, comme un parricide souillé d'ailleurs de mille autres crimes non moins énormes. Ce sont des mensonges, disent-ils; est-il donc plus vrai qu'il soit l'auteur de la pluie? Si vous admettez le témoignage de vos poètes sur un point, il faut l'admettre sur un autre; si vous le rejetez dans une chose, vous devez le rejeter sur toutes les autres. Car pour nous, toutes les fois que nous produisons des témoins de la puissance de Dieu, nous recevons leur témoignage sur toutes les choses qu'ils affirment. Il vous faut donc admettre aussi que Jupiter est un adultère, qu'il est coupable de tous les crimes dont les poètes le chargent, et vous convaincre que de semblables crimes sont incompatibles avec la puissance divine, et que celui qui en est coupable ne peut être Dieu. Mais vos fables se démentent d'elles-mêmes, le mensonge se réfute par lui-même, en dépit de vos efforts, et détruit le témoignage de vos poètes. Or, leur témoignage une fois renversé, toutes vos inventions croulent avec la même facilité. Ce sont vos poètes qui ont inventé les noms de vos dieux et qui les leur ont imposés, comme l'atteste un de vos philosophes.

Laisserez-vous là vos poètes pour recourir aux interprétations allégoriques? Je vous demanderai : Qu'est-ce que Jupiter? C'est, répondez-vous, une substance ignée supérieure à l'air et qu'on appelle l'éther, à cause de son état continuel de combustion et d'incandescence. Ce n'est donc point une nature raisonnable, intelligente; c'est une substance dépourvue de la faculté de penser. N'est-il pas clair pour tous que l'air n'a ni l'usage de la raison, ni la propriété de discuter? Il n'y a personne qui n'en soit convaincu, fût-il plus stupide que les êtres inanimés. Jupiter n'existe donc pas et sa prétendue substance est réduite à néant. Car, si l'air est ce que vous appelez Jupiter, et que l'air soit tel que nous l'avons défini, votre fable tombe d'elle-même. Si donc Jupiter est tout simplement l'air, il n'est le père de personne, il n'a enfanté aucune substance, telle que serait le soleil, auquel ils donnent le nom d'Apollon, et qu'ils prétendent être son fils; le soleil n'a ni raison, ni âme, ni intelligence, c'est une substance créée qui se meut et accomplit son cours suivant les lois que Dieu lui a imposées dès le commencement. D'ailleurs la pluie ne vient point de l'éther, mais des nuées, qui sont chargées ou des vapeurs aqueuses qui s'élèvent de la mer, ou des eaux qui sont dans les régions supérieures, selon le langage des prophètes. Or, si vous ne croyez pas aux prophètes, nous vous donnons des preuves évidentes et incontestables qu'ils ont été divinement inspirés et qu'ils n'ont jamais parlé d'eux-mêmes, mais sous la dictée de la grâce divine et toute céleste de l'inspiration. Tous les événements qu'ils ont prédits, anciens ou nouveaux, ont eu leur accomplissement et leur réalisation. Toutes les prophéties qui concernaient les Juifs se sont vérifiées, et la ruine de ce peuple, en particulier, est un fait connu de toute la terre. Il en est de même des prophéties qui ont Jésus-Christ pour objet dans le Nouveau Testament, ce qui prouve la divinité des nouvelles comme des anciennes Ecritures. Or, si les Ecritures sont divines, tout ce qu'elles nous disent de Dieu est la vérité même. N'ayez donc aucun doute sur la providence de Dieu, mais admirez sa sollicitude paternelle, qui, malgré le mélange des méchants avec les bons, donne à tous indifféremment l'usage de la terre, la lumière du soleil et les pluies qui fertilisent leurs champs.

S'il permet que quelques-uns tombent dans la misère et la pauvreté, il le fait dans leur intérêt, et pour inspirer à leur âme un plus grand amour de la sagesse. Vous savez, en effet, et vous savez parfaitement que les richesses, pour ceux qui ne sont point sur leurs gardes, deviennent un instrument de corruption; tandis que la pau-

vreté est la mère de la sagesse : tous les jours nous avons des preuves de ces deux vérités. Combien voyons-nous de pauvres plus prudents que les riches, plus amis de la sagesse, d'une santé même plus vigoureuse, parce que la pauvreté a été un bienfait à la fois pour leur corps et pour leur âme! « Pour moi, je dormirai et je me reposerai dans la paix. Parce que vous m'avez, Seigneur, affermi d'une manière toute singulière dans l'espérance. » Voici un bienfait nouveau et une mesure signalée de la divine providence, c'est que la paix est le partage de ceux qui sont fidèles à Dieu; « car, dit ailleurs le Roi-prophète, ceux qui aiment votre loi jouissent d'une grande paix. » *Psalm.* CXVIII, 165. Rien, en effet, ne produit plus sûrement la paix, que la connaissance de Dieu et la pratique de la vertu : elles bannissent de l'âme toutes les luttes intestines dont elle est agitée et ne souffrent point que l'homme soit en guerre avec lui-même. S'il ne jouit pas de cette paix intérieure, fût-il d'ailleurs extérieurement dans une paix profonde, à l'abri de toute invasion de l'ennemi, il est plus malheureux que tous ceux qui vivent au milieu de la guerre et des combats.

12. Non, ni les Scythes, ni les Thraces, ni les Sarmates, ni les Indiens, ni les Maures, ni les peuples les plus barbares ne font une guerre aussi acharnée qu'une pensée coupable qui se glisse dans l'intérieur de notre âme, qu'un désir déréglé, que l'amour des richesses, l'ambition du pouvoir, l'inclination violente pour les choses de la terre. Et on le comprend facilement : d'un côté, la guerre n'est qu'extérieure; de l'autre, au contraire, elle est au dedans même de l'âme. Or, nous voyons partout que les maux qui naissent à l'intérieur sont beaucoup plus graves et déterminent plus promptement la mort que ceux qui viennent du dehors. Ainsi le ver qui ronge l'intérieur d'un arbre le fait mourir bien plus vite. Les maladies dont le principe est intérieur altèrent bien plus gravement les forces et la santé du corps que celles qui viennent d'une cause extérieure. Ce qui perd et détruit les villes, ce sont moins les guerres étrangères que les luttes intestines des citoyens entre eux. Aussi pour l'âme, ce sont moins les attaques extérieures dont elle est l'objet, que les vices qui naissent au-dedans d'elle-même qui sont cause de sa ruine. Mais qu'un chrétien, armé de la crainte de Dieu, fasse tous ses efforts pour apaiser cette guerre, pour calmer et assoupir ses passions intérieures, et qu'il étouffe comme autant de bêtes féroces toutes les pensées mauvaises en les poursuivant jusque dans leur dernière retraite, il jouira d'une paix parfaite et profonde. C'est cette paix que Jésus-Christ nous a donnée en venant au monde, cette paix que Paul souhaite aux fidèles dans toutes ses épîtres : « La grâce et la paix qui viennent de Dieu notre Père soient avec vous. » Celui qui a cette paix en partage ne redoute ni les barbares, ni les ennemis, il ne craint même pas le démon. Il se rit des phalanges de ses satellites; aucun homme n'a autant de joie et d'assurance; ni la pauvreté ne l'inquiète, ni la maladie ou les infirmités ne l'accablent, ni aucune de ces vicissitudes humaines qui tombent sur nous à l'improviste ne le trouble, parce que son âme pleine de santé et de force peut soutenir parfaitement et avec la plus grande facilité ces divers assauts.

Maux que cause l'envie.

Voulez-vous une preuve de cette vérité? Voici un homme que l'envie domine, personne ne lui fait la guerre, en est-il plus heureux? Il se fait à lui-même une guerre cruelle, il aiguise ses pensées comme autant de glaives qui percent son âme, tout ce qu'il voit lui est un écueil, il vient se heurter et se blesser contre chacun des hommes qu'il rencontre, parce qu'il n'en voit aucun d'un œil bienveillant, et qu'il les regarde tous comme ses ennemis. A quoi sert donc d'être en paix extérieurement, à cet homme outré de rage et de fureur, qui va de tout côté comme l'ennemi commun du genre humain, portant dans son cœur ce foyer de guerre intestine, qui aimerait mieux être percé de mille traits et de mille flèches, qui souhaiterait plutôt souffrir mille morts que de voir un de ses semblabes obtenir quelque gloire ou jouir de quelque bonheur? En voici un autre qui est dominé par l'amour des richesses : il fait de son âme le théâtre de guerres innombrables, de combats, de séditions, qui sont pour lui une cause permanente d'agitation et de trouble et ne lui permettent

pas de respirer un seul instant. Il n'en est pas ainsi de celui qui a su s'affranchir de toutes ces passions, il vit comme dans un port tranquille, faisant ses délices de l'étude de la sagesse, sans avoir à craindre aucun de ces tourments. Voilà pourquoi le prophète célèbre ce nouveau bienfait de la Providence à son égard : « Pour moi, disait-il, je dormirai et je me reposerai dans la paix. » Il nous montre ainsi que celui à qui cette paix est refusée se voit fermé le port même qui est ouvert à tous les hommes, le port du sommeil et du repos de la nuit. Ces passions, en effet, détruisent jusqu'à la sécurité que nous donne la nature et par une tyrannie déplorable l'emportent jusque sur la puissance si grande du sommeil.

Ceux qui sont esclaves de la jalousie ou de l'envie, les avares, les ravisseurs du bien d'autrui, portent partout cette guerre avec eux, et sont toujours accompagnés de ces ennemis intérieurs; quelle que soit la voie qu'ils prennent, il leur est impossible d'éviter le combat. Jusque dans leurs demeures, jusque sur leurs lits de repos, ils ont à supporter des nuées de traits perçants, un bruit confus plus épouvantable que celui des flots qui s'entrechoquent, des meurtres, des cris, des gémissements et d'autres fléaux plus terribles que ceux qui marchent ordinairement à la suite des combats. Il n'en est point ainsi du juste; dans le jour, il goûte une joie ineffable, et, lorsque la nuit est venue, il se livre à un sommeil qui est pour lui plein de délices. Que signifie cette expression : Ἐπὶ τὸ αὐτό (*in idipsum*)? C'est-à-dire en me recueillant tout entier en moi-même, sans partager mon esprit en mille soins différents, sans m'occuper des affaires de celui-ci ou de celui-là, sans faire de l'univers entier l'objet de ma sollicitude, mais en concentrant toutes mes pensées sur moi, sur ce qui peut m'être utile et donner satisfaction à mes véritables intérêts. « Parce que vous m'avez, Seigneur, affermi d'une manière toute spéciale dans l'espérance; » dans l'attente des biens à venir : l'espérance que vous m'en avez donnée suffit pour imposer silence à toutes les passions qui voudraient troubler mon âme. C'est ce que saint Paul nous enseigne lui-même quand il dit : « Le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie produit en nous le poids éternel d'une gloire souveraine et incomparable; parce que nous ne considérons point les choses qui se voient, mais les choses invisibles. » II *Cor.*, IV, 17-18. En effet, point de chose si difficile qui ne devienne d'une extrême facilité par l'espérance que Dieu nous donne de la gloire future; c'est pour cela que le Prophète dit : « Vous m'avez affermi dans l'espérance. » Il ajoute encore : « D'une manière singulière, » expression qui renferme une doctrine profonde.

13. Quel est donc le sens de cette expression Κατὰ μόνας « D'une manière singulière? » C'est-à-dire en dehors des méchants. J'ai goûté cette paix en vous, dit le Roi-Prophète, et je mène une vie retirée, complétement séparée de la société des hommes corrompus. Précaution juste et louable; car, de même que les corps périssent souvent des émanations pestilentielles répandues dans les airs, l'âme aussi trouve souvent sa peste dans le commerce et le contact des méchants. L'œil parfaitement sain peut facilement contracter la maladie qu'il voit; ceux qui sont couverts d'une maladie contagieuse la communiquent à ceux qui ne l'ont pas : la société des hommes vicieux n'offre pas moins de dangers. Voilà pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ nous conseille non-seulement de les fuir, mais même de les retrancher de notre sein. « Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le, et jetez-le loin de vous. » *Matth.*, V, 29. Ce n'est pas de l'œil qu'il veut ici parler, quel mal peut faire l'œil lorsque l'âme jouit d'une santé parfaite? Notre-Seigneur veut parler ici de nos amis les plus intimes qui semblent nous tenir lieu de ces membres, et qui cependant sont pour nous une occasion de ruine. Il nous commande de sacrifier leur amitié pour assurer notre propre salut. C'est ce qui fait dire au Prophète dans un des psaumes suivants : « Je ne me suis point assis dans les assemblées de vanité, et je n'entrerai point dans le conseil où siégent les méchants. » *Psalm.* XXV, 4. Le prophète Jérémie lui-même proclame bienheureux celui qui vit dans la solitude, et qui porte le joug dès sa jeunesse. L'auteur du livre des Proverbes ne cesse en mille endroits de nous dire et de nous presser, non-seulement de fuir ceux qui

nous conseillent le mal, mais de nous en séparer violemment, et de n'avoir aucun commerce avec eux. Car, si une habitude vicieuse a souvent assez de force pour changer et détruire les qualités qui nous sont naturelles, combien plus triomphera-t-elle de ce qui dépend de notre volonté? C'est de la nature que nous tenons la couleur du visage et la santé, et nous les voyons s'altérer sous l'influence de dispositions qui leur sont contraires. L'appétit vient aussi de la nature; cependant nous le perdons souvent par suite de maladies; et nous voyons tous les jours beaucoup d'autres exemples semblables. Si les choses physiques sont sujettes au changement, combien plus celles qui dépendent de notre choix volontaire!

Gardons-nous donc d'estimer que la société des méchants n'offre pas de dangers et évitons-les par-dessus tout, fussent-ils nos parents, nos amis, en un mot, quels qu'ils soient. Telle a été la cause de la perte des plus grands personnages, d'un Salomon, d'un Samson, que dis-je? de la nation tout entière des Juifs. Les reptiles venimeux font des blessures moins profondes que les vices des hommes: ces reptiles ne cachent point le poison mortel qu'ils portent avec eux; tandis que les méchants insinuent tous les jours insensiblement et sans bruit la contagion de leurs vices, et dépouillent chaque jour la vertu d'une partie de ses forces. Voilà pourquoi Dieu nous interdit jusqu'à un regard impur : « Quiconque aura regardé une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère dans son cœur; » *Matth.*, v, 28; parce qu'en effet la pente vers le mal est glissante et facile. Lorsque vous voulez fixer votre séjour dans une ville, vous vous informez avec soin de la salubrité de l'air: n'est-il point malsain, le climat est-il tempéré, la chaleur n'y est-elle pas trop grande? Mais, lorsqu'il s'agit des intérêts de votre âme, vous n'avez aucun souci des mœurs de ceux qui doivent entrer en rapport avec elle, et vous la livrez indifféremment et comme au hasard au premier venu. Comment justifier, dites-moi, une pareille indifférence?

D'où pensez-vous que viennent les vertus éclatantes que nous admirons dans ceux qui ont habité les déserts? N'est-ce point parce qu'ils ont fui le tumulte et l'agitation qui règnent dans toutes les réunions des hommes, et qu'ils se sont dérobés à cette épaisse fumée qui environne toutes les affaires d'ici-bas? Imitez-les donc, en recherchant la solitude jusqu'au milieu des villes. Comment cela peut-il se faire? Si vous fuyez le commerce des méchants et si vous recherchez la société des bons, vous obtiendrez alors une sécurité plus grande que ceux qui habitent les déserts, non-seulement en fuyant ceux qui peuvent vous nuire, mais en fréquentant ceux qui vous seront utiles. Si vous fuyez les méchants et si vous recherchez les bons, vous verrez en même temps la vertu s'accroître et le vice diminuer. Prenons donc les moyens d'obtenir un si précieux résultat, en obéissant au Psalmiste, qui dit à Dieu : « Vous m'avez affermi d'une manière toute particulière dans l'espérance. » Je termine ici ce discours, après avoir, ce me semble, suffisamment résolu toutes les questions que j'avais entrepris de traiter, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME V.

« Pour la fin, pour celle qui obtient l'héritage. »

1. Voyons d'abord quel est cet héritage, si nous y avons des droits, et le temps où nous devons en prendre possession. En effet, n'est-il pas contraire à toute raison, lorsqu'une succession nous est dévolue par un testament qui nous en assure la possession certaine, de nous voir faire mille démarches, nous donner mille peines, rechercher soigneusement les titres, consigner des sommes, recourir aux pièces, en transcrire la teneur, en un mot, déployer une activité sans bornes, tandis que nous restons froids et insensibles devant ce testament spirituel qui nous est présenté, devant ces lettres ouvertes sous nos yeux, et alors qu'il s'agit d'un héritage qui n'a rien de matériel? Approchons-nous donc, ou-

Héritage que le Seigneur nous a laissé.

vrons les titres, examinons avec soin les termes du testament, voyons pour quelles raisons cet héritage nous est dévolu, et quelle en est la nature. Car il ne nous est pas laissé purement et simplement, mais à des conditions expresses. Quelles sont ces conditions? « Celui qui m'aime, nous dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, gardera mes commandements. » *Joan.*, XIV, 23. Et encore : « Celui qui ne porte point sa croix et ne me suit pas ; » *Matth.*, X, 33 ; et plusieurs autres conditions qui sont mentionnées dans ce testament. Apprenons aussi le temps où nous devons entrer en possession de cet héritage : ce n'est point dans le temps présent, mais dans l'autre vie ; ou plutôt c'est à la fois dans cette vie et dans l'autre : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, nous dit-il, et le reste vous sera donné comme par surcroît ; » *Luc.*, XII, 31 ; mais la pleine et entière possession de cet héritage ne nous sera donnée que dans la vie future.

Comme la vie présente est fragile et périssable et que d'ailleurs nous sommes encore loin de la perfection, Dieu fait à notre égard ce que font les législateurs de la terre, qui ne délivrent l'héritage paternel qu'à ceux qui ont atteint l'âge de leur majorité. Ainsi Dieu nous délivrera notre héritage lorsque nous serons parvenus à l'état de l'homme parfait, à la mesure de l'âge voulu, et que nous serons entrés dans cette vie sur laquelle la mort a perdu son empire. En attendant, il a fait son testament, il nous a laissé les Ecritures où il nous prescrit ce que nous devons faire pour entrer en possession de cet héritage, ne point perdre les titres qu'il nous donne, et n'être point exclus de toute espèce de droit à cette glorieuse succession. Si quelques-uns, à la pensée de leur imperfection, venaient à concevoir de l'inquiétude et de la défiance à l'égard des promesses divines, qu'ils écoutent ce que leur dit l'apôtre saint Paul, parlant à la fois de la vie présente et de la vie future : « Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant ; mais, lorsque je suis devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenait de l'enfant. » I *Cor.*, XIII, 11. Et, dans un autre endroit : « Jusqu'à ce que nous arrivions à l'état de l'homme parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ. » *Ephes.*, IV, 13. Dans la vie présente, nous dit saint Paul, les choses créées sont pour nous comme une nourrice qui soutient notre enfance ; mais, lorsque nous entrerons dans la maison du Seigneur, nous dépouillerons les vêtements de la corruption pour revêtir l'incorruptibilité, et nous passerons à une vie d'un genre tout différent. Ce testament déshérite donc par avance un grand nombre d'hommes, ceux qui ne remplissent pas les conditions qu'il impose aux héritiers. Considérons maintenant la nature de l'héritage. « C'est ce que l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et ce que le cœur de l'homme n'a jamais conçu. » I *Cor.*, II, 9. Comment donc pourrions-nous jouir dans la vie présente de ce magnifique héritage dont la connaissance seule surpasse toutes nos pensées? C'est pour cela que Dieu en a réservé la jouissance pour la vie future. Mais voyez jusqu'où s'étend sa tendre sollicitude pour nous : il circonscrit les travaux et les épreuves dans la vie présente, pour que les souffrances ne dépassent pas la durée de cette vie si courte : et il réserve les véritables biens pour la vie future, pour que les récompenses soient égales en durée à celle même de l'éternité. Dieu donne aussi à cet héritage le nom de royaume. Ces biens qui nous attendent sont au-dessus de toute parole ; cependant Dieu s'est servi d'images et de figures pour nous en donner quelque idée, autant qu'il nous est possible de l'avoir. Tantôt c'est un royaume, tantôt ce sont des noces, tantôt un empire ; il emprunte, ce semble, à la terre les noms les plus éclatants pour nous faciliter l'intelligence de ces biens immortels, de cette gloire éternelle, de cette béatitude sans fin, de cette vie qui nous sera commune avec Jésus-Christ, et à laquelle rien ne peut être comparé.

Or, quelles sont les conditions que nous impose l'Eglise, ou plutôt cet héritage lui-même? Elles sont on ne peut plus faciles à remplir. « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le vous-même pour eux. » *Matth.*, VII, 12. Vous voyez qu'il n'exige de vous rien d'extraordinaire ; ce sont les lois que la nature

elle-même avait prescrites. Faites à votre prochain, vous dit-il, ce que vous voudriez qu'il vous fît à vous-même. Vous aimez qu'il vous loue? louez-le le premier. Vous ne voulez pas qu'il vous dérobe ce qui vous appartient? respectez vous-même le bien des autres. Vous désirez être honoré? honorez les autres. Vous voulez qu'on soit miséricordieux à votre égard? soyez miséricordieux pour vos frères. Vous voulez qu'on vous aime? commencez par aimer. Vous craignez d'entendre parler mal de vous? ne parlez jamais mal de personne. Remarquez la justesse du langage de notre Sauveur. Il n'a point dit: Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît; mais : « Faites ce que vous voulez qu'on vous fasse. » Deux voies nous conduisent à la vertu : l'une, la fuite du mal; l'autre, la pratique des bonnes œuvres. Le Sauveur nous propose cette dernière voie dans laquelle se trouve comprise en quelque sorte la première. Déjà Notre-Seigneur avait commencé à le faire entendre lorsqu'il disait: « Ne faites point à un autre ce que vous seriez fâché qu'on vous fît. » *Tob.*, IV, 16. Mais ici il s'exprime en termes clairs et exprès : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur vous-même. »

2. Il y a encore une autre condition. Quelle est-elle? Aimer son prochain comme soi-même. Quoi de plus facile? Ce qui est difficile et pénible, c'est la haine, source de trouble et de dissension; mais pour aimer c'est une chose facile et douce. S'il nous avait dit à nous autres hommes : Vous aimerez les animaux, ce commandement eût offert quelque difficulté; mais c'est à des hommes qu'il ordonne d'aimer des hommes, qui sont de même substance, qui descendent d'une même famille, et que la voix de la nature, par mille raisons, nous conseille d'aimer. Où sont donc les difficultés? Les lions comme les loups nous donnent ici l'exemple; car la conformité de nature établit entre eux une certaine liaison. Quelle sera donc notre excuse, à nous qui apprivoisons les lions, qui habitons avec eux dans nos demeures, et qui ne faisons rien pour attirer nos semblables? N'en voyez-vous pas un grand nombre qui, pour obtenir un héritage, assiégent et obsèdent les vieillards : jeunes encore, pleins de force et de santé, ils supportent toutes les incommodités de la vieillesse, la goutte, les infirmités de l'âge, les suites des affections catarrhales, sans quitter ces vieillards d'un seul instant. Et pourquoi? Pour des richesses, pour une espérance incertaine; tandis que pour nous, c'est le ciel, et, avant le ciel, le bonheur de plaire à Dieu.

Mais quelle est donc celle qui obtient ici l'héritage, car le titre de ce Psaume porte : « Pour celle qui obtient l'héritage? » C'est l'Eglise et tous les membres dont elle est composée; c'est elle dont saint Paul dit : « Je vous ai fiancée à cet unique époux qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure; » II *Cor.*, XI, 2; et saint Jean : « Celui qui a une épouse est époux. » *Joan.*, III, 29. L'époux, les premiers jours passés, sent diminuer la vivacité de son amour; mais notre époux nous aime continuellement et d'un amour qui s'accroît de jour en jour; c'est ce que saint Jean veut nous faire entendre en lui donnant le nom d'époux nouvellement fiancé, alors que sa tendresse est dans toute sa force. Et ce n'est pas la seule raison pour laquelle il donne à l'Eglise le nom d'épouse, il veut encore que tous nous ne formions qu'un corps et qu'une âme, par les sentiments d'une même vertu et d'un même amour; et que pendant tout le cours de notre vie nous imitions l'épouse qui n'a d'autre objet que de plaire à son époux. Telle que l'épouse assise le jour de son union dans sa chambre nuptiale n'a qu'une préoccupation, celle de se rendre agréable à son époux, ainsi nous-mêmes, pendant tout le cours de notre vie, n'ayons qu'une pensée, celle de plaire à notre époux et de garder fidèlement la conduite modeste et digne de l'épouse. C'est de cette épouse que David disait longtemps à l'avance : « La reine s'est tenue à votre droite, ornée d'un habit enrichi d'or, couverte de vêtements de diverses couleurs. » *Psalm.* XLIV, 10. Voulez-vous connaître sa chaussure? Ecoutez saint Paul qui est chargé de conduire l'épouse et qui vous dit : « Que vos pieds aient une chaussure qui vous dispose à suivre l'Evangile de la paix. » *Ephes.*, VI, 15. Voulez-vous voir aussi sa ceinture, et

comme elle est tissue de la vérité : « Que la vérité, vous dit-il, soit la ceinture de vos reins. » *Ibid.*, VI, 14. Voulez-vous encore contempler sa beauté, le même apôtre vous en fait la description : « Elle n'a ni tache ni ride. » *Ibid.*, V, 27. Ecoutez encore l'éloge qu'en fait l'auteur du livre des Cantiques : « Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a aucune tache en vous.» *Cant.*, IV, 7. Voulez-vous voir enfin ses pieds, saint Paul vous dit : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Evangile de paix, de ceux qui annoncent les biens! » *Rom.*, X, 15. Et ce qui doit nous remplir d'admiration et d'étonnement, c'est qu'après avoir ainsi prodigué les ornements pour son épouse, il n'est point venu dans tout l'éclat de sa gloire, dans la crainte de l'effrayer et de la mettre hors d'elle-même par la splendeur de sa beauté; il est venu revêtu du même vêtement que son épouse, et il a voulu prendre comme elle une nature composée de chair et de sang.

Il ne l'appelle pas non plus du haut du ciel, il vient la chercher sur la terre, fidèle en cela à la coutume qui veut que l'époux vienne chercher l'épouse dans sa demeure. C'est la loi proclamée autrefois par Moïse : « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à son épouse; » *Genes.*, II, 24, et saint Paul lui-même a dit : « Ce sacrement est grand, je le dis, en Jésus-Christ et en l'Eglise. » *Ephes.*, V, 32. Lors donc qu'il est entré dans sa demeure, et qu'il l'a trouvée couverte de mille souillures, sans vêtement et étendue dans l'impureté de son sang, il l'a purifiée, il a répandu sur elle une huile parfumée, il l'a nourrie de mets exquis, l'a revêtue d'habits d'une richesse incomparable. Après qu'il s'est rendu lui-même son vêtement, il l'a prise et conduite dans les cieux. C'est pour elle que l'héritage est préparé. Mais que dit de cette héritière le Roi-prophète? Une multitude de choses; car il est son avocat et il a prédit et annoncé d'avance un grand nombre d'événements dont elle devait être l'objet; par exemple : celui qui serait son époux, son union avec lui, les biens dont il devait la combler. C'est pour cela qu'il parle ici en son nom, et qu'à l'exemple des orateurs et des avocats qui, avant de plaider devant les tribunaux, disent le nom du client dont ils prennent la défense, il nous avertit qu'il va parler « pour celle qui reçoit l'héritage. » Mais écoutons ce que demande à Dieu celle pour qui l'héritage est destiné. « Seigneur, prêtez l'oreille à mes paroles. » Elle donne le nom de Seigneur à son époux, c'est le langage d'une épouse prudente. Si l'usage suivi par ceux qui ont une même nature, est que l'épouse appelle son mari son seigneur; cet usage a bien plus sa raison d'être dans les rapports de Jésus-Christ avec son Eglise, puisqu'il est par nature son Seigneur et son Dieu. Elle l'appelle donc son Seigneur non-seulement parce qu'il est son époux, mais parce qu'il est vraiment son Seigneur; elle le prépare ainsi à écouter sa prière. L'héritage lui est destiné; mais le testament n'aura son plein effet qu'à la condition qu'elle aura parfaitement accompli les commandements qui lui sont proposés. Elle s'adresse donc à Dieu et le prie de venir à son secours, afin qu'elle puisse observer les commandements et ne pas perdre ses droits à l'héritage céleste : « Seigneur, dit-elle, prêtez l'oreille à mes paroles. » Sa prière est pleine de confiance, parce qu'elle demande ce que Dieu même a le plus grand désir de lui accorder; tandis que celui qui demande à Dieu des choses indignes de lui, ne peut espérer d'être exaucé. Ainsi, prier contre ses ennemis, contre ceux qui nous ont causé quelque peine, ce n'est pas le langage d'un homme, c'est le langage du démon. Si, en effet, le jurement vient du démon, « car, dit Notre-Seigneur, ce qui se dit de plus que : Cela est, cela n'est pas, vient du malin; » *Matth.*, V, 37; il est évident que la prière contre les ennemis vient de la même source. Si donc vous dites à Dieu : « Seigneur, prêtez l'oreille à mes paroles, » dites-le dans les sentiments d'un homme plein de douceur et de charité, et qui n'a rien de commun avec le démon.

3. « Comprenez mes cris. » Ces cris, ce n'est pas l'élévation de la voix, mais le sentiment du cœur. Dieu ne dit-il pas à Moïse qui le priait en silence : « Pourquoi criez-vous vers moi? » *Exod.*, XIV, 15. Il ne lui dit pas : Pourquoi me priez-vous? mais : « Pourquoi criez-vous vers moi? » parce que la prière de Moïse lui était in-

spirée par un ardent amour pour son peuple. Or, pour mieux vous convaincre qu'il ne s'agit pas ici d'un cri extérieur, mais de la disposition de l'âme, et d'un redoublement de désirs, le Roi-prophète ne dit pas : Prêtez l'oreille à mes cris; mais : « Comprenez, » ou bien : Apprenez quel est l'objet de mes cris. Car, bien qu'il se soit servi d'un langage humain, ce langage a une signification plus haute. « Soyez attentif à la voix de ma supplication. » I *Reg.*, I, 13. Cette voix c'est encore une voix intérieure. C'est ainsi qu'Anne criait vers le Seigneur. Remarquez encore qu'il ne dit pas simplement : « Prêtez l'oreille à la voix de ma prière; » mais : « Prêtez l'oreille à la voix de ma supplication. » Celui qui prie doit, en effet, prendre l'extérieur et les sentiments d'un véritable suppliant. Un suppliant se garde bien de tenir le langage d'un accusateur; or, celui qui prie contre ses ennemis est un accusateur plutôt qu'un suppliant. Vous voyez donc qu'il ne présente sa prière que lorsqu'il l'a rendue digne d'être entendue. Ainsi lorsque nous voulons assurer le succès de notre prière, commençons par la préparer, qu'elle soit une véritable prière et non une accusation, et alors nous pourrons l'adresser à Dieu conformément aux lois qu'il a lui-même prescrites. « O mon roi et mon Dieu. » C'est le nom que le prophète donne souvent à Dieu et qui était encore plus familier au patriarche Abraham. Aussi, dit saint Paul : « Dieu ne rougit pas de s'appeler leur Dieu. » *Hebr.*, XI, 16. L'Eglise donne elle-même à Dieu ce nom, et le justifie par l'ardeur de ses désirs; elle ne se contente pas de dire : « O roi, » mais, « O mon roi et mon Dieu ! » témoignant ainsi l'amour qui l'anime.

Elle expose ensuite les raisons qui rendent sa prière digne d'être exaucée. Quelles sont ces raisons? — « Car je vous adresserai ma prière, ô mon Dieu. » Qui donc, me direz-vous, n'adresse pas ses prières à Dieu? Il en est beaucoup qui paraissent prier Dieu, mais qui le font uniquement pour être vus des hommes. Ce n'est point ainsi que prie l'Eglise, elle s'adresse à Dieu seul, en laissant de côté toute considération humaine. « Vous entendrez ma voix dès le matin. » Vous voyez une âme pleine d'ardeur et profondément pénétrée. C'est aux premiers rayons du jour, dit-elle, que je me livre à ce saint exercice. — Ecoutez cette leçon, vous qui ne vous mettez en prière qu'après mille occupations étrangères. L'Eglise agit bien différemment, elle donne à Dieu les prémices de la journée. « Il faut, dit l'auteur du livre de la Sagesse, prévenir le lever du soleil pour vous bénir, et vous adorer avant le lever du jour. » *Sap.*, XVI, 28. Vous ne souffrez point qu'un de vos inférieurs présente avant vous ses hommages à l'empereur. Et cependant le soleil adore depuis longtemps son Créateur, et vous dormez encore; vous cédez ici la première place à la créature, et vous ne prévenez pas toute cette nature créée pour vous, et vous ne rendez pas à Dieu vos actions de grâces. Aussitôt que vous êtes sortis du lit, vous vous lavez les mains et la figure sans songer à donner à votre âme aucun des soins qu'elle exige. Ne savez-vous donc pas que la prière purifie l'âme, comme l'eau purifie le corps? Purifiez donc votre âme avant votre corps. Le péché a couvert notre âme d'une multitude innombrable de taches, effaçons-les par la prière. Nos lèvres étant ainsi protégées, les actions de la journée reposeront sur un fondement solide et durable...

La prière purifie l'âme.

« Dès le matin je me présenterai devant vous et je contemplerai. » Je me présenterai devant vous, non en changeant de lieu, mais par mes œuvres. C'est le seul moyen de nous approcher de Dieu. Ce n'est, en effet, que par les œuvres qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne de Dieu; car Dieu remplit tous les lieux de sa présence. « Je me présenterai devant vous et je verrai que vous n'êtes pas un Dieu ami de l'iniquité. »

« Et le méchant n'habitera pas avec vous. » Le Roi-prophète veut parler du culte des idoles, dans lequel les hommes se complaisaient, comme aussi dans toute sorte d'iniquités et d'actions criminelles. Ces méchants, dit-il, ne seront ni vos amis ni vos voisins. « Les insensés ne soutiendront point vos regards. » Il nous montre ici l'horreur que Dieu a pour les méchants, et il enseigne à ceux qui veulent s'approcher de lui à se rendre d'abord semblables à lui ; car c'est à ce titre seul qu'ils peuvent s'approcher de lui,

Un homme vertueux ne peut se lier avec un homme vicieux : à combien plus forte raison Dieu repousse-t-il le méchant de sa présence ? Voulez-vous vous convaincre que les méchants ne peuvent avoir de liaison avec les hommes vertueux, écoutez la manière dont il parle de l'homme juste. « Sa vue seule nous est insupportable. » *Sap.*, II, 15. C'est ainsi que Jean-Baptiste, alors même qu'il était dans les fers, loin de tous les regards, était à charge à Hérodiade, bien qu'elle en fût elle-même si éloignée. C'est ainsi qu'après sa mort il était encore un sujet d'effroi pour la conscience du roi Hérode. Qu'aucun donc de ceux qui pratiquent la vertu ne regarde comme un malheur d'être en butte aux complots des méchants. Les vrais malheureux sont ceux qui commettent le mal.

« Vous haïssez tous ceux qui commettent l'iniquité, vous perdrez tous ceux qui profèrent le mensonge. Le Seigneur abhorre l'homme sanguinaire et trompeur. » Ces paroles, dans l'intention du prophète, sont pour nous une leçon continuelle qui nous enseigne la nécessité de conformer notre vie à celle de l'Epoux, pour nous rendre dignes de nous approcher de lui. Sans cela nous serons privés du secours d'en-haut, et c'est le plus grand malheur qui puisse nous arriver.

4. « Vous haïssez tous ceux qui commettent l'iniquité. » Tous, esclaves, hommes libres, rois, ou tout autre, quel qu'il soit. Ce n'est point la dignité, mais la vertu que Dieu pèse quand il veut choisir ses amis. Comme certains esprits ignorants estiment que cette haine de Dieu est peu de chose, écoutez comme il leur inspire la crainte du châtiment. « Vous perdrez tous ceux qui profèrent le mensonge. » Il s'adresse ici à la partie sensible et matérielle dans les pécheurs. Le châtiment, leur dit-il, ne s'arrêtera pas à cette haine de Dieu, bien que ce fût déjà un supplice indicible ; il détruira tous ceux qui profèrent le mensonge. Un supplice insupportable et plus cruel mille fois que l'enfer, c'est d'être l'objet de la haine de Dieu ; mais il n'en parle que pour ceux qui sont capables de comprendre ce châtiment ; pour les esprits plus grossiers il ajoute : « Vous perdrez ceux qui profèrent le mensonge. » Ne vous laissez donc aller ni au trouble, ni à l'inquiétude, lorsque vous voyez les artisans de mensonge, les voleurs, ceux qui s'emparent des biens d'autrui, n'éprouver cependant aucun mal. Le châtiment ne peut manquer de les atteindre ; car telle est la nature de Dieu, il détourne ses regards de l'iniquité, elle est pour lui un objet de haine et d'horreur. Ceux qui profèrent le mensonge sont ici ceux qui vivent dans le crime, ceux qui poursuivent des choses vaines et mensongères et qui sont plongés dans la volupté, dans les plaisirs de la table, dans l'amour des richesses, toute chose que le Roi-prophète a coutume de désigner sous le nom de mensonge. « Dieu abhorre l'homme sanguinaire et trompeur, » c'est-à-dire l'homme qui se plaît dans le meurtre, qui ourdit en secret des trames perfides, qui parle autrement qu'il ne pense, qui, sous les dehors de la douceur, cache les instincts et la férocité des *loups*. Se peut-il rien de plus dangereux ?

On peut se mettre en garde contre un ennemi déclaré ; mais on ne peut se défendre contre celui qui cache sa méchanceté sous le voile d'une profonde dissimulation, et qui produit ainsi des maux innombrables : aussi Notre-Seigneur nous recommande-t-il une grande vigilance quand les hommes s'approchent de nous. « Ils viennent à vous, nous dit-il, sous les vêtements de brebis, et ils sont au dedans des loups ravissants. » *Matth.*, VII, 15.

« Pour moi, grâce à votre miséricorde, j'entrerai dans votre demeure. » C'était au milieu de tels hommes que l'Eglise avait été choisie, parmi les gentils, les magiciens, les homicides, les auteurs de sortiléges, les artisans de mensonge et les imposteurs, et c'est d'eux qu'elle avait dit : Ils sont pour vous, ô mon Dieu, un objet de haine et d'horreur ; elle nous apprend ici que ce n'est ni à sa justice ni à ses bonnes œuvres, mais à la miséricorde divine, qu'elle doit d'avoir été délivrée du milieu de ces hommes de crimes, et introduite dans le sanctuaire de Dieu. « Pour moi, grâce à votre infinie miséricorde, j'entrerai dans votre demeure. » Elle prévient l'objection qu'on pouvait lui faire : Comment après vous être vous-même rendue

coupable de pareils crimes, avez-vous pu être sauvée ? Et elle nous apprend à qui elle est redevable de son salut. C'est grâce à sa grande miséricorde, nous dit-elle, et à sa bonté ineffable que j'ai été sauvée. Mais il en est qui, atteints, comme les Juifs, d'une maladie incurable, ne veulent pas entendre parler de miséricorde. Cependant la grâce et la miséricorde, bien que comme telles elles soient des dons purement gratuits, ne peuvent sauver que ceux qui le veulent et qui consentent à recevoir en eux la grâce, et non ceux qui résistent audacieusement, et rejettent le don qui leur est offert. C'est ce qu'ont fait les Juifs, dont saint Paul a dit : « Ne connaissant pas la justice de Dieu, et s'efforçant d'établir leur propre justice, ils ne sont point soumis à la justice de Dieu. » *Rom.*, x, 3. Après avoir dit ce que Dieu a fait pour elle, elle nous apprend ce qu'elle a fait elle-même. « Je vous adorerai avec crainte dans votre saint temple. » Après la grâce que j'ai reçue, dit-elle, je vous présenterai l'expression de ma reconnaissance, je vous offrirai ce sacrifice : « Je vous adorerai avec crainte dans votre saint temple. » Je n'imiterai pas la conduite d'un grand nombre qui dans la prière affectent des manières inconvenantes, donnent des signes d'ennui, et sont comme atteints d'engourdissement ; pour moi, je vous prierai avec crainte et avec tremblement. Celui qui prie de la sorte, se dépouille de tous les vices, s'élève à la pratique de toutes les vertus, et se rend digne de la miséricorde de Dieu.

« Seigneur, conduisez-moi dans votre justice, à cause de vos ennemis. » L'Eglise a chanté les louanges de Dieu, proclamé sa haine pour les méchants, sa bonté, sa miséricorde, le salut dont elle a été l'objet, la manière dont Dieu l'a sauvée. Elle nous a fait connaître ensuite comment elle a répondu à cette grâce : elle s'est détournée du mal, elle s'est efforcée de porter les hommes à la vertu, elle a donné à ceux qui vivent dans le crime la douce espérance de pouvoir obtenir miséricorde, s'ils veulent se convertir ; elle termine en adressant à Dieu cette prière : « Seigneur, conduisez-moi dans votre justice. » C'est ainsi qu'elle nous enseigne à offrir d'abord nos louanges à Dieu, à lui rendre grâces pour ses bienfaits, à lui adresser ensuite nos prières, et à le remercier de nouveau de ses bienfaits. Mais considérons l'objet de sa prière : Demande-t-elle les choses de cette vie, des biens fragiles, périssables et inutiles ? sollicite-t-elle des richesses, de la gloire, de la puissance ? demande-t-elle vengeance contre ses ennemis ? Non, aucune de ces choses. Que demande-t-elle donc ? « Seigneur, conduisez-moi dans votre justice, à cause de vos ennemis. » Voyez comme elle se garde de demander aucune faveur passagère et comme elle implore le secours d'en haut, secours nécessaire surtout à ceux qui entrent dans la voie de la justice. La justice doit s'entendre ici de la réunion de toutes les vertus. Ce n'est pas sans dessein qu'elle dit : « Dans votre justice. » Car il y a la justice des hommes, qui consiste dans l'observation des lois humaines. Mais que cette justice est peu de chose ! Elle est pleine d'imperfections et de défectuosités, et n'est déterminée que par la pensée même des hommes. Pour moi, je demande votre justice, celle que vous avez apportée sur la terre, et qui nous conduit au ciel, et je demande le secours qui m'est nécessaire pour obtenir cette justice.

La justice est l'ensemble des vertus.

5. Remarquez encore le choix admirable de cette expression : « Conduisez-moi. » La vie présente, en effet, est comme un chemin où il faut que Dieu nous conduise par la main. Si, lorsque nous entrons dans une ville, nous avons besoin d'un guide pour nous conduire, combien plus, dans le voyage que nous entreprenons pour arriver au ciel, le secours d'en haut nous est-il nécessaire pour nous montrer la voie, affermir nos pas, et nous conduire comme par la main. Il y a tant de sentiers qui s'écartent de la voie ; tenons donc fermement la main de Dieu. « A cause de vos ennemis. » Bien des ennemis, dit-elle, conspirent contre moi, ils veulent égarer mes pas, me tromper et me détourner de la véritable voie. Puisque je suis exposée à tant de piéges, à tant d'attaques imprévues, conduisez-moi vous-même, votre secours m'est nécessaire. — C'est à Dieu, en effet, qu'il appartient de nous montrer la voie ; mais c'est à nous de nous rendre dignes d'être conduits par la main divine. Si votre âme n'est pas

pure, si elle est esclave de l'avarice ou de quelque autre vice qui est pour elle une souillure, la main de Dieu ne peut vous conduire. « Rendez droite ma voie devant vos yeux ; » c'est-à-dire, faites qu'elle soit pour moi une voie claire, sans détours, bien connue, faites qu'elle soit pour moi une voie droite. Un autre interprète traduit ainsi : « Aplanissez devant moi votre voie ; » c'est-à-dire rendez-la facile et parfaitement aplanie devant moi.

« Car la vérité n'est point sur leurs lèvres, leur cœur est rempli de vanité. » Le Roi-prophète veut parler ici, ce me semble, de ceux qui sont plongés dans l'erreur et dont la bouche et le cœur sont également coupables, de ceux qui passent leur vie dans le crime.

« Leur bouche est un sépulcre ouvert. » Il désigne ici les hommes de sang ou ceux qui répandent des opinions qui portent avec elles la corruption et la mort. On ne se trompera point en disant que la bouche de ceux qui profèrent des paroles obscènes est comme un sépulcre ouvert ; car l'odeur qui s'exhale d'une âme corrompue est bien plus funeste que les émanations d'un sépulcre ouvert. Telle est encore la bouche des avares, qui ne parlent jamais que de meurtres et de rapines.

Quelles sont les vraies richesses.

Que votre bouche ne soit donc jamais un sépulcre, mais bien plutôt un trésor. Les trésors sont bien différents des sépulcres : les sépulcres corrompent, les trésors conservent le dépôt qui leur est confié. Ayez donc dans votre trésor, non pas un foyer de mauvaise odeur et d'infection, mais les richesses vraies et durables de l'amour de la sagesse. Et il ne se borne pas à dire : « Leur bouche est un sépulcre, » mais : « Un sépulcre ouvert, » pour nous faire comprendre l'infection bien plus grande qui s'en échappe. Ils auraient dû bien plutôt cacher ces paroles, au lieu de les produire au dehors et de dévoiler tout le mal qui les ronge. A l'égard des cadavres, nous faisons tout le contraire, nous nous empressons de les confier à la terre ; mais pour eux, au lieu de cacher et d'étouffer au fond de leur cœur de semblables paroles, ils les profèrent en public, ils les étalent aux yeux de tous, sans crainte de choquer les regards. Chassons donc loin de nous, je vous en prie, les auteurs de ces discours. Nous prenons soin d'ensevelir les cadavres hors de l'enceinte des villes ; combien plus devons-nous éloigner soigneusement de nous ceux qui osent proférer des paroles de mort, sans vouloir ni les couvrir ni les dissimuler, car de telles bouches sont la perte commune de toute une ville. « Ils se sont servis de leur langue pour tromper avec adresse. » Vous voyez un autre genre d'iniquité : les uns cachent et dissimulent au fond de leur cœur leurs projets artificieux, et n'ont à la bouche que de douces paroles ; d'autres sont tellement habiles que leurs paroles mêmes servent souvent de voile à leur méchanceté, et que c'est à l'abri de leurs discours qu'ils ourdissent leurs trames pernicieuses. « Jugez-les, ô mon Dieu, faites échouer leurs desseins. » Voyez quelle douceur respire cette prière. Il ne dit pas à Dieu : Punissez-les ; mais : « Jugez-les, » mettez un terme à leur iniquité et anéantissez leurs desseins. Cette prière est faite même dans leur intérêt et pour les empêcher d'enfoncer plus avant dans la voie du crime. « Pour prix de leurs nombreuses prévarications, rejetez-les, parce qu'ils vous ont irrité, Seigneur. » C'est-à-dire : Je ne suis point sensible au mal qu'ils m'ont fait, mais je m'afflige des coups qu'ils dirigent contre vous. Voici, en effet, un des premiers caractères d'une âme véritablement sage, c'est de ne point chercher à tirer vengeance de ses propres injures et de se montrer pleine de zèle pour les outrages dirigés contre Dieu. Telle est, au contraire, la conduite d'un grand nombre : ils sont insensibles aux intérêts de la gloire de Dieu outragée, mais ils poursuivent avec une ardeur sans égale la réparation des injures qui leur sont faites. Ce n'est point ainsi qu'agissaient les saints ; ils prenaient en main avec un zèle ardent la cause de Dieu contre ses ennemis, et ne songeaient même pas à venger leurs propres injures.

« Mais qu'ils se réjouissent, tous ceux qui espèrent en vous. » Voilà le fruit de la prière : ceux-ci deviendront meilleurs et s'abstiendront désormais du mal ; ceux-là éprouveront une joie indicible en voyant cet admirable change-

ment, cette conversion du mal au bien; d'autres puiseront dans cet exemple le principe d'une perfection plus grande. « Ils seront éternellement remplis de joie, et vous habiterez en eux. » Le Roi-prophète veut parler des joies de l'éternité; car les autres joies n'ont pas plus de stabilité que les eaux courantes des fleuves, qui s'écoulent au moment même où elles passent sous nos yeux. Pour la joie dont Dieu est l'auteur, elle est durable, elle a de profondes racines, elle comble les désirs de notre cœur, elle est invariable, elle est à l'abri de toutes les vicissitudes de la terre, et les difficultés et les obstacles mêmes lui donnent un nouveau degré de perfection. Ainsi voyons-nous les apôtres se réjouir d'avoir été frappés de verges, Paul tressaillir d'allégresse au milieu de ses tribulations, et, sur le point de mourir, dire à ceux qui partageaient sa joie : « Quand même je serais immolé sur le sacrifice et l'oblation de votre foi, je m'en réjouirais et m'en féliciterais avec vous tous. Réjouissez-vous donc vous-mêmes et félicitez-moi. » *Philip.*, II, 17-18. Dieu habite avec ceux dont le cœur est plein de cette joie sainte. C'est pour cela que l'Eglise par la bouche du prophète dit : « Ils seront éternellement remplis de joie, et vous habiterez en eux. » Jésus-Christ nous confirme lui-même cette vérité, en nous apprenant que cette joie n'aura point de fin : « Je vous verrai de nouveau, et personne ne vous ravira votre joie. » *Joan.*, XVI, 22. Et saint Paul nous dit de son côté : « Soyez toujours dans la joie, priez sans cesse. » I *Thess.*, V, 16-17. « Et tous ceux qui aiment votre nom se glorifieront en vous. » Voilà les seules choses dans lesquelles nous pouvons mettre notre joie, notre gloire, notre allégresse. Mais, pour celui qui se glorifie dans les choses de la terre, il est semblable en tout à ceux qui goûtent la joie fugitive d'un vain songe.

6. Dites-moi, en effet, qu'y a-t-il dans les choses humaines dont on puisse légitimement se glorifier. La force du corps? Mais cette force ne dépend pas de notre choix, et nous n'avons aucun motif d'en tirer gloire. D'ailleurs, nous la voyons s'affaiblir et se perdre bien vite, souvent même elle tourne à la ruine de celui qui la possède, s'il n'en fait pas un bon usage. Nous pouvons dire la même chose de la jeunesse, de la beauté, de la puissance, des plaisirs, en un mot de tous les biens de la vie présente. Mais se glorifier en Dieu et dans l'amour qu'on a pour lui, voilà un couronnement incomparable, une gloire qui surpasse l'éclat des plus riches diadèmes, quand même celui qui se glorifie de la sorte serait dans les fers. Cette gloire ne craint ni la maladie, ni la vieillesse, ni la vicissitude des choses humaines, ni les changements de temps; elle est à l'épreuve même de la mort, et c'est alors qu'elle brille d'un plus vif éclat.

« Parce que vous répandez votre bénédiction sur le juste. » Comme des dispositions si parfaites exposent aux railleries et à la dérision du monde, ceux surtout qui pratiquent la vertu, le Roi-prophète prévient le découragement qui pourrait naître dans des âmes encore faibles et inexpérimentées, en relevant et en justifiant leurs sentiments. « Vous répandrez, dit-il, votre bénédiction sur le juste. Quel mal, en effet, peut faire le mépris des hommes et de la terre tout entière, à celui qui est jugé digne des applaudissements et des éloges du Maître des anges? Et quel fruit, au contraire, lui reviendrait des applaudissements de tous ceux qui habitent la terre et les mers, si Dieu refuse d'y joindre ses propres louanges? Faisons donc tous nos efforts pour mériter d'être loués de la bouche même de notre Dieu, d'être couronnés de sa main. Si nous avons ce bonheur, nous dominerons tous les hommes, fussions-nous d'ailleurs pauvres, malades, plongés dans un abîme de maux. Voyez le saint homme Job assis sur un fumier, épuisé par le sang corrompu qui coulait de ses ulcères, par la quantité innombrable de vers qui fourmillaient dans ses plaies. Joignez à cela des épreuves non moins cruelles, le mépris et l'horreur qu'il inspirait à ses serviteurs, à ses amis, à ses ennemis, les piéges que lui tend sa femme, la pauvreté, la misère, cette maladie affreuse et incurable dont il est frappé; et cependant il est le plus heureux des hommes.

Pourquoi? parce qu'il était béni de Dieu, qui avait dit de lui : « C'est un homme irréprochable, juste, vrai, craignant Dieu, et fuyant

le mal. » *Job*, I, 1. « Seigneur, vous nous avez couverts de votre bienveillance comme d'un bouclier. » Le Roi-prophète termine sa prière par l'action de grâces, en offrant à Dieu l'hymne de la reconnaissance. Or qu'est-ce que le bouclier de la bienveillance divine? C'est un bouclier à toute épreuve, un bouclier selon la volonté de Dieu, une armure à laquelle rien n'est comparable; expression figurée qui veut dire : Vous nous avez couverts de votre invincible protection. Selon un autre interprète, il faut lire : « Vous le couronnerez, » indubitablement le juste, auquel il applique ces paroles. « Vous couronnerez le juste; » c'est-à-dire que votre bienveillance, votre amour, seront pour lui des armes qui le rendront invulnérable. Ou bien encore : Vous entourez le juste d'un secours si puissant que sa gloire est pleine d'assurance, comme sa sécurité est toute brillante de gloire. Car que peut-on concevoir de plus fort et en même temps de plus glorieux qu'un homme qui est protégé par la main du Très-Haut? Cette couronne est tressée par la miséricorde, comme David le dit ailleurs : « C'est lui qui vous couronne de miséricorde et d'amour. » *Psalm.* CII, 4. Elle est aussi préparée par la justice, comme le dit saint Paul : « Il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée. » II *Tim.*, IV, 8. C'est encore une couronne de grâce : « Il vous couvrira d'une couronne de grâces, » dit l'auteur des Proverbes. *Prov.*, IV, 9. C'est aussi une couronne de gloire, selon ces paroles d'Isaïe : « En ce jour-là, le Seigneur des armées sera une couronne d'espérance et de gloire pour son peuple. » *Isa.*, XXVIII, 5. Cette couronne est donc un admirable composé de bonté, de justice, de grâce, de gloire et de beauté; car elle est un don de Dieu qui produit toutes ces grâces si variées. C'est enfin une couronne incorruptible, au témoignage de saint Paul. « Ils ne se proposent de gagner qu'une couronne corruptible, au lieu que nous en attendons une incorruptible. » I *Cor.*, IX, 25. Tel est donc le sens de ces paroles : « Vous nous avez couronnés d'une gloire » certaine et assurée; car le caractère des dons de Dieu, ce qui distingue ses couronnes, c'est la force, c'est la gloire.

Il n'en est pas ainsi parmi les hommes : celui-ci est environné de gloire, mais sans jouir d'une entière assurance; celui-là vit en pleine sécurité, mais sans beaucoup de gloire : ces deux choses se trouvent difficilement réunies, et, si parfois on les voit ensemble dans un même sujet, cette union est de courte durée. Ainsi ceux qui sont au faîte des honneurs et de la puissance sont environnés de gloire et d'éclat; mais ils sont loin d'être en sûreté, et le terrain sur lequel ils marchent est d'autant plus glissant et dangereux que leur gloire est plus éclatante. Au contraire, les hommes d'une condition obscure et méprisée doivent à leur obscurité même la sécurité et le calme dont ils jouissent; mais leur vie est sans gloire, et c'est justement cette vie sans éclat qui fait leur sécurité. En Dieu, c'est tout l'opposé que vous voyez : il sait réunir au suprême degré dans une même personne la gloire et la sécurité. Considérant donc la grandeur des biens qui nous sont proposés, et par-dessus tout le précieux avantage pour nous d'être agréables à Dieu, puisque c'est à la fois une armure invincible, la gloire, la sécurité, la réunion de tous les biens, courons par la patience dans la carrière qui nous est ouverte, ne perdons jamais courage et ne nous laissons point dépouiller de nos armes. Ce genre de combat ne souffre point que le soldat soit désarmé, on ne lui permet de quitter son armure que lorsque le combat est terminé, et le combat ne se termine qu'à la séparation de l'âme avec le corps. Il nous faut donc combattre pendant toute la durée de cette vie, dans l'intérieur de nos maisons, lorsque nous nous rendons aux assemblées, pendant nos repas, dans la maladie comme dans la santé.

Le temps de la maladie est surtout le temps favorable pour ce combat, lorsque les douleurs répandent le trouble dans notre âme, qu'elle est assiégée par la tristesse, et que le démon est là qui nous excite à dire quelque parole d'amertume. C'est alors surtout qu'il faut nous mettre en garde, nous couvrir de la cuirasse, du bouclier, du casque et de toutes les autres armes, et rendre à Dieu de continuelles actions de grâces. C'est alors que nous lancerons contre le démon des traits perçants, que nous lui porterons des

coups mortels, et que nous obtiendrons de brillantes couronnes. En effet, ce qui a environné le saint homme Job d'une gloire aussi éclatante (car pourquoi ne pas invoquer de nouveau son exemple?), ce qui l'a rendu digne des plus grands éloges, ce qui lui a mérité une si belle couronne, c'est qu'au milieu des épreuves successives de la tentation, de la maladie, de la pauvreté, son âme demeura ferme et immuable, son esprit inébranlable, et qu'il offrit à Dieu des paroles de reconnaissance et d'actions de grâces qui furent à ses yeux un véritable sacrifice spirituel : « Le Seigneur m'a tout donné, le Seigneur m'a tout ôté, il n'est arrivé que ce qui lui a plu ; que le nom du Seigneur soit béni. » *Job.*, I, 21. Imitons nous-mêmes cet exemple : dans les tentations, dans les épreuves, dans les persécutions, rendons gloire à Dieu et ne cessons de le bénir, parce que la gloire lui est due dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PSAUME VI.

« Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me châtiez pas dans votre colère. »

1. Lorsque vous entendez parler de la fureur et de la colère de Dieu, ne soupçonnez en lui aucune des passions propres à la nature humaine ; il emploie ces expressions pour condescendre à notre faiblesse ; mais Dieu est affranchi de toutes ces passions, et, s'il parle de la sorte, c'est pour se faire comprendre des intelligences moins développées. Nous aussi, quand nous conversons avec les barbares, nous employons leur langage ; si nous parlons avec un enfant, nous balbutions comme lui ; quelle que soit d'ailleurs notre science, nous nous rabaissons jusqu'à imiter son langage enfantin. Et qu'y a-t-il d'étonnant que nous imitions son langage? Nous imitons même ses manières, nous nous mordons les mains, nous simulons la colère, pour le corriger plus sûrement. C'est dans le même dessein et pour impressionner les esprits plus pesants, que Dieu se sert de ces paroles, cherchant beaucoup moins à conformer son langage à sa dignité, qu'à notre propre utilité. Il nous apprend clairement, en effet, dans les saintes Ecritures, qu'il n'est point sujet à la colère : « Est-ce moi qu'ils irritent, dit le Seigneur, n'est-ce pas bien plutôt eux-mêmes? » *Jerem.*, VII, 19. Mais comment voudriez-vous que Dieu ait pu discuter avec les Juifs? Pouvait-il leur dire qu'il n'éprouve ni colère ni haine pour les méchants? car la haine est une passion qui trouble l'âme ; qu'il ne voit pas les choses humaines? car voir est une des propriétés du corps; qu'il n'entend pas? car c'est là encore un acte particulier aux êtres corporels. De là eût découlé cette erreur pernicieuse que le monde n'est pas gouverné par une providence divine. En refusant d'attribuer à Dieu ces sentiments et ces actions, on exposait un grand nombre d'hommes à ignorer même son existence; ignorance qui eût été la ruine de toutes les autres vérités; tandis que, ce dogme une fois admis, il était facile de redresser cette opinion. Celui qui est convaincu de l'existence de Dieu, bien qu'il ne s'en forme pas encore une idée assez digne, et qu'il mêle à cette idée quelques images grossières, finira avec le temps par se persuader que Dieu est étranger aux affections qu'il lui prête. Mais celui qui ne croit point à l'existence de la Providence, qui est persuadé qu'elle ne s'occupe ni du gouvernement ni de l'existence des créatures, que gagnera-t-il d'entendre dire que Dieu est inaccessible aux sentiments qu'on lui attribue?

Aussi, le prophète, après leur avoir d'abord parlé de Dieu, après les avoir bien convaincus de son existence, épure insensiblement leurs idées, en les élevant à des considérations plus sublimes sur la nature divine et leur fait voir que Dieu est étranger aux passions qui sont le propre de la nature humaine. « En effet, dit un autre prophète, Dieu n'est accessible ni à la faim ni à la fatigue. » *Isa.*, XL, 28. Le même prophète qui l'avait représenté comme sujet à la colère, nous déclare maintenant qu'il y est inaccessible : « Est-ce moi qu'ils irritent, dit le Seigneur, n'est-ce pas plutôt eux-mêmes? » *Jerem.*, VII, 19. Celui qui nous l'avait montré résidant au milieu de son temple, nous dit maintenant en son nom : « Il n'y a point de saint en vous, et

je n'entrerai pas dans la ville. » *Ose.*, XI, 9. C'est-à-dire : Je ne puis être renfermé dans aucune limite. Il ne parcourt point toutes les autres passions; il laisse à conclure à un esprit intelligent que si Dieu est affranchi de ces passions impérieuses qui sont comme essentielles à la vie, à plus forte raison est-il inaccessible aux autres. C'est dans ce sens que le prophète dit encore : « Seriez-vous comme un homme endormi? » *Jerem.*, XIV, 9. Partout il revient sur l'impassibilité de la nature divine. Donc, lorsque vous entendez parler de fureur, ne croyez point que ce soit en Dieu une passion. Les hommes qui veulent devenir de véritables sages se rendent, autant qu'il est en eux, inaccessibles à tout mouvement de colère; combien plus Dieu, cette nature immortelle, incorruptible, qui est au-dessus de toute parole comme de toute pensée! Ne voyez-vous pas aussi que les médecins, lorsqu'ils appliquent sur une blessure le fer ou le feu, n'agissent point par un sentiment de colère, mais dans le but de procurer la guérison? Ils ne se fâchent point contre les pauvres malades, ils les prennent en pitié, et cherchent à les délivrer de leur maladie. Ces paroles du Roi-prophète : « Ne me reprenez pas dans votre fureur, » reviennent à celles-ci : « Ne demandez pas justice de mes péchés, et ne tirez point vengeance de mes iniquités. Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis languissant. » Nous avons tous besoin de faire à Dieu cette prière, quelle que soit la multitude de nos bonnes œuvres, et alors même que nous serions parvenus à une perfection éminente. Aussi le prophète dit-il dans un autre psaume : « Nul homme vivant ne sera justifié en votre présence. » *Psalm.* CXLII, 2; et encore : « Si vous examinez toutes nos iniquités, qui pourra, grand Dieu, subsister? » *Psalm.* CXXIX, 3. Saint Paul dit, de son côté : « Ma conscience ne me reproche rien, mais je ne suis pas justifié pour cela, » I *Cor.*, IV, 4; et l'auteur du livre des Proverbes : « Qui peut se glorifier d'avoir le cœur pur? ou qui peut assurer qu'il est exempt de péché? » *Prov.*, XX, 9.

Nous avons donc tous besoin de miséricorde, mais nous n'en sommes pas tous dignes; bien que ce soit la miséricorde, elle cherche un sujet digne, comme Dieu le disait à Moïse : « Je ferai grâce à qui je voudrai, et miséricorde à qui il me plaira. » *Exod.*, XXXIII, 19. Celui donc qui se rend digne de la miséricorde peut dire à Dieu : « Ayez pitié de moi; » mais celui qui se met en dehors de la miséricorde fera inutilement à Dieu cette prière : « Ayez pitié de moi. » En effet, si la miséricorde devait s'étendre sur tous les hommes, il n'y en aurait aucun de puni; elle agit avec un certain discernement, elle cherche celui qui est à la fois digne d'elle et disposé à la recevoir.

2. Il en est donc un grand nombre qui sont souvent retombés dans les mêmes péchés, et qui cependant n'ont pas été punis des mêmes châtiments, puisque les causes qui avaient déterminé leurs crimes n'étaient pas les mêmes. Si vous le voulez, arrêtons-nous à cette pensée. Ainsi, par exemple, tous les Juifs se sont rendus coupables du crime de l'idolâtrie; mais tous n'ont pas été punis d'un châtiment égal : les uns ont été perdus sans retour, les autres ont obtenu pardon. Dans les péchés, en effet, ce n'est pas seulement la nature de la faute qui est commise qu'il faut envisager, mais l'intention, mais la circonstance, mais le motif, enfin ce qui a suivi le péché, si les uns y ont persévéré, si les autres s'en sont repentis, et encore s'ils y ont persévéré par surprise, par séduction ou de propos délibéré. Beaucoup d'autres circonstances doivent attirer l'attention : la différence du temps, et l'état du peuple juif. Ainsi les hommes ont péché sous l'Ancien-Testament, ils pèchent aussi sous le Nouveau; mais le châtiment n'a pas été égal, il est beaucoup plus sévère pour les derniers. C'est cette vérité que saint Paul nous enseigne en ces termes : « Celui qui a violé la loi de Moïse, est condamné à mort sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins. Songez donc combien mérite de plus grands supplices, celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, et qui aura profané le sang de l'alliance. » *Hebr.*, X, 28-29. Ces paroles : « Combien mérite de plus grands supplices » annoncent un châtiment beaucoup plus rigoureux. De même encore, les hommes ont péché avant la loi, et ils ont péché sous la loi,

et les premiers ont été punis beaucoup plus sévèrement que les seconds; comme saint Paul nous l'apprend : « Tous ceux qui ont péché sans la loi périront sans la loi. » *Rom.*, II, 2. Cette expression : « Sans la loi, » signifie que le châtiment sera non pas plus sévère, mais beaucoup plus doux : « Et tous ceux qui ont péché étant sous la loi, seront jugés par la loi. » *Rom.*, II, 12. Pourquoi cette différence? Parce que les premiers n'ont que la nature pour accusatrice, tandis que les autres, avec la nature ont encore la loi, et leur punition sera d'autant plus rigoureuse que la connaissance qu'ils ont eue de la volonté de Dieu a été plus parfaite.

La position plus élevée des personnes établit encore la même différence, comme on peut le voir pour les sacrifices qui sont offerts. Pour le péché du peuple tout entier, on offrait le même sacrifice que pour le péché d'un seul prêtre, preuve évidente que la grandeur du châtiment sera proportionnée à la grandeur de la dignité. C'est pour la même raison que la femme qui s'était rendue coupable de simple fornication était mise à mort, tandis que pour le même crime, la fille d'un prêtre était brûlée vive. La diminution ou la grandeur du châtiment se mesure encore sur la considération des peines qu'endurent certains pécheurs ici-bas et de la vie de plaisir à laquelle d'autres se livrent. Ces derniers auront beaucoup plus à souffrir dans l'autre vie, et les autres beaucoup moins, si même leur expiation n'est entièrement achevée. C'est ce que Jésus-Christ veut nous apprendre lorsqu'il fait dire au mauvais riche par Abraham : « Vous avez reçu les biens en cette vie, et Lazare les maux; or maintenant celui-ci est consolé, et vous vous souffrez. » *Luc.*, XVI, 25. Le mauvais riche avait comme renvoyé à l'autre vie le châtiment qu'il méritait, et c'est pour cela que son supplice fut beaucoup plus rigoureux; d'autres, au contraire, en souffrent une partie ici-bas, et allégent d'autant les peines expiatoires de l'autre vie. La différence du châtiment se mesure encore sur la connaissance plus grande ou sur la simplicité de celui qui pèche, comme nous le voyons dans ces paroles du Sauveur : « Le serviteur qui a connu la volonté de son maître et qui ne l'a point exécutée, sera frappé de plusieurs coups; mais celui qui ne l'aura point accomplie parce qu'il ne la connaissait pas, recevra moins de coups. » *Luc.*, XII, 47-48. Beaucoup d'autres raisons déterminent encore les divers degrés de punition, comme aussi la mesure différente de la miséricorde et de la bonté de Dieu.

Voyez-en un exemple dans le premier homme : Eve a péché, Adam a péché aussi, et leur faute était la même, puisque tous deux avaient mangé du fruit défendu; mais leur punition ne fut pas égale. Caïn s'est rendu coupable de meurtre aussi bien que Lamech; Caïn a été puni, Lamech a trouvé miséricorde. Un homme qui avait ramassé du bois le jour du sabbat, fut lapidé sans pitié. David se rendit coupable du double crime d'homicide et d'adultère, et il en obtient le pardon. Livrons-nous donc tout entiers à ces saintes recherches; il vaut beaucoup mieux nourrir notre esprit de ces sérieuses considérations que de le dissiper dans les frivolités et les vains discours de la place publique : non-seulement l'intelligence de ces mystères est pour nous un véritable trésor, mais l'étude toute seule en est profitable, quand même nous n'arriverons pas à les comprendre; car nous serons forcés d'y appliquer les forces de notre esprit et d'y consacrer tout notre temps.

Pour en revenir à la difficulté qui nous occupe, pourquoi, lorsque tous les Juifs ont concouru à la fabrication du veau d'or, les uns ont-ils été punis et les autres épargnés? Parce que ces derniers, touchés de repentir, oubliant les sentiments de la nature, ont mis à mort leurs parents pour venger la religion outragée; tandis que les autres ont persévéré dans leur impiété. Leur crime a été le même, mais leur conduite après qu'ils l'ont commis a été différente. Pourquoi encore le châtiment d'Adam et d'Eve a-t-il été différent, bien que leur péché ait été le même? Parce qu'il était bien différent d'être trompé par la femme ou de l'être par le serpent. C'est pour cela que saint Paul appelle le péché de la femme une véritable séduction : « Adam, dit-il, n'a pas été séduit, mais la femme ayant été séduite, est tombée dans la désobéissance. »

I *Tim.*, II, 14. Pourquoi celui qui avait ramassé du bois le jour du sabbat ne put-il obtenir pardon ? Parce que c'était un crime vraiment énorme de transgresser un précepte qui venait d'être donné, et qu'il fallait pénétrer les autres d'une crainte salutaire. Le châtiment sévère d'Ananie et de Saphire eut lieu pour le même motif. Lors donc que nous avons commis le péché, considérons nous-mêmes si nous sommes dignes de miséricorde, si nous l'avons méritée par nos œuvres, si notre repentir est sincère, si nous sommes devenus meilleurs, si nous avons cessé de pécher. C'est toujours à la miséricorde que nous sommes redevables du pardon que nous obtient le repentir. Voilà pourquoi le prophète demande à Dieu de le sauver en considération de ses gémissements et de ses larmes. « Toutes les nuits, dit-il, j'arrose mon lit de mes pleurs, j'inonde ma couche de larmes ; » c'est-à-dire des pleurs et des larmes du repentir. « Mes os sont ébranlés. Mon âme est dans un trouble extrême. » Avant d'exposer à Dieu l'état de son âme, il invoque en sa faveur la faiblesse de sa nature : « Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis languissant. » Il parle de la sorte pour nous apprendre que cette raison ne suffit pas pour nous rendre dignes du pardon ; car alors nous serions tous sauvés, puisque tous nous avons la même nature.

3. Cependant, pour parler plus exactement, j'oserai dire que telle n'est point la véritable signification de ces paroles et que le Roi-prophète apporte ici comme une des raisons les plus propres à fléchir la miséricorde divine et à obtenir le pardon de son péché, la faiblesse qui résulte des tentations. C'est ce qu'il exprime plus clairement dans la suite du psaume, lorsqu'il dit : « Je me suis consumé au milieu de mes ennemis. » Il savait, en effet, que la tribulation que l'on supporte en esprit d'actions de grâces est un puissant moyen pour attirer sur nous la miséricorde et nous rendre Dieu favorable. C'est ce sentiment qu'il exprime dans ces paroles : « Guérissez-moi, Seigneur, parce que mes os sont ébranlés, et que mon âme est dans un trouble extrême. » Il ne dit pas : « Remettez-moi, » ou « pardonnez-moi mes péchés ; » mais : « Guérissez-moi. » Il demande à Dieu de fermer ses anciennes blessures. Par les os, il faut entendre ici la force tout entière de l'homme, et par le trouble, la peine, le châtiment et la vengeance qui suivent le péché. « Guérissez-moi, Seigneur, parce que mes os sont ébranlés, mon âme est dans un trouble extrême. » Dans la médecine on peut considérer trois, quatre ou même jusqu'à cinq choses, entre lesquelles il y a souvent lutte et combat : le médecin, son art, le patient, la maladie, la vertu naturelle des remèdes. Si la volonté du malade vient se joindre aux efforts du médecin, aux effets de son art et à la puissance des remèdes, la guérison est assurée. Mais le malade cesse-t-il de seconder leur action, son état ne fait que s'aggraver ; et, si sa volonté se met en opposition avec celle du médecin, avec les ressources de l'art et l'efficacité des remèdes, il se donne lui-même la mort. Un phénomène égal, je dirai même plus surprenant, se produit en nous. Lorsque nous avons recours aux médecins, il arrive souvent que malgré le concours que le malade donne à la guérison de sa maladie, aux efforts du médecin, et à l'emploi des remèdes, la maladie persiste par suite de l'affaiblissement de sa constitution, de l'impuissance de l'art ou de l'inefficacité des remèdes. Mais, lorsque nous avons recours à Dieu, il n'en est pas ainsi ; il suffit que vous secondiez la volonté du médecin, et vos blessures sont nécessairement guéries. Car, ce n'est pas ici un art purement humain, qui manque quelquefois son effet ; c'est une puissance divine, qui triomphe à la fois de la nature, de ses infirmités, de sa perversité, en un mot de tous les vices.

Voilà pourquoi le Roi-prophète s'approche de Dieu comme d'un médecin et lui dit en gémissant : « Guérissez-moi, Seigneur, parce que mes os sont ébranlés. » Suivant quelques-uns il veut parler ici du trouble qui est la suite naturelle du péché. Lorsque les vents se déchaînent sur la mer avec violence, ils l'agitent et la bouleversent jusque dans sa profondeur, ramenant à sa surface le sable qui forme son lit, et font courir aux navigateurs les plus grands dangers. Ainsi, lorsque le trouble s'empare de notre âme,

notre corps lui-même en est ébranlé, tout en nous est en proie à la tempête, notre barque est dans une agitation continuelle, d'épaisses ténèbres nous environnent, tout en nous paraît chanceler sur ses bases, au milieu de ce bouleversement général et de cette confusion extrême. Ces effets se produisent surtout dans les passions de la chair, dans les accès de la colère, et dans les malheurs de la vie. Le trouble s'empare de l'âme, les os mêmes sont ébranlés, la prunelle de l'œil semble sortir de son orbite, les yeux ne voient plus les choses sous leur aspect naturel. De même que les chevaux s'emportent lorsque le trouble s'empare de celui qui les conduit; ainsi lorsque la raison cesse d'être calme, tout en nous se confond, tout est bouleversé et sort de sa voie. Mais comment ce trouble se produit-il en nous, c'est ce qu'il est nécessaire maintenant d'expliquer. Il ne s'élève pas tout d'un coup et à l'improviste comme la tempête qui soulève les flots de la mer, il est toujours la suite de notre négligence. Il dépend uniquement de nous d'en ressentir les effets, ou d'en être toujours à l'abri. Ainsi, par exemple, un désir coupable s'éveille-t-il dans votre âme, la fournaise ne s'embrasera pas si vous ne soufflez le feu, si vous ne donnez un aliment à la flamme. Or, vous éviterez cet embrasement si vous ne portez point des regards indiscrets sur les visages dont la beauté est pour vous un écueil, si les charmes et les attraits des personnes qui vous sont étrangères ne sont pas l'objet habituel de vos pensées, si vous ne fréquentez pas les spectacles d'iniquité. En effet, ne nourrissez point votre chair dans les délices, ne noyez point votre raison dans le vin, la flamme ne pourra s'élever, ni la fournaise s'embraser, votre chair ne sera pas semblable à une bête féroce et indomptable, et la pureté de votre cœur ne sera pas mise en pièces comme par des vents déchaînés et furieux. Ces moyens sont-ils suffisants pour étouffer à jamais la flamme du péché? Seuls, ils ne suffisent pas; il faut y joindre des prières continuelles, la fréquentation des personnes vertueuses, un jeûne modéré, une nourriture simple, des occupations nécessaires, et pardessus tout la crainte de Dieu, la pensée du jugement, des supplices insupportables de l'autre vie, comme aussi des biens qui nous sont promis. A l'aide de ces moyens, vous pourrez mettre un frein à la fureur de vos passions, et apaiser cette mer en courroux.

« Mais vous, Seigneur, jusques à quand? Tournez-vous vers moi, Seigneur, et délivrez mon âme, sauvez-moi en considération de votre miséricorde. » Le Roi-prophète répète continuellement ce mot « Seigneur, » comme un titre au pardon et à la grâce qu'il implore. Quel est, en effet, le plus grand motif de notre espérance si ce n'est sa bonté ineffable, sa propension naturelle à nous pardonner? Cette expression : « Jusques à quand, » n'est pas une expression de découragement ou d'impatience, mais de la peine et de la douleur d'un homme écrasé sous le poids des tentations.

4. « Tournez-vous vers moi, Seigneur, et délivrez mon âme. » Il demande deux choses: que Dieu se tourne vers lui, et qu'il délivre son âme. Ce que les justes recherchent avec le plus d'empressement, c'est que Dieu se réconcilie avec eux, qu'il leur soit favorable et propice et ne détourne pas d'eux les regards de sa miséricorde. Ils demandent comme conséquence une autre grâce, c'est que leur âme soit sauvée. Ils n'imitent pas la conduite d'un grand nombre, qui dans leurs instincts grossiers ne recherchent qu'une seule chose, les jouissances de la vie présente. Les justes, au contraire, n'ont qu'un seul désir, qu'un seul objet, qui passe pour eux avant tous les autres, c'est le salut de leur âme. « Car dans la mort qui se souvient de vous? dans le tombeau qui songe à vous louer? » Voyez que de motifs il allègue à Dieu pour qu'il sauve son âme. « Je suis languissant, mes os sont ébranlés; j'en fais la demande à Dieu; enfin, dans la mort personne ne se souvient de vous. » Ce n'est pas qu'en parlant ainsi il veuille renfermer notre destinée dans les limites étroites de la vie présente, à Dieu ne plaise, il connaît le dogme de la résurrection; mais il veut dire qu'une fois que nous sommes sortis de cette vie, le temps de la pénitence est passé pour nous. Le mauvais riche faisait l'aveu de ses fautes et s'en repentait. Regrets inutiles! il n'était plus

temps. Les vierges folles désiraient avoir de l'huile, personne ne leur en donna. Voilà pourquoi le Prophète prie Dieu de le purifier ici-bas de ses péchés, afin qu'il puisse paraître avec confiance devant son tribunal redoutable. Il nous enseigne ensuite qu'à la miséricorde de Dieu nous devons unir nos propres efforts ; car, si nous mettons en avant notre faiblesse, la bonté de Dieu et les autres motifs que David énumère, et ne faisons rien de notre côté, nous n'avons rien à espérer.

« Je m'épuise à gémir, toutes les nuits j'arrose mon lit de mes pleurs, j'inonde ma couche de larmes. » Que ceux qui vivent dans une condition obscure apprennent quelle était la pénitence de ce roi revêtu de la pourpre. Ecoutons-le nous-mêmes et soyons pénétrés de componction. Non-seulement il se fatigue, mais il s'épuise à force de gémir ; il ne se contente pas de pleurer, il inonde sa couche de larmes ; ce n'est point seulement pendant deux ou trois jours, c'est toutes les nuits, et, ce qu'il a fait pour le passé, il le promet pour l'avenir. Ne pensez pas, en effet, qu'après avoir pleuré une fois ses fautes, il se soit laissé aller au relâchement ; non, toute sa vie s'est écoulée dans la pratique de la pénitence. Conduite bien différente de la nôtre : après avoir donné un jour aux larmes, et souvent pas un jour entier, nous retournons aussitôt aux rires, aux plaisirs d'une vie molle et dissolue. Ce n'est pas ainsi qu'agissait David, il passait toute sa vie dans les larmes. Imitons donc son repentir ; si nous refusons de pleurer nos fautes ici-bas, force sera de les pleurer dans l'autre vie, mais sans aucune utilité, tandis qu'ici-bas nos larmes sont fécondes en fruits de salut. Dans l'autre vie, nos pleurs seront pour nous un sujet de confusion ; ici-bas, ils sont un titre de gloire. Voulez-vous une preuve de cette vérité ? Ecoutez ce que dit Notre-Seigneur Jésus-Christ : « C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents, » *Matth.*, VIII, 12. Mais que le sort de ceux qui pleurent ici-bas est bien différent : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » *Matth.*, V, 5. « Malheur à vous riches, parce que vous recevez votre consolation en ce monde. » *Luc.*, VI, 24. Que ceux qui se complaisent dans leurs lits d'argent apprennent quelle était la couche de ce roi ; elle n'était ni brillante de pierreries, ni étincelante d'or, mais inondée de ses larmes ; ses nuits n'étaient pas des nuits de repos, mais des nuits de gémissements et de lamentations. Pendant le jour, il était assiégé de mille soins divers ; voilà pourquoi il consacrait à la pénitence le temps que tous les hommes donnent au repos, et c'est alors qu'il gémissait plus amèrement sur ses fautes. Il est toujours bon de pleurer, mais surtout pendant la nuit, alors que personne ne peut nous ravir cette admirable et sainte joie, et qu'il nous est permis, si vous voulons, de nous y plonger tout entier. Ceux qui en ont fait l'expérience, savent quelle joie apportent avec elles ces sources abondantes de larmes ; elles sont assez puissantes pour éteindre ce feu qui ne s'éteint jamais, ce fleuve qui coule devant le tribunal du juste Juge.

Exhortation à la pénitence.

C'est ainsi que saint Paul a pleuré nuit et jour pendant trois ans pour corriger les passions des autres ; pour nous, nous ne réprimons pas même les nôtres, nous nous abandonnons aux rires et à la volupté, et la nuit venue, nous tombons dans un profond sommeil. Les uns sont plongés dans un sommeil qui est l'image de la mort, les autres ont des insomnies mille fois pires que la mort, occupés de compter pendant la nuit les intérêts de leur argent, leurs usures, et dressant de nouvelles embûches à leurs victimes. Les hommes sobres et vigilants agissent bien différemment : ils cultivent avec soin leur âme, et leurs larmes sont comme une rosée féconde qui fait croître les germes des vertus. Aucun vice, aucune passion impure ne peut approcher de la couche qui est inondée des larmes de la pénitence. Celui qui répand ces larmes compte pour rien les choses de la terre, il délivre son âme de tous les ennemis qui l'assiègent, et donne à son esprit une clarté plus brillante que l'éclat du soleil. Ce n'est point seulement aux solitaires, mais aux hommes du siècle que j'adresse cette exhortation, et à eux beaucoup plus encore qu'aux premiers : car, au milieu du monde, ils ont un bien plus grand besoin des remèdes salutaires de la pénitence. Celui qui sait répandre ces

larmes, se lève l'âme remplie d'un calme plus profond que celui qui règne dans un port paisible; il bannit de son cœur toutes les passions, c'est avec une sainte allégresse et avec une confiance parfaite qu'il entre dans la maison de Dieu, ses paroles sont pleines de grâce et d'aménité, la colère est loin de son cœur, la cupidité ne l'embrase pas de ses feux, il n'est dominé ni par l'amour des richesses, ni par l'envie, ni par aucun vice de ce genre. Les gémissements et les larmes de la nuit ont forcé toutes ces passions de s'enfoncer comme les animaux sauvages dans les profondeurs de leurs tanières.

« Votre fureur a rempli mon œil de trouble. » Voilà une âme vraiment brisée par le repentir : David vient de décrire sa pénitence, il expose de nouveau les agitations de son âme, le trouble répandu sur son intelligence, et la crainte que lui inspire la colère de Dieu.

5. Cet œil c'est l'œil de l'âme, cette faculté de juger et de raisonner, que la conscience de nos fautes vient obscurcir et troubler. Le souvenir de ses fautes toujours présentes à ses yeux rappelait à son esprit la juste colère de Dieu et ne lui permettait pas d'être insensible comme tant d'autres, mais le remplissait d'anxiété, de trouble et d'effroi. Heureux trouble, qui est la source de la tranquillité; heureuse crainte, qui est le fondement de la sécurité. Celui qui est rempli de ce trouble triomphe de tous les orages; l'âme où il ne trouve point d'accès est exposée à toute la fureur des flots. Le vaisseau qui n'a point de lest devient la proie des vents déchaînés et des vagues qui l'engloutissent bientôt; ainsi l'âme inaccessible à la douleur de ses fautes, est exposée à mille bouleversements intérieurs. C'est le triste état que saint Paul décrivait en ces termes : « Par suite de leur profonde insensibilité, ils se sont livrés avec une ardeur insatiable à l'impudicité, à toute sorte de dissolutions et d'impuretés. » *Ephes.*, IV, 19. Tant que le pilote se préoccupe vivement du sort des passagers, ils sont tous rassurés et tranquilles; mais si, fatigué de cette sollicitude, il s'abandonne au sommeil, le trouble et l'effroi s'emparent de tous les esprits. Ainsi l'homme qui ouvre son âme à l'anxiété, au trouble, à la crainte, lui assure une profonde sécurité; tandis que s'il se laisse envahir par le sommeil de la négligence, sa barque devient bientôt la proie des flots. « Je suis devenu vieux au milieu de mes ennemis. » Que signifient ces paroles : « Je suis devenu vieux? » J'ai vu mes forces s'épuiser par la violence de mes ennemis. Notre vie, en effet, est un véritable combat, nous y sommes assiégés par mille ennemis divers, qui deviennent plus forts que nous, lorsque nous sommes tombés dans le péché; il faut donc faire les derniers efforts pour échapper à leurs mains, et ne jamais pactiser avec eux : voilà pour nous le fondement assuré d'une sécurité parfaite. Ce sont ces phalanges ennemies que saint Paul nous signale en ces termes : « Nous avons à combattre non contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce siècle ténébreux. » *Ephes.*, VI, 12. En face de ces phalanges ennemies, il nous faut toujours être sous les armes et fuir toutes les attaques du péché; car rien n'épuise les forces de l'âme comme l'influence naturelle du péché. Aussi saint Paul voulant éloigner de nous cette cause d'affaiblissement nous dit : « Ne vous conformez point au siècle présent, mais transformez-vous par le renouvellement de votre esprit. » *Rom.*, XII, 2.

Si donc le péché a consumé vos forces, recourez à la pénitence pour vous renouveler. « Retirez-vous de moi, vous tous qui opérez l'iniquité, le Seigneur a entendu la voix de mes pleurs. Le Seigneur a exaucé mes supplications, le Seigneur a agréé ma prière. » Une voie non moins sûre pour nous conduire à la vertu, c'est la fuite des méchants; c'est ce que Jésus-Christ nous recommande d'une manière si frappante, lorsqu'il nous ordonne de nous séparer de ceux de nos amis qui nous seraient aussi nécessaires que nos propres membres, si leur amitié vient à être pour nous une cause de scandale et de ruine : « Si votre œil vous scandalise, nous dit-il, arrachez-le, et si votre main est pour vous un sujet de scandale, arrachez-la et jetez-la loin de vous. » *Matth.*, V, 29-30. Ce n'est pas assurément des membres de notre corps qu'il veut ici parler, mais de nos amis les plus intimes : donc

Comment nous devons arracher l'œil qui nous scandalise.

il nous faut sacrifier l'amitié lorsque loin d'être utile elle devient nuisible à nos amis aussi bien qu'à nous-mêmes. Fidèle à ce commandement salutaire, non-seulement David ne recherchait pas de tels amis, mais il leur commandait de s'éloigner de lui.

Avantage des larmes et de la pénitence.

6. Voilà le fruit de la pénitence et le précieux bénéfice des larmes, que l'âme ainsi repentante ne sera plus désormais l'esclave d'aucune passion. Imitons cet exemple; et, si l'un de nos amis, fût-il couronné du diadème, devient pour nous une occasion de danger, sachons sacrifier son amitié; car rien n'est méprisable comme un homme qui vit dans l'iniquité, fût-il revêtu de la pourpre, comme au contraire, rien n'est plus auguste qu'un captif chargé de fers, lorsque son âme est riche de vertus. « Parce que le Seigneur a exaucé la voix de mes pleurs. » Il ne dit pas simplement : Il a exaucé ma voix, mais : « la voix de mes pleurs. » Voyez comme il s'étend sur le caractère de sa prière : « Il a exaucé la voix de mes pleurs. » Cette voix n'est point le son extérieur de ses paroles ou de ses cris, mais l'expression intérieure de son âme; ces pleurs ne sont point les larmes qui coulent des yeux, mais celles qui sortent du cœur. Celui qui entreprend de faire pénitence et qui est exaucé de Dieu, n'a pas de peine à obtenir ce grand bien d'éloigner de lui tout commerce avec les méchants.

« Que tous mes ennemis rougissent et soient remplis de trouble, qu'ils reculent soudain couverts de honte et de confusion. » Nous voyons deux précieux fruits de cette prière. « Que mes ennemis soient couverts de honte et qu'ils se retirent en arrière. » En effet, si ceux qui courent dans la carrière du vice viennent à rougir de leur conduite et à reculer en arrière, ils cesseront de commettre le mal. Lorsque nous voyons un homme marcher dans une voie qui conduit à un précipice, nous nous empressons de l'arrêter pour qu'il n'aille pas plus avant, en lui criant : Où donc allez-vous? vous êtes sur les bords d'un précipice. C'est dans ce sens que le Prophète demande que les méchants s'arrêtent dans la voie du mal. Ainsi encore, si l'on ne s'empresse de ramener en arrière un cheval qui s'emporte, il périra infailliblement. Voyez comme les médecins s'efforcent d'arrêter le progrès du venin d'un reptile qui tend à se répandre dans le corps tout entier et d'en détruire les ravages. Suivons nous-mêmes cet exemple, étouffons avec soin les premiers germes du mal que nous remarquons dans notre âme, si nous ne voulons les voir se développer et aggraver notre maladie. Les blessures que nous causent nos péchés, dès qu'elles sont négligées, deviennent plus dangereuses; l'état de maladie et de faiblesse ne s'arrête pas là, il amène nécessairement la mort et une mort éternelle; si, au contraire, nous détruisons le mal dans sa racine, nous prévenons toutes les suites fâcheuses qu'il entraîne. En voulez-vous une preuve? Celui qui s'applique à ne point faire injure à son prochain, se gardera par là même de tout débat avec lui; celui qui fuit toute dispute, sera fidèle observateur des lois de l'amitié : par une conséquence nécessaire, il n'aura point d'ennemi, pratiquera la charité et sera un modèle accompli de toutes les vertus. Gardons-nous donc de négliger les premiers symptômes du mal, de peur qu'il ne s'aggrave et n'en vienne bientôt aux dernières extrémités. Si Judas avait combattu l'amour de l'argent, il n'en serait pas venu à commettre un sacrilége, et, s'il avait réprimé ce malheureux penchant, il ne se serait pas rendu coupable du plus grand des crimes. Voilà pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ non-seulement défend la fornication et l'adultère, mais réprime jusqu'à un regard imprudent; il arrache le mal dans sa racine, pour nous rendre plus facile la victoire sur le vice de l'impureté. C'est ce qu'il faisait aussi à l'égard des Juifs, quoique d'une manière voilée et symbolique, parce qu'il s'adressait à des esprits encore charnels; cependant il le faisait, et de quelle manière? Il défendait l'accouplement d'animaux de différentes espèces; il ne permettait pas de manger le sang des animaux; il ne voulait pas qu'on retînt au delà du coucher du soleil l'objet donné en gage : il prévenait ainsi des excès beaucoup plus graves. La première défense empêchait l'union infâme des hommes entre eux; la seconde, les meurtres et les homi-

cides ; la troisième, la cruauté et l'inhumanité.

Maintenant tous ces crimes se commettent avec une facilité étonnante et une impudence extraordinaire, et voilà pourquoi le désordre est à son comble. Lors donc qu'une passion s'introduit dans votre âme, n'y soyez pas indifférent, parce qu'elle vous paraît peu de chose, mais considérez que ce qui en résultera est capable de produire les plus grands maux. Quand nous voyons dans une maison le feu prendre à quelques étoupes, nous sommes saisis de trouble et de crainte ; car notre pensée ne s'arrête pas à ces faibles commencements, elle embrasse les conséquences qu'ils peuvent avoir; et voilà pourquoi nous courons, nous mettons tout en mouvement pour étouffer ce foyer d'incendie. Or, le vice cause dans une âme de plus grands ravages que le feu. Il faut donc prévenir jusqu'à ses moindres atteintes. Si nous sommes négligents sur ce point, il nous sera très-difficile ensuite d'arrêter ses développements. C'est ce que nous pouvons voir encore par ce qui se passe sur un vaisseau : le trouble et l'inquiétude s'emparent des matelots, non pas seulement quand ils voient le navire s'abîmer dans les flots, mais alors seulement que leur perte est imminente. Gardons-nous donc de tomber dans la négligence à l'égard des fautes légères, combattons-les avec le plus grand soin, afin d'échapper à de plus grands crimes, et mériter les biens de la vie future par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME QUATRIÈME

Discours sur la Genèse.

Discours sur Anne.

Homélies sur David et Saül.

Explication des Psaumes.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

Besançon. — Imprimerie d'Outhenin Chalandre fils.